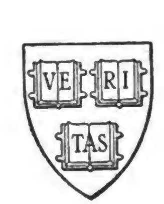

WIDENER LIBRARY
HX JA77 7


VE RI
TAS



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

III.

HAB.—M.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE.

CONTENANT

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUTES LES PERSONNES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE; AVEC L'HISTOIRE DES DIEUX DE TOUTES LES MYTHOLOGIES,

ET DANS LEQUEL ON RAPPORTE

LES JUGEMENS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS SUR LE CARACTÈRE, LES MŒURS ET LES OUVRAGES DE CES MÊMES PERSONNES, ET DES CONSIDÉRATIONS SUR L'ACCROISSEMENT, LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DES EMPIRES.

PAR LADVOCAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE, ET OU L'ON A FONDU LE SUPPLÉMENT DE LE CLERC.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, n°. 9.

1822.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE.

H.

HABACUC. *Voy.* ABACUC.

HABERKORN (PIERRE), savant théologien luthérien, naquit le 9 mai 1604 à Butzbach en Vétéravie, d'une noble et ancienne famille de Franconie. Il fut pasteur, surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676, s'étant vu naitre 14 enfans et 46 petits-fils. Il se rendit célèbre par ses ouvrages, et assista avec distinction à divers colloques tenus au sujet de la religion. Les principaux de ses ouvrages sont, 1° *Heptas disputationum anti-Wallenburgicarum*. Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes de MM. de Wallembourg, est estimé des luthériens; 2° *Vindicatio lutheranæ fidei contra H. Ulricum Hunnium*, in-4°; 3° *Syntagma dissertationum theologicarum*, 1650 et 1652, 2 vol. in-8°; 4° *Anti-valerianus*, 1652, in-4°; 5° *Relatio actorum colloquii Rheinfelsani*, etc. Les luthériens font beaucoup de cas de tous les ouvrages d'Haberkorn.

HABERT (FRANÇOIS), poète français, natif d'Issoudun, fut secrétaire de M. Nevers, et mourut après l'an 1561. Son poëme des Trois déesses, 1546, in-16, est ce qu'il a fait de mieux. La manie de faire de l'or fit traduire quelques mauvais ouvrages sur cette matière.

HABERT (GERMAIN), poète français, fut abbé de Notre-Dame de Cerisy, et l'un des premiers de l'académie française et des beaux esprits de son temps. Il mourut en 1655. On a de lui diverses poésies, dont on estime surtout la pièce intitulée *Métamorphose des yeux d'Iris changés en astres*, 1639, in-8°. Cette pièce est en effet ingénieuse et délicate. Il a fait aussi la Vie ou le panégyrique du cardinal de Bérulle, 1646, in-4°, et la Paraphrase de quelques psaumes. Philippe Habert son frère fut a uss des premiers de l'académie française, et devint commissaire de l'artillerie par la protection de M. de la Meilleraye, qui l'aimait beaucoup. Il périt en 1637, à 32 ans, sous les ruines d'une muraille d'Emerick, qu'un tonneau de poudre fit sauter par la négligence d'un soldat maladroit. On a de lui un poëme intitulé *Le temple de la mort*, dans le recueil de Barbin, qui fut très-estimé quand il parut, et qu'il avait composé sur la mort de la première femme de M. de la Meilleraye.

HABERT (ISAAC), célèbre et savant docteur de la société de Sorbonne, chanoine et théologal de Paris, puis évêque de Vabres en 1645, se distingua par ses prédications et par ses ouvrages. Il mourut le 11 janvier 1668.

On a de lui 1° divers ouvrages sur la Grâce, dans lesquels il réfute avec force la doctrine de Jansénius, quoiqu'il défende la grâce efficace, mais dans un autre sens; 2° une Traduction latine du pontifical de l'église grecque, avec de savantes notes, 1643, in-fol.; 3° des Poésies latines, Paris, 1623, in-4°; 4° des Hymnes pour la fête de saint Louis dans le bréviaire de Paris; *De consensu hierarchiæ et monarchiæ adversus optatum Gallum*, Parisiis, 1640, in-4°, et un grand nombre d'autres ouvrages. Suzanne Habert sa tante épousa Charles du Jardin, officier du roi Henri III, et demeura veuve à l'âge de 24 ans; elle passait pour un prodige de science, et savait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie et même la théologie, ce qui lui acquit une grande réputation parmi les savans. Elle mourut en 1633 dans le monastère de Notre-Dame-de-Grâce, à la Ville-l'Evêque à Paris, où elle s'était retirée depuis près de 20 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains d'Isaac Habert son neveu.

HABERT (Henri-Louis), cousin des deux précédens, seigneur de Montmort, maître des requêtes, fut reçu conseiller au parlement en 1625, et mourut doyen des maîtres des requêtes le 21 janvier 1679. Il était de l'académie française, et il s'acquit une grande réputation par son intégrité et par son amour pour les lettres et pour les savans. C'est dans sa maison que mourut le célèbre Gassendi son intime ami, qu'il avait retiré chez lui depuis plusieurs années, et à qui il fit ériger un mausolée dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris : il se chargea aussi de l'édition de ses œuvres, à la tête de laquelle il mit une courte préface latine de sa façon, qui est sensée et de bon goût. On a encore de M. de Montmort quelques Epigrammes et poésies, imprimées dans les recueils de son temps. M. Huet, dans ses Mémoires latins, dit de M. de Montmort qu'il était *vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus*.

HABERT (Louis), pieux et savant docteur de la société de Sorbonne, natif de Blois, fut successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et de Châlons-sur-Marne. Il se fit généralement estimer dans tous ces diocèses par sa vertu, par son savoir et par son zèle à maintenir la discipline ecclésiastique. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience, et où il mourut le 7 avril 1718, à 83 ans. On a de lui 1° un corps complet de théologie, en 7 vol. in-12, qui est très-estimé pour sa précision et sa solidité; mais on a blâmé avec raison les additions qui ont été faites à cette Théologie depuis la mort de M. Habert; 2° la Défense de cette théologie. M. Petit-Pied se plaignit de cette défense, et adressa à M. Habert un écrit contre l'accusation de jansénisme; 3° la Pratique de la pénitence, in-12, plus connue sous le nom de Pratique de Verdun. Il y a eu plusieurs éditions de ce dernier ouvrage : il est excellent, à quelques endroits près, qu'il ne faut pas prendre à la rigueur. Il en est de même de sa Théologie.

HABICHORST (André-Daniel), savant théologien luthérien de Rostoch, mort en 1704, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres de plusieurs Dissertations très-estimées sur divers passages d'Isaïe, et d'autres livres de l'Ecriture sainte.

HABICOT (Nicolas), célèbre chirurgien, natif de Bonny en Gâtinais, s'acquit une grande réputation par son habileté et par ses ouvrages. Il mourut le 17 juin 1624. On a de lui un Traité de la peste, et d'autres ouvrages très-curieux, surtout à l'occasion du corps du géant Theutobocus, trouvé près du château de Langon en Dauphiné.

HABINGTON (Thomas), fils d'un trésorier de l'épargne de la reine Elisabeth, naquit le 3 août 1560. Il s'attacha au parti de la reine Marie d'Écosse, et il lui en aurait coûté la vie s'il n'eût été le filleul de la reine. Son frère fut exécuté avec d'autres le 20 septembre 1586. Habington demeura six ans prisonnier à la Tour de Londres, où il charma son ennui par l'étude des belles-lettres. Il fut encore impliqué dans la conspiration des poudres sous Jacques Ier pour avoir caché chez lui Garnet et Oldcorne. Il obtint cependant sa grâce par le lord Monteagle,

dont il avait épousé la sœur, et à qui l'état se croyait obligé, parce qu'il avait communiqué la lettre qui fit découvrir la conspiration. Habington mourut à Hendip le 8 octobre 1647. Ses *Antiquités de Worcester* sont restées manuscrites. On n'a imprimé de lui que la Lettre de Guillaume Le Breton, *De excidio et conquestu Britanniæ*, traduite en anglais, Londres, 1638, in-8°. On prétend qu'il a eu part à la Vie d'Édouard IV, que son fils composa à la sollicitation de Charles Ier.

HABINGTON, (GUILLAUME), célèbre historien anglais, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna en Angleterre, où il s'appliqua à l'histoire. Il mourut en 1654. On a de lui une tragi-comédie intitulée *La reine d'Aragon*, l'Histoire d'Edouard IV, roi d'Angleterre, en anglais, in-fol., et d'autres ouvrages.

HACHETTE (JEANNE), illustre héroïne de Beauvais en Picardie, se mit à la tête des autres femmes, et repoussa avec une valeur extraordinaire, en 1472, les Bourguignons qui donnaient l'assaut à cette ville. En mémoire d'une si belle action, ses descendans étaient exempts de taille, et l'on fait tous les ans une procession à Beauvais le 10 juillet, où les femmes vont les premières.

HACKET (GUILLAUME), fameux fanatique anglais au 16e siècle, après avoir mené une vie fort déréglée, s'érigea en prophète. Il attira dans son parti deux personnes de quelque savoir, Edmond Coppinger et Henri Arlington : le premier fut appelé prophète de miséricorde, et le second du jugement. Ces deux nouveaux prophètes entreprirent d'égaler Hacket à J.-C., et de soulever en sa faveur le peuple contre le gouvernement en 1592 ; mais ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès : Hacket fut condamné à être pendu, Coppinger se laissa mourir dans la prison, et Arlington obtint sa grâce.

HACKET (JEAN), naquit à Londres le 1er septembre 1592. Pendant qu'il faisait ses études il composa une comédie latine intitulée *Loyola*, qui fut jouée deux fois devant Jacques Ier, et imprimée à Londres en 1648, in-8°. Le sujet était trop agréable aux Anglais pour ne pas réussir chez eux. Williams, évêque de Lincoln et garde du grand sceau, le fit nommer à différens bénéfices qu'il conserva jusqu'à l'abolition de l'épiscopat et de la liturgie ; mais à la restauration il fut nommé évêque de Lichtfield, où il est mort le 28 octobre 1670. Il vécut assez pour voir de deux femmes qu'il épousa trente-deux enfans ou petits-enfans, ce qui ne l'empêcha pas de réparer sa cathédrale et son palais qui avait été ruiné pendant les guerres civiles On a imprimé de lui des Sermons, 1657, in-fol. ; la Vie de son protecteur Williams, Londres, 1693, in-fol. Il y en a un Abrégé dont la seconde édition a paru à Cambridge en 1703, in-8° ; c'est un panégyrique plutôt qu'une histoire.

HACKSPAN (THÉODORE), judicieux et célèbre philologue et théologien luthérien, naquit à Weimar le 8 novembre 1607. Après s'être rendu très-habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales, il en fut le premier professeur à Altorf, où il devint aussi professeur de théologie, et où il mourut le 19 janvier 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la Bible, qui sont très-judicieux, très-savans et très-estimés. Les principaux sont 1° *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1663, in-4° ; 2° *Interpres errabundus*, et *Lucubrationes..... in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1645, in-8° : ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le *Trésor* de Thomas Crenius ; 3° *Miscellaneorum sacrorum libri duo ;* 4° *Notæ philologico-theologicæ in rariora et difficiliora Veteris et Novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8° ; *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca Veteris et Novi Testamenti*, in-4° ; 6° *Specimen theologiæ Thalmudicæ ;* 7° *Fides et leges Muhammedis*, etc.

HADDON (WALTHER), né en 1516, dans le comté de Buckingham, docteur en droit, est regardé comme un des réformateurs de la langue anglaise. Sous Édouard VI il fut un des principaux promoteurs de la réformation ; son zèle se ralentit sous la reine Marie ; mais à l'avénement d'Élisabeth il reprit son crédit. En 1566 cette princesse l'envoya à Bruxelles en qualité d'agent. Il mourut le 2 janvier 1571. Ses ouvrages sont : *Reformatio le-*

gum ecclesiasticarum, 1571, in-4°, et, sous le titre de *Lucubrationes*, 1567, in-4°, des discours, des lettres et des poésies, la plupart en latin.

HADRIEN. *Voy.* ADRIEN.

HAFFENREFFER (MATHIAS), savant théologien allemand, né dans la Wirtemberg en 1560, fut professeur de théologie à Tubinge, et chancelier de l'université. Il mourut en 1619. On a de lui des Commentaires sur Nahum et sur Habacuc, des Lieux théologiques, et d'autres ouvrages de critique et de théologie.

HAGEDORN, poète allemand, dont on a des fables et des contes, qu'il a imités de La Fontaine, et dont les Allemands font grand cas.

HAGENBAHC (PIERRE DE), gouverneur de Ferette pour le duc de Bourgogne, s'y comporta si tyranniquement, que les peuples se révoltèrent, et lui firent trancher la tête le 9 mai 1474, après lui avoir fait son procès. Le duc de Bourgogne, pour le venger, entreprit une guerre malheureuse, dans laquelle il périt.

HAGUENBOT (JEAN). *Voy.* CORNARIUS.

HAGUENIER (JEAN), poète français, natif de Bourgogne, dont on a plusieurs jolies chansons. Il mourut en 1738, à 60 ans.

HAGUENOT (HENRI), médecin de Montpellier, mort en 1776, a trouvé par le raisonnement contre l'expérience qu'il y avait du danger d'inhumer dans les églises, et a publié un Mémoire à ce sujet en 1748. Il a aussi donné *Tractatus de morbis externis capitis*, 1750, in-12. Il a pu en parler plus pertinemment que des internes.

HAHN (SIMON-FRÉDÉRIC), fit dès son enfance des progrès si considérables qu'on peut le mettre au nombre des savans précoces. A l'âge de 10 ans il était fort avancé dans les humanités, et savait déjà plusieurs langues vivantes. Quatre ans après il prononça sur l'origine du cloître de Bergen, où il était né, une harangue qui fut imprimée avec quelques autres pièces, et il publia en 1708 la continuation de la chronique de Bergen, par Meibomius. Il fit imprimer en 1711 deux Dissertations, l'une sur Henri l'Oiseleur, et l'autre sur le royaume d'Arles, qui lui firent beaucoup d'honneur. Après avoir donné pendant quelques années des leçons publiques à Halle, il devint, à l'âge de 24 ans, professeur d'histoire à Helmstadt, et il fut ensuite conseiller, historiographe, et bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Nous avons de lui 1° les quatre premiers volumes d'une Histoire de l'Empire; 2° *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum*, 2 vol. in-8°, etc.

HAILLAN (BERNARD DE GIRARD, seigneur du), natif de Bordeaux, d'une famille noble, après avoir fait quelque figure dans le monde littéraire comme poète et comme traducteur, s'appliqua à l'histoire avec tant de succès, que Charles IX le fit historiographe de France en 1571. Son Histoire de France s'étend depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VII. L'édition la plus complète de cette histoire est celle de 1627, en 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'Histoire de France composé en français. Henri III, pour récompenser du Haillan, l'honora de quelques gratifications et de la charge de généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait promis de continuer son histoire jusqu'au règne de Henri IV, mais il n'en fit rien, et mourut à Paris le 23 novembre 1610, à 76 ans. Il avait été calviniste; il se fit catholique lorsqu'il fréquenta la cour. Outre son histoire de France, on a de lui un livre estimé de l'*Etat et succès des affaires de France*, 1613, in-8°, un poëme intitulé *Le tombeau du roi très-chrétien Henri II*, in-8°; *L'union des princes*, poëme, in-8°; *Regum gallorum icones versibus expressæ*, in-4°; *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8°. Ses ouvrages sont plus judicieux et plus méthodiques que la plupart des écrits composés en français avant lui. Il fut extrêmement critiqué, et traita ses censeurs avec hauteur et avec mépris.

HAINES (JOSEPH), comédien anglais, qui a plus réussi à faire rire en jouant les pièces des autres que par celles qu'il a composées. Il est mort le 4 avril 1701.

HAKEVILLE (GEORGES), théologien anglais, chapelain du roi, mort en 1649, a publié en anglais le *Pouvoir de la Providence divine sur le gou-*

vernement du monde, 1635, in-fol. Son frère Jean, qui était puritain, est auteur d'un livre anglais intitulé *Liberté des sujets contre le prétendu pouvoir de les imposer arbitrairement*, 1641, in-4°.

HAKLUYT (RICHARD), né en 1553, entra dans l'ordre ecclésiastique, devint prébendier de Bristol en 1585, et de Westminster en 1605. Il mourut le 23 novembre 1616, et fut enterré à Westminster. La seconde édition de la collection de ses voyages a trois vol. in-fol., 1598, 1599 et 1600. Il a traduit en anglais les Découvertes des Portugais jusqu'en 1555, par Galvan, portugais, Londres, 1601, in-4°; la Description de la Virginie, 1609, in-4°.

HALBAUER (FRÉDÉRIC), savant théologien luthérien, né à Alstadt en Thuringe l'an 1692, devint professeur en éloquence et en poésie en 1713, puis professeur en théologie dans la même académie en 1738. Il mourut en 1750. On a de lui 1° *Lutherus politioris litteraturæ cultor et æstimator*; 2° *Ecclesia lutherana elegantioris litteraturæ patrona*; 3° *Commentationes philologicæ in quædam loca Veteris Testamenti, in quibus de rectâ juvenum educatione statui potest*; 4° un grand nombre de Dissertations académiques, des Lettres, des Recueils, de nouvelles éditions d'auteurs célèbres, etc.

HALDE (JEAN-BAPTISTE DU), célèbre jésuite, né à Paris le 1er février 1674, fut secrétaire du père Tellier, et ensuite directeur de la congrégation des artisans. Il mourut à Paris dans la maison professe des jésuites, où il demeurait depuis 1708, le 18 août 1743. Ses principaux ouvrages sont 1° *Description de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 1735, 4 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1736, 4 vol. in-4°; l'atlas se relie séparément; il y en a une traduction anglaise abrégée, Londres, 1739, 4 vol. in-8°: cet ouvrage est curieux et intéressant; 2° Lettres édifiantes depuis le neuvième recueil inclusivement jusqu'au vingt-sixième; il y en a trente-quatre; 3° des harangues et des poésies latines, imprimées in-4°, à mesure qu'elles ont paru.

HALE (MATHIEU), savant écrivain anglais, lord chef de justice du banc du roi, sous le règne de Charles II, naquit à Alderny dans le comté de Glocester le 1er novembre 1609. Outre sa capacité dans le droit, il était habile philosophe et savant théologien. Il se conduisit avec tant d'équité et de sagesse durant les guerres civiles d'Angleterre, qu'il s'acquit l'estime des deux partis. Il fut fait baron de l'échiquier et chevalier, et mourut en 1676, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° Première origine des hommes, 1677, in-fol.; 2° Contemplations morales et théologiques, in-8°, 1677 et 1679; 3° *Difficiles nugæ*, in-8°, ou Observations sur les expériences de Toricelli; 4° Essai sur la gravitation des corps fluides, 1674; 5° Observations sur les principes des mouvemens naturels, et surtout de la raréfaction et de la condensation, 1677; 6° La Vie et la Mort de Pomponius Atticus, écrite par Cornélius-Nepos, avec des réflexions politiques et morales; 7° Plaidoyers de la couronne, 1685; 8° L'histoire des ordonnances royales, 1668, in-fol., etc. Tous ces ouvrages sont justement estimés. M. Burnet, évêque de Salisbury, a écrit sa Vie.

HALES (JEAN), fut professeur en grec à Oxford en 1612. Six ans après il accompagna l'ambassadeur de Jacques Ier en Hollande durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il donne la relation dans ses lettres. Hales était calviniste dans sa jeunesse; mais ayant entendu Episcopius, il renonça à la doctrine de Calvin. Il devint ensuite chanoine de Windsor; mais son attachement à son prince l'obligea d'y renoncer, durant les troubles d'Angleterre. Après avoir vendu à vil prix sa magnifique bibliothèque, il mourut dans une extrême misère le 19 mai 1656, à 72 ans. On a de lui en anglais un Traité du schisme, qu'il composa à la prière et à l'usage de Chillingworth son ami; des Sermons, des Lettres, des Opuscules théologiques, 1716, in-12, et d'autres ouvrages estimés, dans lesquels il fait paraître un esprit de paix et de concorde sur les matières de l'église. *Voy.* ALES.

HALI, gendre de Sélim II, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571, combattit la flotte vénitienne et espagnole dans le golfe de Lépante. Sa mort donna la victoire aux chrétiens. D. Jean d'Autriche fit prisonniers les

deux fils d'Hali; l'un d'eux mourut à Rome, l'autre fut renvoyé à sa mère, qui avait fait de magnifiques présens pour obtenir sa liberté.

HALL (Jean), poète anglais, né dans le mois d'août 1627, mort le 1er août 1556, fut élevé dans le collége de Saint-Jean à Cambridge, et a passé la plus grande partie de sa vie à Durham sa patrie. Il a traduit en anglais Longin, 1652, in-8°; Hiéroclès sur Pythagore, 1657, in-8°. Il est auteur de poésies anglaises en 2 volumes.

HALL BEIGH, premier drogman ou interprète du Grand-Seigneur au 17e siècle, était né chrétien en Pologne, et se nommait Albert Bobowski; ayant été pris fort jeune par les Tartares, il fut vendu aux Turcs, qui l'élevèrent dans leur religion au sérail. Il savait un très-grand nombre de langues; l'on croit que c'est lui qui fournit à Paul Ricaut des mémoires pour son livre intitulé *L'état présent de l'empire ottoman*. Il fut en grande relation avec les Anglais, et traduisit en turc la Bible et le catéchisme de l'église anglicane; il composa une grammaire et un dictionnaire turcs, et d'autres ouvrages dont la plupart sont restés manuscrits. Il avait dessein de rentrer dans la religion chrétienne, mais il mourut auparavant vers 1675. Son principal ouvrage est un Traité de la liturgie des Turcs, de leur pélerinage à la Mecque, de leur circoncision et de la manière dont ils visitent les malades. Thomas Smith publia ce traité en latin dans les Appendix de la Cosmographie d'Abraham Peritsol, à Oxford, en 1691, in-4°.

HALL (Joseph), né à Ashby dans le comté de Leicester le 1er juillet 1574, fut successivement professeur de rhétorique, doyen de Worcester, puis évêque d'Excester et enfin évêque de Norwich. Il voyagea en France et en Hollande, et souffrit beaucoup pendant les guerres civiles à cause de son attachement au roi. Il fut emprisonné et dépouillé plusieurs fois de ses biens. Il est mort en 1656. On a de lui un Traité contre les voyages, un livre ingénieux sur les mœurs ou caractère des différentes nations, intitulé *Mundus alter et idem*, Utrecht, 1543, in-12; des Traités de consolation, des Sermons, des Commentaires sur la Bible, en anglais, des Méditations et d'autres ouvrages, réunis en un vol. in-fol., Londres, 1662, dont le style lui a mérité le nom de Sénèque d'Angleterre. Plusieurs des écrits de ce prélat ont été traduits en français par Jacquemot, entre autres ses Lettres, Genève, 1627, in-12.

HALLÉ ou HALLEY, *Hallæus* (Pierre), né à Bayeux le 8 septembre 1611, fut nommé professeur de rhétorique et recteur de l'université de Caen. M. Seguier l'amena à Paris. Hallé devint régent de rhétorique au collége d'Harcourt, puis lecteur en grec au collége royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut le 27 décembre 1689, à 78 ans. On a de lui un Recueil de poésies et de harangues latines, 1655, in-8°, qui sont estimées, et plusieurs ouvrages de droit.

HALLÉ ou HALLEY (Antoine), fut professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des plus excellens poètes latins de son siècle. Il mourut à Paris le 3 juin 1575, à 83 ans. On a de lui plusieurs pièces de poésie, in-8°, et quelques Traités sur la grammaire latine.

HALLÉ (Claude Guy), habile peintre, naquit à Paris en 1551, et fut élève de Daniel Hallé son père, qui était bon peintre. Il devint directeur de l'académie de peinture, se fit estimer par ses talens, et mourut à Paris en 1736. Ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses, son dessin correct, son coloris agréable. On voit de ses tableaux à Paris, à Notre-Dame, à Saint-André, etc. On a gravé d'après lui.

HALLÉ (Noel), fils et petit-fils de peintres habiles, naquit le 2 septembre 1711. Après avoir visité l'Italie, il fut agréé de l'académie en 1747, et reçu académicien en 1755. Son mérite le fit parvenir à tous les grades de l'académie, et lui fit donner, en 1771, la place de surintendant des tapisseries de la couronne. En 1775 il fut choisi pour aller mettre la réforme dans l'académie de France qui est à Rome; son succès lui valut le cordon de Saint-Michel à son retour en 1777. Le plafond de la chapelle des fonts de Saint-Sulpice est de lui, ainsi que le tableau

de la prédication de saint Vincent de Paule, à Saint-Louis de Versailles; il a peint encore un grand nombre de tableaux pour des églises, des maisons royales, et pour servir de modèles aux tapisseries des Gobelins. Du nombre de ces derniers sont la Course d'Hippomène et d'Atalante, Achille dans l'île de Scyros, Silène et Églé. Il avait copié à Rome, pour le même objet, le tableau de Raphaël représentant la punition d'Héliodore, et quelques autres. On remarque dans ses tableaux une composition grande, une expression heureuse et noble, une perspective parfaite, et qui plait souvent plus que la fougue qu'on admire dans d'autres peintures. Les morceaux d'architecture qu'il y a fait entrer sont plus parfaits que chez plusieurs peintres, parce que ses premières études avaient été dirigées vers cette science. Il mourut le 5 juin 1781, de palpitations de cœur.

HALLER (Albert), né à Berne, devint membre du grand conseil souverain de cette république, président de l'académie des sciences de Gottingen, et de la société économique de Berne. Il s'acquit une telle réputation dans la pratique de la médecine, que toutes les académies des sciences de l'Europe s'empressèrent de l'agréger dans leurs compagnies: celle de Paris le choisit en 1755. Il était chevalier de l'ordre Polaire, et mourut le 13 décembre 1777, à Berne, où il avait été marié deux fois. Ses ouvrages sont réunis en 3 vol. in-4°, sous le titre d'*Opuscula minora; Stirpes Helvetiæ*, Gottingæ, 1742, in-fol. Indépendamment de ceux-là, il a été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages sur la médecine ou l'histoire naturelle, de collections de thèses considérables, telles que *Disputationes anatomicæ*, 8 vol. in-4°; *Disputationes de morbis*, 7 vol. in-4°; *Elementa physiologiæ*, 8 vol. in-4°; *Disputationes chirurgicæ*, 5 vol. in-4°. Il a donné en français la Formation du poulet, in-12; l'Irritabilité des nerfs, 2 vol. in-12. Dans sa jeunesse, il s'était amusé de la poésie. Il y a une traduction française d'une partie de ce qu'il a fait en ce genre, 1775, in-8°, avec de jolies vignettes.

HALLES (Étienne), docteur en théologie, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1678. Il s'immortalisa par ses découvertes; son Ventillateur, sa Statique des végétaux, traduite en français par M. de Buffon; Paris, 1735, in-4°; celle des animaux, traduite en français par de Sauvages; Genève, 1744, in-4°; l'Art de rendre l'eau de la mer potable, en français, in-12. Il est mort en 1761, à 83 ans.

HALLEY (Edmond), né dans un faubourg de Londres le 8 novembre 1656, alla en 1676 à l'île Sainte-Hélène, pour faire de nouvelles découvertes en astronomie, et entreprit les années suivantes divers autres voyages sur mer. Halley fut professeur de géométrie à Oxford à la place de Wallis en 1703, secrétaire de la société royale de Londres en 1713, astronome royal à l'Observatoire de Greenwich, à la place de Flamsteed, en 1720, et associé étranger de l'académie des sciences de Paris en 1729. Il mourut à Greenwich le 25 janvier 1742, à 86 ans. Il avait été marié en 1682. Ses principaux ouvrages sont 1° *Catalogus stellarum australiarum*, Londres, 1678, in 4°; 2° *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4°: il y en a une traduction française, par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754, et une par M. de la Lande, 1759, in-8°; 3° Abrégé de l'astronomie des comètes; 4° Théorie sur les variations de la boussole; 5° Méthode directe et géométrique pour trouver les aphélies et les excentricités des planètes, etc., dans les transactions philosophiques. On lui doit encore la publication de plusieurs ouvrages de M. Newton, avec lequel il était lié d'une étroite amitié, et auquel il communiquait souvent ses lumières.

HALLIER (François), devint docteur et professeur en Sorbonne, archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, et enfin évêque de Cavaillon en 1656. M. Hallier voyagea en Italie, dans la Grèce et en Angleterre. Urbain VIII conçut pour lui une si haute estime, qu'il le nomma deux fois à l'évêché de Toul, et que voulant faire deux cardinaux pour la science, l'un français et l'autre espagnol, il le proposa en 1643 avec le père de Lugo pour cette dignité; mais une forte brigue et des raisons d'état firent passer le chapeau destiné à M. Hallier sur la tête

du commandeur de Valencey. M. Hallier parut avec éclat, en qualité de promoteur, dans l'assemblée du clergé de France en 1645, où furent renouvelés les Réglemens touchant les réguliers, qu'il expliqua par un savant Commentaire. Dans son second voyage de Rome en 1652, il sollicita de vive voix et par écrit la condamnation des cinq fameuses Propositions de Jansénius, et obtint contre elles la bulle *Cum occasione*. Il mourut accablé d'infirmités et de maladies en 1659, à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° Défense d'une censure de la faculté de théologie de Paris, au sujet de l'évêque d'Angleterre contre les jésuites; 2° un Traité de la hiérarchie; 3° un Traité des élections et des ordinations, 1636, in-fol., qui passe pour un chef-d'œuvre, et qui lui acquit une grande réputation à Rome et en France; 4° différens Ecrits contre les cinq propositions de Jansénius. On remarque dans ces ouvrages une profonde érudition, et beaucoup de force et de solidité dans les raisonnemens : ils sont tous écrits en latin. *Voy.* HOSPITAL.

HALLMANN (JEAN CHRÉTIEN), poète allemand du 17e siècle, dont on a diverses pièces de théâtre. Il renonça au luthéranisme pour embrasser la religion catholique, et mourut à Breslaw dans une extrême misère en 1704.

HALLOT. *Voy.* ALEGRE.

HALS, célèbre peintre de Harlem, excellait dans le portrait, et il aurait été le premier peintre de son temps en ce genre, s'il eût voulu donner plus de moelleux à ses couleurs; personne ne maniait le pinceau comme lui, et il n'y a pas de portraits qui présentent plus de force et de vie que les siens. Hals avait le défaut, dont les grands artistes sont rarement exempts, qui est de n'avoir pas de conduite; il passait la plus grande partie de sa vie à la taverne, sans s'embarrasser de sa femme et de ses enfans. Il mourut le 20 août 1666, à 67 ans.

HALYATES. *Voy.* ALYATES.

HAMAYDE (IGNACE-FRANÇOIS DE LA), célèbre jurisconsulte, docteur et professeur en droit à Louvain, était consulté de toutes parts sur les matières les plus importantes, et fut admis dans plusieurs conseils des Pays-Bas. Il mourut à Louvain le 21 mars 1712, à 64 ans. Son ouvrage le plus connu est un Traité *De recusationibus judicum*, dont on fait un grand usage dans les tribunaux.

HAMBERGER (GEORGES-ALBRECHT), célèbre professeur en physique et en mathématiques à Iène, naquit à Beyerberg en Franconie le 26 novembre 1662, et mourut à Iène le 13 février 1716. On a de lui divers Traités de physique et de mathématiques fort estimés. Les plus connus sont : *De iride diluvii*; *De opticis oculorum vitiis*; *De hydraulicâ*; *De frigore*; *De Basi computi ecclesiastici*; *De Deo ex inspectione cordis demonstrato* : une dissertation *De meritis Germanorum in mathesi*, etc.

HAMEL (JEAN-BAPTISTE DU), naquit à Vire en 1624, de Nicolas du Hamel, avocat de cette ville. A l'âge de 18 ans il éclaircit dans un petit traité les Sphériques de Théodose, et il y ajouta une Trigonométrie très-courte et très-claire pour servir d'introduction à l'astronomie. Etant entré chez les pères de l'Oratoire, il en sortit au bout de 8 ans pour être curé de Neuilly-sur-Marne. Pour donner plus d'intérêt à l'étude de la physique, il publia en latin son Astronomie physique, Paris, 1660, in-4°, et son traité des Météores et des Fossiles, 1659, in-4° : ce sont des Dialogues ingénieux, écrits très-purement en latin. Trois ans après il quitta la cure de Neuilly, et fit imprimer le fameux livre *De consensu veteris et novæ philosophiæ*, Rouen, 1675, in-4°. En 1666 M. du Hamel fut choisi pour être le secrétaire de l'académie des sciences. Quelque temps après il accompagna M. de Croissy à Aix-la Chapelle, et ensuite en Angleterre. Les catholiques anglais eurent tant de vénération pour sa piété, qu'en allant entendre la messe chez l'ambassadeur de France, ils disaient ordinairement : « Allons à la messe du saint prêtre. » De retour à Paris, il devint professeur de philosophie au collége royal. M. du Hamel demanda à l'académie, en 1697, un successeur dans la place de secrétaire, à cause de ses infirmités. Ce fut M. de Fontenelle qui lui succéda. Enfin M. du Hamel mourut à Paris d'une mort douce et paisible, et par la né-

cessité de mourir, le 6 août 1706, à près de 83 ans. Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, sont 1° un Traité *De corporum affectionibus*; 2° *De mente humanâ*; 3° un livre *De corpore animato*, où règne la physique expérimentale, et surtout l'anatomie; 4° un Cours entier de philosophie, selon la forme usitée dans les colléges, intitulé *Philosophia vetus et nova ad usum scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12: il composa ce Cours de philosophie pour l'abbé Colbert, qui enseignait au collége de Bourgogne; il est justement estimé, et il y en a eu plusieurs éditions; 5° un Cours de théologie intitulé *Theologia speculatrix et practica*, 1691, en 7 vol in-8°; 6° un Abrégé de ce cours de théologie sous ce titre, *Theologiæ clericorum seminariis accommodatæ summarium*, en 5 vol.; 7° des Prolégomènes sur la Bible, avec des Commentaires sur le Pentateuque, sur les Psaumes, etc., et des Notes sur toute l'Ecriture sainte, imprimées avec le texte, 1706, in-fol.; 8° l'Histoire de l'académie des sciences, dont la dernière édition est celle de 1701, in-4°; 9° *Opera philosophica et astronomica*, Norimbergæ, 1681, 4 tom. in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec beaucoup de pureté et d'élégance.

HAMELMANNE (Herman), savant théologien luthérien, naquit à Osnabruck en 1525. Il commença à prêcher à Camen la doctrine de Luther; mais ayant été chassé de Camen, il fut reçu à Bilefeldt par les chanoines, et il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de Luther. Ses ennemis l'obligèrent de se retirer à Rostock, où il se fit recevoir docteur en théologie. Il se trouva à la conférence d'Anvers en 1567, à la sollicitation du prince d'Orange, et fut nommé surintendant des églises du duché de Brunswick pour les régler selon la confession d'Ausbourg. Enfin il devint surintendant-général du comté d'Oldenbourg en 1593, et mourut le 27 juin 1595. Ses principaux ouvrages sont 1° *Commentarius in Pentateuchum*, Dilingæ, in-fol.; 2° *Historia Westphalorum seculi XVI*; 3° *Chronicum Oldenburgicum*, etc.

HAMILTON (Antoine, comte de), né en Irlande, de l'illustre et ancienne maison d'Hamilton en Ecosse, est auteur de quelques jolies poésies, dont on estime surtout l'Épître au comte de Grammont, mêlée de prose et de vers, qui est regardée comme un chef-d'œuvre en ce genre. C'est le premier qui a fait des Romans (*Les quatre Facardins*, *Le Bélier*, *Fleur d'Epine*) dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de Scarron. On lui attribue les *Mémoires du comte de Grammont*, l'un des ouvrages les mieux écrits en français, et le meilleur du comte d'Hamilton. Ses œuvres ont été imprimées en 6 vol. in-12. Il en a paru un supplément en 1776, in-12. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye le 21 avril 1720, âgé d'environ 74 ans. Le comte de Grammont avait épousé Mlle d'Hamilton sa sœur.

HAMMOND (Henri), l'un des plus savans théologiens anglais, né à Chersey, dans la province de Surrey, le 26 août, fut reçu docteur en théologie à Oxford en 1638. Durant les troubles d'Angleterre, il demeura constamment attaché à la famille royale, ce qui lui attira de fâcheuses affaires de la part du parti opposé. Hammond fut chargé de la conduite du diocèse de Worcester, lorsqu'on voulut rappeler le roi Charles II; il eût été évêque de cette ville, mais il mourut peu de temps après, le 25 avril 1660, à 55 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, et imprimés à Londres en 1684, 4 vol. in-fol.; la plupart sont anglais. On estime surtout son Catéchisme pratique et ses Notes sur le Nouveau Testament et sur les Psaumes. M. Le Clerc a traduit en latin les Notes d'Hammond sur le Nouveau Testament, et les a publiées en 1697, avec quantité de notes de sa façon, 2 vol. in-fol.

HAMMOND (Antoine), poète anglais, né en 1668, était commissaire de marine, et avait été orateur dans le parlement. Hopkins a publié de ses poésies en 1694 et en 1720.

HAMMOND (Jacques), fils du précédent, né en 1710, obtint en 1733 une pension de 400 liv. sterling, et fut député de Truro au parlement en 1741. Il est mort en 1779. Ses élégies amoureuses ont beaucoup de réputation et ont été publiées depuis sa mort.

HAMON, natif de Blois, écrivain de profession, montra à écrire à Charles IX et devint son secrétaire. Il entreprit de donner au public des Essais d'écriture de tous les siècles, qu'il prenait sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis; mais ayant eté convaincu d'avoir supposé de fausses pièces, il fut pendu le 7 mars 1560. Les huguenots, supposant qu'il était mort pour cause de religion, en ont fait un martyr.

HAMON (Jean), habile docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit à Cherbourg au diocèse de Coutances en Normandie, et fut précepteur de M. de Harlay, premier président au parlement de Paris. Dans la suite il préféra la retraite et la vie cachée à tous les avantages où ses talens pouvaient l'élever, et ayant donné son bien aux pauvres, et vendu sa bibliothèque, il se retira dans la solitude de Port-Royal des-Champs. Il fut le médecin de cette abbaye, où il mena pendant trente ans une vie très-austère. Il visitait à la campagne les pauvres malades, les secourait et les consolait. Il lut les pères grecs et latins, les conciles et les auteurs ecclésiastiques, et en recueillit les plus beaux endroits. Il mourut le 22 février 1687, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Recueil de divers traités de piété, Paris, 1675, 2 vol. in-12; 2° deux autres Recueils, in-8°, imprimés en 1689; 3° la *Pratique de la prière continuelle, ou sentimens d'une âme vivement touchée de Dieu*, in-12; 4° Explication du Cantique des cantiques, avec une longue Préface de M. Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12; 5° *Ægræ animæ, et dolorem lenire conantis pia in psalmum* 118 *soliloquia*, 1684, in-12; et avec quelques pièces du même auteur, sous le titre de *Christiani cordis gemitus in psalmum* 118, 1732, 2 vol. in-12: M. Fontaine et M. Gouget l'ont traduit en français; 6° Un petit Traité de l'excommunication, in-4°, et réimprimé dans un Recueil de traités de piété pour la consolation des religieuses de Port-Royal, 1727 et 1730, 2 vol. in-12; une critique du père Cellot, jésuite, sous le titre d'*Apologia patris Cellotii*, 1648, in-12, sous le nom d'Alype de Sainte-Croix, et un grand nombre d'autres ouvrages de morale, etc. Le célèbre Boileau fait les vers suivans en son honneur:

> Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
> Il courut au désert chercher l'obscurité,
> Aux pauvres consacra son bien et sa science,
> Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
> Fit son unique volupté
> Des travaux de la pénitence.

HAMPDEN (Jean), né à Londres en 1594, était un riche gentilhomme du comté de Buckingham, cousin de Cromwel. Il eut le courage de s'opposer seul à la taxe des vaisseaux que Charles Ier avait imposée: quoiqu'il ne dût que quelques schellings pour sa part, il se laissa assigner au paiement et perdit sa cause en la chambre de l'Échiquier. Cet événement fut moins favorable au roi qu'il ne fit de réputation à Hampden. Ayant été nommé député au parlement par son comté, il attirait les regards de tout le monde, qui ne pouvait se lasser de considérer un homme qui, à ses risques, avait assez de fermeté pour maintenir la liberté des sujets, et les empêcher de devenir la proie de la cour. C'était un homme fin, d'une modération apparente, qui ne laissait pas paraître son opinion, mais y attirait les opposans en les interrogeant, sous prétexte de s'instruire, et déguisant, sous les interrogations, les plus forts argumens contre l'opinion contraire. Cependant il n'adoptait pas les partis extrêmes que prenait le parlement, et il sortait plutôt que d'y donner sa voix. Ce fut lui qui leva le premier l'étendard de la révolte contre le roi, en armant le comté de Buckingham; mais il fut blessé l'année suivante à la bataille de Chalgrove, et en mourut le 24 juin 1643.

HAMZA, docteur mahométan, vivait l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il voulut exciter une révolution, et pour y parvenir il composa le livre des Mystères de l'unité pour l'opposer à l'Alcoran et faire tomber le mahométisme: quoique M. Petit de la Croix dise que c'est la crême de l'éloquence arabique, l'Alcoran lui fut toujours préféré.

HANCKIUS (Martin), naquit à Breslaw le 16 février 1633. Des thèses

qu'il soutint lui firent tant d'honneur qu'il fut appelé à Gotha pour y être professeur en morale, en politique et en histoire. Il devint ensuite professeur en histoire, en politique et en éloquence à Breslaw en 1661, bibliothécaire de la bibliothèque d'Elisabeth dans la même ville en 1670, protecteur du collège d'Elisabeth en 1681, enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Ausbourg dans ce pays-là en 1688. Il mourut à Breslaw le 24 avril 1709, à 77 ans, ayant eu deux garçons et deux filles. On a de lui un grand nombre de fort bons ouvrages dont les principaux sont 1° *De romanarum et bisantinarum rerum scriptoribus*, 1667, 1675, 1677, 3 vol. in-4°; 2° *Antiquitates silesiasæ ad annum* 1170, 1707, 2 vol. in-4°; 3° *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, 1702 et 1705, in-4°; 4° Des Harangues, etc.

HANDEL (Georges-Frédéric), très-célèbre musicien, naquit à Halle en Saxe, de Georges Handel, valet de chambre du duc Auguste de Saxe, administrateur de l'archevêché de Magdebourg. Il apprit la composition et à toucher du clavecin du fameux Frédéric-Guillaume Zachan, et passa de bonne heure en Angleterre, où il fit, par ses opéras, les délices des Anglais. Ils le comblèrent de biens et d'honneurs jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 14 avril 1759. Il avait alors 74 ans. Il laissa une succession de 20 mille livres sterling. Les Anglais lui ont élevé un monument public. Ses opéras sont très-estimés.

HANGEST (Jérôme de), savant docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiègne, d'une famille noble et ancienne, fut chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'église du Mans sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il se distingua par son zèle contre les luthériens, et mourut au Mans le 8 septembre 1538. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus curieux est un traité des Académies contre Luther, dans lequel Hangest défend les universités, et justifie la bonne théologie scolastique, *qu'il définit* la science des Ecritures *divines, suivant le sens que l'Eglise approuve, en se servant des interprétations des docteurs orthodoxes*, sans mépriser le suffrage des autres disciplines. On a encore de lui un Traité de controverse intitulé *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie* : un autre *De libero arbitrio*, etc.

HANIFITES. *Voyez* Aboul-Hanifah.

HANKIUS. *Voy.* Hanckius.

HANMER (Thomas), né en 1676, fut pendant trente ans député au parlement d'Angleterre, avec une grande réputation d'intégrité. Il est mort à Suffolck le 5 avril 1746. C'est lui qui a donné la belle édition de Shakespeare, avec les figures de Gravelot, 1744, 6 volumes in-4°.

HANNEKEN (Memnon), célèbre théologien luthérien, naquit à Blaxen, dans le pays d'Oldenbourg, le premier mars 1595. Ses ancêtres avaient introduit le luthéranisme dans l'Oldenbourg et le Delmenhorst. Il devint professeur de morale, puis de théologie et de langues orientales à Marbourg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut le 17 février 1671. Ses principaux ouvrages sont 1° *Scutum catholicæ veritatis*, contre le jésuite Thomas Henrici; 2° Examen du manuel du jésuite Becan; 3° une Grammaire hébraïque; 4° *Expositio epistolæ Pauli ad ephesios*, Marbourg, 1631, in 4°; 5° *Synopsis theologiæ*; 6° *Irenicum catholico-evangelicum*; 7° *De justificatione hominis*, etc. Philippe-Louis Hanneken son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg, le 16 juin 1706, est aussi auteur de divers ouvrages sur l'Ecriture, in-4° et in-12.

HANNEMAN (Adrien), peintre flamand, né à la Haie vers 1610, fut élève de Vandyck; du moins il l'a imité, et a beaucoup copié de ses portraits, que l'on confond quelquefois avec les originaux.

HANNIBAL. *Voy.* Annibal.

HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, invita les sénateurs aux noces de sa fille, dans le dessein de les empoisonner; son projet ayant été découvert, le sénat, qui craignait son crédit, se contenta de défendre la trop grande magnificence des noces. Hannon voulut obtenir par la force ce qu'il avait manqué par la ruse, il se retira dans

un château fort avec 20.000 esclaves ; il y fut forcé, et toute sa famille exterminée avec lui.

HANNON, général des Carthaginois, fut chargé de faire le tour de l'Afrique. Il entra dans l'Océan par le détroit que nous appelons de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et eût continué sa navigation si les vivres ne lui eussent manqué. On lui attribue un livre intitulé *Les voyages d'Hannon*, que Gelenius publia en grec en 1533. Henri Bekler en donna une bonne édition en grec et en latin, avec des Notes, Leyde, 1674, in-12, et dans *Geographi veteres*, Oxford, 4 vol. in-8°; mais cet ouvrage est de beaucoup postérieur au temps d'Hannon, qui, selon toutes les apparences, est le fameux général des Carthaginois qui soutint la guerre contre Agathocle, temps auquel la république de Carthage était dans l'état le plus florissant.

HANTEVILLE (JEAN DE), anglais, moine de Saint-Alban, mais vivant à Paris à la fin du 12e siècle, est auteur d'un poëme moral contre les vices du genre humain, intitulé *Architrenius*, en 9 liv., Paris, 1517, in-4°. On lui a donné le nom de son poëme, Architrenius, comme qui dirait Archi-Jérémie, du nom grec des Lamentations.

HANNSACHS, poète allemand, natif de Nuremberg, était cordonnier, et doyen des gens de métier qui formèrent en Allemagne un corps ou confrérie de poètes sous le nom de *maister sauger*, ou maitres poètes. Ce corps était divisé en garçons poètes, compagnons poètes, et maîtres poètes, et pour faire des vers en paix, il fallait se faire inscrire sur les registres de ces artisans poètes. Hannsachs, qui en était le doyen, a laissé cinq gros vol. in-fol. de mauvais vers, et un plus grand nombre encore sortis des autres boutiques de ce corps de poètes artisans.

HARALD. *Voy* HAROLD.

HARBART (BURCHARD), savant théologien luthérien, né à Conitz en Prusse l'an 1546, d'une noble et ancienne famille, fut professeur de théologie à Leipsick, et mourut le 17 février 1614. Ses ouvrages sont *Doctrina de conjugio, de confessione, de magistratu politico; Theses de Smalcaldinæ confessionis: articulis; De lege divinâ*, etc.

HARCOURT (HENRI DE LORRAINE, comte d') et d'Armagnac, second fils de Charles Ier, duc d'Elbœuf, commença à se distinguer à la bataille de Prague en 1620; de retour en France il servit dans les armées de Louis XIII, reprit les îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, prit Turin en 1640, Coni en 1741. Le roi, pour le récompenser, lui donna le gouvernement de Guienne et la charge de grand-écuyer de France en 1643. Il fut envoyé en ambassade à Londres pour tâcher d'y pacifier les troubles, à quoi il ne réussit pas; mais ayant été nommé vice-roi de Catalogne, il y remporta plusieurs avantages jusqu'au siége de Lerida, où il perdit son canon et son bagage. Il servit dans les Pays-Bas en 1649, et prit le parti de la cour dans les guerres civiles de 1651 et 1652; il ne laissa pas de recevoir quelque mécontentement de la cour, qui lui fit quitter le gouvernement d'Alsace pour celui d'Anjou. Il mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans: sa postérité a subsisté dans M. le prince de Lambese, duc d'Elbeuf.

HARCOURT (HENRI, duc d'), pair et maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, etc., naquit le 2 avril 1654, d'une noble et ancienne maison de Normandie, féconde en personnes de mérite; il servit dès l'âge de 18 ans, se signala en divers siéges et combats, et fut ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1697, où il fit changer en bienveillance l'antipathie des Espagnols contre les Français, et fit pencher Charles II en faveur de la maison de Bourbon. A son retour le marquisat de Beuvron fut érigé en sa faveur en duché, sous le titre d'Harcourt, au mois de novembre 1700. Trois ans après il reçut le bâton de maréchal de France, et mourut le 19 octobre 1718, à 64 ans. Il eut, entre autres enfans, de Marie-Anne-Claude Brulard son épouse, François, duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, né le 4 novembre 1690, et mort en 1750; Louis Abraham, né le 10 novembre 1694, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Gigny et de

Preuilly, mort le 10 septembre 1750, et Henri-Claude, aussi maréchal de France, mort en 1766, à 62 ans, à qui sa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans Notre-Dame à Paris.

HARDINGE (Nicolas), poète latin, anglais, mort le 9 avril 1758. Ses poésies se trouvent dans le tome VI des *Musæ anglicanæ*.

HARDION (Jacques), né en 1686, fut reçu de l'académie des inscriptions en 1711, de l'académie française en 1730; le roi le chargea d'enseigner à Mesdames la fable, la géographie et l'histoire. C'est pour elles qu'il composa une Histoire poétique en 3 vol. in-12, et une Histoire universelle dont il a paru 18 vol. in-12, et dont M. Linguet a donné 2 vol. de continuation. Il mourut en 1766.

HARDOUIN (Jean), jésuite, célèbre par son érudition et par la singularité de ses sentimens, était natif de Quimper, et fils d'un libraire de cette ville. Le père Hardouin s'imaginait que tous les livres que l'on donne pour anciens, tant ecclésiastiques que profanes, avaient été fabriqués au 13e siècle par les moines. Il en exceptait seulement les ouvrages de Cicéron, l'Histoire naturelle de Pline, les Georgiques de Virgile, les Satires et les Epitres d'Horace, et quelques autres en petit nombre. Il développa ce système dans sa *Chronologie rétablie par les médailles*, et souleva justement contre lui tous les savans; car, sans parler des preuves incontestables que l'on a de l'authenticité des livres anciens, comment des ouvrages aussi parfaits que l'Enéide de Virgile, que les Odes d'Horace, etc., auraient-ils pu être composés par les moines et les autres écrivains du 13e siècle, qui étaient tous sans goût, sans littérature et sans style, comme il paraît par tous les écrits de ce siècle. Les jésuites désavouèrent et condamnèrent publiquement le système du père Hardouin, et l'obligèrent d'en donner une rétractation; il la donna, mais il ne changea pas d'opinion, et mourut à Paris le 3 septembre 1729, à 83 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une édition de Pline le naturaliste, avec des notes, 1685, 5 vol. in-4°, et 1723, 3 vol. in-fol.: cette édition est très-estimée; 2° une édition des Conciles, 1715, 12 vol. in-fol., qui a fait beaucoup de bruit; on en estime la table: c'est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol.; 3° *La chronologie rétablie par les médailles*, Paris, 1697, deux petits in-4°; 4° un Commentaire sur le Nouveau Testament, Amsterdam, 1741, in-fol., dans lequel il prétend que notre Seigneur et les apôtres prêchaient en latin; 5° une bonne édition des Harangues de Themistius; 6° *Opera Selecta*, 1709, in-fol.; *Opuscula varia*, Amsterdam, 1733, in-fol. C'est dans ce second recueil que l'on trouve le traité singulier intitulé *Athei detecti*: il est plus estimé que le précédent; 8° un Traité de la dernière pâque de J.-C., 1693, in-4°; 9° 2 vol. in-12, contre le père le Courayer, sur la validité des ordinations anglaises, etc.: tous ces ouvrages sont remplis de paradoxes extraordinaires, et de visions chimériques; 10° en 1766 il a paru à Londres 1 vol. in-8° intitulé *J. Harduini ad censuram veterum scriptorum prolegomena.* Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avait été contraint d'en faire en 1707. On ne saurait donner à gauche plus ingénieusement ni plus savamment. Le caractère du père Hardouin est assez bien peint dans l'épitaphe suivante, que lui fit le savant et célèbre M. Vernet, professeur de théologie à Genève.

In expectatione judicii
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione gallus, religione romanus,
Orbis litterati portentum:
Venerandæ antiquitatis cultor et destructor,
Docté febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum pié egit.
Credulitate puer, audaciâ juvenis, deliriis senex.

On assure qu'un jésuite, ami du père Hardouin, lui représentant un jour que le public était fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le père Hardouin lui répondit brusquement: « Hé! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit avant moi? » Son ami lui répliqua: « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin

on compose sans être bien éveillé, et qu'on s'expose ainsi à débiter bien des rêveries. »

HARDWIKE (PHILIPPE YORKE, comte d'), né à Douvres le 1er décembre 1690, étudia la jurisprudence, se distingua dans les parlemens où il était député, devint procureur-général en 1723, ensuite avocat de la couronne, grand juge mage du banc du roi, et enfin lord chancelier le 17 février 1737. Pendant 20 ans qu'il exerça cet office, il se fit honneur par ses talens et son intégrité, et le résigna en 1756; il ne laissa pas de continuer d'être utile au public, dans sa retraite, en assistant au parlement pour y défendre la liberté des sujets. Il est mort le 6 mars 1764, à 74 ans.

HARDY (ALEXANDRE), poète français, commença à se faire connaître sous le règne de Henri IV. Il était associé à une troupe de comédiens, et leur fournissait autant de pièces qu'ils en pouvaient jouer; mais comme il travaillait pour vivre et avec une extrême rapidité, il négligea toutes les règles du théâtre, surtout la décence, et ne fit rien de bon. Il mourut vers 1630. On a imprimé quarante et une de ses pièces, en 6 gros vol. in-8o.

HARE (FRANÇOIS), évêque de Chichester, doyen de Worcester et de Saint-Paul, est mort en 1740. Son principal ouvrage est un psautier, hébreu, rangé suivant la mesure poétique originale, in-4o; une édition de Térence, avec des notes, in-4o.

HARÉE, *Haræus*, (FRANÇOIS), natif d'Utrecht, enseigna la rhétorique à Douai, puis voyagea en Allemagne, en Italie et en Moscovie, où il accompagna le père Possevin, que le pape y envoyait en qualité de nonce. A son retour il fut chanoine de Bois-le-Duc, puis de Namur et de Louvain, où il mourut le 12 janvier 1632. Ses principaux ouvrages sont 1o *Biblia sacra expositionibus priscorum patrum litteralibus et mysticis illustrata*, Anvers, 1630, in-fol.; 2o *Catena aurea in IV evangelia*, 1625, in-8o; 3o *Annales ducum Brabantiæ, ac tumultuum belgicorum*; 4o un Abrégé des Vies des saints, tiré principalement de Surius, in-8o; 5o une Chronologie, Anvers, 1614, in-4o, etc.

HARIOT (THOMAS), savant mathématicien anglais, natif d'Oxford, s'acquit par sa capacité l'estime de Walter Raleigh, qui l'envoya à la Virginie en 1585. Hariot donna une Relation de ce pays en anglais, 1588, in-fol., traduite en latin, avec les figures de Jean de Bry, Francfort, 1590, in-fol., et fut présenté à son retour à Henri, comte de Northampton, qui lui fit une pension. Les Anglais prétendent que Descartes a copié Hariot sur l'algèbre, et que c'est ce dernier qui doit avoir l'honneur de l'invention. Cette dispute sur Hariot et sur Descartes au sujet de l'algèbre est assez semblable à celle que nous avons vue de nos jours entre Leibnitz et Newton au sujet du calcul différentiel et intégral. On peut voir sur cela les ouvrages de Wallis. Le livre de Hariot qui a donné lieu à cette dispute est intitulé Pratique de l'art analytique pour résoudre les équations algébriques, en latin, Londres, 1631, in-fol. Il mourut à Londres le 2 juillet 1621, à 60 ans.

HARLAY (ACHILLE DE), premier président au parlement de Paris, naquit le 7 mars 1536, de Christophe de Harlay, président à mortier au même parlement, et l'un des plus doctes et des plus intègres magistrats de son temps. Achille fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président après la mort de Christophe de Thou son beau-père. Il exerça sa charge avec une sagesse et une intégrité admirables, et répondit courageusement aux chefs de la ligue que son âme était à Dieu et son cœur au roi, quoique son corps fût au pouvoir des révoltés. Ils le retinrent quelque temps prisonnier à la Bastille, après quoi il se retira auprès du roi. Il se démit de sa charge en faveur de Nicolas de Verdun, et mourut le 23 octobre 1616, à 80 ans. Il ne faut pas le confondre avec Achille de Harlay, conseiller, procureur-général, puis premier président au parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats de son siècle. Ce dernier était fils d'Achille de Harlay, deuxième du nom, maître des requêtes, conseiller d'état, et procureur-général du parlement de Paris. Il se démit de sa charge de premier président en 1707, et mourut le 23 juillet 1712, à 73 ans.

HARLAY (FRANÇOIS DE), archevêque

de Rouen, puis de Paris, duc et pair de France, proviseur de Sorbonne et de Navarre, membre de l'académie française, naquit à Paris en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Champvallon. Il fut nommé à l'âge de 26 ans archevêque de Rouen, à la place de François de Harlay son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des Observations sur l'Épitre aux Romains, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8°. M. de Harlay se fit admirer par ses prédications et par ses discours, et ramena à l'église catholique un grand nombre de protestans. Il succéda à M. de Péréfixe dans l'archevêché de Paris en 1671. Il fit plusieurs établissemens utiles, tint des conférences publiques de morale dans la grande salle de son palais, donna des réglemens salutaires dans les synodes, et présida en chef à plusieurs assemblées générales du clergé. Le roi lui donna souvent des marques publiques de son estime et de sa confiance, et le nomma au cardinalat; mais il mourut d'apoplexie avant que de recevoir le chapeau, le 6 août 1695, à 70 ans. La conduite qu'il tint dans l'affaire de la Régale et dans celle du Formulaire lui attira un grand nombre d'ennemis, qui le décrièrent à cause de ses mœurs, qui n'étaient en effet rien moins qu'édifiantes, mais qui ne l'empêchèrent pas de gouverner son diocèse avec beaucoup de prudence et d'applaudissement. L'abbé Le Gendre a écrit sa Vie, in-4°, en latin, et a fait son Éloge en français.

HARLAY (Nicolas de), seigneur de Sancy, surintendant des finances et des bâtimens, premier maître-d'hôtel du roi, ambassadeur en Allemagne et en Angleterre, colonel-général des Suisses, gouverneur de Châlons-sur-Saône, lieutenant-général en Bourgogne, et chevalier des ordres du roi, était fils de Robert de Harlay, seigneur de Sancy et conseiller au parlement de Paris. Il se distingua par ses talens et par son mérite, rendit de grands services aux rois Henri III et Henri IV, et mourut le 17 octobre 1629. N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil du roi lorsqu'on y délibéra sur les moyens de faire la guerre contre la ligue. Il proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savait que le roi n'avait pas d'argent, se moqua de lui; il s'en chargea cependant, et partit sans argent. Il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie. Il leur promit de la cavalerie qu'il ne donna pas; mais ils donnèrent dix mille hommes d'infanterie et cent mille écus. Quant il fut à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie, et fit trouver bon aux Suisses qu'il amenât cette armée au roi. On a de lui un Discours sur les occurrences de ses affaires, in-4°; il contient des particularités curieuses des règnes de Henri III et de Henri IV. On trouve aussi dans les Mémoires de Villeroi plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis. C'est contre lui et principalement parce qu'il s'était fait catholique que d'Aubigné publia la satire intitulée *Confession catholique de Sancy*, dans le Journal de Henri III.

HARLEY (Robert), comte d'Oxford, étoit né à Londres le 5 décembre 1661. Son père embrassa le parti du roi Guillaume, ce qui fit choisir le fils pour député à la chambre des communes. Il entra au conseil de la reine Anne, qui le fit pair de la Grande-Bretagne en 1711, et lord trésorier de la Grande-Bretagne. Les historiens, en racontant la disgrâce de Marlborough, n'oublient pas de faire mention de la part que le comte d'Oxford y eut, et de sa disgrâce sous le règne suivant. Il fut accusé de haute trahison, mis à la tour de Londres en 1715, mais déchargé dans la chambre haute en 1717. il est mort le 21 mai 1724.

HARMODIUS *Voy.* Pisistrate.

HARNONCOURT (Pierre Durey d'), fermier-général, était né en Bourgogne, et est mort à Paris le 27 juin 1765, à 84 ans. Il a mis par écrit les observations qu'il a eu lieu de faire pendant une longue vie, et les a publiées, sous le titre de *Mélanges, Maximes, Réflexions et Caractères*, 1753, réimprimé en 1763, in-8°; *Dissertation sur l'usage de boire à la glace*, 1762, in-12. Il avait concouru pour le prix de poésie de l'académie française en 1723.

HARO (don Louis de), célèbre ministre d'état de Philippe IV, roi d'Espagne, était fils de don Diègue de Haro et de Françoise de Guzman,

sœur de Gaspard de Guzman, comte-duc d'Olivarès, aussi premier ministre d'état de Philippe IV. Ce ministre étant mort sans postérité, don Louis de Haro, qui était son neveu, lui succéda en tous ses biens. Il se fit aimer du roi son maître par sa douceur et par ses talens, et lui rendit les services les plus signalés. Ce fut lui qui conclut la paix des Pays-Bas et celle de France en 1659, avec le cardinal Mazarin, laquelle fut suivie du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne. Sa majesté catholique érigea en faveur de ce ministre en 1660 le marquisat del Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom de la Paix, pour éterniser dans sa maison la mémoire du fameux traité de paix qu'il avait conclu en 1659. Don Louis de Haro mourut comblé d'honneurs et de gloire le 17 novembre 1661, à 63 ans. Il avait épousé Catherine de Cordoue, dont il eut, entre autres enfans, Gaspard et Jean-Dominique de Haro. Celui-ci mourut sans postérité. Gaspard fut vice-roi de Naples, et mourut le 16 novembre 1687, laissant d'Antoinette de la Cerda une fille unique, nommée Catherine de Haro de Guzman, laquelle épousa en 1688 François de Tolède, duc d'Albe.

HAROLD, HARAULD, ou HARALD, roi d'Angleterre, fils naturel de Canut I[er], lui succéda en 1035, au préjudice de Canut II, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut, mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Edouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piége : Alfred fut arrêté ; on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après ; Édouard repassa en Normandie, et la reine Emme se retira en Flandre chez le comte Baudouin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfans en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin, se fit élire roi après la mort de saint Édouard III, en 1066, au préjudice d'Edgar, à qui la couronne d'Angleterre appartenait par sa naissance. Harold eut deux puissans concurrens qui lui disputèrent le royaume : Toston son frère, et Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie. Il leur livra en peu de temps deux sanglantes batailles, mais avec des succès bien différens. Dans la première, donnée au pont de Stamfort, il remporta une victoire complète sur Toston son frère et sur le roi de Norwége, qui était entré dans son parti, et qui périt avec lui ; dans la seconde, qui se donna à Hastings, ou, selon d'autres, à Senlac, entre lui et Guillaume, il perdit la couronne et la vie. Ainsi finit la domination des rois Anglo-Saxons en Angleterre, où elle avait commencé plus de 600 ans auparavant en la personne d'Hengist.

HAROUN. *Voy.* AARON.

HARPAGE, favori et allié d'Astyages, roi des Mèdes, reçut ordre de ce prince de faire mourir Cyrus, qui venait de naître ; mais Harpage ayant horreur d'un si grand crime, confia Cyrus à un esclave. Dix ans après Cyrus fut reconnu ; Astiages, pour se venger, fit servir à table à Harpage les chairs de son propre fils. Cette inhumanité irrita tellement Harpage, qu'il appela Cyrus, et l'aida à détrôner Astyages. Cyrus, par reconnaissance, le fit un de ses généraux, et lui donna le gouvernement de la Lybie. La cruauté d'Astyage a passé pour une fable.

HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée par son père Clymène, qui jouit d'elle par le moyen de sa nourrice. Quelque temps après Clymène l'ayant mariée à celui auquel il l'avait promise, elle partit avec son époux. Alors Clymène, se repentant d'avoir consenti à ce mariage, tua son gendre et ramena sa fille à Argos, où il se porta publiquement pour son mari ; mais Harpalice, faisant réflexion sur les indignités de son père, tua son jeune frère, et le lui donna à manger. Ensuite, ayant demandé aux dieux d'être tirée de ce monde, elle fut changée en oiseau, selon la fable. Clymène fut si accablé de ces accidens, qu'il se tua. *Voy.* l'article suivant.

HARPALICUS, roi des Amymnéens dans la Thrace, eut une fille nommée Harpalice, qu'il nourrit de lait de vache et de jument, et qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des

armes. Il en fit par là une bonne guerrière, et il s'en trouva bien ; car elle le secourut fort à propos contre Neoptolème, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque temps après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondait sur les bestiaux du canton et les enlevait. Elle fut prise dans des rets qu'on lui avait tendus ; et après sa mort les payans se firent la guerre pour avoir les troupeaux qu'elle avait volés. C'est ce qui fit établir des assemblées et des tournois au tombeau de cette fille pour expier sa mort. Il y eut une autre Harpalice, qui aima éperdument Iphycus, et qui mourut de chagrin de s'en voir méprisée : c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé Harpalice.

HARPALUS, célèbre astronome grec, vers 480 avant J.-C., corrigea le cycle de huit années, que Cléostrate avait inventé, et proposa celui de neuf ans ; mais ce nouveau cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Meton.

HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe : ce qui lui attira les disgrâces de ce dernier et le fit exiler ; mais, dès que Philippe fut mort, Alexandre rappela Harpalus, le mena avec lui en Asie, et lui donna le gouvernement de Babylone avec la charge de grand-trésorier. Harpalus, s'imaginant que le roi son maître ne reviendrait jamais de l'expédition des Indes, commit une infinité de malversations pour fournir aux dépenses de son lit et de sa table, et plusieurs autres gouverneurs suivirent son exemple ; mais Alexandre, à son retour, en ayant déjà châtié quelques-uns, Harpalus, pour prévenir un semblable traitement, s'enfuit à Tenare dans la Grèce, avec des sommes immenses qu'il prit au trésor royal qu'on lui avait confié. Il s'en alla ensuite à Athènes pour tâcher d'y faire entreprendre la guerre contre Alexandre ; mais n'ayant pu corrompre Phocion, il s'en retourna à Tenare, où il avait laissé ses soldats, et passa de là en Crète. A peine y fut-il arrivé, qu'un de ses amis le tua en trahison. Alexandre était si persuadé de la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme de faux délateurs ceux qui lui portèrent la première nouvelle de la fuite de ce méchant homme.

HARPIES, monstres, filles de Neptune et de la terre, avaient un visage de femme, le corps de vautour avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours.

HARPOCRATE, chez les païens, était le fils d'Isis et le dieu du silence : on le représentait sous la figure d'un jeune homme à demi nu, couronné d'une mitre à l'égyptienne, soutenant d'une main une corne d'abondance, et tenant un doigt de l'autre sur la bouche pour indiquer le silence. On lui consacrait le pêcher. Varron protestait qu'il ne voulait rien dire de plus de ce dieu, de crainte de violer le silence qu'il recommande.

HARPOCRATION (Valérius), célèbre rhéteur d'Alexandrie, dont il nous reste un excellent Lexicon sur dix orateurs de la Grèce. Les meilleures éditions grecques et latines sont de Leyde, 1683 ou 1696, in-4°.

HARRINGTON (Jacques), l'un des plus célèbres écrivains anglais en matière de politique, naquit en 1611, d'une ancienne et noble famille du comté de Rutland. Il fit ses études à Oxford, et voyagea en Hollande, en France, en Danemarck, en Allemagne et en Italie. Il apprit les langues de tous ces pays, et fit des observations sur la nature de leur gouvernement. On dit qu'étant à Rome il assista le jour de la chandeleur à la cérémonie de la bénédiction des cierges par le pape ; et que personne ne pouvant avoir des cierges bénis sans baiser auparavant les pieds du saint père, il n'en voulut point à ce prix : mais que ses compagnons de voyage n'eurent pas le même scrupule, et qu'à leur retour ils s'en plaignirent au roi, qui dit que Harrington aurait dû s'acquitter de ce devoir comme d'une civilité qu'on rendait à un prince temporel. Harrington répondit que depuis qu'il avait l'honneur de baiser la main de sa majesté, il croyait qu'il aurait été au-dessous de lui de baiser les pieds de qui que ce fût. Cette réponse plut si fort au roi, qu'il le fit gentilhomme privé de sa chambre, et ce fut en cette qualité qu'il accompagna ce prince dans sa première expédition contre les Écos-

sais. En 1646 les commissaires députés par le parlement le choisirent pour tenir compagnie au roi Charles Ier. Ce prince le reçut favorablement, et conversa avec lui avec beaucoup de familiarité. Après la mort tragique de Charles Ier, Harrington mena une vie triste et retirée dans sa bibliothèque. C'est alors qu'il composa son grand ouvrage intitulé *Oceana*, sur la nature du gouvernement. Il fut attaqué par un grand nombre d'écrivains, créatures de Cromwel, mais il leur répondit. Ensuite, pour mettre en exécution ses principes de gouvernement, il tint tous les jours des assemblées à Westminster avec diverses personnes curieuses. Ces assemblées durèrent jusqu'au 21 février 1659, que Monk rétablit les membres du parlement qui avaient été exclus. Deux ans après, Harrington fut accusé de trahison et de mauvaises pratiques, et conduit à la tour de Londres, d'où on le transféra dans l'île de Saint-Nicolas, et de là à Plymouth. Un médecin, qu'on croit avoir été gagné par ses ennemis, lui conseilla l'usage du gaïac avec le café; Harrington en prit tant, qu'il perdit l'esprit. Le comte de Bath eut pitié de lui, et obtint sa liberté, mais on ne le put guérir. Il mourut à Westminster le 17 septembre 1677, à 66 ans. Les Anglais ont donné une magnifique édition de ses ouvrages, in-fol., 1700.

HARRINGTON (Jean), chevalier et célèbre poète anglais sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques Ier. On estime surtout ses épigrammes et sa traduction de Roland furieux.

HARRIOT. *Voy.* Hariot.

HARRIS (Jacques), gentilhomme anglais, né près de Salisbury en 1709, fut secrétaire et contrôleur de la reine en 1774, et mourut le 21 décembre 1780. Il est auteur de trois Traités sur la musique, la peinture et la poésie, 1745, in-8o; *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la grammaire*, 1751, in-8o; *Recherches philologiques*, 2 vol. in-8o.

HARRIS (Guillaume), ministre anglais non conformiste, résidant à Honiton, où il est mort le 4 février 1770, a fait la Vie de Jacques Ier, Charles Ier et Cromwel, en 5 vol. in-8o. Un Gautier Harris, médecin du roi Guillaume III, est auteur d'un Traité *De moribus acutis infantium*, 1705, in-12, traduit en français, 1738, in-12, par M. Devaux.

HARRISON, général des parlementaires, et complice de la mort de Charles Ier, fut pendu publiquement en 1670; son corps, coupé en quatre parties, fut exposé dans les quatre principales villes du royaume, et sa tête à la tour de Londres.

HARRISON (Guillaume), gentilhomme anglais, secrétaire du lord Raby, ambassadeur à la Haie, est mort le 14 février 1712. On trouve de ses poésies dans différens recueils. Un autre Guillaume Harrison est auteur d'une pastorale intitulée *Le Pèlerin*, 1709.

HARRISON (Jean), naquit en 1693, à Foulby, dans le comté d'Yorck, d'un père qui, avec son métier de charpentier, se mêlait d'arpenter et de raccommoder des horloges et des montres. Le jeune Harrison travaillait du métier de son père; mais les machines à roues l'occupaient plus que toute autre chose. Son père était venu s'établir à Barrow, dans le comté de Lincoln, où il avait peu d'occasions d'étendre ses connaissances. Cependant un ecclésiastique prêta à Harrison un Saunderson, qu'il copia avec toutes les figures. Ce travail augmenta son aptitude. Dès 1726, il avait inventé son échappement et son pendule à gril, et avait appliqués à deux horloges presque entièrement de bois; elles se trouvèrent supérieures à tout ce qui se faisait alors en ce genre, vu qu'elles se dérangeaient à peine d'une minute dans un mois. Un acte du règne de la reine Anne promettait 20,000 liv. sterling à celui qui inventerait une machine propre à déterminer les longitudes en mer, suivant les conditions énoncées dans le statut. Harrison tenta de gagner le prix en 1728. Il avait fait les dessins de sa machine, et l'apporta à Londres, dans l'espérance que la chambre des longitudes le chargerait de l'exécuter; mais M. Haley lui conseilla de commencer par l'exécuter. Il retourna donc en province, et revint avec sa machine à Londres en 1735. L'année suivante il en fit l'essai dans un voyage à Lisbonne, pendant lequel il rectifia d'un degré et demi les calculs ordinaires. Il la perfectionna en 1739 et 1749, et enfin une quatrième

fois, qui lui valut le prix. Son fils l'avait emportée à la Jamaïque, ensuite aux Barbades, et elle lui servit à corriger la longitude avec la précision demandée. Kendal a copié cette machine, et la sienne a servi au capitaine Cook dans ses voyages. Harrison fit une cinquième machine avant que de mourir, sur le modèle de la quatrième, et on trouva qu'il ne s'était écarté que de quatre secondes et demie. Il mourut à Londres le 24 mars 1776, à 83 ans. Le peu d'éducation qu'avait reçue Harrison ne le rendait pas propre à écrire; aussi n'a-t-il publié qu'une Description du mécanisme, propre à donner une mesure précise du temps, 1775, in-8°; encore ne faudrait-il pas l'examiner avec une critique sévère : l'âge de l'auteur était un obstacle à la perfection de l'ouvrage. On y trouve une échelle musicale, divisée suivant la proportion qui existe entre le diamètre d'un cercle et sa circonférence. Il avait été dans sa jeunesse à la tête des musiciens d'une église; il avait l'oreille juste, et son exactitude est, de ce côté, aussi précise que celle dont il avait fait son objet principal.

HARSY (Olivier de), habile imprimeur de Paris dès 1556, soutient très-bien le parallèle avec ce que nous avons eu de plus habile dans cet art, et il l'emporte pour les difficultés vaincues dans son beau *Corpus juris civilis*, imprimé pour Nivelle en 1576, 5 vol. in-fol. Le rouge et le noir bien placés, les colonnes bien distinguées, le mélange d'un grec bien concordant avec le texte, en font un ouvrage qui mérite d'orner les bibliothèques, non pas pour le fond, puisqu'on ne lit plus *Accurse*, mais pour la beauté de la typographie, surtout quand il est en grand papier. Il y en a eu plusieurs éditions faites d'après celle-là, qui sont aussi très-belles; mais de Harsy en avait réglé l'ordonnance, qu'il n'y a eu qu'à suivre. Il est mort le 30 août 1584, et est enterré à Saint-Benoit, avec une épitaphe.

HARTLEY (David), médecin anglais, mort à Bath le 30 septembre 1757, a publié en 1739 des Observations sur le remède de mademoiselle Stéphens, pour la dissolution de la pierre.

HARTMAN (Jean-Adolphe), savant littérateur et théologien du 18e siècle, naquit à Munster en 1680, de parens catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Cassel en 1715, et devint peu après professeur en philosophie et en poésie. Il fut fait, en 1722, professeur d'histoire et d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus estimés sont, 1° *Historia hassiaca*, 3 vol.; 2° *Vitæ pontificum romanorum Victoris III, Urbani II, Pascalis II, Gelasii II, Callisti II, Honorii II*; 3° État des sciences dans la Hesse, en allemand; 4° *Præcepta eloquentiæ rationalis*, etc. On a aussi de lui plus de quatre-vingts Harangues, ou Dissertations académiques. Il ne faut pas le confondre avec Georges Hartman, mathématicien allemand, qui inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *baculus bombardicus* : il est aussi auteur d'une Perspective, réimprimée à Paris en 1556, in-4°; ni avec Wolfgang Hartman, qui publia en 1596 les Annales d'Augsbourg, in-fol.

HARTSOEKER (Nicolas), habile physicien et mathématicien, naquit à Goude le 26 mars 1656, d'un père qui était ministre remontrant. Il demeura long-temps à Paris, fut nommé associé étranger de l'académie des sciences en 1699, puis reçu de l'académie de Berlin. Pierre-le-Grand voulut l'emmener en Moscovie, Mais M. Hartsoëker aima mieux demeurer à Amsterdam. Il en sortit néanmoins pour aller demeurer à Dusseldorf, pour être mathématicien de l'électeur et professeur honoraire d'Heidelberg. Après la mort de ce prince, arrivée en 1716, M. Hartzoëker se retira avec sa famille à Utrecht, où il mourut le 10 décembre 1725, à 69 ans. On a de lui un Cours de physique, 1730, in-4°, et un grand nombre d'Opuscules curieux et intéressans. Il fut l'un des plus grands adversaires de Newton.

HARTUNG (Jean), né à Miltemberg en 1505, enseigna le grec à Heidelberg, puis à Fribourg, dans le Brisgaw, avec beaucoup de réputation. Il mourut le 16 juin 1579. On a de lui des Notes en latin sur les trois premiers livres de l'Odyssée, qui sont estimées, et d'autres ouvrages. Sa Version latine des Argaunotiques d'Apollonius n'est point estimée.

HARVÉE (Gédéon), médecin du 17e siècle, est connu par deux traités ordinairement joints ensemble et imprimés à Amsterdam, 1695, in-12 : 1° *Ars curandi morbos expectatione*; 2° *De vanitate, dolis et mendaciis medicorum*.

HARVEI ou HARVÉE, *Harveus*, (Guillaume), très-célèbre médecin anglais, né le 2 avril 1578, à Folkston, dans le comté de Kent, fut lecteur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins à Londres. C'est lui qui découvrit le premier la circulation du sang. Il l'enseigna d'abord dans ses leçons, et, après plusieurs expériences, il la publia dans son livre intitulé *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, Leyde, 1737, in-4°. Harvei fut médecin de Jacques Ier et de Charles Ier, et très-attaché à la famille royale. Il mourut en 1657, à 80 ans. Ses autres ouvrages sont un traité *De circulatione sanguinis*; un autre *De generatione animalium*; un autre *De ovo*; un livre en anglais intitulé *Nouveaux principes de philosophie*, etc. Ils ont été réunis à Londres, 1766, in-4°. Plusieurs auteurs ont contesté à Harvei la découverte de la circulation du sang; mais elle était du moins enseignée avant lui d'une manière très-obscure, et l'on ne peut lui contester la gloire d'avoir été le premier qui l'a mise dans tout son jour, et qui l'a prouvée par des expériences incontestables.

HASE (Théodore de), célèbre docteur et ministre à Brême, était fils de Corneille de Hase, ministre et professeur de théologie à Brême, et de Sara Wolter, femme distinguée par sa science et par la connaissance qu'elle avait de l'hébreu. Il naquit à Brême le 30 novembre 1682, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappelé à Brême pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société royale de Berlin en 1718. Enfin il devint en 1723 professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un volume in-8° de Dissertations qui sont fort estimées. Il travaillait avec M. Lampe à un journal commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica*, et continué sous celui de *Musæum-historico-philologico-theologicum*.

HASENMULLER. *Voy.* Lyserus.

HATTÉ (Jean-Baptiste), né à Arras le 1er septembre 1727, fut médecin, et mourut le 27 août 1762. Il a donné un Traité de la vérolette ou petite-vérole volante, 1759, in-12.

HATTON ou HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle, vers 801, fut envoyé en Ambassade par Charlemagne vers Nicéphore, empereur de Constantinople en 811, et publia une relation de ce voyage, qu'il nomma Itinéraire, qui est perdu. Hatton se démit de son évêché en 823, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut en 836. On a de lui un capitulaire pour l'instruction de ses prêtres, où l'on trouve des choses très-remarquables; il est inséré dans le Spicilége, et une relation de la vision de Wettin dans le tom. 5 des actes de saint Benoit de Mabillon.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (François), vivait sur la fin du 17e siècle, temps auquel il fit paraître l'Art de la verrerie, Paris, 1697, in-12; Recherches sur l'ordre du Saint-Esprit, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12; le Nobiliaire de Picardie, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4°. Ce livre est recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non pas à cause de sa fidélité, car l'auteur fut condamné aux galères pour avoir supposé de faux titres contre l'honneur de quelques familles. Il est assez difficile de le trouver complet, car il y a ordinairement onze familles supprimées entre celle de Fagnet, page 185, et celle de Le Féron. Ce nobiliaire a été effacé par celui que M. Bignon a fait dresser en 1717, en 427 feuilles forme d'atlas; on en trouve plus ou moins, suivant le temps où elles ont été retirées, parce que des familles n'ont apporté leurs preuves qu'après sa confection.

HAUDIQUER (Jean-Baptiste), né dans la ville d'Eu, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et mourut le 11 février 1777. Il a travaillé avec son frère aux IXe et Xe tomes du Recueil des historiens de France.

HAUTEMER. *Voy.* Fervaques.

HAULTIN (Jean-Baptiste), con-

seiller au Châtelet, préparait un recueil de médailles qui n'avaient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la Bibliothèque du Roi ce qu'il y en avait de gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets destinés à recevoir des médailles. Chaque feuillet est encadré d'un cadre rouge ou noir au recto seulement, et divisé en 4 parties par des réglets; sur les 141 premiers feuillets, on trouve 583 médailles vues des deux côtés; les feuillets 142 à 145 n'y sont pas, les 146 à 157 contiennent 16 morceaux d'antiquités gravés et collés comme les médailles. On ne saurait assez regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'achever son recueil, et d'en faire le commentaire qu'il se promettait d'en donner. On a de lui les figures des monnaies de France, 1619, in-4°, rare.

HAUTE-FEUILLE (Jean), habile mécanicien, naquit à Orléans le 20 mars 1647, d'un père qui était boulanger. Madame de Bouillon, exilée à Orléans, eut occasion de le connaître, l'avança dans l'état ecclésiastique, lui procura plusieurs bénéfices, et s'en fit accompagner dans ses voyages d'Italie, d'Angleterre et ailleurs. Il demeura chez sa bienfaitrice qui lui laissa une pension par son testament; il retourna ensuite à Orléans, où il mourut le 18 octobre 1724, à 77 ans. L'abbé Haute-Feuille s'appliqua presque toute sa vie aux mécaniques, principalement à l'horlogerie. Ce fut lui qui trouva le secret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit ressort d'acier, dont on a fait depuis usage. Il fit part de cette découverte le 7 juillet 1674 à messieurs de l'académie royale des sciences, qui la trouvèrent très-propre à donner une grande justesse aux montres. Et en effet c'est à cause de cette justesse que les montres où on a employé ce petit ressort s'appellent par excellence montres à pendule, non qu'elles soient véritablement à pendule, mais parce qu'elles approchent fort de la justesse des pendules. M. Huygens perfectionna cette heureuse invention; mais l'abbé Haute-Feuille lui en contesta l'invention. On a de l'abbé Haute-Feuille un grand nombre d'autres écrits, qui sont presque tous de très-petites brochures de quelques feuilles in-4°, mais curieuses et intéressantes: savoir 1° Pendule perpétuelle; 2° Inventions nouvelles; 3° Construction nouvelle de trois montres portatives, d'un nouveau balancier en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites; d'un gnomon spéculaire pour régler juste au soleil les pendules et les montres, et d'un instrument qui donnera lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, et autres curiosités; 4° le Mouvement magnétique, in-4°; 5° le Moyen d'empêcher la perte qui se fait sur les billets d'état; 6° Explication de l'effet des trompettes parlantes; 7° Description d'une nouvelle lunette et d'un niveau très-sensible; 8° l'Art de respirer sous l'eau, et le moyen d'entretenir la flamme enfermée dans un petit lieu; 9° Réflexion sur quelques machines à élever les eaux; 10° Invention pour se servir des longues lunettes sans tuyaux; 11° Sentiment sur le différend du père Mallebranche et de M. Regis, touchant l'apparence de la lune vue à l'horizon; 12° Moyen de diminuer la longueur des lunettes d'approche; 13° Machine loxodromique; 14° Balance magnétique; 15° Microscope micrométrique, gnomon horizontal, etc.; 16° Deux problèmes de gnomonique à résoudre; 17° Explication de la figure pour remonter les bateaux contre le courant des rivières rapides; 18° Placet au roi sur les rames, in-fol.; 19° Placet au roi sur les longitudes, in-fol.; 20° Figure des objectifs polyèdres et sphériques à plusieurs centres, sans explication; 21° la Machine arpentante; 22° la Perfection des instrumens de mer; 23° Dissertation sur la cause de l'écho: cette dissertation remporta le prix à l'académie royale de Bordeaux en 1718; 24° deux Problèmes d'horlogerie proposés à résoudre; 25° Nouveau système du flux et reflux de la mer: il a aussi répondu aux objections de plusieurs savans contre ce système; 26° Lettre sur le secret des longitudes; 27° Machine parallactique, etc.; 28° Réponse au mémoire de M. de la Hire, inséré dans l'Histoire de l'académie des sciences de 1717; 29° Moyens de faire des expériences sensibles qui prouvent le mouvement de la terre.

HAUTEFORT (Marie de), née en 1616, fut élevée dans la maison de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame d'atours, et auprès de qui elle eut du crédit. Sa beauté avait fait impression sur Louis XIII, mais la sagesse de l'un et de l'autre ne se démentit pas. Cependant le cardinal de Richelieu en conçut de la jalousie, et la fit éloigner de la cour. Quand la reine fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié, mais elle n'en sut pas profiter. Son opposition au cardinal Mazarin lui fit perdre les bonnes grâces de sa maitresse. Elle devint la seconde femme du maréchal de Schomberg en 1646, elle n'en eut pas d'enfans, et elle mourut en 1691.

HAUTEROCHE (Noel Le Breton d'), célèbre acteur et poète français, s'est distingué par ses comédies, 3 vol. in-12, dont les plus estimées sont *Le Deuil*, qu'on attribue aussi à Thomas Corneille, *Crispin Médecin*, *Le Cocher supposé*, *Le Souper mal apprêté*, *Le Bourgeois de qualité*, et *La dame invisible ou l'esprit follet*, pièce espagnole qui avait d'abord été donnée au théâtre par d'Ouville, et qu'Hauteroche ne fit que retoucher. Il aimait tellement la profession d'acteur, qu'il jouait la comédie à l'âge de 90 ans, âge auquel il mourut à Paris en 1707.

HAUTESERRE (Antoine Dadin ou plutôt Dadine de), de Alteserra, savant jurisconsulte, natif du diocèse de Cahors, professa le droit à Toulouse avec réputation, et mourut en 1682, à plus de 80 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Commentaire sur les décrétales d'Innocent III, 1666, in-fol. ; 2° un Traité des ascétiques, ou de l'origine de l'état monastique ; 3° des Notes sur les Vies des papes par Anastase ; 4° Défense de la juridiction ecclésiastique, contre Fevret, in-4°, ou dans le traité de l'abus ; 5° un traité en latin des origines des fiefs, que Schilterianus fit réimprimer dans son commentaire sur le droit féodal d'Allemagne ; 6° un autre Traité qui intéresse particulièrement la France, et qui a pour titre *De ducibus et comitibus Galliæ provincialibus*, in-4°, réimprimé in-12 en 1731, par les soins de Jean-Georges Estor; 7° *Gesta regum et ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4°, etc.

HAVENTIUS (Arnaud), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, est auteur de divers ouvrages dont les plus connus sont 1° *De auctoritate sanctorum patrum in decernendis fidei dogmatibus* ; 2° *De erectione novorum episcopatuum in Belgio*, in-4°. Il mourut en 1609.

HAVERCAMP (Sigebert), habile Hollandais, professeur de grec, d'histoire et d'éloquence à Leyde, et membre de l'académie de Cortone, est auteur de l'édition d'Eutrope, 1729, in-8°; de celle de Joseph, 1726, 2 vol. in-fol.; de l'Apologétique de Tertullien, des Médailles de la reine Christine, 1740, in-fol. ; d'une édition latine et d'une française des médailles du duc de Croï, Amsterdam, 1738, in-4°, et de plusieurs autres ouvrages estimés. Il mourut à Leyde le 25 avril 1742, à 58 ans.

HAVERMANS (Macaire), habile théologien flamand, entra dans l'ordre des prémontrés à l'âge de 21 ans. Il enseigna la théologie avec distinction, combattit avec force les maximes des casuistes relâchés dans ses thèses et dans ses livres, et mourut à Anvers, le 26 février 1680, à 36 ans. Ses ouvrages sont 1° *Tyrocinium Theologiæ moralis*, 2 vol. in-8 : c'est son principal ouvrage ; 2° la défense de ce livre contre des thèses des jésuites où le *Tyrocinium* était attaqué ; 3° Lettre apologétique au pape Innocent X ; 4° Disquisition théologique sur l'amour du prochain ; 5° Disquisition, où il examine quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence. Tous ces ouvrages sont en latin. Sa doctrine fut approuvée par le pape Innocent XI, dont il reçut, quelques heures avant sa mort, des lettres d'approbation, principalement sur la nécessité d'aimer Dieu en tout temps, ce qui lui causa une grande joie.

HAWKERSWORTH (Jean), né en 1715, était presbytérien ; mais il s'occupa plus de littérature que de théologie. Il est mort le 16 novembre 1773. C'est à lui qu'on doit la collection du premier voyage de Cook, Byron et Carteret, 4 vol. in-4° ou in-8°. Il est auss

auteur de l'*Aventurier*, ouvrage dans le goût du *Spectateur*.

HAWKIN (JEAN), fils d'un officier de marine de Henri VIII, avait déjà fait quelques voyages aux Canaries, et un autre à la Guinée, où il avait eu 300 têtes de nègres, dont il s'était défait avantageusement à Saint-Domingue, en 1562, lorsqu'il en entreprit un nouveau. Il équipa, pour ce voyage, deux vaisseaux et deux barques, avec lesquels il partit de Plymouth, le 18 octobre 1564; mais la difficulté qu'il éprouva de la part des gouverneurs espagnols lui fit perdre son temps; il ne revint en Angleterre qu'en 1565, avec une assez riche cargaison. Il en fit un troisième en 1568. Quoiqu'il en eût agi généreusement avec les Espagnols, à qui il pouvait faire beaucoup de mal, et que ces derniers eussent traité avec lui, cependant, quand ils furent en force, ils tombèrent sur les Anglais et leur tuèrent beaucoup de monde, le 25 septembre 1568. Trois vaisseaux échappèrent au feu et au pillage, mais sans provisions, et avec moins de la sixième partie de l'équipage. Ils arrivèrent à Portsmouth le 20 janvier 1569. Hawkin contribua à la défaite de la flotte espagnole l'Invincible, et fut encore chargé en 1590 d'une expédition sur les côtes d'Espagne, qui n'eut pas de réussite, parce que le roi d'Espagne put faire avertir sa flotte d'Amérique de rester aux Indes pendant l'hiver; ce retard fit beaucoup de tort aux marchands, et occasionna beaucoup de banqueroutes; et c'est tout l'avantage qu'on en retira Ce brave capitaine mourut dans une autre expédition, devant Puerto-Rico, en 1594, au mois de novembre. Son fils, Richard Hawkin, fut chargé en 1593, par la reine Elisabeth, d'une expédition dans la mer du Sud. Il y passa, pilla les côtes des Espagnols; mais enfin, après plusieurs combats, il fut obligé de se rendre, à condition de le faire passer avec ses gens en Angleterre le plus tôt possible. L'amiral espagnol tint sa parole et les envoya en Espagne, où ils furent retenus prisonniers pendant plusieurs années, contre la foi donnée.

HAWKWOOD (JEAN), anglais distingué par les services qu'il a rendus à sa patrie sous le règne d'Edouard III, pendant les guerres qu'il eut à soutenir avec la France, se distingua ensuite dans les guerres d'Italie, et mourut en 1393, à Florence, où on lui a dressé un monument. Pogge et Muratori en font un grand éloge.

HAY. *Voy.* CHATELET, CHERON.

HAY (JEAN), jésuite écossais, après avoir enseigné la théologie, les mathématiques et la langue sainte en Pologne, en France et dans les Pays-Bas, mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, le 27 mai 1607. On a de lui divers ouvrages, surtout plusieurs livres de controverse contre les calvinistes. Les principaux sont 1° Recueil de demandes aux ministres; 2° L'Apologie de ces demandes; 3° *Antimonium ad responsa Bezæ*; 4° *Disputatio contra ministrum anonymum Nemausensem*; 5° un livre contre l'Anti-jésuite, attribué au ministre Jean de Serres; 6° *Scholia brevia in bibliothecam sanctam Sixti Senensis*, etc.

HAY (ALEXANDRE), autre jésuite, lequel, ayant été convaincu d'avoir souvent tenu des discours séditieux contre Henri IV, depuis la réduction de Paris, et aussi d'avoir dit souvent qu'il désirerait, si le roi passait devant leur collége, tomber de la fenêtre sur lui, la tête la première, pour lui rompre le cou, fut banni à perpétuité par arrêt du 10 janvier 1595, avec ordre de garder son ban, sous peine d'être pendu sans autre forme de procès.

HAY (GUILLAUME), poète anglais et commissaire des vivres, mort à Patna le 5 octobre 1763, est auteur des Principes du christianisme, 1753; d'un Essai sur la laideur, 1754; d'un poëme intitulé *Mount Caburn*, 1730; d'une traduction des Epigrammes de Martial, en 1755.

HAYE (JEAN DE LA), savant cordelier, naquit à Paris en 1593, et fut prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche. Il mourut en 1661. Ses principaux ouvrages sont 1° *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol.; 2° *Biblia maxima*, 1660, en 19 vol. in-fol. On n'estime de ce dernier ouvrage que les *Prolegomènes*, encore sont-ils trop diffus; mais le *Biblia magna* est un ouvrage fort bon. Il ne faut pas confondre ce cordelier avec Jean de la Haye, jésuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une Harmonie évangélique, en 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages,

ni avec un autre Jean de la Haye, valet de chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses poésies. *Voy.* MARGUERITE.

HAYER (JEAN-NICOLAS-HUBERT), récolet, né à Sar-Louis, fut professeur en théologie dans son ordre, et est mort à Paris le 16 juillet 1780, à 73 ans. Il a été en butte aux sarcasmes de Voltaire et de ses prosélytes, pour avoir soutenu la cause de la religion, dans la *Spiritualité et l'immortalité de l'âme*, 1757, 3 vol. in-12; dans l'ouvrage périodique intitulé *La religion vengée*, 21 v. in-12. Il est aussi auteur de la *Règle de foi vengée contre les calomnies des protestans*, 1761, 3 vol. in-12; l'*Apostolicité du ministère de l'Église romaine*, 1765, in-12. Dans le *Pyrrhonisme de l'Église romaine*, 1757, in-8°, on trouve cinq Lettres du père Hayer à M. Boullier. *Pensées évangéliques*, 1772, in-12; *De l'existence de Dieu*, 1769, in-12.

HAYES (CHARLES), anglais aussi érudit que modeste, né en 1678, se distingua par son Traité des Fluxions, qu'il publia en 1704. Il fut employé par la compagnie d'Afrique; mais après sa dissolution il se retira à Down, où il est mort le 18 décembre 1760. On a publié depuis sa mort *Chronographia asiatica et ægyptiaca*, in-8°.

HAYNES (HOPTON), maître essayeur de la monnaie, et premier commis de l'Echiquier, s'est acquitté de ses emplois à la satisfaction générale, et est mort le 19 novembre 1749. On a de lui, Traité des attributs de Dieu et du culte qui lui est dû, et du caractère et des fonctions de Jésus-Christ, Londres, 1750.

HAYNES (SAMUEL), chanoine et curé de différentes paroisses, est mort le 9 juin 1752. Il a publié un Recueil de mémoires relatifs à l'état, 1740, in-fol.

HAYNEUVE (JULIEN), né à Laval en 1588, entra chez les jésuites en 1608, et mourut à Paris le 31 janvier 1663. Ses *Méditations pour tous les jours de l'année* ont fait place à d'autres qui ont fait oublier les siennes, ainsi que sa *Philosophie chrétienne* et sa *Conduite de la vie.*

HAYS (JEAN), poète français du 16e siècle, natif du Pont-de-l'Arche, était conseiller et avocat du roi au bailliage et siége présidial de Rouen. Il a fait *Cammate*, Rouen, 1598, in-12, en sept actes, qui se trouve dans un vol. intitulé *Les premières pensées de Jean de Hays*; *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12. Ainsi M. Crébillon, qui voulait faire sa tragédie de *Catilina* en sept actes, n'est point l'inventeur de cette idée. L'auteur de la tragédie des *Arsacides*, jouée en 1775, avait hasardé six actes, mais il n'en a pas eu plus de succès.

HAYS (GILLES LE), sieur de la Fosse, excellent poète latin, natif du village d'Amayé, à deux lieues de Caen, fut professeur de rhétorique à Caen, et recteur de l'université de cette ville. Il vint ensuite à Paris, et il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation dans les colléges du Plessis, du cardinal Le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut le 9 août 1679. Ses Poésies latines sont estimées, mais trop satyriques.

HAYWARD (JEAN), habile historien anglais au 17e siècle, dont on a en anglais les Vies des trois rois normands, in-4°; celle du roi Henri IV, in-4°; le Règne d'Édouard VI, in-4°, etc. Ses écrits lui attirèrent de fâcheuses affaires.

HAZAEL, officier de Benadad, roi de Syrie, fit mourir ce prince vers 889 avant J.-C., et règna en sa place. Il fit la guerre à Jaram et à Joas, et causa de grands maux aux Israélites, comme le prophète Élizée le lui avait prédit. Hazaël étant mort, Benadad son fils lui succéda.

HAZON (JACQUES-ALBERT), docteur régent de la faculté de médecine de Paris, a publié l'Eloge historique en français, 1771, in-4°; et par une continuation du même ouvrage, la Notice historique des plus célèbres médecins, depuis 1110 jusqu'en 1750, Paris, 1778, in-4°. M. Hazon est mort le 10 avril 1780.

HEARNE (THOMAS), écrivain anglais, distingué par ses écrits anglais sur l'Histoire d'Angleterre, par les anciens auteurs dont il a donné de bonnes éditions, et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque Bodléene, mourut en 1735, à 57 ans, et voulut qu'on ne mit sur sa tombe que cette épitaphe:

Ci-gît Thomas Hearne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités.

HEATH (Nicolas), archevêque d'Yorck et chancelier d'Angleterre sous la reine Marie, était de Londres. Il se fit généralement estimer par sa douceur, son intégrité et sa science, et mourut en 1566.

HEATH (Jacques), historien anglais, né à Londres en 1629, fut chassé d'Oxford en 1648, à cause de son attachement à la cause du roi, et mourut de consomption au mois d'août 1664. Il a publié une Relation de la guerre civile, dont la meilleure édition est de 1675, in-fol.; différentes poésies; la Vie de Cromwel, 1665, in-8°.

HEATH (Thomas), alderman d'Exeter, est auteur d'une Traduction anglaise du livre de Job, suivant l'hébreu, 1755, in-8°. Son frère, Benjamin Heath, greffier d'Exéter, docteur en droit, le 31 mars 1762, a fait un Traité des preuves de l'existence de Dieu, 1740; *Notæ ad tragicos græcos*, 1752, in-4°; la revision du texte de Shakespeare, 1765, in-8°.

HEAUVILLE (l'Abbé d'). *Voy.* Bourgeois.

HÉBÉ, fille de Junon et déesse de la jeunesse, selon la fable, avoit le soin de verser à boire à Jupiter; mais un jour, étant tombée en présence des dieux, Jupiter lui ôta cet emploi et le donna à Ganimède. Ensuite Hercule ayant été mis au nombre des dieux, Hébé l'épousa et rajeunit Iolaüs, fils d'Iphiclus. On la représentait sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs.

HÉBED-JÉSU. *Voy.* Ébed-Jésu.

HÉBER, fils de Salé et père de Phaleg, naquit vers 2281 avant J.-C., et mourut âgé de 464 ans. Ce n'est point lui qui a donné le nom aux Hébreux, comme plusieurs écrivains l'ont cru, mais le mot *Heber*, qui signifie *de delà*, parce qu'ils venaient d'au-delà de l'Euphrate.

HEBERT (François), prêtre de la mission de Saint-Lazare, devint curé de Versailles. Louis XIV et madame de Maintenon conçurent pour lui l'estime qu'il devait naturellement se concilier par ses mœurs et ses talens. Il fut nommé à l'évêché d'Agen en 1710, et mourut en 1728, regretté de ses diocésains, comme il l'avait été de ses paroissiens quand il avait quitté Versailles, parce qu'il avait fait du bien dans l'une et l'autre place. Il a laissé des Prônes, 1725, 4 vol. in-12, d'un style simple, mais profonds pour l'instruction. Des mémoires manuscrits, dont la Beaumelle a fait usage dans ses mémoires de Maintenon; il y parle en homme qui a tout vu, mais qui écrit librement, parce qu'il croit n'écrire que pour lui.

HÉCATE, déesse, fille de Jupiter et de Latone, était appelée la Lune dans le ciel, Diane sur la terre, et Proserpine aux enfers. On la représentait avec trois têtes: une de cheval à la droite, une de chien à la gauche, et une de sanglier au milieu. C'est aussi le nom d'une reine de la Chersonèse Taurique, qui découvrit les vertus des plantes, et inventa plusieurs sortes de poisons et d'antidotes, en allant à la chasse sur les montagnes et dans les bois. On ajoute qu'elle inventa plusieurs sortes de poisons, dont elle se servit même pour faire mourir son père, et qu'après ce parricide elle se retira chez son oncle Aétes, qui l'épousa et qui en eut Circé et Médée.

HECHT (Chrétien), savant théologien du 18e siècle, naquit à Halle en 1696. Il fut ministre à Idstein, puis à Laubach, et enfin à Esen en Ost-Frise, où il mourut en 1748. On a de lui 1° *Antiquitas Karæorum inter Judæos in Poloniæ et Turcici imperii regionibus florentis sectæ, adesta et vindicata*; 2° *Commentatio philologico-critico-exegetica de sectâ scribarum*, etc.; 3° plusieurs livres en allemand, etc. Il ne faut pas le confondre avec Godefroi Hecht, savant écrivain allemand, recteur de Lucaw dans la basse Lusace, mort en 1721, dont on a un grand nombre de Dissertations en latin, et d'autres ouvrages.

HECQUET (Philippe), habile médecin, né à Abbeville le 11 février 1661, se détermina pour l'étude de la médecine. Il alla prendre des degrés à Reims en 1684, et retourna à Abbeville pour y exercer la médecine. Mademoiselle de Vertus l'appela à Port-Royal en 1688, pour y remplir la place de M. Hamon. Après la mort de cette demoiselle, arrivée le 21 novembre 1693, M. Hecquet revint à Paris, fut reçu docteur en 1697, et nommé doyen en 1712. C'est durant son décanat et par son conseil que la faculté de méde-

cine travailla au nouveau Dispensaire ou Code de pharmacie, qui fut publié dans la suite. M. Hecquet étant devenu très-infirme, se retira en 1727 chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont il était médecin depuis 32 ans. Il y vécut d'une manière très-austère et très-édifiante, et y mourut le 11 avril 1737, à 76 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, in-12; 2° Traité des dispenses de carême, 2 vol. in-12; 3° *De la digestion des alimens, et des maladies de l'estomac*, 2 vol. in-12; 4° Traité de la peste, in-12; 5° Le brigandage de la médecine, etc., 3 parties in-12; 6° La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol; 7° Le naturalisme des convulsions, 3 parties, in-12; 8° *Novus medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12; 9° Médecine théologique, 2 vol. in-12; 10° Médecine naturelle, 2 vol. in-12; 11° *De purgandâ medicinâ à curarum sordibus*, in-12; Observations sur la saignée du pied, in-12; 12° Vertus de l'eau commune, 2 vol. in-12; 13° Abus des purgatifs, in-12, etc. M. Le Fèvre de Saint-Marc a écrit sa Vie. Elle est à la tête de sa *Médecine des pauvres*. On raconte que M. Hecquet, en visitant ses malades opulens, allait souvent dans la cuisine embrasser les cuisiniers et les chefs d'office, et les exhorter à continuer de bien faire leur métier. « Mes amis, leur disait-il, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins : sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté irait bientôt à l'hôpital. »

HECTOR, fils de Priam et d'Hecube, et père d'Astianax, est célèbre par la valeur avec laquelle il défendit longtemps la ville de Troie contre les Grecs; il mit le feu aux vaisseaux des Grecs, et tua Patrocle revêtu des armes d'Achille. Il fut tué par Achille, qui traîna son corps autour des murs de Troie, et le rendit ensuite à Priam pour une grosse rançon.

HÉCUBE, fille de Dymas, roi de Thrace, épousa le roi Priam, dont elle eut 17 enfans. Après le sac de Troie, elle échut par choix à Ulysse, dont elle fut esclave. Elle eut tant de déplaisir de voir immoler sa fille Polyxène sur le tombeau d'Achille, et de trouver son fils Polidore tué par Polimnestor, qu'elle vomit mille imprécations contre les Grecs, et fut changée en chienne, selon la fable.

HEDELIN (François), abbé d'Aubignac et de Meimac, naquit à Paris le 4 août 1604, et fut élevé à Nemours, où Claude Hedelin son père était lieutenant-général. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut mis en qualité de précepteur auprès du jeune duc de Fronsac, neveu du cardinal de Richelieu. Là il sut si bien gagner les bonnes grâces de cette éminence et de son élève, qu'il fut pourvu de deux abbayes par le cardinal, et que le jeune duc, ayant atteint l'âge de 25 ans, crut ne pouvoir mieux signaler son premier acte de majorité qu'en lui témoignant sa reconnaissance par une pension viagère de 4000 livres à prendre sur tous ses biens. L'abbé d'Aubignac jouit de cette pension jusqu'à sa mort, arrivée à Nemours le 25 juillet 1676, à 72 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont *La pratique du théâtre*, et *Térence justifié*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8°, dans lesquels il fit paraître beaucoup d'étude et de recherches sur le théâtre ancien; car il avait étudié à fond la Poésie dramatique des anciens, et s'était rendu très-habile dans ce qui concerne les tragédies et les comédies des anciens. Mais il devait s'en tenir là, car, n'étant pas poète, il se mêla de faire une tragédie en prose, qu'il intitula *Zénobie*, 1647, in-4°, et qu'il prétendait être conforme en tout aux règles d'Aristote: cette pièce n'eut aucun succès; ce qui fit dire au grand Condé: « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir suivi les règles d'Aristote, mais je ne pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait faire une si mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac. » Il a encore fait les tragédies de *La Pucelle d'Orléans*, 1667, in-12; de *Cyminde*, 1642, in-12, en prose, et le *Martyre de sainte Catherine*, en vers, 1650, in-4°. Il est auteur d'un roman allégorique intitulé *Macarise*, 2 vol. in-8°, qui n'est point estimé; d'un Traité de

la nature des satyres, brutes et démons de leur culte et adoration, 1627, in-12; *Conseils d'Ariste à Célimène*, in-12; Histoire du temps, ou relation du royaume de coquetterie, in-12. On a aussi des Poésies latines et françaises de Claude Hedelin son père, dans un Recueil intitulé *Les muses françaises*, et séparément les *Héroïdes d'Ovide*.

HEDERIC (Benjamin), est connu par son excellent *Lexicon manuale græcum*, dont la meilleure et la plus ample édition est celle de Samuel Patrick, Londres, 1755, in-4°.

HEDIBIE. *Voy*. Algasie.

HEDINGER (Jean Reinhard), célèbre théologien, naquit à Stutgard en 1684. Il voyagea avec deux princes de Wirtemberg en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour, et conseiller consistorial; il mourut en 1704. On estime beaucoup ses Remarques sur les psaumes et sur le Nouveau Testament en allemand, in-8°. Il a fait aussi une édition de la Bible, en y faisant des changemens qui ont été désapprouvés.

HEDLINGER (Jean-Charles), né à Schwerts le 28 mars 1691, s'est distingué par la beauté, l'expression et la finesse des médailles qu'il a gravées en Suède, en Russie, en Allemagne, en Italie et en Suisse. Il était de l'académie des sciences de Suisse et de celle de Berlin, chevalier de l'ordre de Christ, et est mort dans sa patrie d'apoplexie, le 14 mars 1771, à 81 ans. Chrétien de Méchel, habile graveur de ce siècle, a donné en 1776, à Bâle, l'œuvre du chevalier Hedlinger, en taille-douce.

HEDWIGE (Sainte), nommée aussi sainte Avoie, était fille d'Agnès et de Bertholde, duc de Carinthie. Elle épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et trois filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère à Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Citeaux, et dans lequel elle finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1267.

HEEM (Jean-David de), habile peintre, naquit à Utrecht en 1604. Il excellait à peindre des fleurs, des fruits, des vases, des instrumens de musique et des tapis de Turquie, qu'il rendait d'une manière si séduisante, que le premier mouvement est d'y porter la main. Son coloris est agréable, et les insectes paraissent animés dans ses tableaux. Il mourut à Anvers en 1674. Corneille de Heem, son fils et son élève, fut aussi un bon peintre, quoique inférieur à son père.

HEEMSKERK (Martin), peintre célèbre, né à Harlem en 1498, s'acquit une telle réputation qu'il fut surnommé le Raphaël de la Hollande. Il mourut très-riche en 1574, et laissa une somme annuelle et considérable par son testament, pour marier un certain nombre de filles, avec cette seule condition qu'elles iraient à certain jour danser autour de la croix qui serait mise sur son tombeau. On dit que cette croix est la seule que les protestans aient conservée en Hollande, parce qu'elle sert de titre, et fait partie de la fondation.

HEEREBOORD (Adrien), célèbre philosophe cartésien, était professeur de philosophie à Leyde, et fut l'un des premiers qui enseigna le cartésianisme. Ses principaux ouvrages sont 1° *Meletemata philosophica;* 2° *Philosophia naturalis, moralis et rationalis*.

HEGESILOQUE, l'un des souverains magistrats de l'île de Rhodes, après que l'état démocratique eut été changé en aristocratique, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre. Il abusa si honteusement de son autorité avec les autres sénateurs, qu'il fut dégradé comme un infâme par ses amis mêmes. Il ne faut pas le confondre avec Hegesiloque Prytane, c'est-à-dire souverain magistrat des Rhodiens, 171 ans avant J.-C. C'est ce dernier qui engagea les Rhodiens à équiper une flotte de 40 vaisseaux pour se joindre aux Romains contre Persée, roi de Macédoine: ce qui fut d'un grand poids pour la décision de cette guerre.

HEGESIPPE, célèbre historien ecclésiastique au 12e siècle, alla à Rome vers l'an 157, et y demeura jusqu'au temps d'Eleuthère, qui succéda à Soter en 171. Il ne nous reste que des fragmens de son histoire, qu'Eusèbe nous a conservés; les cinq livres de la guerre des juifs, qu'on lui a aussi attribués,

sont d'un auteur beaucoup plus récent, et se trouvent dans la Bibliothèque des Pères.

HEGESISTRATE, né en Elide de la famille, ou peut-être fils de Tellias, célèbre dans l'Elide par son esprit prophétique, faisait lui même les fonctions de devin dans les armées; d'ailleurs il était habile homme de guerre. C'est lui qui pratiqua le premier ce que nous avons appelé camisade, dans une guerre des Phocéens contre les Thessaliens. Il commandait les Phocéens, fit couvrir 600 hommes de blanc, et à l'aide de ce stratagème ils surprirent les ennemis au clair de la lune, et en tuèrent plus de trois mille. Dans une autre occasion, prévoyant que les Thessaliens, dont l'armée était presque toute composée de cavalerie, viendraient à lui, il fit creuser le terrain à la tête de son camp, mit des cruches et autres choses casuelles dans les trous, et les recouvrit d'un peu de terre. Le stratagème réussit, les chevaux empêtrés et les cavaliers renversés n'opposèrent aucune résistance aux Phocéens, qui les défirent aisément; cependant, dans un autre combat, il fut fait prisonnier par les Lacédémoniens, et, suivant l'usage, eut une jambe renfermée avec celle d'un de ses compagnons, dans un même anneau. Il eut le secret de se procurer un couteau, et le courage de se couper le pied pour se délivrer, lui et son compagnon. Il guérit de sa blessure, se fit faire un pied de bois, et, par esprit de vengeance, passa dans l'armée que Xerxès laissa dans la Grèce, sous la conduite de Mardonius, où il exerça l'art de devin.

HEID (Anne-Marie), née à Dantzick en 1688, et morte en 1753, est regardée comme inventrice de la peinture en pastel.

HEIDANUS (Abraham), habile théologien calviniste et professeur de théologie à Leyde, naquit à Frakenthal, dans le Palatinat, le 10 août 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons, lia une étroite amitié avec Descartes, et mourut à Leyde le 15 octobre 1678, laissant plusieurs enfans. On a de lui un corps de théologie, 1686, en 2 vol. in-4°, et d'autres ouvrages estimés, entre autres l'Examen du Catéchisme des remontrans, in-4°; *De origine erroris*, in-4°, etc.

HEIDEGGER (Jean-Henri), fameux théologien protestant, naquit à Ursivellen, village voisin de Zurich, le 1er juillet 1633. Il enseigna l'hébreu et la philosophie à Heidelberg, puis la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et enfin la morale et la théologie à Zurich, où il mourut le 18 janvier 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages: *Tumulus concilii Tridentini*, Tiguri, 1690, 2 vol. in-4°; une Théologie, 1700, in-fol.; *Historia sacra patriarcharum*, 1729, 2 vol. in-4°; *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8°, etc.

HEIDMANN (Christophe), savant luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages dont le principal est *Palæstina, sive Terra sancta*.

HEILLY (Jacques III de), dit le maréchal de Guienne, était un des chefs de l'armée du duc de Bourgogne. Il exerça la charge de maréchal de France après le maréchal de Boucicaut, et fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1515. Les Anglais le tuèrent de sang froid, sous prétexte qu'il s'était échappé d'une prison précédente. Il descendait d'une branche puînée de la maison de Créqui, qui avait pris le nom de Heilly, et qui s'éteignit en lui.

HEILMANN (Jean-Gaspard), né en 1718 à Mulhausen en Suisse, devint un peintre célèbre en paysages et histoire naturelle, et mourut à Paris le 27 novembre 1760.

HEIN (Pierre), célèbre amiral de Hollande, surnommé Pietersz, c'est-à-dire fils de Pierre, était de basse naissance. Il s'éleva par sa valeur, défit la flotte d'Espagne sur les côtes du Brésil en 1626, et se rendit maître, en 1628, d'une autre flotte espagnole chargée d'argent, dont la valeur montait à près de 12 millions, outre une multitude de marchandises de grand prix. Pour le récompenser on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande en 1629; mais quelque temps après il fut tué sur mer dans un combat contre des vaisseaux de Dunkerque. Son corps fut porté à Delft, où il fut enterré avec beaucoup de magnificence.

HEINECCIUS (Jean-Gotlieb), né à Eisenberg, dans la principauté d'Altenbourg, en 1681, quitta le ministère et la prédication pour se livrer tout

entier à l'étude de la philosophie et de la jurisprudence. Il devint professeur de philosophie à Halle en 1710, puis professeur en droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour. Sa grande réputation le fit appeler à Franeker en 1724 par les états de Frise; mais trois ans après le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder. Il la remplit avec distinction jusqu'en 1733, que le roi de Prusse le força en quelque sorte d'aller professer à Halle, où il demeura constamment jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tous fort estimés. Les principaux sont 1° *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma* : ce fut cet excellent abrégé qui commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers; 2° *Elementa juris civilis secundum ordinem institutionum et pandectarum*, 2 vol.; 3° *Fundamenta styli cultioris*: il y a peu d'ouvrages aussi utiles que celui-là pour former le style latin; 4° *Elementa philosophiæ rationalis et moralis*, *quibus præmissa est historia philosophica* : on ne connait point de meilleur abregé de logique et de morale; 5° *Historia juris civilis romani ac germanici*; 6° *Elementa juris naturæ et gentium*, *etc.* On a encore de lui plusieurs dissertations académiques sur divers sujets; toutes ses œuvres ont été réunies à Genève, 1744, 8 vol. in-4°.

HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant précoce et regardé comme un prodige par les qualités de son esprit, naquit à Lubeck en 1721. On assure qu'il parlait à dix mois, qu'à un an il savait les principaux événemens du Pentateuque, à treize mois l'histoire de l'Ancien Testament, à quatorze celle du Nouveau; qu'à deux ans et demi il répondait à propos aux questions de la géographie et de l'histoire ancienne et moderne. Il parlait le latin avec facilité, et le français passablement. Avant quatre ans il connaissait les généalogies des principales maisons de l'Europe. Pendant une partie de sa quatrième année il voyagea en Danemarck, où il harangua le roi et les princes du sang. On ajoute qu'il avait un jugement excellent. De retour à Lubeck, il apprit à écrire. Il était délicat, infirme, souvent malade, et haïssait tout autre aliment que le lait. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, arrivée le 27 juin 1725. Il envisagea la mort d'une manière si chrétienne, qu'il étonna encore plus par cette fermeté que par ses progrès, ses talens et son esprit. M. Martini de Lubeck publia en 1730 une brochure dans laquelle il tâche de donner des raisons naturelles de la capacité extraordinaire de cet enfant, mort à 5 ans.

HEINSIUS (Daniel), habile professeur d'histoire et de politique à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville, naquit à Gand en 1580. Il fut disciple de Joseph Scaliger, et lui succéda en sa chaire. Gustave Adolphe et Urbain VIII eurent pour lui une estime particulière; et la république de Venise le fit chevalier de Saint-Marc. Il mourut le 25 février 1655. On a de lui des Poésies, des Harangues, quelques traductions de grec en latin, des Remarques sur le Nouveau Testament, 1639, in-4°; *Laus asini et alia ejusdem generis*, Leyde, Elzévir, 1629, in-24, et d'autres ouvrages assez estimés.

HEINSIUS (Nicolas), son fils, fut aussi un habile homme; il fit des notes estimées sur Virgile, Ovide, Valerius Flaccus, Claudien et Prudence, et mourut le 7 octobre 1681. Il a mérité l'estime des savans, principalement par son excellente édition de Virgile et par ses poésies latines, dont la plus ample et la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1666, in-12.

HEINTS (Joseph), peintre, né à Berne dans le 16e siècle, fut chargé par l'empereur Rodolphe de copier les plus beaux morceaux de peinture et de sculpture d'Italie, dont l'empereur fut si content qu'il l'employa beaucoup. Il est mort à Prague, laissant un fils qui fut aussi peintre. Gilles Sadeler a gravé d'après lui un Christ porté au tombeau, Diane et Actéon.

HELCIAS, grand-prêtre des juifs, du temps de Josias et de la prophétesse Holda, trouva dans le temple les livres de Moïse, écrits, à ce que l'on croit, de la main de ce législateur.

HELDINGE (Michel), fut surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence. Il travailla à l'*in*-

terim de Charles-Quint, et ce prince lui donna en récompense l'évêché de Mersburg. Heldinge fut employé en diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand, et parut avec éclat au concile de Trente. Il mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des Sermons, un catéchisme, etc.

HELE (THOMAS D') gentilhomme anglais du comté de Glocester, mort à Paris le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, nous est connu par trois opéras comiques bien liés et joints à la musique supérieure de M. Grétry, *L'Amant jaloux*, *Le Jugement de Midas*, et *les Événemens imprévus*.

HÉLÈNE, fille de Tyndare, roi de Lacédémone, et de Léda, est célèbre par sa beauté. Thésée l'enleva, et la rendit ensuite à ses deux frères Castor et Pollux, qui la marièrent à Ménélas, roi de Sparte, duquel elle eut Hermione. Elle fut enlevée une seconde fois par Pâris, fils de Priam. Cet enlèvement fut la cause de la fameuse guerre de Troie, qui dura dix ans. Après la mort de Pâris, Hélène épousa son frère Deïphobe, qui fut tué par Ménélas. Enfin ce dernier prince étant mort, elle se retira auprès de Polixo, qui commandait dans l'île de Rhodes; mais au lieu d'en recevoir le secours qu'elle en attendait, elle fut pendue à un arbre par ordre de cette reine, qui était sa parente.

HÉLÈNE, femme de l'empereur Valère Constance, et mère du grand Constantin, fut répudiée en 291 par son mari, qui épousa Théodore, belle-fille de Maximien Hercule. Elle eut un grand crédit lorsque Constantin son fils fut parvenu à l'empire, et ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'église et pour le soulagement des misérables. Hélène visita les lieux saints vers 326. C'est alors que l'on trouva la vraie croix, qui était demeurée ensevelie sur le mont Calvaire avec les instrumens de la Passion. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, parle de ce fait dans une lettre à l'empereur Constance, datée de l'an 359. Cette vertueuse princesse mourut le 18 août 327, à 80 ans.

HÉLÉNUS, fils de Priam et d'Hécube, indiqua aux Grecs le moyen de surprendre Troie. Il prédit une navigation heureuse à Pyrrhus, qui lui donna la Chaonie, où il bâtit plusieurs villes.

HÉLIADES, filles du soleil et de Clymène, et sœur de Phaéton, furent si touchées de la mort de leur frère, qu'elles furent changées en peupliers. Elles se nommaient Lampetuse, Lampetie, Phaëtuse.

HELIE DE LOUFFEN, chanoine de Munster dans le canton de Lucerne, introduisit l'art d'imprimer dans la Suisse. A l'âge de 70 ans il se procura des caractères et imprima lui-même le *Mamotrectus*, *voy.* Marchesini, et le *Speculum vitæ humanæ*, qui parut en 1472, et reparut avec des changemens en 1473. Hélie mourut le 20 mars 1475. Ses éditions sont extrêmement rares.

HÉLINAND. *Voy.* ÉLINAND.

HÉLIODORE, l'un des courtisans de Seleucus Philopator, roi de Syrie, reçut ordre de ce prince d'aller à Jérusalem pour enlever les trésors du Temple. Le grand-prêtre Onias lui remontra que c'étaient des dépôts et des sommes destinées à la nourriture des veuves et des orphelins, et qu'ainsi il ne pouvait en disposer. Héliodore n'eut aucun égard à ces justes remontrances, et il se présenta avec ses gardes à la porte du trésor pour l'enfoncer; mais à l'instant même il fut miraculeusement frappé de verges par deux anges, qui le chassèrent du temple et le laissèrent pour mort. Alors quelques-uns de ses amis supplièrent le grand-prêtre d'invoquer le Très-Haut pour lui; pendant qu'Onias faisait sa prière, les deux anges se présentèrent à Héliodore, et lui dirent : « Rendez grâces au grand-prêtre Onias, car c'est en sa considération que le Seigneur vous a accordé la vie : après avoir été châtié de Dieu, annoncez à tout le monde ses merveilles et sa puissance. » Ayant ainsi parlé, ils disparurent. Héliodore offrit alors ses vœux à Dieu, remercia Onias, et s'en retourna en annonçant à tout le monde les œuvres merveilleuses du Tout-Puissant, qu'il avait vues de ses yeux. Ceci se passa 176 ans avant Jésus-Christ. *Voy.* II Machabet III.

HÉLIODORE, natif d'Emèse en Phénicie, au 4e siècle, vivait sous l'empire de Théodose et d'Arcadius. Il composa dans sa jeunesse l'Histoire

des amours de Théagène et de Cariclée, grec et latin, Paris, 1619, in-8°, roman célèbre et très-ingénieux, qui a servi de modèle aux autres ouvrages de cette espèce. Héliodore fut ensuite évêque de Trica en Thessalie. Si l'on en croit Nicéphore, on le déposa dans un synode, parce qu'il ne voulut ni supprimer ni désavouer son livre; mais ce fait est très-incertain. Socrate raconte que Héliodore introduisit la coutume de déposer les ecclésiastiques qui auraient commerce avec leurs femmes depuis leur ordination; ce qui est un préjugé favorable pour la chasteté de ce prélat. Il parait en effet par son roman même qu'il aimait cette vertu, car le héros de la pièce se conduit avec beaucoup de sagesse et de modestie; il a été traduit dans presque toutes les langues. Le célèbre Amyot l'a traduit en français, et Montlyard aussi. Ces éditions sont de 1623 et de 1626, in-8°, fig., et Saint-Gelais en a mis en vers une bonne partie.

HELIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, qui a laissé deux livres d'optique que Erasme Bartholin a fait imprimer en grec et en latin, Paris, 1657, in-4°.

HELIOGABALE. *Voyez* ELIOGABALE.

HELISENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François Ier les quatre premiers livres de l'Énéide de Virgile qu'elle avait traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procèdent d'amour*, ses épîtres et invectives, Paris, 1560, in-16.

HELLANICUS, de Mitylène, célèbre historien grec, né 12 ans avant Hérodote, la première année de la septième olympiade, c'est-à-dire 494 ans avant J.-C., avait écrit l'histoire des anciens rois et des fondateurs des villes, sous le titre de Κτίσεις ἐθνῶν καὶ πολίων. Cette histoire n'est point parvenue jusqu'à nous ni les autres ouvrages de cet historien.

HELLOT (JEAN), de l'académie des sciences et de la société royale de Londres, mourut à Paris le 15 février 1766, à 80 ans. Il a traduit le Traité de la fonte des mines de Schlutter, Paris, 1750 et 1753, 2 vol. in-4°, et il a composé l'Art de la teinture des laines, 1750, in-12. L'un et l'autre ouvrage sont estimés; il y a beaucoup de ses mémoires dans ceux de l'académie. Le système de Law, qui avait dérangé sa fortune, le força de suspendre ses occupations favorites en chimie; il fut chargé de la rédaction de la Gazette de France depuis 1718 jusqu'en 1732.

HELMBREKER (THÉODORE), excellent peintre, natif d'Harlem, alla se perfectionner à Rome, où les Médicis le reçurent dans leur Palais. Il retourna ensuite à Harlem, où il mourut en 1694, à 70 ans. Il excellait à peindre en petit des sujets de caprice.

HELMONT (JEAN-BAPTISTE VAN-), seigneur de Royemborc, naquit à Bruxelles en 1588. Il se rendit habile dans la physique, la médecine et l'histoire naturelle, et fut très-opposé aux sentimens d'Aristote et de Galien, ce qui lui attira un grand nombre d'ennemis. Il pratiqua la médecine avec tant de succès et fit des cures si surprenantes, qu'on le mit à l'inquisition sur le soupçon ridicule qu'on eut que ce qu'il faisait était au-dessus des forces de la nature; mais Van-Helmont prouva le contraire, et pour avoir plus de liberté il se retira en Hollande, où il mourut en 1644. On a de lui *De magneticâ corporum curatione*, *febrium doctrina inaudita*, *ortus medicinæ*, *paradoxa de aquis spadanis*, et autres ouvrages imprimés en un vol. in-fol., Leyde, 1667, et depuis, Francfort, 1707.

HELMONT (FRANÇOIS MERCURE VAN-), fils du précédent, naquit en 1618, et se rendit célèbre par son savoir et par ses paradoxes. Il se rendit habile dans la médecine et dans la chimie, et passait pour un savant universel. Il savait même la plupart des arts et des métiers, et faisait lui-même presque tout ce dont il avait besoin. On le soupçonna d'avoir trouvé la pierre philosophale, parce qu'ayant peu de revenu il faisait de grandes dépenses. Il était très-estimé et considéré à Amsterdam. Après avoir passé plusieurs années chez le prince de Sultzbach, grand protecteurs des gens de lettres, il se mit en chemin pour aller à Berlin, à la sollicitation de la reine de Prusse, et mourut à Cologne en 1699, à 81 ans. On a de lui 1° *Alphabeti verè naturalis hebraici delineatio*; 2° *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8°; 3° *De attributis divinis*;

4° *De inferno*, etc. Il croyait à la métempsycose et soutenait bien d'autres paradoxes. Le célèbre Leibnitz lui fit l'épitaphe suivante :

Nil patre inferior jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis et artis opes :
Per quem Pythagoras et cabbala sacra revixit,
Elæusque, parat qui sua cuncta sibi.

Il ne faut pas le confondre avec le baron de Van-Helmont, qui était de la secte des Trembleurs.

HÉLOISE. *Voy.* Abelard.

HELSHAM (Richard), célèbre professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, est auteur d'un Cours de physique expérimentale, imprimé après sa mort. Cet ouvrage est très-estimé des Anglais.

HELTSOKADE (Nicolas), peintre, né à Nimègue en 1613, a travaillé en France, mais surtout à Venise et à Rome. Il peignait l'histoire en grand. Ses figures sont d'un bon goût.

HELVÉTIUS (Adrien), célèbre médecin, né en Hollande, d'un habile médecin hollandais, après avoir étudié la médecine à Leyde, vint à Paris, où il s'acquit une grande réputation par ses remèdes. C'est lui qui introduisit en France l'ipécacuanha contre les dyssenteries. Il tenait d'abord ce remède secret; mais il eut ordre de le rendre public, et fut gratifié par le roi d'une somme de mille louis d'or. Il devint inspecteur-général des hôpitaux de Flandre, médecin de M. le duc d'Orléans, régent, etc., et mourut à Paris le 20 février 1727, à 65 ans. On a de lui un Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir, dont la meilleure édition est celle de 1724, 2 vol. in-8°, et d'autres ouvrages. Jean-Claude Adrien Helvétius son fils, médecin de la reine, conseiller d'état, inspecteur des hôpitaux militaires, des académies des sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Florence et de Bologne, mort en 1755, à 70 ans, est auteur de l'Economie animale, in-8°; de *Principia physico-medica*, 2 vol. in-8°, et de plusieurs autres ouvrages.

HELVÉTIUS (Claude), fils de Jean, quitta une place de fermier-général pour prendre une charge de maître-d'hôtel de la reine, afin de profiter du loisir que lui donnait cette charge pour s'adonner tout entier à l'étude et aux actes d'humanité et de bienfaisance, qui l'ont fait considérer, aimer et estimer, lui et son épouse, de tous ceux qui les connaissaient. Il est mort en 1772; l'ouvrage de *l'Esprit*, qu'il mit au jour en 1758, in-4°, ou trois vol. in-12, lui causa beaucoup de chagrins. Il fut même obligé de se défaire de sa charge. On a publié depuis sa mort un fragment d'un poëme sur le bonheur, qu'il n'a pas achevé, in-8°; *De l'homme*, 2 vol. in-8°.

HELVICUS (Christophe), célèbre professeur en théologie, en grec et en langues orientales à Giessen, naquit à Spredlingen, le 26 décembre 1581, où son père était ministre. Il savait l'hébreu si parfaitement, qu'il le parlait avec autant de facilité que sa langue naturelle. Les Tables chronologiques qu'il publia sous le nom de Théâtre historique et chronologique, Francfort, 1666, in-fol., ont été très-estimées, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de fautes, et que l'auteur y adopte les imaginations du faux Bérose, d'Annius de Viterbe. On a encore d'Helvicus *Synopsis historiæ universalis ad annum* 1612, 1637, in-4°, etc. Il s'était marié en 1610, et mourut le 10 septembre 1616, à la fleur de son âge.

HELVIDIUS, fameux arien du 4e siècle, disciple d'Auxence, soutenait qu'après la naissance de J.-C. la sainte Vierge avait vécu avec saint Joseph comme son mari, et qu'elle en avait eu des enfans. Il condamnait aussi la virginité, et enseignait plusieurs autres erreurs. Saint Jérôme a écrit contre lui.

HÉLYOT (Pierre, ou le père Hippolyte), pieux et savant religieux picpus du tiers-ordre de saint François, naquit à Paris en 1660. Il se distingua dans son ordre par ses talens, et fut élevé à divers emplois. Il mourut à Picpus, près de Paris, le 5 janvier 1716, à 56 ans. Son principal ouvrage est l'Histoire des ordres monastiques religieux et militaires, 1714 et suiv., en 8 vol. in-4°. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus exact que nous ayons sur les ordres religieux. Il en a paru un abrégé à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8° pour les religieux, et 4 vol.

in-8° pour les militaires. Le père Hélyot est auteur du Chrétien mourant, et de plusieurs autres livres de piété.

HÉMELAR (Jean), habile antiquaire, natif de la Haye en Hollande, fut chanoine d'Anvers au 17ᵉ siècle. On a de lui, 1° un livre intitulé *Expositio numismatum imperatorum romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium, è musæo Arschotano*, Amsterdam, 1738, in-4°, qui est très-rare, quoiqu'il s'en soit fait plusieurs éditions; 2° *Poemata multa sparsìm edita*, et d'autres ouvrages; l'auteur vivait encore en 1639.

HÉMERÉ (Claude), habile docteur et bibliothécaire de Sorbonne au 17ᵉ siècle, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont le plus connu est intitulé *De academiâ parisiensi, qualis primò fuit in insula et episcoporum scholis*, 1637, in-4°; *De scholis publicis*, 1633, in-8°; *Augusta-Viromanduorum*, Parisiis, 1643, in-4°. Il mourut à Saint-Quentin, dont il était chanoine.

HEMMERLINUS (Félix Malleolus), chanoine et chantre de Zurich en 1428, fut mis en prison pour affaires d'état: ses Opuscules en 2 parties sont très-rares, l'un et l'autre in-fol., sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques; la première est plus rare que la seconde. Dans la première on trouve *Dialogus de nobilitate et rusticitate, etc.*; dans la seconde, *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos et Beghinos, monachos, etc.* Le tout d'un ton facétieux.

HEMMINGIUS (Nicolas), savant théologien danois, naquit en 1513 dans l'île de Laland, d'un père qui était forgeron. Il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. On le soupçonnait d'avoir du penchant pour le calvinisme, ce qui lui attira des affaires de la part des luthériens. Il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée le 23 mai 1600. On a de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas estimés, excepté ses Opuscules théologiques dont on fait cas, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMSKERCK (Martin), peintre et graveur hollandais, né dans le village de son nom, fit le voyage de Rome, et s'habitua à Anvers. Il entendait peu le clair-obscur, et sa manière était sèche. On trouve de lui plus d'estampes que de tableaux. Il est mort en 1574, à 76 ans.

HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque et théologien scolastique au 17ᵉ siècle, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704, à 93 ans. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-fol., en latin, dont les deux premiers traitent du Ciel empyrée; le troisième de l'Eucharistie; les trois suivans du sacrifice de la messe; les 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ de la Science moyenne; et les deux derniers des antiquités de Biscaye, sous ce titre, *Biscaya illustrata*. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce jésuite.

HENAUT, ou plutôt HESNAULT (Jean), poète français et receveur des tailles en forêts, était fils d'un boulanger. Ses poésies lui acquirent une grande réputation. On estime surtout son fameux sonnet sur l'avorton et sa traduction en vers du commencement de Lucrèce. C'est lui qui forma à la poésie madame des Houlières, qui le surpassa dans la suite. Il était attaché à M. Fouquet, surintendant des finances. Ce ministre, qui était son protecteur, ayant été disgracié, Henault fit un sanglant sonnet contre M. de Colbert, qu'il croyait avoir contribué à la ruine de M. Fouquet. M. Colbert, à qui on parla de ce sonnet, demanda s'il n'y avait rien contre le roi: on lui dit que non. « Cela étant, dit-il, je n'en veux point du mal à l'auteur. » Cette réponse fit rougir Hénault; il tâcha de supprimer son sonnet, mais il y en avait trop de copies. Il mourut à Paris, après avoir reconnu ses erreurs sur la religion, en 1682, laissant une fille. Le Recueil de ses poésies, imprimé en 1670, in-12, contient plusieurs sonnets, entre autres celui de l'avorton, fait à l'occasion de l'aventure arrivée à mademoiselle de Guerchi. Comme ce recueil n'est pas commun, et que le sonnet est fameux, on ne sera pas fâché de le voir ici:

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être;
Toi que l'amour fit par un crime,

Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,
Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie;
L'honneur malgré l'amour t'a fait donner la mort.

Des Lettres en vers et en prose, une Historiette en vers de l'acte 2 et de l'acte 4 de la *Troade* de Sénèque, et du second chœur de *Thieste*. On dit qu'il avait traduit tout le poëme de Lucrèce, mais qu'il brûla sa traduction à la sollicitation de son confesseur. Quoi qu'il en soit, il ne nous en reste que les cent premiers vers, que ses amis avaient copiés dans le *Furetieriana*, et dans le recueil de la Monnaie.

HÉNAUT (Charles-Jean-François), né à Paris en 1685, fut président honoraire au parlement, surintendant de la maison de madame la dauphine, et mourut à Paris le 24 novembre 1770. Il avait été reçu de l'académie française en 1723. Son Abrégé chronologique de l'histoire de France, Paris, 1768, 2 vol. in-4, ou 3 vol. in-8°, a fait sa réputation. Il en doit l'idée à l'Histoire de France de Marcel. Ces vers de Voltaire le caractérisent bien :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us*, pour un savant,
Et le Dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur si gourmand, etc.

Il a fait une tragédie de *François II*, qui n'est autre chose qu'une histoire dialoguée; le *Réveil d'Épiménide*, imprimés l'un et l'autre en 1768, 2 vol. in-12, et quelques ouvrages de société, tels que le *Temple des chimères; Marius T.*, sous le nom de M. de Caux; *Cornélie, vestale*. Il avait épousé en 1714 mademoiselle le Bas de Montargis, dont il n'a point eu d'enfans.

HENICHIUS (Jean), célèbre professeur de philosophie et d'hébreu, puis de théologie à Rintel, au pays de Hesse, était fils d'un ministre de Winhusen, et naquit en 1616. Henichius avait beaucoup de candeur et de modération, et désirait ardemment de réunir les Luthériens et les Calvinistes; mais bien loin d'y réussir, il s'attira la haine des deux partis, comme il arrive ordinairement aux médiateurs. En 1645 il épousa une fille très-vertueuse dont il eut 13 enfans. Il mourut le 27 juin 1671, à 55 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Dissertatio de majestate civili*, in-4°; 2° *De cultu creaturarum et imaginum*, in-4°; 3° *De libertate arbitrii*, in-4°; 4° *De officio boni principis, pique subditi*, in-12; 5° *De pœnitentiâ lapsorum*, in-4°; 6° *Compendium sacræ theologiæ*, in-8°; 7° *De veritate religionis christianæ*, in-12; 8° *Institutiones theologicæ*, in-4°; 9° *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4°, etc.

HENLEY (Antoine), fut élevé à Oxford : son goût pour les anciens poètes influa sur la conduite de sa vie. Tibulle était son modèle; même indolence, même galanterie, même imagination, même humanité, même générosité. Il épousa la sœur de la comtesse Pawler, qui lui apporta une fortune de 30,000 livres sterling, et qui changea son caractère gai en un plus sérieux. Il fut député en 1698 au parlement, où il fit voir un grand zèle pour la liberté; il s'occupa aussi beaucoup de musique, et mourut en août 1711. Il n'a pas mis son nom à ses écrits, mais il a fourni plusieurs morceaux aux auteurs du *Tatler* et du *Medley*.

HENLEY (Jean), surnommé l'orateur, était dans l'état ecclésiastique. Il est mort le 14 octobre 1756, à 64 ans, étant né à Melton, dans le comté de Leicester, le 3 août 1692. Il a traduit en anglais les Lettres de Pline, différens ouvrages de l'abbé de Vertot; le Voyage d'Italie de Montfaucon, in-fol.; mais ses Sermons sont ce qui a fait sa réputation. Il était non-conformiste, et prêchait le dimanche sur la théologie, et le mercredi sur toutes sortes de sciences. Chaque auditeur lui payait un schelling; aussi sa chaire était-elle couverte de velours et dorée. Pope, dans sa Dunciade, lui donne le titre de tonneau doré, parce qu'on nomme ordinairement tonneau la chaire d'un non-conformiste.

HENNINGES (Jean), savant théologien allemand, né en 1668, fut pasteur et professeur de théologie à Helmstast, où il mourut en 1746. Ses principaux

ouvrages sont 1° *Dissertationes super selecta quædam sanctæ Scripturæ oracula*, 3 vol.; 2° *Jonas carmine latino redditus.*

HENNINGES (Jérôme), historien du 16e siècle, s'est distingué dans les généalogies. On a de lui 1° *Theatrum genealogicum*, Magdebourg, 1598, 6 vol. in-fol. Le 6me, qui comprend la maison de Saxe, est le plus rare.

HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, mort en 1577, s'opposa au massacre des huguenots dans son diocèse à la Saint-Barthélemi. Le roi, loin de le blâmer, donna à sa fermeté les éloges qu'elle méritait: et sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres et les soldats, changea le cœur de presque tous les calvinistes: ils firent abjuration entre ses mains. Il avait été confesseur de Henri II, et évêque de Lodève avant d'être à Lisieux.

HENRI Ier, surnommé l'Oiseleur, parce qu'on le trouva à la chasse de l'oiseau lorsqu'on lui apporta les ornemens de la royauté, était fils d'Othon, duc de Saxe, et de Luitgarde, fille de l'empereur Arnould. Il naquit en 876, et succéda à Conrad, roi de Germanie, son beau-frère, en 919. Il fit des lois très-sages, en réunissant les seigneurs allemands divisés, fit bâtir et fortifier des villes; réduisit à la raison Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, vainquit les Bohêmes, les Esclavons et les Danois, remporta une grande victoire à Mersburg sur les Hongrois, en 934, et envahit le royaume de Lorraine sur Charles-le-Simple. Malgré tant de succès, il ne prit jamais le titre d'empereur, quoiqu'il en eût toute l'autorité; il se contenta du nom de roi. Il mourut le 2 juillet 936, après un règne de 17 ans, laissant de Mathilde, sa seconde femme, trois fils: Othon, qui lui succéda; Henri, duc de Bavière, et Brunon, archevêque de Cologne.

HENRI II, dit le Boiteux, l'apôtre des Hongrois et le saint, naquit en 977, dans le château d'Abunde, sur le Danube. Il était de la maison de Saxe, duc de Bavière, et petit fils du duc Henri, frère d'Othon Ier. Il fut élu empereur après la mort d'Othon III, le 6 juin 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg en 1006, défit le duc de Bavière, calma les troubles d'Allemagne, chassa les Grecs et les Sarrasins de la Calabre et de la Pouille, et leur enleva plusieurs places en Italie. Il fut couronné empereur à Rome le 14 février 1014, par le pape Benoit VIII, qu'il avait rétabli sur son siége, et mourut saintement le 13 juillet 1024, à 57 ans, sans laisser de postérité, ayant toujours vécu dans le célibat avec sainte Cunégonde sa femme, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg. Conrad II lui succéda.

HENRI III, le Noir, duc de Franconie, fut empereur après la mort de Conrad II, son père, en 1039, à l'âge de 22 ans. Les Bohêmes, comptant tirer avantage de sa jeunesse, refusèrent de lui payer le tribut accoutumé; mais il les soumit, après avoir pris leur duc Uladislas. Il remit Pierre, roi de Hongrie, sur le trône, en 1043; fit déposer à Rome, dans un concile, Benoit X, Silvestre III, et Grégoire IV, en 1046; après quoi Sugger, évêque de Bamberg, fut élu pape sous le nom de Clément II. C'est de ce dernier que Henri reçut à Rome sa couronne impériale avec sa femme Agnès, le jour de Noël de la même année 1046. Il mit ensuite à la raison quelques petits princes d'Italie, attaqua les comtes de Hollande et de Frise, et fit la guerre aux Hongrois, qui avaient crevé les yeux à leur roi Pierre. C'est par sa faveur que Brunon son cousin, évêque de Toul, fut élu pape sous le nom de Léon IX. Henri mourut à Bottenfeld en Saxe, le 5 octobre 1056, à 39 ans.

HENRI IV, le Vieil et le Grand, empereur d'Allemagne, succéda à son père Henri-le-Noir, en 1056, à l'âge de 5 ans, sous la tutelle d'Agnès, sa mère, qui prit soin du gouvernement jusqu'en 1062. Henri gouverna par lui-même à 13 ans. Il soumit la Saxe en 1075 et se rendit redoutable à toute l'Europe. C'est alors que commença la fameuse querelle entre les papes et les empereurs, à l'occasion des investitures des bénéfices. Les choses furent portées aux dernières extrémités de part et d'autre. Le pape Grégoire VII excommunia Henri, le déclara déchu de la dignité royale, exempta ses sujets du serment de fidélité, et souleva contre lui les seigneurs d'Allemagne, qui obligèrent l'empereur de se faire absoudre. Il alla en Italie dans la plus rude saison de l'hiver, se présenta au pape à

Canossa, dans l'état le plus humiliant, en l'an 1077, et reçut enfin son absolution, après avoir promis tout ce que le pape exigeait de lui; mais quinze jours après, revenu d'un coup si imprévu, il viola sa promesse, et se prépara à tirer vengeance de Grégoire VII. Les seigneurs allemands, attachés au pape, élurent aussitôt pour roi Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur de son côté fit élire pape, ou plutôt anti-pape, son chancelier Guibert, évêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III. Après divers succès, Rodolphe perdit la vie dans une sanglante bataille, le 15 octobre 1080, et comme on vint dire à l'empereur qu'on lui préparait un sépulcre magnifique: « Je voudrais, répondit-il, que tous mes ennemis fussent enterrés aussi magnifiquement. » Herman de Luxembourg, comte de Salmes, fut ensuite élu empereur par les ennemis de Henri; mais sa fin, non plus que celle de quelques autres, ne fut pas heureuse. L'empereur eut beaucoup plus à souffrir de ses propres enfans. Conrad, son fils, qu'il avait laissé en Italie pour faire la guerre à la comtesse Mathilde, se révolta contre lui, et se fit sacrer roi d'Italie par le pape Urbain II en 1093. Après la mort de Conrad, arrivée en 1101, Henri, autre fils de l'empereur, sollicité par le pape Pascal, prit les armes contre son père, et se fit couronner empereur en 1105. Ayant échoué dans ses entreprises contre son fils, et réduit aux dernières extrémités, il demanda à l'évêque de Spire une prébende laïque dans son église, lui représentant qu'ayant étudié, et sachant chanter, il ferait l'office de lecture ou de sous-chantre; elle lui fut refusée, et il mourut à Liége l'année suivante, le 7 août 1106, à 55 ans, après en avoir régné quarante-neuf, et fut privé de la sépulture ecclésiastique pendant cinq ans. C'était un prince courageux et spirituel, honnête, clément, et doué des plus belles qualités. Il se trouva en personne à soixante-deux batailles; mais il aimait trop ses plaisirs et souffrait que ses ministres abusassent de son autorité. Henri V son fils lui succéda.

HENRI V, le Jeune, empereur d'Allemagne, succéda à son père Henri-le-Vieil en 1106. Il défit les Polonais et les autres princes, qui ne voulaient pas le reconnaître; passa en Italie en 1110, se saisit du pape Pascal II, le retint en prison et l'obligea de lui accorder les investitures, jusqu'à ce que Pascal, ayant été remis en liberté, cassa ce qu'il avait fait. L'empereur fit alors élire anti-pape Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII; mais se voyant excommunié par les successeurs de Pascal, et les Saxons s'étant révoltés, il craignit de mourir aussi misérable que son père, et renonça aux investitures dans l'assemblée de Worms le 23 septembre 1112. Par ce concordat les terres de l'église furent affranchies de la suzeraineté de l'empire, et il ne resta aux empereurs que le droit de décider, dans le cas d'une élection douteuse, celui des premières prières et le droit de main-morte qu'Othon IV fut obligé d'abandonner. Il mourut à Utrecht le 23 mai 1125, à 44 ans, sans laisser de postérité.

HENRI VI, le Sévère, empereur d'Allemagne, succéda à son père Frédéric-Barberousse en 1190. Il se fit couronner à Rome l'année suivante, et passa dans la Pouille pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avait sur ces royaumes, dont Tancrède s'était emparé. Après quelques succès, il fut obligé de se retirer, laissant à Salerne l'impératrice Constance, qui fut livrée à Tancrède. Celui-ci étant mort en 1194, Henri s'empara de ses états, renferma Sibylle, sa veuve, avec ses filles, dans une prison, creva les yeux à son fils, encore enfant, et le rendit eunuque, et traita si cruellement les habitans de Palerme, et les seigneurs qui avaient pris le parti de Tancrède, qu'il fut surnommé le Sévère et le Cruel. Il mourut à Messine le 28 septembre 1197, étant excommunié par le pape, pour avoir distribué les biens de l'église à ses partisans, et parce qu'il avait arrêté prisonnier Richard, roi d'Angleterre, qui revenait de la Terre-Sainte. Frédéric II, son fils, lui succéda.

HENRI VII, duc de Luxembourg, fut élu empereur en 1309, et succéda à Albert Ier. Il ne fut couronné à Rome en 1312, par les députés du pape Clément V, que parce qu'il força toutes les villes d'Italie et Rome

même occupée par les Guelphes, et il mourut d'une fièvre ardente, ou, selon d'autres, d'une hostie empoisonnée, à Bonconvento en Toscane, le 25 août 1313, à 50 ans, en allant faire la guerre à Robert, roi de Naples. Il est le premier empereur qui ait été élu par six électeurs grands officiers du royaume, les archevêques de Mayence, Trèves et Cologne, le comte palatin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg.

HENRI Ier, roi de France, était fils aîné du roi Robert et de Constance. Il fut sacré à Reims le 14 mai 1027, du vivant de son père, et commença à régner seul le 20 juillet 1031. A peine fut-il sur le trône, que Constance, sa mère, voulant faire régner Robert, son cadet, excita une révolte. Elle fut appuyée d'Eudes, comte de Champagne, et de Baudouin, comte de Flandres; mais Henri, secouru de Robert, dit le Diable, duc de Normandie, mit à la raison les rebelles, accorda la paix à la reine, et céda la Bourgogne à Robert son frère. Quelque temps après Henri assista puissamment Guillaume-le-Conquérant, et gagna avec lui la bataille du Val-des-Dunes, près de Caen, où il courut un grand danger. Ce prince, qui fit régner la vertu et l'honnêteté sous son règne, mourut à Vitri en Brie le 4 août 1060, laissant d'Anne, fille de Jaroslas, roi de Russie, sa seconde femme, Philippe et Hugues. Sa veuve épousa le comte de Crespy, et, après sa mort, alla mourir dans son pays. Le roi, qui la connaissait bien sans doute, ne l'avait pas nommée tutrice de ses fils en bas âge, mais son beau-frère le comte de Flandre. Il n'avait point eu d'enfans de sa première femme, nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avait fait proclamer roi avant sa mort, lui succéda.

HENRI II, roi de France, fils du roi François Ier et de la reine Claude, naquit à Saint-Germain-en-Laie le 31 mars 1518. Il succéda à son père en 1547, et fut sacré à Reims par le cardinal Charles de Lorraine. Après son couronnement il fit la guerre aux Anglais et reprit Boulogne, qui lui resta moyennant 400,000 écus, par le traité de paix conclu en 1550. L'année suivante il envoya des troupes en Italie, et se ligua avec les princes d'Allemagne contre l'empereur Charles-Quint. Il s'avança jusque sur les bords du Rhin en 1552, avec une puissante armée, et prit en passant Metz, Toul et Verdun. Mais l'empereur ayant fait sa paix avec les princes allemands, vint assiéger Metz avec une armée de 100,000 hommes; François, duc de Guise, défendit si bien cette ville avec l'élite de la noblesse, qu'il l'obligea de lever le siége. L'année suivante, 1553, l'empereur détruisit Thérouenne de fond en comble, et prit Hesdin. Le roi, de son côté, ravagea les Pays-Bas, en 1554, et défit les impériaux à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le siége. Ces deux princes conclurent une trève de 5 ans à Vaucelles le 5 février 1556. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire la même année, en faveur de son frère Ferdinand, le roi rompit la trève à la sollicitation d cardinal Caraffe, légat du pape; il envoya une armée en italie, commandée par le duc de Guise, et une autre en Flandre. Celle-ci fut défaite par Emmanuel Philibert, duc de Savoie, le 10 août 1557, jour de Saint-Laurent, à la fameuse bataille de Saint-Quentin, par la faute du connétable de Montmorenci, qui commandait les Français. Ce général y fut fait prisonnier avec le maréchal de Saint-André et le duc de Montpensier. Le comte d'Enghien, frère du prince de Condé, y fut tué, et l'amiral de Coligni, qui commandait dans Saint-Quentin, fut obligé de rendre la ville où il fut fait prisonnier. Cette bataille ayant répandu la terreur dans toute la France, le duc de Guise fut aussitôt rappelé d'Italie avec son armée. Il rassura les Français par la prise de Calais, qu'il enleva aux Anglais le 8 janvier 1558; ils la possédaient depuis 1347, que Édouard III l'avait prise sur Philippe de Valois. Le duc de Guise prit encore Guines et Thionville; le duc de Nevers, Charlemont; et le maréchal de Termes, Dunkerque et Saint-Vinox: le maréchal de Brissac se soutint dans le Piémont, malgré le peu de troupes qui lui restaient. Henri perdit le fruit de tant de succès par la paix de Cateau Cambresis, qu'il conclut le 3 avril 1559, de l'avis du connétable de Montmorenci et de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, contre les remontrances les plus fortes de Guise,

du maréchal de Brissac et de tout le conseil. Par cette paix, que tous les bons Français appellent une paix maudite et malheureuse, Henri II perdit d'un seul coup de plume une étendue de pays qui égalait le tiers de son royaume; abandonna toutes ses conquêtes à Philippe II, roi d'Espagne; remit au duc de Savoie la Bresse, la Savoie et le Piémont, excepté quatre villes; aux Génois, l'île de Corse; Sienne au duc de Florence. En un mot il rendit plus de 200 places pour les conquêtes desquelles une mer de sang de ses sujets avait été répandue, les trésors du royaume épuisés, son domaine engagé, et lui endetté de toutes parts, tandis qu'on ne lui rendait que trois places, Ham, le Catelet et Saint-Quentin; qu'il s'engageait de rendre Calais aux Anglais au bout de huit ans, et qu'il laissait à l'empire la liberté de redemander Metz, Toul et Verdun. Par cette même paix furent conclus les mariages d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, roi d'Espagne, et de sa sœur Marguerite, princesse d'un grand mérite, avec le duc de Savoie. Au milieu des fêtes données à l'occasion de ce second mariage, Henri II, qui ne se plaisait qu'en joutes et tournois, fut blessé dans la rue Saint-Antoine par le comte Gabriel de Montgomery, qu'il avait forcé de rompre une lance contre lui dans un tournoi, et mourut de sa blessure onze jours après, le 10 juillet 1559, à 40 ans, après en avoir régné douze. Montgomery, après avoir rompu sa lance, au lieu d'en jeter le tronçon à l'ordinaire, le tint toujours baissé, de sorte qu'en courant il donna un si furieux coup dans la visière du casque du roi, qu'il lui creva l'œil. On ne peut contester à Henri II la gloire d'avoir été brave; il était bien fait et de bonne mine, avait l'esprit agréable, un visage doux et serein, une adresse, une force et une agilité admirables dans toutes sortes d'exercices. Son règne est remarquable par des actions glorieuses, et par des succès qui mortifièrent cruellement Charles-Quint. Ce fut lui qui le premier mit son portrait sur la monnaie. Il fit des ordonnances très-sévères contre les calvinistes, quoiqu'il fût naturellement bon. Il aimait les belles-lettres et récompensait les savans avec libéralité; mais sa complaisance pour le connétable de Montmorenci, qu'il rappela à la cour contre le conseil de François Ier, qui l'avait relégué pour de très-bonnes raisons, et sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, à laquelle il ne pouvait rien refuser, furent cause des fâcheux événemens qui flétrirent son règne. La paix de Cateau-Cambresis sera un monument éternel de sa faiblesse et de l'empire que ses favoris exercèrent sur lui. Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume de grands impôts, et qu'en accablant le peuple ils s'enrichirent par les voies les plus injustes. Le roi se croyait absolu quand il usait de la force qu'il avait en main pour faire réussir leurs injustes projets; il n'était que l'agent du pouvoir arbitraire que ces pestes de cour avaient usurpé dans l'état et sur sa personne. Ce fut ce prince qui, selon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, et qui commença à la soumettre au dernier supplice. Des quatre fils qu'il avait eu, de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre; François fut duc de Brabant, et sa fille Marguerite épousa Henri IV. Mademoiselle de Lussan a donné les Annales de Henri II, 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé Lambert son Histoire, 1755, 2 vol. in-12, peu estimée.

HENRI III, roi de France, troisième fils du roi Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551, et porta le nom de duc d'Anjou. Il se signala dans sa jeunesse, et gagna à 18 ans, en 1569, les batailles de Jarnac et de Montcontour. Il fit lever le siége de Poitiers, et remporta divers autres avantages. Tant de belles actions le firent élire roi par les Polonais après la mort de Sigismond Auguste, le 9 mai 1573. Henri quitta le siége de la Rochelle pour aller prendre possession de ce royaume, et fut couronné à Cracovie le 15 février 1574. Trois mois après, ayant appris la mort du roi Charles IX son frère, il quitta secrètement la Pologne, et fut sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575. Henri III gagna la même année la bataille de Dormans; tint à Blois, en 1576, l'assemblée des États, où fut conclue la guerre contre les huguenots, et fit

la paix avec eux à Nérac en 1580 ; ils obtinrent l'exercice public de leur religion, des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les moines mariés ; on déclara leurs enfans légitimes. Cette paix, au lieu de rétablir l'ordre dans le royaume, y mit la confusion par les déréglemens, les dissolutions et les folles dépenses où les favoris jetèrent le roi. Les troubles s'augmentèrent par la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, décédé à Château-Thierri le 10 juin 1584 ; car par cette mort le roi de Navarre, chef des huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne, et les catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Cela fit naitre en 1586 trois partis dans l'état, que l'on appela la guerre des trois Henris : celui des ligueurs, conduit par Henri, duc de Guise ; celui des huguenots, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef ; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des politiques, ou des royalistes. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devait être. L'année suivante 1587 se forma la faction des Seize, qui entreprit d'ôter au roi la couronne et la liberté. Le roi de Navarre partit cette même année de Bearn pour joindre les Allemands et les Suisses, qui venaient renforcer son armée. Anne, duc de Joyeuse, alla à sa rencontre pour lui fermer le passage, mais il fut défait à la bataille de Coutras, le 20 octobre. Le roi de Navarre, au lieu de profiter de cette victoire, retourna en Bearn, auprès de la comtesse de Grammont, et les Allemands et les Suisses, que cet avantage avait attirés bien avant dans le royaume, furent battus par le duc de Guise à Vimori et à Auneau. Henri III, poussé à bout par les seize et par le duc de Guise, fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes dans Paris, pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada, et chassa les troupes. C'est ce qu'on appela la journée des barricades. Elle rendit le duc de Guise maitre de la capitale ; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion, fait à la honte de la royauté. Henri III s'aperçut bientôt de la faute qu'il venait de faire ; il n'eut plus pour sa mère qu'une confiance simulée ; et ayant assemblé les états à Blois, cette même année 1588, il fit assassiner le duc de Guise le 23 décembre, et le cardinal son frère le lendemain, par l'avis de Lognac, un de ses gentilshommes. A la nouvelle de ce massacre, les ligueurs qui étaient à Paris entrèrent en fureur. Ils commirent mille indignités contre l'autorité du roi, et firent venir le duc de Mayenne, que l'on avait manqué de prendre à Lyon. Ce duc, obligé, comme malgré lui, de venger la mort de son frère, qu'il n'aimait pas, se fit déclarer, en 1589, lieutenant-général de l'état royal et couronne de France, par le conseil de l'union, et se saisit des meilleures places du royaume. Henri III fut alors contraint d'avoir recours au roi de Navarre et aux protestans, qui le dégagèrent à Tours des mains du duc de Mayenne, qui l'allait investir. Les deux rois vinrent assiéger Paris avec une armée de 30,000 hommes. Henri III prit son logement à Saint-Cloud. Il y fut assassiné le 1er août 1589, à 8 heures du matin, par Jacques Clément, dominicain, dans le temps qu'il lisait des lettres que ce religieux sacrilége venait de lui remettre pour le distraire. Madame de Montpensier, sœur de la duchesse de Guise, eut grande part à cet assassinat. Le roi mourut le lendemain à deux heures après minuit, à 39 ans, après en avoir régné 15, et ne laissa point de postérité. En lui finit la race des Valois, qui avait commencé à régner en 1328, et dont il ne resta de mâle que Charles, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. Henri III fut le plus malhabile des 13 rois de sa race. Les protestans lui firent la guerre comme à l'ennemi de leur secte, et les ligueurs l'assassinèrent à cause de son union avec le roi de Navarre, chef des protestans. Suspect aux catholiques et aux huguenots par sa légèreté et ses caprices, il devint méprisable aux yeux de tous, par une vie également superstitieuse, bizarre et libertine. Sa grande occupation était d'inventer des modes et de jouer. Un pareil caractère n'était pas propre à diminuer le luxe que Catherine de Médicis avait introduit à la cour sous Charles IX ; aussi les peuples n'avaient pas encore été foulés comme

ils le furent sous ce règne. Ce n'était tous les jours que nouveaux édits bursaux, non pas pour satisfaire aux besoins de l'état, mais à l'avidité des favoris, à qui le roi donnait le produit de ces édits, sitôt qu'ils étaient enregistrés. *Voy.* JOYEUSE. Il avait, dit M. de Thou, une ambition démesurée d'augmenter sa puissance, et cependant, par une complaisance criminelle, il laissait prendre une autorité indépendante à ses favoris, aux Guises, et à sa mère; ce qui faisait dire au pape Sixte V, en parlant de lui: « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, et il fait tout ce qu'il peut pour y tomber. » Son règne fut le règne des favoris, surtout des ducs de Joyeuse et d'Epernon. En un mot, on peut dire de lui, comme de Galba, « qu'il eût paru digne de la couronne, s'il ne l'eût jamais portée. Caractère incompréhensible, dit encore M. de Thou, en certaines choses au-dessus de sa dignité, en d'autres au-dessous même de l'enfance. » Il institua l'ordre du Saint-Esprit en 1579, mais il se rendit ridicule par toutes les feintes dévotions qu'il affectait sans cesse. C'est sous son règne, en 1588, que le duc de Savoie s'empara du marquisat de Saluces, et qu'un ingénieur de Venloo inventa les bombes. Henri III n'eut point d'enfans de sa femme Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Vaudemont, princesse d'une rare beauté, qui se retira après la mort de son mari au château de Moulins, où elle mourut en 1601. Varillas a fait la Vie de Henri III.

HENRI IV, le Grand, roi de France et de Navarre, et l'un des plus grands princes dont l'Histoire fasse mention, naquit à Pau le 13 décembre 1553, d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Il descendait de Robert de France, comte de Clermont, cinquième fils de saint Louis, et seigneur de Bourbon. Henri IV fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé la Gaucherie, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mère, qui avait embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien, en la place de la Gaucherie, qui était décédé. Ce nouveau précepteur éleva le prince dans la doctrine des protestans, et Jeanne d'Albret s'étant déclarée leur protectrice en 1569, le mena à la Rochelle, où elle le dévoua à la défense de cette nouvelle religion. Il y fut reconnu chef du parti, et son oncle, le prince de Condé, son lieutenant, avec l'amiral de Coligny. Il suivit l'armée jusqu'à la paix conclue à Saint-Germain le 11 août 1570, puis il retourna en Bearn. Deux ans après il vint à Paris pour épouser la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. C'est immédiatement après ces noces qu'arriva l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi. Ce prince se voyant alors réduit à l'alternative ou de la mort ou de la religion catholique, choisit le dernier parti. Il prit la qualité de roi de Navarre, après la mort de sa mère, arrivée pendant les préparatifs de ses noces, le 9 juin 1572. On le retint alors malgré lui à la cour de France; mais il s'évada en 1576, et se retira à Alençon. Il rentra aussitôt dans le parti huguenot, et professa de nouveau la religion prétendue réformée. Depuis ce temps-là jusqu'en 1589, sa vie fut un mélange continuel de combats, de pacifications et de ruptures avec la cour de France. Il remporta divers avantages, et gagna la bataille de Coutras en 1587. Enfin le roi Henri III, pour tenir tête à la ligue, qui était plus furieuse que jamais, depuis la mort du duc et du cardinal de Guise, se réconcilia avec lui de bonne foi. Leur entrevue se passa à Tours le 30 avril 1589, avec de grandes démonstrations d'un contentement réciproque. Ils joignirent leurs troupes et vinrent assiéger Paris. Ils étaient sur le point de le prendre lorsque Henri III fut tué par Jacques Clément le 1er août 1589. Henri IV lui succéda. Son droit à la couronne était si évident que ceux qui le lui disputaient ne couvraient leur opiniâtreté que du prétexte de la religion prétendue réformée qu'il professait. Il fut reconnu roi par la plus grande partie des seigneurs, soit catholiques, soit protestans, qui se trouvèrent à la cour. Son armée s'étant affaiblie par la retraite des autres, il fut obligé de lever le siége de Paris, et passa en Normandie. Il défit le duc de Mayenne à la bataille d'Arques le 22 septembre 1589, et à celle d'Ivri le 14 mars 1590. Il vint ensuite

assiéger Paris, dont les habitans éprouvèrent une grande famine; mais le duc de Parme lui fit lever le siége, et la guerre continue avec divers succès dans tout le royaume jusqu'en 1593. Alors le duc de Mayenne voyant que les Espagnols ni les ligueurs ne voulaient point l'élire pour roi, et qu'ils lui préféraient le duc de Guise son neveu; indigné d'une telle préférence, il engagea les états à consentir à une conférence entre les catholiques des deux partis. Cette conférence se tint à Surène, et le roi, s'étant fait instruire, fit son abjuration dans l'église de Saint-Denis le 25 juillet 1593, entre les mains de René de Baune, archevêque de Bourges. Cette abjuration fut suivie d'une trève de trois mois avec les ligueurs, et porta le dernier coup à la ligue, malgré la résistance de Rome; car depuis ce moment les villes s'empressèrent à l'envi de se soumettre à leur légitime souverain. Paris lui ouvrit ses portes le 22 mars 1594, et Henri IV y fit son entrée publique deux jours après. Le parlement ordonna qu'on ferait tous les ans une procession solennelle en mémoire de cet événement. L'année suivante le roi déclara la guerre à l'Espagne. Il battit les Espagnols à la rencontre de Fontaine-Française, et le duc de Mayenne fit sa paix en 1596. L'année suivante les Espagnols surprirent la ville d'Amiens, ce qui jeta la consternation dans tout le royaume; mais le roi reprit aussitôt cette ville, malgré les efforts de l'archiduc Albert. Enfin le duc de Mercœur se soumit au roi avec la Bretagne en 1598, et la paix fut conclue à Vervins avec l'Espagne le 2 mai 1598. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles et étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. Henri IV ayant ainsi subjugué son royaume ne pensa plus qu'à le rendre heureux et à le gouverner en père. Il le remit dans un état florissant, quoiqu'il l'eût trouvé dans la plus affreuse désolation. Il donna du secours aux Hollandais contre les Espagnols, et fut médiateur entre le pape et les Vénitiens. Il était sur le point de commencer l'exécution d'un vaste dessein, lorsqu'il fut assassiné, le 14 mai 1610, par Ravaillac, à 57 ans, après en avoir regné 21. On dit communément que ce malheur lui avait été prédit le jour précédent; mais c'est une fable. Henri IV est un des meilleurs et des plus grands rois qui aient régné dans le monde. Il avait un jugement exquis, une extrême franchise, une simplicité de mœurs charmante, des sentimens élevés et généreux, une adroite politique et un courage invincible. Jamais prince n'eût plus de bonté et de clémence envers ses sujets, et ne mérita plus d'en être aimé. C'est sous son règne qu'on vit paraître les belles étoffes de Lyon, les tapisseries en soie et en laine rehaussées d'or, de petites glaces à l'imitation de celles de Venise, des plantations de mûriers et des vers à soie. Il projetait de rendre son royaume si florissant que le moindre de ses sujets eût une poule à mettre le dimanche dans son pot, projet vraiment royal, et préférable aux vastes desseins des Alexandre et des Césars! Cependant il est difficile de trouver un prince à la vie duquel on ait plus attenté; car, sans parler de la journée de Saint-Barthelemi, Pierre Barrière, Jean Chatel, Pierre Ouin, chartreux, un vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, pendu en 1595, un tapissier en 1596, avaient tenté de l'assassiner avant Ravaillac. Henri IV, après avoir fait annuler son mariage avec Marguerite de Valois, épousa Marie de Médicis en 1600, et en eut Louis XIII, qui lui succéda. On lui reproche avec raison de s'être trop livré au jeu et à l'amour, et d'avoir eu un grand nombre de maîtresses; car outre Gabrielle d'Estrées, qu'on prétend qu'il voulait épouser, il eut Henriette de Balzac d'Entragues, duchesse de Verneuil, Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, etc. Cependant il ne s'en laissa jamais dominer, et lorsqu'elles faisaient les acariâtres, il leur disait « qu'il aimerait mieux avoir perdu dix maîtresses comme elles, qu'un serviteur comme M. de Sully, qui lui était nécessaire pour les choses honorables et utiles. » Ceux qui souhaiteront s'instruire à fond de la vie de ce grand prince peuvent lire l'excellente histoire de sa vie, par M. Hardouin de Péréfixe, et les mémoires de Sully. En

lui commença le règne des Bourbons.

HENRI I[er], roi d'Angleterre, et duc de Normandie, surnommé Beauclerc, à cause de sa science, était fils de Guillaume-le-Conquérant, et frère puiné de Guillaume-le-Roux et de Robert de Courte-Cuisse. Celui-ci était dans la Palestine, lorsque Guillaume-le-Roux fut tué en 1100. Henri, profitant de cette conjoncture, se fit couronner roi d'Angleterre. Robert à son retour fut reconnu duc de Normandie et débarqua à Portsmouth avec une armée pour faire valoir son droit à la couronne d'Angleterre. Henri s'accommoda avec lui, en s'obligeant de lui payer un tribut annuel de 3000 marcs. Peu de temps après, ce tribut étant mal payé, ils recommencèrent la guerre. Henri passa en Normandie, et s'en rendit le maître après la bataille de Tinchebray, donnée le 27 septembre 1106, dans laquelle Robert fut battu et fait prisonnier. Henri fit aussi la guerre contre Louis-le-Gros, qu'il battit au combat de Brenneville en 1119. Mais l'année suivante il fit la paix en renouvelant son hommage pour la Normandie. Il eut de grands démêlés avec saint Anselme au sujet des investitures, fixa les poids et mesures, et mourut en 1135, à 68 ans, laissant sa couronne à Mathilde sa fille. Cependant ce fut Étienne, son neveu, qui lui succéda.

HENRI II, roi d'Angleterre, succéda à Etienne le 20 décembre 1154, parce qu'il était fils de Mathilde, fille de Henri I[er]. Il ajouta à ses états l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne et la Gascogne, comme fils de Geofroi Plantagenet, comte d'Anjou, et comme mari d'Eléonore. Il conquit la Bretagne sur Conan IV, et s'empara de l'Irlande. Henri eut de grands démêlés avec saint Thomas de Cantorbéry, et ayant occasionné sa mort il en fit pénitence. Ses fils se révoltèrent contre lui, et lui causèrent beaucoup de chagrin. Il fit la guerre à Philippe-Auguste, roi de France, et mourut à Chinon le 6 juillet 1189, après 34 ans de règne. Richard I[er] son fils lui succéda.

HENRI III, roi d'Angleterre, appelé communément Henri de Winchester, parce qu'il était né en cette ville, était fils de Jean sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême : il succéda à son père le 28 octobre 1216. Louis, dauphin de France, qui fut depuis roi sous le nom de Louis VIII, étant alors en Angleterre, reçut une grosse somme d'argent, et repassa en France. Henri III avait une envie extrême de recouvrer la Normandie et les autres provinces que nos rois avaient confisquées sur Jean-sans-Terre, mais toutes ses demandes et toutes ses tentatives furent inutiles. Il se vit même obligé, après la bataille de Taillebourg, de signer un traité avec saint Louis, par lequel il ne lui restait que la Guienne, qui est au-delà de la Garonne. Quelque temps après les Anglais, ayant à leur tête Simon de Montfort, comte de Leicester, fils de ce Simon, fléau des Albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes, en 1264, dans laquelle il fut fait prisonnier avec Richard son frère. Edouard son fils, qui avait battu les milices de Londres, se laissa amuser et fut aussi fait prisonnier. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent signer au roi et approuver au parlement. Telle est proprement l'époque et l'origine des communes et de la puissance du parlement en Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. L'année suivante, 1265, le comte de Glocester, jaloux de l'autorité du comte de Leicester forma ; un parti contre lui, et fit évader le prince Edouard. Les affaires changèrent aussitôt de face : le comte de Leicester fut défait et tué avec Henri son fils, le 4 août 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III et Richard son fils recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Depuis ce temps Henri III régna paisiblement. Il mourut à Londres le 15 novembre 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 : Edouard I[er] son fils lui succéda.

HENRI IV, roi d'Angleterre, appelé communément Henri de Boullinbrook, lieu de sa naissance, fut proclamé roi le 20 décembre 1399, après la déposition de Richard II. Il était fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III. On est assez d'accord que la couronne ne lui appartenait point, et que, selon les lois de l'état, elle devait être donnée à Edmond de Mortimer, comte de la

Marche, puis duc d'Yorck, descendant de Lionnel, duc de Clarence, second fils d'Edouard III. C'est ce qui causa la querelle fameuse entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, sous la devise de la Rose blanche et de la Rose rouge. Tout le règne de Henri se passa à réprimer les révoltés et à faire la guerre aux Ecossais. Il mourut de la lèpre à Londres le 20 mars 1413, à 46 ans, dans la quatorzième année de son règne. Pendant sa maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât. Henri V son fils lui succéda.

HENRI V, appelé communément Henri de Monmouth, fils du précédent, et de Marie Hérefort, monta sur le trône en 1413. Il entreprit la conquête de la France, gagna la bataille d'Azincourt le 25 et non le 22 octobre 1415, et se rendit maître de la Normandie après le fameux siége de Rouen en 1419. Il fut redevable de tant de succès aux divisions qui étaient alors entre la maison d'Orléans et celle de Bourgogne, entre la reine Isabelle de Bavière et le dauphin, qui fut depuis roi sous le nom de Charles VII. Henri V prit les intérêts de la maison de Bourgogne et ceux de la reine, et conclut un traité à Troyes en Champagne, le 20 juin 1420, par lequel il fut dit que Henri V épouserait Catherine de France, qu'il serait roi après la mort de Charles VI, et que dès lors il prendrait le titre de régent et d'héritier du royaume. Malgré ce traité la guerre continua. Henri mourut à Vincennes le 31 août 1422, à 36 ans. Les écrivains anglais donnent à ce prince les plus magnifiques éloges. Il eut de Catherine de France un fils qui lui succéda. Cette princesse épousa secrètement quelque temps après Owen-Tudor, gentilhomme gallois, dont elle eut Edmond, père de Henri, comte de Richemond, qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri VII. Après la mort de la reine, en 1438, le mariage devint public, et Tudor se sauva; mais ayant été pris pendant les guerres civiles, il fut décapité.

HENRI VI, appelé communément Henri de Windsor, succéda au roi Henri V son père, en 1422, et régna en Angleterre sous la tutelle du comte de Glocester, et en France sous celle du duc de Bedfort, ses oncles. Les Anglais continuèrent d'avoir de grands succès en France. Ils gagnèrent les batailles de Crevan, de Verneuil, de Rouvroi, et allaient être les maîtres de toute la France, lorsque, par un coup imprévu, une jeune fille, connue sous le nom de Jeanne d'Arc et de Pucelle d'Orléans, parut tout à coup à la tête de l'armée française, et fit lever aux Anglais le siége d'Orléans en 1429. Depuis ce moment les affaires des Anglais allèrent en décroissant. Ils firent venir leur jeune roi à Paris, et le couronnèrent d'une double couronne dans l'église cathédrale le 27 novembre 1431, et conclurent une trève de dix-huit mois en 1444, qu'ils rompirent en Bretagne et en Écosse. Ils furent battus partout; et dès l'an 1451 ils n'avaient plus en France que Calais et le comté de Guines. Ces pertes des Anglais venaient principalement des guerres civiles qui s'étaient élevées parmi eux. Richard, duc d'Yorck, qui descendait par sa mère de Lionnel, second fils d'Edouard III, prétendit avoir plus de droit à la couronne que Henri, qui descendait de Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils du même Edouard. Henri fut battu et fait prisonnier à Saint-Alban par le duc d'Yorck, le 31 mai 1455, et une seconde fois à la bataille de Northampton le 19 juillet 1460. Le parlement décida que Henri garderait la couronne, et que le duc d'Yorck lui succéderait; mais la reine Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, gagna la bataille de Wakefield, où le duc d'Yorck fut tué, et délivra le roi son mari. Cependant le comte de la Marche, fils du duc d'Yorck, fut proclamé roi sous le nom d'Edouard IV par les intrigues du comte de Warwick, que l'on appelle le faiseur de rois. Henri fut enfermé à la tour de Londres en 1461. Il y resta jusqu'en 1470, que le comte de Warwick, qui était rentré dans son parti, le fit remonter sur le trône et chassa Edouard; mais sa prospérité ne fut pas longue: Edouard, qui s'était retiré chez le duc de Bourgogne, revint en Angleterre avec des troupes, défit Warwick, renferma Henri dans la tour, où il fut égorgé par le duc de Glocester en 1471, à 52 ans.

Henri VII, roi d'Angleterre, fils

d'Edmond, comte de Richemond, et de Marguerite de la maison de Lancastre, se souleva contre Richard III. Il gagna la bataille de Bosworth le 22 août 1485, et se fit couronner roi d'Angleterre le 30 septembre suivant. On crut mettre fin aux divisions des maisons d'Yorck et de Lancastre par le mariage de Henri avec Elisabeth, fille d'Édouard IV. Il l'épousa le 18 janvier 1486, et par ce mariage les droits des deux maisons de Lancastre et d'Yorck se trouvaient réunis. Cependant les troubles recommencèrent de nouveau, et les ennemis de Henri tentèrent deux fois de le détrôner, en lui opposant deux imposteurs. Le premier était un certain Lambert Symnel, qui prit le nom de comte de Warwick; l'autre était un aventurier nommé Perkin Warbeck, fils d'un juif converti de Tournai: ce dernier se donnait pour Richard, duc d'Yorck, fils d'Édouard IV; mais Henri sut réprimer ces révoltés. Il donna du secours à l'empereur Maximilien Ier contre Charles VIII, roi de France, fit la guerre aux Ecossais, et fonda divers colléges, ce qui lui mérita le nom de prince pieux et ami des lettres. Son avarice ternit son mérite; cependant les Anglais commencèrent à respirer sous son règne; les lois eurent de la force; le commerce commença à fleurir. Il mourut le 22 avril 1509, à 52 ans, dans la 24e année de son règne. M. Marsollier a fait son histoire. Henri VIII lui succéda.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, succéda à Henri VII son père en 1509. Il se joignit à l'empereur Maximilien contre Louis XII, roi de France, à la sollicitation du pape Jules II; défit les Français à la bataille des Eperons en 1513, et prit Térouenne et Tournai. De retour en Angleterre, il marcha contre les Ecossais, et les défit à la bataille de Floden, où Jacques IV leur roi fut tué. Henri VIII fit la paix avec Louis XII, et lui donna Marie sa sœur en mariage en 1514. Il écrivit ensuite contre Luther, ce qui lui fit donner le titre de défenseur de la foi par le pape Léon X. La guerre s'étant allumée entre François Ier et Charles V, Henri VIII prit d'abord les intérêts de Charles-Quint; mais quelque temps après il lia une étroite amitié avec François Ier, à la sollicitation du cardinal Wolsey, et travailla à la délivrance du pape Clément VII en 1528. C'est par les intrigues du même cardinal qu'il répudia Catherine d'Aragon, et qu'il épousa Anne de Boulen en 1533, ce qui le fit excommunier par le pape. Henri VIII, indigné de cette excommunication, sans rien changer aux articles de la foi catholique, abolit l'autorité du pape en Angleterre, refusa de payer au saint Siége le tribut annuel que ses prédécesseurs avaient payé depuis Inas, et obligea les ecclésiastiques de le reconnaitre pour chef de l'Eglise. *Voy.* BELLAY (Jean du). Tous ceux qui ne voulurent point reconnaitre cette suprématie du roi furent chassés ou mis à mort. C'est pour cette raison que l'illustre cardinal Jean Fischér et le savant Thomas Morus furent décapités. La réformation commença ainsi en Angleterre, et s'acheva sous le règne d'Elisabeth. Henri VIII abolit à cette occasion l'ordre de Malte dans son royaume, et fit brûler le corps de saint Thomas de Cantorbéry. Quelque temps après il fit trancher la tête à Anne de Boulen, étant épris de la beauté de Jeanne de Seimour. Cette dame étant morte en couches, il épousa Anne de Clèves, qu'il répudia dans la suite. Il épousa alors Catherine Howard, fille du duc de Nortfolck, à laquelle il fit trancher la tête, sous prétexte qu'il ne l'avait point trouvée vierge, mais plutôt parce qu'il avait conçu une violente passion pour Catherine Parre, jeune veuve d'une grande beauté. La guerre s'étant rallumée avec la France et l'Ecosse, Henri VIII prit Boulogne sur les Français en 1545, et brûla Leth et Edimbourg en Ecosse. Il érigea en évêchés les villes de Westminster, d'Oxford, de Péterborough, de Bristol, de Chester et de Glocester; réunit le pays de Galles à l'Angleterre; fit de l'Irlande un royaume, et mourut en 1547, à 57 ans, après en avoir régné 38. Sur le point de mourir, il s'écria en présence de ses favoris: « Que je suis malheureux de n'avoir jamais épargné aucun homme dans ma colère, ni aucune femme dans ma passion! » C'était en effet un prince violent, et qui poussait tout à l'excès. Il déclara par son testament qu'Edouard, fils de

Jeanne Seimour, serait son successeur, auquel il substitua Marie, fille de Catherine d'Aragon, et à celle-ci Elisabeth. fille d'Anne de Boulen. C'est sous le règne de ce prince que la suette, maladie dangereuse, infesta toute l'Angleterre.

HENRI IV, dit l'impuissant, succéda à son père Jean II, roi de Castille, en 1454, à l'âge de 30 ans. Après avoir répudié Blanche de Navarre, il épousa Jeanne de Portugal, qui ne couvrit ses galanteries d'aucun voile : Henri, que l'on soupçonnait d'impuissance, était lui-même entouré de maitresses, de sorte que jamais sous aucun règne le vice ne se produisit avec plus d'effronterie. Au milieu de ces désordres naquit de la reine une fille nommée Jeanne, que le roi reconnut pour sa fille, et qu'il fit déclarer son héritière par les états. Les libertés que Bertrand de la Cueva se donnait avec la reine firent cependant soupçonner que l'infante Jeanne était sa fille. Le roi renvoya Villena et l'archevêque de Tolède, et donna toute sa confiance à la Cueva. Les ministres disgraciés soulevèrent les grands contre Henri, et le déposèrent publiquement dans la plaine d'Avila. Son frère Alfonse fut déclaré roi; mais ce jeune prince étant mort, les mécontens se retournèrent du côté de la princesse Isabelle, sœur du roi, et par une procédure inouïe ils déclarèrent le roi impuissant, sa fille bâtarde, et l'infante Isabelle héritière du trône. Le roi fut obligé d'adopter cette déclaration qui le couvrit d'infamie : les mécontens lui laissèrent le titre de roi à ce prix. En vain il réclama contre ce traité; en vain à sa mort, arrivée en 1474, il déclara l'infante Jeanne légitime, la princesse Isabelle lui succéda.

HENRI DE LORRAINE. *Voy.* GUISE.

HENRI DE BOURBON Ier, prince de Condé, chef du parti des huguenots, était né en 1552; il mourut à Saint-Jean-d'Angely le 5 mars 1588, ou des suites de la blessures qu'il reçut à la bataille de Coutras en 1587, ou de poison. Sa seconde femme, Charlotte-Catherine de la Trémouille, fut accusée de l'avoir fait empoisonner, et mise en prison à Saint-Jean d'Angely, quoique enceinte. L'affaire fut renvoyée au parlement de Paris, qui, par son arrêt du 24 juillet 1596, la déchargea de l'accusation. Six mois après la mort de son mari elle mit au monde Henri II, prince de Condé, de qui descendent les princes de Condé et de Conti. La princesse de Condé mourut à Paris en 1629, à 61 ans.

HENRI DE FLANDRE, frère du comte Baudouin IX, et empereur de Constantinople, se croisa avec lui en 1200. Il se trouva à la prise de Constantinople en 1203, et gouverna l'empire pendant la prison de son frère. Après sa mort, il fut couronné empereur en 1206, força Théodore Lascaris à faire la paix en 1214, fit de grandes conquêtes sur les Bulgares, et mourut empoisonné, à ce qu'on croit, en 1216, à 39 ans. Il ne laissa pas d'enfans de deux mariages. Pierre de Courtenay, mari de sa sœur, lui succéda dans l'empire,

HENRI, roi de Portugal, était cinquième fils du roi Emmanuel. Il était cardinal, lorsque son petit-neveu, Sébastien, roi de Portugal, mourut en 1578. Après avoir célébré la messe, le 28 août, il fut proclamé roi. Son premier soin fut de racheter 16,000 prisonniers restés en Afrique, et ensuite de discuter les droits des prétendans à la couronne après lui. Il mourut avant que de rien décider, le 31 janvier 1580, à 68 ans. Philippe II, roi d'Espagne, fils d'Isabelle, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, fit valoir ses droits, appuyés d'une armée considérable, et s'empara du Portugal.

HENRI DE PORTUGAL (DOM), cinquième fils du roi Jean, né à Porto le 4 mars 1394, fut duc de Viseo; il inspira à son père le désir de prendre Ceuta, et lui en aplanit les difficultés par son courage. Ce fut le 21 août 1415 que cette place fut prise par les Portugais, le même jour qu'elle fut attaquée et mise au pillage pour satisfaire les étrangers qui étaient venus avec leurs troupes et leurs vaisseaux pour concourir à l'entreprise. Cette conquête terminée, l'infant mit à profit les loisirs de la paix pour s'orner l'esprit de connaissances mathématiques. C'est à cette étude qu'il dut les entreprises qui frayèrent la route de la célébrité au Portugal. Après la malheureuse expédition de Tanger en 1437, l'infant dom Henri ne s'occupa plus que du

projet qu'il avait déjà commencé, de faire de nouvelles découvertes. Il était grand-maître de l'ordre de Christ, institué par le roi dom Denys pour la destruction des infidèles. Il avait résolu d'employer à son dessein cette partie du revenu de son ordre dont il pouvait disposer, afin de n'être pas contrarié par les vues du gouvernement, s'il avait recours à lui pour l'aider dans ses dépenses. Il se fit construire sur le cap élevé de Saint-Vincent, auprès du village de Lagos, une maison de plaisance; c'est de là qu'il faisait partir ses navigateurs pour aller à la découverte. Les moyens étaient petits pour une telle entreprise. Des vaisseaux de moyenne grandeur, des navigateurs qui n'osaient perdre la côte de vue, trouvant un bouillonnement dans l'eau, auprès du cap Bojador, dont ils ignoraient la cause, et qui était causé par un banc de sable de six lieues, n'osaient le franchir ni atteindre le cap Noir. Enfin Gonzalez Zarco et Tristan Diaz, écartés des côtes malgré eux par une tempête, découvrirent Porto Santo en 1419. Cette découverte mena, l'année suivante, à celle de l'ile de Madère, dont la propriété fut partagée entre les deux capitaines qui l'avaient abordée, sous des redevances en faveur de l'ordre de Christ. En 1424 l'infant acheta de Betancourt les établissemens qu'il avait faits aux Canaries, y envoya des colonies, et poursuivit la conquête totale de ces iles. La Castille les revendiqua, et l'infant, renonçant à ces îles, conçut de plus vastes projets. Le cap Noir était le terme que les navigateurs mettaient à leurs voyages: ils croyaient qu'au-delà la terre était inhabitable et déserte; personne ne voulait hasarder de le doubler, traitant cette entreprise de téméraire et d'inutile. Un des officiers de l'infant, nommé Gilles Eannès, offrit de le doubler: il ne réussit pas en 1432, par le mauvais temps; mais, en 1433, des mers plus tranquilles lui permirent de doubler le cap Bojador. Cabral, en tournant à l'occident, avait découvert les Açores en 1432, et en avait été fait capitaine. Tel était l'état des découvertes, lorsqu'en 1440 Antoine Gonçalves et Nuno Tristan, envoyés pour suivre cette entreprise, parvinrent à prendre plusieurs nègres qu'ils amenèrent en Portugal. Cette invasion hostile ne parut aux yeux de l'infant qu'un acheminement pour connaître ces nations et les amener à Dieu. Ces injustes ravisseurs furent comblés d'éloges et récompensés. Le prince ne prévoyait pas alors que ce funeste exemple serait suivi par les Portugais et par les autres Européens, qui forceraient les Africains à cultiver des terres étrangères pour des maîtres durs et impitoyables. Il ne voyait pas que le désir insatiable des richesses forcerait les Africains eux-mêmes à se faire une guerre perpétuelle pour avoir des esclaves à vendre. Le succès des premières entreprises multiplia les coopérateurs, qui avançaient toujours le long de la côte, et enlevaient tous les hommes qu'ils pouvaient joindre, abusant ainsi de la force de leurs armes et de leur industrie contre des gens nus et armés de flèches. L'injustice de ces hostilités blessa cependant l'âme du prince: il ordonna à ses navigateurs de traiter humainement les habitans des pays qu'ils découvriraient, et de tâcher de lier commerce avec eux. Les incursions précédentes avaient aigri les habitans des côtes du Zahara: contens de leur terre ingrate, l'esclavage, dans un pays plus heureux, leur était aussi insupportable que s'ils avaient habité des contrées délicieuses. Ils foulèrent aux pieds les petits présens qu'on leur jeta pour les attirer au commerce; ils les regardaient comme des amorces pour les enchaîner. Quand on eut doublé le cap Verd, soit que les habitans de ces côtes eussent entendu parler des nouveaux hôtes qui s'avançaient vers eux, soit qu'ils eussent naturellement plus de courage, ils ne se laissèrent pas approcher. En 1546, Nuno Tristan périt avec presque tout son monde, soixante lieues au-delà de ce cap. Ce désastre détermina l'infant à prendre soin des enfans des morts, et à renouveler l'injonction à ses navigateurs d'aller toujours en avant, mais de n'agir point hostilement contre les habitans, seulement de les engager à un commerce d'échange. La vente des esclaves était trop lucrative pour espérer que des hommes qui affrontaient tant de dangers y renonçassent aisément. Aussi toutes leurs idées se portaient-elles là,

et les nègres s'éloignaient plus que jamais des idées de conciliation. L'infant suivit, en 1457, son neveu, le roi Alfonse, à la prise de Tanger. La part qu'il eut à cette conquête le combla de gloire; mais, moins sensible aux louanges qu'à la gloire éternelle dont les années l'approchaient, il ne fut pas plutôt de retour à Lisbonne, qu'il alla se renfermer dans sa solitude chérie. Le roi faisant continuer les découvertes aux frais de l'état, il était naturel que l'infant se ralentit. Cependant, en 1460, il envoya un habile Génois, nommé Nolle, qui découvrit les îles du cap Vert. Enfin la mort vint terminer, le 13 novembre 1460, la vie d'un prince à qui le Portugal a de grandes obligations par ses connaissances particulières, par la protection qu'il a donnée aux savans, et par les institutions pour la jeunesse, qu'il avait établies dans son palais de Lisbonne.

HENRI (Philippe), un des pères du presbytérianisme anglais, était appelé le bon, le céleste Henri. On peut bien croire que ceux qui ont parlé de lui, étant presbytériens eux-mêmes, n'ont pas manqué de justifier cette appellation par ses actions Il était né à Whitehall en 1631. A la restauration il se retira à Broad-Oak, village où sa femme était née et où il est mort. Si l'on ne parle pas de ses ouvrages, en récompense on donne l'énumération de ceux de son fils, Mathieu Henri, autre ministre presbytérien, né en 1665. Celui-ci s'appliqua beaucoup à l'hébreu et à l'intelligence de l'Ecriture sainte, et mourut en 1714, fort regretté. Il est enterré dans l'église de la Trinité, à Chester. On compte, au nombre de ses ouvrages, Discours sur la nature du schisme, 1689; Vie de M. Philippe Henri, 1696; Exposition de la Bible, 5 vol. in-fol., etc.

HENRI LE LION, duc de Bavière et de Saxe, prince puissant et belliqueux du 12e siècle, étendit sa domination en Allemagne depuis l'Ebre jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg; détruisit presque entièrement les Hénètes, et déroba Frédéric Barberousse, son cousin germain, à la fureur du peuple de Rome qui s'était soulevé. Cependant cet empereur, jaloux de la puissance de Henri, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états sous divers prétextes. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-père, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg. Il mourut en 1195. *Voy.* Eric.

HENRI de Huntington, célèbre historien anglais du 12e siècle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui 1° Une histoire d'Angleterre donnée par Savil, 1596, in-fol.; 2° Un petit Traité du mépris du monde, etc. Ces ouvrages sont en latin.

HENRI (dom Pierre), né en 1707, au diocèse de Reims, était bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et est mort le 10 janvier 1782. Il a donné les onzième et douzième volumes de *Gallia christiana*; le onzième volume est fort rare séparément, car un grand nombre en a été perdu par erreur.

HENRI DE SUZE, *de Segusio*, le plus célèbre jurisconsulte et canoniste du 13e siècle, s'acquit une telle réputation par son savoir, qu'on l'appelait la source et la splendeur du droit. Il fut fait archevêque d'Embrun vers 1258, et cardinal évêque d'Ostie en 1262, d'où lui vint le nom de *Ostiensis*, sous lequel il est connu et cité. Il mourut en 1271. On a de lui 1° une Somme du droit canonique et civil, appelée communément la Somme dorée, sur le livre des Décrétales, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV, Rome, 1473, 2 vol. in-fol., Bâle, 1576, et Lyon, 1597, in-fol.

HENRI DE GAND, ou GOETALS, savant théologien du 13e siècle, docteur et professeur de Sorbonne, surnommé le Docteur solennel, fut archidiacre de Tournai, et mourut en cette ville le 29 juin 1205, à 76 ans. On a de lui 1° un Traité des hommes illustres, in-fol., pour servir de suite à ceux de saint Jérome et de Sigebert, et imprimé avec; 2° une Somme de théologie, in-fol.; 3° une Théologie quodlibétique, in-fol.: ce dernier ouvrage est excellent, et l'emporte infiniment sur tous les ouvrages des théologiens du temps de Henri de Gand.

HENRI BOICH, fameux jurisconsulte-

sulte du 14ᵉ siècle, natif de Saint-Paul-de-Léon en Bretagne, est auteur d'un Commentaire sur les Décrétales, imprimé à Venise en 1576, in-fol.

HENRI D'URIMARIA, pieux et savant théologien du 14ᵉ siècle, natif de Turinge, était de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. On a de lui divers ouvrages qui n'ont pas vu le jour.

HENRI DE GORKUM ou GORICHEM, habile docteur et vice-chancelier de Cologne au 15ᵉ siècle, était hollandais. Il a composé un Traité des superstitions, Lugduni, 1601, in-8º, et d'autres ouvrages de théologie.

HENRI HARPHIUS, pieux cordelier du 15ᵉ siècle, ainsi nommé parce qu'il était de Herph, village de Brabant. Il fit paraître un grand zèle et beaucoup de prudence dans la direction des âmes, et mourut à Malines en 1478, étant gardien en cette ville. On a de lui un grand nombre de Traités de piété, écrits en flamand et traduits en latin et en français. De ces derniers est sa Théologie mystique, traduite par de la Motte-Romancour, Paris, 1617, in 4º.

HENRI (NICOLAS), né à Verdun en 1692, fut précepteur des fils de M. Joly de Fleury, procureur-général au parlement de Paris. Il devint professeur d'hébreu au collége royal en 1723, et remplit cette chaire avec succès jusqu'en 1752, qu'il fut écrasé dans la rue par la chute d'un entablement, le 4 février, à 60 ans. On a de lui 1º un petit Abrégé de grammaire hébraïque, in-fol., qui est bon mais très-obscur; 2º une bonne édition de la Bible de Vatable, en 2 vol. in-fol.

HENRI DE SAINT-IGNACE, *Henricus à Sancto-Ignatio*, habile théologien de l'ordre des carmes, né à Ath en Flandre, enseigna la théologie avec réputation, et passa par les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, qui l'estimait beaucoup, et mourut à la Cavée, maison de son ordre, dans le diocèse de Liége, vers 1720, dans un âge très-avancé. Son principal ouvrage est un corps complet de théologie morale, intitulé *Ethica amoris*, c'est-à-dire la Morale de l'amour, Liége, 1709, 3 vol. in-fol. dans lequel il s'élève avec force contre les casuistes relâchés; mais il y soutient les prétentions ultramontaines. On a encore de lui 1º un autre ouvrage de Théologie, où il explique la première partie de la Somme de saint Thomas, in-fol. Cet ouvrage est fort rare; 2º *Molinismus profligatus*, 2 vol. in-8º; 3º *Artes jesuiticæ in sustinendis novitatibus, laxitatibusque sociorum*, dont la meilleure édition est de 1710; 4º *Tuba magna mirum clangens sonum.... de necessitate reformandi societatem Jesu per liberum candidum*. C'est un recueil de pièces dont la meilleure édition est de 1717, en 2 gros vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages sont dédiés au pape Clément XI. Le père Henri de Saint-Ignace se déclare hautement dans ses écrits pour la cause et les sentimens de M. Arnauld et du père Quesnel.

HENRICIENS. *Voy.* BRUYS.

HENRIET (PROTAIS), savant récolet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des notes littérales et morales, et d'autres ouvrages.

HENRIET (ISRAEL), fils de Claude Henriet, peintre de Châlons, établi à Nancy, fit le voyage d'Italie où il peignit sous Tempeste; ensuite il s'adonna à la gravure, et se chargea de la vente des estampes de Callot; il gravait dans le même genre, et est mort à Paris en 1661.

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit en 1609, et fut mariée en 1625 à Charles Iᵉʳ, roi d'Angleterre. Les premières années de son mariage furent aussi heureuses que les dernières furent remplies d'amertume. Les bienfaits qu'elle répandit sur ceux qui la trahissaient à cause de sa religion ne changèrent pas leur cœur. Au commencement des guerres civiles, elle passa en Hollande, vendit ses meubles et ses pierreries, et chargea des vaisseaux de vivres et de munitions, qu'elle conduisit elle-même en Angleterre; les rebelles prenant toujours le dessus, elle passa en France en 1644. La reine Anne d'Autriche, assez embarrassée elle-même, ne put la secourir que faiblement. La mort du roi son époux fut un nouveau surcroît de douleur; mais elle eut la consolation de voir son fils sur le trône de ses pères. Elle fit deux voyages en Angleterre, et se retira aux

dames de la Visitation à Chaillot, où elle mourut en 1669 : sa vie a été donnée à Paris, 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, fille de Charles Ier et de Henriette de France, naquit en 1644 au milieu d'un camp, et fut prisonnière au bout de 15 jours ; sa gouvernante la tira de prison deux ans après, et l'amena en France à la reine sa mère. Elle épousa Monsieur, frère du roi, en 1661. Les grâces de sa personne et celles de son esprit avaient prévenu le roi en sa faveur, il lui donnait des fêtes, et avait avec elle un commerce réglé d'amitié et de bel esprit. Le marquis de Dangeau était le confident de l'un et de l'autre ; il écrivait les lettres et les réponses sans qu'ils s'en doutassent ; telle est l'origine de sa fortune. Le roi fut obligé d'interrompre ce commerce qui déplaisait à Monsieur. Mais il l'employa à faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. Elle vit son frère à Cantorbéry, et obtint de lui tout ce qu'elle demanda. Elle mourut à Saint-Cloud en 1670, d'une colique bilieuse : elle s'était crue empoisonnée. Mme de la Fayette a écrit son histoire.

HENRIQUEZ (Henri), savant jésuite portugais, natif de Porto, entra dans la société du vivant même de saint Ignace, et fut professeur de théologie à Salamanque, où Suarez prit ses leçons. Il obtint la permission de se faire dominicain, et ce fut apparemment dans ce nouvel état qu'il écrivit contre Molina. Dans la suite il rentra chez les jésuites et mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans. On a de lui 1° un Traité *De clavibus ecclesiæ* ; 2° une Somme de théologie morale en latin, Venise, 1600, in-fol. : voir si le dernier livre *De fine hominis* s'y trouve. Ce jésuite traite les sentimens de Molina de dogmes dangereux, erronés et semipélagiens.

HENRIS (Claude), habile jurisconsulte, était d'une bonne et ancienne famille du Forez. Il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat à Lyon, et ensuite au baillage de Forez, dont il fut avocat du roi. Il joignait à une connaissance profonde de la jurisprudence civile et canonique, celle des intérêts des princes, et de ce qui regarde le droit public et l'histoire : ce qui le faisait souvent consulter sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit de France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa capacité et son désintéressement lui acquirent une si grande réputation et une si grande confiance, qu'il devint comme l'oracle de sa province. Il mourut en 1662. Ses principaux ouvrages sont 1° un excellent Recueil d'arrêts, dont la troisième édition est de 1708, avec les observations de M. Bretonnier, 2 vol. in-fol. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson en a donné une nouvelle édition, 1738, 4 vol. in-fol., réimprimée en 1772 ; 2° *L'Homme-Dieu, ou le parallèle des actions divines et humaines de J.-C.*

HENTEN (Jean), savant religieux hiéronymite, en Portugal, natif du diocèse de Liége, entra dans l'ordre de saint Dominique à Louvain, où il mourut le 13 octobre 1566, à 67 ans. Il a publié les Commentaires d'Euthymius sur les Évangiles ; ceux d'OEcumenius sur saint Paul ; d'Arethas sur l'Apocalypse. On estime la Bible latine d'Anvers, Plantin, 1565, 5 vol. in-16, avec la préface de Henten.

HEPHESTION, favori d'Alexandre-le-Grand, fut élevé avec ce prince. Alexandre l'aimait beaucoup, et lu communiquait ses plus secrètes pensées. Ayant épousé Statyra, fille aînée de Darius, il donna la plus jeune à Héphestion, qu'il regardait comme un autre lui-même. Ce favori mourut à Ecbatane, 324 ans avant J.-C. Alexandre fut si touché de sa mort, qu'il passa trois jours sans rien prendre, et qu'il fit crucifier son médecin. Il éleva ensuite un magnifique tombeau à Héphestion, et lui offrit des sacrifices comme à un Dieu. Il méritait qu'Alexandre le regrettât ; bienfaisant, affable, égal et modeste dans ses mœurs, il joignait à ces vertus un courage éclairé, l'art de commander et d'animer les troupes.

HEPHESTION, grammairien d'Alexandrie du temps de l'empereur Verus, dont il nous reste *Enchiridion de metris et poemate*, grec et latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4°.

HERACLAS (Saint), frère de l'illustre martyr Plutarque, et disciple d'Origène, se convertit avec son frère durant la persécution de Sévère, et fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origène, et ensuite seul.

Son mérite le fit élever sur le siége d'Alexandrie sa patrie en 232. Il mourut sur la fin de 247.

HERACLEON, par des Commentaires sur les Évangiles de saint Jean et de saint Luc, fit adopter de beaucoup de chrétiens le système de Valentin, auquel il fit quelques changemens, et forma la secte des héracléonites. Origène le réfuta, et c'est dans cette réfutation que nous avons des fragmens des ouvrages de ce visionnaire.

HERACLEOTES (Denis), célèbre philosophe, ainsi nommé parce qu'il était d'Héraclée, ville du Pont, étudia sous différens maitres, et s'attacha ensuite à Zénon, fondateur de la secte des stoïques, 264 ans avant J.-C. Il apprit de lui que la douleur n'est point un mal, et persévéra dans cette opinion tout le temps qu'il se porta bien; mais étant affligé de cruelles douleurs dans une maladie, il abjura sa doctrine, renonça à sa secte, et embrassa celle des cyrénaïques, qui placent le souverain bien dans le plaisir. Diogène Laerce cite quelques-uns de ses ouvrages.

HERACLIDE, fameux philosophe grec, surnommé le Pontique, parce qu'il était d'Héraclée, ville du Pont, fut disciple de Speusippe, puis d'Aristote, vers 336 avant J.-C. Il avait tant de vanité, qu'il pria un de ses amis de mettre un serpent dans son lit au moment qu'il aurait rendu l'âme, afin qu'on crût qu'il était monté au ciel avec les dieux; mais la tromperie fut découverte. Tous ses ouvrages se sont perdus. On trouve cependant quelque chose sous son nom dans l'Ésope d'Alde, 1505, in-fol.

HERACLITE, sicyonien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De incredibilibus*: il l'avait tiré de la Bibliothèque du Vatican, et le fit imprimer à Rome en 1641, in-8°.

HERACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Ephèse, n'eut point de maitre, et devint savant par ses propres méditations. Il était chagrin et mélancolique, et pleurait sans cesse sur les infirmités de la vie humaine, ce qui le fit surnommer le philosophe ténébreux ou le pleureur. Héraclite avait coutume de dire qu'il faut courir au-devant de la colère comme au-devant du feu, parce qu'elle s'allume incontinent si l'on n'y met ordre. Il composa divers traités, entre autres celui de la Nature, qui lui acquit une grande réputation. Socrate en faisait un cas particulier; mais il le trouvait trop obscur. Darius, roi de Perse, fut si charmé de ce même ouvrage, qu'il invita Héraclite de venir à sa cour, et lui écrivit à ce sujet une lettre très-obligeante; mais le philosophe le refusa brusquement, et lui fit une réponse très-incivile. Héraclite enseignait dans cet ouvrage que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde qui est fini; que ce monde a été formé par le feu, et qu'après divers changemens il reviendra en feu. Il prit une si grande aversion pour les hommes, qu'il vécut d'herbes au milieu des bêtes féroces. Cette manière de vivre lui donna une hydropisie dont il mourut à 60 ans, vers 500 ans avant J.-C. Il pensait que Dieu était un feu spirituel et intelligent, νοερὸν πῦρ. Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, qu'Henri-Etienne fit imprimer avec ceux de Démocrite, Timon, etc., 1573, in-8°, sous le titre de *Poesis philosophica*.

HERACLIUS, empereur romain, était fils d'un autre Héraclius, gouverneur d'Afrique et originaire de Cappadoce. Animé par les cris des peuples qui ne pouvaient plus supporter les tyrannies de Phocas, il aborda à Constantinople, défit les troupes du tyran, lui fit trancher la tête, et se fit couronner empereur avec sa femme Eudoxe par le patriarche Sergius en 610. Quelque temps après il offrit un tribut annuel à Chosroës II, roi de Perse, pour obtenir la paix; mais ce prince aima mieux continuer la guerre, et s'empara de plusieurs provinces et de Jérusalem en 615. Héraclius, consterné par tant de succès, lui demanda une seconde fois la paix; mais Chosroës ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renoncerait à la religion chrétienne, lui et tout son peuple. L'empereur, indigné d'une telle demande, leva une puissante armée, défit Chosroës, et le poursuivit jusque dans ses états, où Syroés, son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter pour mettre son cadet sur le trône, le fit mourir en prison. Héraclius fit la paix avec ce

nouveau roi en 628, et rapporta à Jérusalem la croix sur laquelle J.-C. a souffert la mort. Le patriarche Zacharie la reçut avec son clergé, l'adora et la montra au peuple. Telle est l'origine de la fête de l'exaltation de la sainte croix, que l'Église latine célèbre le 14 septembre. Héraclius tomba ensuite dans le monothélisme, et publia un édit fameux appelé l'Ectèse, en faveur de cette erreur. Il mourut d'hydropisie le 11 février 641, après un règne de 30 ans. Constantin son fils aîné lui succéda.

HERAULT (DIDIER), *Desiderius-Heraldus*, savant avocat au parlement de Paris, du 17e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont des notes sur l'Apologétique de Tertullien, sur Minutius Félix, sur Arnobe et sur Martial, des *Adversaria*, et plusieurs traités de droit. Il mourut en 1649; Hérault son fils fut ministre de l'église wallone à Londres, puis chanoine de Cantorbéry. On a de lui *Le pacifique royal en deuil*, contre la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre: c'est un recueil de sermons, qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de 20 autres sermons, qui ont été publiés sous le titre de *Pacifique royal en joie*.

HERAULT (RENÉ), né à Rouen le 23 avril 1691, commença par être avocat du roi au Châtelet de Paris, ensuite procureur-général du grand conseil, maître des requêtes et intendant de Tours. La cherté du pain, en 1725, causa une émeute à Tours, que M. Hérault vint à bout d'apaiser en faisant garnir les marchés. La même année il fut nommé lieutenant de police de Paris, et rendit à cette grande ville le même service qu'à Tours. Les citoyens qui vivaient alors jouirent de son administration ferme et éclairée; mais nous profitons actuellement d'un bienfait moins essentiel, mais infiniment utile, que nous lui devons. C'est lui qui a fait étiqueter les rues de Paris en 1728; il a aussi mis le guet sur un meilleur pied et multiplié les lanternes, qui ont encore été améliorées depuis. Il fut déchargé de la police en 1739, et nommé intendant de Paris. M. Hérault était conseiller d'état depuis 1730; il est mort le 2 août 1740. Sa fille aînée avait épousé M. Feydeau de Marville, qui lui a succédé dans la police et qui est mort doyen du conseil en 1787.

HÉRAULT (MAGDELEINE), fille d'un peintre de même nom, excellait à copier les tableaux des grands maîtres, et réussissait dans le portrait. Elle épousa en 1660 Noël Coypel, que vous pouvez voir à son article.

HERBELOT (BARTHÉLEMI D'), naquit à Paris le 4 décembre 1625, d'une bonne famille. Il fit plusieurs voyages en Italie, où Ferdinand II, grand duc de Toscane, conçut pour lui une estime singulière. D'Herbelot ayant coté les meilleurs manuscrits en langues orientales, d'une bibliothèque exposée en vente à Florence, et en ayant marqué le prix, à la prière du grand-duc, ce prince les acheta, et lui en fit présent. M. Colbert, informé du mérite de ce savant homme, le rappela à Paris, et lui fit donner par le roi une pension annuelle de 1500 livres. D'Herbelot avait eu auparavant une pension semblable de M. Fouquet, surintendant des finances: après la disgrâce de ce ministre, il devint secrétaire et interprète des langues orientales. Enfin M. le chancelier de Ponchartrain lui fit obtenir la chaire de professeur royal en langue syriaque, vacante par la mort de M. Dauvergne. Il mourut à Paris le 10 décembre 1695, à 70 ans. Son principal ouvrage est la *Bibliothèque orientale*, 1697, in-fol., livre d'une vaste érudition, qu'il avait commencé en Italie, et qu'il acheva en France. Il a aussi composé un Dictionnaire turc, persan, arabe et latin, et d'autres ouvrages qui auraient mérité de voir le jour.

HERBERAI DES ESSARTS (NICOLAS), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, est connu principalement par les traductions d'Amadis, *voy*. Chapuis, et de D. Flore de Grèce, in-fol. ou in-8°, etc.

HERBERT (ÉDOUARD), fameux écrivain anglais, habile ministre d'état, et grand homme de guerre, connu sous le nom de lord Herbert de Cherbury, naquit au château de Montgomery, dans le pays de Galles, en 1581, et fut élevé dans le collége de l'université d'Oxford. Jacques Ier l'envoya en ambassade vers Louis XIII, pour solliciter ce prince en faveur des réformés, assiégés

en diverses places. Le lord Herbert eut aussi de grands emplois sous Charles Ier. Il mourut en 1648, âgé de 67 ans, laissant deux fils et une fille. On a de lui 1° l'Histoire de la vie et du règne de Henri VIII, in-fol., ouvrage très-estimé des Anglais; 2° Les Traités *De veritate*, *De causis errorum*, *De Religione laici*, Londres, 1645, in-4°. Le premier traité a été traduit en français, 1639, in-4°. Ce sont les sources où ont puisé Hobes et Spinosa, ce qui a donné lieu à un ouvrage de Kortholt, *voy.* Kortholt; 3° *De religione gentilium*, Amsterdam, 1700, in-8°; 4° *De expeditione in Rheam insulam*, Londini, 1658, in-8°.

HERBERT (Georges), célèbre poète anglais de la même famille, né en 1597, a donné des poésies estimées, qui ont pour titre le Temple et le Ministre de la campagne. Il mourut curé de Bemmerson, près de Salisbury, en 1635.

HERBERT (Thomas), né à Yorck, était parent du comte de Pembrock, qui lui fournit le moyen de voyager en Asie et en Afrique. Il donna la relation de ses voyages, que Wicquefort a traduite en français, Paris, 1663, in-4°. Pendant les différends du roi avec le parlement, il prit le parti du dernier, que suivait le fils du comte de Pembrock, son protecteur. Les commissaires qui traitaient avec le roi pour la paix le forcèrent de renvoyer ses domestiques, et lui donnèrent M. Herbert pour valet-de-chambre du lit. Le spectacle d'un roi dans le malheur l'attacha à ce prince sans réserve; il ne le quitta qu'à la mort, et publia ses dernières Heures à la restauration: M. Wood les a insérées dans *Athenæ Oxonienses*. Il fut créé baronnet, et mourut le 1er mars 1682, à Yorck. *Voy.* Pembrock.

HERBERT (Claude-Jacques), citoyen recommandable par ses vues, mort à Paris sa patrie le 20 févier 1758, à 58 ans, a donné Essai sur la police des grains, avec un supplément, 1755 et 1757, 2 vol. in-12; Discours sur les vignes, 1756, in-12.

HERBINIUS (Jean), né à Birscheu, ville de Silésie, en 1633, voyagea beaucoup, et fit de grandes recherches sur l'histoire naturelle. Il mourut à Graudentz, petite ville de Prusse, le 14 février 1676, à 44 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages curieux et intéressans. Les principaux sont 1° *Terræ motûs et quietis examen*, in-12; 2° *Tragicomedia et ludi innocui de Juliano imperatore apostatâ, ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4°; 3° *Disputatio de paradiso, de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis, earumque principio*, Amsterdam, 1678, in-4°; 4° *Kiovia subterranea*, 1675, in-8°; 5° *De statu ecclesiarum augustanæ confessionis in Poloniâ*, Hafniæ, 1670, in-4°.

HERCULE, fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphytrion, et le plus célèbre des héros de l'antiquité pour sa valeur, naquit à Tyrinthe ou à Thèbes, dans la Béotie, vers 1350 avant J.-C. Suivant le fable, étant encore au berceau, il étrangla deux serpens que Junon avait envoyés pour le faire périr. Il eut en sa jeunesse, dans une seule nuit, des enfans des 50 filles de Thespis. Il devint ensuite fameux par les douze travaux qu'il eut à essuyer sous le roi Eurysthée, auquel il fut soumis par les ordres de l'Oracle. Le premier fut de tuer le lion de la forêt de Némée; il l'étrangla, et depuis en porta toujours la dépouille; le second de se défaire de l'hydre épouvantable de la forêt de Lerne; le troisième de prendre le sanglier de la montagne d'Erymante en Arcadie; le quatrième de prendre à la course sur le mont Menale une biche très-vite, qui avait des cornes d'or; le cinquième de détruire les harpies; le sixième de vaincre les amazones; le septième de nettoyer l'étable d'Augias; le huitième de dompter le taureau de Crète; le neuvième de vaincre Geryon; le dixième fut de prendre Diomède, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de la chair et du sang de ses hôtes, et de le donner lui-même à manger à ses propres chevaux; par le onzième il enleva les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardait; douzièmement enfin il enchaîna Cerbère, et délivra les femmes de Thésée et d'Admète. Hercule soutint encore le ciel sur ses épaules, pour soulager Atlas. Il surmonta le fleuve Acheloüs; fit mourir Busiris; étouffa à la lutte le géant Anthée; sépara les montagnes de Calpé et d'Abila; tua le brigand Cacus; dompta les Centaures; fit dresser des colonnes qui portent son nom, sur le

détroit nommé à présent Gibraltar: tua à coup de flèches l'aigle qui mangeait le foie de Prométhée, lié à un rocher sur le mont Caucase; et fit, selon la fable, une infinité d'autres actions héroïques. Mais comme il y a eu un grand nombre d'Hercules, les Grecs ont sans doute attribué à un seul les actions et les fables de plusieurs. Quoi qu'il en soit, les poètes racontent que Déjanire, l'une de ses femmes, voulant le détourner de la passion qu'il avait pour Iole, fille d'Euryte, roi d'OEchalie, lui envoya une chemise teinte du sang du centaure Nessus. Hercule ne l'eut pas plutôt vêtue, qu'il fut saisi de rage, et se brûla sur un bûcher. Il fut déifié après sa mort, et marié dans le ciel avec Hébé, pour apaiser la colère de Junon.

HERÉ (Emmanuel), chevalier de Saint-Michel, premier architecte du roi Stanislas, a donné les dessins de ses châteaux et de la place de Louis XV à Nancy. Il est mort à Lunéville, sa patrie, en 1763.

HERENTALS (Pierre), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, au 14e siècle, ainsi nommé parce qu'il était natif de Hérentals dans le Brabant, est auteur d'une *Chaîne sur les psaumes*, in-fol.; des Vies des papes Jean XXII, Benoit XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI et Clément VII, publiées en 1692 par M. Baluze, et de quelques autres ouvrages.

HERESBACH (Conrard), ainsi nommé parce qu'il était né à Héresbach, village du diocèse de Clèves, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il savait les langues latine, grecque et hébraïque, et les langues modernes, et mourut le 14 octobre 1576, à 67 ans. On a de lui l'Histoire de la prise de Munster par les anabaptistes, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8o; *Rei rusticæ libri 4*, *Spiræ*, 1595, in-8o; des Notes sur différens auteurs, et d'autres ouvrages estimés.

HERI (Thierri), chirurgien de Paris, se distingua dans le traitement des maladies vénériennes, qu'il étudia beaucoup en Italie. Ce fut lui qui perfectionna les frictions mercurielles. Il mourut en 1599, riche de 50 mille écus; il a laissé un livre du traitement de cette maladie, 1552 ou 1634, in-8o.

HERICOURT (Julien de), habile académicien de l'académie de Soissons et de celle des Ricovrati de Padoue, naquit à Soissons d'une famille noble, et fit ses études à Paris. Il occasionna l'établissement de l'académie de Soissons par les assemblées qu'il tenait chez lui, fut chargé de commissions importantes pour la cour, et mourut en 1704. On a de lui l'Histoire de l'académie de Soissons, en latin, imprimée à Montauban en 1688, in-8o. M. Louis d'Héricourt, habile avocat de Paris et son petit-fils, mort en 1753, est auteur du Traité des lois ecclésiastiques, mises dans leur ordre naturel, 1771, in-fol. On a encore de lui un Abrégé de la discipline de l'Eglise du père Thomassin, avec des Observations, in-4o; un Traité de la vente des immeubles, in-4o; et des OEuvres posthumes, 4 vol. in-4o.

HERISSANT (François-David), né à Rouen en 1724, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, de l'académie des sciences, et mourut en 1773. On trouve beaucoup de ses Mémoires dans ceux de l'académie. Son inclination pour l'anatomie et la botanique avait prévalu sur la destination de ses parens, qui voulaient en faire un homme de robe.

HERISSANT (Louis-Antoine-Prosper), fils d'un libraire, né à Paris le 27 juillet 1745, et docteur en médecine, mourut en cette ville le 10 août 1769. Il a fait paraître *Typographia carmen*, 1764, in-4o; Eloge de Gonthier d'Andernach, 1765, in-12; Bibliothèque physique de la France, 1770, in-8o. C'est le catalogue de tous les livres qui traitent de la physique de la France, qui sont répandus dans la *Bibliothèque de la France*, 5 vol in-fol.

HERITIER (Nicolas L'), poète français du 17e siècle, était neveu du célèbre garde des sceaux de Vair. Il fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes françaises, et obtint un brevet d'historiographe de France. Il se distingua par deux tragédies intitulées l'*Hercule furieux* et *Clovis*, et par ses petites pièces fugitives, dont on estime surtout celle qui

a pour titre *Le portrait d'Amaranthe*. Il mourut en 1680.

HERITIER DE VILLANDON (Marie Jeanne L'), fille du précédent, s'acquit beaucoup de réputation, non-seulement par son talent pour la poésie, mais aussi par la douceur de ses mœurs et par la noblesse de ses sentimens. Elle naquit à Paris en 1664, fut reçue de l'académie des jeux floraux de Toulouse en 1696, et de l'académie des Ricovrati de Padoue en 1697. Elle mourut à Paris en 1734. La plupart des ouvrages de mademoiselle l'Héritier sont mêlés de prose et de vers. Elle a fait aussi une traduction des Epitres d'Ovide, dont il y en a seize en vers français; *La tour ténébreuse*, contes anglais, in-12; *Les caprices du destin*, in-12.

HERLICIUS (David), philosophe, médecin et astrologue, naquit à Ceits en Misnie le 28 décembre 1557. Il publia en 1584 un Almanach qui eut un grand succès, et s'appliqua à ce genre d'ouvrage pendant 52 ans. Il tirait aussi les horoscopes; et comme il ne manquait pas d'esprit, il y apportait toutes les précautions imaginables pour n'être point exposé aux railleries qu'attire l'incertitude de cet art. Il prédit néanmoins que l'empire des Turcs serait bientôt détruit, dans son *Anti-Turcicus miles*; mais il subsiste encore. Herlicius enseigna les mathématiques, la philosophie et la médecine en Allemagne, et mourut à Stutgard le 15 août 1636, à 79 ans. Il avait été marié deux fois. On a de lui des Poésies et des Oraisons en latin, et un grand nombre d'ouvrages en allemand.

HERMAN DE RISWICK, hérésiarque hollandais, fut mis en prison en 1499; il en sortit après avoir abjuré ses erreurs; mais les ayant publiées une seconde fois, il fut brûlé en 1511. Il enseignait que les anges n'étaient pas créés de Dieu, que l'âme n'était pas immortelle; il niait l'enfer, et disait que la matière des élémens était éternelle. Il traitait J.-C. d'imposteur, et Moïse d'insensé.

HERMAN, *Hermanus Contractus*, célèbre moine de Richenou en Souabe, d'une illustre famille, fut surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avait eu les membres rétrécis. Il savait le latin, le grec et l'arabe, et mourut à Alesbusen en 1054. On a de lui une Chronique et divers ouvrages de piété dans la Bibliothèque des pères. C'est à lui qu'on attribue le *Salve regina*, l'*Alma Redemptoris*, et la prose *Veni sancte spiritus*. Cette dernière est plutôt d'Innocent III.

HERMAN, peintre. *Voy.* Suane-feld.

HERMAN (Paul), célèbre botaniste, natif de Halle en Saxe, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur en botanique à Leyde, où il mourut le 29 janvier 1695. On a de lui un Catalogue des plantes du jardin public de Leyde, 1687, in-8°; *Cynosura materiæ medicæ*, Argentinæ, 1726, 2 vol. in-4°; *Ejusdem continuatio à Boeclero*, 1729, in-4°; *Lugduno Batavæ Flores*, 1690, in-8°; *Paradisus Batavus*, 1705, in-4°; *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8°.

HERMANN (Jacques), savant mathématicien de l'académie de Berlin et associé de celle des sciences de Paris, naquit à Bâle le 6 juillet 1678. Il voyagea beaucoup et professa les mathématiques à Padoue et en Russie en 1724. De retour en son pays, il fut professeur en morale et en droit naturel à Bâle, et y mourut le 11 juillet 1733, à 55 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques. Les principaux sont 1° Défense des principes du calcul différentiel, contre Nieuwentyt, en latin, 1700; 2° un traité des forces et des mouvemens des corps, intitulé *De phoronomiâ, sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum*, 1724, in-4°; 3° un Traité *De novâ accelerationis lege; quâ gravia versùs terram feruntur, supposits motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti*; 4° *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum*; 5° *Solutio problematis de trajectoriis curvarum inveniendis*; 6° une Dissertation particulière sur les lois de la nature touchant les forces des corps et leur vraie mesure, etc.

HERMANT (Godefroi), très-savant docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Beauvais le 6 février 1617. M. Hermant devint chanoine de Beauvais en 1643, prieur de Sorbonne et recteur de l'université de Paris en 1646, et docteur en 1650. Il était très-habile dans l'histoire et la

discipline de l'église, et mourut subitement à Paris le 11 juillet 1690, à 74 ans, après avoir été exclu de la Sorbonne et de son chapitre, pour avoir refusé de signer le Formulaire. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages. Les principaux sont 1° les Vies de saint Athanase, 2 vol. in-4°; de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, 2 vol. in-4°; de saint Chrysostôme, in-4°, et de saint Ambroise, in-4°; 2° Quatre écrits pour défendre les droits de l'université de Paris contre les jésuites; 3° une traduction en français du Traité de la Providence, de saint Chrysostôme, in-12, et des ascétiques de saint Basile, in-8°; 4° des Extraits des Conciles, publiés après sa mort, sous le titre de *Clavis disciplinæ ecclesiasticæ, seu index universalis totius juris ecclesiastici*, 1693, in-fol. Les notes qu'on a ajoutées à cet ouvrage sont indignes de M. Hermant. Baillet a écrit sa vie, in-12.

HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, était né à Caen en 1650, et est mort en 1725. Il est auteur de l'Histoire des conciles, 4 vol. in-12; de l'Histoire des ordres religieux, 4 vol. in-12; de l'Histoire des hérésies, 4 vol. in-12; de l'Histoire des ordres militaires, in-12.

HERMAPHRODITE, fils d'Hermès et de Vénus, fut aimé de la nymphe Salmacis, qui obtint des dieux que leurs deux corps n'en fissent qu'un.

HERMAS, auteur ecclésiastique du 1er siècle, que saint Paul salue à la fin de l'Epître aux Romains, selon Origène, Eusèbe et saint Jérôme. On a de lui un livre écrit en grec, quelque temps avant la persécution de Domitien, arrivée en 95 de J.-C. Ce livre est intitulé *Le Pasteur*, parce qu'on y fait parler un ange sous la figure d'un pasteur. Le texte grec s'est perdu, mais la version latine qui nous en reste est très-ancienne et très-fidèle. Quelques pères ont regardé le Livre d'Hermas comme canonique. Il dit clairement, selon saint Athanase, que Dieu a créé de rien tout l'univers ἐκ τοῦ μὴ ὄντος, liv. 1., v. 1. On le trouve dans la Bibliothèque des Pères et dans Cotelier.

HERMÈS. *Voy.* Mercure Trismégiste.

HERMIAS, philosophe de Galatie, adoptait l'erreur d'Hermogène, sur l'éternité du monde. Il disait que Dieu et les âmes étaient matériels, mais d'une matière plus déliée que le corps; c'était la métaphysique des stoïciens accommodée aux dogmes des chrétiens. Le monde, selon lui, était l'enfer, et la génération des hommes, la résurrection. Ses sectateurs furent nommés hermianistes séleuciens.

HERMIAS, philosophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reste de lui une Raillerie des philosophes païens, ouvrage imparfait, imprimé à Bâle en 1553, réimprimé à Oxford, 1770, in-8°, avec l'*Oratio Tatiani ad Græcos*, et dans la Bibliothèque des Pères.

HERMILLY (Vaquette d'), né à Amiens en 1710, subsista avec peine de son travail et de sa place de censeur royal. Il mourut à Paris le 29 janvier 1778. On a de lui la traduction et des notes sur l'Histoire d'Espagne de Ferréras, 10 vol. in-4°, qui a eu peu de succès, par la nature de l'ouvrage, qui est terminé à Philippe II; la traduction du Théâtre espagnol de Feijoo, dont il a paru douze volumes: la morale répandue dans cet ouvrage n'a rien d'intéressant; l'Histoire de Majorque et Minorque, 1777, in-4°, brochure; la Bibliographie parisienne, ou Etat des livres qui paraissent à Paris dans l'année. Il en a paru cinq volumes, et il a fallu discontinuer par le peu de succès; une nouvelle traduction des nouvelles de Quévédo.

HERMINIER (Nicolas L'), habile théologien scolastique, docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, naquit dans le Perche le 11 novembre 1657. Il enseigna long-temps la théologie en particulier, et mourut le 6 mai 1735, à 77 ans. On a de lui un Cours de théologie scolastique en 7 vol. in-8°, et 3 vol. in-12 sur les sacremens. Son Traité de la grâce fit beaucoup de bruit, et fut censuré par quelques évêques.

HERMITE (Pierre L'), célèbre solitaire français, natif d'Amiens en Picardie, d'une famille noble, ayant fait un voyage dans la Terre-Sainte vers 1093, fut si touché de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens, qu'il demanda au patriarche de Jérusalem, nommé Siméon, des let-

tres pour le pape et pour les princes d'Occident, afin de les exciter à délivres les fidèles de l'oppression. Pierre l'Hermite porta d'abord au pape Urbain II les lettres du patriarche, et parcourut ensuite une grande partie de l'Europe, pour traiter en particulier avec les princes. Il sut si bien les persuader, et prêcha avec tant d'éloquence la guerre contre les infidèles, qu'il assembla en peu de temps de grandes armées : telle fut l'origine de la croisade. Godefroi de Bouillon, chef de la meilleure partie des croisés, voyant que Pierre l'Hermite était suivi d'une multitude infinie de petit peuple, lui en donna la conduite avec ordre de prendre les devans. Pierre divisa ses troupes en deux parties; il donna le commandement de la première à un brave gentilhomme français de ses amis, nommé Gautier *sans avoir* ou *sans argent*, parce qu'il n'avait point de bien; il se mit à la tête du reste, qui montait encore à plus de quarante mille hommes. Ces deux armées commirent de grands excès dans la Hongrie, et furent défaites par Soliman, proche de Nicée en Bithynie. Tel fut le succès de l'expédition de Pierre l'Hermite, qui ne réussit pas avec l'épée, comme il avait fait avec le bourdon. L'année suivante, 1097, il se trouva au siége d'Antioche : ennuyé des longueurs de ce siége, il voulut prendre la fuite; mais Tancrède le fit revenir et l'obligea par serment de ne point abandonner une entreprise dont il était le premier auteur. Pierre l'Hermite signala depuis son zèle pour la conquête de la Terre-Sainte. Il fit des merveilles au siége de Jérusalem en 1099, et fut grand-vicaire de cette ville en l'absence du nouveau patriarche. *Voy.* TRISTAN.

HERMOGÈNE, le premier et le plus célèbre architecte de l'antiquité, selon Vitruve, était natif d'Alanbada, ville de Carie. Il bâtit un temple de Diane à Magnésie, un autre de Bacchus à Tros, et fut inventeur de plusieurs parties de l'architecture. Il en avait composé un livre qui est perdu.

HERMOGÈNE, fameux hérétique du 2e siècle, contre lequel Tertullien, Origène et Théophile d'Antioche ont écrit. Il appliquait le stoïcisme au christianisme, disant que la matière était co-éternelle à Dieu, et qu'il en avait créé toutes les créatures. Il ne faut pas le confondre avec le rhéteur Hermogène, qui florissait aussi dans le 2e siècle, et dont il nous reste des livres en grec sur la rhétorique, avec les autres rhéteurs grecs, Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-fol. On dit qu'à vingt-quatre ans il oublia tout ce qu'il savait, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu, et d'une grandeur extraordinaire.

HERMOGENIEN, célèbre jurisconsulte, dont on a un Abrégé du droit en six livres, et un Recueil de constitutions ou lois de l'empire. Il florissait sous les enfans de l'empereur Constantin, au 4e siècle.

HERMOLAUS BARBARUS. *Voy.* BARBARO.

HERMONDAVILLE (HENRI DE), premier chirurgien de Philippe-le-Bel, fut disciple de Jean Pitard, premier chirurgien de saint Louis, et se rendit très-habile dans son art. Il enseigna à Montpellier et ensuite à Paris avec réputation. On ne sait en quel temps il mourut. On a de lui quelques Traités fort curieux qu'il composa vers 1306, et qui se trouvent en partie dans la bibliothèque des manuscrits de Sorbonne.

HERNANDEZ (FRANÇOIS), médecin de Philippe II, a publié l'histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique, en latin, Rome, 1651, in-fol., estimée et rare.

HERNANDEZ (PHILIPPE), mort en 1782, a fait beaucoup de traductions, entre autres celles de Roderic Randon, 1761, 3 vol. in-12; Voyage aux Indes de Grose, 1758, in-12. Il a travaillé au journal étranger, juin 1751 à décembre 1758, et janvier 1760 à octobre 1761, 39 vol. in-12.

HERO, fameuse prêtresse de Vénus à Sestos, demeurait près de l'Hellespont. Léandre, jeune homme d'Abydos, qui l'aimait, passait tous les soirs à la nage le bras de cette mer pour l'aller voir, étant dirigé par un flambeau qu'elle allumait sur une tour; mais s'étant noyé dans le trajet, Héro, ayant vu son corps sur le rivage, se jeta de désespoir dans la mer, et y périt.

HERODE-LE-GRAND ou L'ASCALONITE, naquit à Ascalon, 68 ans avant J.-C., d'Antipater, iduméen. Il eut d'abord le gouvernement de la Galilée, et suivit le parti de Cassius et de Brutus; mais après leur mort il se déclara pour Marc-Antoine, et fut fait tétrarque, puis gouverneur de la Judée, et enfin roi des Juifs, 34 ans avant J.-C. Il demeura paisible possesseur de ce royaume, 3 ans après la mort d'Antigone son compétiteur. Hérode épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule, et fit mourir Hyrcan son aïeul à 80 ans. Après la défaite d'Antoine à la bataille d'Actium, il alla trouver Auguste, qui était à Rhodes. Il fit tant par ses soumissions, que ce prince lui conserva le royaume des Juifs. De retour en Judée, 28 ans avant J.-C., il fit mourir Mariamne, pour laquelle il avait eu une passion extrême : il en conçut aussitot tant de désespoir qu'il en devint comme frénétique, et qu'il l'appelait souvent, comme si elle eût été encore vivante. C'est alors qu'il fit mourir tous ceux qui avaient quelque autorité parmi le peuple. Il montra néanmoins quelque humanité durant la peste et la famine qui arrivèrent vers ce temps-là, et fit fondre à cette occasion sa vaisselle d'argent pour nourrir les pauvres. Hérode rebatit le temple 19 ans avant J.-C.; mais il ternit la gloire de cet édifice en faisant élever un théâtre et un amphithéâtre pour célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur fut si charmé de cette action qu'il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. Hérode poussa alors sa reconnaissance jusqu'à l'impiété, et fit bâtir un temple à ce prince. Quelque temps après, il fit mourir ses deux fils, Alexandre et Aristobule, et ensuite son autre fils Antipater, qu'il avait eu étant encore homme privé. C'est à cette occasion qu'Auguste dit « qu'il valait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils. » Hérode fit ensuite brûler vifs Judas et Matthias, deux célèbres docteurs de la loi, et ordonna de mettre à mort dans le territoire de Bethléem et dans ses confins tous les enfans mâles au-dessous de l'âge de 2 ans, parce que les mages n'étaient pas retournés vers lui, après avoir adoré dans une crèche J.-C. le sauveur du monde. Enfin ce prince impie mourut rongé de vers, 3 ans, après la naissance de J.-C., à 71 ans, après en avoir régné 37. Il avait ordonné d'égorger toutes les personnes de qualité qu'il tenait en prison, aussitôt qu'il aurait rendu l'esprit, afin que chaque famille considérable de son royaume versât des larmes à sa mort; mais cet ordre inhumain ne fut point exécuté. Ce tyran eut des flatteurs et des enthousiastes qui le prirent pour le Messie. C'est ce qui donna lieu à la secte des Hérodiens. Archelaüs, Hérode-Antipas, et Philippe, ses fils, lui succédèrent.

HERODE-ANTIPAS, fils d'Hérode-le-Grand, fut tétrarque de Galilée après la mort de son père, par le jugement d'Auguste. Il répudia la fille d'Arétas, roi des Arabes, son épouse légitime, pour ravir Hérodiade, femme de son frère; ce qui alluma une longue guerre entre lui et Arétas, dans laquelle les Juifs furent souvent battus. C'est cet Hérode qui fit mourir saint Jean-Baptiste, par une complaisance criminelle pour Hérodiade, et qui renvoya J.-C. à Pilate; mais ses crimes ne demeurèrent pas impunis. Il fut relégué à Lyon par ordre de Caligula, et mourut misérablement en cette ville avec Hérodiade, environ l'an 40 de J.-C.

HÉRODE-AGRIPPA, *Voy.* AGRIPPA.

HERODE (TIBERIUS-CLAUDIUS-ATTICUS), surnommé l'Athénien, était né à Marathon, et s'appliqua à l'éloquence. Quoique la première fois qu'il harangua Adrien il fût resté court, il ne perdit pas courage; il devint fameux dans la Grèce et à Rome par le talent de faire des harangues sur-le-champ. Tite-Antonin, le regardant comme l'homme le plus éloquent de son siècle, le nomma maître d'éloquence de ses fils adoptés, Marc-Aurèle et Lucius-Vérus. Cet emploi le conduisit aux premiers honneurs, il fut consul en 143. Sur la fin de ses jours il se retira à Marathon où il mourut de consomption à 76 ans. On trouve quelques discours de lui dans les orateurs grecs d'Alde, 1513, 2 tom. in-fol., et dans ceux d'Etienne, 1575, in-fol.

HÉRODIADE ou HÉRODIAS, sœur

du roi Agrippa-le-Grand, et femme de Philippe, dernier fils d'Hérode-le-Grand, quitta son mari pour épouser Hérode-Antipas son beau-frère. C'est elle qui demanda la mort de saint Jean-Baptiste, parce qu'il s'opposait à son amour criminel. Elle mourut à Lyon vers l'an 40 de J.-C.

HÉRODIEN, célèbre historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, auprès des empereurs, et y composa son Histoire en huit livres, depuis la mort d'Antonin-le-Philosophe, jusqu'à Balbin et Maxime Pupien, que l'armée massacra pour élever le jeune Gordien sur le trône. Hérodien vivait dans le 3e siècle, sous le règne de Marc-Aurèle et des empereurs suivans. C'est de lui que nous apprenons les cérémonies de l'apothéose des empereurs romains. Son Histoire est écrite en grec et en beau style. Il y en a une belle traduction latine, par Ange Politien, et une excellente traduction française, par M. l'abbé Mongault, dont la meilleure édition est de 1745, in-12. L'édition grecque et latine la plus estimée est celle d'Oxford, 1699 ou 1704, in-8o. On a encore de lui un Livre de grammaire *De Numeris*, que l'on trouve avec la grammaire de Théodore d'Alde, 1495, in-fol.

HEROET DE LA MAISONNEUVE (ANTOINE), natif de Paris, était parent du chancelier Olivier. Ses talens pour la poésie le firent connaître de François Ier qui lui donna l'évêché de Digne. Il mourut à la fin de décembre 1568. On a de lui en vers français *La parfaite amie*; la traduction de l'Androgyne de Platon; *Complainte d'une dame nouvellement surprinse d'amour*, Troyes, 1542, in-8o, et avec les poésies de Borderie et autres, Lyon, 1547, in-8o. Il y traite de l'amour à la manière de Platon.

HERODOTE, le père de l'histoire profane, et le plus célèbre de tous les historiens grecs, était fils de Lixus et de Dryo. Il naquit à Halicarnasse dans la Carie, 484 ans avant J.-C. Il se retira dans l'île de Samos, et voyagea ensuite en Égypte, en Italie et dans toute la Grèce. Hérodote apprit dans ces voyages l'origine et l'histoire des nations, et en composa les neuf livres admirables qui nous restent de lui, donnés par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol., par Wesselingius, Amsterdam, 1763, in-fol., Glascou, 1761, 9 vol. in 8o: du Ryer l'a traduit en français, 3 vol. in-12. Les Grecs en firent tant de cas, lorsqu'il les récita dans l'assemblée des jeux olympiques, qu'ils leur donnèrent les noms des neuf muses, et qu'ils criaient partout lorsqu'il passait: « Voilà celui qui a si dignement chanté nos victoires, et célébré les avantages que nous avons remportés sur les barbares. » L'histoire d'Hérodote est écrite en dialecte ionique; son style est si clair, si facile, si persuasif, et il a tant de douceur, de charmes et de délicatesse, qu'il l'emporte sur tous les historiens. Nonobstant les critiques qu'on a faites d'Hérodote, il est constant que son ouvrage renferme ce qu'il y a de plus sûr dans l'histoire ancienne des différens peuples: il fonde la plupart des faits sur des témoignages certains, et à l'égard des autres, il a eu la bonne foi de dire qu'il ne les garantissait pas. En un mot Hérodote est entre les historiens ce qu'Homère est entre les poètes, et ce que Démosthènes est entre les orateurs. On lui attribue encore la *Vie d'Homère*, qui est à la fin de la neuvième muse; mais cet écrit est d'un auteur plus récent. *Voy.* ESTIENNE.

HÉROLD (JEAN), né à Hochsted en 1511, se maria à Bâle, et mourut après, 1566. On a de lui *Hæreseologia seu collectio theologorum ad confutationem hæreseon*, Bâle, 1556, in-fol.; une continuation de l'histoire de Guillaume de Tyr, imprimée avec; *De Germania*, dans Schardius; des notes sur Eugyppius.

HÉRON, nom de deux célèbres mathématiciens, l'un surnommé l'Ancien, natif d'Alexandrie, dont on a un livre traduit en latin, intitulé *Spiritalium liber*, 1575, in-4o: l'autre surnommé le Jeune, dont on a un traité de l'art et des machines militaires, 1572. On trouve ces ouvrages parmi les anciens mathématiciens, imprimés au Louvre, 1693, in-fol.

HÉROPHILE, célèbre médecin, obtint la liberté de disséquer les corps, encore vivans, des criminels condamnés à mort, ce qui lui fit donner le nom de bourreau par Tertullien. *Herophilus ille medicus aut lanius qui sexcentos exsecuit, ut naturam scrutaretur, qui homines odiit ut nosset.* l. de an., c. 10. Il poussa la science de l'a-

natomie fort loin, et guérit Phalaris d'une dangereuse maladie. Il vivait environ 570 ans avant J.-C. Cicéron, Pline et Plutarque parlent de lui.

HERRERA-TORDESILLAS (Antoine), historien espagnol, fut secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand historiographe des Indes, sous le roi Philippe II, qui lui donna une pension considérable pour l'obliger à travailler avec plus d'assiduité. Il mourut le 27 mars 1625, âgé d'environ 66 ans. On a de lui l'Histoire générale des Indes, en espagnol, 4 vol. in-fol., ouvrage curieux, mais un peu trop à l'avantage de sa nation; elle est traduite en français par Nicolas de la Coste, 3 vol. in-4°; Histoire de son temps, depuis 1554 jusqu'en 1598, 3 vol. in-fol., en espagnol, peu estimée.

HERRERA (Ferdinand de), célèbre poète espagnol du 16 siècle, natif de Séville, a principalement réussi dans le genre lyrique. Outre ses poésies, Séville, 1619, in-4°, on a de lui des notes sur Garcilaso de la Vega, la Vie de Thomas Morus, et une Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante.

HERRERA, nom de trois peintres qui ont beaucoup de réputation parmi les Espagnols, admirateurs des talens de leurs compatriotes. François Herréra, dit le Vieux, est mort à Madrid en 1656. François, son fils, est mort aussi à Madrid en 1685, à 65 ans. Ils peignaient l'un et l'autre l'histoire. Herréra le Roux, frère du dernier, mort jeune, peignait le grotesque.

HERRING (Thomas), docteur en théologie d'Oxfort, était né en 1693. Il fut successivement curé de différens endroits, chapelain de l'évêque d'Ely, chapelain du roi, doyen de Rochester, évêque de Bangor, archevêque d'Yorck et enfin de Cantorbéry, où il resta parce qu'il ne pouvait plus avancer. Il est mort le 13 mars 1757: il avait dépensé 6000 livres sterling à réparer les palais et jardins de Lambeth et de Croydon. On a publié depuis sa mort, en 1763, un volume de Sermons, qui tiennent lieu, en Angleterre, de vocation à l'épiscopat, comme ailleurs la naissance, et un volume de Lettres.

HERSAN (Marc-Antoine), célèbre professeur de rhétorique au collége du Plessis à Paris, et l'un des plus beaux esprits de son temps, était de Compiègne. Il enseigna successivement la seconde et la Rhétorique au collége du Plessis, et fut professeur d'éloquence au collége royal. Jamais personne n'eut plus de talens que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, et pour donner de l'émulation aux jeunes gens: il avait d'ailleurs toutes les qualités du cœur et une générosité extrême. Il eut la confiance de M. de Louvois, fit bâtir à Compiègne une très-belle école pour les pauvres enfans de la ville, et fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenait lieu lui-même, comme avait fait le célèbre Gerson à Lyon, et mourut à Compiègne dans les sentimens de la piété la plus tendre, en 1724, à plus de 72 ans. On a de lui en latin une excellente Oraison funèbre de M. Le Tellier, traduite par l'abbé Boquillon; plusieurs pièces de poésie en latin; des Pensées édifiantes sur la mort; et des Réflexions admirables sur le cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge. M. Rollin, l'un des disciples de M. Hersan, a inséré ces réflexions dans le tom. 2 de son Traité des études.

HERSENT ou HERSAN (Charles), docteur de Sorbonne, natif de Paris, fut chancelier de l'église de Metz, et fit beaucoup de bruit par ses écrits. Il publia en 1640, in-8°, le livre intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, dans lequel il prétendait que l'église de France était en danger de faire schisme avec Rome. L'édition originale de ce livre est fort rare; on la distingue de la contrefaçon à la page 7, lig. 15 et 16, où on lit *superiore* pour *superiorum*, et à l'arrêt du parlement qui a 12 pages, et seulement 11 dans la contrefaçon. Ce livre fut condamné par le parlement et par les évêques de la métropole de Paris, et fut parfaitement bien réfuté par Isaac Habert, dans son traité intitulé *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*. Charles Hersent est encore auteur de plusieurs autres ouvrages dont le principal et le plus important est un Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins, 1633, in-8°. Il avait été prêtre de l'Oratoire. Il mourut en Bretagne en 1660.

HERSILIE, fille de Tatius, roi des Sabins, fut enlevée par Romulus et devint sa femme: elle réunit ces deux

princes, et fut mise au rang des déesses après sa mort; les Romains lui dressèrent des autels sous le nom de Horta.

HERTIUS (Jean-Nicolas), célèbre jurisconsulte, natif d'Oberklée, près de Giessen, fut professeur en droit, chancelier de l'université de Giessen, et conseiller du landgrave. Il mourut le 18 septembre 1710, à 59 ans. On a de lui 1° *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4°; 2° *Commentationes et opuscula ad historiam et geographiam antiquæ Germaniæ spectantia*, 1713, in-4°; et d'autres ouvrages estimés.

HERVART (Barthélemi), issu d'une famille noble d'Augsbourg en Allemagne; devint intendant et contrôleur-général des finances en France, par les services importans qu'il rendit à Louis XIV. Il était de la religion prétendue réformée, et mourut conseiller d'état ordinaire en 1676, à 70 ans.

HERVÉ, célèbre archevêque de Reims au commencement du 10e siècle, se fit estimer de tout le monde par sa charité, par sa douceur et par son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il tint divers conciles, et mourut en 922, trois jours après avoir sacré malgré lui l'usurpateur Robert.

HERVÉ LE BRETON, ainsi nommé parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, fut le 14e général de l'ordre de saint Dominique en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne en 1323. On a de lui des Commentaires sur le Maitre des sentences; un Traité de la puissance du pape; un de l'éternité du monde; et une Apologie pour les frères prêcheurs.

HERVÉ, moine bénédictin du Bourg-Dieu, mort vers 1150, est auteur d'un Commentaire sur les Épitres de saint Paul, imprimé avec les OEuvres de saint Anselme; un Commentaire sur Isaïe, dans le Recueil du père Pez.

HERVET (Gentien), né à Olivet près d'Orléans en 1499, fut instruit dès son enfance dans les lettres grecques et latines, et devint précepteur de Claude de l'Aubespine, depuis secrétaire d'état. Hervey vint ensuite à Paris, où il travailla avec Edouard Lupset, anglais, à l'édition des OEuvres de Galien. Il suivit Lupset en Angleterre, et eut soin de l'éducation d'Artus Polus. De là il fut appelé à Rome par le cardinal Polus pour y travailler à traduire en latin les auteurs grecs. Hervet s'acquit l'amitié de ce cardinal et de tous les hommes illustres d'Italie. Il parut avec éclat au concile de Trente, fut grand-vicaire de Noyon et d'Orléans, et enfin chanoine de Reims. Il passa le reste de ses jours dans cette dernière ville, occupé à l'étude, et y mourut le 12 septembre 1584, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en français et en latin. Les principaux sont 1° des Traductions latines de plusieurs ouvrages des Pères; 2° deux Discours prononcés au concile de Trente, in-4°; l'un pour prouver qu'il ne faut point ordonner de clercs sans titre; l'autre, que les mariages des enfans de famille contractés sans le consentement des parens sont nuls; 3° plusieurs Traités de controverse, en français; 4° une Traduction française du concile de Trente, etc.

HERWART (Jean-Georges), chancelier de Bavière au commencement du 17e siècle, écrivit une Apologie pour l'empereur Louis de Bavière contre les faussetés de Bzovius. Il était issu d'une famille patricienne d'Augsbourg, et composa un ouvrage chronologique. *Chronologia nova et vera*, 1612 et 1626, 2 parties in-4°, et un autre livre fort singulier, qui a été publié par son fils Jean-Frédéric Herwart; il est intitulé *Admiranda ethnicæ theologiæ mysteria propalata*, 1626, in-4°. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Egyptiens, et qu'on les adorait sous des noms mystérieux. Il est étonnant que Vossius ne fasse aucune mention de ces deux livres curieux.

HERVEY, curé de Westonfayel et de Colingtree, dans la province de Northampton, était né en 1714. Il succéda à son père dans ses deux cures, et mourut en 1758; ses *Tombeaux et méditations* ont paru traduits en français en 1771, in-12, par MM. Peyron et Le Tourneur. Il est encore auteur de Remarques sur les lettres de Bolingbroke sur l'histoire, 1753, in-8°; de *Theron et Aspasie*, ou

dialogues et lettres sur différens sujets, 1755, 3 vol. in-8°.

HESBURNE (JACQUES), comte de Bothwel, fut soupçonné d'avoir eu part à l'assassinat de Henri lord Darnlei, époux de Marie, reine d'Ecosse; il eut le crédit de se faire absoudre, et la hardiesse d'enlever la reine et de l'épouser. La noblesse, craignant pour le fils de Marie, qui fut depuis Jacques Ier, roi d'Angleterre, leva des troupes contre la reine et contre lui. La reine ne fut pas la plus forte. Bothwel se sauva en Danemarck; il y fut mis en prison, et y mourut misérable au bout de 10 ans, en 1577.

HESHUSIUS (TILEMANUS), fameux théologien de la Confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de Tilemanus, naquit à Wesel, au pays de Clèves, en 1626. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes par son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut le 25 septembre 1588, à 62 ans, ayant eu plusieurs enfans. On a de lui des Commentaires sur les Psaumes, in-fol.; sur Isaïe, in-fol.; et sur toutes les Epîtres de saint Paul, in-8°; un Traité de la Cène et de la justification, in-fol.; *Errores quas romana Ecclesia furenter defendit*, Francfort, 1577, in-8°, et d'autres ouvrages.

HESICHIUS. *Voy.* HESYCHIUS.

HESIODE, très-célèbre poète grec natif d'Ascra en Boétie, devint, dit-on, poète en gardant les moutons par une faveur particulière des muses, dont il fut prêtre sur le mont Hélicon. Quelques auteurs le font plus ancien qu'Homère; d'autres son contemporain; et d'autres enfin assurent qu'il vécut long-temps après lui. Ce dernier sentiment parait le seul véritable, et il y a tout lieu de croire qu'Hésiode vivait environ cent ans après Homère, comme l'assure Porphyre. On raconte qu'Hésiode fut tué par les Locriens, qui le jetèrent dans la mer, mais que son corps ayant été porté jusqu'à terre par des dauphins, les coupables furent découverts et punis de mort. Quoi qu'il en soit de ce récit, qui a l'air d'une fable, il nous reste d'Hésiode deux poëmes : l'un, qui est le plus excellent, est intitulé *Les œuvres et les jours*. Il contient des préceptes pour l'agriculture; l'autre est la *Théogonie*, ou génération des dieux. On lui attribue encore un poëme intitulé *Le bouclier d'Hercule*; mais les habiles critiques conviennent qu'il n'est pas de lui. Cicéron recommande à Lepta d'apprendre Hésiode par cœur, et de l'avoir souvent à la bouche. Ce que l'on raconte du combat d'Homère et d'Hésiode est un conte fait à plaisir. Hésiode, en parlant de son combat poétique aux funérailles d'Amphidamas, ne nomme point le vaincu, et ne fait aucune mention d'Homère. Les éditions d'Hésiode, Amsterdam, 1667, in-8°, et 1701, 2 vol. in-8, se joignent aux auteurs *cum notis variorum*; mais la meilleure est celle d'Oxford, 1737, in-4°. On le trouve aussi dans les *Poetæ græci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. M. Bergier en a donné une traduction française dans son Origine des dieux, 1768, 2 vol. in-12.

HESNAULT (JEAN), poète français. *Voy.* HENAUT.

HESPÉRIDES, filles d'Hesper, fils de Japhet et frère d'Atlas, se nommaient Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse; elles avaient un jardin rempli de pommes d'or, gardé par un dragon qu'Hercule tua pour en cueillir.

HESSE-CASSEL (AMÉLIE-ELISABETH DE HANAU, veuve de Guillaume V, surnommé le Constant, landgrave de), célèbre héroïne du 17e siècle, qui par la fermeté de son courage et par la valeur de ses armes s'acquit une grande réputation. Elle se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, et fit rentrer Guillaume son fils dans les biens de ses ancêtres. Elle mourut couverte de gloire, le 8 août 1651. Il y a un grand nombre de princes illustres et belliqueux de la maison de Hesse. *Voy.* FRÉDÉRIC.

HESSELS (JACQUES), l'un des douze juges du conseil souverain établi par le duc d'Albe dans les Pays-Bas; il dormait toujours, et quand on le réveillait pour dire son avis, il répondait toujours *Ad patibulum*; il fut pendu lui-même à un arbre sans forme de procès, par ordre des gouverneurs de Gand, qu'il avait souvent menacés de faire pendre.

HESSELS (JEAN), habile docteur de Louvain, et l'un des plus savans théologiens de son siècle, naquit en 1522. Il professa la théologie avec ré-

putation dans l'abbaye du Parc, puis dans l'université de Louvain, et parut avec distinction au Concile de Trente. Il mourut d'apoplexie le 7 novembre 1566, à 44 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse; des Commentaires sur saint Mathieu, in-8°; la 1re à Thimothée, la 2e de saint Pierre et la 1re de saint Jean, in-8°, et un excellent Catéchisme, Louvain, 1695, in-4°, qui peut passer pour un corps de théologie dogmatique et morale. On remarque dans tous beaucoup d'érudition, un sage discernement et un jugement solide. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Léonard Hassels, et non pas Hessels, docteur et professeur de Louvain, mort au Concile de Trente le 5 janvier 1552. On a aussi de ce dernier quelques ouvrages.

HESYCHIUS, le plus célèbre des anciens grammairiens grecs qui nous restent, était chrétien, et selon quelques auteurs le même qu'Hesychius, patriarche de Jérusalem, mort en 609. Nous avons de ce célèbre grammairien un Dictionnaire grec qui, au jugement de Casaubon, est le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. C'est par ce Dictionnaire que l'on voit qu'Hesychius était chrétien et judicieux critique. Schrevelius en a donné une bonne édition en 1668, in-4°, avec des notes, mais la meilleure édition de ce célèbre grammairien est celle que Jean Alberti a donnée à Leyde en 1746 et 1766, 2 vol. in-fol. On trouve dans la Bibliothèque des Pères plusieurs ouvrages d'un Hesychius, prêtre.

HETZER (Louis), socinien, fit imprimer une Bible en allemand en 1529, in-fol.; elle fut supprimée à cause des erreurs qu'elle contenait, ce qui l'a rendue rare.

HEURNIUS ou VAN-HEURN (Jean), savant médecin, naquit à Utrecht le 25 janvier 1543, d'une famille obscure. Il devint magistrat d'Utrecht, ensuite professeur de médecine à Leyde, et recteur de l'université de cette ville, où il mourut le 11 août 1601, à 58 ans. On a de lui divers Traités touchant les maladies des différentes parties du corps; divers Commentaires sur les œuvres d'Hippocrate, et d'autres ouvrages, Lyon, 1658, in-fol., dont les principaux sont 1° Méthode d'étude, en latin, pour ceux qui s'appliquent à la médecine; 2° Traité des fièvres, in-4°; 3° Traité de la peste, in-4°; 4° *De l'épreuve de l'eau par ceux qui sont accusés de sortilége*; cette dissertation fit abolir cette épreuve par la cour de Hollande; etc. Othon Heurnius son fils fut aussi professeur de médecine à Leyde, et laissa *De barbaricâ philosophiâ*, Leyde, 1600, in-12.

HEVELIUS. *Voy.* l'article suivant.

HEVELKE, en latin *Hevelius* (Jean), échevin et sénateur de Dantzick, et célèbre astronome, naquit à Dantzick le 28 janvier 1611, d'un père qui était marchand. C'est lui qui découvrit le premier une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et qui fit diverses observations importantes sur les autres planètes; il découvrit encore plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma le Firmament de Sobieski, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. La femme d'Hevelius possédait aussi très-bien l'astronomie, et fit une partie des observations publiées par son mari. Il mourut le 28 janvier 1688, à 67 ans. On a de lui une excellente Sélénographie, 1673, in-fol., ou description de la lune, dans laquelle il a divisé cette planète en provinces, auxquelles il a donné des noms; *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol.; *Uranographia*, 1690, in-fol.; 2° une Description des instrumens dont il se servait dans ses observations, sous le titre *De Machina cœlestis*, 1647, in-fol., et d'autres ouvrages estimés. M. Colbert, pour récompenser son mérite, lui envoya une somme considérable au nom de Louis XIV, et lui fit ensuite une pension. La seconde partie du *Machina cœlestis*, Gedani, 1679, in-fol., est rare.

HEVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, a donné 1° Consultations sur la coutume de Bretagne, 1743, in-4°; 2° Questions sur les matières féodales, par rapport à la même coutume.

HEYLLEN (Pierre), habile docteur en théologie de l'église anglicane, né à Burford, dans le comté d'Oxford, le 29 novembre 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire et dans la théologie. Il

devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, et curé d'Alresford ; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, et accompagna ce prince jusqu'à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut le 3 mai 1663, dans la 63e année de son âge. On a de lui une Cosmographie, 1703, in-fol. ; une Exposition historique du symbole des apôtres, 1654, in-fol. ; la Vie de l'évêque Laud, in-fol. ; la Réformation de l'église d'Angleterre, 1674, in-fol. ; l'Histoire du Sabbat, in-4° ; celle des presbytériens, in-fol. ; l'Histoire des dîmes, in-4°, et d'autres ouvrages en anglais.

HEYWOOD (Jean), poète et agréable personnage du règne de Henri VIII. Ayant cessé d'espérer de voir rétablir en Angleterre la religion catholique qu'il professait, depuis l'avénement d'Elisabeth, se retira à Malines, où il est mort en 1565. Il a écrit des pièces de théâtre, Dialogues en vers, contenant les proverbes anglais, cinq cents Epigrammes, etc., 1556, in-4°. Il eut deux fils dont l'aîné, Ellis Heywood, voyagea en France et en Italie sous la protection du cardinal Pole. Il écrivit en italien *Il Moro*, Fiorenza, 1556, in-8°, et mourut à Louvain, la douzième année de son entrée chez les jésuites, en 1572. Son jeune frère, Jasper Heywood, entra aussi chez les jésuites, dont il fut provincial en Angleterre. Il est mort à Naples en 1597. Pendant son séjour en Angleterre, il a traduit trois tragédies de Sénèque et fait différentes poésies, 1573, in-4°.

HEYWOOD (Elise), fille d'un marchand de Londres, morte en 1756, à 63 ans, a fait, sur le modèle de l'Atlantis de Manley, la Cour d'Arimanie, la Nouvelle Utopie, la Spectatrice, 4 vol. ; Lettres pour les Dames, 2 vol. ; l'Heureux Enfant trouvé, 1 vol. ; Aventures de Nature, 1 vol. ; Aventures de Betsi, 4 vol. ; Jenny et Jemmy, 3 vol. ; l'Espion invisible, 2 vol. ; Homme et Femme, 2 vol. in-12. Dans sa jeunesse elle avait fait quelques pièces de théâtre qui n'ont pas eu de succès ; elle avait aussi joué sur le théâtre de Dublin en 1715.

HEYWOOD (Thomas), acteur et auteur dramatique du règne d'Elisabeth et du roi Jacques, a fait plus de deux cents pièces de théâtre dont il n'existe pas vingt-quatre. Toutes sont restées dans l'oubli.

HIARBAS. *Voy.* Didon.

HICDEN (Raoul de), bénédictin anglais, mort en 1363, a laissé une Compilation historique, estimée des Anglais, depuis Adam jusqu'en 1537, en sept livres, Londres, 1642, in-fol.

HICETAS, célèbre philosophe de Syracuse, croyait, au rapport de Théophraste cité par Cicéron, que le ciel, le soleil et les étoiles étaient en repos, et que c'était la terre qui était mobile, et qui, tournant sur son axe, nous causait les mêmes apparences que si le ciel tournait et qu'elle fût immobile. Copernic avoue que c'est ce passage de Cicéron qui lui a donné la première idée de son système. Diogène Laërce parle aussi d'Hicetas.

HICKES (Georges), né à Newsham, dans le comté d'Yorck, le 20 juin 1642, posséda plusieurs bénéfices, en dernier lieu le doyenné de Worcester qu'il perdit à l'avénement du roi Guillaume, parce qu'il refusa de lui prêter les sermens qu'il avait faits au roi Jacques. Il fut même un de ceux qui furent ordonnés secrètement évêques titulaires, mais sans bénéfice, par l'autorité du roi Jacques. Il est mort le 15 décembre 1715. Il est auteur d'un grand nombre de livres concernant la religion anglicane ; mais ce qu'il a fait de plus intéressant pour le monde littéraire est *Grammatica anglo-saxonica*, Oxford, 1689, in-4°, *Antiquæ litteraturæ septentrionalis thesaurus*, Oxford, 1705, in-fol., qui font partie de *Antiqua litteratura septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, six parties en 2 vol. in-fol.

HICKESIUS (Georges), savant allemand du 17e siècle, est connu par son ouvrage intitulé *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*, qui se trouve dans le livre *Antiqua litteratura septentrionalis*, Oxford, 1703 et 1705, 6 parties reliées ordinairement en 2 vol. in-fol.

HIDULPHE (Saint), HIDULPHE, HIDOU ou plutôt HIDULFE, naquit en Bavière, d'une maison noble. Il fut évêque ou coévêque de Trèves, et se retira dans le pays des Vosges en Lorraine, où il fonda l'abbaye de Moyen-Moutier, dont il fut le premier abbé.

Saint Hidulfe fut aussi abbé de Jointures, et mourut vers 707. Il y a une célèbre congrégation de bénédictins qui porte son nom, et dont le chef-lieu est à Verdun. *Voy.* COUR. Dans le *Thesaurus* de Martenne on trouvera sa vie.

HIERAX, philosophe égyptien et fameux hérétique de la fin du 3e siècle. Il condamnait le mariage, l'usage du vin et les richesses. Il soutenait que le paradis n'était pas sensible, que Melchisedech était le saint Esprit. Il comparait la substance du Verbe et celle du Père à une lampe à deux mèches, comme s'ils tiraient l'un et l'autre leur clarté d'une puissance mitoyenne.

HIERMIAS. *Voy.* JÉRÉMIE.

HIEROCLES, président de Bithynie, et gouverneur d'Alexandrie au 4e siècle, persécuta les chrétiens et écrivit contre eux sous le règne de Dioclétien. Il osa mettre les prétendus miracles d'Aristée et d'Apollonius de Tyane au-dessus de ceux de J.-C.; mais Lactance et Eusèbe firent voir le ridicule de cette comparaison. Hiéroclès, célèbre philosophe platonicien au 5e siècle, enseigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il composa sept livres sur la Providence et sur le destin, dont Photius nous a conservé des extraits par lesquels on voit qu'Hiéroclès pensait que Dieu a tiré la matière du néant et l'a créée de rien. Ils ont été imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in 8o, avec son Commentaire sur Pythagore. *Voy.* PYTHAGORE.

HIÉROME. *Voy.* JÉROME.

HIERON Ier, roi de Syracuse, était fils de Dinomène et frère de Gelon. Il succéda à celui-ci vers 478 avant J.-C., et se fit d'abord détester par ses violences et par son avarice; mais il se corrigea dans la suite par les entretiens qu'il eut avec Simonide, Pindare, Bacchylide et les autres savans de ce temps-là. Hiéron défit Thrasidé, roi d'Agrigente, et lui ôta sa couronne. Il remporta plusieurs fois le prix aux jeux olympiques et aux jeux pythiens; Pindare chanta ses victoires. Il rétablit la ville de Catane et y mourut après avoir régné près de 12 ans. Thrasibule son frère lui succéda.

HIÉRON II, roi de Syracuse, était fils d'Hiéroclès de la famille de Gelon. Il servit avec distinction sous Pyrrhus, qui lui donna des récompenses militaires. Après le départ de ce prince, Hiéron devint préteur et général des Syracusains. Il vainquit les Mamertins, et fut élu roi et général pour l'opposer aux Carthaginois. C'est en cette qualité qu'il continua la guerre contre les Mamertins: ceux-ci eurent recours aux Romains, et leur livrèrent la ville de Messine, 260 ans avant J.-C.; alors Hiéron fit alliance avec les Carthaginois, et ayant joint ses troupes aux leurs, il alla assiéger Messine; mais le consul romain Appius-Claudius le vainquit et défit les Carthaginois. Ces défaites obligèrent Hiéron de s'en retourner à Syracuse; Appius l'y suivit et assiégea la ville. Alors Hiéron, voyant les forces des Carthaginois affaiblies, fit sa paix avec les Romains, et leur donna depuis des marques de son amitié dans toutes les guerres qu'ils eurent avec les Carthaginois. Il mourut après un règne glorieux et florissant de 54 ans, âgé de plus de 94. C'était un prince doué des plus belles qualités. Il était doux, sage, prudent, ami des gens de lettres et le père de ses sujets. Il avait composé des livres d'agriculture, qui se sont perdus. Hiéronyme son petit-fils lui succéda, mais il se comporta si mal que l'on conspira contre lui et qu'on le tua. Sa mort fut suivie de celle de tous ceux de la race d'Hiéron.

HIÉROPHILE, médecin célèbre pour avoir enseigné son art à une fille nommée Agnodice. *Voy.* AGNODICE.

HIGGONS (THOMAS), épousa la veuve du comte d'Essex, dont il fit l'oraison funèbre, en 1656, et se remaria à la fille de sir Bévil Greenville. Il fut plusieurs fois élu membre du parlement, et obtint une pension de 500 livres sterling pour les services qu'il rendit à la couronne dans la vente de Dunkerque. Il est mort le 24 novembre 1691. Ses ouvrages sont le Panégyrique du roi, 1660, in-fol.; l'Histoire d'Isouf Bassa, 1684.

HIGGONS (BÉVIL), jeune fils du précédent, est auteur d'un poëme intitulé *Le Généreux Conquérant*, 1702, in-4o; d'un Poëme sur la paix d'Utrecht; de Remarques sur l'Histoire de Burnet, 1727, in-8o.

HIGHMORE (JOSEPH), peintre anglais, né à Londres le 13 juin 1692,

s'est d'abord occupé de l'anatomie, qu'il avait apprise de M. Chéselden, et qui l'employa pour les planches de son ouvrage. Il a fait les portraits de la cour et de plusieurs grands de l'Europe dans ses voyages. Il a aussi dessiné les figures de Paméla, Clarisse, Grandisson, et est mort le 3 mars 1780. On a de lui plusieurs ouvrages, Examen critique des tableaux de Rubens, in-4°; Pratique de la perspective, d'après les principes de Taylor, 1763, in-4°; Remarques sur la recherche des beautés de la peinture de M. Webb's, en deux petits volumes in-12.

HILAIRE (Saint), originaire de l'île de Sardaigne, et diacre de l'église romaine, fut employé par saint Léon dans les affaires les plus importantes, et lui succéda le 21 novembre 461. Hilaire condamna les hérésies d'Eutichès et de Nestorius, et confirma les conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcédoine. Il tint un concile à Rome en 465, et mourut le 21 février 468. Il nous reste de lui onze Epitres et quelques Décrets. Simplicius lui succéda. Il ne faut pas le confondre avec Hilaire, diacre de l'église romaine, qui souffrit beaucoup pour la foi vers 354, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des lucifériens, et tomba en diverses erreurs. On lui attribue les Commentaires sur les Epitres de saint Paul, qui se trouvent dans les œuvres de saint Ambroise, et les questions sur l'ancien et le nouveau Testament qui sont dans saint Augustin.

HILAIRE (Saint), évêque de Poitiers, lieu de sa naissance, et célèbre docteur de l'église, quitta le paganisme et embrassa la religion chrétienne avec sa femme et sa fille. Il fut ordonné évêque de Poitiers, quelques années avant le concile de Béziers, tenu en 356, d'où il fut exilé en Phrygie, par les artifices de Saturnin d'Arles, qui était arien. Il fut ensuite mandé au concile de Séleucie en 359, et y défendit la foi avec tant de force contre les ariens, qu'ils le firent renvoyer en France. Saint Hilaire y arriva en 360. Il tint plusieurs conciles pour la défense du concile de Nicée, dénonça en 364 à l'empereur Valentinien, Auxence, évêque de Milan, qui était arien, et mourut en 367 ou 368. Les saints pères font de lui les plus magnifiques éloges. Saint Jérôme l'appelle le Rhône de l'éloquence latine, *latinæ eloquentiæ Rhodanus*, par allusion à son style qui est en quelque sorte rapide comme le cours du Rhône. La meilleure édition de ses œuvres est celle des Bénédictins en 1693, in-fol. Ses principaux ouvrages sont 1° les douze livres de la Trinité; 2° le Traité des synodes; 3° trois écrits à l'empereur Constance; 4° des Commentaires sur saint Mathieu et sur une partie des psaumes. C'est sans aucun fondement qu'on lui attribue le *Gloria in excelsis*, le *Te Deum* et le *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, aussi bien qu'une lettre et une hymne adressées à sa fille Apre. Le marquis Scipion Maffei a donné à Véronne en 1730 une nouvelle édition augmentée des œuvres de saint Hilaire.

HILAIRE D'ARLES (Saint), fut élevé à Lerins par saint Honorat, et lui succéda dans l'évêché d'Arles vers 429. Il présida à plusieurs conciles et à celui d'Orange en 444, où Chélidoine fut déposé. Cette déposition renouvela la querelle entre les églises d'Arles et de Vienne. Chélidoine en appela au pape saint Léon, qui cassa tout ce que saint Hilaire avait fait. Ce saint évêque mourut le 5 mai 449. On a de lui des Homélies sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, dans la Bibliothèque des Pères; une exposition du Symbole, qui est perdue; la vie de saint Honorat, son prédécesseur, Paris, 1578, in-8°, et dans Surius, ouvrage estimé; et d'autres opuscules, avec saint Vincent de Lerins, Rome, 1731, in-4°, et dans le saint Léon du père Quesnel.

HILARION (Saint), célèbre instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit à Tabathe près de Gaza, vers 291. Il embrassa la religion chrétienne à Alexandrie, et alla trouver saint Antoine dans le désert. Il retourna ensuite dans son pays. Son père et sa mère étant morts, il distribua son bien aux pauvres, et alla se cacher dans un désert. Saint Hilarion établit un grand nombre de monastères dans la Palestine et dans la Syrie, et passa dans l'île de Chypre, où il mourut en 371, à 80 ans. Saint Jérôme a écrit sa vie.

HILDEBERT DE LAVARDIN,

ainsi nommé parce qu'il était né en ce lieu, fut disciple de Bérenger, puis de saint Hugues de Cluni. Il succéda à Hoël dans l'évêché du Mans en 1097, et fut transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Il mourut en 1134. On a de lui un grand nombre de Lettres très-bien écrites pour son temps, sur des points importans de morale, de discipline et d'histoire, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et que le père Beaugendre, bénédictin, donnés au public en 1708, in-fol., à l'exception de deux pièces que M. Baluze publia en 1715 dans le 7e vol. de ses *Miscellanea*.

HILDEBRANT. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HILDEBRANT (JOACHIM), célèbre théologien allemand, naquit à Walckenried le 10 novembre 1623. Après avoir fait de bonnes études, il devint professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helmstadt, puis surintendant général à Zell, où il mourut le 25 octobre 1691. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont *De priscæ et primitivæ Ecclesiæ sacris publicis, templis et diebus festis*; *De precibus veterum christianorum*; *Rituale orantium*; *Ars benè moriendi*; *De nuptiis veterum christianorum*; *De natalitiis veterum sacris et profanis*; *Theologia dogmatica*; *Vita æterna ex lumine naturæ ostensa*; *Sacra publica veteris ecclesiæ*; *Hierarchia veteris ecclesiæ*; *Primitivæ ecclesiæ offertorium pro defunctis*; *De veterum concionibus*; *De religiosis et eorum ordinibus*, etc.

HILDEFONSE (SAINT). *Voy.* ILDEPHONSE.

HILDEGARDE (SAINTE), célèbre abbesse du mont Saint-Ruper, ordre de Saint-Benoît, naquit à Spanheim en 1098. Elle s'acquit une grande réputation par ses révélations et par ses miracles, fut extrêmement estimée des papes, des empereurs, des évêques et des princes d'Allemagne, et mourut en 1180, étant la première abbesse de l'abbaye du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin. On a des Lettres de cette sainte, et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères; *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol.; et trois livres de Révélations, Cologne, 1566, in-4o.

HILDEGONDE (SAINTE), vierge de l'ordre de Citeaux au 12e siècle, naquit près de Nuitz, au diocèse de Cologne. Son père, voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les Croisés. Son père étant mort sur mer, sainte Hildegonde continua son voyage sous le nom de Joseph; elle demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonang près d'Heidelberg, y fut reçue sous le nom de Joseph, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle était fille.

HILDUIN, célèbre abbé de Saint-Denis en France, au 9e siècle, sous le règne de Louis-le-Débonnaire et de Lothaire son fils, s'est rendu méprisable par son attachement pour Lothaire, et pour avoir violé plusieurs fois le serment de fidélité qu'il avait prêté à l'empereur Louis, chaque fois qu'il se réconciliait avec ses enfans. Il est le premier qui ait confondu saint-Denis, évêque de Paris, avec saint Denis l'Aréopagite, dans sa vie de saint Denis intitulée *Areopagitica*, Paris, 1565, in-8o, et dans Surius.

HILL (JOSEPH), ministre anglais au 17e siècle, augmenta le Dictionnaire grec de Schrevelius de 8,000 mots, et le fit imprimer à Londres en 1676, in-4o. Cette édition est très-estimée.

HILL (AARON), poète anglais, né le 10 février 1685, suivit le lord Paget dans son ambassade à Constantinople en 1700. Il visita l'Egypte, la Palestine, et revint en 1703. Il fit ensuite le tour de l'Europe avec Guillaume Wentworth, et en 1709 il publia son premier poëme intitulé *Camille*, et sa tragédie d'*Alfred*. En 1710, il devint entrepreneur de l'opéra de Hay-Market, pour lequel il fit l'opéra de *Renaud*, qui eut un grand succès parce que ce fut le premier que fit Handel en Angleterre. Il continua à composer des poésies et des pièces de théâtre, et mourut le 8 février 1749. Ses Œuvres ont 4 vol. in-8o.

HILL (JEAN), savant anglais, né en 1716, fit son apprentissage dans l'apothicairerie. La botanique et la pharmacopée furent ses principales études. Il est mort en novembre 1775. On a de lui une Histoire naturelle, 3 vol. in-fol. ; Supplément au Dictionnaire de Chambers; Dissertation sur les sociétés royales, in-4° ; Système de botanique.

HILLEL L'ANCIEN, célèbre juif, natif de Babylone, d'une illustre famille, se distingua par son savoir et par ses talens. Il fut fait président du sanhédrin de Jérusalem, et sa postérité eut cette dignité pendant dix générations. Hillel forma une école fameuse, et eut un grand nombre de disciples. Il soutint avec zèle les traditions orales des juifs, contre Schammaï son collègue, qui voulait qu'on s'en tint littéralement au texte de l'Ecriture sainte, sans s'embarrasser des traditions. Cette dispute fit un très-grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la *Mischne*. Il peut même en être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs juifs, il rangea le premier les traditions judaïques en six *Sedarim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du texte sacré, et on lui attribue une ancienne Bible manuscrite qui porte son nom, et qui est en partie avec les manuscrits de Sorbonne. Hillel est appelé Pollion par Joseph. Il florissait environ 30 ans avant J.-C.; et mourut dans un âge très-avancé.

HILLEL LE NASI ou LE PRINCE, autre fameux juif, qui était arrière-petit-fils de Judas Hakkadosh ou le Saint, auteur de la *Mischne*. Ce dernier Hillel vivait au 4e siècle. Il composa un cycle vers 360, et fut un des principaux docteurs de la *Gemare*. Le plus grand nombre des écrivains juifs lui attribuent l'édition correcte du texte hébreu, qui porte le nom d'Hillel, et dont nous avons déjà parlé dans l'article précédent. Il y a eu plusieurs autres écrivains juifs nommés Hillel.

HILPERT (JEAN), savant théologien luthérien, natif de Coburg, fut professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim. Il mourut le 10 mai 1680, à 53 ans. On a de lui 1° *Disquisitio de prœadamitis* contre La Peytère, 1656, in-4°; 2° *Tractatus de pœnitentia;* 3° *Disputatio de Judæorum flagellandi ritibus*, in-4° ; 4° *De gloriâ templi posterioris*, in 4°; 5° *Explicatio psalmi secundi*, in-4°; 6° *Hebræorum philosophia adversùs Judæos;* 7° *De agapis;* 8° *De perseverantiâ sanctorum.*

HIMÈRE, fils de Lacédémon, fut si pénétré de douleur d'avoir commis un inceste sans le savoir, qu'il se jeta dans le Marathon, fleuve de Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé Eurotas.

HINCKELMAN (ABRAHAM), né à Dobeln, ville de Misnie, le 2 mai 1652, fut ministre luthérien à Hambourg, où il prit un parti moyen entre les ennemis et les partisans de son confrère Horbius, qui avait publié un ouvrage de Poiret sur l'éducation des enfans, qu'on taxa d'hétérodoxie. Il mourut de chagrin de l'exil de son confrère, le 11 février 1695. Il est le premier qui ait publié l'Alcoran de Mahomet en arabe sans traduction latine, Hambourg, 1694, in-4° ; *Testamentum et pactiones initæ inter Muhammedem et religionis christianæ cultores, arabicè et latinè*, 1690, in-4° ; beaucoup d'ouvrages philologiques sur la Bible.

HINCKLEY (JEAN), docteur en théologie, né dans le comté de Warwick en 1617, est mort le 13 avril 1691. Il est auteur de Sermons et d'une Instruction sur le mariage, 1657, in-8° ; *Fasciculus litterarum*, 1680, in-8°.

HINCMAR, célèbre archevêque de Reims, et l'un des plus savans hommes de son siècle, avait été religieux de Saint-Denis en France. Il fut élu à la place d'Ebbon en 845, et fit paraître beaucoup de zèle pour les droits de l'Eglise gallicane. Hincmar s'acquit un grand crédit à la cour et dans le clergé, et en abusa pour parvenir à ses fins. Il condamna Gotescalc, fit déposer Hincmar, évêque de Laon, son neveu, et mourut à Epernay en 882, où il s'était sauvé en litière à cause des Normands. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages dont la meilleure édition est celle du père Sirmond, en 1645, in-fol., 2 vol. Ce qu'Hincmar a écrit de saint Remi de Reims et de saint Denis de Paris se trouve dans Surius, et n'est pas dans cette édition.

On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans les conciles du père Labbe, et dans le concile de Douzi, 1558, in-4°.

HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices et ses violences contre son clergé occasionnèrent le concile de Verberie, où Charles-le-Chauve le fit accuser; un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le concile de Douzi en 871; il y était accusé de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. Il fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, et aveuglé. Un autre évêque fut ordonné en sa place : il fut cependant réhabilité en 878, et mourut peu après. On trouve ses défenses dans l'histoire du concile de Douzi, 1658, in-4°.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement, sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin il voulut se placer sur le trône; mais Justinien dompta ce parti, et fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope et Probus, en 1527.

HIPPARCHIE, femme de Cratès, fut tellement charmée des discours de ce philosophe cynique, qu'elle voulut l'épouser à quelque prix que ce fût. Elle était recherchée par un grand nombre de jeunes gens, nobles, riches et de bonne mine; mais elle ne voulut entendre parler que de Cratès, et déclara à ses parens que si on ne la mariait point avec lui elle se poignarderait. Cratès fit tout ce qu'il put pour la détourner de ce dessein : il lui représenta sa pauvreté, lui montra sa bosse, étala par terre son bâton, sa besace et son manteau, et lui dit : « Voilà l'homme que vous aurez et les meubles que vous trouverez chez lui; songez-y bien, vous ne pouvez pas devenir ma femme sans mener la vie que notre secte prescrit. » Hipparchie s'écria aussitôt que ce parti lui plaisait infiniment; elle prit l'habit et l'équipage des cyniques, s'attacha tellement à Cratès qu'elle rôdait partout avec lui; elle l'accompagnait dans les festins, et suivait tellement les dogmes de la secte, qu'elle ne faisait aucun scrupule de lui rendre le devoir conjugal au milieu des rues. Elle avait composé quelques ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Elle eut de Cratès un fils nommé Pasiclès. Elle était native de Moronée, ville de Thrace, d'une famille noble, et florissait sous Alexandre-le-Grand.

HIPPARQUE. *Voy.* PISISTRATE.

HIPPARQUE, célèbre astronome grec, et l'un des plus savans mathématiciens de l'antiquité, natif de Nicée, florissait sous les règnes de Ptolomée Philometor et de Ptolomée Evergetes, entre l'an 168 et 129 avant J.-C. Il découvrit le premier le mouvement particulier des étoiles fixes d'Occident en Orient; et M. Rohault s'est trompé lorsqu'il a dit que cet astronome ne connaissait point ce mouvement. Pline parle souvent d'Hipparque avec de grands éloges; il l'appelle le confident de la nature, *Consiliorum naturæ particeps*, et il le met au nombre de ces génies sublimes qui, par la prédiction des éclipses, firent connaître qu'il ne fallait point s'étonner de ces phénomènes. Il l'admire d'avoir passé en revue toutes les étoiles, de les avoir comptées, et d'avoir marqué la situation et la grandeur de chacune. Il ne nous reste des ouvrages d'Hipparque que son Commentaire sur les phénomènes d'Aratus. Le père Petau l'a traduit en latin, et en a donné une bonne édition dans son *Uranologiæ*, Paris, 1650, in-fol.

HIPPIAS. *Voy.* PISSISTRATE.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité, et l'un des plus grands hommes qui aient paru dans le monde, naquit dans l'île de Coos, l'une des Cyclades, vers 460 avant J.-C. On dit qu'il descendait d'Esculape par Héraclide son père, et d'Hercule du côté de Praxitée sa mère. Il était disciple d'Hérodique de Sicile. Ayant rassemblé les observations de ses ancêtres et les siennes, il publia le premier un corps de médecine qui a été admiré jusqu'ici de tous les savans. Hippocrate ne fait pas moins paraître de probité que de science dans ses ouvrages. Il rendit aux Grecs les plus grands services durant une peste qui se fit sentir du côté de l'Il-

lyrie, et qui affligea toute la Grèce. On assure qu'il avait prédit cette peste, et qu'on lui rendit à cette occasion les mêmes honneurs qu'à Hercule. Une maladie contagieuse infestant la Perse, le roi Artaxercès fit offrir à Hippocrate tout ce qu'il désirerait, afin de l'attirer chez lui pour remédier aux ravages qu'elle faisait; mais le médecin lui fit réponse qu'il se garderait bien d'aller donner du secours aux ennemis des Grecs. Il mourut 356 ans avant J.-C., à 104 ans. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celle de Foësius, en grec et en latin, Genève, 1657, 2 vol. in-fol.; celle de Vanderlinden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint à la collection des auteurs *cum notis variorum*; et celle que Chartier a donnée avec Galien, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. *Voy.* Duret. Les aphorismes, les pronostics, et tout ce qu'il a écrit sur les symptômes des maladies, passent avec raison pour des chefs-d'œuvre. Son dialecte est ionien. « Il est certain, dit Clifton, qu'il ne fit jamais usage que de peu de remèdes, et que des plus simples. » Thessale et Dracon ses fils, Polyde son gendre, et Dexippe son principal disciple, lui succédèrent et pratiquèrent la médecine après lui avec réputation.

HIPPODAMIE, fille d'OEnomaüs, roi d'Elide, fut recherchée en mariage par tous les princes de la Grèce, à cause de son extrême beauté; mais son père ayant appris de l'oracle qu'il serait un jour mis à mort par son gendre, il déclara qu'il ne l'accorderait qu'à celui qui pourrait le vaincre à la course. OEnomaüs vainquit et tua les treize premiers princes qui se présentèrent, Pelops, le quatorzième, ayant corrompu Myrtile, cocher du roi, fit rompre au milieu de la course le chariot d'OEnomaüs, qui se tua, laissant Hippodamie et son royaume à Pelops, qui donna son nom à tout le Péloponèse. *Voy.* Briseis.

HIPPOLYTE, prince grec, fils de Thésée et d'Antiope, âmazone, ayant été accusé d'inceste par Phèdre sa belle-mère, pour n'avoir pas répondu à sa passion, fut chassé et maudit par son père. Il périt en se retirant de Trezène, les chevaux de son char, effrayés à la vue d'un monstre marin, l'ayant renversé et mis en pièces à travers les rochers. Euripide et Racine ont tiré de cette fable le sujet d'une très-belle tragédie.

HIPPOLYTE (Saint), évêque et martyr, après être devenu célèbre dans l'Eglise par ses écrits, versa son sang pour la foi de J.-C. vers 230, sous l'empire d'Alexandre Sévère. Il est constant qu'il avait composé un grand nombre d'ouvrages estimés des anciens; mais il n'est pas certain que ceux qui nous restent sous son nom et qu'on lui attribue soient de lui. Quoi qu'il en soit, Fabricius en a donné une belle édition en grec et en latin en 1716 et 1718, 2 vol. in-fol. On en trouve quelques-uns dans la Bibliothèque des Pères.

HIPPOMÈNE. *Voy.* Atalante.

HIPPONAX d'Ephèse, célèbre poète grec, vers 540 ans avant J.-C., inventa les vers ïambiques appelés scazons, et se fit chasser d'Éphèse, d'où il alla s'établir à Clazomène. Il était si mordant par ses satires, que deux sculpteurs habiles, Bupalus et Athenis, ayant fait sa figure la plus laide et la plus ridicule qu'il leur avait été possible, il lanca contre eux des vers si foudroyans, que le bruit courut qu'ils s'étaient pendus de dépit; mais Pline prouve que ce bruit était faux. Les poésies d'Hipponax se sont perdues.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, et son successeur, fit alliance avec David, et fournit à Salomon des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Il régna 60 ans, environ 1000 ans avant J.-C., laissant Baleazar son fils pour lui succéder.

HIRE (Étienne la), fameux capitaine. *Voy.* Vignole.

HIRE (Laurent de la), excellent peintre, naquit à Paris en 1606, d'Étienne de la Hire, bon peintre, qui fut son maître. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation par son tableau du martyre de saint Barthélemy, qu'il fit pour l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. On voit un grand nombre d'autres tableaux de ce peintre dans plusieurs églises de Paris. Il mourut dans cette ville en 1656.

HIRE (Philippe de la), fils du précédent, naquit à Paris le 18 mars 1640, et fut d'abord destiné à la même pro-

fession que son père. Il apprit le dessin, la perspective et la gnomonique, et alla ensuite en Italie pour se perfectionner dans son art ; mais étant à Venise, son goût se décida entièrement pour la géométrie et les mathématiques. De retour à Paris, il s'appliqua uniquement à ces sciences. M. de la Hire fut envoyé avec M. Picard par M. Colbert en Bretagne et en Guienne, pour travailler à une carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes. Il mesura la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du Bastion de Risban, jusqu'au château de Douvres en Angleterre, et continua du côté du nord de Paris, en 1693, la fameuse Méridienne commencée par M. Picard. Il était bon dessinateur et habile peintre de paysage. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1678, et fut long-temps professeur dans l'académie d'architecture. Il mourut le 21 avril 1718, à 78 ans, laissant des enfans. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages, les principaux sont 1° *Nouveaux élémens des sections coniques*, in-12; 2° un grand Traité des sections coniques, 1685, in-fol. en latin ; 3° des Tables astronomiques en latin, 1702, in-4° ; 4° L'*École des arpenteurs*, 1692, in-12; 5° un *Traité de mécanique*, 1695, in-12 ; 6° un *Traité de gnomonique*, 1698, in-12 ; 7° plusieurs ouvrages imprimés dans les mémoires de l'académie des sciences, etc. On dit qu'il ne passa jamais devant un moulin à vent sans ôter son chapeau, pour faire honneur à celui qui en est l'inventeur. Philippe de la Hire son fils exerça la médecine avec succès, et fut aussi de l'académie des sciences. Il faisait son amusement de la peinture, et mourut à Paris en 1719, à 42 ans.

HIRNHEIM (Jérôme), religieux prémontré, fut abbé de la maison de son ordre au Mont-de-Sion à Prague, dite en langue du pays Strahow. Il aimait les sciences, et employa tous ses soins pour les faire fleurir dans les couvens de son ordre pendant qu'il était vicaire-général. Il est mort le 27 août 1679, à 44 ans. Il y a un livre de lui, imprimé à Prague en 1676, in-4°, qui est rare ; il est intitulé *De typho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso tumore tractatus brevis, idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus*.. Il y réfute le Traité d'Agrippa, *De vanitate scientiarum*. Il veut qu'on ait un sincère amour de la vérité, et l'attention de ne jamais séparer la piété de la science. Cette doctrine a apprêté à rire à quelques modernes qui n'ont pas vu que c'est la même doctrine que celle du commencement de l'*Imitation*, qu'ils regardent avec trop de dédain pour la lire.

HISCHAM-BEN-ABDAL-MELEK, dixième calife de la race des Ommiades, succéda à son frère Jesid II. Ce prince faisait des dépenses prodigieuses, et pour y satisfaire il s'emparait injustement du bien de ses sujets. Il mourut en 743, après un règne de 19 ans.

HISPANIOLUS. *Voy*. Spagnoli.

HOADLY (Benjamin), prélat d'un rare mérite, était né à Westerham en Kent, le 14 novembre 1676. Après avoir occupé de petits bénéfices, il devint évêque de Bangor et successivement d'Héréford, de Salisbury et de Winchester, c'est-à-dire depuis un évêché de 1200 livres sterling jusqu'à un de 7400 livres sterling, dont il s'est contenté jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1761. Il a écrit sur des matières théologiques ; le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est, dans le style, la longueur des périodes. Ses ouvrages sont en 3 vol. in-fol.

HOADLY (Benjamin), fils aîné du précédent, né à Londres le 10 février 1706, fut médecin du roi, et mourut le 10 août 1757. Il est auteur d'une Lettre sur les organes de la respiration, 1740, in-4° ; Expériences électriques, 1756, in-4° ; une comédie, *Le mari méfiant*, 1747, in-8°.

HOADLY (Jean), frère du précédent, entra dans l'état ecclésiastique et ne manqua pas de bénéfices ; s'il ne s'était pas plus occupé de poésie que de théologie, il aurait pu parvenir aux premières dignités ; mais il n'a fait que des pièces de théâtre, et donné l'édition des Œuvres de son père. Il est mort le 16 mars 1776. On trouve dans la collection de Dodsley quelques poésies de lui.

HOBBES ou HOBES (Thomas) en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, naquit à Malmesbury le 5 avril 1588, d'un père qui était ministre. Il fut gouverneur du fils

aîné de Guillaume Cavendish, comte de Devonshire, avec lequel il voyagea en France et en Italie. Il traduisit Thucydide en anglais, et publia cette traduction en 1628, afin de faire voir à ses compatriotes dans l'histoire des Athéniens les désordres et les confusions du gouvernement démocratique. Hobbes fit plusieurs voyages en France. Il composa le Traité du citoyen, ouvrage qui fit beaucoup de bruit à cause des maximes pernicieuses qu'il renferme contre la saine politique et la religion. Hobbes, au jugement de Descartes, y suppose tous les hommes méchans, ou il leur donne sujet de l'être, et y étend le pouvoir de la monarchie au-delà de ses justes bornes. Peu de temps après il enseigna les mathématiques au prince de Galles, qui avait été contraint de se retirer en France, et il donna tout le reste de son temps à composer son *Leviathan*. Ce livre excita tout le monde contre lui. Hobbes fut alors contraint de se retirer en Angleterre. Il alla demeurer chez le comte de Devonshire, où il passa le reste de ses jours à l'étude et à la composition de ses ouvrages. Charles II ayant été rétabli en 1660, lui témoigna une estime particulière, et lui donna une pension. Il mourut à Hardwick chez le comte de Devonshire, le 4 décembre 1679, à 91 ans. Hobbes, si l'on en croit l'auteur de sa vie, *voy.* Aubrey, aimait sa patrie; il était fidèle à son roi, bon ami, charitable, officieux. On dit qu'il avait peur des fantômes et des démons. Les principaux de ses ouvrages sont 1° *De cive*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1647, in-12. Sorbière le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649, in-12; 2° son *Leviathan*, imprimé à Amsterdam chez Blacu en 1668, avec un Appendix, et ses autres OEuvres philosophiques, Amsterdam, 1663, en 2 vol. in-4°, etc. Il s'est aussi occupé de la poésie en traduisant Homère en vers anglais, 1675 et 1677, in-8°; *De mirabilibus Pecci*, 1678, in-8°; poëme latin sur un château voisin de Derby.

HOBERG (Wolfgang-Helmhard de), né en Autriche en 1612, et mort à Ratisbonne en 1688, s'est fait un nom par ses ouvrages, et surtout par ses *Georgica curiosa.*

HOBURG (Christian), théologien luthérien mystique, avait des sentimens particuliers qui ne le firent accueillir d'aucune secte, pas même de Labadie et de Bourignon; il finit cependant ses jours à Altona, parmi les anabaptistes, à qui il prêchait à condition de ne pas se conformer à leurs cérémonies. Il mourut le 29 octobre 1675, à 68 ans, étant né le 23 juillet 1607 à Lunebourg. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres d'une Théologie mystique, 1656, in-8°; d'une Théologie du cœur, 1676, in-8°; *Pia desideria*, 1683, en quatre langues; *Postilla evangeliorum mystica*, 1696, in-fol., etc.

HOC (Louis-Pierre Le), médecin de la faculté de Paris, né à Rouen, mort le 27 août 1769, n'était pas partisan de l'inoculation de la petite-vérole, comme on peut le voir dans son *Avis sur l'inoculation*, 1763, in-12; et dans son *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Il a raison pour les particuliers qui n'ont pas besoin de risquer leur vie pour une maladie qui peut ne leur pas venir, et que l'inoculation n'empêchera pas absolument de revenir. Ses adversaires ont raison pour le général, parce qu'on meurt rarement de l'inoculation, et que la petite-vérole revient rarement une seconde fois.

HOCHSTETTER (André-Adam), célèbre théologien et docteur luthérien, naquit à Tubinge le 13 juillet 1668. Après avoir fait de bonnes études dans les principales universités d'Allemagne, il devint successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubinge, pasteur, sur-intendant et recteur de l'académie de Tubinge, où il mourut le 27 avril 1717. Ses principaux ouvrages sont 1° *Collegium puffendorfianum*; 2° *De statu naturali*; 3° *De officiis erga defunctos*; 4° *De festo expiationis et Hirco Azazel*; 5° *De Conradino ultimo ex Suevis duce*; 6° *De rebus Elbengensibus*; 7° *De pretio redemptionis, etc.* Il ne faut pas le confondre avec Philippe Hochstetter, habile docteur en médecine, mort en 1635, dont on a *Rararum observationum medicinæ centuriæ duæ*

HOCHSTRAT (Jacques), fameux dominicain, ainsi nommé, parce qu'il était natif de Hooghstraten, village du

Brabant, entre Anvers et Berg-op-Zoom, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec le célèbre Reuchlin, fut obligé de donner une rétractation des injures qu'il avait dites contre le comte de Névenat, et fut l'un des premiers qui écrivirent contre Luther. Erasme et tous les savans en font un portrait très-désavantageux. « Il exhortait le pape, dit Maimbourg, de n'employer contre Luther que le fer et le feu, pour en délivrer au plus tôt le monde.» Il mourut à Cologne le 11 janvier 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, dans lesquels il fait paraître plus de zèle et d'emportement que de science. Quelqu'un lui fit cette sanglante épitaphe.

Hic jacet Hochstratus viventem ferre patique
Quem potuère mali, non potuère boni.
Crescite ab hoc taxi, crescant aconita sepulchro.
Ausus erat, sub eo qui jacet, omne nefas.

Cependant Aubert Le Mire dit qu'on aurait parlé avec plus de vérité si l'on eût dit tout le contraire.

Hic jacet Hochstratus : viventem ferre patique
Quem potuère boni, non potuère mali.

HOCQUINCOURT. *Voy.* MONCHY.

HODGES (NATHANAEL), médecin anglais, servit à Londres pendant la peste de 1665, et s'acquit la confiance des bourgeois. Il ne laissa pas d'être emprisonné par de malheureuses circonstances, et de mourir en prison en 1684. On a de lui *Apologie de la médecine et des medecins*, 1660, in-8°; *Pestis londinensis narratio*, 1672, in-8°.

HODGSON (JEAN), fut chargé de l'éducation de plusieurs seigneurs, et devint curé. Il était de la société des Antiquaires, parce qu'il avait aidé M. Webb, dans son Traité des anciennes monnaies. Il passa dans l'île des Barbades en 1759, et mourut en revenant en 1760. On trouve quelques poésies de lui dans les recueils de son temps.

HODY (HUMFREI), savant professeur royal en langue grecque à Oxford, dont on a une bonne Dissertation latine contre l'histoire d'Aristée, un Traité *De bibliorum textibus originalibus*, Oxford, 1705, in-fol., et d'autres ouvrages estimés, fut chapelain des archevêques de Cantorbéry, Jean Tillotson et Thomas Tenison. Il mourut étant archidiacre d'Oxford, le 20 janvier 1706, à 47 ans. Le plus curieux de ses ouvrages est une histoire en latin des illustres grecs qui ont rétabli en Europe l'étude de la langue grecque et des humanités. Samuel Jebb l'a fait imprimer à Londres en 1742, in-8°, avec la vie de Hody.

HOE (MATHIAS), fameux ministre luthérien, né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe. L'empereur lui donna onze mille écus pour avoir persuadé à l'électeur d'accéder à la paix de Prague, et l'avoir empêché de s'unir aux protestans. C'était un esprit brouillon et emporté, qui se déchainait également contre les catholiques et contre les calvinistes. Il mourut à Dresde le 4 mars 1645 : sa femme lui avait donné dix enfans. On a de lui un Commentaire sur l'Apocalypse, Leipsick, 1671, in-fol., et d'autres ouvrages.

HOESCHELIUS (DAVID), bibliothécaire d'Augsbourg, et l'un des plus savans hommes de son temps, naquit à Augsbourg le 11 avril 1556. Il enseigna long-temps en cette ville dans le collége de Sainte-Anne, dont il fut recteur en 1593. Il mourut à Augsbourg le 20 octobre 1617. On a de lui 1° un excellent Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque d'Augsbourg, dont la meilleure édition est de 1675, in-4°, Reiserus y a joint les manuscrits latins ; 2° Notes sur les livres d'Origène contre Celse et sur la Bibliothèque de Photius ; une traduction de Procope, avec des notes et un grand nombre d'autres ouvrages.

HOFFMAN (FRÉDÉRIC), fils d'un médecin de Halle dans le duché de Magdebourg, y professa lui-même la médecine avec un très-grand succès. Il fut un des premiers professeurs en médecine de l'université de Halle, fondée en 1694. L'électeur de Brandebourg le fit son premier médecin, et il suivit en cette qualité quatre princes de cette maison. L'académie des curieux de la nature et celle de Pétersbourg le mirent au nombre de leurs membres. Enfin il mourut comblé de gloire le 12

octobre 1742, âgé de 83 ans, laissant un fils de même nom et de même profession que lui. Ses ouvrages ont été imprimés en 1748, 6 tom. in-fol. Il y a un premier supplément, 2e édition, 1754, en deux parties, un second en 3 vol.; le tout se relie en 6 ou 7 vol.

HOFFMANN (Maurice), né à Furstemberg en 1622, fut professeur en médecine à Altdorff, et mourut en 1698; il avait été marié trois fois, et a laissé plusieurs enfans. Ses ouvrages sont *Altdorfideliciæ hortenses*, 1677, in-4°; *Appendix ad catalogum plantarum hortensium*, 1691, in-4°; *Deliciæ silvestres*, 1677, in-4°; *Florilegium Altdorfinum*, 1676, in-4°, etc.

HOFFMANN (Jean-Maurice), médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altdorff, mourut à Anspach en 1727, à 74 ans, laissant trois filles. Il a continué les *Deliciæ hortenses altdorfinæ* de son père, 1703, in-4°; il a donné *Acta laboratori chimici altdorfini*, 1719, in-4°; *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4°.

HOFMAN (Daniel), ministre luthérien, surintendant et professeur de théologie à Helmstad, vers la fin du 16e siècle, s'opposa à la formule de concorde proposée par Jean André, et se fit chef d'une secte qui prétendait qu'il y avait des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie. On a de lui quelques ouvrages de controverse, dont quelques-uns sont contre Bèze. Il ne faut pas le confondre avec Melchior Hofman, fanatique du 16e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir beaucoup fait parler de lui, ni avec Gaspard Hofman, habile professeur de médecine à Altdorf, né à Gotha en 1572, et mort en 1649. On a de ce dernier plusieurs ouvrages de médecine.

HOFMAN (Jean-Jacques), habile professeur en langue grecque à Bâle, est auteur d'un Dictionnaire historique et universel, en latin, dont la meilleure édition est celle de Leyde en 1698, 4 vol. in-fol. Il a encore publié ses poésies latines en 1686; une Histoire des papes en latin, 1687, 2 vol.; *Historia Augusta*, Amsterdam, 1687, in-fol. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706.

HOFMANSWALDAU (Jean-Chrétien de), conseiller impérial et président du conseil de la ville de Breslaw, où il était né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses poésies allemandes, dans lesquelles il a si heureusement réuni ce que les poètes latins, français, italiens, allemands et flamands ont de meilleur. Il a aussi traduit en vers allemands le *Pastor fido* de Guarini, et le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut le 18 avril 1679, à 63 ans.

HOGARTH (Guillaume), peintre anglais mort à Londres en 1765, négligea les perfections de son art pour peindre dans le genre familier des espèces de comédies qui ont une exposition, des développemens et une Catastrophe. Il aussi fourni des dessins pour les *Voyages de la Motraye*, pour *l'Ane d'or*, *Cassandre*, *Hudibras*, *Milton*, etc. Enfin il est auteur d'un livre anglais, intitulé *Analyse de la beauté*, Londres, 1753, in-4°. Hogarth était marié et n'a pas eu d'enfans.

HOLBEN ou HOLBEIN (Jean), peintre célèbre du 16e siècle, natif de Bâle, s'acquit en peu de temps une grande réputation, ce qui ne le tira point de la pauvreté où le plongèrent sa débauche et sa prodigalité. Erasme et le jurisconsulte Amerbach eurent pour lui une estime particulière, et l'aidèrent de leurs libéralités. Holben passa en Angleterre par le conseil du comte d'Arondel, et alla demeurer chez le chancelier Morus, auquel Erasme l'avait recommandé. Deux ans après, Morus le présenta au roi Henri VIII: ce prince en fit beaucoup de cas, et le retint à sa cour. Holben fit encore un voyage à Bâle, et mourut à Londres en 1554. On estime surtout entre ses ouvrages une Cène en toile collée sur bois, la danse de la mort sur les murs du cimetière de Bâle, et les portraits de Charles-Quint, d'Erasme, de Froben et d'Holben lui-même. Il ne travaillait que de la main gauche; son coloris est vigoureux, ses carnations vives; ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux; on lui reproche seulement d'avoir mal jeté ses draperies.

HOLBERG (Louis), né à Bergen en Norwége en 1681, comme bien d'autres savans, eut à lutter contre l'indigence, pour suivre son inclination

à étudier; il trouva cependant moyen, par quelques ouvrages historiques oubliés, par quelques préceptorats, non-seulement de subvenir à ses besoins, mais même de visiter Londres, Paris, Rome, Amsterdam et Oxford, jusqu'à ce qu'étant devenu assesseur du consistoire de l'université de Copenhague il put passer le reste de sa vie dans l'aisance, et suivre son goût librement. Il écrivit un poëme qu'il intitula *Pierre Pors*, du nom du héros, dans lequel il se flattait d'imiter le *Lutrin*; mais il approcha plus de Scarron que de Boileau. On vit paraître aussi de lui plusieurs comédies sur des objets communs, rendus d'une manière encore plus commune, qui ne laissèrent pas d'avoir du succès, et de flatter la vanité de leur auteur. Les circonstances lui étaient favorables. En 1722 il n'y avait pas encore de théâtre en Danemarck; on résolut d'en élever un, et M. Holberg se présenta pour faire des pièces danoises. On a traduit en français quatre de ses pièces, ***Le Potier d'étain politique***, ***Lucrèce***, ou ***La Journalière; La Mascarade; Henri et Pernille***. Il s'en est fallu de beaucoup qu'elles aient été aussi applaudies en France qu'en Danemarck. Son Théâtre a 7 vol. et contient 35 pièces. Il a composé aussi un grand nombre d'ouvrages historiques, dans lesquels il mit plus de recherches et de critique que dans les premiers, tels qu'une histoire de Danemarck, 1732, 33 et 35, 3 vol. in-4°; Histoire de Bergen; Conjectures sur la décadence des Romains, où il essaie de réfuter M. de Montesquieu; des Pensées morales, traduites par M. Desroches, 1754, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages ayant augmenté sa fortune, il aspira au titre de baron, et l'obtint en 1747. Il mourut à Copenhague le 27 janvier 1752, à 71 ans. L'académie de Sora lui doit son rétablissement; il lui légua environ 210,000 livres tournois. Cette académie est destinée à élever des jeunes gens nobles. Ainsi la noblesse de Danemarck n'eut pas lieu de regretter de l'avoir agrégé parmi elle.

HOLCOLT ou HOLKOT (Robert), fameux théologien du 14e siècle, natif de Northampton, entra dans l'ordre de saint Dominique, et mourut en 1349. On a de lui un Commentaire sur le Maître des sentences, 1497, in-fol., et d'autres ouvrages.

HOLDEN (Henri), habile théologien, natif d'Angleterre, après avoir enseigné dans plusieurs universités, vint à Paris, et y fut reçu docteur de Sorbonne en 1646. Il s'acquit beaucoup de réputation par sa probité et par ses ouvrages, et mourut en 1662. On a de lui un livre composé en latin, intitulé l'*Analyse de la foi*, in-12, qui est excellent, et qui comprend en peu de mots toute l'économie de la religion. On trouve à la fin de ce livre un petit Traité du schisme; des Notes marginales, courtes et judicieuses, sur le Nouveau Testament, imprimées à Paris, chez Savreux, en 1660, 2 vol. in-12; quelques Lettres sur des sujets importans.

HOLDER (Guillaume), philosophe anglais, né dans le comté de Nottingham, était de la société royale, chanoine de Saint-Paul, et aumônier du roi; il est mort à Londres le 24 janvier 1697. On a de lui les Élémens du langage, 1669, in-8°; Principes naturels de l'harmonie, 1694, in-8°; la Comparaison du mois lunaire avec l'année solaire, 1694, in-8°; des Mémoires dans les transactions philosophiques.

HOLDSWORTH (Edouard), fit l'éducation de plusieurs jeunes gens, et voyagea avec eux. Il est mort le 30 décembre 1747, à 59 ans. On trouve un poëme de lui dans le tome V de la Collection de Dodsley; Remarques et Dissertations sur Virgile, 1768, in-4°.

HOLIDAI (Barten), théologien anglais, né en 1593, eut à souffrir de la perte de ses bénéfices pendant le protectorat de Cromwel, et est mort à Eissey le 2 octobre 1661. Ses ouvrages sont *Philosophiæ polito-barbaræ specimen*, 1633, in-4°; la traduction de Perse et Juvénal, dont il y a une belle édition avec figures, Oxford, 1673, in-fol.; *Survey of the World*, poëme en deux livres, 1661, in-8°; le Mariage des arts, 1630, in-4°.

HOLINSHED (Raphael), prêtre et historien anglais; sa Chronique, qui parut d'abord en 1577, 2 vol. in-fol., reparut en 1587, en 3. Dans cette seconde édition, on a retranché quelques phrases injurieuses à la reine Elisabeth, qui ont été réimprimées à part.

il est mort à Brancote, dans le comté de Warwick, en 1593.

HOLKER (Jean), fut d'abord simple manufacturier de Manchester; mais ayant pris le parti du prétendant, il fut mis en prison à Carlisle. Il fut assez heureux pour s'en sauver et pour passer en France, où il entra dans les troupes irlandaises. Il y mérita la croix de Saint-Louis; et, ayant été réformé, il demanda son retour en Angleterre. N'ayant pu l'obtenir, il établit à Rouen des manufactures de coton et de laine, dans le genre de celles de Manchester; opération qui réussit si bien, qu'il obtint la place d'inspecteur-général des manufactures de France. Il est mort à Rouen le 18 avril 1786.

HOLLARD (Venceslas), habile graveur de paysages, d'animaux, d'insectes et de fourrures, naquit à Prague en 1607. Son œuvre est très-considérable, et n'est estimée que dans la partie où il excellait.

HOLLERIUS. *Voy.* Houllier.

HOLOFERNE, fameux général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, après avoir ravagé un grand nombre de provinces et jeté la consternation partout, alla assiéger la ville de Béthulie avec une puissante armée, afin d'obliger les Juifs de se soumettre à Nabuchodonosor; mais Judith lui trancha la tête dans sa tente après un grand festin, vers 634 avant J.-C. Après cette généreuse action, les Assyriens prirent la fuite, et leur camp fut pillé par les Israélites.

HOLSTENIUS (Luc), était d'Hambourg. Il s'acquit une grande réputation en France par sa science et par sa probité, et alla ensuite à Rome auprès du cardinal François Barberin, qui le fit nommer chanoine de l'église de Saint-Pierre, puis garde de la bibliothèque du Vatican. Holstenius fut envoyé en 1655 au-devant de la reine de Suède, et reçut sa profession de foi à Inspruck. Il mourut à Rome le 2 février 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberin, auquel il laissa ses livres, lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui plusieurs Dissertations, et d'autres ouvrages dans lesquels on remarque un jugement solide, une critique exacte et beaucoup de pénétration; ses Notes sur Etienne de Bisance sont jointes à cet auteur, 1684, in-fol. On a imprimé de lui *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Aug. Vind., 1759, 6 vol. in-fol.

HOLYOAKE (François), en latin *De Sacrâ Quercu*, né dans le comté de Warwick, fut curé de Sautham, souffrit beaucoup pendant la guerre civile, à cause de son attachement au roi, et mourut le 13 novembre 1653. Il est enterré à Sainte-Marie de Warwick. On a imprimé de lui des Sermons, 1610, in-4°; mais son principal ouvrage est un Dictionnaire latin étimologique, 1633, in-4°, c'est la quatrième édition. Son fils, nommé Thomas, eut aussi quelques bénéfices, et mourut le 10 juin 1675, à 59 ans. Il avait travaillé au dictionnaire de son père, et son travail a paru en 1677, in-fol.

HOMBERG (Guillaume), naquit à Batavia le 8 janvier 1652, de Jean Hombert, gentilhomme saxon, qui y était allé pour faire fortune, et revint en Europe avec son père, qui alla faire sa résidence à Amsterdam. Guillaume Homberg fut reçu avocat en 1674, à Magdebourg, où il s'appliqua à l'étude de la physique expérimentale. Quelque temps après il voyagea en Italie, apprit la médecine, l'anatomie et la botanique à Padoue, étudia à Bologne, et apprit à Rome l'optique, la peinture, la sculpture et la musique. Il voyagea ensuite en France, en Angleterre et en Hollande, se fit recevoir docteur en médecine à Wittemberg, visita les mines de Saxe, de Bohême, de Hongrie et de Suède, et revint en France. M. Colbert, instruit de son mérite, lui fit des offres si avantageuses, qu'il le détermina à se fixer à Paris. M. Homberg, déjà fort connu par ses phosphores, par une machine pneumatique de son invention, plus parfaite que celle de Guericke, par ses microscopes, et par ses découvertes en chimie, fut reçu de l'académie des sciences en 1691, et eut le laboratoire de cette académie. M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, le prit ensuite auprès de lui en qualité de physicien, lui donna une pension et le plus superbe laboratoire que la chimie ait jamais eu, et le fit son premier médecin en 1704. M. Homberg épousa en 1708 Marguerite Dodard, fille du célèbre M. Dodard, et mourut en de grands sentimens de

piété et de religion le 24 septembre 1715. Il avait fait abjuration de la religion prétendue réformée en 1682. On a de lui un grand nombre d'écrits savans et curieux dans les Mémoires de l'académie des sciences et dans plusieurs journaux.

HOME (David), ministre protestant, issu d'une famille très-distinguée d'Écosse, étant venu en France, fut d'abord attaché à l'église réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau dans l'Orléanais. Il s'acquit l'estime de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui le chargea de pacifier les différends entre Tilenus et Du Moulin, touchant la justification, et même, s'il était possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe en une seule et même doctrine, et sous une unique confession de foi. Mais ce projet échoua. On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est *Davidis Humii apologia Basilica, seu Machiavelli ingenium examinatum, etc.*, 1626, in-4°. On a aussi de lui plusieurs pièces de poésie latine dans les *Deliciæ poetarum scotorum* d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12. On lui attribue deux satires contre les jésuites : *Le contre assassin*, ou Réponse à l'apologie des Jésuites, Genève, 1612, in-8°, de 391 pages, et l'*Assassinat du roi, ou Maximes du vieux de la montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri-le-Grand*, 1617, in-8°, de 82 pages.

HOMELIUS (Jean), né à Memmingen en 1518, enseigna les mathématiques à Leipsick, et en plusieurs autres villes d'Allemagne, inventa un grand nombre d'instrumens de mathématiques, et s'acquit l'estime de Melanchton et de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, à 44 ans, fort regretté des savans. Il n'eut pas le temps de faire imprimer ses ouvrages.

HOMÈRE, le plus ancien, le plus célèbre de tous les poètes grecs, et l'un des plus grands et plus beaux génies qui aient paru dans le monde, vivait environ 900 ans avant J.-C., et 300 ans après la prise de Troie, selon les marbres d'Arondel. Sept villes se disputèrent particulièrement la gloire de lui avoir donné naissance, savoir : Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes : l'opinion la mieux fondée est qu'il était de Smyrne ou de Chio. Il n'y a rien de bien constant sur l'histoire de sa vie : on lui donne pour mère Crithéis, et pour maitre Phemius ou Pronapide, qui enseignait à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phemius, charmé de la bonne conduite de Crithéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phemius et de Crithéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père, et s'attira l'admiration de tout le monde. Un maitre de vaisseau, nommé Mentés, qui était allé à Smyrne pour son trafic, charmé d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensait déjà à son Iliade, s'embarqua avec Mentés. Il parait constant qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Égypte, et plusieurs autres pays. C'est dans ces voyages qu'il devint un excellent géographe, et qu'il s'instruisit des mœurs de différens peuples, et principalement de celles des Grecs, des Phrygiens et des Égyptiens. En revenant d'Espagne, il aborda à Ithaque, où il fut incommodé d'une fluxion sur les yeux. Mentés le laissa chez Mentor, un des principaux habitans d'Ithaque, et s'en retourna à Leucade sa patrie. A son retour il trouva Homère guéri. Ils se rembarquèrent, et après avoir visité les côtes du Peloponèse, ils arrivèrent à Colophone, où l'on prétend que ce grand poète perdit la vue, ce qui le fit surnommer l'Aveugle. Ce malheur le fit retourner à Smyrne, où il finit son Iliade. De là il alla à Cumes : on l'y reçut avec tant de joie, qu'il demanda d'y être nourri du trésor public ; mais sa demande ayant été rejetée, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation : « Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poètes pour la célébrer ! » Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta à Chio, où il se maria et où il composa son Odyssée. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poëmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, surtout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Io, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes ; mais il y tomba malade, et y mourut vers 920 avant

J.-C. On trouve des beautés de toute espèce dans son Iliade et son Odyssée, qui sont deux chefs-d'œuvre. Rien n'est comparable à la clarté et à la magnificence du style d'Homère, à la sublimité de ses pensées, à la force et à la douceur de ses vers. Toutes les images y sont parlantes, les descriptions justes et exactes, les passions si bien exprimées, la nature si bien peinte, qu'il donne à tout le mouvement, la vie, l'action. Il excelle surtout pour l'invention et le génie. Les différens caractères de ses héros et de tous ses personnages sont si variés, qu'ils nous affectent d'une manière inexprimable; en un mot Homère a tant de charmes pour les personnes de bon goût, que plus on le lit, plus on l'admire. Alexandre en faisait ses délices; il le mettait ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'Iliade dans la précieuse cassette de Darius, afin, dit ce prince à ses courtisans, « que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde. » Il appelait Homère ses provisions de l'art militaire; et voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée: « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires! Homère parait si instruit des arts et des sciences de son siècle, il est si versé dans la politique et dans l'art militaire, qu'on dirait qu'il a été un grand capitaine, un homme d'état, et de toutes les professions; mais comme il a la modestie de ne jamais parler de soi-même, on ignore quel genre de vie il avait embrassé. Néanmoins la manière dont il parle de la médecine, et la connaissance qu'il a de l'anatomie du corps humain, des blessures, etc., peut faire conjecturer qu'il était médecin. Lycurgue, Solon, les rois et les princes grecs, firent tant de cas des œuvres d'Homère, qu'ils mirent tous leurs soins pour en procurer des éditions correctes. La plus estimée de toutes fut celle d'Aristarque. Didyme passe pour le premier qui a fait des notes sur Homère, et Eustathe, archevêque de Thessalonique, au 12e siècle, est le plus célèbre de ses commentateurs. Outre l'Iliade et l'Odyssée, Homère avait composé plusieurs ouvrages, et on lui attribue encore la *Batrachomyomachie*, trente-deux hymnes, et seize autres pièces, dont la plupart sont des épigrammes; mais le sentiment le plus probable est qu'il ne nous reste d'Homère que l'Iliade et l'Odyssée. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes, savoir: celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol.; celle de Rome, 1542 et 1550, avec les commentaires d'Eustathe, 4 vol. in-fol.; celle de Glascou, 1756, 2 vol. in-fol.: il y en a aussi de belles grecques et latines; celle de Schrevelius, 1656, 2 vol. in-4°, et celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-4°; celle de Clarke, 1729, 2 vol. in-4°. Madame Dacier en a donné une traduction en français, 1711 et 1716, Paris, Rigaud, 6 vol. in-12. On y insère quelquefois les figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure à Paris, en 8 vol. M. Bitaubé a donné une traduction de l'Iliade, in-8°, et in-12 en prose; il en parut une nouvelle en 1777, 3 vol. in-8° ou in-12. M. de la Motte et M. de Rochefort l'ont traduite en vers, in-8°; mais elles n'ont pas discrédité celle de madame Dacier. Le célèbre M. Boivin l'a aussi traduite en français.

HOMMEY (Jacques), né à Séez en Normandie, religieux augustin réformé, demeura long-temps à Paris dans le couvent qu'avait fondé la reine Marguerite; il s'y est occupé à donner *Milleloquium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol.; *Supplementun patrum*, Paris, 1684, in-8°; *Diarium Europeum Historico-litterarium*; c'était un journal fait sur les autres gazettes et journaux, qui n'eut pas de succès, et qui déplut à la république de Venise; sur les plaintes de son ambassadeur, ce religieux fut exilé à Bar-le-Duc. Il est mort dans un couvent de son ordre à Angers, le 24 octobre 1713, à 70 ans.

HOMODEI (Signorello), fameux jurisconsulte du 14e siècle, natif de Milan, laissa *Repetitiones juris civilis*, Lugdunum, 1553, in-fol., estimés. Il ne faut pas le confondre avec deux cardinaux de sa famille, Louis Homodei, mort en 1685, et un autre Louis Homodei, neveu de celui-ci, mort en 1706.

HOMTORST (Gérard), savant peintre, naquit à Utrecht en 1592, et fut élève de Bloémart. Il alla se perfectionner en Italie, et réussit tellement à re-

présenter des sujets de nuit, que personne ne l'a surpassé en ce genre de peinture. Il eut d'illustres élèves, entre autres les enfans de la reine de Bohême, sœur de Charles, roi d'Angleterre, entre lesquels la princesse Sophie, et l'abbesse de Maubuisson, se distinguèrent par leur goût et leur habileté dans la peinture. Homtorst mourut en 1660.

HONAM, chrétien arabe du 9e siècle, traduisit tous les ouvrages d'Aristote par ordre d'Almammon, 7e calife Abasside, et obtint pour chaque livre autant d'or que l'ouvrage pesait.

HONDERKOOTER (Melchior), fameux peintre hollandais, natif d'Utrecht, excellait à peindre les animaux, et surtout les oiseaux. Ses tableaux sont chers et très-recherchés. Il mourut à Utrecht en 1595, à 59 ans.

HONDIUS (Josse), habile géographe, né à Wackerne, petit bourg de Flandre, en 1563, gravait et dessinait sur le cuivre et sur l'ivoire, et fondait de beaux caractères d'imprimerie, sans avoir été instruit par aucun maître. Il mourut le 16 février 1611, à 48 ans. On a de lui *Orbis terrarum geographica descriptio*, 1607, in-fol., et d'autres ouvrages.

HONE (Georges-Paul), savant jurisconsulte allemand, né à Nuremberg en 1662, fut conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Coburg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont *Iter juridicum per Belgium, Angliam, Galliam, Italiam; Lexicon topographicum Franconiæ*, etc. On a aussi de lui en allemand l'histoire du duché de Saxe-Cobourg. Des pensées sur la suppression de la mendicité, etc.

HONERT (Jean Van Den), né en 1693, dans un village près de Dordrecht, ne commença ses études qu'à 20 ans, mais il y fit des progrès si rapides qu'en peu d'années il fut fait successivement ministre de plusieurs églises. Debout dès les quatre heures du matin, il étudiait régulièrement quatorze heures par jour. Il devint pasteur et professeur en théologie, en histoire ecclésiastique et en éloquence sacrée, à Leyde, où il mourut le 5 avril 1758. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques. Son père avait été aussi professeur à Leyde, et on a de lui quelques ouvrages.

HONESTIS (Pierre de), qu'il ne faut pas confondre avec le cardinal Pierre de Damien, était abbé de Sainte-Marie du Port, près de Ravenne, dans le 12e siècle. Il écrivit les règles de cette abbaye, et mourut en 1119.

HONGRE (Étienne le), habile sculpteur, natif de Paris, fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1668. Il embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages estimés, et mourut à Paris en 1690, à 62 ans.

HONGRE (Jacques le), fameux prédicateur dominicain, natif d'Argenton, fut reçu docteur de Sorbonne en 1560, puis grand-vicaire de Rouen en 1563, sous le cardinal de Bourbon. Il prononça la même année l'oraison funèbre du duc de Guise, tué devant Orléans, et publia la vie de ce prince. Il mourut à Rouen en 1575, à 55 ans. On de lui des Homélies et d'autres ouvrages.

HONGRIE (la), ainsi nommée des Huns, qui se fixèrent dans cette partie de la Pannonie, sous leur roi Attila, après sa défaite dans les Gaules, en 451. Leur premier prince chrétien fut Geisa, dans le 10e siècle.

* S. Étienne, élu en 997, fut proclamé roi vers 1020, et mourut en 1038.

Pierre.	
Interrègne.	1041.
* Aba.	1044.
Pierre, de rechef.	1047.
André Ier	1059.
Bela.	1063.
Salomon.	1073.
Geisa Ier	1080.
* Saint Ladislas.	1095.
Colomanus.	1114.
Étienne II.	1131.
Bela II.	1141.
Geisa II.	1161.
Étienne III.	1173.
Bela III.	1191.
Émeric.	1200.
Ladislas Ier	1201.
Ladislas II.	1201.
* André II	1235.
Bela IV.	1275.
Étienne IV.	1278.
Ladislas III.	1291.
André III, jusqu'en.	1301.
Wenceslas.	1304.
Othon de Bavière.	1309.
Charles-Robert..	1342.

* Louis Ier	1382.
Marie, seule, *Voy.* Gara.	1386.
Marie et * Sigismond. . .	1437.
* Albert d'Autriche. . .	1439.
* Uladislas ou Ladislas IV de Pologne.	1444.
Ladislas V d'Autriche. .	1457.
* Jean Corvin * Huniade, Régent	1456.
* Mathias Corvin. . . .	1490.
Uladislas ou Ladislas VI.	1516.
* Louis II.	1526.
Jean de Zapoli. . . .	1527.
* Ferdinand, empereur, jusqu'en	1563.

Les empereurs de la maison d'Autriche ont continué d'être rois de Hongrie par élection jusqu'en 1687, que la couronne fut déclarée héréditaire. Après la mort de l'empereur Charles VI sa fille lui succéda.

Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de François Ier, empereur.

Voy. Les révolutions de Hongrie, 1739, 6 vol. in-12, ou 2 vol. in-4°. L'histoire des Turcs de l'abbé Mignot, 4 vol. in-12 ou un in-4°.

HONORAT ou HONORÉ (Saint), archevêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lerins, était gaulois, d'une famille illustre. Il embrassa la religion chrétienne, et ayant distribué son bien aux pauvres, avec Venance son frère, ils se mirent sous la discipline de saint Caprais, ermite des îles de Marseille. Ils passèrent ensuite dans l'Achaïe où ils menèrent une vie solitaire; saint Venance étant mort à Métone, Honorat retourna en Provence. Il choisit pour sa retraite l'île de Lerins, par le conseil de Léonce, évêque de Fréjus, et il y bâtit vers 410 un monastère qui fut bientôt habité par un grand nombre de religieux de toutes les nations. Saint Honorat succéda à Patrocle, archevêque d'Arles, en 426. Il mourut saintement comme il avait vécu en 429. Saint Hilaire d'Arles, son successeur, a écrit sa vie. Il ne faut pas le confondre avec Honorat, célèbre évêque de Marseille, au 5e siècle, mort vers 594, dont Gennade fait un grand éloge. C'est ce dernier Honorat qui a écrit la vie de Saint-Hilaire d'Arles, qui se trouve dans le saint Léon du père Quesnel, et avec le saint Prosper imprimé à Rome, 1732, in-8°. L'île de Lerins porte aujourd'hui le nom de saint Honorat.

HONORÉ (Saint). *Voy.* l'article précédent et Honorius.

HONORÉ, le solitaire, savant théologal de l'église d'Autun, au 12e siècle, sous le règne de l'empereur Henri V, est auteur d'un Traité de la prédestination et de la grâce, et d'un grand nombre d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères; la plupart ont été imprimés séparément: on en trouve dans le *Thesaurus anecdotorum* du père Pez, 5 vol. in-fol. On l'appelle vulgairement Honoré d'Autun, mais à tort.

HONORÉ DE SAINTE-MARIE (Pierre-Vauzelle), né à Limoges le 4 juillet 1651, fit profession chez les Carmes à Toulouse en 1671. Il enseigna la théologie dans son ordre avec réputation, et y fut prieur, définiteur, provincial, et visiteur-général des trois provinces de France. Il mourut à Lille en 1729, à 78 ans. Le plus curieux de ses ouvrages est intitulé *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, 3 vol. in-4°, dont le premier volume est le plus estimé. On a encore de lui 1° *La tradition des pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, avec un Traité sur les motifs et la pratique de l'amour divin, 3 vol. in-12; 2° un Traité des indulgences et du jubilé, in 12; 3° des Dissertations historiques et critiques sur les ordres militaires, 1718, in-4°; 4° plusieurs ouvrages en faveur du Formulaire et de la constitution *Unigenitus*, etc.

HONORIUS, empereur d'Occident, second fils de Théodose-le-Grand et de Flacille, et frère d'Arcadius, empereur d'Orient, naquit le 9 septembre 384, et fut salué empereur le 20 novembre 393. Il commença à régner après la mort de son père le 17 jan- 395, sous la régence de Stilicon, dont Honorius épousa la fille. Stilicon ayant vaincu Radagaise en Italie, fit alliance avec Alaric, et entreprit de détrôner l'empereur, pour mettre son fils Eucherius en sa place; mais Honorius, informé de la trahison de Stilicon, le fit tuer par Héraclien le 23 août 408. Peu de temps après, Alaric, général des Goths, s'empara de Rome et souleva Attale, préfet de cette ville, qui prit le titre d'empereur. Divers autres tyrans s'élevèrent contre Honorius;

Gratien, Constantin, avec Constance son fils, Maxime, Jovien, Héraclien, etc. L'empereur eut le bonheur de s'en défaire par ses capitaines, et surtout par la valeur de Constance, auquel il fit épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, roi des Goths. Il mourut hydropique à Ravenne le 15 août 423, à 39 ans. On dit qu'il avait peu d'esprit, et encore moins de courage. Il épousa successivement les deux filles de Stilicon, Marie et Thermancie, mais il n'en eut point d'enfans.

HONORIUS Ier, natif de la campagne de Rome, fut élu pape le 27 octobre 625. Il fit cesser le schisme des évêques d'Istrie, engagés dans la défense des Trois Chapitres, et gouverna d'abord l'église avec zèle et avec prudence; mais dans la suite il ternit la gloire de son pontificat par la complaisance qu'il eut pour Sergius, patriarche de Constantinople, chef des hérétiques monothélites, contre saint Sophrone, depuis patriarche de Jérulem. Cette conduite le fit condamner et anathématiser par le sixième concile général, par le pape Agathon et par plusieurs autres souverains pontifes. On trouve de lui des lettres dans les conciles du père Labbe, et une épigramme dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut le 12 octobre 638.

HONORIUS II, appelé auparavant Lambert, fut élu et reconnu pape par la faveur de Robert Frangipani, le 21 décembre 1124. Il gouverna l'église avec sagesse, et mourut le 14 février 1130. *Voy.* ALEXANDRE II.

HONORIUS III, romain, appelé auparavant Census Savelli, succéda au pape Innocent III le 17 juillet 1216. Il confirma l'ordre de Saint-Dominique et plusieurs autres ordres religieux, couronna Frédéric II et Pierre de Courtenay, et mourut le 18 mars 1227, après avoir témoigné beaucoup de zèle pour le recouvrement de la Terre-Sainte. C'est le premier pape qui ait accordé des Indulgences dans la canonisation des saints, ce que les papes ont pratiqué dans la suite. On a publié sous son nom *Conjurationes adversus principem tenebrarum et angelos ejus*, Romæ, 1629, in-8°, peu commun.

HONORIUS IV, romain, nommé Jacques Savelli, fut élu pape le 2 avril 1285. Il purgea de voleurs l'état ecclésiastique, soutint avec fermeté les immunités ecclésiastiques contre divers princes, et fit paraître un grand zèle pour la conversion des infidèles. Il mourut le 3 avril 1287.

HONTAN (N., baron de la), gentilhomme gascon, fut d'abord soldat en Canada en 1683, ensuite officier; envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi, il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal en 1693, et de là en Danemarck. Il est auteur d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, curieux, mais auquel il ne faut pas toujours se fier. Dans l'édition d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-12, on trouve un entretien d'un sauvage, contraire à la religion chrétienne.

HONTIVEROS (DOM BERNARD), célèbre et savant bénédictin espagnol, fut professeur de théologie dans l'université d'Oviédo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra. Il mourut en 1662. On a de lui un livre estimé, intitulé *Lacrymæ militantis ecclesiæ*, ou les Larmes de l'église militante. C'est un traité contre les casuistes relâchés.

HONTORST (GÉRARD). *Voy.* HOMTORST.

HOOGE. *Voy.* ROMAIN.

HOOFT (PIERRE-CORNEILLE VAN), célèbre historien et poète, naquit à Amsterdam le 16 mars 1581, d'un bourgmestre de cette ville. Il était seigneur de Muyden, juge du Goyland, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. il mourut à la Haie le 21 mai 1647. On a de lui 1° une excellente Histoire des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en 1588, dont la meilleure édition est de 1703, en 2 vol. in-fol.; 2° des Comédies, des Epigrammes et d'autres poésies; 3° une Histoire de Henri IV, roi de France, in-fol. et in-4°, et d'autres ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation, que les Flamands le regardent comme l'Homère et le Tacite des Pays-Bas.

HOOGSTRATTEN (DAVID VAN), né à Rotterdam le 14 mars 1658, passa la plus grande partie de sa vie à Amsterdam, où il enseigna les humanités, et où il fut correcteur du collége. Le 13 de novembre 1724, comme il s'en retournait chez lui à 6 heures du soir, il s'éleva un brouillard si épais, qu'il s'é-

gara et tomba dans un canal du quai de Gueldres : il en fut tiré, mais la froideur de l'eau et la frayeur de sa chute lui causèrent une si forte oppression de poitrine, qu'il en mourut huit jours après. On a de lui 1° des poésies latines, en 2 vol. in-8°; 2° des poésies flamandes, en 1 vol. in-4°; 3° un Dictionnaire flamand-latin; 4° des notes sur Cornélius Népos et sur Terence; 5° une édition de Phèdre, in-4°, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum delphini*; 6° une bonne édition des poésies de Janus Broukhusius, in-4°.

HOOK ou HOOKE (ROBERT), né dans l'île de Wight en 1635, d'une bonne famille, était mal fait de corps, mais il avait tous les talens de l'esprit. Robert Hooke donna des leçons publiques de mécanique à Londres, fut l'un des premiers membres de la société royale de londres, le principal auteur des *Transactions philosophiques*, et devint professeur de géométrie. Il perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche, qu'il porta presque à la perfection où elles sont aujourd'hui. Robert Hooke présenta en 1666 à la société royale un plan sur la manière de rebâtir la ville de Londres, qui avait été détruite par le feu, fut ensuite un des intendans de la ville, par acte du parlement, charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il mourut le 3 mars 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés. Les principaux sont 1° la Microscopie, ou Description des corpuscules observés avec le microscope, in-fol., en anglais, avec fig.; 2° des Opuscules et des essais de mécanique, in-4°, en anglais; 3° *Lectiones cutlerianæ; Philosophicæ collectiones*; *Opera posthuma*, etc. Il ne faut pas le confondre avec M. Hooke, auteur d'une excellente histoire romaine en anglais, dont le fils, qui fut ensuite docteur de la maison et société de Sorbonne, soutint avec distinction l'honneur de sa famille.

HOOGSTRAETEN (SAMUEL VAN), peintre, né à Dordrecht en 1627, travailla à Vienne et à Rome, mais plus long-temps et plus utilement en Angleterre. Il revint fort riche dans sa patrie : tous les genres étaient de son ressort. On a de lui un Traité de peinture, estimé; le Monde éclairé et le Monde aveugle, plusieurs pièces de vers et son voyage d'Italie.

HOOGSTRAET (JEAN), peintre, né à Amsterdam en 1654, travailla pour Guillaume III, roi d'Angleterre, et peignit le plafond de la salle bourgeoise de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam; mais il a manqué à la perspective; on n'y distingue pas assez les objets.

HOOKE (NATHANAEL), mort en 1764, est célèbre par son Histoire romaine qu'il a donnée en 4 vol. in-4°, 1733, 1745, 1764 et 1771; Observations sur le sénat romain, 1758, in-8°.

HOOKER (RICHARD), savant et judicieux théologien anglais, natif d'Excester, est auteur d'un ouvrage intitulé *La police ecclésiastique*, in-fol., très-estimé des Anglais, dans lequel il défend les droits de l'église anglicane. Il mourut le 9 novembre 1600, à 46 ans. On a de lui des sermons et d'autres ouvrages.

HOOPER (GEORGES), célèbre écrivain anglais, se rendit très-habile dans les mathématiques, et dans les langues et les sciences orientales. Il devint évêque de Bath et de Wels, et refusa l'évêché de Londres. Il était chapelain du roi Charles II en 1685.

HOORNBEEK (JEAN), savant professeur en théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, naquit à Harlem en 1617, et mourut à Leyde le 1er septembre 1666, à 49 ans, laissant plusieurs enfans. Il savait les langues savantes et les langues modernes, et a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° une *Réfutation du socinianisme*, 1650 à 1664, 3 vol. in-4°; 2° un *Traité pour la conviction des juifs*, 1658, in-8°, *et des gentils*, 1669, in-4°; 3° une *Théologie pratique*, in-4°; 4° des *Institutions théologiques*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

HOPITAL *Voy.* HOSPITAL.

HOPKINS (EZECHIEL), imbu des principes presbytériens, fut refusé par l'évêque de Londres pour prêcher dans cette capitale; car ces théologiens, qui se sont plaints que les catholiques les avaient exclus de leur communion, n'y admettent pas non plus les non-conformistes, qu'ils traitent de fanatiques. Cependant, en Irlande, il devint évêque de Raphoe en 1671, et

ensuite de Londonderry en 1681. Il revint depuis en Angleterre, où il fut simple ministre d'Aldermanbury, où il est mort le 19 juin 1690. Il a publié des Sermons, l'explication des commandemens, 1692, in-4°; l'Explication de l'Oraison dominicale, 1691, in-4°.

HOPKINS (CHARLES), fils du précédent, s'adonna à la poésie; il fit paraître des Epîtres en vers en 1694, la tragédie de *Pyrrhus* en 1695, et plusieurs autres en 1697 et 1699; Histoire de l'Amour, avec des fables choisies des métamorphoses d'Ovide et l'Art d'aimer, en 1695. Il est mort à 38 ans, d'excès à table et avec le beau sexe, en 1699.

HOPKINS (JEAN), frère du précédent, né en 1675, fut aussi poète. Il a fait paraître en 1698 les Triomphes de la paix, in-8°; mais son principal ouvrage est *Amasia*, recueil de poésies, 1700, 3 vol. in-8°.

HORACE, surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil dans un combat, était neveu du consul Horatius Pulvillus, et issu d'un des trois frères qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna, faisant le siége de Rome, 507 ans avant J.-C., chassa les Romains du Janicule, et les poursuivit jusqu'à un pont de bois sur le Tibre, qui joignait la ville au Janicule. Largius Herminius et Horatius Coclès soutinrent le choc des ennemis sur le pont, et les empêchèrent d'entrer pêle-mêle dans la ville avec les Romains. Largius Herminius ayant passé le pont, Horatius Coclès resta seul, et repoussa l'ennemi, jusqu'à ce que l'on eût rompu le pont derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre, le traversa à la nage, et rentra triomphant dans Rome. Il fut blessé à la cuisse dans ce combat, et en fut boiteux le reste de sa vie. Quelqu'un lui reprochant un jour ce défaut: « chaque pas que je fais, répondit-il, me rappelle le souvenir de mon triomphe. »

HORACE, le plus excellent des poètes latins dans le genre lyrique et dans le genre satyrique, et l'un des plus beaux esprits et des plus judicieux critiques du siècle d'Auguste, naquit à Venuse, 63 ans avant J.-C. Il était petit-fils d'un affranchi. Ayant pris le parti des armes, il se trouva à la suite de Brutus et de Cassius, et jeta son bouclier à la bataille de Philippes. Quelque temps après il se livra tout entier aux belles-lettres et à la poésie. Ses talens le firent bientôt connaître d'Auguste et de Mécène, qui eurent pour lui une estime particulière, et qui le comblèrent de bienfaits. Horace lia aussi amitié avec Agrippa, avec Asinius Pollio, avec Virgile, et avec tous les grands hommes de son siècle. Il vécut sans ambition, et mena une vie douce et tranquille avec ses amis. Il était sujet à une fluxion sur les yeux, ce qui l'obligeait à se servir de collyres. Il mourut 7 ans avant J.-C., à 57 ans. Il nous reste de lui des Odes, des Epîtres, des Satyres, et un Art poétique, dont il y a eu un très-grand nombre d'éditions. Celle d'Elzevir, 1629, in-12, doit avoir un titre gravé et un titre imprimé, les notes d'Heinsius avec un titre, et *De satyra Horatiana* avec un faux titre. Celle de Bond, 1676, Elzevir, in-12. Celle *cum notis variorum*, 1670, in-8°, lettres italiques; il n'y en a pas en lettres rondes. Celle *ad usum delphini*, 1695, in-4°. Celle gravée par de Pine, 1733 et 1737, 2 vol. in-8°, Celle du Louvre, 1733, in-16, petit caractère, comme le Phèdre. Celle de Sandby, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, fig.: on le joint avec le Virgile, le Térence et le Juvénal du même Sandby. Les éditions de Barbou, 1746 et 1763, in-12, sont jolies. Il y en a une traduction de Dacier, de Sanadon, de Le Batteux, 2 vol. in-12, etc. Le nombre de ceux qui ont travaillé sur ce grand poète est presque incroyable. *Voy.* VIRGILE.

HORACES (LES), étaient trois frères romains, qui, sous le règne de Tullius Hostilius, 669 ans avant J.-C., combattirent contre les trois Curiaces de l'armée des Albains. Deux des Horaces furent d'abord tués; mais le troisième se défit par adresse successivement des trois Curiaces, et soumit par cette victoire la ville d'Albe aux Romains. On raconte qu'en retournant à Rome, il rencontra sa sœur, fiancée à un des Curiaces, laquelle, voyant les dépouilles de son amant, parut inconsolable de sa mort; et l'on ajoute qu'Horace, indigné de cette affliction, la tua, et fut depuis absous de ce meurtre; mais

ce récit a tout l'air d'un épisode fait à plaisir.

HORAPOLLON, *Horus-Apollo*, célèbre auteur grec, qui a expliqué en grec les Hiéroglyphes, était, selon plusieurs savans, un grammairien de Panople en Égypte. Il enseigna à Alexandrie, et ensuite à Constantinople, sous l'empire de Théodose. La meilleure édition de ses Hiéroglyphes est celle d'Utrecht en 1727, in-4°, en grec et en latin, avec des notes par Jean-Corneille de Paw.

HORMISDAS, natif de Frosilone, dans la campagne de Rome, succéda au pape Symmaque le 26 novembre 514. Il envoya diverses ambassades à l'empereur Anastase, pour faire cesser le chisme; mais il ne put réussir que sous l'empire de Justin, successeur d'Anastase. Hormisdas tint en 518 un concile à Rome, où il fut un exemple de modestie, de patience et de charité. Il mourut le 6 août 523, laissant diverses épîtres que nous avons presque toutes.

HORNECK (Antoine), fameux théologien, dont on a divers ouvrages de dévotion en anglais, était de Baccharach, dans le Palatinat, et mourut en 1653, à 70 ans.

HORNES (le comte de). *Voy.* Egmont.

HORNEIUS (Conrad), né à Brunswick le 25 novembre 1590, fut professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, et y mourut le 26 septembre 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage est *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus libri quatuor*, in-8°.

HORNIUS (Georges), fameux historien du 17e siècle, natif du Palatinat, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe, et fut gouverneur de Thomas Morgan, jeune gentilhomme anglais qui demeurait à la Haie. Il devint professeur d'histoire, de politique et de géographie, à Harderwich, et ensuite professeur d'histoire à Leyde. Il mourut en 1670. Ses principaux ouvrages sont 1° une Histoire ecclésiastique avec une introduction à l'Histoire universelle politique, ouvrage curieux et instructif qui a été traduit en français et continué jusqu'en 1704; 2° l'Histoire d'Angleterre dans les années 1645 et 1646, Leyde, 1648, in-8°; 3° une Histoire de l'origine des Américains, la Haie, 1652, in-8°; 4° l'Histoire de la philosophie, en sept livres, 1655, in-4°; 5° une édition de Sulpice Sévère avec des notes, in-8°; 6° l'Arche de Noé, ou Histoire des monarchies. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

HORROX (Jérémie), habile astronome anglais, né à Texteth, près de Liverpool, en 1619, mourut à l'âge de 23 ans, après avoir achevé son traité intitulé *Venus in sole visa*, Gedani, 1662, in-fol, mince. Il fut regretté de tous les savans.

HORSTIUS (Jacques), né à Torgau le 1er mai 1537, fut reçu docteur en médecine à Francfort-sur-l'Oder en 1562, et devint médecin public à Sagan, à Schweidnitz et à Iglaw, puis médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580. Il était professeur de médecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595, et mourut en 1600, ayant été marié deux fois. On a de lui 1° une harangue *De remoris discentium medicinam, et earum remediis*; 2° un commentaire sur le livre d'Hippocrate *De corde*; 3° un Traité sur cette question : *Qualem pharmacopolam esse conveniat*; 4° *De morbo epidemico febri catharrhali per totam Europam grassante*; 5° *De vite viniferá*, in-8°; 6° *De noctambulonibus*; 7° *De dente aureo pueri Silesii*, in-8°; 8° *Disputationes catholicæ de rebus secundùm et præter naturam*; 9° *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8°; 10° *Compendium medicarum institutionum*; 11° *Herbarium*, 1630, in-8°, etc.

HORSTIUS (Grégoire), neveu du précédent, naquit à Torgaw en 1578, de Grégoire Horstius, l'un des principaux magistrats de cette ville. Il enseigna et pratiqua la médecine à Wittemberg, à Giessen et à Ulm, avec tant de réputation, qu'il fut surnommé l'Esculape d'Allemagne. Il avait été marié deux fois, et mourut le 9 août 1636. Ses principaux ouvrages sont 1° *Institutiones logicæ*, in-8°; 2° *De naturâ humanâ*, in-fol.; 3° *De naturâ amoris*, in-4°; 4° *Observationes medicinales et pharmaceuticæ*, *VIII lib.* en 2 vol. in-4°; 5° *De morbis, eorumque*

causis et symptomatibus, in-fol.; 6° *Herbarium horstianum*, Marpourg, 1630, in-8°; 7° *Marcelli donati de historiâ medicâ naturali libri VI*, avec des notes, etc. Ce médecin eut deux fils. Daniel Horstius, qui naquit à Giessen, fut professeur de médecine à Marpourg, et médecin du landgrave de Hesse-Darmstad. Il mourut le 27 janvier 1685, à 68 ans. C'est lui qui procura l'édition de *Zachiæ quæstiones medico-legales*, et celle de *Riverii opera medica*. Il est encore auteur de quelques livres de médecine. Et Grégoire Horstius, qui naquit à Ulm le 20 décembre 1626, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue en 1650, et devint médecin et professeur de physique à Ulm. Il mourut le 31 mai 1661. Il recueillit la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Horstius son père, et les fit imprimer à Goude en 1661, en 2 vol. in-4°. Cette famille a produit plusieurs autres savans.

HORSTIUS (Jacques-Merlon), pieux et savant curé de Cologne, était natif de Horst dans le pays de Gueldres, ce qui lui fit donner le nom de Horstius. Il mourut en 1644, à 47 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une édition des œuvres de saint Bernard, qu'il avait recueillies avec grand soin; 2° un excellent traité de piété, intitulé *Paradisus animæ*, in-12 et in-8°, imprimé à Anvers, fig.; il a été traduit en français sous le titre d'*Heures chrétiennes*, 2 vol. in-12.

HORTA (Garcie d'), ou Garcie du Jardin, enseigna la philosophie à Lisbonne en 1534, et fut premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes. On a de lui d'excellens dialogues en espagnol, sur les simples que l'on trouve en Orient, 1574, in-8° et in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, 36 fig.; et en français par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°.

HORTENSIA, dame romaine, fille du célèbre orateur Hortensius, plaida avec éloquence la cause des dames romaines devant les triumvirs, qui en avaient condamné 1400 à déclarer les biens qu'elles possédaient, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Le beau discours d'Hortensia fut cause que les triumvirs n'obligèrent que 400 femmes à déclarer leurs biens. Ceci arriva 64 ans avant J.-C.

HORTENSIUS (Quintus), célèbre orateur romain, émule et contemporain de Cicéron, plaida avec un applaudissement universel dès l'âge de 19 ans. Il continua de plaider avec le même succès pendant 48 ans, et embrassa ensuite le parti des armes. Il devint tribun militaire, préteur, et enfin consul 70 ans avant J.-C. Cicéron, auquel il disputait la gloire de l'éloquence, en parle de manière à faire regretter ses Harangues, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il lui donne cet éloge d'avoir été un excellent orateur, un bon citoyen, et un sage sénateur. Cependant Quintilien, qui avait sous les yeux les plaidoyers d'Hortensius, assure qu'ils étaient bien au-dessous de la réputation qu'il avait eue pendant sa vie; ce qui prouve que sa réputation était plus brillante que solide, et qu'il la devait principalement à son excellente déclamation. Hortensius avait une mémoire prodigieuse, et mettait beaucoup d'ordre dans ses Harangues. Il mourut fort riche, 49 ans avant J.-C., un peu avant la guerre civile qu'il s'était efforcé de prévenir par toutes sortes de moyens.

HORTENSIUS (Lambert), natif de Montfort, dans la province d'Utrecht, fut surnommé Hortensius ou du Jardin, parce qu'il était fils d'un jardinier. Il se rendit habile dans les langues grecque et latine, et eut la préfecture du collége de Naerden en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville par les Espagnols en 1572. Il vit massacrer sous ses yeux son fils naturel, et allait être égorgé lui-même, lorsqu'un gentilhomme qui avait été son écolier, et qui était officier dans l'armée espagnole, lui sauva la vie. Il mourut en 1574. On a de lui des satyres, des Epithalames, et d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont 1° sept livres *De bello germanico*, sous Charles Quint, in-8°; 2° *De tumultu Anabaptistarum*, in-fol.; 3° *De secessionibus ultrajectinis*, in-fol; 4° des Commentaires sur les six premiers livres de l'Énéide de Virgile, et sur la Pharsale de Lucain, et des notes sur quatre comédies d'Aristophane.

HOSIUS ou OSIUS (Stanislas), né à Cracovie, fut reçu docteur en

droit à Bologne; le roi le fit son secrétaire avant qu'il devînt chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et ensuite évêque de Warmie. Pie IV l'ayant envoyé vers l'empereur Ferdinand pour la continuation du concile de Trente, on assure que ce prince, après s'être entretenu avec lui, s'écria en l'embrassant qu'il ne pouvait résister à un homme dont la bouche était un temple, et la langue un oracle du Saint-Esprit. Pie IV, pour reconnaître un si grand service, lui envoya le chapeau de cardinal en 1561, et le chargea deux mois après d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et Séripand, ce qu'Hosius exécuta heureusement. Il se retira ensuite à Warmie, et s'acquit une si grande réputation par son zèle et par ses ouvrages, qu'il fut regardé avec raison comme le plus illustre défenseur de la foi catholique en Allemagne. Le pape Grégoire XIII le rappela ensuite à Rome, et le fit grand-pénitencier. Hosius mourut à Capravolo, près de Rome, le 5 août 1579, à 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, réunis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-fol. qui sont estimés, et qui ont été traduits en plusieurs langues. Les principaux sont 1° *Confessio catholicæ fidei christianæ;* 2° *De communione sub utrâque specie*; 3° *De sacerdotum conjugio;* 4° *De missâ vulgari linguâ celebrandâ*, etc. Rescius a écrit sa vie. *Voy.* Osius.

HOSPINIEN (Rodolphe), fameux théologien et ministre zuinglien, naquit à Altorf, village du canton de Zurich, le 7 novembre 1547, se rendit habile dans l'Histoire ecclésiastique, et mourut en enfance le 11 mars 1626, à 79 ans, laissant plusieurs enfans. Ses ouvrages ont été imprimés à Genève, 1669 à 1681, en 7 vol. in-fol. Les plus connus sont 1° un Traité des Temples; 2° une Histoire sacramentaire, 2 vol.; 3° un Traité des Moines; 4° un Traité des fêtes des juifs et des païens; 5° un Traité des fêtes des chrétiens; 6° une Histoire des jésuites, etc. Il y a dans tous les ouvrages d'Hospinien beaucoup d'érudition, mais trop de passion et d'emportement. Heidegger a écrit sa vie en latin.

HOSPITAL (Michel de l') naquit à Aigueperse en 1505, d'un père qui fut médecin du connétable Charles de Bourbon et de la princesse Renée de Bourbon, femme d'Antoine, duc de Lorraine. Michel de l'Hospital apprit les langues, les belles-lettres et le droit dans les plus célèbres universités de France et d'Italie. Il faisait de beaux vers latins, avait un jugement solide, une grande éloquence, beaucoup de délicatesse et d'intégrité. Il passa, par son mérite, par toutes les charges honorables de la robe; il fut conseiller au parlement de Paris, chancelier de la princesse Marguerite, sœur du roi Henri II, et enfin chancelier de France sous le règne de François II, en 1560. Michel de l'Hospital se proposa pour maxime le bien du royaume et les véritables intérêts du roi son maître. Il empêcha l'inquisition de s'introduire en France, en consentant à l'édit de Romorantin, publié en 1560 contre les protestans; établit la jurisdiction consulaire, et fit tout ce qu'il put pour empêcher les guerres civiles en France. Après l'affaire de Vassy, voyant que l'on se préparait de part et d'autre à prendre les armes, il s'y opposa de toutes ses forces; et le connétable lui ayant dit que ce n'était à gens de robe longue d'opiner sur le fait de la guerre : « Bien que de telles gens, lui répondit-il, ne sachent connaître les armes, si ne laissent-ils de connaître quand il en faut user. » Ses vues pacifiques le rendirent suspect à Catherine de Médicis qui avait contribué à son élévation, le firent exclure du conseil de guerre, et contribuèrent à sa disgrâce. Il se retira de lui-même en 1568, et passa le reste de sa vie à Vignai, maison de campagne qu'il avait en Beauce. Il y mourut le 13 mars 1573, à 68 ans. On a observé qu'il ressemblait de visage à Aristote. On a de lui des poésies estimées, Amsterdam, 1732, in-8°; de belles harangues prononcées aux états d'Orléans, 1561, in-4°. Dans un Recueil de pièces servant à l'Histoire, Paris, 1623, in-4°, on trouve de lui un Discours des raisons et des persuasions de la paix en 1568, et son Testament, qui est curieux. Cette dernière pièce se trouve aussi dans la Bibliothèque choisie de Colomier, dans

la Bibliothèque du droit français de Bouchel, dans Castelnau et dans Brantôme, article du connétable de Montmorenci. Ses Mémoires sont imprimés à Cologne, 1572, in-12. On le croyait calviniste dans le cœur, ce qui faisait dire : « Dieu nous garde de la messe du chancelier! » Il institua son héritière sa fille unique, qu'il avait mariée à Robert Hurault, et il légua sa bibliothèque à Michel Hurault son petit-fils, qui a été fort connu sous le nom de M. du Fay. Ce dernier avait aussi beaucoup d'esprit et d'érudition, et fut chancelier du roi de Navarre. Il mourut en 1592, après avoir embrassé la religion protestante, pour laquelle le chancelier de l'Hospital avait eu beaucoup de penchant. On a de M. du Fay un livre estimé des protestans, et intitulé *Excellent et libre Discours sur l'état présent de la France*, dans la satire Menippée ; une Réponse en latin au discours du pape Sixte V sur la mort du roi Henri III, sous le titre de *Sixtus et anti-Sixtus*, 1590, in-4° et in-8° ; et *L'anti-Espagnol*, qui se trouve dans les Mémoires de la ligue, et séparément. Ses descendans joignirent le nom de l'Hospital à celui de Hurault, et finirent pour la ligne masculine en 1706.

HOSPITAL (Guillaume-François-Antoine de l'), naquit en 1661, d'une maison illustre, ancienne, et différente de la famille du chancelier de l'Hospital. Il entra d'abord au service, et fut capitaine de cavalerie; mais ayant la vue extrêmement courte, il quitta les armes pour se livrer tout entier aux mathématiques. M. le marquis de l'Hospital fut reçu membre honoraire de l'académie des sciences en 1693, et mourut à Paris le 2 février 1704, à 43 ans, laissant un fils et trois filles ; sa veuve Marie Charlotte de Romilley de La Chesnaye mourut en 1737, à 66 ans. On a de lui deux excellens traités : 1° l'Analyse des infiniment petits, imprimée en 1696, in-4° ; 2° un Traité des sections coniques, dont la meilleure édition est celle de 1707, in-4°.

HOSPITAL (Louis de l'), dit le brave l'Hospital, d'une ancienne famille, différente de celle du précédent, fut marquis de Vitry et gouverneur de Meaux pour la ligue ; il a été le premier gouverneur de ville qui reconnut Henri IV en 1593. Il était chevalier des ordres du roi et capitaine des gardes du corps ; ce fut lui qui fut chargé d'arrêter le maréchal de Biron en 1602.

HOSPITAL (Nicolas de l'), fils du précédent, fut, comme son père, chevalier des ordres du roi, capitaine des gardes du corps, etc. Louis XIII le fit maréchal de France en 1617, et gouverneur de Provence en 1632 ; mais ayant eu un grand différend avec Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, il fut renfermé à la Bastille en 1637, d'où il ne sortit qu'en 1644. Le roi érigea pour lui la terre de Château-Villain en duché pairie, sous le nom de Vitry ; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort le 28 septembre suivant, 1645, à 63 ans. Son petit-fils Louis-Marie-Charles, tué à Paris en 1674, termina sa postérité masculine.

HOSPITAL (François de l'), seigneur de Hallier, frère du précédent, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il eut même l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et fut nommé par Henri IV à l'évêché de Meaux ; mais il renonça à ces dignités pour suivre son inclination, qui le portait aux armes. Il défit le duc de Lorraine au combat de Morhange en 1639, eut le commandement de l'aile gauche à la bataille de Rocroy, et fut fait maréchal de France en 1643. Il prit alors le nom de maréchal de l'Hospital, son frère ayant celui de maréchal de Vitry. Six ans après il fut pourvu du gouvernement de Paris, s'étant défait de celui de Champagne. Il rendit au roi des services importans, et mourut à Paris le 20 avril 1660, à 77 ans.

HOSSCH, *Hosschius* (Sidronius), célèbre jésuite du 17e siècle, naquit à la Mark, au diocèse d'Ypres, en 1596, et mourut à Tongres le 4 septembre 1653. On a de lui des Elégies, des Odes, des Eglogues, et d'autres poésies en latin, écrites avec beaucoup de pureté et d'élégance, 1656, in-8°. Le pape Alexandre VII en faisait un grand cas.

HOSTASIUS DE RAVENNE, soldat de l'armée française qui prit Pavie en 1527 ; il entra le premier dans cette ville, et demanda pour récompense une statue équestre de cuivre qui était

dans la place, que l'on croyait la statue d'Antonin, transportée de Ravenne à Pavie pour la sauver du pillage des Allemands. Les habitans de Pavie lui offrirent en échange une couronne d'or qu'il accepta et qu'il fit attacher dans l'église de Ravenne, comme un monument de sa valeur.

HOSTE ou L'HOSTE (JEAN), savant mathématicien, natif de Nancy, sur la fin du 16e siècle, enseigna le droit et les mathématiques à Pont-à-Mousson, avec une réputation extraordinaire, et mourut en 1631. Il avait l'esprit vaste, pénétrant, et très-propre aux sciences. Henri, duc de Lorraine, le fit intendant des fortifications, conseiller de guerre. On a de lui divers ouvrages estimés, dont les principaux sont 1° Le Sommaire et l'usage de la sphère artificielle, in-4°; 2° La Pratique de géométrie, in-4°; 3° Description et usage des principaux instrumens de géométrie; 4° Du cadran et du carré; 5° Rayon astronomique; 6° Bâton de Jacob; 7° Interprétation du grand art de Raymond Lulle, etc.

HOSTE (PAUL), né à Pont-de-Vesle le 19 mai 1652, se fit jésuite en 1669, et se rendit habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant douze ans les maréchaux d'Estrées et de Tourville et le duc de Mortemar dans toutes leurs expéditions navales, et il s'en fit goûter. Il devint professeur royal de mathématiques à Toulon, où il mourut le 23 février 1700, à 49 ans. On a de lui 1° un Recueil des traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier, 3 vol. in-12; 2° l'Art des armées navales, ou Traité des évolutions navales, Lyon, 1697 et 1727, in-fol., ouvrage qui n'est pas moins historique que dogmatique, et qui contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les cinquante ans qui l'ont précédé. Le père Hoste le présenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, et donna à l'auteur cent pistoles et une pension de 600 liv.; 3° un Traité de la construction des vaisseaux, qu'il composa à l'occasion de quelques conversations qu'il eut avec le maréchal de Tourville. Ce Traité se trouve imprimé à la suite du précédent.

HOSTE (NICOLAS L'), fils d'un domestique de M. de Villeroi, gagna toute sa confiance et en abusa. Il avait accompagné Antoine de Silly dans son ambassade en Espagne; là il s'était vendu aux Espagnols pour une pension de 1200 écus. De retour en France, M. de Villeroi le fit son secrétaire, et il eut soin d'aller découvrir à l'ambassadeur d'Espagne tout ce qui venait à sa connaissance. Sa trahison fut enfin découverte en 1604; il en eut vent et s'enfuit avec un Flamand; mais il fut atteint à la Faye, où il fallait passer la Marne, et s'y noya; son corps fut rapporté à Paris, et tiré à quatre chevaux.

HOSTUS (MATHIEU), célèbre littérateur et antiquaire allemand, né en 1509, fut professeur de langue grecque, et mourut à Francfort-sur-l'Oder le 29 avril 1587, à 79 ans. Il s'est rendu célèbre par les ouvrages suivans: *De re nummariâ veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8°; *De monomachiâ Davidis et Goliæ*; *De multiplici assis usu*; *De sex hydriarum capacitate*; *Inquisitio in fabricam arcæ Noë*, etc., Londres, 1660, in-fol., et dans *Rei nummariæ veteres scriptores*, Leyde, 1695, 2 vol. in-4°.

HOTMAN (FRANÇOIS), *Hotomanus*, célèbre jurisconsulte, naquit à Paris le 23 août 1524, de Pierre Hotman, qui fut conseiller au parlement. Il enseigna avec réputation à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemi en 1572. Hotman eut beaucoup de part aux affaires des protestans. Il professa le droit à Genève, à Montbelliard et à Bâle, où il mourut le 12 février 1590, à 65 ans, laissant trois fils et deux filles. On a de lui plusieurs Traités de droit estimés, et deux ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit, dont l'un est intitulé *Brutum fulmen*, 1586, in-8°, en faveur du roi de Navarre excommunié à Rome, imprimé en français, 1585, in-8°; et l'autre, *Franco-Gallia*, 1573, in-8°; l'édition de 1586 est plus ample, la traduction française est de 1574: il y prétend, contre les lois et l'usage, que notre monarchie est élective et non héréditaire. Les principes qu'il veut établir dans ce Traité lui ont fait attribuer le *Vindiciæ contrà tyrannos* de Junius Brutus. *Voy.* LANGUET (HUBERT). Il est encore auteur *De furoribus gal-*

licis, 1573, in-8°. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Genève en 1599, en 3 vol. in-fol. Antoine Hotman son frère fut avocat-général au parlement de Paris, dans le temps de la ligue. On a aussi de lui quelques Traités de droit qui sont estimés. Jean Hotman, sieur de Villiers, fils d'Antoine Hotman, est aussi auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont 1° un Traité du devoir de l'ambassadeur; 2° la Vie de Gaspard de Coligny, de Châtillon, amiral de France, tué en 1572, composée en latin, et imprimée 1575, in-8°; elle a été traduite en français: *Anti-Chopinus. Voy.* CHOPIN, etc. On imprima à Paris, chez Guillemot, en 1616, in-8°, des Opuscules en français, de François, Antoine, et Jean Hotman.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), naquit à Zurich le 10 mars 1620. Il fit paraître de bonne heure de si grandes dispositions pour les sciences, que les curateurs des écoles l'envoyèrent étudier dans les pays étrangers aux frais du public. Hottinger alla d'abord à Genève, puis en France et en Hollande. Il étudia les langues orientales à Leyde, sous le célèbre Golius, et fut précepteur de ses enfans. Il vit ensuite l'Angleterre, et fut rappelé à Zurich, où il enseigna l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales. En 1655, il fut prêté à l'électeur Palatin, pour rétablir la réputation de l'université d'Heidelberg. Hottinger y ranima les études, et plut extrêmement à l'électeur. On le rappela à Zurich en 1661, et on le chargea des affaires les plus importantes. L'académie de Leyde le demanda en 1667 pour être professeur de théologie, et l'obtint enfin par la faveur des états de Hollande. Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la rivière de Limat, qui passe à Zurich, le 5 juin 1667. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont 1° *Exercitationes anti-morinianæ*, in-4°, dans lequel il défend la pureté du texte hébreu de la Bible, contre le père Morin: ce livre est estimé; 2° *Historia orientalis*, 1660, in-4°; 3° *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4°; 4° *Thesaurus philologicus sacræ scripturæ*, 1696, in-4°; 5° *Historia ecclesiastica*, 9 parties in-8°; 6° *Promptuarium sive Bibliotheca orientalis*, in-4°; *Etymologicon orientale*, in-4°; 7° *Dissertationes miscellaneæ*, in-8°, qui sont la suite de ses Analectes, in-8°. Heidegger a écrit sa vie. Jean-Jacques Hottinger son fils fut aussi un habile théologien protestant. Il succéda à Heidegger dans la chaire de théologie à Zurich, et mourut le 18 décembre 1735. On a aussi de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont des dissertations théologiques sur des sujets importans.

HOTTINGER (JEAN-HENRI), petit-fils de Jean-Henri Hottinger, né à Zurich en 1680, fut professeur de théologie à Heidelberg, où il mourut le 7 avril 1750, après avoir été recteur de l'université. On a de lui un grand nombre de Dissertations théologiques.

HOUASSE (ANTOINE-RENÉ), peintre, né à Paris en 1645, fut reçu de l'académie en 1673, nommé directeur de celle de Rome en 1699. Il travailla sous Le Brun, aux ouvrages de Versailles, et est mort le 27 mai 1710; il est enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois.

HOUASSE (MICHEL-ANGE), fils du précédent, fut peintre aussi, et a travaillé long-temps pour Philippe V, en Espagne, où il est mort.

HOUBIGANT (Charles-FRANÇOIS), naquit à Paris en 1686. Après avoir étudié au collége de Louis-le-Grand et à Juilly, il entra chez les pères de l'Oratoire en 1702. Il y enseigna les humanités, puis il fut destiné, par son général le père de la Tour, à enseigner la théologie. Pour s'y préparer, il l'envoya à Aubervilliers, où un travail outré lui donna une maladie dont il ne releva qu'avec la surdité la plus complète. Séparé de la société par cette infirmité, il charma son loisir par l'étude des Langues savantes. Il ne perdit rien cependant de sa gaîté naturelle. Il s'était fait un Alphabet démonstratif, que ses confrères se plaisaient à apprendre pour lui procurer quelque récréation, et ceux qui eurent cette complaisance n'eurent qu'à se louer de sa reconnaissance et du profit qu'ils retiraient de sa conversation. Une chute qu'il fit dans ses dernières années lui affaiblit les organes du cerveau; un livre qu'on lui présentait lui remettait l'esprit et lui rendait la raison. Il mou-

rut dans la maison de l'Oratoire-Saint-Honoré, le 31 octobre 1783, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année. On a de lui des Racines hébraïques, 1732, in-8°; *Psalmorum versio*, 1746, in-18; *Prolegomena in Scripturam sacram*, 1746, in-4°. L'auteur prouve qu'il y a des fautes dans le texte original; il donne le moyen de les reconnaître et de les corriger, et fait voir qu'elles n'attaquent ni le dogme ni la morale. *Biblia hebraica, cum versione latinâ*, 1752, 4 vol. in-fol. Cette Bible a mérité les éloges de tous les théologiens catholiques et protestans. Benoît XIV l'honora de son suffrage, et le clergé de France, en mémoire de ses travaux, le gratifia d'une pension sur la fin de ses jours. *Veteris Testamenti versio nova*, 1755, 8 vol. in-8°; la traduction des Pensées de Forbès, sur la religion, 1768, in-8°; celle des Sermons de Sherlock, 1768, in-12; celle de la Méthode de Lesley, contre les déistes et les juifs, 1770, in-8°; *Conférences de Metz entre un juif, un protestant et un docteur de Sorbonne*, 1770, in-8°. Il a laissé en manuscrit une Vie du cardinal de Bérulle, une traduction de la Bible, et un Traité des études.

HOUBRAKEN (ARNOLD), peintre, né à Dort en 1660, était poète et fort instruit; ce qui a influé sur le génie de ses compositions. Il est auteur d'une Vie des peintres flamands, la Haie, 1754, en 3 vol. in-8°, seconde édition.

HOUBRAKEN (JACOB), fils du précédent, était un habile graveur hollandais. On a de lui un grand nombre de portraits. Il a travaillé à la Vie des peintres de son père.

HOUDART DE LA MOTHE. *Voy.* MOTHE.

HOUDRY (VINCENT), jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, régenta les humanités, la rhétorique et la philosophie chez les jésuites; il s'appliqua ensuite à la prédication pendant 24 ans, et passa le reste de sa vie à composer des ouvrages utiles. Il mourut à Paris au collége de Louis-le-Grand, le 29 mars 1729, à 99 ans et trois mois. On a de lui 1° *Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1733, 22 vol. in-4°; la Morale, 8 vol., et le Supplément 2; les Panégyriques, 4 vol., et le Supplément, 1; les Mystères, 3 vol., et le Supplément 1; les Tables, 1 vol.; les Cérémonies de l'église, 1 vol.; l'Éloquence chrétienne, 1 vol; 2° un Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs, in-12; 3° *Ars typographica, carmen*; 4° 20 vol. de Sermons.

HOULIÈRES (ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, veuve de Guillaume de la Fon, seigneur des), née à Paris en 1638, fut formée à la poésie par d'Hesnaut, et avait toutes les grâces de l'esprit et du corps. Elle épousa M. des Houlières, lieutenant de roi de la ville de Dourlens, et mourut à Paris d'un cancer au sein, le 17 février 1694, à 56 ans. Ses œuvres et celles de sa fille ont été recueillies et imprimées en 2 vol. in-12. La plupart des Idylles, surtout celles des moutons, des oiseaux, des ruisseaux et des fleurs, surpassent en ce genre tout ce que nous avons en français. Le style en est pur, coulant et châtié, les pensées et les expressions nobles. Les œuvres de Mlle des Houlières (Antoinette-Thérèse de la Garde, morte en 1718) n'approchent pas de la beauté de celles de sa mère; cependant ses madrigaux sont charmans. Elles étaient l'une et l'autre de l'académie des Ricovrati. Madame des Houlières était aussi de l'académie d'Arles. Elle a fait deux tragédies, *Genseric* et *Jules-Antoine*, qui ne sont point estimées. La cabale qu'elle forma pour faire réussir la *Phèdre* de Pradon, contre celle de Racine, et le Sonnet qu'elle composa à ce sujet, feraient beaucoup de tort à son goût, s'il n'était prouvé par ses ouvrages, et si l'on ne savait dans quelles erreurs entraînent les préjugés et la préoccupation.

HOULLIER (JACQUES), habile médecin de Paris, natif d'Estampes, est auteur de plusieurs ouvrages, Genève, 1635, in-4°, dont M. de Thou son ami fait un grand éloge. Il mourut en 1562.

HOUTTEVILLE (CLAUDE-FRANÇOIS), membre de l'académie française, natif de Paris, entra à seize ans chez les pères de l'Oratoire, d'où il sortit au bout de dix-huit ans. Il fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois, et abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer. Il mourut à Paris le 8 novembre 1742, âgé d'environ 54 ans. Son principal ouvrage est intitulé *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*, dont la meilleure édition est

celle de Paris, 1741, en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. Cet ouvrage eut, lorsqu'il parut, un succès étonnant; mais il tomba ensuite dans un discrédit non moins surprenant. On l'avait d'abord trop élevé; on le rabaissa trop ensuite. Son style est trop affecté; l'auteur établit des principes inutiles, et même quelquefois dangereux et contraires à sa cause. Ses preuves ne sont pas toujours solides ni bien choisies; mais surtout l'abbé Houtteville n'aurait pas dû, comme il a fait, séparer les objections et les difficultés des preuves du contraire. En entassant ainsi objections sur objections à la fin de l'ouvrage et n'y donnant que des réponses très-courtes et très-succinctes, de peur de se répéter, il donne par ce moyen plus de force à ses objections qu'à ses réponses, fait quitter de vue ses preuves, et semble détruire ce qu'il a établi.

HOWARD (Charles), amiral d'Angleterre, commandait la flotte anglaise qui détruisit celle de Philippe II, qu'il avait nommée l'Invincible, en 1588. Il commanda encore en 1596 la flotte envoyée contre les côtes d'Espagne et contre Cadix, où il força les Espagnols eux-mêmes de brûler leurs vaisseaux pour les empêcher de tomber entre les mains des Anglais. Cadix fut pris, pillé et brûlé, et Howard fut créé duc de Nottingham.

HOWARD (Robert), souffrit, ainsi que toute sa famille, de son attachement au roi Charles Ier; mais à la restauration il devint auditeur de l'échiquier, souvent député au parlement. Son zèle pour la révolution de 1688 le rendit ennemi de ceux qui ne voulaient pas prêter serment au nouveau roi. Il est auteur de poésies et de pièces de théâtre, de l'histoire du règne d'Edouard et Richard II, 1690, in-8°; de l'Histoire de la religion, 1694, in-8°; de la traduction du quatrième livre de Virgile, et de l'Achilléide de Stace, 1660, in-8°.

HOWART (Henri), comte de Surrey, fils aîné de Thomas II, duc de Norfolck, cousin de Catherine Howart, femme de Henri VIII, à qui ce roi fit trancher la tête, pour adultère, le 13 février 1541, eut le même sort le 15 décembre 1546. Henri VIII, craignant que la considération dont jouissait son père et lui ne nuisît à son fils Edouard, les fit emprisonner, et condamner comme criminels de lèse-majesté, parce qu'ils portaient les armes pleines d'Angleterre, que leur famille avait toujours portées. Il commua la peine du père qu'il craignait moins, et fit exécuter le fils. On a imprimé de ce dernier des Poésies, Londres, 1717, in-8°, qui ne sont inférieures à aucune de celles des plus fameux poètes de son temps.

HOWE (Jean), ministre anglais non-conformiste, fut chapelain de Cromwel et de son fils, jusqu'à ce qu'il fût dépossédé. Il fut depuis ministre dans des sociétés particulières, et est mort à Londres le 2 avril 1705, à 75 ans. Il a publié un grand nombre de Sermons, de Livres de piété, et d'Apologies des Presbytériens.

HOWE (Jean), était du conseil privé de la reine Anne et du roi Georges, amiral du comté de Glocester, trésorier des gardes du roi et des garnisons. Il est mort en 1721, et est enterré dans l'église de Stowel. On a imprimé de lui le Panégyrique du roi Guillaume, des Chansons, et quelques autres poésies.

HOUZEAU (Jacques), né à Bar-le Duc, s'est fait de la réputation par ses ouvrages de sculpture et ceux exécutés en fonte, d'après ses modèles, qui ornent le château et les jardins de Versailles. Il était de l'académie, et est mort le 18 mai 1691, à 67 ans.

HOWEL (Laurent), laborieux écrivain anglais, mort en 1666, à 72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Ses dépenses excessives le firent confiner en une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre, ce qu'il continua quand il en fut sorti. Ses ouvrages en anglais sont l'Histoire de Louis XIII; un autre intitulé *La forêt de Dodone*, qui a été traduit en français, Paris, 1652, in-4°; et un troisième *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, qui a été traduit en latin, Londres, 1664, in-8°; des poésies, 1663, in-8°, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa par flatterie le parti de Cromwel, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement.

HOY (André), habille professeur

royal en grec à Douai, natif de Bruges, s'acquit une grand réputation par ses poésies latines, 1587, in-8°; *Ezechiel paraphrasi poeticâ illustratus*, 1598, in-4°; *De pronuntiatione græcâ*, 1620, in-8°; et par ses autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17e siècle.

HOYER (Anne Oven), née dans le duché de Sleswick, dut à son fanatisme le don de la poésie allemande; ce qu'elle en a composé sur des sujets sacrés a été imprimé à Amsterdam, en 1650, in-12. Elle est morte en 1656, à 72 ans, dans une retraite qu'Eléonore-Marie, reine de Suède, lui avait donnée.

HOZIER (Pierre d'), fils d'un avocat, naquit à Marseille le 12 juillet 1592. Après la mort de son père, en 1611, il se mit dans la compagnie des chevau-légers de M. de Créqui-Bernieules, qui recherchait alors sa généalogie. M. d'Hozier s'offrit à ce seigneur pour l'aider dans cette recherche, et composa la généalogie de cette illustre maison. Elle eut tant de succès qu'il entreprit ensuite la recherche générale des généalogies des autres maisons du royaume; et il s'acquit en ce genre tant de réputation, que Louis XIII le fit gentilhomme servant, maître d'hôtel et gentilhomme ordinaire de sa chambre, et lui donna la charge de juge d'armes de France. Louis XIV lui conserva les mêmes emplois, créa en sa faveur la charge de généalogiste de ses écuries, et lui donna une pension avec un brevet de conseiller d'état. Pierre d'Hozier fut consulté de toute la France et de plusieurs endroits de l'Europe. Il avait une mémoire si prodigieuse qu'il citait sur-le-champ, et sans se tromper, les dates des contrats, les noms, les surnoms et les armes de chaque famille qu'il avait une fois étudiés; ce qui fit dire au célèbre d'Ablancourt, en parlant de M. d'Hozier, « qu'il fallait qu'il eût assisté à tous les mariages et à tous les baptêmes de l'univers. » Il mourut le 1er décembre 1660, après avoir porté la science des généalogies au plus haut point de perfection. Il est auteur d'une Histoire de Bretagne, in-fol., et de plusieurs généalogies.

HOZIER (Charles d'), fils du précédent, naquit à Paris le 24 février 1640. Son père lui donna une partie des connaissances qu'il avait dans les généalogies, dont il se servit pour dresser, sous la direction de M. de Caumartin, le Nobiliaire de Champagne, Châlons, 1673, in-fol., forme d'atlas. En 1681 il reçut la croix de l'ordre de Saint-Maurice de la part du duc de Savoie, et se maria l'année suivante. Il eut la charge de juge d'armes de la noblesse de France, et fut gratifié d'une pension de 4000 livres. Il mourut en 1732. Ce sont ses neveux qui ont entrepris l'Armorial général de France, dont il a paru 10 vol., 1738, et suiv. Ils l'ont discontinué pour se soustraire à l'opiniâtreté de certains nobles à soutenir des chimères. L'un d'eux, Louis-Pierre, est mort en 1767.

HUARTE (Jean), natif de Saint-Jean, dans la Navarre française, s'acquit au 16e siècle de la réputation, par un ouvrage qu'il composa en espagnol, et qu'il intitula *l'Examen des esprits*. Ce livre a été traduit en latin et en français. On estime l'édition de Cologne de l'an 1610, in-12.

HUBER (Samuel), professeur en théologie à Wittemberg, vers 1592, fut chassé de l'université pour avoir enseigné que J.-C. ayant satisfait pour tous les hommes, ils n'étaient damnés que parce qu'ils tombaient de cet état de justice dans le péché par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté, sentiment diamétralement opposé à celui de Luther. On a de lui l'Explication des chapitres 9, 10 et 11 de l'épître aux Romains, in-8°.

HUBER (Marie), fille protestante, née à Genève et morte à Lyon en 1759, âgée de 59 ans, est auteur de plusieurs ouvrages : *Le monde fou préféré au monde sage*, 1731, 1744, in-12. Le système des théologiens sur l'état des âmes séparées des corps, 1731, 33 et 39, in-12; Lettres sur la religion essentielle à l'homme, 1739 et 1754, 6 parties in-12. Le spectateur en abrégé, 1753, 6 parties in-12.

HUBER (Ulric), né à Dockum le 13 mars 1636, devint professeur en droit à Francker, et mourut au mois de novembre 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre Perizonius. On a de lui un traité *De jure civitatis*; *Jurisprudentia frisica*; *Spe-*

cimen philosophiæ civilis; *Institutiones historiæ civilis*, et plusieurs autres ouvrages estimés.

HUBERT (Saint), illustre évêque de Maestricht, succéda à saint Lambert en 708. Il fit porter le corps de saint Lambert au village de Liége, vers 721, et il y établit son siége épiscopal. Il parcourut les Ardennes, y convertit à la foi un grand nombre d'infidèles, et mourut le 30 mai 727. Son corps fut porté, le siècle suivant, dans l'abbaye d'Andain, ordre de saint Benoît, qui est dans la forêt des Ardennes. Cette abbaye est devenue célèbre, et porte aujourd'hui le nom de saint Hubert. Ce saint est particulièrement invoqué contre la rage.

HUBERT (Mathieu), né à Châtillon, dans le Maine, entra dans la congrégation de l'Oratoire à 21 ans; et après avoir enseigné les humanités avec distinction, on le destina à la prédication. Le père Hubert prêcha successivement en province, à Paris et à la cour avec applaudissement, et s'acquit l'estime du père Bourdaloue. Il mourut à Paris le 22 mars 1717, à 77 ans. Ses sermons ont été imprimés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, par les soins du père de Monteuil de l'Oratoire.

HUBERT (André), excellent comédien français, mort en 1700, jouait si naturellement les rôles de femme, dont le bon sens impuissant ou le ridicule formaient l'imbroglio de la comédie ou la gaîté de la pièce, que Molière paraissait avoir fait exprès pour lui les rôles de madame Pernelle, de Madame Jourdain, de madame de Sotenville, et celui de la comtesse d'Escarbagnas.

HUBNER (Jean), savant géographe allemand, enseigna la géographie à Leipsic et à Hambourg, avec une réputation extraordinaire. Il fut recteur de l'école de Hambourg, et mourut en cette ville le 21 mai 1732, à 63 ans. Son principal ouvrage est une Géographie très-estimée pour ce qui regarde l'Allemagne. Elle a été traduite d'allemand en français, et imprimée à Bâle en 1757, en 6 vol. in-12.

HUDDE (Jean), bourgmestre d'Amsterdam, grand politique et savant mathématicien, mort à Amsterdam le 6 avril 1704, est auteur de quelques Opuscules très-estimés, que François Schoten a insérés dans son Commentaire sur la géométrie de Descartes.

HUDSON (Henri), célèbre pilote anglais du 17e siècle, partit au mois de mai 1607, pour faire des découvertes au nord; il s'avança jusqu'au soixante-dix-huitième degré, et découvrit le détroit et la baie qui porte son nom. Il y retourna en 1608 et 1609; mais il ne put trouver de passage par le fond de la baie. Il y fit un quatrième voyage en 1610, où il n'en découvrit pas davantage; il périt dans ce voyage par la trahison des siens.

HUDSON (Jean), né à Wodehop, dans la province de Cumberland, enseigna la philosophie et les belles-lettres à Oxford, jusqu'en 1701, qu'il succéda à Thomas Hyde dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque Bodleïenne. Hudson devint encore principal du collége de la Sainte-Vierge à Oxford, et conserva ces deux places jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1719, âgé d'environ 57 ans. Il avait épousé la fille du chevalier Harrisson. On a de lui des éditions de Velleius Paterculus, de Thucydide, de Denys d'Halicarnasse, de Longin, d'Esope, de Joseph, des petits Géographes, Oxford, 1698 à 1712, 4 vol. in-8o, etc.

HUERGA (Cyprien de la), savant religieux espagnol, de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Écriture sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui des Commentaires sur Job, sur les Psaumes, sur le Cantique des cantiques, etc.

HUET (Pierre-Daniel), né à Caen en 1630, s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques, aux langues et aux antiquités. M. Huet eut tant d'admiration pour Bochart, qu'il désira de le connaître. Il lia une étroite amitié avec lui, et accompagna ce savant homme en Suède, d'où il tira de grands avantages pour les ouvrages dont il a enrichi depuis le public. De retour à Caen, il se trouva élu membre d'une académie de belles-lettres, et en institua lui-même une de physique, dont il fut le chef. M. Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin en 1670, le roi lui donna M. Huet

pour adjoint en qualité de sous-précepteur. C'est pour ce jeune prince qu'il forma, sur l'idée de M. de Montausier, le plan des éditions *ad usum delphini*, et qu'il en dirigea l'exécution. M. Huet avait 46 ans lorsqu'il fut ordonné prêtre. Sa majesté le nomma peu de temps après à l'abbaye d'Aunay et à l'évêché de Soissons, en 1685; mais il n'en prit jamais possession, et permuta avec M. Brulart de Sillery, nommé à l'évêché d'Avranches. M. Huet gouverna pendant dix ans ce diocèse, et y fit fleurir la science et la piété. On se plaignait néanmoins de sa trop grande application à l'étude; et l'on raconte qu'un villageois ayant été plusieurs fois pour lui faire quelques plaintes, et ne pouvant lui parler parce que le prélat, lui disait-on, était à étudier : « Eh! pourquoi, répartit-il, le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études? » M. Huet quitta son évêché pour l'abbaye de Fontenai près de Caen, et se retira ensuite chez les jésuites de la maison professe de Paris, qu'il avait toujours aimés. Il leur légua sa bibliothèque, qui a été transportée à la Bibliothèque du roi, après la dissolution de la société. M. Huet mourut chez les jésuites le 26 janvier 1721, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages bien écrits et remplis d'une vaste érudition. Les principaux sont 1° *De claris interpretibus et de optimo genere interpretandi*, la Haie, 1683, in-8°; 2° une édition des Commentaires d'Origène sur l'Ecriture sainte, en grec et en latin, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., Cologne, 1685, 3 vol. in-fol; 3° un Traité de l'origine des romans, à la tête du roman de Zaide; 4° la Démonstration évangélique, in-fol., en latin, ouvrage plus érudit que solide, 1679 et 1690, in-fol.: la deuxième édition est plus ample, mais il y a des retranchemens qui font rechercher la première; 5° *Quæstiones Alnetanæ de concordiâ rationis et fidei*, Caen, 1690, in-4°; 6° De la situation du Paradis terrestre, Amsterdam, 1701, in-12; Histoire du commerce et de la navigation des anciens, Lyon, 1763, in-8°; 8° *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12; 9° Traité de la faiblesse de l'esprit humain, Amsterdam, 1723, in-12. C'est une traduction que M. Huet a faite de la première partie de ses *Quæstiones alnetanæ*, et un plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empiricus, qu'il pille toujours sans le citer jamais; 10° *Huetiana*; 11° Vers latins et grecs, estimés; ce sont des Odes, des Elégies, des Idylles, des Pièces héroïques, un Poëme sur le sel, et son Voyage en Suède. Voyez le Recueil donné par M. l'abbé d'Olivet en 1756, in-12. On estime surtout ses Métamorphoses, la Relation de son voyage de Suède, et quelques Odes; 12° plusieurs Lettres; 13° *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°; 14° *Diane de Castro*, 1728, in-12, etc. Il était de l'académie française.

HUFNAGEL (Georges), peintre du 16e siècle, natif d'Anvers, mérita l'estime, les bienfaits et la protection du duc de Bavière; il mit huit ans à peindre un missel pour Ferdinand, archiduc d'Inspruck, et cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. L'empereur Rodolphe prit ce peintre à son service, et l'employa à peindre toutes sortes d'animaux, genre dans lequel il excellait. Hufnagel mourut en 1600, laissant un fils qui se distingua aussi dans la peinture.

HUGHES (Jean), poète anglais, né à Marlborough le 20 juin 1677, donna le premier essai de ses talens dans un Poëme sur la paix de Riswick, en 1697, qui fut suivi de la Cour de Neptune, en 1699, et de plusieurs autres. Il eut à souffrir de son peu de fortune; car la poésie ne procure pas de bénéfices comme la théologie. Cependant le chancelier Cowper lui donna une place de secrétaire, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1720. Ses Poésies ont été réunies en 1735, 2 vol. in-12; il y a plusieurs pièces de théâtre.

HUGHES (Jabez), jeune frère du précédent, s'est aussi adonné à la poésie, et est mort le 17 janvier 1732, à 46 ans. Il a traduit en vers le Rapt de Proserpine, de Claudian, l'Histoire de Sextus et d'Erictho, extrait de la Pharsale, 1714, in-8°, réimprimé en 1723, in-12. Il a traduit en prose Suétone, 1717, les Nouvelles de Cervantes, 1729. Il préparait une édition de ses œuvres quand il est mort.

HUGHES (Jabez), d'une autre famille qne les précédens, avait publié en 1712 une édition grecque et latine du Sacerdoce de saint Jean-Chrysostôme, qu'il a aussi traduit en anglais; mais cette traduction n'a paru qu'après sa mort, en 1760, et fut publiée par son fils, vicaire de Saint-Etienne, près Cantorbéry.

HUGO (Charles-Louis), chanoine régulier de la réforme de Prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival et évêque de Ptolémaïde, mort en son abbayé le 2 septembre 1739, à 74 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° les Annales des Prémontrés, en 2 vol. in-fol., en latin, et un autre Recueil intitulé *Sacræ antiquitatis monumenta historica, dogmatica, diplomatica*, 1725, etc., 2 vol. in-fol.; 3° la Vie de saint Norbert, in-4°, avec des Notes curieuses; elle est exacte et estimée; 4° Traité historique et critique de la maison de Lorraine, 1711, in-8°, sous le nom de Baleicourt. Ce traité fut supprimé par arrêt du parlement en 1712, etc.

HUGOLIN (Barthélemi), savant canoniste d'Italie, natif de Lombardie, mort en 1618, est auteur de plusieurs ouvrages en latin qui sont estimés. Il présenta son Traité des Sacremens, Rimini, 1587, in-fol, au pape Sixte V, et en fut bien récompensé.

HUGTENBURGH (Jean), peintre de batailles, né à Harlem en 1646, travailla pour le prince Eugène en 1708, 1710 et 1711. Il est mort à Amsterdam en 1733.

HUGUES (Saint), évêque de Grenoble en 1080, était de Château-Neuf-sur-l'Isère, près de Valence en Dauphiné. C'est lui qui reçut saint Bruno et ses compagnons, et qui les établit dans la grande Chartreuse. On a de lui un Cartulaire, dont on trouve des fragmens dans les OEuvres posthumes de Mabillon et dans les Mémoires du Dauphiné d'Allard, 1711 et 1727, 2 vol. in-fol. Il mourut le 1er avril 1132. Il ne faut pas le confondre avec saint Hugues, abbé de Cluni en 1049, mort en 1109, qui fit bâtir par les libéralités d'Alfonse IV, roi de Castille, l'église qui subsiste encore à Cluni: on trouve quelques ouvrages de lui dans la Bibliothèque de Cluni; ni avec saint Hugues, élu évêque de Rouen en 722, mort le 9 avril 730.

HUGUES (Herman), jésuite, né à Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhimberg le 10 septembre 1629, à 41 ans, s'est fait un nom par ses livres historiques, mais encore plus par ses poésies, à cause des figures qui les accompagnent: le Siége de Breda, en latin, Anvers, 1626, in-fol., traduit en français par Chiflet, 1631, in-fol.; *De militiâ equestri et novâ*, Antuerpiæ, 1630, in-fol.; *De verâ fide capessenda*, 1620, in-8°; *Pia desideria emblematibus et elegiis illustrata*, 1624, in-8°, fig., et 1629, in-16, fig.; *De prima scribendi origine*, 1617, in-8°.

HUGUES-LE-GRAND, appelé aussi Hugues l'Abbé, ou Hugues-le-Blanc, était fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois. Il fit sacrer à Laon Louis d'Outre-Mer en 936, prit Reims, donna du secours à Richard Ier, duc de Normandie, et fut créé par Lothaire duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956. C'était un des plus célèbres princes de son siècle. Il fut surnommé le Grand à cause de sa taille et de ses belles actions; le Blanc, à cause de son teint; et l'Abbé, parce qu'il s'était mis en possession des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours.

HUGUES CAPET, comte de Paris et d'Orléans, et chef de la troisième race des rois de France, dite des Capétiens, était fils de Hugues-le-Grand. Il défendit Paris avec valeur, et s'acquit une estime générale par son courage et par sa prudence. Le roi Louis V le Fainéant étant mort, Hugues Capet se fit proclamer roi de France à Noyon, et fut sacré à Reims par l'archevêque Adalberon le 3 juillet 987. Il ne restait du sang royal que Charles, premier duc de Lorraine, fils de Louis d'Outre-Mer. Ce prince voulut recouvrer par les armes la couronne qu'il avait perdue par sa faute; mais il fut fait prisonnier à Laon, et renfermé à Orléans. Hugues, le plus riche des seigneurs français, était seul capable de soutenir un royaume qui n'était plus qu'un vain titre; les derniers rois de la seconde race avaient partagé les terres qui leur restaient en fiefs aux seigneurs qui paraissaient les soutenir

et qui le plus souvent les trahissaient. Le reste despersonnes libres étaient devenues de condition serve; les prises et reprises des villes avaient détruit le reste de la liberté; il n'y avait plus que des seigneurs qui croyaient ne rien devoir au roi, et des ecclésiastiques qui se croyaient exempts de toute contribution au maintien de l'état, si ce n'est le service des fiefs qu'ils possédaient les uns et les autres; mais ce service même ils ne le prêtaient que quand le sujet pour lequel ils étaient appelés leur plaisait. Le roi n'avait donc aucun revenu, et des sujets de nom seulement: on ne saurait trop admirer la constance et la sagacité des rois de la troisième race, pour avoir remis le royaume dans l'état où il est. Hugues Capet s'associa son fils Robert, et mourut le 24 octobre 997, à 57 ans, après en avoir régné dix.

HUGUES DE FLEURY, ou DE SAINTE-MARIE, célèbre moine de l'abbaye de Fleury, vers la fin du 11e siècle, fut nommé Hugues de Sainte-Marie, du nom d'un village appartenant à son père. Il n'est guère connu que par ses ouvrages, qui sont 1° deux livres de la puissance royale et de la dignité sacerdotale, dédiés à Henri, roi d'Angleterre. Il y établit solidement les droits et les bornes des deux puissances contre les préjugés de son temps. Cet ouvrage se trouve dans le tome IV des *Miscellanea* de Baluze; 2° une Chronique ou Histoire depuis le commencement du monde jusqu'en 840; 3° une petite Chronique depuis 996 jusqu'en 1109, Munster, 1638, in-4°. Elle est estimée et rare; elle se trouve aussi dans le recueil de Freher.

HUGUES DE FLAVIGNY, né en 1065, fut moine de Saint-Vannes de Verdun, puis abbé de Flavigny au 12e siècle; il en fut dépossédé par l'évêque d'Autun, qui fit élire un autre abbé. Hugues supplanta saint Laurent, abbé de Vannes, que l'évêque de Verdun persécutait à cause de son attachement au pape, et garda cette place jusqu'en 1115, après quoi on ne sait ce qu'il devint. Il est auteur de la Chronique de Verdun, qui est estimée, dans la *Bibliotheca manuscripta* du père Labbe.

HUGUES D'AMIENS, surnommé aussi Hugues de Rouen, passa d'Amiens, lieu de sa naissance, en Angleterre, et y fut abbé de Roddinges. Il fut ensuite archevêque de Rouen en 1130, et mourut en 1164. C'était un des plus grands, des plus pieux et des plus savans évêques de son siècle. On a de lui trois Livres pour l'instruction de son clergé, contre les hérétiques de son temps, dans la Bibliothèque des Pères. Le père d'Achery les a fait imprimer à la suite des œuvres de Guibert de Nogent. On trouve d'autres ouvrages de Hugues dans les collections des pères Martenne et Durand.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, célèbre théologien du 12e siècle, originaire de Flandre, se consacra à Dieu dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris, gouvernée par Gilduin son premier abbé en 1115. Il y enseigna la théologie avec tant de réputation, qu'il fut appelé un second Augustin, et mourut en 1142, à 44 ans, après avoir été prieur de l'abbaye de Saint-Victor. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il imite le style et suit la doctrine de saint Augustin. Le principal est un grand Traité des sacremens. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol.: on en trouve encore dans le *Thesaurus* de Martenne.

HUGUES DE SAINT-CHER, célèbre cardinal de l'ordre de saint Dominique, ainsi nommé du lieu de sa naissance, aux portes de Vienne, où est une église collégiale dédiée à saint Cher, s'acquit une grande réputation au 13e siècle, par sa prudence, par son savoir et par ses talens. Il devint docteur en théologie de la faculté de Paris, et fut fait provincial de son ordre, puis cardinal par Innocent IV, le 28 mai 1244. Ce pape et Alexandre IV son successeur le chargèrent des affaires les plus importantes. Il mourut à Orviète le 19 mars 1263. Ses principaux ouvrages sont 1° Recueil des variantes des manuscrits hébreux, grecs et latins de la Bible, qu'il a intitulé *Correctorium Bibliæ*, et qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne; 2° une Concordance de la Bible, Cologne, 1684, in-8°, qui est la première que l'on ait; car c'est Hugues de Saint-Cher qui imagina le premier les Concordances, en quoi il a immortalisé son nom; 3° des Commentaires sur

la Bible ; *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4°, etc.

HUILLIOT (CLAUDE), peintre fleuriste, était de Reims, et mourut le 6 août 1702, à 77 ans. Plusieurs de ses tableaux décoraient les appartemens de Versailles.

HULDRICH (JEAN-JACQUES), né à Zurich en 1683, y devint professeur de morale et de droit naturel, pasteur de la maison des orphelins, où il est mort le 25 mai 1731. Il est éditeur d'un livre assez rare, *Historia Jeschuæ Nazareni à Judæis blasphemè corrupta, hebraicè et latinè, cum notis*, Lugd. Batav., 1705, in-8°. Il a été aussi éditeur de *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8°. Son Histoire de Jésus-Christ déplut à beaucoup de personnes; cependant l'aveu de l'existence de Jésus-Christ par un Juif, et de l'opinion que plusieurs en ont eue, est plus favorable à la religion que toutes les calomnies qu'il y ajoute ne peuvent lui nuire.

HULSEMANN (JEAN), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise le 26 novembre 1602. Après avoir étudié en plusieurs universités, et voyagé en Allemagne, en France et en Hollande, il devint professeur de théologie, et surintendant à Leipsick. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut le 12 juin 1661. Ses principaux ouvrages sont *Collegium publicum anti-papisticum* ; *Breviarium theologicum* ; *Manuale Augustanæ confessionis* ; *Calvinismus irreconciliabilis* ; *Extensio breviarii theologici* ; *Methodus concionandi* ; *De auxiliis gratiæ*, et une Relation en allemand du colloque de Thorn, où il avait été envoyé en 1645, à la tête des Luthériens.

HULSIUS (ANTOINE), habile théologien protestant, naquit à Hilde, petit village du duché de Berg, en 1615. Il étudia à Wesel, puis à Deventer, où il fit de grands progrès dans les langues orientales. Hulsius voyagea ensuite en Angleterre, en France et en Hollande. Il fut ministre à Breda pendant 25 ans, jusqu'en 1676, qu'on le fit professeur en théologie et en langues à Leyde. Il y mourut en 1685, à 70 ans. On a de lui la Théologie judaïque, en latin, publiée en 1653, in-4° ; *Hothentia textûs hebraïci*, Rotterdam, 1662, in-4°, etc. Henri Hulsius son fils, mort le 27 avril 1723, est aussi auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une Somme de théologie en latin.

HULST (PIERRE VAN), peintre fleuriste, était né à Dort en 1652. Il fut surnommé Tournesol, parce qu'il en mettait dans tous ses tableaux.

HUMBERT II, dauphin de Viennois, naquit en 1312, et succéda à son neveu Guigues VI en 1333. Il épousa en 1332 Marie de Baux, dont il eut un fils qu'il laissa malheureusement tomber d'une fenêtre de son palais dans l'Isère en se jouant avec lui. Humbert fut ensuite déclaré général de la croisade contre les infidèles, et passa dans la Grèce, mais il n'y eut aucun succès à cause de sa mauvaise conduite. A son retour il donna en 1343 le Dauphiné au roi Philippe de Valois, qui en investit son petit-fils Charles. Cette donation fut confirmée en 1349, à condition qu'on lui donnerait 40,000 écus d'or, et une pension de 10,000 livres. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne de France. Humbert se fit ensuite dominicain, reçut les ordres sacrés, fut nommé patriarche d'Alexandrie par les Latins, et eut l'administration perpétuelle de l'archevêché de Reims. Il mourut à Clermont en Auvergne le 22 mars 1355, à 43 ans, et fut enterré dans l'église des Jacobins à Paris, dont il était prieur.

HUME (DAVID), né à Edimbourg le 26 avril 1711, d'une famille noble, n'eut, en sa qualité de cadet, qu'une petite portion de l'héritage de ses parens. Son économie la lui rendit suffisante. Le produit de ses ouvrages, l'emploi de secrétaire d'ambassade, qu'il exerça sous le général Sainclair, à Vienne et à Turin, en 1747 ; sous le comte d'Herford, en France, en 1763 ; et de sous-secrétaire d'état avec M. Conway en 1767, accrurent sa fortune jusqu'à mille livres sterling de rente. Il passa le reste de sa vie occupé de l'étude de la philosophie et de l'histoire à Edimbourg, passant quelque temps à la campagne de son frère. Il mourut d'une maladie de langueur dans sa patrie, le 25 août 1776. Son Histoire d'Angleterre a souffert beaucoup de contradictions en Angleterre : le milieu qu'il tenait entre les factions ne convenait à la chaleur d'aucune; les Wighs sur-

tout lui furent les plus contraires. Les gens sages en font beaucoup de cas. Elle est divisée en trois périodes, des maisons de Plantagenet, de Tudot et de Stuart Elle a été traduite en français; la Maison Stuart, par l'abbé Prévôt, les deux autres par Madame Benoit: elles ont chacune 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. La première édition de la Maison Stuart a 3 vol. in-4°. On a encore de M. Hume: Recherches sur l'entendement humain; Histoire naturelle de la religion; Essai de morale et de politique, Discours politiques, etc, qui ont eu peu de succès en Angleterre, excepté ses Essais; le tout a été traduit en français, Amsterdam, 1764, 6 vol. in-8°.

HUMIÈRES (Louis de Crevant d'), maréchal de France, était d'une ancienne famille originaire de Tours. Il épousa Louise de la Châtre, qui, ayant su captiver le vicomte de Turenne, obtint par son moyen le bâton de maréchal de France pour son mari. C'est à cette occasion que Louis XIV demandant un jour au comte de Grammont s'il savait qui il venait de faire maréchal de France: — Oui, sire, lui dit-il; c'est madame d'Humières. Il mourut en 1604.

HUMILIÉS (ordre des) *Voy.* Jean de Meda, Pie V.

HUMILITÉ (Sainte), née à Faënza, en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé son mari à vivre dans la continence, neuf ans après son mariage, fonda les religieuses de Val Ombreuse, et mourut le 31 décembre 1310, à 84 ans.

HUMPHREY (Laurent), théologien anglais du 16e siècle, naquit à Newport-Pannel, dans le duché de Buckingham, en 1519. Il enseigna le grec, puis la théologie à Oxford, devint président du collége de la Madeleine, doyen de Glocester, puis de Winchester, et mourut le 1er février 1590, à 71 ans, laissant plusieurs enfans. Ses ouvrages sont: 1° *Epistola de græcis litteris, et Homeri lectione et imitatione*, à la tête d'un livre d'Adrien Junius, *Copiæcornu*, Basileæ, 1558, in-fol.; 2° *De religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*, Basle, 1559, in-8°; 3° *De ratione interpretandi auctores*, in-8°; 4° *Optimates, sive de nobilitate, ejusque origine*, in-8°; 5° *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8°; 6° *Pharisæismus vetus et novus*, in-8°, etc. Il était calviniste, et n'approuvait point la hiérarchie anglicane.

HUNÉRIC, roi des Vandales, en Afrique, était arien. Il succéda à son père Genseric en 476, et persécuta les catholiques avec une barbarie étrange. Il mourut en 485, détesté de tout le monde à cause de ses cruautés.

HUNIADE (Jean-Corvin), Vaivode de Transylvanie, général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, vainquit les Turcs en plusieurs batailles importantes, en 1442 et 1443. Il se distingua à la bataille de Varnes, où Ladislas périt avec quantité de noblesse; il perdit encore une bataille en 1448; mais il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade en 1455, et mourut la même année à Zemplin le 10 septembre. Le pape Calixte III versa des larmes lorsqu'il apprit la mort de ce grand homme, et tous les chrétiens en furent affligés. *Voy.* Mathias Corvin.

HUNNIUS (Gilles), ministre de Wittemberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes, surtout dans son *Calvinus Judaisans*, Wittembergæ, 1595, in-8°.

HUNNIUS (Nicolas), fils de Gilles, né à Marpourg le 11 juillet 1585, fut ministre luthérien à Lubeck, fort cher à son parti; car il s'est vivement escrimé en latin et en allemand contre les catholiques romains et même contre les calvinistes et les nouveaux prédicans, qu'il traitait de fanatiques. Il aurait désiré établir un conseil suprême de religion, pour pacifier les troubles théologiques des luthériens; mais qui aurait cru ce conseil, puisqu'ils ne croyaient pas les conciles. Il est mort le 12 avril 1643, et est enterré dans le temple de Sainte-Marie de Lubeck, où on lui a dressé un monument.

HUNS, nation horriblement sauvage et cruelle, sortie des Palus-Méotides, sous l'empire de Valens, succéda aux Goths, et les chassa d'une partie des terres de l'empire dont ceux-ci s'étaient emparés. Sous le roi Attila, ces barbares pénétrèrent dans les Gaules et en Italie. Charlemagne s'avança dans la Pannonie, dont ils avaient fait leur

retraite, pour y rapporter les dépouilles des nations qu'ils ravageaint. Après plusieurs campagnes ce prince les força à se rendre tributaires, jusqu'à ce que, sous ses faibles descendans, les Hongrois se fussent emparés des provinces occupées par les Huns.

HUNTER (Robert), auteur de la célèbre Lettre sur l'enthousiasme, fut nommé lieutenant-gouverneur de la Virginie en 1708, mais il fut pris par les Français dans le voyage. En 1710 il fut nommé gouverneur de New-Yorck, ensuite de la Jamaïque, en 1728. Il y est mort le 31 mars 1734.

HUNTER (Guillaume), né le 23 mai 1718, à Kilbride, dans le comté de Lanerk, étudia la médecine et la chirurgie, qu'il exerça à Londres avec autant de réputation que de profit, en y joignant les titres de médecin de l'hôpital et du roi, et de professeur d'anatomie. En 1781 il fut nommé président de la société des médecins de Londres. La société de médecine de Paris se l'était associé en 1780, et l'académie des sciences lui fit le même honneur en 1782. Il est mort le 30 mars 1783, de la goutte, et est enterré à Saint-Jacques de Westminster. On a de lui l'Anatomie de l'Uterus, avec 34 planches, 1775, in-fol., et plusieurs mémoires dans les Transactions philosophiques, sur l'origine de la maladie vénérienne, sur la section de la symphise, et dans d'autres recueils. On a donné la description de son cabinet de médailles, 1783, in-4°.

HUNTINGTON (Robert), théologien anglais, né du ministre de Deorhyst en 1636, ayant étudié les langues orientales, fut envoyé en 1670 à Alep, pour y être chapelain de la factorerie anglaise. Pendant 11 ans de séjour à Alep, il visita la Galilée, Samarie, Jérusalem, Chypre, Palmyre et l'Égypte. Il eut la satisfaction de convertir l'archevêque du mont Sinaï. En 1682 il revint par l'Italie et la France en Angleterre, où il rapporta sept cents manuscrits orientaux pour la bibliothèque d'Oxford. Il devint curé du grand Hallingbury, dans le comté d'Essex, où il se maria. Il refusa l'évêché de Lismore, en Irlande; mais il accepta celui de Raphoë, le 20 août 1701, et mourut douze jours après, le 2 septembre; il fut enterré dans la chapelle du collége de la Trinité, à Oxford. M. Ray a publié la Relation de ses voyages, en 2 vol. in-8°.

HUR, époux de Marie, sœur de Moïse, lui soutenait les bras avec Aaron pendant que ce chef du peuple juif les tenait élevés en priant Dieu d'être favorable aux Israélites.

HURAULT (Phillippe), comte de Cheverni, né le 25 mars 1528, d'une famille noble, se rendit très-habile dans l'histoire, fut conseiller au parlement de Paris en 1554, puis chancelier de France sous les rois Henri III et Henri IV. Il mourut le 30 juillet 1599, à 72 ans. On a de lui des mémoires fort connus sous le nom de *Mémoires de Cheverni*. La meilleure édition est in-4°, 1636.

HURÉ (Charles), né à Champigny-sur-Yone, au diocèse de Sens, le 7 novembre 1639, fut régent de troisième et de seconde dans le collége de Boncourt, pendant 25 ans, et se livra ensuite tout entier à l'étude de l'Écriture sainte, que sa science dans l'hébreu, le grec et le latin lui facilitèrent. Enfin il devint principal du collége de Boncourt, où il mourut le 12 novembre 1717, à 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte. Les principaux sont: 1° une édition latine du Nouveau-Testament, avec de courtes notes, 2 vol. in-12. Elle est estimée; 2° la traduction française du Nouveau-Testament et de ses notes latines, augmentées, Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction fit du bruit; 3° Grammaire sacrée, ou règle pour entendre le sens littéral de l'Écriture sainte, Paris 1707, in-12; 4° un Dictionnaire de la bible, Paris, 1715, en 2 vol. in-fol., en français, avec les mots de la Bible en latin. Il était très-attaché aux sentimens de Port-Royal.

HURTADO (Thomas), célèbre théologien espagnol, natif de Tolède, enseigna à Rome, à Alcala et à Salamanque, et mourut en 1659. On a de lui *Resolutiones orthodoxo-morales*, Coloniæ, 1655, in-fol., qui sont estimées.

HURTRELLE (Simon), sculpteur, né à Béthune, est mort à Génevillers, près de Paris, le 11 mars 1724, à 74 ans. On voyait plusieurs de ses ouvrages dans les jardins de Versailles.

HUS (Jean), fameux hérésiarque, et recteur de l'université de Prague, naquit à Hus, petit bourg de Bohême, de parens obscurs. Il reçut des degrés dans l'université de Prague, et en devint recteur, puis curé de l'église de Bethléem dans la même ville, où il se distingua par ses prédications. Jean Hus renouvela les erreurs des Vaudois et de Wiclef, y en ajouta plusieurs autres, et se fit un grand nombre de disciples, surtout après qu'il se fut joint à Jerôme de Prague. L'empereur Sigismond, frère et héritier présomptif de Venceslas, roi de Bohême, craignant les suites funestes de cette nouvelle doctrine, obligea Jean Hus d'aller défendre ses opinions au concile de Constance, qui se tenait alors, et lui donna un sauf-conduit. Jean Hus étant arrivé à Constance au mois de novembre 1414, on examina sa doctrine pendant sept mois avec beaucoup de soin, et on lui donna la permission de parler et de se défendre: mais ne voulant point abjurer ses erreurs, il fut condamné à être brûlé vif avec ses livres: ce qui fut exécuté le 16 juillet 1415. Les protestans rapportent beaucoup de fables sur la mort de Jean Hus, dont le nom signifie *oie*: ils disent, entre autres choses, qu'en mourant il s'écria « que l'on faisait mourir une oie, mais que cent ans après sa mort il renaitrait un cygne de ses cendres, qui soutiendrait la vérité qu'il avait défendue. » Ils entendent par ce cygne *Luther*, qui parut en 1515, et qui puisa ses erreurs dans les écrits de Jean Hus comme il nous l'apprend lui-même. Au reste l'histoire et les ouvrages de Jean Hus et de Jerôme de Prague ont été imprimés à Nuremberg, 1558, en 2 vol. in-fol., et réimprimés en 1715: on a de Jean Hus des opuscules, 3 tom. en 1 vol., in-4°, de 281 feuillets. Ses disciples sont connus sous le nom de hussites, qui ont désolé la Bohême pour venger la mort de leur patriarche.

HUSSEIN, gardait des moutons auprès de la prison d'Ibrahim, et l'avait réjoui par ses chansons rustiques et les airs qu'il jouait sur son flageolet; lorsqu'Ibrahim fut tiré de son cachot pour monter sur le trône, il fit son favori de Hussein. Celui-ci abusa tellement de son pouvoir, qu'il fit étrangler le grand visir Méhémet. Cette cruauté lui attira la haine du peuple, qui le mit en pièces en 1648.

HUTCHESON (François), fils et petit-fils de ministres non conformistes de la province d'Air en Écosse, naquit le 8 août 1694, dans le nord de l'Irlande, où son père s'était établi. On le chargea à Dublin de la direction d'une école de belles-lettres et de philosophie. Il publia en 1725 ses Recherches sur les idées de la beauté et de la vertu, etc. Le docteur Hutcheson établit dans ce livre le sens moral par lequel nous distinguons le bien du mal. M. Eidous l'a traduit en français, 1749, 2 tom. en 1 vol. in-12. Son Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections avec des éclaircissemens sur le sens moral, qu'il publia en 1728, soutint parfaitement la réputation de l'auteur. Il fut appelé en 1729 à Glascow, pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec la plus grande distinction jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. Outre les exercices réguliers de sa chaire, il expliquait trois jours de la semaine les meilleurs moralistes grecs et latins, et consacrait le dimanche à des discours sur l'excellence de la révélation et sur la divinité de l'Evangile. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui 1° *Philosophiæ moralis institutio compendiaria*; 2° *Synopsis metaphysicæ antologiam et pteumatologiam complectans*; 3° un Système de philosophie morale, publié après sa mort, à Glascow, en 1755, in-4°, par François Hutcheson son fils, docteur en médecine. Il a été traduit en français, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont universellement estimés.

HUTCHINS (Jean), ministre anglais, né dans le comté de Dorset, mort le 21 juin 1773, eut la cure de quelques paroisses, et a publié les Antiquités du comté de Dorset, Londres, 1774, 2 vol. in-fol

HUTCHINSON (Jean), habile naturaliste anglais, s'est occupé de cette science toute sa vie, parcourant les montagnes pour y découvrir les fossiles. Il est mort le 28 août 1737, à 63 ans. Ses ouvrages sont *Moses's principia*, contre Woodwald et contre Newton, 1724 et 1727, 2 vol. in-4°, réimprimé dans ses Œuvres, 1744 à 1748, 12 vol. in-8°.

HUTINOT (Louis), sculpteur de Paris, dont on voit dans les jardins de Versailles une figure représentant Cérès. Il mourut à Paris en 1679 à 50 ans.

HUTTEN (Ulric de), gentilhomme de Franconie, connu par ses poésies latines, naquit dans le château de Steckelberg le 20 avril 1488. Il servit en Italie avec valeur dans l'armée de l'empereur Maximilien Ier, qui l'honora de la couronne poétique. Il embrassa la doctrine de Luther, mena une vie très-agitée, et mourut près de Zurich le 29 août 1523, à 36 ans. Ses poésies furent imprimées à Francfort en 1538, in-12. Ses écrits contre le duc de Wittemberg sont très-rares, ils sont imprimés à Steckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean Hutten, grand maréchal de sa cour, dont la femme était aimée du duc. Hutten a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum. Voy.* Gratius, et publia le premier, en 1518, deux Livres de Tite-Live, qui n'avaient point encore paru : *De Guaiaci medicina*, in-8°, réimprimé dans le Recueil des Traités de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur dans son épître dédicatoire avoue qu'il a eu long-temps à souffrir de cette maladie, et l'opinion la plus commune est qu'il en est mort ; ses dialogues sur le luthéranisme, 1520, in-4°, sont rares. Burchard a écrit sa vie, Wolfembuttel, 1717, in-12.

HUTTERUS (Elie), théologien protestant du 17e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, dont le principal est une Bible polyglotte, qui est très-rare, Hambourg, 1596, 3 vol. in-fol. : elle contient l'hébreu, le chaldaïque, le grec et le latin. Il l'a fait reparaître en 1599, et il a ajouté l'allemand et le français en un volume, l'allemand et l'italien en un autre, l'allemand et le saxon dans un troisième, de sorte que cela compose quatre volumes qui contiennent la même chose, c'est-à-dire jusqu'au livre des Juges et de Ruth. Les livres suivans n'ont pas été faits. Son Nouveau-Testament, en douze langues, a paru à Nuremberg, 1599, 2 vol. in-fol., ou 4 vol. in-4°. Ces langues sont la syriaque, l'hébraïque, la grecque, la latine, l'allemande, la bohémienne, l'italienne, l'espagnole, la française, l'anglaise, la danoise et la polonaise. Il est mort vers 1602, à 48 ans.

HUTTERUS (Léonard), né à Ulm en 1563, et mort en 1616, après avoir été marié, fut professeur de théologie à Wittemberg, et écrivit contre les catholiques et contre les calvinistes. On distingue son *Ilias malorum regni pontificio-romani*, Wittemb., 1609, in-4°.

HUYGENS, *Hugenius* (Chrétien), naquit à la Haie le 14 avril 1629, de Constantin Huygens, seigneur de Zuylichem, mort en 1687, à 90 ans, qui s'est fait connaître par ses poésies latines, 1655, in-12, sous le titre de *Momenta desultoria*. Chrétien Huygens fit en peu de temps de grands progrès dans les mathématiques, sous le célèbre Schoten, professeur à Leyde. Il suivit en 1649 Henri, comte de Nassau, dans le Holstein et en Danemarck. Il voulait passer jusqu'en Suède pour y voir Descartes ; mais le peu de séjour que ce comte fit dans le Danemarck ne le lui permit pas. Il voyagea ensuite en France et en Angleterre. M. Colbert lui donna une grosse pension pour le fixer à Paris. Huygens se rendit à ses désirs, et demeura en cette ville depuis 1666 jusqu'en 1681. Il avait été reçu de la société royale de Londres en 1663, et fut admis à l'académie des sciences pendant son séjour à Paris. Huygens aimait le cabinet et la vie paisible et méditative ; il n'avait cependant point cette humeur triste que l'on contracte d'ordinaire dans la retraite. Il découvrit le premier un anneau et un troisième satellite autour de Saturne, qui jusque-là avait échappé aux yeux des astronomes. Il trouva le moyen de donner de la justesse aux horloges en y appliquant un pendule et en rendant toutes les vibrations égales par la cycloïde. *Voy.* Hautefeuille. Le Traité qu'il en a donné est imprimé à Paris, 1673, in-fol. Il perfectionna les télescopes, fit un grand nombre de découvertes très-utiles, et mourut à la Haie le 8 juin 1695, à 66 ans. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages. Les principaux sont renfermés en deux recueils, dont le premier a été imprimé à Leyde en 1724, en 2 vol. in-4°, sous le titre d'*Opera varia*, et le second qui a pour titre *Opera reliqua*, a été imprimé à Amsterdam en

1728, en 2 vol in-4°. Son Traité de la pluralité des mondes a été traduit en français par M. Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12, ainsi que son Traité de la lumière, à Leyde, 1690, in-4°.

HUYGHENS (Gommare), célèbre docteur de Louvain, naquit à Lier, autrement Lyre, ville du Brabant, en 1631. Il professa la philosophie à Louvain avec réputation, et devint président du collége du pape Adrien VI, où il mourut le 27 octobre 1702, à 71 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont 1° la Méthode de remettre et de retenir les péchés, en latin, 1686, in-12. Il a été traduit en français; 2° des Thèses sur la grâce, in-4°; 3° des Conférences de théologie, en 3 vol. in-12; 4° un Cours de théologie, 15 vol. in-12, etc. Il refusa d'écrire contre les quatre articles du clergé de France, ce qui le mit mal à la cour de Rome. Il était ami intime du père Quesnel, et zélé défenseur de sa cause et de ses sentimens. M Arnauld fait de lui un grand éloge.

HYACINTHE, fils de Piérus et de Clio, fut aimé d'Apollon et de Zéphire; celui-ci, jaloux de le voir jouer avec Apollon au palet, lui poussa le palet à la tête et le tua. Apollon le changea en fleur nommée Hyacinthe.

HYACINTHE (Saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Sasse en Silésie l'an 1183, de l'ancienne maison des comtes d'Oldrovans, qui a donné plusieurs grands officiers au royaume de Pologne. L'évêque de Cracovie, son oncle, le mena en 1217 à Rome, où il trouva saint Dominique. Saint Hyacinthe prit l'habit des mains de ce saint patriarche en 1218. Il s'en retourna ensuite dans son pays, y fonda divers monastères de son ordre et alla prêcher la foi dans le Nord, où il convertit un nombre infini d'infidèles et de schismatiques. Il mourut à Cracovie le 15 août 1257.

HYAGNIS, père de Marsyas, qui fut vaincu par Apollon, est, selon Plutarque, celui qui a inventé la flûte et l'harmonie phrygienne. Il vivait environ 1500 avant J.-C.

HYAS, fille d'Etra, fut dévorée par un lion. Elle avait sept sœurs qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en étoiles pluvieuses : ce sont les Hyades chez les Grecs, et les Sucules chez les Latins.

HYDE (Edouard), comte de Clarendon et lord-chancelier d'Angleterre, se distingua par ses talens et par sa capacité dans les affaires. Il fut très-attaché aux rois Charles Ier et Charles II, et eut part à leurs prospérités et à leurs disgrâces. L'austérité de ses mœurs était une censure perpétuelle de la vie licencieuse de la cour, et les courtisans n'eurent pas de peine à faire valoir de mauvaises raisons pour l'éloigner. Le roi se sentait son obligé; souvent le grave magistrat était contraint de le contrecarrer par amour pour la patrie : il n'en fallait pas tant pour être à charge. On lui ôta les sceaux le 31 août 1667; le parlement même passa un bill de bannissement au mois de novembre suivant sur une accusation de haute trahison, à laquelle il n'avait jamais songé. Pendant cette procédure il s'était retiré prudemment en France; car l'innocence ne garantit pas toujours de l'effervescence de la haine. Il parait même qu'il pensa être assassiné à Evreux par des matelots anglais au mois d'avril 1668. Il mourut étant à Rouen le 19 décembre 1674. Le corps de ce brave citoyen, dont on ne peut lire l'histoire sans se pénétrer d'amour et de respect pour lui, fut rapporté à Londres et enterré à Westminster. On a de lui 1° l'Histoire des guerres civiles d'Angleterre, depuis 1641 jusqu'en 1660, imprimé à Oxford en 1704, en 3 vol. in-fol., et en français à la Haie, en 6 vol. in-12. Cette histoire est fort estimée. L'édition in-fol. est la meilleure et la plus exacte; 2° plusieurs autres ouvrages dans lesquels il fait paraître beaucoup de probité et un grand zèle pour le bonheur et la gloire de sa patrie. Henri Hyde, comte de Clarendon, lui succéda dans ses terres.

HYDE (Thomas), professeur d'arabe à Oxford, et l'un des plus savans écrivains du 17e siècle, devint bibliothéquaire de la bibliothèque Bodleïenne, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Le plus connu de tous ses livres est un Traité latin de la religion des anciens Perses, Oxford, 1700, in-4°, réimprimé en 1760, in-4°: ouvrage savant et curieux, mais trop obscur. Le Catalogue de la bibliothèque Bod-

leïenne, Oxford, 1674, in-fol. *De ludis orientalibus*, Oxoniæ 1694, 2 vol. in-8° ; La traduction latine de la Cosmographie d'Abraham Peritsol, imprimée en hébreu et en latin, à Oxford 1691, in-4° ; *De herbæ cha collectione cum epistolá de mensuris chinensium*, Oxonii, 1688, in-8°. Grégoire Sharpe a donné le recueil de ses Dissertations avec sa Vie, Oxford 1767, 2 vol. in-4°.

HYDE (Henri), comte de Clarendon, fils du chancelier, naquit en 1638, prit séance à la chambre des pairs après la mort de son père en 1674. Il était chambellan de la reine, et s'opposa fortement au bill d'exclusion. Son attachement au roi le fit entrer dans le conseil ; le roi Jacques le nomma garde du sceau privé et lieutenant d'Irlande. Mais sa faveur devait naturellement lui nuire auprès du prince d'Orange, lorsqu'il usurpait la couronne. Il fut mis à la tour pendant quelque temps et vécut le reste de ses jours en particulier. Il est mort en 1709, à 71 ans. On a publié à Oxford, en 1763, 2 vol. in-4° de ses Lettres de correspondance pendant son gouvernement d'Irlande, 1687 à 1690.

HYGIN (Saint), gouverna l'Eglise après la mort du pape saint Télesphore, vers l'an 139, et mourut vers 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome.

HYGIN (C. Jules), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste et ami d'Ovide, était d'Espagne, selon quelques-uns, ou d'Alexandrie selon d'autres. On lui attribue des Fables *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, et dans les *Mytographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, et qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, in-4°. *Astronomia poetica*, Venise, 1482, in-4° ; mais ces ouvrages sont de quelque écrivain du Bas-Empire.

HYLARET (Maurice), né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, et mourut en 1591. Il se distingua comme théologien et comme prédicateur, mais surtout par son fanatisme pour la ligue qui perce à chaque page de ses Homélies, 5 vol. in-8. D'ailleurs elles sont pleines de fables absurdes ; les ligueurs en firent un saint.

HYLAS, fils de Théodamas et favori d'Hercule, selon la fable, fut enlevé par les nymphes tandis qu'il puisait de l'eau pour Hercule dans une fontaine. Ce héros lui bâtit une ville de son nom en Mysie.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire, épousa Iole après la mort de son père. Eurysthée le chassa avec tous les Héraclides, il se sauva à Athènes, où il bâtit un temple à la Miséricorde qui servait d'asile aux criminels.

HYMÉNÉE, fils de Bacchus et de Vénus, et dieu du mariage, selon la fable, était représenté sous la figure d'un jeune homme blond avec un flambeau à la main, une couronne de roses, une robe jaune et des souliers de même couleur.

HYPACIE, *Hypatia*, fille de Théon, philosophe et mathématicien célèbre, naquit à Alexandrie vers la fin du 4e siècle. Elle eut pour maître Théon son père, et fit de si grands progrès dans la philosophie, la géométrie, l'astronomie et les mathématiques, qu'elle passa pour la personne la plus savante de son temps. Hypacie tint la fameuse école d'Alexandrie où tant de grands hommes avaient enseigné avant elle, et l'on compte parmi ses disciples Synesius de Cyrène, qui fut depuis évêque, et qui appelle cette savante fille sa mère, sa sœur, son maître en philosophie et sa bienfaitrice. Synesius lui adresse plusieurs lettres ; il la rend juge de ses ouvrages et se soumet à ses décisions. Hypacie avait composé elle-même plusieurs Traités de mathématiques qui se sont perdus. Elle fut tuée au mois de mars 415, dans la grande église d'Alexandrie, au milieu d'une émeute populaire, parce qu'on l'accusait d'empêcher la réconciliation d'Oreste, gouverneur d'Alexandrie, avec saint Cyrille. Les protestans ont accusé faussement saint Cyrille d'avoir trempé dans ce meurtre. Ceux qui ont parlé d'Hypacie l'ont autant louée pour la pureté de ses mœurs que pour la beauté de son génie ; ce qui est extraordinaire, puisqu'il paraît constant qu'elle fut toujours engagée dans les ténèbres du paganisme.

HYPERIDE, célèbre orateur grec, fut disciple de Platon et d'Isocrate, et

gouverna la république d'Athènes. Il défendit avec zèle et avec courage la liberté de la Grèce ; mais il fut mis à mort par ordre d'Antipater. Il avait composé un grand nombre de Harangues dont il ne reste qu'une seule. Il est un des dix célèbres orateurs grecs : il n'excellait que dans les petites causes.

HYPERION, fils de Cœlus, fut chargé de conduire le char du soleil, ce qui l'a fait regarder comme le fils du Soleil, ou le soleil lui-même.

HYPERIUS (Gérard-André), habile ministre et théologien protestant, né à Ypres le 16 mai 1511, d'un père qui était avocat, prit le nom d'Hypérius, du lieu de sa naissance. Il devint professeur en théologie à Marpourg en 1542 ; eut plusieurs enfans, et mourut en 1564, à 53 ans. Il savait les langues, l'histoire, la philosophie et la théologie, et avait le talent de la parole. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés par les catholiques sont deux Traités de théologie dont l'un a pour titre *De rectè formando Theologiæ studio*, in-8°, et l'autre, *de formandis concionibus sacris*. Laurent de Villa-Vicentia, religieux augustin espagnol, les trouva si excellens qu'il les fit imprimer à Louvain sous son nom en y retranchant quelque chose.

HYPERMNESTRE, celle des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avait donné à toutes ses filles de tuer leurs maris la première nuit de leurs noces. Cette princesse sauva la vie à Lynceus son époux, après qu'elle lui eut fait promettre de ne point violer sa virginité.

HYPSIPYLE, fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva la vie à son père, lorsque les femmes de cette île firent un massacre général de tous les hommes qui l'habitaient : Hypsipyle cacha son père avec soin, et fit accroire qu'elle s'en était défait ; alors les femmes l'élurent pour leur reine. Quelques temps après les Argonautes abordèrent dans l'île de Lemnos, où trouvant toutes les femmes sans maris ils eurent commerce avec elles. Hypsipyle s'attacha à Jason leur chef, et en eut deux enfans jumeaux ; mais Jason l'abandonna avec ses enfans et continua son voyage. Après son départ les Lemniennes, ayant découvert qu'elle avait épargné son père Thoas, la chassèrent de l'île : elle se retira dans le Péloponèse.

HYRCAN Ier (Jean), souverain sacrificateur et prince des Juifs, était fils de Simon Machabée qui fut tué en trahison par son gendre Ptolomée, 135 ans avant J.-C. Hyrcan, voulant venger cette mort, assiégea Ptolomée. Il soutint le siége de Jérusalem contre Antiochus Sidetes, prit plusieurs villes en Judée, subjuga les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, et mourut 107 ans avant J.-C. après avoir gouverné les Juifs avec prudence 28 ans. Il laissa cinq fils, et ne prit jamais le nom de roi.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre Ier, succéda à son père au pontificat, 79 ans avant J.-C. Il devait lui succéder à la couronne ; mais son frère Aristobule la lui ravit par le secours des Romains, et ne lui laissa que la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone qui lui fit couper les oreilles ; enfin Hérode le fit mourir à l'âge de 80 ans, 30 ans avant J.-C.

HYSTASPES, fils d'Arsames, de la famille des Achéménides, fut père de Darius qui régna dans la Perse après avoir tué le mage Smerdis. Hystaspes fut gouverneur de la Perse propre sous le règne de son fils, et mourut peu de temps après son élévation.

I.

IAMBE, fille de Pan et d'Echo à qui on attribue l'invention des vers ïambiques, fut la seule qui réussit à consoler Cérès de la perte de Proserpine.

IAMBLIQUE, nom de deux célèbres philosophes platoniciens, dont l'un était de Chalcide, et l'autre d'Apamée en Syrie. Le premier, que Julien l'Apostat égale ridiculement à Platon, était disciple d'Anatolius et de Porphyre, et mourut sous le règne de l'empereur Constantin. Le second fut aussi en grande réputation: Julien l'Apostat lui écrivit plusieurs lettres; et l'on dit qu'il s'empoisonna sous Valens. On ne sait auquel des deux il faut attribuer les ouvrages que nous avons en grec, sous le nom de Iamblique, savoir 1° l'Histoire de la vie et de la secte de Pythagore, Amsterdam 1707, in-4°; 2° un Ecrit contre la lettre de Porphyre, sur les mystères des Égyptiens, Oxford, 1678, in-fol.: il avait déjà été publié avec d'autres Traités philosophiques, à Venise, 1497, in-fol.

IBAS, célèbre évêque d'Edesse, fut d'abord l'un des principaux défenseurs de Nestorius. Il écrivit une lettre à un Persan nommé Maris, dans laquelle il blâmait Rebalas, son prédécesseur, d'avoir injustement condamné Théodore de Mopsueste, qu'il louait extrêmement. Quelques temps après il rentra dans l'église catholique; et ayant été accusé par son clergé de divers crimes, il fut absous au concile de Tyr et de Beryte en 448. L'année suivante Dioscore et ses sectateurs le déposèrent dans le faux synode d'Ephèse, et le traitèrent cruellement. Ibas appela de cette injuste déposition au concile-général de Calcédoine, dans lequel fut produite la lettre qu'il avait écrite à Maris; il fut déclaré innocent et rétabli dans son siége d'une voix unanime. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, hérétique acéphale, ayant engagé Justinien à s'élever contre les écrits de Théodore de Mopsueste, contre les anathèmes de Théodoret, évêque de Cyr, et contre la lettre d'Ibas; ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général tenu à Constantinople en 553: c'est ce que l'on appela l'affaire des trois chapitres, qui causa de grands troubles dans l'Église, et un schisme qui ne fut éteint que longtemps après.

IBBOT (BENJAMIN), prédicateur anglais, était né dans le comté de Norfolck, en 1680. Il fut, comme son père, curé de différentes paroisses, et mourut le 5 avril 1725. Ses Sermons ont été publiés au profit de sa veuve, en 1726, 2 vol. in-8°. Il avait traduit en anglais un ouvrage de Puffendorf, *De habitu religionis Christianæ ad vitam civilem*, 1719, in-8°

IBRAHIM, empereur des Turcs, fut tiré de prison le 8 février 1640, pour succéder à son frère Amurat IV. Il crut d'abord que c'était pour le faire mourir; mais il se rassura en voyant le corps mort de son frère. Le chevalier de Bois-Baudrant ayant pris un vaisseau turc dans lequel était une de ses favorites et son fils, qu'elle avait eu avant d'entrer dans le sérail, ce fut l'origine de la guerre de Candie. Ibrahim tourna ses armes contre les Vénitiens, prit la Canée, et Candie allait être assiégée, lorsque ses cruautés et ses débauches firent conspirer ses officiers contre lui: il fut étranglé le 17 août 1648. Mahomet IV son fils lui succéda.

IBYCUS, célèbre poète lyrique grec, dont il ne nous reste que des fragmens avec ceux d'Alcée, vivait vers 540 avant J.-C. On dit qu'il fut assassiné par des voleurs, et qu'en mourant il prit à témoin une troupe de grues

qu'il vit voler. Quelque-temps après un des voleurs, ayant vu des grues, dit à ses compagnons : « Voilà les témoins de la mort d'Ibycus ; » ce qui ayant été rapporté aux magistrats, les voleurs furent mis à la question, avouèrent le fait, et furent pendus. D'où vient le proverbe : *Ibyci grues.*

ICARE, fils de Dédale, étant retenu en prison dans l'île de Crète par Minos, Dédale trouva l'invention de mettre des voiles à ses barques et se sauva avec Icare ; mais celui-ci ayant mal conduit son vaisseau fit naufrage et se noya dans la mer. C'est ce qui a donné occasion de feindre que Dédale avait attaché à son fils Icare des ailes de cire, en lui recommandant de garder toujours en volant un juste milieu ; mais qu'ayant voulu s'approcher trop près du soleil, ses ailes s'étaient fondues, et qu'il était tombé dans cette mer qui, de son nom, fut appelée la mer Icarienne.

ICARE, père d'Erigone selon la fable, ayant été tué par des paysans qu'il avait enivrés en leur donnant du vin dont ils ignoraient l'usage, fut placé par Jupiter au signe du Bootes. *Voy.* ERIGONE.

ICARE, père de Pénélope, voulut en vain engager Ulysse à fixer sa demeure à Sparte. Ulysse laissa à sa femme le choix de rester à Sparte ou de le suivre à Ithaque ; Pénélope ne répondit rien, mais baissant les yeux elle se couvrit d'un voile ; Icare n'insista plus et bâtit un hôtel à la pudeur en cet endroit.

ICONOCLASTES. *Voy.* MICHEL III.

ICTINUS, célèbre architecte grec, bâtit plusieurs temples magnifiques, entre autres celui de Minerve à Athènes, et celui d'Apollon secourable dans le Péloponèse. Il vivait vers 430 ans avant J.-C.

IDACIUS, évêque espagnol du 4e siècle, a donné *Les fastes consulaires* et une Chronique depuis la première année de Théodose jusqu'à 461. Le père Sirmond les a publiés en 1619, in-8°; ils sont aussi dans la Bibliothèque des Pères.

IDATHYRSE ou INDATYRSE, roi des Scythes européens, succéda à son père Saülre, et refusa sa fille en mariage à Darius fils d'Hystaspes, roi de Perse : ce refus causa une guerre très-vive entre ces deux princes. Darius marcha contre Idathyrse, avec une armée de 700,000 hommes; mais ses troupes ayant été défaites, il fut obligé de repasser dans la Perse. Idathyrse est nommé Jancyre par Justin.

IDE (SAINTE), comtesse de Boulogne en Picardie, naquit en 1040 de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine. Elle épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut Eustache III, comte de cette ville, le fameux Godefroi-de-Bouillon, duc de Lorraine, et Baudouin qui succéda à son frère au royaume de Jérusalem, outre plusieurs filles, dont l'une épousa l'empereur Henri IV. Elle mourut saintement le 13 avril 1113.

IDIOT ou LE SAVANT IDIOT, auteur que l'on a souvent cité ainsi avant que le père Théophile Raynaud eût découvert que Raimond Jordan, prévôt d'Usez en 1381, puis abbé de Celles au diocèse de Bourges, est le véritable auteur des ouvrages qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, sous le nom d'Idiot.

IDMON, fameux devin parmi les Argonautes, était fils d'Apollon et d'Astérie.

IDOMÉNÉE, roi de Crète, et l'un des héros de la Grèce, qui allèrent au siége de Troyes, était fils de Deucalion, et petit-fils de Minos. En s'en retournant dans l'île de Crète, il fit vœu, durant une fâcheuse tempête, de sacrifier en arrivant la première chose qui se présenterait à lui; mais il eut lieu de se repentir de son vœu ; car à peine fut-il arrivé, qu'il rencontra son fils. Idoménée l'ayant sacrifié, ses sujets indignés d'un tel crime le chassèrent de leur île. On dit qu'il se retira en Calabre, et qu'il y bâtit une ville. L'histoire ou la fable d'Idoménée a fourni à Crébillon le sujet d'une de ses tragédies.

IESID, cinquième calife, le second de la race des Ommiades, succéda à son père Moavia l'an 680 ; mais il n'en eut pas le courage. Il s'amusait à faire des vers amoureux. Il étouffa cependant la révolte d'Hussein fils d'Ali;

mais la rigueur dont il usa envers cette malheureuse famille et ses partisans le rendirent odieux. Abdallah, de la famille d'Ali, fit soulever toute la Perse contre le calife, qui mourut en 683.

IGNACE (Saint), patriarche de Constantinople, était fils de l'empereur Michel Curopalate, et de Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. Il succéda à Méthodius en 846, et ayant été exilé en 857 par les intrigues de Bardas dont il reprenait les vices, le célèbre Photius fut mis à sa place. Saint Ignace fut ensuite déposé dans un conciliabule tenu à Constantinople en 858. Il en appela au pape, qui déclara nulle cette déposition et l'ordination de Photius. Saint Ignace ne put néanmoins se faire rétablir sur son siége jusqu'au règne de Basile-le-Macédonien, lequel étant demeuré seul empereur, en 867, relégua Photius dans le monastère de Scepte. Ce fut en conséquence du rétablissement de saint Ignace que se tint le 4e concile-général de Constantinople. Il mourut le 23 octobre 877, à 78 ans. Après sa mort Photius s'empara du siége de Constantinople.

IGNACE (Saint), martyr et évêque d'Antioche, surnommé Théophore, c'est-à-dire Porte-Dieu, succéda à Evode vers l'an 68 de J.-C. Il était disciple de saint Jean, et soutint la foi de Jésus-Christ dans la persécution en présence de l'empereur Trajan; il fut condamné à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome, et y souffrit le martyre le 10 décembre 107. Il nous reste de lui sept Épîtres qu'il écrivit pendant qu'on le conduisait à Rome chargé de chaînes. Elles sont remplies de l'esprit de Dieu, et contiennent des préceptes très-salutaires. Les meilleures éditions de ses Épitres sont celles d'Amsterdam en 1697, in-fol., avec les Dissertations d'Usserius et de Pearson et celle de M. Cotelier, dans ses *Patres apostolici* en grec et en latin. Ces sept Épitres sont adressées aux Smyrnéens, à saint Polycarpe, aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Philadelphiens, aux Tralliens et aux Romains. Les autres Lettres qu'on attribue à saint Ignace martyr sont supposées.

IGNACE (Saint), de Loyola, fondateur des jésuites, naquit au château de Loyola, en Biscaye, dans la province de Guipuscoa, en 1491, d'une famille noble et ancienne. Après avoir été page à la cour de Ferdinand, roi d'Espagne, il prit le parti des armes et s'y distingua. Il défendit avec valeur la ville de Pampelune assiégée par les Français en 1521, et y eut la cuisse cassée d'un boulet de canon. Pendant sa convalescence, ayant demandé un roman pour se désennuyer, il ne s'en trouva point, et on lui donna à lire une vie des saints qui se rencontra par hasard. Cette lecture toucha tellement Ignace qu'elle le détermina à changer de vie. Il porta dans son changement le même enthousiasme qui avait guidé sa valeur. Il se rendit à Notre-Dame de Montferrat, fit la veille d'armes, s'arma chevalier de la Vierge, voulut se battre contre un Maure qui en contestait la virginité perpétuelle, s'habilla en mendiant et partit pour la Terre-Sainte, où il arriva en 1523. Après avoir visité les saints lieux, il revint en Europe et s'arrêta à Barcelone pour y apprendre le latin, quoiqu'il fût déjà âgé de 33 ans. Il alla ensuite étudier à Alcala, puis à Salamanque, et vint à Paris en 1528. Il y continua l'étude de la grammaire au collége de Montaigu, fit sa philosophie au collége de Sainte-Barbe, et sa théologie aux Jacobins. C'est alors qu'il forma le dessein de s'associer plusieurs hommes apostoliques, et de fonder un ordre, dont la constitution du collége de Montaigu, où il avait demeuré, lui avait donné l'idée. Le premier sur lequel il jeta les yeux fut Pierre le Fèvre, qui lui avait appris la philosophie, et qui l'avait fait recevoir maître-ès-arts, vers 1533. Pierre le Fèvre gagna saint François Xavier, et saint Ignace s'associa encore quatre célèbres espagnols; Jacques Laynés, Alphonse Salmeron, Nicolas-Alphonse Bobadilla, et Simon Rodriguez. Ils s'engagèrent le jour de l'Assomption 1534, dans l'église de Montmartre, de s'associer ensemble, et de se dévouer au service du prochain. Ils quittèrent ensuite Paris, et allèrent en 1537 offrir leurs services au pape. Paul III, flatté du 4e vœu d'obéissance absolue au pontife romain, confirme, en 1540, l'institut de

saint Ignace, sous le nom de Compagnie de Jésus. Ce célèbre fondateur en fut élu premier général le 22 avril 1541. Il composa des Constitutions pour son ordre, le gouverna avec une prudence et une sagesse admirables, et mourut à Rome le 31 juillet 1556, à 65 ans. La première édition de ses Constitutions forme 5 parties, imprimées à Rome en 1558 et 1559, in-8°. La dernière édition est de Prague, 1757, 2 vol. petit in-fol.; il y a sur le même objet *Regulæ societatis Jesu*, 1582, in-12, et le *Ratio studiorum*, 1586, in-8°, rare. Le dernier a été imprimé avec des changemens, en 1591, in-8°. Outre les Constitutions on attribue à saint Ignace des Exercices spirituels, qui furent approuvés par le pape Paul III. Il y en a une édition faite au Louvre en 1644, in-fol.; ils sont traduits en français. Saint Ignace eut principalement en vue en instituant sa société qu'elle se dévouât à l'instruction de la jeunesse, au soulagement des pauvres prisonniers, et à la conversion des infidèles. Il recommandait surtout de rendre l'usage des sacremens plus fréquent et plus saint. Il rapportait avec une attention particulière toutes ses actions à Dieu, et avait coutume de dire à la fin de tout ce qu'il faisait : « A la plus grande gloire de Dieu. » Grégoire XV le canonisa en 1622. Le père Maffei et le père Bouhours ont écrit sa vie, le premier en latin et le second en français. Ces deux ouvrages sont excellens. Les disciples de saint Ignace prirent le nom de jésuites en 1547, du nom de l'église de Jésus, qu'on leur donna dans Rome. Ils se sont répandus et établis dans toute la terre, et sont devenus célèbres et recommandables par leur science, par leur zèle, par leur régularité et par les services importans qu'ils ont rendus aux peuples, à l'église et à la religion. Leur manière de vivre simple a pu seule leur inspirer le courage et l'espérance de réunir les sauvages du Paraguai, à qui ils ont fait des biens infinis, en leur procurant la connaissance du vrai Dieu, et leur fournissant le nécessaire; mais les richesses immenses que le général a tirées de cet établissement les a perdus : ils sont devenus marchands, au grand scandale de la religion; ils ont cru par leurs richesses pouvoir se faire des créatures dans toutes les cours, et y donner le ton. Les particuliers qui, sans aucun bien-être particulier, ont travaillé pour la grandeur du corps, sont devenus la victime de l'aveuglement de leurs supérieurs. Le roi de Portugal, persuadé que les assassins qui attentèrent à sa vie en 1758 l'avaient fait à leur instigation, les a chassés de ses états en 1759; le roi de France, jugeant que cet institut, qui n'avait été que toléré en France, était incompatible avec les lois du royaume, l'a supprimé en 1763; le roi d'Espagne, pour des raisons qu'il tait de peur d'exciter le trouble dans ses royaumes, les en a chassés en 1767; le roi de Naples, le duc de Parme et le grand maître de Malte en ont fait autant en 1768; enfin le pape Clément XIV les a tout-à-fait supprimés en 1773.

IGNACE JOSEPH DE JESUS-MARIA. *Voy.* SANSON (Jacques).

ILDEFONSE (SAINT) ou HILDEPHONSE, fut disciple de saint Isidore de Séville, puis abbé d'Agali, et enfin archevêque de Tolède en 658. Il gouverna cette église avec sagesse, et mourut le 23 février 667, à 62 ans. On lui attribue un Traité de la virginité perpétuelle de Marie, contre Jovinien, Helvidius et les juifs, et plusieurs autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

ILIVE (JACOB), habile imprimeur de Londres, mérite d'être connu par la grande entreprise qu'il a faite d'imprimer *La concordance de Calasio*. Cet imprimeur était aussi homme de lettres, et a publié différens ouvrages, entre autres une prétendue traduction du Livre de Jasher, en 1751. Il est mort en 1763.

ILLHARRABT DE LA CHAMBRE (FRANÇOIS), *Voyez* CHAMBRE.

IMBERT (JEAN), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, natif de la Rochelle, fut avocat et lieutenant-particulier à Fontenay-le-Comte, en Poitou. C'était, selon Charles du Moulin et Mornac, un des plus sublimes praticiens de son temps. On a de lui : 1° *Enchiridion juris scripti Galliæ*, que Theveneau a traduit en français; 2° *Institutiones forenses*, ou Pratique

du barreau, en latin et en français, in-4°.

IMBERT (Joseph-Gabriel), né à Marseille en 1654, commença par étudier la peinture dans sa patrie, et se perfectionna à Paris sous Le Brun et Vander-Meulen. Quelques affaires l'ayant appelé à Marseille, il entra, à 34 ans, frère-lai chez les chartreux, qui l'employèrent à décorer quelques chartreuses. Ses principaux ouvrages sont dans celle de Marseille, où il a peint un Calvaire, et dans celle de Villeneuve-lès-Avignon, où il est mort en 1749. Il composait péniblement, mais avec goût; son dessin est grand, sa couleur vigoureuse, et son pinceau d'une fonte admirable. Il a fait des élèves en peinture, sculpture et architecture; car il modelait à merveille.

IMBYSE (Jean d'), s'était attiré l'amour et l'estime des Gantois, parce qu'il avait fait fortifier leur ville. Il devint consul et profita de l'autorité que cette place lui donnait pour faire révolter les Gantois contre les Espagnols en 1579: ils abolirent la religion catholique, voulurent même se soustraire à l'autorité des états, et entraînèrent plusieurs villes dans leur parti. Le prince d'Orange s'étant emparé de Gand en chassa d'Imbyse. Il cabala ensuite pour les Espagnols et fut décapité en 1584.

IMHOFF (Jean Guillaume), fameux généalogiste, mort en 1728, est auteur de *Notitia procerum Germaniæ*, Tubingæ, 1732, 1734, 2 vol. in-fol.; *Historia genealogica Italiæ et Hispaniæ*, Norimbergæ, 1701, in-fol; *Familiarum Italiæ*, Amsterdam, 1710, in-fol.: *Familiarum Hispaniæ*, Lipsiæ, 1712, in-fol., *Galliæ*, 1687, in-fol., *Portugaliæ*, Amsterdam, 1708, in-fol.; *Magnæ Britanniæ cum appendice*, Norimbergæ, 1690, 1691, 2 parties, in-fol.; Recherches sur les grands d'Espagne, Amsterdam, 1707, in-8°.

IMOLA. *Voy.* Tartagni, et Jean d'Imola.

IMPERIALI (Jean-Baptiste), célèbre médecin, naquit à Vicence en 1568, de la noble famille des Impériali. Il étudia à Vérone et à Bologne, et fut disciple de Jérôme Mercurialis et de Frédéric Pendosius. De retour à Vicence, il y exerça la médecine avec une réputation extraordinaire, et y mourut le 26 mai 1623, à 54 ans. Il écrivait bien en latin, en vers et en prose. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Jean Imperiali, son fils, était aussi un homme de beaucoup d'esprit. On a de lui deux ouvrages estimés, l'un intitulé *Musæum historicum*, Venise, 1640, et l'autre *Musæum physicum, sive de humano ingenio*. Ces deux livres sont in-4°.

IMPERIALI (Joseph-René), célèbre cardinal, naquit à Gênes le 26 avril 1651, d'une illustre famille. Il devint général des monnaies, puis trésorier-général de la chambre apostolique, et enfin cardinal le 13 février 1690. Les papes le chargèrent des affaires les plus importantes, et il ne lui manqua qu'une voix pour être élu pape dans le conclave de 1730. Il se fit généralement estimer par sa probité, par son amour pour les sciences et par ses talens, et mourut à Rome le 4 janvier 1737, à 86 ans. Il ordonna par son testament que sa riche bibliothèque, dont on a imprimé le catalogue, fût rendue publique.

IMPRIMERIE. *Voy.* Fust.

INACHUS, premier roi des Argiens, dans le Péloponèse, vers 1858 ans avant J.-C., fut père de Phoronée, qui lui succéda, et d'Io, qui fut aimée de Jupiter. Ce royaume continua depuis Phoronée jusqu'à Sthenelus, et passa ensuite à Danaüs, dont Acrisius fut le dernier des descendans. Après Acrisius le royaume des Argiens fut joint à Mycènes, et y demeura uni jusqu'à Agamemnon.

INCARNATION (Marie de l'). *Voy.* Avrillot.

INCORRUPTIBLES. *Voy.* Eutique.

INCHOFER (Melchior), fameux jésuite allemand, naquit à Vienne en 1584, et se fit jésuite à Rome en 1607. Il enseigna la philosophie, les mathématiques et la théologie à Messine, et y publia en 1629 un Traité en latin qui fit beaucoup de bruit, et dans lequel il dit que la prétendue Lettre de la bienheureuse Vierge Marie au peuple de Messine est authentique, in-fol., réimprimé à Viterbe en 1632, in-fol. Il fut obligé d'aller à Rome, pour se justifier des accusations intentées contre lui à l'occasion de cet ouvrage; il en fut quitte pour réformer le titre de

son livre, et pour quelques changemens peu considérables. Il passa plusieurs années à Rome, et mourut à Milan le 28 septembre 1648. On a de lui 1° un Traité sur le mouvement de la terre et du soleil, 1633, in-4°; 2° *De sacrâ latinitate*, 1635, in-4°; 3° *Historia trium magorum*, 1639, in-4°; 4° *Annalium ecclesiasticorum regni Hungariæ*, tom. 1, in-fol. Cet ouvrage est estimé et n'a pas eu de suite; 5° Oraison funèbre de Nicolas Richard, dominicain, maître du sacré Palais, in-4°. On lui attribue encore une satire contre le gouvernement des jésuites, intitulée *Monarchia Solipsorum*; mais elle est plutôt de Jules-Clément Scotti, ex-jésuite. *Voy.* SCOTTI. On l'attribua, quand elle parut, à Sciopius, mais on convient à présent qu'elle n'est pas de lui. Ce livre est dédié à Léon Allatius, et fut réimprimé à Venise en 1652, avec le nom d'Inchofer. M. Bourgeois, dans la Relation du livre de la fréquente communion, pag. 89 et suivantes, entre dans un grand détail sur ce qui regarde Inchofer et la monarchie des Solipses. Comme il était à Rome quand ce livre parut pour la première fois, et qu'il connaissait Inchofer, auquel il l'attribue, son témoignage est d'un grand poids. Voyez sur Inchofer et sur ses ouvrages le tom. 35 du Père Niceron, il est curieux et intéressant.

INDAGINE (JEAN DE). *Voy.* JEAN DE HAGEN.

INDIENS. *Voy.* BRAMA.

INÈS DE CASTRO, maîtresse de l'infant don Pèdre, depuis Pierre Ier, roi de Portugal, fut cause de la mort de Constance, son épouse, qui mourut de jalousie. Des courtisans irritèrent le roi Alphonse contre son fils, le firent consentir à la mort d'Inès, et la poignardèrent dans le château où elle demeurait. Don Pèdre leva des troupes, et fit la guerre à son père, qui fut contraint d'exiler les meurtriers. Alphonse étant mort en 1357, don Pèdre obtint du roi de Castille qu'il lui livrerait deux de ces meurtriers qui s'étaient retirés dans ses états, et il les fit mourir cruellement; le troisième s'était retiré en France, où il finit ses jours tranquillement. Don Pèdre fit déterrer Inès, la fit revêtir d'habits somptueux, lui fit mettre une couronne sur la tête, et obligea les grands de son royaume de la venir reconnaître pour souveraine: il fit ensuite renfermer son corps dans un sépulcre de marbre blanc, qu'il avait fait construire. Cette histoire fait une belle épisode du Poëme du Camoëns, et le sujet de la meilleure tragédie de la Motte. Jean Ier, roi de Portugal, était son fils.

INGRASSIA (JEAN-PHILIPPE), habile médecin de Palerme, professa la médecine à Naples, et fut nommé, par Philippe II, premier médecin de la Sicile. Il délivra promptement la ville de Palerme d'une peste qui la ravageait en 1575, et mourut le 6 novembre 1580, âgé de 70 ans. Il a publié des commentaires sur différens livres de Galien, *Intrologia*, Venise, 1558, in-8°; *Veterinaria medicina*, Venise, 1568, in-4°; *Methodus curandi pestiferum contagium, ex italico sermone in latinum versa*, Norimbergæ, 1583, in-8°, etc.

INGUIMBERTI (DOMINIQUE), quitta l'habit de Saint-Dominique pour prendre celui de Cîteaux; Clément XII le fit évêque de Théodosie, *in partibus*, puis évêque de Carpentras. Il mourut en 1757, à 75 ans, laissant sa bibliothèque qui était considérable au public. On a de lui la vie de l'abbé de Rancé en latin, Rome, 1718, in-4°; la traduction italienne du Traité des devoirs monastiques, Rome, 1731, 3 vol. in-fol.; celle du Traité de l'infaillibilité des papes, de Petit Didier; une édition des œuvres de Barthélemi des Martyrs, avec sa Vie, 2 vol. in-fol; la Vie séparée, 1727, 2 vol. in-4°.

INGULPHE ou INGULFE, *Ingulphus*, moine de l'abbaye de Saint-Vendrille, était anglais, et fils du courtisan du roi Edouard. Il devint abbé de Crolland en Angleterre, et fit le voyage de Jérusalem. A son retour il écrivit l'Histoire des monastères d'Angleterre depuis 626 jusqu'en 1091: elle se trouve dans le Recueil des historiens anglais de Henri Savil, Londres, 1696, in-fol. On croit qu'Ingulphe mourut en 1109. Il avait été secrétaire de Guillaume-le-Conquérant.

INNOCENT Ier (SAINT), natif d'Albe, succéda au pape Anastase le 24 novembre 401. Il prit avec zèle la défense de saint Chrysostôme, condamna les novatiens et les pélagiens, et gouverna l'église avec tant de sagesse, qu'il mérita les éloges de saint

Jérôme et de saint Augustin, et de tous les grands hommes de son temps. Il mourut le 14 février 417. Il nous reste de lui plusieurs épitres importantes dans *Epist. Rom. Pont. de Constant.*, in-fol.

INNOCENT II, romain, appelé auparavant Grégoire, et cardinal de Saint-Ange, fut élu pape après Honorius II, le 17 février 1130, par une partie des cardinaux; les autres élurent le lendemain le cardinal Pierre de Léon, qu'ils nommèrent Anaclet II, ce qui causa un schisme dans l'église. Roger, roi de Sicile, et David, roi d'Écosse, prirent le parti d'Anaclet; les autres princes se déclarèrent pour Innocent II. Ce pape, se trouvant le plus faible à Rome, passa en France, et y tint plusieurs conciles. Il retourna ensuite à Rome, où il sacra l'empereur Lothaire en 1133. Anaclet étant mort en 1138, les schismatiques élurent en sa place le cardinal Grégoire, qui prit le nom de Victor IV; mais il fit peu de temps après une abdication volontaire, et la paix fut rendue à l'église. C'est principalement par le zèle et par les soins de saint Bernard qu'Innocent II fut reconnu dans toute l'église pour pape légitime. Il tint à Rome le deuxième concile général de Latran en 1139, condamna les erreurs d'Abailard et d'Arnaud de Bresce, et mourut le 24 septembre 1143. Don Jean de Lannes a composé son histoire, qui a été imprimée à Paris en 1741, in-12.

INNOCENT III, natif d'Anagnie, de la maison des comtes de Segni, appelé Lothaire avant son élection, succéda à Célestin III, le 8 janvier 1198, à l'âge de 37 ans, et travailla aussitôt à procurer du secours à la Terre-Sainte : il s'éleva avec force contre les Albigeois, termina le différend de l'archevêque de Tours avec l'évêque de Dol, mit en interdit le royaume de France, à cause du divorce de Philippe-Auguste avec Ingeburge, couronna Pierre II, roi d'Aragon, fit mettre en interdit le royaume d'Angleterre, déclarant les sujets du roi absous du serment de fidélité, et le déposa même du trône par une bulle en 1212. L'année suivante Innocent III publia une bulle générale pour la croisade. Il tint le quatrième concile général de Latran en 1215, et mourut à Perouse le 20 juillet 1216. Ce pape était habile dans le droit, ferme et zélé pour la discipline ecclésiastique, pour le salut des âmes, et pour l'union entre les princes chrétiens; mais on blâme l'excès de son zèle et ses entreprises sur le temporel des rois. Son pontificat est un des plus remarquables par les grands événemens dont il est rempli. C'est du temps de ce pape que les ordres de saint François, de saint Dominique et de plusieurs autres religieux furent établis. De son temps la puissance temporelle du pape fut établie sur des fondemens solides, la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône, Orbitello, Viterbe reconnurent le pape pour souverain, le sénat de Rome devint le sénat du pape, et ce fut lui qui donna la place de préfet de Rome, qui avait toujours été à la nomination de l'empereur. Il nous reste de ce grand pape 1° d'excellentes Lettres, dont M. Ballue a donné un bonne édition en 1682, en 2 vol. in-fol; 2° trois Livres remplis de piété et d'onction, *De contemptu mundi, sive de miseriâ humanæ conditionis*, dont on a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1645, in-18. Ses œuvres ont été imprimées à Cologne, 1575, in-fol., ou Venise 1578. C'est lui qui est auteur de la belle prose *Veni sancte Spiritus, et emitte cœlitùs.* On lui attribue encore le *Stabat Mater dolorosa*, l'*Ave, mundi spes Maria*, et d'autres écrits. *Voy.* ALEXANDRE III.

INNOCENT IV, appelé auparavant Sinibalde de Fiesque, génois, cardinal du titre de Saint Laurent, fut élu pape à Anagni le 24 juin 1243. Il se brouilla avec l'empereur Frédéric II, avec lequel il avait été ami n'étant que cardinal, et vint en France pour éviter le ressentiment de ce prince. Il tint en 1245 le premier concile général de Lyon, dans lequel il fit excommunier Frédéric. On assure qu'il donna alors le chapeau rouge aux cardinaux, comme pour les avertir par cette couleur qu'ils doivent toujours être prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi. Les cardinaux portèrent pour la première fois cette nouvelle espèce de chapeau à Cluni, où le pape eut une conférence avec saint Louis. Frédéric II étant mort en 1250, Innocent IV retourna en Italie l'année sui-

vante. Il voulut recouvrer le royaume de Naples, mais ses troupes furent défaites par Mainfroi. Il mourut à Naples le 13 décembre 1254. On a diverses éditions des œuvres de ce pape, dont la capacité dans la jurisprudence était si connue, qu'on lui donnait le titre de Père du droit. Le titre de son Livre est *Apparatus super decretales*, in-fol.

INNOCENT V, appelé Pierre de Tarantaise parce qu'il était né en cette ville en 1245, se fit religieux de l'ordre de Saint-Dominique, puis devint docteur de Paris, provincial de son ordre, archevêque de Lyon, cardinal d'Ostie, grand pénitencier de l'église romaine, et enfin pape. Il fut élu à Arezzo le 21 janvier 1276, et mourut 5 mois après, le 22 juin de la même année. On a de lui des Commentaires sur les quatre livres des Sentences, sur les Epitres de saint Paul, sous le nom de Nicolas de Goram, Cologne, 1478, in-fol., plusieurs fois réimprimés, et d'autres ouvrages.

INNOCENT VI, appelé auparavant Étienne d'Albert, naquit au village de Brissac, près de Pompadour, au Diocèse de Limoges. Il devint cardinal, évêque d'Ostie, puis grand pénitencier de l'église, et succéda au pape Clément VI le 1er décembre 1352. Il obligea les bénéficiers à la résidence, favorisa les gens de lettres et de mérite, travailla avec zèle à finir la guerre qui existait entre les rois de France et d'Angleterre, et fonda en 1356 la chartreuse de Villeneuve, près d'Avignon, où il choisit sa sépulture. Il mourut à Avignon le 12 septembre 1362. On trouve de ses Lettres dans le *Thesaurus* de Martène.

INNOCENT VII, nommé Côme de Meliorati, naquit à Sulmone dans l'Abruzze, et se rendit très-habile dans le droit. Il posséda les évêchés de Ravenne et de Bologne, devint cardinal, et fut élu pape par les cardinaux de l'Obédience de Boniface IX, le 17 octobre 1404, à condition qu'il abdiquerait le siége pontifical, si Pierre de Lune, autrement Benoit XIII, en faisait de même; mais il ne tint point sa promesse. Les Romains se soulevèrent contre lui, et appelèrent à leur secours Ladislas, roi de Naples, ce qui obligea le pape de se retirer à Viterbe. Il fut rappelé dans la suite, et mourut à Rome le 6 novembre 1406.

INNOCENT VIII, noble génois, grec d'extraction, nommé Jean-Baptiste Cibo, naquit en 1432, et fut élevé avec beaucop de soin. Les papes le chargèrent des commissions les plus importantes, et Sixte IV le fit évêque de Melfe, puis cardinal en 1473. Il succéda à ce pape le 24 août 1484, et parut fort zélé pour la réunion des princes chrétiens contre les Turcs; il donna au grand-maitre, Pierre d'Aubusson, le chapeau de cardinal, en reconnaissance de ses services, et parce qu'il lui avait remis Zizime, frère de Bajazet, empereur des Turcs. Innocent VIII fut très-attaché à sa famille, et bien éloigné d'édifier l'église par la pureté de ses mœurs. Il mourut à Rome le 25 juillet 1492, à 60 ans.

INNOCENT IX, appelé Jean-Antoine Fachinetti, naquit à Bologne en 1519, et fut élu pape le 30 octobre 1591. Il mourut deux mois après, le 31 décembre.

INNOCENT X, romain, appelé auparavant Jean-Baptiste Pamphile, succéda au pape Urbain VIII le 14 septembre 1644. Il chassa de Rome les Borberins auxquels il devait son élévation, et donna trop d'autorité à Dina Olympia, sa belle-sœur. C'est ce pape qui condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, par une bulle du dernier mai 1653. Il mourut à Rome le 7 janvier 1655, à 81 ans.

INNOCENT XI (Benoit Odescalchi), né à Côme, dans le Milanais, en 1611, devint cardinal, évêque de Novarre, et succéda au pape Clément X le 21 septembre 1676. La rigidité de son caractère lui suscita de fâcheuses affaires à la cour de France; il sembla mettre sa gloire à contredire Louis XIV au sujet de la régale et du droit de franchise dont jouissaient à Rome les ambassadeurs; mais rien ne surprit davantage que de le voir prendre le parti des alliés contre Jacques II, parce que Louis XIV protégeait ce prince; ce qui fit dire que, pour avoir la paix, il fallait que le roi Jacques se fit huguenot, et le pape catholique. Innocent envoya à l'empereur et aux Vénitiens des secours considérables contre les Turcs, condamna les erreurs

de Molinos et des quiétistes en 1687, et mourut le 12 août 1689.

INNOCENT XII (ANTOINE PIGNATELLI), né à Naples le 13 mars 1615, d'une famille noble, fut employé par les papes dans les affaires les plus importantes. Il devint évêque de Faenza, légat de Bologne, archevêque de Naples, puis cardinal en 1681, et fut élu pape le 12 juillet 1691. Il condamna le livre des Maximes des Saints, de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, le 12 mars 1699, gouverna l'église avec beaucoup de sagesse et de piété, et mourut comblé de mérites et de bénédictions, le 27 septembre 1700, à 86 ans.

INNOCENT XIII (MICHEL-ANGE-CONTI), naquit à Rome le 15 mai 1655, de Charles Conti, duc de Poli, d'une illustre et ancienne maison. Il devint successivement gouverneur de Viterbe, nonce auprès des cantons suisses catholiques, puis à la cour de Lisbonne, cardinal et évêque de Viterbe, et fut élu pape d'un consentement unanime le 8 mai 1721; il mourut le 7 mars 1724, à 69 ans. C'est le huitième pape de la famille de Conti.

INO, fille de Cadmus et d'Hermione, fut la troisième femme d'Athamas; s'étant imaginé que Léarque et Mélicerte, ses enfans, étaient des lionceaux, elle les tua : Ino de désespoir se précipita dans la mer; Neptune la métamorphosa en nymphe. On croit que Mélicerte échappa à la mort.

INSTITOR (HENRI), fameux dominicain allemand, docteur et professeur en théologie, fut nommé en 1484 avec Jacques Spronger, par le pape Innocent VIII, inquisiteur général de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Saltzbourg et de Brême, pour informer contre les maléfices. Ces deux inquisiteurs composèrent à ce sujet le traité intitulé *Malleus Maleficorum*, dont il y a eu plusieurs éditions in-8° ou in-4°. Institor mourut en Italie, au commencement du 16e siècle. On a de lui *Tractatus adversùs errores circa Eucharistiæ sacramentum*, Lipsiæ, 1495, in-4°; un traité *De monarchiâ*, et d'autres ouvrages.

INTERIAN DE AYALA (JEAN), savant religieux espagnol de la Merci, mort à Madrid le 20 octobre 1730, à 74 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en espagnol qui sont estimés. Les principaux sont des Sermons. On a aussi de lui un traité intitulé *Pictor christianus eruditus*, Madrid, 1720, in-fol., dans lequel il découvre les erreurs où tombent la plupart des peintres lorsqu'ils font des tableaux de piété.

INVÉGES (AUGUSTIN), savant jésuite sicilien, natif de Sciacca, mort à Palerme en 1677, à 82 ans, est auteur d'une Histoire de la ville de Palerme, 1649, 50 et 51, en 3 vol. in-fol. en italien, dont le 3e vol. est rare; *La Cartagine siciliana*, 1661, in-4°; *Historia paradisi terrestris*, 1651, in 4°, et d'autres ouvrages estimés.

IO, fille d'Inachus et d'Ismène, fut aimée de Jupiter, qui, pour cacher sa passion à Junon, la changea en vache, selon la fable; mais Junon, l'ayant demandée à Jupiter, la donna en garde à Argus qui avait cent yeux. Mercure ayant tué Argus, Junon, au désespoir, envoya un taon sur Io qui la tourmenta cruellement, et la fit précipiter dans cette mer qui, de son nom, fut appelée Ionienne, selon la fable. Elle alla jusqu'en Egypte, où Jupiter lui rendit sa première forme, et eut d'elle Epaphos. Les Egyptiens l'adorèrent sous le nom d'Isis. Jupiter lui donna l'immortalité et lui fit épouser Osiris. On la représente à peu près comme Cybèle, avec laquelle on la confond assez souvent.

ION, fils de Xuthus et de Créuse, et petit-fils d'Erechtée, épousa Hélice dont il eut plusieurs enfans, et régna dans l'Attique, qui de son nom fut appelée Ionie.

ION, poète tragique grec de l'île de Chio, florissait vers 452 avant J.-C. Ses tragédies se sont perdues.

IPHIANASSE, fille de Prœtus, fut méthamorphosée en vache avec ses sœurs, pour avoir préféré le palais de son père à celui de Junon.

IPHICLUS, fils de Phylacus et de Periclimène, et oncle de Jason, se distingua par son agilité. Il y a eu un autre Iphiclus, fils d'Amphitryon, et un autre qui alla au siége de Troie, père de Protésilas.

IPHICRATE, célèbre général des

Athéniens, commanda les armées dès l'âge de 20 ans, 395 ans avant J.-C., et se rendit aussi recommandable qu'aucun autre général de son temps, par son exactitude à faire observer la discipline militaire : il changea avec avantage toute l'armure des soldats, fit la guerre aux Thraces, rétablit Seuthée, alliée des Athéniens, et attaqua les Lacédémoniens 390 avant J.-C. On rapporte de ce général un grand nombre de réparties ingénieuses et spirituelles. Un homme de bonne maison, qui n'avait d'autre mérite que sa noblesse, lui reprochant un jour la bassesse de sa naissance, parce qu'il était fils d'un cordonnier : « Je serai le premier de ma race, lui répondit Iphicrate, et toi le dernier de la tienne. » Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace, et vivait encore 380 ans avant J.-C.

IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon et Clytemnestre, fut conduite à l'au- [illegible] ur être sacrifiée à Diane; cette [illegible] selon la fable, ne pouvant être [illegible] autrement, parce que Agamemnon avait tué une de ses biches. Iphigénie étant sur le point d'être immolée, Diane en eut pitié et mit une biche à sa place. Dans la suite, étant prêtresse dans la Tauride, elle délivra son frère Oreste, qui y était allé pour se purifier de son parricide. Quelques savans pensent que la fable de ce sacrifice est tirée du sacrifice de la fille de Jephté.

IPHIS, fille de Ligde et de Teletuse, devait être exposée, suivant les ordres de son père, qui ne voulait pas de fille. Sa mère la fit habiller en garçon, et Lygde l'éleva et voulut la marier avec Ianthé. Telethuse, fort embarrassée, implora le secours de la déesse Isis, qui changea Iphis en garçon. Il y a un autre Iphis, prince de Chypre, qui se pendit de désespoir, pour n'avoir pu se faire aimer d'Anaxarète.

IPHITUS, fils de Praxonides et roi d'Élide dans le Péloponèse, était contemporain de Lycurgue, et rétablit les jeux olympiques, 442 ans après leur institution par Hercule. On croit que ce rétablissement se fit 884 avant J.-C., c'est-à-dire 108 ans avant l'époque des olympiades vulgaires, qui tombe à l'an 776 avant J.-C.

IPHITUS, fils d'Eurite, roi d'OEchalie, fut précipité du haut d'une tour par Hercule, qui venait de tuer Eurite.

IRÈNE, impératrice de Constantinople, célèbre par sa beauté, par sa politique et par son ambition, était d'Athènes. Elle épousa en 769 Léon IV, empereur d'Orient, et gouverna l'empire avec prudence après la mort de ce prince, pendant la minorité de Constantin VIII son fils. Elle procura en 787 la célébration du 2e concile général de Nicée, contre les iconoclastes, et continua de gouverner jusqu'en 790. Alors Constantin lui ôta toute l'autorité, et se fit un grand nombre d'ennemis par ses vices et par ses débauches. Irène, profitant de cette conduite, se souleva contre son fils : elle le fit arrêter en 797, et lui fit crever les yeux, ce dont il mourut peu d'heures après. Cette action barbare la laissa jouir seule du trône de Constantinople jusqu'en 802, que Nicéphore s'étant fait déclarer empereur, la relégua dans l'île de Metelin, où elle mourut le 9 août 803. Charlemagne l'avait recherchée en mariage, mais elle eut l'adresse de l'amuser par de vaines espérances. M. l'abbé Mignot a donné son histoire, 1762, in-12.

IRÉNÉE (Saint), célèbre évêque de Lyon, né dans la Grèce, vers l'an 120, d'autres disent 140 de J.-C., fut disciple de Papias et de saint Polycarpe, qui avaient été instruits par saint Jean l'évangéliste. Il n'oublia jamais les instructions qu'il avait reçues dans sa jeunesse, de saint Polycarpe. « Ses actions et ses paroles, dit-il, sont encore gravées dans mon cœur. Elles y sont demeurées très-vives et très-présentes, et Dieu me fait la grâce de les repasser sans cesse dans mon esprit. » On croit que saint Irénée fut envoyé par saint Polycarpe dans les Gaules, l'an 157. Il s'arrêta à Lyon, où il exerça les fonctions du sacerdoce, et fut ensuite député à Rome vers le pape Eleuthère en 178. Il y disputa contre Valentin et contre deux disciples de cet hérésiarque, Florin et Blastus, dont il réfuta par écrit les erreurs. De retour à Lyon, il succéda à saint Pothin, évêque de cette ville, et devint le chef des évêques des Gaules, qu'il gouverna avec zèle et avec piété. Après la mort de saint Eleuthère, il s'éleva une grande dispute entre le pape Victor, son suc-

cesseur, et les évêques asiatiques, sur la célébration de la Pâque. Ceux-ci prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'elle arrivât. Victor, au contraire, soutenait avec les évêques d'Occident et plusieurs autres églises qu'on ne la devait célébrer que le Dimanche. Saint Irénée écrivit à cette occasion, au nom des églises des Gaules, une lettre à ce pape, par laquelle il lui remontrait que, quoiqu'il célébrât la fête de Pâques le dimanche, comme lui, il ne pouvait cependant approuver qu'il voulût excommunier des églises entières pour l'observation d'une coutume contraire. Cette lettre remit la paix dans l'église, et fut cause que Victor et ses successeurs laissèrent en repos les Asiatiques. On ne sait presque plus rien de saint Irénée, depuis ce temps jusqu'à sa mort. Il souffrit le martyre pour la foi de J.-C. en 202, sous l'empire de Sévère. Il avait écrit en grec un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste qu'une version latine assez barbare des cinq Livres qu'il composa contre les hérétiques; quelques fragmens grecs, rapportés par divers auteurs, et la lettre au pape Victor, rapportée par Eusèbe. Ils se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles de Grabe en 1702, et du père Messuet en 1710, in-fol. Depuis ces éditions, M. Pfaffer a donné en 1715, à la Haie, in-8°, 4 fragmens en grec et en latin. Le style de saint Irenée est serré, clair et plein de force, mais simple et peu élevé. On trouve dans ses écrits beaucoup d'érudition, ce qui fait dire à Tertullien, en parlant de lui : *Irenæus omnium doctrinarum curiosus explorator* Dodwel a composé sur ce père 6 Dissertations très-curieuses et fort utiles pour en faciliter l'intelligence. Saint Irénée rapporte plusieurs particularités sur la vie de J.-C., que les évangélistes ont passées sous silence. Il les avait sans doute puisées dans ses entretiens avec saint Polycarpe et les autres contemporains des apôtres. Il assure que J.-C. a vécu au-delà de 40 ans; que saint Mathieu a écrit son évangile en hébreu. Il excuse l'inceste des filles de Loth, et admet l'erreur des millenaires, qui ne fut condamnée par l'église que long-temps après lui. Il prouve très-bien qu'il n'y a que quatre évangiles qui soient authentiques, et qu'outre l'Écriture il est nécessaire de recourir à la tradition, qui se conserve et s'enseigne dans les églises. Dom Gervaise a écrit sa vie en 2 vol. in-12. Il ne faut pas le confondre avec le diacre saint Irénée, qui souffrit le martyre en Toscane, sous l'empire d'Aurélien, en 275, ni avec saint Irénée, évêque de Sirmich, qui fut martyrisé durant la persécution de Dioclétien et de Maximilien, le 25 mars 304.

IRETON, gendre de Cromwel, fut fait prisonnier à la bataille de Nazeby en 1645; il recouvra la liberté aussitôt, le roi ayant été obligé d'abandonner les prisonniers en [illegible]dant cette bataille. Il commanda en Irlande lorsque le parlement en rappela Cromwel en 1650. Il gagna une fièvre pestilentielle au siége de Limmerik, et mourut en 1651. Il fut enterré, dans le tombeau des rois à Westminster, mais il fut déterré en 1660; son cadavre fut pendu au gibet de Tyburn, depuis dix heures du matin jusqu'au soir, avec ceux de Cromwel et de Bradshaw, et enterré dessous. Sa veuve s'était remariée à Fletwood. Son père avant sa mort avait eu la générosité de refuser du parlement une pension de 2000 liv. sterl., disant qu'il ferait mieux de s'occuper du paiement de ses dettes que de faire des libéralités du bien public.

IRIARTE, peintre espagnol, mort à Séville en 1585, était un des grands paysagistes de son temps.

IRIS, fille de Thaumas et d'Électre, et sœur des Harpies, était, selon la fable, messagère de Junon, comme Mercure l'était de Jupiter. Iris, en grec, signifie *arc-en-ciel*, et Thaumas *admiration*, ce qui a donné lieu à la fable de les personnifier.

IRNERIUS WERNERUS, ou GUARNERUS, célèbre jurisconsulte allemand, au 12e siècle, d'autres disent milanais, après avoir étudié à Constantinople, enseigna à Ravenne. Il s'émut entre lui et ses confrères une dispute sur le mot *al* : il en chercha la signification dans les livres du droit romain; y ayant pris goût, il s'appliqua à l'étudier, et l'enseigna ensuite publiquement à Bologne en 1128. Il eut beaucoup de disciples, devint le

père des glossateurs, et fut appelé *Lucerna juris*. C'est ainsi qu'il fut le restaurateur du droit romain, et eut beaucoup de crédit en Italie auprès de la princesse Mathilde. Il engagea l'empereur Lothaire, dont il était chancelier, à ordonner que le droit de Justinien reprît son ancienne autorité dans le barreau, et que le Code et le Digeste fussent lus dans les écoles. Irnerius fut le premier qui exerça en Italie cette profession Il mourut avant l'an 1150, et fut enterré à Bologne, où il avait enseigné le droit avec réputation. C'est lui qui introduisit dans les écoles de droit la cérémonie du doctorat. Cet usage passa dans le reste de l'Europe; les écoles de théologie l'adoptèrent. Pierre Lombard fut le premier à qui l'université de Paris donna le bonnet de docteur, suivant l'opinion commune.

IRUROSQUE (Pierre), savant dominicain, du royaume de Navarre, devint docteur de Sorbonne en 1297, et s'appliqua tellement à l'étude, qu'il en perdit la vue. Son principal ouvrage est une harmonie évangélique, imprimée en 1557, in-fol., sous ce titre: *Series Evangelii*.

ISAAC, c'est-à-dire *ris*, célèbre patriarche, fils d'Abraham et de Sara, naquit 1896 ans avant J.-C., sa mère étant âgée de 90 ans et son père de 100. Il fut appelé Isaac, parce que Sara avait ri lorsqu'un ange lui annonça qu'elle aurait un fils. Dieu avait fait la même promesse à Abraham, en l'assurant que dans sa vieillesse il naîtrait de lui un fils d'où descendraient plusieurs rois et un grand peuple qui ne serait jamais détruit; prédiction divine, dont l'événement s'est accompli aux yeux de tout l'univers dans le peuple juif, depuis Abraham jusqu'aujourd'hui. Isaac était tendrement aimé de son père et de sa mère, parce qu'il était fils unique, et que Dieu le leur avait donné dans leur vieillesse. Cependant le Seigneur voulut éprouver la foi d'Abraham, et lui commanda de l'immoler en son honneur, 1871 ans avant J.-C., Isaac étant pour lors âgé de 25 ans. Le saint patriarche avait déjà le bras levé pour immoler son fils sur la montagne de Moria, lorsque Dieu, touché de son obéissance et de sa piété, arrêta sa main par le ministère d'un ange, et lui fit sacrifier un bélier au lieu d'Isaac. Abraham lui fit épouser Rébecca, 1856 ans avant J.-C. Il en eut deux jumeaux, Jacob et Esaü. La famine l'obligea ensuite de quitter son pays, et d'aller à Gérar, sur les terres d'Abimelech, roi des Philistins (*voy.* Abimelech), où Dieu le combla de bénédictions. Isaac sortit de ce pays, et se retira à Bersabée; il y bénit Jabob et Esaü, et mourut l'an 1716 avant J.-C., à 180 ans.

ISAAC (Saint) célèbre solitaire de Constantinople au 4e siècle, bâtit une cellule près de cette ville, et prédit à Valens, qui marchait contre les Goths, qu'il ne reviendrait pas de cette expédition. Ce prince irrité le fit mettre en prison, et le menaça de le faire mourir quand il serait de retour; mais il fut tué dans une bataille le 9 août 378, et ne revint plus, comme l'avait prédit le saint solitaire. Isaac se trouva au concile de Constantinople en 381. Il rassembla plusieurs disciples, et mourut vers la fin du 4e siècle

ISAAC COMNÈNE, empereur de Constantinople, s'empara du trône sur Michel Stratonique, le 8 juin 1057. Il ne répondit point aux espérances que l'on avait conçues de sa prudence et de sa valeur. Il se fit détester par son avarice et par ses cruautés, et ayant remis l'empire à Constantin Ducas, préférablement à Jean son frère et à Théodore son neveu, le 25 novembre 1059, il se retira dans un monastère, où il donna de grands exemples de piété.

ISAAC L'ANGE, fut tiré de l'église de Sainte-Sophie, et déclaré empereur, le 12 septembre 1185, à la place d'Andronic Comnène, qu'il fit mourir cruellement. Son règne fut très-malheureux à cause de ses débauches et de sa négligence. Il fut détrôné le 10 avril 1195 par Alexis l'Ange, son frère, qui lui fit arracher les yeux. Après la mort d'Alexis, il remonta sur le trône, mais il mourut peu après, en 1204.

ISAAC LÉVITE (Jean), savant juif du 16e siècle, se fit chrétien et enseigna l'hébreu à Cologne. Il défendit avec force l'intégrité du texte hébreu, et prouva savamment contre Guillaume Lindanus que les juifs ne l'ont point corrompu.

ISABELLE ou ÉLISABETH DE

CASTILLE, fille de Jean II, épousa Ferdinand, roi d'Aragon, et succéda à son frère Henri IV en 1474. On lui opposa sa nièce Jeanne; mais son courage et les armes de son mari la maintinrent sur le trône. Elle y porta toutes les vertus d'un monarque et d'un bon patriote; elles furent obscurcies par la dévotion de son siècle, qui lui fit établir l'inquisition. C'est à elle qu'est due la conquête de Grenade et la découverte de l'Amérique. L'Espagne la perdit en 1504. Sa fille Jeanne épousa l'archiduc Philippe-le-Beau, dont elle eut Charles V, qui hérita des royaumes d'Espagne et des biens de la maison de Bourgogne. M. l'abbé Mignot a donné son histoire, 1766, 2 vol. in-12.

ISABELLE, fille de Philippe-le-Bel, épousa Edouard II, roi d'Angleterre. Pendant que le roi scandalisait ses peuples par son attachement aux Spensers, la reine donnait à reprendre à sa conduite, par sa familiarité avec Mortimer. Les barons souffraient plus impatiemment l'autorité des Spensers, qui en avaient fait périr plusieurs sur l'échafaud, que le déréglement de la reine. Le roi avait fait mettre Mortimer à la tour. Les barons conseillèrent à la reine de passer en France pour obtenir du secours contre les vexations des Spensers. Mortimer se sauva de la tour et vint trouver la reine en France. Le roi Charles-le-Bel, qui régnait alors, avait d'abord bien reçu sa sœur; mais quand il vit arriver Mortimer, ne voulant pas paraître autoriser ces turpitudes, il la renvoya. Elle se retira en Hainaut, où elle fut plus heureuse. Jean, frère du comte Guillaume, se déclara son chevalier, et la reconduisit en Angleterre, à la tête de 300 chevaliers. Sitôt qu'elle fut arrivée, les comtes, barons et chevaliers accoururent auprès d'elle. Le roi fut assiégé dans Bristol avec les deux Spensers et le comte d'Arondel, gendre du fils: ces trois favoris furent mis à mort, le roi renfermé, et son fils Edouard proclamé roi en 1326. Isabelle mourut en 1357, dans la prison où l'avait confinée son fils, après avoir fait mourir Mortimer.

ISABEAU ou ELISABETH DE BAVIÈRE, femme de Charles VI, fut mariée en 1385. Son union avec le duc d'Orléans donna de la jalousie au roi, qui l'envoya prisonnière à Tours. Le dauphin eut part à cet exil, et en fut puni aussi bien que le connétable d'Armagnac, qui avait poussé le roi à l'y envoyer. La reine profita de la maladie du roi pour revenir à la cour: elle s'unit avec le duc de Bourgogne; le connétable et ses partisans furent massacrés; le dauphin fut exclu de toute succession et notamment de celle à la couronne de France. Henri V, roi d'Angleterre, gendre du roi, en fut déclaré successeur. Après la mort de Charles VI, la reine, haïe des Français et méprisée des Anglais, mourut de chagrin en 1335.

ISAIE ou ESAIE, le premier des quatre grands prophètes, était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achas et Ezéchias, depuis 735 jusqu'à l'an 681 avant J.-C., que le roi Manassés le fit mourir dans un âge très-avancé. Ses prophéties sont en hébreu et contiennent soixante-six chapitres: le style en est grand, élevé, sublime, d'une force, d'une énergie et d'une éloquence admirables. Il parle si clairement de J.-C. et de son Eglise, qu'il a toujours passé plutôt pour un évangéliste et pour un historien qui rapporte ce qui était déjà arrivé, que pour un homme qui prédisait ce qui ne devait s'accomplir qu'après tant de siècles. Vitringua a fait sur ce prophète d'excellens Commentaires, 2 vol. in-fol.

ISAMBERT (Nicolas), célèbre docteur et professeur de Sorbonne, natif d'Orléans, enseigna long-temps la théologie dans les écoles de Sorbonne avec une réputation extraordinaire. Il avait une tendre piété, et décidait les cas de conscience avec beaucoup de jugement et de capacité. Il mourut en Sorbonne le 14 mai 1642, à 77 ans. On a de lui un commentaire estimé sur la Somme de saint Thomas en 6 vol. in-fol.

ISAURE (Clémence), demoiselle de Toulouse, célèbre par son esprit et par sa vertu, vivait sur la fin du 14e siècle. Elle institua les jeux floraux qu'on célèbre à Toulouse tous les ans au mois de mai. On y fait son éloge et on y couronne de fleurs sa statue de marbre, qui est dans la maison de ville. Catel prétend que Clémence Isaure est un nom inventé à plaisir et un personnage imaginaire, et que ce furent sept habitans de Toulouse qui établirent

les jeux floraux en 1323. Mais dom Vaissette prouve, dans son Histoire de Languedoc, tom. 4, pag. 198 et 365, que Clémence Isaure est un personnage réel, et que si elle n'a pas institué les jeux floraux, elle a du-moins fondé de quoi fournir aux frais des prix qu'on distribuait déjà tous les ans au mois de mai à ceux qui avaient fait les meilleures pièces de vers. Ces prix sont une violette d'or, une églantine d'argent et un souci de même métal.

ISBOSETH, dernier fils de Saül, régna sept ans et demi sur dix tribus d'Israël, après la mort de son père, 1055 avant J.-C; mais ayant donné du mécontentement à Abner, grand capitaine et général de son armée, auquel il était redevable de la couronne, celui-ci passa au service de David, et le fit reconnaître roi de ces dix tribus, 1048 ans avant J.-C. Quelque temps après, deux Benjamites assassinèrent Isboseth dans son lit, et portèrent sa tête à David. Ce prince les fit mourir, et fit faire des funérailles magnifiques à Isboseth.

ISBRAND (Eberard), né à Gluckstad dans le Holstein, avait la passion des voyages. Il se trouvait à Moscou au commencement du règne des czars Jean et Pierre. Ce dernier, qui avait l'excellente qualité de connaître le mérite des hommes, l'attacha à son service, et l'employa en négociations relatives au commerce. Il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la Chine en 1692. Il en était de retour le 1er janvier 1695. Adam Brand de Lubec, compagnon de ce voyage, en publia une Relation qui a été traduite en français, Amsterdam, 1699, in-12; mais la véritable Relation se trouve en français dans le tome VIII du Recueil de voyages au Nord. Isbrand vivait encore en 1700.

ISEE, *Isæus*, célèbre orateur grec, natif de Chalcide en Syrie, fut disciple de Lysias et maître de Démosthène. Il enseigna l'éloquence à Athènes avec réputation vers 344 avant J.-C. On lui attribuait soixante-quatre harangues; mais il n'en avait composé que cinquante, dont il ne nous en reste que dix, dans les anciens orateurs grecs d'Etienne, 1575, in-fol. Il prit Lysias pour son modèle, et il en a si bien imité le style et l'élégance, qu'on les confondrait aisément l'un avec l'autre sans les figures dont Isée a fait le premier un fréquent usage. C'est lui aussi qui a tourné le premier l'éloquence du côté de la politique, en quoi il a été suivi par Démosthène son disciple. Il ne faut pas le confondre avec Isée, autre célèbre orateur, qui vivait à Rome du temps de Pline le jeune, vers 97 de J.-C.

ISELIN, *Iselius* (Jacques-Christophe), l'un des plus savans hommes du 18e siècle dans les antiquités profanes et ecclésiastiques, naquit à Bâle le 12 juillet 1681, d'une famille féconde en personnes de mérite. Après avoir fait de bonnes études, il fut fait professeur d'histoire et d'éloquence à Marpourg en 1704. On le rappela à Bâle en 1707, pour y enseigner l'histoire et les antiquités. Il fut nommé professeur en théologie dans la même ville en 1711, et vint à Paris en 1717, où il s'acquit l'estime et l'amitié des savans. Il avait dessein d'aller en Angleterre et en Hollande; mais l'université de Bâle l'ayant nommé recteur, il fut obligé de retourner dans sa patrie. Peu de temps après, l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris le fit académicien honoraire étranger, à la place de M. Cuper. M. Iselin fut aussi bibliothécaire de Bâle, et mourut le 14 avril 1737, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° *De Gallis Rhenum transeuntibus carmen heroïcum*, 1696, in-4°, brochure; 2° *De historicis latinis melioris ævi dissertatio*, 1697, in-4°; 3° un grand nombre de Dissertations et de Harangues sur différens sujets.

ISIDORE DE CHARAX, auteur grec sous le dernier des Ptolomées, vers 30 avant J.-C., a composé divers Traités historiques, et une Discription de la Parthie, que David Hoeschelius a publiée, et qui se trouve aussi dans *Geographiæ veteris scriptores græci minores*, Oxford, 1703, in-8°, 4 vol.

ISIDORE DE MILET, célèbre architecte, fut employé par Justinien pour construire Sainte-Sophie et d'autres édifices publics. Il eut un fils né à Constantinople, et qui s'appela en conséquence Isidore de Bysance, qui fut aussi un célèbre architecte.

ISIDORE D'ALEXANDRIE (Saint), célèbre solitaire, né en Egypte vers l'an

318, passa plusieurs années dans la solitude de la Thébaïde et du désert de Nitrie. Saint Athanase l'ordonna prêtre, et le chargea de recevoir les pauvres et les étrangers, ce qui lui a fait donner le nom d'Isidore l'Hospitalier. Il joignait à une vie austère une étude continuelle, et défendit avec zèle la mémoire et les écrits de saint Athanase contre les ariens. Isidore se brouilla dans la suite avec Théophile d'Alexandrie, et ce patriarche le chassa du désert de Nitrie et de la Palestine avec trente autres solitaires. Il se réfugia à Constantinople l'an 400, et fut très-bien reçu de saint Chrysostôme, ce qui souleva Théophile contre ce saint docteur. Isidore mourut à Constantinople en 403, à 85 ans.

ISIDORE DE CORDOUE (Saint), fut évêque de cette ville sous l'empire d'Honorius et de Théodose le jeune. Il composa des Commentaires sur les livres des rois, qu'il dédia vers l'an 412 à Paul Orose, disciple de saint Augustin. On le nomme aussi Isidore l'Ancien pour le distinguer d'Isidore le Jeune, plus connu sous le nom d'Isidore de Séville.

ISIDORE (Saint), de Peluse ou de Damiette, le plus savant et le plus célèbre des disciples de saint Chrysostôme, se retira dans la solitude auprès de la ville de Peluse, ce qui lui a fait donnèr le nom d'Isodore de Péluse. Il vivait du temps du concile général d'Éphèse, tenu en 431, et mourut le 4 février 440. Il nous reste de lui 2012 épîtres, en cinq liv., dans la Bibliothèque des Pères. Elles sont courtes, mais très-belles et fort bien écrites en grec. On y trouve des choses très-importantes sur le sens de plusieurs passages de l'Écriture, des questions théologiques bien traitées, et des points importans de la discipline ecclésiastique. La meilleure édition des œuvres de saint Isidore de Peluse est de Paris, 1638, in-fol., en grec et en latin.

ISIDORE DE SEVILLE (Saint), naquit à Carthagène en Espagne, de Sévérien, gouverneur de cette ville, et fut élevé par son frère Léandre, évêque de Séville, auquel il succéda en 601. Il fut pendant trente-cinq ans l'oracle de toute l'Espagne, et mourut le 4 avril 636. On a de lui 1° vingt livres des Origines ou Étymologies, Paris, 1601, in-fol., ou Cologne, 1617, in-fol.; 2° une Chronique qui finit à l'an 626, et qui est utile pour l'histoire des Goths, des Vandales et des Suèves; 3° des Commentaires sur les livres historiques de l'Ancien Testament; 4° un Traité des écrivains ecclésiastiques; 5° une Règle pour le monastère d'Honori; 6° un Traité des offices ecclésiastiques, qui renferme des choses très-importantes par rapport à la discipline ecclésiastique. Isidore y marque sept prières du sacrifice, qui se trouvent encore dans le même ordre dans la messe Mosarabique, qui est l'ancienne liturgie d'Espagne, dont ce saint est reconnu pour le principal auteur. L'édition du Missel, 1500, in-fol., et celle du bréviaire, 1502, in-fol., imprimées par ordre du cardinal Ximenez, sont fort rares. On a imprimé à Rome en 1740, in-fol., un Traité sur cette liturgie. La collection des canons qu'on attribue à saint Isidore n'est pas de lui, *voy.* l'article suivant. Il parle ainsi des moines dans la règle que nous venons d'indiquer: « Les moines, dit-il, feront tous les ans à la Pentecôte leur déclaration qu'ils ne gardent rien en propre: un moine doit toujours travailler de ses mains, selon le précepte de saint Paul et l'exemple des patriarches. Chacun doit travailler, non-seulement pour sa subsistance, mais aussi pour celle des pauvres. Ceux qui se portent bien et ne travaillent point pèchent doublement par l'oisiveté et par le mauvais exemple. Ceux qui veulent lire sans travailler montrent qu'ils profitent mal de la lecture, qui leur ordonne le travail. Cette règle de saint Isidore prescrit environ six heures de travail par jour, et trois heures de lecture.

ISIDORE MERCATOR, ou PECCATOR, qu'on croit avoir vécu au 8e siècle, est auteur d'une collection de canons, qui a été long-temps attribuée à saint Isidore de Séville. Elle renferme les fausses Décrétales de plus de 60 papes, depuis saint Clément jusqu'au pape Sirice, et les canons des conciles qui se sont tenus jusqu'en 683. Riculfe, archevêque de Mayence, apporta cette collection d'Espagne, vers l'an 800, et la répandit en France. Il y en a un grand nombre d'éditions. C'est en grande partie à cette collec-

tion, remplie de pièces fausses et fabriquées à dessein, que les papes furent redevables de l'autorité exorbitante qu'ils exercèrent pendant plusieurs siècles. Elle introduisit aussi un très-grand changement dans la discipline de l'église. Blondel, dans son *Pseudo-Isidorus*, a si bien démontré la supposition et la fausseté des Décrétales, depuis saint Clément jusqu'à Sirice, qu'elles sont actuellement rejetées par tous les savans.

ISIS, déesse adorée par les Égyptiens, régna en Égypte avec le roi Osiris son mari, vers 1500 avant J.-C. Elle avait, selon la fable, beaucoup d'esprit et un courage héroïque. Elle inventa les vaisseaux, et s'étant embarquée, elle voyagea chez les peuples barbares, auxquels elle apprit l'art de naviguer, le culte de la religion et de l'agriculture, ce qui la fit honorer comme une déesse. Il était défendu de révéler ses mystères; et l'on croit qu'ils étaient les mêmes que ceux d'Io et de Cybèle. On défendit souvent à Rome de célébrer les mystères d'Isis. Elle est représentée avec une tour sur la tête, des lions à ses côtés, et un sistre à la main, à peu près comme Cybèle. Il y avait du tems du paganisme un temple et des prêtres consacrés à Isis, dans le territoire de Paris, où elle était adorée comme déesse de la terre. Sa statue fut conservée dans un coin de l'église de Saint-Germain-des-Prés, jusqu'en 1514, que le cardinal Briçonnet, qui était abbé de ce monastère, la fit mettre en pièces, ayant su que quelques femmes, par simplicité, lui avaient présenté des cierges.

ISIDORE DE ISOLANIS, dominicain milanais qui vivait encore en 1522, s'est distingué par les opinions singulières qu'il a répandues dans ses ouvrages, dont les principaux sont 1° *De imperio militantis ecclesiæ*, in-fol.; 2° *Disputationum catholicarum libri quinque*; 3° *De principis institutione*, in-fol. le tout imprimé à Milan en 1517, in-fol.; *De immaculatâ conceptione virginis*, 1510, in-4°.

ISLE-ADAM. *Voy.* MARIVAULT.

ISMAEL, fils d'Abraham et d'Agar, naquit 1910 ans avant J.-C. Abraham était alors âgé de 86 ans. Il fut chassé de la maison de son père avec Agar, à la sollicitation de Sara, et fut élevé dans le désert, après avoir été protégé par un ange. Ismael épousa une fille égyptienne dont il eut douze fils qui devinrent très-puissans. Il mourut 1773 ans avant J.-C., à 137 ans. C'est de lui que sont descendus les Arabes, les Agaréniens, les Ismaélites, les Sarrasins et quelques autres peuples. Mahomet, dans son Alcoran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismael.

ISMAEL II, sophi de Perse, succéda à Tachmas en 1576. Il fut tiré de prison pour monter sur le trône, et s'y maintint en faisant égorger huit de ses frères; mais il fut empoisonné par une de ses sœurs parce qu'elle lui voyait trop d'inclination pour la secte d'Omar, que les Persans traitent d'hérétique.

ISOCRATE, l'un des plus grands orateurs de la Grèce, naquit à Athènes, 436 ans avant J.-C. Il était fils de Théodore, qui s'enrichit à faire des instrumens de musique, et l'éleva avec soin. Isocrate fut disciple de Prodicus, de Gorgias et d'autres grands orateurs. Il voulut d'abord haranguer en public; mais il n'y réussit point. Il se contenta d'avoir des disciples et de faire des harangues en particulier. Il témoigna toujours un grand amour pour sa patrie: ayant appris la perte de la bataille de Chéronée, il s'abstint de manger pendant quatre jours, et mourut de chagrin 338 ans avant J.-C., à 98 ans. Il nous reste de lui 21 discours ou harangues excellentes, qui ont été traduites de grec en latin par Wolfius. Isocrate excelle surtout pour l'harmonie du discours, la justesse des pensées et l'élégance des expressions. On lui attribue encore neuf lettres. Les éditions d'Isocrate données par les Aldes en 1513 et 1534, in-fol., sont estimées aussi bien que celle d'Étienne, 1593. M. l'abbé Auger en a donné une traduction française à Paris, 1781, 3 vol. in-8°.

ISSACHAR, patriarche et cinquième fils de Jacob et de Lia, naquit 1754 ans avant J.-C., et fut chef d'une des tribus d'Israël qui s'adonna à l'agriculture, selon la prédiction que lui en avait faite Jacob avant que de mourir.

ISTHUANFIUS (NICOLAS), vice-palatin de Hongrie au 17e siècle, fut employé par Maximilien II et Rodolphe II dans les affaires les plus importantes. On a de lui en latin l'Histoire de Hongrie en trente-quatre livres, depuis 1490

jusqu'en 1605, imprimée à Cologne en 1622, in-fol., peu d'années après la mort de l'auteur : elle est curieuse et estimée.

ITALIE (les premiers rois d'), ou rois latins, furent

	avant J.-C.
* Janus.	1389
* Saturne.	1353
Picus ou Jupiter.	1320
* Faunus ou Mercure.	1283
* Latinus.	1239
* Enée.	1204
* Ascagne ou Iule.	1195
Sylvius Posthumus.	1156
Enéas Sylvius.	1130
Alba Sylvius.	1048
Capetus ou Sylvius Atis.	1008
Capys.	974
Calpetus.	946
Thyberinus.	933
Agrippa.	925
* Alladius.	884
Aventinus.	864
Procas.	827
* Numitor.	800
* Amulius, usurpateur.	799
* Numitor rétabli.	755

Albe, qui était leur capitale, fut détruite sous le règne de Tullus Hostilius. Leur roi Métius Suffétius fut tiré à quatre chevaux. Les Latins furent réunis aux Romains en 669.

Les rois goths reprirent le titre de rois d'Italie :

	après J.-C.
* Odoacre en	476
* Théodoric.	493
* Athalaric.	526
Théodat.	534
Vitiges.	536
Théodebald.	540
Evaric.	541
Totila.	541
Tejas.	552
* Narsès réunit l'Italie à l'empire d'Orient sous le règne de Justinien en	552
* Charlemagne, ayant détruit le royaume des Lombards, prit le titre de roi d'Italie en	774
Pépin en	781
Bernard en	813
* Louis-le-Débonnaire en	818
et depuis ce temps le royaume d'Italie fut réuni avec l'empire, *voy.* Empire d'Occident. On nomme encore rois d'Italie, Guy, duc de Spolette, mort en	899
Bérenger	925
* Lambert	910
Hugues, comte d'Arles.	945
Lothaire.	949
Bérenger.	966
Adelbert.	968
Les Othon, empereurs.	
Hardouin.	1016
* Henri II, empereur et ses successeurs à l'empire.	

Voy. Abrégé chronologique d'Italie, par M. de Saint-Marc, 6 vol. in-8°.

ITTIGIUS (Thomas), savant professeur de théologie à Leipsick, était fils de Jean Ittigius, docteur en philosophie et en médecine et professeur de physique dans cette ville. Il fut ministre de diverses églises, travailla aux journaux de Leipsick, enseigna long-temps avec réputation, et mourut le 7 avril 1710, dans sa 67e année, sans enfans. On a de lui 1° un Traité sur les incendies des montagnes: ce sont trois thèses in-4°, réimprimées sous une nouvelle forme, Leipsick, 1671, in-8°; 2° une Dissertation sur les hérésiarques des temps apostoliques, 1703, in-4°, elle est très-estimée; 3° une Histoire des synodes nationaux tenus en France par les prétendus réformés, 1705, in-4° : il n'y a que les quatre premiers; 4° une *Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'église*, 1709 et 1711, 2 vol. in-4°; *Historia concilii Nicæni*, Leipsick, 1712, in-4°, et d'autres ouvrages en latin.

ITYS ou ITYLE, fils de Térée, roi de Thrace, et de Progné, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut massacré par sa propre mère, qui le fit manger à son mari pour se venger de ce qu'il avait enlevé sa sœur Philomèle.

IVELLUS ou Juellus. *Voy.* Jewel.

IVES (Jean), riche gentilhomme anglais, mort à 25 ans en 1776, avait déjà publié *Sigilla antiqua norfolciensia*, recueil des titres qu'il avait réunis dans sa bibliothèque, dont il n'a paru que trois numéros, en 1773, 1774 et 1775.

IVES ou YVES, *Ivo* (Saint), célèbre évêque de Chartres, naquit dans

le territoire de Beauvais au 11e siècle, d'une famille noble. Il fut disciple de Lanfranc, prieur de l'abbaye du Bec, et se distingua tellement par sa piété et par sa science, qu'il devint abbé, puis évêque de Chartres en 1092. Ives s'éleva avec zèle contre le roi Philippe Ier, qui avait quitté Berthe de Hollande son épouse, pour prendre Bertrade de Montfort, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou. Il gouverna son diocèse avec sagesse, y fit fleurir la discipline ecclésiastique, et mourut le 23 décembre 1115, à 80 ans. On a de lui un Recueil de décrets ecclésiastiques, et un grand nombre d'Épitres et d'autres ouvrages très-importans imprimés à Paris, 1647, in-fol.

IVETEAUX (Nicolas-Vauquelin, seigneur des), né à la Fresnaye, château près de Falaise, d'une bonne famille, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie et pour les belles-lettres. Après avoir fait ses études à Caen avec distinction, il succéda à son père dans la charge de lieutenant-général de cette ville. Le maréchal d'Estrées l'engagea à quitter cette charge et à venir à la cour. Il le plaça auprès de M. de Vendôme, fils de la fameuse Gabrielle d'Estrées. Ce fut pour ce jeune prince que des Iveteaux composa son poëme de l'*Institution du prince*, dans lequel il donna à son disciple des avis judicieux, sensés et chrétiens. Il devint ensuite précepteur du dauphin, qui régna depuis sous le nom de Louis XIII; mais sa vie licencieuse déplut à la reine, et le fit exclure de la cour un an après la mort de Henri IV. On lui donna une pension et plusieurs bénéfices. Dans la suite il quitta ses bénéfices sur les reproches que le cardinal de Richelieu lui fit de son libertinage. Libre alors de tout engagement, des Iveteaux se retira dans une belle maison du faubourg Saint-Germain, où il finit le reste de ses jours dans les plaisirs et dans la volupté, menant une vie épicurienne, qu'il décrit dans le sonnet qui commence par ce vers :

> Avoir peu de parens, moins de train que de rentes.

S'imaginant que la vie champêtre est la plus heureuse, il s'habillait en berger, et conduisait dans les allées de son jardin des troupeaux imaginaires auxquels il disait des chansonnettes. Une joueuse de harpe qu'il avait trouvée dans les rues, et dont il avait fait sa maîtresse, l'accompagnait habillée en bergère. Ils s'étudiaient l'un et l'autre à raffiner sur les plaisirs, et travaillaient chaque jour à trouver les moyens de les rendre plus délicats. C'est ainsi que des Iveteaux passa les derniers années de sa vie. On dit que, sur le point de mourir, il se fit jouer une sarabande, pour que son âme passât plus doucement; mais M. Huet prétend au contraire qu'il se repentit de ses égaremens à l'article de la mort. Quoi qu'il en soit, il mourut à Brianval près Germigni en 1649, fort âgé. Outre le poëme dont nous avons parlé, on a de lui des Stances, des Sonnets et d'autres petites pièces de poésie dans les *Délices de la poésie française*, Paris, 1620, in-8°. *Voy.* Fresnaye.

IWAN V ou JEAN ALEXIOVITS, né en 1651, fut disgracié de la nature, presque privé de la parole et sujet à des convulsions. Il devait succéder à son frère Fédor en 1682; mais on voulait l'enfermer et donner la couronne à son frère Pierre; leur sœur, la princesse Sophie, qui comptait régner sous le nom de Iwan, fit naître une guerre civile dont l'accommodement fut que Iwan et Pierre régneraient conjointement, et que leur sœur Sophie serait co-régente. Cet accord dura six ans, au bout desquels Sophie, ayant attenté à la vie de Pierre, fut renfermée. Dès ce moment Pierre régna seul. Iwan n'eut d'autre part au gouvernement que de voir son nom mis dans les actes. Il mourut en 1696, laissant quatre filles, dont une, nommée Anne, qui avait épousé le duc de Courlande en 1710, monta sur le trône après la postérité masculine de Pierre.

IWAN VI, de Brunswick-Bevern, fut déclaré czar après la mort de sa grande tante Anne Ivanowa, le 29 octobre 1740. Il descendait de la sœur de cette princesse, fille comme elle du czar Jean V, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ernest, duc de Biren, favori d'Anne, devait avoir la régence sous la minorité de ce jeune prince, qui n'avait que trois mois; mais un mois après le duc de Biren fut destitué et la régence fut déférée à Anne de Meck-

lembourg, duchesse de Brunswick-Bevern, mère du jeune empereur. Le 6 décembre 1741, Iwan fut détrôné, et la princesse Élisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, fût déclarée impératrice. Le prince Iwan fut élevé dans la forteresse de Schluffelbourg, dans une ignorance totale de son sort et de tout ce qui peut s'apprendre, excepté du jeu des échecs, dont il s'amusait quelquefois avec son gardien. L'impératrice Elisabeth étant morte en 1762, et son neveu Pierre III ayant été déposé six mois après, la princesse Catherine d'Anhalt-Zerbst son épouse lui succéda. Cette princesse fut voir le prince Iwan, qu'elle trouva inepte à toutes choses. Enfin ce prince fut assassiné par son gardien le 16 juillet 1764 : son motif fut l'opinion qu'il eut que des rebelles voulaient tirer ce prince de sa prison et le mettre à leur tête.

J.

JAAPHAR EBN TOPHAIL, philosophe contemporain d'Averroes, a composé un roman philosophique dans lequel l'auteur montre par quels degrés on peut s'élever de la connaissance des choses naturelles à celle des surnaturelles. Pocok le fils en a donné une traduction latine avec le texte arabe, Oxford, 1671, in-4°, sous le titre de *Philosophus autodidactus*.

JABELLY (BARTHELEMY), originaire de la Marche, avocat au parlement de Paris, dans le 17e siècle, y suivit le barreau avec succès. On a de lui les Coutumes de la Marche expliquées, 1744, in-12.

JABIN, roi d'Asor, s'étant ligué avec trois rois de ses voisins contre Josué, fut défait, sa capitale prise et détruite, et tout son peuple passé au fil de l'épée.

JABIN, roi des Cananéens, descendant du précédent, avait 900 chariots de guerre, et tint pendant 20 ans les Israélites dans une dure servitude. qui ne finit que l'an 1285 avant J.-C, par le ministère de Barac, qui défit l'armée de ce roi conduite par Sisara.

JABLONSKY (DANIEL ERNEST), savant polonais protestant, naquit à Dantzick le 20 novembre 1660. Il fut successivement ministre de Magdebourg, de Lissa, de Kœnigsberg et de Berlin, conseiller ecclésiastique de Berlin, et président de la société des sciences de cette ville. Il fit paraître beaucoup de zèle contre les athées et les déistes, et travailla en vain à la réunion des calvinistes et des luthériens. Il mourut le 26 mai 1741. On a de lui une Traduction latine des discours anglais de Richard Bentlei contre l'athéisme; du Traité de Burnet sur la prédestination; plusieurs Dissertations en latin sur la terre de Gessen; *Meditationes de divinâ origine Scripturæ sacræ*; un livre intitulé *Thorn affligée*, in-8°; des Homélies, in-4°, et d'autres ouvrages estimés. Jablonsky était possesseur du célèbre manuscrit syriaque, écrit en 616, qui avait appartenu au savant Masius. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé l'édition donnée par Origène du livre de Josué et des autres livres historiques suivans de l'Ancien Testament. Il est enrichi des astérisques et des obèles d'Origène, et traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusèbe. Breitenger nous apprend cette anecdote dans sa préface de l'édition des septante de Grabe, pag. 4, tom. 3.

JABLONSKI (PAUL-ERNEST), célèbre professeur de Francfort-sur-l'Oder, dont on a plusieurs ouvrages estimés, entre autres *Pantheon Ægyptiacum seu de religione et theologiâ Ægypti*, Francfort, 1750, 3 vol. in-8°; *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, 2 vol. in-8°; *De Memnone Græcorum*, Francfort, 1753, in-4°, fig. Il est mort à Francfort, le 14 septembre 1757, à 64 ans.

JABLONSKI (CHARLES-GUSTAVE), membre de la société de Halle pour le progrès de l'histoire naturelle, et auteur du *Système naturel des insectes*, est mort à Berlin le 25 mai 1787.

JACCETIUS ou DIACETIUS (FRANÇOIS CATANÉE), habile philosophe platonicien et orateur, naquit à Florence le 16 novembre 1466. Il fut disciple de Marsile Ficin, lui succéda dans sa chaire de philosophie, et mourut à Florence en 1522. On a de lui un Traité du Beau; un autre de l'Amour; des Epitres, et plusieurs autres ouvrages imprimés à Bâle en 1563, in-fol.

JACKSON (THOMAS), fameux théologien anglais, naquit à Witton dans l'évêché de Durham en 1579, d'une famille distinguée. Il devint docteur d'Oxford en 1622, ensuite président du collége de Christ, cha-

pelain ordinaire du roi, prébendaire de Winchester et doyen de Péterborough. Ses ouvrages ont été recueillis en 1673, en 3 vol. in-fol. : le plus estimé est son explication du Symbole.

JACKSON (JEAN), théologien anglais, né à Lensey le 4 avril 1686, apprit les langues orientales à Cambridge, sous le célèbre sir Ockley, et devint chancelier du duché de Lancastre et maître de l'hôpital de Wigston, places qu'il a conservées jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mai 1763. Il eut douze enfans. Le premier ouvrage qu'il publia fut trois Lettres pour la défense du sentiment de Clarke sur la Trinité, 1714, et ensuite *Novatiani opera*, 1728, in-8° ; Défense de la liberté humaine, 1730 ; des Réfutations de Collins, de Gibson, de Tindall, etc.

JACOB, célèbre patriarche, fils d'Isaac et de Rébecca, naquit vers 1836 avant J.-C. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour Esaü, à cause de son naturel doux et tranquille. Il acheta le droit d'aînesse de son frère, surprit la bénédiction d'Isaac par le conseil de Rébecca, et s'en alla chez Laban, son oncle, en Mésopotamie. C'est pendant ce voyage que Jacob eut la vision miraculeuse d'une échelle qui s'étendait depuis la terre jusqu'au ciel. Ayant ensuite rencontré Rachel, fille de Laban, dans l'endroit où les habitans de Haran abreuvaient leurs troupeaux, il lui apprit qu'il était son parent. Elle courut aussitôt pour en avertir son père, qui alla au-devant de Jacob et l'emmena chez lui. Jacob demeura chez Laban et le servit sept ans pour avoir Rachel en mariage ; mais quand ce temps fut écoulé Laban lui donna Lia au lieu de Rachel, ce qui obligea Jacob de s'engager à servir sept autres années pour épouser Rachel. Il l'épousa en effet, et l'aima plus que Lia. Jacob devint ensuite si puissant qu'il causa de la jalousie aux enfans de Laban, ce qui le détermina à s'en retourner dans la terre de Chanaan, auprès d'Isaac son père. Il partit sans en avertir Laban, qui, en ayant été informé au bout de trois jours, courut après Jacob, l'atteignit à la montagne de Galaad, et fit alliance avec lui. Le saint patriarche lutta ensuite avec un ange, rencontra son frère Esaü, et alla s'établir proche de Salem, d'où le Seigneur lui ordonna d'aller à Bethel, et changea son nom de Jacob en celui d'Israël. C'est de là que les descendans de ce saint patriarche ont été appelés Israélites. Enfin Jacob, étant âgé de 130 ans, alla en Egypte avec toute sa famille, ayant appris que Joseph son fils, qu'il avait cru mort, était premier ministre de ce royaume. Il y vécut 17 ans, adopta Manassés et Ephraïm, fils de Joseph ; donna à chacun de ces enfans une bénédiction particulière ; leur prédit ce qui leur arriverait avant la naissance du Messie ; et mourut 1690 ans avant J.-C., à 147 ans. Joseph le fit embaumer, et l'ensevelit dans la terre de Chanaan, dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Héphron. Les enfans qu'il eut de Lia sont Rubens, Siméon, Lévi, Judas, Issachar, Zabulon, et une fille nommée Dina ; ceux qu'il eut de Rachel sont Joseph et Benjamin ; de Bala, servante de Rachel, il eut Dan et Nephtali ; de Zelfa, servante de Lia, il eut Gad et Aser.

JACOB BEN-NEPHTALI, célèbre rabbin du 5e siècle. Lui et Ben-Aser furent les deux principaux massorètes de l'école de Tibériade, dans la Palestine. C'est à ces deux rabbins que l'on attribue l'invention des points hébraïques, vers 476 de J.-C.

JACOB AL BARDAI, disciple de Sévère, patriarche d'Antioche, fut surnommé Bardai, parce qu'il était natif ou originaire de Bardaa, ville d'Arménie. Il répandit la doctrine d'Eutychès dans la Mésopotamie et dans l'Arménie ; et c'est de lui, à ce que l'on croit, que les eutychiens prirent le nom de jacobites, qu'ils portent encore aujourd'hui. Il vivait du temps de l'empereur Anastase. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacob, disciple de Dioscore et d'Eutychès, d'où quelques savans ont aussi prétendu que les eutythiens avaient pris le nom de jacobites.

JACOB BEN-HAIIM ou CHAIIM, célèbre rabbin du 16e siècle, s'est acquis beaucoup de réputation par le recueil de la Massore, qu'il fit imprimer à Venise en 1525, 4 vol. in-fol., chez Bomberg, avec le texte hébreu de la Bible, les paraphrases chaldaïques, et les commentaires de quelques rabbins sur l'Écriture. Cette édition de la

Bible en hébreu et celles que ce rabbin donna ensuite sont très estimées. C'est dans ces éditions que l'on trouve la Massore dans toute sa pureté.

JACOB (Louis), célèbre religieux de l'ordre des carmes, natif de Châlons-sur-Saône, était très-laborieux. Il se rendit habile dans les belles-lettres et la théologie, et devint conseiller et aumônier du roi. Il mourut à Paris le 10 mai 1670, à 62 ans, chez M. de Harlay, alors procureur-général, et depuis premier président. Ses principaux ouvrages sont 1° *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643, réimprimée en 1647, in-4°, en deux livres, dans lesquels il traite des papes et des anti-papes jusqu'à Urbain VIII, avec une liste des écrits faits pour et contre les papes; 2° un Traité des plus belles bibliothèques, Paris, 1644, in-8°; 3° *Bibliographia parisina*, depuis 1643 jusqu'en 1650; *Bibliographia gallica universalis*, pour les années 1643 à 1651, in-4°; 4° *De claris scriptoribus cabilonensibus*, 1652, in-4°; 5° *Gabrielis Naudæi tumulus*, in-4°, etc.

JACOB (Jean), arménien, chef des menuisiers du roi de Perse en 1614, était de Zulpha. Dans un voyage qu'il fit en France, il comprit si bien la mécanique de l'imprimerie, qu'à son retour il fit des matières et éleva une imprimerie où l'on imprima les Épîtres de saint Paul et les Psaumes pénitentiaux: cet établissement fut interrompu faute de bonne encre, et aussi pour ne pas faire tort aux écrivains. Jacob Jean resta long-temps chrétien, malgré les sollicitations du roi de Perse pour le rendre mahométan.

JACOB, fanatique hongrois, apostat de Citeaux, excita en 1212, sur une prétendue vision, une multitude d'enfans en Allemagne et en France à se croiser pour la Terre-Sainte; la plupart de ces enfans périrent de misère. En 1250, saint Louis étant prisonnier chez les Sarrasins, Jacob se mit de nouveau à prophétiser, et à amasser des bergers et des paysans pour aller délivrer le roi. Il s'y joignit des bandits et des voleurs qui pillaient, massacraient, et prêchaient contre le pape et le clergé. On leur donna le nom de pastoureaux. La reine Blanche les fit excommunier. Un boucher tua d'un coup de cognée leur chef Jacob; on assomma le reste comme des bêtes féroces.

JACOB (Henri), né en 1609, fut professeur de philosophie à Oxford, place dont il fut dépossédé pour sa négligence. Il est mort à Londres le 5 novembre 1652, et est enterré dans l'église de Tous les Saints. On a imprimé de lui quelques Poésies grecques, latines et anglaises, Oxford, 1652, in-4°.

JACOBÆUS (Oliger), né à Arhus le 6 juillet 1650, d'une bonne famille, voyagea en France, en Italie, en Hongrie, en Angleterre et dans les Pays-Bas, pour se perfectionner dans les sciences et dans la médecine. De retour en sa patrie, en 1679, le roi de Danemarck le nomma professeur de médecine et de philosophie à Copenhague, et conseiller de son tribunal de justice. Il mourut en 1701, à 51 ans, laissant d'Anne-Marguerite Bartholin, fille du célèbre Thomas Bartholin, six enfans. On a de lui 1° *Compendium institutionum medicarum*, in-8°; 2° *De ranis et lacertis dissertatio*, in-8°; 3° *Musæum regium, sive catalogus rerum tàm naturalium quàm artificialium quæ in basilicâ bibliothecæ Christiani quinti Hafniæ asservantur*, Hafniæ, 1696, in-fol., fig., et d'autres ouvrages latins en prose et en vers.

JACOBATIUS (Dominique), évêque de Luceria, fut employé en diverses affaires importantes par Sixte IV et par les papes suivans. Léon X le fit cardinal en 1517. Il mourut le 2 juillet 1527, à 84 ans. On a de lui un Traité des conciles, en latin, qui est fort cher, mais très-peu estimé des savans, avec raison. C'est le dernier volume de la collection des conciles du père Labbe. La première édition est de Rome, 1538, in-fol.; mais on n'estime que l'édition de Paris, faite pour les conciles du père Labbe. La réimpression de Venise n'est pas recherchée.

JACOBEL, fameux hérétique du 15e siècle, natif de Mise en Bohême, fut disciple de Jean Hus, et fit beaucoup de bruit par ses erreurs: il soutenait avec opiniâtreté que les laïques doivent nécessairement communier sous les deux espèces.

JACOBINS. *Voyez* DOMINIQUE (SAINT).

JACOBSON (MICHEL), né à Dunkerque d'une famille distinguée en Flandre, se signala héroïquement au service d'Espagne, et devint, par ses actions, l'honneur de sa famille et l'ornement de sa patrie. Il commandait, en 1588, un vaisseau dans la fameuse armée navale de Philippe II, dite l'*Invincible*, et ce fut à son courage et à son intelligence que l'Espagne dut la conservation des débris de cette flotte malheureuse. En 1595, il commanda en chef une escadre espagnole, ayant sous lui Daniel de Koster, vaillant capitaine; il prit, brûla ou coula à fond tous les bâtimens hollandais employés à la pêche. Une continuité d'actions éclatantes lui procura successivement le grade d'amiral-général, et l'ordre de saint Jacques. En 1632 il amena d'Espagne à Dunkerque sa flotte avec quatre mille hommes de troupes, et, sans s'effrayer du nombre des vaisseaux anglais et hollandais qui défendaient l'entrée du port, il y entra sans perte. Retournant ensuite avec cette même flotte en Espagne, pour y chercher d'autres troupes, il battit dix vaisseaux turcs, et ramena tous les siens d'Espagne à Dunkerque : telle fut la dernière expédition. « Mais, dit Faulconier, » historien de Dunkerque, il ne jouit » pas long-temps du bonheur de son » voyage; il mourut quelques jours après » son arrivée, en 1633 : il y avait cin- » quante ans qu'il servait le roi d'Es- » pagne, et toujours avec tant de va- » leur, de conduite et de fortune, que » les Hollandais le surnommèrent le » *Renard de la mer.* » Le roi Catholique fit transporter son corps à Séville: il y fut enterré dans l'église où reposent les cendres de Christophe Colomb et de Fernand Cortès. Michel Jacobson eut de Laurence Wéus, son épouse, sept garçons et cinq filles : quatre de ses fils furent capitaines de vaisseaux de guerre, et se distinguèrent à son exemple. Jean Jacobson, l'un d'eux, soutint, en 1622, avec un seul vaisseau, un combat de quatorze heures contre neuf vaisseaux hollandais, coula à fond leur vice-amiral, Herman Kleuter, et deux autres vaisseaux; puis, voyant son tillac couvert de Hollandais, qui étaient parvenus à l'aborder, il se fit sauter en l'air avec eux, plutôt que de se rendre. Antoine, aussi capitaine de vaisseau et frère de Jean, a laissé une postérité masculine, qui a subsisté dans Cornil-Guislain Jacobson, ancien aide-major de la capitainerie-garde-côte de l'île de Noirmoutier. C'est le premier qui, dans cette île, a forcé la mer à reculer sur elle-même, en établissant des desséchemens à douze pieds au-dessous du niveau de la mer. Les services qu'il a rendus à la marine, au commerce et à l'agriculture, ajoutent un nouveau lustre à celui qu'il a reçu de ses ancêtres. C'est à son intelligence et à son courage infatigable qu'est due l'existence entière de l'île de Crosnière. Il déroba cette île à l'Océan, par cinq mille toises de digues; c'est, pour ainsi dire, une image en raccourci des travaux de la Hollande, pays de ses pères. Il y a encore fait construire une église paroissiale, un presbytère, des maisons, etc.; en sorte que cette nouvelle colonie, qui n'était qu'un banc couvert par les eaux de la mer, fut habitée, bâtie et défrichée.

JACOPONE BENEDETTO DE TODI, poète italien, a employé dans ses poésies tous les dialectes d'Italie, au lieu de s'attacher à un seul; ce qui les rend d'une bigarrure désagréable. Il passait pour un saint et un homme à révélations; car il se mêla de prédire à Boniface VIII sa prison et sa captivité : il est vrai que ce pape l'avait fait mettre en prison sans grande raison. Quoi qu'il en soit, les Italiens ont joint le nom de Beato à celui de Jacopone, depuis sa mort en 1306. On a de lui des Cantiques spirituels, dont la première édition est de Florence, 1490, in-4°; et la plus belle, de Rome, 1558, in-4°. Il y a dans celle-ci des discours sur les Cantiques et la Vie de l'auteur, par J. B. Modio.

JACQUELOT (ISAAC), célèbre théologien et prédicateur protestant, naquit à Vassy le 16 décembre 1647, d'un père qui était ministre de cette ville. Il se distingua dans ses études, et fut reçu ministre à l'âge de 21 ans, et donné pour collègue à son père. Jacquelot quitta la France, après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira à Heidelberg, où l'électrice palatine lui donna des marques publiques de son estime. Il alla ensuite à la

Haye, et s'y acquit une grande réputation par ses sermons. Le roi de Prusse s'étant rendu à la Haie, et ayant ouï prêcher Jacquelot, voulut l'avoir pour son ministre français à Berlin, et lui donna une grosse pension. Jacquelot alla en Prusse en 1702, et mourut à Berlin le 15 octobre 1708, à 61 ans. On a de lui 1° un Traité de l'existence de Dieu, Amsterdam, 1697, in-4° ; 2° des Dissertations sur le Messie, la Haie, 1699, in-8° ; 3° trois ouvrages contre le Dictionnaire de Bayle, dont le premier a pour titre *Conformité de la foi avec la raison*, in-8° ; le second, *Examen de la théologie de M. Bayle*, in-12, et le troisième, *Réponse aux entretiens composés par M. Bayle*, in-12 ; 4° un Traité de l'inspiration des livres sacrés, 1715, in-8°, en deux parties, dont la première est excellente ; 5° deux petites brochures intitulées *Avis sur le Tableau du socinianisme*. Ce dernier ouvrage attira bien des affaires à Jacquelot de la part du ministre Jurieu, auteur du *Tableau du socinianisme* ; 6° vingt-huit Lettres aux évêques de France, in-4°, pour les porter à user de douceur envers les calvinistes ; 7° des Sermons, 2 vol in-12.

JACQUERIE, faction de paysans, qui avaient à leur tête un nommé Caillet : ils en voulaient surtout aux gentilshommes, qui se faisaient un jeu de piller le paysan, que par raillerie ils appelaient Jacques Bonhomme, d'où vient le nom de la Jacquerie donné à la faction. Les villes heureusement leur fermèrent les portes de crainte d'être pillées. Ils avaient cependant pris le château de Beaumont-sur-Oise et Senlis ; mais la noblesse se réunit, Caillet fut pris, et eut la tête tranchée en 1358 ; le reste se dissipa.

JACQUES LE MAJEUR (Saint), frère de saint Jean l'évangéliste, fils de Zebedée et de Salomé, était de Bethsaïde, ville de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat avec saint Jean, comme ils raccommodaient leurs filets avec leur père Zebedée, qui était pêcheur. J.-C. leur donna le nom de Boanerge, c'est-à-dire fils du tonnerre. Ils suivirent alors J.-C., furent témoins avec saint Pierre de la transfiguration sur le Thabor, et accompagnèrent Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers. On croit que saint Jacques prêcha le premier l'Évangile aux juifs dispersés. Il retourna ensuite en Judée, et signala sa foi à Jérusalem avec tant de zèle, que les juifs suscitèrent contre lui Hérode Agrippa. Ce prince le fit mourir cruellement, vers 44 de J.-C. Ainsi saint Jacques fut le premier des apôtres qui souffrit le martyre. Saint Clément d'Alexandrie rapporte que son accusateur fut si touché de sa constance qu'il se convertit, et qu'il souffrit le martyre avec lui. Il y a à Jérusalem une magnifique église qui porte le nom de saint Jacques : elle appartient aux Arméniens schismatiques. Les Espagnols prétendent avoir eu saint Jacques pour apôtre, et se glorifient d'avoir son corps ; mais Baronius dans ses annales réfute leurs prétentions ; et Chorier prouve assez bien que les reliques de saint Jacques en Galice ne sont point celles de saint Jacques-le-Majeur, mais d'un autre saint Jacques enterré à une lieue de Grenoble.

JACQUES-LE-MINEUR (Saint), apôtre, frère de saint Jude et fils de Cléophas et de Marie, sœur de la Sainte-Vierge, est appelé dans l'Écriture le Juste et le Frère du Seigneur, c'est-à-dire son cousin-germain. Jésus-Christ lui apparut en particulier après sa résurrection, et il fut le premier évêque de Jérusalem. Ananus II, grand sacrificateur des Juifs, le fit condamner et le livra entre les mains du peuple et des pharisiens, qui le précipitèrent des degrés du temple ; alors un foulon le tua d'un coup de levier, vers 62 de J.-C. Sa vie parut si sainte, que Joseph regarde la ruine de Jérusalem comme une punition de sa mort. Outre le discours que saint Jacques prononça au concile de Jérusalem vers l'an 50 de J.-C. et qui se trouve dans les actes des apôtres, nous avons de lui une Epitre canonique, qui est la première des sept Épitres catholiques. On lui attribue encore une liturgie qui est très ancienne et qui se trouve avec d'autres anciennes liturgies, Anvers, 1560, in-8°, vol. assez rare, et dans les Apocryphes de Fabricius.

JACQUES (Saint), de Nisibe, confessa la foi de Jésus-Christ sous l'empereur Maximin, et devint célèbre par sa

vertu et par ses miracles. Ayant été sacré évêque de Nisibe sa patrie, il continua de mener une vie fort austère, et de signaler son zèle pour la foi catholique. Il assista au concile de Nicée en 325 ; et s'étant trouvé à Constantinople dans le temps qu'on voulait obliger saint Alexandre de recevoir Arius, il conseilla aux catholiques d'avoir recours à Dieu par le jeûne et par la prière. Saint Jacques de Nisibe s'acquit une grande réputation par la manière dont il se comporta lorsque les Perses assiégèrent sa ville épiscopale en 338, 346 et 350. Il mourut peu de temps après, laissant plusieurs ouvrages imprimés en arménien et en latin, à Rome, 1756, in-fol.

JACQUES (Saint), ermite de Sancerre, ainsi appelé par les étrangers, quoique sa solitude fût à Saxiacum, fort éloignée de Sancerre, était grec de naissance. Après divers voyages, il vint en France en 859. Il mourut dans la solitude de Saxiacum vers 865.

JACQUES, premier patriarche des Arméniens, s'est fait un nom par sa traduction de la Bible en arménien, imprimée en Hollande, 1666, in-4°.

JACQUES Ier, roi d'Aragon, surnommé le Guerrier et le Belliqueux, succéda à son père Pierre II, le Catholique, tué au siége de Muret, près de Toulouse, en 1213. Il défit les princes qui s'étaient révoltés durant sa minorité dans son royaume; conquit les royaumes de Majorque, de Minorque et de Valence sur les Maures, et transigea avec le roi saint Louis en 1258, pour quelques terres dans le Languedoc. Il eut diverses affaires avec les papes, et prit ensuite l'habit de l'ordre de Citeaux dans sa dernière maladie, croyant expier par là la faiblesse qu'il avait eue pour les femmes. Il mourut le 27 juillet 1276, à 70 ans, après en avoir regné soixante-trois. Pierre III, son fils, lui succéda.

JACQUES II, roi d'Aragon, était fils de Pierre III. Il soumit la Sicile, qu'il prétendait lui appartenir à cause de sa mère Constance de Sicile, et succéda à son frère Alphonse III, en 1291. Il unit l'Aragon, Valence et la Catalogne irrévocablement à la couronne, et mourut à Barcelone le 3 novembre 1327, à 66 ans, après en avoir régné 36.

JACQUES Ier, roi d'Ecosse, était fils de Robert III. Il fut pris en passant en France par les Anglais, qui le tinrent 18 ans en prison, et ne le mirent en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouserait Jeanne, fille du comte de Sommerset. Il fit punir quelques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison, et fut assassiné dans son lit en 1437, par les parens de ceux qu'il avait fait punir. On assure que ce prince se déguisait quelquefois en habit de marchand, pour apprendre par lui-même comment se gouvernaient ses officiers.

JACQUES II, roi d'Écosse, succéda à Jacques Ier son père, à l'âge de 7 ans. Il donna du secours au roi Charles VII contre les Anglais, et punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui. Il fut tué au siége de Roxburg d'un éclat de canon, le 3 août 1460, à 29 ans, et le 23e de son règne.

JACQUES III, roi d'Ecosse, succéda à Jacques II son père, et se fit tellement détester par ses cruautés, que ses sujets se révoltèrent contre lui. Il fut tué dans une bataille qu'ils lui livrèrent le 11 juin 1488, à 35 ans.

JACQUES IV, roi d'Ecosse, était un prince pieux et amateur de la justice. Il succéda à Jacques III son père, à l'âge de 16 ans. Il défit les grands du royaume qui s'étaient révoltés contre lui, prit le parti de Louis XII, roi de France, contre les Anglais, et fut tué à la bataille de Flodden en 1513.

JACQUES V, roi d'Ecosse, n'avait qu'un an et demi lorsque Jacques IV, son père, mourut. Sa mère, Marguerite d'Angleterre, eut part au gouvernement pendant sa minorité, ce qui causa des troubles qui ne furent apaisés que quand le roi voulut gouverner par lui-même à l'âge de 17 ans. Ce prince aima la justice, la paix et la religion, et fit paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes. Jacques V ayant amené seize mille hommes au secours de François Ier contre Charles-Quint, le roi lui donna, par reconnaissance, Madeleine, sa fille aînée, en mariage en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, Jacques V épousa en secondes noces Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise, et veuve de Louis d'Orléans, duc de Longueville.

Il mourut le 13 décembre 1542, laissant Marie Stuart pour héritière, dont la reine était accouchée seulement huit jours auparavant.

JACQUES VI, roi d'Ecosse, appelé Jacques Ier depuis son avénement à la couronne d'Angleterre et d'Irlande, était fils de Henri Stuart et de Marie, reine d'Ecosse. Il naquit en 1566, et fut élevé sur le trône d'Angleterre en 1603, après la mort de la reine Elisabeth, qui l'avait nommé son successeur, comme son plus proche parent. Il réunit à son couronnement les royaumes d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, et prit le titre de roi de la Grande-Bretagne. L'année suivante il ordonna à tous les prêtres catholiques, sous peine de mort, de sortir d'Angleterre. Il découvrit, en 1605, la fameuse conspiration des poudres, et plusieurs des conjurés furent exécutés. Quelques écrivains ont accusé les jésuites d'avoir eu part à cette conjuration; mais M. Antoine Le Fèvre de la Boderie, dans ce temps là ambassadeur de France en Angleterre, et depuis beau-père de M. Arnauld d'Andilly, les justifie pleinement de cette accusation dans ses négociations. Jacques Ier fit dresser, en 1606, le fameux serment touchant l'indépendance du roi d'angleterre, appelé le serment d'allégeance, et convoqua, en 1621, un parlement dans lequel se formèrent les deux partis connus sous les noms de Torys et de Wighs, dont le premier est pour le roi, et le second pour le peuple. Ce prince eut pour maitre le célèbre Buchanan, sous lequel il étudia les belles-lettres. Il se piquait aussi d'être théologien, et les ouvrages qui nous restent de lui prouvent qu'il était plus versé dans la controverse que dans l'art de régner. Il mourut dans l'erreur et dans le schisme, le 8 avril 1625, à 59 ans, après en avoir régné vingt-deux en Angleterre. A son avénement au trône, un Ecossais, voyant les acclamations extraordinaires et les espèces d'idolâtries que le peuple faisait à ce prince, ne put s'empêcher de s'écrier : « Hé, juste ciel! je crois que ces imbéciles gâteront notre bon roi! » L'événement fit voir qu'il avait raison. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, 1619, in-fol. Charles Ier son fils lui succéda.

JACQUES II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, second fils de Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, et de Henriette, fille de Henri IV, roi de France, naquit à Londres le 14 octobre 1633, et fut nommé duc d'Yorck. Après la prise d'Oxford en 1646, le parti rebelle des parlementaires le mit sous la garde du comte de Northumberland, d'où il se sauva en Hollande, déguisé en fille, auprès de sa sœur la princesse d'Orange. Il vint ensuite en France, servit sous le vicomte de Turenne, et donna des marques d'un courage digne de sa naissance. Le duc d'Yorck se signala aussi, en 1655, dans l'armée d'Espagne, sous don Juan d'Autriche. Il repassa en Angleterre, en 1660, avec le roi Charles II son frère aîné, fut fait grand-amiral du royaume, remporta, en 1665 et en 1672, de célèbres victoires navales sur les flottes hollandaises, et calma, en 1681, les troubles qui s'étaient élevés en Ecosse. Charles II étant mort le 16 février 1685, le duc d'Yorck fut proclamé roi à Londres, le même jour, sous le nom de Jacques II, et peu de temps après en Ecosse sous le nom de Jacques VII, quoiqu'il fût catholique romain et qu'il eût quitté la communion de l'église anglicane. Le comte d'Argyle et le duc de Monmouth se soulevèrent aussitôt contre lui; mais leurs troupes furent défaites, et ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée. Jacques II témoigna un grand zèle pour rétablir la religion catholique en Angleterre, et publia, en 1687, un édit par lequel il donnait une pleine liberté de conscience; mais cette conduite lui attira la haine des Anglais et lui fit perdre la couronne. Ils appelèrent Guillaume de Nassau, prince d'Orange et stathouder de Hollande, qui, quoique gendre du roi, se fit chef de la révolte et détrôna son beau-père en 1688. Jacques II fut obligé de chercher un asile en France, où il arriva en 1689. Il passa la même année en Irlande pour tâcher de se rendre maitre de ce royaume; mais y ayant perdu la bataille de la Boyne, il fut obligé de revenir en France. Il résida à Saint-Germain-en-Laye, où il vécut des bienfaits de Louis XIV et d'une pension de 70,000 liv. que la reine Marie, sa fille, lui faisait. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans. Jacques III,

son fils, a succédé à ses droits sur le royaume d'Angleterre, et est mort à Rome en 1766, laisant deux fils, dont un est cardinal, l'autre succéda à ses prétentions.

JACQUES BEAULOT ou BAULIEU, connu sous le nom de frère Jacques parce qu'il portait un habit monacal sans être d'aucun ordre, naquit en 1651 en Franche-Comté. Il eut occasion de suivre un certain Pauloni, chirurgien empirique, qui se mêlait de l'opération de la taille au grand et au petit appareil; au bout de six ans il se crut en état d'opérer lui-même, et le fit avec divers succès, usant de différentes méthodes. Enfin il se fixa à une que Cheselden adopta et perfectionna. Frère Jacques ne revendiqua pas l'invention, et se contenta de rendre service à l'humanité. Bruxelles fit graver son portrait, Amsterdam en fit autant, et fit de plus graver en son honneur une médaille d'or de 400 liv.; enfin il mourut auprès de Besançon, en 1720, à 69 ans.

JACQUES DE SAVOIE, duc de Nemours, etc., fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours, et de Charlotte d'Orléans-Longueville, naquit en l'abbaye de Vauluisant en Champagne, le 12 octobre 1531. Il se signala par sa valeur et par sa prudence sous Henri II, roi de France, défit le baron des Adrets, et sauva le roi Charles IX à Meaux où les calvinistes étaient prêts de l'investir; ce qui fit dire au roi, en arrivant à Paris, que « sans son cousin le duc de Nemours et ses bons compères les Suisses, sa vie ou sa liberté étaient en très-grand branle. » Il mourut à Anneci le 15 juin 1585. C'était un prince bien fait, généreux, spirituel et savant. Il parlait diverses langues et écrivait bien en prose et en vers. Il avait épousé Anne d'Est, dont il eut plusieurs enfans dont la postérité masculine a été terminée par Henri, duc de Nemours, mort en 1659. *Voy.* NEMOURS. C'est le duc de Nemours qui fait le sujet de cet article, qui avait épousé, par parole de présent, Françoise de Rohan, dont le mariage fut cassé par le pape comme clandestin, et le fils déclaré illégitime par arrêt du parlement de 1566. Sa mère se fit appeler madame de la Garnache et la duchesse de Loudunois; elle fit porter le nom de prince de Genevois à son fils, qui mourut en 1596.

JACQUES DE TERAMO. *Voy.* PALLADINO.

JACQUES DE VORAGINE, célèbre dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance dans l'état de Gênes, naquit vers 1230. Il fut provincial et définiteur de son ordre, et ensuite nommé à l'archevêché de Gênes par le pape Nicolas IV en 1292. Jacques de Voragine gouverna son église avec beaucoup de prudence et de sagesse. Il tint un concile provincial en 1293, et mourut le 14 juillet 1298. On a de lui une Chronique de Gênes publiée dans le tome 26 du Recueil des écrivains d'Italie, par Muratori; un grand nombre de Sermons, 1589, 1602, 2 vol. in-8°, et d'autres ouvrages dont le plus fameux est un Recueil de légendes des saints, connu sous le nom de Légende dorée, dont la première édition, est de Cologne 1470, in-fol., rare; la traduction italienne de Venise 1476, in-fol., est fort rare; la première édition de la traduction française, par Jean Batallier, est de Lyon, 1476, in-fol., rare: cet écrit est rempli de piété; mais il n'y a ni critique ni discernement, et l'on y trouve une infinité de fables puériles et ridicules: ce qui a fait dire à Melchior Cano que « l'auteur de cette légende avait une bouche de fer, un cœur de plomb et un esprit peu sévère et peu sage. »

JACQUES DE VITRI, célèbre cardinal du 13e siècle, natif de Vitry, village près de Paris, fut chanoine d'Ognies, puis curé d'Argenteuil. Il suivit les Croisés, demeura long-temps au Levant, et fut évêque d'Acre, autrement Ptolemaïde. Grégoire IX le fit cardinal en 1230, et lui donna l'évêché de Frescati. Jacques de Vitri fut ensuite légat en France, en Brabant et dans la Terre-Sainte. Il fit paraître dans tous ses emplois beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Rome le 30 avril 1244. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus curieux et le plus recherché est une histoire orientale et occidentale, en latin, dans *Gesta Dei per Francos*, dans *Canisius*. Le troisième livre a été publié avec des changemens dans le troisième volume *du Thesaurus anecdotorum* du père Martenne.

JACQUET (ELISABETH-CLAUDE), fem-

me de Marin de la Guerre, organiste, dame illustre par son goût et par ses talens pour la musique, naquit à Paris en 1669. Elle excellait à toucher le clavecin, avait une très-belle voix, et beaucoup d'art et de génie pour la composition. Elle mourut à Paris en 1729. Ses ouvrages sont 1° un opéra intitulé *Céphale et Procris*; 2° trois livres de Cantates; 3° un Recueil de pièces de clavecin; 4° un Recueil de sonates et un *Te Deum* à grands chœurs.

JACQUET (Pierre), avocat au parlement de Paris, était du diocèse de Grenoble. Il entra dans l'ordre de prêtrise à plus de 60 ans, et mourut dans sa patrie en 1766. Il a donné un commentaire sur la coutume de Touraine, 1761, 2 vol. in-4°, auquel il substitua le titre de Commentaire sur toutes les coutumes, 1764, 2 vol. in-4°; Traité des fiefs, 1762, in-12; Traité des justices des seigneurs, 1764, in-4°. Il était prêtre quand il fit paraître un livre de prières sous le titre de *Clef du Paradis*, 1765, in-12 et in-16.

JACQUIER (Maurice); savant grammairien, mort le 24 octobre 1753, est auteur d'une *Manière d'enseigner le latin*, 1752, 4 vol. in-8°; d'une *Méthode d'orthographe française*, 1740, in-8°, avec un Dictionnaire qui y est relatif, 1743, in-12; Grammaire française, 1741, in-8°; *Coup d'œil des Dictionnaire français*, 1748, in-12. Ces ouvrages ont eu du cours dans leur temps; mais de même qu'il avait pillé les grammairiens d'avant lui, il a été pillé par ceux qui lui ont succédé.

JADDUS ou JADDOA, grand sacrificateur des Juifs, apaisa Alexandre-le-Grand irrité contre les Juifs parce qu'ils n'avaient pas voulu fournir les choses nécessaires à l'entretien de son armée pendant le siége de Tyr. Jaddus montra à ce prince le livre de Daniel, où il est prédit que les Grecs détruiraient l'empire des Perses, et en obtint ce qu'il voulut, vers 333 avant J.-C.

JÆGER (Jean-Wolfgang), savant théologien luthérien, naquit à Stutgard le 17 mars 1647, d'un père qui était conseiller des dépêches du duc de Wirtemberg. Après avoir fait ses études, on lui confia l'éducation du duc Eberhard III. Il voyagea en Italie avec ce prince, en 1676, en qualité de précepteur et de prédicateur. Il enseigna ensuite la philosophie et la théologie, et fut nommé, en 1698, conseiller du duc de Wirtemberg, surintendant-général et abbé du couvent de Maulbrun. L'année suivante, Jæger devint conseiller consistorial et prédicateur de la cathédrale à Stutgard, surintendant-général et abbé du couvent d'Adelberg. Enfin il fut nommé, en 1702, premier professeur en théologie, chancelier de l'université et prévôt de l'église de Tubinge. Il mourut le 2 avril 1720, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont 1° Histoire ecclésiastique comparée avec l'histoire profane, Hambourg, 1709, 2 tom. in-fol.; 2° un Système et un *Compendium* de théologie; 3° plusieurs Traités sur la théologie mystique, où il réfute Poiret, M. de Fénélon, etc., en 2 vol. in-8°; 4° des Observations sur Pufendorf et sur le Traité de Grotius, du Droit de la guerre et de la paix; 5° un Traité des lois, in-8°; 6° Examen de la vie et de la doctrine de Spinosa; 7° une Théologie morale, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

JAGELLON, roi de Pologne. *Voy.* Ladislas V.

JAGO (Richard), poète anglais, était ministre à Hambury, et ensuite à Switterfield, puis à Kimcore. Il est mort le 28 mai 1781. Ses poésies se trouvent dans les quatrième et cinquième volume de la collection de Dodsley.

JAHEL, illustre femme juive, épouse de Heber Cinéen, perça, avec un gros clou, le front de Sisara, général des Cananéens, qui s'était retiré chez elle après sa défaite, 1285 avant J.-C.

JAILLOT (Alexis-Hubert), fameux géographe dont on a un grand nombre de cartes. Celles qui concernent la France entrent dans un grand détail et sont la plupart exactes. Sa carte de la Lorraine est la meilleure qui ait été faite jusqu'ici sur ce pays. Il mourut en 1712.

JAILLOT, dont le nom était Jean-Baptiste-Michel Renou de Chauvigné, naquit à Paris, où il fut reçu avocat; mais les charmes de la société, dont il faisait l'agrément par sa manière de narrer et par de jolis vers, lui firent discontinuer l'étude des lois; il parvint

par ses amis à être secrétaire d'ambassade à Gênes. M. Jaillot, habile géographe, était mort, ses filles avaient continué le commerce de ses cartes; elles songèrent à se retirer, et à laisser leur fonds au sieur de Chauvigné, leur parent, qui prit le nom de Jaillot, parce qu'il en épousa une. Il est mort le 5 avril 1780, d'un chagrin contracté par la perte de la *Liste des postes*, inventée par M. Jaillot, et qu'il avait continué de faire tous les ans. L'administration de la poste se l'attribua. On a de M. Jaillot les recherches sur Paris, titre qui est bien celui de son ouvrage, plein de recherches instructives, et par là peu agréable à des esprits superficiels.

JAIR fut juge d'Israël pendant 22 ans, 1209 ans avant J.-C. Sous lui les Juifs subirent le joug des Philistins et des Ammonites pendant 18 ans.

JAMES ou JAMESIUS (THOMAS), savant docteur d'Oxford et premier bibliothécaire de la bibliothèque Bodleïenne, naquit à Newport, dans l'île de Wigth, vers 1571. Il s'acquit une grande réputation en Angleterre, fut revêtu de divers postes importans, et mourut en 1629, à 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin et en anglais dont la plupart roulent sur des falsifications qu'il prétend avoir été faites dans les éditions des textes des saints pères, 1626, in-4°; Son *Bellum papale*, 1600, in-4°, ou 1678, in-12, est fait pour relever les différences de la bible de Sixte V, et de celle donnée par Clément VIII. Joseph Bianchini, véronois, prêtre de l'Oratoire de Rome, y a répondu dans *Vindiciæ canonicarum scripturarum vulgatæ editionis*, Romæ, 1740, in-fol. *Voy.* SIXTE V. Son traité *De personâ et officio judicis apud Hebræos, aliosque*, est in-4°. On lui attribue *Fiscus papalis, seu catalogus indulgentiarum et reliquiarum urbis Romæ*, Londini, 1617, in-4°; d'autres l'attribuent à Guillaume Crashaw, de Cambridge.

JAMES (RICHARD), neveu de Thomas, né à Newport dans l'île de Wight, était ecclésiastique, mais sans bénéfices; il n'a pas laissé que de prêcher et de faire imprimer plusieurs Sermons et des Discours latins, entre autres un prononcé à Oxford en 1625, intitulé *Anti Possevinus*, 1625, in-4°. Il a aidé M. Selden dans l'édition de *Marmora Arundelliana*, et M. Cotton à arranger sa bibliothèque. Ses liaisons avec ce dernier le firent mettre en prison lorsqu'il fut disgracié. Il est mort à Londres au mois de décembre 1638, et est enterré à Sainte-Marguerite.

JAMES (ROBERT), médecin anglais, distingué par sa poudre fébrifuge, était né à Kinverston en 1703. C'est lui qui a publié à Londres, en 1743, le Dictionnaire de médecine, 3 vol. in-fol.; qui a été traduit en français, et imprimé à Paris en 6 vol. in-fol. Il a traduit différens livres de médecine en anglais, et a donné quelques ouvrages particuliers. Il est mort le 23 mars 1776, laissant plusieurs enfans.

JAMIN (AMADIS), célèbre poète français au 16e siècle, était natif de Chaource, bourg du diocèse de Troyes en Champagne. Il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et parcourut la Grèce, les îles de l'Archipel, et l'Asie-Mineure. Il s'appliqua à la poésie dès son enfance, et l'on voit par les écrits qu'il nous a laissés, en vers et en prose, qu'il avait étudié avec soin les langues grecque et latine, et qu'il avait lu avec application les meilleurs auteurs de l'antiquité, surtout les poètes. On le regardait comme l'émule de Ronsard, son contemporain et son ami; mais il est moins guindé, moins hérissé de termes tirés du grec, et son style est plus naturel, plus naïf et plus agréable que celui de Ronsard. Jamin fut secrétaire et lecteur ordinaire de la chambre du roi Charles IX, et mourut vers 1585. On a de lui 1° des OEuvres poétiques, 1577 et 1584, en 2 vol. in-12. Dans le deuxième on trouve le Discours de philosophie à Passicharis et à Rodanthe, en prose, Paris, 1584, in-16; 2° la Traduction de l'Iliade d'Homère, en vers français, commencée par Hugue Salel, et achevée par Jamin, depuis le 12e livre inclusivement, avec la traduction, en vers français, des trois premiers livres de l'Odyssée, 1580, in-8°.

JAMYN (DOM NICOLAS), bénédictin, mort le 9 février 1782, est auteur d'un *Traité de la lecture chrétienne*, 1774, in-12; *Pensées théologiques*, 1669, in-12. Elles ont été supprimées par arrêt du conseil du 4 février 1769; *Pen-*

sées extraites des anciens, 1775, in-12; *Placide à Scholastique*, sur la manière de se conduire dans le monde, 1775, in-12.

JANCYRE. *Voy.* IDATHYRSE.

JANET (FRANÇOIS CLOUET, plus connu sous le nom de), peintre français du 16e siècle, dont Ronsard fait l'éloge dans ses poésies. Il excellait dans la miniature et dans le portrait.

JANIÇON (FRANÇOIS-MICHEL), né à Paris le 24 décembre 1674, d'un avocat au conseil qui était de la religion prétendue réformée, fut envoyé en Hollande par ses parens à l'âge de 9 ans: il y entra dans le service, qu'il quitta après la paix de Riswick. De retour en Hollande, il s'y maria et travailla successivement aux gazettes de Rotterdam et d'Utrecht. Il réunissait tous les talens nécessaires pour cette entreprise: il savait le hollandais, l'anglais, l'italien, l'espagnol et le français. Son style simple et naturel, une connaissance suffisante de la politique, firent goûter sa gazette; mais un étranger ayant abusé de son imprimerie domestique, pour y imprimer un écrit qui déplut aux magistrats, on s'en prit à lui-même, et il fut obligé de se retirer à la Haie, où il fut revêtu de la charge d'agent du landgrâve de Hesse. Il y mourut d'une attaque d'apoplexie, le 18 août 1730, à 56 ans. Outre ses gazettes on a de lui 1° une Traduction française des deux premiers vol., 1717 et 1719, in-12, de la Bibliothèque des dames, composée en anglais par Stècle: cet ouvrage est estimé; 2° le *Passe-partout de l'Église romaine*, ou *Histoire des tromperies des prêtres et des moines en Espagne*, Londres, 1724, 4 vol. in-12; c'est la traduction d'un ouvrage écrit en anglais par antoine Gavin, prêtre espagnol, qui se fit ministre anglican, en 1715: il est rempli de fables et de calomnies; 3° *État présent de la république des Provinces-Unies et des Pays-Bas qui en dépendent*, etc., 1729 et 1730, 2 vol. in-12: c'est l'un des ouvrages les plus exacts que l'on ait sur cette matière; il n'est cependant pas exempt de défauts.

JANSEN (CORNÉLIUS), peintre d'Amsterdam, a travaillé beaucoup en Angleterre sous Jacques Ier et Charles Ier. On admire ses draperies. Il est mort à Londres.

JANSÉNIUS (CORNEILLE), savant docteur et professeur de théologie à Louvain, et premier évêque de Gand, naquit à Hulst en Flandre en 1510. Il fut curé de Saint-Martin de Courtrai, puis doyen de Saint-Jacques de Louvain, et parut avec éclat au concile de Trente. Il fut fait à son retour évêque de Gand, et mourut en cette ville le 10 avril 1576, à 66 ans. On a de lui une bonne Concorde des évangélistes, in-fol.

JANSÉNIUS (CORNEILLE), fameux docteur de Louvain, puis évêque d'Ypres, naquit en 1585, dans le village d'Accoy, près de Leerdam, en Hollande. Il passa douze ans en France, pendant lesquels il étudia avec une application extraordinaire les ouvrages de saint Augustin, et lia une étroite amitié avec Jean du Verger de Hauranne, depuis abbé de Saint-Cyran. De retour à Louvain, il devint principal de Sainte-Pulcherie, docteur en théologie en 1619, et peu après professeur d'Écriture sainte. L'université de Louvain le députa deux fois en Espagne, où il fit révoquer la permission que les jésuites y avaient obtenue d'enseigner les humanités et la philosophie à Louvain. Enfin il fut nommé évêque d'Ypres en 1635. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort de la peste le 6 mai 1638, à 53 ans. On a de lui des Commentaires sur les Évangiles, in-4°, sur le Pentateuque, in-4°, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiastique, Anvers, 1614, in-fol.; un livre intitulé *Mars Gallicus*, 1637, in-12, dans lequel il prétend que la France a eu tort de secourir les Hollandais: Charles Hersant l'a traduit en français, 1637, in-8°: Jansénius y avait pris le nom de *Patricius Armachanus*, et d'autres ouvrages, dont celui qui a fait le plus de bruit est intitulé *Augustinus*. C'est un gros vol. in-fol., dans lequel il prétendait avoir renfermé toute la doctrine de saint Augustin, sur la grâce, sur le libre arbitre, et sur la prédestination: il était achevé lorsqu'il mourut, et il le soumit au saint Siége par son testament. Froidmond et Calonus, ses exécuteurs testamentaires, le firent imprimer à Louvain en 1640, édition moins

estimée que celle de Rouen, 1652, et y joignirent un écrit où Jansénius fait le parallèle des sentimens et des maximes de quelques théologiens jésuites, avec les erreurs et les faux principes des semi-pélagiens de Marseille. Il doit y avoir à la fin le traité *De statu parvulorum sine baptismo decedentium*. Il avait travaillé plus de 20 ans à ce gros ouvrage, et avait lu dix fois, pour le composer, toutes les œuvres de saint Augustin, et trente fois les traités contre les pélagiens. Sa publication excita aussitôt de grands troubles dans l'université de Louvain. Urbain VIII, pour les apaiser, défendit, en 1642, le livre de Jansénius, comme renouvelant les propositions condamnées par ses prédécesseurs. Les mêmes troubles s'étant élevés en France, le pape Innocent X condamna, en 1653, les cinq fameuses propositions extraites du livre de Jansénius; et le pape Alexandre VII déclara dans sa bulle, 16 octobre 1656, « que ces cinq propositions sont tirées du Livre de Jansénius, et qu'elles ont été condamnées dans le sens de cet auteur. » Il confirma cette décision par une autre bulle qui prescrit un nouveau formulaire dont on exige la signature de tous ceux qui sont admis aux ordres et aux bénéfices. *Voy.* ARNAUD, GONDRIN. Leydecker a écrit sa Vie en latin, Utrecht, 1695, in-8°.

JANSON ou JANSENIUS (JACQUES), né à Amsterdam en 1547, de parens catholiques, fit ses études à Louvain, où il prit le bonnet de docteur, et où il devint professeur en théologie et doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre. Il mourut le 20 juillet 1625. On a de lui des Commentaires estimés sur les Psaumes, in-4°; sur le Cantique des Cantiques, in-8°; sur Job, in-fol.; sur l'Evangile de saint Jean, in-8°, et sur le Canon de la messe; *Institutio catholici ecclesiastæ; Enarratio passionis*, et quelques Oraisons funèbres.

JANSON. *Voy.* ALMELOVÉEN, FORBIN, JENSON.

JANSON (ABRAHAM), excellent peintre d'Anvers du 17e siècle, avait la vanité de s'estimer au-dessus de Rubens, qu'il a quelquefois atteint. On trouve de ses ouvrages dans les églises d'Anvers et de Bois-le-Duc.

JANSSE (LUCAS), pasteur de l'église réformée de Rouen, se retira à Rotterdam, à la révocation de l'édit de Nantes, et y mourut le 24 avril 1686. Il est auteur d'un petit livret recherché, intitulé *La messe trouvée dans l'Écriture*, pour réfuter le père François Véron, qui, dans une édition de la Bible française de Louvain, imprimée en 1646, avait mis, act. XIII, v. 2, « eux disant la messe au Seigneur. » L'auteur a retiré presque tous les exemplaires de cette édition; mais il l'a fait réimprimer dans un recueil de pièces curieuses, à Villefranche, sans date d'année, in-12. Jansse est encore auteur de quelques livres de piété.

JANUA (JEAN DE). *Voy.* BALBI.

JANVIER (AMBROISE), célèbre bénédictin, naquit à Sainte-Susanne, dans le Maine, en 1614. Il se rendit très-habile dans la langue hébraïque, et après avoir professé pendant plusieurs années dans son ordre, avec réputation, il mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 25 avril 1682, à 68 ans. On a de lui 1° une édition des œuvres de Pierre de Celles: la préface de cette édition est du père Mabillon; 2° une Traduction latine du Commentaire hébreu de David Kimchi, sur les Psaumes, 1669, in-4°.

JANUS, premier roi d'Italie, était fils d'Apollon et de Créüse, fille d'Etechtée, roi des Athéniens. Xiphus, mari de Créüse, l'adopta sans le connaître. Janus vint avec une puissante flotte s'établir en Italie, et reçut dans ses états Saturne, chassé de l'Arcadie par Jupiter. Il poliça le peuple et bâtit sur le Janicule. Après sa mort, il fut adoré comme un dieu. Romulus lui fit élever un temple, dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix. Ce temple fut fermé la première fois sous le règne de Numa, la seconde après la première guerre punique, et trois fois sous Auguste: Néron, Vespasien et plusieurs autres pratiquèrent la même cérémonie; mais on ne voit pas que les empereurs chrétiens l'aient observée. On représentait Janus avec deux visages, un bâton à la main droite, et une clef à la main gauche. Dans les médailles de Janus on voit un navire sur le revers.

JAPHET, fils de Noé et frère aîné

de Sem et de Cham, naquit 2448 ans avant J.-C., entra dans l'arche avec son père, 2348 avant J.-C. Noé le bénit avant que de mourir, en disant : « Que Dieu multiplie la postérité de Japhet ; qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave. » Prophétie qui s'accomplit lorsque les Grecs et les Romains s'emparèrent de l'Asie et de l'Afrique, possédée par les descendans de Sem et de Cham. Japhet eut sept fils, dont la postérité peupla une partie de l'Asie et toute l'Europe. C'est de ce fils de Noé que les poètes ont fait leur Japhet, fils du ciel et de la terre, et roi des Thessaliens, qui de la nymphe Asie eut Hesper Atlas, Epimethée et Promethée.

JARCHAS, le plus savant des philosophes Indiens appelés Brachmanes, et grand astronome, selon saint Jérôme, fut trouvé enseignant dans une chaire d'or par Apollonius de Tyane, lorsque celui-ci alla aux Indes.

JARCHI (Salomon), célèbre médecin, connu aussi sous le nom de Paccini, naquit à Troyes en Champagne en 1104. Il voyagea en Europe, en Asie et en Afrique, et devint très-habile dans la médecine et dans l'astronomie, dans la *Mischne* et dans la *Gemare*. Il mourut à Troyes en 1180, à 75 ans, laissant trois filles. On a de lui des Commentaires sur la Bible, qui ont été pour la plupart traduits en latin, et des notes sur la *Mischne*, sur la *Gemare*, sur la *Pirke-Avoth*, qui se trouvent dans la Bible hébraïque d'Amsterdam, 1660, 4 vol. in-12, et d'autres ouvrages très-estimés des Juifs. M. de la Croze, *Entretiens sur divers sujets*, page 175, prétend que le vrai nom de ce rabbin est Isaaki.

JARD (François), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Boulène près d'Avignon en 1675, mourut en 1768. Il a donné la *Religion chretienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 6 vol. in-12, qui a eu du succès ; ses Sermons, publiés en 1768, 5 vol. in-12, sont oubliés.

JARDIN (Karel du), peintre hollandais, mort à Venise en 1678, à 43 ans, excellait dans le genre des bambochades. On a de lui des marchés, des scènes de charlatans et de voleurs, et des paysages estimés ; on a aussi de lui des dessins et des estampes, dont les connaisseurs font grand cas. Jean Wischer a gravé d'après lui. *Voy.* Horta, Hortensius.

JARDINIER (Claude-Donat), graveur, né à Paris en 1726, est mort à l'âge de 43 ans. Il y a de lui deux beaux morceaux dans la galerie de Dresde ; mais celui qui lui fait le plus d'honneur est Mlle Clairon, dans le rôle de Médée, avec Jason, d'après Carle Vanloo. Cette estampe a paru sous le nom de MM. Beauvarlet et Cars, parce qu'en effet Jardinier ayant gravé la tête de Mlle Clairon avec les sentimens de fureur que ce rôle comporte, elle fit retoucher la tête par d'autres artistes.

JARDINS (Marie-Catherine des), dame célèbre par ses romans, était d'Alençon en Normandie, où son père était prévôt. Elle suppléa à son peu de bien par son esprit et par ses talens. Une intrigue de galanterie lui fit abandonner sa patrie, et pour cacher sa faute elle vint à Paris à l'âge de 19 à 20 ans : elle s'était déjà fait connaître à Alençon par quelques pièces de vers ; mais à Paris sa réputation s'accrut tellement que quoiqu'elle ne fût pas belle on s'empressa de la connaître à cause des agrémens de son esprit. Elle épousa M. de Ville-Dieu, quoique déjà marié : c'était un gentilhomme bienfait et assez accommodé des biens de la fortune, lequel étant mort quelque temps après, elle se remaria à M. de Châte, qui était aussi marié, mais dont la femme était retirée en province, et qu'elle enterra aussi. Madame de Ville-Dieu passa le reste de ses jours dans la galanterie, et mourut en 1683, à 43 ans, dans un village du Maine appelé Clinchemore. La mauvaise habitude qu'elle avait contractée de boire de l'eau-de-vie hâta la fin de ses jours. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 10 vol. in-12, en 1702, auxquels on ajouta deux autres vol. en 1721. Les plus estimés sont 1° *Les Désordres de l'amour* ; 2° *Portrait des faiblesses humaines* ; 3° *Les exilés* ; 4° *Les Annales galantes* ; 5° *Le Journal amoureux*, etc. Ses pièces en vers sont les moins estimées. C'est elle qui, par ses petites historiettes, fit perdre le goût des longs romans. Son style est vif et intéressant, mais trop libre et licencieux.

JARED, fils de Malaléel, eut Enoch à 162 ans, et mourut âgé de 962 ans, 2582 ans avant J.-C.

JARNAC. *Voy.* CHATEIGNERAYE.

JARRIGE (PIERRE), fameux jésuite, natif de Tulle, se distingua par ses prédications, et se fit calviniste en 1647. Il se sauva ensuite en Hollande, et composa contre la société *Le Jésuite sur l'échafaud*, in-12. Il répondit aussi au père Beaufais, qui l'avait diffamé dans un livre intitulé *Les impiétés et les sacriléges de Pierre Jarrige.* Nonobstant ces deux sanglans ouvrages contre les jésuites, le père Ponthelier, qui était alors à la Haie, à la suite d'un ambassadeur, le détermina à rentrer dans l'église catholique en 1650 : il rétracta son ouvrage, déclarant « que la mauvaise conscience l'avait conçu, que la mélancolie l'avait formé, et que la vengeance l'avait produit. » De retour en France, il vécut en prêtre séculier, et mourut à Tulle le 26 septembre 1670, à 65 ans.

JARRY (LAURENT-JUILLIARD DU), poète et prédicateur français, naquit au village de Jarry, à une demi-lieue de Xaintes, vers 1658. Il remporta le prix de poésie à l'académie française, en 1679 et 1714, et prêcha avec applaudissement. Il fut prieur de Notre-Dame du Jarry, ordre de Grammont, au diocèse de Xaintes, où il mourut vers 1730. On a de lui 1° Un ouvrage intitulé *Le ministère évangélique*, ou *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, etc., réimprimé à Paris en 1726; 2° Des Sermons, des Panégyriques et des Oraisons funèbres, 4 vol. in-12; 3° Un Recueil de divers ouvrages de piété, Paris, 1688, in-12; 4° Des Poésies chrétiennes, héroïques et morales, Paris, 1715, in-12.

JARS (GABRIEL), né à Lyon le 26 janvier 1732, donna de bonne heure des marques de son génie propre à l'examen et exploitation des mines, parce que son père était intéressé dans les mines du Lyonnais. M. Trudaine, qui en fut informé, le fit entrer dans les ponts-et-chaussées pour y prendre les connaissances propres à l'emploi auquel il le destinait, qui était de perfectionner l'exploitation de nos mines, par l'inspection des mines étrangères et les différentes manières de les exploiter. En 1757, il visita celles de l'Allemagne avec M. Duhamel, et en 1760 celles du nord. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1768, et mourut en 1769. Son frère a publié ses observations, sous le titre de *Voyages métallurgiques*, Lyon, 1774, in-4°.

JARS (FRANÇOIS DE ROCHECHOUART, chevalier de), était chevalier de Malte, commandeur de Lagny-le-Sec et abbé de Saint-Satur. Il fut mis en prison lors de la détention du garde des sceaux de Châteauneuf en 1633 : il était accusé d'avoir voulu faire passer la reine mère et monsieur en Angleterre : il n'y avait pas de preuves ; mais pour découvrir le fond de l'intrigue, le cardinal le fit condamner à mort, en donnant parole aux juges qu'il aurait sa grâce. Les juges se prêtèrent à cette infamie : le chevalier de Jars fut condamné à être décapité ; la sentence lui fut lue ; on le fit monter sur l'échafaud et mettre en posture de recevoir le coup de la mort, lorsqu'on cria grâce. Comme il était prêt de descendre de l'échafaud, un des juges eut la bassesse de l'exhorter de reconnaître la clémence du roi en découvrant les intrigues de Châteauneuf ; mais il lui répondit que s'il y en avait rien ne serait capable de lui faire trahir ses amis. C'est le seul de ceux que le cardinal de Richelieu fit condamner qui ait témoigné à la mort de ce courage que l'on nomme héroïque ; d'autres en montrèrent de chrétiens. Il mourut en avril 1670.

JARS DE GOURNAY. *Voyez* GOURNAY.

JASO est le nom d'une fille d'Esculape et de Lamperie, et d'une fille d'Amphiaraus.

JASON, fils d'Eson, roi de Thessalie, fut élevé par Chiron, sous la tutelle de Pelias. Celui-ci l'envoya dans la Colchide, vers 1262 avant J.-C., pour conquérir la toison d'or, c'est-à-dire les trésors que Phryxus y avait portés, et qui étaient gardés avec soin par Æetas, qui régnait alors dans la Colchide avec son frère Persés. Jason partit avec les plus braves de la Grèce, sur une galère de 50 rames, nommée Argo, ou construite par un ouvrier nommé Argo ; ce qui fit donner le nom d'Argonautes à ceux qui la montaient. Il s'empara de la toison

d'or à l'aide de Médée, qui avait conçu pour lui une violente passion, et qui l'épousa dans la suite. Jason, étant de retour, donna la toison d'or à Pelias, et se retira ensuite à Corinthe, où il répudia Médée pour épouser Glaucé, fille du roi Créon, qui régnait en cette ville. Médée, pour s'en venger, empoisonna Glaucé et Créon, et se sauva à Athènes, après avoir tué les enfans qu'elle avait eus de Jason. Cependant Jason s'empara d'Iolcos, où il régna tranquillement le reste de ses jours.

JASON, fils d'Onias, grand-prêtre des Juifs, acheta la grande sacrificature d'Antiochus-Epiphanes, et en dépouilla son frère, 175 ans avant J.-C. Il fut à son tour supplanté par Ménélaüs, et mourut errant et misérable à Lacédémone.

JASON, de Thessalonique, ayant logé saint Paul, le peuple, soulevé par les Juifs, vint fondre sur sa maison pour qu'il eût à le livrer; mais ne s'y étant pas trouvé, ils saisirent Jason pour l'obliger à le représenter. Les Grecs le font évêque de Tarse, et honorent sa mémoire le 28 avril.

JATRE (Mathieu), célèbre religieux grec du 13e siècle, dont on a deux ouvrages considérables en vers grecs: l'un sur les offices de l'église de Constantinople, et l'autre sur les officiers du palais de la même ville. Le père Goar les fit imprimer en 1648, en grec et en latin, avec des notes dans Codin, in-fol.

JAUCOURT (Louis, chevalier de), de la société royale de Londres, des académies de Berlin, de Stockholm, de Bordeaux, etc., est mort à Compiègne, le 3 février 1780, à 76 ans. Il a été plus connu pour avoir été un des coopérateurs de l'Encyclopédie, que par ses autres ouvrages, tels que *Recherches sur l'origine des fontaines*, en latin, in-4o; la Dissertation latine sur l'Allantoïde humaine, in-4o et in-8o. Il a travaillé au *Cabinet de Seba*, avec M. Gaubius, Musschembroeck et Massuet, 4 vol. in-fol. C'était un philosophe qui n'avait jamais engagé sa liberté, pour s'occuper de littérature, et qui le faisait noblement.

JAUFFROY (Etienne), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Ollioules, mort le 30 mai 1760, à 62 ans, a donné les statuts synodaux du diocèse de Mende, 1739, in-8o, et il est auteur des Conférences de Mende, 1761, in-12.

JAULT (Augustin-François), né à Orgelet en Franche-Comté, se fit recevoir docteur en médecine, fut professeur en langue syriaque au collége royal, et est mort le 25 mai 1757, à 50 ans. Il a traduit les Opérations de chirurgie de Scharp, 1742, in-12; Recherche critique sur la chirurgie du même, 1751, in-12; l'Histoire des Sarrasins d'Ockley, 1748, 2 vol. in-12; le Traité des maladies vénériennes d'Astruc, 1740, 4 vol. in-12; le Traité des maladies venteuses de Combalusier, 1754, 2 vol. in-12; le Traité de l'asthme de Floyer, 1761, in-12. Il a travaillé à la nouvelle édition du Dictionnaire étymologique de Ménage.

JAURÉGUY (Jacques), tenta, le 18 mars 1582, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange; mais la balle du pistolet lui perça les deux joues, sans rien fracturer, et il guérit de sa blessure au bout de trois mois. Jauréguy était domestique d'Amiastro, marchand d'Anvers, à qui Philippe II avait promis cent mille écus s'il assassinait le prince. Jauréguy, son domestique, endoctriné par un jésuite qui lui avait promis une place dans le ciel au-dessus de la Vierge, s'il exécutait son dessein, se chargea volontiers du meurtre. Il fut tué à l'instant; mais on se saisit d'un serviteur d'Amiastro, nommé Antoine Vernéro, et d'un jacobin déguisé, qui furent trouvés coupables et exécutés.

JAUSSIN (Louis-Amant), apothicaire, qui fut employé dans l'armée de Corse, mort en 1767. Il a donné un Mémoire sur le scorbut, in-12; Traité sur la perle de Cléopâtre, in-8o; des Mémoires historiques sur la Corse, 1759, 2 vol. in-12, fort mal digérés.

JAVAN, quatrième fils de Japhet, fut père des Ioniens ou des Grecs qui habitaient l'Asie-Mineure.

JAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain italien, enseigna la philosophie et la théologie à Bologne avec beaucoup de réputation, et mourut vers 1540. On a de lui une Philosophie, une Politique et une Économie chrétienne, qui sont estimées; des

Notes sur Pomponace, et d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-fol.

JAY (Nicolas Le), baron du Tilly, etc., garde des sceaux et premier président au parlement de Paris, rendit des services importans aux rois Henri IV et Louis XIII. Il s'acquit une grande réputation par sa probité, par sa prudence et par son amour pour les lettres et pour les savans, et mourut en 1640.

JAY (Guy Michel Le), ou LE JEAY, fit imprimer la Polyglotte à ses dépens, 1628 à 1645, 10 vol. in-fol. Il se ruina à cette impression, parce qu'il ne voulut point la faire paraître sous le nom du cardinal de Richelieu, qui souhaitait par là éterniser son nom, comme avait fait le cardinal Ximenés; et aussi parce qu'il voulut vendre trop cher les exemplaires de cette Polyglotte aux Anglais, qui chargèrent Walton d'en faire imprimer une autre, laquelle étant plus commode fit tomber celle de Le Jay. Après la mort de sa femme il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le sacerdoce. Il fut doyen de Vezelay dans le Nivernois; et Louis XIV lui donna un brevet de conseiller d'état. Il mourut le 10 juillet 1675. Il était père de madame la marquise de Chassetière.

JAY (Gabriel-François Le), fils d'un maitre des requêtes, se fit jésuite dans un âge fort tendre, par amour pour ses maitres, et par des sollicitations particulières qu'il sut bien mettre en usage, par la suite, pour y attirer ceux de ses écoliers qu'il prévoyait devoir être utiles à son ordre. Il professa longtemps la rhétorique à Paris avec réputation, et mourut le 21 février 1734, à 77 ans. Il a traduit les Antiquités de Denys d'Halicarnasse, moins fidèlement, mais plus agréablement que M. Bellanger, 1722, 2 vol. in-4°. Il a publié *Bibliotheca rhetorum*, qui est un Recueil d'exemples choisis dans les anciens et les modernes, et où il a mis bien des pièces de lui, 1725, 2 vol. in-4°.

JEAN BAPTISTE (Saint), précurseur du fils de Dieu, était fils de Zacarie et d'Elisabeth. Sa naissance fut annoncée par l'ange Gabriel, et confirmée par un grand miracle; car Zacharie son père, qui était devenu muet, à cause de son incrédulité, recouvra alors l'usage de la parole. Saint Jean se retira dès son enfance dans le désert, où il ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage. Son habillement était fait de poil de chameau, et sa manière de vivre était austère. Il sortit du désert l'an 29 de J.-C., pour aller prêcher sur les rivages du Jourdain le baptême de la pénitence et la venue du Messie. Il instruisait ceux qui venaient à lui, et il les baptisait : ce qui lui fit donner le surnom de Baptiste. L'année suivante J.-C. voulut recevoir de sa main le baptême; Jean s'en excusa d'abord, en disant que c'était lui qui devait être baptisé par Jésus; mais il obéit ensuite et baptisa Jésus dans le Jourdain. Quelque temps après, ayant repris Hérode Antipas, qui avait un commerce illégitime avec Hérodiade, femme de son frère Philippe, il fut mis en prison. Enfin Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, ayant dansé dans un festin en présence d'Hérode, elle plut tellement à ce prince, qu'il lui promit de lui accorder ce qu'elle lui demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Hérodiade, qui n'était occupée qu'à tirer vengeance de saint Jean-Baptiste, fit demander la tête de ce saint homme : Salomé l'obtint, et saint Jean fut décapité dans sa prison. Sa tête fut portée à Salomé, puis à Hérodiade, qui, selon saint Jérôme, lui perça la langue avec le poinçon de ses cheveux, pour se venger après sa mort de la liberté de ses paroles.

JEAN (Saint), apôtre ou évangéliste surnommé par les Grecs le Théologien, était frère de saint Jacques-le-Majeur, et fils de Zébédée et de Salomé. Il quitta la pêche et ses filets pour suivre J.-C., dont il fut le disciple bien aimé. Saint Jean fut témoin des actions et des miracles du Sauveur, et en particulier de sa transfiguration sur le Thabor. A la cène il reposa sur son sein, et il eut le bonheur de l'accompagner au jardin des Oliviers. Il fut le seul apôtre qui le suivit jusqu'à la croix, et J.-C. en mourant lui laissa le soin de la sainte Vierge. Saint Jean fut aussi le premier des apôtres qui reconnut J.-C. après sa résurrection. Il assista au concile de Jérusalem, prêcha la foi dans l'Asie, et fut le premier évêque d'Ephèse, où il demeura avec la sainte Vierge. On

croit qu'il porta aussi l'Evangile chez les Parthes, et que c'est à ces peuples qu'il adressa sa première Epitre. L'empereur Domitien le fit jeter à Rome dans l'huile bouillante, l'an 95 de J.-C.; mais il en sortit plus sain et plus fort qu'il n'y était entré. Il fut alors relégué en l'ile de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Après la mort de Domitien, il retourna à Ephèse: il y composa son Evangile vers 96, pour réfuter les erreurs de Cerinthe et d'Ebion, qui soutenaient que J.-C. était un pur homme. Sur la fin de sa vie, sa faiblesse l'empêchant de faire de longs discours aux fidèles, il se faisait porter à l'église, et répétait toujours ces paroles: « Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples lui représentant qu'il répétait toujours la même chose, il leur répondit: « C'est le précepte du Seigneur, et si on le garde il suffit. » On doit aussi rapporter aux dernières années de sa vie la conversion miraculeuse d'un jeune homme qu'il avait élevé, et qui depuis était devenu chef d'une troupe de voleurs. Saint Jean demeura vierge toute sa vie, et mourut à Ephèse, sous l'empire de Trajan, vers 101 de J.-C., à 94 ans. Outre l'Evangile, on a de lui trois Epitres canoniques, et l'Apocalypse.

JEAN (Saint), surnommé Marc, était disciple des apôtres, cousin de saint Barnabé, et fils de Marie, qui habitait à Jérusalem, dans une maison où saint Pierre se retira après avoir été délivré de sa prison par un ange. Saint Jean Marc suivit saint Paul et saint Barnabé dans le cours de leurs prédications, jusqu'à Perges en Pamphylie, où il les quitta pour retourner à Jérusalem. Six ans après, saint Barnabé voulut encore prendre avec lui Jean Marc; mais saint Paul s'y opposa: ce qui fut cause de la séparation de ces deux apotres. Saint Jean Marc, après avoir accompagné saint Barnabé jusque dans l'ile de Chypre, alla rejoindre saint Paul, et lui rendit de grands services à Rome dans sa prison. On ignore les autres actions de sa vie. Il faut bien se garder de le confondre avec saint Marc l'évangéliste.

JEAN (Saint), célèbre martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril pour la défense de la foi de J.-C., durant la persécution de Dioclétien, le 24 février 303.

JEAN CALYBITE (Saint), était d'une illustre famille de Constantinople: son père se nommait Eutrope, et sa mère Théodore. Ils l'élevèrent de bonne heure à l'étude des sciences; et lui ayant remarqué une grande inclination pour la vertu, ils lui donnèrent un livre d'Évangile très-bien écrit, et relié magnifiquement, afin que la beauté du livre fût pour l'enfant un nouvel attrait qui l'invitât à le lire. Saint Jean Calybite quitta secrètement à l'âge de douze ans la maison de son père, et alla se faire religieux dans un monastère des Acemètes, emportant avec lui son livre d'Évangile. Six ans après, le désir de revoir ses parens le fit retourner à Constantinople. En s'en retournant, ayant rencontré un pauvre fort mal vêtu, il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre était couvert. En cet état il alla se coucher devant la maison de son père, et obtint des domestiques la permission de se faire une petite cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il y vécut ainsi sans être reconnu de personne, exposé au mépris et au rebut de tout le monde. Cependant son père, touché de la patience avec laquelle il supportait la pauvreté, lui envoyait tous les jours les choses nécessaires à la vie. Enfin, saint Jean Calybite étant sur le point de mourir, se fit connaitre à son père et à sa mère, en leur présentant le livre d'Évangile, et en leur disant: « Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché. » Il leur témoigna en même temps sa reconnaissance, et rendit l'esprit un instant après. Il fut surnommé Calybite, parce qu'il était demeuré long-temps inconnu dans la cabane qu'il s'était faite dans sa propre maison.

JEAN CHRYSOSTOME (Saint), célèbre docteur de l'église, et le plus éloquent de tous les saints pères, naquit à Antioche vers 347, d'une famille noble. Il étudia la rhétorique sous Libanius, et la philosophie sous Andragathe. Ses talens et la beauté de son génie pouvaient l'élever aux premières dignités de l'empire; mais il renonça à toutes les charges, pour penser uniquement à son salut. C'est ce qui lui fit souhaiter avec ardeur de se retirer dans la solitude; mais il

en fut détourné par les larmes et les prières de sa mère, nommée Anthuse. Cette condescendance ne l'empêcha point de mener une vie solitaire dans sa maison. Il se tint renfermé dans sa chambre, sans faire aucune visite, et sans avoir de commerce avec le monde, employant tout son temps à la prière, au jeûne, à la méditation de l'Écriture sainte, et autres exercices de piété. Six ou sept ans après il se retira sous les montagnes voisines d'Antioche, et se mit sous la discipline d'un saint solitaire nommé Carterius, avec lequel il demeura quatre ans. De là il alla habiter seul pendant deux ans dans une caverne, presque sans dormir, et sans se coucher ni jour ni nuit, occupé de l'étude et de la méditation de l'Écriture sainte, dont il apprit par cœur une grande partie. De si grandes austérités altérèrent sa santé le reste de sa vie, et l'obligèrent de retourner à Antioche. Mélèce, qui connaissait son mérite, l'ordonna diacre; Flavien, successeur de Mélèce, l'éleva au sacerdoce cinq ans après, en 385, et lui confia l'emploi de prédicateur, qui jusque-là avait été réservé aux seuls évêques. Le saint docteur s'en acquitta avec tant d'éloquence et de fruit, qu'il fut surnommé Chrysostôme, c'est-à-dire Bouche d'or. Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort le 26 février 397, saint Chrysostôme, dont le nom était devenu célèbre dans tout l'empire, fut élu à sa place d'un consentement unanime du clergé et du peuple. L'empereur Arcade confirma cette élection, et le fit sortir secrètement d'Antioche, où le peuple voulait le retenir. A peine saint Chrysostôme fut-il sacré à Constantinople, le 26 février 398, qu'il s'appliqua à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur. Il obtint une loi de l'empereur Arcade contre les Eunomiens et les Montanistes. Il réforma les abus de son clergé, retrancha une grande partie des dépenses que faisaient ses prédécesseurs, pour avoir de quoi nourrir les pauvres et bâtir des hôpitaux, et prêcha avec zèle contre l'orgueil, le luxe et l'avarice des grands. Cette liberté souleva contre lui Eutrope, favori de l'empereur Gaïnas, qui voulait une église pour les ariens, Théophile d'Alexandrie, l'impératrice Eudoxie, et une partie du clergé. On tint contre lui le synode du Chesne, faubourg de Chalcédoine, où il fut déposé en 403, et envoyé en exil en Bythinie, à l'insu du peuple, qui faisait la garde jour et nuit autour de l'église pour empêcher qu'on n'enlevât son pasteur. Le lendemain de son exil il y eut à Constantinople un furieux tremblement de terre et une grêle terrible, que tout le monde regarda comme un effet de la vengeance divine. L'impératrice elle-même en fut si fort effrayée, qu'elle conjura l'empereur de rappeler le saint évêque, ce qui fut exécuté. Dès qu'on eut avis qu'il approchait, tout le peuple courut en foule au-devant de lui, tenant des cierges allumés, et chantant des hymnes: on le conduisit comme en triomphe jusqu'à l'église des Apôtres. Saint Chrysostôme continua en paix les fonctions de son ministère pendant huit mois, plus aimé du peuple que jamais; mais un incident renouvela contre lui la persécution, et replongea son église dans de nouveaux malheurs. On dressa une statue d'argent de l'impératrice dans une place voisine de la grande église, appelée Sainte-Sophie. Les danses et les spectacles des farceurs qui se firent à la dédicace de cette statue ayant excité de grands bruits, et troublé le service divin, saint Chrysostôme ne put souffrir ces insolences, et parla en chaire avec sa liberté ordinaire contre ces excès. Eudoxie, outrée de dépit, fit exiler une seconde fois le saint docteur. Il fut relégué à Cucuse, ville d'Arménie. On le transféra ensuite à Arabisse, et comme de ce lieu on le menait à Pythyonte, on lui fit essuyer tant d'incommodités et de fatigues, dans le dessein de le faire mourir en chemin, qu'on y réussit; car étant arrivé à Comane, il se trouva extrêmement mal. Il passa la nuit dans les bâtimens de l'église du martyr saint Basilisque, qui lui apparut en songe, et lui dit: « Courage, mon frère Jean, demain nous serons ensemble. » Le lendemain on le fit partir malgré lui: il se trouva si mal à une lieue et demie de là, qu'on fut obligé de le ramener à Comane, dans l'église de saint Basilisque. Saint Chrysostôme y étant arrivé, prit un habit blanc, distribua aux assistans le peu qui lui restait, et ayant reçu l'Eucharistie, il s'écria: « Dieu soit loué de tout; » puis ayant fait le signe de

la croix, il rendit l'esprit en disant *Amen*, le 14 septembre 407, à 60 ans. Le pape et les Occidentaux furent si touchés de sa mort, qu'ils ne voulurent point avoir de communion avec les évêques d'Orient, qu'ils n'eussent remis le nom de saint Chrysostôme dans les Dyptiques. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Henri Savil, en 1613, 8 tomes in-fol., tout grecs, et celle de Commelin et de Froton-du-Duc, en grec et en latin, 10 vol. in-fol. Le père de Montfaucon en a aussi donné une édition en grec et en latin, avec des notes, 1718 à 1734, 13 vol. in-fol. Les œuvres de saint Chrysostôme sont excellentes : elles consistent dans un grand nombre d'Homélies et de Commentaires sur l'Écriture, des Panégyriques, six Livres du sacerdoce, divers Traités de controverse, et plusieurs Lettres. On remarque dans toutes une facilité, une clarté, une éloquence, une beauté d'expressions qui ne se trouvent dans aucun autre des écrivains ecclésiastiques. Il apporte les preuves les plus convaincantes de la divinité de la religion contre les incrédules, et rend la vertu et la pratique de l'Évangile aimable et respectable aux impies mêmes et aux libertins. M. Hermant, docteur de la maison et société de Sorbonne, a écrit sa Vie, in-4°. M. Fontaine a traduit ses Homélies sur la Genèse, 2 vol. in-8°; sur saint Mathieu, 3 vol. in-4° ou in-8°; celles sur saint Paul, 7 vol. in-8°. Le père de Bourecueil a traduit ses Lettres, 2 vol. in-8°. Maucroix a traduit les Homélies au peuple d'Antioche, in-8°. Bellegarde a traduit ses Sermons choisis, 2 vol. in-8°; les Actes des apôtres, 1 vol., et les opuscules 1 vol. in-8°; en tout 19 vol. in-8°.

JEAN CLIMAQUE (Saint), surnommé aussi *le Scolastique* et *le Sinaïte*, naquit dans la Palestine, vers 523. A l'âge de 16 ans il se retira dans la solitude, et fut élu, malgré lui, au bout de 40 ans, abbé du mont Sinaï. Il gouverna son monastère avec une sagesse et une sainteté extraordinaires pendant quatre ans, et retourna ensuite dans sa cellule, malgré les larmes et les prières de ses religieux. Il y mourut le 30 mars 605, à 80 ans. On a de lui un livre célèbre intitulé *Climax*, ou *l'Echelle sainte*, composé de trente degrés, en l'honneur des trente années de la vie cachée de Jésus-Christ La seconde partie de ce Livre est intitulée *La Lettre au Pasteur*. C'est cet ouvrage qui lui a fait donner le nom de Climaque. Il le composa pour la perfection des solitaires, à la prière de Jean, abbé du monastère de Raïte. Il y en a eu plusieurs éditions en grec et en latin, Paris, 1633, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères. M. Arnauld d'Andilly en a donné une excellente traduction française, avec la Vie du saint, in-12.

JEAN L'AUMONIER (Saint), célèbre patriarche d'Alexandrie, naquit à Amathonte, dans l'île de Chypre. Après la mort de sa femme et de ses enfans, il fut élevé malgré lui sur le siége patriarcal d'Alexandrie en 610. Sa charité et sa libéralité envers les pauvres lui firent donner le nom d'*Aumônier*. Il donnait audience à tout le monde, et ne refusait l'aumône à personne. Malgré les revenus immenses de son église il vivait très-pauvrement, et n'avait pour reposer qu'un petit lit avec une mauvaise couverture de laine. Un homme riche d'Alexandrie l'ayant su, lui en envoya une qu'il avait achetée fort cher, le conjurant de s'en servir pour l'amour de lui. Le saint s'en servit en effet la nuit suivante ; mais il ne put dormir, se reprochant d'être à son aise tandis qu'il y avait des pauvres qui mouraient de froid et de misère. Le lendemain il envoya vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui rendit. Le saint patriarche la vendit une seconde fois, puis une troisième, et lui dit agréablement : « Nous verrons qui se lassera plus tôt de nous deux. » Un jour, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin dans le lieu de son audience, sans que personne se présentât à lui, il se retira versant des larmes. Sophrone, son ami, lui en ayant demandé le sujet : « C'est, dit-il, que je n'ai rien aujourd'hui à offrir à Jésus-Christ pour mes péchés. » On rapporte une infinité d'autres exemples admirables de sa charité envers les pauvres, surtout pendant la famine qui arriva en Egypte en 615 et pendant la peste qui la suivit. Les Perses menaçant d'une invasion dans l'Egypte, saint Jean l'Aumônier se retira dans l'île de Chypre, et mourut à Amathonte, lieu de sa naissance, le 11 novembre 616, à 57 ans. C'est lui

qui a donné le nom à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

JEAN DE BERGAME (Saint), l'un des plus saints et des plus savans évêques, fut élevé sur le siége de Bergame vers 656. Il s'éleva avec zèle contre les ariens, et en ramena un grand nombre à la foi catholique; mais les chefs de l'arianisme le firent assassiner le 11 juillet 683.

JEAN DAMASCENE (Saint), ou de Damas, savant prêtre et religieux du 8e siècle, surnommé *Mansur*, naquit à Damas vers 676, d'un père riche, qui avait des emplois considérables. Jean fut instruit dans les sciences par un religieux italien nommé Cosme. On l'éleva aux plus grandes places, et il devint chef du conseil du prince des Sarrasins; mais il quitta toutes ces charges, et alla se faire moine dans le monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem; il y vécut d'une manière sainte et édifiante. Il écrivit avec force en faveur des saintes images, contre les empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme, et devint célèbre dans toute l'église par sa piété et par ses ouvrages. On rapporte que le calife Hiocham lui ayant fait couper la main droite, à cause d'une lettre supposée par l'empereur Léon, la nuit suivante cette main lui fut remise en dormant, par un miracle qui fut connu de tout le monde. Il mourut vers 760, à 84 ans. On a de lui un excellent Traité de la foi orthodoxe, et un grand nombre d'autres ouvrages donnés en grec et en latin par le père Le Quien, en 1712, 2 vol. in-fol.

JEAN DE MATERA (Saint), naquit à Matera, dans la Pouille, vers 1050, de parens illustres. Il convertit un grand nombre de personnes par ses prédications et par ses miracles, lia une étroite amitié avec saint Guillaume, fondateur de l'ordre de Mont-Vierge, et institua sur le mont Gargan, vers 1118, un ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'ordre de Pulsano. Il mourut le 20 juin 1139, à 69 ans.

JEAN DE MATHA (Saint), premier patriarche et instituteur de l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, naquit dans la vallée de Barcelonette en Provence, dans un bourg nommé Faucon, le 24 juin 1160. Il fit ses études à Paris avec distinction, et y reçut le bonnet de docteur. Dieu lui ayant ensuite inspiré l'établissement de l'ordre de la Trinité, il s'associa le saint ermite Félix de Valois, avec lequel il alla à Rome vers Innocent III. Ce pape leur donna solennellement, le 2 février 1199, un habit blanc sur lequel était attachée une croix rouge et bleue, et leur permit de recevoir des disciples pour former un ordre destiné à la rédemption des captifs. Peu de temps après Gaucher de Chatillon leur donna Cerfroy, près de Meaux, pour être leur chef d'ordre. Saint Jean de Matha fit ensuite un voyage dans la Barbarie, d'où il ramena 120 captifs. Il mourut saintement à Rome le 22 décembre 1214, à 54 ans. Son ordre porte aussi le nom de Mathurins, à cause de l'église de ce nom qui leur fut donnée par le chapitre de Notre-Dame de Paris.

JEAN DE MEDA (Saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, à cinq lieues de Côme en Italie, était d'une famille illustre. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint supérieur de l'ordre des Humiliés, qui n'était alors composé que de laïques. Il y fit recevoir la règle de saint Benoit, et y introduisit des chanoines réguliers, faisant prendre les ordres sacrés à ceux qu'il jugeait capables de les recevoir. Il édifia l'Eglise par ses prédications, par sa charité et par ses miracles, et mourut le 26 septembre 1159. Le pape Alexandre III le canonisa la même année. L'ordre des Humiliés ne subsiste plus.

JEAN COLOMBIN (Saint), instituteur de l'ordre des Jésuates, était d'une des plus nobles et des plus illustres familles de Sienne. Il épousa Blaise Bandinelli, dame très-vertueuse, et devint gonfalonier de sa république. Colombin se rendit d'abord très-odieux par son avarice et par ses déréglemens; mais ayant lu, presque malgré lui, la vie de sainte Marie Egyptienne, il devint le plus libéral et le plus tendre de tous les hommes envers les pauvres. Il s'associa François-Dimino Vincenti, gentilhomme siennois, et fonda avec lui l'ordre des clercs apostoliques, appelés ensuite Jésuates de saint Jérôme,

parce que saint Colombin voulut qu'ils eussent toujours le nom de Jésus à la bouche, et une dévotion particulière à saint Jérôme. Saint Colombin fit approuver son ordre par le pape Urbain V, en 1367, et mourut à Sienne le 31 juillet de la même année. La congrégation des Jésuates fut supprimée en 1668 par le pape Clément IX, au profit des Vénitiens, qui employèrent les richesses des Jésuates à soutenir la guerre contre les Turcs.

JEAN DE LA CROIX (Saint), célèbre réformateur des Carmes, naquit à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, en 1542, d'une famille noble. Ayant pris l'habit au couvent de Medina-del-Campo, il lia une étroite amitié avec sainte Thérèse, et travailla avec elle à la réformation de l'ordre des Carmes. Les anciens religieux de cet ordre lui suscitèrent des affaires, et le renfermèrent dans un cachot à Tolède, d'où il ne fut tiré qu'au bout de neuf mois, par le crédit de sainte Thérèse. Il établit plusieurs couvens de Carmes réformés, appelés aussi Carmes déchaussés, et mourut saintement à Nubeda, le 14 décembre 1591, à 49 ans. On a de lui, en espagnol, la Montée au mont Carmel; la Nuit obscure de l'âme; la Flamme vive de l'amour; le Cantique du divin amour, et d'autres ouvrages de piété, dont il ne faut pas prendre les expressions à la lettre. Le père Maillard en a donné une édition, Paris, 1694, in-4°.

JEAN DE DIEU (Saint), fondateur de l'ordre de la Charité, naquit à Monte-Major-el-Novo, petite ville de Portugal, le 8 mars 1495, d'André Ciuad, homme pauvre et obscur. Un prêtre inconnu l'emmena en Espagne à l'insu de ses parens, et le laissa dans la ville d'Oropesa en Castille. Jean de Dieu passa une partie de sa jeunesse à garder les troupeaux d'un homme riche, et prit ensuite le parti des armes. De retour en Espagne, il se mit à vendre des images et de petits livrets pour gagner sa vie. Enfin, étant à Grenade, il fut si touché d'un sermon du célèbre Jean d'Avila, qu'il abandonna le monde pour se donner tout entier à Dieu, dans le service des malades. Pour exécuter ce pieux dessein, il se retira dans l'hôpital de Grenade, y fonda l'ordre de la Charité, et mourut le 8 mars 1550, à 55 ans. Son ordre fut approuvé par Pie V en 1572. Il leur donna la règle de saint Augustin, avec quelques réglemens relatifs au service des malades. Les Italiens appellent les religieux de la Charité, *Fate ben, fratelli*, parce que saint Jean de Dieu criait toujours: *Faites bien, mes frères*. M. Girard de Villethierri a écrit sa vie, in-12.

JEAN-LE-NAIN (Saint), abbé et solitaire, ainsi nommé à cause de la petitesse de sa taille, est célèbre dans l'Histoire des solitaires et des pères du désert. Il se retira à Sceté, avec un frère plus âgé que lui, et y passa sa vie au travail, au jeûne, à la prière, aux exercices de piété. Un jour on lui demanda ce que c'était qu'un moine: « C'est, répondit-il, un homme de travail. » Un autre frère lui demanda à quoi servaient les veilles et les jeûnes: « Elles servent, répondit-il, à abattre et humilier l'âme, afin que Dieu, la voyant abattue et affligée, en ait compassion et la secoure. » Saint Jean-le-Nain avait aussi coutume de dire que « la sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit. »

JEAN-LE-SILENCIEUX (Saint), ainsi nommé à cause de son amour pour la retraite et pour le silence, naquit à Nicople, ville d'Arménie, en 454, d'une famille illustre. Quand il fut maître de son bien, il bâtit un monastère, où il se retira avec dix autres personnes. L'archevêque de Sebaste l'ordonna évêque de Coloni. Cette dignité n'apporta aucun changement à son genre de vie: il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Neuf ans après il quitta secrètement son évêché, et se retira dans le monastère de Saint-Sabas, dont il devint économe. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 558.

JEAN CAPISTRAN (Saint). *Voy.* Capistran.

JEAN, surnommé Gaddis, fils de Mathatias et frère des Machabées, fut tué en trahison par les enfans de Jambri, comme il conduisait le bagage de ses frères chez les Nabathéens leurs alliés.

JEAN Ier, natif de Toscane, succéda au pape Hormisdas le 13 août 523. Il alla, par ordre de Théodoric,

roi d'Italie, à Constantinople, vers l'empereur Justin, qui avait publié des édits très-rigoureux contre les ariens. A son retour, Théodoric, pour venger les ariens, le fit mettre en prison à Ravenne, où il mourut de misère le 27 mai 526.

JEAN II, romain, surnommé Mercure, fut élu pape le 23 janvier 533. Il écrivit une lettre à l'empereur Justinien, au sujet des Acemètes, approuva cette fameuse proposition des moines scythes, *unus è Trinitate passus est carne*, qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas, et mourut le 27 mai 535.

JEAN III, romain, succéda au pape Pélage Ier, le 1er août 560. Il fit paraître beaucoup de zèle pour la décoration des églises, et mourut le 13 juillet 573.

JEAN IV, natif de Salone en Dalmatie, fut élu pape le 24 décembre 640. Il condamna l'hérésie des monothélites, et l'Ectèse d'Héraclius, et mourut le 11 octobre 642. On a de lui l'Apologie du pape Honorius, dans la Bibliothèque des Pères, et deux Lettres, dans les Conciles du père Labbe.

JEAN V, originaire d'Antioche en Syrie, fut ordonné pape le 22 juillet 685. C'était un pape savant, rempli de zèle et de prudence. Il avait été légat du pape Agathon, au 6e concile général, et mourut le 1er août 686.

JEAN VI, grec de nation, succéda au pape Sergius le 3 octobre 701. Il rétablit saint Wilfride sur son siége, et mourut le 11 janvier 705.

JEAN VII, grec de nation, fut ordonné pape le 1er mars 705. L'empereur Justinien lui envoya les volumes du concile de Trulle, que Sergius et Jean VI avaient refusé d'approuver, en le conjurant de confirmer et de rejeter ce qu'il jugerait à propos : le pape Jean, par une faiblesse humaine, dit M. Fleuri, craignant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y avoir rien changé. Il mourut le 17 octobre 707.

JEAN VIII, romain, fut élu pape le 14 décembre 872. Il sacra l'empereur Charles-le-Chauve le 25 décembre 875, et fit l'année suivante Ansegise archevêque de Sens, primat des Gaules et de Germanie. Jean VIII implora le secours de Charles-le-Chauve contre les Sarrasins, et vint en France en 878, où il couronna Louis-le-Bègue, roi de France. A son retour en Italie, il reçut Photius à la communion de l'église, et le rétablit sur le siége de Constantinople, à la sollicitation de l'empereur Basile; complaisance, dit Baronius, qui donna occasion au vulgaire de s'imaginer que Jean VIII était femme, et d'inventer la fable de la papesse Jeanne. Ce pape s'occupa beaucoup des affaires temporelles de l'Italie et de la France, et mourut le 15 décembre 882. On a de lui 320 Lettres. Il fit une brèche à l'ancienne discipline, en commuant les pénitences en pélerinage.

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'ordre de saint Benoît, succéda au pape Théodore II, le 12 mars 898. Il mourut le 26 mars 900.

JEAN X, romain, évêque de Ravenne, fut élu pape par le crédit de Théodora sa maîtresse, sœur de Marosie. Il défit les Sarrasins en 916, et fut étranglé dans une prison le 2 juillet 928, par ordre de l'impudique Marosie, femme de Guy, duc de Toscane.

JEAN XI, fils du pape Sergius III, et de Marosie, si l'on en croit Luitprand, fut placé fort jeune sur le siége de Rome, après la mort d'Étienne VII, au mois de mars 931. Marosie ayant épousé Hugues, roi de Lombardie, après la mort de Gui, Albéric son fils la fit mettre en prison avec le pape Jean, et gouverna ensuite les affaires de l'église selon son caprice. Jean mourut en prison en 936.

JEAN XII, romain, fils d'Albéric, patrice de Rome, fut élevé à la dignité de son père, quoiqu'il fût clerc, et s'empara du saint Siége, après la mort d'Agapet, n'étant âgé que de 18 ans. Il fut ordonné le 20 août 956, et prit le nom de Jean XII, quoiqu'il s'appelât Octavien. C'est le premier pape qui ait changé de nom. Pour résister à Bérenger, roi d'Italie, il appela à son secours l'empereur Othon Ier, le couronna à Rome, et lui promit une fidélité inviolable; mais peu de temps après il se révolta contre ce prince, ce qui obligea Othon de retourner à Rome, d'où Jean s'enfuit. On le déposa dans un concile tenu en présence de l'empereur, en 963. Le pape fut accusé d'avoir paru vêtu en guerrier, d'avoir bu à la santé du diable, d'avoir donné à ses maîtresses le gouvernement de plu-

sieurs villes, les croix et les calices de l'église de Saint-Pierre. Léon VIII fut mis à sa place; mais l'empereur étant parti, Jean XII rentra dans Rome en 964. Il fit brûler dans un synode les actes de celui qui avait été tenu contre lui, et fit couper la langue, le nez et les doigts aux principaux moteurs de sa déposition. Il fut assassiné en 964, par un mari dont il avait séduit la femme, après avoir scandalisé l'église par ses déréglemens.

JEAN XIII, romain, fut ordonné pape après la mort de Benoit V, le premier octobre 965, par l'autorité de l'empereur, ce qui lui attira l'inimitié des grands qui le chassèrent de Rome. Il y rentra l'année suivante, et couronna l'empereur Othon-le-Jeune, le jour de Noël 967. Il mourut le 6 septembre 972. C'est à ce pape que Baronius attribue l'invention de la cérémonie du baptême des cloches; mais dom Martenne dit qu'elle est plus ancienne de 200 ans.

JEAN XIV, succéda au pape Benoit VII, le 19 octobre 984, et quitta le nom de Pierre, qu'il portait auparavant, par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Il fut mis en prison au château Saint-Ange, par l'antipape Boniface VII, surnommé Francon, et y mourut de misère ou de poison, en juin 985.

JEAN XV, fils de Robert, fut élu pape après la mort de Jean XIV; mais soit qu'il soit mort avant son ordination, ou pour d'autres raisons, on ne le compte point parmi les papes, sinon pour faire nombre.

JEAN XVI, romain, fut mis sur le saint Siége après la mort de l'antipape Boniface VII et celle de Jean, fils de Robert, en 985. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Augsbourg, le 3 février 993, et c'est là le premier exemple de canonisation solennelle. Jean XVI régla les différends survenus entre Éthelrède, roi d'Angleterre, et Richard, duc de Normandie. Il n'oublia rien pour maintenir et rétablir la paix entre les princes chrétiens, et mourut d'une fièvre violente, le 30 avril 996.

JEAN XVII, nommé auparavant Philagathe, fut élu pape par les intrigues de Crescentius, pour l'opposer à Grégoire V; mais l'empereur Othon III, ayant pris Crescentius dans son fort, fit couper les mains et les oreilles et arracher les yeux à cet antipape, en 998.

JEAN XVII ou XVIII, romain, d'une famille illustre, fut élu pape après la mort de Silvestre II, le 6 juin 1003, et mourut le 31 octobre de la même année.

JEAN XVIII ou XIX, suivant ses propres diplômes, romain, succéda au pape Jean XVII, le 19 mars 1004, et mourut le 18 juillet 1009.

JEAN XIX ou XX, fils de Grégoire, comte de Tuscanelle, et frère du pape Benoit VIII, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad II, et mourut le 6 novembre 1033.

JEAN XXI, portugais, cardinal, évêque de Tusculum, succéda au pape Adrien V, le 13 septembre 1276. On devrait le nommer Jean XX, puisque le dernier pape du même nom était Jean XIX; mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, et ont aussi donné le nom de pape à l'antipape Philagathe, on a nommé celui-ci Jean XXI. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour l'exhorter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire X, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. Il mourut à Viterbe, écrasé sous les ruines d'un bâtiment qu'il y faisait construire, le 16 mai 1277. Il avait été médecin, et l'on a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et de médecine.

JEAN XXII, natif de Cahors, nommé auparavant Jacques d'Euse, avait beaucoup d'esprit et de génie, et se rendit très-habile dans la jurisprudence civile et canonique qu'il étudia en France et en Italie. Il devint chancelier de Robert, fils de Charles II, roi de Naples, comte de Provence, et fut ensuite évêque de Fréjus, puis archevêque d'Avignon, cardinal, évêque de Porto, et enfin pape, après la mort de Clément V, le 7 août 1316. Jean Villani se trompe en disant que Jacques d'Euse était de basse naissance, et qu'ayant été chargé par compromis de l'élection du pape, il s'était élu lui-même à Lyon, en s'écriant: *Ego sum papa.* Jean XXII

érigea Toulouse en archevêché, et lui assigna, pour suffragans, quatre nouveaux évêchés qu'il établit à Montauban, Saint-Papoul, Rieux et Lombés. Il érigea aussi des évêchés à Alet, Saint-Pons, Castres, Condom, Sarlat, Saint-Flour, Luçon, Maillezais, transférés depuis à La Rochelle, Tulle, Lavaur et Mirepoix. C'est lui aussi qui érigea Saragoce en métropole. Il publia les constitutions appelées *Clémentines*, faites par Clément V, son prédécesseur, et dressa les autres constitutions appelées *Extravagantes*. Louis de Bavière ayant été élu à l'empire, Jean XXII s'éleva contre lui en faveur de son concurrent; ce qui fit grand bruit, et eut de fâcheuses suites. Ce prince fit élire, en 1329, l'antipape Pierre de Corbière, cordelier, qui prit le nom de Nicolas V, et qui fut soutenu par Michel de Cesenne, général de son ordre. Cet antipape fut mené l'année suivante à Avignon, où il demanda pardon au pape, la corde au cou, et où il mourut deux ou trois ans après. C'est sous Jean XXII que s'éleva, parmi les cordeliers, cette fameuse question qu'on appela le *Pain des cordeliers*, et qui consistait à savoir si ces religieux avaient la propriété des choses qu'on leur donnait, dans le temps qu'ils en faisaient usage. Par exemple, si le pain leur appartenait quand ils le mangeaient, ou s'il appartenait plutôt au pape ou à l'église romaine. Cette question frivole donna beaucoup d'occupation au pape, aussi bien que celles qu'ils agitaient sur la couleur, la forme et l'étoffe de leur habits; s'ils devaient le porter blanc, gris ou noir; si le capuchon devait être pointu ou rond, large ou étroit; si leurs robes devaient être amples, courtes ou longues, de drap ou de serge, etc. Les disputes sur toutes ces minuties furent portées si loin, entre les frères-mineurs, qu'on en fit brûler quelques-uns, comme s'il se fût agi de l'état entier de la religion et de la chrétienté. La question de la *Vision béatifique*, à laquelle le pape Jean XXII avait donné occasion par deux sermons prêchés auparavant, fit aussi un grand éclat en France: le pape employa Gérard, son nonce, alors général des cordeliers, et un autre docteur, pour faire adopter son opinion dans l'université de Paris; mais il ne put y réussir. Le roi Philippe de Valois la fit examiner par trente docteurs qui la condamnèrent; et ce prince écrivit au pape que « s'il ne se rétractait il le ferait ardre. Le pape se rétracta la veille de sa mort; déclarant, en présence des cardinaux et d'autres témoins, que « les âmes » séparées des corps et purifiées sont » dans le paradis avec Jésus-Christ et » en la compagnie des anges, et qu'elles » voient Dieu l'essence divine claire- » ment et face à face, autant que le » comporte l'état d'une âme séparée: » il ajoute à cette confession que s'il » a prêché, dit ou écrit quelque chose » au contraire, il le révoque expressé- » ment et soumet à la décision de l'É- » glise et de ses successeurs tout ce qu'il » a dit, prêché, écrit sur quelque ma- » tière que ce soit. » Il mourut à Avignon le 5 décembre 1334, à plus de 90 ans, après avoir occupé le saint Siége dix-huit ans, quatre mois et deux jours. Sa sobriété et son amour pour l'étude furent ternies par son avarice qu'il satisfit en se rendant maître de la nomination aux bénéfices, par les réserves et par les taxes pour les dispenses et les péchés, qui furent rédigées de son temps. C'est à lui qu'on attribue les *Taxes de la chancellerie romaine*, dont la meilleure édition est de 1564, in-8°, et qui a été imprimée en 1744, in-12. On a de Jean XXII plusieurs ouvrages, surtout sur la médecine, science dans laquelle il excellait: 1° *Thesaurus pauperum*: c'est un traité des remèdes, imprimé à Lyon en 1525; 2° un Traité des maladies des yeux; 3° un autre sur la formation du fœtus; 4° un autre de la goutte; 5° des Conseils pour conserver la santé. On lui attribue l'art transmutatoire des métaux, qui se trouve dans un Recueil imprimé à Paris, 1557, in-12.

JEAN XXIII, cardinal diacre, natif de Naples, d'une famille noble, appelé auparavant Balthasar Cossa, fut élu pape le 17 mai 1410, par seize cardinaux qui se trouvèrent à Bologne lorsque le pape Alexandre V mourut. Jean XXIII était un grand homme pour les affaires temporelles, au sujet desquelles il fit paraître un courage héroïque; mais il n'entendait rien aux spirituelles. Il indiqua le concile général de Constance en 1414, et y ac-

cepta, le 2 mars 1415, une formule de cession, par laquelle il promit de renoncer à la papauté, si Grégoire XII et Pierre de Lune qui se faisait nommer Benoit XIII, y renonçaient aussi; mais il se repentit aussitot de cette démarche, et s'enfuit de Constance le 23 mars, déguisé en palefrenier, en postillon ou en cavalier. Il fut arrêté à Fribourg, et mis en prison dans un château voisin. Son procès se continua dans le concile: il y fut accusé d'avoir vendu les bénéfices, d'avoir empoisonné son prédécesseur, d'impiété et de débauche; ce qui obligea le concile de le déposer le 29 mai de la même année. Sa sentence lui ayant été signifiée, il s'y soumit, et sortit de prison en 1419, où il avait été retenu près de 4 ans. Il alla se jeter aux pieds de Martin V, qui avait été élu souverain pontife dans le concile, et le reconnut pour vrai pape. Martin V le reçut très-bien, l'agrégea au nombre des cardinaux, et le fit doyen du sacré collége. Jean XXIII ne jouit pas long-temps de ces avantages: il mourut 6 mois après, le 22 novembre 1419.

JEAN, abbé de Sturm. *Voyez* ALEXANDRE III.

JEAN D'ANTIOCHE, disciple de Théodore de Mopsueste, succéda à Théodore au patriarcat d'Antioche, en 427. Il fut d'abord zélé défenseur de Nestorius son ami, et ne voulut point se trouver au concile général d'Ephèse, en 431, où on l'attendit en vain pendant 15 jours. Il y alla ensuite avec ses suffragans, et tint un conciliabule de 30 évêques, qui y condamnèrent saint Cyrille d'Alexandrie et Memnon d'Ephèse. Ils rétablirent en même temps les pélagiens déposés, et déclarèrent que le péché d'Adam ne passait point du père aux enfans: décision hérétique, qui se glissa dans la suite parmi les vrais décrets du concile d'Ephèse, comme le prouve saint Grégoire-le-Grand. Enfin Jean d'Antioche se réconcilia avec le pape et avec saint Cyrille, et condamna sincèrement Nestorius. Il laissa son siége à Domnus son neveu, qui fut élu en sa place en 436.

JEAN-LE-JEUNEUR, célèbre patriarche de Constantinople, succéda à Eutichius en 582. Il tint un synode en 587, pour examiner la cause de Grégoire d'Antioche, qui avait été injustement condamné, et prit dans un synode le titre d'évêque œcuménique ou universel. Le pape Pélage, en ayant été informé, s'éleva avec zèle contre cette qualité que prenait Jean-le-Jeûneur, et lui manda de la quitter s'il ne voulait être excommunié. Saint Grégoire-le-Grand ne s'opposa pas avec moins de zèle contre le titre d'évêque œcuménique, et en parla comme d'un nom nouveau et profane, capable d'inspirer le trouble et le schisme dans l'église. Jean-le-Jeûneur mourut en 595. Il donnait tout son bien aux pauvres. Après sa mort, on ne trouva chez lui qu'une robe usée et un mauvais lit de bois, que l'empereur Maurice prit, et sur lequel ce prince couchait lorsqu'il voulait faire pénitence. On trouve son Pénitentiel à la fin de *Morinus de pœnitentiâ*.

JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen, et l'un des plus savans et des plus illustres évêques de France, dans le 11e siècle, tint un concile en 1074, et mourut en 1079, dans une maison de campagne, où il s'était retiré après avoir quitté son archevêché, lorsqu'une paralysie lui eut fait perdre la parole. Mathieu Paris accuse les moines de l'abbaye de Saint-Ouen de sa mort; mais dom Luc d'Achery prouve que c'est une calomnie. On a de Jean de Bayeux un livre des Offices ecclésiastiques, avec quelques Pièces très-curieuses, 1679, in-8°.

JEAN DE SALISBURY, évêque de Chartres, et l'un des plus savans hommes du 12e siècle, était anglais. Il fut disciple de Pierre de Celles, abbé de Saint-Remy de Reims, et maitre de Pierre de Blois. Le pape Adrien IV lui témoigna une amitié particulière, et le clergé de Chartres le choisit pour son évêque en 1177. Jean de Salisbury gouverna son diocèse avec une prudence admirable. Il assista au concile de Latran en 1179, et mourut en 1181. On a de lui un livre d'Epitres, la Vie de saint Thomas de Cantorbéry, et d'autres ouvrages. On trouve son *Polycraticus* dans la Bibliothèque des Pères, et 1639, in-8°.

JEAN Ier, surnommé Zimisces, fut déclaré empereur de Constantinople

en 969. Il vainquit les peuples de Russie et de Bulgarie, et remporta de grandes victoires sur les Sarrasins. Sa piété était égale à sa valeur; c'est le premier qui fit graver l'image de J.-C. sur les monnaies, avec cette légende : *Jésus-Christ, roi des rois*. En passant par la Cilicie il fut frappé d'étonnement à la vue d'une quantité de maisons magnifiques, et quand il eut appris qu'elles appartenaient à l'eunuque Basile : « Est-il possible, s'écria-t-il, que les travaux des Grecs servent à enrichir un eunuque! » Basile, craignant qu'il ne lui fit rendre compte, le prévint par un crime. Il fut empoisonné à Damas, par un de ses domestiques, et alla mourir à Constantinople le 4 décembre 975. Basile et Constantin lui succédèrent.

JEAN II, COMNENE, empereur de Constantinople, surnommé Calo-Jean, c'est-à-dire Beau-Jean, parce qu'il était le prince le plus beau et le mieux fait de son temps, succéda à son père Alexis Comnène en 1118. Il remporta diverses victoires sur les barbares; mais il ne put reprendre Antioche sur les Français. De retour à Constantinople il répandit ses bienfaits sur le peuple, et pardonna à ses ennemis. Il mourut le 8 avril 1143, s'étant blessé la main à la chasse, d'une flèche empoisonnée. On dit qu'un médecin lui promit de lui conserver la vie s'il voulait se laisser couper la main, mais qu'il le refusa en disant « qu'il lui fallait ses deux mains pour manier les rênes d'un si grand empire.» Manuel son fils aîné lui succéda.

JEAN III, DUCAS, régna à Nicée en 1222, tandis que les Latins tenaient la ville de Constantinople. Il étendit son empire par ses victoires, et le rendit heureux en ménageant sa dépense. Il mourut en 1255, après un glorieux règne de 35 ans. Théodore-le-Jeune son fils lui succéda.

JEAN IV, LASCARIS, fils de Théodore-le-Jeune, lui succéda en 1259; mais le despote Michel Paléologue lui fit crever les yeux peu de temps apres, et s'empara de son trône. *Voy.* LASCARIS.

JEAN V, CANTACUZÈNE, ministre et favori d'Andronic Paléologue-le Jeune, se souleva en 1345 contre Jean Paléologue, fils d'Andronic, et se fit déclarer empereur. Il fit ensuite épouser sa fille à ce jeune prince, ce qui rétablit la paix pour quelque temps; mais Jean Paléologue, s'étant brouillé avec lui, le défit en plusieurs combats avec le secours des Génois, et le contraignit, en 1357, à quitter les ornemens impériaux. Jean Cantacuzène se retira dans un monastère du mont Athos, où il se fit moine. Ses peuples le regrettèrent. A sa perfidie près, il fut grand prince, bon politique et excellent général. On a de lui, en grec, une excellente Histoire de ce qui s'est passé sous le règne d'Andronic et sous le sien, traduit par le président Cousin, et d'autres ouvrages: elle a été imprimée, en grec et en latin, au Louvre, 1655, 3 vol in-fol., et fait partie de la Bisantine.

JEAN VI, PALEOLOGUE, surnommé Calo-Jean, succéda à son père Andronic-le-Jeune, dans l'empire de Constantinople. Il céda aux Génois l'ile de Lesbos, et laissa prendre Andrinople en 1372 par Amurat Ier, empereur des Turcs. Son règne fut très-malheureux. Il fut obligé de céder l'empire à son fils Emmanuel, et mourut en 1391.

JEAN VII, PALEOLOGUE, empereur de Constantinople, régna après l'abdication volontaire de son père Emmanuel en 1422. Les Turcs lui ayant pris Thessalonique, et faisant toujours sur lui de nouvelles conquêtes, il vint implorer le secours des Latins, et fut reçu avec magnificence au concile de Florence, où l'union fut conclue entre l'église grecque et l'église latine en 1439. L'empereur retourna ensuite en Orient, et mourut le 31 octobre 1448.

JEAN, roi de France, succéda à son père Philippe de Valois, le 22 août 1350, à l'âge de 40 ans. Au commencement de son règne il institua l'ordre de l'Étoile en faveur des plus grands seigneurs, et fit trancher la tête, sans forme de procès, à Raoul, comte d'Eu et de Guines, connétable, qui était accusé d'avoir des intelligences avec les Anglais; ce qui aliéna tous les esprits, et fut cause, en partie, des malheurs de son règne. Charles d'Espagne de la Cerda, qui avait la charge du comte d'Eu, fut assassiné par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Charles, fils aîné du roi Jean, ayant été fait duc de Normandie, in-

vita Charles, roi de Navarre, de se trouver à Rouen à sa réception, et l'y fit arrêter prisonnier le 5 avril 1356. Cet emprisonnement fit armer Philippe, frère du roi de Navarre, et un grand nombre de seigneurs. Ils appelèrent à leur secours Edouard III, roi d'Angleterre, qui leur envoya son fils Edouard, prince de Galles : ce prince ravagea l'Auvergne, le Limousin et le Poitou. Alors le roi Jean, ayant rassemblé ses troupes, l'atteignit à Maupertuis à deux lieues de Poitiers, dans des vignes d'où il ne pouvait se sauver. Le prince de Galles, se voyant dans cette extrémité, demanda la paix au roi, offrant de rendre tout ce qu'il avait pris en France, et une trève de sept ans; mais le roi Jean, d'un caractère violent et d'une valeur aveugle, qui croyait la victoire assurée, refusa toutes ces conditions, et attaqua les Anglais, le 19 septembre 1356. Il fut défait, quoiqu'il eût quatre-vingt mille hommes, et que les Anglais n'en eussent que huit mille, et fut mené prisonnier en Angleterre. Après cette fameuse bataille que l'on nomme la bataille de Poitiers, le dauphin eut le gouvernement du royaume. Les états-généraux lui accordèrent un aide, et ce prince leur permit de nommer les officiers qui devaient faire cette levée. C'est à ces officiers, qui ne devaient subsister qu'autant que l'aide devait avoir cours, que l'on peut rapporter l'origine des cours des aides. Presque tout le royaume se souleva contre le régent, qui fut obligé de rappeler ce même roi de Navarre qu'il avait fait emprisonner. Les paysans se soulevèrent contre la noblesse, qu'ils massacrèrent partout où ils furent les plus forts : leur faction fut appelée la Jacquerie ; mais Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, qui était à la tête des Parisiens révoltés, ayant été tué par Jean Maillard, le 1er août 1358, la sédition fut apaisée. Le roi Jean demeura quatre ans prisonnier à Londres, jusqu'à la paix de Bretigni, situé à une lieue et demie de Chartres, et non pas Châtres, comme on le dit communément. Cette paix, suivant laquelle le roi payait pour sa rançon trois millions d'écus d'or, et donnait le Poitou, la Saintonge, l'Agenois, le Périgord, le Limousin, le Querci, l'Angoumois et le Rouergue, fut conclue le 8 mai 1360. Le roi Jean réunit à la couronne les duchés de Bourgogne et de Normandie, et les comtés de Champagne et de Toulouse ; puis étant retourné en Angleterre pour y traiter de la rançon du duc d'Anjou, ou pour y revoir une dame qu'il aimait, il mourut dans l'hôtel de Savoie, hors des murs de Londres, le 8 avril 1364, à 54 ans, après en avoir régné près de 14. C'était un prince brave et libéral, mais qui portait le luxe à l'excès. Il se faisait gloire de garder inviolablement sa promesse, et comme quelqu'un le sollicitait de rompre le traité de Bretigni, qui avait été fait durant sa prison, il répondit que « si la bonne foi et la vérité étaient péries par toute la terre, elles devaient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois. » La variation des monnaies sous son règne est la marque la plus sûre des malheurs qui le désolèrent. Dans les états de 1355, il signa presque la même chartre que celle qui fut le fondement de la liberté anglaise ; mais en France ce ne fut qu'un réglement passager, et en Angleterre c'est une loi permanente. Charles V son fils aîné lui succéda.

JEAN, roi de Bohème, fils de l'empereur Henri VII, de la maison de Luxembourg, fut élu au préjudice de Henri, duc de Carinthie, qui était devenu insupportable aux Bohémiens à cause de ses cruautés. Il épousa Elisabeth, fille du roi Wenceslas, et fut couronné à Prague avec elle. Il soumit la Silésie, et prit le titre de roi de Pologne après avoir défait les Lituaniens païens. Jean perdit un œil dans cette expédition, et vint *incognito* à Montpellier demander des remèdes qui lui firent perdre l'autre. Jean amena du secours au roi Philippe de Valois, et combattit vaillamment à la bataille de Créci ; ayant fait attacher son cheval par la bride à celui de deux des plus braves chevaliers, il s'avança si fort dans la mêlée qu'il y fut tué le 26 août 1346, après 37 ans de règne, et dans la 51e de son âge. Il était père de l'empereur Charles IV.

JEAN II, fils de Henri III, roi de Castille, fut proclamé en 1406, à l'âge de deux ans. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il contraignit les rois de Navarre et d'Aragon, qui l'avaient attaqué, de lui demander la paix. Il fut obligé de tourner ensuite ses armes contre le roi de Grenade, qu'il avait ré-

tabli, et qui avait eu la perfidie de l'attaquer ensuite. Jean l'aurait détrôné sans la trahison d'Alvare de Luna son favori, gagné par les Maures, qui détourna ce coup. Le roi mourut en 1454, à 50 ans.

JEAN-SANS-TERRE, roi d'Angleterre, était le quatrième fils du roi Henri II. Il s'empara de la couronne en 1199, après la mort de Richard I[er]. Arthus de Bretagne, à qui elle appartenait légitimement, la lui disputa; mais il fut surpris dans Mirebeau, en 1202, et mis à mort. Constance, mère de ce jeune prince, implora le secours du roi Philippe-Auguste, contre Jean-Sans-Terre. Il fut cité à la cour des pairs de France, et condamné à perdre toutes les terres qu'il avait en France. Retiré en Angleterre, où il était haï et méprisé, il crut regagner l'affection des peuples en signant la grande chartre et la chartre des forêts, source de guerres civiles chez les Anglais. Mais s'étant brouillé en 1212 avec le pape Innocent III, ce pontife mit l'Angleterre en interdit, et défendit à tous les sujets de Jean de lui obéir. Il n'obtint sa grâce du pape qu'en lui soumettant son royaume et sa personne, avec une redevance de mille marcs d'argent. Cette conduite le fit mépriser de ses sujets, qui profitèrent de ses défaites, surtout à Bouvines en 1214 par Philippe-Auguste, pour appeler Louis, fils du monarque français, et le couronner à Londres en 1216. Jean, après avoir erré de ville en ville, mourut le 19 octobre 1216.

JEAN SOBIESKI, roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du 17[e] siècle, fut fait grand-maréchal de la couronne en 1665, et grand-général du royaume en 1667. Il fit de grandes conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartares, défit les Turcs en diverses occasions, et gagna sur eux la célèbre bataille de Chotzin, le 11 novembre 1673. Jean Sobieski fut élu roi de Pologne le 20 mai 1674, et fit lever le siége de Vienne en 1683. C'était un prince habile, qui parlait diverses langues, aimait les sciences et les gens de lettres, et avait toutes les qualités d'un héros. Il mourut à Varsovie le 17 juin 1696, à 72 ans. L'abbé Goyer a donné sa Vie en 3 vol. in-12.

JEAN I[er], roi de Portugal et des Algarves, surnommé *le Père de la patrie*, était fils naturel de Pierre-le-Sévère. Il fut élevé sur le trône après la mort de Ferdinand son frère, arrivée le 20 octobre 1383, vainquit le roi de Castille, prit Ceuta et d'autres places en Afrique, et mourut le 14 août 1433, à 76 ans. Il est l'auteur des *Lois de Portugal*, et c'est sous son règne que les Portugais commencèrent leurs découvertes maritimes. Ce prince est enterré dans le monastère de Bataille, de l'ordre de saint Dominique, qu'il avait fondé.

JEAN II, roi de Portugal, surnommé *le Grand* et *le Sévère*, succéda à son père Alphonse V en 1481. Il fit trancher la tête au duc de Bragance; travailla avec une ardeur incroyable à l'établissement des colonies portugaises dans les Indes et en Afrique; se signala à la bataille de Toro contre les Castillans, en 1476, et fit paraître un grand amour pour son peuple. Il avait coutume de dire que « le prince qui se laisse gouverner est indigne de régner. » Lorsqu'il eut perdu son fils unique, qu'il aimait tendrement: « Ce qui me console, dit-il, c'est qu'il n'était pas propre à régner, et Dieu, en me l'ôtant, a montré qu'il veut secourir mon peuple. » Il mourut le 25 octobre 1495, à 41 ans.

JEAN III, roi de Portugal, succéda à son père Emmanuel en 1521. Il reçut des ambassadeurs de David, roi d'Éthiopie, et le roi de Camboye lui céda la forteresse de Diu, dans les Indes. C'est ce prince qui envoya saint François-Xavier pour convertir les idolâtres. Il mourut d'apoplexie le 2 août 1557, à 55 ans. Ce sont les vaisseaux de ce prince qui découvrirent le Japon en 1542.

JEAN IV, roi de Portugal, surnommé *le Fortuné*, naquit le 19 mars 1604, de Théodore de Portugal, duc de Bragance. Il était le plus proche héritier de la couronne de Portugal, dont les Espagnols s'étaient rendus maîtres, après la mort du roi dom Sébastien et du cardinal Henri en 1580. Les Portugais, indignés des vexations des Espagnols, secouèrent enfin le joug, et proclamèrent roi de Portugal Jean IV, le 15 décembre 1640. Il gouverna avec tant de sagesse et de prudence qu'il se maintint sur le trône malgré ses ennemis. Il remporta une célèbre victoire sur les Espagnols, près de Badajoz, le 26 mai 1644, et eut de grands avanta-

ges dans le Brésil sur les Hollandais. Il mourut à Lisbonne, d'une rétention d'urine, le 6 novembre 1656, à 52 ans. C'était un prince doux et affable. Il s'habillait fort simplement, et il était très-sobre dans son manger, ce qui lui faisait dire que « c'est le propre d'un roi d'être affable ; que tout habit couvre, et que toute viande nourrit. »

JEAN V, parvint à la couronne en 1706. Entraîné dans le parti des Anglais pendant la guerre de la succession d'Espagne, il fit sa paix à Utrecht en 1713. Il ne s'occupa depuis qu'à faire jouir ses peuples des fruits de la paix, et favorisa les arts et les belles-lettres. Il mourut en 1750, laissant son trône à son fils Joseph.

JEAN V et VI. *Voy.* Iwan.

JEAN de France, duc de Berri, comte de Poitou, etc., était fils du roi Jean, et de sa première femme Bonne de Luxembourg. Il naquit à Vincennes le 30 novembre 1340, et se signala en divers combats. Il eut part pendant quelque temps à l'administration des affaires, et se déclara en 1410 pour la maison d'Orléans, contre celle de Bourgogne. Il mourut à Paris le 15 juin 1416.

JEAN-SANS-PEUR, comte de Nevers, puis duc de Bourgogne, naquit à Dijon le 28 mai 1371. Il succéda à son père Philippe-le-Hardi en 1404, huit ans après avoir été fait prisonnier par Bajazet II, empereur des Turcs, à la bataille de Nicopolis. Il donna naissance aux querelles des maisons d'Orléans et de Bourgogne, parce qu'il fit assassiner à Paris Louis de France, duc d'Orléans, le 23 novembre 1407, ce qui excita une guerre civile. Jean-sans-Peur alla ensuite au secours de Jean de Bavière, évêque de Liége, et revint à Paris, où il ne manqua pas de partisans ; il devint même très-puissant à la cour en opposant sa faction, qu'on appelait les Bourguignons, à celle du duc d'Orléans, qu'on appelait les Armagnacs, à cause du comte d'Armagnac, beau-père du duc d'Orléans. Jean, profitant de la démence de Charles VI, se rendit maître du gouvernement et causa au royaume des maux infinis ; mais le dauphin l'ayant attiré à une conférence sur le pont de Montereau Faut-Yonne, il y fut tué par Tannegui du Châtel, le 10 septembre 1419. *Voy.* Petit-Jean.

JEAN V, duc de Bretagne, surnommé le Vaillant et le Conquérant, fut attaqué par toutes les forces de France. Il gagna sept batailles, et tua son concurrent Charles de Blois, à la journée d'Aurai, le 29 septembre 1364. Il fit arrêter le connétable de Clisson, et mourut à Nantes le 1er novembre 1399.

JEAN VI, duc de Bretagne, surnommé le Bon et le Sage, fut fait prisonnier par le duc de Penthièvre ; sa noblesse le fit remettre en liberté. Il servit Charles VII, son beau-frère, contre les Anglais, et mourut en 1443.

JEAN D'ORLÉANS, comte de Dunois et de Longueville, grand chambellan de France, et le plus célèbre général de son siècle, était fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, assassiné à Paris le 23 novembre 1407. Il naquit en 1403 et se signala de bonne heure en divers siéges et combats. S'étant enfermé dans Orléans il défendit courageusement cette ville contre les Anglais, et leur fit lever le siége avec le secours que lui donna la Pucelle d'Orléans. Le comte de Dunois eut ensuite divers autres avantages sur les Anglais ; il prit le Mans et toutes les principales places de la Normandie et de la Guyenne. Charles VII, pour récompenser son mérite, lui donna le titre de *Restaurateur de la Patrie*, le légitima, lui donna le comté de Longueville avec diverses autres terres, et le fit grand chambellan de France. Louis XI ne fit pas moins d'estime de son mérite. Il mourut comblé d'honneurs et de gloire le 24 novembre 1468. *Voy.* Longueville.

JEAN, évêque de Chiemsée, gémissait sur les désordres du clergé, qu'il décrit dans un livre imprimé à Cologne en 1531, in-fol., sous le titre de *Onus ecclesiæ quo enarrantur admiranda et obstupenda de septem ecclesiæ flatibus, abusibus et futuris calamitatibus.*

JEAN-ANDRÉ. *Voy.* André.

JEAN SCOT, *Erigène*, fameux Irlandais du 9e siècle, vint en France sous le règne de Charles-le-Chauve, qui eut pour lui une estime particulière. On croit que c'est Jean Scot Erigène qui a écrit le premier contre la Transsubstantiation et la présence

réelle de N. S. J. C. dans l'Eucharistie, dans le livre qu'il composa contre Paschase Radbert. Il mourut en France un peu avant Charles-le-Chauve, à ce qu'on croit : ce qu'il y a de sûr c'est qu'il y était encore en 872. Hincmar et Raban l'employèrent pour défendre leurs sentimens sur la grâce et la prédestination, ce qu'il fit dans un traité qui se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, 2 vol., in-4°. Son but principal était de détruire la prédestination des méchans aux peines éternelles que Gothescalc admettait. Ses assertions furent réfutées par saint Remy de Lyon, saint Prudence de Troyes, etc. L'ouvrage qu'il avait composé contre Paschase Radberd, fut condamné dans trois conciles de Paris, dans le concile de Verceil, et dans celui de Rome, sous Nicolas II, en 1059. On obligea Bérenger dans ce dernier concile de jeter lui-même au feu le livre de Jean Scot. Ce livre s'est perdu. Honorius III condamna aussi, en 1226, son livre de la Division des natures, Oxford, 1681, in-fol.

JEAN DE LA CONCEPTION (LE PÈRE), célèbre instituteur de la Réforme des Trinitaires déchaussés d'Espagne, naquit à Almodovar, village du diocèse de Tolède, le 10 juillet 1561. Il fonda 18 couvens de la Réforme, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut saintement à Cordoue le 14 février 1613.

JEAN D'ANANIE, ou D'AGNANIE, savant archidiacre et professeur en droit canon à Bologne, au 15e siècle, dont on a des Commentaires sur les Décrétales, in-fol., et un vol. in-fol. de Consultations. Ces deux ouvrages sont estimés. Il mourut avec de grands sentimens de piété, en 1455.

JEAN DE PISE, fameux architecte du 13e siècle, a construit dans sa patrie le Campo-Santo, qui est un cimetière entouré de galeries et dans lequel 50 galères ont apporté, en 1228, de la terre de Jérusalem. Jean de Pise, appelé à Naples, y bâtit le Château-Neuf et Sainte-Marie-Nouvelle. De retour à Sienne, il bâtit le portail de la cathédrale, et d'autres édifices publics dans plusieurs villes de Toscane. Il est mort fort âgé, et a été enterré à Pise, dans le Campo-Santo.

JEAN DE BRUGES, peintre. *Voy.* EICK.

JEAN D'IMOLA, célèbre jurisconsulte de Bologne, au 15e siècle, fut disciple de Balde l'ancien. Il enseigna le droit avec beaucoup de réputation, et mourut le 18 février 1436. On a de lui des Commentaires sur les Décrétales et sur les Clémentines, in-fol., et d'autres ouvrages.

JEAN, moine de l'abbaye de Haute-Selves, est auteur d'un très-ancien roman, intitulé *Historia Calumniæ novercalis quæ septem sapientium dicitur*, Antuerpiæ, 1490, in-4°; le même, traduit en français, Genève, 1492, in-fol. : l'un et l'autre rares. Bocace en a imité plusieurs contes, et le roman d'*Erastus* en a été tiré. Pauchet croit que le poète Hebers l'a mis en vers français vers 1220. Il se trouve aussi dans la bibliothèque du roi et dans celle d'Anet. On attribue au même moine, *l'Abusé en cour*, en vers et en prose, Vienne, 1484, in-fol., rare; mais d'autres l'attribuent, avec plus de vraisemblance, à René, roi de Sicile.

JEAN DE MONT-RÉAL, célèbre mathématicien du 15e siècle, ainsi nommé d'une ville de Franconie, où il naquit en 1436, enseigna à Vienne avec réputation, et mourut à Rome en 1476, à 41 ans. On a de lui des Ephémérides qui sont estimées, Venise, 1498, in-4°. Ce n'est pas l'auteur de la Chiromance et Physionomie, en latin, in-8°, qui porte son nom; elle est traduite en français, Lyon, 1549, in-8°.

JEAN DE HAGEN, *de Indagine*, savant chartreux allemand du 15e siècle, dont on a un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Il mourut en 1475.

JEAN DE RAGUSE, célèbre théologien du 15e siècle, natif de Rase, était dominicain. Il devint docteur de Sorbonne, président du concile de Bâle, et fut chargé d'aller plusieurs fois à Constantinople pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il fut ensuite évêque d'Argos, dans la Morée, et mourut vers 1450. On a de lui un Discours prononcé au concile de Bâle, dans l'Histoire du Concile, et les actes de sa légation à Constantinople, dans les actes du concile de Bâle; une Re-

lation de son voyage d'Orient, dans Léon Allatius.

JEAN DA CASTEL BOLOGNESE, célèbre graveur du 16e siècle, travailla pour le pape Clément VII et pour l'empereur Charles-Quint. Il grava sur de petites pierres l'enlèvement des Sabines, les Bacchanales, des combats sur mer, et d'autres grands sujets.

JEAN D'UDINE, peintre célèbre du 16e siècle, natif d'Udine, fut disciple de Raphaël, et s'acquit une grande réputation dans toute l'Italie. Il excellait surtout à représenter les animaux, les draperies, les paysages, les bâtimens, les fleurs et les fruits. On découvrit de son temps, dans les ruines du palais de Tite, ces petites figures qui, pour avoir été trouvées sous terre dans des grottes, furent appelées grotesques, et l'on y déterra de petits tableaux d'histoire, faits sur du stuc. Jean d'Udine copia ces sortes de peintures; il retrouva le secret de faire le stuc, qui était perdu, et surpassa tous les peintres à faire de ces ornemens grotesques. Il mourut à Rome en 1564.

JEAN DE HANTVILLE. *Voy.* HANTVILLE.

JEAN, MILANAIS, composa vers l'an 1100, au nom des médecins du collége de Salerne, un livre de médecine en vers latins; il contenait 1239 vers, dont il ne reste que 372. C'est ce livre qui est très-connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*. On estime les Observations de René Moreau sur cet ouvrage, Paris, 1625, in-8o. Il y en a des traductions françaises, in-12. M. Andry, médecin de Paris, a soutenu que ce fameux ouvrage avait été composé par Tusa et Rébecca Guerna, deux dames célèbres qui se sont signalées dans l'école de Salerne par leurs écrits. D'autres l'ont attribué à Arnaud de Villeneuve; mais la plus commune opinion des savans l'attribue à Jean de Milan, autrement Jean Milanais.

JEAN DE LEYDEN, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était tailleur. Il se joignit, en 1534, à Jean Mathieu, boulanger, et devint avec lui chef des anabaptistes. Ils se rendirent maitres de Munster, où ils commirent les cruautés les plus inouïes; mais l'évêque de Munster ayant repris cette ville en 1535, fit mourir ces scélérats par des supplices très-rigoureux en 1536.

JEAN DE PARIS, fameux dominicain du 13e siècle, docteur et professeur en théologie à Paris, et célèbre prédicateur, prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII, dans un Traité qui nous reste de lui, sous ce titre, *De regiâ protestate et papali*, in-4o. Ayant avancé en chaire quelques propositions qui ne parurent pas exactes sur le dogme de la présence réelle du corps de J.-C., dans l'Eucharistie, il fut déféré à Guillaume, évêque de Paris; ce prélat, avec trois autres évêques et un docteur en théologie, après avoir entendu le dominicain, lui défendirent de prêcher et d'enseigner. Il en appela au pape, et alla à Rome pour s'y défendre; mais il mourut peu de temps après en 1304. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui 1o *Determinatio de modo existendi corporis Christi in sacramento altaris*, Londini, 1686, in-8o; 2o *Correctorium doctrinæ S Thomæ*.

JEAN DE SAINT-JEAN. *Voy.* MANOZZI.

JEAN-LE-TEUTONIQUE, célèbre dominicain, natif de Wildeshusen dans la Westphalie, fut pénitencier de Rome, puis évêque de Bosnie, 4e général de l'ordre de saint Dominique. Il s'acquit une grande réputation au 13e siècle, et mourut le 4 novembre 1252. On lui attribue une Somme des Prédicateurs et une Somme des Confesseurs, Reutlingen, 1487, in-fol., Lyon, 1518, in-fol.; mais le père Échard soutient que ces deux ouvrages sont de Jean de Fribourg, appelé aussi le Teutonique, autre dominicain, mort en 1313.

JEAN, fils de Mesua, médecin arabe, vivait sur la fin du 8e siècle. Ses ouvrages sont imprimés en latin à Venise, 1602, in-fol.

JEAN, fils de Sérapion, médecin arabe, qui vivait vers 740 ou 1070. Ses œuvres ont été imprimées à Venise, 1497, in-fol., réimprimées en 1550.

JEANNE DE NAVARRE, reine de France et de Navarre, comtesse de Champagne, etc., était fille unique et héritière de Henri Ier, roi de Navarre et comte de Champagne. Elle épousa en 1284 Philippe de France, qui fut depuis le roi Philippe-le-Bel, et fonda

à Paris en 1303 le célèbre collége de Navarre. Elle mourut au château de Vincennes le 2 avril 1304, à 33 ans.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, était fille aînée d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne. Elle épousa en 1306 Philippe de France, qui fut depuis le roi Philippe-le-Long, et fonda à Paris le collége de Bourgogne, près des Cordeliers, où est fut depuis l'école de chirurgie. Elle mourut à Roye en Picardie, le 22 janvier 1325.

JEANNE DE FRANCE (LA BIENHEUREUSE), institutrice de l'ordre de l'Annonciade, était fille du roi Louis XI et de Charlotte de Savoie. Elle naquit en 1464, et fut mariée en 1476, à Louis, duc d'Orléans, son cousin issu de germain, qui fut depuis le roi Louis XII. Ce prince fit déclarer son mariage nul par le pape Alexandre VI, le 22 décembre 1498, et donna à Jeanne, pour son entretien, le duché de Berri, et divers autres domaines. Cette vertueuse princesse se retira à Bourges, où elle institua l'ordre de l'Annonciation ou de l'Annonciade, qui fut confirmé par Alexandre VI en 1501, et par Léon X en 1517. Elle fonda aussi un collége dans l'université de Bourges, et mourut en odeur de sainteté le 4 février 1504, à 40 ans. Son corps fut brûlé par les calvinistes en 1562; mais elle fut béatifiée en 1743. Sa Vie est écrite par le père Louis Doni d'Attichi, Paris, 1625, in-12, et par d'autres.

JEANNE D'ALBRET, célèbre reine de Navarre, était fille et héritière de Henri d'Albret II, roi de Navarre. Elle épousa à Moulins, le 20 octobre 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère du roi Henri-le-Grand. C'était une princesse sage et courageuse, qui aimait les sciences et les savans, et qui écrivait bien en prose et en vers. Indignée de ce que les papes avaient donné aux Espagnols l'investiture de son royaume de Navarre, elle embrassa le parti des huguenots, qu'elle soutint de tout son pouvoir. Elle mourut à Paris le 9 juin 1572, à 44 ans. Elle avait composé diverses pièces en vers et en prose.

JEANNE GRAY, épouse de Gifort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland, était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII, qui, après être restée veuve de Louis XII, roi de France, sans enfans, avait épousé Brandon, duc de Suffolc, dont elle avait eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolc, père de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Edouard VI, et craignant que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion, ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité que d'éloigner du trône les princesses Marie et Elisabeth, et de faire proclamer reine Jeanne sa bru. Edouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne était l'aînée. Cependant Marie sut maintenir ses droits, et fit périr sur un échafaud le duc de Northumberland, son fils et sa bru Jeanne Gray en 1554, à l'âge de 17 ans. Cette princesse était savante et se plaisait à lire Platon, dont la langue lui était si familière, que la veille de sa mort elle écrivit à sa sœur, la comtesse de Pembroke, une lettre en grec, dont la traduction française se trouve dans l'Histoire d'Angleterre de Larrey. Son mari avait obtenu de lui dire le dernier adieu; mais elle s'y refusa, dans la crainte de témoigner de la faiblesse. Chacun plaignit le sort de Jeanne, qui, dans un âge si tendre, n'avait rien fait contre la reine, mais s'était laissé conduire par son beau-père.

JEANNE Ire, reine de Naples, succéda à son grand-père à l'âge de 19 ans. Elle fut soupçonnée d'avoir consenti à l'assassinat d'André de Hongrie son premier mari, surtout quand on la vit épouser Louis de Tarente qui en était l'auteur; cependant Louis, roi de Hongrie, frère d'André, s'avançait pour venger la mort de son frère: la reine fut obligée de s'enfuir avec son nouvel époux en Provence, où le pape, après un examen des accusations formées contre elle, la déclara innocente. Ce fut alors qu'elle vendit au pape Avignon et son territoire pour 80,000 florins d'or. Enfin le roi de Hongrie, après avoir puni ceux qu'il croyait coupables, avait quitté le royaume de Naples. La reine, appelée par ses sujets, y retourna, et y donna le spectacle scandaleux de plusieurs mariages con-

sécutifs. Se voyant sans enfans, elle adopta son parent Charles de Duras. Ce monstre, suscité par le roi de Hongrie, se souleva contre sa bienfaitrice. La reine transporta son adoption sur Louis, duc d'Anjou, fils de Jean, roi de France; mais avant que ce prince pût la secourir, Charles avait fait mettre la reine en prison, et l'avait fait étouffer entre deux matelas en 1382. M. l'abbé Mignot a donné son histoire, 1764, in-12.

JEANNE II, reine de Naples, succéda à son frère Ladislas en 1414; veuve de Guillaume d'Autriche, elle épousa Jean, comte de la Marche. Ses sujets l'avaient engagée à se marier pour mettre fin à la conduite honteuse qu'elle tenait avec Pandolphe un de ses favoris. Son mari fit mourir Pandolphe et renfermer la reine. Les Français que le comte de la Marche avait amenés avec lui remplirent les meilleures places, et ne tardèrent pas à s'attirer la haine des Napolitains. La reine prit enfin le dessus: son mari s'enfuit à Tarente, et fut renfermé à son tour dans le château de l'Œuf. Martin V s'entremit pour accommoder les deux époux: Jean sortit de prison; mais n'ayant pas d'autorité et ne pouvant souffrir la conduite scandaleuse de sa femme, il se retira en France où il se fit cordelier, et mourut en réputation de sainteté en 1436. Jeanne continua à scandaliser ses sujets jusqu'à la fin de ses jours en 1434: elle fut la dernière de la branche d'Anjou qui régna sur le royaume de Naples. La seconde branche fit des efforts inutiles pour jouir des fruits de son adoption; cette couronne passa en effet aux Aragonais.

JEANNE, papesse. *Voy.* Jean VIII, Léon IV.

JEANNIN (Pierre), premier président au parlement de Bourgogne, et l'un des plus grands hommes que la France ait produits, s'éleva par son seul mérite. De simple avocat, il parvint aux plus hautes charges de la robe, et devint ministre du Roi Henri-le-Grand. Il eut part à toutes les affaires importantes de son temps, et fut d'abord attaché au parti de la Ligue; mais après le combat de Fontaine-Française, il rentra dans son devoir. Henri IV l'admit à son conseil, et mit en lui sa confiance la plus intime. Le président Jeannin lui ayant alors représenté qu'il n'était pas juste qu'il préférât un vieux ligueur du parti du duc de Mayenne à tant d'illustres personnages dont la fidélité ne lui avait jamais été suspecte, le roi lui répondit qu'il était bien assuré que celui qui avait été fidèle à un duc ne manquerait pas de fidélité à un roi, et lui marqua en même temps qu'il voulait l'avoir auprès de sa personne. Depuis ce moment le président Jeannin fut l'arbitre de tous les différends On l'employa dans les affaires les plus importantes et les plus difficiles, et il fut chargé de la négociation entre les Hollandais et le roi d'Espagne. Henri IV était si assuré de sa fidélité, qu'un jour, se plaignant à ses ministres que l'un d'eux avait révélé le secret, il prit le président Jeannin par la main, en disant: « Je réponds pour le bon homme; c'est à vous autres à vous examiner. » Ce grand prince lui dit, un peu avant sa mort, qu'il songeât à se pourvoir d'une bonne haquenée, parce qu'il voulait qu'il le suivît dans toutes les entreprises qu'il avait projetées. Après la mort funeste de ce monarque, la reine-mère se reposa sur Jeannin des plus grandes affaires du royaume, et lui confia l'administration des finances. Il s'y conduisit avec tant de fidélité qu'il ne laissa que peu de bien à sa famille. Il mourut le 31 octobre 1622, à 82 ans. On dit qu'avant son élévation un riche particulier, étant charmé de son mérite, résolut de l'avoir pour gendre, s'il se trouvait quelque proportion entre leurs fortunes; il l'alla voir, et lui demanda quel était son bien; Jeannin, portant sa main à sa tête, et montrant quelques livres sur des tablettes, lui répondit en disant: « Voilà tout mon bien et toute ma fortune. » La suite fit voir qu'il ne s'était pas trompé, et qu'il avait montré un grand trésor. On a de lui des Mémoires et des Négociations si estimables, que le cardinal de Richelieu les lisait sans cesse, et assurait qu'il ne trouvait point de meilleures instructions: elles sont imprimées en 1656, en un vol. in-fol.; chez les Elzévirs, 1659, 2 vol. in-12, et en 1695, 4 vol. in-12. On doit ajouter, à la louange de Jeannin, qu'avant son élévation,

étant chargé par les états de Bourgogne du soin des affaires de la province, et les ordres étant arrivés à Dijon d'y faire, au jour de la Saint-Barthélemi, le massacre des calvinistes, il y résista de toutes ses forces, en disant qu'il n'était pas possible que le roi Charles IX persistât dans une résolution si cruelle. En effet, quelques jours après, arriva un courrier pour défendre les meurtres. Henri IV se reprochait de n'avoir pas fait assez de bien au président Jeannin, et disait assez souvent : «qu'il dorait plusieurs de ses sujets pour cacher leur malice ; mais que, pour le président Jeannin, il en avait toujours dit du bien sans lui en faire.»

JEBB (Samuel), docteur en médecine, né à Nottingham, pratiqua à Strafford avec succès, jusqu'à sa mort, arrivée le 9 mars 1772, dans le Derbyshire, où il s'était retiré, laissant plusieurs enfans. Il a publié la Bibliothèque littéraire, la Vie de Marie, reine d'Écosse, 1725, in-8º; une édition d'Aristide, 1730, 2 vol. in-4º; *Joannes Caius de canibus Britannicis*, 1729, in-8º; *Baconis opus majus*, 1733, in-fol.; *Humphredi Hodii libri duo de Græcis illustribus*, 1742, in-8º.

JEBUS, fils de Chanaan, père des Jébuséens qui bâtirent Jérusalem d'où ils furent chassés par David.

JÉCHONIAS, autrement JOACHIM, roi de Juda, fut associé à la couronne par son père Joachim, et régna seul vers 599 avant J.-C. Nabuchodonosor l'emmena captif à Babylone avec sa famille, après la prise de Jérusalem. Il demeura dans l'humiliation jusqu'en 562 avant J.-C., qu'Evilmerodac, ayant succédé à son père, le mit au premier rang des princes de sa cour. Il est appelé stérile par le prophète Jérémie, parce qu'aucun de ses enfans ne régna après lui à Jérusalem. Sédécias, son oncle, fut mis sur le trône après lui.

JEFFERY (Jean), théologien anglais, né en 1647, eut quelques bénéfices, se maria deux fois, et mourut en 1720. Ses sermons sont imprimés en 1751, 2 vol. in-8º.

JEFFERY DE MONTMOUTH (Arthur), historien anglais du temps de Henri Iᵉʳ, fut élu évêque de Saint-Asaph en 1152. Son histoire se trouve dans *Rerum britannicarum scriptores*, 1587, in-fol. La traduction anglaise a été publiée à Londres, 1718, in-8º.

JEFFREYS (Lord Georges), chancelier d'Angleterre sous le roi Jacques II, auquel il était fort attaché, est devenu odieux aux Anglais par la rigueur des jugemens qu'il avait rendus contre les ennemis de son roi. Il en aurait porté la peine sous le roi Guillaume ; mais il mourut le 18 avril 1689.

JEFFREYS (Georges), fut admis en 1694 au collége de la Trinité à Cambridge, qu'il quitta en 1709 pour devenir secrétaire de l'évêque de Derry, et ensuite des deux derniers ducs de Chandos. Il est mort en 1755, à 77 ans, après avoir publié en 1754 un vol. in-4º de Mélanges en prose et en vers.

JEHU, fils de Josaphat, et 10ᵉ roi d'Israël, fut sacré, par l'ordre de Dieu, par un disciple d'Élisée, 884 avant J.-C. Il tua Joram, roi d'Israël, d'un coup de flèche, et fit mourir Ochozias, roi de Juda, Jésabel, femme d'Achab, ayant appris à Jézrahel l'arrivée de Jéhu, se farda le visage, et mit la tête à la fenêtre ; mais ce prince la fit jeter en bas. Il fit aussi mourir tous les princes de la maison d'Achab et d'Ochozias, et les prêtres de Baal. Il tomba ensuite dans l'idolâtrie. Dieu l'en punit, en faisant ravager ses provinces par Hazaël, roi de Syrie. Il mourut 856 avant J.-C., après un règne de 28 ans. Il ne faut pas le confondre avec le prophète Jéhu, fils d'Hanani, dont il est parlé dans l'Écriture sainte, et que Baaza, roi d'Israël, fit mourir 930 ans avant J.-C.

JENEBELLI (Frédéric), célèbre ingénieur mantouan, se distingua à la défense d'Anvers en 1585, lorsque cette ville était assiégée par les Espagnols. Il était fécond en inventions terribles, et fit périr une multitude prodigieuse d'hommes par ses travaux.

JENISCHIUS (Paul), natif d'Anvers, se rendit habile dans les langues et dans les sciences. Son livre intitulé *Thesaurus animarum* le fit bannir de son pays. Il mourut à Stutgard le 18 décembre 1647, à 89 ans, laissant quatre enfans de dix-neuf qu'il avait eus.

JENKIN (Robert), théologien anglais, né à Minster, dans l'île de Thanet, le 31 janvier 1656, était précenteur de la cathédrale de Chichester à

l'avènement du roi Guillaume, et fut obligé de quitter cette place, parce qu'il refusa de lui prêter serment; cependant il fut élu principal du collége de Saint-Jean en 1711, et professeur de théologie de la Marguerite à Cambridge, poste qu'il a conservé jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1727; il est enterré dans l'église d'Holme, où il a une épitaphe. Il est auteur de l'Examen de l'autorité des conciles généraux, 1688, in-4°; la Certitude de la religion chrétienne, 1708, 2 vol. in-8°; *Defensio sancti Augustini adversùs J. Phereponi animadversiones*, Cambridge, 1707, et Londres, 1728, in-8° : cet ouvrage est contre M. Le Clerc.

JENKINS (Léoline), jurisconsulte anglais, né en 1623, devint assesseur de la cour de chancellerie à Oxford, professeur en droit, et ensuite official de Cantorbéry. Il fut député au congrès de Cologne en 1673, et à celui de Nimègue. Le roi le revêtit ensuite de la qualité de son ministre plénipotentiaire à la Haie. De retour en Angleterre, il s'opposa de tout son pouvoir au bill d'exclusion du duc d'Yorck, fut revêtu de la charge de secrétaire d'état en 1680, et mourut le 1er septembre 1685; il est enterré dans la chapelle du collége de Jésus à Oxford. On a publié ses *Négociations*, 1724, 2 vol. in-fol.

JENNENS (Charles), gentilhomme riche de la province de Leicester, reçut le surnom de *Soliman le magnifique*, par le nombre de ses domestiques, la beauté de ses équipages, la somptuosité de sa table. Quoi qu'il fût non-conformiste, il ne s'est point occupé de ses opinions, mais des *Oratorio* qu'Handel a mis en musique, particulièrement celui intitulé *Le messie*. Il voulait publier une belle édition de Shakespeare, pièce à pièce. Il en avait déjà paru quatre lorsqu'il est mort le 20 novembre 1773. La cinquième a paru après sa mort : ces pièces sont *Le Roi Lear*, *Hamlet*, *Othello*, *Macbet*, *Jules-César*.

JENSON (Nicolas), célèbre imprimeur français, alla s'établir à Venise, où il jeta les fondemens de l'imprimerie de cette ville, et donna pour premier ouvrage un livre italien sous le titre latin de *Decor puellarum*, Venise, 1461, in-4°, fort rare, de 235 pag., que l'on croit être de 1471, et s'y acquit une grande réputation jusqu'en 1482, qu'on ne voit plus d'éditions de lui. *Voy.* Janson.

JEPHTÉ, neuvième juge des Hébreux, succéda en cette charge à Jaïr. Il marcha contre les Ammonites vers 1188 avant J.-C., et fit vœu, s'il remportait la victoire, de sacrifier la première chose qu'il rencontrerait en retournant chez lui. Il défit les Ammonites; et lorsqu'il s'en retournait, sa fille unique, que Philon appelle Seïla, alla au devant de lui transportée de joie. Jephté au désespoir lui déclara son vœu téméraire, et la sacrifia deux mois après, selon l'opinion la plus probable. Il fit un grand carnage de la tribu d'Ephraïm, et mourut vers 1181 avant J.-C., après avoir gouverné les Israélites pendant six ans.

JEREMIE, prophète de famille sacerdotale, fils du prêtre Helcia, était natif d'Anathoth, proche de Jérusalem. Il fut sanctifié dès le sein de sa mère, et commença à prophétiser sous le règne de Josias, 629 ans avant J.-C. Les malheurs qu'il prédisait aux Juifs les irritèrent tellement qu'ils le jetèrent dans une fosse remplie de boue. Il y aurait péri, si l'Ethiopien Abdemelech, ministre du roi Sédécias, ne l'en eût fait retirer. Jérusalem ayant été prise par les Babyloniens, 606 avant J.-C., comme Jérémie l'avait prédit, Nabuzardan, général de Nabuchodonosor, laissa le choix au prophète, ou d'aller à Babylone, ou de rester en Judée. Jérémie choisit ce dernier parti; mais les Juifs, ayant tué leur gouverneur Godolias, s'enfuirent en Egypte. Jérémie les y suivit et leur reprocha leur idolâtrie avec son zèle ordinaire; ils en furent si irrités qu'on dit qu'ils le lapidèrent dans la ville de Taphné, 590 avant J.-C. Il nous reste de lui des Prophéties et des Lamentations en hébreu, dont le style est majestueux et les expressions fortes et sublimes. Il y a à Venise une église dédiée sous son nom. On y célèbre sa fête avec beaucoup de pompe et de magnificence. *Voy.* Baruch.

JEREMIE II, métropolitain de Larisse, fut élevé sur la chaire patriarcale de Constantinople à l'âge de 36 ans. Les luthériens lui présentèrent la confession d'Augsbourg, dans l'espérance de la lui faire approuver; mais il la

combattit de vive voix et par écrit. Il ne paraissait pas même éloigné de réunir l'Eglise grecque à la romaine, et avait adopté la réformation du calendrier de Grégoire XIII. Ses envieux en prirent occasion de l'accuser de correspondance avec le pape, et de le faire exiler en 1585. On a imprimé sa correspondance avec les luthériens, en grec et en latin, à Wirtemberg, 1584, in-fol. Un catholique l'avait déjà publiée en latin en 1581.

JEROBOAM Ier, natif de Savéda et fils de Nabath de la tribu d'Ephraïm, plut tellement à Salomon que ce prince lui donna l'intendance des tribus d'Ephraïm et de Manassés. Le prophète Abias lui prédit qu'il régnerait sur dix tribus. Salomon, pour empêcher l'effet de cette prédiction, voulut faire mourir Jéroboam; mais il s'enfuit vers Sésac, roi d'Egypte. Après la mort de Salomon, Jéroboam se présenta à Roboam, avec le peuple d'Israël, pour être déchargé des impôts excessifs; et n'ayant pu rien obtenir, ils se déclarèrent pour Jéroboam, et le prirent pour leur roi. C'est ainsi que se fit la division des royaumes de Juda et d'Israël. Jéroboam, pour retenir ses sujets sous son obéissance, leur fit adorer deux veaux d'or, l'un à Béthel, et l'autre à Dan, 974 avant J.-C. Peu de temps après un prophète, s'approchant d'un de ces autels, prédit qu'un fils de la race de David égorgerait sur cet autel tous les prêtres qui y offriraient de l'encens; et pour marquer qu'il disait vrai, l'autel se fendit en deux à l'instant. Cette prophétie fut accomplie par Josias, 250 ans après. Jéroboam, qui était présent, étendit la main pour ordonner à un de ses officiers d'arrêter le prophète; mais elle se sécha aussitôt. Il obtint néanmoins sa guérison; ce qui ne le rendit pas meilleur. Il mourut dans ses impiétés, 954 avant J.-C., après un règne d'environ 22 ans. Nadab, son fils, lui succéda.

JEROBOAM II, roi d'Israël, fut associé par son père Joas, et régna seul, 826 ans avant J.-C. C'était un prince vaillant et heureux. Il défit les Syriens, reprit sur eux ce qu'ils avaient conquis, et leur enleva Damas et Hamath. Il mourut idolâtre 784 ans avant J.-C., après un règne de 41 ans. Zacharie, son fils, lui succéda.

JEROME (Saint), célèbre docteur de l'église, et le plus érudit de tous les pères latins, était fils d'Eusèbe, et naquit à Stridon, ville de l'ancienne Pannonie, vers 340. Il fit ses études à Rome, où il eut pour maître le savant grammairien Donat. Après avoir reçu le baptême, il vint dans les Gaules; il y transcrivit le livre des Synodes de saint Hilaire de Poitiers. Il alla ensuite à Aquilée, où il fit amitié avec Héliodore, qui l'engagea à voyager dans la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce. Saint Jérôme se retira vers 372 dans le désert de Syrie. Les orthodoxes du parti de Mélèce le persécutèrent comme Sabellien, parce qu'il se servait du mot d'*hypostase*, que le concile de Rome avait employé en 369. Cela l'obligea d'aller à Jérusalem, où il s'appliqua à l'étude de la langue hébraïque, afin d'acquérir une connaissance plus parfaite de l'Écriture sainte. Saint Jérôme consentit vers ce même temps d'être ordonné prêtre par Paulin d'Antioche, mais à condition qu'il ne serait attaché à aucune église. On dit qu'il eut un si grand respect pour le sacrifice de l'autel, qu'il ne voulut jamais l'offrir; mais cela n'a aucune vraisemblance. Il alla à Constantinople en 381, pour entendre saint Grégoire de Naziance, et retourna à Rome l'année suivante, où il fut secrétaire du pape Damase. Il instruisit alors un grand nombre de dames romaines dans la piété et dans les sciences, dont les plus illustres sont les saintes Marcelle, Albine, Léa, Asile, Paule, Blesille et Eustochie. Ces liaisons l'exposèrent aux calomnies de ceux dont il reprenait avec zèle les déréglemens; et le pape Sirice, qui avait succédé à Damase, n'ayant pas pour saint Jérôme toute l'estime que sa doctrine et sa vertu méritaient, ce saint docteur sortit de Rome, et s'en retourna dans le monastère de Bethléem, où il écrivit contre les hérétiques, surtout contre Vigilance et Jovinien. Il se brouilla avec Jean de Jérusalem et avec Rufin, au sujet des origénistes; écrivit le premier contre Pélage, et mourut le 30 septembre 420, âgé d'environ 80 ans. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres, celle de dom Martianay, Paris, 1693 à 1706, 5 vol. in-fol., et celle de MM. Vallarsi, Vérone, 1734, 11 vol. in-fol. Cette der-

nière n'a pas fait de tort à la précédente. Les principaux ouvrages de saint Jérôme sont 1° une Version latine de l'Ecriture sainte, qui a été adoptée par l'église, sous le nom de Vulgate, excepté la Version des Psaumes, qui a été retenue presque en entier de l'ancienne version; 2° des Commentaires sur plusieurs livres sacrés; 3° des Traités polémiques contre les hérétiques Montan, Helvidins, Jovinien, Vigilance et Pélage; 4° Plusieurs lettres; 5° un Traité de la vie et des écrits des auteurs ecclésiastiques qui avaient fleuri avant lui; 6° Histoire des pères des déserts, Anvers, 1628, in-fol.; 7° un Martyrologe qui lui est attribué, Lucques, 1668, in-fol. On a traduit ses Lettres, 3 vol. in-8°, 1713. Saint Jérôme savait le grec et l'hébreu. Son style est vif, plein de feu, et quelquefois de noblesse. *Voy.* MARTIANAY, GEOFFRIN.

JÉROME DE PRAGUE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut disciple de Jean Hus, et enseigna avec zèle sa doctrine, ce qui le fit mettre en prison au concile de Constance, où il fit abjuration de ses erreurs le 23 septembre 1415. Il s'enfuit ensuite, et continua d'enseigner ses erreurs; mais ayant été repris, il fut conduit à Constance, et brûlé comme un relaps, le samedi 30 mai 1416. *Voy.* HUS.

JERUSALEM, ville sanctifiée par la présence de J.-C. pendant sa vie mortelle, a toujours été un objet de vénération pour les chrétiens. Les Sarrasins l'ayant enlevée aux empereurs grecs avec toute la Judée, les chrétiens d'Occident envoyèrent des troupes pour la conquérir.

* Godefroi de Boulogne ou de Bouillon en fut déclaré roi en 1099, et mourut en 1100
Baudouin Ier son frère. 1118
Baudouin II, cousin. 1131
Mélisende, fille, épousa le comte d'Anjou. . . . .
* Foulques V, et Ier roi de Jérusalem 1141
Baudouin III, fils. 1163
* Amauri, frère. 1173
Baudouin IV, fils. 1185
Sibylle, sœur, qui épousa Guillaume de Montferrat, dont elle eut:
Baudouin V, mort en 1185
Elle épousa en secondes noces
* Guy de Lusignan 1194
Isabeau, sœur de Sibylle, épousa en troisièmes noces Henri II de Champagne, qui fut reconnu roi de Jérusalem 1197
Elle épousa en quatrièmes noces
* Amauri de Lusignan, frère de Guy, qui fut aussi reconnu roi de Jérusalem 1205
Enfin Marie, fille d'Isabeau et de son second mari Conrad, marquis de Montferrat, devint reine de Jérusalem, à la mort de sa mère, en 1205
Elle épousa . . . .
* Jean de Brienne, qui fut roi titulaire de Jérusalem, et empereur de Constantinople, et mourut à Paris en 1237
Il laissa une fille, Iolande, qui transporta ses droits sur le royaume de Jérusalem à l'empereur Frédéric II, qui en prit le titre, et qui le perdit à la mort de son petit-fils Conradin; mais Charles d'Anjou, roi de Sicile, l'unit au titre de son royaume; il en acheta le droit de Marie d'Antioche, petite-fille d'Isabeau et de son mari Henri.

Voy. les mêmes historiens qu'au royaume de Chypre.

JESUA LEVITE, savant rabbin espagnol du 15e siècle, est auteur de l'ouvrage intitulé *Halichot Glam*, c'est-à-dire *Les voix de l'éternité*. Ce livre est très-utile pour l'intelligence du Talmud. Il a été traduit en latin par Constantin l'Empereur, et Bashuysen en a donné une bonne édition à Hanovre en 1714, in-4°, en hébreu et en latin.

JESUATES. *Voy.* JEAN COLOMBIN.

JESUITES. *Voy.* AQUAVIVA, IGNACE, LAINEZ, STANDONHC.

JESUITESSES. *Voy.* MAGNY.

JESUS, fils de Sirach, composa, vers 234 ans avant J.-C., le livre de l'*Ecclésiastique*, que les Grecs nomment Πανάρετος, c'est-à-dire *rempli de toute vertu*. Ils le citent aussi sous le nom de *Sagesse de Jésus, fils de Sirach*. Son petit-fils, de même nom que lui, et aussi natif de Jérusalem, le traduisit d'hébreu en grec, vers 121 avant J.-C. Nous avons cette version grecque, mais le texte hébreu est perdu.

JESUS-CHRIST, le sauveur du

monde, fils de Dieu, et Dieu lui-même, le Messie prédit par les prophètes, et le médiateur entre Dieu et les hommes, fut conçu par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la vierge Marie, épouse de Joseph, de la race de David, et naquit à Bethléem le 25 décembre de l'an du monde 4004, selon la plus commune opinion. Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, la vie aux morts, et confirma la divinité de sa mission par une infinité de miracles éclatans, qu'il opéra en public. Mais tout ce que les prophètes avaient prédit arriva : les Juifs ne voulurent point le reconnaître ; ils le condamnèrent injustement à la mort, et ils l'attachèrent à une croix sur le Calvaire, entre deux voleurs, le vendredi 3 avril de l'an 36 de l'Ere vulgaire, vers les neuf heures du matin. J.-C. expira sur cette croix pour le salut du genre humain, vers les trois heures du soir. Sa mort fut accompagnée de plusieurs prodiges. Il ressuscita le troisième jour, comme il l'avait prédit, et se fit voir à ses apôtres, et dans une assemblée de plus de 500 de ses disciples, dont la plupart étaient encore en vie, lorsque saint Paul écrivit aux Corinthiens. J.-C. but et mangea plusieurs fois avec eux après sa résurrection ; il les instruisit de toutes les vérités nécessaires au salut, leur ordonna de prêcher son Evangile par toute la terre, et monta au Ciel en leur présence, 40 jours après sa résurrection. Ses disciples reçurent la grâce et les dons du Saint-Esprit 10 jours après. Ils annoncèrent aussitôt la doctrine et la résurrection de J.-C., et ils la confirmèrent par de nouveaux miracles. Ils souffrirent les plus cruelles persécutions, et scellèrent de leur sang les vérités qu'ils prêchaient. C'est ainsi que la religion chrétienne s'établit dans tout l'univers par les persécutions, les souffrances et la mort même : ce qui prouve incontestablement sa divinité ; car les apôtres et les disciples de J.-C. ne pouvaient ignorer s'il faisait des miracles et s'ils en faisaient eux-mêmes, ni s'ils avaient bu, mangé, et conversé avec lui pendant 40 jours après sa résurrection : et puisqu'ils ont souffert les persécutions les plus horribles, et la mort même, pour attester ces faits, il suit nécessairement qu'ils sont véritables ; car il est impossible qu'un grand nombre de personnes souffrent volontairement la mort pour attester des faits qu'ils sauraient certainement être faux. La nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans un plus long détail sur les actions et les miracles de J.-C., ni sur les preuves qui démontrent la vérité de la religion chrétienne. Tous les fidèles doivent être instruits de l'Evangile, et les théologiens ont publié d'excellens traités sur la vérité et la divinité de la religion de J.-C.

JETRO, beau-père de Moïse, et prêtre dans le pays de Madian, vers 1530 avant J.-C., reçut Moïse chez lui lorsqu'il fuyait la colère de Pharaon, et lui donna sa fille en mariage. Moïse ayant délivré les Israélites, Jethro vint au-devant de lui, lui amena sa femme et ses enfans, et lui donna plusieurs conseils pour le gouvernement.

JEUNE (Jean Le), célèbre prédicateur missionnaire, et l'un de ces hommes apostoliques et extraordinaires que la Providence suscite pour le salut des fidèles, naquit à Poligni en Franche-Comté en 1592, d'une famille noble et ancienne. Son père était conseiller au parlement de Dole, et Geneviève Collart, sa mère, était aussi de condition. Elle donna à tous ses enfans une éducation sainte, et leur inspira les sentimens les plus purs et les plus tendres de la religion. Elle leur faisait lire sans cesse les Œuvres de Louis de Grenade, et les obligeait de laver leurs mains avant de les toucher, marquant par cette pureté extérieure la disposition intérieure qu'elle voulait qu'ils eussent pour profiter d'une doctrine si sainte. Le cardinal de Bérulle étant allé à Dole pour la visite des carmélites, le père Le Jeune se mit sous sa conduite, et renonça à un canonicat d'Arbois, pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Il y fut reçu en 1614. Le cardinal de Bérulle en conçut une si grande espérance, qu'il voulut lui faire un habit de sa propre main, et lui servit d'infirmier dans une maladie contagieuse ; il le recommanda très-particulièrement à sa congrégation avant que de mourir, et prédit que Dieu se servirait du père Le Jeune pour de grandes choses dans son église. Le pieux fondateur ne se trompa point.

Le père Le Jeune se consacra aux missions, et fit pendant soixante ans, par son zèle et par ses travaux apostoliques, des biens infinis et des conversions sans nombre dans toute la France. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite le Père aveugle. Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif et impétueux; il répandait au contraire un air de gaîté dans la conversation. Ayant perdu par une fluxion un de ses yeux, ce qui le rendait difforme, au lieu qn'auparavant il avait les yeux presque aussi beaux que s'il en eût eu l'usage, il dit en riant à ses amis: « Les borgnes deviennent ordinairement aveugles; pour moi, au contraire, d'aveugle je suis devenu borgne.» Le père Le Jeune eut d'autres infirmités et de grandes maladies à cause de ses extrêmes austérités. Il fut deux fois taillé de la pierre; on ne le vit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avaient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. M. de la Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans son diocèse. Le père Le Jeune y passa presque toute sa vie et y établit des Dames de la Charité dans toutes les villes. Il recommandait à ses coopérateurs dans les missions de faire au peuple, après leurs sermons, un abrégé de la doctrine chrétienne. « Hélas! leur disait-il, si l'on ne connait pas Jésus-Christ, notre seul et unique médiateur, on est perdu! Faites-le donc bien connaitre, aimer et servir.» Son humilité était admirable. Les grands seigneurs de la cour, étant arrivés à Rouen à la fin d'un carême qu'il avait prêché à la place du père Senault, le prièrent de leur prêcher son plus beau sermon que toute la ville de Rouen avait admiré; mais il se contenta de leur faire une instruction familière touchant les devoirs des grands, et l'obligation qu'ils ont de veiller sur leurs familles et sur leurs domestiques. Le père Le Jeune conduisait les pécheurs selon les règles les plus saines de la morale et de la discipline ecclésiastique; ce qui faisait que leurs conversions étaient solides et persévérantes. Sa réputation était si grande, qu'on venait quelquefois de cent lieues pour se mettre sous sa conduite. Il savait très-bien la théologie et les dogmes de la religion, et ne pouvait souffrir qu'on détournât aucune parole de l'Écriture sainte en un sens profane ou peu convenable à la majesté de nos mystères. Dans sa dernière maladie, qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombez. On lui avait permis de dire la messe quoiqu'il fût aveugle, mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à 80 ans. Après sa mort il y eut autour de son corps un si grand concours, que l'on fut obligé d'appuyer le plancher de la salle dans laquelle il était exposé crainte d'accident. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont dix gros volumes d'excellens Sermons, dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688, in-8°; ils sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire, et qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes inusités et de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de sentimens et d'instructions.

JEWEL (Jean), savant écrivain anglais du 16e siècle, se fit protestant sur la fin du règne de Henri VIII, et fut exclu du collége d'Oxford du temps de la reine Marie. Après la mort de cette princesse il quitta l'Italie où il s'était enfui et retourna en Angleterre. On lui donna alors l'évêché de Salisbury. Il est mort le 23 septembre 1571. Entre ses ouvrages, qui sont nombreux, on distingue *Apologia Ecclesiæ anglicanæ*, Genève, 1585, in-fol.; *Defensio apologiæ, etc., latinè versa*, par Th. Bruddock, 1600, in-fol.

JEZABEL, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens, épousa Achab, roi d'Israël, et l'entraîna dans l'idolâtrie: elle fit prendre la fuite au prophète Élie, et fut cause du meurtre de Naboth, vers 898 avant J.-C.; mais ses impiétés ne demeurèrent pas impunies, car Jéhu, étant allé à Jézirahel, la fit jeter par la fenêtre. Son corps fut mangé par les chiens, excepté la tête et l'extrémité des mains et des pieds, vers 884 de J.-C.

JOAB, général des armées de David, et fils de Sarvia, sœur de ce prince, défit les Syriens et les autres ennemis de David en plusieurs rencontres, et s'empara de la citadelle de Sion, sur les Jébuséens, qui la croyaient tellement imprénable qu'ils mirent des aveugles et des boiteux sur les murailles pour les garder. Joab se signala dans toutes les guerres que David eut à soutenir. Mais il se déshonora en assassinant Abner et Amasa. Il réconcilia Absalon avec David, et ne laissa pas de tuer ce prince rebelle dans une bataille, vers 1023 avant J.-C., contre l'ordre du roi. Il prit dans la suite le parti d'Adonias, et fut mis à mort par ordre de Salomon, 1014 ans avant J-C.

JOACHAS, roi d'Israël, succéda à son père Jéhu, 856 ans avant J.-C. Il fut défait par Hazaël et Benadad, rois de Syrie, qui firent un grand carnage de ses troupes. Joachas, dans cet état déplorable, eut recours à Dieu; ses prières furent exaucées, et il régna avec beaucoup de bonheur jusqu'à sa mort, arrivée en 851 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec Joachas, appelé aussi Sellum, fils de Josias, roi de Juda, qui s'empara du trône contre le droit d'Eliacim son aîné, 610 ans avant J.-C., et fut défait par Néchao, qui l'emmena prisonnier en Egypte, où il mourut de chagrin.

JOACHIM, ou JOAKIM, fils de Josias et frère de Joachas, fut établi roi de Juda par Néchao, roi d'Egypte, 610 ans avant J.-C. Il déchira et brûla les livres de Jérémie, et traita avec cruauté le prophète Urie. Il fut détrôné par Nabuchodonosor, et mis à mort par les Chaldéens, qui jetèrent son corps hors de Jérusalem, et le laissèrent sans sépulture, vers 599 avant J.-C. *Voy*. JECHONIAS.

JOACHIM (SAINT), selon une pieuse tradition, époux de sainte Anne et père de la sainte Vierge. On ne sait rien de sa vie, et l'Ecriture sainte ne fait aucune mention de saint Joachim. Le seul livre ancien qui en parle est traité d'apocryphe par saint Augustin.

JOACHIM II, électeur de Brandebourg, succéda à son père Joachim, l'an 1532. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539, pour avoir occasion de réunir à la Marche les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebuse; il n'entra point dans la ligue de Smalcalde, et préserva son pays des guerres de religion qui désolèrent l'Allemagne. Il mourut en 1571, accusé de prodigalité, et d'avoir le faible de croire à l'astrologie.

JOACHIM, célèbre abbé et fondateur de l'ordre de Flore, au 12e siècle, natif du bourg de Celico, près de Cosenza, voyagea dans la Terre-Sainte, et passa un carême entier sur le Thabor, avec une piété et une ferveur admirable. De retour en Calabre il prit l'habit de Cîteaux dans le monastère de Corazzo, dont il fut prieur et abbé. Joachim quitta son abbaye avec la permission du pape Luce III, vers 1183, et alla demeurer à Flore, où il fonda une célèbre abbaye dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères qu'il gouverna avec sagesse, et auxquels il donna des constitutions qui furent approuvées par le pape Célestin III. L'abbé Joachim fit fleurir dans son ordre la piété et la régularité, et mourut le 3 mars 1202, à 72 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages, Venise, 1516, in-fol., et des prophéties, dont quelques propositions furent condamnées dans la suite au concile général de Latran, en 1215, et au concile d'Arles, en 1260. Dom Gervaise, ancien abbé de la Trape, a écrit sa vie, 1745, 2 volumes in-12.

JOACHIM (GEORGES), surnommé Rhætius, parce qu'il était de la Valteline, appelée en latin Rhætia, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Dès qu'il fut instruit de la nouvelle hypothèse de Copernic, il l'alla voir, et embrassa son système. Ce fut lui qui, après la mort de Copernic, publia ses ouvrages. Il mourut en 1576, à 62 ans. On a de lui des Ephémérides, selon les principes de Copernic, et plusieurs autres ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie.

JOAPHAR ou ABOUGIAFAR, arabe, que quelques-uns croient être le même qu'Avicenne, est auteur du roman de *Haï*, fils de Jockdhan, que l'auteur suppose né de la terre, fécondée par la seule chaleur du soleil, dans une île déserte. Parvenu à l'âge de raisonner, les réflexions qu'il fit sur lui-

même, sur le spectacle de la nature, et sur ce qui l'environnait, lui donna la connaissance de lui-même et de Dieu. Il apprit à distinguer le bien d'avec le mal, connut qu'il fallait chercher l'un et éviter l'autre. Il ne fit pas moins de progrès dans les sciences exactes, comme la géométrie, l'astronomie, la physique, et généralement toutes les sciences qui peuvent s'acquérir; de sorte que, lorsqu'une suite d'aventures singulières eut fait aborder dans son île des hommes et des femmes, Haï fut surpris, mais se trouva capable de se conduire, d'exprimer et de régler ses passions parmi eux. Ce roman a été traduit en latin par Edouard Pocoke le fils, qui l'a fait imprimer avec l'arabe à côté, à Oxford, 1671, in-4°, sous le titre de *Philosophus autodidactos*, ou le *Philosophe sans études*.

JOAS, roi de Juda, était fils d'Ochosias. Athalie, mère d'Ochosias, s'étant saisie du gouvernement, fit égorger tous les princes du sang royal. Joas, au berceau, échappa seul à la fureur de cette princesse, et fut sauvé par Josabeth, sœur d'Ochosias et femme du grand-prêtre Joïada. Ce pontife mit sur le trône le jeune prince, 878 ans avant J.-C., à l'âge de 7 ans, et fit mourir Athalie. Joas gouverna avec sagesse tandis qu'il suivit les conseils de Joïada; mais après la mort de ce grand pontife il se laissa séduire par les flatteries de ses courtisans, adora les idoles, et attira sur lui et sur son royaume la colère de Dieu. Il eut même l'ingratitude de faire mourir Zacharie, fils de Joïada; mais ses crimes ne demeurèrent pas impunis: il fut défait et traité honteusement par les Syriens, et assassiné dans son lit par ses propres sujets, 839 ans avant J.-C.

JOAS, roi d'Israël, succéda à son père Joachas, et gagna trois batailles sur les Syriens, comme le prophète Elisée le lui avait prédit. Il défit aussi Amasias, roi de Juda, et mourut à Samarie, 826 ans avant J.-C., laissant son fils Jéroboam II pour lui succéder.

JOATHAM, roi de Juda, succéda à son père Osias, 758 ans avant J.-C. Il embellit Jérusalem, orna le temple et fit fleurir la religion et la justice dans son royaume. Il vainquit les Ammonites, auxquels il imposa un tribut, et mourut chéri de Dieu, aimé des peuples et redouté de ses ennemis, 742 ans avant J.-C., après un règne de 16 ans.

JOATHAN, le plus jeune des fils de Gédéon. *Voy.* ABIMELECH.

JOB, célèbre patriarche, qui est donné pour le modèle de la patience dans l'épître canonique de saint Jacques, naquit dans le pays de Hus, entre l'Idumée et l'Arabie, vers 1700 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Jobab, arrière-petit fils d'Esaü, dont il est parlé dans la Genèse, chapitre 36. Job était juste, droit et craignant Dieu; il élevait ses enfans dans la vertu, et offrait souvent des sacrifices pour les fautes secrètes qu'ils auraient pu commettre. Pour éprouver ce saint homme, Dieu permit que tous ses biens lui fussent enlevés, et que ses enfans fussent écrasés sous les ruines d'une maison, tandis qu'ils étaient à table. Job, à ces tristes nouvelles, se prosterna en terre, et dit ces belles paroles, qui depuis ont pénétré le cœur de tous les gens de bien : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; ce qui a plu au Seigneur a été fait: que son nom soit béni. » Le saint homme fut ensuite frappé d'un ulcère affreux, qui lui couvrait tout le corps, et se vit réduit à s'asseoir sur le fumier, et à racler avec un têt la pourriture et les vers qui sortaient de ses plaies. Sa femme, jugeant alors que sa piété était vaine, l'excita par ses discours au blasphème et au désespoir : Job, pour la faire taire, se contenta de lui dire : « Vous avez parlé comme une femme insensée; puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? » Trois de ses amis, qui allèrent le visiter, l'insultèrent au lieu de le consoler, et s'efforcèrent de lui prouver qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes, puisque Dieu le châtiait si sévèrement. Mais le Seigneur prit enfin la défense de son serviteur, et rendit à Job ses enfans, une parfaite santé, et plus de biens et de richesses que Dieu ne lui en avait ôté. Il mourut vers 1500 avant J.-C., à 211 ans. Nous avons sous son nom un Livre canonique en hébreu, qui est un chef-d'œuvre : le style en est sublime et poétique; les expressions nobles et hardies; les pensées vives, belles, grandes et ingénieuses. Quel-

ques écrivains ont prétendu que le livre de Job avait été composé par Moïse ou par quelque autre auteur plus récent ; mais il parait constant que le livre de Job est beaucoup plus ancien ; car les hommes ont adoré le soleil, la lune et les étoiles, avant que d'adorer des statues, d'où il suit que l'idolâtrie céleste est antérieure à l'idolâtrie terrestre : or, dans le livre de Job, il n'est jamais fait mention que de l'idolâtrie céleste, au lieu qu'il est parlé de l'idolâtrie terrestre dans les livres de Moïse ; il semble donc que le livre de Job est plus ancien que les livres de Moïse. D'ailleurs, si le livre de Job avait été composé par Moïse ou par des auteurs plus récens, pourquoi, lorsqu'il s'agit des prodiges et des merveilles de Dieu dans ce livre, ne parle-t-on jamais des plaies de l'Égypte, du passage de la mer Rouge et de tous ces miracles opérés du temps de Moïse? Tous les livres canoniques postérieurs à Moïse rappellent sans cesse le souvenir de ces faits divins et surprenans : il semble donc que l'auteur du livre de Job n'en avait aucune connaissance, puisqu'il n'en parle jamais, quoiqu'il en ait souvent l'occasion ; d'où il suit qu'il est plus ancien que Moïse. Ajoutez que les amis de Job lui disent dans ce livre que leurs ancêtres ont si bien gouverné l'Arabie, qu'aucun étranger n'a jamais pu y pénétrer ni s'en rendre le maître ; ce qui prouve encore l'antiquité du livre de Job. On pourrait apporter plusieurs autres raisons qui paraissent démontrer que le livre de Job est antérieur à Moïse; mais elles demanderaient un détail dans lequel la matière de ce dictionnaire ne permet pas d'entrer. Les savans disputent beaucoup pour savoir si la maladie de Job était la lèpre, et font sur ce livre un grand nombre de questions plus curieuses qu'utiles.

JOBERT (Louis), pieux et savant jésuite, natif de Paris, régenta les humanités dans son ordre, et se distingua dans la prédication. Il mourut à Paris le 30 octobre 1719, à 72 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, et un traité intitulé *La Science des médailles*, qui est estimé. La meilleure édition de ce traité est celle de Paris, en 1739, 2 vol. in-12, donnée par M. de la Bastie, mort en 1742.

JOCASTE, fille de Créon, roi de Thèbes et femme de Laïus. *Voyez* OEdipe.

JOCONDE ou JUCONDE (Jean), célèbre dominicain, natif de Vérone, s'acquit une grande réputation au 16e siècle par sa capacité dans les sciences, dans les arts, et dans la connaissance des antiquités et de l'architecture. Joconde apprit à Budée l'architecture, fit bâtir à Paris le pont Notre-Dame et le Petit-Pont, à Vérone un pont sur l'Adige ; continua Saint-Pierre de Rome, après le Bramante; et mourut très-âgé, vers 1530. On a de lui des éditions de César, de Vitruve et de Frontin, et d'autres ouvrages. Ce fut par son moyen qu'on trouva dans une bibliothèque de Paris la plupart des épîtres de Pline, qu'Alde Manuce imprima. Dès avant l'an 1500, il avait quitté l'habit de son ordre, et vivait en prêtre séculier.

JODDIN (Jean), genevois, et habile horloger, établi à Saint-Germain-en-Laye, où il est mort le 6 mars 1761, a donné un *Traité des échappemens à repos et à recul*, 1754, in-12, et l'*Examen des observations de M. de la Lande*, 1755, in-12.

JODELET. *Voy.* Joffrin.

JODELLE (Étienne), fameux poète français, natif de Paris, d'une famille noble, étoit seigneur de Lymodin. Il fut aimé et estimé de Henri II et de Charles IX. Uniquement livré à la poésie et à la volupté, il ne sut pas profiter de la protection de ces princes, et vécut dans la pauvreté. Ce fut un de nos premiers poètes tragiques; mais il abusa de sa facilité surprenante à faire des vers ; et quoique ses poésies françaises aient été fort estimées de son temps, il faut avoir aujourd'hui beaucoup de patience pour les lire. Il n'en est pas de même de ses poésies latines : le style en est plus pur, plus coulant et de meilleur goût. Jodelle s'était rendu habile dans les langues grecque et latine ; il avait du goût pour les arts, et l'on assure qu'il entendait bien l'architecture, la peinture et la sculpture. Il fut l'un des poètes de la Pleïade imaginée par Ronsard, et il est regardé comme l'inventeur des vers rapportés. Il mourut fort pauvre au mois de juillet 1573, à 41 ans. Le recueil de ses poésies fut imprimé à Paris en 1574, in-4°, et à

Lyon en 1597, in-12 : on y trouve deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon*; *Eugène*, comédie ; des sonnets, des chansons, des odes, des élégies, etc. Le cardinal du Perron estimait si peu les poésies de ce poète, qu'il avait coutume de dire que Jodelle ne faisait que des vers de *pois pilés*. Théodore-Agrippa d'Aubigné dit de ce poète :

Jodelle est mort de pauvreté.
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France :
O Dieu quel trait de cruauté!
Le ciel avait mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain ;
La France lui nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

JOEL, fils de Phatuel, et le second des douze petits prophètes, a prédit, vers 789 avant J.-C., la captivité de Babylone, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et le jugement dernier. Sa prophétie est en hébreu, et ne contient que trois chapitres : le style en est véhément, expressif et figuré.

JOFFRIN (Julien), acteur de la troupe du Marais, passa en 1634 à l'Hôtel de Bourgogne. Il mourut en 1660. C'est lui qui jouait les rôles de Jodelet, que Scarron a tant fait valoir.

JOHNSON (Benjamin), l'un des plus célèbres poètes dramatiques anglais du 17e siècle, était fils d'un maçon de Westminster. Il étudia sous le savant Cambden, et fut ensuite reçu dans le collége de Saint-Jean à Cambridge ; mais n'ayant pas de quoi s'y entretenir, il se vit obligé de retourner chez sa mère, qui s'était remariée à un maçon. Johnson travailla au même métier avec son beau-père, et tandis qu'il tenait la truelle à la main, il avait un livre dans sa poche. Quelques personnes ayant remarqué son esprit et ses talens, lui donnèrent de quoi continuer ses études. Il devint le plus judicieux, le plus savant et le plus exact poète comique de sa nation ; mais ses tragédies ne furent pas aussi estimées que ses comédies. Il mourut en 1637, et fut enterré dans d'abbaye de Westminster, avec cette seule inscription sur son tombeau : *O rare ben Johnson !* ses ouvrages ont 6 vol. in-8o, Londres, 1716.

JOHNSON (Astrée ou Aphara), *Voy.* Behn.

JOHNSON (Thomas), habile littérateur anglais, mort vers 1730, a donné des notes sur quelques tragédies de Sophocle.

JOHNSON (Jean), curé anglais, était né le 30 décembre 1662 ; les supérieurs ecclésiastiques estimaient beaucoup ses talens. Il est mort le 15 décembre 1725. Une seule fille lui a survécu. Ses ouvrages sont une Paraphrase sur les psaumes, 1706 ; le Manuel des ecclésiastiques, 1708 et 1709, 2 parties ; l'Oblation propitiatoire de l'Eucharistie, 1710 ; le Sacrifice non sanglant, 1714 et 1717, 2 parties ; Recueil de lois ecclésiastiques, 1720, 2 vol. in-8o ; des Discours publiés depuis sa mort, en 1728.

JOHNSON (Samuel), curé de Corringham. Il se lia avec milord Russel, pour faire valoir le bill d'exclusion contre Jacques II ; mais, après l'exécution de ce lord, Johnson fut mis en prison pour avoir fait paraître à ce sujet *Julien l'Apostat*, en 1682 et 1683, et un autre écrit adressé aux soldats. Il fut mis au pilori, fouetté depuis Newgate jusqu'à Tyburn, et condamné à 500 marcs d'amende. L'impossibilité de les payer le fit rester en prison jusqu'à l'avénement du roi Guillaume, qui fit révoquer la sentence, et lui donna 1000 livres sterling et 300 livres sterling de rente, pour lui et pour son fils, mais ne l'avança pas dans l'état ecclésiastique. Tous les ouvrages qu'il a faits contre le roi Jacques ont été réunis en un vol. in-fol., 1710, et la seconde édition en 1713. Des zélés pour le roi Jacques voulurent l'assassiner chez lui en 1692 ; mais, après l'avoir fort maltraité, ils le laissèrent, et il guérit de ses blessures. Il est mort en mai 1703.

JOHNSON (Samuel), savant anglais qui joignait à une érudition immense un tact fin, un goût sûr, un esprit délicat, était fils d'un libraire de Lichtfield, où il naquit au mois de septembre 1709. Il est mort le 13 décembre 1784, regretté des Anglais. On a de lui un *Voyage aux Hébrides*, un Dictionnaire ; *le Rôdeur*, *le Paresseux*, ouvrages dans le goût du *Spectateur* ; une édition de Shakespeare, fort estimée ; une collection des meilleurs poètes anglais, avec leur vie. M. Boulard, notaire à Paris, qui a donné une Histoire littéraire du moyen âge, tirée des re-

cherches d'Harris, a publié aussi une traduction française des Morceaux choisis du *Rambler* ou *Rôdeur*, un vol. in-12.

JOHNSON (MARTIN), habile graveur et excellent peintre de la nature, est mort à Londres sous le règne de Jacques II.

JOHNSON (CHARLES), destiné au barreau, abandonna ce projet pour s'occuper d'études plus amusantes. Il est auteur de 19 pièces dramatiques, dont la première a paru en 1702, et la dernière en 1733. Il est mort après 1744.

JOHNSTON (ARTHUR), né à Caskiében, près Aberdéen, voyagea par toute l'Europe, et fut reçu docteur en médecine à Padoue. Après 24 ans d'absence, il retourna en Écosse en 1632, et mourut en 1641 à Oxford, d'une forte diarrhée. Sa Paraphrase des Psaumes, en vers latins, a été souvent réimprimée, depuis 1637 jusqu'en 1741; cette édition est in-8°, dans le format anglais, des auteurs *ad usum Delphini*.

JOIADA, grand-prêtre des Juifs, fit mourir Athalie, et remit Joas sur le trône, 878 avant J.-C.; par reconnaissance il fut inhumé dans le tombeau des rois de Juda. *Voy.* JOAS et ATHALIE.

JOINVILLE (JEAN, sire de), sénéchal de Champagne, et l'un des principaux seigneurs de la cour du roi saint Louis, était fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de Béatrix de Bourgogne, fille d'Étienne III, comte de Bourgogne. Il descendait d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Champagne. Il suivit saint Louis dans ses expéditions militaires, et s'en fit aimer par sa valeur, par son esprit et par sa franchise. Ce grand monarque avait tant de confiance en lui, qu'il s'en servait pour rendre la justice à sa porte, et qu'il n'entreprenait rien d'important sans le lui communiquer. Le sire de Joinville mourut vers 1318, à près de 90 ans, et fut enterré dans le château de Joinville. il nous reste de lui l'Histoire de saint Louis en français, qu'il composa en 1305. Cette histoire est très-curieuse et très-intéresante : la meilleure édition était celle de M. du Cange, en 1668, in-fol., avec de savantes remarques. On voit clairement, en lisant cette édition, que le français en a été changé, et qu'il n'est pas le même que celui que parlait le sire de Joinville; mais comme on a retrouvé, en 1748, un manuscrit authentique du sire de Joinville, le public a eu le vrai texte de cette histoire, dans l'édition que les savans qui ont la garde de la bibliothèque du roi en ont donnée en 1761, in-fol.

JOLIVET (JEAN-LOUIS), docteur en médecine de la faculté de Reims, mort le 18 juin 1764, avait donné le secret du gouvernement jésuitique, 1761, in-12, lorsqu'il s'est voulu enter sur l'ouvrage de ceux qu'il molestait. Il entreprit de continuer le Journal de Trevoux; mais les jésuites ne le prônaient plus: cette continuation n'a pas duré. Ce journal a commencé en 1701, et a été terminé en 1767.

JOLY (CLAUDE), naquit à Paris le 2 février 1607. M. Loisel, conseiller au parlement, son oncle maternel, lui résigna son canonicat de l'église de Paris en 1631, et M. Joly en remplit tous les devoirs avec une grande exactitude. Il alla à Munster avec le duc de Longueville, auquel il donna des avis salutaires. Il fit aussi un voyage à Rome. De retour en France, il fut official et grand-chantre de l'église de Paris, et se fit généralement estimer par sa probité, par sa vertu et par sa science. Il mourut d'une chute le 15 janvier 1700, à 93 ans, laissant au chapitre de Paris sa bibliothèque. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : les principaux sont 1° *De reformandis horis canonicis*, en 1644, in-12 : il en a donné une seconde édition corrigée en 1675, in-12; 2° *De verbis Usuardi assumptionis Beatæ Mariæ Virginis*, Senonis, 1669, in-12, avec une Lettre apologétique en latin pour la défense de cet ouvrage, Rouen, 1670, in-12; 3° *Traditio antiqua ecclesiarum Franciæ circa assumptionem Beatæ Mariæ*, Senonis, 1672, in 12; 4° Traité de la restitution des Gr.; 5° Traité historique des écoles épiscopales; 6° Voyage fait à Munster en 1646 et 1647, Paris, 1670, in-12; 7° Recueil des maximes véritables et importantes pour l'institution du roi, contre la fausse et pernicieuse politique du cardinal Mazarin, 1652, in-12, ouvrage qui fut brûlé par la main du bourreau. Il faut à la

fin la sentence du Châtelet, et la réponse de Joly; elle se trouve toujours dans l'édition de 1663.

JOLY (Claude), célèbre prédicateur, naquit à Buri-sur-l'Orne, diocèse de Verdun, en 1610. Il devint curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, puis évêque de Saint-Paul de Léon, et ensuite évêque d'Agen. Il soutint avec zèle la juridiction ecclésiastique contre les réguliers, et mourut en 1678, à 68 ans. On a de lui 8 volumes de Prônes et de Sermons qui sont estimés. Ils ne sont point tels qu'il les avait prononcés; car il n'en écrivait que le commencement, le dessein et les preuves en latin, et s'abandonnait ensuite à son imagination et aux mouvemens de son cœur. C'est M. Richard, avocat, qui a mis ces Prônes dans l'état où nous les voyons. On a encore de M. Joly les Devoirs du chrétien, un vol. in-12.

JOLY (Guy), conseiller du roi au Châtelet, et syndic des rentiers de l'hôtel-de-ville de Paris, s'attacha au cardinal de Retz, qu'il suivit long-temps en qualité de secrétaire dans ses disgrâces et dans ses aventures; mais il le quitta lorsque cette éminence retourna à Rome. On a de lui 1° des Mémoires, depuis 1648 jusqu'en 1665, pour servir d'éclaircissement et de suite à ceux du cardinal de Retz, après lesquels ils ont été imprimés en 2 vol. in-12: on trouve dans ces Mémoires des particularités curieuses; 2° quelques Traités composés par ordre de la cour pour la défense des droits de la reine, contre Pierre Stockmans, célèbre jurisconsulte; 3° les *Intrigues de la paix*, et les *Négociations faites à la cour par les amis de M. le prince, depuis sa retraite en Guienne*, in-fol., avec une suite de ces mêmes intrigues, in-4°.

JOLY (Guillaume), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France, mort en 1613, est auteur d'un Traité de la justice militaire de France, in-8°, et de la Vie de Guy Coquille, célèbre jurisconsulte.

JOLY DE FLEURY (Guillaume-François), célèbre procureur-général au parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats du 18e siècle, naquit à Paris le 11 novembre 1675, de Jean-François Joly, seigneur de Fleury, conseiller au parlement de Paris, d'une noble et ancienne famille de robe originaire de Bourgogne. Après avoir fait de bonnes études, il se fit recevoir avocat en 1695, parut avec éclat dans le barreau, et devint avocat-général à la cour des aides en 1700. Il se destina ensuite à l'état ecclésiastique; mais la mort prématurée de Joseph-Omer Joly de Fleury son frère aîné, avocat-général au parlement de Paris, arrivée le 5 décembre 1704, le détermina à rentrer dans la magistrature. Il fut reçu avocat-général au parlement de Paris en 1705, et il en exerça pendant 17 ans les fonctions avec de tels applaudissemens, que ses plaidoyers, ses harangues, ses mercuriales, ses réquisitoires et ses autres discours publics passaient pour autant de chefs-d'œuvre, soit pour l'érudition et les recherches, soit pour l'ordre et la précision, soit pour la noblesse des pensées et la justesse des expressions. M. d'Aguesseau ayant été nommé chancelier de France en 1717, M. Joly de Fleury lui succéda dans la charge de procureur-général, le 2 février de la même année, et fut nommé dans le même temps conseiller du conseil de conscience, qui subsista jusqu'au mois d'octobre 1718. Il remplit les fonctions de procureur-général avec un zèle, une capacité, une application, une activité et une fermeté qui ont peu d'exemples, et qui rendront à jamais sa mémoire immortelle. Il fit mettre en ordre les registres du parlement, engagea à travailler sur les rouleaux, et dirigea les inventaires et les extraits que l'on a faits des pièces renfermées dans le *Trésor des chartres*. Il se démit en 1746 de la charge de procureur-général en faveur de Guillaume-François-Louis Joly de Fleury son fils aîné, qui la remplit avec distinction, et fit passer la charge d'avocat-général, dont ce fils aîné était alors pourvu, à M. Omer Joly de Fleury son second fils, depuis président à mortier. M. Joly de Fleury jouit dans sa retraite de la haute considération dont il jouissait étant procureur-général. Il fut consulté de la cour, des magistrats et des savans, et il ne se passait rien d'important à la cour ni au parlement qui ne lui fût communiqué. Jamais homme privé ne

conserva dans sa retraite plus de dignité, de réputation et d'autorité. Il fut nommé, le 29 avril 1752, l'un des commissaires pour les affaires ecclésiastiques qui s'agitaient alors, et mourut à Paris le 25 mars 1756, à 80 ans, 4 mois et 13 jours. Il s'était rendu habile dans toutes les parties de la jurisprudence, mais surtout dans le droit public et domanial français, et dans les affaires ecclésiastiques. Avec un esprit, une pénétration, un discernement et une sagacité admirables, il avait une mémoire prodigieuse, et une facilité surprenante à rédiger ses idées d'une manière claire, précise et persuasive. On trouve dans les tomes 6 et 7 du Journal des audiences quelques extraits de ses plaidoyers, qui nous font désirer un recueil complet de ses œuvres, qui sont en manuscrit, et qui consistent dans un grand nombre de Mémoires très-curieux, d'observations, de remarques, de notes, etc., sur une infinité de points importans. Il a laissé, outre le procureur-général et le président à mortier du parlement de Paris, un troisième fils, Jean-François Joly de Fleury, conseiller d'état.

JOLY (François-Antoine), censeur royal, né à Paris en 1672, et mort en 1753, s'est fait connaître par les éditions qu'il a données de Racine, in-12, Molière, in-4°, et Monfleury, in-12, et a laissé à la bibliothèque du roi les matériaux d'un Cérémonial français. Il a fait plusieurs pièces de théâtre, dont *l'Ecole des amans*.

JOLY (Jean-Pierre), né à Millau le 9 juin 1697, était lieutenant des chasses de la capitainerie de Vincennes, et est mort le 7 décembre 1774. Il a donné une bonne édition en grec des Pensées de Marc-Aurèle, et les a traduites en français, in-12.

JOMELLI, fameux musicien italien pour le théâtre, est mort à Naples en 1774. Son Olympiade est fort renommée. Comme sa musique est de celle qu'on est convenu de trouver belle, il faut le mettre au nombre des musiciens fameux.

JONADAB, fils de Rechab, descendant de Jethro, père de Moïse, se rendit recommandable par la sainteté de sa vie, et par le genre de vie austère qu'il pratiqua et prescrivit à ses descendans, qui le conservèrent pendant 300 ans. Ils ne faisaient pas usage de vin ni de maisons; ils ne cultivaient pas la terre, et n'avaient la propriété d'aucun fonds. Lorsque Nabuchodonosor vint assiéger Jérusalem, les récabites furent obligés d'entrer dans la ville, sans cesser d'habiter sous des tentes: ils suivirent le sort des Juifs dans la captivité. On croit qu'ils faisaient les fonctions de portiers et de chantres dans le temple sous les lévites.

JONAS, fils d'Amathi, et le 5e des 12 petits prophètes, était de la ville de Geth-Epher, dans la tribu de Zabulon. Il prédit au roi Jéroboam II, 826 ans avant J.-C., les victoires qu'il remporterait sur les Syriens. Dieu commanda à ce prophète, vers 771 ans avant J.-C., d'aller à Ninive, et d'annoncer à cette grande ville qu'elle serait détruite à cause des crimes de ses habitans. Jonas, au lieu d'obéir, s'enfuit, et s'embarqua pour aller à Tharsis. Une tempête s'étant élevée, les mariniers jetèrent le sort pour savoir celui qui était cause de ce malheur; le sort tomba sur Jonas, et ils le jetèrent dans la mer; il y fut englouti pendant 3 jours et 3 nuits par un grand poisson qui le rejeta sur la terre. Dieu lui commanda une seconde fois d'aller prêcher à Ninive. Jonas obéit alors, et prédit à cette grande ville que dans 40 jours elle serait détruite; mais les Ninivites ayant fait pénitence, Dieu leur pardonna. Jonas, craignant de passer pour un faux prophète, se retira dans un lieu élevé hors de la ville. Dieu, pour le défendre de l'ardeur du soleil, fit croître dans une seule nuit une espèce de lierre qui lui donna beaucoup d'ombre et lui causa une grande joie; mais un ver ayant piqué la racine de cette plante dans la nuit suivante, elle se sécha aussitôt et laissa Jonas exposé, comme auparavant, à l'ardeur du soleil. Le prophète irrité fit au Seigneur des plaintes amères et souhaita de mourir; mais Dieu, pour l'instruire, lui dit: « Si vous témoignez tant de douleur pour la perte d'un lierre, quoique vous n'ayiez en rien contribué à le faire croître, comment ne voulez-vous pas que je me laisse fléchir pour pardonner à une si grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne sont pas encore en âge de discerner le bien et le mal. » Les prophéties de Jonas sont

en hébreu et contiennent quatre chapitres. Il y a des mythologistes qui prétendent que la fable d'Andromède a été inventée sur l'histoire de Jonas. Au reste, le grand poisson qui engloutit Jonas n'était point une baleine, car il n'y a point de baleine dans la mer Méditerranée, où ce prophète fut jeté ; d'ailleurs le gosier des baleines est trop étroit pour qu'un homme y puisse passer. Les savans croient que le poisson dont il s'agit était une espèce de requin ou de lamie.

JONAS, pieux et savant évêque d'Orléans, au 9[e] siècle, dont nous avons un livre intitulé *Institutions des Laïques*, traduit en français, par dom Mege, 1662, in-12; *Instruction d'un roi chrétien*, traduit en français par Desmarets, 1661, in-8°; l'un et l'autre se trouvent en latin dans le Spicilége de Dacheri. Il y a encore de Jonas un Traité des miracles, dans la Bibliothèque des Pères, et imprimé séparément, 1645, in-16. Il assista à plusieurs conciles, se fit estimer de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, et s'acquit une grande réputation dans toute l'église. Il mourut en 841.

JONAS (Juste), nommé aussi Wicelius, fameux théologien protestant, naquit à Northausen dans la Thuringe le 5 juin 1493. Il fut un des plus zelés disciples de Luther, lia une étroite amitié avec Melanchton, devint principal du collége de Wittemberg, puis doyen de l'université de cette ville. Il y mourut le 9 octobre 1555, à 63 ans. On a de lui un Traité en faveur du mariage des prêtres, Helmstad, 1631, in-fol. ; un de la messe privée ; des Notes sur les actes des apôtres, et d'autres ouvrages, in-8°.

JONAS (Arngrimus), savant islandais, s'acquit une grande réputation par sa capacité dans l'astronomie et dans les sciences. Il fut disciple de Thycobrahé, et coadjuteur de Gundebran de Thorlac, évêque de Hole en Islande. Il refusa cet évêché après la mort de Gundebran, fut ministre de l'église de Melstad, et mourut en 1649, à 95 ans. Il n'y avait que quatre ans qu'il s'était remarié à une jeune fille. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, dont les principaux sont 1° *Idea veri magistratûs*, Hafniæ, 1589, in-8°; 2° l'Histoire et la description de l'Islande, en latin, avec la défense de cet ouvrage, Amsterdam, 1643, in-4°; 3° *Chrimogæa, seu rerum islandicarum libri tres*, Hambourg, 1630, in-4°; 4° la Vie de Gundebrand de Torlac, en latin, in-4°, etc. Il prétend que l'Islande n'a été habitée que vers l'an 874 de J.-C., et que par conséquent elle n'est point l'ancienne Thule.

JONATHAS, fils de Saül, est célèbre par sa valeur, et par l'amitié constante qu'il eut pour David contre les intérêts de sa maison. Il défit deux fois les Philistins, et eût été mis à mort par Saül, pour avoir mangé un rayon de miel, si le peuple ne s'y fût opposé. Il fut tué avec son père et ses frères, dans une bataille donnée sur le mont Gelboë, contre les Philistins, 1055 ans avant J.-C. David fut sensiblement affligé de sa mort, et composa des vers à sa louange.

JONATHAS, surnommé Apphus, l'un des plus grands généraux qu'aient eus les Juifs, était fils de Matathias, et frère de Judas Machabée. Il força Bacchide, général des Syriens, qui faisait la guerre aux Juifs, d'accepter la paix, 161 ans avant J.-C., et vainquit Démétrius Soter, et ensuite Apollonius, général de ce prince; mais ayant été attiré à Ptolémaïde par Triphon, il s'y rendit imprudemment et fut mis à mort, 143 ans avant J.-C.

JONATHAS, succéda à son père Joïada dans la grande sacrificature qu'il occupa pendant 32 ans. Il tua son frère Jésus dans le temple, parce qu'il craignait que Bagosa, général d'Artaxerces, ne lui donnât sa place.

JONCOUX (Françoise-Marguerite de), née en 1668, de M. de Joncoux, gentilhomme d'Auvergne, et de Geneviève Dodun, apprit le latin pour entendre l'office de l'église, et se distingua par ses talens, par sa piété, et par son attachement aux religieuses de Port-Royal, auxquelles elle rendit les services les plus signalés. Elle mourut le 27 septembre 1715, à 47 ans. C'est elle qui a traduit les Notes de Wendrock sur les fameuses Lettres provinciales, et qui engagea M. Fouillou à donner son Avertissement sur les rétractations des religieuses de Port-Royal.

JONES (Ignace), né à Londres en 1572, y est mort en 1652. On a publié

à Londres, par les soins du comte de Burlington, en 1770, la gravure des bâtimens qu'il a élevés, 2 parties en un vol. in-fol. Il avait fait aussi des notes sur *Palladio*, qui se trouvent dans l'édition du *Palladio français*, faite à la Haie en 1726.

JONES (Henri), poète dramatique anglais, né à Droghéda en Irlande, est mort en avril 1770. La plus estimée de ses pièces est le *Comte d'Essex*. Il a fait aussi d'autres poésies.

JONES (Guillaume), habile mathématicien anglais, contemporain de Newton, dont on a un excellent Art pratique de la navigation, dans les transactions philosophiques, et une Introduction aux mathématiques. Il est mort à 70 ans, quelques années avant son protecteur, le comte de Macclesfield.

JONGH. *voy*. Junius.

JONIN (Gilbert), jésuite distingué dans les belles-lettres grecques et latines, naquit en 1596, et mourut en 1638. On a de lui des Odes et des Épodes, Lyon, 1630, in-16; des Élégies, Lyon, 1634, in-12, et d'autres poésies en grec et en latin, 6 vol. in-8° et in-16, 1634 à 1637, dans lesquels on remarque une imagination vive et brillante, et beaucoup d'élégance et de facilité. Il réussissait surtout dans le lyrique.

JONSON. *Voy*. Johnson.

JONSIUS (Jean), savant et judicieux écrivain du 17e siècle, natif de Holstein, cultiva les belles-lettres à Francfort-sur-le-Mein, et mourut à la fleur de son âge, en 1659. On a de lui un Traité latin des écrivains de l'histoire de la philosophie. La meilleure édition de cet ouvrage, qui est estimée, est celle d'Iène en 1716, in-4°.

JONSTON (Jean), savant naturaliste et médecin du 17e siècle, dont on a un grand nombre d'ouvrages, naquit à Sambter, dans la grande Pologne, le 3 septembre 1603. Il voyagea dans tous les royaumes de l'Europe, et s'y fit estimer des savans. Il acheta ensuite la terre de Ziebendorf, dans le duché de Lignitz en Silésie, et y mourut le 8 juin 1675, à 72 ans, laissant quelques enfans. Son principal ouvrage traite des oiseaux, des poissons, etc., Francfort, 1650, et Amsterdam, 1657, 2 vol. in-fol : la première édition est la plus estimée. La Dandrologie, ou Histoire des plantes, 1662, in-fol., est rare. Le tout a été réimprimé à Heilbronn, 1755 à 1768, 10 tom. in-fol., avec 387 figures. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Jonston, écossais, mort en 1609, dont on a un Abrégé de l'Histoire de Sleidan.

JORAM, roi d'Israël, et fils d'Achab, succéda à son frère Ochosias, 896 ans avant J.-C. Il vainquit les Moabites, selon la prédiction du prophète Elisée, et fut dans la suite assiégé dans Samarie par Benadab, roi de Syrie. Ce siége réduisit la ville à une telle famine, qu'une femme alla se plaindre à Joram, en lui disant qu'elle était convenue avec une autre femme de manger leurs enfans; qu'elle avait commencé de donner le sien, et qu'elles l'avaient mangé ensemble; mais que l'autre mère avait caché son fils, et ne voulait pas qu'il fût mangé. Ce prince, affrayé d'un accident si barbare et si inouï, déchira ses habits et entra en fureur contre Elisée; mais le prophète le rassura en lui disant que le lendemain à la même heure la farine et l'orge se donneraient presque pour rien. Cette prédiction s'accomplit en effet; car les Syriens ayant été frappés d'une frayeur divine, ils prirent la fuite en tumulte, et laissèrent un très-riche butin dans le camp; ce qui rétablit l'abondance dans Samarie. Tant de merveilles ne convertirent point Joram: il continua d'être impie et d'adorer les dieux étrangers. Enfin, ayant été blessé dans une bataille contre Azaël, successeur de Benadab, il se fit conduire à Jezraël, et fut percé de flèches dans le champ de Naboth, par Jéhu, général de son armée, qui fit jeter son corps aux chiens dans ce même champ, 884 ans avant J.-C., comme le prophète Elie l'avait prédit.

JORAM, roi de Juda, succéda à son père Josaphat, 889 ans avant J.-C. Il n'imita point la piété de son père, et fut un prince très-cruel et idolâtre. Il fit mourir ses frères avec les grands du royaume, et fit élever des idoles dans toutes les villes de la Judée, à la persuasion de sa femme Athalie, fille d'Achab. Dieu, pour l'en punir, suscita contre lui les Iduméens, les Arabes et les Philistins, qui entrèrent dans la Judée et mirent tout à feu et à sang. Joram fut lui-même attaqué d'une hor-

rible maladie, qui lui causa pendant deux ans des tourmens incroyables, et qui le fit mourir 885 ans avant J.-C., selon la prédiction du prophète Elie.

JORDAIN, célèbre général des dominicains, né à Borrentrick, dans le diocèse de Paderborn, gouverna son ordre avec beaucoup de sagesse et de prudence, et y fit fleurir la science et la piété. Il périt dans la mer, auprès de Satalie, en revenant de la Terre-Sainte, le 13 février 1237. C'est lui qui introduisit l'usage de chanter le *Salve Regina* après Complies.

JORDAN (Raimond). *Voy.* Idiot.

JORDAN (Charles-Etienne), après avoir été ministre d'une église française dans le pays de Brandebourg, devint conseiller-privé du grand Directoire français, curateur des universités, et vice-président de l'académie des sciences de Berlin, où il mourut en 1745, à 45 ans. Le roi de Prusse, qui l'estimait beaucoup à cause de son mérite et de ses talens, lui a fait ériger un magnifique mausolée de marbre, avec cette courte mais flatteuse inscription :

Cy gît Jordan, l'ami des muses et du roi.

On a de Jordan quelques pièces dans la Bibliothèque germanique, l'Histoire d'un voyage littéraire en France, en Angleterre et en Hollande, in-12, et un Recueil de littérature, de philosophie et d'histoire, in-12.

JORDANE ou JORDANS (Luc), peintre célèbre, natif de Naples, mort en 1704, travaillait avec tant de célérité qu'il fut surnommé Fapresto, c'est-à-dire très-expéditif. Charles II, roi d'Espagne, l'employa à peindre le grand escalier de l'Escurial, et l'occupa à quantité d'autres ouvrages de peinture.

JORDANS (Jacques), l'un des plus habiles peintres des Pays-Bas, naquit à Anvers en 1594. Il fut disciple d'Adam Van-Ort, dont il épousa la fille, et du célèbre Rubens. Il excellait surtout dans les grands tableaux, et mourut en 1678, à 84 ans.

JORNANDES DE RAVENNE, goth d'origine, fut secrétaire des rois goths en Italie, sous l'empire de Justinien. On a de lui un livre *De rebus gothicis*, dans la Bibliothèque des Pères, qu'il composa vers 552, et qui a été traduit par Drouet de Maupertui, in-12; et un autre livre *De regnorum successione*, 1617, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. On l'accuse d'être trop partial pour sa nation, et d'avoir presque tout copié Florus sans le citer.

JORTIN (Jean), théologien anglais, né à Londres le 23 octobre 1698, prit l'état ecclésiastique, et passa la plus grande partie de sa vie à Londres à prêcher dans différentes chapelles, et à composer des livres. Il est mort le 27 août 1770. Ses ouvrages sont *Lusus poetici;* Sermons sur la vérité de la religion chrétienne, 1730; Observations sur les auteurs anciens et modernes, 1731, 2 vol. in-8°; Remarques sur l'histoire ecclésiastique, 1751, in-8°; Dissertations sur différens sujets, 1755, in-8°; Vie d'Erasme, 1758, in-4°.

JOSABETH. *Voy.* Joas.

JOSAPHAT, roi de Juda, succéda à son père Asa, 914 avant J.-C. Il hérita de la piété et de la vertu de son père, fit instruire tous ses peuples des lois de Moïse, et du culte qu'on doit rendre à Dieu. Sa piété fut récompensée; car le Seigneur combla son royaume de gloire, de puissance et de richesses. Josaphat avait dans ses États onze cent soixante mille hommes propres à porter les armes, selon le témoignage de l'Écriture. Il commit néanmoins deux fautes considérables : l'une en faisant épouser à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab ; l'autre en donnant à ce roi impie du secours contre les Syriens, ce qui ne réussit point, comme l'avait prédit le prophète Michée. Josaphat répara ces deux fautes par de nouvelles actions de piété, et Dieu fit fuir devant lui les Ammonites, les Iduméens et les Arabes. Il mourut à Jérusalem, 889 avant J.-C., à 60 ans, après en avoir régné 25.

JOSEPH, célèbre patriarche, fils de Jacob et de Rachel, naquit à Haran en Mésopotamie, 1737 avant J.-C., et fut celui de tous ses frères que Jacob aima le plus. Cette prédilection excita contre lui la jalousie et la haine de ses frères. Ils le jetèrent dans une citerne sans eau; et l'ayant ensuite vendu à des marchands ismaélites qui allaient en Egypte, 1728 avant J.-C., ils firent accroire à Jacob qu'il avait été dévoré par les bêtes sauvages. Les marchands ismaélites vendirent Joseph à Putiphar,

eunuque, c'est-à-dire capitaine des gardes de Pharaon. La femme de cet officier conçut une passion criminelle pour Joseph, mais celui-ci n'ayant pas voulu y correspondre, elle l'accusa auprès de Putiphar de lui avoir voulu faire violence. Cette accusation fit mettre Joseph en prison, où il souffrit beaucoup: sa vertu et sa sagesse lui firent donner dans la suite l'inspection sur tous les autres prisonniers; et ayant prédit au grand échanson et au grand pannetier de Pharaon ce qui devait leur arriver, il fut amené vers ce prince à l'occasion d'un songe divin qui l'avait effrayé. Joseph avait alors 30 ans. Il expliqua les songes de Pharaon, et lui dit qu'ils marquaient sept années de fertilité et ensuite sept années de famine. Pharaon, admirant la sagesse de ce jeune homme, le fit son premier ministre et lui donna l'intendance de toute l'Egypte. Joseph fit de grands magasins de blé pendant les sept années de fertilité. La famine étant survenue, Jacob envoya ses enfans en Egypte pour y acheter du blé. Ils furent aussitôt reconnus par Joseph, mais il ne voulut point s'en faire connaître, et feignit de les prendre pour des espions. Il retint même en otage Benjamin, le plus jeune de ses frères, qui était comme lui fils de Rachel. Enfin il se fit connaître à eux, et leur ayant témoigné sa tendresse par ses larmes et par ses caresses, il leur dit de faire venir leur père Jacob en Egypte. Ce patriarche y alla avec toute sa famille, et Pharaon lui donna des terres. Joseph épousa Aseneti, fille de Putiphar, grand-prêtre d'Héliopolis, et en eut Manassés et Ephraïm. Il mourut 1635 avant J.-C., à 112 ans, après avoir gouverné l'Egypte pendant 80 ans.

JOSEPH (Saint), époux de la Sainte-Vierge, était de la tribu de Juda et de la famille royale de David. Il demeurait à Nazareth, petite ville de Galilée, où il exerçait le métier d'artisan. Saint Justin assure qu'il était menuisier ou charpentier, mais saint Hilaire pense qu'il était serrurier. Quoi qu'il en soit, saint Joseph était fiancé, ou même marié avec la Sainte-Vierge, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit qu'elle enfanterait un fils qui serait le sauveur du monde. Saint Joseph reconnut l'opération du Saint-Esprit, et n'eut jamais de commerce conjugal avec la Sainte-Vierge. Il l'accompagna à Bethléem lorsqu'elle mit au monde le fils de Dieu. Il s'enfuit ensuite en Egypte avec Jésus et Marie, et ne retourna à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. L'Écriture dit que Joseph allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge pour y célébrer la fête de Pâque, et qu'il y mena Jésus-Christ à l'âge de douze ans. Elle ne rapporte rien de plus de sa vie ni de sa mort; on croit néanmoins qu'il mourut avant Jésus-Christ, car s'il eût été vivant au temps de la passion, on croit que le fils de Dieu expirant sur la croix lui eût recommandé la Sainte-Vierge sa mère, et non point à saint Jean.

JOSEPH D'ARIMATHIE, juste et vertueux sénateur des Juifs, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui était une petite ville sur le mont Ephraïm, ne voulut point consentir à la condamnation de Jésus-Christ dont il était disciple. Il obtint de Pilate la permission de détacher de la croix le corps du Sauveur, et l'ensevelit dans un sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc de son jardin.

JOSEPH BARSABAS, surnommé *le Juste*, fut un des premiers disciples de Jésus-Christ. Pierre l'ayant proposé avec Mathias pour succéder au traître Judas, le sort tomba sur Mathias.

JOSEPH (Flavius), célèbre historien juif, naquit du temps de l'empereur Caligula, l'an 37 de J.-C., et vivait encore sous Domitien. Il était d'une noble famille. Par son père Mathias il descendait des grands-prêtres de Jérusalem, et du côté de sa mère il descendait du sang royal des Machabées. A l'âge de 16 ans il embrassa la secte des esseniens, et trois ans après celle des pharisiens, qu'il assure être assez semblable à celle des stoïciens. Joseph fit à 26 ans un voyage en Italie, où il obtint de Poppée et de Néron ce qu'il souhaitait, par la protection d'un comédien juif. De retour en Judée il fut capitaine-général des Galiléens, et se signala en plusieurs rencontres jusqu'à la prise de Jorapat, où il fut fait prisonnier par Vespasien, auquel il prédit qu'il serait empereur. Il se trouva ensuite à la prise de Jérusalem par Titus, et composa depuis, comme ayant été témoin oculaire, les

sept excellens livres de la guerre des Juifs. Tite en fit tant de cas, qu'il voulut qu'on les mît, approuvés de sa main, dans la bibliothèque publique. Joseph vécut ensuite à Rome en citoyen romain, où les princes le comblèrent de bienfaits et lui donnèrent de grosses pensions. On a de lui, outre la guerre des Juifs, vingt livres d'antiquités judaïques qu'il acheva sous Domitien; deux livres contre Appion; un éloquent discours sur le martyre des Machabées, et un traité de sa Vie. Tous ces ouvrages sont excellens, et si bien écrits en grec, qu'ils ont mérité à leur auteur le surnom de Tite-Live des Grecs. La meilleure édition est celle d'Havercamp, Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. Hudson en avait donné une à Oxford, 1720, 2 vol. in-fol., moins ample que celle de 1726. On reproche néanmoins avec raison à Joseph de s'être écarté en plusieurs points de l'Écriture sainte. M. Arnauld d'Andilly a fait une belle traduction française de Joseph, 5 vol. in-12. La dernière édition en a 6. Il y en a une édition in-fol. avec figures, Amsterdam, 1681, et Bruxelles, 1701, 5 vol. in-8°, figures. Le père Gillet de Sainte-Geneviève en a aussi donné une traduction française qui passe pour exacte, 4 vol. in-4°.

JOSEPH BEN GORION ou GORIONIDES, c'est-à-dire fils de Gorion, fameux historien juif, que les rabbins confondent mal à propos avec le célèbre historien Joseph, vivait vers la fin du 9e siècle ou au commencement du 10e siècle. Il nous reste de lui une Histoire des juifs en hébreu, que Gagnier a traduite en latin, Oxford, 1706, in-4°. Il y en a une édition hébraïque et latine, Gotha, 1707, in-4°. On voit par ce livre même qu'il n'a pu être composé avant le 9e siècle, et que l'auteur était, selon toutes les apparences, un juif du Languedoc. Le premier écrivain qui a cité cet ouvrage est Saadias Gaon, rabbin célèbre qui vivait au milieu du 10e siècle.

JOSEPH, quinzième empereur de la maison d'Autriche, était fils de l'empereur Léopold Ier et d'Éléonore de Bavière-Neubourg sa troisième épouse. Il naquit à Vienne le 28 juillet 1678, fut couronné roi de Hongrie le 9 décembre 1687, élu roi des Romains le 24 janvier 1690, et succéda à l'empereur son père le 5 mai 1705. Il hérita de ses sentimens et de ses maximes. Il engagea le duc de Savoie, les Anglais et les Hollandais dans ses intérêts contre la France, et voulut faire reconnaître son frère l'archiduc pour roi d'Espagne; mais Philippe V demeura paisible possesseur de cette couronne malgré leurs efforts. L'empereur Joseph mit en 1706 les électeurs de Cologne et de Bavière au ban de l'empire, et s'empara du royaume de Naples l'année suivante. Il soumit les Hongrois révoltés, et mourut de la petite-vérole le 17 avril 1711, à 33 ans, laissant seulement deux princesses de Guillelmine-Amélie de Brunswick-Hanovre son épouse. Charles VI son frère lui succéda.

JOSEPH ALBO, savant juif espagnol du 15e siècle, natif de Soria, se trouva en 1412 à la fameuse conférence qui se tint entre Jérôme de Sainte-Foi et les juifs. Il mourut en 1430. On a de lui un livre célèbre intitulé en hébreu *Sepher Ikkarim*, c'est-à-dire le Livre des fondemens de la foi, Venise, 1618, in-fol., avec les Commentaires de Gedalia. Plusieurs savans ont entrepris de le traduire en latin; mais il n'en a encore paru aucune traduction.

JOSEPH DE PARIS, célèbre capucin, plus connu sous le nom de père Joseph, naquit à Paris le 4 novembre 1577, de Jean Le Clerc, président aux requêtes du palais, et de Marie de La Fayette. Après avoir fait de bonnes études, il voyagea en Italie et en Allemagne, et fit une campagne sous le nom de baron de Maffée. Il donnait à sa famille les plus belles apparences de fortune, lorsqu'il renonça au monde et prit l'habit de capucin en 1599, malgré les oppositions de sa mère. Le père Joseph prêcha ensuite et fit des missions avec réputation. La cour le chargea des commissions les plus importantes, et il contribua beaucoup à la réforme de Fontevrauld. Il envoya des capucins en mission en Angleterre, en Canada et en Turquie, et eut la confiance la plus intime du cardinal de Richelieu, auquel il était servilement dévoué. Ce fut pour lui complaire qu'il employa la violence afin d'extorquer au docteur Richer une

rétractation. Il établit le nouvel ordre des religieuses bénédictines du Calvaire, auxquelles il procura des établissemens à Angers. Louis XIII l'avait nommé au cardinalat; mais il mourut à Ruel avant que d'avoir reçu cette dignité, le 18 décembre 1638, à 61 ans. Le parlement en corps assista à ses obsèques. L'abbé Richard a donné deux Vies du père Joseph: dans l'une il le représente comme un saint, 2 volumes in-12, et dans l'autre intitulée *Le véritable père Joseph*, comme un rusé politique et un homme de cour: celle-ci est la plus estimée, 1704, in-12, réimprimée en 2 vol. in-12.

JOSEPH (Ange de Saint-), carme déchaussé, dont on a un bon dictionnaire persan, intitulé *Gazophylacium linguæ Persarum*, qu'il publia à Amsterdam en 1684, in-fol. Il vivait encore en 1686.

JOSEPH Ier, roi de Portugal, succéda à son père en 1750. C'est moins à lui qu'à son ministre, le comte d'Oeyras, qu'on doit les changemens arrivés pendant son règne dans son royaume: l'expulsion des jésuites, l'établissement des manufactures, une meilleure disposition dans les études ont mérité à Joseph l'élévation d'une statue dans Lisbonne. Quelque temps avant sa mort, arrivée le 24 février 1777, à 63 ans, il avait remis le gouvernement du royaume à sa femme, Marie-Anne-Victoire d'Espagne. *Voy.* Aveiro.

JOSEPH (Pierre de Saint-), savant religieux feuillant, natif du diocèse d'Auch, se nommait Comogère de son nom de famille. Il publia plusieurs Traités de théologie contre le système des jansénistes, et mourut en 1662, à 68 ans.

JOSEPIN, peintre. *Voy.* Arpino.

JOSEPH (Ange de Saint-), *Voy.* Brosse.

JOSIAS, sage et pieux roi de Juda, succéda à son père Amon, 641 ans avant J.-C., à l'âge de 8 ans. Il renversa les lieux et les autels consacrés aux idoles, établit de vertueux magistrats pour rendre la justice, et fit réparer le temple: ce fut alors que le livre de la loi de Moïse fut trouvé par le grand-prêtre Helcias. Sur la fin de son règne, Néchao, roi d'Égypte, allant faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens, s'avança jusqu'auprès de la ville de Magedo, qui était du royaume de Juda. Josias s'opposa à son passage sans consulter le Seigneur, et fut blessé d'un coup de flèche dont il mourut à Jérusalem 610 avant J.-C., à 39 ans. Jérémie fit des vers funèbres à sa louange. Joachaz son fils régna après lui, et s'empara du trône au préjudice d'Eliacim son aîné.

JOSLAIN, JOSLEN, ou GOSLEN DE VIERZY, célèbre évêque de Soissons, fut, avec Suger, abbé de Saint-Denis, un des principaux ministres du roi Louis VII. Il se trouva au concile de Troyes en 1127, fonda plusieurs abbayes, entre autres celle de Longpont, et s'acquit l'estime du pape Eugène III, de l'abbé Suger, de saint Bernard et de toute la France. Dans la Vie de Godefroi ou Geoffroi, évêque d'Amiens, on l'appelle un « maître très-célèbre, le père de la justice et de beaucoup de monastères, l'ennemi des vices, et le sectateur singulier de la chasteté. » Il mourut en 1152. On a de lui une Exposition du Symbole et de l'Oraison dominicale, dans l'*Amplissima collectio* des pères Martenne et Durand.

JOSSE (Saint), célèbre solitaire, était fils de Judicaël, comte de Bretagne et frère de Giguel, qui prit le premier le titre de roi de Bretagne. Ce prince ayant résolu de quitter son royaume pour se faire religieux, pria Josse son frère de régner à sa place; mais celui-ci, qui voulait aussi se donner à Dieu, se retira secrètement de la cour avec sept pélerins qui allaient à Rome. Il s'arrêta dans le Ponthieu, où un seigneur du pays, nommé Haimon, le retint dans sa maison, et lui donna sa chapelle à desservir, après l'avoir fait ordonner prêtre. Sept ans après, Josse pria ce seigneur de lui permettre de vivre en solitaire dans un lieu écarté, appelé à présent Ray. Le duc Haimon le lui permit, et lui fit bâtir une chapelle et une cellule. Josse y vécut pendant huit ans, avec un disciple nommé Vurmaire, dans la pénitence et dans le travail, exerçant les œuvres de charité envers les pauvres et les passans, et y mourut en 668. Il y a à Paris une église paroissiale dédiée à Dieu sous le nom de saint Josse: c'était auparavant un petit hôpital où saint Josse avait logé dans un voyage qu'il fit à Paris.

JOSSELIN (Jean), médecin an-

glais, qui vivait en 1672, a fait l'Histoire naturelle de l'Amérique anglaise; il y rapporte ce qu'il y a de plus rare, avec les remèdes dont se servent les habitans du pays pour guérir les maladies, les plaies et les ulcères.

JOSUÉ, celèbre conducteur des armées d'Israël, et intendant de Moïse, était fils de Nun, de la Tribu d'Éphraïm. Dieu le choisit du vivant même de Moïse, pour gouverner les Israélites. Josué succéda à ce divin législateur, 1451 ans avant J.-C. Il passa le Jourdain à pied sec avec le peuple d'Israël; fit circoncire les Juifs qui étaient nés dans le désert; prit Jéricho d'une manière miraculeuse, et s'empara de Haï par stratagème. Les Gabaonites, craignant le même malheur, firent avec lui une alliance frauduleuse, ce qui ne laissa pas de leur sauver la vie. Josué vainquit ensuite Adonibesech, roi de Jérusalem, et quatre autres rois qui s'étaient ligués avec lui. Josué, pendant cette victoire, commanda au soleil de s'arrêter, afin de lui donner assez de temps pour poursuivre ses ennemis: cet astre obéit par un miracle éclatant, et prolongea sa demeure sur l'horizon pendant douze heures. Josué poursuivit ses conquêtes, il défit 30 petits rois, et s'empara du pays de Chanaan dans l'espace de 6 ans. Il distribua les terres aux vainqueurs, conformément à l'ordre de Dieu, et après avoir placé l'arche d'alliance dans la ville de Silo, il mourut à 110 ans, 1424 ans avant J.-C., après avoir gouverné le peuple d'Israël pendant 27 ans. Nous avons sous son nom un Livre canonique écrit en hébreu: plusieurs savans le lui attribuent; mais il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur.

JOUBERT (François), prêtre de Montpellier, fils du syndic des états de Languedoc, et qui avait exercé cette charge avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, est mort en 1763, à 74 ans. Il est auteur de *l'Explication de l'Histoire de Joseph*, in-12; du *Caractère essentiel aux prophètes*, in-12; des *Lettres sur l'interprétation des saintes Écritures*, in-12; de l'*Explication des prophéties de Jérémie, Ézéchiel, Daniel*, 5 vol. in-12; de celle des petits prophètes, 6 vol. in-12; de celle de l'Apocalypse, 2 vol. in-12. Son attachement aux disciples de Jansénius le fit renfermer à la Bastille pendant six semaines sur de faux soupçons.

JOUBERT (Joseph), jésuite, mort vers 1724, est auteur d'un bon Dictionnaire français et latin, in-4°.

JOUBERT (Laurent), savant médecin et chancelier de l'université de Montpellier, était disciple de Rondelet, auquel il succéda en la dignité de professeur royal et de chancelier de l'université de Montpellier en 1567. Il naquit à Valence en Dauphiné le 6 décembre 1529, et mourut à Lombez le 29 octobre 1582, étant médecin ordinaire du roi de France et du roi de Navarre. On a de lui plusieurs ouvrages, les uns en latin, les autres en français, qui roulent presque tous sur des matières de médecine. Les plus connus sont 1° un Traité des erreurs populaires, 1578, in-8°, qui fit grand bruit, parce qu'il y parle sans aucun ménagement de la matière du mariage, et qu'il l'avait dédié à la femme de Henri IV: ce Traité devait avoir six parties, mais on n'en a imprimé que la première et une partie de la seconde; 2° un Traité du ris, 1579, in-8°, 2 parties; 3° un Dialogue sur la cacographie française à la suite du précédent; 4° *De balneis antiquorum*; 5° *De gymnasiis et generibus exercitationum apud antiquos celebrium*, etc. La plupart de ses ouvrages latins ont été recueillis en 2 vol. in-fol., Lyon, 1582. Il était frère de François Joubert, juge-mage de Montpellier, et il laissa un fils, Isaac Joubert, qui a fait une apologie de l'orthographe française, et qui a traduit quelques ouvrages de son père.

JOUE (Jacques de la), peintre, mort le 12 avril 1762. C'est de lui qu'est la belle perspective qui est au fond de la branche la plus courte de la croix que forme la bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui fait un si bel effet.

JOUIN (Nicolas), né à Chartres, fut banquier à Paris, et y mourut le 22 février 1757, à 73 ans. On a de lui les Procès contre les jésuites (Ambroise Guys), etc., 1750, in-12; les Sarcelades, satires en vers en faveur des disciples de Jansénius, dont les premières ont plus de sel que les suivantes; *Le portefueille du diable*, suite du Philotanus, recueillis en 1764, 2 vol. in-12.

JOURDAN (Raimond), vicomte de

Saint-Antoine dans le Quercy, se mit au service de Raimond Bérenger, comte de Provence, et s'y attacha a la poésie provençale, pour laquelle il avait un génie particulier. Il fit plusieurs pièces de vers pour Mabille de Riez dont il était devenu amoureux; mais désespérant de faire répondre à sa passion cette illustre et vertueuse dame, il prit le parti de s'éloigner, et se croisa contre Raimond, comte de Toulouse. Le bruit ayant couru qu'il avait été tué dans cette expédition, Mabille en fut si touchée qu'elle en mourut de douleur. Le vicomte de retour lui fit dresser une statue colossale de marbre, dans l'abbaye de Montmajour, à Arles. Il prit l'habit de religieux, et renonça à la poésie. Il avait été grand homme de guerre et bon poète. Il mourut vers 1206. Avant sa retraite, il avait fait un traité de *Lon Fontaumary de las donnas.*

JOUSSE (DANIEL), né à Orléans, y devint conseiller au présidial, et fit honneur à sa patrie, par la simplicité de ses mœurs, son amour pour la religion, et sa science dans la jurisprudence. Il avait 77 ans lorsque la mort l'enleva en 1781. Ses ouvrages sont des Commentaires sur l'ordonnance criminelle, sur celle des *Committimus*, sur celle des eaux et forêts, sur celle du commerce, chacun en un vol. in-12; sur l'ordonnance civile, sur l'édit de 1695, pour la juridiction ecclésiastique, chacun en 2 vol. in-12. Il a donné un Recueil chronologique des édits et ordonnances rendus sur le fait de la justice, 3 vol. in 12; du gouvernement des paroisses, de la juridiction des officiaux, de celle des présidiaux, de celle des trésoriers de France, des fonctions des commissaires, chacun en un vol. in-12; de l'administration de la justice, 2 vol. in-4°; de la justice criminelle, 4 vol. in-4°.

JOUVE (JOSEPH), jésuite, né à Embrum le 1er novembre 1701, est mort le 2 avril 1758. Il est auteur de l'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares, 1754, 2 vol. in-12; Histoire de Zénobie, sous le nom d'Euvoy de Hauteville, 1758, in-12. Cette dernière a eu plus de succès que la première; c'était l'Histoire d'une femme.

JOUVENCI ou plutôt JOUVANCY (JOSEPH DE), célèbre jésuite, naquit à Paris le 14 septembre 1643. Il enseigna la rhétorique avec une réputation extraordinaire à Caen, à la Flèche et à Paris, et fut appelé à Rome en 1669, pour y continuer, avec plus de liberté qu'il n'aurait fait en France, l'Histoire des jésuites. Il y mourut le 29 mai 1719, à 76 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° deux volumes in-12 de Harangues latines; 2° un petit Traité fort estimé, *De ratione discendi et docendi;* 3° des notes latines sur Perse, Juvénal, Térence, Horace, Martial, sur les métamorphoses d'Ovide, etc.; 4° la cinquième partie de l'Histoire des jésuites, en latin, depuis 1591 jusqu'en 1616, in-fol.: c'est une suite de l'Histoire des jésuites, par les pères Orlandin, Sachini et Poussines. *Voy.* ORLANDIN. Tous les ouvrages du père de Jouvenci sont écrits très-purement en latin, et c'est en quoi ils excellent principalement. Son Histoire des jésuites, où il entreprend de justifier et de faire passer pour un martyr le père Guignard, son confrère, qui fut pendu par arrêt du parlement, à l'occasion de l'assassinat de l'infâme Châtel, ayant été imprimée à Rome en 1710, in-fol., fit grand bruit, et fut condamnée par deux arrêts du parlement de Paris, l'un du 22 février 1713, et l'autre du 24 mars de la même année. Ce dernier arrêt supprime l'ouvrage et contient la déclaraion qui avait été demandée aux jésuites. Il parut à cette occasion plusieurs écrits contre cette Histoire du père Jouvenci, 1713, in-12.

JOUVENET (JEAN), habile peintre français, naquit à Rouen le 12 avril 1644, de Laurent Jouvenet, aussi peintre. Son père l'envoya à Paris pour perfectionner les dispositions qu'il avait pour le dessin, et il y devint très-habile en peu de temps. Il fut employé par M. Le Brun, premier peintre du roi, et passa par toutes les charges de l'académie de peinture. Son génie était de peindre en grand et dans des lieux spacieux. On connait ses quatre grands morceaux à Saint-Martin-des-Champs; ses douze apôtres aux invalides. Il a fait aussi quantité de portraits. Devenu paralytique du côté droit, il s'accoutuma à peindre de la main gauche; c'est de cette main qu'il a peint le tableau du chœur de Notre-Dame, appelé *Le Magnificat.* On lui

reproche d'avoir négligé le coloris. Il mourut à Paris le 5 avril 1717, à 73 ans.

JOUY (Louis-François de), avocat au parlement, était chargé des affaires du clergé, et est mort en 1771, à 57 ans. Il est auteur des *Principes des Dîmes*, 1776, in-12; d'un Recueil d'arrêts de réglemens, 1752, in-4°; d'un Supplément aux lois civiles, in-fol.; des Principes sur les droits des gradués, in-12; Conférences des ordonnances ecclésiastiques, 1753, in-4°.

JOVE (Paul), célèbre historien du 16e siècle, natif de Côme en Lombardie, exerça d'abord la médecine, et fut ensuite évêque de Nocera. Le pape Paul III lui refusa l'évêché de Côme qu'il désirait ardemment; mais le roi François Ier lui accorda une pension considérable, qui fut retranchée par le connétable de Montmorenci, sous le règne de Henri II. « Ledit Paul ayant su la rognure de sa pension, dit Brantôme, se mit ainsi à débagouler contre mondit sieur le connétable, et à en dire pis que pendre », dans le trente-unième livre de son histoire. Paul Jove mourut à Florence le 11 octobre 1552, à 69 ans. On a de lui 1° une Histoire en quarante-cinq livres, qui finit à l'an 1544, Florence, 1550 et 1552, 2 vol. in-fol.; 2° des Eloges des grands hommes; 3° un Traité des devises; 4° les Vies des hommes illustres; 5° *Tractatus de piscibis romanis*; 6° *Descriptio Britanniæ, Scotiæ, Hiberniæ, Orcadum, Moscoviæ et Larii lacûs*; 7° Dialogue sur la guerre d'Allemagne; 8° Vies des douze vicomtes et princes de Milan, et plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis à Bâle, 1578, 6 vol. in-fol., qui se relient en trois. Les savans ne font pas grand cas de son histoire, persuadés que sa plume était vénale, et que la haine ou la faveur le faisaient écrire. Benoit Jove son frère a écrit une Histoire des Suisses, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec son petit-neveu, appelé aussi Paul Jove, qui parut avec éclat au concile de Trente, où il parla d'une manière singulière sur la résidence, et qui mourut en 1582. Ce dernier était bon poète.

JOVIEN (Flavius-Claudius-Jovianus), né à Singidon en Pannonie vers 331, était fils du comte Varronien. Il fut élu empereur après la mort de Julien l'Apostat en 363, et fit aussitôt la paix avec les Perses. Cette paix parut honteuse et préjudiciable à l'empire, ce qui exposa Jovien aux railleries des historiens païens. Il fit embrasser la religion chrétienne à son armée, ordonna de fermer les temples des idoles, rendit la paix à l'Eglise, et rappela saint Athanase et les autres évêques exilés; mais cet heureux règne ne fut pas de longue durée; Jovien fut étouffé dans son lit à Dadastane, entre la Galatie et la Bythinie, par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre, le 17 février 364, à 33 ans, après avoir régné seulement sept mois et vingt jours. M. l'abbé de la Bletterie a écrit sa vie, 2 vol in-12.

JOVINIEN, moine de Milan, et fameux hérésiarque du 4e siècle, soutenait que les jeûnes et les autres œuvres de pénitence n'étaient d'aucun mérite; que l'état de virginité n'avait aucun avantage sur celui du mariage; que la chair de J.-C. n'avait été que fantastique, et que la mère du Sauveur n'était pas demeurée vierge après l'enfantement. Etant sorti de son monastère, il alla à Rome, où il engagea plusieurs vierges sacrées à se marier, en leur demandant si elles étaient meilleures que Sara, que Susanne et que tant d'autres femmes mariées qui sont louées dans l'Ecriture sainte. Saint Augustin et saint Jérôme écrivirent fortement contre lui. Il fut condamné par le pape Sirice, et par un concile que saint Ambroise tint à Milan en 390. Enfin ayant été exilé par l'empereur Théodose et ensuite par l'empereur Honorius, il mourut misérablement vers 412.

JOYEUSE (Guillaume, vicomte de), maréchal de France, était fils puîné de Jean de Joyeuse, gouverneur de Narbonne, d'une des meilleures et des plus anciennes maisons du royaume de France. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et eut même l'évêché d'Aleth; mais il prit dans la suite le parti des armes, et fut fait maréchal de France par Henri III. Il mourut en 1592.

JOYEUSE (Anne de), duc et pair, et amiral de France, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de Normandie, était fils de Guillaume de Joyeuse, dont il est parlé dans l'ar-

ticle précédent. Il fut un des principaux favoris du roi Henri III, qui lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur puînée de la reine Louise son épouse, et il fit à ce mariage des dépenses énormes. Joyeuse commanda en 1586 une armée dans la Guienne, contre les huguenots: il y remporta quelques avantages, et ne voulut faire aucun quartier à un détachement qu'il surprit au mont Saint-Éloi; mais cette action lui coûta la vie; car ayant perdu la bataille de Coutras le 20 octobre 1587, les huguenots le tuèrent de sang froid, en criant: « Le mont Saint-Éloi, » quoiqu'il offrît 100 mille écus pour racheter sa vie. Le maréchal de Joyeuse, si cruel les armes à la main, était doux et généreux dans la société. Un jour, ayant fait attendre long-temps dans l'anti chambre du roi deux secrétaires d'etat, il leur en demanda excuse, en leur abandonnant un don de 100 mille écus que le roi venait de lui faire. Il mourut sans postérité.

JOYEUSE (François de), célèbre cardinal, frère du précédent, naquit le 24 juin 1562, et fut élevé avec soin dans les sciences. Il fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen, et fut chargé des affaires les plus importantes par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il se fit généralement estimer par sa prudence, par sa sagesse et par sa capacité dans les affaires, et mourut à Avignon, étant doyen des cardinaux, le 27 août 1615, à 53 ans, après avoir fondé un séminaire à Rouen, une maison pour les jésuites, à Pontoise, et une autre à Dieppe pour les pères de l'Oratoire.

JOYEUSE (Henri de), duc et pair et maréchal de France, frère du précédent, naquit en 1567. Il se signala d'abord dans le métier des armes, et se fit capucin après la mort de sa femme en 1587. Il fit profession sous le nom de père Ange. L'année suivante il se chargea d'aller à Chartres solliciter le roi de retourner dans sa capitale. Il y fut en procession couronné d'épines et portant une croix, chantant des psaumes et des litanies. Henri III, qui était à vêpres, fut touché de voir le père Ange dans cet attirail, nu jusqu'à la ceinture, que deux capucins frappaient à grands coups de discipline; mais cette pieuse farce n'aboutit qu'à de mauvaises plaisanteries. Il demeura dans cet ordre jusqu'en 1592, que son frère Antoine Scipion, qui commandait dans le Languedoc, pour la ligue, s'étant noyé dans le Tarn, les Seigneurs de Languedoc du parti de la ligue l'obligèrent de se mettre à leur tête. Il obtint du pape les dispenses nécessaires, par le crédit du cardinal de Joyeuse son frère, et maintint le parti de la ligue en Languedoc jusqu'en 1596. Il fit alors son accommodement avec le roi Henri IV, et eut le bâton de maréchal de France. Quatre ans après, touché par les larmes de sa mère, par les remords de sa conscience et par quelques paroles un peu fortes que lui dit le roi, il rentra chez les capucins à Paris. Le père Ange prêcha quelques jours après avec zèle, et passa le reste de sa vie chez les capucins, dans les exercices de la vertu. Il mourut à Rivoli près de Turin le 27 septembre 1608, à 41 ans. M. de Caillère a écrit sa vie, in-12. Il avait épousé la sœur du duc d'Epernon, qui ne lui donna qu'une fille, Henriette-Catherine, qui épousa en 1599 le duc de Montpensier, et en 1611 le duc de Guise. Elle mourut en 1656, à 71 ans.

JOYEUSE (Jean-Armand, marquis de), maréchal de France, était le second fils d'Antoine-François de Joyeuse, comte de Grandpré, de la même famille que les précédens. Il se signala en divers sièges et combats, depuis 1648 jusqu'en 1697, et commanda l'aile gauche à la bataille de Nerwinde. Il eut le gouvernement de Metz, Toul et Verdun en 1703, et mourut à Paris le 1er juillet 1710, à 79 ans, sans laisser de postérité.

JOYNER (Guillaume), né à Oxford en avril 1622, était de la société du collége de la Madeleine, lorsque la rébellion, qui donna le dessus aux presbytériens, sous Charles Ier, le força de le quitter. Il suivit le comte de Clamorgan dans ses voyages, et resta au service de Walter Montague, abbé de Saint-Martin de Pontoise. De retour à Londres, il fut obligé d'en sortir, à la conjuration des papistes. Jacques II le rétablit dans le collége de la Madeleine. Il est mort à Ickford, le 14 septembre 1706. On a de lui une Comédie; des poésies latines et anglaises; des

Observations sur la vie du cardinal Polus, 1686, in-8°.

JUAN D'AUTRICHE (Don), l'un des plus grands capitaines du 16e siècle, était fils naturel de l'empereur Charles-Quint. Il naquit à Ratisbonne en 1547, et fut élevé secrètement à la campagne par la femme de Louis Quixada, grand maître de la maison de l'empereur. Ce prince déclara en mourant ce secret à Philippe II son fils. Après sa mort, Philippe II fit élever don Juan à sa cour, et l'envoya en 1570 dans le royaume de Grenade contre les Maures. Don Juan les battit, et gagna l'année suivante la célèbre bataille navale de Lépante, où les Turcs perdirent 25,000 hommes. Il prit ensuite Tunis et Biserte, et fut fait, en 1576, gouverneur des Pays-Bas. Il se rendit maître de Namur et de diverses autres places, et gagna à Gemblours une célèbre bataille sur les alliés en 1578. Il mourut le 1er octobre de la même année en son camp, près de Namur, à 32 ans.

JUAN D'AUTRICHE, fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne, et de Marie Calderona, comédienne, naquit en 1629, fut grand-prieur de Castille, et commanda en 1647 les armées du roi d'Espagne en Italie, où il réduisit la ville de Naples. Don Juan commanda ensuite en Flandre, et devint généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais. Il se croyait si assuré de subjuguer le Portugal, qu'il fit afficher à Madrid le détail des troupes et de l'artillerie qu'il employait à cette expédition; mais sa vanité fut punie à Estremos, où il fut entièrement défait. Il eut la principale administration des affaires à la cour du roi Charles II, et mourut à Madrid le 17 septembre 1679, à 50 ans.

JUAN (Don Georges), savant mathématicien espagnol, chevalier de Malte, fut choisi avec don Antoine de Ulloa, pour accompagner les académiciens français qui se rendaient au Pérou pour y mesurer un degré sous l'équateur afin de déterminer la figure de la terre. Ils partirent le 26 mai 1735 pour se rendre à leur destination. Don Antoine de Ulloa fut chargé de la partie historique du voyage, qui a paru traduite en français à Amsterdam, 1752, 2 vol. in-4°; don Georges Juan fut chargé de la partie astronomique, dont il a donné un grand ouvrage sur la figure de la terre, imprimé en espagnol. A son retour en 1745, il vint à Paris, où l'académie des sciences lui donna une place d'associé étranger. Il est mort à Madrid en 1773. On a de lui plusieurs ouvrages sur la marine en espagnol, dont la traduction française a paru en 2 vol. in-8°, 1787.

JUANES (Jean-Baptiste), peintre espagnol, né à Valence, mort dans la même ville en 1596, à 56 ans, est exalté par ses compatriotes au-dessus de Raphaël; il faut être espagnol pour le croire.

JUBA, roi de Mauritanie et de Numidie, succéda à son père Hiempsal, et suivit le parti de Pompée contre Jules-César. Après la mort de Pompée il fut défait par César, et se fit donner la mort à la fin d'un repas, par Petreïus, compagnon de son malheur, 42 ans avant J.-C. Juba, son fils, fut mené à Rome, et servit à orner le triomphe de César. Il fut élevé à la cour d'Auguste, et se rendit très-célèbre par sa science et par ses talens. Auguste lui fit épouser Cléopâtre la jeune, fille d'Antoine et de Cléopâtre, et lui donna le royaume des deux Mauritanies et une partie de la Gétulie.

JUBAL, fils de Lamech et d'Ada, inventa les instrumens de musique, selon l'Écriture sainte.

JUDA, ancien patriarche, qui a donné son nom à la tribu de Juda et au peuple juif, était le quatrième fils de Jacob et de Lia. Il naquit 1747 ans avant J.-C., et eut de Sué sa femme, qui était Cananéenne, trois fils, Her, Onam et Sela. Étant allé en Egypte avec ses frères pour acheter du blé, il offrit de rester prisonnier à la place de Benjamin que Joseph voulait retenir. Il eut ensuite de Thamar, femme de son fils, dont il jouit sans la connaître, Pharès et Zara. Jacob en mourant lui donna une bénédiction particulière, et lui prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda que le Messie ne fût venu. Prédiction qui s'accomplit à la lettre dans notre Seigneur Jésus-Christ. Il mourut 1635 ans avant J.-C., à 119 ans. C'est de

lui que descendent David et les rois des Juifs.

JUDA HAKKADOSCH, c'est-à-dire le saint, rabbin célèbre par sa science, par ses richesses et par ses talens, fut, selon les Juifs, ami et précepteur de l'empereur Antonin. Il recueillit vers le milieu du second siècle les constitutions et les traditions des magistrats et des docteurs juifs qui l'avaient précédé. Il en composa un livre qu'il nomma *Mischna*, et qu'il divisa en six parties : la première traite de l'agriculture et des semences ; la seconde, des jours de fêtes ; la troisième, des mariages et de ce qui concerne les femmes ; la quatrième, des dommages-intérêts et de toutes sortes d'affaires civiles ; la cinquième, des sacrifices ; et la sixième, des puretés et impuretés légales. Ce livre est le texte du Talmud, et forme le code des arrêts et sentences des anciens magistrats juifs. Surrhénusius en a donné une bonne édition en hébreu et en latin, avec des notes, en 1698, 3 vol. in-fol. Il serait à souhaiter que le Talmud, qui est un commentaire de la Mischne, et que l'on appelle la Gémare, fût aussi traduit en latin.

JUDA CHIUG, célèbre rabbin, natif de Fez, et l'un des plus savans grammairiens qu'aient eus les Juifs, vivait au 11e siècle. On a de lui divers ouvrages manuscrits en arabe, qui sont très-estimés.

JUDA (Léon), fameux ministre protestant, de Zurich, naquit en 1482, d'un curé ; entra lui-même dans les ordres sacrés, et embrassa les erreurs de Zuingle. Il s'acquit une grande réputation dans son parti, et mourut à Zurich le 19 juillet 1542, à 60 ans. Sa version latine de la Bible est celle qui est jointe aux notes de Vatable. On a de lui d'autres ouvrages.

JUDAS MACHABÉE, célèbre général des Juifs, était le troisième fils de Mathatias, prince du peuple juif. Il succéda à son père, 167 avant J.-C., et fit des prodiges de valeur contre les ennemis du peuple de Dieu : il vainquit en plusieurs batailles les plus fameux généraux d'Antiochus, roi de Syrie, savoir : Apollonius, Séton, Ptolomée, Nicanor, Gorgias, Lysias, Bacchides et Alcime. Antiochus, irrité de la défaite de tant de généraux, voulut lui-même marcher contre Judas Machabée ; mais il périt misérablement. Judas purifia la Judée de toutes les abominations qu'on y avait commises. Il rétablit Jérusalem, et fit avec une grande solennité la dédicace du Temple, 165 ans avant J.-C., dont la mémoire se célèbre tous les ans depuis ce temps-là parmi les Juifs. Il battit les Iduméens et les Ammonites, fit ensuite alliance avec les Romains, et fut tué dans une bataille, 161 avant J.-C. Simon et Jonathas ses frères enlevèrent son corps, et le firent porter à Modin, où il fut enterré avec magnificence.

JUDAS ISCARIOTH, ainsi nommé parce qu'il était d'une ville de ce nom, dans la tribu d'Éphraïm, fut celui des douze apôtres qui trahit Jésus-Christ. Son avarice lui fit censurer l'action de la Madeleine, qui répandit des aromates précieux sur les pieds du Sauveur, et lui fit livrer aux Juifs le fils de Dieu pour trente deniers. Il reconnut ensuite l'horreur de sa trahison, rendit aux prêtres l'argent qu'il avait reçu d'eux, et se pendit de désespoir. Les savans ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur des trente deniers que reçut Judas.

JUDE (Saint), apôtre, appelé aussi Lebbée, Thadée, ou le Zélé, était frère de saint Jacques-le-Mineur, et parent de Jésus-Christ selon la chair. Il fut marié et eut des enfans. Ayant été appelé à l'apostolat, il suivit Jésus-Christ; et dans la dernière cène il lui dit : « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » On dit que saint Jude, après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres apôtres, alla prêcher l'Évangile dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Libye, et qu'il mourut pour la foi de Jésus-Christ dans la ville de Béryte, vers l'an 80 de J.-C. Nous avons de lui une Épître, qui est la dernière des sept Épîtres catholiques. Il l'écrivit après la prise de Jérusalem, principalement pour les juifs convertis au christianisme. Il y attaque les nicolaïtes, les simoniens, les gnostiques et les autres hérétiques,

qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres; et il y recommande qu'on se souvienne de ce que les autres apôtres avaient écrit avant lui. Quelques anciens ont douté de la canonicité de cette épître, parce que le livre apocryphe d'Hénoch y est cité; mais ce doute n'a pas duré long-temps, parce qu'on a reconnu que la citation du livre apocryphe d'Hénoch ne diminuait en rien la canonicité de saint Jude, de même que la citation des poètes profanes n'empêche point que les épîtres de saint Paul, dans lesquelles ils sont cités, ne soient canoniques.

JUDEX (Mathieu), l'un des principaux écrivains des Centuries de Magdebourg, Bâle, 1552 à 1574, 13 tom. en 8 vol. in-fol., né à Tippolswalde en Misnie le 21 septembre 1528, enseigna la théologie avec réputation dans son parti, et ne laissa pas d'essuyer beaucoup de chagrin dans son ministère. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. On a de lui plusieurs ouvrages.

JUDITH, célèbre héroïne des Juifs, de la tribu de Siméon, était riche, jeune et d'une grande beauté, à la mort de Manassés son mari. Elle passa les années de son veuvage à Béthulie dans la retraite, dans le jeûne et dans le cilice. Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi des Assyriens, ayant assiégé cette ville, vers 636 ans avant J.-C., Judith se transporta dans sa tente, soupa avec lui, prit son sabre et lui coupa la tête tandis qu'il dormait, et délivra, par cette action héroïque, la ville de Béthulie et le peuple juif. On célébra cette victoire par une fête solennelle, et le peuple juif jouit d'une paix profonde le reste de la vie de Judith, qui mourut à 105 ans. Les savans ne s'accordent point sur le temps auquel arriva l'histoire de Judith; l'opinion la plus probable la met 636 ans avant J.-C., sous le règne de Manassés et de Mérodach, que l'on croit être le même que Nabuchodonosor.

JUENNIN (Gaspard), savant théologien de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Varembon en Bresse, diocèse de Lyon, en 1650. Il enseigna la théologie dans plusieurs maisons des pères de l'Oratoire, et au séminaire de Saint-Magloire à Paris, où il mourut le 16 décembre 1713, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Traité des sacremens, 2 vol. in-fol., en latin; 2° des Institutions théologiques, en 7 vol. in-12, en latin: ce dernier ouvrage fut condamné à Rome, et par M. Godet, évêque de Chartres, et par le cardinal de Bissy, comme renouvelant les erreurs de Jansénius. Le cardinal de Noailles le défendit aussi dans son diocèse; mais il fut ensuite satisfait des explications que le père Juennin lui donna. Celui-ci écrivit contre les mandemens de M. Godet et de M. de Bissy, et ces deux défenses apologétiques ont été imprimées in-12, sans nom d'auteur. On a encore du père Juennin, 3° une Théologie abrégée, par demandes et par réponses, à l'usage de ceux qui vont être examinés pour recevoir les ordres; 4° la Théorie pratique des sacremens, en 3 vol. in-12, sans nom d'auteur; 5° une Théologie morale, 6 vol. in-12; 6° Cas de conscience sur la vertu de justice et d'équité, 4 vol. in-12.

JUGURTHA, roi de Numidie, grand ennemi des Romains, était fils de Manastabal. Il fut élevé à la cour de Micipsa son oncle, qui lui laissa en mourant la tutelle de ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Jugurtha fit mourir le dernier par surprise, et fit tuer l'autre contre la foi donnée après la prise de Cirtha. Les Romains, qui étaient alliés d'Adherbal, s'élevèrent contre l'usurpateur; mais il corrompit par argent le consul Calpurnius Bestia, et plusieurs autres sénateurs, et dissipa l'armée des Romains, en disant avec mépris, que « Rome était à vendre, et qu'elle se livrerait volontiers à quiconque aurait assez d'argent pour l'acheter. » Jugurtha fut vaincu dans la suite par Cécilius Métellus le Numidique, et deux ans après par Marius. Enfin Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, le livra à Sylla, l'an 106 avant J.-C. Il fut mené à Rome en triomphe, puis renfermé dans une prison, où il mourut de faim et de maladie au bout de six jours.

JUIFS (les), peuple choisi de Dieu, dans la personne d'Abraham, pour en être adoré en esprit et en vérité, ne commença à faire un peuple distingué des autres nations que lorsque *Moïse

les fit sortir de l'Égypte où ils gémissaient dans une dure servitude en 1491, avant J.-C.

* Josué les gouverna ensuite en qualité de juge. 1451
* Othoniel. 1405
* Aod. 1325
* Débora et Barac. 1285
* Gédéon. 1245
* Abimelec. 1235
Thola. 1232
* Jair. 1209
* Jephté. 1187
Abesan, Ibisan ou Ibtsan. . 1181
Ajalon ou Elon. 1174
* Abdon. 1164
* Samson combat pour eux à plusieurs reprises sous l'administration de Héli. 1156
* Samuël. 1016

Les Juifs, mécontens des violences des fils de Samuël, comme ils l'avaient été des fils de Héli, voulurent avoir des rois comme les autres nations. Samuël, par l'ordre du Seigneur, sacra :

* Saul. 1095
* David. 1055
* Salomon. 1015
* Roboam. 975

Sous son règne dix tribus se donnèrent à Jéroboam et formèrent le royaume d'Israël.

Rois d'Israël.

* Jéroboam. 975
* Nadab. 954
* Baasar. 953
Ela. 930
* Zamri. 929
* Amri. 929
* Achab. 918
* Ochosias. 897
* Joram. 896
* Jéhu. 884
* Joachas. 856
* Joas. 851
* Jéroboam II. 826

Anarchie de onze ans.

* Zacharie. 773
Sellum. 773
* Manahem. 771
* Phacia. 761
* Phacée. 759
* Osée. 739
* Salmanasar, roi d'Assyrie, détruit le royaume d'Israël. . . 721

Rois de Juda.

* Roboam. 975
* Abiam. 958
* Asa. 955
* Josaphat. 914
* Joram. 889
* Ochosias. 885
* Athalie. 884
* Joas. 878
* Amasias. 839
* Ozias. 810
* Joathan. 758
* Achaz. 742
* Ezéchias. 726
* Manassès. 698
* Amon. 643
* Josias 641
* Joachas. 610
* Joachim. 610
* Jéchonias. 599
* Sédécias. 599
* Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, détruit le royaume de Juda, 588
* Zorobabel ramène les Juifs en Judée. 536
* Néhémie rebâtit Jérusalem . . 454

Voy. * Onias, * Jason.

Les souverains pontifes conservèrent l'autorité, tâchant de se soustraire aux successeurs d'Alexandre, et en étant souvent opprimés jusqu'à

* Mathatias. 168
* Judas. 167
* Jonathas. 161
* Simon secoue le joug des Assyriens, et établit le règne des Asmonéens. 143
* Jean Hyrcan. 135
Aristobule prend le titre de roi. 107
* Alexandre Jannée. 106
Alexandra, sa femme. . . . 79
* Hyrcan II. 70
Aristobule, usurpateur. . . 67
* Hyrcan II, rétabli. 63
Les Juifs s'établissent en république, Hyrcan reste pontife, 55
* Antigonus. 37
* Hérode, iduméen, est déclaré roi des Juifs par les Romains. 41

depuis J.-C.

* Archélaüs. 1
La Judée érigée en province romaine. 6
* Hérode Agrippa est fait roi de Judée par les Romains. . 37
* Agrippa II. 43

La Judée remise en province Romaine. 44
Les Juifs se révoltent contre les Romains. 66
Jérusalem est prise et le temple brûlé. 70
Les habitans de Judée sont vendus. 71

Depuis ce temps les Juifs, dispersés par toutes les nations, ne font plus corps, et n'ont plus de temple.

Voy. Abraham Usque pour leur bible espagnole; et pour leur Histoire, *voy.* Joseph, Prideaux, Basnage.

JULE (CONSTANTIN), fils de Constance Chlore et père de Julien, vit sans jalousie le diadème sur la tête de son frère Constantin. Il est peut-être le premier sénateur qui ait fait profession publique du christianisme. Il périt dans le massacre que les fils de Constantin firent de leur famille après la mort de leur père.

JULE (SAINT), soldat romain, servit long-temps avec valeur dans les armées des empereurs, et eut la tête tranchée pour la foi de J.-C., vers 302, par ordre de Maxime, gouverneur de la basse Mésie.

JULE Ier (SAINT), romain, succéda au pape saint Marc, le 6 février 337. Il soutint avec zèle la cause de saint Athanase, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et mourut le 12 avril 352. On a de lui deux Lettres dans les œuvres de saint Athanase, et dans *Epist. Rom. Pontif. de Coustant.* in-fol.: ces deux Lettres sont, au jugement de M. de Tillemont, deux des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Les autres ouvrages que l'on attribue à saint Jule sont supposés.

JULE II (JULIEN DE LA ROVÈRE), était neveu du pape Sixte IV. Il naquit au bourg d'Albizale, près de Savone, et fut successivement évêque de Carpentras, d'Albano, d'Ostie, de Bologne et d'Avignon. Le pape Sixte IV son oncle le fit cardinal en 1471, et lui donna la conduite des troupes ecclésiastiques contre les peuples révoltés en Ombrie. Julien de la Rovère empêcha le cardinal d'Amboise d'être élu pape après la mort d'Alexandre VI, et fit élire Pie III, qui mourut au bout de 28 jours. Il fit alors mentir ce proverbe assez commun: «Celui qui entre pape au conclave, en sort cardinal»; car avant que d'y entrer, son élection avait été concertée et conclue. Il fut élu le premier novembre 1503, et succéda à Pie III. Jule II avait l'esprit extrêmement porté à la guerre. Il forma la ligue de Cambrai contre les Vénitiens, et se déclara ensuite ouvertement contre Louis XII, roi de France, mit son royaume en interdit, et dispensa les sujets de ce prince du serment de fidélité: ce qui fit grand bruit. Louis XII, de son côté, interjeta appel au concile général, qui fut indiqué à Pise par les cardinaux. Ce concile inquiéta beaucoup Jule II. Il lui opposa en vain le concile de Latran, dont il ne vit pas la fin. Il reçut un nouveau chagrin par la perte de la bataille de Ravenne, où son légat fut fait prisonnier, et mourut la nuit du 20 au 21 février 1513, à 70 ans. Léon X lui succéda, et annula ce qu'il avait fait contre la France.

JULE III (JEAN-MARIE DU MONT), se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit, devint évêque de Palestrine, archevêque de Siponte, et cardinal en 1536. Il fut ensuite chargé de diverses commissions importantes, et succéda au pape Paul III le 8 février 1550. Jule III rétablit et continua le concile de Trente, auquel il avait présidé sous Paul III. Il prit les armes contre Octave Farnèse, duc de Parme, et mourut le 23 mars 1555, regardé comme un pontife voluptueux.

JULE AFRICAIN, JULE-CÉSAR, etc. *Voy.* AFRICAIN, etc., à leurs noms propres.

JULE ROMAIN, peintre. *Voy.* ROMAIN.

JULIARD ou JUILIARD (GUILLAUME), docteur en théologie, et prévôt de la cathédrale de Toulouse, était neveu de madame de Mondonville, institutrice de la congrégation de l'Enfance. La suppression de cette congrégation par arrêt du conseil, en 1686, fit beaucoup de bruit, et surtout depuis que les jésuites eurent acheté la maison des Filles de l'Enfance, pour y placer leur séminaire. Il parut en 1734 une Histoire des Filles de la congrégation de l'Enfance, 2 vol. in-12, qu'on mit sous le nom de M. Reboulet, ex-jésuite, et depuis avocat à Avignon. M. Juliard attaqua cette histoire comme

un libelle calomnieux, et la réfuta par un Mémoire en deux parties, qui contient, 1° *L'Innocence justifiée*, ou l'Histoire véritable des filles de l'Enfance; 2° *Le Mensonge confondu*, ou la Preuve de la fausseté de l'Histoire calomnieuse des Filles de l'Enfance. Le parlement de Toulouse fit droit sur le mémoire de M. Juliard, et condamna au feu l'Histoire imprimée en 1734, attribuée à Reboulet; mais on assure qu'il n'en est pas l'auteur, et qu'on l'avait à Paris en manuscrit quinze ans avant qu'elle fût imprimée. Quoi qu'il en soit, M. Juliard mourut à la poursuite de cette affaire, le 21 décembre 1737, à 70 ans. Il était d'ailleurs connu par son attachement à l'appel de la Bulle *Unigenitus*. Après sa mort il parut un nouvel écrit contre les Filles de l'Enfance, pour soutenir l'Histoire attribuée à M. Reboulet; mais M. le marquis de Gardouche, neveu de M. Juliard, et petit-neveu de madame de Mondonville, obtint un arrêt du 27 février 1738, qui condamna au feu ce nouvel écrit, et ordonna des recherches rigoureuses contre l'auteur anonyme de cet écrit. *Voy.* MONDONVILLE.

JULIE (SAINTE), vierge et martyre, était de Carthage; cette ville ayant été prise en 439 par Genseric, roi des Vandales, Julie fut vendue à un marchand payen, et menée en Syrie. Quelques années après, ce marchand s'étant embarqué avec elle pour transporter des marchandises en Provence, le vaisseau s'arrêta au cap de Corse pour y célébrer une fête en l'honneur des fausses divinités. Julie, qui n'y prenait aucune part, fut citée devant le gouverneur Félix, et mise à mort pour la foi de J.-C.

JULIE, fille de César, épousa Pompée, et fut le nœud de l'amitié que ces deux grands hommes eurent quelque temps l'un pour l'autre; mais étant morte en accouchant d'une fille, 53 ans avant l'ère chrétienne, cette mort fit naître les divisions fatales qui ruinèrent la république.

JULIE, fille unique de l'empereur Auguste, épousa Marcellus, puis Agrippa, dont elle eut trois fils et deux filles. Tibère, son troisième mari, en eut un enfant qui ne vécut point. Elle scandalisa tellement par ses débauches, qu'Auguste l'envoya en exil. Elle mourut de faim 14 ans avant J.-C. Julie sa fille épousa Lépide, dont elle eut deux enfans. Elle mourut en exil comme sa mère, à cause de ses débauches.

JULIE (JULIA-DOMNA), fille d'un prêtre du soleil, d'Emèse en Phénicie, épousa l'empereur Septime-Sévère. Elle abusa de sa beauté et de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari, pour s'abandonner à la débauche la plus effrénée. Plautien, favori de l'empereur, crut la perdre en dévoilant sa conduite, mais il en fut la victime. Après la mort de Sévère, elle eut la douleur de voir périr dans ses bras son fils Geta, qui fut massacré par son frère Caracalla. Elle se laissa mourir de faim à Antioche en 218, après la mort de Caracalla.

JULIEN (JULIEN DATO, dit SAINT-), amant de la reine Marguerite, était musicien de la chapelle, et fut tué en 1606 par un jeune homme, Louis de Vaux, qui vengea ainsi la disgrâce de ses père et mère, que Saint-Julien avait desservis auprès de la reine. De Vaux fut décapité deux jours après.

JULIEN (SAINT), premier évêque du Mans, sur la fin du 3e siècle, convertit le peuple du Maine à la foi, et en devint l'apôtre. On ne sait ni le temps ni le genre de sa mort. Il ne faut pas le confondre avec saint Julien, que l'on croit avoir été martyrisé à Brioude en Auvergne, sous l'empire de Dioclétien.

JULIEN (SAINT), surnommé Pomère, archevêque de Tolède, au 7e siècle, et l'un des plus grands prélats de son temps, est auteur d'un Traité contre les juifs, dans le livre intitulé *Testamentum 12 prophetarum*, Hagenoæ, 1532, in-8°; *Pronostica futuri seculi* dans la Bibliothèque des Pères; *Historia Wambæ*, dans les Histoires de France de Duchesne, et d'autres ouvrages. Il mourut le 8 mars 690.

JULIEN L'APOSTAT, fameux empereur romain, était fils de Jules Constance, frère du grand Constantin et de Basiline, sortie d'une famille illustre. Il naquit à Constantinople le 6 novembre 331, et pensa périr avec son frère Gallus dans le cruel massacre que les fils de Constantin firent de sa famille, et dans lequel son père et ses plus proches parens furent enveloppés.

Le fameux Eusèbe de Nicomédie fut chargé de l'éducation de Julien et de Gallus. Il leur donna un gouverneur nommé Mardonius, qui s'appliqua à leur former le cœur et l'esprit, et à leur inspirer de la gravité, de la modestie et du mépris pour les plaisirs des sens. Ces deux jeunes princes entrèrent dans le clergé et firent l'office de lecteur, mais avec des sentimens bien différens sur la religion ; car Gallus avait beaucoup de piété, au lieu que Julien avait en secret du penchant pour le paganisme ; ce qui fut remarqué lorsqu'ils entreprirent de bâtir à frais communs une église en l'honneur du saint martyr Mamas. Julien alla à Athènes à l'âge de 24 ans. Il s'y appliqua à l'astrologie, à la magie et à toutes les vaines illusions du paganisme. Il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui flattait son ambition en lui promettant l'empire. C'est particulièrement à cette curiosité détestable et sacrilége de connaître l'avenir et au désir de dominer que l'on doit attribuer l'apostasie de ce prince. Il fut fait César le 6 novembre 355, et eut le commandement général des troupes dans les Gaules. Julien s'y fit beaucoup d'honneur. Il remporta une célèbre victoire sur sept rois allemands auprès de Strasbourg, vainquit plusieurs fois les barbares et les chassa des Gaules en très-peu de temps. Constance, auquel il était devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander pour l'affaiblir une partie considérable de ses troupes, sous prétexte de la guerre contre les Perses ; mais les soldats de Julien se mutinèrent, et le déclarèrent empereur malgré sa résistance. Il était alors à Paris, où il séjournait volontiers et où il avait fait bâtir un palais dont on voit encore les restes. L'empereur Constance, indigné de ce qui s'était passé, songeait aux moyens de le soumettre, lorsqu'il mourut le 3 novembre 361. Julien alla aussitôt en Orient, où il fut reconnu empereur comme il l'avait été en Occident. Il ordonna alors par un édit général d'ouvrir les temples du paganisme, et fit lui-même les fonctions de souverain pontife avec toutes les cérémonies païennes, s'efforçant d'effacer le caractère de son baptême avec le sang des sacrifices. Il assigna des revenus aux temples et aux prêtres des idoles ; dépouilla les églises de tous leurs biens pour en faire des largesses aux soldats, ou les réunir à son domaine ; révoqua tous les priviléges que les empereurs chrétiens avaient accordés à l'Église, et ôta les pensions que Constantin avait données pour nourrir les clercs, les veuves et les vierges. Il ne crut pas d'abord devoir employer la violence pour abolir le christianisme : il savait qu'elle avait donné à l'Église une plus grande fécondité ; il affecta même une grande douceur envers les chrétiens, et rappela tous ceux qui avaient été exilés sous Constance à cause de la religion ; il entreprit de les pervertir par les caresses, les avantages temporels et les vexations colorées de quelques prétextes étrangers : s'il enlevait les richesses des églises, c'était, disait-il, pour faire pratiquer aux chrétiens la pauvreté évangélique ; il défendit aux chrétiens de plaider, de se défendre en justice et d'exercer les charges publiques : il fit plus, il leur fit défenses d'enseigner les belles-lettres, sachant les grands avantages qu'ils tiraient des livres profanes pour combattre le paganisme et l'irréligion. Quoiqu'il témoignât en toutes occasions un mépris souverain pour les chrétiens, qu'il appelait toujours Galiléens, cependant il sentait l'avantage que leur donnaient la pureté de leurs mœurs, l'éclat de leurs vertus, et ne cessait de proposer leur exemple aux prêtres des païens. Tel fut le caractère de la persécution de Julien ; la douceur apparente, et la dérision de l'Évangile. Il en vint néanmoins à tolérer ouvertement la persécution, quand il vit que les autres moyens étaient inutiles. Il donna les charges publiques aux plus cruels ennemis des chrétiens, et les villes furent remplies de troubles et de séditions ; il y eut un grand nombre de martyrs dans la plupart des provinces. On dit même qu'il fit mourir à Chalcédoine les deux ambassadeurs de Perse, Manuel et Ismaël, parce qu'ils étaient chrétiens. Maris, évêque de cette ville, qui était aveugle, lui ayant reproché publiquement ses impiétés, Julien lui répondit en souriant que « son Galiléen ne le guérirait pas de la perte de sa vue. »

« Je loue le Seigneur, répondit Maris, d'être aveugle, pour n'avoir point les yeux souillés par la vue d'un apostat tel que toi. » Julien ne répliqua point, et affecta un air de clémence et de modération. Il voulut convaincre de faux la prédiction de notre Seigneur Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem, et entreprit de le faire rebâtir par les Juifs, environ 300 ans après sa démolition par Titus; mais tous ses efforts ne servirent qu'à vérifier plus parfaitement la prédiction de J.-C.; car les Juifs qui s'étaient rassemblés de tous côtés à Jérusalem, ayant creusé les fondemens, il en sortit des tourbillons de flammes qui consumèrent les ouvriers. Les Juifs s'opiniâtrèrent à diverses reprises à construire les fondemens du temple; mais tous ceux qui osèrent y travailler périrent par les flammes, ce qui obligea les Juifs d'abandonner l'ouvrage pour toujours. Ce fait est constaté par Amien Marcellin, auteur païen très-estimé, et par un si grand nombre de témoins authentiques, qu'il n'y a rien de plus constant dans toute l'antiquité. L'empereur Julien résolut enfin d'éteindre le christianisme à quelque prix que ce fût; mais il voulait auparavant terminer la guerre contre les Perses. Il fit des préparatifs et des sacrifices sans nombre, et jura en partant de ruiner l'Eglise à son retour. Mais Dieu la garantit de ces menaces insensées; car ce prince s'étant engagé sans cuirasse dans le premier combat, il fut frappé d'un dard qui le blessa à mort. On dit qu'il prit alors dans sa main du sang de sa blessure, et qu'il s'écria en le jetant contre le ciel : « Tu as vaincu, Galiléen. » Quoi qu'il en soit de ce bruit populaire, rapporté par Théodoret, Julien fit paraître beaucoup de joie de mourir : il employa ses derniers momens à s'entretenir de la noblesse des âmes, avec le philosophe Maxime, et expira la nuit suivante, le 26 juin 363, à 32 ans. Il n'y a guère de princes dont les auteurs aient parlé plus diversement, parce qu'ils l'ont regardé sous différens points de vue, et qu'il était lui-même un amas de contradictions. « Il y avait en lui, dit M. Fleury, un tel mélange de bonnes et de mauvaises qualités, qu'il était facile de le louer ou de le blâmer, sans altérer la vérité. » D'un côté, savant, libéral, tempérant, sobre, vigilant, affectant la justice, la clémence et la douceur; d'un autre côté, léger, inconstant, ridicule, donnant dans le fanatisme et les superstitions les plus extravagantes, estimant par un goût faux ce qui pouvait le singulariser, débitant des calomnies contre la famille de Constantin, et refusant souvent aux chrétiens de répondre à leurs requêtes. On peut dire qu'il était plutôt singulier que grand, et qu'il avait tout le ridicule des philosophes sans avoir les qualités qui font les grands princes. Il nous reste de lui plusieurs Discours ou Harangues, des Lettres, une Satire des Césars : cette satire a été donnée en français avec des Notes remplies de médailles, in-4° : l'édition de Hollande est plus belle que celle de Paris; un Traité intitulé *Misopogon*, qui est une satire des habitans d'Antioche, et quelques autres pièces qui ont été publiées en grec et en latin par le père Petau en 1630, in-4° : Ezechiel Spanheim en donna en 1696 une belle édition in-fol., et M. de la Bletterie en a traduit une partie en français, dans sa Vie de Jovien. On y remarque de l'esprit et de la singularité; mais peu de goût et de jugement. Son plus fameux ouvrage est celui qu'il composa contre les chrétiens : il en reste des fragmens dans l'excellente réfutation que saint Cyrille d'Alexandrie en a faite. Ceux qui souhaiteront connaître plus parfaitement la vie de cet empereur, peuvent lire l'Histoire que M. de la Bletterie en a faite, in-12.

JULIEN D'ECLANE, fameux pélagien, était fils de Mémorius, évêque de Capoue, ami intime de saint Augustin. Il était éloquent et avait l'esprit brillant et agréable. Après la mort de sa femme, il fut élevé au diaconat, puis à l'évêché de Capoue, selon Gennade, ou plutôt à l'évêché d'Eclane, entre la Campanie et la Pouille, comme l'assure saint Prosper. Il fut d'abord ami de saint Augustin, et se brouilla ensuite avec lui au sujet des matières de la grâce. Julien fut chassé de son église, et après avoir été souvent condamné par les papes et par les empereurs, il mourut vers 450. Il nous resté de lui quelques ouvrages,

1668, in-8°. Saint Augustin a écrit fortement contre lui.

JUNCKER (Christian), né à Dresde le 16 octobre 1668, se rendit habile dans les belles-lettres et dans la science des médailles. Il fut successivement recteur à Schleusingen, à Eysenach et à Althenbourg, où il mourut le 19 juin 1714. Il avait été reçu membre de la société royale de Berlin en 1711. Il a fait un grand nombre de traductions allemandes d'auteurs anciens, et plusieurs éditions d'auteurs classiques, avec des notes, dans le goût des éditions de Minellius. On a encore de lui, *Schediasma de diariis eruditorum; Centuria feminarum eruditione et scriptis illustrium; Theatrum latinitatis universæ Reghero-Junkerianum; Lineæ eruditionis universæ et historiæ philosophicæ; Vita Lutheri ex nummis; Vita Ludolphi*, etc. Il était historiographe de la maison de Saxe de la branche Ernestine. Sa pauvreté l'obligeait de travailler un peu à la hâte, et ses ouvrages s'en ressentent.

JUNCTIN (François), célèbre mathématicien et astrologue du 16e siècle, né à Florence en 1523, fut nommé en italien *Giuntino*. Il a donné des Commentaires en latin sur la sphère de Sacro-Bosco, 1577 et 1578, 2 vol. in-8°, *Speculum astrologiæ*, Lugduni, 1581, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages relatifs à l'astronomie. On a encore de lui un Traité en français sur la comète qui parut en 1577, in-8°, et un autre sur la réformation du calendrier par Grégoire XIII, en latin, in-8°. Il avait quitté l'ordre des carmes et avait apostasié; mais il rentra ensuite dans l'église catholique, et passa la plus grande partie de sa vie à Lyon, où il mena une vie déréglée. Il mourut en 1590.

JUNGERMAN (Godefroi), natif de Leipsick, publia le premier une ancienne traduction grecque des sept livres de la guerre des Gaules de Jules-César, Francfort, 1606, 2 vol. in-4°, ouvrage fort recherché, et donna une version latine des Pastorales de Longus, avec des notes, Hanau, 1605, in-8°. On a aussi de lui des Lettres imprimées. Il mourut à Hanau le 16 août 1610. Louis Jungerman son frère, aussi natif de Leipsick, était un excellent botaniste, et mourut à Altorf le 7 juin 1653. C'est à lui qu'on attribue *Hortus Eystettensis*. *Voy.* Besler. *Catalogus plantarum quæ circa Altorfinum nascuntur*, Altorf, 1646, in-8°; *Cornucopia floræ Giessensis*, Giessæ, 1623, in-4°. Gaspard Jungerman, son autre frère, était aussi homme de lettres.

JUNGIUS (Joachim), mathématicien et philosophe, né à Lubec le 21 octobre 1587, s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques. Un démêlé qu'il eut avec le clergé d'Hambourg, sur le style du Nouveau-Testament, lui fit publier à ce sujet, *Sententiæ doctissimorum de stylo Novi Testamenti*, 1639, in-4°. Il était professeur de philosophie à Hambourg, lorsqu'il mourut le 23 septembre 1657. Il avait publié une Logique pour les écoles de Hambourg, et *Geometria empirica*, dont la meilleure édition est de Hambourg, 1688, in-4°.

JUNIEN (Saint), célèbre solitaire, natif de Brioude sur la Clovère en Poitou, d'une famille noble, établit un monastère à Mairé, dont il fut le premier abbé. Il mourut le 13 août 587, le même jour que sainte Radegonde, avec laquelle il avait été en commerce de lettres.

JUNILIUS, évêque d'Afrique, au 6e siècle, dont nous avons deux livres de la Loi divine, en forme de dialogue, dans la Bibliothèque des Pères. C'est une espèce d'introduction à l'étude de l'Ecriture sainte.

JUNIUS (Adrien), vulgairement appelé Jonghe ou du Jongh, fut l'un des plus célèbres écrivains de son temps, naquit à Horn en Hollande le premier juillet 1511, et se rendit habile dans les langues, les belles-lettres et dans la médecine. Il voyagea dans toutes les parties de l'Europe, exerça la médecine avec réputation, se maria, et mourut à Armuyden le 16 juin 1575. On a de lui *Phalli ex fungorum genere descriptio*, Leyde, 1601, in-4°; Dordrecht, 1652, in-8°. On trouve dans cette édition des Lettres de Junius, mais il n'y a pas de figures; des Notes sur différens auteurs latins; *Nomenclator omnium rerum*, 1567, in-8°.

JUNIUS ou DU JON (François), fameux ministre calviniste, naquit à

Bourges le premier mars 1545. Il se rendit habile dans le droit, dans les langues et dans la théologie, fut ministre dans les Pays-Bas, et fut choisi en 1597 pour enseigner la théologie à Leyde, où il mourut le 13 octobre 1602, à 57 ans. Il avait eu de l'aversion pour les femmes, et cependant fut marié quatre fois. On a de lui une Version latine du texte hébreu de la Bible, qu'il fit avec Emmanuel Tremellius. Elle a souvent été imprimée en différentes formes ; celle qui a plus de notes est d'Herborn, 1643, 4 vol. in-fol. ; des Commentaires sur une grande partie de l'Ecriture sainte, et d'autres ouvrages, Genève, 1607, 2 vol. in-fol.

JUNIUS (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Heidelberg en 1589, et prit d'abord le parti des armes ; mais après la trève conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, et demeura pendant 30 ans chez le comte d'Arondel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1677, à 88 ans, laissant ses manuscrits à l'université d'Oxford. Il était fort savant dans les langues orientales et septentrionales. Il avait une telle passion pour ces dernières, qu'ayant su qu'il y avait en Frise quelques villages où l'ancienne langue des Saxons s'était conservée, il y alla demeurer deux ans. On de lui 1° un traité *De picturâ veterum*, estimé de tous les savans, et dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, en 1694, in-fol ; 2° l'Explication de l'ancienne paraphrase gothique des quatre Évangiles, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par des notes de Thomas Maréchal, 1665, in-4° ; 3° un grand Commentaire sur la concorde des quatre Évangiles de Tatien, manuscrit, et un grand Glossaire, en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales, qui a été donné au public à Oxford, en 1745, in-fol., par M. Edouard Lye, savant anglais.

JUNON, sœur et femme de Jupiter, et la déesse des royaumes et des richesses, selon la fable, était fille de Saturne et de Rhée, autrement Cybelle ou Ops. Elle échappa avec Jupiter à la cruauté de Saturne qui voulait les dévorer. Elle épousa ensuite Jupiter, et en eut Ilithye, Mena et Hébé. Jupiter ayant conçu sans commerce de femme, Junon, pour se venger, conçut Vulcain, en recevant le souffle du vent, et Mars par l'attouchement d'une fleur que lui montra la déesse Flore. Elle était extrêmement jalouse, et persécuta avec fureur Europe, Sémélé, Io, Latone et les autres amantes de Jupiter. On l'honorait d'un culte particulier à Argos, à Olympie, à Carthage et dans plusieurs autres villes. Les poètes la représentent sur un char traîné par des paons, avec un de ces oiseaux auprès d'elle.

JUNTES, famille illustre dans l'imprimerie, était établie dans différentes villes d'Italie, dans le 16e siècle : leurs éditions sont estimées ; celles de Florence plus que celles des autres villes. Ils avaient la mauvaise habitude de se servir de caractères italiques ; c'était un vice du temps et du lieu.

JUPITER, père des dieux et des hommes, selon la fable, et la plus grande des divinités du paganisme, était fils de Saturne et de Rhée. Cette déesse s'étant aperçue que son mari dévorait ses enfans à mesure qu'elle les mettait au monde, et craignant pour Jupiter et pour Junon, elle lui supposa un caillou, que Saturne dévora. Jupiter fut élevé au son des instrumens des Corybantes, et nourri secrètement du lait de la chèvre Amalthée, laquelle, en récompense de ce grand service, fut changée en constellation. Étant devenu grand, il détrôna et chassa son père Saturne, qui lui dressait des embûches, et partagea l'empire du monde avec ses deux frères, Neptune et Pluton. Neptune eut la mer, Pluton les enfers, et Jupiter la terre. Il épousa sa sœur Junon, fut père des grâces et des muses, et eut de plusieurs autres femmes un nombre prodigieux d'enfans ; car, selon la fable, il se métamorphosa en satyre pour jouir d'Antiope, en bœuf pour enlever Europe, en cygne pour abuser de Léda, en pluie d'or pour corrompre Danaé, et en plusieurs autres figures pour satisfaire ses passions. Il eut Bacchus de Sémélé, Pallas de Métis, Diane et Apollon de Latone, et fut père de Mercure et des autres dieux. Enfin il foudroya les Titans et les géans, qui voulaient escalader le ciel.

On le représentait assis dans un trône d'ivoire, tenant un sceptre en sa main gauche et un foudre à la droite, qu'il lançait sur les géans, avec un aigle entre ses jambes qui portait Ganymède. Le nom de Jupiter est composé de deux mots, dont le premier, *Iov*, a beaucoup de ressemblance avec *Jehova*, qui est le nom de Dieu en hébreu. On l'honorait sous les différens attributs d'Ammon, de Capitolin, de Conservateur, d'Elicien, de Férétrien, d'Impérator, d'Inventeur, de Latial, de Pistor, de Sponsor, de Stator et Ultor ou Vengeur, etc.

JURET (François), savant chanoine de Langres, était natif de Dijon. Il fit quelques pièces de poésie qu'on trouve dans *Deliciæ poetarum gallorum*, et des Notes sur Symmaque, Paris, 1604, in-4°, et sur Yves de Chartres, 1610, in-8°, qui sont estimées. Il mourut le 21 décembre 1626, à 73 ans.

JURIEU (Pierre), fameux ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Mer, petite ville du diocèse de Blois, le 24 décembre 1637, d'un père qui y était ministre. Rivet et Du Moulin, ministres célèbres, étaient ses oncles maternels. Après avoir étudié en France, en Hollande et en Angleterre, il fut élu ministre à Sedan. Il professa la théologie et l'hébreu, et ne s'accorda pas avec M. Le Blanc son collègue. L'académie de Sedan ayant été ôtée aux calvinistes en 1681, Jurieu fut destiné à faire les fonctions de ministre à Rouen; mais son libelle intitulé *La Politique du clergé de France*, 1681, 2 vol. in-12, l'obligea de passer en Hollande, où il fut fait professeur de théologie à Rotterdam. Il y eut des démêlés très-vifs avec Bayle, amant de sa femme, Basnage de Beauval et Saurin, ses confrères. Il s'y érigea même en prophète, et prédit dans son *Accomplissement des prophéties*, Rotterdam, 1686, 2 tom. in-12, qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France. Il vécut assez long-tems pour être témoin lui-même de la fausseté de ses prédictions. Il ne tint pas aussi à lui qu'il ne soulevât par plusieurs Lettres pastorales, 3 vol. in-12, les réformés et les nouveaux convertis de France. Il mourut de langueur à Rotterdam, le 11 janvier 1713, à 76 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages; les principaux sont 1° Traité de la dévotion; 2° un écrit sur la nécessité du baptême; 3° une Apologie de la morale des prétendus réformés, contre le Livre de M. Arnauld intitulé *Le Renversement de la morale par les calvinistes*, La Haie, 1685, 2 vol. in-8°; *Préjugés légitimes contre le papisme*, 1685, in-4°; 4° *Préservatif contre le changement de religion*, opposé au livre de l'Exposition de la foi catholique de M. Bossuet; 5° des Lettres contre l'histoire du calvinisme de Maimbourg, 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-12, et plusieurs autres livres de controverse, entre autres *Les derniers efforts de l'innocence affligée*; 6° *Traité de la puissance de l'église*, Quevilli, 1677, in-12; *Le vrai système de l'Eglise*, 1686, in-8°; *Unité de l'Eglise*, 1688, in-8°, où il prétend qu'elle est composée de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu les fondemens de la foi, avec une réplique à M. Nicole, qui avait réfuté cet ouvrage; 7° une Histoire des dogmes et des cultes de la religion des Juifs, Amsterdam, 1704, in-4°; 8° un autre Traité intitulé l'*Esprit de M. Arnauld*, 2 vol. in-12; 9° un autre Traité sur la théologie mystique, à l'occasion des démêlés de M. de Fénélon avec M. Bossuet, 1700, in-12; 10° *Janua cœlorum reserata*, 1692, in-4°; 11° *La religion du latitudinaire*, Rotterdam, 1686, in 8°, etc. On remarque dans tous ces ouvrages de l'esprit, du feu et de l'imagination, capables d'en imposer, mais une fureur et des emportement indignes non-seulement d'un chrétien et d'un homme de lettres, mais encore de tout honnête homme.

JURIN (Jacques), fameux médecin et mathématicien anglais, s'est signalé par ses disputes avec Michelotti, sur le mouvement des eaux courantes; avec Keil et Senac, sur celui du cœur; avec Robins, sur la vision distincte, et surtout avec l'école de Leibnitz sur les forces vives. Il fut pendant plusieurs années secrétaire de la société royale de Londres, et contribua beaucoup à rendre les observations météorologiques plus exactes et plus communes. Les écrits qu'il a publiés sur les effets de l'inoculation ont valu à cette méthode la vogue qu'elle a eue depuis. Il mourut à Londres en 1750,

étant président des médecins de cette ville.

JUSSIEU (Bernard de), médecin de la faculté de Paris, se distingua par sa connaissance dans la botanique, qu'il eut lieu d'exercer dans sa place de démonstrateur des plantes au jardin du roi. L'académie des sciences l'avait choisi pour un de ses membres en 1725. Il était encore de la société royale de Londres, des académies de Berlin, de Pétersbourg et de l'institut de Bologne. Ce savant est mort le 6 novembre 1777, âgé de 79 ans. C'est à lui que nous devons l'édition de l'Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, par Tournefort, Paris, 1725, 2 vol. in-12.

JUSSIEU (Antoine de), né à Lyon en 1686, fut médecin et de l'académie des sciences. Il est mort le 22 avril 1758. C'est lui qui a fait l'Appendix de Tournefort, et qui a rédigé l'ouvrage du père Barrelier sur les plantes. On a imprimé son discours sur le progrès de la botanique, 1718, in-4°, lorsqu'il fut nommé professeur de botanique au Jardin-Royal. Il y a un grand nombre de Mémoires curieux de lui, dans les Mémoires de l'académie des sciences.

JUSSIEU (Joseph de), frère d'Antoine et de Bernard, docteur en médecine, et de l'académie des sciences, accompagna, en qualité de botaniste, les académiciens que le roi envoya en 1735 au Pérou pour y mesurer la terre. Il y resta jusqu'en 1771, occupé à parcourir des déserts immenses, avec des dangers inexprimables, pour y faire des découvertes en botanique, qu'il envoyait à ses frères, mais qui ont presque toutes été perdues. Il exerça aussi la médecine chez les Péruviens, qui le contraignirent à rester chez eux pendant une épidémie; et comme il était instruit dans les mathématiques, ils le contraignirent aussi à reconstruire un pont et à diriger des chemins. A son retour, sa mémoire était perdue, sa tête affaiblie; il finit par un assoupissement continuel, le 11 avril 1779. On devait imprimer le journal de ses voyages.

JUSTE ou JUST (Saint), *Justus*, natif d'une noble famille du Vivarais, est le plus illustre évêque qu'ait eu l'église de Lyon, depuis saint Irénée jusqu'à saint Eucher. Il fut élevé par saint Paschase, évêque de Vienne en Dauphiné, qui le fit archidiacre de son église. Saint Juste succéda à Vérissime, évêque de Lyon, et assista au concile de Valence en 374, et à celui d'Aquilée en 381. Il fut lié d'une étroite amitié avec saint Ambroise. Ayant quitté son siége à l'occasion d'un meurtrier réfugié dans l'église, qu'il avait livré au peuple, sous promesse de lui sauver la vie, et qui fut cependant mis en pièces, il se retira dans les déserts d'Égypte, où il vécut en solitaire jusqu'à sa mort, arrivée sur la fin du 4e siècle. Il ne faut pas le confondre avec saint Just ou Justin, que l'on croit avoir été martyrisé dans le Beauvaisis ou dans le Parisis, ni avec un savant archevêque de Tolède, de ce nom, au 7e siècle, ni avec saint Just et saint Pasteur, deux frères natifs d'Alcala, le premier âgé de 13 ans et l'autre de 7, qui eurent la tête tranchée pour la foi de J.-C. en 304.

JUSTE, évêque d'Urgel au 6e siècle, était frère de Justinien, évêque de Valence, et ami de tous les grands hommes de son temps. Il nous reste de lui un petit Commentaire sur le Cantique des Cantiques, dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut le 18 mai 540.

JUSTE LIPSE. *Voy.* Lipse.

JUSTEL (Christophe), savant conseiller et secrétaire du roi, naquit à Paris le 5 mars 1580. Il se rendit très-habile dans l'histoire ecclésiastique, et dans ce qui concerne les conciles et l'histoire du moyen âge. Il mourut à Paris en 1649, à 69 ans. On a de lui une Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, in-fol., et le Code des Canons de l'Église universelle. C'est sur les recueils de cet habile homme que Henri Justel son fils et Guillaume Voël publièrent en 1661 l'excellente Collection du droit canon ancien, sous le titre de *Bibliotheca juris canonici veteris*, Paris, 1661, 2 vol. in-fol. Henri Justel était aussi un très-savant homme. Il mourut à Londres le 24 septembre 1693, à 73 ans.

JUSTIN (Saint), célèbre martyr et philosophe platonicien, était de Naplouse en Palestine. Il fut converti à la foi de J.-C. par les persécutions

qu'il voyait souffrir aux chrétiens. Ayant embrassé le christianisme, il ne quitta ni la profession ni l'habit de philosophe. Une persécution s'étant élevée sous Antonin, successeur d'Adrien, Justin composa une Apologie pour les chrétiens. Il en présenta dans la suite une autre à l'empereur Marc-Aurèle, dans laquelle il soutint l'innocence et la sainteté de la religion chrétienne, contre Crescent, philosophe cynique, et contre quelques autres calomniateurs. Il fit honneur au christianisme, par sa science et par la pureté de ses mœurs, et confirma sa doctrine par sa constance et par la pureté de sa foi. Il fut martyrisé l'an 167. Outre ces deux Apologies, il nous reste de lui un Dialogue avec le Juif Typhon ; deux Traités adressés aux gentils, et un Traité de la monarchie ou de l'unité de Dieu, dans la Bibliothèque des Pères. On lui attribue encore d'autres ouvrages. La meilleure édition de saint Justin est celle de dom Prudent Marand, savant bénédictin, en 1742, in-fol. On y remarque, au jugement de Photius, beaucoup d'érudition et une connaissance parfaite de la philosophie et de l'histoire profane. Le style en est simple et dépourvu des ornemens et des attraits de l'éloquence. Quelques auteurs lui attribuent encore la Lettre à Diognete, qui se trouve parmi ses œuvres; mais il parait constant que cette lettre est plus ancienne que saint Justin.

JUSTIN Ier, empereur d'Orient, naquit dans la Thrace, d'une famille obscure. De simple soldat, il parvint aux premières charges, et fut élu empereur après la mort d'Anastase le 10 juillet 518. Il gagna l'estime et l'amour du peuple, rappela les évêques exilés, ordonna l'observation du concile de Calcédoine, et travailla avec zèle à la réunion de l'église orientale avec celle d'Occident. Il publia des édits sévères contre les ariens, et reçut avec joie le pape Jean II. Un tremblement de terre ayant presque renversé la ville d'Antioche en 526, ce malheur affligea tellement l'empereur, qu'il quitta la pourpre impériale et se couvrit d'un sac, refusant de parler à personne, pour apaiser la colère de Dieu. Justin nomma ensuite Justinien, fils de sa sœur, pour lui succéder, et mourut le 1er août 527, à 77 ans. Il était si ignorant qu'il ne savait pas lire; ce qui ne l'empêcha point de rendre de grands services à l'église et à l'empire, par ses talens, par son application et par son amour pour le bien public.

JUSTIN II, le Jeune, fils de Dulcissime et de Vigilance, sœur de Justinien, succéda à cet empereur le 14 novembre 565. Il eut des mœurs très-corrompues, fit étrangler Justin, son parent, qui avait eu les mêmes prétentions que lui à l'empire. Il donna trop d'autorité à Sophie son épouse, qui fut cause du règne des Lombards en Italie, et s'attira en 571 une nouvelle guerre avec les Perses. Il tomba en frénésie en 574, et mourut le 5 octobre 578. C'était un prince incapable de régner.

JUSTIN, célebre historien du second siècle, vivait du temps d'Antonin-le-Pieux, selon l'opinion la plus probable. On a de lui, en beau latin, un abrégé de l'histoire de Trogue Pompée: la première édition est de 1470, in-fol.; les meilleures sont celles d'Elzevir, 1640, in-12.; *Ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4°; d'Oxford, 1705, in-8°; Leyde, 1719, in-8°: la traduction française de 1696, 2 vol. in-12, est bonne; celle de dom Favier, 1737, 2 vol. in-12, est meilleure.

JUSTINE (Sainte), vierge et martyre, et patrone de la ville de Padoue, mourut du temps de la persécution de Maximien Hercule.

JUSTINIANI (saint Laurent) ou saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, naquit le premier juillet 1381, d'une maison noble, ancienne et féconde en grands hommes. Il prit l'habit régulier dans le monastère des chanoines de Saint-Georges Inalga, en devint le premier général en 1424, et donna à cette congrégation d'excellens réglemens. Le pape Eugène IV le nomma évêque et premier patriarche de Venise en 1451. Saint Laurent Justiniani gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut le 8 janvier 1455, à 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, Bresse, 1506, 2 vol. in-fol., réimprimés à Venise, 1755, in-fol.

JUSTINIANI (Augustin), né à

Gênes en 1470, de la noble maison de Justiniani, vint à Paris, où il se fit dominicain en 1488. Il s'y acquit une grande réputation par sa science et par son habileté dans les langues orientales, et fut nommé en 1514 évêque de Nebbio dans l'ile de Corse par le pape Léon X. Il assista au cinquième concile de Latran, fit fleurir la science et la piété dans son diocèse, et périt dans la mer en passant de Gênes à Nebbio, en 1536, avec le vaisseau qui le portait. Son principal ouvrage est un psautier en hébreu, en grec, en arabe et en chaldéen, avec des versions latines et de courtes notes, Gênes, 1516, in-fol.: c'est le premier psautier qui ait paru en diverses langues; il est estimé. Il a été l'éditeur de *Porcheti victoria adversus impios Hebræos*, Parisiis, 1520, in-fol., assez rare; il est auteur de *Annali di Genoa*, 1537, in-fol., qui n'est pas commun.

JUSTINIANI (Fabio), né à Gênes en 1568, de Léonard Taranchetti, qui fut adopté dans la famille Justiniani, pour n'avoir pas voulu tremper dans la conjuration de Fiesque. Il entra dans la congrégation de l'oratoire de Rome, et fut, en 1616, évêque d'Ajaccio, où il est enterré dans son église cathédrale. Son épitaphe date sa mort du 3 janvier 1627. On a de lui *Index universalis materiarum Bibliæ*, Rome, 1612, in-fol.; *Tobias explanatus*, 1620, in-fol.

JUSTINIANI (Bernard), noble vénitien, neveu de saint Laurent Justiniani, fut honoré de diverses charges et ambassades par sa république; il parvint à celle de procurateur de Saint-Marc; et mourut en 1489, à 81 ans. On a imprimé les discours qu'il a prononcés en différentes occasions avec ses lettres, et son Histoire de Venise, Venise, 1492, in-fol.: on trouve souvent l'Histoire, qui va jusqu'en 809, sans les autres pièces qui ont été supprimées; *Vita beati Laurenti Justiniani*, 1475, in-4o; Sa vie, par Antoine Stella, en latin, a été imprimée à Venise, 1533, in-8o. De sa famille, qui subsiste honorablement en Italie, était le marquis Vincent Justiniani, qui a fait graver par Blommaert, Mellan et autres, sa Galerie, Rome, 1642, 2 vol. in-fol.: il en a été tiré depuis 1750 des épreuves qui sont bien inférieures aux anciennes; l'abbé Bernard Justiniani, qui a donné en italien l'Origine des ordres militaires, Venise, 1692, 2 vol. in-fol., dont a été extraite l'Histoire des ordres militaires, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8o, à laquelle se joint l'histoire des ordres religieux, Amsterdam, 1716, 4 vol. in-8o.

JUSTINIEN Ier, neveu de Justin l'Ancien, et fils de Vigilantia et de Sabatius, fut fait César et Auguste, le premier avril 527, et succéda à l'empereur Justin son oncle, le premier août suivant. Il publia des lois sévères contre les hérétiques, répara les temples ruinés, et se déclara le protecteur de l'Église. Justinien eut d'abord à combattre Hypatius, Pompéius et Probus, neveux de l'empereur Anastase, qui excitèrent contre lui une grande sédition, dans laquelle il aurait succombé, sans l'impératrice Théodora sa femme, et la prudence de Bélisaire et de Mundus. Après avoir puni de mort les séditieux, il vainquit les Perses par la valeur de Bélisaire son général, extermina les Vandales, reconquit l'Afrique, subjugua les Goths en Italie, défit les Maures et rétablit l'empire romain dans sa première splendeur. Il choisit ensuite dix habiles jurisconsultes, à la tête desquels était le célèbre Tribonien, pour recueillir en un corps les lois romaines, et ordonna que ce recueil fût appelé le *Code Justinien*. Il fit rédiger en 533 les décisions dispersées des juges et des magistrats, qui furent divisées en 50 livres, sous le nom de *Digestes* ou *Pandectes*, Florence, 1553, in-fol., qui se partagent en deux ou trois vol.: il faut qu'il y ait à la fin 8 feuillets non chiffrés, cotés eeee. Il y en a encore l'édition que M. Pothier a donnée à Paris, 1748, 3 vol. in-fol., qui est estimée. Il composa 4 livres d'*Institutes*, qui comprennent en abrégé le texte de toutes les lois, et fit recueillir, en 541, les lois qu'il avait faites nouvellement, dans un volume qui fut appelé le *Code des Novelles*. Les meilleures éditions de ces ouvrages réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*, sont celle d'Elzévir, 1664, 2 vol. in-8o, plus belle que la réimpression de 1681;

celle avec les grandes gloses et l'Index de Daoyz, Lyon, 1627, 6 vol. in-fol.; celle avec les notes de Godefroi, Paris, Vitrai, 1628, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, Elzevir, 1663, 2 vol., in-fol. Ces ouvrages ont acquis à Justinien une gloire immortelle; mais il s'engagea témérairement dans les affaires ecclésiastiques. Il menaça d'exil le pape Agapet, voulut connaître du différend des trois chapitres, et commit des violences inexcusables envers les papes Silverius et Vigile, avant et après le 5e concile général tenu en 553. Il mourut deux ans après, le 14 novembre 565, à 84 ans, après en avoir régné 38. C'est ce prince qui fit bâtir à Constantinople l'église de Sainte-Sophie, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture, Justin-le-Jeune lui succéda.

JUSTINIEN II, le Jeune, fils aîné de l'empereur Constantin Pogonat, lui succéda en 685 à l'âge de 16 ans. Il reconquit diverses provinces sur les Sarrasins, et fit avec eux une paix avantageuse, qu'il rompit légèrement et contre ses intérêts en 690. Il se fit ensuite détester par ses cruautés, ses exactions et ses débauches. Il ordonna un jour d'égorger tout le peuple de Constantinople, à commencer par le patriarche; cet ordre qui transpira donna lieu au patrice Léonce de soulever le peuple. Justinien fut alors détrôné. On lui coupa le nez, et on l'envoya en exil dans la Chersonèse en 694. Léonce fut aussitôt déclaré empereur; mais Tibère Absimate le chassa en 697. Celui-ci régna environ sept ans, au bout desquels Trebellius, roi des Bulgares, ayant rétabli Justinien en 704, Léonce et Tibère Absimate furent punis de mort. Justinien II continua d'exercer ses cruautés, et régna encore six ans depuis son rétablissement. Il fut tué avec son fils Tibère par Philippique Bardanes son successeur en 711. En lui fut éteinte la famille d'Héraclius.

JUVARA (PHILIPPE), né à Messine en 1685, étudia l'architecture sous le chevalier Fontana. Il vécut long-temps dans la détresse; mais enfin ayant présenté au duc de Savoie, à qui la Sicile venait d'être cédée, le plan d'un palais à bâtir à Messine, ce prince en fut si content qu'il le nomma son premier architecte avec une pension de 3500 livres et l'amena à Turin. Il lui donna ensuite l'abbaye de Selve, qui vaut 5500 livres de rente. Juvara bâtit l'église vouée par Victor Amédée pour la levée du siége de Turin et la superbe chapelle de la Vénerie. Il fut appelé depuis en Portugal, où l'on fut également content de lui. Il en revint avec l'ordre du Christ, et une pension de 15,000 livres. Lorsque le palais de Madrid fut incendié, il y fut appelé pour le rebâtir; mais une fièvre l'emporta presque aussitôt à Madrid en 1735.

JUVENAL (DECIUS-JUNIUS), célèbre poète latin, au premier siècle, était d'Aquin en Italie. Il alla à Rome dans sa jeunesse, et y employa la moitié de sa vie à faire des Déclamations. Il composa ensuite des Satires qui lui acquirent une grande réputation; mais ayant attaqué dans ses vers Pâris, bouffon et comédien de Néron, il fut relégué pour commander quelques troupes dans la Pentapole, sur les frontières d'Egypte et de Lybie. On croit qu'il vécut jusqu'au règne d'Adrien, l'an 128 de J.-C. Il nous reste de lui seize Satires, dans lesquelles on remarque beaucoup d'esprit, de force et de véhémence; mais le style n'en est point assez naturel, et les obscénités dont elles sont remplies en rendent la lecture dangereuse. D'ailleurs il s'élève contre les vices de son temps avec trop de misanthropie et de fureur; ce qui a fait dire avec raison :

> Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Il y en a une édition faite au Louvre, 1644, in-fol.; celle *cum notis variorum* est d'Amsterdam, 1684, in-8o; celle *ad usum Delphini* est de 1684, in-4o; celle de *Casaubon*, Leyde, 1695, in-4o, est estimée; celle de Paris, 1747, in-12, est belle; celle de *Birmingham*, 1761, in-4o, est magnifique.

JUVENAL DES URSINS. *Voyez* URSINS.

JUVENCUS (CAÏUS-VECTIUS-AQUILINUS), l'un des premiers poètes chrétiens, naquit en Espagne d'une famille illustre. Il mit en vers latins la Vie de Jésus-Christ en quatre livres, vers 329, en suivant fidèlement, et presque mot pour mot, le texte des quatre Evangélistes; mais ses vers sont d'un mau-

vais goût, et sa latinité n'est point pure. On trouve son ouvrage dans la Bibliothèque des Pères, dans les poètes latins de Venise, 1502, in-4°, et dans le *Corpus poetarum*.

JUVENEL DE CARLENCAS (Félix), né à Pezenas, où il s'est marié et où il a vécu, est mort le 12 avril 1760 à 80 ans. Il est auteur d'un *Essai sur l'histoire des belles-lettres*, souvent imprimé, et dont la dernière édition est de Lyon, 1757, 4 volumes petit in-8°; *Principes de l'histoire*, 1733, in-12.

K.

KAHLER (Wigand ou Jean), savant et laborieux écrivain allemand, et théologien luthérien, né à Wolmar, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, le 20 janvier 1649, fut professeur en poésie, en mathématiques et en théologie à Rinteln, et membre de la société de Gottingen. Il mourut le 17 mai 1729, laissant deux fils et quatre filles. On a de lui un grand nombre de Dissertations réunies en 2 vol., à Rinteln, 1710 et 1711, sous le titre de *Dissertationes Juveniles* : les principales sont *De Oceano, ejusque proprietatibus et vario motu; De cometis; De libertate Dei; De terrâ; De reflexione luminis, ejusque effectu*; *De imputatione peccati alieni, et specialtimadamici; De polygamiâ*, etc.

KAIN (Henri-Louis Le), fils d'un orfèvre, naquit à Paris le 14 avril 1728. Son goût pour le théâtre se manifesta dans ces sociétés de jeunes gens qui s'amusent de représentations dramatiques. M. de Voltaire, qui avait un théâtre chez lui, rue Traversière, lui fit jouer successivement toutes ses pièces, et lui donna sans doute des leçons et des conseils, auxquels il a dû la réputation dont il a joui. Il parut pour la première fois sur le théâtre Français le 14 septembre 1750; les applaudissemens dont il a joui jusqu'à sa mort sont l'indication de ses talens. Les tracasseries qu'il a essuyées dans le commencement lui ont fait surmonter quelques vices qu'il avait dans l'organe et dans la figure. Il est mort le 8 fevrier 1778. D'un mariage d'inclination il a eu deux fils. Sa femme était morte trois ans avant lui; elle avait joué les rôles de soubrette pendant quelque temps. Personne n'a mieux senti que lui la supériorité de celui qui donne de l'argent pour être amusé, sur celui qui le reçoit pour l'amuser; aussi ne joignait-il jamais à son nom la qualité qui le rendait célèbre, mais il prenait celle de pensionnaire du roi.

KALF (Guillaume), peintre, né à Amsterdam en 1630, quitta les sujets d'histoire pour peindre des fruits et des vases. Ses tableaux, peu intéressans par eux-mêmes, plurent par la nature rendue avec la plus grande vérité, et sont fort recherchés. Il est mort le 30 juin 1693.

KALTEYSEN (Henri), célèbre dominicain du 15e siècle, né dans un château près de Coblentz, de parens nobles, parut avec éclat au concile de Bâle, où il réfuta avec force les hérétiques de Bohème, en 1433. Il devint ensuite archevêque de Drontheim et de Césarée, et se retira sur la fin de ses jours dans le couvent de son ordre à Coblentz, où il mourut le 2 octobre 1465. Il nous reste de lui, dans les recueils des conciles, un discours qu'il prononça au concile de Bâle, sur la manière de prêcher, contre les prétentions des Bohémiens.

KAM-HI, empereur de la Chine, petit-fils du prince tartare qui l'avait conquise, monta sur le trône en 1661. Son goût pour les sciences et les arts lui fit protéger les missionnaires dans son empire; mais par une vanité asiatique, il exigeait que dans les cartes que les missionnaires dressaient ils missent la Chine au centre du monde. Il mourut en 1722, à 71 ans.

KANOLD (Jean), médecin de Breslau, mort en 1729, à 49 ans, a laissé des mémoires sur la nature et sur les arts très-curieux.

KARA MUSTAPHA. *Voy.* Cara Mustapha.

KARA-MEHEMET, célèbre pacha turc, se signala par sa valeur et par sa conduite aux siéges de Candie, de Kaminieck et de Vienne, et à la bataille de Choczin. Il fut fait gouverneur de Bude en 1684, et défendit

cette ville courageusement contre les Impériaux : mais ayant été blessé d'un éclat de canon, en donnant ses ordres sur les remparts, il mourut de sa blessure pendant le siége. Il avait fait tuer peu auparavant 40 esclaves chrétiens, en présence d'un officier qui l'était allé sommer de se rendre de la part du prince Charles de Lorraine; action barbare qui ternit toutes ses belles actions.

KARO (Isaac), juif, obligé de sortir du royaume d'Espagne en 1492, en vertu de l'édit de Ferdinand et Isabelle, se retira à Jérusalem, où il vécut dans l'obscurité. Pour charmer son ennui il composa un livre intitulé *Les générations d'Isaac*, en hébreu : c'est un commentaire sur le Pentateuque, qui est imprimé à Constantinople en 1518, in-fol., et en dernier lieu à Amsterdam en 1708, in-fol.

KAYE. *Voy.* Caius.

KEATING (Geoffroi), habile docteur et prédicateur irlandais, natif de Tipperari, mort vers 1650, a composé, en Irlandais, une histoire des poètes de sa nation : on en a donné une magnifique édition à Londres en 1738, in-fol., de la traduction anglaise de M. Dermot-ó-Connor, avec les généalogies des principales familles d'Irlande, recueillies par Keating. Il est auteur de plusieurs autres ouvrages en irlandais, qui sont estimés.

KEBLE (Joseph), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1612, suivit la cour du banc du roi avec une grande exactitude, depuis 1661 jusqu'en 1710, année dans laquelle il mourut, au mois d'août. Il a donné plusieurs livres de droit qui ne sont propres qu'aux Anglais: *Essai sur la nature et sur les actions humaines.*

KECKERMAN (Barthélemi), laborieux écrivain calviniste, natif de Dantzick, enseigna l'hébreu à Heidelberg, puis la philosophie à Dantzick, où il mourut en 1609, à 36 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, Genève, 1614; 2 vol. in-fol., dans lesquels il a fait des systèmes de presque toutes les sciences, où l'on remarque plus de méthode que de génie : on estime son traité intitulé *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri duo.*

KEILL (Jean), célèbre astronome et mathématicien, naquit en Écosse vers 1671, et fut élevé au collége de Bailleul, dans l'université d'Oxford, où il prit le degré de bachelier et maître-ès-arts. Il alla en 1709 dans la Nouvelle-Angleterre, en qualité de trésorier, et fut fait à son retour professeur d'astronomie à Oxford, où il donna le premier des leçons sur la philosophie expérimentale. Keill eut la charge de déchiffreur sous la reine Anne, et conserva cette place sous le roi Georges Ier, jusqu'en 1716. Il avait été reçu auparavant de la société royale de Londres, et docteur en médecine dans l'université d'Oxford. Il mourut en 1721, à 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'astronomie, de physique et de médecine, très-estimés : le principal est son *Introductio ad veram physicam et ad veram astronomiam*, Leyde, 1739, in-4°. M. Le Monnier fils, savant astronome, a traduit en français la partie astronomique de cet excellent ouvrage, Paris, 1746, in-4°.

KEILL (Jacques), excellent docteur en médecine, et frère du précédent, naquit en Écosse vers 1673. Il fit des leçons d'anatomie à Oxford et à Cambridge, avec un applaudissement universel. Il s'établit à Northampton en 1700, y pratiqua la médecine avec une réputation extraordinaire, et y mourut d'un cancer en 1719, à 46 ans. On a de lui divers écrits très-curieux et très-estimés.

KEITH (Georges), fameux théologien de la secte des quakers ou trembleurs, était écossais, d'une famille obscure. Il défendit d'abord avec zèle les opinions des presbytériens, et se fit ensuite trembleur. Il voyagea en Hollande et en Allemagne, pour y affermir les disciples de Fox. Il passa ensuite en Amérique, où il fut mis à la tête des trembleurs dans la Pensilvanie. Il s'attira partout de longues et de fâcheuses affaires, à cause de la singularité de ses opinions : il niait l'éternité des peines de l'enfer, enseignait la métempsycose, et soutenait qu'il y avait deux Christ, l'un corporel, fils de Marie, l'autre spirituel, résidant dans tous les hommes depuis le commencement du monde. Il fut condamné à Londres en 1694, dans un synode général de la secte des trembleurs, malgré ses harangues et ses mé-

moires. On a de lui un grand nombre d'ouvrages.

KEITH (Jacques), fils cadet de Georges Keith, comte-maréchal d'Écosse, et de Marie Drummond, fille du lord Perth, grand chancelier d'Écosse sous le règne de Jacques II, naquit en 1698 à Freterressa dans le sherifsdom de Kincardin, et acheva ses études avec son frère aîné le comte-maréchal au collége d'Aberdeen, fondé par ses ancêtres. Ayant pris parti pour le prétendant avec son frère en 1725, il reçut une légère blessure au nez à la bataille de Sherstmuir, et après la défaite des troupes de ce prince, il passa avec son frère en Espagne, où il fut officier dans les brigades irlandaises pendant dix ans. Il alla ensuite en Moscovie où la czarine Anne le reçut avec de grandes marques de distinction, le fit brigadier général, et peu de temps après lieutenant-général. Il se distingua à toutes les batailles qui se donnèrent entre les Turcs et les Russes sous le règne de cette princesse; et à la prise d'Ockzakow, il fut le premier qui monta à la brèche, où il fut blessé au talon. La guerre étant finie il fut envoyé ambassadeur extraordinaire de Russie en Angleterre. Pendant son séjour, il y offrit à Robert Walpol, alors premier ministre, de servir en qualité de soldat dans les armées britanniques, pourvu qu'on lui assurât les biens et les honneurs de son cousin le comte de Kintore après sa mort; mais cela lui fut refusé. Ayant fini son ambassade, il retourna à Pétersbourg, où il fut mieux accueilli que jamais. Dans la guerre entre les Russes et les Suédois, il servit en Finlande en qualité de lieutenant-général. Ce fut lui qui décida le gain de la bataille de Willmanstrand, et qui chassa les Suédois des îles d'Aland dans la mer Baltique. A la paix conclue à Abo en 1743, il fut envoyé par l'impératrice ambassadeur à la cour de Stockholm, où il fit de grandes dépenses, et fut obligé de vendre ses bijoux pour soutenir son rang. De retour à Pétersbourg, l'impératrice l'honora du bâton de maréchal; mais ses appointemens étant trop modiques, il se rendit auprès du roi de Prusse, qui lui avait fait faire des propositions, et qui lui assura une pension. Ce prince le mit tellement dans sa confiance, qu'il parcourut avec lui la plus grande partie de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hongrie. La guerre s'étant déclarée en 1756, Keith entra en Saxe en qualité de feld maréchal de l'armée prussienne. Ce fut lui qui assura la belle retraite de cette armée, après la levée du siége d'Olmutz en 1758. Il fut tué cette même année lorsque le comte de Daun surprit et attaqua le camp des Prussiens, à Hochkirchen.

KELLER (Jacques), *Cellarius*, né à Seckingen en 1568, se fit jésuite en 1588, devint recteur du collége de Ratisbonne, puis de celui de Munich. Il fut long-temps confesseur du prince Albert de Bavière et de la princesse son épouse. L'électeur Maximilien avait pour lui une estime particulière, et l'employait souvent dans les affaires les plus importantes. Keller disputa publiquement avec Jacques Hailbrunner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg, sur l'accusation qui fut intentée aux ministres luthériens d'avoir rapporté plusieurs passages des Pères, falsifiés dans un ouvrage allemand intitulé *Papatus acatholicus*; elle se tint à Neubourg en 1615. Le père Keller mourut à Munich le 23 février 1631, à 63 ans. On a de lui des livres de controverse et divers ouvrages de politique sur les affaires d'Allemagne: il s'y déguise souvent sous le nom de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, etc. Son ouvrage contre la France, intitulé *Mysteria politica*, 1625, in-4°, fut brûlé par sentence du Châtelet, censuré en Sorbonne, et condamné par le clergé de France: c'est un Recueil de huit lettres au sujet de l'alliance de France avec l'Angleterre, Venise, la Hollande et la Transylvanie. On attribue à Keller le *Cantus turturis*, pour répondre au *Chant de la tourterelle* du savant Gravina.

KELLER (Jean-Balthasar), célèbre ouvrier dans l'art de fondre en bronze, était de Zurick. C'est lui qui a jeté en fonte la statue équestre de Louis XIV, que l'on voyait à Paris dans la place de Louis-le-Grand. Il fut fait inspecteur de la fonderie de l'arsenal, et mourut en 1702. Jean-Jacques Keller son frère était aussi très-habile dans le même art.

KELLEY (Edouard), alchimiste

anglais, né à Worcester en 1555, s'associa avec le docteur Dée, et parcourut l'Europe pour faire de l'or. L'empereur Rodolphe II y fut attrapé comme les autres; mais Kelley eut l'adresse de s'esquiver. Il est mort en 1595. Il a fait deux poëmes sur la chimie et sur la pierre philosophale, qu'on trouve dans le livre intitulé *De lapide philosophorum*, Hambourg, 1676, in-8°.

KELLY (Hugues), né en Irlande, vint à Londres, où il trouva une place de commis dans une maison de commerce. Il augmentait son revenu par les articles qu'il fournissait à différens ouvrages périodiques, et par quelques pamphlets sur les questions agitées. Cibber, lui connaissant quelque talent pour la satire, l'engagea à faire des comédies : la première, intitulée *La fausse délicatesse*, fut fort applaudie; ce qui l'engagea à continuer jusqu'à sa mort, arrivée le 3 février 1777, à 38 ans. Sa dernière comédie fut jouée après sa mort au profit de sa veuve et de ses enfans.

KEMNITIUS. *Voy.* Chemnitius.

KEMPE (André), médecin et fanatique suédois, avait été soldat, et se fit chasser de Suède et de Norwége. Il vint en 1675 à Hambourg, où ses Rêveries pensèrent le faire brûler. Il y publia un petit livre, où il soutient que Dieu parla à nos premiers pères en suédois, qu'Adam lui répondit en danois, et que le serpent parla en français à Eve : il intitula cet ouvrage *Les langues du paradis*. Il en publia un autre, où il annonçait aux juifs une conversion universelle de leur nation. J.-F. Mayer réussit à le faire traiter comme un fou. Il se retira à Altona, où il est mort en 1689.

KEMPIS (Thomas à), pieux et savant chanoine régulier, et l'un des hommes les plus célèbres du 15e siècle, naquit au village de Kemp, diocèse de Cologne, en 1380, et prit son nom de ce village. Il fit ses études à Deventer, dans la communauté des pauvres écoliers, établie par Gérard Groot, et y fit de grands progrès dans les sciences et dans la piété. Il entra en 1399 dans le monastère des chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès, près de Swol, où son frère était prieur. Thomas à-Kempis s'y distingua par son éminente piété, par son respect pour ses supérieurs, par sa charité envers ses frères, et par son application continuelle au travail et à la prière. Il mourut en odeur de sainteté le 25 juillet 1471, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de dévotion, qui respirent une piété tendre, solide et éclairée, Anvers, 1615, 3 tom. in-8°. L'abbé de Bellegarde a traduit en français une partie des OEuvres de Thomas à-Kempis, sous le titre de *Suite du livre de l'Imitation*, in-24, et le père Valette, de la doctrine chrétienne, sous celui d'*Elévation à J.-C. sur sa vie et ses mystères*, in-12. Le savant imprimeur Jodocus Badius Ascencius est le premier qui a attribué l'excellent livre de l'Imitation de J.-C. à Thomas à-Kempis, en quoi il a été suivi par François de Tol, chanoine régulier, qui cite en sa faveur les manuscrits que l'on voit encore écrits de la propre main de Thomas à-Kempis. D'un autre côté le père Possevin, jésuite, est le premier qui ait attribué cet ouvrage à l'abbé Jean Gersen ou Gessen, dans son *Apparat sacré*, en quoi il a été suivi par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. *Voy.* Quatremaires. M. Vallart, dans l'édition qu'il a donnée de l'Imitation, croit qu'elle est plus ancienne que Thomas à-Kempis, et qu'elle est de Gersen. Ceux qui souhaiteront savoir l'histoire des contestations survenues à ce sujet entre les bénédictins, qui sont pour Gersen, et les chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève, qui sont pour Thomas-à-Kempis, peuvent consulter la relation curieuse que dom Vincent Thuillier en a donnée à la tête du t. Ier des OEuvres posthumes des pères Mabillon et Ruinart. D'autres attribuent cet excellent ouvrage au célèbre Gerson. Quoi qu'il en soit la belle édition d'Elzévir, in-12, est de 1630; mais l'année ne se trouve ni sur le titre ni ailleurs. Il y en a une édition du Louvre, 1640, in-fol. Celle que l'abbé Valart en a donnée chez Barbou, 1758, in-12, est fort belle. On estime les traductions de l'abbé Valart, de l'abbé Lenglet, de M. de Sacy sous le nom de Beuil. La première édition latine est de 1492, in-12, gothique. Il en existait alors une vieille traduction française sous le titre de *l'Internelle consolation*, dont le français parait aussi ancien que Tho-

mas à-Kempis ; ce qui a fait douter si ce livre avait d'abord été composé en latin ou en français ; l'abbé Langlet a tiré de cette ancienne traduction un chapitre qui n'était pas dans les versions latines. Ce livre de l'*Internelle consolation* a été imprimé plusieurs fois dans le 16e siècle, in-8o.

KEN (THOMAS), célèbre évêque anglican, naquit à Barstamstead, dans la province de Hertford, en 1647, d'une famille riche et ancienne. Il fit ses études à Winchester, et fut reçu docteur d'Oxford en 1679. Le roi Charles II le fit son chapelain, et lui donna l'évêché de Bath et de Wels en 1684. Thomas Ken assista ce prince à la mort. Il érigea plusieurs écoles dans les villes de son diocèse, et se fit généralement estimer par sa probité et par sa charité ; il faisait dîner douze pauvres dans sa salle, lorsqu'il était chez lui le dimanche, et les instruisait selon leur besoin. Quelqu'un l'ayant accusé sur un sermon qu'il avait fait à la chapelle du roi, ce prince l'envoya chercher à ce sujet ; Thomas Ken lui dit, sans s'étonner : « Si Votre Majesté n'avait pas négligé son devoir, et si elle eût assisté au sermon, mes ennemis n'auraient pas eu occasion de m'accuser. » Il justifia ensuite ce qu'il avait dit dans son sermon, et le roi ne s'offensa point de sa liberté. Il fut dépouillé de son évêché sous Guillaume III, eut une pension de la reine Anne, et mourut à Longe-Leate, le 29 mars 1711, à 64 ans. On a de lui plusieurs onvrages de piété, qui sont estimés des Anglais. On remarque qu'il aimait extrêmement la poésie et la musique, qu'il dormait peu, et qu'il chantait une hymne sur son luth avant que de s'habiller.

KENNEDY (JEAN), natif d'Ecosse, a résidé long-temps à Smyrne, et est mort âgé, le 26 janvier 1760. Il avait fait une collection considérable de portraits et de médailles romaines,au nombre desquelles il y en avait 256 de Carausius, et 89 d'Alectus. Il a donné une Dissertation sur les médailles de Carausius, dans laquelle il assure qu'Oriuna était la déesse protectrice de Carausius.

KENNET (BASILE), naquit le 21 octobre 1674, à Postling, dans le comté de Kent. Etant entré dans l'état ecclésiastique, son frère, évêque de Péterborough, le fit nommer en 1706 chapelain du comptoir anglais à Livourne. Il était à peine arrivé dans ce pays, qu'il s'y vit poursuivi par le pape et par l'inquisition, qui ne voulaient pas d'un ministre anglican dans ce pays catholique. Le chevalier Newton, qui était ambassadeur à Florence, le délivra de ce danger. Le dépérissement de sa santé le fit revenir en Angleterre en 1713. Il y mourut à la fin de 1714, à Oxford, où il venait d'être élu président du collége du Corps de Christ. On a de lui les Antiquités romaines, 1696, 2 vol. in-8o; la Vie des poètes grecs, 1697, in-8o ; des Sermons, 5 vol. in-8o ; une Paraphrase en vers des psaumes, 1706, in-8o ; un Traité sur le symbole des apôtres, 1705 ; des traductions en anglais.

KENNETT (WHITE), évêque de Péterborough, et l'un des plus célèbres écrivains du 18e siècle, fut élevé à Oxford, et s'y distingua par son extrême application à l'étude, et par ses traductions anglaises de divers ouvrages. Il devint doyen, puis évêque de Péterborough, le 9 novembre 1718, et s'acquit une très-grande réputation en Angleterre par ses prédications et par ses ouvrages. Il fonda une bibliothèque d'antiquités et d'histoire dans sa ville épiscopale, et mourut le 19 novembre 1728. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages presque tous écrits en anglais, dans lesquels on voit qu'il était un excellent philologue, un bon prédicateur, et un homme très-versé dans l'histoire et les antiquités de sa nation.

KENNICOT (BENJAMIN), qui a rendu de grands services à la religion et à la république des lettres, par la publication de la Bible hébraïque, imprimée à Oxford en 2 vol. in-fol., était chanoine de l'église du Christ, et ministre de Culham, dans le comté d'Oxford. Il s'est d'abord fait connaître par ses Dissertations sur l'arbre de vie, et sur le sacrifice de Caïn et d'Abel, qui parurent en 1747. Il est mort à Oxford le 18 septembre 1783.

KENRICK (GUILLAUME), poète anglais, a publié des épîtres morales en 1759, et des comédies. Il a été l'éditeur de l'ouvrage périodique intitulé *The morning Chronicle*, et traducteur de différens ouvrages français en an-

glais, comme l'Héloïse de Rousseau; l'Histoire d'Angleterre de Milot, etc. Cet auteur est mort le 9 juin 1777.

KEPLER (Jean), l'un des plus grands astronomes de son siècle, naquit à Wiel, le 27 décembre 1571, d'une famille illustre et ancienne. Il commença ses études de philosophie à Tubinge, en 1589, et deux ans après il étudia les mathématiques sous le fameux Michel Mæstlin. Il y fit tant de progrès qu'il publia dès 1596 un livre intitulé *Prodromus dissertationum de proportione orbium cœlestium, deque causis cœlorum numeri, magnitudinis, motuumque periodicorum genuinis et propriis*, etc. Tycho-Brahé, s'étant établi dans la Bohême, désira passionnément d'avoir Kepler auprès de lui. Il lui écrivit tant de lettres sur ce sujet, que celui-ci quitta l'académie de Gratz, et se transporta en Bohême avec sa famille et sa bibliothèque en 1600. Kepler eut pendant le voyage une fièvre quarte qui dura sept ou huit mois, et qui l'empêcha de rendre à Tycho-Brahé tous les services dont il était capable; Tycho-brahé, de son côté, ne lui communiquait point ce qu'il savait, et mourut en 1601. De sorte que Kepler ne profita pas beaucoup auprès de lui. Depuis ce temps-là il eut le titre de mathématicien sous les empereurs Rodolphe II, Mathias et Ferdinand II, et s'acquit par ses ouvrages une réputation immortelle. Il mourut à Ratisbonne, où il sollicitait le paiement des arrérages de sa pension, le 15 novembre 1630, à 59 ans. C'est lui qui a trouvé le premier la vraie cause de la pesanteur des corps, et cette loi de la nature dont elle dépend, que «les corps mus en rond s'efforcent de s'éloigner du centre par la tangente.» Ce qu'il a expliqué par la comparaison des brins de paille mis dans un seau d'eau, lesquels, si l'on tourne en rond le seau d'eau, se rassemblent au centre du vase. Il a eu aussi l'idée des tourbillons célestes: il a cru que le soleil avait une vertu magnétique; a fait sur l'optique des découvertes importantes, et a trouvé le premier cette règle admirable, appelée de son nom la Règle de Kepler, selon laquelle les planètes se meuvent. On peut le regarder en quelque sorte comme le précurseur de Descartes: ce grand philosophe avoue que Kepler a été son premier maître en optique. Il nous reste de cet habile astronome un très-grand nombre d'excellens ouvrages en latin. Les principaux sont 1° son *Prodromus dissertationum*, auquel il a aussi donné le titre de *Mysterium cosmographicum*, 1596, in-4°: c'est celui de tous ses ouvrages qu'il estimait le plus; il en fut tellement charmé pendant quelque temps, qu'il avoue « qu'il ne renoncerait pas pour l'électorat de Saxe à la gloire d'avoir inventé ce qu'il débitait dans ce livre»; 2° *Harmonice mundi*, avec une défense de ce traité, 1619, in-fol.; 3° *De cometis libri tres*, 1614, in-4°; 4° *Epitome astronomiæ copernicanæ*, 1635, 2 vol. in-8°; 5° *Astronomia nova*, 1609, in-fol.; 6° *Chilias logarithmorum*, etc., in-4°; 7° *Nova stereometria doliorum vinariorum*, etc., 1615, in-fol.; 8° *Dioptrice*, in-4°; 9° *De vero natali anno Christi*, in-4°; 10° *Ad Vitellionem paralipomena, quibus astronomiæ pars optica traditur*, in-4°; 11° *Tabulæ Rodolphinæ*, etc., Ulmæ, 1627, in-fol. Kepler est aussi le premier qui a appliqué à la physique les spéculations des mathématiques. Louis Kepler son fils exerça la médecine à Konigsberg en Prusse, où il mourut en 1663, à 56 ans, après avoir été marié deux fois. Il a fait imprimer l'ouvrage de son père intitulé *Somnium, lunarisve astronomia*, Francfort, 1634, in-4°, et quelques livres de médecine. Kepler le père enseigne dans cet ouvrage que la terre et le soleil ont chacun une âme et des sensations, et y avance plusieurs autres propositions très-singulières. Il était luthérien. On trouve une Histoire curieuse de sa vie à la tête de ses lettres, Leipsick, 1718, in-fol., en latin.

KERCKRING (Théodore), médecin du 17e siècle, natif d'Amsterdam, et originaire de Lubec, trouva le secret d'amollir l'ambre jaune sans lui ôter sa transparence, pour le faire servir de cercueil ou d'enveloppe à des corps morts, afin de les conserver. Il fut agrégé à la société royale de Londres, et mourut en 1693, à Hambourg, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, avec le titre de résident du grand-duc de Toscane. Ses principaux ouvrages sont 1° *Spicilegium anatomicum*, Amsterdam, 1670, in-4°; 2° *Anthropogeniæ ichnographia*, Amster-

dam, 1670, in-4°, où il soutient que l'on trouve dans le corps de toutes les femmes des œufs, dont, selon lui, les hommes sont engendrés. On lui attri- encore une Anatomie imprimée en 1671, in-fol.

KERVILLARS (Jean-Marin de), jésuite, né à Vannes en 1668, mort à Paris en 1745, où il professait la philosophie, a traduit les Fastes et Élégies d'Ovide, 3 vol. in-12, 1724, 1726 et 1742.

KESLER (André), fameux théologien luthérien, né à Cobourg en 1595, se distingua par son esprit et par sa science. Jean Casimir, duc de Saxe, qui a érigé à Cobourg un collége, lui donna une pension, et eut pour lui une estime particulière, à cause de son éloquence et de ses sermons. Il mourut en 1643, laissant un grand nombre d'ouvrages; entre autres une Philosophie, en 3 vol. in-8°; Logique, Métaphysique, Physique; des Commentaires sur plusieurs livres de la Bible, in-4°.

KESSEL (Jean Van-), peintre, né à Anvers en 1626, réussissait dans les oiseaux, les insectes, les fleurs et les plantes.

KESSEL (Ferdinand Van-), fils du précédent, naquit à Anvers en 1660, et suivit les traces de son père. Le roi Jean Sobieski estimait tant ses ouvrages, qu'il le fit engager à ne travailler que pour lui, et qu'il destina un cabinet uniquement pour placer ses ouvrages. Un incendie priva le roi de ces tableaux. Ce prince engagea Van-Kessel à réparer le dommage, en recommençant les tableaux brûlés. Il satisfit à la demande, et en fut très-bien payé : mais il s'excusa de passer à la cour de Pologne en qualité de premier peintre; il redoutait la perte de sa liberté. Quoique tous ses tableaux soient très-finis, il y en a un grand nombre.

KETTLEVILLE (Jean), savant théologien anglican, fut curé de différentes paroisses. Il était zélé partisan de l'autorité royale sous Jacques II, ce qui lui fit perdre son bénéfice sous Guillaume III, à qui il refusa de prêter serment de fidélité. Il mourut de consomption, le 12 avril 1695. Ses partisans estimaient beaucoup ses ouvrages, au nombre desquels on distingue les Mesures de l'obéissance chrétienne.

KEYSLER (Jean-Georges), né à Thornau en 1689, voyagea dans la plus grande partie de l'Europe, avec les petits-fils de M. de Bornstroff, premier ministre du roi d'Angleterre, dans l'électorat d'Hanovre. Il fut trouvé mort dans son lit en 1743, dans un château de ce seigneur. En 1718 la société de Londres se l'était associé. Il a publié en 1720, *Antiquitates selectæ septentrionales et celticæ*, in-8°, curieux.

KHUNRAT. *Voy.* Kunrat.

KIDDER (Richard), savant évêque anglais, naquit à Suffolck, et fut élevé à Cambridge. Il devint chanoine de Norwich, puis doyen de Péterborough, et enfin évêque de Bath et de Wels le 13 juin 1691, à la place de Thomas Kenn. Il était très-habile, surtout dans la littérature hébraïque et rabbinique. Il fut écrasé dans son lit avec sa femme, par la chute d'une cheminée qu'une grande tempête renversa le 26 novembre 1703. On a de lui 1° un Commentaire sur le Pentateuque, auquel il a joint une Dissertation et des Lettres à M. Le Clerc; 2° une Démonstration de la venue du Messie; 3° un Traité sur les devoirs de la jeunesse; 4° un Discours touchant l'éducation de la jeunesse, et des Sermons en anglais.

KILIAN (Corneille), habile correcteur de l'imprimerie de Plantin, était du Brabant. Il faisait bien des vers latins, et mourut en 1607. On a de lui une Apologie des correcteurs d'imprimerie, contre les auteurs. *Etymologicon linguæ teutonicæ*, Antuerpiæ, 1599, in-4°, et d'autres ouvrages estimés.

KILIAN (Lucas), graveur allemand du 16e siècle, avait un burin facile et agréable, quoiqu'un peu sec. Voici quelques-uns des morceaux qui frappent le plus : trois Adorations des bergers, d'après trois peintres différens; une Vénus assise sur les genoux d'un satyre; un Enlèvement de Proserpine; plusieurs portraits, etc. Son frère Wolfgang; Barthélemi et Philippe, frères et de la même famille, ont gravé dans le 17e siècle. Enfin Philippe André, mort à Augsbourg en 1774, a surpassé en talens tous ceux de son nom. Il a gravé une Adoration des bergers, d'après Paul Véronèse, pour la galerie de Dresde; la Femme adultère,

Hérodiade, etc.; une sainte Famille, pour la galerie du comte de Bruhl.

KIMCHI (DAVID), célèbre rabbin espagnol du 12e siècle, était fils de Joseph, et frère de Moïse Kimchi. Il florissait à Narbonne en 1190, et fut nommé arbitre en 1232, du différend des synagogues d'Espagne et de France, au sujet des Livres de Maimonides. Il s'acquit une très-grande réputation par sa science et par ses ouvrages, et mourut dans un âge très-avancé, vers 1240. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, si estimés des juifs, que personne ne passe pour habile parmi eux s'il ne les a étudiés. Les principaux sont 1° Une excellente Grammaire hébraïque intitulée *Michlol*, c'est-à-dire perfection, Venise, 1545, in-8°, Leyde, 1631, in-12. C'est cette grammaire qui a servi de modèle à toutes les grammaires hébraïques; 2° un livre des racines hébraïques, 1555, in-8° ou in-fol., sans date; 3° *Dictionarium talmudicum*, Venise, 1506, in-fol.; 4° des Commentaires sur les psaumes, sur les prophètes et sur la plupart des autres livres de l'Ancien Testament. Kimchi s'attache principalement au sens littéral et grammatical, et rapporte assez souvent les traditions des Hébreux. Il fait paraître beaucoup moins d'animosité contre les chrétiens, que les autres rabbins; et ses Commentaires sont généralement regardés comme les meilleurs qui aient été composés par les juifs. Son style est pur, clair et énergique. Son Commentaire sur les psaumes a été traduit en latin par le père Janvier en 1669, in-4°. Genebrard a traduit ses Argumens contre les chrétiens, 1566, in-8°.

KING (JEAN), savant évêque anglais, et célèbre prédicateur, était de Warnhall. Il devint chapelain et prédicateur de la reine Elisabeth, archidiacre de Nottingham, doyen de l'église de Christ à Oxford, puis évêque de Londres. Il se fit généralement estimer par son érudition, par la pureté de ses mœurs et par son éloquence. Pendant son épiscopat, il prêchait tous les dimanches, à moins qu'il ne fût incommodé. Il mourut le 30 mars 1621. On a de lui des Commentaires sur le prophète Jonas, et des Sermons, en anglais, qui sont estimés. Henri King, son fils, né à Warnhall en 1591, fut aussi habile prédicateur; il devint évêque de Chichester, et y mourut le 1er octobre 1669. On a de lui Explication de l'oraison dominicale, des Sermons, une Traduction des psaumes, et plusieurs autres ouvrages en anglais et en latin, en prose et en vers.

KING (GUILLAUME), célèbre archevêque protestant de Dublin, et l'un des plus illustres prélats anglicans qui aient paru en Irlande, naquit à Antrim en 1650, d'une noble et ancienne famille d'Écosse. Après avoir fait ses humanités, il lia une étroite amitié avec le fameux Dodwel, qui lui donna les premières instructions de philosophie et d'histoire. Jean Parker, archevêque de Tuam, informé de son mérite, devint l'un de ses plus zélés protecteurs: il le fit son chapelain, puis chancelier de l'église de Saint-Patrice, et lui procura le doyenné de Dublin en 1688. King, ayant fait paraître trop d'attachement aux intérêts du prince d'Orange pendant les troubles d'Irlande, fut mis en prison comme criminel de lèse-majesté. On lui rendit ensuite sa liberté, et il fut nommé en 1690 à l'évêché de Derry, par Guillaume et Marie. Il alla aussitôt résider dans son diocèse, et y fonda une bibliothèque publique. King fut transféré à l'archevêché de Dublin le 11 mars 1702: il y augmenta le revenu des cures; s'y fit estimer par sa science, par sa charité et par sa conduite; y remplit la commission importante de lord justicier du royaume d'Irlande, et y mourut le 8 mai 1729, à 79 ans. Il ne voulut jamais s'engager dans les liens du mariage. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Les principaux sont 1° plusieurs écrits contre Pierre Manby, doyen de Derry; 2° l'État des protestans d'Irlande, sous le règne du roi Jacques, ouvrage dont Gilbert Burnet fait grand cas, mais qui a été réfuté par M. Leslie; 3° Discours concernant les inventions des hommes dans le culte de Dieu; il y en a eu plusieurs éditions: ce Traité fut attaqué par Robert Crahead et par Joseph Boyse, ministres presbytériens, et auxquels M King répondit; 4° un sermon sur l'accord de la prescience et de la prédestination divine avec la liberté de l'homme;

5° un Discours sur la consécration des églises; 6° plusieurs Sermons : tous ces ouvrages sont en anglais; 7° un Traité célèbre, *De Origine mali*, in-4° : Edmond Law a traduit ce Traité en anglais, et y a joint de longues notes, dans lesquelles il réfute les objections de Bayle et de Leibnitz ; cette traduction a été imprimée à Londres en 1731, in 4°, et en 1732, en 2 vol. in-8°.

KING (Guillaume), habile jurisconsulte et facétieux écrivain anglais, qu'il faut bien se garder de confondre avec le précédent, était d'une illustre famille. La reine Anne le fit son secrétaire, et il accompagna le comte de Pembroke en Irlande. Il aurait pu s'y enrichir par les emplois importans qu'il exerça dans ce pays ; mais il aima mieux retourner en Angleterre pour se livrer à l'étude. King était d'un caractère naturellement porté à la dévotion : il lisait assidument l'Écriture sainte, et ne manquait jamais de faire des remarques sur ses lectures. On dit que tous les matins il prenait une feuille de papier blanc, sur le haut de laquelle il écrivait ces deux mots : αὐτῷ Θεῷ, c'est-à-dire, *sous le bon plaisir de Dieu*. Il avait ensuite toute la journée ce papier à la main, y écrivait les pensées et les réflexions qui lui plaisaient, ce qui ne l'empêchait pas d'être gai et enjoué. Il aimait à dire et à entendre de bons mots, et passait pour un excellent juge. Il mourut en 1712, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. On a de lui un grand nombre d'écrits en anglais, remplis de pointes et de bons mots. Ses Réflexions sur le livre de M. Molesworth, touchant le Danemarck, plurent beaucoup à la cour de ce prince. Elles ont été traduites en français.

KING (Pierre), lord, grand chancelier d'Angleterre, et l'un des plus beaux esprits de son siècle, descendait d'une bonne famille de ce nom dans la province de Sommerset. Il naquit à Excester, dans le Devonshire, en 1669. Il fut lié dans sa jeunesse avec M. Locke, qui anima l'ardeur qu'il avait pour l'étude, et qui lui laissa en mourant la moitié de sa bibliothèque. Le lord King alla étudier quelque temps en Hollande, et s'appliqua ensuite avec une ardeur incroyable à l'étude des lois. Il y fit tant de progrès, qu'il s'acquit en peu de temps une grande réputation dans le parlement d'Angleterre. Il fut élevé par degrés aux premières charges, et devint en 1715 baron d'Ockham et grand chancelier d'Angleterre. Il remplit cette place avec un applaudissement universel, jusqu'au 29 novembre 1733, qu'il remit les sceaux, et se retira à Ockham, dans le Surrey, où il mourut paralytique, le 22 juillet 1734. Il était très-habile, non-seulement dans la jurisprudence, mais dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. On a de lui deux ouvrages fort estimés des Anglais : le premier est intitulé *Recherches sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive église pendant les trois premiers siècles, fidèlement extraites des écrivains de ces temps-là*, in-8° ; le second a pour titre *Histoire du symbole des apôtres, avec des réflexions critiques sur ses différens articles*. On trouve dans le Recueil de lettres sur différens sujets publié par M. Elys, en 1694, in-8°, plusieurs lettres de M. King et de M. Elys, touchant le premier ouvrage : tous ces écrits sont en anglais.

KIPPINGIUS ou KIPPING (Henri), savant luthérien allemand, était de Rostock, où ayant été reçu maître-ès-arts, il fut rencontré par des soldats qui l'enrôlèrent malgré lui. Kipping n'abandonna pas l'étude pour cela. Un jour qu'il était en faction, tenant son mousquet d'une main, et le poète Stace de l'autre, un conseiller suédois qui l'aperçut dans cette attitude le questionna, et reconnaissant son savoir, le retira dans sa maison, le fit son bibliothécaire, lui procura la place de sous-recteur du collége de Bremen, où il mourut en 1678. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont 1° un Supplément à l'histoire de Jean Papus ; 2° un Traité des antiquités romaines, Leyde, 1713, in-8°, latin ; 3° un autre sur les ouvrages de la création, Francfort, 1676, in-4° ; 4° plusieurs Dissertations ou Exercitations sur l'Ancien et sur le Nouveau Testament, etc.

KIRCH (Christ-Fried), célèbre astronome de la société royale des sciences de Berlin, naquit à Guben le

24 décembre 1644. Il était fils de Godefroy Kirch, autre célèbre astronome, et de Marie-Marguerite Winckelman, qui se distingua aussi par son habileté dans l'astronomie. M. Kirch s'acquit une grande réputation dans les observatoires de Dantzick et de Berlin. Il fut correspondant de l'académie des sciences de Paris, et mourut à Berlin le 9 mars 1640, à 46 ans. On a de lui et de son père plusieurs ouvrages.

KIRCHER (ATHANASE), célèbre jésuite, natif de Fulde, et l'un des plus grands philosophes et des plus habiles mathématiciens du 17e siècle, enseigna à Wurtzbourg avec une réputation extraordinaire, jusqu'en 1631. Il vint en France à cause des ravages que les Suédois commettaient dans la Franconie, et demeura quelque temps à Avignon. Il se retira ensuite à Rome, où il rassembla un riche cabinet de machines et d'antiquités, dont Philippe Bonanni a donné la Description, Rome, 1709, in-fol. Il y mourut en 1680, à 79 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il fait paraître beaucoup de cette espèce d'érudition qui n'est d'aucune utilité. C'est de lui qu'on a fait le conte d'une interprétation qu'il donna à des caractères informes que des écoliers avaient gravés sur une pierre et qu'ils avaient enterrés dans un lieu où ils savaient qu'on allait fouiller pour bâtir. Ses principaux ouvrages sont 1° *Prælusiones magneticæ*, 1654, in-fol.; 2° *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ*, in-4°; 3° *Ars magna lucis et umbræ*, Romæ, 1646, in-fol.; 4° *Musurgia universalis*, 1650, 2 vol. in-fol.; 5° *Obeliscus pamphilius*, 1650, in-fol; 6° *OEdipus Ægyptiacus*, 1652, 4 vol. in-fol.; 7° *Itinerarium extaticum*, in-4°; 8° *Obeliscus ægypticatus*, in-fol.; 9° *Mundus subterraneus*, 1678, 2 vol. in-fol.; 10° *China illustrata*, 1667, in-fol., traduite en français par F. S. d'Alquié, 1670, in-fol.; 11° *Turris Babel*, in fol.; 12° *Arca Noë*, in-fol.; 13° *Latium*, 1671, in-fol., ouvrage estimé; *Phonurgia nova*, 1673, in-fol.; *Ars sciendi combinatoria*, 1669, in-fol.; *Polygraphia*, 1663, in-fol., etc. Jean Kircher, théologien du 17e siècle, publia en latin les motifs de sa conversion du luthéranisme à la religion catholique. Les luthériens ont fait diverses réponses à cet ouvrage de Jean Kircher.

KIRCHER (CONRAD), théologien luthérien d'Augsbourg, s'est rendu célèbre par sa Concordance grecque de l'Ancien Testament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu; car l'auteur met d'abord les noms hébreux, et ensuite l'interprétation que les Septante leur ont donnée, et cite les endroits de l'Ecriture où ils se trouvent différemment interprétés. Le principal défaut de cette Concordance est d'y avoir suivi l'édition de Alcala de Henarès, au lieu de suivre celle de Rome, qui est la meilleure. La Concordance de Trommius a fait tomber celle de Kircher, et elle lui est préférée avec raison.

KIRCHMAN (JEAN), célèbre écrivain du 17e siècle, naquit à Lubeck le 18 janvier 1575. Après avoir étudié en Allemagne et en plusieurs villes, il fut chargé de mener en France et en Italie le fils d'un bourgmestre de Lunebourg. De retour en Allemagne, il fut fait professeur de poétique à Rostock en 1602, et recteur de l'université de Lubeck en 1613. Il exerça cet emploi avec une extrême application tout le reste de sa vie, et mourut à Lubeck le 20 mars 1643, à 68 ans. On a de lui plusieurs savans ouvrages dont les plus estimés sont 1° *De funeribus Romanorum*, Leyde, 1672, in-12; 2° *De Annulis, liber singularis*, Leyde, 1672, in-12, publié par les soins de Jean Kirchman son fils, qui s'est aussi distingué par son érudition.

KIRCHMAYER (GEORGES-GASPARD), né à Uffeinheim en Franconie, l'an 1635, fut fait professeur à Wittemberg, et membre des sociétés royales de Londres et de Vienne. Il mourut en 1700. On a de lui 1° des Commentaires sur Cornélius Nepos, Tacite, et d'autres livres classiques; 2° des Oraisons et des pièces de poésie; 3° six Dissertations sous le titre de *Hexas disputationum zoologicarum*: elles roulent sur le basilic, la licorne, le phénix, le beemoth et l'araignée; 4° *Pathologia vetus et nova*; 5° *Philosophia metallica*; 6° *Institutiones metallicæ*; 7° *De Corallo, Balsamo et sacchara*, Wittemberg, 1661, in-4°;

De Tribulis, 1692, in-4°, etc. *Voy.* NAOGEORGE.

KIRCHMEYER ou KIRCHMEIER (JEAN-SIGISMOND), savant théologien protestant, né à Allendorf en Hesse l'an 1674, fut professeur en philosophie et en théologie à Marbourg, où il mourut en 1749. On a de lui 1° plusieurs Dissertations académiques; 2° un Traité en latin contre les enthousiastes, pour prouver que l'unique principe de la foi est la parole de Dieu: ce Traité est très-estimé des protestans.

KIRSTENIUS (PIERRE), savant médecin du 17e siècle, naquit à Breslaw le 25 décembre 1577. Il apprit le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'histoire naturelle, l'anatomie, la botanique et les autres sciences. Il étudia surtout les livres d'Avicenne et des autres célèbres médecins arabes. Il fut encouragé dans cette étude par Scaliger et Casaubon, qui jugèrent qu'il en pourrait résulter un grand bien pour la république des lettres. Après avoir voyagé en Espagne, en Italie et en Angleterre, Kirstenius retourna à Breslaw, où il eut la direction du collége et des écoles de cette ville. Cet emploi paraissant trop pénible, il aima mieux pratiquer la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Il s'y fit connaître et estimer du chancelier Oxenstiern, qui le mena en Suède, et le fit professeur de médecine dans l'université d'Upsal en 1636. Kirstenius devint aussi médecin de la reine de Suède, et mourut le 5 avril 1640, à 63 ans. On dit dans son épitaphe qu'il savait vingt-six langues. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: un Traité de l'abus et de l'usage de la médecine, en latin, Francfort, 1610, in-8°; les quatre Évangélistes, tirés de l'arabe, 1609, in-fol.; Notes sur saint Mathieu, Breslau, 1612, in-fol.

KIRSTENIUS (MICHEL), né à Bérone en Moravie le 25 janvier 1620, se distingua dans la médecine et la philosophie. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il fut appelé à Hambourg, pour y être professeur de mathématiques, et ensuite de physique et de poésie; il mourut le 2 mars 1678, laissant trois enfans de son second mariage. Il a traduit en allemand l'Anatomie de Bartholin, et les Tables anatomiques de Cassérius. On a encore de lui des poésies latines, dont le recueil avait été promis; ce qui n'a pas eu lieu.

KIRSTENIUS (GEORGES), autre savant médecin et savant naturaliste, né à Stettin le 20 janvier 1613, et mort en Suède le 4 mars 1660, à 48 ans. On a de lui *Exercitationes phytophilologicæ*, Stetini, 1651, in-4°.

KIS (ÉTIENNE), né à Izégedin en 1505, embrassa la doctrine de Luther, qu'il prêcha en Hongrie. Il mourut le 2 mai 1572, à Keminau. Ses ouvrages sont *Assertio et confessio fidei de trinitate*, Genève, 1573, in-8°; des Tables analytiques de plusieurs livres de l'Écriture sainte, Bâle, 1610, in-fol.; *Loci communes theologiæ de Deo et homine*, 1608, in-fol.

KIUPERLI. *Voy.* COPROGLI.

KLAUSWITZ (BENOIT-GOTLIEB), savant théologien allemand, né à Leipsick en 1692, fut pasteur de différentes églises, et devint ensuite professeur de théologie à Halle, où il mourut en 1749. Il a donné 1° plusieurs Dissertations académiques; 2° des explications de divers passages de la Bible; 3° un Traité en allemand, sur la raison et sur l'Écriture sainte, et sur l'usage que nous devons faire de ces deux grandes lumières.

KLEIST (N. DE), poète allemand, a donné des Idylles dans le goût de Gessner, dans lesquelles à ses bergers il joint des jardiniers et des pêcheurs, à l'imitation de Sannasar et de Théocrite. Il mourut des blessures qu'il reçut à la bataille de Kunersdorf où il commandait le régiment de Hussar au service de Prusse en 1759.

KLINGSTET, excellent peintre en miniature, natif de Riga en Livonie, mort à Paris le 26 février 1734, à 77 ans. Son dessin est peu correct; il étala peu de génie dans l'invention; ses sujets sont extrêmement libres.

KLOPPENBURG (JEAN), savant théologien hollandais du 17e siècle, naquit à Amsterdam en 1592. Après avoir fait de bonnes études, il voyagea en Hollande, en Allemagne, en Suisse et en France. Il devint ensuite ministre dans plusieurs églises, et enfin professeur de théologie à Franeker, où il mourut en 1652. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam, en 2 vol. in-4°, en latin.

KLOTZIUS (ETIENNE), théologien luthérien, né à Lipstad en 1606, devint professeur de théologie à Rostock, ensuite surintendant des duchés de Sleswick et de Holstein, et chef du diocèse de Flensbourg, où il est mort le 13 mai 1668. Ses ouvrages sont *Pneumatica seu theologia naturalis de Deo*, 1640, in-8° ; *De doloribus animæ Christi in horto et in cruce*; *De sudore Christi*, 1710, in-4°, etc.

KNELLER (GODEFROI), excellent peintre dans le portrait, naquit à Lubeck en 1648. Après s'être appliqué quelque temps aux tableaux d'histoire, il se livra tout entier au portrait, et passa en Angleterre, où il fut comblé de biens et d'honneurs. Il y devint premier peintre de Charles II, fut créé chevalier par le roi Guillaume III, et fut enfin nommé baronnet. Il mourut à Londres vers 1717.

KNORR (GEORGES-WOLFGANG), graveur de Nuremberg, y naquit le 30 décembre 1705, et y est mort le 17 septembre 1761. Il a gravé un très-grand nombre de planches de pétrifications, qui ont été données, avec des explications, par Jean Ernest-Emmanuel Walch, professeur d'éloquence en l'université de Iène, Nuremberg, tome II, section première, 1768; tome II, section deuxième, 1775; tome III, 1775, et tome Ier, 1777, in fol., sous le titre de *Recueil des monumens des catastrophes que le globe de la terre a essuyées*.

KNORRIUS A RUSENROTH (CHRISTIAN), chancelier du comte palatin de Sultzbach, mort en 1689, à 53 ans, est connu par son livre intitulé *Kabbala denudata*, 3 vol. in-4°, dont les deux premiers sont imprimés à Sultzbach en 1677, et le troisième à Francfort en 1684 : on y trouve d'excellentes choses sur la philosophie des Hébreux ; il est difficile à trouver.

KNOT (ÉDOUARD), fameux jésuite anglais, natif de Northumberland, enseigna long-temps à Rome, dans le collége des Anglais. Il fut ensuite envoyé en Angleterre, où il soutint le parti des réguliers contre Richard Smith, évêque de Chalcédoine. Il mourut à Londres le 14 janvier 1656. On a de lui 1°, sous le nom de Nicolas Smith, un livre latin sur la hiérarchie, intitulé *Modestes et courtes discussions de quelques propositions du docteur Kellisson*, in-12, Anvers, 1631. *Voy.* SMITH. Ce livre fit beaucoup de bruit, et fut censuré par l'archevêque de Paris, par la Sorbonne et par le clergé de France, aussi bien qu'un livre de Jean Floid, autre jésuite, qui s'était masqué sous le nom de Daniel à Jésus. Les jésuites ayant attaqué ces censures sous le nom de Hermanus Loëmélius, l'Abbé de Saint-Cyran les réfuta dans son gros ouvrage intitulé *Petrus Aurelius*; 2° un Traité latin contre le docteur Poter, qui avait accusé l'église romaine de manquer de charité, en soutenant que l'on ne peut se sauver dans la communion protestante, intitulé *Misericordia et veritas à catholicis propugnata*, Saint-Omer, 1634, in-4° ; 3° plusieurs écrits contre le livre de Chillingworth intitulé *La religion des protestans voie sûre pour le salut*, in-4° et in-8°.

KNOX ou CNOX (JEAN), fameux ministre écossais, auquel on doit principalement attribuer l'introduction du calvinisme et du presbytéranisme en Ecosse au 16e siècle, avait été disciple de Jean Major, célèbre docteur de Sorbonne. Il suivit d'abord ses traces, mais étant ensuite tombé dans plusieurs erreurs, il publia une confession de foi qui était hérétique, et qui le fit mettre en prison. Knox s'échappa et se sauva en Angleterre, où le roi Édouard lui voulut donner un évêché; Knox le refusa avec indignation, en disant ridiculement que l'épiscopat était contraire à l'Évangile. Après la mort de ce prince, il se retira à Francfort, puis à Genève, où il lia une étroite amitié avec Calvin. Knox retourna en Écosse en 1559. Il y établit les erreurs protestantes par ses sermons et par ses écrits, par le fer et par le feu ; car son ardeur pour l'établissement du calvinisme allait jusqu'à la fureur et le fanatisme le plus outré. Il y renversa les églises et les monastères, pilla les biens consacrés à Dieu, et commit contre les catholiques les barbaries et les cruautés les plus inouïes. Comme la reine Marie s'opposait à ses excès, il souleva ses disciples contre elle, et prêcha publiquement que les sujets de cette princesse étaient absous du serment de fidélité ; qu'ils pouvaient la déposer; qu'il était permis de droit divin et hu-

main de tuer les rois impies; et que non-seulement le peuple, mais même un homme privé, peut tuer un tyran, c'est-à-dire, selon lui, un prince légitime, lorsqu'il s'oppose à la prétendue réformation de l'église. Doctrine détestable, dont les protestans eux-mêmes, tels que Calvin, Blondel, Bèze, etc., ont eu horreur. Il mourut le 9 novembre 1572, à 57 ans. Son Histoire de la réformation de l'église d'Ecosse, Londres, 1644, in-fol., et ses autres écrits sont très-rares. Sponde, Thevet et la plupart des écrivains catholiques font de Knox le portrait le plus horrible; mais Bayle et Brunet n'en parlent pas de même; et Bèze en fait les plus grands éloges. Cette diversité de sentimens sur Knox fait juger que s'il avait de grands défauts il avait aussi des qualités extraordinaires.

KNUTZEN (Martin), habile philosophe et théologien allemand, né à Kœnisberg en 1713, y fut professeur en philosophie et bibliothécaire, et il y mourut en 1751. On a de lui un grand nombre d'ouvrages fort estimés, dont les uns sont en allemand et les autres en latin. Les principaux de ceux-ci sont 1° *Systema causarum efficentium;* 2° *Elementa philosophiæ rationalis methodo mathem. demonstrata;* 3° *Theoremata de parabolis infinitis*, etc. Celui de ses livres allemands qui lui a fait le plus d'honneur est une défense de la religion chrétienne, in-4°.

KNUZEN (Mathias), fameux athée du 17e siècle, natif d'Oldensworth dans le Holstein, répandit ses impiétés dans la Prusse, environ l'an 1673. On nomma ses disciples les Consciencieux, parce qu'il soutenait qu'il n'y a point d'autre religion ni d'autre magistrature que la conscience, qui apprend à tous les hommes ces trois préceptes: Ne faire tort à personne, vivre honnêtement, et rendre à chacun ce qui lui est dû. Système horrible! qui, outre l'impiété la plus affreuse, renferme l'extravagance la plus visible, puisqu'il faut être fou pour croire que le genre humain puisse subsister sans religion et sans magistrats. Knusen était un esprit inquiet et turbulent. Il renferma le précis de son système dans une lettre latine assez courte, qui se trouve dans les Entretiens littéraires de la Croze, in-12. Jean Musæus, professeur luthérien, a donné en allemand, dans la seconde édition de son ouvrage contre Knusen, une bonne réfutation des impiétés de cet insensé.

KOBURGER (Antoine), un des premiers imprimeurs de Nuremberg, s'est distingué par l'exactitude de ses éditions et la beauté de ses caractères. Il a imprimé depuis 1471 jusqu'en 1513, année de sa mort, qui arriva le dimanche après la Saint-Michel. Sa sépulture est dans le cloître des dominicains. La date de sa mort finit la dispute qui s'était élevée au sujet de la date de l'impression que cet imprimeur a faite des Révélations de sainte Brigitte, dont voici la souscription: *Anno M. CCCCC. XXI mensis septembris;* les uns joignant XXI à M. CCCCC. en ont fait 1521; les autres joignant XXI *à mensis septembris*, ont daté l'édition de 1500, le 21 septembre, ce qui est juste, puisqu'Antoine Koburger étant mort en 1513, n'a pas pu imprimer en 1521; et, si XXI ne se rapportait pas à *mensis septembris*, en sous-entendant *die*, d'où viendrait ce génitif? Il y a une autre édition de ces Révélations, de 1517, par un Koburger; mais ce dernier se nommait Jean.

KODDE (Jean, Adrien et Gilbert), trois frères qui donnèrent naissance à la secte des prophètes en 1619. Lorsqu'il fut défendu aux remontrans d'avoir des ministres, les Koddes s'imaginèrent qu'en effet ils n'en avaient pas besoin, et, après s'être séparés des remontrans, ils eurent des assemblées particulières avec leurs disciples. Un d'entre eux lisait quelques chapitres du Nouveau-Testament; un autre faisait ensuite la prière, et demandait après s'il n'y avait personne qui eût quelque chose à dire pour l'édification du peuple; alors un de l'assemblée lisait un texte de la Bible, et prenant un ton de prophète, faisait sur ce texte un discours qui durait quelquefois une heure. Celui-là était suivi d'un autre, de sorte que ces assemblées ne finissaient quelquefois que le lendemain matin. Ces fanatiques firent bientôt des miracles. Jean Kodde dit avoir vu descendre le Saint-Esprit, comme les apôtres. Après la mort de Kodde, un

boulanger de Rhinsbourg gouverna cette milice de fous. Ils rejetaient la confession de foi, introduisaient le baptême par immersion, et soutenaient qu'aucun chrétien ne pouvait être magistrat ni aller à la guerre.

KOEBERGER (Wenceslas), célèbre peintre, natif du Brabant, fut disciple de Martin de Vos, et voyagea en Italie, où il se rendit habile dans la peinture, dans l'architecture et dans la science des médailles. De retour dans le Brabant, il devint peintre de l'archiduc Albert, et directeur ou fondateur des Monts-de-Piété à Bruxelles. Il mourut à 70 ans.

KOECK. *Voy.* Coeck.

KOEMPFER ou KOEMPSER (Engelberg), célèbre docteur en médecine, naquit à Lemgow en Westphalie le 16 septembre 1651, d'un père qui était ministre dans cette ville. Après avoir étudié dans plusieurs universités d'Allemagne et en Pologne, il alla en Suède. On lui fit des offres avantageuses pour l'arrêter en ce pays; mais sa passion extrême pour les voyages lui fit préférer la charge de secrétaire d'ambassade à la suite de Louis Fabricius, que la cour de Suède envoyait au roi de Perse. Kœmpfer arriva à Ispahan en 1684. L'année suivante, au lieu de revenir en Europe avec M. Fabricius, il se mit au service de la compagnie hollandaise des Indes orientales, en qualité de chirurgien en chef de la flotte. Il voyagea dans les Indes, au royaume de Siam et au Japon, et revint en Europe en 1693. Kœmpfer prit le bonnet de docteur en médecine à Leyde. Il retourna ensuite dans son pays. Il fut médecin du comte de la Lippe son souverain, et mourut au château de Steinhof, près de Lemgow, le 2 novembre 1716, sans laisser d'enfans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Amœnitates exoticæ*, 1712, in-4°, ouvrage qui renferme des choses très curieuses et très-utiles sur l'Histoire civile et naturelle des pays que Kœmpfer avait parcourus; 2° l'Histoire du Japon, en allemand: cette histoire est très-curieuse et très-estimée; on l'a traduite en français sur la version anglaise de Jean Gaspard Scheuchzer: cette traduction française a été imprimée à la Haie en 1729, 2 vol. in-fol., avec figures, et en 3 vol. in-12, avec les cartes seulement; 3° un Recueil d'autres Voyages, Londres, 1736, 2 vol. in-fol., etc.

KOENIG (Samuel), savant philosophe et mathématicien, fut professeur de philosophie à Franeker, et ensuite à la Haie, où il devint bibliothécaire du Stathouder, et où il mourut le 21 juillet 1757. Il avait enseigné les mathématiques à la marquise du Châtelet, au château de Cirey, pendant deux ans. Mais rien ne l'a rendu plus fameux que sa dispute avec M. de Maupertuis. Kœnig revendiqua pour Leibnitz la découverte que s'attribuait Maupertuis du principe de la moindre action, et citait une lettre de ce philosophe, dans laquelle il disait avoir remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum*. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'académie de Berlin de montrer cette lettre de Leibnitz; l'original ne se trouvant pas, Kœnig fut condamné par l'académie qui le rejeta de son sein. On a de lui plusieurs ouvrages estimés.

KOENIG (Daniel), son frère, mourut à Rotterdam en 1727, à l'âge de 22 ans, des coups qu'il avait reçus de la populace à Franeker, qui, quelques mois auparavant, sur ce qu'il parlait français, le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne lui eût, avec beaucoup de peine, sauvé la vie. On a de ce dernier la traduction latine des Tables que le docteur Charles Arbuthnot publia en 1727 sur les Monnaies, etc., des anciens. Elle était finie et presque entièrement imprimée, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, comme nous l'avons dit; mais elle ne parut qu'en 1756, in-4°, par les soins de M. Reitz, professeur à Utrecht, qui l'a enrichie d'une préface curieuse et très-intéressante.

KOENIG (Samuel), fameux théologien de Berne, mort en cette ville le 31 mai 1750, à 80 ans, a donné des Traités théologiques et des Dissertations sur les langues hébraïque et arabe. Il était père de Samuel et de Daniel.

KOERTHENE (Jeanne), femme de Henri Bloik, née à Amsterdam en 1650, morte en 1715, réussissait tellement à la découpure qu'en les collant sur du papier noir le vide de la coupe

représentait des traits comme du burin ou de la plume dans le goût de Mellan. Pierre-le-Grand fut un des admirateurs de ses talens.

KONIG (Georges-Mathias), professeur en poésie et en langue grecque, et bibliothécaire de l'université d'Altdorf, naquit en cette ville le 15 février 1616. Il se rendit célèbre dans la république des lettres, par des Dictionnaires latins, et un ouvrage qu'il publia en 1678, in-fol., sous le titre de *Bibliotheca vetus et nova.* Quoique cet ouvrage renferme plusieurs défauts qui ont été relevés en partie par le savant Jean Mollerus, il ne laisse pas d'être utile. Konig mourut à Altdord le 29 août 1699, à 84 ans. Il était fils de Georges Konig, né à Ambert en 1590, et mort en 1654, après avoir professé la théologie à Altdorf avec réputation. On a de ce dernier un Traité des cas de conscience, 1676, in-4°, et d'autres ouvrages de théologie.

KONIG (Emmanuel), savant médecin de Bâle, né en cette ville en 1658, dont les ouvrages de médecine furent si estimés en Suisse, qu'il y fut regardé comme un autre Avicenne. Il mourut à Bâle le 31 juillet 1731. Son *Regnum vegetabile*, Basileæ, 1708, in-4°; son *Regnum minerale*, Basileæ, 1703, in-4°, sont fort estimés.

KOOGEN (Léonard Vander-), peintre et graveur, né à Harlem en 1610, est mort dans la même ville en 1681. Il travaillait également bien en grand et en petit.

KOORNHERT (Théodore). *Voy.* Cornhert.

KORNMANN (Henri), jurisconsulte allemand, qui vivait au commencement du 17e siècle, est auteur d'un livre intitulé *Templum naturæ, seu de miraculis quatuor elementorum*, Darmstat, 1611, in-8°; *De miraculis vivorum*, Kirchaim, 1614, in-8°; *De miraculis mortuorum*, 1610, in-8°; l'un et l'autre curieux et difficiles à trouver. Il a aussi donné *De virginitatis jure*, 1617, in-8°; et *Linea amoris*, 1610, in-8°: l'un et l'autre de ces ouvrages sont superficiels; ses ouvrages sont réimprimés à Francfort, 1696, in-8°.

KORTHOLT (Christian), savant docteur protestant, et professeur de théologie à Kiel, naquit à Burg, dans l'île de Femeren, au pays de Holstein, le 5 janvier 1633. Il étudia, et se distingua par son savoir dans plusieurs universités d'Allemagne; fut professeur en grec à Rostock en 1662, puis vice-chancelier perpétuel, et professeur de théologie dans l'université nouvellement fondée à Kiel: il y fit fleurir les sciences, et mourut le 31 mars 1694, à 61 ans, laissant plusieurs enfans qui se sont distingués par leur mérite. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, qui sont estimés des savans. Les principaux sont 1° *Tractatus de persecutionibus ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*, dont la meilleure édition est celle de Kiel, 1689, in-4°; 2° *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*, Kiel, 1698, in-4°; 3° *Tractatus de religione ethnicâ, mahummedanâ et judaïcâ*, 1665, in-4°; 4° *De origine et naturâ christianismi ex mente gentilium*, 1672, in-4°; 5° *De tribus impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes, et Benedicto Spinosæ oppositus*, Hambourg, 1701, in-4°; 6° *De rationis cum revelatione in theologiâ concursu*, 1692, in-4°; 7° *Oratio de scholarum et academiarum ortu et progressu, præsertìm in Germaniâ*, 1666, in-fol., etc.

KORTHOLT (Christian), petit-fils du précédent, naquit en 1709, à Kiel, de Sébastien Kortholt, professeur en cette ville. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences, et il y fit des progrès si rapides, que, dès l'âge de 20 ans, il fut associé pour travailler au Journal de Leipsick, où l'on trouve plusieurs bonnes pièces de sa façon, jusqu'en 1736, et des extraits bien faits des ouvrages sur l'histoire ecclésiastique. Kortholt voyagea en Hollande et en Angleterre, et il y acquit l'estime des savans. Il alla ensuite à Vienne en qualité de chapelain de l'ambassadeur de Danemarck, et devint, en 1742, professeur en théologie à Gottingen, où il mourut en 1751, à la fleur de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux de ceux qu'il a écrits en latin sont 1° *De ecclesiis suburbicariis*; 2° *De enthusiasmo Muhammedis*; 3° plusieurs excellentes Dissertations. Ses écrits allemands les plus recherchés sont 1° un Traité de la vérité de la re-

ligion chrétienne ; 2° des Sermons, etc. C'est lui qui a publié 4 vol. de Lettres latines de Leibnitz ; un volume de Lettres françaises, du même, et le Recueil de diverses pièces sur la philosophie, les mathématiques, l'histoire, etc., par le même Leibnitz.

KOSKI (Jean-Baptiste Van-) était de Constantinople. Sa bonne étoile permit qu'il vint fort jeune en France en 1704. Louis XIV prit soin de lui, et il fut honoré de la protection de Marie-Adélaïde de Savoie, mère de Louis XV. Koski sut profiter de l'excellente éducation qu'on lui donna. Il est auteur d'un fort bon ouvrage, dont le titre est *Discours sur l'éloquence, avec des réflexions préliminaires sur le même sujet*, Paris, 1723, in-12.

KOTTER ou KOTTERUS (Christophe), fameux corroyeur de la ville de Sprotaw, en Silésie, naquit à Languenaw, bourg de la Lusace, en 1585. Il fit profession du calvinisme, et fit beaucoup parler de lui dans le 17e siècle, par ses visions fanatiques et ses prédictions chimériques. Comme elles tendaient à annoncer de grands malheurs à la maison d'Autriche, il fut mis au pilori à Breslaw en 1627, et ensuite banni des états de l'empereur à perpétuité. Il se retira dans la Lusace, où il mourut en 1647, à 62 ans ; il était marié. Jean Amos Comenius, qui avait été lié avec lui, se rendit le promulgateur de ses révélations ridicules, et les fit imprimer en 1657 et 1665, dans un vol. in-4° intitulé *Lux è tenebris*, avec celles de Nicolas Drabicius, et d'une paysanne nommée Christine Poniatovia, deux autres fanatiques du parti calviniste.

KOUC (Pierre), habile peintre et architecte, natif d'Alost, mort en 1550, dont on a quelques ouvrages, entre autres les Mœurs des Turcs, qu'il grava en bois dans un voyage qu'il fit à Constantinople.

KRACHENINNIKOW, né en 1713, fut du nombre des jeunes gens attachés aux professeurs de l'académie de Saint-Pétersbourg. Cette académie ayant envoyé des professeurs au Kamchatka par ordre de l'impératrice en 1733, pour faire la relation de ce pays, le jeune Kracheninnikow suivit le professeur d'Histoire naturelle, et en revint en 1743 ; l'académie le nomma adjoint en 1745, et professeur de botanique et d'histoire naturelle en 1753. Il mourut en 1755. Il avait été chargé par l'académie de dresser la relation des découvertes des académiciens et de combiner son ouvrage avec celui de M. Stellert, qui était mort en 1745 : c'est cet ouvrage dont la traduction forme le deuxième volume du voyage de Sibérie de l'abbé Chappe d'Auteroche, Paris, 1768, 2 tomes en 3 vol. in-4°, magnifiquement exécuté pour l'impression et les figures.

KRANS ou KRANTZ (Albert), célèbre historien, natif de Hambourg, fut doyen de l'église de cette ville, et se fit généralement estimer par sa piété, par sa science et par ses ouvrages. On assure qu'il prédit les guerres et les hérésies qui affligèrent l'Allemagne après sa mort, et en particulier les ravages qu'allaient faire la doctrine et les prédications de Luther. Il mourut le 7 décembre 1517. Les plus considérables de ses ouvrages sont une histoire ecclésiastique de Saxe, intitulée *Metropolis*, Francfort, 1575, 1590 ou 1627, in-fol. ; 2° *Chronica regnorum aquiloniorum Daniæ, Sueciæ, Norwegiæ*, in-fol., par Jean Wolsius, conseiller du marquis de Bade ; 3° *Saxonia, sive de saxonicæ gentis vetustâ origine*, Francfort, 1575, 1580 ou 1621, in-fol. ; 4° *Wandalia, sive historia de Wandalorum verâ origine*, 1619, in-fol., par Wechel ; 5° *Ordo missæ, secundum ritum laudabilis ecclesiæ hamburgensis*, 1509, in-fol., etc.

KRAUSE (François), peintre, né à Augsbourg en 1706, vint à Paris, où son mérite l'aurait placé à l'Académie, si une trop grande estime de lui-même et trop de mépris pour les autres ne l'en eût éloigné. Il se retira à Dijon, où il travailla pour les Chartreux ; ce qui ne l'empêcha pas de faire aussi des portraits en pastel. Il y avait douze ans qu'il était occupé à orner en entier l'église de Notre-Dame-des-Ermites de Lyon, lorsqu'il y mourut en 1754.

KRAUSEN (Ulric), habile graveur allemand, dont nous avons l'Ancien et le Nouveau Testament, très-élégamment exécuté en gravures à Augsbourg, 2 vol. in-fol., 1705 ; les Epîtres et Evangiles, 1706, in-fol.

KROMAYER (Jean), savant théo-

logien, naquit en 1576, à Cobelen en Misnie, d'une famille noble et ancienne. Il devint ministre à Eisleben, puis prédicateur de la duchesse-douairière de Saxe, et enfin surintendant à Weimar, où il mourut en 1643. On a de lui 1° *Harmonia evangelistarum*; 2° *Examen libri Christianæ concordiæ*; 3° *Historiæ Ecclesiæ compendium*; 4° une Paraphrase estimée sur Jéremie et sur les lamentations : elle se trouve dans la Bible de Weimar.

KROMAYER (Jérôme), neveu du précédent, naquit à Zeitz en 1610. Il s'acquit une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages, et mourut en 1670, à Leipsick, où il était professeur en histoire, en éloquence et en théologie. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages : les principaux sont 1° *Theologia positivo-polemica*; 2° *Historia ecclesiastica*; 3° *Loci anti-syncretistici*; 4° *Polymathia theologica*; 5° *Commentaria in epistolis ad Galatas et Aposcal.*; 6° *Scrutinium religionum tùm falsarum, tùm unicæ veræ*, etc.

KUHLMAM (Quirinus), l'un des plus fameux visionnaires du 17e siècle, naquit à Breslaw le 25 février 1651. Il fit paraître de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences; mais étant tombé malade à l'âge de 18 ans, il eut une vision terrible en plein midi, et ne dormant pas, qui le détourna de l'étude. Lorsqu'il fut guéri de sa maladie, ses visions imaginaires cessèrent en partie : il se vit cependant toujours accompagné d'un rond de lumière qui se tenait à son côté gauche et ne le quitta jamais tout le reste de sa vie; cela lui fit croire qu'il était inspiré de Dieu, et il ne voulut désormais avoir d'autre maitre que le Saint-Esprit. Il voyagea en Hollande, où il fut confirmé dans ses rêveries par d'autres fanatiques qu'il y rencontra. Enfin, après avoir fait divers voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et dans l'Orient, il fut brûlé en Moscovie pour quelques prédictions séditieuses, le 3 octobre 1689. Il s'était marié deux fois, mais sans les formalités d'usage. On a de lui plusieurs ouvrages remplis de fanatisme, dont le principal est intitulé *Prodromus quinquennii mirabilis*, Leyde, 1674. Un autre est dédié à Louis XIV, avec cette inscription familière : *Ludovice XIV, rex bellígere, salve.*

KUHNIUS (Joachim), célèbre professeur de grec et d'hébreu dans l'université de Strasbourg, naquit à Gripswalde en 1647. Il mourut le 11 décembre 1697, à 50 ans. On a de lui de savantes notes sur Pausanias, sur Élien, sur Pollux et sur Diogène Laerce, et d'autres ouvrages, entre autres, *Questiones philologicæ ex sacris Veteris et Novi Testamenti, aliisque scriptoribus*, Argentorati, 1698, 3 tomes in-4° : le tout imprimé à Francfort, 1606, in-fol.

KULCZINKI (Ignace), célèbre abbé de Grodno, naquit à Ulodimir en Pologne, l'an 1707. Il mourut dans son abbaye de Grodno en 1747, après s'être acquis une grande réputation par son *Specimen ecclesiæ Ruthenicæ*. On a encore de lui en manuscrit, *Opus de vitis sanctorum ordinis divi Basilii magni*, 2 vol. in-fol.

KULPISIUS (Georges), savant jurisconsulte, fut professeur en droit à Giessen, puis à Strasbourg. Il assista au congrès de Riswick en qualité d'envoyé du duc de Wirtemberg, et mourut en 1698. Le plus estimé de ses ouvrages est un Commentaire, in-4°, sur Grotius, sous le titre de *Collegium Grotianum*.

KUNADUS (André), savant théologien luthérien, né à Dobelen en Misnie, l'an 1602, fut professeur de théologie à Wittemberg, et ministre général à Grimma. Il mourut en 1662. On a de lui une explication de l'Épître aux Galates; un abrégé des lieux communs de théologie; des Dissertations sur la tentation au désert, sur la confession de saint Pierre, sur ceux qui ressuscitèrent au temps de la passion, in-4°.

KUNCKEL (Jean), né vers l'an 1630, dans le duché de Sleswick, fut chimiste de l'électeur de Saxe, de l'électeur de Brandebourg, et de Charles XI, roi de Suède, qui lui donna le titre de conseiller métallique, et des lettres de noblesse, avec le surnom de Louwenstein. Il travailla pendant plus de 50 ans à la chimie, dans laquelle, à l'aide d'un fourneau de verrerie dont il disposait, il fit de belles découvertes. Il mourut en Suède en 1702. C'est à lui qu'on doit la dé-

couverte du phosphore d'urine. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand et en latin, entre lesquels celui qui est intitulé *Observationes chimicæ*, Londres, 1678, in-12, et l'Art de la verrerie, imprimé à Paris en 1752, in-4°, sont les plus estimés

KUNRAHT (Henri), fameux chimiste de la secte de Paracelse, fit beaucoup parler de lui au commencement du 17e siècle, et fut, dit-on, professeur en médecine à Leipsick. Un auteur cité par Mollerus prétend que Kunraht était un adepte, qui possédait la pierre philosophale. Lui-même nous apprend qu'il avait obtenu de Dieu le don de discerner le bien et le mal dans la chimie. Il mourut à Dresde en 1605. On a de lui un ouvrage d'une obscurité impénétrable, et qui ne sert qu'à montrer le fanatisme ou la charlatanerie de son auteur. Il est intitulé *Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ christiano-kabbalisticum*, Hanoviæ, 1619, in-fol. Il y a quelquefois à cette même édition des titres de 1653: la première partie de ce livre a 60 pages; entre les pages 18 et 19, il doit y avoir une table imprimée sur une feuille entière collée en onglet: la seconde partie a 222 pages; à la page 151 il y a une table comme dans la première partie.

KUPESKI (Jean), peintre hongrois, né à Poësing en 1666, se perfectionna en Italie. Il a peint l'histoire, mais principalement des portraits, qui sont fort estimés en Allemagne. Il est mort à Nuremberg en 1740.

KUSSEL (Melchior et Mathieu), graveurs, nés à Augsbourg dans le 17e siècle, se sont distingués dans leur art. On connaît du premier un livre de la passion de Jésus-Christ, qu'on appelle les Miniatures de l'empereur, gravées d'après les peintures à gouaches de Guillaume Baut, et qui font suite à son OEuvre.

KUSTER (Ludolfe), l'un des plus célèbres grammairiens du 18e siècle, naquit à Blomberg, petite ville du comté de Lippe, en 1670, d'un père qui était premier magistrat de cette ville. Après avoir achevé l'éducation du comte de Schwerin, il voyagea pour consulter les savans et les manuscrits de Suidas, dont il donna une édition en Angleterre en 1705, 3 vol. in-fol. L'université de Cambridge en fut si charmée, qu'elle le mit au nombre de ses docteurs. Kuster alla ensuite à Berlin, où le roi de Prusse l'avait choisi pour son bibliothécaire; mais le séjour de cette ville n'étant pas de son goût, il se retira en Hollande où il se fit catholique. Il vint alors à Paris. Il fit son abjuration le 25 juillet 1713; et l'abbé Bignon, son ancien ami, le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2000 livres. Kuster ne connaissait que l'étude du grec. Il avait coutume de dire que l'histoire et la chronologie des mots grecs était la plus solide occupation d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions et belles-lettres lui donna une place d'associé surnuméraire, distinction qu'elle n'avait encore faite à personne. Il ne jouit pas long-temps de cet honneur, étant mort à Paris, d'un abcès dans le pancréas, le 12 octobre 1716, à 46 ans, tandis qu'il préparait une nouvelle édition d'Hésychius. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont 1° *Historia critica Homeri*, 1696, in-8°; 2° *Jamblicus de vitâ Pythagoræ*, 1707, in-4°; 3° une excellente édition de Suidas, en grec et en latin, 1705, 3 vol. in-fol.; 4° une édition d'Aristophane, en grec et en latin, 1710, in-fol.; 5° une nouvelle édition du Nouveau Testament grec, avec les variantes de Mill, 1710, in-fol.; 6° *De vero usu verborum mediorum apud Græcos*, 1714, in-12; 7° *Bibliotheca novorum librorum*, qu'il a faite avec Henri Sike, 5 vol. in-8°; 8° *Diatribe anti-gronoviana*, in-4°, etc.

L.

LAAR. *Voy.* LAER.

LABADIE (JEAN), était fils d'un simple soldat de Gascogne, et naquit dans la citadelle de Bourg en Guienne, au diocèse de Bordeaux, le 13 février 1610. Il se fit jésuite, et en sortit étant prêtre, après y avoir demeuré 17 ans. C'était un esprit inquiet et turbulent, qui ne pouvait se fixer. Il était beau parleur, et affectait un rigorisme outré. Il avançait dans ses prédications des paradoxes et des maximes dangereuses qui firent beaucoup de bruit. L'évêque d'Amiens, qui lui avait donné un canonicat à Saint-Nicolas, le chassa de son diocèse pour des liaisons très-suspectes qu'il avait avec une dévote et des bernardines; il lui en arriva autant à Toulouse. Il entra ensuite chez les carmes de l'ancienne observance, à la Graville, près de Bazas, où, continuant de répandre ses erreurs, l'évêque de Bazas informa contre lui. Il apostasia alors, et se fit calviniste en 1650. Labadie exerça les fonctions de ministre à Montauban, à Genève et à Middelbourg en Zélande. Il attaqua dans cette dernière ville le livre qu'avait fait M. de Wolzogue pour réfuter celui de Louis Meier, disciple de Spinosa, intitulé *Philosophia sacræ Scripturæ, interpres exercitatio paradoxa;* ce qui excita une dispute qui fit grand bruit. Labadie fut déposé par un synode tenu à Dordrecht, et mourut à Altena, dans le Holstein, en 1674, à 64 ans. On croit qu'il avait épousé la savante demoiselle Schurman. Il forma un grand nombre de sectateurs, qu'on appela labadistes. Il nous reste de lui la pratique des deux oraisons mentales et vocales, en trois lettres, Montauban, 1656, in-24; *Le Hérault du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12, et quelques autres écrits qui sont pitoyables. Labadie enseignait à peu de chose près, et pratiquait les maximes et les abominations de Molinos.

LABAN, fils de Bathuel, et père de Lia et de Rachel, convint avec Jacob de lui donner Rachel en mariage, à condition que ce patriarche le servirait pendant sept ans. Ce temps étant écoulé, il introduisit, pendant la nuit, Lia, au lieu de Rachel, dans la chambre des noces, et Jacob la prit pour femme, 1752 ans avant J.-C. Laban obligea ensuite Jacob de servir encore sept ans pour Rachel. Le patriarche sortit dans la suite de la maison de Laban, sans lui dire adieu, emmenant sa famille avec tout ce qui lui appartenait. Laban le poursuivit en colère, et l'atteignit, en se plaignant qu'on lui avait enlevé ses idoles; mais il se réconcilia le même jour avec Jacob, fit alliance avec lui, et s'en retourna en sa maison, 1739 ans avant J.-C.

LABAT (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur dominicain, natif de Paris, enseigna la philosophie à Nanci, et alla, en 1693, en Amérique, en qualité de missionnaire. De retour en France en 1705, il fut envoyé à Bologne, au chapitre de son ordre, pour rendre compte de sa mission, et demeura plusieurs années en Italie. Il mourut à Paris le 6 janvier 1738, à 75 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, 6 vol. in-12, réimprimé en Hollande en 2 vol. in-4°, puis augmenté à Paris, 1741, 8 vol. in-12 : ouvrage agréable et instructif en bien des choses, mais pas toujours exact pour les faits; 2° *Voyages en Espagne et en Italie*, 8 vol. in-12; 3° *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, 5 vol in-12 : le père Labat n'avait point été en Afrique, ainsi il n'a pas été témoin de ce qu'il rapporte dans cette relation. Il a aussi

publié le *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée*, 4 vol. in-12; la *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, traduite de l'italien du père Cavazzi, capucin, 5 vol. in-12; et les *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Barbarie, 6 vol. in-12.

LABBE (Dom Pierre-Paul), bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, où il est mort le 14 mai 1778, est auteur d'un livre intitulé *L'héroïsme*, 1766, in-12, auquel il a été ajouté un second volume; ce sont des Vies de héros.

LABBE (Philippe), célèbre jésuite, naquit à Bourges le 10 juillet 1607, d'une bonne famille. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie morale avec réputation, à Bourges, puis à Paris, où il se fixa. Il avait une mémoire prodigieuse et une érudition fort variée. Il se fit estimer des savans par sa douceur, par sa politesse, par ses écrits, et mourut à Paris le 25 mars 1667, à 60 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ne sont que des compilations, qui ne lui ont presque coûté que la peine de les ramasser et de les mettre en ordre : les principaux sont 1° *Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum*, 1657, 2 vol. in-fol., où il y a beaucoup de pièces qui n'avaient pas encore été imprimées; 2° *De Bysantinæ historiæ scriptoribus*, in-fol., où l'on trouve la notice et le catalogue des écrivains de l'histoire Bysantine, par ordre chronologique; 3° deux Vies de Galien, tirées de ses ouvrages, in-8°; 4° *Bibliotheca bibliothecarum*, Genève, 1686, in-4°, avec la *Bibliotheca nummaria* et un *Auctuarium* imprimé en 1705; différens ouvrages de chronologie : le principal est *Concordia chronologica*, 5 vol. in-fol., dont le 5ᵉ vol. est du père Briet : ouvrage savant, mais trop obscur et de peu d'utilité; plusieurs ouvrages sur la géographie, l'histoire de France et la langue grecque, qui sont oubliés; 5° *Bibliotheca anti janseniana*, in-4° : c'est un catalogue des écrits composés contre Jansénius et ses défenseurs; 6° une édition des Annales de Michel Glicas en grec et en latin, in-fol.; 7° une bonne édition de *Notitia dignitatum omnium imperii romani*, 1651, in-12 : livre nécessaire pour l'histoire des empereurs romains; 8° une édition de l'ouvrage de Jonas, évêque d'Orléans, touchant l'institution d'un roi chrétien, in-12; 9° *De scriptoribus ecclesiasticis dissertatio*, 2 vol. in-8° : on y trouve une Dissertation contre la fable de la papesse Jeanne; 10° enfin le plus connu des ouvrages du père Labbe est sa nouvelle collection des Conciles, 1672, en 17 vol. in-fol., avec des notes, auxquels on ajoute le *Jacobatius* pour 18 vol. : il a pour titre *Apparatus alter*, parce que le 17ᵉ a aussi pour titre *Apparatus*. Le père Gabriel Cossart, son confrère, plus judicieux et meilleur critique que lui, acheva cette collection qui est estimée avec raison, quoiqu'il y manque plusieurs choses et qu'elle renferme un grand nombre de fautes. Vigneul Marville dit du père Labbe que c'était un bonhomme accusé d'être un peu pirate, et de détrousser les savans, non par nécessité mais par amusement; mais le père Commire, son confrère, fait de lui l'éloge suivant :

Labbeus hic situs est : vitam moresque requiris ?
Vita libros illi scribere, morsque fuit.
O nimiùm felix ! qui patrum antiqua retractans
Concilia, accessit conciliis superum.

LABBÉ (Louise), dite la belle cordière, née à Lyon vers 1526, d'un nommé Charly dit Labbé, épousa Ennemond Perrin, marchand cordier, demeurant à Lyon, dans la rue qui s'appelle encore *Belle Cordière*. Son mari mourut en 1565, sans enfans, et la fit son héritière universelle avec substitution à ses neveux Jacques et Pierre Perrin, ce qui détruit les bruits désavantageux qui avaient couru sur le compte de la belle Cordière, qui mourut elle-même en 1566. Quoi qu'il en soit, elle fit l'admiration des gens de lettres de son temps. Une femme d'artisan qui savait le latin, l'italien et l'espagnol, et faisait des vers dans ces trois langues, était alors un phénomène extraordinaire. Ses poésies ont été imprimées à Lyon, 1555, et à Rouen, 1556, in-16 : l'édition de Lyon, 1762, in-8°, les a effacées.

LABEO (Q. Fabius), fameux capitaine romain, fut questeur 197 avant J.C., et fut ensuite prêteur. Il commanda alors la flotte romaine, et obligea les peuples de Candie de rendre tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur les Romains ; ce qui lui valut l'honneur du triomphe naval. Il fut consul avec Marcellus 184 ans avant J.-C., et commanda une armée dans la Ligurie. La manière dont il en agit avec les habitans de Nole et de Naples, qui l'avaient pris pour arbitre de leur différend, et avec Antiochus, dans l'exécution du traité conclu avec ce prince, ne fait point d'honneur à la bonne foi dont se piquaient les anciens Romains. On dit qu'il aimait la poésie, et qu'il aida Térence dans la composition de ses comédies.

LABEO (Caius-Antistius), tribun du peuple, 148 ans avant J.-C., abusa de son pouvoir contre Métellus, qui, pendant sa censure, l'avait rayé de la liste des sénateurs. Il l'avait condamné sans forme de procès à être précipité du roc Tarpéien ; et sans un autre tribun qui, à la sollicitation des amis de Métellus, s'opposa à la sentence, elle aurait eu son exécution. Labeo resta impuni et rentra au sénat en vertu d'une loi qu'il fit porter, selon laquelle les tribuns avaient voix délibérative au sénat ; il prononça la confiscation des biens de Métellus et les fit vendre à l'encan.

LABEO (Antistius), excellent jurisconsulte romain, fut un des complices de la conjuration contre César. Il se fit donner la mort par un de ses affranchis après la bataille de Philippes, 31 ans avant J.-C., ne voulant point survivre à la perte de la liberté de Rome. Q. Antistius Labeo son fils fut encore plus grand jurisconsulte que lui. Il se signala du temps d'Auguste par la profondeur de son savoir et par une intégrité inflexible. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LABERIUS (Decimus), chevalier romain et poète, réussit admirablement à faire des mimes. Il n'osa refuser à Jules César de monter sur le théâtre pour jouer une de ses pièces, quoique cette action fût contraire à la bienséance de son âge (60 ans) et de sa condition. Il s'en excusa le mieux qu'il put dans le prologue, en faisant entendre qu'il avait été forcé de monter sur le théâtre par César; « car s'écria-t-il, comment aurais-je pu refuser quelque chose à celui auquel les dieux mêmes n'ont rien refusé !

> Etenim ipsi Di negare cui nihil potuerunt
> Hominem me denegare quis posset pati !

Il déplora ensuite son sort en ces termes :

> Ergo bis tricenis annis actis sine notâ,
> Eques romanus lare egressus meo
> Domum revertar mimus !

Il se vengea même de ce prince, dans le cours de sa pièce, et y fit entrer quelques traits malins contre lui en disant, sous la personne de Syrus :

> O Romains ! nous avons perdu la liberté !

Et un peu après :

> Necesse est multos timeat, quem multi timent.

A ces mots, tous les spectateurs avaient les yeux tournés vers César. Ce prince, piqué des railleries de Labérius, le mortifia en donnant sur lui la préférence à un autre poète, nommé Publius Syrus. Cependant, après qu'il eut joué sa pièce, César lui fit présent d'un anneau, et lui permit de descendre du théâtre. Labérius alla chercher une place au quartier des chevaliers ; mais chacun jugeant qu'il s'était rendu indigne de ce rang, ils firent en sorte qu'il n'y en trouvât aucune. Cicéron, le voyant dans l'embarras, le railla en disant : *Recepissem te, nisi angustè sederem*, se moquant de Labérius et du grand nombre de sénateurs que César avait créés ; mais Labérius lui rendit bien le change par cette réponse : *Mirum si angustè sedes, qui soles duabus sellis sedere ;* lui reprochant de n'avoir été ni ami de César ni de Pompée, quoiqu'il affectât de paraître ami des deux. Labérius mourut à Pouzzole, dix mois après Jules-César, 44 ans avant J.-C. Il avait coutume de dire : *Beneficium dando accepit, qui digno dedit.* On trouve de lui quelques fragmens dans le *Corpus poetarum.*

LABERTHONIE (Hyacinthe), célèbre prédicateur dominicain, dont on a publié les sermons, sous le titre de *Défense de la religion chrétienne contre les incrédules et contre les juifs*, 1779, 3 vol. in-12 : ils n'ont pas eu autant de succès à la lecture qu'ils en avaient eu lorsqu'il les prononçait.

Il est mort en 1774. On a encore de lui : *Exposé de l'état et obligations des frères prêcheurs*, 1767, in-4° et in-12.

LABIENUS (Titus), chevalier romain, naquit l'an de Rome 654. Il suivit dans les Gaules César, qui en fit son lieutenant, et à qui il rendit de grands services dans cette province. César lui donna le commandement de la Gaule Cisalpine, pour le mettre à portée de demander le consulat. Les obligations qu'il avait à César ne l'emportèrent pas dans ce cœur républicain sur l'amour de la patrie. Quand César eut dévoilé ses desseins ambitieux en traversant le Rubicon, Labiénus passa dans le parti de Pompée, l'an de Rome 705; mais il y vint seul; les soldats de César n'étaient pas faciles à détacher de leur général. Labiénus fit rompre les pourparlers de paix entre César et Pompée, devant Dyrrachium; par ces paroles adressées aux députés de César : « Vous n'avez point de paix à attendre, qu'en nous apportant la tête de César. » Dans un combat où César eut du dessous, il eut la cruauté de faire égorger les prisonniers, en leur demandant « si de vieux soldats avaient dû prendre la fuite. » Leurs compagnons les vengèrent bien à la bataille de Pharsale. Labiénus suivit Caton en Afrique; et quand son parti y eut été défait, il joignit les fils de Pompée en Espagne, où il fut tué à la bataille de Munda.

LABIENUS (Quintus), fils du précédent, hérita de la haine de son père contre les oppresseurs de la république. Il fut envoyé par Brutus et Cassius auprès d'Orode, roi des Parthes, pour en obtenir du secours; mais après la défaite de ces meurtriers de César, il resta chez les Parthes. S'apercevant de la négligence d'Antoine, il engagea le roi à faire une invasion sur les terres des Romains. Il fit de grandes conquêtes en Syrie, jusqu'à l'accommodement d'Octave et d'Antoine. Ventidius, alors envoyé par Antoine, chassa les Parthes de la Syrie. Labiénus fut fait prisonnier, et peut-être mis à mort; car l'histoire ne parle plus de lui. Il avait fait frapper des médailles, où il prenait le titre de Parthicus.

LABOUREUR (Jean Le), né à Montmorency près de Paris en 1623, se rendit très-habile dans l'histoire de France, et suivit la cour en qualité de gentilhomme servant. Il accompagna la maréchale de Guébriant dans son ambassade de Pologne en 1644, et publia en 1647 une Relation curieuse de ce voyage, in-4°. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, eut le prieuré de Juvigné, et fut fait aumônier du roi et commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1675, à 53 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : les principaux sont 1° l'Histoire du maréchal de Guébriant, in-fol.; 2° une nouvelle édition des Mémoires de Michel de Castelnau, en 2 vol. in-fol.; 3° le Recueil des tombeaux des personnes illustres, dont les sépultures sont dans l'église des Célestins de Paris, 1642, in-fol.; 4° l'Histoire du roi Charles VI, traduite en français, 1663, 2 vol. in-fol.; 5° un Traité de l'origine des armoiries, 1684, in-4°.

LABOUREUR (Louis Le), son frère, bailli de Montmorency, est auteur de plusieurs ouvrages en vers français, entre autres du mauvais poëme de Charlemagne, 1664, in-8°. Il mourut le 21 juin 1679.

LABOUREUR (Dom Claude Le), leur oncle, est auteur d'un livre intitulé *Les Masures de l'Ile Barbe*, 1682, 2 vol. in-4°, qui est un recueil historique de cette abbaye, dont ce religieux avait été prévôt : cet ouvrage est estimé, surtout pour les preuves et les pièces dont il est accompagné. Claude Le Laboureur fut obligé de résigner son bénéfice, pour se soustraire au ressentiment du chapitre de Lyon, dont il avait parlé indiscrètement en présentant à l'archevêque de Lyon ses Notes et ses Corrections sur le Bréviaire de Lyon, 1643, in-8°. Il mourut en 1675.

LABOURLOTE (Claude), s'éleva par son mérite jusque au grade de commandant des troupes wallones au service du roi d'Espagne : son courage inconsidéré lui faisait rechercher les occasions les plus périlleuses. Il eut part aux cruautés qu'exercèrent les troupes de l'Amirante de Castille en 1598, et fut tué d'un coup de mousquet le 24 juillet 1600. Il eut un fils dominicain et une fille mariée.

LABRE (Benoit-Joseph), né à Amette, diocèse de Boulogne en France, le 26 mars 1748, se crut appelé à une vie austère et pénitente; et pour suivre cette impulsion il se présenta deux fois chez les chartreux, dont il ne

trouva pas la règle assez austère. Il fut refusé à la Trappe, comme trop faible pour la règle ; il fut reçu à Septfonds, dont une maladie le fit sortir en 1770. Il finit par chercher un ordre qui lui convint, et fit des pélerinages en tous les lieux renommés en Italie et en Allemagne. Enfin en 1776 il se fixa à Rome, n'y vivant que d'aumônes, se retirant la nuit dans les ruines du Colisée, et depuis 1780 dans l'hospice de M. Paul Mancini. Il employait toute la journée à prier, de sorte qu'à sa mort, le 16 avril 1783, il a été regardé comme un saint à canoniser : sans doute son intention a rectifié ses actions ; car Dieu n'a pas créé les hommes pour mendier et ne rien faire.

LACARRY (Gilles), habile jésuite, né au diocèse de Castres en 1605, enseigna les humanités, la philosophie, la théologie morale et l'Écriture sainte, dans sa société ; fut recteur du collége de Cahors, et fit ensuite des missions. Il se rendit très-habile dans l'Histoire de France, et mourut à Clermont en Auvergne le 25 juillet 1684. On a de lui plusieurs ouvrages, principalement sur l'Histoire des Gaules, qui sont estimés : les principaux sont 1° *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°, depuis Constantin jusqu'à Justinien ; 2° *Historia coloniarum à Gallis in exteras nationes missarum, tùm exterarum nationum coloniæ in Gallias deductæ*, 1677, in-4° ; 3° *Histor.a romana à Julio Cæsare ad Constantinum Magnum, per numismata et marmora antiqua*, 1671, in-4° : livre excellent où se trouve *Series et numismata regum Syriæ, Ægypti, Siciliæ et Mesopotamiæ*; 4° *Epitome historiæ regum Franciæ ex Dionysio Petavio excerpta*, 1672, in-4°; ouvrage très-estimé et qui peut servir de guide pour l'étude de notre histoire ; 5° une édition de Velleius Paterculus, avec de savantes notes ; 7° *Historia christiana imperatorum, consulum et præfectorum prætorii Orientis, Italiæ, Illyrici et Galliarum ; noticia magistratuum imperii utriusque ; noticia provinciarum imperii utriusque, cum notis*, avec *Sexti Rufi breviarium*, 1665, in-3°, etc.

LACÉDÉMONE ou SPARTE, fut fondée par son premier roi, Lelex, vers 1516, qui eut pour successeurs Myles, Eurota, Lacédémon, Amiclas, Argalus, Cynortas, * OEbalus, Hippocoon, Tyndare, père de * Castor et Pollux et d'Hélène.

* Ménélas, mari d'Hélène.

	av. J.-C.
Oreste.	1189
Tizamène et Pentile.	1132

Proclès et Eurystène, fils d'Aristodème, descendant d'Hercule, usurpèrent le royaume de Lacédémone, et gouvernèrent ensemble. Depuis ce temps les Lacédémoniens eurent toujours deux rois, l'un de chaque famille.

	av. J.-C.		avant J.-C.
Euristène.	1125	Proclès.	1125
Agis Ier			
Echestrate.	1056		
Labotas.	1022	Pritanis.	1021
Dorysus.	986	Eunomus.	986
Agésilaüs.	957		
Archelaüs.	913	Polydecte.	907
Telectus.	853	* Lycurgue, régent.	
* Alcamène.	800	* Charilaüs.	898
Polydore.	776	Nicander.	809
Eurycrates Ier.	724	Théopompus.	770
* Anaxander.	687	Zeuxidamus.	723
Eurycrate II.		* Anaxidamus.	690
Léon.	647	* Agasiclès.	645
* Anaxandrides.	597	* Ariston.	597
* Cléomènes.	519	* Demarate.	510
* Léonidas Ier.	491	* Léotichidas.	491
* Cléombrote.	480		
* Pausanias.	479		
Plistarchus.	469	Archidamus.	469
Eristéonax.	466	* Agis II.	427

Pausanias	408	* Agésilas II.	400
* Agésipolis	394	* Archidamus II.	356
* Cléombrote II.	380		
* Agésipolis II.	371		
* Cléomenès II.	370	Agis III.	355
Aréus.	309	Eudamidas.	326
Acrotalus Ier.	265	Archidameüs.	295
Aréus II.	264	Eudamidas II.	
* Léonidas II.	257		
* Cléombrote III.	254		
Léonidas II, rappelé.	239	* Agis IV.	244
Cléomène III.	230	Euridamus.	240
Agésipolis III.	219	Lycurgue.	219

Machanidas, tyran, tué par Philopœmen en 206.
* Nabis, tyran, tué en 192.

Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens, 184. Ils se gouvernent suivant leurs lois, sous l'autorité des Romains.

Voir comme à Argos.

LACERDA. *Voy.* Cerda.

LACHESIS. *Voy.* Parques.

LACTANCE (Lucius-Coelius-Firmianus Lactantius), très-célèbre auteur ecclésiastique, du commencement du 4e siècle, était africain, selon Baronius, et selon d'autres, de Fermo, dans la marche d'Ancône, d'où ils pensent qu'il fut surnommé Firmien. Il étudia la rhétorique sous Arnobe, et la professa ensuite en Afrique et à Nicomédie, avec tant de réputation, que l'empereur Constantin le choisit pour être précepteur de son fils Crispe César. Lactance, bien loin de rechercher les plaisirs et les richesses à la cour, y vécut si pauvre, qu'au rapport d'Eusèbe il manquait souvent des choses nécessaires. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages très-bien écrits en latin, qu'on trouve en partie dans la Bibliothèque des Pères. Les principaux sont 1o un Livre de la colère de Dieu; 2o un autre de l'ouvrage de Dieu, dans lequel il prouve la création de l'homme et la providence divine; 3o les Institutions divines, en 7 livres. Cet ouvrage est le plus considérable de tous ceux de Lactance: il entreprend d'y prouver la religion chrétienne, et de réfuter toutes les difficultés que l'on peut lui opposer: il y combat solidement et avec force toutes les illusions du paganisme; mais il faut avouer, avec saint Jérôme, que Lactance renverse mieux les erreurs des païens, qu'il n'était habile à établir les dogmes des chrétiens, et qu'il n'est pas toujours exempt de fautes, s'étant plus appliqué à l'éloquence et à la philosophie qu'à l'étude de nos mystères et de la théologie. Son style est pur, clair et naturel; ses expressions nobles et élégantes; en un mot Lactance est, de tous les anciens auteurs ecclésiastiques latins, le plus éloquent et celui qui écrit le mieux en latin (si l'on en excepte, peut-être, Sulpice Sévère), ce qui lui a mérité le nom de *Tullius Christianus*, c'est-à-dire le Cicéron chrétien. Il est encore auteur du Traité de la mort des persécuteurs, que Baluze a donné le premier au public: le père Le Nourri prétend que ce Traité est de Lucius Cæcilius, qui vivait au commencement du 4e siècle; mais le témoignagne de saint Jérôme, et le style de l'ouvrage, ne permettent pas de douter qu'il ne soit de Lactance. La plus ample édition des œuvres de Lactance est celle de l'abbé Lenglet, Paris, 1748, 2 vol. in-4o. Il y a une édition *cum notis variorum*, Leyde, 1660, in-8o, à laquelle on joint *De mortibus persecutorum*, Utrecht, 1693, in-8o. *Voy.* Fulgentius.

LACYDE, célèbre philosophe grec, natif de Cyrène, fut disciple d'Arcesilaüs, et son successeur dans l'académie. Il s'adonna de bonne heure à l'étude, et malgré sa misère et sa pauvreté, il ne laissa pas de devenir habile philosophe, et d'être très-agréable dans ses discours. Il enseignait dans un jardin qu'Attalus, roi de Pergame, lui donna. Ce prince l'ayant demandé à sa cour, Lacyde lui répondit « qu'il fallait regarder de loin le portrait des rois. » Il avait une oie qui le suivait partout; quand elle fut morte, il lui fit des funérailles aussi magnifiques que si elle eût été son fils ou son frère. Lacyde suivait les principes d'Arcési-

las, et prétendait qu'il ne fallait décider de rien, mais suspendre en toutes choses son jugement. Ses domestiques se servaient souvent du même principe pour le voler. Quand il s'en plaignait, ils lui soutenaient qu il se trompait, et il n'avait rien à leur répliquer suivant sa maxime ; mais enfin, las de se voir pillé, comme ils lui objectaient toujours qu'il fallait suspendre son jugement, il leur dit : « Mes enfans, nous disputons d'une manière dans l'école, et nous vivons autrement à la maison. » Il mourut d'un excès de vin, 212 avant J.-C.

LADISLAS Ier (SAINT), roi de Hongrie, et fils de Bela Ier, naquit en Pologne en 1041. Il succéda à Geiza en 1080, joignit à son royaume le Dalmatie et la Croatie, fit rentrer les Bohémiens dans leur devoir, chassa les Huns de la Hongrie, conquit une partie de la Bulgarie et de la Russie, et remporta une grande victoire sur les Tartares. Il mourut en odeur de sainteté le 30 juillet 1095, et fut canonisé 3 ans après par le pape Célestin III.

LADISLAS IV, grand duc de Lithuanie et roi de Pologne, fut élu roi de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche. Il fit d'abord la guerre à Amurat, empereur des Turcs, et remporta sur lui de grands avantages, par Jean Huniade, son général. La paix ayant été conclue quelque temps après, le pape et les princes chrétiens la lui firent rompre ; mais la suite en fut très-désavantageuse à la chrétienté, par la perte de la bataille de Varnes, où Ladislas fut tué à la fleur de son âge, le 11 novembre 1444. Ce prince était digne par sa valeur et par sa piété d'une destinée plus heureuse. Sa mort causa la ruine de la Hongrie et de l'empire des Grecs.

LADISLAS ou LANCELOT, fameux roi de Naples, surnommé le Victorieux et le Magnanime, fit la guerre à Louis II d'Anjou, et alla à Javarin se faire couronner roi de Hongrie en 1403. De retour en Italie, il se rendit maître de Rome, où il commit mille violences. Il perdit la bataille de Roquesèche le 19 mai 1411, contre Louis d'Anjou, et mourut à Naples le 16 août 1414, à 38 ans, d'un poison que la fille d'un médecin lui avait donné à Pérouse.

LADISLAS Ier, roi de Pologne, succéda à Boleslas-le-Cruel en 1081. Il défit les habitans de Prusse et de Poméranie en trois batailles, et gouverna ses états avec beaucoup de prudence et de sagesse. Ce fut de son temps que les Russes secouèrent le joug de la Pologne. Il mourut le 26 juillet 1102; Boleslas III lui succéda.

LADISLAS II, roi de Pologne, succéda à son père Boleslas III en 1139. Il fit la guerre à ses frères sous de vains prétextes, et fut chassé de ses états après avoir été vaincu dans plusieurs batailles. Boleslas IV, le Frisé, monta sur le trône à sa place en 1146, et lui donna la Silésie à la prière de Frédéric Barberousse. Ladislas mourut à Oldembourg en 1159.

LADISLAS IV, roi de Pologne, et l'un des princes les plus sages de son temps, fut surnommé *Lostic*, c'est-à-dire d'une coudée, à cause de la petitesse de sa taille. Il succéda à Primislas en 1295, et fut un prince guerrier et politique, excepté au commencement de son règne ; car s'étant emparé alors des biens ecclésiastiques, il s'attira la haine des peuples, qui le chassèrent et élurent Venceslas en 1300. Après la mort de ce prince en 1305, Ladislas fut rappelé de Rome et remonta sur le trône. Il gouverna ensuite avec sagesse, étendit les bornes de ses états, et se rendit redoutable à ses ennemis, surtout aux chevaliers teutoniques, qui avaient fait quelques entreprises sur la Pologne, et dont il défit 20,000 dans une bataille. Il mourut le 10 mars 1333, laissant d'Hédewige, son épouse, Casimir-le-Grand, et Élizabeth, mariée à Charles, roi de Hongrie.

LADISLAS V, appelé Jagellon, grand duc de Lithuanie, fut élu roi de Pologne en 1386. Il unit la Lithuanie à la Pologne, défit les chevaliers de Prusse, et refusa la couronne de Bohême que les Hussites lui offraient. Il mourut le 31 mai 1434, à 80 ans, après un règne glorieux de 48.

LADISLAS VI son fils lui succéda. *Voy*. Ladislas IV, roi de Hongrie.

LADISLAS SIGISMOND VII, célèbre roi de Pologne et de Suède, succéda à son père Sigismond III, le 13 novembre 1632. Il remporta des victoires signalées sur les Turcs et sur les Moscovites, et se fit aimer par sa piété

et par ses vertus. Il mourut en 1648, à 52 ans. Casimir, son frère, lui succéda à la couronne de Pologne.

LADISLAS, fils du célèbre Huniade, souffrant impatiemment ainsi que les grands de Hongrie l'autorité du comte de Cilley, oncle de Ladislas V, rassembla quelques amis, et l'assassina: le roi, pour éviter une guerre civile, promit de ne point rechercher les auteurs du meurtre; mais peu de temps après, il fit arrêter Ladislas, et lui fit trancher la tête en 1457. S'il n'était pas entré dans ce projet quelques motifs de vengeance, le roi se serait cru obligé de tenir sa parole, et n'aurait pas été obligé de s'expatrier pour éviter la fureur des Hongrois.

LADVOCAT (NICOLAS), surnommé Billiad, natif de Paris, d'une famille noble et ancienne, fut reçu de la maison de Sorbonne le 24 décembre 1652, et prit le bonnet de docteur peu de temps après. Il devint chanoine et grand-vicaire de Paris, et ensuite évêque de Boulogne. Il gouverna son diocèse avec sagesse, contribua beaucoup à l'établissement du séminaire de Boulogne, et mourut à Boulogne en 1679. On a de lui un livre intitulé *Vindiciæ parthenicæ*, Paris, 1672, in-8°, dans lequel il défend l'assomption corporelle de la Sainte-Vierge, contre Claude Joly. *Repetitæ vindiciæ Adversus Launoium*, Paris, 1672, in-8°. C'est lui aussi qui a composé les réglemens de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Ladvocat, aumônier du roi, et licencié de la maison de Sorbonne, mort en 1700. Louis-François Ladvocat, de la même famille que les précédens, naquit à Paris le 5 avril 1644. Il était neveu de Louis Ladvocat de Sauveterre, chef du conseil du grand Condé, secrétaire des commandemens de la princesse douairière de Condé, et conseiller d'état ordinaire, mort en 1670. Il fut reçu maître des comptes le 27 avril 1671, en la place dudit Louis Ladvocat son oncle. C'était un magistrat habile qui avait beaucoup de littérature, et qui était versé dans la philosophie. Il mourut à Paris, étant doyen de la chambre des comptes, le 8 février 1735, à 91 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou la recherche de la vie heureuse, selon les lumières naturelles*, in-12: selon M. Dupin, cet ouvrage est bien écrit; les réflexions en sont solides, et les raisonnemens justes et bien suivis.

LADVOCAT (JEAN-BAPTISTE), auteur de ce dictionnaire, naquit à Vaucouleurs en Champagne, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709, de la même famille que les précédens: son père était juge royal des eaux et forêts, maire perpétuel de Vaucouleurs, et subdélégué de l'intendant; ce fut en cette ville que le jeune Ladvocat commença ses études, il les continua à Chaumont en Bassigny, et fut les achever à Pont-à-Mousson, où il eut le titre de Prince des Philosophes, distinction que l'on accordait à ceux qui se faisaient remarquer par leurs talens et leur application à l'étude. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, ses parens l'envoyèrent à Paris, où il entra au séminaire de Saint-Louis, et y fit son *Quinquennium*. Il prit ensuite le degré de bachelier dans la faculté de théologie, fut reçu de la maison de Sorbonne en 1734, et de la société en 1736. Il était alors dans le cours de sa licence; après avoir fourni cette carrière avec autant d'ardeur que de gloire, il fut placé au second rang dans le nombre de plus de cent quarante concurrens. Il prit le bonnet de docteur au mois de juin 1738, et fut ensuite desservir la cure de Greux et Domremi, village où naquit la célèbre Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, près de Vaucouleurs, à laquelle son évêque l'avait nommé. Ce digne prélat se proposait de l'appeler auprès de lui, de le placer dans son chapitre et de lui donner toute sa confiance; mais la maison de Sorbonne ne lui laissa pas le temps d'exécuter son dessein: une de ses chaires royales étant venue à vaquer par la retraite de M. Thierri, chancelier de l'église et de l'université de Paris, elle s'empressa d'y nommer M. Ladvocat le 11 janvier 1740. Une maladie de poitrine que les médecins croyaient incurable, et dont il vint à bout de se guérir lui-même en consultant les meilleurs auteurs, ne permit pas à notre nouveau professeur

de continuer ses leçons plus de deux ans et demi ; elle ne l'empêcha pas cependant de composer pendant ce court espace de temps deux excellens Traités, l'un sur les preuves de la religion, l'autre sur les conciles, qui sont estimés et recherchés. Au mois d'octobre 1742, il quitta cette chaire pour remplir la place de bibliothécaire de Sorbonne, vacante par la mort prématurée de M. l'abbé Guedier de Saint-Aubin, docteur d'un rare mérite. M. Ladvocat profita du loisir que lui donnait sa nouvelle place pour se perfectionner dans la connaissance des langues savantes, à laquelle il n'avait cessé de s'appliquer au milieu de ses autres études. Il était souvent consulté par Louis, duc d'Orléans, premier prince du sang, qui, entre autres objets, désirait de connaître la langue originale des livres saints; le bibliothécaire profita de l'accès qu'il avait auprès de ce prince pour lui représenter combien il serait important et utile à la religion d'établir une chaire dont le professeur serait chargé d'expliquer l'Écriture sainte selon le texte hébreu. M. le duc d'Orléans comprit tout le bien qui résulterait d'un pareil établissement ; il le réalisa en 1751, et il choisit M. Ladvocat pour en remplir les fonctions, désirant que pour cette fois seulement, et sans tirer à conséquence, les qualités de bibliothécaire et de professeur, jusque là incompatibles, reposassent sur la même tête. A peine M. Ladvocat fut-il pourvu de cette chaire qu'il s'occupa des moyens d'y attacher des écoliers; en quoi il fut encore secondé par les pieuses libéralités de l'auguste fondateur. Le séminaire de la Sainte-Famille, doté par Anne d'Autriche pour honorer les trente-trois ans de la vie mortelle de J.-C., offrait des sujets choisis : M. le duc d'Orléans les agréa, et ressuscita ce séminaire en payant les dettes que la reconstruction de ses bâtimens l'avait mis dans la nécessité de contracter; les bourses éteintes ou suspendues reprirent une nouvelle existence ; elles ne furent plus données qu'au concours. L'émulation pour la science de l'Écriture sainte y échauffa les moins ardens : tous les étudians en théologie s'empressèrent de recevoir les leçons du professeur d'Orléans ; quelques communautés suivirent cet exemple; et cette école, qui semblait devoir être déserte, a continué d'être très-fréquentée. Elle a déjà formé des hommes dont les rares et abondantes lumières assurent la plus vive reconnaissance à la piété et aux libéralités du prince fondateur.

M. Ladvocat mourut le 29 décembre 1765. La maison et société de Sorbonne perdit en lui un de ses membres les plus éclairés, la faculté de théologie un de ses plus habiles docteurs, la religion un de ses défenseurs les plus instruits. Il est peu de genres de connaissances où il ne se soit exercé : philosophie, mathématiques, langues savantes, histoire, théologie, Écriture sainte, tout avait fixé ses regards et son attention. Une lecture assidue et réfléchie l'avait familiarisé avec les Pères grecs et latins. Aucun monument ecclésiastique n'avait échappé à ses recherches. Il s'était surtout appliqué à saisir le vrai sens des livres sacrés. Les thèses qu'il a fait soutenir sur le Pentateuque, les Psaumes et le livre de Job, auxquels les savans les plus distingués assistèrent, montrent combien il s'occupait utilement.

Un esprit vif et pénétrant, curieux et étendu, juste et appliqué, une mémoire aisée et fidèle, un tact délicat et éclairé, un goût sûr et puisé dans la meilleure antiquité, une raison saine et impartiale, une imagination féconde, singulière et naïve, une conversation qui, sans chercher les ornemens du style, ne manquait pas de produire un intérêt agréable, caractérisaient dans M. Ladvocat l'homme de lettres, et lui avaient acquis l'estime et la considération de tous ceux avec qui il avait des rapports ou des liaisons. Il était souvent consulté sur les questions les plus épineuses et les plus importantes par les personnes de la plus haute considération dans les différens ordres de l'état. Enfin son cœur franc et généreux, plein de candeur et de simplicité, sensible et compatissant, honnête et vertueux, le rendait, malgré le peu d'aisance où il a toujours vécu, la ressource de l'indigence lettrée, en faisait un bon parent, un excellent ami, un homme aimable dans le commerce, et précieux à la société.

On a de lui 1° une Grammaire hébraïque, 1758, in-8° ; 2° ce Diction-

naire historique, réimprimé plusieurs fois pendant sa vie; 3° *Tractatus de conciliis;* 4° Dissertation sur le psaume 67, *Exurgat Deus*; 5° Lettres sur l'autorité des textes originaux de l'Écriture sainte; 6° Jugemens sur quelques nouvelles traductions de l'Écriture sainte d'après le texte hébreu : ces quatre derniers ouvrages ont paru après sa mort. Il a eu part au Dictionnaire géographique qui a paru sous le nom de M. l'abbé de Vosgiens, dont la dernière édition est de 1772, in-8°. Il avait projeté plusieurs autres ouvrages qu'il n'a pas eu le temps d'achever.

LÆLIUS (C.), consul romain et grand orateur, surnommé le Sage, fut lié d'une étroite amitié avec Scipion l'Africain le jeune. Il se signala en Espagne dans la guerre contre Viriathus, général des Espagnols. Cicéron parle souvent de ce Lælius avec éloge, et fait une description admirable de l'amitié intime qui unissait Lælius avec Scipion l'Africain le jeune. Lælius fut consul 140 ans avant J.-C. Son éloquence, sa modestie et ses talens lui acquirent une grande réputation. On croit qu'il eut part aux comédies de Térence. Il ne faut pas le confondre avec Lælius, consul romain, qui accompagna le premier Scipion l'Africain en Espagne et en Afrique, fut le fidèle dépositaire de tous ses secrets, et se signala aux batailles que Scipion gagna en un même jour sur Asdrubal et sur Syphax. Ce Lælius parvint au consulat 190 ans avant J.-C. et eut pour collègue L. Scipion, frère de l'Africain.

LAER ou LAAR (Pierre de), peintre célèbre de Harlem, plus connu sous le nom de Bamboche, naquit à Laar, près de Naerden, en 1613. Il alla à Rome pour se perfectionner dans son art, et s'y attira l'estime et l'amitié des premiers peintres, entre autres du Poussin et de Claude-le-Lorrain. Les Italiens lui donnèrent le nom de *Bambozo*, à cause de sa figure extraordinaire; car il avait les jambes fort longues, le corps très-court, et la tête enfoncée dans les épaules; mais cette difformité était bien réparée par la beauté de son génie. Il se laissa tomber dans un fossé, selon les uns, ou se précipita dans un puits, selon d'autres, et se noya à Harlem, en 1675, à 62 ans. Il a peint en petit, et ses tableaux sont très-estimés.

LAERCE. *Voy.* Diogène Laerce.

LAET (Jean de), écrivain du 17e siècle, natif d'Anvers, fut directeur de la compagnie des Indes occidentales, et grand ami de Saumaise. Il se rendit habile dans les langues, dans l'histoire et dans la géographie, et présida à l'édition des Descriptions de la plupart des royaumes du monde, imprimées chez Elzévir, sous le titre de *Républiques*, en latin. On a de lui une Description du nouveau monde en 18 livres, en latin, 1633, in-fol., et en français, 1640, in-fol., qui est estimée; *Historia naturalis*, Brasiliæ, G. Pisonis, 1648, in-fol., fig.; une belle édition de Vitruve, à Amsterdam, 1649, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut en 1649.

LÆTUS, capitaine de l'empereur Commode, empêcha ce prince barbare de faire brûler Rome comme il l'avait résolu. L'empereur l'ayant voulu faire mourir avec quelques autres, il le prévint par le poison, l'an 193, et fit Pertinax empereur. Trouvant celui-ci trop sévère, il le fit mourir trois mois après, mais Julien le fit mourir lui-même peu après.

LÆTUS (Pomponius). *Voyez* Pomponius.

LÆVINUS TORRENTIUS, vulgairement Vander-Beken ou Torrentin, second évêque d'Anvers, puis archevêque de Malines désigné, était de Gand. Il se signala par sa science, par sa vertu et par ses talens, et mourut le 26 avril 1595, à 70 ans, après avoir fondé à Louvain un collége de jésuites, auxquels il légua sa bibliothèque. On a de lui une Édition de Suétone avec d'excellentes Notes, 1610, in-fol., et des Poésies latines, 1594, in-8°.

LÆVIUS, ancien poète latin, dont il ne nous reste que peu de fragmens dans Aulugèle et dans Apulée. On croit qu'il vivait avant Cicéron.

LAFFICHARD (Thomas), né à Pontflon, diocèse de Saint-Paul de Léon, et mort à Paris le 20 août 1753, à 55 ans, a donné un grand nombre de pièces aux Français, aux Italiens et à l'Opéra-Comique : celles qui sont imprimées sont recueillies en un vol. in-8° ou in-12.

LAFITAU (Joseph-François), jé-

suite, se fit connaître dans la république des lettres par les *Mœurs des sauvages comparées aux mœurs des premiers siècles*, Paris, 1723, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-12, et par son *Histoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4°, et 1734, 4 vol. in-12; *Remarque sur le Gin-Seing*, Paris, 1728, in-12 : l'auteur avait été missionnaire chez les Iroquois, aussi n'avons-nous rien de plus exact que ce qu'il nous en dit; son *Parallèle des Américains avec les anciens peuples* est fort ingénieux, et suppose une grande connaissance de l'antiquité. Il est mort vers 1740.

LAFITAU (Pierre-François), né à Bordeaux en 1685, était fils d'un marchand de vin. Il entra de bonne heure chez les jésuites, et s'y distingua par ses talens pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au sujet des disputes élevées sur la bulle *Unigenitus*, il plut tellement à Clément XI par son esprit fécond en saillies, que ce pontife ne pouvait se passer de lui. Lafitau en profita, sortit de son ordre, et obtint l'évêché de Sisteron. Il ne commença pas par édifier son diocèse; mais à la fin de ses jours il était l'exemple de son clergé, et ne s'occupait que des fonctions épiscopales. Il mourut en 1764. Son attachement à la bulle *Unigenitus* lui a fait produire quelques ouvrages où il y a plus de légèreté dans le style que de vérité dans les faits, tels que l'Histoire de la constitution *Unigenitus*, 2 vol. in-12; l'Histoire de Clément XI, 2 vol. in-12; la Réfutation des anecdotes de la constitution, in-8° : dans sa vieillesse il avait des pensées plus pacifiques à ce sujet. On a encore de lui 4 vol. de Sermons réimprimés en 2; *Retraite de quelques jours*; *Avis de direction*; *Conférences pour les missions*; *Lettres spirituelles*; *Vie de la Sainte-Vierge*: tous ouvrages superficiels et tournés en petites pratiques de dévotion.

LAFOSSE (Etienne-Guillaume), habile maréchal, mort le 26 janvier 1765, était maréchal des écuries du roi. Ses connaissances étendues en anatomie lui ont acquis une juste réputation. Il a publié un *Mémoire sur le siége de la morve des chevaux*, 1749, in-8°, avec des observations : *Nouvelle pratique de ferrer*, 1756, in-8°; *Accidens qui arrivent au sabot du cheval*, 1754, in-8°. Son fils, aussi maréchal, a marché sur les traces de son père. Il a publié un *Dictionnaire d'Hippiatrique*, 1775, 4 vol. in-8°; un *Cours d'Hippiatrique*, ouvrage magnifique pour les figures et l'impression, 1774, grand in-fol.; *Guide du maréchal*, 1766, in-4°.

LAGEDAMON (Jean), prêtre sulpicien, né en Bretagne le 14 octobre 1700, mort à Paris le 4 mars 1755, a publié un *Tractatus de matrimonio*, 1745, in-8°; nouveaux cantiques spirituels, sous le titre de *Poésies lyriques*, 1750, in-12, 3 vol. et en un seul volume.

LAGERLOOF ou LAGERLOEF, *Laurifolius* (Pierre), habile suédois, né dans la province de Vermeland, le 4 novembre 1648, devint professeur d'éloquence à Upsal, et fut choisi par le roi de Suède pour écrire l'Histoire ancienne et moderne des royaumes du Nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui 1° *De Orthographiâ suecanâ*; 2° *De commerciis Romanorum*; 3° *De Druidibus*; 4° *De gothicæ gentis sedibus*, Upsal, 1691, in-8o; 5° des Discours et des harangues, etc. Son latin était très-goûté dans le Nord.

LAGNEAU (N.), ne nous est connu que par son entêtement pour l'or philosophique, qui l'engagea à traduire et à augmenter le livre de Basile Valentin, des Douze clefs de philosophie, 1660, in-8°, livre recherché quand les figures des douze clefs s'y trouvent. Lagneau mourut sur la fin du 17e siècle.

LAGNY (Thomas Fantet, sieur de), célèbre mathématicien, né à Lyon le 7 novembre 1660, se fit recevoir avocat; mais il quitta bientôt l'étude de la jurisprudence pour suivre son inclination pour les mathématiques, et vint à Paris en 1686. Il y fut chargé de l'éducation de M. le duc de Noailles. L'académie des sciences le choisit en 1695; et Louis XIV l'envoya deux ans après à Rochefort pour y professer l'hydrographie. M. de Lagny passa 16 années dans cette ville, et y perfectionna la navigation. De retour à Paris, il eut une place de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie et de mathématiques; et M. le duc d'Or-

léans, régent du royaume, le gratifia d'une pension de 2000 livres. Il mourut à Paris le 11 avril 1734, à 74 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et approximation des racines*, dont la meilleure édition est celle de Paris en 1697, in-4°; 2° *Nouveaux élemens d'arithmétique et d'algèbre*, Paris, 1692, in-4°; 3° *La cubature de la sphère*, la Rochelle, 1702, in-12; 4° plusieurs écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences, etc. M. Richer a donné son *Analyse générale, ou méthode pour résoudre les problèmes*, Paris, 1733, in-4°.

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, s'était trouvé au congrès de Bade en 1714 : son zèle pour la paix dans cette assemblée lui valut une pension. Il a donné l'Histoire d'Alsace, Strasbourg, 1725, 2 vol. in-fol., et 1727, 8 vol. in-8°.

LAGUNA (André), savant médecin espagnol, naquit à Ségovie en 1499. Il passa presque toute sa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, et mourut en son pays vers 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'anatomie, les poids et les mesures, et des traductions de divers auteurs grecs, qui sont estimées, et où l'on remarque une critique judicieuse.

LAGUS (Daniel), savant théologien luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mourut le 30 mai 1678. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages : les principaux sont 1° *Theoria meteorologica*; 2° *Astrosophia mathematico-physica*; 3° *Steichologia*; 4° *Psychologia*; 5° *Archologia*; 6° *Examen trium confessionum reformatarum, Marchiacæ, Lipsiensis, et Thorunensis*; 7° des Commentaires sur les épitres aux Galates, aux Éphésiens et aux Philippiens; 8° des Disputes sur saint Mathieu, etc.

LAIMAN ou LAYMAN (Paul), jésuite allemand, natif de Deux-Ponts, enseigna la philosophie, le droit canon et la théologie en divers colléges d'Allemagne, et mourut à Constance, le 13 novembre 1635. On a de lui une Théologie morale in-fol., et d'autres ouvrages en latin.

LAINEZ (Alexandre), bon poète français, naquit en 1650, à Chimay en Hainaut, de la même famille que le père Lainez, second général des jésuites. Il suivit à l'armée le chevalier Colbert, colonel du régiment de Champagne, auquel il expliquait les endroits les plus remarquables de Tite-Live et de Tacite. Ne s'accommodant plus de cette occupation, à cause de son inconstance et de l'indépendance de son caractère, il alla voyager dans la Grèce, vit les îles de l'Archipel, Constantinople, l'Asie-Mineure, la Palestine, l'Egypte, Malte et la Sicile. Il alla dans les principales villes d'Italie, revint en France par la Suisse, et retourna à Chimay en assez mauvais équipage. Il y avait environ deux ans qu'il y menait une vie obscure, lorsqu'il fut soupçonné d'être l'auteur de quelques libelles. L'Abbé Faultrier, intendant de Hainaut, l'ayant trouvé innocent, et ayant eu occasion de connaitre en cette rencontre son mérite, l'emmena avec lui, le fit habiller (car Lainez n'avait alors d'autres habits que la robe de chambre qu'il avait sur le corps), le logea, le nourrit, et lui donna sa confiance. Quatre mois après Lainez suivit son bienfaiteur à Paris, et demeura avec lui à l'Arsenal; mais au bout de 6 mois, se croyant gêné, et ayant toujours dans l'esprit sa maxime favorite, que l'homme est né libre, il lui demanda et obtint la permission de se retirer. Peu après il alla en Hollande pour voir Bayle. De là il passa en Angleterre, et revint enfin se fixer à Paris. Il y partagea tout son temps entre l'étude et le plaisir, surtout celui de la table. Personne ne savait précisément l'endroit où il demeurait : quand on le ramenait en carrosse, il se faisait toujours descendre sur le pont Neuf, et allait ensuite à pied à son logis. Ses amis ne le gênaient point sur cela, pourvu qu'ils pussent le posséder souvent; sa conservation les charmait et les instruisait; elle était vive et agréable, féconde et brillante. Il parlait sur toutes sortes de matières, et parlait bien. Lainez savait parfaitement le latin, l'italien et l'espagnol, et possédait tous les bons auteurs qui ont écrit en ces langues. Il passait ordinairement la plus grande partie du jour à l'étude, et donnait le reste à son plaisir. Comme un de ses amis lui

témoignait sa surprise de le voir dès huit heures du matin à la bibliothèque du roi, après un repas de 12 heures, commencé la veille au soir, Lainez lui répondit par ces deux vers, qu'il fit sur le champ, à l'imitation de Virgile.

Regnat nocte calix, volvuntur biblia manè,
Cum Phœbo Bacchus dividit imperium.

Il mourut à Paris le 18 avril 1710, à 60 ans, et fut enterré à Saint-Roch. Quoiqu'il ait fait un grand nombre de pièces de poésie, il nous en reste peu, parce qu'il se contentait de les réciter, sans vouloir les communiquer. Elles ont été imprimées en 1753, in-8° : la plupart de ces pièces ont été faites le verre à la main, et sur-le-champ ; aussi sont-elles courtes, vives, naturelles, pleines de sel et ingénieuses.

LAINEZ (Jacques), célèbre général des jésuites, était espagnol. Il fut un des premiers disciples de saint Ignace et lui succéda dans la place de général en 1558. Il parut avec éclat au concile de Trente et au colloque de Poissy, et se fit estimer par sa prudence, par son savoir et par sa piété. Il refusa le chapeau de cardinal, et mourut à Rome le 19 janvier 1565, à 53 ans, laissant quelques ouvrages sur la Providence, sur l'usage du calice, sur le fard et la parure des femmes, etc., en latin. Le père Théophile Rainaud lui attribue aussi les *Déclarations sur les constitutions des jésuites* ; d'autres prétendent que les Constitutions elles-mêmes sont de Lainez, et ils se fondent sur ce qu'il y a trop de pénétration, de force d'esprit et de fine politique pour qu'elles puissent être de saint Ignace. Lainez se fit déférer, dans la première congrégation qui suivit la mort de saint Ignace, une autorité absolue, la perpétuité du généralat, le droit d'avoir des prisons ; c'est ainsi qu'il substitua à la droiture et à la simplicité du fondateur une politique humaine, qui a dirigé sa compagnie dans toutes ses entreprises, et qui l'a conduit à sa destruction. *Voyez* Ignace.

LAIRESSE ou LARESSE (Gérard), peintre et graveur, né à Liége en 1640, inventait facilement et excellait dans les grandes compositions. On a de lui beaucoup d'estampes gravées à l'eau-forte. Étant devenu aveugle, il donna des préceptes sur la peinture, qui ont été imprimés à Amsterdam, 1719, in-fol. *Voy.* Bidloo. Il mourut à Amsterdam en 1711, laissant trois fils, dont deux étaient ses élèves dans la peinture ; Lairesse avait aussi deux frères qui étaient bons peintres : Ernest qui excellait surtout à peindre des insectes, et Jacques qui excellait à représenter des fleurs ; on a de ce dernier un ouvrage en flamand sur la peinture pratique.

LAIRUELS (Servais), docteur de Sorbonne et réformateur de l'ordre de Prémontré, naquit à Sogny en Hainaut en 1560. Étant devenu vicaire-général de son ordre, il gouverna seul l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois sous Preny. Après la mort du père Daniel Picart, qui en était abbé, il la transféra à Pont-à-Mousson, dans le dessein de faciliter les études à ses religieux. Il fit approuver les statuts de sa réforme par les papes Paul V et Grégoire XV, en 1621 ; et mourut à Sainte-Marie-au-Bois, le 18 octobre 1631. Il s'y était retiré avec ses religieux, à cause d'une maladie contagieuse qui causait de grands ravages à Pont-à-Mousson. On a de lui 1°, outre les Statuts de sa réforme, *Le Cathéchisme des novices*, 2 vol. in-fol. ; 2° *L'Optique des réguliers sur la règle de saint Augustin*, in-4°, etc.

LAIS, fameuse courtisane de l'antiquité, était d'Hyccata, ville de Sicile. Sa patrie ayant été ravagée par Nicias, général des Athéniens, elle fut transportée dans la Grèce, et s'établit à Corinthe, l'une des villes du monde les plus licencieuses. La beauté de Laïs fit tant de bruit dans toute la Grèce, que les princes, les grands, les orateurs, même les philosophes les plus farouches eurent pour elle de la passion. On dit que le célèbre Démosthène alla exprès secrètement à Corinthe pour passer une nuit avec elle ; mais que Laïs lui ayant demandé 10000 dragmes, c'est-à-dire environ 4000 livres de notre monnaie, il s'en retourna en disant : « Je n'achète pas si cher un repentir. » Diogène le cynique eut pour Laïs un attachement singulier, et malgré sa misère et sa malpropreté elle répondit à sa passion. Le philosophe Aristippe dépensa avec elle une grande partie de son bien. On prétendait néanmoins qu'il n'en était pas

aimé, peut-être parce qu'il l'aimait; elle avait au contraire de l'amour pour le philosophe Xénocrate qui la fuyait; elle alla même chez lui, mais il ne lui fut pas possible de vaincre la continence du philosophe. Laïs eut une telle passion pour Eubate de Cyrène, qu'elle lui fit promettre qu'il l'épouserait; mais après avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il éluda cette promesse. Enfin Laïs étant allée en Thessalie pour y chercher un jeune homme qu'elle aimait, les femmes de ce pays conçurent contre elle tant de jalousie qu'elles l'assommèrent dans un temple de Vénus, vers 340 ans avant J.-C. Cependant tous les auteurs ne conviennent pas qu'elle soit morte de cette manière. Il y en a qui disent qu'un noyau d'olive l'étrangla. Ausone a fait une Epigramme fort jolie sur le miroir de cette courtisane; il l'a traduite d'une épigramme de Platon, qui est dans l'Anthologie. Il raconte aussi fort joliment en vers ce qui arriva au fameux sculpteur Miron, lequel, quoique vieux, se présenta chez Laïs; mais en ayant été mal accueilli, et croyant que ses cheveux blancs en étaient cause, il les teignit en brun, se présenta de nouveau : « Sot que vous êtes, lui dit Laïs, vous venez me demander une chose que j'ai refusée à votre père. »

LAISNÉ, LAISNAS, ou LÈNES (Vincent), né à Lucques le 15 février 1633, fut appelé par un de ses oncles à Marseille, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il y professa les humanités et la rhétorique, et fit à Avignon des conférences publiques sur l'Écriture sainte, qui lui acquirent une grande réputation. Il suivit M. Mascaron dans son évêché de Tulles en 1671. Le père Laisné revint à Paris, et fit des conférences sur l'Écriture sainte, à Saint-Magloire, et ensuite à Aix où il mourut d'une pleurésie le 28 mars 1677, à 45 ans. On a de lui 1° l'Oraison funèbre du chancelier Séguier et du maréchal de Choiseul, 1677, in-4; 2° des Conférences sur le concile de Trente, imprimées à Lyon; 3° des Conférences sur l'Écriture sainte, en 4 vol. in-fol., manuscrites, aussi bien que sa Méthode pour étudier.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thèbes, épousa Jocaste, et en eut Œdipe, qui le tua, selon la prédiction de l'oracle. *Voy.* ŒDIPE.

LALANDE (Jacques de), habile conseiller et professeur en droit à Orléans, naquit en cette ville le 2 décembre 1622. Il remplit avec distinction les charges les plus importantes de la ville d'Orléans, et se fit universellement estimer par sa science et par son intégrité. Il mourut doyen de l'université d'Orléans, le 5 février 1703, à 81 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : les principaux sont 1° Commentaire sur la coutume d'Orléans, 1677, in fol., plus estimé et plus rare que la réimpression de 1704, 2 vol. in-fol; 2° Traité du ban et de l'arrière-ban, 1674, in-4°, etc.

LALANDE (Michel-Richard de), célèbre musicien, naquit à Paris le 15 décembre 1657. Il fut d'abord enfant de chœur au chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, et enseigna ensuite la musique avec réputation. Il s'attacha aussi à l'orgue et au clavecin, et y réussit. Il devint surintendant de la musique du roi, et se fit estimer des rois Louis XIV et Louis XV. Il mourut le 8 janvier 1726, à 68 ans. On a de lui des Motets, in-fol., qui sont estimés.

LALANNE (Noel de la), fameux docteur de Sorbonne, du collége de Navarre, et abbé de Notre-Dame-de-Valcroissant, était de Paris, d'une famille noble. Il fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Jansénius sur la grâce et sur la prédestination, et alla à Rome pour la défendre. Il mourut à Paris le 23 février 1673, à 55 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages : les plus connus sont 1° le livre intitulé *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-4°; 2° celui de *la Grâce victorieuse*, 1666, in-4°, sous le nom de Beaulieu; 3° un vol. intitulé *Conformité de Jansénius avec les thomistes, sur le sujet des cinq propositions*; 4° *Réfutation de la relation du père Ferrier, jésuite*; 5° *Vindiciæ sancti Thomæ circa gratiam sufficientem*, contre le père Nicolai, cordelier, avec MM. Arnauld et Nicole; 6° *Éclaircissement du fait et du sens de Jansénius*, en 4 parties, sous le nom de Denis Raymond, avec Claude Girard; 7° deux Lettres au père Amelot sur son Traité des souscrip-

tions ; 8° *Défense de l'ordonnance des vicaires-généraux de Paris du 8 juin 1661*, pour la signature du Formulaire, contre le père Annat ; 9° *Difficultés proposées à MM. les docteurs de Paris, sur la réception qu'ils ont faite du Formulaire*, le 2 mai 1661, etc. MM. Arnauld, Nicole, etc., ont eu part à plusieurs de ces écrits.

LALANNE (PIERRE), poète français, natif de Paris, était fils d'un garde-rôle du conseil privé, d'une bonne famille originaire de Bordeaux, fit divers voyages en Italie, en Hollande, en Bretagne, à la suite de grands seigneurs, qui ne l'empêchèrent pas de s'occuper principalement des belles-lettres et de la poésie : les meilleures de ses poésies sont celles qu'il a faites sur Marie Galtelles des Roches sa femme, qui était très-belle, et qui mourut en 1644, après cinq ans de mariage, lui laissant un fils ; elles se trouvent dans le tome IV du Recueil des plus belles pièces des poètes français, par mademoiselle d'Aunoi, page 74, édition de Hollande. Ménage a fait pour ce poète, qui était son ami, l'épitaphe suivante :

Conjugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo
Flebilibus cecinit funera acerba modis.
Proh dolor ! ille tener tenerorum scriptor amorum,
Conditur hoc tumulo marmore Lalanius.

Il mourut vers 1661 ; ses poésies ont été recueillies en 1759, in-12, avec celles de Montplaisir.

LALAURE (CLAUDE-NICOLAS), né à Paris le 22 janvier 1722, ancien avocat au parlement, censeur royal, est mort à Paris le 10 septembre 1781. Il a publié un Traité des servitudes réelles, 1761, in-4°, qui n'est que la première partie d'un ouvrage utile ; la seconde était composée quand il est mort.

LALLEMANT (LOUIS), habile jésuite, natif de Châlons-sur-Marne, enseigna dans son ordre la philosophie, les mathématiques, la théologie morale et la scolastique. Il fut ensuite recteur à Bourges, où il mourut le 5 avril 1635. On a un Recueil de ses maximes, que le père Champion a ajouté à sa Vie, imprimée à Paris en 1694, in-12.

LALLEMANT (JACQUES-PHILIPPE), aussi jésuite, mourut en 1748. On a de ce dernier une Paraphrase sur les psaumes, in-12, qui est estimée, et plusieurs autres ouvrages, dont les principaux sont 1° *Le véritable esprit des disciples de saint Augustin*, 1705 et 1707, 4 vol. in-12 ; 2° *Lettre d'un abbé à un évêque*, etc. ; 3° des Réflexions morales avec des notes sur le Nouveau Testament, dans le dessein de faire tomber celles du père Quesnel, 12 vol. in-12. Il est beaucoup parlé de ce dernier jésuite dans les Lettres de l'abbé de Margon, dans les Anecdotes de la constitution, et dans le Journal de M. d'Orsane : il fut l'un des plus zélés défenseurs de la bulle *Unigenitus*.

LALLEMANT ou plutôt LALEMANT (PIERRE), se fit chanoine régulier de Sainte-Geneviève à l'âge de 33 ans. Il devint chancelier de l'université en 1652 ; fut chargé par le conseil du roi et par le parlement de régler plusieurs affaires des ecclésiastiques et des réguliers, en quoi il fit paraître beaucoup de vertus, de capacité et de prudence, et mourut à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il exerçait la charge de prieur, le 18 février 1673, à 51 ans. On a de lui trois livres de piété, intitulés *Le Testament spirituel*, *La Mort des justes*, et *Les saints désirs de la mort*, 3 vol. ou un seul in-12 : ils sont estimés. Il est encore auteur de l'Abrégé de la vie de sainte Geneviève, in-8°, et de l'Eloge funèbre de Pompone de Bellièvre, in-4°.

LALLI (JEAN-BAPTISTE), fut employé par le duc de Parme et par le pape au gouvernement de différentes villes, et mourut à Norsia dans l'Ombrie en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs poëmes italiens 1° *Domiziano Moscheida*, in-12 ; 2° *Il mal Francese*, in-12 ; 3° *La Jérusalemme desolata*, in-12 ; 4° *L'Eneïde travestita*, in-12 ; 5° un vol. de poésies diverses, 1638, in-12.

LALLI (THOMAS-ARTHUR, comte de), fut nommé commandant dans les possessions françaises aux Indes le 31 décembre 1756 : il partit de Lorient le 2 mai, et arriva à Pondichéri le 28 avril 1758. La guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre : il s'empara de Gondelour et de Saint-David, manqua Madras, et après la perte d'une

bataille, il fut obligé de se retirer sous Pondichéri, que les Anglais bloquèrent et prirent le 16 janvier 1761; la garnison fut faite prisonnière de guerre, et la place fut rasée. Le mécontentement des habitans et des troupes tourna contre lui; les Anglais le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le soustraire à la colère des officiers; il arriva en Angleterre le 23 septembre suivant, et obtint le 21 octobre la permission de revenir en France. Sur les plaintes du consul de Pondichéri, et le cri général qui l'accusait de concussion et d'avoir abusé du pouvoir que le roi lui avait confié, il fut renfermé à la Bastille, et jugé par le parlement, qui le condamna à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté sur la place de Grève le 9 mai 1766. Il était lieutenant-général des armées du roi, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il a été pris sur ses biens confisqués une somme de 300,000 liv., pour être distribuée aux habitans de Pondichéri.

LALLOUETTE (Ambroise), bachelier de Sorbonne, était de Paris, et chapelain de Notre-Dame. Il prit possession, en 1721, d'un canonicat de Sainte-Opportune, dont il ne fut jamais paisible possesseur. Il fit des missions dans les provinces pour la réunion des protestans, et s'appliqua avec succès à la direction des âmes et à la prédication. Il mourut le 9 mai 1724, à 71 ans. Il avait été pendant quelque temps de la congrégation de l'Oratoire. On a de lui 1° un Traité de controverse pour les nouveaux réunis, sur la présence réelle, sur la communion sous une espèce et sur les traductions françaises de l'Ecriture, 1692, in-12; 2° Extraits des saints Pères de l'église, sur la morale, en 4 parties, in-16; 3° Abrégé de la vie de Catherine-Antoinette de Gondi, supérieure-générale du calvaire, morte en 1716, in-12; 4° Abrégé de la vie du cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, in-12; 5° on lui attribue encore l'Histoire et Abrégé des ouvrages pour et contre la comédie et l'opéra, in-12, ouvrage curieux; et les Pensées sur les spectacles, imprimé à Orléans, in-12.

LALOUETTE (Jean-François), musicien français, fut disciple de Lully, et travailla même à quelques-uns de ses opéras. Il s'adonna ensuite à la musique d'église, et devint maître de musique de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis de Notre-Dame. Il mourut en 1728, à 75 ans. On a de lui plusieurs Motets à grands chœurs, qui ont eu beaucoup de succès.

LAMARCHE (Jean-François de), jésuite, né en Bretagne le 14 octobre 1700, n'a pas survécu à la destruction de son ordre; il est mort en 1763. Il est auteur d'*Instructions dogmatiques sur les indulgences*, 1751, in-12; *Discours sur la géométrie*; *La Foi justifiée de tout reproche de contradiction*, 1762, in-12.

LAMARE. *Voy.* Mare.

LAMBECIUS (Pierre), né à Hambourg en 1628, fit tant de progrès dans les sciences, qu'à l'âge de 19 ans il publia des Remarques sur Aulugèle, qui furent extrêmement applaudies. Il fut professeur en histoire à Hambourg le 13 janvier 1652, et recteur du collége de cette ville le 12 janvier 1660. Il quitta cette ville pour s'éloigner de sa femme, qui était vieille et qu'il avait épousée pour son bien, et alla à Rome, où il embrassa publiquement la religion catholique. Il devint ensuite bibliothécaire, conseiller et historiographe de l'empereur, et mourut à Vienne en Autriche en 1680, à 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés: les principaux sont 1° *Lucubrationum Gelianarum prodromus*, 1647, in-8°; 2° *Origines hamburgenses*, 1652 et 1661, 2 vol. in-4°, ou 1706 et 1710, 2 vol. in-fol.: livres savans et curieux; 3° *Animadversiones ad Codini origines constantinopolitanas*, Paris, 1655, in-fol., où il étale la plus vaste érudition; 4° un Catalogue curieux et savant des manuscrits de la bibliothèque de l'empereur, 8 vol. in-fol., en latin, auxquels il faut joindre le supplément de N. Hesselius, 1690, 6 parties en 2 vol. in-fol.; 5° des Harangues, 1660, in-4°; 6° *Prodromus historiæ litterariæ*, Lipsiæ, 1710, in fol.

LAMBERT (Saint), célèbre évêque de Maestricht, naquit en cette ville vers 640, d'une des plus illustres familles du pays de Liége. Il succéda à saint Théodard, évêque de Maestricht, en 668, et s'acquitta de tous les devoirs d'un bon pasteur. Après la mort de Childeric II, qui l'aimait et qui se

servait de ses avis, le cruel Ebroin l'ayant fait déposer, il se retira dans le monastère de Stavelo, où il vécut pendant sept ans dans l'observance exacte de la vie monastique. Après la mort d'Ebroin, saint Lambert fut rétabli sur son siége. Il travailla avec zèle au salut des âmes, convertit un grand nombre d'infidèles dans son diocèse, et fut tué à Liége, qui n'était alors qu'un village, le 17 septembre, vers l'an 708, par Dodon, homme puissant, qui se vengea sur lui d'un meurtre commis par deux neveux du saint évêque. Saint Hubert fut son successeur. Il ne faut pas le confondre avec saint Lambert, abbé de Fontenelle, puis archevêque de Lyon, qui avait été disciple de saint Ouen, et qui mourut vers 688, ni avec saint Lambert, évêque de Vence, en 1114.

LAMBERT, empereur, ou roi d'Italie, était fils de Guy, duc de Spolette, auquel il succéda en 894. Deux ans après il s'accommoda avec Bérenger son compétiteur, et fut tué à la chasse par Hugues, comte de Milan, en 910.

LAMBERT DE SCHAWEMBOURG, ou selon d'autres d'Aschaffembourg, célèbre religieux bénédictin du 11e siècle, se fit religieux dans l'abbaye d'Hirchfelden en 1058, et entreprit le voyage de Jérusalem. A son retour, il composa une Chronique ou histoire depuis le commencement du monde jusqu'en 1077 : cette chronique n'est qu'un abrégé d'histoire jusqu'à l'an 1050 ; mais depuis l'an 1050 jusqu'à 1077, c'est une excellente histoire d'Allemagne d'une juste étendue. Ce monument précieux fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol., avec celui de Conrard de Liechtenaw, et dans le premier volume des écrivains d'Allemagne, de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une continuation jusqu'à l'an 1472, qui est assez bonne mais irrégulière : cette continuation se trouve aussi dans le recueil de Pistorius.

LAMBERT-LE-BÈGUE, prêtre de Liége, et instituteur des béguines des Pays-Bas au 12e siècle.

LAMBERT, né à Guines, se distingua tellement par la prédication, pendant qu'il était chanoine de Lille, que les Artésiens, désirant séparer leur église de celle de Cambrai à laquelle elle était unie depuis cinq cents ans, l'élurent pour évêque en 1092. Urbain II confirma cette élection et sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, et mourut en 1115. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe qui annonce que la Sainte-Vierge était apparue à Lambert et à deux jongleurs, et qu'elle avait donné à l'évêque un cierge qui avait la vertu de guérir du mal des ardens, si fort commun en France : on a dans les *Miscellanea* de Baluse un Recueil de chartres et de lettres qui concernent l'évêché d'Arras, attribué à Lambert.

LAMBERT (ANNE THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLES, marquise de), dame célèbre par son esprit et par ses ouvrages, était fille unique d'Étienne Marguenat, seigneur de Courcelles et maître des comptes. Elle fit paraître, dès l'âge le plus tendre, un génie heureux et un esprit délicat. Ces belles dispositions furent cultivées avec soin par M. de Bachaumont son beau-père, qui lui faisait lire tout ce que l'on composait de plus poli et de plus sensé de son temps. Elle fut mariée, le 22 février 1666, avec Henri de Lambert, mort lieutenant-général des armées du roi en 1686. Elle resta veuve avec un fils et une fille, qu'elle éleva avec beaucoup de soin. Sa maison était une espèce d'académie où les personnes d'esprit s'assemblaient régulièrement. Madame la marquise de Lambert mourut à Paris le 12 juillet 1733, à 86 ans. Ses onvrages ont été imprimés en 2 vol. in-12. On estime surtout les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*; le *Traité de l'amitié* et celui *de la vieillesse* : ils sont écrits avec beaucoup de goût, de jugement et de délicatesse. Ses autres écrits sont 1° une Lettre sur la fameuse dispute de madame Dacier et de M. de la Mothe : elle se trouve dans le recueil intitulé *Homère en arbitrage* ; 2° *Lettre d'une dame à son fils sur la véritable gloire*, imprimée dans le premier volume des Mémoires du père Desmolets ; 3° *Réflexions nouvelles sur les femmes, ou métaphysique d'amour*.

LAMBERT (FRANÇOIS), habile cordelier, né à Avignon en 1487, est l'un des premiers en France qui aient quitté

leurs couvens pour embrasser la religion luthérienne. Il se retira à Wittemberg, s'y maria, se fit aimer de Luther, et fut l'un des principaux théologiens que le landgrave de Hesse employa pour introduire le luthéranisme dans ses états. Il prêcha en disciple de Luther en Suisse et en Allemagne, et devint premier professeur de théologie à Marpourg en 1527, et mourut de la peste en 1530. On a de lui 1° deux petits Écrits, l'un pour justifier son apostasie, et l'autre pour décrier l'ordre qu'il venait de quitter, 1523, in-8° : le premier a été réimprimé avec plusieurs de ses Lettres et de ses questions théologiques dans les *Amœnitates litterariæ* de Selhorn ; 2° des Commentaires sur saint Luc, sur le mariage, sur le Cantique des cantiques, sur les Petits Prophètes et sur l'Apocalypse, in-8° ; 3° un Traité de la vocation à l'Église, in-8° ; 4° un Traité de plusieurs discussions théologiques sous le titre de *Farrago omnium fere rerum theologicarum*, in-8°, et d'autres ouvrages. Il a été assez long-temps déguisé sous le nom de Jean de Serres, Joannes Serranus.

LAMBERT (Claude-François), né à Dole, eut la cure de Saineau, dans le diocèse de Rouen, dont il se démit. Il mourut à Paris le 14 avril 1765. Il est auteur du *Nouveau Télémaque, ou mémoires et aventures du comte de*** et de son fils*, 3 vol. in-12 ; 2° de la *Nouvelle Mariamne*, 3 vol. in-12 ; 3° *Mémoires et aventures d'une femme de qualité*, 3 vol. in-12 ; 4° *L'Infortunée Sicilienne*, in-12 ; 5° *Recueil d'observations sur tous les peuples du monde*, 4 vol. in-12 ; 6° *Histoire générale de tous les peuples du monde*, 14 vol. in-12, qui se relient en 15 ; 7° *Histoire littéraire de Louis XIV*, 3 vol. in-4°, qui lui valut une pension : c'était l'obtenir à bon marché ; 8° *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12 ; 9° *Bibliothèque de physique*, 7 vol. in-12 ; 10° *Mémoires de Pascarilla*, in-12, etc.

LAMBERT (Jean), général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwel, signala sa valeur en différentes occasions ; son esprit, sans être fort étendu, était propre à entretenir et à former des factions ; son cœur, sans être droit, était généreux. Il fut chef du conseil que Cromwel substitua en 1653 au parlement ; mais il s'opposa à ce que Cromwel prît le titre de roi. Le protecteur, piqué contre lui, lui ôta le généralat. Après la mort de Cromwel, Lambert, ne pouvant souffrir de supérieur, se ligua avec le chevalier Vane contre le parlement et le fils de Cromwel. Il s'opposa aussi au rétablissement du roi ; mais n'ayant pu y réussir il fut pris par le général Monck et enfermé dans la Tour. Il fut condamné à mort en 1662 ; le roi commua sa peine et le relégua dans l'île de Jersey, où il mourut.

LAMBERT (Joseph), pieux et savant docteur de la maison et société de Sorbonne, et prieur de Saint-Martin de Palaiseau, près de Paris, naquit en cette ville le 28 octobre 1654, de Guillaume Lambert, maître des comptes. Il prêcha à l'âge de 30 ans dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, et y attira un grand concours d'auditeurs. Les protestans y accouraient en foule, et il eut le bonheur d'en convertir plusieurs. Il joignait à une étude profonde de l'Écriture et des saints Pères une charité tendre pour les pauvres. Il les visitait tous les jours, et les consolait par ses pieuses instructions et par ses abondantes aumônes. M. Lambert était très-estimé en Sorbonne, où ses avis étaient du plus grand poids. Ce fut à sa réquisition que la faculté de théologie fit une conclusion qui déclare nulle les thèses dans lesquelles le président ou le répondant s'y seraient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. Il mourut à Paris le 31 janvier 1722, à 68 ans. On a de lui 1° sept vol. d'Homélies, ou l'année évangélique ; 2° des Conférences en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique* ; 3° Epitres et Evangiles de l'année, avec des réflexions, chez Muguet, en 1713, in-12 ; 4° les *Ordinations des saints*, in-12 ; 5° la *Manière de bien instruire les pauvres*, in-12 ; 6° *Histoires choisies de l'ancien et du Nouveau Testament*, chez Lottin, in-12 ; 7° *Le chrétien instruit des mystères de la religion et des vérités morales* ; 8° *Instructions courtes et familières pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année en faveur des pauvres, et principalement des gens de la campagne*, in-12 ; 9° deux Lettres sur la pluralité des bénéfices, contre

M. Boileau ; 10° *Instruction sur les commandemens de Dieu*, en faveur des pauvres et des gens de la campagne, in-12, etc. : tous ces ouvrages sont solides, judicieux et édifians.

LAMBERT (Michel), célèbre musicien français, né à Vivonne en 1610, excellait à jouer du luth, qu'il accompagnait de sa voix. On le regarde comme le premier en France qui ait fait sentir les vraies beautés de la musique vocale, les grâces et la justesse de l'expression. Il tenait chez lui une espèce d'académie de musique, où il faisait sentir le bon goût du chant. Le cardinal de Richelieu prenait un plaisir singulier à l'entendre, et il était recherché dans tout Paris ; mais il promettait toujours, et tenait rarement parole. C'est à quoi Boileau fait allusion quand il dit :

> Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

Lambert fut pourvu d'une charge de maître de la musique de la chambre du roi, et mourut à Paris en 1696. On a de lui des Motets, des Leçons de ténèbres, et un recueil contenant plusieurs airs à une, deux, trois et quatre parties, avec la basse continue. Lully était son gendre.

LAMBERT, capitaine hollandais, eut le commandement de la flotte que sa nation envoya en 1614 contre les Algériens : s'étant d'abord emparé de deux vaisseaux corsaires, et ayant mis 223 pirates à la chaîne, il se présenta devant Alger, demandant les prisonniers hollandais ; sur le refus qu'on lui en fit, il fit jeter ses prisonniers dans la mer ou les fit pendre au haut du mât, et leva ensuite l'ancre ; et après avoir fait une nouvelle prise, il revint devant Alger pour faire la même chose ; mais cette fois-ci les Algériens aimèrent mieux échanger les prisonniers hollandais contre des Algériens qu'il avait pris.

LAMBIN (Denis), natif de Montreuil-sur-Mer en Picardie, se rendit habile dans les belles lettres, et demeura long-temps à Rome avec le cardinal de Tournon. De retour à Paris, il fut fait professeur royal en langue grecque. Il apprit avec tant de douleur la mort de son ami Ramus, égorgé au massacre de la Saint-Barthélemi, qu'il en mourut de chagrin en 1572, à 56 ans. On a de lui des Commentaires sur Plaute, 1588, in-fol. ; sur Lucrèce, 1660, in-4° ; sur Cicéron, 1585, 2 vol. in-fol. ; sur Horace, 1605, in-fol., et d'autres ouvrages. On estime surtout ses Commentaires sur Horace. Il laissa un fils très-habile, qui fut précepteur de M. Arnaud d'Andilly.

LAMECH, fils de Mathusalé ou Mathusalah, et père de Noé, mourut 5 ans avant le Déluge, 2384 avant J.-C. Il faut bien se garder de le confondre avec Lamech, issu en droite ligne de Caïn. C'est ce dernier Lamech qui épousa (à ce que l'on croit) deux femmes, savoir Ada et Sella, dont il eut des enfans qui inventèrent les arts. Il dit un jour à ses femmes : « Écoutez-moi, femmes de Lamech : j'ai tué un homme pour ma blessure, et un jeune homme pour ma meurtrissure : on tirera vengeance sept fois du meurtrier de Caïn, et soixante-dix fois du meurtrier de Lamech. » Genèse, IV, 23, 24. Le sens naturel des paroles de Lamech paraît être : « Écoutez-moi, femmes de Lamech ; je viens de tuer un homme parce qu'il m'avait blessé. C'était un jeune homme ; je l'ai tué, à mon corps défendant, et parce qu'il m'avait déjà meurtri : mais n'en soyez point effrayées ; il ne peut m'en arriver aucun mal ; car si Dieu veut qu'on tire une vengeance rigoureuse de celui qui mettrait à mort Caïn, quoiqu'il ait tué son frère Abel par pure malice, par jalousie et de guet-apens, à combien plus forte raison punirait-on plus rigoureusement celui qui me mettrait à mort, moi qui n'ai tué ce jeune homme que par une juste défense, à mon corps défendant, et qu'après qu'il m'a eu blessé et meurtri. » Tel nous paraît être le sens naturel de ces paroles qui semblent d'abord très-obscures, et qui ont mis jusqu'ici tous les interprètes à la torture pour en trouver la vraie explication.

LAMET. *Voy.* Delamet.

LAMI (Bernard), savant prêtre de l'Oratoire, naquit dans la ville du Mans en 1645. Il enseigna avec réputation en différens colléges des pères de l'Oratoire, et mourut à Rouen le 29 janvier 1715, à 70 ans. On a

de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : les principaux sont 1° les Élémens de géométrie et de mathématiques, 2 vol. in-12 ; un Traité de perspective, 1700, in-8° ; 3° Entretiens sur les sciences et sur la méthode d'étudier, 1706, in-12 ; 4° une Introduction à l'Écriture sainte, traduite de l'*Apparatus Biblicus* par M. Boyer, in-4° : l'édition latine est in-8° ; il y en a un abrégé in-12 : l'abbé de Bellegarde l'a aussi traduite sous le titre *d'Apparat de la Bible*, in-8° ; 5° un grand ouvrage intitulé *De Tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem, et de Templo ejus*, in-fol. ; 6° *Démonstration*, ou *Preuves évidentes de la vérité et sainteté de la morale chrétienne*, en 5 vol. in-12, 1706 à 1711 ; 7° plusieurs ouvrages sur le temps auquel Jésus-Christ a fait la Pâque, etc., dont le plus considérable est son *Harmonia sive concordia Evangelica*, etc. Lyon, 1699, 2 vol. in-4°, avec un Commentaire et un Apparat géographique et chronologique : il y prétend que saint Jean-Baptiste a été empoisonné deux fois ; que J.-C. ne mangea pas l'Agneau pascal et ne fit point la Pâque dans la dernière cène, et que les deux Maries et la pécheresse étaient la même personne. Ces trois sentimens l'engagèrent dans une longue suite de disputes avec plusieurs savans. On a encore du père Lami : 8° une Rhétorique, 1715, in-12 ; 9° des Réflexions sur l'art poétique ; in-12 ; 10° Traité de mécanique, de l'équilibre, 1687, in-12, etc. Il était très-zélé pour les principes de la philosophie de Descartes, qu'il enseigna à Saumur et à Angers ; mais les partisans outrés de l'ancienne philosophie obtinrent contre lui une lettre de cachet qui le priva de sa chaire et le relégua à Grenoble, où le cardinal Le Camus, qui en était évêque, eut beaucoup d'estime pour lui, et l'associa au gouvernement de son diocèse. C'est là que le père Lami se livra à l'étude de l'Écriture sainte. Il entreprenait tous ses voyages à pied, et il composa ses élémens de géométrie et de mathématiques dans un voyage qu'il fit à pied, de Grenoble à Paris, comme nous l'assure le cardinal Quirini dans ses mémoires.

LAMI (DOM FRANÇOIS), pieux et savant religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif du village de Montyreau, diocèse de Chartres, d'une famille noble, porta d'abord les armes et se fit ensuite bénédictin en 1659. Il s'appliqua tellement à l'étude, qu'il devint habile philosophe, judicieux théologien, et l'un des meilleurs écrivains de son temps. Il mourut à Saint Denis le 4 avril 1711, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, 1° un Traité de la connaissance de soi-même, 1700, 6 vol. in-12 ; 2° *De la vérité évidente de la religion chrétienne* ; 3° *Nouvel athéisme renversé*, contre Spinosa, in-12, et dans la Réfutation de Spinosa recueillie par l'abbé Lenglet, Bruxelles, 1731, in-12 ; 4° *L'incrédule amené à la religion par la raison* ; 5° un Recueil de lettres théologiques et morales ; 6° Lettres philosophiques sur divers sujets ; 7° *Conjectures physiques sur divers effets du tonnerre*, en 1689, avec une addition la même année : ce petit traité est très-curieux, 8° *De la connaissance et de l'amour de Dieu ;* 9° *La rhétorique de collége, trahie par son apologiste*, contre le fameux Gibert, professeur de rhétorique au collége Mazarin à Paris ; 11° *Les gémissemens de l'âme sous la tyrannie du corps ;* 12° *Les premiers élémens*, ou *entrée aux connaissances solides....* suivis d'un Essai de logique en forme de dialogues : chacun de ces ouvrages n'a qu'un vol. in-12 ; 13° *Lettre au père Mallebranche*, sur l'amour désintéressé, avec quelques autres Lettres à M. Leibnitz, du Puget, etc., sur des matières philosophiques, 1699, in-8° ; 14° *Réfutation du système de la grâce universelle de M. Nicole ;* 15° *Réflexions sur le traité de la prière publique*, auxquelles M. Duguet a répondu dans la préface de ce Traité dans les éditions postérieures ; 16° Défense de l'édition de saint Augustin donnée par les bénédictins.

LAMIA (LUCIUS ÆLIUS), fut exilé pour avoir embrassé le parti de Cicéron contre Pison avec trop de chaleur ; il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui qui, ayant passé pour mort, fut mis sur le bûcher, et recouvra le sentiment par l'action du feu.

LAMIE, fille de Neptune, était, selon la fable, une belle africaine; et la première femme qui eût prophétisé. Elle eut de Jupiter une fille nommée Hérophyle, qui fut l'une des sybilles, et d'autres enfans. Junon, irritée et jalouse, les fit tous périr : ce qui rendit leur mère si furieuse et si cruelle, qu'elle rôdait partout pour enlever les enfans d'autrui et les dévorer; de là vint la tradition populaire que les Lamies mangeaient les enfans. On disait aussi qu'elles pouvaient ôter leurs yeux et les reprendre quand bon leur semblait; qu'elles les gardaient dans une boîte quand elles étaient dans leurs maisons, et les prenaient quand elles sortaient. C'est l'emblème de la curiosité et de l'amour propre : chacun est aveugle comme les Lamies dans sa maison, c'est-à-dire sur ses propres défauts, et se sert de ses yeux pour appliquer curieusement ses regards aux défauts de son prochain.

LAMIE, fameuse courtisane, était fille d'un Athénien nommé Cleanor. De joueuse de flûte, elle devint concubine de Ptolémée Ier, roi d'Egypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Démétrius Poliorcètes gagna sur ce prince, auprès de l'île de Chypre, et se fit aimer de Démétrius, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Lamie excellait en bons mots et en réparties agréables. Les Athéniens et les Thébains lui élevèrent un temple sous le nom de Vénus-Lamie, par une flatterie basse et impie envers Démétrius.

LAMOIGNON (Guillaume de), marquis de Baville, etc., premier président au parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats de son siècle, naquit à Paris le 20 octobre 1617, d'une famille noble, ancienne, et féconde en personnes de mérite. Il était fils de Chrétien de Lamoignon, président au parlement de Paris, seigneur de Baville, etc., et fut reçu conseiller au même parlement en 1635, puis maître des requêtes en 1644, et enfin premier président le 2 octobre 1658. Il s'acquit une estime universelle par sa sagesse, sa douceur, son affabilité, sa capacité dans les affaires, et son amour pour les sciences et pour les savans. On admire son éloquence, et l'étendue de son génie dans les remontrances qu'il fit et dans les harangues qu'il prononça à la tête du parlement. Sa capacité ne paraît pas moins dans le procès-verbal des ordonnances du mois d'avril 1667 et du mois d'août 1670, et dans les arrêtés qu'on a de lui sur plusieurs matières importantes du Droit français, 1702, in-4°. Il mourut à Paris le 10 décembre 1677, à 60 ans, regretté de tous les gens de bien. M. Fléchier prononça son oraison funèbre, et Boileau fait de lui, avec raison, les plus grands éloges.

LAMOIGNON (Chrétien-François de), son fils aîné, naquit à Paris le 26 juin 1644. Il devint avocat-général, ensuite président à mortier au parlement de Paris, et académicien honoraire de l'académie des Inscriptions. Il se fit admirer par ses harangues, par ses talens et par sa probité; c'est lui qui fit abolir l'épreuve du congrès. Il mourut le 7 août 1709, à 65 ans. Il avait remis sa charge de président à mortier à M. de Lamoignon son fils aîné en 1707.

LAMOIGNON (Pierre de), de la même famille, né en 1555, et fils de Charles de Lamoignon, maître des requêtes et conseiller d'état, excella à faire des vers latins, et fut célébré par les poètes de son temps. Le roi Charles IX, qui se plaisait à faire des vers, estimait beaucoup ceux de Pierre de Lamoignon, lequel mourut en 1584.

LAMPE (Frédéric-Adolphe), célèbre théologien de la religion prétendue réformée, né à Dethmold dans le comté de la Lippe le 18 février 1683, devint successivement ministre de plusieurs églises réformées, et en particulier de celle de Brême, puis professeur de théologie à Utrecht; il retourna à Brême, où il fut recteur, ministre et professeur de théologie. Il y mourut le 8 décembre 1729, à 46 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont les uns sont en allemand et les autres en latin : les principaux de ces derniers sont 1° un traité *De cymbalis veterum*, Utrecht, 1703, in-12, qui lui fit beaucoup d'honneur; 2° une Histoire sacrée et ecclésiastique depuis l'origine du monde jusqu'au temps où il écrivait, Utrecht, 1721, in-4°; 3° un Commentaire sur l'Évan-

gile de saint Jean, en 3 vol. in-4°; 4° un Abrégé de la théologie naturelle, in-8°; 5° Abrégé d'une théologie pratique, in-4°; 6° Histoire de l'église réformée de Hongrie et de Transylvanie, in-4°; 7° des Exercitations sacrées sur le psaume 45, avec de savantes remarques; 8° *De Urim et Thummim*, etc.

LAMPRIDE (ÆLIUS-LAMPRIDIUS), historien latin du 4e siècle, est auteur des Vies de quatre empereurs, savoir de Commode, d'Antonin-Diadumène, d'Eliogabale et d'Alexandre Sévère. Il a dédié les deux derniers au grand Constantin. On les trouve dans *Historiæ Augustæ scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°.

LAMPRIDE (BENOIT), célèbre poète du 16e siècle, natif de Crémone, enseigna les langues grecques et latines avec réputation à Rome et à Padoue, et fut ensuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des Épigrammes, des Odes et d'autres pièces de vers en grec et en latin, Venise, 1550, in-8°. Il mourut en 1540.

LAMPUGNANI (JEAN-ANDRÉ), domestique de Galeas Sforce, duc de Milan: mécontent de son maitre qui ne lui avait pas fait rendre un bénéfice dont l'évêque de Come l'avait dépouillé, se ligua avec Charles Visconti et Jérôme Olgiati, et assassina ce prince dans l'église de Saint-Etienne, le 26 décembre 1476. Lampugnani fut tué sur-le-champ; les autres périrent par les plus cruels supplices. Olgiati, voyant que le bourreau détournait la tête en le tourmentant: « Prends courage, lui dit-il, et ne crains point de me regarder; les peines que tu crois me faire souffrir font toute ma consolation quand je pense que je les endure pour avoir tué un tyran, et avoir rendu la liberté à ma patrie. »

LANCASTER (NATHANAEL), docteur en théologie, a été, pendant longues années, recteur de Stanfort-Rivers, près d'Ongar, dans le comté d'Essex. Il mourut le 20 juin 1775. Il avait fait paraître en 1748 un Traité célèbre de la délicatesse; Essai sur l'amour de la patrie, 1746, in-4°; le Vieux serpent, ou le Méthodisme triomphant, in-4°: il n'a pas mis son nom à ce dernier ouvrage.

LANCELOT (JEAN-PAUL), célèbre jurisconsulte, natif de Pérouse, y mourut en 1591, à 80 ans. On a de lui divers ouvrages estimés, dont le plus connu est celui des Institutes du droit canon, en latin, qu'il composa par ordre du pape, à l'imitation des institutes du droit civil de l'empereur Justinien. Doujat en a donné une excellente édition en 2 vol. in-12, avec des notes; 2° *Corpus juris canonici*, in-4°, etc. Il y a plusieurs autres habiles jurisconsultes de cette famille.

LANCELOT. *Voy.* LADISLAS.

LANCELOT (dom CLAUDE), célèbre religieux bénédictin, naquit à Paris en 1616. Après avoir fait ses études il se retira à Port-Royal, où il enseigna les humanités avec beaucoup de succès. Il fut ensuite précepteur des princes de Conti. Après la mort de la princesse leur mère, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Cyran, et fut relégué dans la suite à l'abbaye de Quimperlay, où il mourut le 15 avril 1695, à 79 ans. On a de lui plusieurs excellens ouvrages auxquels il n'a point mis son nom, et que l'on attribue en général à MM. de Port-Royal: les principaux sont 1° *La nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, 1761, in-8°; 2° une *Nouvelle Méthode grecque*, 1754, in-8°: il a fait aussi des Abrégés de ces deux méthodes; 3° *Le Jardin des racines grecques*, in-12; 4° une Grammaire italienne in-12; 5° une Grammaire espagnole, in-12; les Dissertations, les Observations et la Chronologie sacrée qui se trouvent dans les Bibles de Vitré; 6° un Traité de l'Hémime, dont la meilleure édition est celle de 1688, in-8°; 7° enfin la Grammaire générale et raisonnée, in-12: cet excellent ouvrage est, à la vérité, de l'invention de M. Arnauld; mais il est de la composition de dom Lancelot, du moins pour la plus grande partie; M. Duclos l'a fait imprimer avec des remarques, 1756, in-12; 8° *Delectus epigrammatum*, dont la préface seule est de M. Nicole, in-12; 9° Mémoires pour servir à la vie de M. de Saint-Cyran, en deux parties, dont la seconde a pour titre *L'Esprit de M. de Saint-Cyran*, 2 vol. in-12: on l'accuse d'avoir écrit ces mémoires avec beaucoup de partialité et de préjugés; 10° Relation du voyage d'Alet, in-12:

c'est un éloge du fameux évêque d'Alet. Dom Lancelot s'attira plusieurs disgrâces à cause de son attachement à MM. de Port-Royal.

LANCISI (Jean-Marie), célèbre médecin et habile botaniste, naquit à Rome le 26 octobre 1654. Il devint professeur d'anatomie dans le collége de la Septime, chanoine de Saint-Laurent, puis médecin et camérier secret d'Innocent XI et de Clément XI. Il mourut à Rome le 21 janvier 1720, à 65 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : les principaux roulent sur des maladies particulières. Ils ont été recueillis et imprimés à Genève en 1718, en 2 vol. in-4°, réimprimés en latin en 1739, in-fol.; une édition de *Metallotheca Vaticana*, de Michel Mercatus, Rome, 1717, et un Appendix de 1719, in-fol. : cet Appendix manque souvent, etc. Il était de plusieurs académies, et il laissa sa bibliothèque, qui était de plus de 20000 volumes, à l'hôpital du Saint-Esprit, pour être publique.

LANCRE (Pierre de), est auteur du tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, Paris, 1613, in-4° : il y faut une figure du sabbat.

LANCRET (Nicolas), peintre, né à Paris en 1690, et mort dans la même ville en 1743, s'est attaché à suivre la manière de Watteau, et a fait plusieurs tableaux d'une composition riante, dans le goût des modes et des sujets galans; mais il est bien inférieur à Watteau.

LANCRINCK (Prosper-Henri), excellent peintre anglais, originaire d'Allemagne, apprit la peinture à Anvers, d'où il passa en Angleterre, où il fut beaucoup employé. Son talent particulier était de peindre des paysages, des fleurs, des ornemens, et quelquefois des draperies. Il est mort au mois d'août 1692.

LANDAIS (Pierre), garçon chez le tailleur du duc de Bretagne, eut entrée par ce canal dans la chambre du duc dont il gagna les bonnes grâces. Il parvint jusqu'à la charge de grand trésorier qui était la première de Bretagne; mais ayant abusé de son pouvoir en vexant le peuple et les grands, le duc fut obligé de le livrer à son chancelier qui le fit pendre en 1485.

LANDINI (Christophe), littérateur vénitien du 15e siècle, a fait des ouvrages plus recherchés pour le temps où ils ont été imprimés que pour leur bonté réelle : sa traduction de Pline le naturaliste est de Venise, 1476, in-fol. : de toutes les éditions de son commentaire sur Horace, on ne recherche que l'édition de Florence, 1482, in-fol.; *Disputationes Camalduenses*, sans date ni lieu, in-fol., rare : c'est un livre sur la vie active et contemplative.

LANDO (Hortensio), célèbre médecin du 16e siècle, natif de Milan, est auteur de plusieurs ouvrages qu'il publia sous de faux noms. On le croit auteur du dialogue intitulé *Philalethes Utopiensis*, contre la mémoire d'Erasme. Il a aussi composé les deux Dialogues faussement attribués au cardinal Jérôme Alcandre, dont l'un est intitulé *Cicero relegatus*, et l'autre *Cicero revocatus*, Lyon, 1534, in-8°. On a encore de lui un Dialogue intitulé *Fortianæ quæstiones*, où il examine les mœurs et l'esprit des divers peuples d'Italie, et où il prend le nom de *Philalethes Polithopiensis*, *Lovanii*, 1550, in-8° : le recueil de ses Lettres et Opuscules fut réimprimé à Venise en 1554, in-8°, en italien.

LANDON, fut élu pape le 5 décembre 914, par le crédit de Théodora, dame très-puissante à Rome. Il mourut le 26 avril 915.

LANDRI, maire du palais de Clotaire, sut bien le défendre pendant sa jeunesse contre Childebert : les armées étaient en présence ; Landri fit avancer vers le camp de Childebert quelques troupes avec des ramées qu'elles plantèrent, de sorte que les troupes de Childebert croyaient être auprès d'un bois taillis; mais au point du jour les soldats de Landri sortirent de ces feuillages et attaquèrent si brusquement ceux de Childebert qu'ils les mirent en fuite en 593. Landri passait pour l'amant de Frédégonde, mère de Clotaire.

LANFRANC, célèbre archevêque de Cantorbéry, était natif de Pavie, d'une bonne famille. Après avoir étudié à Bologne il vint en France et se fit religieux dans l'abbaye du Bec, dont il devint prieur. Il combattit l'hérésie de Bérenger au concile de Rome en 1059,

et dans plusieurs autres conciles. Il devint ensuite abbé de Saint-Étienne de Caen, d'où il fut tiré par Guillaume-le-Conquérant, pour être placé sur le siége de Cantorbéry en 1070. Lanfranc soutint avec zèle les droits de son église contre l'archevêque d'Yorck; maintint la discipline et les immunités ecclésiastiques, et mourut le 28 mai 1089. On a de lui un livre du Corps et du Sang du Seigneur, contre Bérenger; des Commentaires sur les épîtres de saint Paul; des Notes sur Cassien, et d'autres ouvrages recueillis en 1648, par dom Luc d'Acheri, in-fol. On trouve encore quelque chose de lui dans la Bibliothèque des Pères, le Spicilége de Dachery, les Conciles du père Labbe.

LANFRANC, fameux chirurgien de Milan, quitta son pays, où il essuya quelque disgrâce, et même la prison, et vint en France. Après avoir séjourné à Lyon quelque temps, il vint à Paris en 1295, où il trouva la chirurgie entièrement abandonnée aux barbiers. Il fit naître une classe mitoyenne entre les médecins et les barbiers, qui joignaient la pratique des opérations à la science de la médecine, comme faisait Lanfranc; c'est ce qui a donné lieu au collége des chirurgiens de Saint-Côme, à Paris, qui a commené du temps de saint Louis. On a de lui *Chirurgia magna et parva*, Venise, 1490, in-fol., et plusieurs fois depuis, dans l'édition de Lyon, 1553 : on y trouve Gui de Chauliac, et autres anciens chirurgiens.

LANFRANC (JEAN), excellent peintre d'Italie, naquit à Parme en 1581, de parens pauvres. Le comte Horace Scotti, au service duquel il était, ayant remarqué son inclination pour le dessin, le mit sous Augustin Carache; Lanfranc étudia ensuite sous Annibal Carache, et devint l'un des plus grands peintres de l'Italie. Il réussissait surtout dans les grands sujets et dans les lieux vastes. Il mourut en 1647, à 66 ans.

LANG (CHARLES-NICOLAS), de Lucerne, membre de l'académie de Vienne en 1705, de celle de Berlin en 1709, correspondant de celle de Paris en 1713, de l'institut de Bologne, mort à Lucerne le 2 mai 1741, à 71 ans, est auteur de l'Histoire des pierres figurées de la Suisse, en latin, Venise, 1708, in-4°, fig., et d'autres ouvrages sur les pétrifications, dont il a laissé un cabinet très-curieux.

LANG (JEAN-MICHEL), habile théologien protestant, naquit à Ezelvangen dans le duché de Sulzbach le 9 mars 1664. Il se rendit très-savant dans les langues orientales, et devint professeur de théologie à Altorff; mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta sa chaire et alla demeurer à Prentzow, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui *Philologia barbaro-græca*, Noribergæ, 1708, in-4°; *Dissertationes botanico-theologicæ*, Altorfii, 1705, in-4°, et plusieurs Traités en latin sur le mahométisme et l'Alcoran; *De fabulis Mohamedicis*, 1697, in-4° : ils sont estimés.

LANGALLERIE (PHILIPPE DE GENTILS DE LA JONCHAT, marquis de), premier baron de Saintonge, fit 32 campagnes au service de France, et parvint au grade de lieutenant-général. Des mécontentemens qu'il témoigna contre le ministre Chamillard, qui allaient si loin qu'il fut condamné à avoir la tête tranchée comme traître en 1707, l'avaient fait passer au service de l'empereur. Ce prince le fit général de la cavalerie, poste qu'il ne sut pas garder; s'étant attiré la disgrâce du prince Eugène, il fut obligé de quitter le service de l'empereur. Il passa en Pologne en 1710, où ses mécontentemens recommencèrent; il mettait sur le compte du roi l'inexécution de ses promesses, au lieu qu'il devait l'attribuer à la nature du gouvernement du pays. Il se fit calviniste en 1714, dans l'espoir de trouver de l'emploi chez les princes protestans; il tenta inutilement la cour de Berlin: il fut plus heureux à Cassel, où il trouva une espèce d'établissement. Après la mort du landgrave, il se retira en Hollande, où il se lia avec l'aga turc qui y faisait la fonction d'ambassadeur. Il y conclut, dit-on, un traité avec le Grand-Seigneur, dont on n'a jamais trop connu les articles; mais on soupçonne qu'il s'agissait d'une descente en Italie, dont il devait commander les troupes; comme il allait à Hambourg pour y faire préparer des vaisseaux, il fut arrêté par ordre de l'empereur en 1716, et conduit à Vienne, où il se laissa mourir de faim ou de chagrin dans sa prison le 20 juin

1717, âgé de 61 ans. On publia en 1753 un roman sous le titre de ses *Mémoires*, in-12.

LANGBAINE (GÉRARD), savant écrivain anglais, natif de Barton Kirke, dans le Westmoreland, devint docteur en théologie et garde des archives de l'université d'Oxford. Il fonda une école dans le lieu de sa naissance, et mourut le 10 février 1657, à 50 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition. Les plus connus sont 1° une édition de Longin en grec et en latin, avec des notes; 2° un Prologue latin sur le livre de Jean Check, *De rebellione*; 3° *Fœderis scotici examen*, en anglais, 1644, in-4°; 4° une Traduction en anglais de l'Examen du concile de Trente, par Chemnitius; 5° l'Histoire des poëtes dramatiques anglais, Oxford, 1691, in-8°; de l'Hermaphrodite nouvelle, qu'on croit être la traduction du Galant Hermaphrodite de Chavigny. Gérard Langbaine, son fils, fut aussi un habile homme.

LANGE (JEAN), très-habile médecin allemand, né à Leewenberg en Silésie l'an 1485, exerça la médecine à Heidelberg avec distinction, et fut médecin de quatre électeurs palatins. Il mourut à Heidelberg le 21 juin 1505, à 80 ans. Le plus estimé de ses ouvrages est *Epistolarum medicinalium opus miscellaneum*, 1589, in-8° : livre rempli d'une rare érudition, et dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature. Il y a un autre savant naturaliste suisse, nommé Charles-Nicolas Lange, qui a donné en latin *Historia lapidum figuratorum Helvetiæ*, Venetiis, 1708, in-4°; *Origo eorumdem*, Lucernæ, 1706, in-4; *Methodus testacea marina distribuendi*, Lucernæ, 1722, in-40 : et un savant médecin allemand, nommé Christophe-Jean Lange, dont les ouvrages ont été imprimés à Leipsick, 1704, 3 tom. en 2 vol. in-fol.

LANGE (JOSEPH), savant littérateur allemand né à Keiserberg, dans la haute Alsace, se rendit habile dans les mathématiques, et devint professeur de langue grecque à Fribourg dans le Brisgaw vers 1610. Il quitta la religion prétendue réformée, et rentra dans l'église catholique. On a de lui le fameux Recueil intitulé *Polyanthea*, 1659, 2 vol. in-fol.; *Florilegium*, in-8°; *Elementale mathematicum*, in-8°, et d'autres ouvrages.

LANGE ou LANGIUS (PAUL), bénédictin allemand, natif de Zwickau en Misnie, parcourut en 1515 tous les couvens d'Allemagne, afin de rechercher et de fournir à l'abbé Thrithême des mémoires pour son livre des Écrivains ecclésiastiques. On a de Langius une Chronique des évêques de Zeitz en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515, dans *Pistorius*. Les protestans ont souvent cité cette chronique, parce que Langius y blâme les vices du clergé, y loue Luther, Carlostade et Melanchton.

LANGE ou LANGIUS (RODOLPHE), gentilhomme de Westphalie, et prévôt de l'église cathédrale de Munster, se distingua par sa science et par son zèle pour la renaissance des lettres en Allemagne. Il fut envoyé par son évêque et par son chapitre vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, et s'acquitta très-bien de sa commission. A son retour, il fit établir un collége à Munster. Langius fut, par cet établissement et par ses écrits, le principal restaurateur des lettres en Allemagne, et mourut en 1519, à 81 ans. On a de lui plusieurs poëmes latins, sur le dernier siége de Jérusalem, sur la Sainte-Vierge, sur saint Paul, que l'on ne connait pas imprimés; Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in 4°.

LANGE (FRANÇOIS), habile avocat au parlement de Paris, natif de Reims, s'acquit beaucoup de réputation par son livre intitulé *Le Praticien français*, 1755, 2 vol. in-4°. Il mourut à Paris le 11 novembre 1684, à 74 ans.

LANGEAC (JEAN DE), né d'une ancienne famille d'Auvergne, devint aumônier de François Ier, qui, connaissant ses talens pour la négociation, lui donna la charge de maître des requêtes, et l'envoya en qualité d'ambassadeur chez presque toutes les puissances de l'Europe. Le roi le mit en état de soutenir ce caractère avec honneur, par cinq abbayes qu'il accumula sur sa tête. Après avoir été évêque d'Avranches, il le devint de Limoges en 1533. Sa magnificence le suivit dans ce dernier évêché : il en fit achever la

cathédrale, et s'y fit construire à grands frais le tombeau dans lequel il repose. Il est mort le 25 juillet 1541. On a de lui des Statuts synodaux.

LANGELANDE (Robert), est auteur des Visions de Pierce Plowman, qu'il acheva en 1369: c'est une satire pleine de gaité, d'esprit et d'imagination; mais ce poëme est obscur, à cause du style, qui tient de l'Anglo-Saxon, et des circonstances particulières auxquelles l'auteur fait allusion.

LANGEVIN (Éléonor), habile docteur de Sorbonne, natif de Carentan, est auteur d'un livre intitulé *l'Infaillibilité de l'église, touchant la foi et les mœurs*, contre M. Masius, professeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12. Il mourut le 20 juillet 1707.

LANGHORNE (Jean), né à Kirby-Stéphen, dans le Westmoreland, est mort le 1er avril 1779. Il a fait imprimer ses Poésies en 1766, 2 vol.; Effusions d'imagination, 2 vol.; Théodose et Constance, 2 vol.; Soliman et Alména, Frédéric et Faramont, ou Consolations de la vie humaine, 1769. Il a été l'éditeur des OEuvres de Saint-Évremond, des Poésies de Collins, etc.

LANGJEAN (Remi), peintre, natif de Bruxelles, est le plus estimé des élèves de Van-dick, dont il a assez bien suivi le coloris sans avoir pu atteindre à la même finesse de dessin. Il mourut en 1671. La plupart de ses tableaux sont des sujets de dévotion peints en grand.

LANGLADE (*Voy.* Lussan).

LANGLE (Pierre de), né à Évreux le 6 mars 1644, d'une famille distinguée, fut reçu docteur de Sorbonne en 1670, et exerça successivement à Évreux pendant plus de 20 ans les fonctions de pénitencier, d'official et de grand-vicaire. M. Bossuet, son ami, l'attira ensuite à la cour, et le fit choisir pour être précepteur du comte de Toulouse. M. de Langle reçut dans ce temps des marques d'estime de Louis XIV, et fut nommé en 1698 à l'évêché de Boulogne, où il se distingua par son zèle et par sa régularité. Il appela en 1717 de la bulle *Unigenitus* avec trois autres évêques, et s'opposa avec M. de Colbert, évêque de Montpellier, à l'accommodement de 1720, ce qui le fit reléguer dans son diocèse, où il mourut le 12 avril 1724, à 80 ans.

LANGLOIS (Jean-Baptiste), jésuite de Nevers, mort en 1706, à 43 ans, a publié l'Histoire des Croisades contre les Albigeois, 1703, in-12; différens ouvrages contre l'édition de saint Augustin par les Bénédictins.

LANGTON (Étienne), anglais, élevé en France, fut nommé archevêque de Cantorbéry par le pape Innocent III, qui cassa la double élection faite par les moines de Cantorbéry et par les évêques suffragans de Cantorbéry. Il força les moines, qui étaient allés en députation lui faire part de leur élection, d'élire Langton; mais le roi Jean refusa de le reconnaitre, et chassa les moines de Cantorbéry, qu'il soupçonna de s'être entendus avec le pape. Le pontife mit le royaume en interdit, prétendant que le consentement des rois n'était pas nécessaire pour les élections faites en présence du pape. L'interdit fut observé par la plus grande partie des ecclésiastiques. Jean les chassa du royaume, et prit sous sa protection spéciale ceux qui n'obéissaient pas. De l'interdit s'ensuivit l'excommunication du roi, et de l'excommunication la solution du serment de fidélité de ses sujets; enfin la déposition, dont le soin fut donné à Philippe-Auguste. Ces violences contraignirent Jean de s'accommoder avec le pape. Langton vint et absout le roi. Il fut même assez fidèle sujet pour protester seul contre la renonciation de Jean à sa couronne en faveur du pape. Ce procédé irrita le pape contre lui; il le fit venir à Rome, et le mit en suspens. Sa suspension fut levée, et il mourut le 12 juillet 1228.

LANGUET (Hubert), l'un des hommes les plus illustres du 16e siècle par son esprit, par sa capacité dans les affaires et par sa probité, naquit à Vitteaux en Bourgogne en 1518, d'une famille noble. Il alla à Boulogne y étudier le droit; ayant lu le livre des Lieux communs de Melanchton, il prit la résolution de l'aller voir à Wittemberg. Il y arriva en 1549, y lia une étroite amitié avec Melanchton, et embrassa la religion luthérienne. Languet fit quelques-temps après plusieurs voyages, et devint en 1565 l'un des premiers conseillers d'Auguste, électeur de Saxe. Ce prince le chargea des affaires et des

négociations les plus importantes, et Languet s'en acquitta très-bien. Il prononça en 1570, au nom de son maître, une harangue très-hardie en présence de Charles IX; et lors du massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572, il sauva la vie à André Wechel et à Duplessis-Mornai ses intimes amis. Il quitta le service du duc lors des différends survenus en Saxe, entre les luthériens et les zuingliens. Il était admis dans les affaires de Guillaume, prince d'Orange, auquel il donnait de bons conseils, lorsqu'il mourut à Anvers le 30 septembre 1581, à 63 ans, sans avoir été marié. On a de lui 1° des Lettres en latin qu'il écrivit à l'électeur Auguste de Saxe pendant le cours de ses négociations, Halle, 1699, in-4°; 2° d'autres lettres latines écrites aux Camérarius père et fils, Francfort, 1685, in-12; 3° un troisième Recueil de lettres, aussi en latin, écrit au chevalier Philippe Sidney, fils du vice-roi d'Irlande, 1646, in-12; 4° une Relation de l'expédition de l'électeur Auguste de Saxe, contre Guillaume Grumbach et autres révoltés de Saxe, avec l'histoire de ce que l'empereur fit contre ce prince, 1562, in-4°; 5° sa Harangue en français au nom des princes protestans d'Allemagne au roi Charles IX, en 1570, dans les Mémoires de Charles IX. On lui attribue encore l'Apologie de Guillaume, prince d'Orange, contre le roi d'Espagne, en 1581, in-4°; un Discours manuscrit des états de l'empire, et le fameux libelle républicain intitulé *Vindiciæ contra tyrannos*, 1579, in-8°, traduit en français, 1581, in-8°, qui parut sous le nom de *Stephanus Junius Brutus*, mais que Bayle, dans une dissertation curieuse qui est à la fin de son dictionnaire, prouve être de Hubert Languet. Philibert de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, a écrit sa vie en latin, Halle, 1700, in-12. M. de Thou, qui avait connu Languet aux eaux de Bade, en fait un grand éloge, et Duplessis Mornai dit de lui, dans la préface de son Traité de la vérité de la religion: *Is fuit (Languetus) quales multi videri volunt; is vixit qualiter optimi mori cupiunt.*

LANGUET (Jean-Baptiste-Joseph), arrière petit-neveu du précédent, docteur de la maison de Sorbonne, très-célèbre curé de Saint-Sulpice à Paris, et l'un de ces hommes rares et extraordinaires que la Providence suscite pour le soulagement des pauvres et des misérables, pour le bien de la société et pour la gloire des nations, naquit à Dijon le 6 juin 1675, de Denis Languet, procureur-général au parlement de cette ville. Ayant été ordonné prêtre à Vienne en Dauphiné, il vint à Paris, et prit le bonnet de docteur le 15 janvier 1703. Il s'attacha dès lors à la communauté de Saint-Sulpice, et travailla avec fruit dans la paroisse. M. de la Chétardie, qui en était curé, le choisit pour son vicaire, et il lui succéda au mois de juin 1714. Voyant alors les bâtimens de l'église de sa paroisse discontinués depuis 1675, il conçut le vaste dessein de les faire finir. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de 100 écus, qui lui avait été léguée à cet effet par une bonne femme. Il employa cet argent à acheter des pierres qu'il étala dans toutes les rues pour annoncer son dessein au public. Les secours lui vinrent aussitôt de toutes parts; et M. le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie en 1721. Ce prince avait posé la première pierre du portail de la rue des Fossoyeurs en 1719; M. le curé de Saint-Sulpice n'épargna pendant toute sa vie ni soin ni dépenses pour rendre son église l'une des plus magnifiques du monde en architecture et en décorations. Le grand portail, qui est du dessin de Servandoni, fut commencé en 1733. La consécration s'en fit, en 1745, avec une telle magnificence, que S. M. le roi de Prusse lui en écrivit une lettre de félicitation. Une autre œuvre qui ne fait pas moins d'honneur à M. Languet est l'établissement de la maison de l'Enfant-Jésus, pour élever 30 à 35 demoiselles pauvres, qui font preuves de noblesse depuis 1535 jusqu'à présent, avec la qualité de chevalier dans le premier père dont elles descendent. Le second objet de cet établissement est pour servir de retraite et de ressource à plus de 800 pauvres femmes et filles qui vont y chercher de quoi vivre, soit qu'elles soient de la ville ou de la campagne et des provinces. On les y nourrit pendant le jour, et on leur fait gagner leur vie par le travail, en les employant sur-

tout à filer du coton et du lin ; la dépense de cet établissement était immense ; il y employa tout son revenu, une succession qui lui échut par la mort du baron de Montigni son frère, et le revenu de l'abbaye de Bernay, que le roi lui avait donnée. M. Languet n'était pas moins estimable par sa charité et son zèle pour le soulagement des pauvres ; jamais homme ne fut plus habile et plus industrieux que lui à se procurer d'abondantes aumônes et des legs considérables, qu'il savait distribuer avec une prudence et une discrétion admirables. Il s'informait avec soin si les legs qui lui étaient faits tournaient au préjudice des pauvres parens des testateurs ; et en ce cas, non-seulement il rendait ce qui lui avait été légué, mais il ajoutait encore du sien. Madame de Cavois, aussi illustre par sa charité que par sa naissance, lui ayant fait un legs de plus 600,000 livres, il prit seulement 30,000 livres pour les pauvres, et céda le reste aux parens. On sait de bonne part qu'il distribuait environ pour un million d'aumônes chaque année. Il préférait toujours les familles nobles réduites à la pauvreté : on a appris de personnes dignes de foi qu'il y avait dans sa paroisse quelques familles de distinction, à chacune desquelles il donnait jusqu'à 30,000 livres par an. Dans le temps de la chèreté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux et d'autres effets rares et curieux qu'il avait amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisserie, et un simple lit de serge. Bien loin d'enrichir sa famille, il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se bornait point à sa paroisse. Dans le temps de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence pour soulager ceux qui étaient affligés de ce fléau. M. Languet refusa constamment l'évêché de Conserans, celui de Poitiers et plusieurs autres qui lui furent offerts par Louis XIV et par Louis XV, sous le ministère de M. le duc et de M. le cardinal de Fleury. Il résigna sa cure à M. l'abbé du Lau en 1748, et ne discontinua point de faire tous les dimanches, selon sa coutume, le prône dans sa paroisse, et de soutenir la maison de l'Enfant-Jésus, jusqu'à sa mort, arrivée le 11 octobre 1750, à 75 ans, dans son abbaye de Bernay, où il était allé pour faire quelques établissemens de charité. Sa piété et son application continuelle aux œuvres de charité ne l'empêchaient point d'être gai et agréable dans la conversation. Il faisait paraître beaucoup d'esprit, et avait souvent des réparties fines et délicates. Il n'usait jamais de l'autorité que son crédit lui donnait, à moins qu'il n'eût épuisé toutes les autres ressources. Dans le temps de ces fameuses convulsions, qui firent tant de bruit dans Paris, il sut en préserver sa paroisse sans recourir à la police. Une convulsioniste faisant des contorsions épouvantables dans une des chapelles de son église, et ayant rassemblé autour d'elle un grand concours de peuple, M. Languet abrégea aussitôt son prône, puis étant accouru au bruit vers la convulsioniste, et voyant que ses remontrances ne la touchaient point, il se fit apporter le bénitier de la paroisse, et le lui renversa sur la tête en lui disant : « Comme ainsi soit, ma chère fille, que le démon qui vous possède est un esprit d'orgueil, je vous commande au nom de Dieu d'aller tout à l'heure à la Salpétrière, pour y recevoir les humiliations et les corrections qui sont le seul remède à votre maladie, sans quoi je vous y ferai renfermer. » A ces mots, la convulsioniste se sauva et ne parut plus. Quelque temps après, étant informé qu'il y avait environ trente personnes qui faisaient des convulsions dans une maison de sa paroisse, il les recommanda au prône, comme étant atteints de folie épidémique, indiqua la maison, et recommanda à tous ceux de ses paroissiens qui passeraient par cette rue, de dire à genoux, pendant neuf jours, cinq *Pater* et cinq *Ave*, devant la porte de cette maison affligée. Ce récit fit rire le plus grand nombre des auditeurs ; mais les personnes simples allèrent effectivement en grand nombre se mettre à genoux et prier à la porte des convulsionistes : cela leur attira beaucoup de questions de la part de tous les passans, auxquels ils répondirent simplement que M. le curé leur avait ainsi recommandé au prône de prier pour tous les habitans de cette maison qui étaient devenus fous. Ce remède réus-

sit si bien, que dès la nuit même tous ces convulsionistes délogèrent, et que depuis il ne fut plus question de pareilles assemblées dans sa paroisse. On lui a élevé dans l'église Saint-Sulpice un superbe mausolée après sa mort.

LANGUET (Jean-Joseph), frère du précédent, fut reçu docteur de Sorbonne, et devint évêque de Soissons en 1715; il s'éleva avec force contre les anti-constitutionnaires, et publia un grand nombre d'écrits pour la défense de la bulle *Unigenitus*, en quoi il fut beaucoup aidé par M. Tournely, professeur de Sorbonne. Ce fameux docteur étant mort en 1729, les appelans dirent que c'était le père de Tournemine qui dirigeait sa plume. M. Languet devint archevêque de Sens en 1731: il fit paraitre beaucoup de zèle contre les miracles attribués par les appelans à M. Pâris, et contre les fameuses convulsions, et mourut au mois de mars 1753. Il était de l'académie française, supérieur de la société royale de Navarre, et conseiller d'état. On a de lui 1° trois Avertissemens aux appelans, qui sont très-bien écrits, plusieurs Lettres pastorales, des Instructions, des Mandemens, des Lettres à différens particuliers, et d'autres Ecrits en faveur de la bulle *Unigenitus* et contre les anti-constitutionnaires, contre les miracles attribués à M. Pâris et contre les convulsions: tous ces ouvrages ont été traduits en latin et imprimés à Sens en 1753, en 2 vol. in-fol: cette édition des OEuvres polémiques de M. Languet a été supprimée par un arrêt du conseil; 2° une Traduction des psaumes, in-12, qui est estimée; 3° une Réfutation du Traité de dom Claude de Vert, sur les cérémonies de l'église, in-12: cette Réfutation est peu de chose; 4° plusieurs livres de piété; 5° des Remarques estimées sur l'ouvrage du fameux père Pichon, jésuite; 6° la Vie de Marie Alacoque, qui a fait beaucoup de bruit, et qui n'est pas digne de ce célèbre archevêque par les indécences, le style romanesque et fabuleux, les expressions peu exactes, les principes dangereux, et les maximes scandaleuses qu'il renferme: l'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle de 1729, in-4°. (*Voyez* Marguerite.) M. Languet est un des théologiens qui ont le mieux écrit contre les anti-constitutionnaires: on peut seulement lui reprocher de n'avoir pas toujours distingué le dogme de l'opinion, et d'avoir assez souvent donné pour des vérités de foi, des sentimens combattus par des théologiens orthodoxes et très-savans.

LANNOY, lieutenant particulier des eaux et forêts de Sedan, mort en 1754, a donné un Mémoire très-curieux sur la ville de Sedan, 1745, in-4° (car il lui a donné cette épithète); au reste, c'est l'abrégé d'un plus grand travail, qui est resté manuscrit.

LANNOY (Charles de), célèbre général des armées de l'empereur Charles-Quint, était fils de Jean de Lannoy, seigneur de Maingoval, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de Flandre, féconde en grands hommes. Il fut chevalier de la Toison d'Or, gouverneur de Tournai, vice-roi de Naples, et eut le commandement général des armées de Charles-Quint après la mort de Prosper Colonne, en 1523. Il gagna la fameuse bataille de Pavie, en 1525, où le roi François Ier fut fait prisonnier; François lui donna son épée, mais Lannoy la lui rendit en lui baisant la main, et lui disant qu'il ne convenait pas à un officier de l'empereur de voir un roi désarmé. Lannoy traita toujours François Ier en roi: il le fit conduire dans la forteresse de Pizzighitone, et lui persuada de passer en Espagne où il pourrait s'aboucher avec l'empereur; ce fut lui aussi qui ramena ce prince de Madrid jusqu'à Fontarabie. L'empereur lui donna par reconnaissance la principauté de Sulmone, le comté d'Aste, et celui de la Roche en Ardenne. Il mourut en 1527.

LANOUE (Jean Sauvé de), acteur de la comédie française à Paris, mort en 760, était encore plus connu par sa probité que par ses talens. Il a donné *Mahomet II*, tragédie, en 1739, qui eut du succès; *Zelisca*, comédie-ballet, en 1746; *Le Retour de Mars*; *La Coquette corrigée*, en 1757, comédie qui eut quelques applaudissemens sur le théâtre italien.

LANSAC (Louis de Saint-Gélais de), était ambassadeur de France à Rome en 1554, et au concile de Trente, lorsqu'il a été terminé. C'est dans une de ses Lettres, du 19 mai 1562, qu'on

trouve que le Saint-Esprit, qui régissait le concile, était apporté toutes les semaines dans la valise du courrier. Le cardinal de Lorraine le fit consentir à quelque modification au sujet de la préséance de la France sur l'Espagne, en laissant prendre à l'ambassadeur d'Espagne une place à côté du secrétaire du concile, hors du rang des ambassadeurs : depuis il fut tout-à-fait favorable à la publication du concile en France. Dans les états de Blois de 1588, il opina à son absolue réception ; mais après la catastrophe des Guises, croyant qu'il n'était pas en sûreté, il s'enfuit. Il mourut en 1589. Son fils Guy, mort en 1622, fort âgé, et son bâtard Urbain, évêque de Comminges, mort en 1613, furent aussi de déterminés ligueurs. Ce fut ce dernier qui causa l'émeute de Toulouse, où le président Duranti et Jean Dafis, procureur-général, furent tués et attachés au gibet avec l'effigie du roi.

LANSBERGE (Philippe), habile mathématicien du 17e siècle, naquit en Zélande en 1561. Il fut plusieurs années ministre à Anvers, et se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui une Chronologie sacrée, Middelbourg, 1625, in-4° ; *Progymnasma a astronomiæ restitutæ*, 1619, in-4° ; *Commentarum in motum terræ* : dans le précédent et d'autres ouvrages il se déclare pour le système de Copernic : ils sont réunis à Middelbourg, 1673, 5 parties.

LANSDOWNE (Georges Granville, lord), issu d'une famille descendue de Rollon, premier duc de Normandie, allia les belles-lettres aux charges de secrétaire-d'état, de contrôleur de la maison de la reine, de trésorier, et de membre du conseil privé. Il est mort au mois de février 1735. On a de lui la comédie intitulée *Les Amantes*, la tragédie de *l'Amour héroïque*, *Les Anchanteurs anglais*, *Le Juif de Venise*, qui est le Marchand de Venise de Shakespeare retouché : ses ouvrages sont imprimés à Londres, in-4° et in-12.

LANSIUS (Thomas), célèbre jurisconsulte allemand, né en 1577 à Bergen dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connaissance des mœurs et des lois des différentes nations, et devint professeur de jurisprudence à Tubinge. Il mourut en 1657. On a de lui *Orationes, seu consultatio de principatu inter provincias Europæ*, Amsterdam, 1636, in-8°.

LANSPERGE, LANSPERGIUS (Jean), célèbre chartreux allemand, natif de Lansperge, fut surnommé le Juste, à cause de sa vertu et de sa piété. Il mourut à Cologne en 1539. On a de lui des Paraphrases et des Sermons sur les Épîtres et sur les Évangiles ; des Entretiens de J.-C. avec l'âme fidèle ; des Canons de la vie spirituelle, etc. : ils ont été imprimés à Cologne en 1693, en 5 vol. in-4° ; les Entretiens sont traduits en français.

LANTARA (Simon-Mathurin), paysagiste, né près de Montargis, est mort à Paris le 22 décembre 1778.

LANUZA (Jérôme-Baptiste de Sellan de), célèbre dominicain, né à Ixar dans l'Aragon au diocèse de Saragosse, le 23 octobre 1553, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et y enseigna la théologie à Valence et à Saragosse avec beaucoup de réputation. Il fut élevé aux premières charges de son ordre, et se distingua tellement par ses vertus, qu'on l'appelait le saint Dominique de son siècle. Le père Lanuza était provincial de la province d'Aragon lorsqu'il présenta à Philippe III, roi d'Espagne, une fameuse Requête contre le progrès du molinisme, dans laquelle il s'élève fortement contre le silence que le pape avait imposé sur les matières contestées de la grâce. Il devint évêque de Balbastro en 1616, puis évêque d'Albarazin en 1622 : il remplit avec zèle les fonctions épiscopales, travailla avec ferveur à l'instruction des fidèles, à la réforme du clergé, et à l'extinction des vices et des déréglemens. Il mourut avec de grands sentimens de piété à Albarazin le 15 décembre 1625. On a de lui, outre la Requête dont nous avons parlé, 1° des Traités évangéliques où l'on trouve une morale saine et exacte ; 2° trois volumes d'Homélies en espagnol, qui ont été traduites en latin par Onesime de Kien, Mayence, 1649, 4 vol. in-4°, et en français ; mais la traduction française n'est pas estimée.

LANZONI (Joseph), médecin et professeur à Ferrare, membre de l'académie des curieux de la nature, naquit à Ferrare en 1663, et mourut en 1730.

Sa réputation était si grande en Italie, qu'on s'adressait presque toujours à lui pour la solution des questions de philosophie et de médecine. Plusieurs académiciens étrangers se l'associèrent ; il fut le restaurateur de celle de Ferrare; ses ouvrages ont été recueillis à Lausane, 1733, 3 vol. in-4°.

LAOCOON, fils de Priam et d'Hécube et prêtre d'Apollon, dissuada les Troyens de recevoir dans leur ville le cheval de bois que les Grecs y introduisaient ; il osa même lancer un dard dans le flanc de cette machine ; mais il fut puni de sa témérité, et fut étouffé avec ses deux fils, par deux serpens monstrueux, selon la fable.

LAODAMIE, fille d'Acaste et de Laodothée, étant affligée de la mort de son mari Protésilaüs, tué par Hector, désira de voir son ombre, et mourut en la voyant, selon la fable. Il y a une autre Laodamie, fille de Bellérophon et mère de Sarpédon : celle-ci fut tuée par Diane à coups de flèches à cause de son orgueil.

LAODICÉE, fille de Priam et d'Hécube et femme d'Hélicoon, est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomède. Il y a trois autres Laodicées, l'une femme de Phoroné, une autre fille de Cynire, une autre fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, qui fut offerte en mariage à Achille. *Voy.* Antiochus-le-Dieu.

LAODOCUS, fils d'Antenor, jeune troyen d'une grande valeur. Pallas prit sa figure pour engager Pandarus à tirer une flèche sur Ménélas afin de rompre les conventions faites avec les Grec Il y a un autre Laodocus, fils d'Apollon.

LAOMÉDON, roi de Troie, succéda à son père Ilus, et fit bâtir les murs extérieurs de cette ville avec les trésors consacrés à Apollon et à Neptune; ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre que ces dieux avaient eux-mêmes bâti les murailles de Troie, et que, privés de la récompense qui leur était due, Apollon avait envoyé la peste dans la ville, et Neptune une inondation extraordinaire. Laomédon exposa ensuite, par le conseil de l'oracle, sa fille Hésione à un monstre marin. Hercule la délivra et tua Laomédon qui ne voulait point le récompenser. Il donna ensuite Hésione en mariage à Télamon.

LAPARELLI (François), savant ingénieur, né à Cortone en 1521, fut chargé de l'exécution des dessins de Michel-Ange, pour le bâtiment de Saint-Pierre de Rome. C'est lui qui fit bâtir la cité Valette dans l'ilé de Malte. Il allait à la défense de l'île de Chypre, lorsqu'il mourut de la peste à Candie en 1570.

LAPOUCHIN. *Voy.* Elisabeth, Eudoxie.

LARA, naïade du fleuve Almon, traversant les amours de Jupiter avec Juthurne, fut conduite aux enfers par Mercure, suivant les ordres de Jupiter ; mais Mercure en étant devenu amoureux en eut deux jumeaux qui furent les dieux Lares ; c'est la même que Larunde.

LARA. *Voy.* Espagne (Louis de).

LARESSES ou LAIRÈS, peintre. *Voy.* Lairesse.

LARGENTIER. *Voy.* Argentier.

LARGILLIÈRE (Nicolas de), excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656, et fit paraître de bonne heure des talens extraordinaires pour la peinture. Il se fit admirer à la cour d'Angleterre où l'on voulut le retenir ; mais M. Le Brun le fixa en France, et l'académie le reçut comme peintre d'histoire. A l'avénement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largillière fut mandé pour faire le portrait du roi et de la reine, et il se surpassa lui-même en cette occasion. Cet excellent peintre fut toujours ami de Rigaud son concurrent, et mourut à Paris en 1746, laissant de grands biens et une fille unique digne de les posséder. Il avait eu un fils, mort en 1742, qui a donné quelques pièces de théatre.

LARMESSIN (Nicolas de), excellent graveur de Paris, né dans cette ville en 1683, a gravé différens morceaux pour le Recueil de Crozat, une suite de figures pour les Contes de la Fontaine Il est mort le 28 février 1755.

LARREY (Isaac de), fameux historien, naquit à Montivilliers le 7 septembre 1638, de parens nobles et protestans. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat dans son pays, il se retira en Hollande, où il fut historiographe des états-généraux. Il alla ensuite demeurer à Berlin, où l'électeur de Brandebourg lui donna une pension. Il mourut le 17 mars 1719, à 80

ans. Ses principaux ouvrages sont 1° l'Histoire d'Auguste, 1690, in-12, estimée; 2° l'Histoire d'Éléonore, reine de France et ensuite d'Angleterre, 1691, in-8°, curieuse; 3° l'Histoire d'Angleterre, 1697 à 1713, en 4 vol. in-fol., qui est, de tous les ouvrages de Larrey, celui qui est le plus estimé, mais qui est tombé depuis la publication des Actes de Rimer et de l'Histoire de Rapin Thoiras; 4° l'Histoire, ou plutôt le roman des sept sages, dont la plus ample édition est celle de la Haie en 1721, 2 vol. in-8°; 5° l'Histoire de France sous le règne de Louis XIV, en 3 vol. in-4° et en 9 vol. in-12 : elle n'est point estimée : les trois derniers volumes sont de la Martinière; 6° *Réponse à l'avis aux réfugiés*, réimprimée à Rouen en 1714 et en 1716, in-12.

LARROQUE (Mathieu de), l'un des plus savans et des plus judicieux écrivains de la religion prétendue réformée, naquit à Leirac près d'Agen en 1619. Il se rendit très-habile dans l'antiquité ecclésiastique, et ayant eu occasion de prêcher à Charenton devant la duchesse de la Trémouille, il en fut tellement goûté, qu'elle le choisit pour être son ministre à Vitré en Bretagne Il devint ensuite ministre à Rouen, et mourut le 31 janvier 1684, à 65 ans. On a de lui divers ouvrages de controverse très-estimés des protestans : les principaux sont 1° une Histoire de l'Eucharistie, très-curieuse, Elzévir, 1669, in-4°, et 1671, in-8°; 2° une Réponse au Traité de la communion sous les deux espèces, de M. Bossuet; 3° une Réponse aux motifs de la conversion du ministre Martin; 4° Réponse à l'Office du Saint-Sacrement de Port-Royal; 5° deux Dissertations latines, *De Photino et Liberio*; 6° Considérations servant de réponse à ce que M. David a écrit contre la dissertation de Photin, in-4°; 7° des Observations latines pour appuyer l'opinion de Daillé, sur la supposition des épîtres de saint Ignace contre Pearson et Bévérégius; 8° Conformité des églises réformées de France avec les anciens; 9° Considérations sur la nature de l'Église, et sur quelques-unes de ses propriétés, in-12; 10° un Traité français sur la Régale, 11° des Observations sacrées en latin, avec une Dissertation sur la légion fulminante : ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils.

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, naquit à Vitré, et se retira à Londres en 1681, après la révocation de l'édit de Nantes. Il passa ensuite à Copenhague, où les amis de son père lui promettaient un établissement, et n'y en ayant point trouvé il alla en Hollande, où il demeura jusqu'en 1690. Il revint alors en France, abjura le calvinisme, et rentra dans l'Église catholique. Il faisait son séjour ordinaire à Paris, lorsque ayant fait la préface d'un écrit satirique dans lequel Louis XIV était fort maltraité, à l'ocasion de la famine de 1693, il fut arrêté et mis au Châtelet, puis transféré au château de Saumur; il en sortit environ cinq ans après, par les sollicitations de l'abbesse de Fontevrault, et obtint un poste dans les bureaux de M. de Torcy, ministre et secrétaire d'état. Au commencement de la régence, il fut nommé secrétaire du conseil du dedans, et après la suppression de ce conseil il eut une pension de 4000 livres, dont il fut payé jusqu'à sa mort, arrivée le 5 septembre 1731; il avait environ 70 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui sont bien inférieurs à ceux de son père : les principaux sont 1° la Vie de l'imposteur Mahomet, in-12, traduite de l'anglais de M. Prideaux; 2° les Véritables motifs de la conversion de M. Le Bouthilier de Rancé (l'abbé de la Trappe), avec quelques réflexions sur sa vie et ses écrits, 1685, in-12 : c'est un ouvrage satirique; 3° *Nouvelles accusations contre Varillas*, ou *Remarques critiques contre une partie de son Histoire de l'hérésie*, in-8° : c'est peu de chose; 4° la Vie de François Eudes de Mézerai, in-12, roman satirique; 4° Traduction de l'Histoire romaine d'Échard, retouchée et publiée par l'abbé Desfontaines. Daniel de Larroque travailla aussi pendant quelques mois aux *Nouvelles de la république des lettres*, durant une maladie de M. Bayle; 6° on lui attribue encore l'*Avis aux réfugiés*, que nous croyons être du fameux Bayle, parce qu'il n'a jamais voulu déceler Larroque, que l'on en croit le véritable auteur, et qu'il aima mieux souffrir la persécution que la publication de ce livre

lui causa, plutôt que de trahir son ami qui lui en avait demandé le secret.

LASCA. *Voy.* GRAZZINI.

LASCARIS (THÉODORE), passa dans la Natolie, après la prise de Constantinople par les Latins, et s'y fit reconnaître en qualité de despote : deux ans après il se fit couronner empereur à Nicée en 1206, et mourut en 1222. Jean Ducas Vatace son successeur eut un fils nommé Théodore Lascaris : ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259 ; il laissa un fils nommé Jean Lascaris, auquel Michel Paléologue, empereur de Constantinople, fit crever les yeux en 1261.

LASCARIS (ANDRÉ JEAN), célèbre grec, surnommé Rhyndacène, de la même famille que les précédens, passa en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Il fut très-bien reçu de Laurent de Médicis, l'un des plus grands protecteurs des gens de lettres, et fut envoyé deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour Louis XII l'attira dans l'université de Paris, et l'envoya en ambassade à Venise en 1503 et 1505. Dix ans après le cardinal Jean de Médicis, étant devenu pape sous le nom de Léon X, Jean Lascaris, son ancien ami, alla le trouver à Rome, et eut la direction d'un collége de Grecs. Il revint en France sous le roi François Ier, et mourut à Rome de la goutte en 1535, âgé d'environ 90 ans. Quoique grec il savait très-bien la langue latine. C'est lui qui apporta en Occident la plupart des plus beaux manuscrits grecs que l'on y voit. Il a composé quelques Epigrammes en grec et en latin, Paris, 1544, in-4° : elles sont estimées.

LASCARIS (CONSTANTIN), l'un des savans grecs à qui l'on est principalement redevable de la renaissance des lettres en Occident, se retira en Italie en 1454, et enseigna les belles-lettres à Milan, où il fut appelé par François Sforce. Il alla ensuite à Rome, où il fut très-bien reçu du cardinal Bessarion ; il enseigna à Naples avec réputation, et finit le reste de ses jours à Messine, laissant au sénat de cette ville d'excellens manuscrits qu'il avait apportés de Constantinople. Il fut enterré aux frais du public, et le sénat de Messine lui éleva un tombeau de marbre. On a de lui une grammaire grecque, en grec seulement, Milan, 1476, in-4° : c'est la première production grecque de l'imprimerie ; elle a été réimprimée, avec quelques autres traités de grammaire, Venise, 1537, in-4°. Le cardinal Bembe, et plusieurs autres grands hommes, furent ses disciples.

LASCÈNE ou LASENA (PIERRE), célèbre avocat de Naples, originaire de Normandie, naquit à Naples le 16 octobre 1590. Il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la jurisprudence, et mourut à Rome le 20 août 1636, à 46 ans. On a de lui divers ouvrages, entre autres *Nepenthes Homeri, seu de abolendo luctu*, Lugdunum, 1624 in-8° ; *Cleombrotus, sive de iis qui in acquis pereunt*, Romæ, 1637, in-8° ; *Dellantico Gennasio Napoletano*, Napoli, 1688, in-4°.

LASCUS ou LASCO (JEAN), savant théologien de la religion prétendue réformée, né en Pologne, d'une famille illustre, se retira à Embden où il fut pasteur, et travailla par ordre de la comtesse d'Oldembourg à la réformation des églises. Il alla en Angleterre à la sollicitation de Crammer, d'où ayant été banni sous le règne de Marie, il se réfugia à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1560, après avoir essuyé beaucoup de persécutions de la part des luthériens. Ses principaux ouvrages sont 1° *Tractatus de sacramentis*, Londini, 1552, in-8° ; 2° *Forma ministerii in peregrinorum Ecclesiâ instituta*, Londini, 1550, *per Eduardum VI*, in-8°.

LASNE, (MICHEL), célèbre dessinateur et graveur, natif de Caen, mort en 1667, à 72 ans, avait beaucoup de génie et un talent admirable pour exprimer les passions.

LASSENIUS (JEAN), célèbre théologien luthérien, né en Poméranie, d'une famille noble et ancienne, l'an 1636, voyagea beaucoup, visita les bibliothèques, et forma des liaisons avec les savans de tous les pays. Il publia à Nuremberg son *Classicum belli turcici*, contre deux jésuites et contre le docteur Jæger ; ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut enlevé secrètement et mis en prison en Hongrie, où il eut beaucoup à souffrir. Ayant ensuite obtenu sa liberté, il fut pasteur de diverses églises en Allemagne, puis

appelé à Copenhague où il devint professeur de théologie. Il mourut en 1692. On a de lui des Sermons estimés et un grand nombre d'ouvrages en allemand.

LASSUS (Orland), très-célèbre musicien du 16e siècle, natif de Bergues, fut maitre de musique en plusieurs cours de l'Europe, et mourut à Munick en 1594, à 74 ans. On a de lui un grand nombre de pièces de musique, tant sacrées que profanes, en plusieurs langues, telles que *Theatrum Musicum : Patrocinium musarum*, motet; et *Madrigalium libri; Liber missarum*, etc. On disait de lui :

Hic ille Orlandus Lassum qui recreat orbem.

LASUS ou LASSUS, ancien poète grec, natif d'Hermione dans le Péloponèse, était fils de Chabrinas. Il fut le premier des Grecs qui écrivit de la musique. Il s'acquit une telle réputation par ses vers dithyrambiques qu'on le mit au nombre des sept sages de la Grèce, en la place de Périandre. Il vivait environ 500 ans avant J.-C. Ses ouvrages se sont perdus, et il n'en reste que des fragmens dans Athénée et autres auteurs. Quelqu'un lui ayant demandé « ce qui était le plus capable de rendre sage dans la vie, » il répondit que c'était l'expérience.

LATERANUS (Plautius), fut désigné consul l'an 65 de J.-C., et ensuite tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison. Il mourut avec une constance héroïque : comme Epaphrodite, affranchi de Néron, le pressait de déclarer quelques circonstances de la conjuration, Lateranus se contenta de lui dire avec mépris : « Si j'ai quelque chose à dire, je le dirai à votre maitre.» Quoique le tribun qui allait lui trancher la tête fût de la conspiration, il ne lui en fit aucun reproche. C'est de lui que le célèbre palais de Latran, à Rome, a tiré son nom; car ce palais était autrefois la maison de cette famille romaine.

LATHBER (Jean), savant cordelier anglais du 15e siècle, dont on a des Commentaires estimés sur les Psaumes, sur Jérémie et sur les Actes des Apôtres.

LATILLY (Pierre de), rendit de grands services au roi Philippe-le Bel, surtout dans les recherches des droits qui étaient dus au roi, en différentes provinces. Il en fut récompensé par la charge de chancelier en 1313, et par l'évêché de Châlons; mais, ayant été enveloppé dans la disgrâce d'Enguerrand de Marigny, sous Louis X (on l'accusait d'avoir empoisonné son prédécesseur, et même le feu roi), il perdit sa charge, et fut mis en prison entre les mains de l'archevêque de Reims. Il fut absous la même année, et mourut en 1327.

LATIMER (Hugues), né vers 1470, fut fait évêque de Worcester par Henri VIII, en 1535. Il était ami de Crammer, et aurait bien voulu que Henri VIII, en faisant schisme avec le pape, eût adopté la doctrine des réformes; mais le roi publia, en 1539, un édit contenant six articles de foi qui répugnaient à la croyance des réformés, et maintenaient la foi catholique sur les articles contestés. Latimer refusa d'y adhérer, et résigna son évêché : le roi le fit mettre en prison. Sous Edouard VI, on lui offrit de lui rendre son évêché: il le refusa parce que, se décidant pour la croyance de Calvin, la hiérarchie épiscopale répugnait à ses sentimens. Il s'occupa de la prédication, sans être attaché à aucune église particulière. En 1554 il fut nommé, par la reine Marie, un des ministres protestans qui devaient disputer avec les catholiques; mais la fin de cette dispute devait être le rétablissement de la religion catholique que la reine professait, et le refus qu'il fit d'y adhérer le fit mettre en prison : on lui fit son procès, et il fut brûlé le 16 octobre 1555.

LATINUS, roi des Latins en Italie, était fils de Faune, et commença à régner vers 1239 avant J.-C. Lavinie, sa fille unique, épousa Énée, selon la fable, après que ce prince troyen eut tué Turnus, roi des Rutules.

LATINUS PACATUS DREPANIUS, orateur latin du 4e siècle, natif de Drepane en Aquitaine, dont nous avons un Panégyrique de l'empereur Théodose-le-Grand, prononcé en 389, en présence de ce prince, après la défaite du tyran Maxime, 1651, in-8°, et avec les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4°.

LATINUS, LATINIUS, l'un des

plus savans critiques du 16e siècle, naquit à Viterbe vers l'an 1513. Il se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et fut l'un des savans destinés, en 1573, à la correction du décret de Gratien. Il travailla beaucoup à ce grand ouvrage, et mourut à Rome le 21 janvier 1593, à 80 ans. On a de lui des notes sur Tertulien, et un livre rempli d'érudition, intitulé *Bibliotheca sacra et profana, sive observationes, correctiones, conjecturæ et variæ lectiones*, 1677, in-fol.

LATOME ou *Latomus*, c'est-à-dire Masson (Jacques), savant théologien scolastique du 16e siècle, natif de Gambron dans le Hainaut, était docteur de Louvain et chanoine de Saint-Pierre de la même ville. Il écrivit contre Luther, et fut l'un des meilleurs controversistes de son temps. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent recueillis et donnés au public en 1550, in-fol., par Jacques Latomus son neveu, mort en 1596. Ils sont écrits en latin, et comprennent de bons Traités de l'Église, de la primauté du pape, de la Confession auriculaire; une Défense des articles de Louvain; un Traité de l'étude de la théologie et des trois langues, dans lequel il prend la défense de la théologie scolastique. Erasme ayant réfuté cet ouvrage, Latome lui répliqua par une apologie. Il écrivait facilement en latin, mais sans politesse, et il ne savait ni grec ni hébreu.

LATOMUS (Barthélemi), savant humaniste, professeur en langue et éloquence latine, natif d'Arlon, mourut à Coblentz vers 1566, à 80 ans. On a de lui des notes sur Cicéron, sur Térence, etc., et quelques Traités de controverse contre les protestans, in-4°.

LATONE, fille du titan Cœus et de Phébé, fut aimée de Jupiter. Junon la bannit de toute la terre, et la fit poursuivre par le serpent Python; enfin Neptune en eut pitié, et fit paraître l'île flottante de Délos, où Latone mit au monde Diane et Apollon, selon la fable.

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), avec de la naissance, du goût pour les lettres, une gaité constante sans fiel, sans ironie, fut recherché et chéri des meilleures compagnies. Sa qualité d'ecclésiastique et de chanoine de Reims n'était pas à la vérité trop compatible avec une vie si dissipée; mais il faut des vertus supérieures pour résister à son penchant naturel. Au reste, sans avoir nui à personne, après avoir fait tout le bien qu'il a pu faire, il est mort à Paris, lieu de sa naissance, en 1779, le 10 janvier, dans une âge fort avancé. Il y avait quelque temps qu'il était retiré chez les prêtres de la doctrine chrétienne. M. de Querlon a donné la première édition de ses ouvrages, sous le titre de *Pièces dérobées à un ami*, 2 vol. in-12; et l'abbé de la Porte en a donné une seconde, en 4 vol., auxquels il en a été joint un cinquième, depuis sa mort; car l'abbé de Lattaignant attachait trop peu de considérations à ses ouvrages pour en donner une édition lui-même. On peut dire cependant que, quoique la plupart de ces pièces ayant été faites pour le moment, et pour des personnes qui intéressent peu; quoiqu'il donnât, en les chantant, une grâce à ses chansons, qu'elles ont perdue à l'impression, elles sont si spirituelles, si agréablement tournées, qu'on les lit avec plaisir.

LAU (Théodore-Louis), fameux spinosiste du 18e siècle, était conseiller du duc de Courlande, et s'est malheureusement fait connaitre par un Traité imprimé à Francfort en 1717, sous ce titre: *Meditationes Philosophicæ de Deo, mundo, homine*: ce livre fut confisqué, ce qui l'a rendu fort rare; Lau y dit, paragraphe IV: *Deus est materia simplex, ego materia modificata; Deus oceanus, ego fluvius; Deus terra, ego gleba.* Il a fait aussi quelques Traités de politique.

LAUBARDEMONT, est un nom qu'on voit si souvent répété dans l'histoire du cardinal de Richelieu, et qui se lit avec une telle indignation, que sa célébrité lui donnera place ici. Il se nommait Jacques-Martin, et était conseiller d'état. Il présida au jugement d'Urbain Grandier et de Cinq-Mars; l'un était trop obscur et l'autre trop coupable pour ne pas succomber sous un juge qui trouvait des coupables partout où le cardinal en désirait. C'est dans cette vue qu'il le nomma rapporteur de celui de M. de Thou. Ce ma-

gistrat n'était coupable que pour n'avoir pas trahi l'amitié. Laubardemont trouva une déclaration de Louis XI, bien digne de ce roi, qui condamnait celui qui avait eu connaissance d'une conjuration contre l'état, sans la révéler, aux mêmes peines que ceux qui l'avaient entreprise; il n'en fallut pas davantage pour le faire condamner. On n'est pas fâché de lire dans les lettres de Guy Patin, que le fils de Laubardemont fut tué en 1651 parmi une troupe de voleurs dont il faisait partie.

LAUBANIE (YRIER DE MAGONTHIER DE), né en 1641, parvint au grade de lieutenant-général, après avoir passé par les différens degrés militaires. Il était gouverneur de Landau pour la France, lorsque Joseph, roi des Romains, en vint faire le siége. M. de Laubanie le soutint pendant 69 jours avec une valeur qui lui mérita l'admiration du roi des Romains. Il fut pourtant obligé de capituler à la fin de 1705, et mourut en 1706. Marlbourough lui ayant envoyé pendant le siége un panier de raisin, il lui renvoya deux douzaines de citrons et autant d'oranges.

LAUBESPINE. *Voy.* AUBESPINE.

LAUBRUSSEL (IGNACE DE), jésuite, né à Verdun le 27 septembre 1663, enseigna dans son ordre les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie scolastique. Il fut ensuite recteur du collége de Strasbourg, puis provincial de la province de Champagne. Il était de nouveau recteur à Strasbourg, lorsqu'il fut appelé en Espagne pour être préfet des études du prince Louis des Asturies. Dans la suite, ce prince étant marié, le père Laubrussel fut confesseur de la princesse. Il mourut au port de Sainte-Marie en Espagne le 9 octobre 1730. Ses principaux ouvrages sont 1° Traité des abus de la critique en matière de la religion, 2 vol. in-12, ouvrage où les argumens des incrédules sont plus forts que les réponses qu'il y fait; 2° la Vie du père Charles de Lorraine, jésuite, in-8°.

LAUD (GUILLAUME), fameux archevêque de Cantorbéry, était de Réading en Angleterre. Il se distingua par ses talens et par sa science, et devint successivement docteur d'Oxford, évêque de Saint-David, puis de Bath et de Wels, ensuite de Londres, enfin archevêque de Cantorbéry en 1633. Son attachement au roi Charles Ier le fit mettre à la tour de Londres par les parlementaires; ils le condamnèrent ensuite à mort, et il eut la tête tranchée le 10 janvier 1644, à 72 ans. Il souffrit avec constance, et fit paraitre en mourant beaucoup de piété. Son principal ouvrage est un Traité en faveur de l'Église anglicane contre Fischer, Londres, 1639, in-fol. Guillaume Prynne, Pierre Heylin Warton ont écrit sa vie en Anglais; on estime beaucoup cette dernière: elle contient le procès de cet archevêque, et des recherches curieuses; elle parut à Londres en 1695, in-fol.

LAUDER (GUILLAUME), écossais, maître d'école à Dundée, contribua à sa ruine en faisant un crime de lèse-littérature anglaise. Il osa accuser Milton de plagiat, dans son *Paradis perdu*, et publia sur cela un volume in-8° qui parut en 1751. Le docteur Duglas lui répondit, la même année, dans son *Milton vengé*, 1751, in-8°, et le couvrit de confusion. Il ne resta de ressource à Lauder que de passer aux Barbades, où il ouvrit école, et où il mourut en 1771.

LAUGIER (MARC-ANTOINE), né à Manosque en 1713, entra chez les jésuites et devint prédicateur du roi; il avait quitté sa compagnie avant sa dissolution, et il mourut en 1763. Il est auteur 1° d'un Essai sur l'architecture, 1755, in-8°; 2° d'une Apologie de la musique française, 1754, in-8°; 3° de l'Histoire de Venise, 1758 et suivantes, 12 vol. in-12; 4° de l'Histoire de la paix de Bellegrade, 1768, 2 vol. in-12; 5° Paraphrase du *Miserere*, traduit de Segneri, in-12; 6° Voyage à la mer du Sud, traduit de l'anglais, 1756, in-4° et in-12.

LAUNAY (PIPOULAIN DE), mort en 1767, était un habile grammairien: sa *Méthode pour apprendre à lire* a eu du succès, ainsi que sa *Méthode pour apprendre le latin*, 1756, 4 vol. in-8°.

LAUNAY (PIERRE DE), savant et judicieux écrivain de la religion prétendue réformée, naquit à Blois en 1573, d'une famille des plus considérables de cette ville. Il quitta une charge de finance, le titre de secrétaire du roi, et toutes les prétentions de fortune, pour

se livrer à l'étude des livres sacrés. Il avait alors 40 ans, et depuis cet âge jusqu'à celui de 89 ans, il se levait tous les jours à quatre heures du matin pour lire et étudier l'Écriture sainte. Les prétendus réformés de France avaient en lui une confiance extraordinaire. Il fut député à tous les synodes de sa province et à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son temps, et mourut en 1662, extrêmement regretté des calvinistes On a de lui 1° des Paraphrases sur toutes les épîtres de saint Paul, sur Daniel, l'Ecclésiaste, les Proverbes et l'Apocalypse; 2° des Remarques sur la Bible, ou explication des mots, des phrases et des figures difficiles de la sainte Écriture, Genève, 1667, in-4°: ces deux ouvrages sont très-estimés des protestans; 3° un Traité de la sainte Cène; 4° un Traité sur le millénarisme.

LAUNAY (François de), né à Angers le 6 août 1612, se fit recevoir avocat à Paris en 1638. Il suivit ensuite le barreau et s'y acquit une grande réputation. Il fut le premier pourvu de la chaire de droit français, fondée en 1680, au collége de Cambrai, et mourut le 9 juillet 1693, à 81 ans. On a de lui un Commentaire sur les Instituts coutumiers d'Antoine Loisel, 1688, in-8°; *Traité du droit de chasse*, 1681, in-12; *Remarques sur l'institution du droit romain et du droit français*, 1686, in-4°, et d'autres ouvrages estimés.

LAUNOY (Jean de), très-célèbre docteur de Sorbonne, de la maison de Navarre, né au Valdesis, à deux lieues de Valogne, le 21 décembre 1603, fut reçu docteur à Paris en 1636. Il est rare de trouver des docteurs aussi laborieux et aussi désintéressés que M. de Launoy. Il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit; content de ses livres et de ses revenus, qui étaient médiocres, il menait une vie simple et frugale; il était ennemi du vice, sans ambition, charitable, bienfaisant, bon ami, et d'une vie toujours égale. Il aima mieux se faire exclure de la faculté de théologie de Paris que de souscrire à la censure de M. Arnauld, quoiqu'il ne pensât pas comme ce célèbre docteur sur les matières de la grâce. Il mourut dans l'hôtel du cardinal d'Étrées le 10 mars 1678, à 75 ans. Il fut enterré aux Minimes de la place Royale, auxquels il légua 200 écus d'or, tous les rituels qu'il avait recueillis et la moitié de ses livres, laissant l'autre moitié au séminaire de la ville de Laon. Ses ouvrages ont été recueillis par M. l'abbé Granet, et imprimés, en 1731, en 10 vol. in-fol. Ses Lettres avaient déjà été imprimées à Cambridge en 1689, in-fol. Les principaux de ses autres ouvrages renfermés dans cette édition sont 1° le fameux traité *De variâ Aristotelis fortunâ*, estimé; 2° l'Histoire du collége de Navarre: il y a des recherches curieuses et intéressantes; des Recherches sur divers points d'histoire ou de discipline ecclésiastique; 3° Saint Denis l'aréopagiste; 4° Lazare, Marthe et Marie; 5° Saint Bruno; 6° les Carmes; 7° Le Scapulaire; 8° Les anciennes églises de Paris; 9° Des Reliques; 10° Victorin; 11° Les Écoles de Charlemagne; 12° Le Concile qui a condamné les donatistes; 13° Le sixième Canon du concile de Nicée; 14° Saint Germain-des-Prés; 15° Les Prémontrés; 16° Saint Médard de Soissons; 17° L'auteur de l'Imitation; 18° Le fréquent usage de la Pénitence et de la Communion; 19° Du soin de l'Église pour les pauvres; 20° Des Jeûnes; 21° de l'Extrême-Onction; 22° De la Simonie; 23° De la Satisfaction; 24° La Prédestination, etc. On remarque dans tous les ouvrages de M. de Launoy beaucoup de lecture et d'érudition ecclésiastique: il y défend avec force les libertés de l'église gallicane, et y fait paraître beaucoup de sagacité et de critique. Son style n'est ni orné ni poli, et ses raisonnemens ne sont pas toujours justes; mais on est bien dédommagé de ces défauts par la variété des matières et la profondeur de son érudition.

LAUNOY (Mathieu de), né à la Ferté-Allais, au diocèse de Sens, reçut l'ordre de prêtrise et se laissa ensuite séduire, en 1560, par les calvinistes, qui le firent ministre à Sedan, où il se maria, et où il fut pendu en effigie pour crime d'adultère. Cette flétrissure le fit rentrer dans l'église catholique. Il obtint un canonicat de Soissons, puis la cure de Saint-Méry à Paris, et devint un des plus fameux ligueurs de son temps. Il présida aux assemblées des

Seize, qui firent mourir le célèbre Barnabé Brisson en 1591, et pour échapper à la vengeance que le duc de Mayenne voulait tirer de ce meurtre, il se sauva en Flandre, où il finit le reste de ses jours. Il vivait encore en 1608. Depuis sa réunion à l'Église, il publia les motifs de son changement, une réponse aux calomnies qu'il prétendait que les ministres avaient semées contre lui, et quelques écrits de controverse. Il y en a qui prétendent qu'il n'a pas été pendu en effigie et qu'il n'a pas été curé de Saint-Méry.

LAURATI (Piétro), peintre italien, natif de Sienne, florissait au 14e siècle, et réussissait principalement dans les draperies et la perspective.

LAURE DE NOVES (la belle), célèbre et vertueuse dame de Provence, naquit le 4 juin 1310, à Avignon. Daudiffret de Noves son mari se nommait Hugues de Sade, sieur de Saumane. Elle fut en grande réputation à cause de sa beauté, de son esprit et de sa vertu. Elle était du nombre de ces dames qui composaient la Cour d'amour, ainsi nommée parce qu'on y décidait avec esprit les questions galantes qu'on y proposait. Elle mourut le 4 juin 1348, à 38 ans. Pétrarque, qui vivait dans la solitude de Vaucluse, étant allé à l'office à l'Isle, petite ville voisine, y vit la belle Laure, et dès ce moment il l'aima. Il a célébré sa passion dans ses vers, et cette passion subsista encore dix ans après la mort de la belle Laure. Le roi François Ier composa pour elle l'épitaphe suivante, pour être mise sur son tombeau, qui est dans l'église des Cordeliers à Avignon.

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.
O gentille âme, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant!

LAUREA. *Voy.* Lauria.

LAURENS (Pierre-Joseph), habile mécanicien, né en Flandre en 1715, montra dès l'âge de huit ans ce qu'il ferait un jour, par la construction d'une machine hydraulique. Le desséchement des marais qu'il fit exécuter en Flandre et en Hainaut à l'âge de 21 ans lui procura la direction des canaux des mêmes provinces. La machine qu'il fit pour lever la grille qui ferme l'Escaut à Valenciennes, avec laquelle un homme peut la lever en quelques minutes, au lieu qu'avant il fallait 50 hommes et 24 heures pour en venir à bout; le chariot qu'il fit construire pour amener la statue de Louis XV à Valenciennes, que deux hommes conduisirent, au lieu qu'il aurait fallu 100 chevaux pour un chariot ordinaire; le desséchement des mines; le bras qu'il fit à un soldat, à l'aide duquel il put écrire en présence du roi, et lui présenter un placet, quoiqu'il ne fût resté que quatre à cinq pouces du bras gauche, et rien du droit; le projet de la jonction de la Somme à l'Escaut, répandirent sa réputation au loin. En vain plusieurs souverains voulurent l'attirer chez eux; il se fixa dans sa patrie, où il reçut les honneurs de chevalier de l'ordre du roi, et où il est mort en 1773, avant l'exécution du canal de Flandre. M. Voltaire et M. l'abbé Delille ont célébré ses talens.

LAURENS (André du), natif d'Arles, fut disciple de Louis Duret, et devint professeur de médecine à Montpellier, et premier médecin du roi Henri IV. Il mourut le 16 août 1609. On a de lui un excellent Traité d'anatomie, en latin, in-fol.: il est traduit en français; et plusieurs autres ouvrages estimés.

LAURENS (Honoré du), frère du précédent, et avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans cette charge et dans le parti de la ligue. Etant devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut à Paris le 24 janvier 1612. On a de lui un Traité estimé, qui est le panégyrique de l'Hénoticon, ou Edit du roi Henri III, pour réunir les protestans à l'église catholique, 1588, in-8o; il est encore auteur de la Conférence de Surène, entre les députés des états généraux et ceux du roi de Navarre, 1593, in-8o: cette Relation ou Conférence est peu fidèle.

LAURENT (André), graveur anglais, vint se perfectionner sous M. Le Bas, à Paris, où il est mort vers 1750, épuisé de travail. On distingue la Pythonisse, d'après Salvator Rosa; la Conversation de Teniers.

LAURENT (Saint), l'un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, fut élevé à la dignité de premier diacre de Rome, par le saint pape Sixte II, et eut soin des richesses de l'église. L'empereur Valérien publia alors un édit sévère contre les chrétiens, et saint Sixte fut arrêté. Comme on le menait au supplice, saint Laurent le suivait fondant en larmes, en lui disant: « Où allez-vous, mon père, sans votre fils et votre ministre? » Saint Sixte lui répondit: « Mon fils, un plus grand combat vous est réservé, vous me suivrez dans trois jours. » Saint Laurent, consolé par ces paroles, se prépara au martyre, et distribua aux pauvres tout l'argent de l'église, sans épargner même les vases sacrés, qu'il vendit pour les assister. Ces grandes largesses le firent arrêter aussitôt, et Cornélius Sécularis, préfet de Rome, aussi avide de l'or que du sang des chrétiens, lui demanda où étaient les trésors de l'église, en disant que le prince en avait besoin pour l'entretien de ses troupes. Saint Laurent obtint un délai de trois jours. Pendant ce temps-là il rassembla tous les pauvres que l'église nourrissait; il les présenta ensuite à Cornélius, en lui disant: « Voilà les trésors de l'église. » Le préfet irrité le fit déchirer à coups de fouet, et le fit étendre sur un gril ardent. Saint Laurent, après y avoir été un temps assez considérable, dit tranquillement au préfet: « J'ai été assez long-temps sur ce côté, faites-moi retourner pour rôtir sur l'autre. » Quelques momens après, il ajouta: « Mon corps est assez cuit, rassasiez-vous-en si vous voulez. » Il pria ensuite pour la ville de Rome, et rendit l'esprit le 10 août 258.

LAURENT (Saint), moine et prêtre de Rome, fut envoyé par saint Grégoire-le-Grand, avec saint Augustin, pour convertir les Anglais. Il en baptisa un grand nombre, et succéda à saint Augustin dans l'archevêché de Cantorbéry. Il mourut en 619. Il ne faut pas le confondre avec saint Laurent, issu du sang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin, et qui mourut dans la ville d'Eu en Normandie le 14 novembre 1181.

LAURENT, évêque de Novarre dans le 6e siècle, fut célèbre par ses vertus et par son zèle. On trouve quelques-unes de ses Homélies dans la Bibliothèque des Pères.

LAURENT JUSTINIEN (Saint). *Voy.* Justiniani.

LAURENT (Jacques), fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, porta long-temps l'habit ecclésiastique, et fut secrétaire du duc de Richelieu. Il a traduit l'Histoire ottomane de Sagredo, 6 vol. in-12, et fut brûlé dans l'incendie de sa maison en 1726.

LAURENTINIEN (Laurent), professeur de médecine à Florence et à Pise dans le 15e siècle, acheta une maison dont il paya le tiers, avec promesse de payer les deux autres tiers dans six mois, sinon que la maison retournerait au propriétaire qui garderait l'argent donné. Il ne put remplir la condition, et de désespoir il se jeta dans un puits. Il a traduit en latin le Traité de Galien sur les fièvres, et commenté les Pronostics d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12.

LAURENTIO (Nicolas Gabrini, dit), vulgairement appelé *Cola-di-Rienzo*, fut dans le 14e siècle un exemple des vicissitudes de la vie humaine. De fils d'un cabaretier et d'une lavandière, il parvint par son éloquence à se faire un nom dans Rome. Il chassa les grands qui opprimaient le peuple, les malfaiteurs, les adultères, les voleurs, fit des lois, fut déclaré tribun auguste, libérateur du peuple en 1346, et se vit ainsi le chef d'une nouvelle république romaine. L'empereur, la reine de Naples lui envoyèrent des ambassadeurs. Il soutint avec succès la guerre contre les nobles, et dissipa entièrement leur faction; mais après avoir abattu la tyrannie des grands, il devint lui-même un tyran. On le traita alors comme il avait traité les autres, et il fut contraint de s'enfuir. En 1348 le roi des Romains, Charles de Luxembourg, le fit prendre à Prague où il s'était retiré, et l'envoya à Clément VI, qui fit instruire son procès: la mort du pape ralentit les poursuites. Innocent VI, son successeur, le renvoya à Rome avec le titre de sénateur. Il y releva son parti contre les Colonnes; mais sa sévérité et ses actions le rendirent si odieux, que le peuple se souleva contre lui et mit le

feu à son palais. Enfin il fut tué comme il se sauvait de Rome, déguisé en habit de pauvre, le 8 octobre 1354. Le père du Cerceau a donné sa Vie, Paris, 1733, in-12.

LAURÈS (Antoine de), né à Gignac, diocèse de Montpellier, en 1707, d'une famille distinguée dans la robe, s'est uniquement occupé de la poésie. Il a remporté des prix à Toulouse et à Paris; a fait des pièces de vers sur différens événemens, les opéras de *Zémide*, de *la Fête de Cythère*, les comédies de *Thémire*, et la *Statue*; mais son ouvrage le plus considérable est sa *Pharsale*, in-12, qui cependant n'a pas eu de succès. Il est mort à Paris le 12 janvier 1779.

LAURI (Philippe), peintre italien, né à Rome en 1623, était fils de Balthazar Lauri, bon peintre, qui le mit dans l'école d'Angelo Caroselli son beau-frère. Philippe Lauri y fit paraitre de grands talens pour la peinture, la perspective, les tableaux d'histoire et la poésie. Il excella principalement à peindre en petit des sujets de métamorphoses, des bacchanales et des morceaux d'histoire; mais on blâme son coloris. Il mourut à Rome en 1694.

LAURIA (François-Laurent de), habile théologien cordelier, et célèbre cardinal, se nommait *Brancati*, quoiqu'il soit plus connu sous le nom de *Lauria*, ville du royaume de Naples, où il prit naissance. Il s'acquit une grande réputation en Italie par ses ouvrages, et devint professeur de théologie, consulteur du Saint-Office, et enfin cardinal par son seul mérite, sous le pape Innocent XI. Il mourut à Rome le 20 novembre 1693, à 82 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est un Traité latin in-4° de la prédestination, de la réprobation et des grâces actuelles, Rome, 1688, réimprimé en 1705. Il est estimé. Il y a beaucoup d'érudition et de netteté.

LAURIÈRE (Eusèbe-Jacob de), célèbre jurisconsulte et savant avocat au parlement de Paris, naquit en cette ville le 31 juillet 1659, de Jacob de Laurière, chirurgien. Il suivit peu le barreau, et se renferma presque toute sa vie dans son cabinet. Il approfondit avec un travail presque infatigable toutes les parties de la jurisprudence française, tant ancienne que moderne, lia amitié avec les savans, et se fit estimer de tous les habiles magistrats. Il mourut à Paris le 9 janvier 1728, à 69 ans, ayant été marié deux fois. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés, dont il composa quelques-uns avec Claude Berroyer, autre célèbre avocat de Paris. Les principaux sont, 1° de l'origine du Droit d'amortissement, 1692, in-12; 2° Texte des coutumes de la prevôté et vicomté de Paris, avec des notes, in-12; 3° Bibliothèque des coutumes, in-4°; 4° Instituts coutumiers de M. Loisel, avec des notes, Paris, 1710, 2 vol. in-12: cette édition et les notes de M. de Laurière sont très-estimées; 5° Traité des institutions et des substitutions contractuelles, 2 vol. in-12; 6° le premier et le second volume du Recueil des ordonnances de nos rois. M. Secousse, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et M. de Villevaut, ont continué ce Recueil, qui est très-estimé et très-intéressant, et qui a actuellement 11 vol. in-fol.; 7° le Glossaire du droit français, 1704, in-4°; une édition des ordonnances, compilées par Néron et Girard, 1720, 2 vol. in-fol.; 8° Table chronologique des Ordonnances, in-4°, avec deux de ses confrères, etc. *Voy.* Secousse.

LAURO (Jean-Baptiste), né à Pérouse en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Sainte-Marie, secrétaire du Consistoire, etc. Il mourut en 1629, à 48 ans. On a de lui *Epistolæ*, 1624, in-8°; *Poemata*, 1623, in-12.

LAUTREC. *Voy.* Foix.

LAUWERS (Nicolas et Conrad), frères, ont été d'habiles graveurs au commencement du 17e siècle. On a du premier le Concert de sainte Cécile; une Assemblée de joueurs, d'après Seghers, dont le pendant est le Reniement de saint Pierre, gravé d'après le même maitre, par Bolswert. On a du second Elie et l'Ange, Philemon et Baucis, le Baptême des nègres.

LAUZUN (Antoine Nompar de Caumont, duc de), né en 1634, sut s'attirer les bonnes grâces de Louis XIV et celles de mademoiselle de Montpensier; cette princesse crut trouver son bonheur en l'épousant, et en obtint l'agrément du roi. La vanité de Lau-

zun lui fut fatale; au lieu de se marier aussitôt, il voulut faire les préparatifs de son mariage, et dans cet intervalle le roi révoqua la permission qu'il avait donnée pour ce mariage. La princesse ne laissa pas que de l'épouser secrètement. Le roi, pour punir cette désobéissance, fit enfermer Lauzun dans la citadelle de Pignerol. Mademoiselle de Montpensier obtint son retour à force de sollicitations, et en instituant le duc du Maine son héritier; mais elle n'eut pas lieu de se louer de la reconnaissance de Lauzun : elle fut obligée de lui défendre sa présence. Étant passé en Angleterre il favorisa l'évasion du roi Jacques, qui obtint pour lui le titre de duc de Lauzun en 1692. Lauzun mourut au couvent des Petits-Augustins à Paris, en 1723, âgé de 91 ans, sans laisser de posterité de la fille du maréchal de Lorges qu'il avait épousée après la mort de mademoiselle de Montpensier.

LAVAL, très-ancienne maison de France, dont l'héritière fut la seconde femme de Mathieu de Montmorency. Le fils puiné de Mathieu prit le nom de Laval, sous le titre de Gui VI, et mourut en 1267. Ses descendans l'ont porté jusqu'à Gui XII, mort sans enfans en 1413. Anne, sa sœur, héritière de Laval, épousa Jean de Montfort, qui céda le nom, cri et armes de sa maison, à Charles son frère puiné, et prit ceux de Laval, sous le nom de Gui XIII. Il alla à Rome, à Jérusalem, et mourut dans l'île de Rhodes le 3 juillet 1415. Sa veuve ne mourut que le 25 janvier 1465. Charles, qui était l'ainé, forma une branche qui porta le nom de Laval, jusqu'à Catherine, qui épousa Claude de Rieux, comte de Harcour. Ce titre passa ensuite, par femmes, dans les maisons de Coligny et de la Trimouille, qui a cessé de le porter. Mais une branche de Montmorency-Laval, descendante de Gui VII, en a fait revivre le titre, et le chef de cette branche, qui portait le nom de Lézay, porte aujourd'hui le titre de duc de Laval. Urbain et Gilles, mentionnés dans ce Dictionnaire, étaient de la même famille, mais de branches collatérales, qui avaient pris des noms de terres.

LAVAL (Urbain de), marquis de Sablé et de Boisdauphin, maréchal de France et gouverneur d'Anjou, se signala en divers siéges et combats. Il suivit le parti de la ligue, et fut blessé et fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590; il fit ensuite son accommodement avec Henri IV, et lui remit diverses places. Ce prince lui donna le bâton de maréchal de France, et le fit chevalier de ses ordres et gouverneur d'Anjou. Le maréchal de Laval se retira dans la suite de la cour, et mourut le 27 mars 1629. Il était de la même famille que les suivans; sa postérité masculine finit en Charles, tué au siége de Wœrden en 1672.

LAVAL (Gilles de), seigneur de Retz, etc., maréchal de France et chambellan du roi, rendit d'abord de grands services à Charles VII, et contribua beaucoup à chasser les Anglais; mais dans la suite il flétrit ses belles actions par ses impiétés, qui avaient pour principe ses débauches; car il était accusé de corrompre des enfans, qu'il tuait ensuite pour faire des charmes de leur sang. Il fut condamné à être brûlé vif, par les juges du duc de Bretagne. Ce duc, qui était mécontent de lui, assista à sa mort, dans la prairie de Nantes, le 23 décembre 1440, et fut bien aise, dit Mézeray, d'avoir sujet de venger son offense, en vengeant celle de Dieu. Il le fit cependant étrangler avant : on trouve son procès manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Il ne laissa qu'une fille.

LAVAL (André de), seigneur de Loheac et de Retz, amiral et maréchal de France, était second fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergolay, et d'Anne de Laval, dont il prit le nom et les armes. Il rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du règne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de temps après, et lui donna le collier de l'ordre de Saint-Michel en 1469. André de Laval mourut en 1486, à 75 ans, sans laisser de postérité de Marie de Laval, fille du précédent.

LAVAL (François de), premier évêque de Quebec, était fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigni. Il fut d'abord archidiacre d'Evreux, et ensuite premier évêque de Quebec en 1673. Il

y fonda un séminaire, s'y fit estimer de tout le monde par sa vertu et par son éminente piété, et y mourut le 6 mai 1708, à 86 ans. Il s'était démis de son évêché en 1688.

LAVAL (ANTOINE DE), maître des eaux et forêts du Bourbonnais, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-lès-Moulins, est mort vers 1630, à 80 ans. L'ouvrage le plus considérable que nous ayons de lui est *Desseins de professions nobles et publiques*, contenant entre autres l'Histoire de la maison de Bourbon, Paris, 1605, in-4°.

LAVARDE (JACQUES-PHILIPPE DE), chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, né à Paris le 14 août 1693, est mort dans cette ville le 24 novembre 1760. On a de lui une réponse à la lettre de M. Dinouart, sur les Hymnes de Santeul, 1748, in-8°; Lettres sur la vie de Gassendi.

LAVARDIN. *Voy.* BEAUMANOIR, MASCARON.

LAVATER (LOUIS), fameux théologien protestant, naquit à Kibourg, dans le canton de Zurich, le 11 mars 1527, de Rodolphe Lavater, l'un des plus illustres et des plus vaillans hommes qu'aient eus les Suisses. Il devint chanoine et pasteur de Zurich, où il mourut le 15 juillet 1586. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: son Histoire sacramentaire, et son Traité des Spectres, Leyde, 1687, in-12, sont les plus estimés par les protestans.

LAVATER (JEAN-RODOLPHE), petit-fils de Louis, et chanoine de Zurich, mort en cette ville le 2 avril 1625, à 46 ans, donna, en 1608, un traité *De variis ostentis et prodigiis, anno 1608, visis.*

LAVAUR (GUILLAUME DE), habile avocat au parlement de Paris, naquit à Saint-Cère dans le Querci le 11 juin 1653, d'une famille noble. Il fut le conseil, l'arbitre, et comme l'oracle de son pays. Il mourut le 8 avril 1730, à 76 ans. On a de lui 1° l'Histoire secrète de Néron, ou le Festin de Trimalcion, traduite de Petrone, in-12; 2° Conférence de la Fable avec l'Histoire-Sainte, 2 vol. in 12: ce dernier est un système sur la fable, tiré de la démonstration évangélique de M. Huet.

L'AVERDY (CLÉMENT-FRANÇOIS DE), célèbre avocat au parlement de Paris, et professeur royal en droit canon, descendait d'une famille noble de Milan; il était né à Paris le 21 novembre 1695, et y est mort le 29 mars 1754. Parmi le grand nombre de Mémoires de sa composition, nous ne citerons que celui fait en faveur de la maison de Ligneville, pour prouver son droit de succession aux duchés de Lorraine et de Bar, 1739 et 1740, in-4°, comme appartenant au droit public.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, était promise à Turnus, roi des Rutules; mais elle épousa Enée, selon la fable, et en eut un fils posthume nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois où elle s'était retirée, par la crainte qu'elle avait d'Ascanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE (LOUIS-ANNE), né à Nolay dans le diocèse d'Autun en 1725, fut médecin et mourut le 3 mars 1759. Il a donné 1° des Observations sur une hydrophobie spontanée suivie de la rage, in-12; 2° il a traduit de l'anglais, *Observations sur les crises par le pouls*, de Nihell, in-12; 3° *Dissertation sur la transpiration*, in-12; 4° *Sur la chaleur*, in-12; 5° *Découvertes philosophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4°; 6° *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1749, in-8°; 7° *Observations microscopiques de Needham*, 1750, in-8°.

LAW (JEAN), Écossais, n'eut d'autre métier que d'être grand joueur; ce qui le conduisit à une grande combinaison de calculs. Obligé de fuir d'Angleterre pour meurtre, il vint proposer au duc de Savoie l'établissement d'une compagnie qui paierait en billets les dettes de l'état, et se rembourserait sur les profits, à l'imitation de la banque d'Angleterre et de sa compagnie des Indes. Victor Amédée lui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il réussit mieux auprès du duc d'Orléans, régent de France. Law établit une banque en son nom en 1716, qui devait jouir du fruit du commerce du Mississipi, dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de la compagnie du Mississipi

et de la banque réunie. La banque fut déclarée banque du roi en 1718; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes générales du royaume, et acquit l'ancien privilége de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie sur de si vastes fondemens, ses actions augmentèrent vingt fois au-delà de leur première valeur; elles valaient en 1719 quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Lorsque les actions étaient au plus haut, le gouvernement et les particuliers les plus intelligens remboursèrent leurs dettes en papier, et ce fut l'époque de la subversion des fortunes les mieux établies. Ces mêmes effets tombèrent dans le discrédit; le gouvernement les retira bien au-dessous de leur valeur, et ne donna même que des rentes viagères aux propriétaires. Cependant Law acquit les plus belles terres, et devint contrôleur-général en 1720; mais la même année, chargé de l'exécration publique, il fut obligé de quitter le pays qu'il avait voulu enrichir, et qu'il avait bouleversé. Il vécut en Angleterre des libéralités du marquis de Lassay, et alla mourir à Venise, dans un état voisin de l'indigence, en 1729. *Voy.* l'Histoire du système des finances, par du Hautchamps, la Haie, 1734, 6 vol. in 12.

LAWES (Henri), fils d'un musicien de l'église de Salisbury, le devint lui-même. Charles Ier le mit au nombre de ses musiciens. Pendant la guerre civile ses talens furent peu employés; mais sous Charles II il devint musicien de la chapelle pour peu de temps; car il mourut le 21 octobre 1662. Il a mis en musique des chansons, des psaumes, le *Comus* de Milton, etc.

LAZARE, pauvre véritable ou symbolique, dont il est parlé dans l'Évangile, était couvert d'ulcères et couché à la porte d'un riche, où il ne désirait que les miettes qui tombaient de sa table, sans que personne les lui donnât. A sa mort, son âme fut portée dans le sein d'Abraham, mais le riche fut condamné aux tourmens de l'enfer.

LAZARE (Saint), frère de Marie et de Marthe, demeurait à Béthanie, près de Jérusalem. Il fut ressuscité quatre jours après sa mort par Jésus-Christ; ce miracle fut si éclatant que les princes des prêtres et les pharisiens, jaloux de la gloire de Jésus-Christ, résolurent de tuer Lazare, comme si Notre-Seigneur, qui l'avait ressuscité, n'eût pas eu le pouvoir de le rappeler à la vie une seconde fois. On croit que Lazare devint évêque de Chypre, et qu'il mourut en cette île. Ce n'est que dans les derniers temps que l'on a imaginé son voyage en Provence, et que l'on a dit qu'il était mort à Marseille.

LAZARE (Saint), célèbre religieux Grec, et excellent peintre du 9e siècle, fut cruellement tourmenté par Théophile, empereur de Constantinople, parce qu'il peignait des images de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge et des saints, dont ce prince avait défendu l'usage et le culte. Il mourut vers 867.

LAZARELLI (Jean-François), fameux poète italien, natif de Gubio, fut auditeur de Rote à Macerata, ensuite prêtre et prévôt de la Mirandole. Il mourut en 1694, à plus de 80 ans. On a de lui un poëme singulier, intitulé *la Cicceide legitima*; la seconde édition, qui est augmentée, est faite à Pasis, sans date, in-12, et réimprimee une 3e fois: c'est un recueil de sonnets et de vers satiriques contre un nommé Arrighini, son collègue à la Rote de Macerata; il déchire cet homme sous le nom de Ciccio, depuis sa conception jusqu'après sa mort: ce poëme satirique est vif et plein de saillies ingénieuses et de railleries fines et piquantes, mais trop licencieux.

LAZERME (Jacques), professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort en 1756, à plus de 80 ans, est auteur d'un traité *de Morbis internis capitis*, 1748, in-12; *Curationes morborum*, 1751, 2 vol. in-12, dont il y a deux traductions françaises différentes, 2 vol. in-12; *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8°; *De febre tertiand intermittente*, 1731, in-8°.

LAZIUS (Wolfgang), médecin et historien de l'empereur Ferdinand Ier, enseigna les belles-lettres et la médecine à Vienne en Autriche sa patrie, et mourut en 1565, à 50 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui font voir que Lazius était fort laborieux, mais assez mauvais critique: les principaux sont 1° *Commentariorum reipublicæ romanæ in exteris provinciis bello acquisitis constitutæ li-*

bri XII, 1598, in-fol.; 2° *De gentium migrationibus*, 1572, in-fol., où il examine surtout les migrations des peuples du nord, qui ont affaibli et divisé ensuite l'empire romain; 3° *Geographia Pannoniæ*, dans Ortelius; 4° *De rebus viennensibus*, 1546, in-fol.: traité curieux, mais peu critique; 5° *In genealogiam austriacam commentarii*, 1564, in-fol., etc. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis et imprimés à Francfort en 1698, en 2 vol. in-fol.

LEAKE (Jean), brave amiral d'Angleterre, né en 1656, à Rotherhite en Surrey, se distingua dans la guerre de la succession, par la défaite de M. de Pointis, qui assiégeait par mer Gibraltar en 1705, et par le secours qu'il y porta. Il secourut Barcelone en 1706, et s'empara de Carthagène, d'Alicante et de Majorque. A son retour le prince Georges lui présenta un diamant de 400 livres sterling. Il eut, en 1707, le commandement en chef de la flotte anglaise, conduisit un grand convoi à Barcelone affamée en 1708, et s'empara de la Sardaigne. A la fin de la campagne, il fut nommé amiral de la Grande-Bretagne; mais, au changement des ministres, il résigna sa place, et mourut simple particulier à Greenvick, le 1er août 1720.

LÉANDRE ALBERTI. *Voy.* Alberti.

LÉANDRE. *Voy.* Héro.

LÉANDRE (Saint), évêque de Séville au 6e siècle, et l'un des plus célèbres évêques d'Occident par sa science et par sa piété, était de Carthagène, et fut ami intime de saint Grégoire-le-Grand, qui lui dédia ses Morales sur Job. Il convertit les ariens de son diocèse, assista au concile de Tolède en 589, et mourut en 601. Il avait composé plusieurs ouvrages dont il ne reste qu'une Lettre adressée à sa sœur sainte Florentine, qui s'était retirée dans un monastère: c'est une belle instruction pour les vierges consacrées à Dieu, touchant le mépris du monde; et un Discours sur la conversion des Goths ariens qui se trouve à la fin des actes du 3e concile de Tolède, et dans la Bibiothèque des Pères. Quelques-uns lui attribuent encore le Rite mozarabique. *Voy.* Ximénès.

LÉANDRE (le père), capucin de Dijon, mort en cette ville en 1666, est auteur d'un ouvrage sur l'Evangile, 1661 et 1662, 2 vol. in-fol., et d'un Commentaire latin sur saint Paul, 2 vol. in-fol.

LEBEL (Jean-Louis), avocat en parlement, mort le 22 janvier 1784, est auteur de l'*Anatomie de la langue latine*, 1764, in-12; *Art poétique d'Horace*, 1769, in-12, dans lequel ont été ajoutés tous les vers d'Horace relatifs à cet art; une traduction de Florus, 1776, in-12; l'*Art d'apprendre le latin sans maître*, 1780, in-12.

LEBLANC (Marcel), né à Dijon en 1653, fut un des quatorze mathématiciens que Louis XIV envoya au roi de Siam. Il mourut en passant à la Chine en 1693, d'un coup qu'il reçut à la tête pendant une tempête. Il a donné l'histoire de la révolution de Siam de 1588, Lyon, 1992, 2 vol. in-12.

LEBRIXA. *Voy.* Antoine Nebrissensis.

LE BRUN. *Voy.* Brun.

LECLAIR (Jean-Marie), né à Lyon en 1697, d'un père musicien, obtint une place de symphoniste de Louis XIV, qui l'honora de ses bontés. Après un voyage en Hollande, il se fixa à Paris, où il fut assassiné par des voleurs en 1764. C'est lui qui a donné au violon ces exécutions brillantes qui distinguent nos orchestres. Il a donné quatre livres de sonates, 2 de trios, 2 de duos, 2 de concerts, 2 divertissemens, sous le titre de *Récréations*; l'Opéra de *Scylla et Glaucus*.

LECLERC, comte de Buffon (Georges-Louis), savant naturaliste, qui, à l'exactitude des recherches, savait joindre l'élégance du style et l'intérêt de la narration, fut admis à l'académie des sciences de Paris en 1733, et à l'académie française en 1753; celles de Londres, d'Edimbourg, de Berlin, de Pétersbourg, des arcades de Padoue, s'empressèrent de se donner un si illustre confrère; mais la place qui le flattait le plus, parce qu'elle était plus analogue à ses études favorites, fut celle d'intendant du Jardin royal des plantes à Paris. Il y augmenta beaucoup le nombre de plantes étrangères, qu'il faisait distribuer aux pauvres qui en avaient besoin. Sous son administration, l'étude de la

botanique, de la chimie, de l'anatomie, de l'histoire naturelle y a reçu de nouveaux accroissemens, par les savans professeurs en chacune de ces sciences, qui ont été choisis pour remplir des chaires fondées dans cette maison. Enfin la ville de Paris lui a l'obligation d'avoir augmenté de 25 arpens ce jardin, qui n'en avait que 21 quand il y est entré, et d'en avoir fait le jardin le plus intéressant de cette grande ville, par les plantes qu'il contient, par sa disposition, par sa vue sur la rivière, par les grilles qui l'environnent, et qui ne présentent plus le désagréable aspect d'un mur, au-delà duquel on ne voyait rien. Au milieu des richesses en histoire naturelle qui composent le cabinet du roi, M. de Buffon a conçu et exécuté en partie une histoire naturelle complète, fondée sur la description de ce cabinet. En 1749, il fit paraître le premier volume, qui traite de la théorie de la terre; continua par l'homme et les quadrupèdes, qui le conduisirent jusqu'à 15 vol. in-4°, ou 31 vol. in-12, parce que M. Daubenton, garde du cabinet, y joignit le détail anatomique des animaux, objet intéressant pour les vrais savans en histoire naturelle, mais inutile à bien des lecteurs: aussi ces 15 vol. in-4°, ou 31 vol. in-12, ont-ils été réimprimés en 13 vol. in-12, sans la partie anatomique, et depuis en 6 vol. in-4°, sous le titre d'*OEuvres de M. de Buffon*. Ces 6 vol. in-4° sont précédés de six autres, qui contiennent la Théorie de la terre, l'Introduction à l'histoire des minéraux, l'homme et les époques de la nature. Ce qu'il y a d'augmenté dans ces 12 vol. a été imprimé sous le titre de *Supplément*, en 6 vol. in-4° et 12 vol. in-12, pour joindre à la première édition des quadrupèdes, en 15 vol in-4°, et aux éditions in-12, en 31 vol. ou en 13. M. de Buffon a donné ensuite une Histoire des minéraux, 5 vol. in-4° ou 9 vol. in-12; le dernier, qui traite de l'aimant, est très-curieux; les figures ou les tables se relient séparément, en forme d'atlas, in-4°. Plus M. de Buffon avançait dans sa carrière, plus il s'apercevait que le cours de la vie humaine ne lui permettrait pas de la finir. Il engagea M. Guénaud de Monbéliard, dont il connaissait la capacité, de se charger des oiseaux, qu'il a conduit à 9 vol. in-4° ou 18 vol. in-12. Si cette partie n'a pas l'intérêt que M. de Buffon a su jeter dans ce qu'il a travaillé lui-même, elle l'emporte de beaucoup par le luxe des éditions. Indépendamment de celles qui sont ordinaires, il y en a de grand in-4° et d'in-fol., avec les oiseaux supérieurement enluminés On a aussi enluminé les quadrupèdes; mais on n'a pas changé le format de l'impression. En dernier lieu, M. de Buffon s'était associé M. de la Cépède, savant physicien, garde et démonstrateur des cabinets d'histoire naturelle, pour continuer les animaux terrestres. Il en a vu paraitre en 1788 le premier vol. des quadrupèdes ovipares. M. de Buffon, en débutant par la théorie de l'histoire naturelle, a éprouvé ce qu'éprouvent les savans, qui, de la science observatrice, la seule certaine et la seule nécessaire, veulent s'élever à la science systématique, incertaine et de pure curiosité; il a été soupçonné d'irréligion. Peut-être que, pour former un système qui détruisît les précédens, et qui sera de même détruit par celui qui le suivra, a-t-il donné à la créature une partie de ce qui n'appartient qu'au créateur? mais la nature, qu'il connaissait si bien, lui annonçait un auteur, et cette connaissance lui faisait chercher les consolations contre les misères humaines qu'offre la religion que cet auteur de la nature a établie. Il est mort à Paris le 16 avril 1788, à 81 ans. Son corps a été transporté à Monbar, où il était né. Le début de M. de Buffon dans le monde littéraire a été la traduction de la Statique des végétaux de Hales, 1735, in-4°; celle du Traité des fluxions de Newton, 1740, in-4°. Il a laissé un fils unique.

LECTIUS (Jacques), fut quatre fois syndic de Genève. Il mourut en 1611, à 53 ans. Il a fait des Poésies, 1609, in-8°; des Discours, 1615, in-8°; il a donné une édition de *Poetæ græci veteres heroici*, Genevæ, 1606, in-fol. Les tragiques ont paru en 1614, in-fol.

LÉDA, fille de Thestius et femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter, qui la trompa en se changeant en cygne, lorqu'elle se baignait dans le

fleuve Eurotas. Elle en conçut un œuf, dont elle accoucha dans la ville d'Amycle. Cet œuf renfermait Pollux et Hélène. Léda accoucha en même temps d'un autre œuf qu'elle avait conçu de Tyndare, et qui renfermait Castor et Clytemnestre.

LEDESMA (Barthélemi), savant dominicain espagnol, natif de Nieva près de Salamanque, enseigna longtemps la théologie à Mexique et à Lima, et fut fait évêque d'Oaxaca en 1583. Il remplit tous les devoirs d'un bon pasteur, et mourut en 1604. On a de lui un Traité des sacremens et d'autres ouvrages estimés. Il ne faut pas le confondre avec Martin de Ledesma, autre dominicain, qui enseigna la théologie à Coimbre avec réputation, et mourut le 15 août 1584, laissant un Commentaire sur le 4e livre des Sentences. Pierre de Ledesma, autre dominicain, natif de Salamanque, mourut en 1616. Il enseigna à Ségovie, à Avila et à Salamanque: il est auteur d'un Traité du mariage, d'une Somme des sacremens et de divers autres ouvrages. Il y a encore Diégo de Ledesma, jésuite espagnol, natif de Cuellar, qui s'acquit l'estime du pape Grégoire XIII, et qui mourut à Rome le 28 novembre 1575: on a de lui divers ouvrages.

LEDESMA (Alphonse), célèbre poète espagnol, natif de Ségovie, a tellement réussi dans ses petits vers sur différens sujets importans tirés de l'Écriture sainte, qu'il en a mérité le surnom de poète divin. Il mourut en 1623, à 71 ans. On a recueilli ses poésies sous le titre de *Conceptos espirituales*: elles sont ingénieuses, nobles, élégantes, et accompagnées de cette force, de cette gravité et de cette majesté qui conviennent aux sujets de la religion qu'il a choisis.

LEDRAN (Henri-François), chirurgien fameux, surtout pour la lithotomie, est mort à Paris le 17 octobre 1770, à 85 ans.

LE DROU (Pierre-Lambert), natif de Hui, entra jeune dans l'ordre des religieux augustins, devint docteur de Louvain, et professa la théologie dans l'université de cette ville avec beaucoup de réputation. Il y enseigna la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, à laquelle il était très-attaché. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome et lui donna la préfecture du collége de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent XII le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre, et le fit prélat assistant du trône pontifical, son sacriste, prévôt de l'église collégiale de Mayence, archidiacre de Hesse, etc. On dit même qu'il voulait l'élever au cardinalat, mais que le père Le Drou refusa par modestie cette éminente dignité. Clément XI le choisit pour un des consulteurs dans l'affaire des Réflexions morales du père Quesnel, dont Louis XIV sollicitait la condamnation. Ayant été d'avis qu'il ne fallait pas les condamner, il essuya quelque chagrin à cette occasion, et se retira à Liége, avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui quatre Dissertations sur la contrition et l'attrition, qu'il fit imprimer à Rome en 1707, et qui furent réimprimées à Munich en 1708. Il y prouve contre le père Francolin, jésuite, que l'attrition, sans l'amour de Dieu, ne suffit pas pour recevoir le sacrement de pénitence et y être justifié.

LÉE (Nathanael), célèbre poète anglais, fut élevé dans l'école de Westminster, puis au collége de la Trinité à Cambridge. On a de lui onze pièces qui ont été représentées avec un grand applaudissement sur le théâtre anglais. Il mourut insensé. M. Adisson fait de lui un grand éloge.

LEGARÉ (Gilles), orfèvre du roi, et peintre, dans le 17e siècle, était de Chaumont en Bassigny. Il a été un des plus habiles ouvriers en marqueterie et en orfévrerie. Peu de peintres ont mieux réussi que lui à peindre sur l'émail.

LÉGER (Saint), évêque d'Autun, fut en faveur auprès de Clotaire III et de Childéric II. Il s'en servit pour faire régner ces princes avec justice et douceur; mais les courtisans l'ayant rendu suspect à Childéric, il se retira à Luxeuil. Ebroin poussa la vengeance jusqu'à lui faire souffrir des tourmens horribles, qui furent terminés par être décapité en 678. Il nous reste de lui des Statuts synodaux dans les conciles du père Labbe; une Lettre de conso-

lation à Sigrade, dans la Bibliothèque des manuscrits du père Labbe.

LÉGER (Antoine), savant théologien de la religion prétendue réformée, né à Ville-Seiche, dans la vallée de Saint-Martin en Piémont, en 1594, alla en qualité de chapelain de l'ambassadeur des états-généraux à Constantinople, où il lia une étroite amitié avec le fameux Cyrille Lucar, dont il obtint une confession de foi des églises grecque et orientale. De retour dans les vallées, il y fut ministre; mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort, il se retira à Genève, où il fut professeur de théologie et où il mourut en 1661. On a de lui une édition du Nouveau Testament, en grec original et en grec vulgaire, en 2 vol. in-4°. Antoine Léger son fils, né à Genève en 1652, fut un célèbre prédicateur, et mourut à Genève en 1680. On a de lui cinq volumes de Sermons, imprimés après sa mort.

LÉGER (Jean), habile théologien de la religion prétendue réformée, né à Ville-Seiche, dans la vallée de Saint-Martin en Piémont, l'an 1615, était neveu d'Antoine Léger père. Il fut ministre de plusieurs églises, puis de celle de Saint-Jean, et il échappa au massacre que le marquis de Pianesse fit faire des Vaudois en 1655. Ayant été député en 1661 auprès de plusieurs puissances protestantes, la cour de Turin fit raser la maison qu'il avait à Saint-Jean, et le fit déclarer criminel de lèse-majesté. Il devint ensuite pasteur de l'église wallone à Leyde, où il était en 1665, et il y fit imprimer son Histoire des églises évangéliques des vallées de Piémont, in-fol. Nous ne savons pas l'année de sa mort.

LEGET (Antoine), né dans le diocèse de Fréjus, supérieur du séminaire d'Aix, sous le cardinal de Grimaldi, est auteur d'une *Retraite de dix jours*, in-12; de la *Conduite des confesseurs dans le tribunal de la pénitence*, in-12; et des *Véritables maximes des saints sur l'amour de Dieu*. Il est mort en 1728, à 71 ans, directeur de la maison de Sainte-Pélagie.

LEGIONENSIS. *Voy.* Léon.

LEGOULX DE GERLAN (Bénigne), ancien grand-bailli du Dijonais, de l'académie de Dijon, mort le 17 mars 1774, à 79 ans, a éclairci l'histoire de son pays, dans un *Essai sur les rois de Bourgogne*.

LEGOUVÉ, célèbre avocat de Paris, qui se fit un nom en 1762, en plaidant pour les Lioncy contre les jésuites, mourut en 1782. Il écrivait aussi bien qu'il parlait. La tranquillité que donne à l'âme une bonne conscience lui conserva un air ouvert et serein jusqu'à la mort.

LEGROS (Pierre), excellent sculpteur, naquit à Paris le 12 avril 1666, de Pierre Legros, sculpteur ordinaire du roi. Il fit paraître dès sa jeunesse tant de talens pour la sculpture, qu'à l'âge de 21 ans il remporta le premier prix à l'académie royale. Cela engagea M. de Louvois à l'envoyer à Rome. Pierre Legros y fit de si grands progrès qu'il devint en peu d'années un des plus excellens sculpteurs de son temps. Il mourut à Rome le 3 mai 1719, à 34 ans. On voit de lui, à Rome et ailleurs, plusieurs statues qui font l'admiration des connaisseurs. *Voy.* Gros.

LEIBNITZ (Guillaume-Godefroi, baron de), excellent mathématicien, grand philosophe, et l'un des plus beaux génies de son siècle, naquit à Leipsick en 1646, d'une famille noble : c'est par la lecture qu'il acquit une science vaste et en quelque sorte universelle. Leibnitz avait du goût et du talent pour la poésie; il était très-habile dans l'histoire et dans tout ce qui concerne les intérêts des princes, ce qui le fit choisir par les princes de Brunswick pour écrire l'histoire de leur maison. Il parcourut à ce sujet toutes les abbayes d'Allemagne, et passa de là en Italie pour y faire des recherches. Son mérite l'éleva à plusieurs charges honorables; il fut conseiller de l'électeur de Mayence, du duc de Brunswick-Lunebourg, de l'électeur Ernest-Auguste, et enfin conseiller aulique de l'empereur. Il joignait à la connaissance des belles-lettres et de l'histoire beaucoup de capacité dans la jurisprudence, dans la philosophie et dans les mathématiques, ce qui le fit mettre à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris. Celle de Berlin lui doit son établissement : elle fut formée en 1700, sur le plan qu'il en avait donné,

et en fut le président perpétuel. Leibnitz publia en 1684, dans les actes de Leipsick, les règles du calcul différentiel, et en cacha les démonstrations. Les savans ayant attribué à Newton l'honneur de cette invention, Leibnitz en conçut un chagrin qui le consuma peu à peu, et qui fut, dit-on, cause de sa mort, arrivée le 14 novembre 1716, à 70 ans, sans avoir été marié. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en tous genres : les principaux sont 1° *De jure suprematûs, ac legationis principum Germaniæ*, sous le nom supposé de César Furstener, en 1667. M. de Leibnitz y prouve qu'on doit accorder aux ministres ou envoyés des princes de l'empire, qui ne sont pas électeurs, les mêmes titres et les mêmes prérogatives qu'à ceux des princes de Modène et des autres princes d'Italie; 2° *Codex juris gentium diplomaticus*, avec un supplément à ce recueil, sous le titre de *Mantissa codicis juris gentium diplomatici*, Hanoverræ, 1693, 2 vol. in-fol., avec de belles et savantes préfaces. Ces deux ouvrages sont une excellente collection des traités d'alliance, des lettres d'investiture et diplômes, non-seulement de l'Allemagne, mais aussi de la France et d'autres pays; 3° trois volumes in-fol., 1707, en latin, des écrivains servant à illustrer l'histoire de Brunswick, sous le titre de *Scriptores Brunsvicensia illustrantes* : c'est un excellent recueil de titres originaux qui regardent l'histoire générale de l'empire : M. de Leinbnitz y a joint de belles préfaces; *Origines Guelficæ*, 1751, 4 vol. in-fol.; *Scriptores annalium Boicæ gentis*, 1710, in-fol.; 4° un grand nombre de Traités et de Démonstrations sur des sujets de physique et de mathématiques, dont plusieurs se trouvent dans les actes de Leipsick; 5° Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, etc., Amsterdam, 1747, 2 vol. in-12 : il prétend que Dieu ayant comparé ensemble les mondes possibles, il a préféré celui qui est, actuellement existant, parce qu'il est, de tous les mondes possibles, celui qui, tout considéré, renferme le plus de bien et le moins de mal; 6° le premier volume des Mémoires de l'académie de Berlin, en latin, sous le titre de *Miscellanea Berolinensia*; 7° *De arte combinatoriâ*, 1690, in-4°; 8° *Notitia opticæ promotæ*, dans les ouvrages posthumes de Spinosa; 9° un recueil de Lettres dont Chrétien Kortholt a donné plusieurs recueils, *voy.* KORTHOLT; 10° plusieurs écrits de métaphysique qui roulent sur l'espace, le temps, le vide, les atomes, le naturel et surnaturel, la liberté, etc., donnés à Amsterdam, 1720, en 2 vol. in-12, par M. Desmaiseaux : c'est surtout dans ce recueil que l'on trouve son système des monades ou substances simples, et d'autres opinions très-singulières; 11° deux petits Traités, dont l'un est intitulé *Theoria motûs abstracti*, et l'autre, *Theoria motûs concreti*, contre les principes de Descartes : il n'avait que 25 ans quand il les composa; il les dédia à l'académie des sciences de Paris; 12° un Traité de théologie sous le titre de *Sacro-sancta Trinitas per nova inventa logica defensa*, contre le fameux socinien Wisovatius, neveu de Socin : il y a dans ce Traité de fort bons raisonnemens; 13° des Lettres à M. Pélisson sur la tolérance des religions, dont M. Leibnitz était grand partisan, Paris, 1692, in-12, avec les réponses de M. Pélisson; 14° *Accessiones historicæ*, 2 vol. in-4°, recueil utile qui contient la chronique d'Albéric, et d'autres pièces importantes; 15° *De origine Francorum disquisitio*. Le père de Tournemine et dom Vaislette pensaient différemment. M. de Leibnitz descendait souvent de la théorie à la pratique; il avait songé à rendre les carrosses et les voitures plus commodes; il avait proposé un moulin à vent pour puiser l'eau des mines les plus profondes; il avait inventé une machine d'arithmétique, différente de celle de M. Pascal, et avait conçu le projet d'une langue universelle philosophique. Il aurait voulu réduire le monde sous une seule langue et l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, et sous un chef unique quant au spirituel. Étant allemand on ne sera pas étonné qu'il déférât ce gouvernement de l'Europe à l'empereur; mais on le sera davantage qu'étant luthérien il ait adjugé la suprématie ecclésiastique au pape, « tant, dit l'illustre historien de sa vie, l'esprit de système qu'il possédait au sou-

verain degré avait prévalu à l'égard de la religion sur l'esprit de parti; mais tous ces beaux projets sont restés sans effet, parce que, dit encore le même historien, les peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs.» 16° On a réuni ses ouvrages de mathématiques à Lausanne en 1767 et 1768, 6 vol. in-4°.

LEICESTRE (le comte de). *Voy.* HENRI III, roi d'Angleterre.

LEICH (JEAN-HENRI), savant littérateur allemand, né à Leipsick en 1720, fut professeur d'éloquence et d'humanités en cette ville, et y mourut en 1750. On a de lui 1° *De origine et incrementis typographiæ Lipsiensis*: il n'avait que 20 ans quand il fit ce livre, qui est fort curieux; 2° *De diptycis veterum et de diptycho eminentis cardinalis Quirini*; 3° *De vitâ et rebus gestis Constantini Porphyrogenetæ*; 4° *Diatribe in Photii bibliothecam*; 5° une nouvelle édition du Trésor de Fabri, etc. Il a aussi travaillé aux *Acta eruditorum* et aux Nouvelles littéraires de Leipsick.

LEIDEN (PHILIPPE DE), célèbre jurisconsulte du 14ᵉ siècle, natif de Leiden, d'une famille noble, enseigna le droit-canon à Orléans et à Paris avec réputation. Il devint ensuite conseiller de Guillaume de Bavière, comte de Hollande, puis grand-vicaire et chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1380. On a de lui quatre petits Traités sur l'art de bien gouverner un état et une famille : ils ont été imprimés à Leyde en 1616, et Amsterdam en 1701, in-4°; le style en est bas et barbare.

LEIDRADE, célèbre archevêque de Lyon, natif de Nuremberg, fut bibliothécaire de Charlemagne, qui l'estima beaucoup et le chargea d'exercer la justice dans toute la Gaule narbonnaise. Il devint archevêque de Lyon avant 799, et mourut saintement dans le monastère de Saint-Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché l'an 816. Nous avons de lui un Traité du baptême, des Lettres dans la Bibliothèque des Pères, et quelques Opuscules dans les Analectes du père Mabillon. M. Baluse en a donné une édition avec Agobard.

LEIGH (EDOUARD), chevalier anglais, natif du comté de Leicester, se rendit très-habile dans les langues savantes, et mourut en 1671. On a de lui, 1° des Réflexions, en anglais, sur les cinq livres poétiques de l'Ancien Testament, savoir, sur Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, et le Cantique des Cantiques, in-fol.; 2° des Notes sur le Nouveau Testament, in-fol.; 3° un Dictionnaire hébreu qui est estimé, et qui est joint à son Dictionnaire grec, sous le titre de *Critica sacra*, Amsterdam, 1696, in-fol. *Voy.* WOLZOGUE.

LELAND (JEAN), habile antiquaire, natif de Londres, fut employé à la recherche des antiquités d'Angleterre par le roi Henri VIII, qui lui donna une bonne pension et le titre d'antiquaire. Il parcourut pendant six ans toutes les provinces d'Angleterre, et en recueillit un grand nombre de mémoires qu'il n'eut pas le temps de rédiger, étant tombé dans une noire mélancolie qui lui fit perdre l'esprit, à cause qu'il ne recevait pas sa pension. Il mourut dans ce triste état le 18 avril 1552. Ses manuscrits sont dans la bibliothèque Bodléienne. Il savait non-seulement le grec et le latin, mais aussi toutes les langues modernes de l'Europe. Son ouvrage *De scriptoribus illustribus britannicis*, Oxford, 1709, 2 vol. in-8°, auquel il avait mis la dernière main, est estimé : l'Itinéraire d'Angleterre, en anglais, Oxford, 1710, in-8°, 9 tomes; *De rebus britannicis collectanea*, Oxonii, 1715, 6 vol. in-8°, le sont aussi.

LELAND (JEAN), né à Wigan dans le comté de Lancastre en 1691, fut ministre puritain de Dublin, et est auteur du livre intitulé *Avantage et nécessité de la révélation chrétienne*, 2 vol. in-4°, qui sont traduits en français, 4 vol. in-12. Il a composé aussi un Examen des écrits des déistes.

LELLIS (CAMILLE DE), instituteur de la congrégation des Clercs réguliers qui ont soin des malades, naquit à Bucchianico dans l'Abruzze le 25 mai 1550 Après avoir mené une vie assez vagabonde pendant plusieurs années, un ulcère qu'il avait à la jambe depuis long-temps l'obligea d'aller à l'hôpital de Saint-Jacques des incurables, à Rome. Sa bonne conduite lui fit des amis et lui procura l'emploi d'économe. Il conçut alors le dessein d'instituer un ordre pour soulager plus

efficacement les infirmes. Il apprit le latin à 32 ans, et reçut l'ordre de prêtrise. Il se défit ensuite de son économat en 1584, et fit approuver sa congrégation par les papes Sixte V, Grégoire XIV et Clément VIII. Le cardinal de Mondovi son protecteur lui laissa tous ses biens à sa mort arrivée en 1592. Camille fit plusieurs établissemens, et mourut le 14 juillet 1614. Il a été canonisé par le pape Benoit XIV.

LELY (Pierre), peintre excellent dans le portrait, naquit à Soest à Westphalie en 1613. Il passa en Angleterre à la suite de Guillaume II, prince d'Orange, et eut l'honneur de peintre toute la famille royale. Il était en si grand crédit, qu'un domestique était chargé d'inscrire les seigneurs et dames qui voulaient être représentés par lui. Il mourut à Londres en 1680.

LEMERAULT (Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés à Paris, y est mort le 6 mai 1756. Il était entré en religion en 1711, à 18 ans. On a de lui l'*Ancienneté de l'abbaye de Saint-Bertin*, 1737, in-12, avec une Défense qui a paru en 1738, in-12.

LEMERY (Nicolas), habile chimiste, naquit à Rouen le 17 novembre 1645, de Julien Lemery, procureur au parlement de Normandie. Il s'appliqua de bonne heure à la chimie et à la pharmacie, et parcourut presque toute la France pour s'y perfectionner. Il se fit ensuite recevoir apothicaire à Paris, et ouvrit chez lui des cours publics de chimie, où il eut pour auditeurs Rohaut, Bernier, Ausout, Régis, Tournefort et plusieurs autres savans. Il était alors le seul dans Paris qui sût faire le blanc d'Espagne, ce qui l'enrichit beaucoup. C'est lui qui réduisit le premier la chimie à des idées claires, et qui en bannit les termes barbares et inintelligibles. Lemery s'étant attiré de fâcheuses affaires, parce qu'il était protestant, embrassa la religion catholique en 1686. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1699, et mourut à Paris le 19 juin 1715, à 70 ans. On a de lui 1° un Cours de chimie, dont M. Baron a donné une nouvelle édition avec de savantes notes, à Paris, 1756, in-4°; 2° une Pharmacopée universelle, 1764, in-4°; 3° un Traité universel de drogues simples, 1759, in-4°; 4° un Traité de l'antimoine, in-12: tous ces ouvrages sont estimés.

LEMERY (Louis), fils du précédent, et habile chimiste, né à Paris le 25 janvier 1677, fut reçu docteur en médecine dès l'âge de 21 ans, et il n'en avait que 23 lorsqu'il entra à l'académie des sciences en qualité d'élève. Il acheta une charge de médecin du roi en 1722, et accompagna en cette qualité Marie-Anne-Victoire d'Espagne, reine de Portugal. De retour à Paris, la reine d'Espagne l'honora d'un brevet de médecin consultant de sa majesté. Il fut pendant trente-trois ans médecin de l'Hôtel-Dieu, et attaché particulièrement à madame la duchesse de Brunswick et à madame la princesse de Conti, seconde douairière. Il mourut le 9 juin 1743. On a de lui un Traité des alimens, 1702, in-12, réimprimé en 2 vol.: il y a beaucoup d'ordre et de clarté; 2° une *Critique de la génération des vers dans le corps de l'homme*, par M. Andry; 3° un grand nombre de Mémoires de chimie, insérés dans ceux de l'académie des sciences.

LEMNE ou LÆVINUS LEMNIUS, célèbre médecin, naquit à Ziriczée en Zélande en 1505. Il exerça la médecine avec réputation, et s'étant fait prêtre, après la mort de sa femme, il devint chanoine de Ziriczée, où il mourut en 1568, laissant divers ouvrages estimés: les principaux sont 1° *De occultis naturæ miraculis*, in-8°; 2° *De astrologiâ*, in-8°; 3° *De plantis biblicis*, Francofurti, 1591, in-12. Guillaume Lemne son fils fut aussi très-habile, et devint premier médecin d'Eric, roi de Suède. On le fit mourir lorsque ce prince fut détrôné. Il y a un poète de ce nom, Simon Lemnius, dont on a de mauvaises épigrammes.

LEMOS (Thomas), célèbre dominicain espagnol, naquit à Rivadavia en Galice, vers 1550, d'une illustre famille. Il défendit avec tant de force la doctrine des thomistes sur la grâce, contre les opinions de Molina, qu'il fut chargé avec Alvarès, par le chapitre général de son ordre, tenu à Naples en 1600, d'aller à Rome pour soutenir cette doctrine contre les jésuites. Il y

excita ces fameuses disputes tenues dans les congrégations *De Auxiliis*, assemblées à Rome sous les papes Clément VIII et Paul V, et il y eut la principale part. Il s'y acquit une si grande réputation, que le roi d'Espagne lui offrit un évêché; mais il le refusa et se contenta d'une pension. Il mourut à Rome, dans le couvent de la Minerve, étant consulteur-général depuis plusieurs années, le 23 août 1629, à 84 ans. Il avait perdu la vue trois ans auparavant. On a de lui 1° un grand nombre d'écrits sur les questions de la grâce, composés dans le temps de la congrégation *De Auxiliis*, et un journal fort étendu de ce qui s'est passé dans cette congrégation, imprimé en 1702 à Reims, sous le nom de Louvain, in-fol.; 2° un grand ouvrage intitulé *Panoplia gratiæ*, 2 vol. in-fol., imprimé à Beziers, sous le nom de Liége, en 1676. *Voy.* VALENTIA.

LENCLOS (ANNE, dite NINON DE), née à Paris de parens nobles en 1615, devint orpheline à l'âge de 15 ans. Elle s'était nourrie de l'esprit de Montagne et de Charon. Sa conversation remplie d'agrémens n'avait par la frivolité des personnes de son sexe. Elle sut allier à une philosophie raisonnable les talens enchanteurs de la musique et de la danse, qui, joints à la beauté, ne lui auraient pas laissé manquer d'époux, si elle n'eût pas préféré au mariage une liberté licencieuse qui ternit ses belles qualités dans l'esprit de bien des gens. Elle s'était fait un revenu de dix mille livres de rente, en mettant son bien à fonds perdus. Ses amis pouvaient compter sur elle dans leurs besoins; elle gardait toujours une année de son revenu à laquelle elle ne touchait pas. Jamais elle ne reçut aucun prix pour ses faveurs; Coligni, Villarceaux, Sévigné, le grand Condé, la Rochefaucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Banier, la Châtre furent successivement ses amans et ses amans heureux. Madame de Maintenon entreprit inutilement de la rendre dévote; elle préféra son obscénité voluptueuse au faste de la cour. Scaron, Molière, Saint-Évremond, Fontenelle étaient ses amis et la consultaient sur leurs ouvrages. A 80 ans elle inspirait encore de violentes passions, si l'on en croit ce qui est dit de l'abbé Gedoin. Elle mourut en 1705, à 90 ans, les uns disent comme elle avait vécu, d'autres dans des sentimens de piété. Un de ses fils mourut officier de marine; un autre qui était devenu amoreux d'elle se tua quand il sut qu'elle était sa mère. M. Bret a donné sa Vie, in-12, 1751; M. Damours en a donné une autre à la tête des Lettres qu'il a supposées écrites par elle au marquis de Sévigné, 1761, 2 vol. in-12. On en trouve quelques-unes d'elle dans les OEuvres de Saint-Evremond.

LENET (PIERRE), né à Dijon, d'un conseiller au parlement, succéda à son père le 12 septembre 1637. Il fut pourvu, le 3 avril 1641, de la charge de procureur-général au même parlement, et joignit à cette charge celle de procureur-général à la table de marbre, le 19 novembre 1646. Le prince de Condé le produisit à la cour, dont il reçut le brevet de conseiller d'état. Pendant le siége de Paris, il fit les fonctions d'intendant de l'armée; mais quand le prince de Condé fut en mésintelligence avec la cour, il resta attaché au prince. Il fut même chargé de traiter pour lui avec l'Espagne, en 1651, et eut la direction de ses finances dans Bordeaux. Il ne put cependant empêcher la soumission de cette grande ville au roi en 1653. Alors il se retira en Flandre, avec Marsin, auprès du prince, qui le fit son agent à la conférence des Pyrénées. Il revint en France à la paix. Ses talens connus pour la négociation déterminèrent à l'envoyer résident pour le roi en Suisse. Il est mort à Paris le 3 juillet 1671. On a imprimé de lui *Mémoires de M. L., concernant les guerres de la Fronde*, 1729, 2 vol. in-12.

LENFANT (DAVID), savant et laborieux dominicain, natif de Paris, mort le 31 mai 1688, à 85 ans, dont on a 1° *Concordantiæ augustinianæ*, 2 vol. in-fol.; 2° *Biblia augustiniana*, qui renferme tous les passages de l'Écriture expliqués par saint Augustin: il avait déjà fait la même chose sur saint Bernard, dans son livre intitulé *Biblia Bernardiana*, in-4°, et il donna depuis *Sancti Thomæ Aquinatis Biblia*, en 3 vol. in-4°, qui renferment tous les passages de l'Ancien Testament expliqués par saint Thomas, sans que l'on sache pourquoi il n'a pas donné ensuite

les passages du Nouveau; 3° un ouvrage curieux intitulé *Histoire générale de tous les siècles*, dont la meilleure édition est celle de 1684, en 6 vol. in-12, etc.

LENFANT (JACQUES), fameux théologien et historien de la religion prétendue réformée, naquit à Bazoche en Beauce, le 13 avril 1661, d'un père qui était ministre. Il devint chapelain de l'électrice douairière palatine, et ministre ordinaire de l'église française à Heidelberg en 1683. L'entrée des troupes françaises dans le Palatinat en 1688 l'obligea de passer à Berlin. Il y fut prédicateur de la reine et chapelain du roi son fils, conseiller du consistoire supérieur, agrégé à la société de la Propagation de la Foi établie en Angleterre, et membre de l'académie des sciences de Berlin. Il aimait la société, parlait d'une manière délicate et insinuante, était d'une humeur douce et pacifique et très-laborieux. Il mourut paralytique le 7 août 1728, à 67 ans, sans enfans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages : les principaux sont 1° l'*Histoire du concile de Constance*, dont la meilleure édition est celle de 1727, 2 vol. in-4°; 2° *Histoire du concile de Pise*, 1724, 2 vol. in-4°; 3° *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, 1731, 2 vol. in-4°; 4° *Nouveau Testament*, traduit en français sur l'original grec, avec des notes littérales, par MM. de Beausobre et Lenfant, deux vol. in-4° : il y en a eu deux éditions, l'une en 1718 et l'autre en 1741. Il fut accusé d'y avoir affaibli les preuves de la divinité de J.-C. par le ministre Dartis; 5° *Histoire de la papesse Jeanne, tirée de la Dissertation latine de M. Spanheim*, dont la plus ample édition est de 1720, en 2 vol., par M. de Vignoles : on assure que M. Lenfant ne voulut prendre aucune part à cette édition, parce qu'il était alors revenu de ses préjugés au sujet de cette fable ridicule; 6° plusieurs Écrits dans différens journaux, Hollande, etc. : M. Lenfant a eu beaucoup de part à la bibliothèque germanique; 7° *Considérations générales sur le livre de M. Brueys, intitulé* Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestans : M. Lenfant n'avait que 23 ans lorsqu'il publia ce livre, qui lui fit beaucoup d'honneur parmi les protestans; 8° *Traduction des Lettres choisies de saint Cyprien aux confesseurs et aux martyrs*, avec des remarques historiques et morales, in-12; 9° *Innocence du catéchisme de Heidelberg*, in-12; 10° une traduction latine de la Recherche de la vérité du père Mallebranche; 11° *Poggiana, ou la vie, le caractère, les sentimens et les bons mots de Pogge, florentin*, avec son Histoire de la république de Florence et diverses pièces, 2 vol. in-12; 12° *Préservatif contre la réunion avec le siége de Rome*, contre un ouvrage de mademoiselle de Beaumont, qui réfute les raisons de la séparation des protestans d'avec l'Église romaine, 1725, 5 vol. in-8°; 13° des Sermons, 2 vol. in-12, etc.

LENFANT (JEAN), graveur français, natif d'Abbeville, fut élève de Claude Mellan, et mourut à Paris en 1675. On a de lui nombre de portraits, dont celui du comte de Brienne, d'après Le Brun.

LENGLET (PIERRE), né à Beauvais, fut professeur royal d'éloquence à Paris, et mourut le 28 octobre 1707. On a de lui *Petri Lengleti carmina*, 1692, in-8°.

LENGLET DU FRESNOY (NICOLAS), né à Beauvais le 5 octobre 1674, entra en qualité d'étudiant en Sorbonne chez M. Pirot, célèbre docteur de cette maison; il fut convaincu d'avoir surpris sur le bureau de M. Pirot des papiers où se trouvait ce qui se passait en Sorbonne au sujet de la *Mystique Cité de Dieu* de Marie d'Agreda, et d'avoir fait paraitre en 1696 une lettre adressée à messieurs les syndics et docteurs en théologie de la faculté de Paris, en 22 pages in-12, au sujet de cette censure; M. Pirot le chassa de Sorbonne. Lenglet se retira au séminaire de Saint-Magloire, prit les ordres sacrés, et fit sa licence en 1703. Il fut envoyé en 1705 à Lille par M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, en qualité de premier secrétaire pour les langues latine et française, afin de veiller à ce que les ministres de l'électeur de Cologne, qui étaient alors à Lille, ne fissent rien contre le service du roi. Il fut en même temps chargé chez l'électeur de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. Après la prise de Lille en 1708, il obtint du

prince Eugène une sauvegarde pour les meubles et effets de l'électeur de Cologne. L'abbé Lenglet s'était fait connaître dans ce temps-là au prince Eugène, par le moyen de M. Hoendorf, par qui il fit proposer à son altesse de lui donner les mémoires des intendans pour cinquante pistoles; le prince les lui envoya, mais huit jours après l'abbé Lenglet écrivit à M. Hoendorf que le ministre les avait fait saisir chez lui, et garda les cinquante pistoles. Il découvrit la conspiration d'un capitaine des portes de Mons, qui avait promis de livrer pour cent mille piastres non-seulement la ville de Mons mais encore les électeurs de Cologne et de Bavière qui s'y étaient retirés. L'abbé Lenglet fut arrêté à la Haie pour des Mémoires sur la collation des canonicats de Tournai, qu'il avait publiés à la Haie même, pour éloigner de cette collation des disciples de Jansénius. Il obtint sa liberté six semaines après, à la sollicitation du prince Eugène. De retour en France, la conspiration du prince de Cellamare, tramée par le cardinal Alberoni, ayant été découverte en décembre 1718, l'abbé Lenglet fut choisi pour découvrir le nombre et le dessein des conjurés, ce qu'il fit après qu'on lui eut promis qu'aucun de ceux qu'il découvrirait ne serait condamné à mort; la cour lui tint parole, et on lui donna une pension. En 1721 l'abbé Lenglet passa à Vienne, soi-disant pour solliciter l'expulsion de M. Ernest que les Hollandais avaient fait doyen de Tournai; mais comme il n'avait pas d'ordre de la part de la France pour ce voyage, il fut arrêté en revenant à Strasbourg et demeura six mois en prison. L'abbé Lenglet attribua cette disgrâce au grand Rousseau qu'il avait vu à Vienne, et qui lui avait rendu en cette ville tous les services qui avaient été en son pouvoir: de là la haine qu'il lui portait, et la satire qu'il composa contre lui sous le titre d'*Éloge historique de Rousseau*, par Brossette, que cet ami de Rousseau désavoua, et que Rousseau eut le crédit de faire supprimer en Hollande où il s'imprimait en 1731. L'abbé Lenglet refusa de s'attacher au cardinal Passionei, qui désirait de l'avoir à Rome auprès de lui. Loin de profiter des circonstances heureuses où il se trouva, et des protecteurs puissans que ses talens et ses services lui avaient acquis, sa vie ne fut qu'un tissu d'aventures et de disgrâces. Sa manie était d'écrire, de penser, d'agir et de vivre avec une espèce de liberté cynique. Mal logé, mal vêtu, mal nourri, il était content, pourvu qu'on lui laissât dire et écrire ce qu'il voulait; mais il poussait souvent cette liberté jusqu'à la licence, et il en abusait d'une manière étrange: ce qui le fit mettre à la Bastille dix ou douze fois. Il recevait ces disgrâces sans murmures, et il n'en était pas plutôt quitte qu'il travaillait à les mériter de nouveau. Il s'était en quelque sorte familiarisé avec la Bastille: c'était l'exempt Tapin qui avait coutume de l'y mener; quand l'abbé Lenglet le voyait entrer, il ne lui donnait pas le temps d'expliquer sa commission, et prenant le premier la parole: « Ah! bonjour, M. Tapin. Allons vite, s'écrait-il à la bonne femme qui le servait, mon petit paquet, du linge et du tabac, » et il allait gaîment à la Bastille avec M. Tapin. L'esprit de liberté et d'indépendance et sa fureur d'écrire ne le quittèrent jamais; il aima mieux travailler et rester seul dans une espèce de galetas, que d'aller demeurer avec une sœur opulente qui l'aimait, et qui lui offrait chez elle, à Paris, un logement commode, sa table et des domestiques pour le servir. Il eût été plus à son aise, mais tout l'aurait gêné: l'heure fixe du repas eût été pour lui un esclavage; d'ailleurs on assure qu'il s'appliquait à la chimie et qu'il cherchait la pierre philosophale, opérations dans lesquelles il ne voulait point de témoins; mais il fut enfin la victime de son indépendance et de sa vie bizarre et singulière, car étant un jour rentré chez lui vers les six heures du soir, après avoir dîné chez sa sœur, il s'endormit en lisant un livre nouveau qu'on lui avait envoyé, et tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir: il avait la tête presque toute brûlée, et il était mort lorsqu'on le retira. Il mourut le 15 janvier 1755, à 82 ans, et fut enterré à Saint-Severin. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur les objets les plus divers et les plus disparates, 1° un Traité historique et dogmatique des appari-

tions, des visions et des révélations particulières, 2 vol. in-12, 1751, et un Recueil d'écrits sur les apparitions, 4 parties in-12; 2° l'Imitation de Jésus-Christ en forme de prières, 1698, in-12: il y en a eu 4 éditions; 3° *Novum Jesu-Christi Testamentum notis historicis et criticis illustratum*, 1703, 2 vol, in-24; 4° *Dionysi Petavii rationarium temporum*, Paris, 1703, 2 vol. in-12, avec des supplémens depuis 1631 jusqu'en 1700; 5° *Diurnal romain*, français et latin, 1705, 2 vol. in-12: il fit cette traduction à la sollicitation de madame la princesse de Condé, qui disait son bréviaire tous les jours: 6° *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession*, in-12: ouvrage estimé; 7° neuf Mémoires sur la collation des canonicats de Tournai, 1711, in-12: nous en avons déjà parlé ci-dessus; 8° *Commentaire sur les libertés de l'église gallicane, donné par M. Dupuy, avec de nouvelles observations*, etc., 1715, 2 vol. in-4°: ouvrage dont la préface a été supprimée; 9° *Méthode pour étudier l'histoire*, avec un catalogue des principaux historiens, 1734. 9 vol. in-12, et 3 vol. in-12 de supplément, en 1736: on l'a aussi imprimée in-4°, 5 vol.: elle a été réimprimée en 1772, 15 vol. in-12: c'est de tous les ouvrages de l'abbé Lenglet celui qui a eu le plus de succès et qui lui a fait le plus d'honneur: on l'a traduit en anglais et en italien; 10° *Méthode pour étudier la géographie*, 1767, 10 vol. in-12: cet ouvrage est estimé; 11° *OEuvres de Clément, Jean et Michel Marot*, 1729, 6 vol. in-12 et 4 vol. in-4°: les notes sont savantes et curieuses, mais souvent licencieuses, obscènes et injurieuses au célèbre poète Rousseau, auquel l'abbé Lenglet avait des obligations essentielles; 12° *Réfutation des erreurs de Spinosa*, Bruxelles, 1731, in-12: c'est un recueil de ce que MM. de Boulainvilliers, de Fénélon, le père Lami, bénédictin, etc., ont écrit contre ce fameux athée; 13° *Aresta amorum cum commentariis Benedicti Curtii*, 1731, en 2 volumes in-12: belle édition, dont la préface est curieuse; 14° Imitation de Jésus-Christ traduite en français, Amsterdam, 1731, in-12; elle est remarquable par le XXVI° chapitre du premier livre, qui manque dans toutes les éditions, et que l'abbé Lenglet a rétabli sur d'anciens manuscrits; 15° les OEuvres du poète Régnier, 1733, in-4°: magnifique édition qui devait être dédiée au célèbre poète Rousseau, par une épître satirique; Rousseau en ayant été informé par l'abbé de Vayrac, empêcha que cette épître ne parût à la tête de Régnier; 16° *De l'usage des romans*, avec un catalogue des romans, 1735, 2 vol. in-12: l'abbé Lenglet a inséré à la fin du premier tome l'épître satirique dont nous avons parlé au numéro précédent; 17° *L'histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12: l'abbé Lenglet fit ce livre contre le précédent, pour faire croire qu'il n'était pas de lui; 18° le roman de la Rose, avec d'autres ouvrages de Jean de Meung, Paris, Rouen, 1735, 3 vol. in-12; il y avait une préface historique et critique, qui a été supprimée, et à laquelle on en a substitué une autre; il s'est néanmoins échappé quelques exemplaires de la première; 19° *Principes de l'histoire pour l'éducation de la jeunesse*, 1736, en 6 vol. in-12, peu estimés; 20 *Histoire de la philosophie hermétique*, avec un catalogue des auteurs qui ont écrit sur la chimie métallique, 1742, en 3 vol. in-12; 21° *La messe des fidèles*, avec un ordinaire de la messe, 1742, in-12; 22° *Catulli, Tibulli, Propertii opera*, Lugd. Bat. (Paris), 1743, in-12, belle édition; 23° le 6° tome des Mémoires de Condé, Londres (Paris), 1743, in-4°; 24° *Lettres et négociations secrètes sur les affaires présentes*, Londres (Paris), 1744, in-12: c'est la suite des lettres de M. de Van-Hoé; 25° *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle*, 1763, 2 vol. in-8°, assez estimées, quoique peu exactes; 26° *Journal du règne de Henri III*, Cologne (Paris), 1744, 5 vol. in-8°: il y a ajouté des pièces rares sur la ligue; *Journal de Henri IV*, 1744, 4 vol. in-8°; 27° *Lettre d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1745, in-12: elle est curieuse; 28° l'*Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie...... par M. Albert Van-Heussen*, etc., Bruxelles, 1745, in-12: ouvrage recherché à cause des traits

hardis qu'il renferme; 29° *Mémoires de Philippe de Commines*, Londres (Paris), 1747, 4 vol. in-4°; 30° une bonne édition de Lactance en 1748, 2 vol. in-4°; 31° *Mémoires de la régence de M. le duc d'Orléans*, 1749, en 5 vol. in-12 : l'abbé Lenglet n'a été que le réviseur de cet ouvrage qui est de M. Piossens; il y a ajouté des pièces essentielles, surtout la conspiration du prince de Cellamare, et l'abrégé du fameux système; 32° *Calendrier historique*, où l'on trouve la généalogie de tous les princes de l'Europe, 1750, in-24 : ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille; 33° *Cours de chimie de Nicolas Le Fèvre*, 1751, 5 vol. in-12 : les deux derniers volumes sont des recherches par l'abbé Lenglet; 34° *Métallurgie d'Alphonse Barba*, traduite de l'espagnol en français, 1751, 2 vol. in-12 : le second volume est de l'abbé Lenglet; 35° *Histoire de Jeanne d'Arc, dite Pucelle d'Orléans*, 1753, 3 vol. in-12 : il a extrait cette histoire d'un manuscrit du fameux docteur Richer, contenant l'histoire de la Pucelle d'Orléans, qui lui avait été confié; 36° *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française* : il n'en a donné que trois volumes. On lui attribue encore des éditions de l'*Alosia sigea*, du *Cabinet satirique*, et de plusieurs autres livres obscènes ou satiriques. L'abbé Lenglet fait paraître en général dans ses ouvrages beaucoup de feu, de vivacité et d'imagination, une grande mémoire et une érudition littéraire singulière; mais il manque de goût et d'exactitude, son style n'est point pur, et il est trop mordant et trop caustique.

LENONCOURT (Robert de), issu d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Lorraine, fut archevêque de Reims, et se distingua tellement par son éminente piété et par sa charité, qu'il s'acquit le titre de père des pauvres. Il sacra le roi François Ier, et mourut en odeur de sainteté le 25 septembre 1531.

LENONCOURT (Robert de), son neveu, fut évêque de Châlons en Champagne, puis de Metz, où il contribua beaucoup à remettre cette ville aux Français en 1552; Paul III l'avait déjà fait cardinal en 1538. Il fut aussi archevêque d'Embrun, d'Arles, etc., et mourut à la Charité-sur-Loire, le 4 février 1561.

LENONCOURT (Philippe de), son neveu, fut cardinal et archevêque de Reims, et s'acquit l'estime et la confiance des rois Henri III et Henri IV et du pape Sixte V. Il mourut à Rome le 13 décembre 1591, à 65 ans.

LENS, LENSÉE ou LENSÆUS (Jean de), habile théologien, natif de Bailleul dans le Hainaut, et chanoine de Tournai, enseigna la philosophie et la théologie à Louvain avec beaucoup de réputation. Il fut l'un de ceux qui composèrent la fameuse censure de Louvain en 1588, sur la doctrine de la grâce contre Lessius, et fit la justification de cette censure avec Henri Gravius. Il mourut à Louvain en 1593. On a de lui divers traités de controverse : 1° *De unicâ Christi Ecclesiâ*; 2° *De unicâ religione*; 3° *De verbo Dei non scripto*; 4° *De libertate christianâ*; 5° *De fidelium purgatorio*; 6° *De limbo patrum*, etc., chacun 1 vol. in-8°.

LENTULUS, fameux sénateur romain, d'une illustre et ancienne famille de Rome, qui a donné à la république plusieurs consuls et beaucoup de grands hommes, entra dans la conjuration de Catilina, pour laquelle il fut arrêté et mis à mort en prison.

LENTULUS GETULICUS (Cnéus), fut élevé au consulat l'an 26 de J.-C. Il était proconsul dans la Germanie, lorsque Séjan fut tué. On l'accusa d'avoir voulu donner sa fille en mariage au fils de ce ministre : Lentullus s'en défendit dans une lettre si éloquente, que son délateur en fut exilé; mais Tibère, jaloux du crédit qu'il avait dans l'armée, le fit mourir.

LENTULUS (Scipion), fameux ministre protestant, napolitain, au 16e siècle, après avoir abandonné l'Église romaine, se retira chez les Grisons, où il prit la défense d'un édit que les Ligues Grises publièrent en 1570, contre les sectaires, in-8°. On a aussi de lui une Grammaire italienne, Genève, 1568.

LENTULUS (Robert-Scipion de), fameux capitaine prussien, pouvait se croire plus noble que son maître; car celui de ses ancêtres qui était venu s'établir de Rome à Berne, sur la fin du 16e siècle, et qui y avait obtenu la bour-

geoisie patricienne en sa qualité de médecin, se prétendait issu de l'ancienne famille des Lentulus, d'une branche des Cornéliens: c'était un point de généalogie historique assez piquant pour en laisser des preuves; mais elles sont bornées à son assertion. Son père, quoique protestant, parvint au service de l'empereur Charles VI jusqu'au grade de maréchal-de-camp et de gouverneur de Cronstad en Transilvanie. Le jeune Scipion, né le 18 avril 1713, fut dévoué au service militaire en naissant : il n'avait encore que 25 ans lorsqu'il fut chargé de régler les limites entre les deux empires, après la paix de Belgrade en 1738. Pendant le loisir que lui donnaient les discussions et les mesures, il visita la Turquie orientale et l'Égypte. De retour à Vienne, il assista au couronnement de Marie-Thérèse, et partit peu après pour l'armée. Il était dans Prague lorsque la garnison de cette ville se rendit prisonnière de guerre au roi de Prusse en 1744. Cette capitulation lui parut déshonorante; il refusa de la signer, et en sortant il dit à son régiment: « Faites ce que vous me verrez faire. » Dès qu'il parut à la vue des deux files de Prussiens destinés à le recevoir prisonnier, il cassa son épée, et tout son régiment l'imita. Le roi de Prusse, charmé de ce trait d'indignation, l'invita à souper. et lui offrit du service; mais il refusa de servir contre la reine. Cependant il n'avait encore que le grade de major, et il s'aperçut que sa religion nuisait à son avancement. Il quitta le service de la reine en 1745, et vint à Berne, où il fut admis dans le conseil souverain; mais il n'y fit pas un long séjour. Frédéric-le-Grand n'avait pas oublié son action à la prise de Prague; dès qu'il eut signé la paix de Dresde, il le fit inviter par le prince d'Anhalt-Dessaw, de venir prendre du service en Prusse. Lentulus se trouva flatté de l'invitation de ce grand prince : il accepta la place d'adjudant et de major de la cavalerie, qu'on lui offrait. Il se maria le 18 janvier 1748 avec la fille du comte de Schwérin, ministre d'état. Le roi lui donna le grade de lieutenant-général en 1752, et la baronnie du Colombier, dans le comté de Neufchâtel. Les services qu'il rendit au roi, qu'il ne quitta pas pendant la guerre de sept ans terminée en 1763, augmentèrent l'estime que ce prince avait pour lui. Après la paix il fut un des généraux de la société du roi. Ce prince le commit en 1773 pour faire exécuter le partage de la Pologne, qui ne fut terminé qu'en 1775. L'événement de la succession de la Bavière fit entrer Lentulus en campagne pour la dernière fois en 1778. Sa santé, altérée par les fatigues, lui faisait désirer le repos. Il obtint du roi la permission de se retirer à Berne en 1779. Sa patrie le chargea de deux emplois honorables : pour reconnaître cette bienveillance, il améliora l'état militaire, et mourut le 26 décembre 1786.

LÉON, ALLATIUS, ALLATIO ou ALLAZZI. *Voy.* ALLAZI.

LÉON I[er] (SAINT), surnommé le Grand, docteur de l'Église, et l'un des plus grands papes qui aient été sur le siége de Rome, naquit en Toscane ou plutôt à Rome. Il servit utilement l'église sous les papes saint Célestin et Sixte III. Il avait part à toutes les grandes affaires, n'étant encore que diacre. Le clergé de Rome le rappela des Gaules, où il était allé réconcilier Albin et Aétius, généraux de l'armée, et l'éleva sur le saint Siége le 1[er] septembre 440. Il condamna les manichéens dans un concile tenu à Rome en 444, et acheva d'exterminer les restes de l'hérésie pélagienne en Italie : « Que ceux, dit-il, d'entre les pélagiens qui reviennent à l'église, déclarent, par une profession claire et publique, qu'ils condamnent les auteurs de leur hérésie; qu'ils détestent ce que l'Église universelle a eu en horreur dans leur doctrine, et qu'ils reçoivent tous les décrets des conciles qui ont été portés pour l'extinction de l'hérésie pélagienne, et qui ont été confirmés par l'autorité du siége apostolique, en reconnaissant, par une déclaration claire, entière et souscrite de leur main, qu'ils reçoivent ces décrets, et qu'ils les approuvent en tout. » Saint Léon condamna aussi les priscillianistes. Il cassa tout ce qui s'était fait au brigandage d'Ephèse en 449, et présida, par ses légats, au concile général de Calcédoine en 451. Il s'opposa néanmoins au canon qui s'y était fait en faveur de l'église de Constantinople, et qui lui donnait le second

rang au préjudice de celle d'Alexandrie. La lettre que saint Léon avait écrite à Flavien sur le mystère de l'Incarnation fut reçue dans ce concile avec acclamation, et les erreurs d'Eutichés et de Dioscore y furent condamnées. L'année suivante il alla au-devant d'Attila, qui s'avançait vers Rome, et lui parla avec tant d'éloquence, qu'il l'engagea de retourner en son pays. Genseric ayant pris Rome en 455, saint Léon obtint de ce prince barbare que ses troupes ne mettraient point le feu dans la ville, et sauva du pillage les trois principales basiliques que Constantin avait enrichies de présens magnifiques. Il fit observer avec soin la discipline ecclésiastique, et mourut à Rome le 3 novembre 461. Jamais l'église de Rome n'a eu plus de véritable grandeur et moins de faste que du temps de ce grand pontife ; jamais pape n'a été plus honoré, plus considéré ni plus respecté que lui, et ne s'est conduit avec plus d'humilité, de sagesse, de douceur et de charité. Il nous reste de saint Léon 96 Sermons sur les principales fêtes de l'année, et 141 Lettres qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. C'est le premier de tous les papes dont nous ayons un corps d'ouvrages. Son style est noble et élégant ; on admire dans tous ses écrits la solidité de son jugement, la beauté de son esprit et la grandeur de son courage. On lui attribue encore les Livres de la vocation des gentils, et la Lettre à la vierge Démétriade. La meilleure édition des œuvres de saint Léon est celle du père Quesnel, à Lyon, en 1700, in-fol. : il a été imprimé à Rome par le père Cacciaci, en 3 vol. in-fol., et à Venise, par MM. Ballarimi, 3 vol. in-fol. ; mais ces éditions n'ont pas fait tomber celle du père Quesnel. Le père Maimbourg a écrit l'histoire de son pontificat, in-4° ou 2 vol. in-12.

LÉON II (SAINT), sicilien, succéda au pape Agathon le 17 août 682. Il savait les langues grecque et latine, la musique et les canons de l'Église. Il se distingua par sa piété et par sa charité, confirma le 6e concile général, et gouverna l'Église avec sagesse. Il mourut le 3 juillet 683 : on lui attribue six Épitres.

LÉON III, romain, fut élu pape le 26 décembre 795. Paschal et Champel, neveux d'Adrien Ier, son prédécesseur, irrités de n'avoir pu ni l'un ni l'autre succéder à leur oncle, attentèrent secrètement à la vie de Léon, et envoyèrent en 799 des gens armés pour lui couper la langue et lui arracher les yeux. Il fut d'abord chargé de mille coups, et jeté ensuite tout couvert de sang et de plaies dans la prison d'un monastère : on ne put néanmoins lui arracher la langue, et il ne fut point entièrement privé de la vue, ceux qui devaient lui crever les yeux s'étant laissé toucher, et l'ayant épargné par compassion. Peu de temps après il se sauva de la prison à l'aide de ses amis, et alla trouver Charlemagne. Ce prince le reçut avec honneur et le renvoya à Rome, où le pape entra comme en triomphe le jour de Saint-André. Il couronna Charlemagne empereur d'Occident le jour de Noël de l'an 800, obtint de lui la grâce de Paschal et de Champel, que ce prince avait condamnés à mort, et mourut le 11 juin 816. On a de lui 13 Lettres, Helmstadt, 1655, in-4°. On dit qu'il eut en 809 une dispute avec les évêques d'Espagne, sur l'addition de la particule *Filioque*, et qu'il fit mettre dans l'église de Saint-Pierre deux tables d'argent, sur l'une desquelles le symbole de Nicée était écrit en latin, et sur l'autre en grec, sans l'addition de cette particule ; c'est à lui qu'il faudrait attribuer l'ouvrage supposé intitulé *Enchiridion Leonis papæ*, dont la meilleure édition est de Rome, 1525, in-24, et la plus estimée après celle-là, celle de Lyon, 1584, in-24.

LÉON IV, romain, fut élu pape d'un consentement unanime le 12 avril 847. Il orna et répara la ville de Rome et s'opposa à la descente des Sarrasins, dont une partie fut mise à la chaîne, et le reste dissipé par une tempête. Il fit bâtir et fortifier à ce sujet une nouvelle ville, qu'il appela de son nom Léopolis, et mourut en odeur de sainteté le 17 juillet 855. Benoît III fut élu pape cinq jours après sa mort : ce qui détruit l'opinion fabuleuse de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papesse Jeanne entre ces deux pontifes.

LÉON V, d'Ardée, succéda au pape Benoît IV en 904. Il fut chassé

et mis en prison environ un mois après par Christophe, et y mourut de chagrin.

LÉON VI, romain, succéda au pape Jean X le 6 juillet 928, et mourut le 20 janvier 929.

LÉON VII, romain, fut élu pape en 936. Il fit paraître beaucoup de zèle et de piété dans sa conduite, et mourut le 23 avril 939.

LÉON VIII, fut élu pape le 6 décembre 963, par l'autorité de l'empereur Othon. M. Fleury en parle comme d'un pape légitime; mais Baronius et le père Pagi le traitent d'intrus et d'antipape. Il mourut au mois d'avril 965. Benoît V lui disputa le pontificat.

LÉON IX (Saint), appelé auparavant Brunon, était évêque de Toul depuis vingt-deux ans, lorsqu'il fut élu pape, dans une assemblée tenue à Worms par l'empereur Henri III son cousin, en 1048. Il fut reçu à Rome avec de grandes acclamations de joie, et y fut intronisé le 13 février 1049. C'était un pieux et savant pape, qui travailla avec zèle à la réforme de la discipline ecclésiastique. La simonie et le concubinage étaient les deux fléaux qui désolaient le plus l'Église: il porta, dans un concile tenu à Rome, un décret par lequel une femme convaincue de s'être abandonnée à un prêtre serait adjugée au palais de Latran comme esclave. Il tint plusieurs conciles en Italie, en France et en Allemagne, et fit la guerre aux Normands en 1053. Ses troupes ayant été battues, les Normands le retinrent prisonnier à Bénévent depuis le 23 juin 1053 jusqu'au 12 mars 1054: il mourut saintement à Rome le 19 avril suivant. On a de lui des Sermons dans les œuvres de saint Léon, et des Epîtres décrétales dans les Conciles du père Labbe; une Vie de saint Hidulphe, dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne. C'est sous son pontificat que le schisme des Grecs, dont Photius avait jeté les premiers fondemens, éclata par les écrits de Michel Cerularius, patriarche de Constantinople: ces écrits furent solidement réfutés par ordre de Léon IX. L'archidiacre Wibert a écrit sa Vie en latin, que le père Sirmon a mise au jour, Paris, 1615, in-8o.

LÉON X, pape célèbre, et l'un des plus grands politiques du 16e siècle, était fils de Laurent de Médicis et de Clarice des Ursins. Il fut fait cardinal à l'âge de 14 ans, par Innocent VIII, et devint dans la suite légat de Jules II. Il exerçait cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les Français en 1512, où il fut fait prisonnier. Les soldats qui l'avaient pris lui témoignèrent une si grande vénération, qu'ils lui demandèrent humblement pardon. Il se sauva dans une conjoncture très-favorable, à la mort de Jules II, et sut si bien profiter du caprice des jeunes cardinaux et de la crédulité des plus anciens, qu'il se fit élire pape le 5 mars 1513. Léon X fit son entrée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avait été fait prisonnier l'année précédente, étant monté sur le même cheval. Il songea aussitôt à se mettre bien avec les princes, surtout avec Louis XII, et ensuite avec François Ier, qu'il attira à Bologne en 1515. C'est là qu'il abolit la pragmatique, et qu'il dressa le fameux concordat, dans lequel il se joua des stratagèmes et de la longue expérience du chancelier Duprat. Depuis cet accord, le roi a nommé à tous les grands bénéfices du royaume, et le pape a reçu les annates ou une année du revenu de chaque bénéfice. Il conclut en 1517 le concile de Latran, commencé par son prédécesseur, et découvrit peu après une conspiration formée contre lui par deux cardinaux, irrités de ce qu'il avait ôté le duché d'Urbin à un des neveux de Jules II. Le cardinal Pétrucci fut pendu en 1517, le cardinal Soli racheta sa vie par ses trésors. Il fit ensuite prêcher la croisade contre Sélim, empereur des Turcs, et publia des indulgences en faveur de ceux qui voudraient contribuer à la dépense nécessaire pour achever la basilique de Saint-Pierre. C'est à cette occasion que Luther s'éleva en 1518 contre les indulgences, et qu'il commença à répandre avec éclat les erreurs qu'il avait puisées dans les livres de Jean Hus. Le pape, après avoir essayé en vain de ramener cet hérésiarque par la douceur, publia une bulle contre lui le 15 juin 1520, qui commence par ces mots du psaume 73: « Levez-vous, ô Dieu, défendez votre cause, etc. » Il le frappa d'anathème lui et ses sectateurs, dans une seconde bulle du 5 janvier 1521,

et se ligua ensuite avec Charles-Quint pour chasser les Français de l'Italie. Il mourut à Rome le 1[er] décembre 1521, à 44 ans. Jamais pape ne favorisa avec plus de zèle les arts et les sciences : il se faisait gloire d'être ami de Pic de la Mirande, de Marsille Ficin, de Jean Lascaris, de Christophe Landi, de l'Arioste, et des autres savans. C'est à lui principalement qu'on doit attribuer la renaissance des belles-lettres en Italie. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour recouvrer les anciens manuscrits et pour en procurer de bonnes éditions. Il favorisa surtout les poètes et les personnes d'esprit et de bon goût. On lui reproche néanmoins d'avoir trop aimé les plaisirs, la chasse et les dépenses excessives. Jove a écrit sa Vie.

LÉON XI (Alexandre-Octavien, de la maison de Médicis, cardinal de Florence), fut élu pape le 1[er] avril 1605, et mourut regretté de tout le monde, à cause de son rare mérite, le 27 du même mois, à 70 ans.

LÉON I[er], de Thrace, surnommé *l'Ancien* ou *le Grand,* empereur d'Orient, parvint à l'empire après Marcien, par le crédit du patrice Aspar, le 7 février 457 : il fut couronné par le patriarche Anatole, et c'est le premier empereur qui reçut la couronne des mains d'un évêque. Léon fit paraître beaucoup de zèle pour la religion catholique, et autorisa le concile de Calcédoine contre les eutychiens, ce qui lui fit donner de grands éloges par saint Léon et par les évêques d'Orient. Il conclut la paix avec Valamer, général des Goths, en 461, retira l'année suivante Eudoxie des mains de Genseric, et fit la guerre aux Vandales en 467. Le succès de cette guerre ne fut point heureux, par la perfidie de Basilisque. Il fit mourir en 471 Aspar avec son fils Ardabure, et mourut lui-même le 26 janvier 474. Il ternit par l'avarice les éloges que méritaient son zèle pour la religion et la régularité de ses mœurs. Il ruina les provinces par les impôts, écouta les délateurs, et fit mourir souvent des innocens. Il eut pour successeur Léon-le-Jeune, son petit-fils.

LÉON-LE-JEUNE, fils de Zénon et d'Ariadne, fille de Léon I[er], succéda à son aïeul en 474, à l'âge de 6 ans ; mais Zénon son père régna d'abord sous le nom de son fils, et se fit ensuite déclarer empereur au mois de février de la même année ; le jeune Léon mourut au mois de novembre suivant, et Zénon demeura seul maître de l'empire.

LÉON III, *l'Isaurien*, empereur d'Orient, issu d'une famille obscure, parvint à l'empire après Théodose III, le 25 mars 717. Il défendit avec valeur la ville de Constantinople assiégée par les Sarrasins, et s'éleva ensuite avec fureur contre le culte des saintes images. Il exila saint Germain, patriarche de Constantinople, qui avait osé lui résister à ce sujet, et fut excommunié par les papes Grégoire II et Grégoire III. Il persécuta les savans, abolit les écoles des saintes lettres, fit brûler la bibliothèque de Constantinople avec les savans qu'il avait fait renfermer dedans, et mourut le 18 juin 741, après un règne malheureux de 24 ans. Constantin Copronyme son fils lui succéda.

LÉON IV, surnommé *Chazare*, empereur d'Orient, succéda à Constantin Copronyme son père en 775. Il fut comme ses prédécesseurs grand persécuteur des saintes images, et mourut le 8 septembre 780.

LÉON V, *l'Arménien*, fut battu de verges, exilé, et obligé de prendre l'habit monastique sous Nicéphore ; mais ayant été rappelé sous Michel Curopalate, il fut proclamé empereur d'Orient à sa place en 813. Il remporta une célèbre victoire sur les Bulgares, et se fit ensuite détester par ses cruautés et par son animosité contre le culte des images. Il fut massacré la nuit de Noël en 820.

LÉON VI, empereur d'Orient, surnommé *le Sage* et *le Philosophe*, succéda à Basile-le-Macédonien son père le 1[er] mars 886. Il chassa Photius du siége de Constantinople, fit la guerre sans succès aux Hongrois et aux Bulgares, et mourut le 11 juin 911, ne laissant qu'un fils nommé Constantin-Porphyrogenète, quoiqu'il eût eu quatre femmes. Il fut surnommé *le Philosophe,* à cause de son amour pour les lettres, et non à cause de ses mœurs qui étaient très-déréglées. Il se plaisait à composer des Sermons, et il nous en reste plusieurs de sa façon dans la Bibliothèque des Pères. On lui attribue encore 1° un Traité de tactique, livre important pour la connaissance du Bas-

Empire, qui a été traduit en français par M. de Maiseroi, 1770, 2 vol. in-8° ; 2° *Novellæ Constitutiones*, qui abolissent plusieurs nouveautés introduites par Justinien ; 3° *Opus Basilicon*, où l'on a refondu toutes les lois contenues dans les ouvrages de Justinien : c'est ce droit que les Grecs ont suivi dans la suite. *Voy.* Fabrot. On trouve *Leonis sapientis oracula* dans Constantin Manassès du Louvre. Alexandre son frère lui succéda.

LÉON, grammairien, a fait une Chronique de Constantinople, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Constantin VII, qui se trouve à la fin de saint Théophane.

LÉON DE BYSANCE, fameux philosophe, natif de cette ville, fut disciple de Platon, et s'acquit une grande réputation par son esprit et par sa capacité dans les affaires. Les Bysantins l'envoyèrent souvent en ambassade vers les Athéniens et vers Philippe de Macédoine ; ce prince, voyant qu'il ne pourrait jamais se rendre maître de Bysance tandis que Léon aurait part au gouvernement de cette ville, envoya aux Bysantins une lettre supposée, par laquelle ce philosophe promettait de lui livrer la ville de Bysance. Ce peuple trop crédule ajouta foi à cette lettre, et courut en furie vers la maison de Léon. Celui-ci prit la fuite et s'étrangla pour se dérober à la fureur du peuple. Il avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LÉON, de Modène, célèbre rabbin de Venise au 17e siècle, est auteur d'un Dictionnaire hébreu et italien, Venise, 1612, in-4°, réimprimé et augmenté à Padoue, en 1640, d'une excellente histoire des rits et des coutumes des Juifs, en italien, dont la meilleure édition est celle de Venise en 1638 : Richard Simon en a donné une traduction française, Paris, 1674, in-12.

LÉON, d'Orviette, *Leo Urbevetanus*, natif de cette ville, franciscain suivant les uns, dominicain selon d'autres, laissa une chronique des papes, qui finit en 1314, et une des empereurs, qui finit en 1308, publiées à Florence, 1737, 2 vol. in-8° : ces chroniques sont bonnes pour l'histoire du temps ; il faut avoir soin d'en écarter les fables.

LÉON (JEAN), habile géographe, natif de Grenade, se retira en Afrique après la prise de cette ville en 1492, ce qui lui fit donner le surnom *d'Africain*. Après avoir long-temps voyagé en Europe, en Asie et en Afrique, il fut pris sur mer par des pirates et abjura le mahométisme sous le pape Léon X, qui lui donna des marques singulières de son estime. Il mourut vers 1526. Il composa en arabe la Description de l'Afrique, qu'il traduisit ensuite en italien. Marmol l'a copié presque partout sans le nommer. On en a une traduction latine mais peu fidèle par Jean Florian, et une traduction française par Jean Temporal, Lyon, 1556, in-fol. Nous avons encore de Jean Léon les Vies des philosophes arabes, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans son *Bibliothecarius quadripartitus*, et dans le tome 13 de la Bibliothèque de Fabricius, sur une copie que Cavalcanti avait envoyée de Florence.

LÉON, *Legionensis* (ALOÏSIUS ou LOUIS), savant religieux augustin, fut professeur de théologie à Salamanque, et se rendit très-habile dans le grec et l'hébreu, et dans la connaissance de l'Écriture sainte. Il fut élevé aux principales charges de son ordre et renfermé ensuite dans une obscure prison, étant devenu suspect d'hérésie aux yeux des inquisiteurs, dans son Commentaire sur le Cantique des cantiques, imprimé en latin à Venise, 1604, in-8°. Il donna des exemples héroïques de patience et de grandeur d'âme, et sortit triomphant de sa prison au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire et dans ses emplois, et il mourut le 23 août 1591, à 64 ans. Son principal ouvrage est un savant traité en latin, intitulé *De utriusque Agni typici et veri immolationis legitimo tempore*. Le père Daniel a donné ce livre en français, avec des Réflexions, 1695, in-12; des Poésies, Madrid, 1631, in-16.

LÉON (PIERRE CIEÇA DE), auteur espagnol du 16e siècle, alla en Amérique à l'âge de 13 ans, et s'y appliqua pendant 70 ans à étudier les mœurs des habitans du pays. Il composa l'His-

toire du Pérou et l'acheva à Lima en 1550 : la première partie de cet ouvrage fut imprimée à Séville en 1553 en espagnol, in-fol, et à Venise en italien en 1557, in-8° : elle est estimée des Espagnols.

LÉON DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

LÉON, hébreu. *Voy.* ABRABANEL.

LÉONARD (SAINT), célèbre solitaire du Limosin, mort vers le milieu du 6e siècle, a donné son nom à la petite ville de Saint-Léonard-le-Noblet, à 5 lieues de Limoges.

LÉONARD MATTHEI D'UDINE, célèbre dominicain du 15e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, enseigna la théologie avec réputation, et fut l'un des plus grands prédicateurs de son temps. On a de lui un grand nombre de Sermons latins : ceux *De sanctis*, 1473 ; ceux du Carême, Paris, 1478, in-fol. ; un traité *De sanguine Christi*, 1473, in-fol., et d'autres ouvrages.

LÉONARD DE VINCI. *Voyez* VINCI.

LÉONARD DE MALESPEINES (MARC-ANTOINE), né en 1700 de Léonard, imprimeur du roi à Paris, fut conseiller au Châtelet, et mourut en 1768. Il a traduit l'essai sur les Hiéroglyphes de Varburton, 1744, in-12, 2 vol. Il était frère de Martin-Augustin Léonard, prêtre, mort en 1768, à 72 ans, dont nous avons : *Réfutation du livre des règles pour l'intelligence de l'Écriture sainte*, in-12, 1727 ; *Traité du sens littéral des saintes Écritures*, in-12.

LEONARDI (JEAN), instituteur de la congrégation des clercs réguliers de la mère de Dieu de Lucques, naquit à Decimo en 1541. Il érigea sa congrégation en 1583, pour l'instruction de la jeunesse, se fit estimer du pape Clément VIII et du grand-duc de Toscane, et mourut à Rome le 8 octobre 1609, à 69 ans. Louis Meracci a écrit sa vie, Venise, 1617, in-fol.

LÉONCE, philosophe athénien du 15e siècle, éleva avec beaucoup de soin sa fille Athénaïs, et croyant que l'excellente éducation qu'il lui avait donnée devait lui tenir lieu de succession, il l'exhéréda par son testament, et laissa tout son bien à ses deux fils. Cette injustice fut la cause de la fortune d'Athénaïs ; car étant allée à Constantinople pour implorer la protection de Pulchérie, cette princesse fut si charmée de son esprit et de sa beauté, qu'elle la fit épouser à l'empereur Théodose le jeune, son frère, en 421.

LÉONCE (SAINT), célèbre évêque de Fréjus en 361, mort le 1er décembre, vers 450. Il ne faut pas le confondre avec saint Léonce le jeune, évêque de Bordeaux vers 541, et mort vers 564.

LÉONCE, patrice d'Orient, donna des preuves de son courage sous Justinien II ; cet empereur, prévenu contre lui, le tint durant trois ans dans une dure prison. Léonce, ayant recouvré sa liberté, déposséda Justinien et se maintint sur le trône jusqu'en 698 que Tibère Absimare l'en précipita : il eut le nez et les oreilles coupées, et fut confiné dans un monastère. Les Bulgares ayant rétabli Justinien, Léonce eut la tête tranchée en 705.

LÉONCE LE SCOLASTIQUE, auteur grec de la fin du 6e siècle, dont on a un Traité du concile de Calcédoine et d'autres ouvrages dans la Bibliothèque des Pères.

LEONI (CRISTOPHE), orfèvre, graveur de médailles et sculpteur, était d'Arezzo en Toscane. Il a travaillé pour l'empereur Charles V, dont il a fait la statue en bronze, et qui l'en a richement récompensé. On voit à l'escurial plusieurs statues en bronze de son fils Pompée, qui n'a pas moins été récompensé de Philippe II. Ils sont morts l'un et l'autre à Milan.

LÉONICENUS (NICOLAS), célèbre médecin, naquit à Lunigo dans le Vicentin en 1428. Il enseigna la médecine à Ferrare avec réputation pendant plus de 60 ans. Il traduisit le premier les OEuvres de Galien en latin, et ne voulut point s'attacher à la pratique de la médecine. Lorsqu'on lui en demandait la raison : « Je rends plus de services au public, répondit-il, que si je visitais les malades, puisque j'enseigne tous les médecins. » Il mourut en 1524, à 96 ans. Il attribuait la vigoureuse santé dont il jouit jusqu'à la mort, à sa grande pureté de mœurs. Il faisait très, bien des vers, et l'on a encore de lui une traduction latine des Aphorismes d'Hippocrate ; un livre intitulé *Antisophista* ; une Grammaire latine, 1473-in-4° ; une traduction italienne de

l'Histoire de Dion et des Dialogues de Lucien, et plusieurs autres ouvrages estimés, recueillis à Bâle, 1532, in-fol. Les deux Scaligers ont parlé de Léonicenus avec éloge.

LEONICUS (NICOLAS). Cet article doit être à THOMOEUS, qui est son nom. Nicolas et Léonic sont le même nom, ce dernier renversé. Parmi ses traductions latines, on compte les Questions d'Aristote, sur l'âme; Paris, 1530, in-fol., sous le titre de *Nicolai Leonici Thomæi opuscula*; ses Questions d'amour sont traduites en français, Paris, 1543, in-4°.

LÉONICUS (NICOLAS), vertueux et savant philosophe du 16e siècle, était vénitien et originaire d'Albanie. Il étudia le grec à Florence sous Démétrius Chalcondyle, et rétablit le goût des belles-lettres à Padoue où il expliqua le texte grec d'Aristote. Il mourut en 1533, à 75 ans. On a de lui une traduction du Commentaire de Proculus sur le Timée de Platon, et d'autres traductions italiennes et latines dont Erasme et M. Huet font un grand éloge.

LÉONIDAS Ier, roi des Lacédémoniens, célèbre par sa valeur et par son esprit, défendit le détroit des Thermopyles contre l'armée immense de Xercès, avec trois cents hommes seulement, l'an 480 avant J.C.: Léonidas et ses soldats y perdirent la vie; mais ils y acquirent une gloire immortelle. On dit qu'en partant de Sparte, sa femme lui ayant demandé s'il n'avait rien à lui recommander: « Rien, lui répondit-il, sinon de te remarier à quelque vaillant homme, afin d'avoir des enfans qui me ressemblent. » Quelqu'un lui ayant rapporté que l'armée des Perses était si grande que le soleil serait obscurci de leurs flèches: « Tant mieux, dit-il, nous combattrons à l'ombre. » Comme on lui demandait pourquoi les vaillans hommes préféraient la mort à la vie: « C'est, répondit-il, parce qu'ils tiennent celle-ci de la fortune et l'autre de la vertu. » Il manda à Xercès, qui lui offrait l'empire de la Grèce pour le gagner, qu'il aimait mieux mourir pour sa patrie que d'y commander injustement; et comme ce prince lui demandait ses armes, il lui fit cette réponse si laconique: « Viens les prendre. »

LEONIDAS II, roi des Lacédémoniens, régnait 256 ans avant J.-C. Il fut chassé par Cléombrote son gendre, et rétabli ensuite.

LÉONIN ou LEEW, *Leonius* (ELBERT ou ENGELBERT), l'un des meilleurs jurisconsultes et des plus habiles politiques du 16e siècle, était de l'île de Bommel dans la Gueldre. Il enseigna le droit à Louvain, eut la confiance du prince d'Orange, et contribua beaucoup à l'établissement de la nouvelle république des états-généraux. Léonin fut fait chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias, en 1581, et fut l'un des ambassadeurs que les états envoyèrent à Henri III, roi de France. Il harangua à la Haie, au nom des mêmes états, le comte de Leicester que la reine Elisabeth leur avait envoyé. Il était marié, et mourut à Arnheim le 4 décembre 1598, à 79 ans. Il ne fut point protestant, et ne voulut jamais entrer dans les disputes sur la religion. On a de lui *Consilia*, in-fol.; *Emendationum, sive observationum, libri 7*, in-4°, et plusieurs autres ouvrages sur les matières de droit, qui sont estimés.

LÉONIUS, poète latin, célèbre dans le 12e siècle, et chanoine de Paris sa patrie, se fit estimer du pape Alexandre III et de Louis-le-Jeune, roi de France. On a de lui en manuscrits presque tout l'Ancien Testament en vers. D'autres le font chanoine de Saint-Benoît à Paris, et disent qu'il se fit chanoine régulier à l'abbaye de Saint-Victor à Paris, où il mourut; mais il paraît plus vraisemblable qu'il était chanoine de Paris, comme le prouve M. Le Beuf dans sa Dissertation sur ce Léonius. Ce n'est point lui qui a donné le nom aux vers *Léonins*, puisqu'ils étaient en vogue long-temps avant lui: l'artifice de ces vers consiste à faire rimer l'hémistiche avec la fin, comme

> **Dæmon languebat, monachus tunc esse volebat;**
> **Ast ubi convaluit, mansit ut ante fuit.**

LÉONORE (SAINT), évêque regionnaire en Bretagne, au 6e siècle.

LÉONTIUM, fameuse courtisane athénienne, s'appliqua à la philosophie qu'elle étudia sous Épicure: elle fut très-aimée de ce philosophe et de ses disciples, et devint la femme ou la concubine de Métrodore; elle en eut

en fils qu'Épicure recommanda aux exécuteurs de son testament. Métrodore était l'un des principaux disciples de ce fameux philosophe. Quelques-uns croient qu'elle est la même Léontium qui fut aimée du poète Hermesianax ; mais cela n'est pas certain. Quoi qu'il en soit, elle fit de grands progrès dans la philosophie, et composa un ouvrage contre Théophraste, qui était le plus ferme appui de la secte d'Aristote, et l'ornement de son siècle. Cicéron assure que ce livre était très-bien écrit. Leontium eut une fille très-déréglée nommée Danaé, qui devint concubine de Sophron, gouverneur d'Éphèse, et la confidente de tous les secrets de Laodice; mais dans la suite, ayant été cause de l'évasion de Sophron, que Laodice voulait faire mourir, elle fut condamnée à être précipitée, et fit paraître beaucoup d'impiété en allant au supplice.

LÉONTIUS PILATUS ou LÉON, disciple de Barlaam, moine de Calabre, enseigna le premier le grec en Italie : il passa dans la Grèce pour en rapporter des manuscrits ; mais il fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique, en s'en retournant en Italie. Les uns croient qu'il était de Thessalonique, et d'autres assurent qu'il était calabrois. Il vivait au milieu du 14e siècle.

LÉOPARD (Paul), habile humaniste du 16e siècle, natif d'Isemberg, près de Furnes, aima mieux passer sa vie à enseigner dans un petit collége à Bergues-Saint-Vinox, que d'accepter une chaire de professeur royal en grec, qu'on lui offrit à Paris. Il mourut le 3 juin 1567, à 57 ans. On a de lui en latin 20 livres de Mélanges, 1568, in-4°, qui sont estimés.

LÉOPOLD (Saint), surnommé *le Pieux*, était fils de Léopold III, dit le Bel, marquis d'Autriche, et d'Itte, fille de l'empereur Henri III. Il succéda aux états de son père en 1096, et pensa aussitôt à policer les peuples de ses états. Il diminua les impôts, se rendit d'un abord facile, et se fit aimer et chérir de ses sujets. Saint Léopold se signala par sa valeur sous l'empereur Henri IV, et suivit ensuite le parti de Henri V, qui lui donna Agnès sa sœur en mariage en 1106 : il eut de cette vertueuse princesse 18 enfans, huit garçons et dix filles ; elle était veuve de Frédéric, duc de Souabe, dont elle avait eu Conrad, qui fut depuis empereur, et Frédéric Barberousse. Il mourut saintement en 1139, et fut canonisé par le pape Innocent VIII en 1485.

LÉOPOLD Ier, empereur d'Allemagne, était fils de Ferdinand III et de Marie-Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV, roi d'Espagne. Il naquit à Vienne le 9 juin 1640, et fut élu empereur à Francfort, après la mort de son père, le 18 juillet 1658. Il ne courut jamais le risque des armes, ne se trouva à aucun siége ni bataille, et ne parut à la tête d'aucunes troupes ; il soutint néanmoins la guerre par ses généraux, pendant tout son regne. Montécuculli, l'un de ses généraux, gagna, avec le secours des Français, la fameuse bataille de Saint-Gothard sur les Turcs, le 26 juillet 1664. Trois ans après l'empereur fit trancher la tête au comte de Serin, à Nadasti, à Frangipani et à plusieurs autres seigneurs de Hongrie, qui étaient sur le point de se révolter contre lui. Il envoya en 1671 du secours aux états-généraux contre la France ; ce qui attira une rude guerre sur le Rhin, dans laquelle les troupes impériales furent presque toujours battues jusqu'à la mort du grand Turenne en 1675. Les Hongrois ayant appelé les Turcs à leur secours en 1683, le grand-visir Mustapha entra en Hongrie à la tête de 240,000 hommes, et mit ensuite le siége devant Vienne : il était sur le point de prendre cette capitale lorsque Sobieski, roi de Pologne, vint au secours du prince Charles de Lorraine avec son armée ; il battit les Turcs le 12 septembre, et leur fit lever honteusement le siége. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres, et les impériaux reprirent toutes les villes dont les Turcs s'étaient emparés. L'empereur profita de ses victoires pour intimider les seigneurs hongrois, par les terribles exécutions qu'il en fit faire à Epéries, qui ne finirent que lorsque les états eurent déclaré la couronne de Hongrie héréditaire dans sa maison. En 1684 l'empereur céda à la France Strasbourg, le fort de Kell et plusieurs autres places. Il fit en 1686 un Traité avec le prince et les états de Transilvanie, qui lui servit de moyen pour se rendre

maître de ce pays. Il conclut, le 9 juillet de la même année, la fameuse ligue d'Augsbourg, dont le véritable objet était d'accabler la France et de détrôner Jacques II, roi d'Angleterre. Le feu de la guerre s'alluma aussitôt dans toute l'Europe; et après divers succès et beaucoup de sang répandu de part et d'autre, la paix se fit à Riswick le 30 octobre 1967: par ce Traité Strasbourg resta à Louis XIV, et les eaux du Rhin servirent de bornes entre l'Allemagne et la France. La mort de Charles II, roi d'Espagne, ralluma la guerre pour la succession de la monarchie espagnole; l'empereur n'en vit point la fin, étant mort à Vienne le 5 mai 1705, à 65 ans. C'était un prince d'un jugement droit et solide, et d'un caractère toujours égal, mais peu fait pour régner, et qui se reposait du soin du gouvernement, sur ses ministres: il en fut assez bien servi, car ils surent faire déclarer guerres d'empire toutes celles que leur maître eut avec Louis XIV: sa douceur et sa modération le firent aimer; la grandeur et le faste de Louis XIV le firent craindre. L'empereur Joseph son fils lui succéda.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, était né le 11 septembre 1679, de Charles, un des plus grands généraux de son temps, qui avait toujours vécu à la cour de l'empereur, et n'avait jamais pu rentrer dans ses états occupés par la France. A la paix de Riswick en 1698, Louis XIV rendit la Lorraine à Léopold; mais à des conditions auxquelles son père n'avait jamais voulu souscrire: il ne lui était pas seulement permis d'avoir des remparts à sa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliens, il crut pouvoir être utile à son peuple; et cette considéraion l'emporta sur toute autre. A son arrivée il trouva la Lorraine désolée et déserte: tous ceux qui avaient pu suivre le duc Charles l'avaient fait, et se trouvaient au service de l'empereur. Le retour du prince ramena les sujets. Léopold sut tirer avantage de la gêne qu'on lui avait imposée en rentrant dans ses états; c'est qu'il les conserva en paix pendant que toute l'Europe était en feu: son impuissance faisait approuver sa neutralité. Cette longue paix rétablit l'abondance que ce peuple malheureux ne connaissait plus: sa noblesse fut tirée de la misère par les bienfaits de son maître; il rebâtissait leurs châteaux, il mariait leurs filles. A l'exemple de Louis XIV il fit des ordonnances pour l'administration de la justice; il fit fleurir les arts et les belles-lettres. La duchesse de Lorraine Elisabeth, fille du duc d'Orléans, avait amené la politesse française à sa cour; on ne croyait pas changer de lieu en passant de Versailles à Lunéville. Il n'oublia pas l'éducation de la jeune noblesse, pour laquelle il établit à Lunéville une école. Il ne connaissait pas de plus grand plaisir que celui de faire du bien. « Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien. » Il mourut le 27 mars 1729. Son fils François-Etienne a été empereur; sa veuve est morte en 1744.

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte et fils de Menaris, défit les Perses dans un grand combat naval, près de Mycale, 479 avant J.-C. Dans la suite, ayant été accusé d'un crime capital par les éphores, il se réfugia à Tégée, dans un temple de Minerve, où il mourut. Archidamus son petit-fils lui succéda.

LEOWICZ, *Leovitius* (CYPRIEN), astronome, natif de Bohème, se méla de faire des prédictions astrologiques qui ne réussirent point, ce qui l'a fait tourner en ridicule par Bodin. Il prédit, comme une chose assurée, que l'empereur Maximilien serait monarque de toute l'Europe. Il annonça la fin du monde pour l'an 1584. Cette fameuse alarme porta le peuple craintif à faire des legs aux monastères et aux églises, afin de retarder le jugement dernier. Leovicz eut une conférence sur l'astromie avec Tycho-Brahé en 1569, et mourut à Lawingen en 1574. On a de lui une Description des éclipses, in-fol., et des Ephémérides, in-fol.; Prédictions depuis 1564 jusqu'en 1607, 1565, in-8°; *De judiciis nativitatum*, in-4°, etc.

LEPICIÉ (BERNARD), habile graveur, mort à Paris en 1755, a gravé des portraits et des sujets d'histoire, d'après les meilleurs peintres français. Lepicié avait aussi du goût pour les belles-lettres, ce qui le fit choisir pour secré taire perpétuel et historiographe de l'académie de peinture et de sculpture,

et pour professeur des élèves protégés par le roi, pour la fable, l'histoire et la géographie. Il a donné le catalogue des tableaux du cabinet du roi, imprimé au Louvre, 2 vol. in-4°.

LEPICIÉ (NICOLAS-BERNARD), fils de Bernard, né en 1735, était peintre du roi, et professeur en ses académies de peinture et de sculpture. Il est mort à Paris le 14 ou le 15 septembre 1784. Sa vue ne lui ayant pas permis l'art de la gravure, dans lequel son père avait excellé, il s'adonna à la peinture. Son tableau de Guillaume-le-Conquérant pour l'abbaye de Caen le fit agréer de l'académie. Le public a admiré ses productions en différens genres, exposés au Louvre : la Douane, la Halle, le Repos d'un vieillard, un Braconnier feront toujours honneur à notre école. Un an avant sa mort il s'appliqua à peindre des animaux, et a laissé le regret qu'il ne s'en soit pas occupé plus tôt, car il porta dans ce genre sa justesse à imiter la nature, et il atteignait la perfection des Flamands dans cette partie.

LEPIDUS (M. EMILIUS), fameux général romain, d'une famille illustre et féconde en grands hommes, fut grand pontife et trois fois consul. Il se mit à la tête d'une armée pendant les troubles de la république romaine, qui suivirent la mort de César, et devint l'un des triumvirs avec Auguste et marc-Antoine. *Voy.* Antoine. Après la défaite de Sextus Pompée par Auguste, il voulut se rendre maître de la Sicile, qui favorisait Pompée, et se saisit de Messine ; mais il fut ensuite obligé de se soumettre à Auguste, qui le relégua dans une petite ville d'Italie, 36 ans avant J.-C.

LE QUEUX (CLAUDE), chapelain de Saint-Yves à Paris, y est mort en 1768. Il a mis au jour et traduit plusieurs Traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce ; sur le petit nombre des élus : il a composé *Les dignes fruits de pénitence*, in-12 ; *Le Verbe incarné*, in-12 ; *Tableau d'un vrai chrétien*, in-12, etc.

LE QUIEN. *Voy.* QUIEN.

LERAC. *Voy.* CAREL.

LERAMBERT (LOUIS), sculpteur, natif de Paris, dont on voit dans le parc de Versailles un groupe d'une bacchante et d'un enfant qui joue des castagnettes, deux satyres, une danseuse, des enfans et des sphynx, ouvrages estimés. Il mourut à Paris en 1670, à 56 ans. Il avait été reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1663.

LERI (JEAN DE), né à la Margelle, village de Bourgogne, faisait ses études à Genève, lorsque Villegagnon demanda qu'on lui envoyât quelques ministres dans le Brésil. Leri fit ce voyage avec les deux ministres que les protestans de Genève y envoyèrent en 1556. Ils arrivèrent à l'île de Coligni, sous le tropique du Capricorne, au mois de mars 1557. L'année suivante, Leri revint en France, et composa une Relation de son voyage, 1578, in-8°, qui est louée par M. de Thou et par les autres savans. Il était à Sancerre en 1573, quand cette ville fut assiégée par le maréchal de la Châtre. On a de lui une Relation très-curieuse de ce siége et de la cruelle famine que les assiégés y souffrirent, 1574, in-8°. Il se retira ensuite à Berne, et mourut en 1611.

LERIDANT (PIERRE), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, mort le 28 novembre 1768, est auteur de l'*Examen de deux questions sur le mariage*, 1753, in-4° ; *Consultation sur le mariage d'un juif*, 1758, in-4° ; *l'Anti-financier*, 1764, in-12 ; *Code matrimonial*, in-4° ; *Institutiones philosophicæ*, 1761, 3 vol. in-12.

LERME (FRANÇOIS DE ROXAS DE SANDOVAL, duc de), favori et premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, était d'un naturel doux et pacifique, aussi détermina-t-il la ligue avec l'Angleterre, et la trève avec les Provinces-Unies. Il semble qu'un ministère pacifique, sans tributs, sans impôts odieux, aurait dû le faire aimer des peuples ; mais on ne peut jouir de la faveur du maître et de l'amour des sujets. Les moyens de le décrier manquèrent ; on eut recours à la calomnie, et il fut accusé d'avoir fait empoisonner, en 1611, la reine Marguerite, par Rodrigue Calderon son favori. Quelque éloignée que cette action fût de son caractère, le roi ne put tenir ferme contre la haine des courtisans : il fut disgracié en 1618 ; mais comme il était entré dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, et qu'il avait avait été honoré

de la pourpre, le roi, par respect pour sa dignité, ne voulut point qu'on approfondît cette accusation. Il mourut en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV. Le duc d'Uzède, fils du duc de Lerme, avait été son plus cruel ennemi, et lui avait succédé dans le ministère; mais sa faveur finit avec Philippe III, en 1621.

LERUELZ. *Voy.* LAIRUELS.

LESBONAX, célèbre philosophe grec du temps d'Auguste, fut disciple de Timocrate, et enseigna la philosophie à Mytilène avec beaucoup de réputation; sa patrie fit frapper une médaille sous son nom. Ses livres ne sont point parvenus jusqu'à nous: on lui attribue néanmoins deux harangues que nous avons dans le Recueil des anciens orateurs d'Alde, 1513, 3 tom. in-fol; *De figuris grammaticis*, avec *Ammonius*, Leyde, 1739, 2 parties in-4°. Potamon son fils fut un des plus grands orateurs de Mytilène.

LESCAILLE (JACQUES), célèbre poète hollandais du 17[e] siècle, natif de Genève, d'une illustre famille. C'est lui et Catherine Lescaille sa fille qui ont le plus excellé à faire des vers hollandais. Cette demoiselle, surnommée la Sapho hollandaise et la dixième muse, mourut le 8 juin 1711: on a imprimé un Recueil de ses poésies, où l'on trouve les tragédies de *Genseric*, de *Venceslas*, d'*Hérode et Marianne*, d'*Hercule et Déjanire*, de *Nicomède*, d'*Ariadne* et de *Cassandre*, etc. Jacques Lescaille son père mérita la couronne des poètes, dont l'empereur Léopold l'honora en 1663, et mourut après l'an 1677, à 67 ans.

LESCALOPIER DE NOURAR (CHARLES-ARMAND), né à Paris le 24 juillet 1709, fut maître des requêtes, et est mort le 7 mars 1779. Son état et les belles-lettres l'ont occupé pendant sa vie. Il a traduit l'Aminte du Tasse, 1735, in-12; Traité du pouvoir du magistrat, de Grotius, 1751, in-12; l'Extrait de la république de Bodin, 1656, in-12; l'Histoire des capitulaires de Baluse, 1755, in-12: il a composé les Ecueils du sentiment, 1756, in-12; le Ministère du négociateur, 1763, in-8°.

LESCARBOT (MARC), avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France, où il séjourna quelque temps. A son retour il suivit en Suisse Pierre de Castille, ambassadeur de Louis XIII, et publia en 1618 le Tableau ou la description des treize cantons, en vers héroïques, Paris, in-4°: on a aussi de lui une *Histoire de la nouvelle France*, dont la meilleure édition est de Paris, 1612, in-8°: elle est curieuse.

LESCHASSIER (JACQUES), habile jurisconsulte, et célèbre avocat au parlement de Paris, naquit en cette ville en 1550, d'une bonne famille. Henri IV, auquel il demeura fidèle pendant les fureurs de la ligue, voulant supprimer les rentes constituées sur l'Hôtel-de-ville, Leschassier l'en détourna par deux requêtes très-sensées. La république de Venise le consulta en 1605, au sujet des différends qu'elle avait avec le pape Paul V, et il répondit par sa *Consultatio Parisini cujusdam*, imprimée en 1606, in-4°, qui montre un canoniste profond et judicieux. Il mourut à Paris le 28 avril 1625, à 75 ans. La plus ample édition de ses OEuvres est celle de Paris en 1652, in-4°: on y trouve des choses curieuses et intéressantes sur les Libertés de l'église gallicane, et sur plusieurs autres points très-importans.

LESCOT (PIERRE), célèbre architecte français, fut abbé de Clugni, et fit la belle fontaine des Innocens, rue Saint-Denis à Paris. La sculpture de cette fontaine est du fameux Goujon; l'un et l'autre ont aussi travaillé au Louvre. Lescot vivait sous le règne de François I[er] et de Henri II.

LESCUN. *Voy.* FOIX, ARMAGNAC, AYDIE (Jean d').

LESDIGUIÈRES (FRANÇOIS DE BONNE, duc de), pair, maréchal et connétable de France, gouverneur du Dauphiné, et l'un des plus grands généraux de son siècle, naquit à Saint-Bonnet de Chamsaut en Dauphiné, le 1[er] avril 1543, d'une famille noble et ancienne. Il devint l'un des principaux chefs des calvinistes, pour lesquels il prit diverses places. Henri IV, étant monté sur le trône, lui donna de nouvelles marques de son estime, et le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie et de Dauphiné. Lesdiguières défit le duc de Savoie à la bataille d'Esparon, le 15

avril 1591, et en plusieurs autres combats. Lorsque le duc de Savoie fit bâtir le fort Barraux, le roi fit des reproches à Lesdiguières de ne l'avoir pas empêché : « Laissez-en faire la dépense au duc de Savoie, répondit Lesdiguières; votre majesté a besoin d'une forteresse contre Montmélian ; quand elle sera construite et munie, nous la prendrons ? » Ce brave homme tint sa parole, et conquit la Savoie. En reconnaissance de ses services, il eut le bâton de maréchal de France en 1607, et sa terre de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie. Dans la suite il abjura le calvinisme à Grenoble. Après cette abjuration, le maréchal de Créqui son gendre lui présenta les lettres par lesquelles le roi le faisait connétable, le 24 juillet 1622. Il commanda l'armée en Italie en 1625, et mourut à Valence en Dauphiné, le 28 septembre 1626, à 84 ans. Louis XIII fit de lui cet éloge : d'avoir toujours été vainqueur, et de n'avoir jamais été vaincu. Louis Videl son secrétaire a écrit sa vie ou plutôt son éloge, 1638, in-fol. *Voy.* Créqui.

LESLEY, LESLIE, ou LESLÉ, *Lesiæus* (Jean), célèbre évêque de Ross en Ecosse, descendait d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons d'Ecosse, féconde en grands hommes. Il fut ambassadeur de la reine Marie Stuart en Angleterre en 1571, et y souffrit de grandes persécutions. Il rendit des services importans à cette princesse, et négocia, pour sa liberté, à Rome, à Vienne et dans plusieurs autres cours. Il mourut à Bruxelles en 1591. On a de lui une histoire d'Ecosse en latin, sous ce titre : *De origine, moribus, et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, 2 vol. in-4°; des écrits en faveur du droit de la reine Marie et de son fils à la couronne d'Angleterre, et d'autres ouvrages.

LESLEY, ou LESLIE (Charles), évêque de Carlisle, et l'un des plus savans théologiens anglais du 18e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages estimés : les principaux sont 1° une Méthode courte et facile de démontrer la vérité de la religion, in-8°, en anglais : ce livre a été traduit en latin, in-4° ; 2° la Vérité de la religion chrétienne démontrée, in-8°, en anglais, traduite en français, 1770, in-8°.

LESLIE (Charles), savant théologien anglais, était second fils de Jean Leslie, évêque de Clogher, mort en 1671. Il vit avec peine, ainsi que les autres anglicans, le roi Jacques donner le siége de Clogher, avec ses revenus, à un catholique romain : il se contenta de disputer contre ceux de cette croyance, avec un tel succès, que des romains devinrent anglicans; mais il ne souffrit pas la nomination d'un catholique romain pour grand-shérif du comté de Monaghan. Les gentilshommes du comté s'opposèrent à son installation ; Leslie fit voir que, si le roi pouvait faire un évêque sans le consentement de ses sujets, il ne pouvait, suivant les lois, faire un shérif. Son opposition au roi était un attachement aux lois, en non pas un attentat contre l'autorité souveraine ; car il resta constamment attaché au roi Jacques et à son fils. Il fit plusieurs voyages auprès d'eux ; il écrivit pour leur cause, enfin il retourna dans le comté de Monaghan sa patrie et y mourut le 13 avril 1722. Ce qu'il a publié en faveur de son parti et de la religion chrétienne, contre les déistes, les juifs, les papistes, les sociniens, les quakers.a été réuni en 2 vol. in-fol. Le père Houbigant a traduit en français une partie de ce qu'il a écrit pour la défense de la religion, 1770, in 8°.

LESPAGNANDEL. *Voy.* Espagnandel.

LESPARRE. *Voy.* Foix.

LESPINGOLA (François), sculpteur, né à Joinville, mort en 1705, a copié plusieurs statues d'après l'antique qui sont à Versailles : Arrie et Pétus, Bérénice, etc. A Paris on ne remarque que les anges qui soutiennent le tabernacle aux Bénédictines de la rue Cassette : ses ouvrages sont plus animés que corrects.

LESSEVILLE (Eustache Le Clerc de) natif de Paris, d'une famille noble, fut recteur de l'université de cette ville avant l'âge de 20 ans. Il fut le premier qui fit aller l'université en carrosse, au lieu qu'auparavant elle allait toujours à pied, lorsqu'elle allait en corps solliciter le maintien de ses priviléges. Il devint docteur de la maison et société de Sorbonne, l'un des aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conseiller au parlement, puis curé de

Saint-Gervais à Paris, et enfin évêque de Coutance. Il s'acquit l'estime et l'amitié de ses diocésains, fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province, à cause de sa probité et de sa profonde connaissance de la théologie et de la jurisprudence, et mourut à Paris le 4 décembre 1665, pendant l'assemblée du clergé, à laquelle il était député.

LESSIUS (Léonard), fameux jésuite, naquit dans la paroisse de Brechran, près d'Anvers, le 1er octobre 1554. Il enseigna la philosophie et la théologie à Louvain avec réputation, et mourut le 15 janvier 1623, à 69 ans. On a de lui un Traité *De justicid et jure*, que l'on accuse de relâchement dans la morale; un autre *De potestate summi pontificis*, où il soutient les prétentions ultramontaines, l'un et l'autre proscrits par les parlemens de France, et d'autres ouvrages en 2 vol. in-fol., en latin. Pendant qu'il était professeur en théologie chez les jésuites de Louvain, lui et Hamelius son confrère firent soutenir en 1586 des thèses publiques sur l'Ecriture sainte, sur la grâce et sur la prédestination : ces thèses ont fait grand bruit, et ont été censurées par les universités de Louvain et de Douai : l'affaire fut portée à Rome sous Sixte V et Innocent XI; mais ces papes ne décidèrent rien.

LESTANG (François) président à mortier au parlement de Toulouse, et l'un des plus habiles magistrats de son temps, eut part aux affaires de la ligue avec son frère Christophe de Lestang, qui fut évêque de Lodève, puis d'Alet et de Carcassonne. Ils rentrèrent ensuite l'un et l'autre dans leur devoir, et se firent estimer de Henri IV et de Louis XIII. Le premier mourut à Toulouse le 9 décembre 1617, après avoir fait plusieurs fondations. On a de lui divers ouvrages. Christophe de Lestang mourut à Carcassonne en 1621.

LESTONAC (Jeanne de), fondatrice de l'ordre des religieuses bénédictines de la compagnie de Notre-Dame, naquit à Bordeaux en 1556. Elle était fille de Richard de Lestonac, conseiller au parlement de cette ville, et nièce du célèbre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaston de Montferrand son mari, dont elle eut sept enfans, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, et le fit approuver par Paul V en 1607. Elle en fut la première supérieure, et mourut saintement le 2 février 1640, à 84 ans. Il y a un grand nombre de maisons religieuses de cet institut.

LESTRANGE (Roger), né le 17 décembre 1616, reçut en 1644 une commission de Charles Ier pour s'emparer de Lynne, occupé par le parlement; mais il fut saisi lui-même, et resta plusieurs années dans la prison de Newgate, condamné à mort comme espion. Il obtint cependant sa liberté et passa en France. En 1653, il revint du continent et s'attacha à Cromwel. Il fit différens ouvrages périodiques : le dernier était favorable aux torys; mais le changement de circonstances fit tomber sa feuille. Il resta seulement censeur de livres jusqu'à l'avénement du roi Guillaume, pour lequel il était mal intentionné. Il est mort en France le 11 septembre 1704, à 88 ans. Ses autres ouvrages sont des Pamphlets relatifs aux circonstances; des Traductions en anglais; des Offices de Cicéron; des Morales de Sénèque; des Colloques d'Érasme; des Fables d'Ésope, in-4°, fig.; des OEuvres de Joseph; des Visions de Quévedo, etc.

LETI (Gregorio), né à Milan le 29 mai 1630, d'une famille qui faisait autrefois à Bologne une assez belle figure, fit profession publique de la religion calviniste à Lausanne en 1657 : Jean-Antoine Guérin, médecin célèbre chez qui il logeait, en fut si charmé, qu'il lui fit épouser sa fille. Leti alla s'établir à Genève en 1660 : il y passa près de 20 ans. On lui donna en 1674 le droit de bourgeoisie *gratis*, ce qui n'avait encore été accordé à personne. Il vint en France cinq ans après et passa en Angleterre en 1680. Le roi Charles II le reçut avec bonté, lui fit après la première audience présent de mille écus, et lui promit la charge d'historiographe. Il écrivit l'Histoire d'Angleterre; mais cet ouvrage ayant déplu à la cour, il eut ordre de sortir du royaume. Leti se retira à Amsterdam, où il fut fait historien de la ville. Il mourut presque subitement le 9 juin 1701, à 71 ans. C'était un écrivain infatigable. Il nous assure lui-même dans son Théâtre belgique, qu'il em-

ployait 12 heures à écrire trois jours de la semaine, et 6 heures les autres jours : de là vient qu'on a de lui un nombre si prodigieux d'ouvrages dont la plupart sont écrits en italien. Les principaux de ceux qui ont été traduits en français sont 1° Le Népotisme de Rome, en 2 vol. in-12; 2° La Monarchie universelle du roi Louis XIV, 2 v. in-12; 3° la Vie du pape Sixte V, en italien, Amsterdam, 1721, 3 vol. in-12, avec fig., en français, in-4°, ou 2 vol. in-12; 4° la vie de Philippe II, roi d'Espagne, 6 vol. in-12; 5° la Vie de Charles-Quint, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; 6° la Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre, avec fig., 2 vol. in-12, Amsterdam, 1741; 7° l'Histoire de Cromwel, 1703, 2 vol. in-12, avec fig.; 8° la Vie de Pierre Giron, duc d'Ossone, 3 vol. in-12; 9° Rome pleurante, ou Dialogue entre le Tibre et Rome, in-12; 10° le Syndicat d'Alexandre VII, avec son voyage en l'autre monde, in-12 : c'est une satire sanglante; 11° Critique sur les loteries, 2 vol. in-12: Pierre Ricotier a réfuté cet ouvrage. Les principaux livres italiens de Gregorio Leti, qui n'ont point été traduits en français, sont 1° le Théâtre de la France, 7 vol. in-4°, mauvais ouvrage; 2° le Théâtre belgique, 2 vol. in-4°, aussi mauvais que le précédent; 3° le Théâtre britannique, ou l'histoire d'Angleterre, Amsterdam, 1684, 5 vol. in-12 : c'est cet ouvrage qui le fit chasser d'Angleterre; il y a un beau portrait de la reine Elisabeth; 4° l'Italie régnante, 4 vol. in-12; 5° l'Histoire de l'empire romain en Germanie, 4 vol. in-4°; 6° le Cardinalisme de la sainte Eglise, 3 vol. in-12 : c'est une satire violente; 7° Histoire de Genève, 5 vol. in-12; 8° la juste Balance, dans laquelle on pèse toutes les maximes de Rome et les actions des cardinaux vivans, 4 vol. in-12; 9° le Cérémonial historique, 6 vol. in-12; Dialogues politiques sur les moyens dont se servent les républiques d'Italie pour se conserver, 2 vol. in-12; Abrégé des vertus patriotiques, 2 vol. in-8°; la Renommée jalouse de la Fortune; Panégyrique de Louis XIV, in-4°; un Poëme sur l'entreprise du prince d'Orange en Angleterre, 1695. in-fol.; Eloge de la Chasse, in-12; des Lettres, 1 vol. in-12; l'Itinéraire de la cour de Rome, 3 vol. in-8°; Histoire de la maison de Saxe, 4 vol. in-4°; de celle de Brandebourg, 4 vol. in-4°; le Carnage des réformés innocens, in-4°; les Précipices du Siége apostolique, 1672, in-12, etc. : tous ces ouvrages sont écrits avec feu, et d'une manière assez intéressante, mais d'un style mordant, satirique et trop diffus. Il ne faut pas compter sur son exactitude, quoique M. Le Clerc, son gendre, ait fait de lui un grand éloge.

LEU (Saint), appelé aussi saint Lou, célèbre évêque de Sens, était fils de Betton, allié à la famille royale. Il naquit dans le diocèse d'Orléans, succéda à saint Artème, évêque de Sens, en 609, se fit estimer du roi Clotaire II, et fut chéri de son peuple. Il mourut le 1er septembre 623.

LEU (Jean-Jacques), né à Zurich le 26 janvier 1689, parvint jusqu'à la charge de bourgmestre de cette république en 1759, et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1768. Son principal ouvrage est un Dictionnaire historique de la Suisse, en allemand, Zurich, 1747 à 1765, 20 vol. in-4° : les articles y sont prolixes, comme on peut le juger; mais c'est le goût allemand de faire de gros livres.

LEUCIPPE, célèbre philosophe grec, disciple de Zénon, était d'Abdère, et selon d'autres, d'Elée ou de Milet. Il inventa le premier le fameux système des atomes et du vide, en quoi il fut suivi par Démocrite et par Epicure. L'hypothèse des tourbillons, perfectionnée par Descartes, est aussi de l'invention de Leucippe, selon M. Huet. On trouve de plus, dans le système de Leucippe, les semences de ce grand principe de mécanique que Descartes emploie si efficacement, savoir que *les corps qui tournent s'éloignent du centre, autant qu'il leur est possible*; car le philosophe grec enseigne que *les atomes les plus subtils tendent vers l'espace vide comme en s'élançant* : ainsi Kepler et ensuite Descartes ont suivi Leucippe à l'égard des causes de la pesanteur. Ce célèbre philosophe vivait vers 428 avant J.-C On peut voir tout le détail de son système dans Diogène Laerce.

LEUFROY (Saint), abbé de Madric ou de la Croix en Normandie, vers 690, mort le 21 juin 738.

LÉUNCLAVIUS ou LÉONCLAVIUS (Jean), natif d'Amelbrun en Westphalie, d'une famille noble, voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Pendant le séjour qu'il fit en Turquie, il ramassa de très-bons matériaux pour composer l'Histoire ottomane, et c'est à lui que le public est redevable de la meilleure connaissance que l'on ait de cette histoire: il joignit à l'intelligence des langues savantes celle de la jurisprudence; ce qui le rendit très-propre à bien réussir dans sa traduction de l'Abrégé des Basiliques, 1596, 2 vol. in-fol.: il fut l'un des plus célèbres traducteurs qu'ait produits l'Allemagne, et mourut à Vienne en Autriche au mois de juin 1593, à 60 ans. On a de lui 1° l'Histoire musulmane, 1591, in-fol., en latin; 2° les Annales des sultans Othomanides, in-fol., qu'il traduisit en latin, sur la traduction que Jean Gaudier, autrement Spiegel, en avait faite du turc en allemand; 3° la suite de ces Annales qu'il continua jusqu'en 1588, sous le titre de *Pandectæ turcicæ*: on trouve ces deux ouvrages à la fin du Calchondile du Louvre; 4° *Commentatio de Moscorum bellis adversus finitimos gestis*, dans le Recueil des historiens polonais de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol; 5° des Versions latines de Xénophon, de Zozime, de Constantin Manassès, de Michel Glycas, etc.: tous ces ouvrages sont estimés.

LEUPOLD (Jacques), conseiller et commissaire des mines du roi de Pologne, membre de la société royale de Berlin et de diverses autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les instrumens de mathématiques. Il mourut à Leipsick en 1727 Il s'est surtout rendu célèbre par son grand ouvrage intitulé *Theatrum machinarum*, Leipsick, 1724, en 3 vol. in-fol. en allemand.

LEUSDEN (Jean), naquit à Utrecht en 1624. Après avoir étudié les langues savantes et les mathématiques à Utrecht, il alla à Amsterdam pour converser avec les rabbins, et se perfectionner dans la langue hébraïque; il fut ensuite professeur d'hébreu à Utrecht, et s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés: les principaux sont 1° *Onomasticum sacrum*, Utrecht, 1684, in-8°; 2° *Clavis hebraïca et philologica Veteris Testamenti*, 1683, in-4°; 3° *Novi Testamenti clavis græca cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8°; 4° *Compendium biblicum Veteris Testamenti*, 1685, in-8°; 5° *Compendium græcum Novi Testamenti*, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12; 6° *Philologus hebræus*, 1695, in-4°; 7° *Philologus hebræo mixtus*, 1699, in-4°; 8° *Philologus hebræo-græcus*, 1695, in-4°; 9° des notes sur Jonas, Joel et Ozée, etc. C'est à lui qu'on est redevable des éditions correctes de Bochart, de Lighfoot, de la Synopse des critiques de Polus, de la Bible d'Athias, et de quelques autres Bibles hébraïques, comme aussi d'un Nouveau Testament syriaque, 1708, 2 vol. in-4°. Rodolphe Leusden son fils a donné une édition du Nouveau Testament grec.

LEUTARD, fanatique, de Vertus en Champagne, diocèse de Châlons, sur la fin du 10e siècle, brisait les croix et les images, prêchait qu'il ne fallait pas payer la dîme, et soutenait que les prophètes n'avaient pas toujours dit de bonnes choses: son évêque désabusa ses sectateurs: Leutard, désespéré de se voir abandonné, se jeta dans un puits.

LEUTINGER (Nicolas), né en Brandebourg, professa les belles-lettres, et fut ministre; mais il resta peu dans ces places: son inclination pour les voyages ne lui permettait pas de rester longtemps dans le même lieu. Il mourut à Wittemberg en 1612, à 64 ans. Il a fait une histoire de Brandebourg depuis 1399 jusqu'en 1594, qui a été imprimée avec ses autres ouvrages et sa Vie, à Francfort, 1729, 2 vol. in-4°.

LEUWENHOEK (Antoine de), célèbre physicien et naturaliste hollandais, naquit à Delft en 1632, d'une ancienne famille de cette ville. Il s'acquit une très-grande réputation dans toute l'Europe par ses expériences et par ses découvertes: il excellait surtout à tailler des verres pour des microscopes et pour des lunettes. Il mourut en 1723. On a imprimé à Delft ses *Arcana naturæ detecta*, 1695 à 1719, 4 vol. in-4°, et à Leyde en 1722, in-4°; ses lettres à la société royale de Londres,

dont il était membre, et à divers savans.

LEVAU, architecte célèbre, *Voy.* VAU.

LÈVE (ANTOINE DE), fameux capitaine navarrois, s'éleva du rang de simple soldat aux plus grands honneurs militaires sous l'empereur Charles-Quint. Il chassa l'amiral Bonnivet de devant Milan en 1523, défendit Pavie contre le roi François Ier, et fut ensuite général des armées de l'empereur, en Italie, en Autriche, contre Soliman qui assiégeait Vienne, et en Afrique lorsque Charles V y fit une descente. Il devint prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, etc., et mourut en 1536, à 56 ans, quelque temps après que Charles-Quint eut été chassé de Provence, expédition qu'il avait conseillée.

LEVEQUE DE POUILLI (LOUIS), né à Reims en 1692, d'une bonne famille, fut élu en 1746 lieutenant des habitans de la ville de Reims. Il engagea M. Godinot, chanoine de la cathédrale, à faire venir dans cette ville des eaux salutaires; il établit en 1749 des écoles publiques de mathématiques et de dessin, et il embellit les promenades. Il mourut le 4 mai 1750, à 59 ans. Il était membre de l'académie des inscriptions. On a de lui 1° la *Théorie des sentimens agréables*, 1774, in-12; 2° des manuscrits sur différentes matières, dont le recueil forme 12 vol. in-fol.: il les a laissés à M. de Burigni son frère, connu par plusieurs ouvrages.

LEVEQUE DE GRAVELLE (MICHEL-PHILIPPE), conseiller au parlement de Paris, mort en 1752, a donné un Recueil de pierres gravées antiques, 1732 et 1737, 2 vol. in-4°.

LEVÊQUE DE LA RAVALIÈRE (LOUIS-ALEXANDRE), né à Troyes le 6 janvier 1697, fut de l'académie des inscriptions, et mourut le 4 février 1762. Il a donné une édition des Poésies du roi de Navarre, 1742, 2 vol. in-8°; Comparaison de la déclamation avec la poésie dramatique, 1729, in-12; Doutes sur les auteurs des Annales de saint Bertin, 1736, in-12.

LEVI, chef de la tribu de même nom, et troisième fils de Jacob et de Lia, naquit l'an 1748 avant J.-C. Il passa au fil de l'épée, avec son frère Siméon, tous les habitans de la ville de Sichem, pour venger l'affront fait à Dina leur sœur. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, et prédit à Levi que sa famille serait divisée; ce qui arriva effectivement: car au partage de la terre promise elle n'eut point de portion fixe comme les autres tribus. Levi eut à l'âge de 43 ans un fils nommé Caath, qui fut grand-père de Moïse et d'Aaron. Il mourut 1612 avant J.-C., à 137 ans. C'est de la tribu de Lévi qu'étaient pris les prêtres et les grands pontifes des Juifs. Ceux de cette tribu s'alliaient souvent à la maison royale.

LEVIS ou LEVI (GUI DE), fameux général, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de France, qui tire son nom de la terre de Levis, située dans le Hurepoix, près de Chevreuse, fonda l'abbaye de la Roche, l'an 1190. Il se croisa sous le comte de Montfort, pour la guerre des Albigeois, et fut fait maréchal de l'armée des croisés, avec le titre de *Maréchal de la foi*, qui a passé aux marquis de Mirepoix ses descendans. Il se signala dans toutes les expéditions qui se firent contre les Albigeois, et mourut en 1230. Il donna un grand éclat à sa maison, qui subsiste encore, et qui a produit plusieurs grands hommes. Il ne faut tenir aucun compte de l'opinion fabuleuse qui fait descendre cette maison de la tribu de Lévi.

LEVIS (CHARLES-PIERRE GASTON DE), marquis de Mirepoix, ambassadeur à Vienne en 1737, et à Londres en 1749, mourut en 1757, sans postérité: il avait été maréchal de France la même année.

LEVI BEN-GERSOM, célèbre rabbin, dont on a des Commentaires sur l'Ecriture sainte, imprimés séparément, et dans les grandes Bibles; et un livre intitulé *Les guerres du Seigneur*, en hébreu, Rivæ, 1560, in-fol.: ces ouvrages sont remplis d'une vaine philosophie et de subtilité métaphysique, ce qui a fait dire à plusieurs rabbins que le livre de Levi Ben-Gersom intitulé *Les guerres du Seigneur*, aurait dû plutôt être intitulé *Les guerres contre le Seigneur*.

LEVRET (ANDRÉ), chirurgien de Paris, né en 1703, eut le bonheur d'être connu de Samuel Bernard, qui

se l'attacha. Au bout de trois ans de maladies et de douleurs, Samuel Bernard voulut récompenser l'assiduité et la complaisance de son chirurgien en lui donnant sa maison de Passy; mais ayant su que le legs n'aurait pas lieu, parce qu'on ne pouvait léguer plus de 300 livres de rente à son médecin ou à son chirurgien, il lui donna directement pour cent mille francs de billets des fermes, et 300 livres de rente par testament. M. Levret s'appliqua ensuite à l'art des accouchemens, dans lequel il acquit plus de réputation qu'aucun de ses prédécesseurs, quoiqu'il ait été fortement critiqué par M. Alphonse Le Roi, dans sa Pratique des accouchemens. M. Levret mourut le 22 janvier 1780, à 77 ans. On a de lui *Observations sur la cure des polypes*, 1771, in-8o; *Observations sur les accouchemens laborieux*, 1770, in-8o; l'*Art des accouchemens*, 1766, in-8o; *Essai sur l'abus des règles de l'accouchement*, 1766, in-8o.

LEYDECKER (Melchior), fameux théologien calviniste, naquit à Middelbourg le 25 janvier 1652: il se rendit habile dans la controverse et dans les antiquités ecclésiastiques, et fut ami de Frédéric Spanheim: il devint professeur de théologie à Utrecht en 1678, et mourut le 6 janvier 1721, à 69 ans: on a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, dont les principaux sont 1o *Traité de la république des Hébreux*, Amsterdam, 1714 et 1716, 2 vol. in-fol. en latin: ouvrage très-curieux sur le judaïsme moderne; 2o *Fax veritatis*, Lugduni Batavorum, 1677, in-8o; 3o la Continuation de l'histoire ecclésiastique de Hornius, Francfort, 1704, in-8o; 4o *Histoire de l'Eglise d'Afrique*, in-4o, curieuse et pleine de recherches; 5o *Synopsis controversiarum de fœdere*; 6o *Vis veritatis*; 7o *Veritas evangelica*; 8o un Commentaire latin sur le catéchisme d'Heidelberg; 9o une Dissertation contre le monde enchanté de Becker; 10o une Analyse de l'Écriture, avec la méthode de prêcher; 11o une Histoire du jansénisme, Trajecti, 1695, in-8o: le père Quesnel a réfuté dans son livre de la Souveraineté des rois défendue, Paris, 1704, in-12, ce que Leydecker a dit dans cet ouvrage contre la souveraineté des rois.

LEYRIT (N. Duval de), était gouverneur de Pondichéry et chef du conseil supérieur érigé en cette ville, lorsque la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre, à l'occasion des limites contestées dans l'Acadie. M. de Lally avait été nommé commandant des forces militaires des Français dans les Indes en 1756; il y était arrivé en 1758. La conduite inexplicable de ce général rendit inutiles les soins et les avances du gouverneur pour la conservation de la colonie: en vain sa fortune entière était passée au trésor; son argenterie, ses bijoux, ses meubles, rien ne put arrêter sa destruction. Le conseil et les habitans de Pondichéry accusèrent M. de Lally de trahison et d'abus d'autorité, pour avoir, en refusant de capituler, et se rendant lui-même à discrétion, mis la colonie hors d'état d'exiger aucune condition. Il était naturel que M. de Lally fît retomber les causes de ce malheur sur M. de Leyrit et sur le conseil; mais l'arrêt qui le condamna en 1766 supprima ses mémoires comme calomnieux; ainsi M. de Leyrit resté intact fut déclaré innocent de tout ce qu'avait fait avancer M. de Lally dans ses mémoires. Ce généreux citoyen n'eut pas la satisfaction de voir la fin de cette affaire, étant mort en 1764. M. de Lally-Tolendal a voulu justifier la mémoire du condamné, en vertu d'un arrêt du conseil de 1778, qui casse l'arrêt de 1766; il a reproduit, à Rouen et à Dijon, toutes les imputations faites précédemment à M. de Leyrit; mais son neveu, M. d'Eprémesnil, a défendu sa mémoire avec cette force que donnent la vérité, la connaissance des lois, et les discussions les plus lumineuses: un arrêt du parlement de Dijon de 1784 a confirmé celui de Paris, relativement à M. de Leyrit.

LEZANA (Jean-Baptiste de) savant religieux de l'ordre des carmes, naquit à Madrid le 23 novembre 1586. Il enseigna avec réputation à Tolède, à Alcala et à Rome; et les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII l'employèrent en des affaires importantes. Il mourut à Rome le 29 mars 1659, à 73 ans. Ses ouvrages sont 1o *Annales sacri ordinis de Monte Carmelo*, Romæ, 1656, 4 vol. in-fol.; 2o *De regularium reformatione*, Bracciani, 1627,

in-fol.; 3° *Summa quæstionum regularium*, Romæ, 1634, in-fol.; 4° *Consulta varia, theologica, juridica et regularia; Summa theologiæ*, etc.

LEZIN (SAINT), *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1er novembre 605.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée par supercherie au lieu de Rachel à Jacob, 1752 ans avant J.-C. Elle eut six fils, Ruben, Siméon, Levi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille nommée Dina.

LIANCOURT (JEANNE DE SCHOMBERG, duchesse de), célèbre et vertueuse dame du 17e siècle, était fille de Henri de Schomberg, duc et pair et maréchal de France. Elle épousa à l'âge de 20 ans Roger du Plessis, duc de Liancourt, auquel M. Arnauld écrivit deux Lettres qui ont tant fait de bruit, et qui furent suivies de l'exclusion de ce célèbre docteur: elle vécut dans une union admirable avec lui, et mourut le 14 juin 1674; son époux ne lui survécut que deux mois. On a de cette dame d'excellentes Maximes pour l'éducation chrétienne des enfans de qualité, qu'elle composa pour la princesse de Marsillac, sa petite-fille: M. Boileau, chanoine de Saint-Honoré à Paris, les fit imprimer en 1698, sous ce titre, *Réglement donné par une dame de haute qualité à mademoiselle sa petite-fille, pour sa conduite et pour celle de sa maison*.

LIBANIUS, fameux rhéteur grec, et sophiste, c'est-à-dire professeur d'éloquence au quatrième siècle, natif d'Antioche, eut beaucoup de part à l'amitié de Julien l'Apostat. Ce prince lui offrit la dignité de préfet du prétoire; mais Libanius la refusa, croyant le nom de sophiste beaucoup plus honorable. Il enseigna l'éloquence à Constantinople pendant quelques années, puis à Antioche les 35 dernières années de sa vie. Libanius survécut à Julien l'Apostat. Il nous reste de lui des Lettres estimées, et des Harangues en grec: elles lui acquirent beaucoup de réputation; mais son style est trop affecté et trop obscur. Il était païen. Saint Basile et saint Jean Chrysostôme avaeint été ses disciples vers l'an 360. L'édition la plus recherchée de Libanius est celle de Paris, 1606 et 1627, 2 vol. in-fol. Ses Lettres ont été réimprimées à Amsterdam en 1738, in-folio, grec-latin, par les soins de Jean-Christophe Wolf. Antoine Bongiovanni a publié à Venise en 1755, in-fol., grec-latin, avec des Notes, dix-sept Harangues de Libanius, tirées de la bibliothèque de Saint-Marc, de Venise.

LIBERAT (SAINT), abbé du monastère de Capse en Afrique, souffrit le martyre pour la foi orthodoxe, le 2 juillet 483, pendant la persécution d'Hunneric.

LIBERAT, célèbre diacre de l'Eglise de Carthage au sixième siècle, fut l'un des plus zélés défenseurs des trois Chapitres; et le concile de Carthage, tenu en 535, l'envoya à Rome avec deux évêques. Il fut employé en diverses autres affaires importantes. On a de lui un livre intitulé *Breviarium de Causâ Nestorii et Eutychetis*, que le père Garnier donna au public en 1675, in-8°.

LIBERE, *Liberius*, romain, succéda au pape Jule Ier le 24 mai 352. Il résista d'abord avec une fermeté héroïque à l'empereur Constance, qui le pressait de souscrire à la condamnation de saint Athanase, ce qui le fit exiler à Berée dans la Thrace en 355; mais dans la suite, ennuyé de son exil, et voyant que les ariens avaient mis Félix sur le siége de Rome, il eut la faiblesse de souscrire en 357 à la condamnation de saint Athanase et à une formule de foi dressée à Sirmich avec beaucoup d'artifice par les ariens. L'année suivante, 358, il retourna à Rome. Le peuple, qui l'avait souhaité pendant son exil, ayant appris ce qui s'était passé, le reçut très-mal. Libere reconnut aussitôt sa faute, en témoigna beaucoup de repentir, et défendit avec zèle la foi orthodoxe. Il rejeta la confession de foi faite au concile de Rimini en 359, et écrivit à saint Athanase, pour se raccommoder avec lui. Il mourut le 24 septembre 366. Quoiqu'on ne puisse excuser sa faiblesse à l'égard de sa souscription à la formule de Sirmich, il se releva néanmoins si glorieusement de sa chute, que l'Eglise a toujours conservé de la vénération pour sa mémoire, et que les pères grecs et latins en ont parlé honorablement après sa mort. On trouve ses lettres dans *Epist. rom. pont. de Coustant*, in-fol.

LIBERGE (Marin), docteur en droit et échevin de la ville de Poitiers, mort en 1599, a fait quelques Traités de Droit, et la *Relation du siége de Poitiers*, où il était présent, 1621, in-12.

LIBERTINS. *Voy*. Quintin.

LIBITINE, déesse des funérailles, dans le paganisme, était crue par quelques-uns la même que Proserpine. Elle avait un temple à Rome, où l'on gardait tout ce qui était nécessaire aux funérailles. Ceux à qui l'on s'adressait pour acheter ou pour louer ce qui servait aux pompes funèbres s'appelaient *Libitinaires*.

LIBOIRE (Saint), évêque du Mans, au commencement du cinquième siècle.

LIBOIS (Étienne), du diocèse de Chartres, mort en 1776, est auteur d'un livre singulier intitulé *Encyclopédie des dieux et des héros*, 1773, 2 vol. in-8°. Il trouvait la philosophie hermétique dans la fable : il s'entendait peut-être; mais tous les adeptes sont plus fidèles à leurs secrets que les francs-maçons; car personne autre qu'eux ne les entend, quoiqu'ils aient beaucoup écrit.

LIBON, excellent architecte d'Elide, bâtit auprès de Pise en Grèce le fameux temple de Jupiter, auprès duquel on célébrait les jeux olympiques. Il vivait 460 avant J.-C.

LICETI, ou LICETO, *Licetus* (Fortunius), célèbre médecin, naquit à Rappolo, dans l'état de Gênes, le 3 octobre 1577, avant le septième mois de la grossesse de sa mère. Son père, nommé Joseph, qui était habile médecin, et qui est auteur du livre intitulé *Nobilità de principali membri dell' uomo*, 1599, in-8°, le fit mettre dans une boite de coton, l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit d'une parfaite santé, ce qui lui fit donner le nom de *Fortunio*. Liceti, après avoir étudié à Bologne, alla enseigner la philosophie à Pise : il s'y acquit tant de réputation qu'il fut attiré à Padoue, où il professa la philosophie, et ensuite la médecine. Il y mourut en 1656, à 77 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traités : les principaux sont *De monstris*, Amsterdam, 1665, in-4°; *De novis astris et cometis*, Venise, 1622, in-4°; *De ortu spontaneo viventium*, Vicentiæ, 1618, in-fol.; *De animorum rationalium immortalitate*, Patavii, 1629, in-fol.; *De fulminum naturâ*, in 4°; *De ortu animæ humanæ*, Genève, 1619, in-4°; *De cometarum attributis*, in-4°; *De his qui vivunt sine alimentis*, in-fol.; *Mundi et hominis analogia*, in-4°; *De annulis antiquis*, in-4°; *Hydrologia, sive de maris tranquillitate et ortu fluminum*, Utini, 1655, in-4°, *De lucernis antiquis*, Utini, 1653, in-fol., etc : dans ce dernier Traité il soutient que les anciens avaient des lampes sépulcrales qui ne s'éteignaient point; ce qu'il prouve par le tombeau de la fille de Cicéron, qui fut découvert sous le pontificat du pape Paul III, et dans lequel, dit-il, on trouva une lampe qui s'éteignit aussitôt, et qui devait avoir brûlé pendant seize cents ans. Liceti s'efforce de prouver son opinion par d'autres exemples semblables; mais Octavio Ferari, célèbre professeur d'humanités à Padoue, l'a très-bien réfuté dans sa dissertation *De veterum lucernis sepulcralibus*, qu'il publia en 1685, in-4°, dans son livre *De re vestiariâ* : il y prouve que ces sortes de lampes, appelées éternelles, et dans lesquelles on supposait une huile inextinguible, ne sont que des phosphores qui s'allument pour un peu de temps après avoir été exposés à l'air.

LICINIA, fameuse vestale, qui fut punie de mort avec deux autres vestales, Émilie et Marcia, à cause de leurs débauches, vers l'an 112 avant J.-C.

LICINIUS (C.), tribun du peuple d'une famille des plus considérables de Rome entre les plébéiennes, fut choisi par le dictateur Manlius Capitolinus, pour général de la cavalerie, 365 avant J.-C. Licinius fut le premier plébéien honoré de cette charge. On le surnomma *Stolo*, c'est-à-dire Rejeton inutile, à cause de la loi qu'il publia avec Sextius pendant son tribunat, par laquelle il défendait à tout citoyen romain de posséder plus de cinq cents arpens de terre, sous prétexte que ceux qui en avaient davantage ne pouvaient arracher les rejetons inutiles (*stolones*) qui poussent des racines des arbres, ni cultiver leur bien avec soin. Ces deux tribuns ordonnèrent encore « que les intérêts qui auraient été payés par les débiteurs demeurassent imputés sur

le principal des dettes, et que le surplus serait acquitté en trois années. » Enfin, « que l'on ne créerait plus de consul à l'avenir que l'un d'eux ne fût de famille plébéienne. Ces deux tribuns furent consuls en conséquence de cette dernière loi, savoir Sextius 362 ans avant J.-C. et Licinius deux ans après : ce sont les deux premiers consuls de famille plébéienne. Licinius Stolo porta cette loi à l'instigation de sa femme, qui était fière et ambitieuse, et qui, ayant une sœur mariée au consul Sulpitius, ne pouvait souffrir que son mari fût d'un rang inférieur. *Voy.* Crassus.

LICINIUS TEGULA (P.), célèbre poète comique latin, vers 200 avant J.-C. On trouve des fragmens de Licinius dans *Corpus poetarum*, de Maittaire.

LICINIUS CALVUS (C.), excellent orateur romain, du temps de Cicéron, était ami de Catulle, et fils de Licinius Macer, l'un des meilleurs poètes de son siècle. Il plaida avec tant de force et d'éloquence contre Vatinius, que celui-ci, craignant d'être condamné, l'interrompit avant qu'il eût achevé son plaidoyer, en disant aux juges : « Hé quoi ! messieurs, parce que mon accusateur est éloquent, est-il juste que je sois condamné ? » Les harangues de Licinius ne sont point parvenues jusqu'à nous. On croit qu'il était auteur des Annales citées par Denis d'Halicarnasse, et que nous n'avons plus. On trouve des vers de lui dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

LICINIUS ou LICINIANUS (C. Valerius), empereur romain, était fils d'un paysan de Dacie. Il s'éleva du rang de simple soldat aux premières charges militaires, et fut créé empereur le 11 novembre 307, par Galère Maximien, son ancien ami, auquel il avait rendu des services importans dans la guerre de Perse. Il eut dans son département une partie de l'Illyrie avec la Rhétie. Il devait encore avoir l'Italie, dont Maxence s'était emparé ; mais s'étant lié avec Constantin, il lui laissa le soin de faire la conquête de l'Italie, et fit cesser la persécution contre les chrétiens en 312, en sa considération. Il marcha ensuite contre Maximin, et remporta sur lui une victoire complète le dernier avril 313. Maximin étant mort de désespoir ou de poison, trois mois après Licinius se vit maître de l'Orient. Il conçut alors de plus vastes desseins, et engagea Bassien, que Constantin avait fait César, à se révolter : Bassien ayant été puni, Sinice son frère se retira auprès de Licinius, qui le reçut très-bien. Constantin, irrité de cette conduite, marcha à la tête d'une nombreuse armée contre Licinius, qui fut défait en deux combats. Les deux princes firent ensuite la paix. Licinius renouvela la persécution contre les chrétiens en 319, et déclara la guerre à Constantin en 323 sous divers prétextes ; mais après avoir perdu plusieurs batailles, se voyant réduit à la dernière extrémité dans Nicomédie, il alla se jeter aux pieds de Constantin, qui lui accorda la vie à la prière de Constancie sa sœur, que Licinius avait épousée en 313. Constantin le fit renoncer à l'empire, et lui assigna Thessalonique pour sa demeure ; mais ayant appris peu de temps après qu'il voulait se rétablir par le moyen des barbares avec lesquels il traitait secrètement, il le fit mourir en 325. Licinius son fils fut aussi tué peu de temps après par ordre de Constantin, qui demeura ainsi seul maître de tout l'empire. Licinius fut l'un des plus cruels persécuteurs des chrétiens. Il se rendit odieux par son avarice, par ses débauches et par sa haine contre les gens de lettres, qu'il persécutait à cause de son ignorance. Il fit mourir plusieurs philosophes, par la seule raison qu'ils faisaient profession de s'appliquer à la philosophie, les appelant le venin et la peste publique.

LIEBAUT (Jean), médecin du 16e siècle, natif de Dijon, dont on a 1° des Traités sur les maladies, l'ornement et la beauté des femmes, 1582, 3 vol. in-8° ; 2° *Thesaurus sanitatis*, 1578, in-8° ; 3° *De præcavendis curandisque venenis Commentarius ;* 4° des Scholies sur Jacques Hollerius, en latin, 1579, in-8°, etc. Il travailla aussi au fameux livre d'agriculture appelé *la Maison rustique*, dont Charles Étienne son beau-père est le premier auteur. Il avait épousé Nicole Étienne, savante fille de Charles-Étienne, premier et principal auteur de *la Maison rustique*. Il mourut à Paris le 21 juin 1596.

LIEBE (Chrétien-Sigismond), savant antiquaire allemand, mort à Gotha en 1736, dans un âge avancé, s'est principalement fait connaître par son ouvrage intitulé *Gotha nummaria*, Amsterdam, 1730, in-fol.

LIEBKNECHT (Jean-Georges), célèbre professeur de Giessen, était de Wasungen. Il devint membre de la société royale de Londres, de l'académie des sciences de Berlin et de la société des curieux de la nature. Il mourut à Giessen en 1749. On a de lui un grand nombre de Dissertations théologiques, philosophiques et littéraires très-estimées, et divers autres ouvrages.

LIEUTARD (Jacques), fils d'un armurier d'Arles, mort à Paris en 1733, membre de l'académie des sciences, à laquelle il avait été associé en qualité d'astronome : c'est lui qui a donné les connaissances des temps depuis 1703 jusqu'en 1729.

LIEUTAUD (Joseph), conseiller d'état, premier médecin du roi, de monsieur et de monseigneur comte d'Artois, naquit à Aix en Provence le 20 juin 1703, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, et fut appelé à Versailles en 1749, pour y remplir la place de médecin de l'infirmerie royale. Il fut médecin des enfans de France en 1755, et premier médecin du roi en 1774. La société royale de Londres le mit au rang de ses membres, et l'académie des sciences en fit autant en 1752. La faculté de médecine de Paris l'adopta, moins par son choix que par l'éminence de sa place. Il fut président de la société royale de médecine établie en 1776, et est mort à Versailles le 6 décembre 1780, dans la soixante-dix-huitième année de son âge. On a de lui des *Essais anatomiques*, Paris, 1742 et 1766, in-8° : M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1777, qui est plus estimée que les précédentes; Précis de médecine, 1760, in-8°, 1769, 1776, 2 vol. in-8°; Précis de matière médicale, 1766, in-8°, 1770, 2 vol. in-8° : ces deux ouvrages avaient paru en latin, sous le titre de *Synopsis universæ praxis medicæ*, 1765 et 1770, 2 vol. in-4°; *Historia anatomico-medicâ*, 1767 et 1770, 2 vol. in-4°; *Elementa physiologiæ*, Amsterdam, 1749, in-8° : tous ces ouvrages sont dignes de la réputation de leur auteur.

LIEVENS (Jean), peintre et graveur, né à Leyde en 1607, peignait le portrait et des sujets d'histoire. Il était établi à Anvers, où l'on voit beaucoup de ses compositions. Il a gravé, d'après lui-même, la Résurrection du Lazare, saint Jérôme, saint François, et des portraits, dont Daniel Heinsius, etc.

LIGARIUS (Quintus), lieutenant de Caïus Considius, proconsul d'Afrique, se fit tellement aimer des Africains, qu'ils le demandèrent et qu'ils l'obtinrent pour leur proconsul, lorsque Considius fut rappelé. Il continua de se faire aimer dans son gouvernement, et les Africains voulurent l'avoir à leur tête, lorsqu'ils prirent les armes au commencement de la guerre civile de César et de Pompée; mais il aima mieux retourner à Rome. Il embrassa les intérêts de Pompée, et se trouva en Afrique dans le temps de la défaite de Scipion et des autres chefs qui avaient renouvelé la guerre. Cependant César lui accorda la vie, mais avec défense de retourner à Rome. Cela obligea Ligarius de se tenir caché hors de l'Italie. Ses frères et ses amis, et surtout Cicéron, mettaient tout en œuvre pour lui obtenir la permission de rentrer dans Rome, lorsque Tubéron se déclara dans les formes l'accusateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accusé cette harangue admirable, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et par laquelle il obtint de César l'absolution de Ligarius, quoique ce prince n'eût pas dessein de l'absoudre. Tubéron fut si fâché de l'issue de sa cause, qu'il renonça au barreau. Ligarius reconnut mal la générosité et la clémence de César, car il devint dans la suite un des complices de Brutus et de Cassius.

LIGER (Louis), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture et le jardinage, naquit à Auxerre au mois de janvier 1658, et mourut à Guerchi près d'Auxerre le 6 novembre 1717. Les principaux de ses ouvrages sont 1° l'*Économie générale de la campagne*, ou *Nouvelle maison rustique*, dont la meilleure édition est celle de 1762, en 2 vol. in-4°; 2° *Le nouveau Jardinier et Cuisinier fran-*

çais, 2 vol. in-12; 3° *Dictionnaire général des termes propres à l'agriculture*, in-12; 4° *La culture parfaite des jardins fruitiers et potagers*, in-12; 5° *Vrai é facile pour apprendre à élever des figuiers*, in-12 : c'est une suite du traité précédent; 6° *Le nouveau théâtre d'agriculture et ménage des champs*, avec un Traité de la pêche et de la chasse, in-4°; 7° *Le Jardinier fleuriste et historiographe*, 2 vol. in-12; 8° *Moyens faciles pour rétablir en peu de temps l'abondance de toutes sortes de grains et de fruits dans le royaume*, in-12; 9° *Dictionnaire pratique du bon ménager de campagne et de ville*, in-4°; 10° *Les amusemens de la campagne*, ou *Nouvelles ruses innocentes*, qui enseignent la manière de prendre aux piéges toutes sortes d'oiseaux et de bêtes à quatre pieds, 2 vol. in-12, etc. On lui attribue encore *Le Voyageur fidèle*, ou *le Guide des étrangers dans la ville de Paris*, in-12 : tous ces ouvrages sont très-superficiels; et l'on voit, par leur lecture, que Liger était fort honnête homme, mais un auteur médiocre, qui rebat cent fois les mêmes choses en différens livres.

LIGHFOOT (JEAN), savant théologien anglais, et l'un des plus habiles hommes de son siècle dans la connaissance de l'hébreu, du Talmud et des rabbins, naquit à Stoke, dans le comté de Staffort, le 29 mars 1602. Après avoir fait ses études à Cambridge, il alla demeurer à Narton, où le chevalier Roland Cotton le prit pour son chapelain et l'engagea à l'étude de l'hébreu. En 1628 il épousa la fille d'un gentilhomme nommé Robert Compton, qui était veuve de Georges Copwood. Il fut ensuite ministre de l'église de Saint-Barthélemi de Londres, et mis au nombre des théologiens de Westminster, qui avaient entrepris de réformer l'Angleterre durant les guerres civiles. On lui donna en 1643 la cure de Mundon, dans le comté de Herfort. Il prit le bonnet de docteur en 1652, et fut en 1655 vice-chancelier de l'université de Cambridge. Il mourut à Ely, où il était chanoine, le 6 décembre 1675, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le Nouveau Testament, dans lesquels il explique l'Évangile par les usages et les coutumes qui étaient chez les Juifs au temps de notre Seigneur J. C. La meilleure édition de ses œuvres est celle d'Utrecht, 1699, en 3 vol. in fol, par les soins de Jean Leusden. On trouve dans tous les ouvrages de Lighfoot des choses très-curieuses et très-intéressantes : les principaux ouvrages sont 1° *Horæ hebraicæ et talmudicæ in geographiam terræ sanctæ;* 2° une Harmonie de l'Ancien Testament; 3° des Commentaires sur une partie du Nouveau Testament; 4° des Remarques sur presque tous les livres de l'Écriture, etc. En 1700 on a imprimé à Londres quelques œuvres posthumes en anglais, in-8°.

LIGNAC (ANTOINE LE LARGE DE), passa quelque temps chez les jésuites, et ensuite chez les pères de l'Oratoire. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut fort bien accueilli du pape Benoît XIV et du cardinal Passionei qui estimaient ses ouvrages. Il mourut en 1762. Pour prouver contre M. Boullier le dogme de la transsubstantiation, il publia un livre intitulé *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1764, in-12. Il a encore donné le *Témoignage du sens intime*, 1760, 3 vol. in-12; *Elémens de métaphysique*, 1753, in-12; *Examen du livre de l'esprit*, 1759, 2 vol. in-12; *Mémoires sur les araignées aquatiques*, 1748, in-12; *Lettres à un Américain sur le système de M. de Buffon*, 12 parties in-12; *Voie de prescription contre la bulle* Unigenitus, 1743, in-12.

LIGNEROLLES (JEAN LE VOYER DE), écuyer du duc de Nemours, pensa perdre la tête en 1561, pour avoir sollicité, de la part de son maître, le duc d'Anjou de venir se mettre à la tête des mécontens de la liaison de la cour avec les protestans; mais, comme on voulut étouffer cette affaire, il échappa. Ce même duc d'Anjou en fit son favori; il devint son chambellan, et fut fut chevalier de l'ordre. Enivré de sa faveur, Lignerolles insultait à ses anciens camarades, et s'en faisait autant d'ennemis. Georges de Villequier, vicomte de la Guierche, était un des principaux. Sur la fin de l'été 1571, la cour étant à l'abbaye de Bourgueuil, où la reine avait dessein de faire bâtir, Villequier osa assassiner Ligne-

rolles, dans la Halle, en plein midi; et, pour ne pas manquer son coup, il se fit accompagner du duc d'Angoulême, bâtard de Henri II, de Charles de Mansfeld, du frère du comte de Montgommeri et de quelques autres. Le roi irrité, du moins en apparence, les fit mettre à la Conciergerie, d'où ils sortirent peu après, peut-être à leur considération et à celle de ceux qui sollicitaient pour eux; mais on aime mieux se persuader qu'ils ne s'étaient portés à ce coup que par ordre du roi. Les uns dirent que ce fut pour avoir porté ses vues de galanterie jusque sur la reine-mère, qui avait alors 52 ans, et qui avait bien autour d'elle des syrènes pour enlacer les seigneurs de la cour, mais qui ne passait pas pour rechercher elle-même à les enlacer. D'autres dirent que c'était pour avoir, par vanité, fait connaître au roi que le duc d'Anjou lui avait fait confidence de la Saint-Barthélemi, qu'on prétend n'avoir été projetée que depuis. Au reste il fallait peu de choses pour exciter la colère du roi, qui, ignorant ou dédaignant l'art d'assassiner juridiquement, l'aura fait faire ouvertement. La fille de Lignerolles, Catherine Le Voyer, épousa René du Bellay, seigneur de la Flotte, et devint dame d'atours de la reine Marie de Médicis.

LIGNIVILLE (Philippe-Emmanuel, comte de), né à Houécourt en 1611, se trouva un des capitaines du malheureux duc de Lorraine Charles IV, lorsque les Espagnols, au service desquels il avait conduit ses troupes, doutant de sa fidélité, le mirent en prison. Le duc François, qui commanda les troupes pendant la captivité de son frère, donna sa confiance au comte de Ligniville pour le commandement, mais jamais sa faveur. Ce fut lui qui conduisit en France, par une marche forcée de trois jours et trois nuits, au milieu des ennemis les troupes lorraines, quand le duc François quitta les Espagnols pour se donner à la France. Il eut encore l'honneur d'être le guide du fameux duc de Lorraine, Charles V, dans ses premiers exploits militaires, surtout à la bataille de Raab en 1664, où il commandait les troupes lorraines. Il mourut à son retour à Vienne, de l'opération de la pierre, le 26 octobre 1664, sans postérité et sans fortune, ayant tout sacrifié au service de ses maîtres.

LILBURN (Jean), compagnon relieur anglais, ayant lu quelques livres de puritains, s'échauffa pour ce parti, et facilita la vente et la distribution de libelles contre le gouvernement. Il fut mis en prison, condamné au pilori pendant deux jours en 1637, et n'en devint que plus ardent. La lecture du livre des Martyrs lui inspira le désir de le devenir. Cependant il tomba dans les mains des royalistes qui lui firent son procès comme à un traître; mais le parlement ayant arrêté que les royalistes prisonniers subiraient le même sort que Lilburn et quelques autres, il fut mis en liberté. Cromwel l'accueillit, et lui donna de l'emploi dans l'armée. Ses écrits séditieux et contraires à la religion reçue lui firent de nouvelles affaires au parlement; mais Cromwel obtint qu'un officier de l'armée qui travaillait à les tirer de l'esclavage où les évêques voulaient les réduire, ne serait pas inquiété pour ses opinions. Ce parlement ayant été cassé, Lilburn se déclara contre Cromwel; il le chargea, par ses écrits, de ce que l'hypocrisie, le mensonge et la tyrannie ont de plus infamant. Il fut de nouveau poursuivi pour crime de haute trahison; mais il sut si bien se défendre que le parlement l'absout. Cromwel en fut plus outré que de la perte d'une bataille: il le fit exiler hors du royaume. Il y revint cependant en 1657, prêcha chez les quakers d'Eltham, où il est mort le 29 août 1657.

LILIENTHAL (Michel), savant théologien et laborieux écrivain allemand, naquit à Liebstat en Prusse l'an 1686. Après avoir fait quelques voyages, il s'établit à Kœnigsberg, où il fut pasteur et professeur jusqu'à sa mort arrivée en 1750. Il était de l'académie des sciences de Berlin, et professeur honoraire de l'académie de Pétersbourg. On a de lui 1° *Selecta historica et litteraria*, 2 vol.; 2° *De macchiavellismo litterario, sive de perversis quorumdam in republicâ litterariâ inclarescendi artibus*; 3° *Annotationes in Struvii introductionem in notitiam rei litterariæ*; 4° *Acta borussica ecclesiastica, civilia, litteraria*, 3 vol.; 5° plusieurs bonnes Dissertations académiques; un grand nom-

bre de Sermons et d'autres ouvrages en allemand.

LILLO (Georges), né à Londres le 4 février 1693, faisait la profession de joaillier, et était protestant non-conformiste; mais le théâtre l'occupait plus que son négoce et sa religion. Ses pièces irrégulières ont un sombre qui plait aux Anglais, telles que *Georges Barneveldt*, *La Fatale curiosité*, *Arden de Feversham*, *etc.* Elles ont été réunies en deux vol. in-12, 1775. Il est mort le 3 septembre 1739, à 47 ans.

LILLY (Guillaume), fameux astrologue anglais, dont on a *Merlinus Anglicus junior* en anglais, Londres, 1655, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Il mourut en 1681. Il ne faut pas le confondre avec Guillaume Lilly, natif d'Odeham, dans le Hampshire, qui voyagea dans la terre sainte et dans l'Italie, et qui enseigna à son retour la grammaire, la rhétorique et la poésie à Londres. Il fut le premier maitre de l'école de Saint-Paul de Londres, fondée par Colles, et mourut en 1522. On a de lui des Poésies, une Grammaire latine, Oxford, 1673, in-8°.

LILLY (Georges), né à Londres, suivit le cardinal Pole; et de retour à Londres il fut chanoine de Saint-Paul, et ensuite de Cantorbéry. Il est mort en 1559. Lilly est le premier qui ait publié la carte de la Grande-Bretagne Il est auteur d'*Anglorum regum chronicoes epitome*, Bâle, 1577; *Elogia virorum illustrium*, 1559, in-8°.

LIMBORCH (Philippe de), célèbre théologien remontrant, naquit à Amsterdam le 19 juin 1633, d'une bonne famille. Il fut ministre à Goude en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il y eut la même année la chaire de théologie, qu'il remplit avec une réputation extraordinaire jusqu'à sa mort arrivée le dernier avril 1712, à 79 ans: il avait été marié deux fois. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés des protestans: les principaux sont 1° *Amica collatio de veritate religionis Christi, cum erudito Judæo* (*Orobio*), Goudæ, 1687, in-4°; 2° un Corps complet de théologie, selon les opinions et la doctrine des remontrans, Amsterdam, 1715, in-fol.; 3° l'*Histoire de l'inquisition*, Amsterdam, 1692, in-fol., ouvrage très-estimé; 4° *Dialogue sur la tolérance en matière de religion*, en flamand; 5° un Commentaire sur les actes des apôtres, et sur les épitres aux Romains et aux Hébreux, 1711, in-fol: il n'est pas estimé, etc. Limborch a aussi procuré la plupart des éditions des ouvrages du fameux Episcopius, son grand-oncle maternel, des écrits duquel il avait hérité.

LIMEUIL (Isabelle de la Tour, demoiselle de), fille d'un frère puiné de l'aïeul du premier duc de Bouillon, de la maison de la Tour, fut fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, qui avait toujours avec elle des enchanteresses qui lui apprenaient tous les projets des principaux de la cour. Celle-ci prit dans ses lacs Louis Ier, prince de Condé, dont elle eut un fils qui mourut peu après sa naissance. Elle en accoucha dans la garde-robe de la reine à Lyon, pendant le voyage que la cour y fit au mois de mai 1564. La reine fut obligé de la renvoyer, plutôt pour punir son imprudence que sa conduite. Elle épousa depuis Scipion Sardini, noble Lucquois qui était avec d'autres Italiens dans les finances.

LIMIERS (Henri Philippe de), docteur en droit au 18e siècle, dont on a 1° l'*Histoire du règne de Louis XIV*, 1718, 12 vol. in-12: elle n'est pas estimée; 2° *Annales de l'histoire de la monarchie française*, 1721, in-fol.; ce livre vaut encore moins que le precédent; 3° *Abrégé chronologique de l'histoire de Louis XIII et Louis XIV*, pour servir de suite à celle de Mézerai, etc., 2 ou 3 vol. in-12; 4° *Mémoires du règne de Catherine*, *impératrice de Russie*; 5° *Histoire de Charles XII*, *roi de Suède*, 6 vol. in-12; 6° traduction française des OEuvres de Plaute, 10 vol. in-12: elle n'est pas exacte; 7° la traduction française des explications latines des pierres gravées de Stosch, Amsterdam, 1724, in-fol. En général Limiers est un auteur médiocre, et ses ouvrages ne méritent pas d'être lus.

LIMNOEUS (Jean), célèbre jurisconsulte allemand, naquit à Iène le 9 janvier 1592, d'un père qui professait les mathématiques en cette ville. Albert, margrave de Brandebourg, qu'il avait

accompagné en France, le fit son chambellan et son conseiller privé en 1639. Limnœus exerça ces emplois jusqu'à sa mort, arrivée en 1663. On a de lui divers ouvrages qui sont estimés : les principaux sont 1° *Tractatus de academiis*, in-4°; 2° *Notitia regni Galliæ*, 2 vol. in-4° ; 3° *De jure imperii romano-germanici*, dont la meilleure édition est celle de Strasbourg en 5 vol. in-4°, donnée par Schilterus ; 4° *Observationes in bullam auream Caroli IV*, 1690, in-4° ; 5° *Capitulationes imperatorum, et regum romano-germanicorum*, dont la plus ample édition est celle de Leipsick en 1691, in-4°, etc.

LIMOJON DE SAINT-DIDIER (Ignace-François), co-seigneur de Venasque et de Saint-Didier, et fameux poète provençal, naquit à Avignon en 1668. Il fut couronné trois fois par l'académie des jeux floraux, et il remporta le prix de l'académie française en 1720 et en 1721. Ses vers provençaux sont très-estimés, mais il n'a pas si bien réussi dans ses huit chants du poëme de Clovis, in-8°, ni dans ses autres vers français. Il mourut à Avignon le 13 mai 1739. Il est auteur du *Voyage du Parnasse*, in-12, contre M. de la Mothe et les autres partisans des modernes. Il était neveu d'Alexandre-Toussaint Limojon de Saint-Didier, gentilhomme de M. d'Avaux, dans le temps de l'ambassade de ce ministre en Hollande. On a de ce gentilhomme, *Histoire des négociations de Nimègue* : elle est estimée ; un livre intitulé *La ville et la république de Venise*, et un troisième ouvrage qui a pour titre, *Triomphe hermétique, ou la Pierre philosophale victorieuse* : ce dernier livre est curieux; il ne contient que 153 pages.

LIN (Saint), succéda à saint Pierre sur le siége de Rome, vers l'an 67 de J.-C. Il gouverna l'Église avec sagesse, et fut martyrisé l'an 67 de J.-C. Il ne nous reste aucun de ses écrits, mais on en a sous son nom, dans la Bibliothèque des Pères.

LINACRE ou LINACER (Thomas), anglais, reçut l'ordre de prêtrise, pour jouir d'un bénéfice, sans être meilleur chrétien. Il fut plus attaché à la pratique de la médecine, et devint médecin ordinaire de Henri VII, puis de Henri VIII son fils. Il mourut le 20 octobre 1524, à 64 ans. On a de lui un savant ouvrage *De emendatâ latini sermonis structurâ*, Lipsiæ, 1545, in-8° ; *Galeni methodus medendi*, in-8° ; quelques autres ouvrages de Galien ; *Rudimenta grammatices*, 1533, in-8°, et d'autres écrits estimés. Érasme fait de lui un grand éloge, mais il lui reproche le même défaut qu'à Paul Émile, qui est d'avoir rendu ses livres moins parfaits à force de les polir et de les limer.

LINANT (N.), mort le 11 décembre 1749, à 45 ans, fut gouverneur du fils de M. Hébert, introducteur des ambassadeurs. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'académie française, et publia en 1746 sa tragédie d'*Alzaïde*, et en 1747 celle de *Vanda, reine de Pologne*, qui ont eu peu de succès. Il a fait encore des Odes et des Épîtres en vers.

LINCK (Henri), célèbre jurisconsulte du 17e siècle, natif de Misnie, et professeur en droit à Altorf, dont on a un Traité du droit des temples.

LINDANUS (Guillaume), de Dordrecht, fut inquisiteur de la foi dans la Hollande et dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde, qui venait d'être érigé en 1560. Lindanus se fit estimer du pape Grégoire XIII. Il fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, après la mort de Cornelius Jansénius. Il mourut trois mois après, le 4 novembre de la même année, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, dont le plus considérable est intitulé *Panoplia evangelica*. Il a aussi donné *Missæ apostolicæ sancti Petri*, Anvers, 1589, in-8°, imprimé à Paris en 1591. Havesius a écrit sa vie.

LINDENBRUCH (Frédéric), en latin, *Lindenbrogius*, mort en 1638, a fait des commentaires sur des auteurs latins, et a publié *Codex legum antiquarum Visigotorum Longobardorum*, etc., Francfort, 1613, in-fol., fort estimé.

LINDSAY (Jean), théologien d'Oxford, ministre des non-jureurs de la société de la Chapelle de la Trinité, était correcteur d'imprimerie, et mourut le 21 juin 1768. Il est auteur d'une Histoire de la succession au royaume, 1720, in-8°, et éditeur de différens livres.

LINGELBACK (Jean), excellent peintre du 17e siècle, naquit à Francfort en 1625. Il voyagea en France et en Italie, où il s'attira l'admiration des connaisseurs. Il excella principalement dans les marines, les paysages, les foires et les animaux.

LINGENDES (Claude de), naquit à Moulins en 1591, et se fit jésuite à Lyon en 1607. Il enseigna quelque temps la rhétorique et les belles-lettres, et prêcha ensuite avec un applaudissement universel pendant 36 ans. Il fut recteur du collége de Moulins, puis provincial, et ensuite supérieur de la maison professe des jésuites à Paris, où il mourut le 12 avril 1660, à 69 ans. Son principal ouvrage consiste en 3 vol. de Sermons, in-4° ou in-8°, qu'il composa en latin, quoiqu'il les prononçât en français. On en a traduit quelques-uns en français sur l'original latin, en profitant néanmoins des manuscrits de plusieurs copistes qui avaient écrit les Sermons du père Lingendes, tandis qu'il prêchait. Les autres ouvrages du père Lingendes sont 1° *Conseils pour la conduite de la vie*; 2° *Votivum monumentum ab urbe Molinensi Delphino oblatum*, in-4°.

LINGENDES (Jean de), parent du précédent, aussi natif de Moulins, était un des plus célèbres poètes français du temps de Henri IV, et mourut en 1616. On trouve de ses poésies dans le Recueil des poètes français de Barbin, 5 vol. in-12, ou 6 petits in-12.

LINGENDES (Jean de), natif de Moulins, de la même famille, qui se distingua par ses prédications, et devint évêque de Sarlat en 1642, puis de Mâcon en 1650. Il mourut en 1665. Il avait été précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV. Un jour, prêchant devant toute la cour sur les devoirs de la royauté, il adressa ces paroles à Louis XIV : « Les rois ne voient et n'entendent que par les yeux et les oreilles d'autrui, parce qu'ils s'abandonnent trop à leurs plaisirs, d'où il arrive que tous ceux qui s'approchent de leurs personnes, sans en excepter un seul, étant ou flatteurs ou médisans, ou d'une prudence intéressée, ils ne savent jamais la vérité ni le véritable état de leurs affaires. »

LINIÈRE ou LIGNIÈRE (François Pajot de), poète français, dont on a plusieurs petites pièces de vers remplies d'esprit et de génie, était d'une famille noble, avait de la vivacité et un talent singulier pour la poésie libre et aisée. Il travailla avec Furetière à l'ingénieuse parodie du Cid, où Chapelain est si maltraité. On l'appelait l'athée de Senlis, à cause de son irréligion et de sa vie déréglée. Il but un jour l'eau d'un bénitier, parce que sa maîtresse y avait mis le bout du doigt. Boileau disait que c'était la seule action de piété qu'il eût faite dans sa vie. Le même poète, à qui il avait souvent recours dans ses besoins, lui reprochait de n'avoir de l'esprit que contre Dieu. Linière avait, dit-on, entrepris une critique du Nouveau Testament; mais sa mort, arrivée en 1704, à 76 ans, l'empêcha d'exécuter un si détestable projet. C'est en vain que madame Deshoulières entreprend de le justifier d'impiété, et qu'elle dit de lui :

Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je crois qu'il est autant catholique que moi.

Il est constant qu'il était très-impie, fort mordant et très-satirique. Ayant un jour fait une chanson maligne contre le sieur de Saint-Michel, conseiller à la cour des aides, il en reçut des coups de bâton, sur quoi on fit ce couplet.

Linière, homme exécrable,
Est déjà réprouvé du ciel :
La preuve en est que Saint-Michel
L'a battu comme un diable.

On y faisait allusion à saint Michel qui est représenté avec un diable sous ses pieds.

LINNÉ (Charles Von), naquit à Rhœshult, dans la province de Smaland le 24 mai 1707, d'un père théologien. L'inclination du jeune Linné pour la botanique se manifesta dès son enfance, dans un jardin que son père se plaisait à cultiver. Il fit les plus grands progrès dans cette science, et s'en occupa toute sa vie, soit en voyageant dans le nord de l'Europe jusqu'à Paris, soit en l'enseignant dans l'université d'Upsal. Il s'était fait recevoir docteur en médecine en Hollande au mois de juin 1735. A son retour en Suède en 1738, il pratiqua la médecine à Stockholm, fut nommé médecin de l'amirauté, et pensionné

de la ville, pour donner des leçons de botanique, ce qu'il fit jusqu'à ce que sa chaire eût été transférée à Upsal. Il était alors membre de l'académie des sciences de Stockholm et médecin du roi. Toutes les sociétés royales de l'Europe s'empressèrent de se l'agréger. Le roi le décora de l'ordre de l'Étoile polaire. L'aisance de sa fortune accrut et perfectionna ses travaux. Différentes attaques d'apoplexie le conduisirent au tombeau le 10 janvier 1778, dans sa 71 année, laissant une veuve, un fils et cinq filles. Ses ouvrages sont *Systema naturæ*, réimprimé pour la douzième fois à Vienne, 1767, 4 vol. in-8°; *Fundamenta botanica*, qui ont reparu en 1751, sous le titre de *Philosophia botanica*, et dont la dernière édition est de Vienne, 1770, in-8°; *Bibliotheca botanica*, dans laquelle les écrivains botaniques sont divisés en seize classes, Amsterdam, 1751, in-8°; *Genera plantarum*, 1764, in-8°, où l'on trouve 1249 genres portés à 1336, dans ses *Mantissa*, 1771, Francfort, 1778, in-8°; *Corollarium generum, cui accedit methodus sexualis*, 1737, in-8°; *Flora Laponica*, 1737, in-8°; *Critica botanica*, 1737, in-8°; *Hortus Cliffortianus*, 1737, in-fol.; *Classes plantarum*, 1738, in-8°; *Iter OElandicum, Gothlandicum et Scanicum*, Hallæ, 1764, in-8°, en allemand; *Hortus Upsaliensis*, 1748, in-fol., réimprimé à Leipsick en 1767: il avait introduit dans ce jardin onze cents espèces étrangères; *Flora Suecica*, 1745; *Fauna Suecica*, 1746, in-8°; *Flora Zeilanica*, Holmiæ, 1747, in-8°; *Materia medica*, 1749; les thèses de ses écoliers, sous le titre d'*Amœnitates academicæ*, 1749 et suivantes, 7 vol.; *Species plantarum*, 1753, où il décrit 7300 espèces qu'il avait vues par lui-même: l'édition de Francfort, 1779, 4 vol. in-8°, réunit son système; *Musæum Tessinianum*, 1753; *Musæum regium*, 1754; *Genera morborum*; *Clavis medicinæ duplex*.

LINUS DE CHALCIDE, fils d'Apollon et de Therpsicore, ou, selon d'autres, de Mercure et d'Uranie, et frère d'Orphée, fut, selon la fable, le maître d'Herculé, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. On dit qu'il s'établit à Thèbes, qu'il inventa les vers lyriques, et qu'il fut tué par Hercule. Cependant d'autres racontent qu'il fut tué à Thèbes par Apollon, pour avoir appris aux hommes à mettre des cordes au lieu de fils aux instrumens de musique, ce qui n'a aucune vraisemblance: quoi qu'il en soit, on lui attribue l'invention de la lyre. On trouve dans Stobée quelques vers sous le nom de Linus; mais d'autres pensent avec plus de raison qu'il ne nous reste rien de cet ancien poète.

LION. *Voy.* Deslions.

LIONNE (Pierre de) célèbre capitaine du 14e siècle, d'une des plus anciennes maisons du Dauphiné, rendit de grands services aux rois de France dans les guerres contre les Anglais, et mourut en 1399. Hugues de Lionne, l'un de ses descendans, s'acquit l'amitié et la confiance du cardinal Mazarin, et se distingua dans ses ambassades de Rome, de Madrid et de Francfort. Il devint ministre d'état, fut chargé des affaires les plus importantes, et mourut à Paris le 1er septembre 1671, à 60 ans. On a ses Négociations à Francfort, in-4°, et ses Mémoires imprimés dans un Recueil de pièces, 1668, in-12. Artus de Lionne, l'un de ses fils, fut évêque de Rosalie, et vicaire apostolique dans la Chine. Il mourut à Paris le 2 août 1713, à 58 ans.

LIOTARD (Jean-Michel), graveur renommé à Venise et à Paris, s'était retiré à Genève sa patrie en 1770. Il était frère jumeau de Jean-Etienne Liotard, dit *le peintre turc*, parce que, se trouvant en 1738 à Constantinople, il y prit l'habit turc, qu'il conserva à son retour à Paris. Cette singularité fit sa fortune: il n'y avait point de femme qui ne voulût avoir son portrait de la main du peintre turc. Il se maria en 1756, et se retira aussi à Genève.

LIPMAN, rabbin allemand du 14e siècle, dont on a un Traité contre la religion chrétienne, qu'il composa en hébreu en 1399. Ce Traité est intitulé *Nitsachon*, c'est-à-dire *Victoire*; mais rien n'est moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage: Théodoric Hakspan le publia à Nuremberg en 1644, in-4. On trouve dans Wagenseil un abrégé de cet ouvrage, fait en vers rabbiniques, par Lipman.

LIPPENIUS (Martin), laborieux

écrivain allemand, était luthérien, et mourut en 1692, à 62 ans. Son principal ouvrage est une Bibliothèque ou Catalogue des matières, avec les noms et les ouvrages des auteurs qui en ont traité: elle est en 6 vol. in-fol., en latin, très-fautive; 2 vol. pour la théologie, un pour la jurisprudence, un pour la médecine, deux pour la philosophie; un Traité sur les étrennes, 1670, in-4°, etc.

LIPPI (Philippe), père et fils, peintres de Florence, dont le premier, mort à Spolette en 1488, à 57 ans, se nommait frère Philippe, parce qu'il avait porté quelque temps l'habit de carme. Il était peu propre à cet état, car son amour pour les femmes lui a fait souvent de mauvaises affaires, et il a été empoisonné par la famille d'une femme qu'il ne voulut pas cesser de poursuivre. Il avait été chargé de peindre une vierge par un père dont la fille était pensionnaire dans un couvent: c'était un présent que ce père voulait faire au couvent. Lippi voulut absolument avoir pour modèle la demoiselle, à qui il inspira de l'amour et dont il eut un fils. On connait peu de ses ouvrages; mais son fils, mort en 1505, à 45 ans, avait des mœurs aussi pures que celles de son père étaient vicieuses. On voit beaucoup de ses ouvrages à Rome, entre autres dans la chapelle Caraffe, à Sainte-Marie-de-la-Minerve; il travailla aussi pour Mathias Corvin, roi de Hongrie.

LIPPI (Laurent), peintre italien, natif de Florence, dont on a un fameux poëme burlesque, intitulé *Malmantile racquistato*, imprimé à Florence en 1688, in-4°, sous le nom de Perlone-Zipoli, qui est l'anagrame de L. Lippi, avec des notes pleines d'érudition de Paul Minucci, qui s'y est caché sous le nom de Puccio Lamoni: ce poëme, qui est très-estimé en Italie, étant devenu fort rare, a été réimprimé à Florence en 1731, avec des notes très-curieuses du savant Antoine-Marie Salvini et de M. Biscioni. Lippi mourut en 1664. Il ne faut pas le confondre avec Philippe Lippi, aussi peintre, natif de Florence, mort en 1488, laissant un fils nommé aussi Philippe Lippi, qui fut peintre comme lui, et qui mourut en 1505, à 45 ans.

LIPPOMAN (Jérôme), noble vénitien, fut chargé successivement des ambassades de Turin, Dresde, Naples, Pologne et Constantinople. Quoiqu'il eût réussi dans ces commissions, il fut accusé d'avoir vendu le secret de l'état aux princes avec qui il avait traité; il fut arrêté à Constantinople et conduit à Venise. Un jour, ayant amusé ses gardes, il se jeta à la mer pour se sauver à la nage; les mariniers le reprirent, mais il mourut deux heures après en 1591.

LIPPOMAN (Louis), vénitien, parut avec éclat au concile de Trente, où il opina fortement contre la pluralité des bénéfices: il fut l'un des trois présidens de ce concile sous le pape Jules III. Paul IV l'envoya nonce en Pologne en 1556, et le fit ensuite son secrétaire. Lippoman ne s'acquit pas moins d'estime par l'innocence de ses mœurs que par sa doctrine. Il fut évêque de Mondon, puis de Vérone, et enfin de Bergame, et s'acquitta honorablement de diverses nonciatures. Il mourut en 1559. On a de lui 1° huit volumes de compilations de Vies des saints, 1568, in-folio, ouvrage peu estimé; 2° *Catena in Genesim, in exodum et in aliquot psalmos*, 3 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

LIPSE, *Lipsius* (Juste), né à Isch, petit village près de Bruxelles, le 18 octobre 1547, était petit-neveu de Martin Lipse, ami d'Érasme, et auteur de divers ouvrages. Il fut secrétaire du cardinal de Granvelle, et voyagea en Italie et en Allemagne. Juste Lipse enseigna ensuite l'histoire à Gênes, puis à Leyde, où il fit profession extérieure du calvinisme; mais ayant publié en 1589 un livre de politique, dans lequel il soutient qu'il ne faut user d'aucune clémence envers ceux qui sont d'une autre religion que celle de l'état, il fut attaqué si vivement sur cet article qu'il sortit de Leyde, sous prétexte d'aller aux eaux de Spa, et se retira à Louvain: il y enseigna les belles-lettres avec tant de réputation, que l'archiduc Albert et l'infante Isabelle sa femme eurent la curiosité de l'aller entendre, et y menèrent toute la cour: il y embrassa publiquement la religion catholique, et publia des livres dans lesquels il fait paraitre une grande dévotion envers la Sainte-Vierge. On disait de lui, de Scaliger et de Casaubon, qu'ils étaient les triumvirs de la

république des lettres. Il mourut à Louvain le 23 mars 1606, à 58 ans, sans enfans, quoique marié. Il avait consacré une plume d'argent à Notre-Dame de Hall, et lui légua par son testament sa robe fourrée. Ses ouvrages ont été imprimés en 1637, 6 vol. in-fol. : les principaux et les plus estimés sont 1° ses Commentaires sur Tacite ; 2° ses Électes ; 3° ses Saturnales ; 4° ses Oraisons sur la concorde et sur la mort du duc de Saxe ; 5° son Traité de la milice romaine ; 6° enfin ses diverses Leçons. Son style est mauvais ; il va par sauts et par bonds ; il est hérissé de pointes et d'ellipses, et n'est propre qu'à gâter le goût des jeunes gens : il en faut néanmoins excepter les écrits qu'il composa dans sa jeunesse, car Juste Lipse passa du bon goût au mauvais goût, en quoi il est inexcusable. Aubert Le Mire a écrit sa vie, Anvers, 1609, in-8°, et à la tête de ses Œuvres.

LIRON (Dom Jean), habile bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dont on a la *Bibliothèque des auteurs chartrains*, les *Singularités historiques et littéraires*, imprimées à Paris en 4 vol. in-12 : cet ouvrage est estimé. Dom Liron est mort vers le milieu du 18e siècle.

LIRONI (Jean-Pierre), né à Vacelle, dans le bailliage de Mendriz, fut empoisonné à Come en 1692, à 68 ans. Il avait la réputation d'un habile sculpteur.

LISIEUX (Zacharie de), savant capucin du 17e siècle, a fait dans le style de Pétrone trois écrits satiriques qui ont pour titre *Genius seculi* ; *Somnia sapientis* ; et *Gyges Gallus*, in-12.

LISLE (Claude de), historiographe et censeur royal, naquit à Vaucouleurs le 5 novembre 1644, d'un père qui était médecin. Il donna des leçons particulières d'histoire et de géographie à Paris, et compta parmi ses disciples les principaux seigneurs de la cour, et M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. Ce prince conserva toujours pour lui une affection singulière, et lui donna souvent des marques de son estime. Claude de Lisle mourut à Paris le 2 mai 1720, à 75 ans, laissant quatre fils et une fille. On a de lui 1° une Relation historique du royaume de Siam, 1684, in-12 ; 2° une espèce d'Atlas généalogique et historique ; 3° un Abrégé de l'histoire universelle, 1731, en 7 vol. in-12.

LISLE (Guillaume de), fils du précédent, et le plus savant géographe que la France ait produit, naquit à Paris le dernier février 1675. Il fut élevé avec soin, et fit gloire de dire pendant toute sa vie que c'était aux instructions, aux avis et aux conseils de son père qu'il était redevable de ses progrès dans la géographie. Il devint premier géographe du roi, censeur royal et membre de l'académie des sciences. Il mourut le 25 janvier 1726, à 51 ans. On a de lui un grand nombre d'excellentes cartes géographiques qui éterniseront sa mémoire, et plusieurs Écrits dans les mémoires de l'académie des sciences. Marie Darbisse sa femme lui survécut ; voulant faire graver son portrait (ce qu'elle n'a pas exécuté), le célèbre Rousseau lui envoya les vers suivans pour être mis au bas de ce portrait :

C'est lui qui le premier, sur la foi des étoiles,
Mit un terme à la terre et des bornes aux mers ;
Et lui seul à nos yeux sut lever tous les voiles
Qui nous cachaient encor l'ordre de l'univers.

LISOLA (François, baron de), né à Salins en 1613, s'acquit une grande réputation par ses ambassades. Il entra au service de l'empereur en 1539, et fut toute sa vie très-attaché aux intérêts de la maison d'Autriche, à laquelle il rendit de grands services par ses négociations et par ses écrits. Il fut employé dans tous les traités les plus célèbres, et mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimègue. Son principal ouvrage est intitulé *Bouclier d'état et de justice*, dans lequel il entreprend de réfuter les droits de la France sur divers états de la monarchie d'Espagne : cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, et fut très-désagréable à la France. M. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Riswich en 1697, a écrit contre le baron de Lisola d'une manière très-ingénieuse et très-piquante. Celui-ci répondit par un écrit satirique qu'il intitula *La Sauce au verjus*, par allusion au nom de son adversaire. On a encore du baron de Lisola un Recueil de Lettres et Mémoires, in-12.

LISTER (Martin), célèbre médecin et habile naturaliste anglais, était fils de Martin Lister, médecin du roi Charles Ier. Il pratiqua la médecine avec réputation à Yorck et à Londres, et devint médecin ordinaire de la reine Anne, sous le règne de laquelle il mourut. Les principaux de ses ouvrages sont 1° une édition du traité d'Apicius *De Opsoniis et condimentis*, 1705, in-8°, avec des remarques; 2° *Exercitationes et descriptiones thermarum ac fontium angliæ;* in-12; 3° *Tractatus de araneis et de cochleis Angliæ: accedit tractatus de lapidibus ejusdem insulæ ad cochlearum quamdam imaginem figuratis*, 1678, in-4°; 4° *De morbis chronicis dissertatio;* 5° *Exercitatio anatomica de cochleis, maximè terrestribus et limacibus*, 1678, in-4°; 6° *Historiæ conchyliorum libri quatuor cum appendice*, 1685 à 1693, 5 tom. en un vol. in-fol. : ce ne sont que des figures, au bas desquelles se trouve le nom de la coquille qui y est représentée : il y a 1057 planches, plusieurs tirées sur la même feuille; il en a été donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol., avec des Tables de Guillaume Huddesfort; 7° *Exercitatio anatomica de buccinis fluviatilibus, et marinis, cum exercitatione de variolis*, 1695, in-8°; 8° *Iter parisiense*, in-8°, en anglais : il est curieux et intéressant, etc.

LISZINSKI (Casimir), gentilhomme polonais, fut accusé d'athéisme dans la diète de Grodno par l'évêque de Posnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançait, entre autres propositions, que Dieu n'était pas le créateur de l'homme, mais que l'homme était le créateur d'un Dieu qu'il avait tiré du néant. Liszinski fut arrêté : il eut beau dire qu'il n'avait écrit ces extravagances que pour les réfuter, il fut brûlé en 1689.

LITLE, c'est-à-dire *le Petit* (Guillaume), fameux historien anglais du 12e siècle, né en 1136 à Bridlinton, port de mer dans la province d'Yorck, fut surnommé Guillaume de Neubrige, *Guillelmus Neubrigensis*, ou *De novo Burgo*, du nom du collége où il demeurait. Il était chanoine régulier de Saint-Augustin en Angleterre, et mourut vers 1208 ou 1220. Celui de ses ouvrages qui est le plus estimé est son Histoire d'Angleterre en 5 livres, dont il y a une bonne édition de Paris en 1610, in-8°; mais la meilleure est celle que M. Héarne, anglais, a donnée à Oxford en 1719, 3 vol. in-8°, avec trois Homélies attribuées à Guillaume Litle, et des Notes de plusieurs savans. Cette Histoire de Litle commence à l'an 1066, que Guillaume-le-Bâtard conquit l'Angleterre, et descend jusqu'à l'an 1197 : Litle avait alors 62 ans.

LITOLPHI-MARONI (Henri), évêque de Bazas, était de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Son père vint en France sous le règne de Henri III, à qui il amena une compagnie de gendarmes de la part du duc de Mantoue, et devint écuyer ordinaire de la petite écurie, puis maître-d'hôtel ordinaire de Henri IV, et premier maître-d'hôtel du dauphin qui régna ensuite sous le nom de Louis XIII. Son fils Henri Litolphi Maroni, dont nous parlons, naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux. Il devint aumônier du roi, et fit paraître à la cour tant de vertus que Louis XIII le nomma à l'évêché de Bazas sans en être sollicité de personne. M. Litolphi fut très-attaché à MM. de Port-Royal, et prit M. Singlin pour son directeur. Il établit à Bazas un séminaire, et fit une Ordonnance pour montrer les avantages de cet établissement : elle a été imprimée en 1646, in-4°, chez Vitré, et depuis avec la traduction des livres du sacerdoce de saint Jean Chrysostôme. Il réforma son abbaye de Saint-Nicolas, diocèse de Laon; parut avec éclat dans l'assemblée du clergé de France, qui condamna les maximes des casuistes relâchés; édifia par ses prédications et par sa vertu, et mourut à Toulouse le 22 mai 1645, où il était allé pour se rendre à l'assemblée du clergé qui allait se tenir. M. Godeau, évêque de Vence, fit son Oraison funèbre aux Augustins : elle a été imprimée chez Vitré en 1646.

LITTLETON (Adam), savant philologue, et célèbre humaniste anglais, descendait d'une ancienne famille de Shropshire. Il fut fait curé de cette église en 1664, devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis sous-

doyen de Westminster, et mourut à Chelsea le 30 juin 1694. Son principal ouvrage est un Dictionnaire latin-anglais, 1685, in-4°, qui est très estimé, et d'un grand usage en Angleterre. On a encore de lui un vol. de Sermons in-fol; des Explications de l'oraison dominicale, du symbole et du décalogue, en anglais; une traduction anglaise de l'ouvrage de Selden intitulé *Janus Anglorum*; une Dissertation latine *De juramento medicorum*, 1693, in-4°, etc. Il était si versé dans les langues savantes, les belles-lettres et les sciences, que les Anglais l'appelaient le grand Dictateur de la littérature.

LITTLETON (Thomas), fut choisi par Henri VI pour être un des nobles de sa cour militaire, où président le connétable et le maréchal. Edouard IV le fit chevalier du Bain, et juge en différens départemens. Il mourut en 1482, dans un âge fort avancé, laissant trois fils. En 1475, il avait recueilli les anciennes coutumes des Anglais, imprimées sous le titre de *Tenures de M. Littleton*, 1604, in-8°, qui a servi de principe au livre de David Houard, *Des anciennes lois des Français conservées dans les coutumes anglaises*, 1766, 2 vol. in-4°, qu'il a fait suivre, en 1776, de 4 autres vol. in-4°.

LITTLETON (Edouard), né en 1589, fameux avocat anglais, parvint par différens degrés à la place de lord garde du grand sceau; mais il y parut déplacé. Soit qu'une maladie qu'il eut auparavant lui eût affaibli les facultés intellectuelles, soit qu'en effet il fût moins en état de prendre son parti de lui-même, que d'exécuter les ordres des autres, il fut plutôt contraire au roi qu'il ne lui fut utile: les ennemis du roi s'étaient aperçus de son état, et s'en étaient servis à leur avantage. Il est mort le 27 août 1645, à Oxford. Ses discours au parlement ont été imprimés en 1642, in-4° : le Droit du souverain et des sujets discutés a été imprimé en 1657, in-fol.

LITTLETON (Georges), né en 1709, après avoir fait ses études à Oxford, visita la France et l'Italie en 1728. A son retour il fut député au parlement, et se distingua dans le parti des opposés à Robert Walpole. Lorsque le prince de Galles quitta la cour en 1737, Littleton devint son secrétaire et eut beaucoup d'influence sur sa conduite. Il devint en 1744 un des lords trésoriers, trésorier de l'épargne, et conseiller privé en 1754. Il est mort le 22 août 1773, à 64 ans, et est enterré à Hagley, où il a une inscription sur son tombeau. Il a été marié deux fois. On a de lui quelques Poésies relatives à des circonstances; Observations sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, 1747; Dialogue sur la mort, in-8°; Histoire de Henri II, 1764, 3 vol., réimprimés trois fois, avant que la conclusion parût, en 1771.

LITTLETON (Charles), frère du précédent, eut différens bénéfices avant que d'être consacré évêque de Carlisle. Il fut élu, en 1765, président de la société des antiquaires, à qui il a fourni différens Mémoires, et mourut, sans avoir été marié, le 22 décembre 1768.

LITTLETON (Edouard), théologien anglais, chapelain ordinaire du roi, mort en février 1734, a fait quelques Poésies et Discours.

LITTRE (Alexis), né à Cordes en Albigeois en 1658, se fit à Paris une belle réputation pour ses connaissances anatomiques. L'académie des sciences se l'associa en 1699; le Châtelet le choisit peu après pour un de ses médecins. Il mourut d'apoplexie en 1725. Il n'avait pas le talent de la parole; mais il avait de la précision, de la justesse et du savoir. Il y a un grand nombre de ses observations dans les mémoires de l'académie.

LITTRET DE MONTIGNY (Claude-Antoine), s'ennuya de l'état de graveur en lettres que ses parens lui avaient donné : il s'appliqua au dessin et devint habile graveur; mais sa prévention nuisit à sa fortune à Paris et à Londres. Il est mort à Rouen en 1775, à environ 40 ans. On a de lui le Concert du sultan, d'après Carle Vanloo; le portrait de M. de Sartine; l'Amour conduit par la fidélité; et son pendant, d'après Schénau.

LIVAROT. *Voy.* Caylus.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius Drusus Calidianus, épousa Tibérius Claudius Nero, dont elle eut l'empereur Tibère, et Drusus, surnommé Germanicus. Auguste, ayant répudié Scribonie son épouse, enleva Livie à Tiberius Nero, et quoiqu'elle fût grosse, il ne

laissa pas de l'épouser. Il n'en eut point d'enfant, mais il adopta ceux qu'elle avait eus de son premier mari. Livie sut, par sa politique et par sa complaisance, se maintenir dans le rang où sa beauté l'avait élevé, et conserva toujours un grand empire sur l'esprit d'Auguste, qu'elle tournait comme elle voulait. Elle mourut l'an 29 de J.-C., à 86 ans. On l'a soupçonnée d'avoir empoisonné Marcellus, neveu de son mari, Lucius et Caïus, fils d'Agrippa, et même Auguste, pour faire régner Tibère; mais elle en fut payée de la plus noire ingratitude.

LIVINEIUS ou LIVINEUS (JEAN), natif de Dendermonde, et originaire de Gand, fut élevé par le savant Livinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel. Etant allé à Rome, il fut employé par les cardinaux Sirlet et Caraffe à traduire et à donner au public les ouvrages des pères grecs. Il fut ensuite chanoine et théologal d'Anvers, où il mourut en 1599, à 50 ans. C'est lui qui fit imprimer la Bible grecque de Plantin.

LIVIUS ANDRONICUS. *Voy.* ANDRONIC.

LIVONIÈRE (CLAUDE-POQUET DE), né à Angers en 1652, entra dans le service militaire après ses études. Mais bientôt, rappelé par son goût pour l'étude, il se fit recevoir avocat et suivit quelque temps le barreau à Paris, où il se distingua beaucoup. L'amour de la patrie le fit revenir à Angers; il y occupa une place de conseiller et une de professeur en droit qu'il céda à son fils en 1720. Il mourut en 1726 à Paris, où il était venu suivre un procès qu'il gagna. Il a donné un bon Recueil de commentaires sur la coutume d'Angers, Paris, 1725, 2 vol. in-fol.; Traité des fiefs, 1729, in 4°; Règles de droit français, 1768, in-12: elles sont plutôt de son fils aîné.

LIVOY (TIMOTHÉE DE), barnabite, mort le 27 septembre 1777, a traduit le *Traité du bonheur public de Muratori*, 1772, 2 vol. in-12; *Tableau des révolutions de la littérature de Denina*, 1767, in-12; l'*Homme de lettres de Bartoli*, 1768, 2 vol. in-12; et il est auteur d'un Dictionnaire des synonymes français, 1766, in-8°, d'un Voyage d'Espagne fait en 1755, Paris, 1772, 2 parties in-12.

LIZET (PIERRE), premier président au parlement de Paris, était de Clermont en Auvergne. Il se rendit habile dans la jurisprudence, et parvint par son mérite aux charges les plus honorables de la magistrature. Il fut trois ans conseiller au parlement, 12 ans avocat-général, et 20 ans premier président. Il s'attira la haine des Guises, parce qu'il empêcha le parlement de leur donner le titre de prince. Ayant été appelé à un conseil privé, où le cardinal de Lorraine présidait, et étant requis de dire son avis, il répondit hardiment « qu'il ne voyait là aucune personne devant laquelle il dût dire son opinion debout et tête nue. » Mais il ne soutint pas cette première fermeté; il céda lâchement sa charge en 1550, et alla se jeter aux pieds du cardinal pour lui exposer sa misère, et pour le prier qu'on eût pitié de lui; ce qui fait dire à M. Thou que « Lizet s'étant d'abord comporté en homme, eut ensuite la faiblesse d'une femme, en demandant pardon au cardinal. » Après cette démarche, le roi lui donna l'abbaye de Saint-Victor pour subvenir à sa pauvreté. Il prit alors l'ordre de prêtrise, et se retira dans son abbaye, où il mourut le 7 juin 1554, à 72 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, en 2 vol., qui prouvent que s'il était un habile magistrat, il était un pauvre théologien. Bèze tourna en ridicule les livres de controverse de ce président, dans un écrit macaronique fort plaisant, publié sous le titre de *Magister benedictus passavantius*.

LLOYD (GUILLAUME), né à Tylchurst, dans le Berkshire, en 1627, se rendit très-habile dans la connaissance des auteurs grecs et latins, des médailles, des inscriptions, et de tout ce qui peut servir à éclaircir les antiquités, l'histoire et la chronologie. Il fit aussi une étude particulière de l'Écriture sainte, et devint prébendaire de Rippon en 1660, chapelain du roi en 1666, docteur en théologie en 1667, doyen de Bangor en 1672, et puis évêque de Saint-Asaph en 1680. Lloyd fut l'un des six évêques qui, avec l'archevêque Sancroft, s'élevèrent contre l'Edit de tolérance publié par le roi Jacques II. Cette conduite déplut au roi, et les 7 prélats furent mis à la tour de Londres. Aussitôt après la révolution, Lloyd

se déclara pour le roi Guillaume et la princesse Marie ; ce qui le fit nommer aumônier du roi, puis évêque de Conventry et de Lichfield en 1692. Il fut transféré à l'évêché de Worcester en 1699, où il résida jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1717, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés des Anglais : les principaux sont 1° une Description du gouvernement ecclésiastique, tel qu'il était dans la Grande-Bretagne et en Irlande, lorsqu'on y reçut le christianisme, in-8°; 2° *Series chronologica olympionicarum*, dans le Pindare d'Angleterre, in-fol.; 3° une Histoire chronologique de la vie de Pythagore, et d'autres grands hommes contemporains de ce philosophe.

LLOYD (NICOLAS), habile philologue anglais, natif de Holton, fit ses études au collége de Wadham à Oxford, et fut membre de ce collége : il devint ensuite pasteur de Newington Sainte-Marie, près de Lambeth, où il mourut le 27 septembre 1680, à 46 ans. On a de lui un Dictionnaire historique, géographique et poétique, Londres, 1686, in-fol., dont Hofman et Moreri se sont beaucoup servis. Il ne faut pas le confondre avec Humphrey Lloyd, ou Lhoyd, savant antiquaire et médecin anglais du 16e siècle, dont on a plusieurs ouvrages, ni avec Edouard Llhwyd, ou Lewyd, autre savant antiquaire et naturaliste anglais, mort en 1709, dont on a aussi un grand nombre d'ouvrages.

LLOYD (EDOUARD), a publié en 1707, in-fol., le premier volume de ses Antiquités britanniques, qui contient le Glossaire des différens langages qui ont été usités dans la Grande-Bretagne.

LLOYD (ROBERT), se distingua par son génie poétique. Son premier poëme, intitulé *L'Acteur*, parut en 1760 : on le soupçonna d'être l'auteur de la *Rosciade*, qui parut dans le même temps. Il quitta la place qu'il avait dans l'école de Westminster, et fit des dettes pour lesquelles il fut mis en prison. Son ami Churchil l'aida dans sa nécessité, jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1764. Une partie de ses poésies a paru en 1774, 2 vol. in-8°, et une autre en 1781 : il est aussi auteur de *L'Amant capricieux*, opéra-comique, 1764, in-8°.

LOAISA (GARCIAS DE), célèbre dominicain espagnol, natif de Talavéra en Castille, fut d'abord professeur de théologie et recteur du collége de Palencia, puis provincial d'Espagne, et enfin général des dominicains en 1518. L'empereur Charles-Quint le choisit pour son confesseur, lui donna l'évêché d'Osma, l'admit dans son conseil et le fit président du conseil des Indes. Lorsqu'on délibéra au conseil de ce prince sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard de François Ier, roi de France, fait prisonnier de guerre à la bataille de Pavie, Loaisa soutint qu'il fallait lui rendre la liberté sans rançon et sans conditions, et l'événement justifia qu'on eut grand tort de ne pas suivre cet avis. Loaisa devint cardinal en 1530, puis évêque de Siguença et ensuite archevêque de Séville. Il mourut à Madrid le 21 avril 1546. On a de lui *Concilia Hispanica*, Madriti, 1593, in-fol. *Voy.* GIRON.

LOAISA (GARCIAS DE), fut nommé commandant de la flotte de six vaisseaux que Charles V fit partir de la Corogne au mois de juillet 1525 pour aller par la mer du Sud aux Moluques. Le 26 janvier la flotte entra dans le détroit de Magellan ; les vents contraires l'en firent ressortir, et elle n'y revint que le 8 avril, en perdant un de ses vaisseaux, et en sortit le 25 mai. La tempête dissipa la flotte dans la mer du Sud ; le vaisseau-amiral ne fut plus revu. Loaisa n'était pas sur son bord lors de la séparation ; mais il mourut près de l'équateur, vers la fin de juillet. Un des petits vaisseaux et la patache, avec très-peu de vivres, se trouvèrent obligés de chercher une terre qu'ils aperçurent enfin, mais qu'ils ne purent approcher. Des sauvages qui bordaient le rivage leur faisaient signe de venir. L'aumônier, au hasard d'être tué ou mangé, se mit sur un coffre, qui chavira ; les sauvages le tirèrent de la mer, et il trouva que c'étaient des côtes du Mexique ; ils y restèrent. Le vaisseau commandé par Georges Manrique aborda à Mindanao. Le capitaine et une partie de l'équipage furent massacrés, le reste fut vendu pour esclaves. Alvar de Saavédra en retrouva quelques-uns l'année suivante et les reprit. Alfonse de Salasar, après la mort de Loaisa et de Cano, qui mourut quatre

jours après, devint capitaine du vaisseau qu'ils avaient commandé; il aborda aux îles des Larrons, où il trouva un gallicien, déserteur de la flotte de Magellan, qui savait la langue du pays, et qui lui fut d'une grande utilité. Il mourut en allant aux Moluques. Inignez y conduisit le vaisseau; mais Ferdinand de Valdaya l'empoisonna pour avoir sa place, comme il l'avoua à sa mort, arrivée en 1528. Si Horace et Virgile eussent connu ces voyages de long cours, l'*Æs triplex* de l'un, et l'*Auri sacra fames* de l'autre, leur auraient paru faibles pour exprimer la hardiesse de ces navigateurs.

LOBEL (MATHIAS), médecin et botaniste de Jacques Ier, mort à Londres en 1616, à 78 ans, a donné une Histoire des plantes, Anvers, 1576, in-fol. en latin; *Adversaria simplicium medicamentorum*, Londini, 1605, in-fol.; *Leones stirpium*, 1581, in-4°; *Balsami explanatio*, Londini, 1598, in-4°; *Stirpium illustrationes*, Londini, 1655, in-4°.

LOBINEAU (GUI ALEXIS), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Rennes en 1666, et se fit bénédictin en 1683. Il se livra toute sa vie à l'étude de l'histoire, et mourut dans l'abbaye de Saint-Jagu, près de Saint Malo, le 3 juin 1627, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont le principal est une Histoire de Bretagne, en 2 vol. in-fol., dont le second volume qui contient les titres est seul estimé. Cette histoire fut vivement attaquée sur la *Mouvance de Bretagne*, par l'abbé de Vertot, et par l'abbé Claude Moulinet, sieur des Thuilleries. Il a aussi traduit de l'espagnol, de Miguel de Luna, l'Histoire des deux conquêtes d'Espagne par les Maures, etc.: ce n'est qu'une espèce de roman. Il a achevé et donné l'édition de l'Histoire de la ville de Paris, en 5 vol. in-fol., que dom Félibien avait entreprise et bien avancée avant sa mort; les trois derniers volumes contiennent un grand nombre de pièces curieuses et intéressantes, et l'on a mis à la tête du premier volume une excellente dissertation sur l'origine de l'Hotel-de-Ville et du corps municipal, par M. Le Roi, ancien maître et garde de l'orfèvrerie, et contrôleur des rentes de l'hôtel-de-ville; les Ruses de guerre, de Polien, 3 vol. in-12; enfin on a attribué à dom Lobineau les Aventures de Pomponius, chevalier romain, ouvrage satirique, in-12, qui n'est pas de lui.

LOBKOWITS (BOLESLAS-HASSENSTEIN, baron de), savant littérateur bohémien, porta les armes, entra dans le ministère politique et dans l'état ecclésiastique. Il finit par une retraite agréable pour lui, parce qu'il ne s'y occupait que de littérature. Il est mort dans son château de Hassenstein le 13 novembre 1510. Ses poésies latines et ses lettres sont imprimées à Prague en 1570.

LOBKOVITZ. *Voy*. CARAMUEL.

LOBO (RODRIGUEZ-FRANÇOIS), célèbre poète portugais, natif de Leiria, florissait vers 1610. On a de lui un Poëme héroïque, des Eglogues, et une pièce intitulée *L'Euphrosine*, qui est la comédie favorite des Portugais. Ses OEuvres ont été recueillies et imprimées en 1721, in-fol., en Portugais. Il se noya en revenant dans un esquif d'une maison de campagne à Lisbonne.

LOBO (JÉRÔME), fameux jésuite portugais, natif de Lisbonne, alla en Ethiopie et y demeura long-temps; il fut à son retour recteur du collége de Coimbre, où il mourut le 29 janvier 1678. On a de lui une Relation de l'Abyssinie, qui passe pour exacte, qui est curieuse et instructive; elle a été traduite en français par M. l'abbé Joachim Le Grand, et imprimée à Paris en 1728, in-4°.

LOCATELLI, peintre, mort à Rome en 1741, était un excellent paysagiste.

LOCCENIUS (JEAN), professeur royal à Upsal, florissait en 1670. Il a traduit en latin *Leges West-gothicæ*, Upsal, in-fol., livre curieux et rare: il a aussi fait des notes sur quelques auteurs anciens.

LOCNERUS (MICHEL-FRÉDÉRIC), mort en 1720, à 58 ans, était de l'académie des curieux de la nature. On a de lui *Papaver ex antiquitate erutum*, Norimbergæ, 1713, in 4°; *Heptas dissertationum ad historiam naturalem pertinentium*, 1717, in-4°; *Rariora musæi Besleriani*, 1716, in-fol.

LOCKE (JEAN), naquit à Wrington, à 3 petites lieues de Bristol, en 1632, d'un père qui était capitaine dans l'armée du parlement, pendant les guerres civiles, sous Charles Ier. Les premiers

livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie furent ceux de Descartes; car quoique dans la suite il ait suivi des opinions contraires à celles de ce grand philosophe, il ne laissait pas de louer beaucoup sa méthode et sa clarté. Il suivit en Allemagne, en 1664, en qualité de secrétaire, le chevalier Guillaume Swan, envoyé du roi d'Angleterre vers l'électeur de Brandebourg, et vers quelques autres princes de l'empire. Locke accompagna aussi en France le comte et la comtesse de Northumberland en 1668. De retour en Angleterre, il entra dans la maison du lord Asley, son ami, où il avait logé auparavant, et prit soin de l'éducation de son fils. Ce seigneur ayant été fait grand-chancelier d'Angleterre en 1672, lui donna l'office de secrétaire de la présentation des bénéfices. Locke garda cette place jusqu'à la fin de 1673, que ce lord rendit le grand sceau au roi. Il fut la même année secrétaire d'une commission lucrative touchant le commerce, mais cette commission ayant été dissoute en 1674, et se voyant menacé d'éthisie, il alla l'année suivante à Montpellier, où il demeura assez long-temps; de Montpellier il vint à Paris, et passa en Hollande. On l'accusa alors en Angleterre d'avoir composé certains petits livres touchant le gouvernement, imprimés en Hollande, ce qui lui fit perdre la place qu'il avait dans le collége de l'église de Christ à Oxford; on reconnut dans la suite qu'il n'était pas l'auteur de ces livres, et néanmoins on ne lui rendit point sa place. Il fut ensuite enveloppé dans la conspiration du duc de Monmouth, quoiqu'il n'eût eu aucun commerce avec lui, et Jacques II le fit demander par ses ambassadeurs aux états-généraux, avec 83 autres personnes. Cela obligea Locke de se tenir caché pendant quelques mois: son innocence ayant été reconnue, il parut de nouveau en Hollande, et retourna en Angleterre en 1689, sur la même flotte qui y conduisit la princesse d'Orange. Il devint l'un des commissaires des appels, charge qui rapporte environ 5000 liv. de notre monnaie par an. Il fut fait en 1693 commis du commerce et des colonies anglaises, emploi de 1000 liv. sterl. par an, c'est-à-dire environ 23,000 livres de notre monnaie. Il remplit cette commission avec distinction jusqu'en 1700, qu'il s'en démit, parce qu'il ne pouvait supporter l'air de Londres. Il fut de ceux qui contribuèrent le plus à faire comprendre au parlement qu'il n'y avait point de moyen de sauver le commerce d'Angleterre, qu'en faisant refondre la monnaie aux dépens du public, sans en hausser le prix. Après s'être démis de sa commission, il alla demeurer à Oates, à 10 lieues de Londres, chez le chevalier Marsham, qui l'aimait et l'estimait: il y passa le reste de sa vie, y fit une étude particulière de l'Ecriture sainte, et y mourut en 1704, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, 1714, 3 vol. in-fol. qui rendront sa mémoire immortelle: les principaux sont 1° *Essai sur l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglais est celle de 1700, in-fol: il a été traduit en français par M. Coste, sous les yeux de l'auteur, 1729, in-4°; Locke fit cet ouvrage sans avoir recours à aucun de ceux qui traitaient de la même matière; il se renferma en lui-même, et présenta au public le miroir dans lequel il s'était vu: cet ouvrage de la métaphysique la plus profonde renferme quelques principes qui seraient d'une dangereuse conséquence s'ils étaient pris à la rigueur, tel que celui où M. Locke avance que Dieu par sa toute-puissance pourrait rendre la matière pensante, en quoi il a été solidement réfuté par plusieurs habiles philosophes; 2° un Traité du gouvernement civil, en anglais, qui a été assez mal traduit en français, 1724, in-12: il y combat avec raison le pouvoir arbitraire; 3° trois Lettres sur la tolérance civile en matière de religion, dont la première traduction, par M. Leclerc, se trouve dans les œuvres diverses de Locke, 1710, in-12; 4° quelques Ecrits sur la monnaie et le commerce; 5° Pensées sur l'éducation des enfans: ce livre, qui est très-bon, a aussi été traduit en français, 1721, in-12; 6° un traité intitulé *Le christianisme raisonnable*, traduit aussi en français. On accusa M. Locke de socinianisme, parce qu'il soutient qu'il n'y a rien dans la révélation qui soit contraire à aucune notion assurée de la raison, et que Jésus-Christ et les apôtres n'annonçaient d'autre article

de foi que de croire que Jésus-Christ était le Messie. M. Coste a traduit la défense de Locke, et l'a ajoutée à celle du Christianisme raisonnable, 1715, 2 vol. in-12; 7° des Paraphrases sur quelques épîtres de saint Paul; 8° des OEuvres diverses, 1710, en 2 vol. in-12 : on remarque dans tous ces ouvrages beaucoup d'esprit, de critique, de philosophie, une grande connaissance du monde, des mœurs et des arts. Locke avait coutume de dire que la connaissance des arts mécaniques renferme plus de vraie philosophie que tous les systèmes, les hypothèses et les spéculations des philosophes.

LOCKER (JEAN), gentilhomme anglais, savant en littérature, surtout dans le grec moderne, est mort le 29 mai 1760, à 67 ans : c'est lui qui avait préparé l'édition de Bacon qui a paru en 1765, en 5 vol. in-4°.

LOCKMAN (JEAN), secrétaire pour la pêche du hareng, avait des talens poétiques peu étendus mais agréables : outre quelques chansons, odes, etc., il a fait l'opéra de *Rosalinde*, 1740, in-4°, et un *Oratorio* des lamentations de Jérémie; il a aussi donné quelques traductions. Il est mort le 2 février 1771.

LOCMAN, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie, dont il est parlé dans l'Alcoran. Les Arabes en racontent mille fables, et le font vivre du temps de Salomon; ils en disent à peu près les mêmes choses que celles que l'on débite ordinairement sur la vie d'Esope; ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'Esope et Locman étaient la même personne sous différens noms. Quoi qu'il en soit nous avons un livre de Fables et de Sentences attribué à Locman par les Arabes; mais l'on croit que ce livre est moderne et qu'il a été recueilli des Discours et des Entretiens de cet ancien philosophe. Si Locman n'est pas le même qu'Esope il est difficile de décider si les Orientaux ont pris des Grecs l'invention des fables, ou si les Grecs l'ont empruntée des Orientaux, quoique les fables et les apologues soient du goût de ceux-ci. Erpenius les a fait imprimer en arabe et en latin avec sa Grammaire arabe, Leyde, 1636, in-4°. Item 1656. M. Galland a traduit ses Fables en français, avec celles de Pilpay, Paris, 1724, 2 vol. in-12, fig.: ce n'est que la traduction des quatre premiers chapitres, que la mort de M. Galland l'empêcha de poursuivre; mais M. de Cardonne en a donné une nouvelle édition, en y ajoutant celle des dix derniers chapitres en 1778, 3 vol. in-12 : on trouve à la tête de cette édition l'Histoire de ce livre et de ses traductions en langues orientales.

LOCRES (FERRY DE), curé de Saint-Nicolas à Arras, mort en 1714, était savant dans l'histoire de Flandre, sur laquelle il a donné l'*Histoire des comtes de Saint-Paul*, Douai, 1613, in-4°; *Chronicon Belgicum ab anno* 238 *ad annum* 1600, Atrebatis, 1616, in-4°; *Discours de la noblesse, où il est traité de la piété et de la vertu des rois de France*, Arras, 1605, in-8°.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse que Néron craignait si fort de perdre qu'il la faisait garder à vue. Il lui donna de grands biens et des disciples : ce fut par son ministère que périt Britannicus.

LODGE (THOMAS), poète dramatique anglais, s'est acquis une réputation qu'il n'aurait pas obtenue ailleurs. Il a fait plusieurs pièces seul, et plusieurs autres en société avec Green. Il est mort en 1625.

LOEBER (CHRISTIAN), savant théologien allemand, né à Orlamunde en 1683, fut surintendant-général à Altembourg, où il mourut en 1747. On a de lui 1° un Abrégé de théologie en latin; 2° un grand nombre de Dissertations académiques. Son fils Gothelf-Friedman Loeber et sa fille Christine Dorothée se sont acquis une grande réputation par leurs poésies.

LOESEL (JEAN), né en 1707, a vécu jusqu'au milieu du 17e siècle à Kœnisberg. On a de lui *Flora prussica*, Regiomonti, 1703, in-4° : Georges-André Helving en a donné le Supplément, Dantzick, 1712, in-4°.

LOEWENDAL (ULRIC-FRÉDÉRIC-WOLDEMAR, comte de), comte du Saint-Empire, arrière-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric, roi de Danemarck, naquit à Hambourg le 6 avril 1700. Il porta les armes à l'âge de 13 ans, et après avoir passé par les grades subalternes, il fut fait capitaine en 1714. Il se trouva à la bataille de Péter-

waradin et au siége de Temeswar, et se signala sous le prince Eugène en 1717, à la bataille et au siége de Belgrade. Le roi Auguste de Pologne lui donna dans la suite le commandement de ses chevaliers aux gardes et un régiment d'infanterie, puis le fit maréchal-de-camp et inspecteur-général de l'infanterie saxone. Après la mort de ce prince M. de Loewendal défendit Cracovie, et servit en 1734 et 1735 sous le prince Eugène. Sa réputation l'ayant fait désirer en Russie, il y fut reçu de l'impératrice avec les distinctions les plus flatteuses : cette princesse le fit lieutenant-général de ses armées et de son artillerie; et M. de Loewendal lui rendit les services les plus signalés. Après la révolution de Russie il vint en France; il y fut fait lieutenant-général en 1743. Les succès qu'il eut peu après en Flandre et en Alsace lui méritèrent des lettres de naturalité pour lui et pour ses enfans. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Fontenoi, prit un grand nombre de villes, et étonna l'Europe par la prise de Berg-op-Zoom, le 16 septembre 1747, succès qui lui valut le bâton de maréchal de France le lendemain. La paix étant faite, M. de Loewendal passa le reste de sa vie à l'étude de l'art militaire, et à vivre avec quelques amis, qu'il charmait par son esprit, par l'étendue de ses connaissances et par la bonté de son caractère. Il parlait le latin, le danois, l'allemand, l'anglais, le français, et quelques autres langues modernes. Il possédait dans un degré éminent la tactique, la géographie, le génie et les autres parties de la science d'un général, ce qui le fit élire académicien honoraire à la place de M. Pajot d'Onsenbray. Il était d'un tempérament fort et robuste; mais en ayant abusé, un petit mal d'aventure qui lui survint au pied et qui fut négligé fit de tels progrès que la gangrène s'y mit, corrompit la masse du sang, et rendit son mal incurable. Il mourut à Paris le 27 mai 1755, à 55 ans, et fut enterré à Saint-Sulpice avec les honneurs dus à son mérite et à ses services. Tout le monde sait qu'il avait l'amitié et la confiance la plus intime du célèbre maréchal de Saxe.

LOGES (Marie-Bruno, dame des), était protestante. Elle épousa en 1599 Charles de Rechignevoisin, seigneur des Loges, et gentilhomme de la chambre du roi, dont elle eut neuf enfans. Madame des Loges fut extrêmement estimée non-seulement de Malherbe, de Balzac et des beaux-esprits de son temps, mais aussi du roi de Suède, du duc d'Orléans, du duc de Weymar, etc. Elle mourut le 7 juin 1641, laissant cinq enfans de neuf qu'elle avait eus. C'était une des dames les plus spirituelles de son siècle. Madame des Loges eut plusieurs petites nièces d'un mérite distingué, et entre autres madame d'Aunois.

LOGNAC, ou plutôt LAUGNAC, fameux favori de Henri III, roi de France, était brave, et se retira avec honneur des querelles que les Guises lui avaient suscitées. Il fut capitaine des quarante-cinq gentilshommes qui furent choisis pour la sûreté de Henri III. C'est lui qui engagea ce prince à se défaire du duc de Guise. Il fut présent à l'exécution, et se vit obligé dans la suite de se retirer dans la Gascogne sa patrie, où il fut tué quelque temps après. Il avait été maître de la garde-robe et gentilhomme de la chambre de Henri III.

LOGOTHETE ou ACROPOLITE (Georges), célèbre auteur grec du 13e siècle, eut des emplois considérables à la cour de Michel Paléologue, empereur d'Orient. On a de lui une Chronique de Constantinople qui comprend ce qui s'est passé depuis l'an 1203 jusqu'à l'an 1261 : cette Chronique fut imprimée au Louvre en grec et en latin, en 1651, in-fol.; elle est exacte et très-estimée, et fait partie de la Bizantine.

LOHENSTEIN (Daniel-Gaspard de), conseiller de l'empereur, syndic de la ville de Breslau, et célèbre poète tragique allemand, naquit à Nimptsch en Silésie le 15 janvier 1635. Il mourut le 27 avril 1683, à 49 ans. Il avait lu les tragiques grecs et latins, et l'on assure que c'est le premier qui a porté la tragédie allemande à sa perfection. On a de lui plusieurs ouvrages en allemand, outre ses tragédies et ses autres poésies allemandes : les principaux sont 1° Réflexions poétiques sur le 53e chapitre d'Isaïe; elles sont fort estimées; 2° le Généreux capitaine Ar-

minius, roman en 2 vol. in-4°, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les arts et les sciences.

LOIR (Nicolas), peintre français, né à Paris en 1624, fit une étude si particulière des ouvrages du Poussin, et les copiait avec tant d'art qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une pension de 4000 livres. Loir s'attacha au coloris et au dessin : il excellait surtout à peindre des femmes et des enfans. Il mourut à Paris en 1679. Alexis Loir, son frère, s'est distingué dans la gravure.

LOISEL (Antoine), célèbre avocat au parlement de Paris, naquit à Beauvais en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite. Son maître, Ramus, le fit exécuteur de son testament. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, et fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature. Il mourut à Paris le 24 avril 1617, à 81 ans. On a de lui huit Discours sous le titre de *La Guyenne de M. Loisel*, parce qu'il les prononça étant avocat du roi dans la chambre de justice de Guyenne ; les *Mémoires de Beauvais et du Beauvaisis*, in-4°, exacts et curieux ; des Poésies latines ; les Institutes coutumières, 1710, 2 vol. in-12 ; des Opuscules divers, 1656, in-4°, ouvrage curieux, etc. Claude Joly son petit-fils, chanoine de Paris, qui les a recueillis, a aussi écrit sa Vie.

LOLHARD WALTER, chef des hérétiques appelés lolhards, enseigna en Allemagne les erreurs des étroubusiens et des henriciens. Il fut brûlé à Cologne en 1422.

LOLLIUS (Marcus), consul romain, fut estimé de l'empereur Auguste, qui lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de la Pisidie, après la mort du roi Amintas, 23 ans avant J.-C. Auguste le fit aussi gouverneur de Caïus-César son petit-fils, lorsqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage son avarice et les autres mauvaises qualités qu'il avait cachées auparavant avec tant d'adresse, sous les fausses apparences de la vertu, qu'Horace l'avait loué sur son désintéressement. Les présens immenses qu'il extorqua, pendant qu'il fut auprès du jeune César, le découvrirent. Il entretenait la discorde entre Tibère et Caïus-César, et l'on croit même qu'il servait d'espion au roi des Parthes, pour éloigner la conclusion de la paix. Caïus, ayant appris cette trahison, l'accusa auprès de l'empereur ; Lollius, craignant d'être puni comme il le méritait, s'empoisonna, laissant des biens immenses à Marcus Lollius son fils, qui fut consul. C'est ce dernier Lollius auquel Horace adresse la 2e et la 18e épître de son premier livre ; il eut une fille nommée Lollia Paulina, qui épousa Caligula, et fut tuée dans la suite par ordre d'Agrippine, qui avait été sa rivale, dans le temps qu'il fut question de donner une femme à l'empereur Claude.

LOMAZZO (Jean-Paul), né à Milan en 1558, devint habile dans la peinture et dans les belles-lettres : les dernières lui furent d'un grand secours quand il eut perdu la vue, à la fleur de son âge, suivant la prédiction que lui avait faite Cardan. Il fit un traité de la peinture en italien, Milan, 1585, in-4° ; *Idea del tempio della pittura*, 1590, in-4° : ces deux ouvrages sont recherchés.

LOMBARD (Pierre). *Voy*. Pierre.

LOMBARD (Théodore), jésuite, se fit connaître de bonne heure par ses talens pour la poésie. Il fit paraître en 1722 un Poëme sur la peste de Marseille. Depuis il fut couronné plusieurs fois aux jeux floraux. Il vécut assez pour voir la destruction de son ordre. Il répondit même en 1761 au Traité des vices de l'institut ; mais ses efforts et ceux de ses confrères furent impuissans : il a aussi publié la Vie de son confrère Vanière, Paris, 1739, in-12.

LOMBARDS (les) peuples de Germanie connus dès le règne de Tibère, furent attirés en Italie par Narsès en 568, sous la conduite d'Alboin qui prit Pavie et se forma un état sous le nom de Lombardie.

	Après J.-C.
Albion, proclamé roi en. . .	571
meurt en.	572
Cléphis.	573
Les Lombards gouvernés par trente ducs pendant dix ans.	
Autharis.	590
* Agilulfe.	616

Adaloald. 629
Arioval 630
*Botharis. 646
Rodoald. 651
Aribert. 661
Gondibert. 662
Grimoald. 671
Garibald. . . . .
Pertharithe. 688
Cunibert-le-Pieux 700
Luitpert. 701
Reguibert. 702
Aritbert. 712
* Luitprand. 743
Hildebrand, avec Luitprand.
Rachis. 749
* Aistulphe. 756
* Didier. 774

* Charlemagne détruisit le royaume des Lombards. *Voy*. Abrégé de l'Histoire d'Italie de Saint-Marc, 6 vol. in-8°.

LOMBERT (Pierre), avocat au parlement de Paris, lieu de sa naissance, fut uni à MM. de Port-Royal, et demeura quelque temps dans leur maison. Il avait de l'esprit et beaucoup de piété. Il crut rendre service à la religion, en traduisant les écrits des saints pères, et mourut vers 1710, tandis qu'il exécutait ce louable projet. On a de lui 1° la traduction de l'explication du Cantique des cantiques par saint Bernard; 2° celle de la Guide du chemin du ciel, écrite en latin par le cardinal Bona; 3° celle de tous les ouvrages de saint Cyprien, en 2 vol. in-4°, avec de savantes notes; une nouvelle Vie de ce père, tirée de ses écrits, et la traduction de l'ancienne Vie de saint Cyprien, par le diacre Ponce, etc.: cette traduction est très-estimée; 4° une bonne traduction des Commentaires de saint Augustin sur le sermon de J.-C. sur la montagne; 5° enfin la traduction de la Cité de Dieu, de saint Augustin, avec de savantes notes, 1675, en 2 vol. in-8°.

LOMEIER (Jean), ministre réformé à Zutphen, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui sont estimés. Son Traité historique et critique des plus célèbres bibliothèques anciennes et modernes, imprimé à Zutphen en 1699, in-12, est le meilleur livre que nous ayons sur cette matière.

LOMENIE (Antoine de), seigneur de la Ville-aux-Clercs et secrétaire d'état, était fils de Martial de Lomenie, seigneur de Versailles, tué au massacre de la Saint-Barthélemi en 1572. Henri IV lui donna des marques particulières de son estime, et l'employa en diverses négociations importantes. Il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Angleterre l'an 1595, et devint secrétaire d'état en 1606. Il exerça cette charge avec beaucoup de prudence et de fidélite, et mourut à Paris le 17 janvier 1638, à 78 ans.

LOMENIE (Henri-Auguste de), comte de Brienne, etc., était fils du précédent. Il obtint la survivance de la charge de son père en 1615, et fut envoyé en 1624 ambassadeur en Angleterre. De retour en France, il suivit Louis XIII au siége de la Rochelle, aux voyages d'Italie et de Languedoc, et fut conseiller d'honneur au parlement de Paris en 1632. Il se démit en 1643 de sa charge de secrétaire d'état, et eut, sous la reine-mère, le département des affaires étrangères. Il servit utilement durant les troubles de Paris, et mourut le 5 novembre 1666, à 71 ans. On a de lui des Mémoires très-curieux, imprimés à Amsterdam en 1719, 3 vol. in-12 : cet ouvrage n'est qu'un extrait des mémoires manuscrits de M. de Brienne.

LOMENIE (Henri-Louis de), fils du précédent, comte de Brienne, etc., eut la survivance de la charge de secrétaire d'état de son père, et fut fait conseiller d'état en 1651, à l'âge de 16 ans, avec permission de l'exercer lorsqu'il aurait 25 ans. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne et le Nord, pour connaître les nations avec lesquelles il aurait à traiter. A son retour le roi lui permit d'exercer la charge de secrétaire d'état, quoiqu'il n'eût encore que 23 ans; mais en 1665, après la mort de sa femme, Louis XIV l'obligea de se démettre de sa charge. Il se retira ensuite chez les pères de l'Oratoire, où il prit le sous-diaconat, et d'où il sortit quelque temps après. Il repassa en Allemagne, et alla en 1672 à la cour de Christian-Louis, duc de Meckelbourg; le séjour qu'il fit en cette cour fut la cause des fâcheuses affaires qu'il s'attira; car s'y étant épris d'une passion criminelle pour la princesse de Meckelbourg, il eut l'audace de la lui déclarer, et Louis XIV, à qui la prin-

cesse en porta ses plaintes, lui ordonna de revenir à Paris, et le fit renfermer dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prez, puis à Saint-Benoit-sur-Loire, ensuite à Saint-Lazare, et enfin à l'abbaye de Saint-Severin de Château-Landon, où il mourut le 17 avril 1698. On a de lui 1° une Relation de ses voyages en latin, sous le titre *d'Itinerarium*, qui est écrite avec élégance et avec clarté, in-8°; 2° un Recueil de poésies diverses et chrétiennes, Paris, 1671, 3 vol. in-12; 3° des Remarques sur les règles de la poésie française, qui sont à la fin de la nouvelle Méthode latine de Port-Royal, 7ᵉ édition in-8° : M. de Châlons a inséré ces Remarques presque entières dans son Traité des régles de la poésie française, sans avertir qu'elles sont de M. de Loménie; 4° une traduction des institutions de Thaulère, in-8° et in-12, etc. Il a laissé en manuscrit les Mémoires de sa vie et des Poésies. On voit par les ouvrages de M. de Loménie qu'il avait beaucoup d'esprit et de talens; mais que la bizarrerie, la légèreté et l'inconstance de son caractère joints à son imagination déréglée les lui rendirent funestes.

LOMER, *Launomarus* (Saint), abbé au diocèse de Chartres, mourut le 19 janvier 694.

LOMONOSOF, poète russe, né en 1711, fut de l'académie, et professeur de chimie. Catherine II lui donna le titre de conseiller d'état en 1764. Il en jouit peu, étant mort le 4 avril de la même année. Les plus belles de ses poésies sont ses Odes, dont la force et la sublimité approchent de celles de Pindare. Ses œuvres ont 3 vol. in-8°: la partie poétique en est la plus recommandable; mais on y trouve aussi une Poétique, une Rhétorique, des morceaux d'Histoire, des Traités de physique, de chimie et d'astronomie; une Grammaire dans laquelle il élève la langue russe au-dessus de toutes les langues de l'Europe.

LONDE (François-Richard de la), de l'académie de Caen, mort au mois de septembre 1765, âgé de plus de 82 ans, a paraphrasé les sept Psaumes de la pénitence, 1748, in-8°.

LONG (Jacques Le), né à Paris le 19 avril 1665, fut envoyé à Malte par son père, pour y être admis au nombre des clercs de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Ennuyé du séjour de cette île il revint à Paris, où il entra ensuite à l'Oratoire en 1686, et se rendit habile dans le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Il apprit aussi l'histoire, la philosophie et les mathématiques. Après avoir professé dans plusieurs maisons de sa congrégation, il devint bibliothécaire de la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré à Paris, et mourut en cette ville chez M. Ogier, receveur-général du clergé, dont il était parent, le 13 août 1721, à 56 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une excellente Bibliothèque sacrée, en latin, dont la meilleure édition est celle de 1723, en 2 vol. in-fol.; 2° Bibliothèque historique de la France, 1719, in-fol., ouvrage estimé des savans, que M. de Fontette a augmenté, Paris, 1768 et suivantes, 5 vol. in-fol.; 3° un Discours historique sur les bibles polyglottes et leurs différentes éditions, 1713, in-8°, curieux et instructif, etc. Il ne faut pas le confondre avec Georges Le Long, savant docteur et premier garde de la bibliothèque Ambroisienne, dont on a un traité latin plein d'érudition touchant les cachets des anciens, Milan, 1615, in-8°.

LONG (Roger), docteur en théologie, recteur de Cherryhinton, fut professeur d'astronomie, pour laquelle il inventa une machine qui déterminait le mouvement des constellations. Il est mort le 16 décembre 1770, âgé de 91 ans. On a encore de lui des Sermons; une Critique des accens grecs, du docteur Galli.

LONGE-PIERRE (Hilaire-Bernard de Requeleyne, seigneur de), poète français, natif de Dijon, d'une famille noble, s'appliqua aux belles-lettres et à la poésie, et fut secrétaire des commandemens de M. le duc de Berri, et ensuite de M. le régent. Il mourut à Paris le 31 mars 1721, âgé d'environ 63 ans. On a de lui 1° un Recueil d'idylles; 2° deux tragédies, *Médée et Electre*, qui ont paru l'une et l'autre sur le Théâtre-Français; *Sésostris*, non imprimée; 3° des Traductions en vers français d'Anacréon et de Sapho, dans celui de madame Dacier, de Théocrite, 1688, in-12; de Moschus et de Bion, avec des notes qui sont

bonnes, Amsterdam, 1687, in-12: mais ses Traductions sont bien inférieures aux originaux qu'il a traduits; 4° Quelques autres pièces de poésie.

LONGIANO (FAUSTO DE), auteur italien du 16e siècle, dont on a un Traité des duels, Venise, 1552, in-8°; des Observations sur Cicéron, 1556, in-8°.

LONGIN (DIONISIUS LONGINUS), célèbre et judicieux critique du 3e siècle, fut ministre de Zénobie, reine des Palmyréniens, et mis à mort en 273 de J.-C., par ordre de l'empereur Aurélien : il le crut auteur de la lettre hardie que cette princesse lui avait écrite en syriaque. Zozime loue fort l'érudition de Longin, ses écrits et sa constance à souffrir le supplice qu'on lui fit endurer. Eunapius dit qu'il était une bibliothèque vivante. Il ne nous reste de lui qu'un excellent Traité du sublime, en grec, dont M. Boileau a donné une belle Traduction française. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Tollius à Utrecht en 1694, in-4°, avec les notes de plusieurs savans; il y en a encore une bonne édition de Londres, 1724, in 4°; celle d'Oxford, 1718, in-8°, de Glascow, 1763, petit in-4°.

LONGIN ou LONGIS (SAINT), nom qu'on a donné au soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorsqu'il était en croix. Ce nom n'est fondé que sur le mot grec λογχη qui signifie lance.

LONGINUS (CÆSAR), est auteur d'un livre singulier et peu commun, intitulé *Trinum magicum*, Francfort, 1616, 1630 ou 1673, in-12, éditions également bonnes.

LONGNY (LOUIS DE), partisan du duc de Bourgogne, fut revêtu par lui de la dignité de maréchal de France en 1412. Il est mort vers 1418.

LONGO (PIETRO), *Voy.* AARSENS.

LONGOMONTAN (CHRÉTIEN), savant astronome, naquit dans un village de Jutland en Danemarck en 1562. Il était fils d'un pauvre laboureur, et fut contraint d'essuyer dans ses études toutes les incommodités de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Cléante, tout son temps entre la culture de la terre et les leçons qu'il recevait. Logomontan passa 8 ans auprès de Tycho-Brahé, et l'aida beaucoup dans ses observations et dans ses calculs. Il fut ensuite pourvu d'une chaire de mathématiques en 1605, et la remplit avec réputation jusqu'à sa mort arrivée le 8 octobre 1647, à 85 ans. Sa femme était morte dix ans avant. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages : les principaux sont 1° son Astronomie danoise en latin, 1640, in-fol., dans laquelle il propose un nouveau système du monde, composé sur ceux de Ptolomée, de Copernic et de Tycho-Brahé; mais ce système de Longomotan n'a pas fait fortune; 2° *Arithmetica*, 1611, in-8°; 3° *Problemata geometrica*, in-4°; 4° *Disputatio ethica de animæ humanæ morbis*, in-4°; 5° *Systema mathematicum*, in-8°, etc. Il s'appliqua à rechercher la quadrature du cercle, et prétendit l'avoir trouvée dans sa *Cyclométrie*, 1612, in-4°, réimprimée en 1617 et 1664; mais Jean Pell, mathématicien anglais, l'attaqua fortement sur ce sujet, et prouva qu'il s'était trompé.

LONGUEIL (RICHARD-OLIVIER DE), célèbre cardinal français, d'une noble et ancienne famille féconde en personnes de mérite, fut archidiacre d'Eu, puis évêque de Coutance. Il fut nommé par le pape pour revoir le procès de Jeanne d'Arc, plus connue sous le nom de Pucelle d'Orléans, dont il fit voir l'innocence. Charles VII l'envoya en ambassade vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil et premier président de la chambre des comptes, et lui obtint le chapeau de cardinal du pape Calixte III en 1456. Longueil se retira ensuite à Rome auprès du pape Pie II, qui eut pour lui une estime particulière, le nomma légat de l'Ombrie, et lui donna les évêchés de Porto et de Sainte-Rufine. Il mourut le 15 août 1470.

LONGUEIL, *Longolius*, (CHRISTOPHE DE), célèbre écrivain du 16e siècle, naquit à Malines en 1488. Il était fils naturel d'Antoine de Longueil, chancelier de la reine Anne de Bretagne, et évêque de Léon, lequel était alors ambassadeur dans les Pays-Bas. Christophe de Longueil voyagea en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. En passant par la Suisse en 1516, après la bataille de Marignan, il fut attaqué, avec deux de ses amis, blessé

au bras, et fut arrêté prisonnier; mais, un mois après, l'évêque de Sion lui procura la liberté. Léon X le vit à Rome avec plaisir. De retour en France, on voulut l'y retenir; mais il préféra le séjour de l'Italie. Il mourut à Padoue le 11 septembre 1522, à 34 ans. Ses œuvres, qui consistent en Epîtres, Harangues, etc., furent imprimées à Paris en 1533, in-8°: elles sont écrites avec beaucoup d'élégance et de pureté. A la tête se trouve une Vie de Longueil, par le cardinal Polus.

LONGUEIL (GILBERT ou GISBERT DE), habile médecin du 16e siècle, né à Utrecht en 1507, et mort à Cologne en 1543, à 36 ans, étant médecin d'Herman, archevêque de cette ville. On a de ce médecin 1° *Lexicon græco-latinum*, 1533, in-8°; 2° des Remarques latines sur les métamorphoses d'Ovide, sur Plaute, sur Cornélius Népos, sur la rhétorique à Hérennius, et sur Laurent Valle, en plusieurs vol. in-8°; 3° une édition grecque-latine avec des notes, de la vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, in-8°; 4° une Traduction latine des sept opuscules de Plutarque, in-8°; 5° des Notes sur les Épîtres familières de Cicéron; 6° une édition du second concile de Nicée, etc.

LONGUERUE (LOUIS DUFOUR DE), fils de Pierre Dufour, seigneur de Longuerue et de Goisel, gentilhomme de Normandie et lieutenant de Roi de Charleville. Il naquit en cette ville en 1652; fit paraître, dès l'âge de quatre ans, des dispositions si extraordinaires pour les sciences, que Louis XIV, en passant à Charleville, en entendit parler et voulut le voir. Il eut le fameux Richelet pour précepteur, et Perou d'Ablancourt, parent de M. de Longuerue, veilla à son éducation et à ses études. On lui fit apprendre les langues orientales et celles de l'Europe, et il devint très-habile dans la connaissance de l'histoire, des antiquités, de l'Écriture sainte, des pères, etc. Il joignait à une mémoire prodigieuse une critique hardie et une santé robuste. Il eut deux abbayes, celle de Sept-Fontaines, au diocèse de Reims, et celle du Jard au diocèse de Sens. Il mourut à Paris le 22 novembre 1733, à 82 ans. On a de lui 1° une Dissertation latine sur Tatien, dans l'édition de cet auteur, à Oxford, 1700, in-8°; 2° la Description historique de la France, Paris, 1719, in-fol.: cet ouvrage ne répond point à la réputation de l'abbé de Longuerue, à cause des changemens qu'on y a faits, et de la précipitation avec laquelle il a été imprimé; on y trouve quelquefois les cartons originaux qui ont été changés; 3° *Annales Arsacidarum*, Strasbourg, 1732; 4° une Dissertation sur la Transsubstantiation, que l'on faisait passer sous le nom du ministre Alix son ami, parce qu'elle n'est pas favorable à la foi catholique; 5° des Remarques sur la vie du cardinal Volsey, 6° un grand nombre d'ouvrages en manuscrits, en plusieurs vol. in-fol., sur diverses matières. On a imprimé depuis sa mort un Recueil de ses prétendues pensées, discours et entretiens, sous le nom de *Longueruana*, mais l'abbé de Longuerue était trop habile et trop judicieux critique pour penser et pour parler comme il fait dans cette rapsodie.

LONGUEVAL (JACQUES), né près de Péronne le 18 mars 1680, entra dans la société des jésuites, où il professa avec succès les humanités, la théologie et l'Écriture sainte. Dans la suite, il se retira dans la maison professe des jésuites de Paris, où il travailla avec ardeur à l'Histoire de l'église gallicane, dont il publia les huit premiers volumes: il avait presque mis la dernière main au 9e et au 10e, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 14 janvier 1735, à 54 ans. Outre son Histoire de l'église gallicane, qui est son principal ouvrage, et qui a été continuée par les pères Fontenai et Berthier, jusqu'à 18 vol. in-4°, on a de lui un Traité du schisme, 1718, in-12; une Dissertation sur les miracles, in-4°; et quelques autres ouvrages: on remarque dans tous beaucoup d'esprit et de feu, et une diction pure. Il y a dans les quatre premiers volumes de l'Histoire de l'église gallicane de savantes dissertations sur la religion des anciens Gaulois, sur l'ancienne géographie de la Gaule, sur la religion des Français et sur plusieurs autres points importans.

LONGUS, auteur grec, fameux par son livre intitulé Ποιμενικά, c'est-à-dire Pastorales, roman grec, qui contient les amours de Daphnis et de Chloé. Le célèbre Amyot a donné une excellente

traduction française de ce roman, et il y a eu un grand nombre d'éditions de cette traduction : la plus magnifique, la plus recherchée et la plus rare est celle de 1718, in-12, avec 29 figures dessinées par M. le régent, et gravées par Benoît Audran ; la 29e n'a pas été gravée par B. Audran, et ne se trouve pas ordinairement dans l'édition de 1718 : sa rareté vient de ce qu'on n'en tira que 250 exemplaires, dont ce prince fit des présens. Après cette édition on préfère celle de 1745, in-8°, avec les mêmes figures retouchées. Marcassus a aussi traduit *Longus*, mais sa traduction est plus licencieuse, et moins bonne pour le style que celle d'Amyot. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il est difficile de fixer avec certitude le temps auquel il a vécu. La meilleure édition grecque latine de Longus est celle de Franeker, en 1660, in-4°, avec de savantes notes, et celle de 1754, petit in-4° avec vignettes, culs-de-lampe et figures.

LONGUEVILLE (Henri Ier d'Orléans, duc de), avait aimé la belle Gabrielle ; mais, n'osant pas déplaire au roi, il prit le parti d'y renoncer. Il fit convenir sa maîtresse de lui rendre toutes ses lettres, et qu'il lui rendrait les siennes : ils convinrent d'un rendez-vous à cet effet. Gabrielle lui rendit toutes les siennes ; Longueville feignit en avoir oublié quelques-unes qui parlaient plus clairement, afin de se conserver toujours un ascendant sur sa maîtresse, qu'il n'abandonnait qu'à regret. Gabrielle fut si indignée de cette supercherie, qu'il n'y a mauvais service qu'elle ne lui rendit auprès du roi, dont il conçut tant de chagrin, qu'il entra dans un parti contraire à sa majesté. Enfin il fut tué d'une mousquetade, à son entrée à Dourlens en 1595.

LONGUEVILLE (Henri II d'Orléans, duc de), était d'une famille illustre, qui devait son origine au brave comte de Dunois, bâtard de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI. Ce duc, né en 1595, qui avait été plénipotentiaire au congrès de Munster en 1648, était gouverneur de Normandie, et voulait obtenir le gouvernement du Havre. Le cardinal Mazarin, qui regardait cette place comme capable de tenir en bride un gouverneur de Normandie mécontent, se donna bien de garde de le lui accorder ; de là les mécontentemens du duc, qui l'entraînèrent dans la faction de la Fronde, sous la minorité de Louis XIV, et ensuite dans celle des princes de Condé et de Conti, dont il partagea la prison en 1650. Ayant recouvré sa liberté au bout d'un an, il ne voulut prendre aucune part à la guerre civile, et mourut en 1663. Sa seconde femme, Anne-Geneviève de Bourbon, sœur du grand Condé, née en 1619, n'avait pas eu peu de part à sa détermination. Née avec tous les agrémens du corps et de l'esprit, qui donnent à son sexe tant d'ascendant sur les hommes, elle avait cru trouver sa satisfaction dans son opposition à la cour, et elle avait fait entrer dans le parti de la Fronde le prince de Conti son frère, son mari, et dans la suite le prince de Condé. Pour gagner la confiance du peuple de Paris, pendant le siége de cette ville en 1648, elle avait été faire ses couches à l'Hôtel-de-Ville ; le corps de ville avait tenu sur les fonts de baptême l'enfant qui était né, et lui avait donné le nom de Charles de Paris, prince d'une grande espérance, qui fut tué au passage du Rhin en 1672, avant d'être marié. Lorsque les princes furent arrêtés, madame de Longueville évita la prison par la fuite ; mais quand le duc son époux refusa de prendre part à la guerre civile, elle s'obstina à ne le point suivre. Le roi ayant éteint la guerre civile, la duchesse de Longueville tourna toutes ses pensées vers Dieu : elle s'unit de sentimens avec la maison de Port-Royal-des-Champs, y fit faire un bâtiment pour s'y retirer, et partagea sa retraite entre cette respectable maison et celle des carmélites du faubourg Saint-Jacques, où elle est morte le 15 avril 1679, et où elle est enterrée ; son cœur fut porté à Port-Royal. M. de Villefore a donné sa vie, Amsterdam, 1739, 2 vol. petit in-8°. Le duc de Longueville en mourant laissa d'un premier mariage une fille qui fut duchesse de Nemours (*voyez* Nemours), et mourut la dernière de sa famille. Il en existait cependant encore une branche bâtarde, marquis de Rothelin, dont était l'abbé de Rothelin. (*Voyez* Rothelin.) Celui-ci avait un frère maréchal-de-camp qui avait eu la

cuisse fracassée au siége d'Aire en 1710, et qui mourut en 1764, sans postérité.

LONGUEVILLE (Antoinette d'Orléans de), tante du précédent. *Voy.* Antoinette.

LONGVIC, *Voy.* Montpensier.

LONICERUS (Jean), né à Orthern, dans le comté de Mansfeld, en 1499, se rendit habile dans le grec et l'hébreu et dans les sciences. Il enseigna à Strasbourg, en plusieurs autres villes d'Allemagne, et surtout à Marpurg, où il mourut le 20 juillet 1569, à 70 ans. On a de lui divers ouvrages.

LONICER (Adam), l'un de ses fils, né à Marpurg le 10 octobre 1528, fut un habile médecin, et mourut à Francfort le 19 mai 1586, à 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire naturelle et de médecine. Les principaux sont: *Methodus rei herbariæ*, Francfort, 1540, in 4°; *Historia naturalis plantarum, animalium et metallorum*, Francfort, 1551 et 1555, 2 vol. in-fol.; *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum; Hortus sanitatis* de Jean Cuba, dont la dernière édition est d'Ulm, 1713, in-fol., figures, etc. Il y a encore un Philippe Lonicerus, savant bibliographe, auteur d'une Chronique de livres pleine de recherches.

LOOS (Corneille), chanoine de Goude, se retira à Mayence pendant les troubles de sa patrie. Sa façon de penser sur les sorciers, qu'il regardait comme fous plutôt que coupables, lui causa bien des chagrins: il s'en ouvrait dans les conversations et les consigna dans un ouvrage *De verâ et falsâ magiâ*. Le père Delrio, qui en eut connaissance, en fit ses plaintes. Loos fut mis en prison, obligé de faire une rétractation, et le livre ne fut pas imprimé. Après avoir recouvré la liberté, Loos continua d'en parler comme auparavant, et fut de nouveau emprisonné comme relaps. Il sortit cependant de prison, mais il y aurait été mis une troisième fois si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. On a de lui quelques autres ouvrages, *De tumultuosâ Belgarum seditione sedandâ*, 1582, in-8°.

LOPEZ DE VEGA. *Voy.* Vega.

LOPEZ. *Voy.* Ferdinand Lopez.

LOREDANO (Jean-François), célèbre sénateur de Venise, mort vers le milieu du 17e siècle, s'éleva par son mérite aux premières charges, et rendit de grands services à la République. Sa maison était une académie ordinaire de gens de lettres, et ce fut lui qui jeta les fondemens de celle de *Gl' incogniti*. On a de lui plusieurs ouvrages en italien. Les principaux sont, les Bizarreries académiques, la mort de Valstein, la Vie de Marini, des Lettres, la Vie d'Adam, etc., composant ses œuvres, 1649, 7 vol. in-24, ou 1653, 6 vol. in-12: ce dernier et quelques autres ont été traduits en français. Il y a eu de la même famille François Loredano, élu doge de Venise en 1752, et mort en 1762, à 87 ans.

LORENS (Jacques du), jurisconsulte et poète français, natif du Perche, fut président, bailli et vicomte de Château-Neuf. Il se distingua par son intégrité, et se plaint beaucoup de sa femme dans ses satires; on dit qu'il lui fit cette épitaphe quand elle fut morte:

> Cy gît ma femme: ô qu'elle est bien
> Pour son repos et pour le mien!

Du Lorens mourut en 1658, âgé d'environ 75 ans laissant une riche succession: ses tableaux seuls montaient à 30,000 liv. On a de lui divers ouvrages: les principaux sont 1° vingt-six satires, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1646, in-4°: la versification n'en est pas estimée, mais on y trouve de solides réflexions, et un portrait naturel des vices de son siècle; 2° des Notes sur les coutumes de Chartres, pays Chartrain et Perchegouet, 1645, in-4°.

LORENZETI (Ambrogio), fameux peintre du 14e siècle, natif de Sienne, s'appliqua le premier à peindre les vents, les pluies, les tempêtes et les temps ténébreux. Il joignait à l'étude de la peinture celle des belles-lettres et de la philosophie. Il mourut à 83 ans.

LORENZINI (Jean-Antoine), né à Bologne en 1666, quitta la peinture pour la gravure. Un jour qu'il était occupé à dessiner un grand morceau de peinture dans l'église de Saint-François, il conçut un tel amour pour la vie religieuse, qu'il prit l'habit des frères mineurs. Il fut employé en 1699 à graver la grande galerie de peinture

de Florence, qui lui dura six ans à graver, quoiqu'il fût aidé de plusieurs graveurs. On a outre cela de lui des morceaux séparés, tels qu'un Miracle de saint Antoine de Padoue, la Prédication de saint Jean-Baptiste, le Martyre de sainte Ursule, etc.

LORET (JEAN), natif de Carentan en Normandie, est fort connu par sa gazette en vers libres, qu'il commença au mois de mai 1650, jusqu'au 28 mars 1664, et qu'il adressait à mademoiselle de Longueville, même depuis qu'elle fut duchesse de Nemours. Il la publiait ordinairement chaque semaine, et l'on en a fait un recueil en 3 vol. in-fol., sous le titre de *Gazette burlesque de la cour*, avec un beau portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. Loret ignorait le latin, mais il avait de l'esprit. Mademoiselle lui faisait une pension de 2,000 livres, et il en recevait une autre de 200 écus de M. Fouquet, surintendant des finances: il perdit cette dernière pension lorsque ce ministre fut conduit à la Bastille, parce qu'il continua d'en parler avantageusement dans sa gazette. M. Fouquet, pour le dédommager, lui fit tenir 1500 livres: Loret, ne sachant point de qui il tenait cette libéralité, la publia encore dans sa gazette. Il mourut en 1665, et sa gazette, qui n'est qu'une prose rimée, fut continuée par Robinet et quelques autres. Il était laïque et sans aucun engagement. Outre sa gazette, on a de lui des Poésies burlesques, in-4°, et d'autres pièces en vers.

LORGES (GUI-ALPHONSE DE DURFORT, duc de), servit long-temps sous son oncle le maréchal de Turenne. Il était lieutenant-général de son armée, lorsque ce grand homme fut tué: alors, faisant trève à sa douleur, et cherchant plutôt à sauver une armée découragée par la perte de son chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement une bataille, il fit cette retraite admirable qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg, chassa les impériaux de l'Alsace, et mourut en 1702 à 53 ans. Il a laissé postérité, *voyez* DURAS.

LORICHIUS (GERARDUS), auteur du 16e siècle, dont on a un Commentaire latin sur l'Ancien-Testament, 1546, in-fol. Celui sur le Nouveau-Testament avait paru en 1541.

LORIN (JEAN), laborieux jésuite, naquit à Avignon en 1559. Il enseigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan et ailleurs, et mourut à Dol le 26 mars 1634, à 75 ans. On a de lui de longs Commentaires en latin sur le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, les Psaumes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, sur les Actes des apôtres et sur les Epitres catholiques.

LORIOT (JULIEN), prêtre de l'Oratoire, se consacra aux missions la plus grande partie de sa vie. Sur la fin du 17e siècle, n'en pouvant plus supporter la fatigue, il donna au public les sermons qu'il avait prêchés à l'usage des missions: il y a 9 volumes de morale, 6 de mystères, 3 de dominicales, en tout 18 volumes in-12, 1695 à 1713.

LORIT (HENRI), nommé Glaréan, parce qu'il était de Glaris, où il était né en 1488, resta attaché à la religion de ses pères; et quand la ville de Bâle embrassa la réforme, il se retira à Fribourg en Brisgau, où il enseigna la philosophie jusqu'à sa mort, arrivée le 28 mai 1563. Il a donné à Bâle en 1514 une Description de la Suisse, en vers latins; beaucoup d'ouvrages sur la musique, et des Commentaires sur différens auteurs de l'antiquité.

LORME (PHILIBERT DE), l'un des plus célèbres architectes du 16e siècle, natif de Lyon, fut aumônier ordinaire de Henri II et de Charles IX, et abbé de Saint-Eloi de Noyon et de Saint-Serge d'Angers. La reine Catherine de Médicis lui confia l'intendance des bâtimens; et c'est lui qui eut la conduite de ceux du Louvre, des Tuileries, d'Anet, de Saint-Maur-des-Fossés, et de quelques autres qui furent élevés par ses soins. Il mourut vers 1577. On a de lui dix livres d'architecture, qui sont estimés, 1568, in-fol., et un Traité de l'art de bien bâtir. Il ne faut pas le confondre avec Jean de Lorme, célèbre médecin du seizième siècle, natif de Moulins, qui fut premier médecin de la reine Marie de Médicis.

LORME (CHARLES DE), fils du dernier, devint aussi habile médecin dont il avait pris les degrés à Montpellier, et mourut à Moulins en 1678, à 94 ans, après avoir été médecin de Gaston de

France, duc d'Orléans. Il s'était remarié à 86 ans, avec une jeune fille qui mourut de phthisie avant lui. On a de lui *Laurea Apollinaris*, 1608, in-8° : c'est un recueil de thèses dans lesquelles on trouve entre autres *An amantes iisdem remediis curantur quàm amentes.*

LORRAIN (LE), peintre célèbre. *Voy.* GELÉE.

LORRAIN (ROBERT LE), habile sculpteur, naquit à Paris le 15 novembre 1666. Il fit dès son enfance des progrès si rapides dans le dessin, qu'à l'âge d'environ 18 ans le célèbre Girardon se reposa sur lui du soin de l'enseigner à ses enfans et de corriger ses élèves. Il le chargea aussi avec Nourisson de l'exécution du fameux tombeau du cardinal de Richelieu en Sorbonne, et du sien à Saint-Landri à Paris. De retour de Rome, il achevaà Marseille plusieurs morceaux que la mort de M. Puget venait de laisser imparfaits. Il fut reçu de l'académie de sculpture le 29 octobre 1701, et composa pour chef-d'œuvre sa Galatée, ouvrage universellement estimé. Le Lorrain fit ensuite un Bacchus pour les jardins de Versailles, un Faune pour ceux de Marly, et plusieurs bronzes, entre autres une Andromède d'un grand goût, etc. L'académie l'élut professeur le 29 mai 1717. Il mourut avec de grands sentimens de piété, étant recteur, le 1er juin 1743, à 77 ans. On admire surtout ce qu'il a fait au palais épiscopal de Saverne, qui est tout de sa composition. Il était savant dessinateur, avait beaucoup de génie, et réussissait à faire des têtes, principalement de jeunes filles, d'une finesse et d'une vérité si admirables, qu'il semblait que son ciseau eût été conduit par le Corrége et par le Parmesan. Enfin, s'il eût été plus courtisan et s'il eût profité des circonstances, il aurait pu s'acquérir la réputation des plus grands maîtres.

LORRAIN (JEAN LE), pieux et savant ecclésiastique de Rouen, où il était vicaire de Saint-Lo, devint chapelain de la cathédrale, et mourut dans la même ville le 9 décembre 1710, à 59 ans. Personne n'était plus propre que lui pour la prédication : son heureuse mémoire lui a donné moyen de prononcer jusqu'à trois sermons différens dans un jour. Il avait publié *De indebitâ in precibus genuflectione dissertatio*, 1681, in-8°, qu'il fit reparaître en 1700, sous le titre de l'*Ancienne manière de prier et d'adorer debout le jour de dimanche et de fête, et dans le temps de Pâques*, 2 vol. in-12 ; *Histoire abrégée des conciles*, 1707, 2 vol. in-8°.

LORRAINE (la), a eu ses ducs particuliers dès le 10e siècle, entre autres * Charles de France, mort en 994 ; ce n'est qu'en 1048 que commencent les ducs héréditaires, par

Gérard d'Alsace jusqu'en	1070
Thierri	1115
Simon	1138
Mathieu	1176
Simon II	1207
Ferri	1213
Thibaut	1220
Ferri II	1250
Mathieu	1303
Thibaut	1312
Ferri	1328
Rodolphe	1346
Jean Ier	1391
* Charles II	1430
* René et Isabelle	1452
Jean II	1470
Nicolas	1473
René II	1508
Antoine	1544
François Ier	1545
Charles III	1608
Henri	1624
* Charles IV et Nicole	1675
* Charles V	1690
* Léopold	1729
* François II échange la Lorraine contre la Toscane en	1737
* Stanislas, roi de Pologne	1766

La Lorraine est réunie à la France après sa mort. *Voy.* CHARLES GUISE, et PHILIPPE EMMANUEL. *Voy.* l'histoire de Lorraine du père Calmet, et les histoires de France.

LORRIS (GUILLAUME DE), célèbre poète et jurisconsulte français, mort en 1261 ou 1262, est auteur du fameux roman de la Rose. J. Clopinel, dit de Meun, continua ce roman 40 ans après la mort de Lorris. La meilleure édition de ce roman est celle d'Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12, par l'abbé Lenglet du Frenoy : on y joint un Glossaire, 1737, in-12.

LORRY (PAUL-CHARLES), avocat au parlement, professeur en droit dans

l'université de Paris, y est mort le 4 novembre 1766, à 47 ans; il était marié et avait des enfans. Il a publié le Commentaire latin de son père, François Lorry, sur les Instituts de Justinien, 1757, in-4°; Essai de dissertation ou Notes sur le mariage, 1760, in-8°.

LORRY (Anne-Charles), né à Crones, près de Paris, le 10 octobre 1726, de François Lorry, professeur en droit, et de Madeleine de la Fosse, qui était de la famille de Largilière, de la Fosse, peintres, et de la Fosse, auteur de *Manlius* et de quelques autres pièces. MM. Astruc et Ferrein furent ses maitres. A 22 ans il fut reçu docteur en 1748; et cinq ans après il fut fait professeur de chirurgie française. Ses connaissances étendues en médecine, jointes à l'aménité qu'inspire l'étude des belles-lettres, ranimait la confiance et l'espoir des malades quand il paraissait. Donnant ses soins aux pauvres comme aux riches, ayant trop de noblesse d'âme pour mettre des vues d'intérêt dans ses travaux, ne parlant jamais de ses confrères que quand il y avait des éloges à en faire, il paraissait hors d'atteinte aux traits de la satire et de la calomnie; mais il voulut bien entrer en 1776 dans la société royale de médecine qui fut établie alors. Il en fut directeur en 1778, et vice-président en 1779. Cette société déplaisait à la faculté de médecine: c'était une espèce de point d'honneur de la dédaigner, et la faculté ne put voir sans déplaisir un médecin du mérite de M. Lorry accepter une place dans cette société; de là les traits envenimés qui furent lancés contre lui. La goutte dont il avait ressenti des atteintes de bonne heure le frappa d'une paralysie en 1782. Sa générosité fit craindre qu'il n'eût pas assez d'aisance pour soutenir cet état d'infirmité; Louis XVI le sut, et lui accorda une pension. Au mois d'août 1783, il crut trouver du remède aux eaux de Bourbonne; c'est là que la mort l'attendait: il y décéda le 18 septembre 1783; une épitaphe honorable décore son tombeau. Autant par goût que par tendresse pour les enfans de son frère aîné, professeur en droit, il ne se maria point. Quoiqu'il n'eût pas de place à la cour, il y était souvent appelé; et Louis XV dans sa dernière maladie lui donna les plus grandes marques de confiance et d'amitié. Il est étonnant qu'avec une pratique si étendue il ait pu mettre tant d'ouvrages au jour; mais il prenait sur son sommeil ce qu'il ne pouvait dérober au devoir de son état. Dans son traité *De melancholiâ* il parle d'un homme qui dormait peu et se couchait rarement; c'était lui-même. On a de lui *Essai sur les alimens*, 1753, 2 vol. in-12; *De melancholiâ*, 1764, 2 vol. in-8°; *De morbis cutaneis*, 1777, in-4°. Il a été éditeur de différens ouvrages de médecine, entre autres d'une édition grecque et latine des Aphorismes d'Hyppocrate, avec des notes, in-24.

LOTEN (Jean), peintre anglais, natif de Hollande, mort à Londres en 1681, réussissait à peindre des forêts: les montagnes de Suisse étaient ses modèles. Ses ouvrages sont en grand nombre en Angleterre.

LOTH ou LOT, petit-fils de Tharé, neveu d'Abraham, suivit ce patriarche en Egypte et dans le pays de Chanaan. Leurs troupeaux s'étant ensuite multipliés, ils furent contraints l'un et l'autre de se séparer, 1920 avant J.-C. Loth habita à Sodôme, d'où il fut emmené captif avec sa famille et ses troupeaux, par Codorlahomor, roi des Elamites, 1912 avant J.-C. Abraham, ayant appris cette nouvelle, poursuivit ce prince, le défit, et ramena Loth avec ce qui lui avait été enlevé. Dans la suite Dieu, voulant détruire Sodome, envoya des anges vers Loth, qui le firent sortir de la ville avec sa femme et ses deux filles, avant l'embrasement: c'est dans cette occasion que sa femme ayant tourné la tête, contre la défense expresse des anges, fut changée en statue de sel. Ses deux filles, s'étant ensuite imaginé que la race des hommes était périe, enivrèrent leur père et conçurent de lui pendant son ivresse chacune un fils: l'aînée en eut Moab, et la plus jeune Ammon, 1897 avant J.-C.; c'est d'eux que descendaient les Moabites et les Ammonites.

LOTH (Gio-Carlo), premier peintre de l'empereur Léopold, naquit à Munich en 1611. Il apprit de ses parens à dessiner, et fut disciple de Michel-Ange et du Cavalier Liberi. Il excellait surtout dans le coloris, et mourut à Venise en 1698.

LOTHAIRE Ier, empereur d'Occident et roi d'Italie, était fils de Louis-le-Débonnaire, qui l'associa à l'empire, dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, le 31 juillet 817. Lothaire fut fait roi des Lombards en 820, et par une noire ingratitude il s'unit quelque temps avec ses frères pour détrôner Louis-le-Débonnaire leur père, qui fut contraint de quitter l'empire en 830 et en 833; mais la division de ses enfans le fit rétablir. Après sa mort, arrivée en 840, Lothaire eut seul le titre d'empereur, et voulant envahir les états de ses frères, Louis-de-Bavière et Charles-le-Chauve, il perdit contre eux la fameuse bataille de Fontenai près d'Auxerre, le 24 juin 841, qui épuisa la France par la quantité de sang qui y fut répandu, et la mit hors d'état de se défendre contre les Normands et les Sarrasins. Enfin, après avoir perdu une seconde bataille, il fit la paix avec eux, et eut avec le titre d'empereur l'Italie avec la ville de Rome, la Provence, la Franche-Comté, le Lyonnais et les autres contrées qui sont sur le Rhône, le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Lothaire eut ensuite de grandes guerres à soutenir contre les Sarrasins et les Normands, puis renonça au monde: il se retira dans le monastère de Prum, où il prit l'habit de religieux, et mourut six jours après, le 28 septembre 855, laissant trois fils: Louis, qui eut le royaume de Lombardie avec le titre d'empereur; Charles, qui eut la Provence jusque vers Lyon; et Lothaire, qui eut le reste des états de son père, en-deçà des Alpes, jusqu'aux embouchures du Rhin et de la Meuse, ce qui fut nommé le royaume de Lothaire. C'est de ce dernier qu'est venu le nom de Lotharinge ou Lorraine. *Voy.* Lothaire, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident et duc de Saxe, était fils de Gebhard, comte d'Arnsberg. Il fut élu roi de Germanie après la mort de l'empereur Henri V en 1125, fut couronné empereur à Rome par le pape Innocent II le 4 juin 1133. On le préféra à Conrad et à Frédéric, fils d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, ce qui causa de grands troubles. Le pape lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde; l'empereur, pour l'en remercier, lui baisa les pieds, et conduisit sa mule quelques pas: on croit que Lothaire est le premier empereur qui fit cette double cérémonie. Il mourut le 4 décembre 1137, dans un village à l'entrée des Alpes, et ne laissa point d'enfans.

LOTHAIRE, roi de France, était fils de Louis d'Outremer et de Gerberge, sœur de l'empereur Othon Ier. Il naquit en 941, et fut associé au trône en 952. Il succéda à son père en 954, et fit la guerre avec succès contre l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il céda aussi à Charles, son frère, le duché de la Basse-Lorraine. Il mourut à Compiègne le 2 mars 986, à 45 ans, ayant été empoisonné par Emme sa femme. Ce prince avait de la bravoure et de grandes vues, mais peu d'exactitude dans sa parole, et finissait presque toujours mal, après avoir bien commencé; Louis V, le Fainéant, son fils, lui succéda.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, était fils de l'empereur Lothaire Ier. Il quitta Thietberge, sa femme, pour épouser Valdrade, ce qui eut de fâcheuses suites. Il passa en Italie, au secours de l'empereur Louis son frère, contre les Sarrasins, espérant d'obtenir du pape Adrien II la dissolution de son mariage; mais le pape lui fit jurer, en lui donnant la communion, qu'il avait sincèrement quitté Valdrade, et les seigneurs qui accompagnaient ce prince firent le même serment. Ils moururent presque tous misérablement peu de temps après: Lothaire lui-même fut attaqué d'une fièvre violente dont il mourut à Plaisance le 7 août 869. C'est lui qui a donné le nom à la Lorraine, selon quelques auteurs.

LOTICHIUS (Pierre), né dans le comté de Hanau en 1501, y devint abbé de Solitaire, en allemand *Schluchtern*, en 1534. Il introduisit dans son abbaye le luthéranisme, dont il fut un zélé défenseur, et mourut en 1567. On a de lui quelques ouvrages, Marpourg, 1640, in-12.

LOTICHIUS (Pierre), neveu du précédent, se fit surnommer *Secundus* pour se distinguer de son oncle. Il naquit en 1528 à Solitaire, prit le parti des armes en 1546, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, et alla professer cette science à Heidelberg,

où il mourut de frénésie le 7 novembre 1560 : il avait gagné cette maladie d'un philtre destiné à un autre, et qu'il avait pris à Bologne ; quoique guéri, il lui en prenait des accès tous les ans. C'était un habile médecin, et l'un des plus grands poètes que l'Allemagne ait produits. Ses poésies latines et surtout ses Elégies sont estimées, 1580, in-8°. Christian Lothichius son frère cadet, mort en 1568, est aussi auteur de plusieurs pièces de poésie latine estimées : elles ont été imprimées séparément, et avec celles de Jean-Pierre son petit-fils, Francfort, 1620, in-8°. Jean-Pierre Lothichius, petit-fils de Christian, fut un habile littérateur, et professa la médecine avec distinction. Il publia en 1629 un Commentaire sur Pétrone, in-4°, et on a de lui divers autres ouvrages en vers et en prose ; des livres de médecine ; une Histoire des empereurs Ferdinand II et III, 1646, 4 tom. in-fol., figures.

LOUAIL (JEAN), natif de Mayenne dans le Maine, après avoir demeuré quelque temps avec M. le Tourneux au prieuré de Villers, que celui-ci possédait, fut mis auprès de M. l'abbé de Louvois, qui lui donna dans son testament des marques de reconnaissance. M. Louail se retira sur la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont à Paris, où il partagea son temps entre la prière, l'étude et le soin des pauvres. Il y mourut le 3 mars 1724. Il était prêtre et prieur d'Auzai. On a de lui 1° la première partie de l'*Histoire du livre des réflexions morales sur le Nouveau Testament, et de la Constitution* Unigenitus, *servant de préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, et en un gros vol. in-4°. Cette Histoire a été continuée par Cadry, 3 vol. in-4° ; 2° *Réflexions critiques sur le livre du Témoignage de la vérité dans l'Église*, par le père de la Borde ; 3° l'*Histoire abrégée du jansénisme, et des remarques sur l'ordonnance de l'archevêque de Paris*, in-12, avec Mme de Joncoux, dont il revit aussi la traduction des notes de Vendrock ; 4° on lui attribue encore quelques Mémoires sur les affaires des missionnaires de la Chine.

LOUBÈRE (SIMON DE LA), né à Toulouse en 1642, d'une bonne famille, fut d'abord secrétaire d'ambassade de M. de Saint-Romain, ambassadeur en Suisse, et partit pour Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire du roi de France. De retour en France, il fut chargé d'une commission secrète en Espagne et en Portugal, que l'on a cru avoir pour objet de détacher ces deux cours de l'alliance qui avait produit la révolution d'Angleterre : son dessein transpira ; il fut arrêté à Madrid, et eut de la peine à obtenir sa liberté. Il s'attacha ensuite à M. le chancelier de Pontchartrain, dont il accompagna le fils dans ses voyages. M. de la Loubère fut reçu de l'académie française en 1693, et de celle des belles-lettres en 1694. Il se retira dans la suite à Toulouse, où il se maria à 60 ans ; y rétablit les jeux floraux et y mourut sans enfans le 26 mars 1729, à 87 ans. On a de lui 1° des Chansons, des Vaudevilles, des Madrigaux, des Sonnets, des Odes, et d'autres œuvres poétiques ; 2° une Relation de son voyage de Siam, en 2 vol. in-12 : cette Relation est estimée ; 3° un Traité de la résolution des Equations, 1729, in-4°, etc. Comme ce fut M. de Pontchartrain qui le fit recevoir de l'académie française, cela fit dire à la Fontaine :

C'est un impôt que Pontchartrain
veut mettre sur l'académie.

LOUCHALI, ou ULAZZALI, ou OCCHIALI, né dans la Calabre, fut fait esclave par les Turcs dans sa jeunesse, et obtint sa liberté en renonçant au christianisme. La fortune et sa valeur l'élevèrent jusqu'à la vice-royauté d'Alger. Il se distingua au siége de Famagouste en 1571, et à la bataille de Lépante, où il ne put souffrir l'effort de Doria qu'il avait en tête, et du marquis de Sainte-Croix ; mais il sauva 30 galères avec lesquelles il entra en triomphe dans le port de Constantinople. Le Grand-Seigneur donna de grands éloges à sa valeur, et le fit pacha de la mer. Il mourut au commencement du 17e siècle.

LOUCHARD (JEAN), l'un des plus déterminés ligueurs de Paris, et l'un de ceux qui eurent part à la mort du président Brisson, de Larcher et de Tardif, fut pendu avec trois autres, par ordre du duc de Mayenne, dans une

salle basse du Louvre, le 4 décembre 1591 : il est enterré à Saint-Leu. Les ligueurs avaient fait mettre à sa louange une inscription qui a été ôtée.

LOUET (GEORGES), natif d'une noble et ancienne famille d'Anjou, fut conseiller au parlement de Paris, et agent du clergé de France. Il fut nommé à l'évêché de Tréguier ; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de cet évêché. On a de lui 1° un Recueil de plusieurs notables arrêts, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol in-fol., avec les Commentaires de Julien Brodeau ; 2° un Commentaire sur l'ouvrage de Dumoulin, des *Règles de la chancellerie.*

LOUIS Ier, *le Pieux* ou *le Débonnaire*, empereur d'Occident et roi de France, était fils de Charlemagne et de Hildegarde sa seconde femme. Il naquit à 778, à Casseneuil en Agenois, et fut dès-lors nommé roi d'Aquitaine. Il fut couronné à Rome par le pape Adrien Ier le 15 avril 781, et associé à l'empire en 813. Ayant succédé à Charlemagne le 28 janvier 814, il envoya Lothaire son fils aîné en Bavière, et Pépin en Aquitaine, pour y commander, et garda auprès de lui Louis, qui était le plus jeune. Il confirma ensuite les donations faites aux papes, associa Lothaire à l'empire, créa Pepin roi d'Aquitaine, et Louis roi de Bavière en 817. Cela engagea Bernard, roi d'Italie, neveu de Louis, et fils de Pépin, son frère aîné, à se révolter ; mais ce prince ayant été défait en 818, et se voyant abandonné des siens, vint à Châlons-sur-Saône implorer la clémence de l'empereur. Il fut conduit à Aix-la-Chapelle : on lui creva les yeux, et il mourut 3 jours après. Par sa mort le royaume d'Italie fut réuni à la couronne de France. L'empereur épousa l'année suivante, en secondes noces, Judith d Beavière, dont les galanteries et l'ambition furent cause de tous ses malheurs. Il fit en 822 une pénitence publique à Attigni, pour expier la mort de Bernard ; et eut de Judith en 823 un fils appelé Charles-le-Chauve. L'empereur, gouverné par sa femme, qui l'était elle-même par un comte de Barcelone son amant, fit un nouveau partage de ses états, afin d'en donner un lot au fils qui venait de naitre. Ses trois fils, du premier lit, ne pouvant souffrir qu'on eût ainsi démembré leurs états pour un frère qu'ils n'estimaient pas beaucoup, à cause de la conduite irrégulière de sa mère, se liguèrent entre eux et se révoltèrent contre l'empereur en 830. Ce prince, abandonné de son armée, fut contraint, avec Judith, de se retirer dans un monastère ; mais il fut rétabli la même année dans une diète tenue à Nimègue. Les trois princes se révoltèrent de nouveau en 833, et l'empereur fut renfermé dans le monastère de Saint-Médard de Soissons, d'où ayant été conduit à Compiègne, il fut déposé et mis en pénitence par Ebbon, archevêque de Reims, dans une assemblée digne de l'horreur de tous les siècles. Louis-le-Débonnaire fut rétabli l'année suivante, 834, dans une assemblée tenue à Saint-Denis par ses deux fils, Louis et Pepin, qui lui ramenèrent sa femme et son fils. L'assemblée de Soissons fut anathématisée ; Ebbon et les autres évêques séditieux de son parti furent déposés. Lothaire, qui n'avait pas voulu consentir à ce rétablissement, se sauva en Bourgogne, et y rassembla des troupes ; mais il fut enfin obligé de se soumettre ; son père lui pardonna. L'empereur rendit au clergé de son royaume la liberté des élections, et souffrit que les papes prissent la possession de la papauté sans attendre sa confirmation. Il mourut dans une île du Rhin près de Mayence, le 20 juin 840, de chagrin d'une nouvelle révolte de son fils Louis. La faiblesse de ce prince et sa pusillanimité firent son malheur. Sa bienfaisance, sa bravoure, son savoir, étendu pour le temps, ne purent réparer ces défauts. Il laissa d'Ermengarde sa première femme, morte en 818, Lothaire Ier, empereur et roi d'Italie ; Pepin, roi d'Aquitaine, et Louis, roi de Bavière. Il eut de Judith sa seconde femme, morte en 843, Charles-le-Chauve, roi de France, qui fut l'objet de la jalousie de ses frères. C'est sous le règne de cet empereur que les Normands commencèrent leurs incursions en France vers 837.

LOUIS II, *le Jeune*, empereur d'Occident, était fils de l'empereur Lothaire Ier. Il fut créé roi d'Italie en 844, associé à l'empire en 849, sacré empereur par le pape Léon IV le 2

décembre 850, et succéda à son père en 855. Il fit la guerre en Italie avec assez de succès contre les Sarrasins, et mourut à Milan le 13 août 875.

LOUIS III, *l'Aveugle*, fils de Boson, roi d'Arles et de Bourgogne, succéda aux états de son père en 890. Il passa en Italie, et s'y fit couronner empereur par Benoît IV en 900. Quelque temps après il fut surpris dans Vérone par Bérenger, qui lui fit crever les yeux. Après ce malheur il retourna dans ses états, et mourut en 934. Il ne faut pas le confondre avec Louis, fils d'Arnould, roi de Germanie et empereur, qui succéda à son père en 899. Son règne fut fort agité par les divisions des seigneurs et des ecclésiastiques. Il mourut le 21 janvier 912. Ce Louis, fils d'Arnould, fut le dernier prince de la race de Charlemagne en Allemagne. Après sa mort les Allemands, maitres de disposer du trône, se donnèrent des priviléges excessifs. Les duchés, les comtés devinrent des fiefs héréditaires; et, pour se maintenir dans leurs usurpations, les grands rendirent la couronne élective d'héréditaire qu'elle était.

LOUIS IV, de Bavière, empereur d'Allemagne, était fils de Louis-le-Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe Ier. Il naquit en 1284, et fut élu empereur après Henri VII le 20 octobre 1314, par cinq électeurs. Frédéric-le-Beau, fils d'Albert, empereur et duc d'Autriche, fut élu par les autres électeurs; ce qui alluma une guerre très-fâcheuse. Louis de Bavière défit Frédéric et le retint prisonnier jusqu'en 1325. Il lui rendit alors la liberté en le faisant renoncer à l'empire. Le pape Jean XXII prétendait que personne ne pouvait monter sur le trône impérial sans sa confirmation; il vit donc avec chagrin que les deux contendans se fussent accommodés sans sa médiation. Il ordonna à Louis de descendre du trône. L'empereur en appela au futur concile: il fut excommunié; mais il ne laissa pas de passer en Italie. Il y fit élire l'antipape Pierre de Corbière, et s'y fit couronner empereur en 1328. Quelque temps après il fut obligé de retourner en Allemagne. Le pape Clément VI l'ayant excommunié en 1346, cinq électeurs élurent roi des Romains Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. Louis de Bavière mourut l'année suivante, étant tombé de cheval à la chasse, le 11 octobre 1347, à 63 ans.

LOUIS Ier, roi de France et empereur d'Occident. *Voy.* LOUIS Ier, le Pieux, ou le Débonnaire.

LOUIS II, *le Bègue*, ainsi nommé à cause du défaut de sa langue, était fils de Charles-le-Chauve. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, et succéda à son père dans le royaume de France le 6 octobre 877. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine en faveur de Boson et de plusieurs autres seigneurs mécontens, et mourut à Compiègne le 10 avril 879, à 35 ans. Il eut d'Ansgarde, sa première femme, Louis et Carloman, qui partagèrent le royaume entre eux, et laissa en mourant Adélaïde, sa deuxième femme, grosse d'un fils qui fut Charles-le-Simple.

LOUIS III, fils de Louis-le-Bègue et frère de Carloman, partagea le royaume de France avec son frère, et vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Austrasie avec la Neustrie, et Carloman l'Aquitaine. Louis III défit Hugues-le-Bâtard, fils de Lothaire et de Valdrade, marcha contre Boson, et s'opposa aux courses des Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire dans le Vimeux en 882. Il mourut sans enfans le 4 août suivant.

LOUIS IV, d'Outremer, ainsi nommé à cause de son séjour en Angleterre, était fils de Charles-le-Simple et d'Ogine. Il succéda à Raoul, roi de France, en 936, et fut couronné à Laon par Artaud, archevêque de Reims. Il voulut s'emparer de la Lorraine; mais l'empereur Othon Ier le força de se retirer. Il eut ensuite des guerres à essuyer contre les grands de son royaume, et s'étant emparé de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait et fait prisonnier par Aigrold, roi de Danemarck, et par Hugues-le-Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année suivante, après l'avoir obligé de remettre la Normandie à Richard, et de céder le comté de Laon à Hugues-le-Blanc. Cette cession occasionna une guerre opiniâtre entre ce comte et le roi; mais Louis d'Outremer étant soutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre et du pape, Hugues-le-Blanc fut enfin obligé de faire la paix

et de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer fut renversé par son cheval en poursuivant un loup, et mourut à Reims de cette chute le 10 septembre 954, à 38 ans, laissant de Gerberge, fille de l'empereur Henri-l'Oiseleur, deux fils, Lothaire et Charles. Lothaire lui succéda et Charles ne partagea point, contre la coutume de ce temps-là. C'est depuis ce temps que les puînés n'eurent plus que des apanages.

LOUIS V, *le Fainéant*, roi de France, succéda à Lothaire son père le 2 mars 986. Il se rendit maître de la ville de Reims, et fit paraître beaucoup de valeur dès le commencement de son règne, c'est ce qui prouve que c'est à tort qu'on lui a donné le surnom de *Fainéant*. Il fut empoisonné par la reine Blanche son épouse le 21 mai 987, âgé d'environ 20 ans, et la seconde année de son règne. C'est le dernier des rois de France de la seconde race, dite des Carlovingiens, qui a régné en France 236 ans. Après sa mort le royaume appartenait de droit à Charles son oncle, duc de la basse Lorraine, et fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux Français en faisant hommage de son duché à l'empereur, Hugues Capet s'empara du trône.

LOUIS VI, *le Gros*, roi de France, était fils de Philippe I[er] et de la reine Berthe. Il naquit en 1081, succéda à son père en 1108, et fut sacré à Orléans par Daimbert, archevêque de Sens. Les premières années de son règne furent employées à soumettre plusieurs petits seigneurs révoltés, qui se soutenaient en se secourant mutuellement. Il prit en 1115 le fort de Puiset et le détruisit jusqu'aux fondemens. Ce fut sous son règne que commencèrent les guerres entre la France et l'Angleterre, qui n'ont fini que sous le règne de Charles VII. Louis favorisa Henri, roi d'Angleterre, qui voulait dépouiller Robert son frère aîné de la Normandie, sous condition de lui remettre la forteresse de Gisors ou de la raser; mais après s'être emparé de la Normandie il ne voulut plus tenir sa parole. Louis-le-Gros prit sous sa protection Guillaume Cliton, dit *Courte-cuisse*, fils de Robert, afin de le rétablir dans le duché de Normandie, et déclara la guerre à Henri en 1116. Il se donna des combats continuels avec divers succès, et Louis-le-Gros fut battu à celui de Brenneville en 1119. La paix se fit l'année suivante, et Henri renouvela son hommage au roi pour la Normandie; mais peu de temps après sa famille et la fleur de sa noblesse ayant péri à la vue du port de Barfleur, cet événement réveilla les intérêts de Guillaume Cliton, qui fut soutenu par plusieurs seigneurs, et appuyé secrètement par Louis-le-Gros. Cela n'empêcha point sa défaite; et Henri, après avoir eu tout l'avantage de cette guerre, souleva contre le roi l'empereur Henri V, qui renonça à son entreprise, quand il vit que le roi marchait au-devant de lui, en 1124, avec une armée de plus de 200,000 hommes. C'est à cette occasion que l'on voit pour la première fois, dans notre histoire, le roi de France aller prendre sur l'autel de Saint-Denis l'étendard appelé Oriflamme, qui était une espèce de bannière de couleur rouge, fendue par en bas, et suspendue au bout d'une lance dorée. Charles-le-Bon, comte de Flandre, ayant été assassiné le 2 mars 1127 dans l'église de Saint-Donatien de Bruges, Louis-le-Gros alla venger la mort de ce prince, et adjugea le comté de Flandre à Guillaume Cliton. Il convoqua en 1130 une assemblée à Étampes, pour examiner lequel était le pape légitime d'Innocent II ou d'Anaclet. Saint Bernard fit reconnaître Innocent; ce pape fut reçu du roi avec grand honneur à Paris en 1131. Louis-le-Gros mourut à Paris avec des sentimens de piété le 1[er] août 1137, à 60 ans, après avoir fondé l'abbaye de Saint-Victor. Sa veuve, Alix de Savoie, épousa en secondes noces Mathieu de Montmorency, connétable, c'est-à-dire, en langage de ce temps-là, premier écuyer de son mari. Elle mourut en 1154. Louis était un très-bon prince, mais un mauvais politique, qui se laissa continuellement tromper par Henri I[er], roi d'Angleterre. L'abbé Suger, son principal ministre, a écrit sa Vie.

LOUIS VII, *le Jeune*, ainsi nommé pour le distinguer d'avec son père, avec lequel il régna quelques années, naquit en 1120, et succéda à Louis-

le-Gros son père, le 1er août 1137. Il se brouilla avec le pape Innocent II, qui avait nommé à l'évêché de Bourges, sans avoir égard à la nomination que le clergé en avait faite; il s'en vengea sur Thibaud, comte de Champagne, auteur de cette diversion, et qui excitait les seigneurs à la révolte. Il ravagea le pays de ce comte, et saccagea Vitri en 1142, où 1300 personnes furent brûlées dans une église. Cette ville fut réduite depuis ce temps-là à un village qui porte le nom de Vitri-le-Brûlé. Le roi fut sensiblement affligé de la mort de tant de personnes, et saint Bernard lui conseilla, pour expier cette faute, de faire une croisade en personne : l'abbé Suger s'y opposa fortement et fut d'avis que le roi envoyât seulement des troupes; mais il ne fut point écouté. Louis-le-Jeune partit avec Éléonor sa femme et une armée de 80,000 hommes, en 1147, laissant l'abbé Suger régent du royaume avec Raoul, comte de Vermandois. Les Sarrasins défirent l'armée du roi, ce qui l'obligea de lever le siége de Damas et de revenir en France en 1149. Les Sarrasins le prirent sur mer pendant le trajet; le général de Roger, roi de Sicile, le délivra. Louis VII fit casser, en 1152, son mariage avec Éléonor, et lui rendit la Guienne et le Poitou : action d'autant plus préjudiciable à l'état que cette princesse se remaria à Henri, comte d'Anjou et de Normandie, qui parvint dans la suite à la couronne d'Angleterre, et fit la guerre au roi. Louis, alarmé de la maladie de Philippe son fils, alla, pour en obtenir la guérison, au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, auquel il avait donné retraite en France pendant son démêlé avec Henri II. Il apprit à son retour le rétablissement de la santé de son fils, le fit sacrer et couronner à Reims, et mourut à Paris le 18 septembre 1180, à 60 ans. Il fut, comme son père, vertueux, charitable et courageux. Quelques historiens l'ont jugé mauvais politique parce qu'il rendit la Guienne et le Poitou en se séparant d'Éléonor; mais il acquit un grand degré de puissance que n'avaient pas eu ses prédécesseurs, par la liberté que les villes achetèrent de lui ou de leurs seigneurs, qui faisaient argent de tout pour aller à la croisade. Depuis longtemps il n'y avait plus en France que la noblesse et les ecclésiastiques qui fussent libres, le reste du peuple était de condition serve, et personne ne pouvait s'en affranchir, en se faisant ecclésiastique, sans la permission de son seigneur. Le roi n'avait d'autorité que sur les serfs des terres qui lui appartenaient : mais quand les villes et les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, qui devint leur défenseur naturel contre les entreprises que leurs seigneurs auraient pu faire contre leur liberté, acquit en eux autant de sujets : parce que cette défense occasionna de la dépense, il fallait qu'ils la payassent et devinssent ainsi contribuables du roi, au lieu de l'être de leurs seigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la servitude du roi était si douce, qu'on vit dès lors renaître en France les sciences, l'industrie et le commerce. Philippe-Auguste, que Louis-le-Jeune avait eu d'Alix sa troisième femme, lui succéda.

LOUIS VIII, roi de France, surnommé *le Lion* à cause de sa bravoure, était fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut sa première femme. Il naquit le 5 septembre 1187, et se signala en diverses expéditions, du vivant de son père. Il lui succéda le 14 juillet 1223, et fut couronné à Reims avec la reine Blanche sa femme, le 6 août suivant. C'est le premier roi de la troisième race qui ne fut point sacré du vivant de son père. Henri III, roi d'Angleterre, au lieu de se trouver à son sacre comme il le devait, lui envoya demander la restitution de la Normandie; mais le roi refusa de la rendre, et partit avec une nombreuse armée, résolu de chasser de France les Anglais. Il prit sur eux Niort, Saint-Jean-d'Angeli, le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis, etc. Il ne restait plus que la Gascogne et Bordeaux à soumettre pour achever de chasser les Anglais, lorsque le roi se laissa engager dans la guerre contre les Albigeois. Il fit le siége d'Avignon à la prière du pape Honoré III, et prit cette ville le 12 septembre 1226. La maladie se mit ensuite dans son armée; le roi lui-même tomba malade, et mourut à Montpensier en Auvergne le 8 novembre 1226, à 39 ans. C'était

un prince recommandable par sa valeur, par sa chasteté et par ses vertus. Il légua 30,000 livres une fois payées à sa femme, Blanche de Castille, ce qui revenait à 540,000 livres de notre monnaie d'aujourd'hui. On soupçonna qu'il avait été empoisonné par Thibaud, comte de Champagne.

LOUIS (Saint), ou LOUIS IX, roi de France, était fils de Louis VIII et de Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. Il naquit le 25 avril 1215, et succéda à son père le 8 novembre 1226, sous la tutelle de la reine Blanche sa mère, qui était en même temps régente du royaume. Cette princesse gouverna avec beaucoup de prudence et d'habileté, et sut conserver l'autorité de son fils, et la tranquillité dans le royaume, malgré les mouvemens et la jalousie des seigneurs. Saint Louis, étant devenu majeur en 1236, se fit craindre et respecter de ses vassaux. Il retira des mains des Vénitiens la couronne d'épines de Notre-Seigneur en 1238, et marcha en 1242 contre le comte de la Marche et contre Henri III, roi d'Angleterre, qui s'étaient ligués contre lui. Il les défit à la bataille de Taillebourg le 20 juillet et les poursuivit jusqu'à Saintes, où il remporta sur eux une grande victoire quatre jours après. Il accorda ensuite la paix au comte de la Marche, et une trêve de cinq ans au roi d'Angleterre. Saint Louis tomba dangereusement malade le 10 décembre 1244, et fit vœu d'aller à la Terre-Sainte. Il s'embarqua le 25 août 1248 avec la reine Marguerite de Provence son épouse; prit Damiette en 1249; fit des prodiges de valeur à la bataille de Massoure en 1250. Quelques jours auparavant, Robert, comte d'Artois son frère, avait été tué dans cette ville, où son imprudente valeur l'avait engagé. La famine et les maladies contagieuses ayant ensuite réduit l'armée française à l'extrémité, le roi fut fait prisonnier près de Massoure avec ses deux frères Alphonse et Charles, le 5 avril 1250. Il se racheta le 6 mai suivant en rendant la ville de Damiette pour sa rançon, et en payant 400,000 livres pour celle des autres prisonniers. La reine Blanche, qui était régente du royaume pendant cette croisade, pressait le roi de revenir en France; mais malgré ses instances il passa en Palestine, où il demeura encore 4 ans. Il prit Tyr et Césarée en 1251; puis ayant fortifié les places des chrétiens et visité les saints lieux il revint en France, et arriva à Paris au mois de septembre 1254. Henri III, roi d'Angleterre, l'y vint voir, et lui donna des témoignages publics de son respect en disant qu'il était son seigneur et qu'il le serait toujours. Saint Louis punit ensuite Enguerrand de Couci et plusieurs autres seigneurs de leurs violences. Il fit un traité avantageux avec Jacques Ier, roi d'Aragon, en 1258, et conclut la même année un traité bien différent avec Henri III, roi d'Angleterre, auquel il rendit, contre l'avis de son conseil, une partie de la Guienne, le Limousin, le Périgord, le Querci et l'Agenois. Il s'appliqua ensuite à faire fleurir la religion et la justice dans son royaume. Les peuples opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronnies purent porter leurs plaintes à quatre grands bailliages royaux créés pour les écouter. Il abolit le combat judiciaire par ses Etablissemens, qui sont imprimés avec sa Vie au Louvre, 1668, in-fol. D'abord cette ordonnance n'eut lieu que pour ses terres; mais elle fut adoptée peu après par les autres seigneurs, et même dans les parlemens de la nation devant qui se portaient les appels des juridictions des seigneurs. La forme de procéder dans les cours ecclésiastiques, suivant le droit-canon, passa dans les cours laïques. Les seigneurs qui se trouvaient à ces jugemens, plutôt pour décider du combat qui en résultait que pour discuter le point de droit, ne pouvaient ni ne voulaient connaître cette nouvelle jurisprudence; il fallut leur adjoindre des gens lettrés. Le roi qui avait aboli le premier le combat judiciaire dans ses terres, en avait sa cour garnie; ils furent appelés dans le parlement du royaume. Bientôt les seigneurs cessèrent de se trouver à des jugemens qui n'avaient plus rien qui les attachassent; les lettrés gardèrent le nom de parlement, et parvinrent successivement à tous les honneurs des seigneurs qui le composaient: en 1418 le premier président Mauger n'avait encore que le titre de *maître*, titre commun à tous les lettrés; Philippe de

Morvilliers, homme de qualité, ne fut traité de *messire* qu'après avoir été fait chevalier. Les juges étaient changés à chaque séance du parlement qui se tenait deux fois l'année : quelquefois ils étaient élus par scrutin, quelquefois le roi les nommait; mais quand ces charges furent devenues vénales, sous François Ier, il n'y eut plus de mutation que par mort on par vente. Saint Louis fonda à Paris la Sainte-Chapelle; fit bâtir des églises, des hôpitaux et des monastères; prit les pauvres et les orphelins sous sa protection; soulagea les peuples en diminuant les impôts; maintint les libertés de l'église gallicane par la *Pragmatique-Sanction*, donnée en 1268. Ayant résolu une seconde expédition dans la Terre-Sainte, il s'embarqua le 1er juillet 1270, laissant, pour régens du royaume, Mathieu, abbé de Saint-Denis, et Simon de Clermont, comte de Nesle, et arriva le 17 juillet au port de Tunis. Il assiégea et prit cette ville; mais la maladie s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué lui-même, et en mourut le 25 août 1270, à 56 ans. Jamais prince ne fit paraître plus de valeur, plus de grandeur d'âme, ni plus de justice et d'amour pour son peuple que saint Louis. « Sa foi était si grande, qu'on aurait cru, dit Bossuet, qu'il voyait plutôt les mystères divins qu'il ne les croyait. » Ses pratiques de dévotion étaient ennoblies par des vertus solides qui ne se démentirent jamais. Il sut discerner, estimer et employer les personnes de mérite en tout genre. Il n'était courageux que pour de grands intérêts: si des objets puissans n'excitaient pas son âme, il paraissait simple, faible et timide; il n'avait de fermeté qu'à la tête de ses armées et de son conseil. Dans le particulier son naturel doux et complaisant le faisait céder à ses domestiques. Sa mère le gouvernait; les pratiques de dévotion remplissaient ses journées. C'est sous son règne que la Sorbonne fut fondée en 1253, par Robert de Sorbon son confesseur et son aumônier, et que la police de Paris fut établie par Étienne Boylesve ou Boileau, prévôt de cette ville, magistrat digne des plus grands éloges. Boniface VIII canonisa saint Louis à Orviette le 11 août 1297. Le sire de Joinville, l'un des principaux seigneurs de la cour de ce saint roi, et MM. de Choisi et Filleau de la Chaise ont écrit sa Vie: ces trois ouvrages sont excellens. Le sire de Joinville enchante par sa naïveté; M. l'abbé de Choisi plaît par la légèreté du style, et M. de la Chaise instruit par son exactitude, ayant composé la Vie de saint Louis sur les Mémoires de M. de Tillemont. Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis, lui succéda.

LOUIS X, roi de France et de Navarre, surnommé *Hutin*, c'est-à-dire mutin et querelleur, succéda à Philippe-le-Bel, son père, le 29 novembre 1314, étant déjà roi de Navarre par Jeanne sa mère, et s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1er octobre 1307. Il différa son sacre jusqu'au mois d'août de l'an 1315, à cause des troubles de son royaume, et parce qu'il attendait sa nouvelle épouse, Clémence, fille du roi de Hongrie; pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, se mit à la tête du gouvernement, et fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, gibet que ce ministre avait lui-même fait dresser sous le feu roi. Louis X rappela les juifs dans son royaume pour en tirer de l'argent; il contraignit encore le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté, ce qu'ils firent avec peine: en remplissant un devoir connu, ils étaient tranquilles, et ils ignoraient ce qu'on exigerait d'eux quand ils seraient libres. Il fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, et laissa accabler son peuple d'impôts, sous prétexte de cette guerre. Il mourut à Vincennes le 8 juin 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils posthume, nommé Jean, né le 15 novembre 1316, mais ce jeune prince n'ayant vécut que huit jours, Philippe-le-Long, second fils de Philippe-le-Bel, monta sur le trône.

LOUIS XI, roi de France, et le plus rusé politique de son siècle, était fils de Charles VII et de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi de Naples. Il naquit à Bourges le 3 juillet 1423, et succéda à son père le 2 juillet 1461. Il s'était distingué par plusieurs expéditions avant que de monter sur le trône, et avait obligé les Anglais à lever le siége de Dieppe. Il s'était soulevé contre Charles VII, et s'étoit retiré en

1456 dans les états du duc de Bourgogne. Il apprit à Genép en Brabant la mort de son père, et fit son entrée à Paris le 31 août 1461. Il affecta aussitôt une conduite opposée à celle de Charles VII, destitua la plupart des officiers du feu roi, et donna leurs places à ceux qui l'avaient suivi en Dauphiné et en Flandre. La même année, à la sollicitation du pape Pie II, il abolit la Pragmatique-sanction, qui ne laissa pas néanmoins d'être en vigueur jusqu'au concordat fait entre Léon X et François Ier. Louis XI conclut en 1462 une ligue avec Jean II, roi d'Aragon, qui l'avait pris pour arbitre de ses différends avec le roi de Castille, et eut en 1463 une entrevue avec Henri IV, roi de Castille. Quelque temps après le comte de Charolais se ligua avec le duc de Bretagne contre le roi : le duc de Berri, frère unique du roi, le duc de Bourbon, le comte de Dunois et plusieurs autres seigneurs entrèrent dans cette ligue, mécontens de ce que Louis XI les avait dépouillés de leurs charges au commencement de son règne. La guerre civile qui suivit cette ligue eut pour prétexte le soulagement des peuples, et fut appelée la guerre du bien public. Il se donna une sanglante bataille à Montlhéri, entre le roi et les princes ligués, le 16 juillet 1465 : la perte fut à peu près égale des deux côtés ; mais Louis XI, craignant les suites funestes d'une guerre si dangereuse, mit fin à cette guerre par le traité fait à Conflans le 5 octobre suivant. Par ce traité il donna la Normandie à son frère, céda au comte de Charolais quelques places dans la Picardie, le comté d'Etampes au duc de Bretagne, et l'épée de connétable à Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol ; mais à peine se vit-il hors de danger, qu'il ota la Normandie à son frère, et s'empara de la plupart des places qu'il avait cédées. Cette infraction du traité de Conflans allait rallumer la guerre, lorsque le roi eut l'imprudence de s'engager dans une conférence à Péronne, en 1468, avec Charles-le-Téméraire, qui avait succédé à son père Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Charles apprit en même temps la révolte des Liégeois, et sachant qu'elle était appuyée par Louis XI, il le retint prisonnier près de cette même tour où Charles-le-Simple avait fini sa vie. Il hésita même s'il ne porterait pas la vengeance plus loin, et Louis XI ne courut jamais de plus grand danger. Le duc de Bourgogne l'obligea de céder au duc de Berri la Champagne et la Brie, en échange de la Normandie, et de l'accompagner avec ses troupes pour réduire les Liégeois, dont la ville fut prise d'assaut et saccagée le 30 octobre de la même année 1468. Louis XI ne se vit pas plutôt hors de danger, qu'il persuada au duc de Berri son frère de recevoir la Guienne pour apanage, au lieu de la Champagne et de la Brie, dans la crainte qu'il n'excitât de nouveaux troubles s'il restait dans ces provinces trop voisines de la Bourgogne. Il punit en même temps la perfidie du cardinal Balue, qui avait entretenu le frère du roi dans sa révolte, et le fit renfermer dans une cage à Loches, où ce cardinal resta onze ans. Il institua l'ordre de Saint-Michel en 1469, reprit l'année suivante plusieurs places en Picardie sur le duc de Bourgogne, et fit empoisonner Charles de France son frère, duc de Guienne, en 1472, pour l'empêcher d'épouser Marie, fille et héritière du duc de Bourgogne ; ce fut Jean Favre Versois, abbé de Saint-Jean d'Angeli, qui se chargea de ce crime horrible. Il empoisonna une pêche qu'il présenta à la dame de Monsoreau, maîtresse du duc, et celle-ci l'ayant fait tremper dans du vin, en donna la moitié à son amant, et mangea l'autre ; la dame de Montsoreau, qui étoit délicate, mourut sur-le-champ, mais le duc languit encore six mois au milieu des plus affreux tourmens. Odet Daidie, favori du prince empoisonné, enleva l'abbé de Saint-Jean et le conduisit en Bretagne pour lui faire faire son procès en liberté ; mais le jour qu'on devait lui prononcer sa sentence de mort, on le trouva mort dans son lit. Charles-le-Téméraire, outré de la mort d'un prince qu'il voulait faire son gendre, entra en Picardie, y mit tout à feu et à sang, et après avoir levé le siége de Bauvais, il entra en Normandie, où il fit de grands ravages. Il conclut en 1474 le traité de Bouvines avec le roi ; mais peu de temps après il fit contre lui une ligue offensive et défensive

avec le duc de Bretagne, et avec Edouard IV, roi d'Angleterre; Louis XI, de son côté, conclut un traité avec les Suisses en 1475, et c'est le premier traité que nos rois aient fait avec ces peuples. Il regagna ensuite les ministres d'Édouard IV, qui se préparait à la guerre contre la France, et fit avec lui une trève de sept ans à Piquigni. Le duc de Bourgogne, se voyant abandonné du roi d'Angleterre, conclut avec Louis XI une trève de neuf ans à Vervins, et lui livra peu de temps après le connétable de Saint-Pol, qui eut la tête tranchée en place de Grève le 19 décembre 1475. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, eut le même sort en 1477. Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, ayant été tué au siége de Nanci le 5 janvier de la même année, laissa pour héritière Marie sa fille unique. Cette princesse fut proposée en mariage au dauphin; mais le roi, par une politique mal entendue, aima mieux s'emparer de la Bourgogne à main armée que de l'acquérir par ce mariage. Cette princesse épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III; cette alliance fut la source d'une guerre presque continuelle, dont le germe n'est pas encore détruit. Le roi manqua aussi le mariage de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, pour le dauphin; il ne voulut pas même que l'héritière de Bourgogne épousât Charles, comte d'Angoulême, qui fut père de François Ier. Il reprit plusieurs villes en Picardie, en Artois et en Bourgogne, et prit à sa solde des Suisses en 1478, à la place des francs-archers établis par Charles VII. Il donna en 1479 la bataille de Guinegate contre Maximilien, archiduc d'Autriche, fit ensuite la paix avec lui, et mourut au Plessis-les-Tours le 30 août 1483, à 60 ans, après avoir fait venir saint François de Paul, dans l'espérance que ses prières obtiendraient du ciel sa guérison. C'était un prince singulier qui passait souvent d'une extrémité à l'autre. Avare par goût, prodigue par politique, préférant les ruses et la finesse à toutes les autres qualités. Il ne consultait personne, et avait coutume de dire « que tout son conseil était dans sa tête. » Il disait encore que « qui ne sait dissimuler ne sait régner; » quand on lui reprochait de ne pas assez garder sa dignité, il répondait: « Lorsqu'orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de bien près. » Il avilit la nation en la faisant commander par des maîtres indignes; son barbier devint ambassadeur, son tailleur héraut d'armes, son médecin chancelier. Sa dévotion n'était fondée que sur la crainte que lui causaient ses remords; il portait à son chapeau une petite Notre-Dame, à qui il demandait pardon de ses assassinats, et en commettait toujours de nouveaux. Les chroniques comptent 4000 de ses sujets exécutés en public ou en secret; Tristan, prevôt de son hôtel, était le juge et l'exécuteur de ses vengeances: lorsqu'il fit exécuter le duc de Nemours, il fit mettre ses enfans sous l'échafaud; on les en retira tout couverts du sang de leur père, et on les conduisit à la Bastille dans des cachots où ils étaient perpétuellement gênés. Tous les historiens nous le représentent comme un prince qui fut mauvais fils, mauvais frère, mauvais mari, mauvais père et mauvais roi; on ne peut néanmoins disconvenir qu'il n'eut de grandes qualités, et si l'on compare son règne avec celui des princes ses contemporains, on verra, selon la remarque de Comines, qu'il y en avait peu qui le valussent. Il augmenta tellement l'autorité royale, que c'est lui, comme l'on dit, qui a mis les rois hors de page; son père lui en avait frayé le chemin en mettant dans la main du roi des troupes à lui et la perception des impôts: il les augmentait beaucoup, mais cependant avec circonspection, parce qu'il avait besoin du peuple contre les grands qu'il cherchait à humilier. Ce fut lui aussi qui établit les postes, par une avidité extrême d'apprendre le premier les nouvelles; c'est aussi sous son règne, en 1469, que le prieur de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence. M. Duclos a donné son Histoire en 3 vol. in-12; mademoiselle de Lussan en 6 vol in-12. Ce prince a fait recueiller les cent Nouvelles nouvelles, ou histoires contées par différens seigneurs de sa cour, Paris, Verard, in-fol. sans date, mais dont la belle édition est d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°, figures de Romain de Hooges: quand les figures sont déta-

chées de l'imprimé, elles sont plus recherchées. *Voy.* MARGUERITE DE VALOIS. Charles VIII son fils lui succéda.

LOUIS XII, roi de France, surnommé *le Juste* et *le Père du peuple*, était fils de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves. Il naquit à Blois le 27 juin 1462, et porta longtemps le nom de duc d'Orléans. Il succéda à Charles VIII le 7 avril 1498, et soulagea aussitôt son peuple en diminuant les impôts. Il pardonna généreusement à Louis de la Trimouille qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, et dit à cette occasion ces belles paroles : « qu'un roi de France ne venge point les injures faites à un duc d'Orléans. » Louis XII épousa, en 1499, Anne de Bretagne, veuve du roi Charles VIII son prédécesseur, après avoir fait déclarer nul par Alexandre VI son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI. Il créa un parlement à Rouen, et un autre à Aix, et conquit le Milanez en 1499, qui lui appartenait par Valentine de Milan son aïeule, et dont Louis Sforce s'était emparé. Celui-ci ayant fait révolter le peuple quelques mois après, le roi envoya promptement une armée en Italie, sous la conduite de Louis de la Trimouille; ce général remit le Milanez sous l'obéissance du roi; et Louis Sforce, qui avait été livré au duc de la Trimouille, fut emmené en France et renfermé à Loches dans une cage de fer, où il mourut dix ans après, sans avoir pu obtenir d'y pouvoir lire ni écrire. Cette rigueur, dans un monarque d'un naturel si doux et si débonnaire, fut regardé comme un visible châtiment de Dieu. Louis XII songea ensuite à faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, et se joignit à Ferdinand-le-Catholique; ces deux princes s'emparèrent de ce royaume en 1501, et se brouillèrent lorsqu'il fallut le partager. Les Espagnols, conduits par Gonzalve de Cordoue, surnommé *le Grand capitaine*, défirent les Français au combat de Séminare et à la bataille de Cérignole en 1503, et les chassèrent du royaume de Naples. Le roi, ayant fait la paix en 1505, châtia les Génois révoltés en 1507, fit son entrée dans leur ville et reprit le Milanez. L'année suivante se fit la fameuse ligue de Cambrai, entre le roi, le pape Jules II, l'empereur Maximilien I[er] et Ferdinand, contre les Vénitiens. Louis XII les défit en personne à la célèbre bataille d'Aignadel le 14 mai 1509, et prit sur eux Crémone, Padoue et plusieurs autres places; mais Jules II, jaloux de tant de succès, fit contre le roi, en 1510, une ligue avec Ferdinand, avec Henri VIII, roi d'Angleterre, et avec les Suisses et les Vénitiens. Il excommunia même le roi, et mit son royaume en interdit. Louis XII, indigné de ces procédés, assembla un concile national à Tours, dans lequel on convint d'assigner un concile général à Pise, où le pape serait cité. Jules II de son côté en convoqua un dans le palais de Latran. Gaston de Foix, duc de Nemours, qui commandait les Français en Italie, gagna sur les confédérés la bataille de Ravenne, le 11 avril 1511, et fut tué après la bataille, en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiraient. La mort de ce grand capitaine entraîna la perte du Milanez, où les Suisses rétablirent Maximilien Sforce, fils de Louis. Le roi se lia alors avec les Vénitiens, et son armée, commandée par Louis de la Trimouille, reprit le Milanez pour la troisième fois en 1513; mais les Suisses le défirent peu de temps après à la bataille de Novarre, et chassèrent les Français du Milanez. Ils attaquèrent ensuite la France avec Maximilien et les Anglais. Ceux-ci battirent les Français près de Guinegate le 13 avril 1513; et, après ce combat, qui fut appelé la journée des Éperons, ils prirent Térouène et Tournai; les Suisses, de leur côté, assiégèrent Dijon, que Louis de la Trimouille sauva. Louis XII, dans ces extrémités, s'accommoda avec les Suisses, traita avec le pape Léon X, fit la paix avec les Espagnols, et contracta alliance avec les Anglais, épousant en troisièmes noces, le 9 octobre 1514, Marie, sœur de Henri VII, roi d'Angleterre. Il reprenait ses projets sur le Milanez, lorsqu'il mourut le 1[er] janvier 1515, à 53 ans, regretté de tous ses sujets. C'était un prince juste, clément et magnanime. Il diminua les impôts de plus de moitié, n'en créa aucun et ne fit aucun emprunt : c'est le seul règne qui puisse s'honorer d'une pareille conduite dans notre histoire. Il aima ses sujets, et témoigna pendant son règne

un désir extrême de les rendre heureux. Il fit des fautes, sans doute, parce qu'il traitait en honnête homme avec Alexandre VI, le plus méchant des hommes, et avec Ferdinand d'Arragon, le plus perfide. C'est lui qui introduisit la vénalité des charges de finances, qui passa bientôt à celles de judicature ; mais il prit les plus grandes précautions pour que la justice fût rendue avec impartialité, promptement et presque sans frais. Son édit de 1499 suffit pour faire chérir sa mémoire. Il ordonne qu'on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourrait arracher au monarque. Il fut le premier qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat ; ses troupes ne furent plus le fléau des provinces. Son austère probité s'étendait jusqu'à ses ennemis ; il faisait réparer les dommages inséparables de la guerre. Ces belles qualités lui méritèrent le titre de *Père du peuple*, éloge infiniment plus glorieux que celui de grand, d'auguste, de vainqueur et de conquérant. On a imprimé ses Lettres au cardinal d'Amboise, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. L'abbé Tailhié a donné sa vie, Paris, 1755, 3 vol. in-8°.

LOUIS XIII, roi de France et de Navarre, surnommé *le Juste*, naquit à Fontainebleau le 27 septembre 1601, et succéda à son père Henri-le-Grand le 14 mai 1610, sous la tutelle et la régence de sa mère Marie de Médicis. Il y eut, au commencement de son règne, divers troubles dans l'état, causés par les intrigues de Concini, marquis d'Ancre, et d'Éléonore Galigaï sa femme, qui avait toute la confiance de la reine. Ces troubles ayant été apaisés par le traité de Sainte-Menehould, du 15 mai 1614 le roi fut déclaré majeur le 2 octobre suivant, et tint le 27 du même mois les états-généraux : ce sont les derniers que l'on ait tenus. L'année suivante, Henri II, prince de Condé, toujours mécontent de n'avoir pas le principal crédit, se retira de nouveau de la cour, et s'étant lié avec les huguenots, recommença les troubles : cela n'empêcha point le roi d'aller à Bordeaux, où il épousa Anne d'Autriche, infante d'Espagne. La reine fit en 1615 un Traité à Loudun, avec le prince de Condé, chef des mécontens. Mais ce prince ayant été arrêté, par le conseil du maréchal d'Ancre, les princes et plusieurs grands se retirèrent de la cour pour se préparer à la guerre. La reine mit sur pied trois armées, et fit la guerre avec succès contre les mécontens. Cette guerre finit tout à coup par la mort du maréchal d'Ancre, que le roi fit tuer par Vitri, sur le pont du Louvre, le 24 otobre 1617, et par l'éloignement de Marie de Médicis, qui fut reléguée à Blois. La faveur de Charles d'Albert, duc de Luines, et connétable de France, fournit un nouveau prétexte de remuement. Les mécontens se tournèrent du côté de la reine, qui se sauva de Blois ; mais cette princesse avait fait sa paix avec le roi en 1619. Le duc de Luine fit sortir le prince de Condé de prison. Ce prince fut dans la suite très-fidèle au roi. L'année suivante, Louis XIII réunit le Béarn à la couronne, et voulut obliger les huguenots de restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés· ils se révoltèrent. On prit sur eux Saumur, Sancerre, Nérac et plusieurs autres places dans la Guienne et le Languedoc. Montauban seul arrêta les progrès des armes du roi, et le duc de Mayenne y fut tué dans la tranchée en 1621. Le connétable de Luines étant mort le 15 décembre de la même année, le cardinal de Richelieu eut la faveur du roi, et devint son premier ministre. Il continua la guerre avec succès contre les rebelles, et leur donna la paix en 1623, rétablit la tranquillité dans la Valteline en 1624, et assista en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les Rochellois, ayant repris les armes, furent vaincus sur mer, et les Anglais qui les protégeaient furent défaits dans l'île de Ré le 8 novembre 1627. Le roi entreprit alors le fameux siége de la Rochelle, qui dura un an. La ville se rendit le 28 octobre 1628. Après la réduction de cette ville, d'où dépendait la tranquillité de la France, puisque les huguenots en voulaient faire une république, le roi prit sous sa protection le duc de Nevers, nouveau duc de Mantoue : il força le Pas de Suze le 6 mars 1629, défit le duc de Savoie, fit lever le siége de Casal, et mit son allié en possession de son état. Louis XIII, de retour en France, soumit le reste des huguenots dans le

Languedoc et le Vivarais, et reçut en grâce Henri, duc de Rohan, qui avait été le chef des rebelles. Pendant ce temps-là les Allemands entrèrent en Italie; Colalte, l'un de leurs généraux, surprit Mantoue le 18 juillet 1630, et le marquis de Spinola assiégea Casal; mais le roi envoya aussitôt en Italie une puissante armée qui soumit toute la Savoie et prit Briqueras, Pignerol, Carignan, Saluces et Veillane, où le duc de Montmorenci défit les ennemis. Cette même armée défit les Espagnols au pont de Carignan et délivra Casal, ce qui contraignit les ennemis à consentir au traité de Quiérasque, qui fut conclu en 1631. Quelque temps après Gaston, duc d'Orléans, frère unique du roi, jaloux de l'autorité du cardinal de Richelieu, prit les armes et gagna le duc de Montmorenci, qui souleva le Languedoc, dont il était gouverneur; mais ce duc fut pris les armes à la main, au combat de Castelnaudary, le 1er septembre 1632, et eut la tête tranchée à Toulouse le 30 octobre suivant. Gaston ne réussit pas mieux du côté de la Lorraine. Le roi prit Nanci en 1633; Lamothe, en 1634, s'empara de tout le duché et chassa les impériaux d'Heidelberg. Peu de temps après les Espagnols prirent Trèves, y égorgèrent la garnison française, et arrêtèrent prisonnier l'électeur, qui s'était mis sous la protection de la France. Le roi, irrité de ces violences, déclara la guerre à l'Espagne le 19 mai 1635. Cette guerre dura treize ans contre l'empereur et vingt-cinq contre l'Espagne. Les maréchaux de Châtillon et de Brézé, battirent le prince Thomas au combat d'Avein; le 20 mai suivant les Espagnols, par la prise de Corbie, jetèrent l'épouvante dans Paris. Le roi leur opposa une armée de 50,000 hommes, et leur fit repasser la Somme. L'armée impériale, commandée par Galas, fut défaite en Bourgogne. Le comte de Harcourt chassa les ennemis des îles de Lérins en 1637, secourut Casal en 1639, défit le marquis de Léganez, et prit Turin sur les ennemis du duc de Savoie en 1640. Le maréchal de Schomberg fit lever le siége de Leucate, et prit diverses places dans les Pays-Bas sur les Espagnols, qui furent battus trois fois sur mer en 1638. Les Français, joints au duc de Weimar, prirent Brisach, et remportèrent en 1641 les victoires de Rhinfeld, de Polinckove, de Rhin aus et de Wolfembutel. Le prince de Condé prit Salces dans le comté de Roussillon. La Catalogne se soumit au roi en 1641. Perpignan fut pris en 1642, avec tout le comté de Roussillon, et le duc de Lorraine fut dépouillé une seconde fois de ses etats. La guerre se continuait avec succès, et le cardinal de Richelieu espérait de faire une paix avantageuse, lorsqu'il mourut le 4 décembre 1642. Louis XIII le suivit de près, et mourut à Saint-Germain-en-Laie le 14 mai 1643, à 42 ans. Ce prince était juste et pieux. Il avait des intentions droites, et jugeait bien des choses : on ne le gouvernait qu'en le persuadant. Il avait de la valeur et du discernement, mais son goût pour la retraite rendit ses belles qualités sans éclat. Un protestant a publié le Codicile de Louis XIII, en quatre parties, 1643, in-16, fort rare. Sa Vie a été écrite par Le Vassor, le père Griffet, M. Dupin, M. de Bury : cette dernière a 4 vol. in-12. *Voyez* PLESSIS-RICHELIEU.

LOUIS XIV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Grand*, était fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Il naquit à Saint-Germain-en-Laie le 5 septembre 1638, et eut le surnom de *Dieu-Donné*, étant venu au monde après vingt-trois ans de stérilité de la reine sa mère. Il succéda à Louis XIII le 14 mai 1643, sous la régence d'Anne d'Autriche, et dans le temps que la guerre se continuait toujours contre les Espagnols. Le commencement de son règne fut signalé par un grand nombre de victoires. Louis de Bourbon, duc d'Enghien, si célèbre depuis sous le nom de prince de Condé, gagna la fameuse bataille de Rocroy et prit Thionville. Le maréchal de Brézé battit la flotte espagnole à la vue de Carthagène. Le vicomte de Turenne gagna la bataille de Rotwil en 1644. Le duc d'Enghien, celle de Nortlingue en 1645. Le prince Thomas et le duc de Richelieu vainquirent sur mer les Espagnols près de Castellamare en 1647. L'année suivante 1648 fut beaucoup plus glorieuse à la France. Le maréchal de Turenne défit les Impériaux, et le prince de Condé remporta sur les Espagnols la célèbre victoire de Lens.

Ces succès furent suivis de la paix, qui fut conclue à Munster entre la France, l'Allemagne et la Suède. Par ce traité, l'Alsace resta sous la domination du roi. Les grands, humiliés sous Louis XIII, firent une dernière tentative sous la minorité de Louis XIV. Il s'éleva l'année suivante une guerre civile, causée par la jalousie que les grands avaient conçue contre le ministère du cardinal Mazarin. Le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville ayant été emprisonnés en 1650, les Espagnols profitèrent des troubles, et prirent plusieurs villes; mais ils furent vaincus à la bataille de Rhétel, par le maréchal du Plessis-Pralin. Les princes furent ensuite délivrés, le cardinal Mazarin éloigné, et le roi déclaré majeur en 1651. Le retour du cardinal en 1652 donna naissance à la seconde guerre de Paris, et le prince de Condé, qui s'était jeté dans le parti des rebelles, eût été pris au combat du faubourg Saint-Antoine, si les Parisiens ne lui eussent ouvert les portes. Il embrassa peu de temps après le parti des Espagnols. Son départ est l'époque du plus grand agrandissement de l'autorité royale. Elle n'eut plus de bornes que celles que l'intérêt du roi lui prescrivit, pour éviter le despotisme, toujours voisin des grandes chutes, parce que ceux par qui on l'exerce deviennent bientôt redoutables. L'état, délivré de toutes guerres intestines, parvint en peu de temps au faîte de la puissance contre ses voisins. L'industrie, les arts et les sciences se perfectionnèrent au dedans: et tant que les rois sauront persuader à leurs peuples, non par des préambules d'édits, mais par des effets, qu'il y a dans l'état des lois au-dessus de leur autorité qu'ils ne voudraient pas enfreindre, ils maintiendront leur royaume dans cet éclat. Louis XIV conclut contre les Espagnols en 1654 un traité avec les Anglais. Le vicomte de Turenne gagna en 1658 la bataille des Dunes, et soumit avec une rapidité extrême Dunkerque, Furnes, Gravelines, Oudenarde, Ypres, Mortare, etc. Tant d'heureux succès alarmèrent l'Espagne; et la paix fut conclue par le traité des Pyrénées le 7 septembre 1659. Le roi reçut alors en grâce le prince de Condé. Il épousa huit mois après Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, fille de Philippe IV. Cette princesse fit son entrée solennelle à Paris le 26 août 1660, et le roi ne songea plus qu'à faire goûter à ses sujets les fruits de la paix. La mort du cardinal Mazarin lui laissa la liberté de suivre ses inclinations, qu'il avait retenues jusque-là par reconnaissance. Il prit les rênes de son empire, assigna à chacun de ses ministres la partie dont il lui rendrait compte. On vit fleurir le commerce, sous la main de Colbert, les manufactures s'établir, les bienfaits du roi se répandre jusque sur les savans étrangers. Il se fit faire en 1662 la réparation de l'insulte faite à Londres par le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne, au comte d'Estrades, ambassadeur de France; et en 1664 il eut une satisfaction encore plus authentique de l'attentat des Corses contre le duc de Créqui, ambassadeur à Rome vers le pape Alexandre VII. Il envoya la même année contre les Maures des troupes qui prirent Gigery, et donna du secours aux Allemands contre les Turcs. Ce fut à ce secours que l'on dut principalement la victoire de Saint-Gothard en Hongrie en 1664. Le roi fit en même temps fleurir le commerce, les arts et les sciences dans son royaume; réprima, en 1665, les courses des Algériens, donna du secours aux Portugais contre les Espagnols, et déclara la guerre aux Anglais, pour secourir les Hollandais ses alliés. La paix fut conclue à Breda, entre l'Angleterre, la Hollande, la France et le Danemarck, le 26 janvier 1667. Les Espagnols ne voulant point satisfaire le roi sur les prétentions qu'il avait dans les Pays-Bas, à cause de la reine son épouse, fille de Philippe IV, mort le 17 septembre 1665, sa majesté entra en Flandre, et prit Armentières, Charleroi, Tournai, Douai, Alost, Lille et plusieurs autres places. Il s'empara de la Franche-Comté l'année suivante, et fit la paix avec l'Espagne, par le traité d'Aix-la-Chapelle, le 2 mai 1668. Par ce traité il céda la Franche-Comté à l'Espagne, et retint toutes les villes qu'il avait prises dans les Pays-Bas. Il s'empara de la Lorraine en 1669, pour punir le duc qui ne cessait de remuer contre la France, et fit bâtir l'hôtel royal des Invalides en 1671. Les ports, autrefois

déserts, furent fortifiés et ornés, couverts de vaisseaux et de matelots; on traçait une méridienne d'un bout du royaume à l'autre; des savans étaient payés pour aller faire des observations astronomiques dans les quatre parties du monde. On imprimait au Louvre des ouvrages immenses, dont l'entreprise excédait la fortune des particuliers; on ornait les auteurs latins de remarques pour l'éducation du dauphin: on bâtissait des citadelles, et on formait un corps de troupes de 400,000 hommes. En 1672 le roi, mécontent des Hollandais, leur déclara la guerre, et passa la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé et par le vicomte de Turenne. Les Hollandais ayant été battus partout et réduits à de fâcheuses extrémités, l'empereur, l'Espagne et l'électeur de Brandebourg, effrayés des succès de la France, se réunirent contre elle. Mais le vicomte de Turenne s'étant rendu maître en 1673 de la plupart des places, des duchés de Clèves et de Juliers, l'électeur demanda une trève qu'on lui accorda. L'électeur Palatin grossit le nombre des ennemis de la France en 1674. Le roi conquit une seconde fois la Franche-Comté; les Espagnols furent battus dans le Roussillon par le comte de Schomberg, et les Allemands joints aux Hollandais à la bataille de Senef, par le prince de Condé. Le vicomte de Turenne remporta un grand nombre de victoires en Allemagne; il vainquit l'électeur de Brandebourg qui avait rompu la trève, et contraignit les Allemands d'abandonner l'Alsace. La perte de ce grand général, tué d'un coup de canon au-delà du Rhin le 27 juillet 1675, fut très-sensible au roi et à toute la France. M. du Quesne défit les flottes espagnoles et hollandaises en deux combats, dans le second desquels le fameux amiral Ruyter perdit la vie le 2 avril 1676, et le maréchal de Vivonne tailla en pièces 7000 hommes des ennemis, près de Messine. Vers le même temps la France déclara la guerre au Danemarck, pour soutenir la Suède: les alliés, commandés par le prince d'Orange, furent défaits à Cassel par Monsieur, frère unique du roi. Enfin la paix fut conclue à Nimègue le 10 août 1678, entre la France et la Hollande; l'Espagne y accéda le 14 septembre suivant; les Allemands le 5 février 1679, et l'électeur de Brandebourg et le Danemarck quelque temps après. Le roi fit du temps de la paix un temps de conquêtes. L'or et l'intrigue lui ouvrirent les portes de Strasbourg et de Casal. Innocent XI s'oppose au droit de la régale; le clergé fixe en 1682 quelles sont les bornes de l'autorité du pape. Le canal de Languedoc devient navigable en 1681; le port de Toulon, celui de Brest, celui de Rochefort sont construits à frais immenses; les ports sont garnis de jeunes gens destinés à la marine, et de maîtres payés pour les enseigner. Enfin on comptait cent gros vaisseaux, dont plusieurs portaient cent pièces de canon. Louis XIV fit bombarder la ville d'Alger, et en obtint satisfaction en 1684. Il reçut la même année des ambassadeurs qui se disaient envoyés du roi de Siam; et ayant fait bombarder la ville de Gênes, le doge, accompagné de quatre sénateurs, fut obligé de venir faire satisfaction au roi en 1685. Tunis et Tripoli furent contraintes la même année à demander la paix. Sa majesté révoqua le fameux édit de Nantes le 22 octobre de cette même année 1685, et abolit ainsi le calvinisme en France. La rigueur dont on usa envers ces sectaires fit sortir cinquante mille familles de France. Le roi, mécontent du pape Innocent XI, se saisit du comtat d'Avignon en 1687, qu'il remit dans la suite au pape Alexandre VIII. La guerre recommença alors à l'occasion de la ligue d'Augsbourg, faite contre la France entre le duc de Savoie, l'électeur de Bavière et plusieurs autres princes animés par les intrigues du prince d'Orange. Monseigneur le dauphin ouvrit la campagne par la prise d'Hailbron, et se rendit maître de Philisbourg, le 29 octobre 1688. Le roi déclara ensuite la guerre aux Hollandais. L'Allemagne, les Espagnols et les Anglais se déclarèrent contre la France en 1689, et la guerre se ralluma ainsi dans toute l'Europe. Le maréchal duc de Luxembourg défit les ennemis à la bataille de Fleurus le 1er juillet 1690. Dix jours après, M. de Tourville battit les flottes anglaise et hollandaise dans la Manche. Le maréchal de Catinat remporta à Staffarde

une victoire complète sur le duc de Savoie, et prit diverses places. Les Français eurent partout des avantages; cependant la flotte de M. Tourvillle fut malheureusement défaite à la Hogue en 1692 par les Anglais. Le roi prit Namur le 5 juin de la même année. Le maréchal de Luxembourg gagna la bataille de Steinkerke, et en 1693 celle de Nerwinde. Le duc de Savoie ayant été défait la même année par le maréchal de Catinat, à la bataille de la Marsaille, fit la paix avec le roi en 1696, et joignit ensuite ses armes à celles de la France; ce qui obligea l'empereur et l'Espagne à accepter la neutralité. La prise de Barcelone par le duc de Vendome en 1697, et celle de Carthagène en Amérique par M. de Pointis, déterminèrent enfin les alliés à une paix générale, qui fut conclue à Riswick avec l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, le 2 septembre 1697, et six semaines après avec l'empereur et l'empire. Par ce traité les eaux du Rhin furent prises pour bornes de l'Allemagne et de la France. L'électeur de Trèves et le duc de Lorraine rentrèrent dans leurs états. Le roi reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, et les Espagnols recouvrèrent tout ce qu'on leur avait pris depuis le traité de Nimègue. La mort de Charles II, roi d'Espagne, arrivée le 1er novembre 1700, ralluma le feu de la guerre, au sujet de sa succession. Ce prince avait laissé par testament pour héritier de sa couronne Philippe de France, duc d'Anjou; le roi, ayant appris cette importante nouvelle, fit partir le duc d'Anjou, qui se mit en possession de l'Espagne sous le nom de Philippe V, et fit son entrée publique à Madrid le 14 avril. L'empereur, de son côté, voulant faire tomber cette couronne sur la tête de l'archiduc Charles, engagea dans ses intérêts la plupart des princes de l'empire, et envoya du côté de l'Italie une armée, commandée par le prince Eugène de Savoie, qui manqua de prendre Crémone en 1702. Les Anglais et les Hollandais se déclarèrent pour l'empereur. La guerre se fit avec succès par la France jusqu'au 13 août 1704, que les alliés, commandés par le prince Eugène, par le duc de Marlborough et par le prince de Bade, défirent à Hochstet l'armée française, commandée par le maréchal de Tallard et par le maréchal de Marsin. Le roi, pendant ce temps, réduisit à la raison les fanatiques qui s'étaient soulevés dans le Vivarais et dans le Languedoc. Le duc de Vendôme défit le prince Eugène à la bataille de Cassano en Italie, le 10 août 1705; mais le maréchal de Villeroi fut vaincu à la bataille de Ramillies, près Namur, le 23 mai 1706. Après cette fameuse bataille les ennemis s'emparèrent d'Anvers, de Gand, d'Ostende et de plusieurs autres villes. Cette même année le duc Philippe d'Orléans fut défait par le prince Eugène devant Turin; ce qui fut cause de la perte du Milanez et du Modenois. L'année 1707 fut plus heureuse à la France; le maréchal duc de Berwick remporta sur les alliés la célèbre victoire d'Almanza, le 25 avril, qui fut suivie de la réduction des royaumes de Valence et d'Aragon; le maréchal de Villars força les lignes de Stolhoffen le 23 mai. Le comte de Forbin et le chevalier du Guay-Trouin se distinguèrent sur mer, battirent les flottes ennemies en diverses rencontres, et firent des prises considérables. Les années suivantes furent moins favorables à la France; l'hiver de 1709 avait gelé les oliviers, ressource des provinces méridionales, et ne laissait aucune espérance de récolte. Louis XIV, las de tant de maux, et souffrant en lui-même des misères de son peuple, demanda la paix, et ne reçut que les réponses les plus dures. On lui rendait avec usure les hauteurs dont il avait usé envers plusieurs souverains; cependant Tournai était pris, Villars, en voulant empêcher la prise de Mons, avait été battu; le roi, pour obtenir la paix, offrit de contribuer en argent au détrônement de son petit-fils. On voulut qu'il se chargeât seul de cette expédition; il fallut donc continuer une guerre malheureuse sans ressources; mais la mort de l'empereur Joseph, arrivée le 16 avril 1711, changea la face des affaires. La reine Anne d'Angleterre écouta les propositions de paix que le roi fit faire, et ôta le commandement de ses troupes au duc de Marlborough. La France n'en était pas moins dans la consternation: le

prince Eugène, en pénétrant jusqu'à Reims, avait répandu l'alarme à Versailles, comme dans tout le royaume; la mort précipitée des enfans de France faisait regarder la vieillesse de Louis XIV comme un temps de calamité, lorsque la bataille de Denain, gagnée par les maréchaux de Villars et de Montesquiou, le 24 juillet 1712, affaiblit l'armée des ennemis, et avança la paix, qui fut signée à Utrecht en 1713, avec l'Angleterre, le duc de Savoie, le roi de Prusse et les Hollandais. Cette paix avait été précédée d'une renonciation solennelle de Philippe V, roi d'Espagne, pour lui et sa postérité, à tous les droits qu'il pourrait jamais avoir à la couronne de France, et d'une pareille renonciation du duc de Berri et du duc d'Orléans, à tous ceux qu'ils pourraient avoir à la couronne d'Espagne; enfin Louis XIV conclut la paix avec l'emperenr, par le traité de Bade, le 6 mars 1714. La fin de ses jours aurait été tranquille, si le jésuite Le Tellier n'eût fatigué ce vieillard de l'affaire de la constitution *Unigenitus*; enfin il vit la mort s'approcher de lui en héros chrétien qui quitte la vie sans se plaindre et les grandeurs sans les regretter. Il mourut à Versailles le 1er septembre 1715, à 77 ans. Avant que de mourir, après avoir reçu les sacremens avec de grands sentimens de piété, et mis ordre aux affaires de son royaume, il fit venir les princes et les princesses du sang, leur parla sans trouble et sans émotion, et dit au dauphin, qui devait lui succéder: « Mon enfant, vous allez être un grand roi; ne m'imitez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre; tâchez d'avoir la paix avec vos voisins, rendez à Dieu ce que vous lui devez, reconnaissez les obligations que vous lui avez, faites-le honorer par vos sujets; suivez toujours de bons conseils, tâchez de soulager vos peuples, ce que je suis assez malheureux de n'avoir pas pu faire: n'oubliez jamais la reconnaissance que vous devez à madame de Vantadour. » Il lui recommanda en même temps d'éviter trois écueils dans lesquels il avait donné lui-même: les guerres inutiles, les bâtimens excessifs, et les maîtresses; il devait ajouter la pompe, la vanité et une ostentation poussée à un point qu'on a peine à comprendre dans un prince qui était naturellement bon, et qui se trouvait dans des circonstances très-fâcheuses et très-critiques, vanité et ostentation qui le jetèrent dans des dépenses et dans des guerres dont il ne se tira que par une intrigue de cour et par une espèce de miracle. Son règne est comparé avec raison à celui d'Auguste. Louis XIV avait un goût naturel pour tout ce qui fait les grands hommes. Il sut distinguer et employer, excepté dans ses dernières années, les personnes de mérite; il eut pour ministres le cardinal Mazarin, M. Colbert, M. de Louvois et d'autres habiles politiques; pour généraux, les Condé, les Turenne, les Vendôme, les Catinat, etc. La France réunit sous Louis XIV tout ce que les siècles précédens n'ont eu que successivement et par partie: on vit en France, sous son règne, des évêques et des théologiens dignes des plus beaux siècles de l'Église, des poètes excellens, de grands orateurs, des philosophes profonds, d'habiles jurisconsultes, des peintres qui le disputaient à l'Italie, des architectes qui ont élevé ces bâtimens admirables qui attirent tant d'étrangers pour les voir, et des savans en tous genres, dont il animait les études par ses récompenses. Ce prince fit aussi fleurir les arts et le commerce dans ses états; l'ambition et l'amour de la gloire lui firent entreprendre et exécuter les plus grands projets, et il se distingua au-dessus de tous les princes de son siècle par un air de grandeur, de magnificence et de libéralité qui accompagnaient toutes ses actions; mais ses dépenses et ses guerres multipliées épuisèrent le royaume, et malgré l'accroissement de plusieurs provinces, il le laissa moins puissant qu'il n'était lorsqu'il monta sur le trône. On a imprimé au Louvre en 1651, in-fol., *La guerre des Suisses* que ce prince avait traduit: cet ouvrage est orné de figures en taille-douce. Son histoire a été faite par Limiers, Larrey, Reboulet, Lahode: le siècle de Louis XIV, de Voltaire, leur serait préférable s'il ne s'y trouvait pas des faits hasardés. Louis XV, son arrière-petit-fils, lui a succédé.

LOUIS, dauphin, fils aîné, puis resté unique, de Louis XIV et de

Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661. Le roi n'oublia rien pour lui donner une éducation digne de sa naissance; il choisit le duc de Montausier pour son gouverneur, et le célèbre Bossuet pour son précepteur; les gens savans furent chargés de donner des éditions d'anciens auteurs, avec des notes. Le jeune prince se trouva en 1674 au siége de Dole avec Louis XIV, et le suivit en Flandre en 1684. Ayant été déclaré généralissime de l'armée que le roi envoya contre l'électeur Palatin, il prit Philisbourg en 1688, puis Heidelberg, Manheim, Frankendal et tout le Palatinat. Il commanda sur le Rhin en 1690, et en Flandre en 1694. Sa bravoure, sa douceur et sa libéralité lui gagnèrent le cœur et l'affection des Français. Le dauphin eut en 1700 la consolation de voir appeler le duc d'Anjou, son second fils, à la monarchie d'Espagne, et de le voir assuré dans la possession de cette monarchie. Ce prince, naturellement humain et populaire, était adoré du peuple quoiqu'il se réduisit à la chasse pour toute occupation. Son opposition à madame de Maintenon lui faisait éviter la cour autant que la décence le lui permettait. Il passait la plus grande partie de sa vie à Meudon et à Choisi, dont mademoiselle lui avait donné l'usage. Dans cette vie particulière il était gêné dans ses inclinations par le roi, qui était informé de tout ce qui s'y passait. Il lia cependant une intrigue avec Marie-Anne de Caumont, fille du duc de la Force, qui était placée auprès de madame la dauphine. Cette princesse crut prévenir cette inclination en la mariant, en 1688, avec Louis Scipion de Grimoard, comte du Roure; mais elle n'y réussit pas, l'intrigue n'en devint seulement que plus secrète. Enfin le dauphin et la comtesse du Roure étant devenus veufs l'un et l'autre en 1690, le dauphin crut pouvoir se moins gêner; mais le roi l'en punit en exilant madame du Roure à Montpellier. Ce monarque en avait mauvaise idée, et ne voulut pas naturaliser une fille que le dauphin en avait eue, et qui épousa dans la suite M. Ménager, négociateur du traité secret avec l'Angleterre en 1713. M. le dauphin s'attacha ensuite à Marie-Emilie de Joly de Choin, d'une famille noble, originaire de Savoie, qui était auprès de madame la princesse de Conty. La demoiselle Choin, sans être belle, avait ce qu'il faut dans les grâces du corps, la bonté du caractère et les agrémens de l'esprit, pour faire naître une grande passion, et trop de vertu pour avoir à rougir des siennes. Elle paraît n'avoir souffert les assiduités de M. le dauphin qu'après l'avoir épousé comme le roi avait épousé madame de Maintenon. Ce monarque n'eut lieu que de s'en louer; le dauphin vécut depuis plus conformément à ce que son père exigeait de lui, tant pour les mœurs que pour l'économie. Le roi en fut si satisfait qu'il voulut que les ordonnances de M. le dauphin fussent acquittées au trésor royal comme les siennes. Mademoiselle Choin, contente de sa vertu, dédaigna d'avoir un rang. Après la mort de M. le dauphin, qui arriva à Meudon le 14 avril 1711, de la petite-vérole, elle vécut en simple particulière, et mourut en 1744 à Paris, rue des Tournelles, dans une maison où avait demeuré madame de la Fayette.

LOUIS, dauphin, fils du précédent et de Marie-Anne-Victoire de Bavière, père de Louis XV, naquit à Versailles le 6 août 1682, et fut nommé duc de Bourgogne. Il eut pour gouverneur le duc de Beauvilliers, et pour précepteur M. de Fénélon. Ces deux grands hommes veillèrent avec tant de soin à son éducation qu'ils en firent l'un des princes les plus accomplis de son temps. Il fut général de l'armée d'Allemagne en 1701, et généralissime de celle de Flandre en 1702. Il se signala encore dans les campagnes suivantes, et devint dauphin après la mort de son père, arrivée le 14 avril 1711. Il se livra alors tout entier à la connaissance des affaires de l'état, et mourut à Marly le 18 février 1712, à 30 ans. La princesse son épouse était morte six jours auparavant, et leurs corps furent portés ensemble à Saint-Denis.

LOUIS XV, né à Versailles le 15 février 1710, fils du précédent et de Marie-Adélaïde de Savoie, morte en 1712, parvint au trône à la mort de Louis XIV son bisaïeul, le 1er septembre 1715, sous la régence de Philippe, duc d'Orléans. (*Voy.* ce nom.)

Le 25 octobre 1722 il fut sacré et couronné à Reims, et marié à Fontainebleau le 5 octobre 1725 à la princesse Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, morte le 24 juin 1768. Stanislas, qui, après la déroute de Pultava, avait été obligé d'abandonner son royaume de Pologne, fut élu de nouveau après la mort de son concurrent en 1733; mais l'empereur et la Russie réunis firent faire une autre élection, et leur parti l'emporta. Louis XV se ressentit, comme il le devait, de l'affront fait à son beau-père, et déclara la guerre à l'empereur. Le succès de ses armées en Allemagne et surtout en Italie sous MM. de Villars, de Maillebois et de Coigni, força bientôt l'empereur à accepter les conditions que le roi de France lui proposa en 1736. Il fut obligé de céder les Deux-Siciles à don Carlos, Parme et Plaisance à don Philippe, fils du roi d'Espagne, et de consentir à l'échange du grand-duché de Toscane avec la Lorraine, qui fut donnée en souveraineté à Stanislas, pour être réunie à la couronne de France après la mort de ce prince. Le cardinal de Fleury, sous le ministère duquel cette guerre avait été terminée si glorieusement, mourut le 29 janvier 1743, pendant que la guerre était allumée contre Marie, reine de Hongrie, fille de l'empereur Charles VI, à qui les filles de l'empereur Joseph disputaient la succession autrichienne. Cette guerre, qui procura plusieurs triomphes à la France (*Voy.* Maurice, comte de Saxe.), et où elle éprouva quelques revers, fut suivie du traité d'Aix-la-Chapelle en 1748, qui remit toutes les puissances belligérantes au même état où elles étaient avant la guerre, excepté le roi de Prusse, qui y gagna la Silésie, et François, duc de Lorraine, mari de la reine de Hongrie, qui fut reconnu empereur. Ce fut dans le cours de cette guerre que Louis XV gagna en personne la fameuse bataille de Fontenoi, contre les Anglais, le 11 mai 1745. Ses armées n'avaient pas été si heureuses en Allemagne; elles avaient été repoussées, et les impériaux avaient pénétré en Alsace. Le roi, après avoir mis ses ennemis hors d'état de lui nuire en Flandre, s'avança vers l'Alsace pour les en chasser; mais une maladie violente le surprit à Metz, et le mit aux portes du tombeau. L'empressement des peuples à invoquer le Tout-Puissant pour obtenir le rétablissement de la santé de leur roi, et les témoignages de joie qu'ils firent paraître à sa convalescence, firent connaître combien il était aimé, et chacun s'empressa de lui donner le titre de *Bien-Aimé*. Il ne revint à Paris qu'après s'être avancé jusqu'à Strasbourg, avoir chassé les impériaux de l'Alsace, et pourvu à la tranquillité de cette province en faisant détruire les fortifications de Fribourg. Les Français eurent le 5 janvier 1757 une nouvelle alarme pour la vie du roi, qui pensa être assassiné par Damiens (*Voy.* ce mot.); heureusement la blessure que lui fit ce monstre ne se trouva pas dangereuse. En 1756 les limites des possessions anglaises et françaises au Canada donnèrent lieu à une nouvelle guerre qui ne fut terminée que par le traité de Versailles du 10 février 1763; les Français s'y distinguèrent par la prise de Port-Mahon, que l'on croyait imprenable, par la bataille d'Hastembeck, qu'ils gagnèrent en 1757 dans l'électorat d'Hanovre; mais les Anglais ne prirent que trop leur revanche sur mer par la prise du Canada, de la Martinique, de Pondichéri, etc. (*Voy.* Lally.) Le roi de Prusse, leur allié, n'eut pas moins d'avantage sur terre à la bataille de Rosback. Il fallut rendre Port-Mahon, céder le Canada aux Anglais, et la Louisiane aux Espagnols, qui, pour rentrer dans la Havane, que les Anglais leur avaient enlevée, furent obligés de leur céder ce qu'ils possédaient dans la Floride. Il ne resta plus aux Français, dans l'Amérique septentrionale, que les iles Miquelon et de Saint-Pierre, pour la pêche, avec un état civil et point d'état militaire. La France acquit en 1768, des Génois, l'île de Corse, qui se ressent déjà de l'influence d'un bon gouvernement sur le bonheur des peuples. Des diversités d'opinions qui divisaient depuis long-temps des théologiens catholiques amenèrent la destruction des jésuites, qui fut prononcée en France en 1763, et consommée à Rome en 1773 par le pape Clément XIV. Rien de moins considérable que ce qui donna lieu à cet événement. Le père de la Valette avait tiré de la

Martinique une lettre de change sur le père de Sacy, de la maison professe des jésuites à Paris. La lettre fut protestée, mais le père de Sacy fut assigné au consulat de Paris pour la payer. Les porteurs prétendirent que le père de la Valette était de la même société que le père de Sacy, et que le père de Sacy était obligé de payer une lettre tirée par son associé ; que tous les jésuites n'étaient que les agens du général, qui était maître de toutes leurs possessions. D'après cette idée de société, le père de Sacy fut condamné à payer. Son appel au parlement donna lieu d'examiner les constitutions de la société qui furent trouvées incompatibles avec ce qu un sujet français doit à son roi ; et d'après cela elle fut supprimée. Le parlement de Paris et tous les parlemens du royaume furent exilés en 1771. Louis XV mourut de la petite-vérole le 10 mai 1774, et fut enterré à Saint-Denis. Ce prince avait de l'inclination et du goût pour les beaux-arts, qu'il a favorisés et honorés de ses bienfaits. Il avait composé et imprimé, par forme d'amusement, dans son cabinet, en 1718, un petit volume in-8°, qui est difficile à trouver, sur le cours des principaux fleuves de l'Europe. On a vu s'élever sous son règne des édifices somptueux, qui en donneront pendant long-temps une grande idée, tels que les grands chemins, les ponts d'Orléans, de Mantes, de Neuilly, la superbe église de Sainte-Geneviève à Paris, la place où sa statue a été élevée, la nouvelle halle, l'Ecole militaire, l'hôtel de la monnaie, l'académie de chirurgie dans la même ville. La peinture et la sculpture et surtout la gravure ont été poussées à un degré de perfection qui a fait l'admiration des étrangers. La physique, la médecine, les mathématiques se sont perfectionnées sous son règne. Le roi n'a rien épargné pour accroître les connaissances en navigation et en astronomie. Il a envoyé M. de Maupertuis dans le nord, M. de la Condamine sous l'équateur, pour déterminer la figure de la terre ; il a envoyé d'autres savans aux Philippines, dans la Californie, en Sibérie, pour faire des observations astronomiques. Il a fait entreprendre des voyages maritimes, exprès pour faire usage d'une pendule qui pût servir à connaître les longitudes : invention qui fait honneur à son règne, et qui est due à M. Le Roi, comme le secret de rendre l'eau de la mer potable est dû à M. Poissonnier, quoique l'Angleterre revendique l'une et l'autre invention. L'agriculture a reçu aussi sous son règne de nouveaux encouragemens et de nouvelles idées de perfection qui sont dues à M. du Hamel. Enfin s'il n'a pas paru sous son règne autant de grands hommes en littérature que sous Louis XIV, Montesquieu et Voltaire suffiraient pour l'illustrer, quoique l'on ait de grands reproches à faire à ce dernier, à cause des obscénités dont il a rempli quelques-uns de ses ouvrages, et de son acharnement à vouloir détruire tout principe de religion dans l'esprit des peuples. Le roi, dans sa vie privée, était bon mari, bon père, bon maître, extrêmement humain, gardant cependant toujours le rang qui lui convenait, ce qui ne lui était pas difficile; la dignité était peinte sur son visage et dans son maintien. Louis XV eut plusieurs princesses et deux fils, dont l'un est mort en bas âge, et l'autre est mort dauphin en 1765. (*Voyez* l'article suivant.) Il a laissé Louis XVI, né le 23 août 1754, marié le 16 mai 1770 avec Marie-Antoinette-Joséphine-Jeanne d'Autriche, née le 2 novembre 1755, fille de l'incomparable Marie, reine de Hongrie, et de François de Lorraine, empereur. Ce prince donna des marques de sa bienfaisance, de sa sagesse et de sa justice, en remettant à ses sujets le droit de joyeux avénement, en diminuant les impôts, en portant des vues d'économie dans l'administration, en rappelant les parlemens. Il eut pour frères Louis-Stanislas-Xavier, comte de Provence, né le 17 novembre 1755, marié le 14 mai 1771, à Marie-Joseph-Louise de Savoie, née le 2 septembre 1753, et Charles-Philippe, comte d'Artois, né le 9 octobre 1757, marié le 16 novembre 1773 à Marie-Thérèse de Savoie, née le 31 janvier 1756, qui eut Nicolas, comte d'Angoulême, le 6 août 1775.

LOUIS, dauphin de France, fils de Louis XV, né à Versailles en 1729, épousa en 1745 Marie-Thérèse, infante d'Espagne, et en 1747 Marie-Josèphe de Saxe, morte en 1767. Il est

mort en 1765. Son humanité, son attachement à la religion, son affabilité lui avaient concilié l'amour des peuples: peu affecté de la grandeur de sa naissance, il ne voyait en lui que l'homme; de là sa grande sensibilité pour les malheureux et son empressement à les soulager dans leur misère.

LOUIS Ier, duc d'Anjou, second fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, prit la régence de l'état pendant la minorité de Charles VI son neveu, et s'attira la haine du peuple par ses exactions: elles avaient pour objet l'entreprise du royaume de Naples, auquel la reine Jeanne l'appelait par adoption, pour se délivrer de la tyrannie de Charles de Duras, qu'elle avait précédemment adopté; mais quand il arriva, cette reine était déjà morte, et Charles en possession du royaume. Il fit des efforts inutiles, perdit tout ce qu'il avait enlevé de la France, et y renvoya Pierre de Craon, pour y faire de nouvelles levées et demander de l'argent; mais cet infidèle ami dissipa ce qu'il avait reçu avec les courtisanes de Venise: son maître en mourut de déplaisir le 20 septembre 1384, à 45 ans. Son fils Louis II poursuivit inutilement les prétentions de son père sur le royaume de Naples. Il mourut le 14 avril 1417, à 50 ans. Son fils Louis III succéda à ses prétentions, et fut adopté de la reine Jeanne II. Il mourut en 1434, à 31 ans: son frère René lui succéda dans ses prétentions, mais ne réussit en rien. *Voy.* René.

LOUIS Ier, *le Pieux* ou *le Vieil*, roi de Germanie, était le troisième fils de Louis-le-Débonnaire, et frère de l'empereur Lothaire et de Pepin. Il fut proclamé roi de Bavière en 817. Il gagna, avec Charles-le-Chauve, la bataille de Fontenay contre Lothaire en 841, étendit les limites de ses états, et se rendit redoutable à ses voisins. Il mourut à Francfort le 28 août 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne.

LOUIS II, *le Jeune*, roi de Germanie, fils du précédent, lui succéda, et fut attaqué par son oncle Charles-le-Chauve, qu'il vainquit près d'Andernac le 8 octobre 876. Il mourut à Francfort le 20 janvier 882, dans le temps qu'il formait des troupes pour les opposer aux Normands.

LOUIS Ier d'Anjou, roi de Hongrie et de Pologne, surnommé *le Grand*, naquit le 5 mars 1326, et succéda en 1342 à son père Charles II, nommé Charobert, roi de Hongrie, fils de Charles Ier, qui était fils aîné de Charles-le-Boiteux, roi de Sicile. Ce Charles Ier hérita de la Hongrie par sa mère Marie de Hongrie; mais il n'en fut pas paisible possesseur, le frère du père de sa mère lui ayant disputé ce royaume. Ce ne fut que son fils Charles II qui parvint à se faire couronner à Strigonie. Louis, qui lui succéda, chassa les juifs de la Hongrie, fit la guerre avec succès contre les Transilvains, les Croates, les Tartares et les Vénitiens; il vengea la mort d'André son frère, roi de Naples, étranglé en 1345, et fut élu roi de Pologne, après la mort de Casimir III, frère de sa mère Elisabeth de Pologne, en 1370. Il fit paraître un grand zèle pour la religion catholique, et mourut à Tirnaw le 12 septembre 1382, à 57 ans: il est enterré à Albe-Royale. De sa seconde femme Elisabeth de Bosnie, qui fut noyée en 1386, par ordre du palatin Nicolas, il laissa deux filles: la première, Marie, hérita de la Hongrie, qu'elle porta en dot à Sigismond, et qui mourut en 1392; la seconde, Hedwige, porta en dot la Pologne à Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui se fit baptiser, fut reconnu roi de Pologne, et prit le nom de Ladislas V. Elle mourut en 1400.

LOUIS D'ANJOU-SICILE, prince de Tarente, né en 1322, était cousin de la reine de Naples, Jeanne Ire, ayant le germain sur elle. Il fut l'un des auteurs de l'assassinat d'André de Hongrie, premier mari de la reine, qu'il épousa en 1346. La vengeance du roi de Hongrie, frère d'André, qui porta la désolation dans le royaume de Naples, força la reine et son époux à se réfugier en Provence, où le pape les déclara innocens. Les Napolitains rappelèrent leur reine; Louis la suivit, défit quelques troupes que le roi de Hongrie avait laissées dans le royaume, et se fit couronner le 15 mai 1352. Ce prince qui, en recevant la couronne, consentait à n'être que le premier sujet de Jeanne, mit dans cette cérémonie le plus grand faste, et institua l'ordre du Saint-Esprit *au droit désir*

ou du nœud, qui ne dura que pendant son règne. Il mourut le 25 mai 1362. Le manuscrit qui contenait les statuts de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il institua, se trouvait à Venise lorsque Henri III y passa à son retour de Pologne; la seigneurie lui en fit présent. Ce prince en tira ce qu'il jugea à propos pour établir son ordre du Saint-Esprit, commanda au chancelier de Cheverny d'exécuter ses intentions, et de bruler le livre; mais le chancelier n'exécuta pas cette dernière partie de ses volontés. Ce manuscrit s'est conservé, et a été vendu 600 livres à la vente de la bibliothèque de M. Gaignat en 1769: il y en a une copie à la bibliothèque du roi. Le père Montfaucon l'a fait imprimer dans les *Monumens de la monarchie française;* et il l'a encore été sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France du 14ᵉ siècle*, avec des notes de l'abbé Le Fèvre, 1764, in-8°. Cet ordre est différent de l'ordre royal et hospitalier du Saint-Esprit de Montpellier, dont les Priviléges sont imprimés à Paris, 1723, 2 vol. in-fol.

LOUIS III, roi de Germanie. *Voy.* LOUIS III, empereur.

LOUIS II, *le Jeune*, roi de Hongrie et de Bohème, succéda à son père Ladislas VI en 1516, et fut tué à la fameuse bataille de Mohats, gagnée par Soliman II, sultan des Turcs, le 29 août 1526.

LOUIS (Saint), évêque de Toulouse, était le second fils de Charles II, roi de Naples, de Jérusalem et de Sicile. Il naquit en 1274, et quoiqu'il fût l'héritier présomptif des états de son père, il prit l'habit de religieux de Saint François. Il fut fait évêque de Toulouse par le pape Boniface VIII, et gouverna son diocèse avec zèle et avec charité. Il mourut à Brignole le 19 août 1299, à 25 ans. Le pape Jean XXII le canonisa le 7 avril 1317.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Ast, de Blois, etc., était le second fils du roi Charles V. Il naquit le 13 mars 1371, et eut beaucoup de part au gouvernement, pendant le règne de Charles VI son frère. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner à Paris le 23 novembre 1407, ce qui causa cette fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne.

LOUIS DE BOURBON Iᵉʳ, prince de Condé, septième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit le 7 mai 1530. Il se signala en divers siéges et combats, et se jeta dans le parti des huguenots. Ayant été accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Amboise, dont La Renaudie était le conducteur, il fut arrêté prisonnier à Orléans, et fut en danger de perdre la vie; mais la mort du roi François II fit changer les affaires, et Charles IX le mit en liberté. Peu de temps après le prince de Condé se mit à la tête des huguenots, et emporta diverses places dans le royaume. Il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1562, et fut tué de sang froid par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, à la bataille de Jarnac, le 13 mars 1569. Il avait un bras en écharpe et la jambe cassée d'un coup de pied du cheval de M. de la Rochefoucault qu'il avait reçu avant la bataille. En cet état, pressé de tous côtés, il se rendit à deux gentilshommes qui le traitèrent avec assez d'humanité, avant que Montesquiou l'eût rencontré. Ce prince était petit, bossu, spirituel, galant, adoré des femmes et des soldats; ceux-ci se cotisèrent un jour pour payer les reîtres qui voulaient quitter le prince hors d'état de les payer. On a imprimé en 1565 un Recueil de pièces qui concernent les affaires auxquelles il a eu part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on en ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571; mais l'édition donnée par MM. Secousse et l'abbé Lenglet en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample: elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

LOUIS DE BOURBON II, surnommé *le Grand*, prince de Condé, premier prince du sang, duc d'Enghien, et l'un des plus grands généraux du 17ᵉ siècle, était fils de Henri II, prince de Condé, et de Marie-Charlotte de Montmorenci. Il naquit à Paris le 8 septembre 1621, et fit paraître dès son enfance ses belles qualités pour l'art militaire. Il gagna à 22 ans la célèbre bataille de Rocroy le 19 mai 1643; défit l'année suivante l'armée

bavaroise, près de Fribourg, et gagna sur eux en 1645 la sanglante bataille de Nortlingue, où le comte de Merci leur général fut tué. Il prit Dunkerque la même année, et gagna la bataille de Lens en 1648. Après avoir défendu la cour contre les factions opposées au cardinal Mazarin, il mit ses services à si haut prix, et publiait si haut ses mécontentemens, que le ministre se réunit avec ses ennemis pour accabler son protecteur; il le fit mettre au château de Vincennes, le 18 janvier 1650, et ne lui rendit sa liberté qu'un an après, lorsque les factions auxquelles Mazarin s'était lié l'eurent de nouveau abandonné. Il prit aussitôt les armes pour se venger de son emprisonnement, se souleva contre le gouvernement, et se distingua extrêmement au combat du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652. Il se retira ensuite dans les Pays-Bas, où il soutint le parti des Espagnols; mais il rentra en grâce avec Louis XIV, par la paix des Pyrénées, conclue en 1659, et rendit ensuite des services importans à la France, surtout à la conquête des Pays-Bas en 1672, et à la bataille de Sénef en 1674. Il mourut à Fontainebleau le 11 décembre 1686, à 65 ans. M. Bossuet fit son oraison funèbre qui est un chef-d'œuvre, et par où il finit sa carrière oratoire. Le grand Condé avait un génie supérieur et des talens admirables, non-seulement pour la guerre, mais aussi pour les arts et pour les sciences. Il savait les belles-lettres, l'histoire, la philosophie, les principes de la religion, les beaux-arts. Il aimait la lecture, et s'entretenait avec plaisir avec les savans, qu'il était lui-même capable d'éclairer, et qu'il se plaisait à réunir dans sa belle maison de Chantilly, où il passa les dernières années de sa vie. Il eût été un prince sans reproche, s'il n'eût pas eu le malheur de prendre les armes contre son roi, crime dont il se repentit, et qu'il répara dans la suite par ses services. M. Coste a donné sa Vie; il s'en trouve aussi une dans les *Hommes illustres de France* de Perau; M. Désormeaux en a fait une en 4 vol. in-12.

LOUIS HENRI, duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils de Louis II, duc de Bourbon, mort à Paris le 4 mars 1710, naquit à Versailles le 18 août 1692. Il fut nommé chef du conseil royal de la régence pendant la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort de M. le duc d'Orléans, régent, arrivée le 2 décembre 1723, et en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726. Il mourut à Chantilly le 27 janvier 1740, à 48 ans.

LOUIS DE BOURBON, duc de Montpensier, souverain de Dombes, prince de la Roche-sur-Yon, était fils de Louis de Bourbon, mort vers 1520, et naquit à Moulins le 10 juin 1513. Il se signala dans les armées sous François Ier et Henri II, et rendit de grands services à Charles IX pendant les guerres civiles. Il soumit les places rebelles du Poitou en 1574, et mourut en son château de Champigny le 23 septembre 1583, à 70 ans.

LOUIS DE BOURBON, comte de Soissons, de Clermont, etc., fils de Charles de Bourbon, comte de Soissons, naquit à Paris le 11 mai 1604. Il se signala d'abord contre les huguenots, et commanda en Champagne en 1636, où il défit les Cosaques au combat d'Ivoy. Peu de temps après il se retira à Sedan, se joignit aux ennemis du roi, et défit le maréchal de Châtillon à la bataille de la Marfée, près de Sedan, le 6 juillet 1641; il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur.

LOUIS-JOSEPH, duc de Vendôme, de Mercœur, général des galères, arrière petit-fils de Henri IV, etc., et l'un des plus grands généraux de son siècle, était fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal, et de Laure Mancini; il naquit le 1er juillet 1654, et se signala en divers siéges et combats. Il commandait en Provence et dans le comté de Nice en 1695, lorsqu'il eut ordre de passer en Catalogne, pour y servir en qualité de général et de vice-roi. Il prit Barcelone en 1697, battit en 1702 les impériaux au combat de San-Vittoria et de Luzzara, désarma les troupes du duc de Savoie, et remporta une victoire complète sur le prince Eugène, près de Cassano, le 16 août 1705. Le duc de Vendôme battit les impériaux à Calcinato le 17 août 1706, et commanda ensuite les armées de

Flandre ; mais l'état désespéré des affaires d'Espagne, fit changer sa destination. Philippe V n'avait ni général, ni troupes, ni argent. Le nom seul de Vendôme attira une foule de volontaires ; des communautés, des villes, des villages, des religieux se cotisèrent. Vendôme profite de l'enthousiasme de la nation ; il ramène le roi à Madrid, surprend Stanhope et le fait prisonnier avec 5000 hommes, joint Stharemberg, et remporte sur lui la fameuse bataille de Villaviciosa le 10 décembre 1710, qui affermit pour toujours la couronne sur la tête de Philippe V. Ce général continuait à chasser les impériaux de différens postes en Catalogne, lorsqu'il mourut d'une indigestion, sans postérité, à Vinaros, le 11 juin 1712, à 58 ans, universellement regretté des Espagnols et des Français. Petit-fils d'Henri IV, il en avait les vertus, intrépide, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance : il n'était fier qu'avec les princes ; il se rendait l'égal de tout le reste. En un jour d'action il avait une présence d'esprit et des lumières que le péril rendait encore plus vives ; dans un autre temps il était négligent à l'excès. Le chevalier de Bellerive a donné l'histoire de ses campagnes, Paris, 1714, in-12. Le duc de Vendôme avait épousé en 1710 une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfans, et qui mourut en 1718. *Voy.* l'article de son frère Philippe de Vendôme.

LOUIS D'ORLÉANS, duc d'Orléans, premier prince du sang, et l'un des plus pieux et des plus savans princes qui aient paru dans le monde, naquit à Versailles le 4 août 1703, de Philippe, duc d'Orléans, depuis régent, et de Marie-Françoise de Bourbon ; il parut à la cour, lorsque son père devint régent du royaume. Après la mort de ce prince, il épousa en 1724 Auguste-Marie de Bade, princesse digne de lui par sa vertu et ses excellentes qualités. Cette princesse lui donna un fils en 1725, et mourut en 1726 ; elle ne parut en Fance que pour y laisser après elle les regrets les plus vifs et les plus sensibles. Une mort si prématurée, jointe aux réflexions que M. le duc d'Orléans avait déjà faites sur celle de M. le régent, lui fit sentir toute la vanité des titres, des grandeurs et des biens du siècle : il se proposa aussitôt un nouveau plan de vie, qu'il suivit constamment dans la suite, et qui était partagé entre les devoirs particuliers de son état, les exercices du christianisme, et l'étude de la religion et des sciences. Vers 1730, il prit à l'abbaye de Sainte-Geneviève un appartement. Ce prince y fit d'abord des retraites aux fêtes solennelles ; son séjour y devint plus fréquent depuis 1735 ; et lorsqu'il eut quitté la cour en 1742, il y fixa sa demeure, et n'alla plus au Palais-Royal que pour assister à son conseil, auquel il manquait rarement. Depuis sa conversion (c'est ainsi qu'il appelait son changement de vie, commencé en 1726), il pratiqua les austérités les plus mortifiantes. Il assistait régulièrement aux offices divins et recevait fréquemment le sacrement auguste de nos autels, qu'il accompagnait souvent chez les malades. Mais ce qui rendra à jamais sa mémoire précieuse à la France, furent une charité immense et un zèle éclairé pour le bien public et les intérêts de la religion. De quelque âge, de quelque sexe, de quelque condition que fussent les malheureux, ils étaient assurés de trouver la compassion dans le cœur de ce prince, et une ressource dans ses libéralités. On aurait peine à croire les sommes employées par ce pieux prince à faire élever des enfans dans les collèges et dans les couvens, à marier des filles, à doter des religieuses, à faire apprendre des métiers, à en faire obtenir les maîtrises, à rétablir des marchands, à prévenir leur ruine, à soutenir des officiers dans le service, à en faire subsister les enfans et les veuves, à relever et conserver des maisons nobles, à faire guérir des malades dont il examinait les plaies, et qu'il allait souvent, suivi d'un seul domestique, chercher jusque dans les greniers. Le débordement de la Loire en 1733 ayant ravagé l'Orléanais, M. le duc d'Orléans sauva, par les prompts secours qu'il donna, une multitude d'hommes qui périssaient au milieu des eaux ; il fournit jusqu'aux grains nécessaires pour ensemencer les terres. Tout le monde sait qu'il ne mit, en 1739 et en 1740, d'autres bornes à ses libéra-

lités que celles des besoins du peuple. Il étendit ses aumônes jusqu'aux pauvres catholiques de Berlin et de toute la Silésie, jusqu'à ceux des Indes et de l'Amérique. M. le duc d'Orléans fonda en plusieurs endroits des écoles de charité, des communautés d'hommes et de femmes pour l'instruction de la jeunesse, un collége à Versailles, une chaire de théologie en Sorbonne, pour expliquer le texte hébreu des divines écritures. Il fit à Orléans des établissemens de sages-femmes et de chirurgiens, pour la taille de la pierre. Il acheta plusieurs secrets très-utiles; il les publia; et ses jardins étaient remplis de simples rares, des climats les plus éloignés, pour soulager les malades. Zélé pour le bien public jusqu'aux derniers momens de sa vie, il légua par son testament au séminaire des Trente-trois une somme capable d'en rétablir les bourses, et depuis ce tems les jeunes théologiens de ce séminaire vont apprendre l'hébreu en Sorbonne. Les occupations de sa charité ne l'empêchèrent point de devenir très-savant. Il s'appliqua avec un succès incroyable à l'étude de saint Thomas, d'Estius, des plus excellens traités faits en faveur de la religion, des pères de l'église, des meilleurs auteurs ecclésiastiques, de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque et du grec, pour se convaincre de plus en plus des fondemens de la foi, et avoir la consolation de lire et d'entendre l'Écriture sainte dans le texte original. Il donnait en même temps quelque application à l'étude de l'histoire, de la géographie, de la botanique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la physique et de la peinture, toutes sciences utiles. Ses progrès furent si rapides que dans les sept ou huit dernières années de sa vie il citait presque toujours de mémoire les textes de l'Écriture avec les différences de l'hébreu, du grec et de la Vulgate. Il entendait aussi bien les pères grecs que les latins. Il expliquait avec facilité les dialogues de Platon et les autres auteurs profanes; il honorait les savans de sa protection, les encourageait par ses bienfaits, et préférait ceux dont les recherches contribuaient à la gloire de la religion ou au bien public. Il fit une pension à M. l'abbé François, qu'il lui a conservée dans le codicile de son testament, et dont il explique ainsi les motifs: « Voulant, dit-il, prendre sur moi la reconnaissance de l'obligation qu'a le public au saint abbé François, auteur d'un ouvrage récent sur les preuves de notre religion, et le mettre en état de continuer des travaux aussi utiles, je donne et lègue audit sieur abbé François cinq cents livres de rente et pension viagère. » Quoiqu'il ait répandu des sommes immenses, tant dans le royaume que dans les pays étrangers, il a acquitté les dettes accumulées de sa maison, en a rétabli les finances épuisées, et en a augmenté considérablement les domaines. Humble et modeste dans le particulier, il était grand et magnifique dans les actions d'éclat. On sait avec quelle magnificence il alla en Alsace épouser la reine au nom du roi; avec quelles libéralités il se comporta envers les troupes, dans le temps qu'il était colonel-général de l'infanterie française, et de quelle manière il célébra la naissance de M. le dauphin, le mariage de M. le duc de Chartres, etc. Gai et enjoué dans les conversations, il devenait sérieux dès qu'on lui parlait d'affaires. Ses austérités et son application lui causèrent une maladie longue et douloureuse. M. le duc d'Orléans prévit et attendit la mort avec un courage et une fermeté incroyables; il en parlait avec la même tranquillité que de celle d'un autre. Plein de l'espérance de la résurrection future, il s'exprime dans son testament sur ce dogme fondamental avec tant de noblesse et d'énergie que rien n'est plus touchant. Malgré l'affaiblissement de sa santé, on ne put jamais le résoudre à changer le coucher de son lit. Dans ses derniers momens il ne s'occupa que de Dieu, et ne cessa de lui demander ses bénédictions pour M. le duc de Chartres. Enfin, après avoir suivi pendant plus de 20 ans une règle de vie toujours constante, toujours animée du bien public et de la religion, sans s'être écarté une seule fois du reglement qu'il s'était prescrit, il mourut le 4 février 1752, à 48 ans et 6 mois, regretté de tous les gens de bien et d'une infinité de malheureux. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de sa composition: les principaux de ceux que nous avons vus de lui, sont

1° des Traductions littérales, des Paraphrases et des Commentaires sur une partie de l'Ancien Testament; 2° une Traduction littérale des Psaumes, faite sur l'hébreu, avec une Paraphrase et des Notes: 3° plusieurs Dissertations contre les juifs, pour servir de réfutation au fameux livre hébreu intitulé *Kisouch Emouna*, c'est-à-dire *Bouclier de la foi*; 4° une Traduction littérale des Épitres de saint Paul, faite sur le grec, avec une Paraphrase, des Notes littérales et des Réflexions de piété: 5° un Traité contre les spectacles; 6° une Réfutation solide du gros ouvrage français intitulé *Les Hexaples*; 7° plusieurs autres Traités et Dissertations curieuses sur différens sujets. Il ne voulut jamais par modestie faire imprimer aucun de ses écrits, et les a légués avec sa bibliothèque à l'ordre de Saint-Dominique par son testament.

LOUIS DE POIX, né à Poix, dans la diocèse d'Amiens, le 18 octobre 1714, était un des capucins hébraïsans de Paris, qui ont donné une traduction des Psaumes latine et une française, in-12; *Les Principes discutés*, pour l'intelligence de l'Écriture sainte, 15 vol. in-12; *Défense des lettres de M. de Villefroy*; *Réponse à M. Ladvocat et au père Houbigant*; une langue dans laquelle il faut suppléer les voyelles donne un beau champ à la discussion. Le père Louis est mort en 1782.

LOUIS (PIERRE DE SAINT-), carme. *Voy.* PIERRE DE SAINT-LOUIS.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, et de Marguerite de Bourbon, épousa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut le roi François Ier. Ce prince, ayant succédé au roi Louis XII, entreprit la conquête du Milanez, et laissa la régence du royaume à la duchesse d'Angoulême sa mère. Elle eut un grand procès avec Charles de Bourbon, connétable de France, par pique de ce qu'il avait refusé de l'épouser après la mort du comte d'Angoulême son mari, arrivée le 1er janvier 1496. Charles de Bourbon ayant perdu son procès quitta le parti de la France, sortit du royaume, et s'attacha à l'empereur Charles V, ce qui fut cause d'une partie des malheurs du règne de François Ier. La duchesse d'Angoulême mourut à Gretz en Gâtinais le 22 septembre 1531, à 55 ans. On lui reproche deux choses bien avilissantes, si elles étaient vraies; la première d'avoir produit la duchesse d'Étampes à François Ier, après avoir tiré parole d'elle qu'elle ne la contrarierait pas dans ses projets; la seconde d'avoir extorqué de Samblancay, surintendant des finances, cent mille écus, (six millions d'aujourd'hui), destinés à l'entretien d'une armée en Italie, qui y périt de misère. Quelque condamnable que fût cet abus d'autorité, ce n'est rien en comparaison d'avoir fait retirer ses quittances par Gentil, commis du surintendant, et d'avoir laissé condamner au dernier supplice ce vieillard vénérable, que François Ier appelait son père. Ce Gentil fut pendu dix ans après, et produisit les quittances: cette dernière partie parait incertaine, car la duchesse d'Angoulême ne se serait-elle pas fait remettre les quittances si elle les avait fait soustraire; ce qui paraît plus vrai, c'est que Louise demanda de l'argent à Samblancay qui n'osa le refuser, et qui ne put lui donner que l'argent destiné pour l'Italie; elle en fut quitte pour dire au roi qu'elle avait demandé de l'argent qui lui était dû, mais qu'elle avait ignoré que l'argent qu'elle recevait était celui destiné pour l'Italie. Samblancay ne fut pas en effet condamné pour ces cent mille écus, mais pour crime de péculat, que les commissaires qui lui furent choisis, à la tête desquels était le chancelier Duprat, voulurent bien croire être inséparable de sa place.

LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princesse de Conti, fille de Henri, duc de Guise, et de Catherine de Clèves, fut mariée par Henri IV, en 1605, à François de Bourbon, prince de Conti. Ce prince étant mort le 3 août 1614, elle se livra entièrement aux belles-lettres, protégea les savans, et s'occupa à lire leurs ouvrages et à composer des livres. Elle était ennemie du cardinal de Richelieu, qui la fit exiler à Eu, où elle mourut le 30 avril 1631. On a d'elle les amours de Henri IV, sous le titre de *Amours du*

grand Alcandre, dont la meilleure édition est celle qui se trouve dans le *Journal d'Henri III*, 1744, 5 vol. in-8°. On la soupçonnait remariée au maréchal de Bassompierre.

LOUP (SAINT), célèbre évêque de Troyes, natif de Toul, épousa Pimeniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles, et se sépara d'elle avec son consentement, pour mener une vie religieuse dans le monastère de Lerins. Il fut élu évêque de Troyes en 427, à l'âge de 25 ans, et se distingua tellement par ses vertus et par son mérite, qu'il passa pour le plus grand évêque de son siècle. Les évêques des Gaules le députèrent avec saint Germain d'Auxerre pour aller combattre le paganisme dans la Grande-Bretagne, en 446. Saint Loup alla ensuite au-devant d'Attila, préserva la ville de Troyes des armes de ce barbare, et mourut le 29 juillet 479. On a de lui une Lettre que le père Sirmond a publiée, dans le premier volume des Conciles de France. Il ne faut pas le confondre avec saint Loup, évêque de Lyon en 523, mort en 542.

LOUP (SERVAIS), abbé de Ferrière au 9e siècle, et l'un des plus pieux et des plus savans religieux de son temps, assista au concile de Verneuil en 844, et en dressa les canons. Il fut chargé d'affaires importantes par les évêques de France et par Charles-le-Chauve, et laissa un grand nombre d'ouvrages curieux et intéressans, qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, et dont la meilleure édition est celle que Baluze donna avec des notes en 1664, in-8°: ce sont 1° cent trente-quatre Lettres sur des matières importantes; 2° un traité intitulé *Des trois Questions*, le libre arbitre, la prédestination des bons et des méchans et le prix de la mort de Jésus-Christ: il s'y déclare en faveur de la doctrine de saint Augustin; et sans parler de Gothescale ni d'Hincmar, il favorise les opinions du premier.

LOUPTIÈRE (JEAN-CHARLES DE RELONGUE DE LA), né à la Louptière, diocèse de Sens, le 16 juin 1727, inonda long-temps les journaux de ses vers, dont il a fait un Recueil qui a eu le succès des Vers de journaux. Il est mort en 1784. Il a donné aussi les six premières parties du *Journal des dames*, qui ne s'est pas soutenu.

LOUTHERBOURG (PHILIPPE-JACQUES), né à Bâle en 1698, fut un habile peintre en miniature, et mourut à Paris en 1768. Il a aussi gravé, et l'on connait de lui en ce genre deux petits cahiers de soldats et quatre paysages intitulés *Les quatre heures du jour*.

LOUVARD (Dom FRANÇOIS), fameux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif du Mans, fut le premier de son ordre qui s'éleva contre la bulle *Unigenitus*. Ayant fait à cette occasion plusieurs écrits et lettres, il fut mis à la Bastille, puis en différentes autres prisons; il était renfermé dans la chambre noire du château de Nantes lorsqu'il fit, le 17 novembre 1728, une fameuse protestation qui a été imprimée. Il se réfugia ensuite à Skonaw, près d'Utrecht, où il mourut le 22 avril 1729, à 78 ans. Quand on le mena à la Bastille, il avait chez lui, en manuscrit, l'Histoire de la faculté de théologie de Paris, composée par le célèbre docteur Richer: on ne sait ce que cette histoire est devenue.

LOUVENCOURT ou LOUVENCOUR (MARIE DE), demoiselle illustre par ses talens, née à Paris en 1680, d'une famille noble, a particulièrement réussi à faire des cantates, dont les principales sont *Ariane*, *Céphale et l'Aurore*, *Zéphyre et Flore*, mises en musique par Bourgeois; *Psyché*, *l'Amour piqué par une abeille*, *Médée*, *Alphée et Aréthuse*, *Léandre et Héro*, *la Musette*, *Pigmalion*, *Pirame et Thisbé*, mises en musique par Clérambaut. Nous avons aussi plusieurs de ses poésies dans le recueil de Vertron. Elle mourut à Paris, sa patrie, au mois de novembre 1712, à trente-deux ans.

LOUVER ou LOWER (RICHARD), excellent médecin anglais du 17e siècle, natif de Tremère, dans la province de Cornouaille, fut élevé dans l'école de Westminster, et devint disciple de Thomas Willis. Il exerça la médecine à Londres avec tant de réputation, qu'il passa pour le plus célèbre médecin anglais de son temps. Il pratiqua la transfusion du sang d'un animal

dans un autre, dont il voulut s'attribuer l'invention, mais elle est plus ancienne. On a de lui en latin 1° un savant Traité du cœur, du mouvement et de la couleur du sang, et du passage du chyle dans le sang, Leyde, 1722, in-8°, en français, 1679, in-8°; 2° une dissertation de l'origine du catarrhe et de la saignée, Londres, 1671, in-8°; 3° une Défense de la dissertation de Willis, sur les fièvres, Londres, 1665, in-8°; 4° une Lettre en anglais, sur l'état de la médecine en Angleterre, etc.: tous ces ouvrages sont estimés. Il était du parti des wighs, et mourut le 17 janvier 1691.

LOUVET (PIERRE), habile avocat du 17e siècle, natif de Reinville, village situé à 2 lieues de Beauvais, fut maître des requêtes de la reine Marguerite, et mourut en 1646. On a de lui 1° l'Histoire et les antiquités de Beauvais, premier volume, 1609 et 1631, in-8°; second volume, Rouen, 1614, in-8°: dans le premier volume il traite de ce qui concerne l'état ecclésiastique du Beauvaisis; le second traite de l'état civil; 2° *Nomenclatura et chronologia rerum ecclesiasticarum diœcesis Bellovacensis*, Paris, 1618, in-8°; 3° *Histoire des Antiquités du diocèse de Beauvais*, Beauvais, 1635, in-8°; 4° *Anciennes remarques sur la noblesse beauvaisine, et de plusieurs familles de France*, 1631 et 1640, in-8°, très-rare: cet ouvrage est par ordre alphabétique; on n'a imprimé que depuis la lettre A jusqu'à M, inclusivement, avec une feuille de la lettre N; 5° le père Triboulet, prieur des dominicains de Beauvais, ensuite procureur-général de son ordre, ayant été autorisé à établir un collége dans le couvent des dominicains de Beauvais, et à y faire observer les réglemens et statuts de réforme, touchant les études, il fut emprisonné par ses confrères: Louvet publia à cette occasion un *Abregé des constitutions et réglemens... ... pour les études et réformes du couvent des jacobins de Beauvais*, et l'adressa en 1618, par une épitre dédicatoire, au roi, auquel il demande l'élargissement du père Triboulet.

LOUVET (PIERRE), né à Beauvais, d'un père qui était d'Amiens, et qui n'était point parent du précédent, étudia en médecine à Montpellier, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de la géographie. Il enseigna long-temps la rhétorique en Provence avec réputation, et la géographie à Montpellier, et publia, depuis 1657 jusqu'en 1680, un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de Languedoc, de Provence, etc., dont voici les titres, 1° *Remarques sur l'Histoire de Languedoc*, in-4°; 2° *Traité en forme d'abregé de l'Histoire d'Aquitaine, Guienne et Gascogne, jusqu'à présent*, Bordeaux, 1659, in-4°; 3° *La France dans sa splendeur*, 2 vol. in-12; 4° *Abrégé de l'Histoire de Provence*, 2 vol. in-12 avec des additions sur cette histoire aussi en 2 vol in-12; 5° *Projet de l'Histoire du pays de Beaujolais*, in-4°; 6° *Histoire de Villefranche, capitale du Beaujolais*, in-8°; 7° *Histoire des troubles de Provence, depuis 1481 jusqu'en 1598*, 2 vol. in-12; 8° *Le Mercure hollandais, ou les conquêtes du roi, depuis 1672 jusqu'à la fin de 1676*, en 10 vol. in-12: ce dernier ouvrage peut être utile, et est le moins mauvais de Pierre Louvet; tous les autres ne sont point estimés.

LOUVIÈRES (CHARLES DE), auteur du régne de Charles V, dans le 14e siècle, auquel on attribue le livre intitulé *Le Songe du Vergier*, qui traite de la puissance ecclésiastique et séculiere, 1491, in-fol., et que l'on a imprimé dans le Recueil des libertés de l'Église gallicane, 1731, 4 vol. in-fol. On dit qu'il eut pour récompense une charge de conseiller d'état; mais il y a lieu de douter que *Le Songe du Vergier* soit réellement de cet auteur, et M. Lancelot prétend qu'il est de Raoul de Presle.

LOUVILLE (EUGÈNE D'ALLONVILLE, chevalier de), après avoir servi sur mer et dans les armées de Philippe V, profita de la paix d'Utrecht pour s'adonner aux mathématiques. Il fit plusieurs voyages pour faire des observations astronomiques, et se confina dans une maison qu'il avait près d'Orléans, pour s'occuper entièrement de ses études. Il était de l'académie des sciences de Paris et de celle de Londres. Il mourut en 1732, à 62 ans. On a de lui plusieurs Dissertations curieuses dans les Mémoires de l'académie et dans les Mercures.

LOUVOIS (le marquis de). *Voy.* Tellier.

LOVE (Jacques Dance, dit), poète et acteur dramatique anglais, mort en 1774, n'a atteint la perfection ni du jeu ni de la composition. Il avait élevé un théâtre à Richemond, qui ne lui réussit pas.

LOVELAS (Richard), poète élégant, mort en 1658, a fait deux pièces dramatiques, *L'Écolier*, comédie; *Le Soldat*, tragédie.

LOWENDAL. *Voy.* Loewendal.

LOWER (Guillaume), né à Trémare en Cornouailles, se réfugia pendant les guerres civiles en Hollande, où il s'occupa de littérature. Il était grand admirateur de Corneille et de Quinaut, et a fait lui-même six pièces dramatiques. Il est mort en 1662.

LOWTH (Robert), savant théologien anglais, parvint à l'évêché de Londres, et est mort en 1788. Il est auteur d'une Grammaire anglaise, qui a été traduite en français par M. le chevalier du Sausseuil, Paris, 1783, in-12; *De sacrâ poesi Hebræorum*, Cantabrigiæ, 1753, in-4°: cet excellent ouvrage a été réimprimé en Angleterre et en Allemagne, in-8°: cette dernière, quoique moins belle, est recherchée à cause des additions de Michaëlis.

LOWTH (Guillaume), théologien distingué, recteur de Buriton, et possesseur de quelques autres bénéfices, avait une grande connaissance des anciens auteurs grecs. Ses Notes sur saint Clément d'Alexandrie, sur Josèphe, sur les historiens ecclésiastiques sont insérées dans les éditions de ces livres, données en Angleterre. Indépendamment de ces Notes il a publié l'*Autorité et l'inspiration du Vieux et Nouveau Testament*, 1699, in-12; *Direction de la lecture de l'Écriture sainte*, 1708, in-12; des Sermons. Il est mort en 1732.

LOYER, *Lœrius* (Pierre Le), conseiller au présidial d'Angers, et l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, le 24 novembre 1650, et mourut à Angers en 1534, à 84 ans: il avait deux fils. On a de lui un Traité des Spectres, Paris, 1605, in-4°; *Edom, ou les colonies iduméanes en Europe et en Asie, avec les phéniciennes*. Paris, 1620, in-8°, et autres ouvrages dans lesquels on remarque une érudition et une lecture immense, mais un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu et des autres langues. Loyer prétendait trouver dans Homère le village d'Huillé, lieu de sa naissance, son propre nom, et mille autres extravagances de cette espèce. Il a donné des Comédies et des Œuvres poétiques, 1579, in-12.

LOYS DE BOCHAT (Charles-Guillaume), mort à Lausanne le 5 avril 1754, à 59 ans, a publié à Genève en 1738 un ouvrage pour et contre les services militaires étrangers, 3 vol. in-8°; *Mémoires pour servir d'éclaircissemens sur divers points de l'Histoire ancienne de la Suisse*, Lausanne, 1747, 1749, 3 vol. in-4°: il y en avait un quatrième, manuscrit.

LOYSEAU (Charles), célèbre avocat du parlement de Paris, sa patrie, fut lieutenant-particulier à Sens, puis bailli de Châteaudun, et enfin avocat consultant à Paris, où il mourut le 27 octobre 1627, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages excellens, dont la plus ample édition est celle de Lyon, en 1701, in-fol.: son traité du Déguerpissement passe pour son chef-d'œuvre.

LUBBERT (Sibrand), né à Langoword, dans la Frise, vers 1556, fut docteur de l'université d'Heidelberg, et professeur de théologie à Francker. Il fut l'un des principaux théologiens du synode de Dordrecht, et mourut à Francker le 21 janvier 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre Bellarmin, Gretser, Socin, Grotius, Arminius; on distingue son ouvrage *De Papa romano*, 1594, in-8°, etc. Scaliger, qui n'estimait presque personne, le regarde comme un savant homme.

LUBIENIETSKI (Stanislas), *Lubieniecius*, gentilhomme polonais, et l'un des plus fameux ministres qu'aient eus les sociniens, naquit à Cracovie le 23 août 1623, d'une famille illustre. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour faire autoriser ou du moins tolérer le socinianisme dans leurs états; mais il n'y put réussir. Il mourut empoisonné, le 16 mai 1675, et il fut enterré à Altena, malgré l'op-

position des ministres luthériens ; deux de ses filles étaient mortes deux jours avant du même poison. On a de lui un Traité des comètes, Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. ; l'Histoire de la réformation de Pologne, Freistadt, 1685, in-8°, pas achevée, et d'autres ouvrages en latin : il était en grand commerce de lettres par toute l'Europe.

LUBIN (Saint), né à Poitiers, de parens pauvres, devint abbé du monastère de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556.

LUBIN (Eilhard), l'un des plus savans protestans de son siècle, naquit à Wersterstède, dans le comté d'Oldenbourg, le 24 mars 1565. Il se rendit très-habile dans les langues grecque et latine, et fut poète, orateur, mathématicien et théologien. Il devint professeur de poésie à Rostock en 1595, et on lui donna une chaire de théologie dans la même ville dix ans après. Il mourut le 2 juin 1621, à 56 ans, après avoir été marié deux fois. On a de lui 1° des Notes sur Anacréon, Juvénal, Perse et Horace ; 2° *Antiquarius*, in-12 et in-8° : c'est une interprétation par ordre alphabétique des mots anciens ou peu usités ; 3° une Version latine de l'anthologie ; 4° des Commentaires sur plusieurs épîtres de saint Paul ; 5° des Vers latins insérés dans le 3e tome du *Deliciæ poetarum germanorum* ; 6° *Phosphorus de causâ primâ, et naturâ mali*, 1596, in-8° : il y soutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, savoir Dieu et le néant : Dieu en qualité de bon principe, et le néant en qualité de mauvais principe ; il prétend que le mal n'est autre chose que la tendance vers ce néant, auquel il applique tout ce qu'Aristote a dit de la matière première. Grawerus et d'autres savans ont réfuté cette opinion : Lubin se défendit, surtout dans le livre *De causâ peccati*, imprimé à Rostoch, 1607, in-4°.

LUBIN (Augustin), fameux religieux augustin, naquit à Paris le 29 janvier 1624. Il devint géographe du roi, et fut provincial de France, puis assistant-général des augustins français à Rome. Ce père avait une connaissance singulière de la géographie ecclésiastique de France et d'Italie, et il nous a donné de bons ouvrages en ce genre. Il mourut dans le couvent des augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, le 7 mars 1695, à 72 ans. On a de lui le *Mercure géographique*, in-12 ; des *Notes sur les lieux dont il est parlé dans le martyrologe romain*, dont l'édition de 1661, in-4°, est belle et exacte ; le *Pouillé des abbayes de France*, in-12 ; la Notice des abbayes d'Italie, in-4°, en latin ; *Orbis Augustinianus*, in-4°, ou la Notice de toutes les maisons de son ordre, avec quantité de cartes qu'il avait autrefois gravées lui-même ; une Géographie de tous les lieux de la Bible en forme de dictionnaire, en latin, sous le titre de *Tabulæ sacræ geographicæ*, etc., in-8° : il est souvent joint avec la Bible latine de Léonard ; des Tables géographiques en forme de Dictionnaire, pour les vies des hommes illustres de Plutarque, sur la traduction de l'abbé de Tallemant, in-12 ; un *Index geographicus* pour les Annales d'Usserius, imprimé à la tête de ces Annales de l'édition de Paris, 1673, in-fol. ; une Traduction de l'Histoire de la Laponie, par Scheffer, in-4°.

LUC (Saint), évangéliste et disciple des apôtres, était originaire d'Antioche en Syrie, et médecin de profession. Il s'attacha particulièrement à saint Paul, et fut le fidèle compagnon de ses voyages et de ses travaux. Il passa avec lui de Troade en Macédoine vers l'an 51, après la séparation des apôtres d'avec saint Barnabé, dont saint Luc prit la place ; et depuis ce temps-là il ne le quitta point. Saint Luc étant dans l'Achaïe fut inspiré par le Saint-Esprit d'écrire l'Évangile vers l'an 53 de J.-C. Quoique l'apparition de l'ange à Jésus-Christ, son agonie dans le jardin des Oliviers, sa sueur de sang aient été omises autrefois dans quelques exemplaires grecs et latins, comme le remarquent saint Hilaire et saint Jérôme, on ne peut douter que ces histoires ne soient canoniques, comme le reste de l'Évangile de saint Luc, puisqu'elles ont été rapportées par saint Justin, par saint Irénée et par les autres anciens pères de l'Église. Saint Luc écrivit dix ans après les Actes des apôtres, c'est-à-dire l'Histoire de leurs principales ac-

tions à Jérusalem et dans la Judée, depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à leur dispersion. Il y rapporte ensuite les voyages, la prédication et les actions de saint Paul jusqu'à la fin des deux années que cet apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire jusqu'à l'an 63 de J.-C, ce qui donne lieu de croire que ce livre fut composé à Rome. Il contient l'histoire de trente ans, et saint Luc l'écrivit sur ce qu'il a vu lui-même. Toute l'Église l'a toujours reconnu pour un livre canonique : il est écrit en grec avec élégance, la narration en est noble, et les discours qu'on y trouve sont éloquens et sublimes. On croit que saint Luc mourut à Rome ou dans l'Achaïe. C'est celui de tous les auteurs inspirés du Nouveau Testament, dont les ouvrages sont le mieux écrits en grec. On pense que c'est l'Évangile de saint Luc que saint Paul appelle son Évangile, dans l'épître aux Romains. L'Église célèbre la fête de cet évangéliste le 18 octobre.

LUC DE TUY, *Tudensis*, écrivain du 13e siècle, ainsi nommé parce qu'il était diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient et ailleurs pour s'informer de la religion et des cérémonies des différentes nations. Il composa à son retour 1° un excellent ouvrage contre les Albigeois, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères; 2° une Histoire d'Espagne; 3° la Vie de saint Isidore de Séville, que l'on trouve dans Bollandus, au 4 avril.

LUC (Geofroi du), célèbre gentilhomme provençal au 14e siècle, savait le grec et le latin, et excellait surtout dans la poésie provençale. N'ayant pu se faire aimer de Flandrine de Flassans, qui avait été son écolière en poésie, et pour laquelle il eut toute sa vie une grande passion, il en eut tant de dépit, qu'il se mit de mauvaise humeur contre toutes les femmes, dont il dit beaucoup de mal dans ses ouvrages. Il établit une espèce d'académie, où les plus beaux esprits de la province conféraient ensemble des sciences, et où les dames n'étaient point épargnées. Il mourut en 1340.

LUC (Saint). *Voy.* Espinay.

LUC (le Frère), peintre, entra chez les récollets en 1644, à 29 ans. On voyait de ses ouvrages dans différentes maisons de son ordre, entre autres à Paris, où il est mort le 17 mai 1685.

LUCA (Jean-Baptiste), savant cardinal, natif de Venozza, dans la Basilicate, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite et par sa science, et mourut le 5 février 1683, à 66 ans. On a de lui en latin des Notes sur le concile de Trente; une Relation curieuse de la cour de Rome en italien, Rome, 1680, in-4°; et un excellent ouvrage sur le droit ecclésiastique, intitulé *Theatrum justitiæ et veritatis*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 21 vol. in-fol., qui se relient en 12.

LUCAIN (Marcus-Annoeus-Lucanus), célèbre poète latin, naquit à Cordoue le 3 novembre de l'an 39 de J.-C. Il était fils d'Annœus Méla, frère de Sénèque le philosophe, et d'Atilia, fille de Lucain, très-fameux orateur. Il avait à peine 14 ans, qu'il se fit estimer par ses déclamations tant en grec qu'en latin, et qu'il devint l'émule de Perse. L'empereur Néron, charmé de son esprit, le fit augure et questeur; mais dans la suite Lucain ayant été maltraité par ce prince, qui était jaloux de ses vers, entra dans la conjuration de Pison: cette conjuration ayant été découverte, Lucain fut condamné à mort, et eut les veines coupées, l'an 65 de J.-C., comme son oncle Sénèque les avait eues avant lui. On le blâme avec raison d'avoir accusé sa mère Atilia. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dont il ne nous reste que sa Pharsale, ou poëme des guerres civiles de César et de Pompée en dix livres, qui est plutôt une histoire en vers qu'un poëme épique: on y trouve du génie et de l'élévation, mais peu de goût et de justesse; son style est trop enflé; il donne tellement dans le brillant et le *Phœbus*, qu'il faut bien se garder de le mettre entre les mains des jeunes gens, crainte de leur gâter le goût: la première édition est de Rome, 1469, in-fol.; l'édition *cum notis variorum* est de Leyde, 1669, in-8°; celle de Leyde, 1728, 2 vol. in-4°, est plus estimée que celle de 1740; mais toutes le cèdent à l'édition de Strawberry-Hill, 1760, in-4°, grand papier. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbou, 1767, in-12. La traduction en vers français, que Brebeuf en

a faite, contient les mêmes défauts. M. de Marmontel a donné une nouvelle traduction en 1766, 2 vol. in-8°; celle de Musson, 1766, 2 vol. in-12, s'oublie.

LUCAR (Cyrille). *Voy.* Cyrille-Lucar.

LUCAS ou LUC DE BRUGES, *Lucas Brugensis* (François), savant docteur de Louvain, natif de Bruges, et doyen de l'église de Saint-Omer, fut disciple d'Arias Montanus, et se rendit très-habile dans les langues grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque. Il mourut le 19 février 1619. On a de lui de savantes Notes critiques sur l'Ecriture sainte, 5 tomes en 3 vol. in-fol.; la Concordance de la Bible, dont la meilleure édition est celle de Cologne, 1684, in-8°, et d'autres ouvrages estimés.

LUCAS, de Leyden ou de Hollande, habile peintre et graveur, ainsi nommé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime d'Albert Durer et des autres célèbres peintres de son temps. Il était extrêmement laborieux, ce qui ne l'empêchait point d'être magnifique et homme de bonne chère. Il devint fort riche, et mourut en 1533, à 39 ans, étant né en 1494.

LUCAS (Paul), fameux voyageur, naquit à Rouen le 31 août 1664, d'un marchand de cette ville. Il voyagea dès sa jeunesse dans le Levant, et devint antiquaire du roi en 1714. Il retourna au Levant en 1723, et en rapporta des manuscrits et des médailles. Il mourut à Madrid le 12 mai 1737, à 73 ans. On a de lui 7 vol. des Relations de ses voyages au Levant, en Egypte, etc.; son premier Voyage en 1699, Paris, 1714, 2 tom. in-12, qui se relient en un; son second Voyage en 1704, Paris, 1712, 2 vol. in-12; son troisième Voyage fait en 1714, Rouen, 1724, 3 vol. in-12: ces Relations sont curieuses et assez bien écrites, l'auteur, qui n'était pas en état d'écrire lui-même, s'étant fait aider par MM. Baudelot, Fourmont l'aîné et Banier; mais il ne faut pas toujours compter sur son exactitude.

LUCAS (Richard), habile théologien anglais, et docteur d'Oxford au 17e siècle, dont on a des Sermons, une Morale sur l'Évangile, des Pensées chrétiennes, le Guide des cieux, et d'autres ouvrages en anglais qui sont estimés.

LUCE. *Voy.* Lucius.

LUCENA (Louis de), né à Guadalaxara dans la Vieille-Castille, docteur en médecine, employa plusieurs années à faire de longs voyages, dans lesquels il examinait avec attention tout ce qui pouvait lui faire connaître la nature; les plantes, les animaux, les mœurs des peuples étaient les objets de ses observations. Il exerça son art en Espagne, à Rome, à Toulouse, où il fit paraître son livre intitulé *De tuendâ præsertìm à peste integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis*, 1523, in-4°. Il mourut en 1552 à Rome.

LUCIDE (Jean), *Lucidus Samotheus*, ou *Samosathenus*, fameux mathématicien du 16e siècle, dont on a plusieurs ouvrages de chronologie en latin.

LUCIEN, célèbre écrivain grec du 2e siècle, et l'un des plus beaux esprits de l'antiquité, naquit à Samosate, de parens obscurs, sous le règne de l'empereur Trajan. Son père voulut lui faire apprendre le métier de sculpteur, et le mit en apprentissage chez le mari de sa sœur; mais Lucien ayant été maltraité par son oncle pour avoir rompu une table en voulant la polir, se dégoûta de la sculpture, et ne s'attacha plus qu'aux belles-lettres et à la philosophie, où son goût le portait. Dans la suite, il se fit avocat; mais les disputes du barreau ne lui plaisant point, il y renonça et fit la profession de rhéteur. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie dans la Grèce, puis dans les Gaules et en Italie, et retourna dans son pays par la Macédoine. Marc-Aurèle, instruit de son mérite, le fit intendant d'Egypte. Lucien mourut sous le règne de ce prince, à 90 ans. Il nous reste de lui des Dialogues et d'autres ouvrages bien écrits en grec, dans lesquels il a su joindre l'utile à l'agréable, l'instruction à la satire, l'érudition à l'éloquence. On y trouve partout ces railleries fines et délicates qui caractérisent le goût attique. Il jette perpétuellement un tel ridicule sur les dieux, sur les philosophes du paganisme et sur les vices des hommes qu'il en inspire partout de la haine et du mépris. Ceux qui ont dit qu'il était

chrétien, ne paraissent pas avoir lu ses ouvrages. Les meilleures éditions de Lucien sont de Paris, 1615, in-fol.; d'Amsterdam, 1687, 2 vol. in-8°; *cum notis variorum*, et d'Amsterdam, 1743, 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un index, Utrecht, 1746, in-4°. M. d'Ablancourt a donné une belle traduction française d'une partie de Lucien, Amsterdam, 1709, 2 vol. in-8°, figures.

LUCIEN (Saint), célèbre prêtre et martyr d'Antioche, naquit en cette ville au 3e siècle, et s'acquit une grande réputation par sa science, par sa vertu et par son éloquence. Il établit à Antioche une école chrétienne, où il expliquait les principes de la religion et les difficultés de l'Ecriture sainte, et donna une édition correcte des livres saints. Saint Jérome assure que toutes les églises qui étaient entre Antioche et Constantinople se servaient de cette édition. Saint Lucien souffrit le martyre à Nicomédie, sous Maximilien, en 312 : il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus. On l'accusa de donner dans les erreurs de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, et d'être le précurseur des ariens; mais saint Athanase, saint Chrysostôme et saint Jérôme l'ont toujours regardé comme un docteur très-catholique. Il ne faut pas le confondre avec saint Lucien, qui fut martyrisé avec saint Marcien durant la persécution de Dèce, ni avec saint Lucien, premier évêque et apôtre de l'église de Beauvais.

LUCIFER, c'est-à-dire *Porte-lumière*, fils de Jupiter et de l'Aurore, selon les poètes; et, suivant les astronomes, la planète brillante de Vénus. Lorsqu'elle paraît le matin, elle se nomme Lucifer; mais on l'appelle *Hesperus*, c'est-à-dire l'étoile du soir, lorsqu'on la voit après le coucher du soleil. Lucifer, dans l'Ecriture sainte, est le nom du premier ange rebelle, lequel fut précipité du ciel aux enfers à cause de son orgueil.

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, se rendit illustre au 4e siècle par sa science, par la pureté de ses mœurs et par son zèle pour la foi catholique. Il soutint la cause de saint Athanase avec tant de véhémence et d'intrépidité, au concile de Milan, en 354, que l'empereur Constance, irrité de son zèle, l'envoya en exil. Lucifer fut rappelé sous Julien, en 361, et alla à Antioche, où ayant trouvé l'Eglise divisée, il ne fit qu'augmenter le schisme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à Eusèbe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avait envoyé pour terminer le schisme; Lucifer se sépara de sa communion, et se retira en Sardaigne, où il mourut en 370. Il nous reste de lui cinq Livres très-véhémens contre l'empereur Constance, et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1568, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Ses disciples furent appelés lucifériens, et continuèrent le schisme, qui ne dura pas long-temps.

LUCILIUS (Caïus), chevalier romain et poète latin, naquit à Suessa, au pays des Aurонces, l'an 147 avant J.-C. Il porta, dit-on, les armes sous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, et eut beaucoup de part à l'amitié de ce grand général et à celle de Lélius. Il composa trente livres de Satires, où il censurait d'une manière piquante plusieurs personnes de qualité. On lui attribue communément l'invention de la satire; mais M. Dacier pense avec plus de vraisemblance que Lucilius n'a fait que perfectionner ce genre de poésie, en y donnant une forme plus étendue et en repandant plus de sel que n'avaient fait Ennius et Pacuvius. Lucilius avait coutume de dire « qu'il ne souhaitait ni des lecteurs ignorans ni des lecteurs très-savans. » Souhait très-sensé. Il paraît constant qu'il mourut dans un âge très-avancé, et non point à 46 ans, comme le dit Eusèbe. De tous ses ouvrages, il ne nous reste que des fragmens de ses Satires, recueillis par François Douza, et imprimés à Amsterdam, avec des notes, 1661, in-4°, ou dans *Corpus Poetarum* de Maittaire : ils auraient besoin d'être encore mieux éclaircis par quelque savant critique. Pompée, du côté maternel, était petit-neveu de Lucilius. On peut voir le caractère des écrits de ce poète dans les satires d'Horace, qui blâme la rudesse de ses vers. On rapporte cependant que parmi les partisans de Lucilius il y en avait de si outrés qu'ils allaient dans les rues avec des fouets sous leurs robes, pour frapper tous ceux qui ose-

raient dire du mal des vers de ce poète.

LUCINE, était chez les Romains la déesse qui présidait aux accouchemens. Quelques-uns ont cru qu'elle était la même que Diane, et d'autres que Junon. On dit que le nom de Lucine lui fut donné du mot latin *Lux*, parce qu'elle aidait à mettre les enfans au jour, à la lumière.

LUCIUS Ier, succéda au pape saint Corneille le 18 octobre 252, et mourut le 3 mars 254. Il ne nous reste rien de lui : saint Cyprien lui écrivit deux lettres.

LUCIUS II, natif de Bologne, bibliothécaire et chancelier de l'église de Rome, puis cardinal, fut employé en diverses légations, et succéda au pape Célestin II le 12 mars 1144 : il eut beaucoup à souffrir des partisans d'Arnaud de Bresce, et mourut à Rome le 25 février 1145. On a de lui dix Epîtres, dans Baronius et dans la bibliothèque de Clugny.

LUCIUS III, natif de Lucques, succéda au pape Alexandre III le 29 août 1181. Le peuple de Rome se souleva contre lui ; ce qui l'obligea de se retirer à Vérone ; mais peu de temps après il rentra dans Rome, et soumit le peuple rebelle avec le secours des princes d'Italie. De concert avec l'empereur Frédéric, ce pape fit une constitution qui enjoignait aux évêques de s'informer par eux-mêmes, ou par des commissaires, des personnes suspectes d'hérésie, et, après avoir employé les peines spirituelles, de les livrer au bras séculier. Il mourut à Vérone le 25 novembre 1185 : on a de lui trois Epîtres.

LUCIUS (Saint), évêque d'Andrinople, vers le milieu du 4e siècle, est célèbre dans l'église par ses exils, et par le zèle qu'il fit paraître pour la foi catholique contre les ariens : il était né dans les Gaules, et l'on croit qu'il assista au concile de Sardique en 347. Il ne faut pas le confondre avec Lucius, fameux arien, qui fut chassé du siége d'Alexandrie en 377, et mourut ensuite misérablement ; il avait usurpé le siége d'Alexandrie sur saint Athanase.

LUCO ou LUCAS, de Grimaud en Provence, fut aimé d'une demoiselle de la maison de Villeneuve. Sa maîtresse, craignant de le perdre, lui donna un breuvage pour augmenter son amour, qui dégénéra en frénésie ; il se tua dans un de ses accès en 1308. On trouva dans ses papiers des vers à la louange de sa maîtresse et des satires contre Boniface VIII.

LUCRÈCE, célèbre dame romaine, était fille de Lucretius, et femme de Collatinus. Son mari ayant fait l'éloge de sa beauté en présence des fils de Tarquin-le-Superbe, roi de Rome, et la leur ayant fait voir, Sextus, l'aîné de ces princes, en devint amoureux, et lui fit violence. Lucrèce, au désespoir d'un tel affront, fit venir son père, son mari et quelques autres de ses parens, et après leur avoir exposé son malheur, elle tira un poignard de dessous sa robe, et se l'enfonça dans le sein en leur présence. Les Romains irrités chassèrent les rois de Rome, et firent de leur état une république : ceci arriva l'an 509 avant J.-C.

LUCRÈCE (Titus-Lucretius-Carus), l'un des plus célèbres et des plus excellens poètes latins, natif d'une noble et ancienne famille romaine, fit ses études à Athènes, où il embrassa la secte d'Épicure. Il s'acquit une grande réputation par son savoir et par son éloquence, et tomba, à la fleur de son âge, dans une frénésie causée par un filtre que lui donna Lucilia sa femme, qui l'aimait trop éperdument. Lucrèce, pendant les intervalles de sa maladie, mit en vers le système et la doctrine d'Épicure, auquel il allia l'infini d'Anaximandre et les atômes de Démocrite, dans les six livres *De la nature des choses*, qui nous restent de lui. On dit qu'il se donna la mort dans un accès de frénésie, l'an 52 avant J.-C., à 42 ans. Cicéron et Velleius-Paterculus font de son poëme un grand éloge. La première édition de Lucrèce est de Vérone, 1486, in-fol. ; celle *ad usum delphini*, est de 1680, in-4° ; celle de Creech, Oxford, 1695, in-8°, est plus belle que la réimpression de 1717. Il en a paru une édition magnifique à Londres, 1712, in-fol. ou in-4°. ; mais on préfère à ces éditions celle de Leyde, 1725, 2 vol. in-4°. Il y en a une jolie édition de Paris, Coutellier, 1744, in-12, de Glascou, 1759, et de Baskerville, 1772, in-4°. M. le cardinal de Polignac a réfuté Lucrèce dans son *Anti-Lucrèce*. L'abbé de Ma-

roles a donné une mauvaise traduction française de Lucrèce; celle du baron des Coutures, avec des notes, 1692, 2 vol. in-12, est meilleure, mais ne rend pas encore le texte avec exactitude dans un grand nombre d'endroits, parce qu'il n'a pas eu soin d'étudier le système d'Épicure dans les œuvres de Gassendi; la traduction française de la Grange, Paris, 1767, 2 vol. in-8°, fig., ou 2 vol. in-12, est assez estimée. La beauté de l'exécution fait quelque chose; tout le monde connait la belle traduction en vers que d'Hesnaut a faite du commencement de Lucrèce, et la magnifique édition du Lucrèce italien de Marchetti, Amsterdam, (Paris), 1754, 2 vol. in-8°, fig. de Cochin, moins correcte cependant que l'édition de Londres, 1717, in-8°.

LUCTACIUS, ou plutôt LUTATIUS CATULUS, consul romain et général de l'armée navale, défit les Carthaginois entre Trépani et l'île Ægate, 242 avant J.-C. Il leur coula à fond dans ce combat 50 navires, et en prit 70: cette victoire mit fin à la première guerre punique, en obligeant les Carthaginois à demander la paix.

LUCTATIUS ou LUTATIUS CATULUS (QUINTUS), autre consul romain, l'an 302 avant J.-C., remporta, avec Marius son collègue, une victoire complète sur les Cimbres, et périt misérablement pendant les guerres civiles de Sylla. Il était grand orateur, et il avait composé d'excellens ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LUCULLUS (LUCIUS-LICINIUS), général romain, célèbre par son éloquence, par ses victoires et par ses richesses, était d'une famille consulaire. Il rendit de grands services à Sylla, qui lui fut redevable de la défaite de Ptolomée, roi d'Egypte. Lucullus, après avoir gouverné l'Afrique en qualité de préteur, devint consul, et fut chargé de faire la guerre à Mithridate. Il vainquit ce prince et le contraignit de se retirer chez Tigrane son gendre, roi d'Arménie, 71 ans avant J.-C. L'année suivante, ayant subjugué le Pont, il passa en Arménie, remporta une victoire mémorable sur Tigrane, prit Tigranocerte, capitale du royaume, avec Nisibe, et se rendit redoutable à tout le pays. De retour à Rome il eut le triomphe le plus pompeux et le plus magnifique, et vécut ensuite dans la splendeur, et avec un luxe qui était jusqu'alors sans exemple. Enfin, étant parvenu à une extrême vieillesse, il tomba dans une espèce de démence, et eut pour curateur Lucullus son frère. Il avait dressé une riche bibliothèque qui passa à ses héritiers, et dont Cicéron fait mention. C'est lui qui le premier eut des cerisiers en Europe, et qui les multiplia, en ayant apporté des greffes du Pont.

LUDE (DAILLON DU), maison illustre, dont était Jean, favori de Louis XI, avec qui il avait été élevé. Ce roi le fit son chambellan, capitaine de sa porte et de 100 hommes d'armes, et successivement gouverneur du Dauphiné et de l'Artois. Comines dit qu'il aimait son profit particulier, mais qu'il n'aimait à abuser ni tromper personne. Il mourut en 1480. François, gouverneur de Gaston, duc d'Orléans, dont on cite un bon mot en voyant la dame d'atours de Marie de Médicis s'empresser à aller chercher son voile: « Il n'en faut pas, dit-il, pour un navire qui est à l'ancre, » faisant allusion à la faveur du maréchal d'Ancre. Sa postérité masculine finit par Henri, duc du Lude, grand-maître de l'artillerie, mort en 1685.

LUDLOW (EDMOND), suivit le parti du parlement, comme son père. Il était volontaire dans les gardes du comte d'Essex, à la bataille d'Edge-Hill en 1642, et fut un des juges du roi Charles. Ludlow était cependant plus attaché à la république qu'à Cromwel; il commandait en Irlande dans le temps de la rébellion, et il aima mieux restes dans l'inaction que d'agir sous les ordres du protecteur. Enfin on lui ôta le commandement. A la mort de Cromwel il fit tous ses efforts pour rétablir la république; mais n'ayant pu empêcher le retour de Charles II, il se retira à Vevay en Suisse. A l'avénement de Guillaume III il retourna à Londres, où le chevalier Seymour présenta, au mois de novembre 1689, contre lui, au roi, une adresse pour demander de le faire arrêter comme complice de la mort de Charles Ier. Prudemment il retourna en Suisse, où il mourut en 1693, à 73 ans. Il fit, pendant sa retraite en

Suisse, ses Mémoires, qui sont traduits en français et imprimés à Vevay, 1698 et 1699, 3 vol. in-12 : la dernière édition anglaise est de Londres, 1751, in-fol.

LUDOLPHE, de Saxe, passa quelques années dans l'ordre de saint Dominique, et se fit chartreux ensuite ; il était prieur de Strasbourg en 1330. Il a fait une Vie de J.-C. en latin, qu'on croit imprimée dans son couvent en 1474, in-fol. : elle a été traduite en français, et imprimée chez Verard, en 2 vol. in-fol. ; l'une et l'autre sont rares.

LUDOLPHE ou LUDOLPH (JOB), l'un des plus savans hommes du 17e siècle, dans les langues orientales, naquit à Erfurt, capitale de la Thuringe, le 15 juin 1624, d'une famille noble et ancienne. Il étudia la jurisprudence sous Muller, célèbre jurisconsulte, et s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatiguable. Ludolph voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différens pays, en rechercha les curiosités naturelles et les antiquités, et forma des liaisons avec les savans de tous les pays. Il fut conseiller à Erfurt pendant près de 18 ans, et se retira ensuite à Francfort avec sa famille. L'électeur Palatin le mit alors à la tête de ses affaires, et lui confia le soin de ses revenus. Ludolphe se fit généralement estimer par la pureté de ses mœurs, par sa science et par ses talens. On dit qu'il savait vingt-cinq langues : il s'était particulièrement appliqué à celle des Ethiopiens. Il mourut à Francfort le 8 avril 1704, à 80 ans, laissant un fils de son premier mariage. On a de lui une Histoire d'Éthiopie, en latin et en français, 1681, in-fol. ; un Commentaire sur cette histoire, 1691, in-fol., avec un Appendix, 1693, in-fol. ; la Grammaire éthiopienne est de 1702, in-fol ; le Dictionnaire de 1699, in-fol. ; la Grammaire et le Dictionnaire abyssin est de 1698, in-fol. ; *Dissertatio de locustis*, Francfort, 1694, in-fol. ; *Fasta ecclesiæ Alexandrinæ*, Francfort, 1691, in-fol.

LUDOLPHE (HENRI-GUILLAUME), neveu de Job, et né à Erfurt comme lui en 1655, secrétaire de M. Lenthe, envoyé de Danemarck à Londres, devint secrétaire du prince Georges de Danemarck en 1680. Le désir de voyager lui fit apprendre le russe et l'hébreu. Ludolphe savait la musique, et jouait de plusieurs instrumens. Il eut l'honneur d'en jouer devant le czar, et jouit de la surprise où il vit les Russes qui l'entendaient. Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, il revint à Londres en 1694, et y fit imprimer une grammaire russe à Oxford, qui parut en 1696. En 1698 il partit pour voyager dans le Levant. Le déplorable état du christianisme dans ces contrées lui fit donner une édition du Nouveau Testament en grec vulgaire, qu'il distribua : il ménagea même l'établissement d'un collége à Jérusalem pour y répandre la religion protestante, à l'imitation des catholiques ; ce qui lui donna occasion de publier quelques ouvrages en faveur des églises d'Orient. Le roi l'avait nommé en 1709 commissaire des aumônes pour les chrétiens étrangers, lorsqu'il mourut le 25 janvier 1710, à 54 ans.

LUDOLPHE VAN-CULEN, géomètre hollandais, est célèbre par la grande approximation qu'il a donnée de la circonférence du cercle comparée au diamètre. On a de lui *Fundamenta geometriæ*, traduit du hollandais en latin, 1615, in-4° ; *De circulo et adscriptis*, 1619, *in*-4°.

LUGO (JEAN DE), né à Madrid le 25 novembre 1583, entra chez les jésuites en 1603, et après la mort de son père, il partagea sa succession, qui était fort considérable, entre les jésuites de Séville et ceux de Salamanque. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie en divers colléges, il fut envoyé à Rome pour y professer la théologie, ce qu'il fit avec applaudissement. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal le 14 décembre 1643, et se servit de lui en plusieurs occasions. Le cardinal de Lugo fit paraitre une grande charité envers les pauvres, et mourut à Rome le 20 août 1660, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, dont les principaux sont 7 gros vol. in-fol., qui comprennent différens Traités de théologie sur l'incarnation, les sacremens, *De justitiâ et jure ; De virtute divinæ fidei*, etc. Le plus excellent et le plus estimé est celui de la Pénitence, imprimé plusieurs fois séparément, in-fol. Le car-

dinal de Lugo renouvela dans ses œuvres philosophiques le système des points enflés, pour se délivrer des objections que l'on fait contre la divisibilité de la matière à l'infini, et contre les points mathématiques. On l'accuse d'avoir imaginé le premier le peché philosophique, qui a fait depuis tant de bruit, et dans le premier tome de la Morale pratique on trouve de lui une lettre à un jésuite de Madrid, dans laquelle il conseille de renouveler les disputes sur l'immaculée conception, afin de faire diversion contre les dominicains, qui pressaient vivement les jésuites en Italie sur les matières de la grâce. Ce fut ce cardinal qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'il distribuait libéralement aux pauvres, et qu'on appela long-temps pour ce sujet la poudre de Lugo. Il ne faut pas le confondre avec François de Lugo, son frère aîné, qui se fit jésuite en 1600, et qui mourut le 17 septembre 1652, à 72 ans. Celui-ci ne fut point cardinal. On a aussi de lui plusieurs Traités de théologie en latin, in-4° ; un Commentaire sur saint Thomas, 2 vol. in-fol.

LUILLIER (Jean), naquit à Paris vers 1424, de Jean Luillier, avocat-général au parlement, mort le 22 février 1468, et de Catherine de Canteprime sa seconde femme. Il fut recteur de l'université en 1447, docteur et professeur en théologie quelque temps après, ensuite chanoine, puis doyen de l'église de Paris, proviseur de Sorbonne en 1469, puis évêque de Meaux en 1483 : il fut aussi confesseur de Louis XI ; contribua beaucoup à terminer la guerre du bien public. Il mourut le 11 septembre 1500, âgé d'environ 75 ans. Jean Luillier, de la même famille, seigneur d'Orville et maître des comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands services à Henri IV, pendant les troubles de la religion, et facilita, au péril de sa vie, l'entrée de ce prince dans Paris le 22 mars 1594. Henri IV lui donna, par reconnaissance, une charge de président en la chambre des comptes, qu'il créa en sa faveur.

LUISINO, LUISINI ou LUITSINO (François), célèbre humaniste et littérateur, natif d'Udine dans le Frioul, enseigna quelque temps les lettres grecques et latines à Reggio, et devint ensuite secrétaire du duc de Parme. Il mourut le 7 mars 1568, à 45 ans. On a de lui 1° un Commentaire latin sur l'art poétique d'Horace, in-4° ; 2° un Traité *De componendis animi affectibus per moralem philosophiam et medendi artem*, in-8° ; 3° *Parergôn libri tres, in quibus, tàm in græcis quàm in latinis scriptoribus multa obscura loca declarantur* : cet ouvrage est inséré dans le 3e tome du Recueil de Jean Gruter, intitulé *Lampas, seu fax artium, hoc est thesaurus criticus*, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Louis Luisini, qui mit en vers hexamètres les aphorismes d'Hippocrate, Venise, 1552, in-8°, et qui a donné le Recueil des auteurs qui ont écrit sur la maladie vénérienne, 1566, in-fol., dont Boerhaave a donné une nouvelle édition à Leyde, 1728, in-fol. ; ils vivaient en même temps, et pouvaient être frères.

LUITPRAND, fameux roi des Lombards, succéda à son père Ansprand en 713. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles-Martel, soumit Trasimond, duc de Spolète, et mourut en 743.

LUITPRAND, LUITPHRAND ou LITOBRAND, célèbre écrivain du 10e siècle, fut sou-diacre de Tolède, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone. Il fit deux voyages à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, l'un vers Constantin Porphyrogenète en 948, au nom de Bérenger II, roi d'Italie, dont il était secrétaire, et avec lequel il se brouilla à son retour ; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, vers Nicéphore Phocas. La meilleure édition des œuvres de Luitprand est celle d'Anvers en 1640, in-fol. On y trouve l'Histoire de ce qui s'est passé en Europe de son temps ; la Relation de son ambassade à Phocas, etc., ouvrages qui peuvent servir à l'histoire du Bas-Empire : le style en est dur, serré et très-véhément, et on l'accuse d'être partial, et de ne pas toujours observer les lois de la pudeur. Le livre des Vies des papes, et les Chroniques des Goths, qu'on lui attribue, ne sont point de lui.

LULLE (Raimond), surnommé *le Docteur illuminé*, naquit dans l'île de Majorque en 1236. Il s'appliqua avec

un travail infatigable à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chimie, de la médecine et de la théologie, et s'acquit une grande réputation par ses ouvrages. Il alla ensuite annoncer les vérités de l'Evangile en Afrique, et fut assommé à coups de pierre dans la Mauritanie le 29 mars 1315, à 80 ans. Il est honoré comme martyr à Majorque, où son corps fut transporté. Il nous reste de lui en plusieurs vol. in-8° un grand nombre de Traités sur toutes les sciences, principalement sur la chimie, dans lesquels on remarque beaucoup d'étude et de subtilité, mais peu de solidité et de jugement : on en a donné à Mayence une édition complète. On a en français deux Vies de Raimond Lulle, l'une de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8°, l'autre du père Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné *Liber de lampade combinatoriâ R. Lullii*, Pragæ, 1588, in-8° ; *De compendiosâ architecturâ et complemento artis Lullii*, Paris, 1582, in-16. Il faut bien se garder de le confondre avec Raimond Lulle de Terraca, surnommé *le Néophyte*, qui de juif se fit dominicain, et retourna ensuite au judaïsme. C'est ce dernier Lulle qui soutint des erreurs monstrueuses, condamnées par le pape Grégoire XI.

LULLI (Jean-Baptiste), né en 1633 à Florence, fut emmené fort jeune en France par une personne de qualité, et porta au plus haut degré l'art de jouer du violon. Il se fit admirer dans les ballets que Louis XIV faisait représenter tous les ans, et en composa les airs ; ce qui lui fit donner la charge de surintendant de la musique du roi en 1661. Quelque temps après Perrin ayant introduit en France l'opéra, et s'étant ensuite brouillé avec ses associés, céda son privilége en 1672. L'opéra fut alors poussé au plus haut point de perfection par les innovations de ce célèbre musicien, qui réussirent toutes et reçurent des applaudissemens continuels. Lulli donna tous les ans, depuis ce temps-là, une pièce de sa composition jusqu'à sa mort, arrivée au mois de mars 1687, à 54 ans, des suites d'une vie déréglée. Les Œuvres de Lulli sont regardées, avec raison, comme des chefs-d'œuvre de musique : elles consistent en treize grands opéras, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Athys*, *Bellérophon*, *Persée*, *Phaëton*, *Amadis*, *Roland*, *Armide*, *etc.*, en plusieurs ballets pour le roi, en motets à grands chœurs, etc. Ayant été anobli par Louis XIV, il obtint encore de ce prince d'être reçu secrétaire à la chancellerie, malgré l'opposition de tous les membres de cette compagnie. Comme M. de Louvois reprochait à Lulli sa témérité de briguer une place dans un corps dont ce ministre était membre, lui qui n'avait d'autre recommandation que celle de faire rire : « Eh! têtebleu, répondit Lulli, vous en feriez autant si vous le pouviez. »

LUNA (Alvarez de), favori de Jean II, roi de Castille, se rendit odieux par le despotisme dont il usait dans le gouvernement, et par son avidité à amasser de l'argent : il fut convaincu d'en avoir reçu des Maures pour empêcher le siége de Grenade, et fut décapité à Valladolid en 1453.

LUNDORPIUS (Michel-Gaspard), a continué l'Histoire de Sleidan, mais il lui est fort inférieur. Cette continuation, qui est en trois volumes, va jusqu'à l'an 1609. On a encore de lui *Acta publica*, et des notes sur Pétrone, sous le nom supposé de Georges Erhard.

LUNE (Pierre de). *Voy.* Benoist, fameux antipape.

LUPI (Antoine-Marie), jésuite florentin, mort à Palerme en 1737, préfet du collége des nobles, est auteur de Mémoires et Opuscules, dont un des plus curieux est celui sur l'antiquité des jouets d'enfans, des marionnettes et des toupies. Son confrère le père François-Antoine Zaccaria a donné une édition de ses ouvrages à Faenza, 1785, 2 vol. in-4°, avec des notes ; le premier sur les antiquités sacrées, le second sur les profanes.

LUPUS (Chrétien), dont le nom était Wolf, savant religieux augustin, natif d'Ypres, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain avec une réputation extraordinaire. Il exerça ensuite les premières charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché avec l'intendance de sa sacristie ; mais le père Lupus refusa constamment l'un et l'autre. Innocent XI et le grand-duc de Toscane lui donnèrent aussi des marques publiques de leur estime. Il

mourut à Louvain en 1681, à 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin : les principaux sont 1° des Commentaires sur l'Histoire et sur les Canons des conciles, 1665 et 1673, 5 tom. in-4°; 2° un Traité des appellations au saint Siége, selon les préjugés ultramontains, in-4°; 3° un Traité solide sur la contrition, in-12; 4° un Recueil de lettres et monumens concernant les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, 2 vol. in-4°; 5° un grand nombre de Dissertations sur divers sujets; 6° un Commentaire sur les prescriptions de Tertullien; 7° la Vie et les Lettres de saint Thomas de Cantorbéri, etc. : tous ces ouvrages sont remplis d'érudition; ils devaient être réunis à Venise en 12 volumes in-fol., dont le premier a paru en 1724.

LUSCINIUS (Ottomarus), habile écrivain, natif de Strasbourg, chanoine de Saint-Etienne de cette ville, et mort en 1535, dont on a plusieurs ouvrages. On estime les traductions latines qu'il a faites des Symposiaques de Plutarque, et des Harangues d'Isocrate à Demonicus et à Nicocles, d'Epigrammes grecques, du psautier, etc.

LUSSAN (François d'Esparbez de), vicomte d'Aubeterre, servit Henri IV et Louis XIII, qui le fit maréchal de France en 1621, à condition qu'il céderait son gouvernement de Blaye à un frère de Luynes. Son père, Jean-Paul d'Esparbez, s'était maintenu dans cette ville malgré le maréchal de Matignon qui l'y avait assiégé pour l'en déposséder. Il était mort en 1616, et son gouvernement avait passé à son fils. Le maréchal d'Aubeterre fit le siége de Nérac et de Caumont en 1621, et mourut en 1628.

LUSSAN (Marguerite de), fille d'un cocher et de la Fleury, diseuse de bonne aventure, naquit en 1682. Quelques-uns ont dit qu'elle était fille du prince Thomas de Savoie, frère aîné du prince de Carignan, parce que le prince Eugène lui fit du bien : son éducation, beaucoup au-dessus de sa naissance, lui facilita les moyens de faire les différens ouvrages que nous avons d'elle. M. Huet, qui eut occasion de la connaître, lui conseilla de faire des romans, à quoi elle réussit assez bien avec l'aide de M. Ignace-Louis de la Serre, sieur de Langlade, auteur de neuf ou dix opéras, entre autres de *Pyrame et Thisbé*, son intime ami après avoir été son amant. C'était un gentilhomme né avec 25,000 livres de rente, qui les avaient mangées au jeu, et qui mourut en 1756, à 94 ans. Les qualités du cœur de mademoiselle de Lussan la firent plus aimer que celles de son corps : elle était louche, très-brune, avec la voix et le port d'un homme; mais elle était vive, gaie, pleine d'humanité, constante dans ses amitiés, sujette à la colère et jamais à la haine. Elle mourut en 1758, à 75 ans, pour s'être baignée ayant une indigestion. On a d'elle *La comtesse de Gondez*, 2 vol. in-12.; les *Anecdotes de Philippe Auguste*, 6 vol. in-12, attribuées à l'abbé de Boismorand; *Mémoires de Charles VII*, in-12; *Anecdotes de François* Ier, 3 vol. in-12; d'*Henri II*, 2 vol. in-12; *Marie d'Angleterre*, in-12; la *Vie de Crillon*, 2 vol. in-12 : elle donna sous son nom l'*Histoire de Charles VI*, 9 vol. in-12; l'*Histoire de Louis XI*, 6 vol.; l'*Histoire de la dernière révolution de Naples*, 4 vol. : ces trois ouvrages sont de M. Baudot de Juilly, dont on a l'*Histoire de Charles VII*, 2 vol. in-12; mademoiselle de Lussan lui donnait moitié de ce qu'elle retirait de ces ouvrages, et moitié de la pension de 2000 livres qu'elle avait sur le Mercure.

LUTHER (Martin), le plus fameux hérésiarque depuis Arius, naquit à Islèbe, dans le comté de Mansfeld, le 10 novembre 1483. Son père, appelé Jean Luder ou Lauther, travaillait aux mines. Sa mère se nommait Marguerite Linderman. Il acheva son cours de philosophie à Erfurt, où il fut fait maître-ès-arts en 1503, à l'âge de 20 ans. Un jour qu'il se promenait hors de cette ville, la foudre tua un de ses compagnons à ses côtés, ce qui lui fit prendre l'habit religieux chez les augustins à Erfurt, à l'âge de 22 ans. Il fut fait prêtre à 24 ans. Quelque temps après il se fit admirer en enseignant la philosophie dans l'université de Wittemberg, y devint docteur et professeur en théologie; mais la lecture des livres de Jean Hus lui fit changer de doctrine, comme il le dit lui-même, et lui inspira de la haine contre les pratiques de l'église romaine et contre les théologiens sco-

lastiques, dont il attaqua les opinions par des thèses publiques, dès l'an 1516. Luther commença cette même année à s'appliquer à l'étude du grec et de l'hébreu, dont il faisait tant de cas qu'il nous assure, dans son commentaire sur le 45e psaume, qu'il préferait la connaissance de l'hébreu à tous les trésors imaginables, quoiqu'il n'y fût pas encore fort habile. Ce n'est pas le prétendu passe-droit que Léon X fit aux augustins en chargeant les dominicains de prêcher les indulgences, qui fut cause que Luther changea de religion, puisque les augustins n'avaient pas coutume d'en être chargés par préférence, et à l'exclution des autres prédicateurs. Ce qu'il y a de vrai à cet égard, c'est que Léon X ayant fait publier des indulgences en Allemagne, en 1517, pour le bâtiment de l'église de Saint-Pierre de Rome, et les prédicateurs et les quêteurs y commettant mille abus, Luther prit de là occasion de répandre ses erreurs avec éclat: d'abord il attaqua l'abus que l'on faisait des indulgences, puis les indulgences elles-mêmes, ensuite le pouvoir de celui qui les donnait. De la matière des indulgences il passa à celle de la justification et de l'efficace des sacremens. Léon X envoya Cajetan pour faire rétracter Luther, ou pour l'enlever; il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre. Luther, après avoir appelé du pape mal informé au pape mieux informé, écrivit contre le Purgatoire, le libre arbitre, les indulgences, la confession auriculaire, la primauté du pape, les vœux monastiques, la communion sous une seule espèce, etc. Il prêcha avec tant de force et de violence, qu'il souleva les catholiques contre lui, et qu'il fut menacé d'être condamné. Il leva alors le masque, ne garda plus aucune mesure, se sépara de la communion romaine, et entraîna dans son hérésie le duché de Saxe, le Danemarck, la Suède, et une grande partie des autres royaumes et souverainetés de l'Europe. Il fut excommunié par Léon X en 1520, et condamné par les facultés de théologie de Louvain, de Cologne et de Paris; mais cela ne servit qu'à l'aigrir davantage. Il fit brûler la bulle de Léon X, se répandit en injures grossières contre le pape, exhorta les princes à secouer son joug, ne reconnut plus pour sacrement que le baptême, la pénitence et le pain (c'est le nom qu'il donnait à l'eucharistie, dont il changea le terme de transsubstantiation en celui de consubstantiation, prétendant que le corps et le sang de Jésus-Christ se mêlent avec le pain et le vin sans les détruire, comme le vin dans un fer chaud). Il supprima les messes basses, en conséquence d'un entretien qu'il dit avoir eu avec le diable. Enfin il franchit le dernier pas pour lequel il avait tout fait: ayant quitté l'habit de moine en 1524, il épousa publiquement une religieuse nommée Catherine de Bore, le 11 juin 1525, dont il eut trois fils. Charles V convoqua une diète à Spire en 1529, où les luthériens reçurent le nom de protestans, parce qu'ils protestèrent contre le décret de cette diète, qui ordonnait de suivre la croyance de l'église romaine. La diète d'Augsbourg, en 1530, ordonna la même chose, ce qui occasionna la ligue de Smalcade, qui obligea l'empereur de laisser la liberté de conscience jusqu'à la convocation d'un concile général. La décision que Luther donna en 1539, avec Mélanchton et ses principaux disciples, à Philippe, landgrave de Hesse, par laquelle il permettait à ce prince d'épouser une seconde femme du vivant de la première, fit grand bruit. Il mourut à Islèbe le 18 février 1546, à 63 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages imprimés à Iène, 1556, 4 vol. in-fol.; à Wittemberg, 1572, 7 vol. in-fol., et ailleurs. Les savans préfèrent les éditions que Luther en a données lui-même depuis 1517 jusqu'à sa mort, parce qu'on a fait beaucoup de changemens dans les éditions postérieures: on estime surtout l'édition d'Iène. On ne peut nier qu'il n'y ait dans les ouvrages de Luther du feu, de l'esprit et de l'érudition; mais il fait paraître partout, et principalement dans les écrits qu'il a publiés jusqu'à l'an 1525, tant d'orgueil, de vanité, d'emportement et de basses plaisanteries contre l'église romaine, contre les papes et contre les personnes les plus respectables, que la lecture de ses ouvrages est souvent insoutenable et tout-à-fait révoltante. Les princes le protégèrent et embrassèrent ses erreurs par intérêt, et pour

avoir un prétexte plausible de s'emparer des biens ecclésiastiques. La fureur qu'il fait paraître contre les écrits d'Aristote est tout-à-fait ridicule. M. Bossuet, entre les catholiques; Seckendorf, Jean Mullérus, et Christian Juncker, entre les protestans, sont ceux qui ont écrit avec plus d'exactitude l'histoire de la vie et des sentimens de Luther. Henri-Pierre Rebenstock, ministre d'Eischerhein, et disciple zélé de Luther, publia en 1571 les discours que cet hérésiarque tenait à table, sous ce titre: *Colloquia, meditationes, consolationes, consilia, judicia, sententiæ, narrationes, responsa, facetiæ doctoris Martini Lutheri, piæ et sanctæ memoriæ, in mensâ prandii et cœnæ, et in peregrinationibus, observata et fideliter transcripta.* Francofurti ad Mænum, in-8°: ce livre est très-curieux, et pourrait très-bien faire partie des *ana*, en l'intitulant *Lutheriana* ou *Lutherana*. Sa femme lui survécut jusqu'au 20 décembre 1552.

LUTMA (JEAN), orfèvre et graveur d'Amsterdam, est mort dans cette ville en 1669, à 85 ans. Au lieu de burin, il se servait du ciselet pour graver. On connait quatre portraits de lui en ce genre qui sont fort recherchés.

LUTTI ou LUTI (BENOIT), peintre célèbre, né à Florence on 1666, s'attacha surtout au coloris. Il fut fait chevalier par l'empereur, et mourut à Rome en 1726. Le miracle de saint Pie, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, passe pour son chef-d'œuvre.

LUXEMBOURG, maison illustre, d'où sont sortis plusieurs empereurs et rois de Bohême. *Voy.* CHARLES, SIGISMOND, VENCESLAS. Cette branche ainée fondit dans la maison d'Autriche, par le mariage d'Élisabeth, fille de l'empereur Sigismond, avec l'archiduc Albert, qui fut aussi empereur; mais la branche puinée de Ligni a produit aussi de grands hommes qui se sont distingués en France, entre autres:

LUXEMBOURG (VALERAN DE), comte de Saint-Paul, partisan du duc de Bourgogne, qui le fit pourvoir de la charge de grand bouteiller de France, l'an 1410, du gouvernement de Paris, et de l'épée de connétable en 1411. Il mourut en 1415, à 60 ans.

LUXEMBOURG (PIERRE DE), évêque de Metz, mort en 1387, à 18 ans. Il avait été fait cardinal l'année précédente, et a été béatifié en 1517. Il était frère du précédent.

LUXEMBOURG (LOUIS DE), neveu du précédent, fut élu évêque de Térouenne en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, soi-disant roi de France, le fit chancelier en 1425, et archevêque de Rouen en 1436. Il s'était tellement dévoué aux intérêts de ce roi, qu'il conduisait lui-même du secours aux places assiégées, et ne négligeait rien pour rétablir ce parti chancelant. Il se jeta dans la Bastille lorsque Paris se soumit à Charles VII en 1436; mais il fut obligé d'en sortir par composition, et se retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, et cardinal en 1439. Il mourut en 1443.

LUXEMBOURG (LOUIS DE), comte de Saint-Paul, neveu du précédent, avait servi Charles VII avec succès dans différens siéges. Après sa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna l'avant-garde de son armée à commander à la bataille de Montlhéri. Louis XI, pour l'attirer à son service, lui donna l'épée de connétable. Mais pour se maintenir dans la ville de Saint-Quentin, dont il s'était emparé, il trahit successivement le roi et le duc de Bourgogne. Ses pratiques furent découvertes. Craignant la sévérité de Louis, il se retira chez le duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475. Sa postérité masculine finit à Henri, mort en 1616. Sa fille, Marguerite-Charlotte, morte en 1680, eut du comte Charles-Henri de Clermont-Tonnerre, mort en 1674, Madeleine, femme de François-Henri de Montmorenci, duc de Luxembourg, dont la postérité subsiste avec honneur.

LUXEMBOURG (FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCI, duc de), pair et maréchal de France, et l'un des plus grands généraux du 17e siècle, naquit posthume le 8 janvier 1628, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de l'Europe, et des plus fécondes en grands hommes. Il était fils du fameux Bouteville, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel. Il s'attacha au prince de Condé, et se trouva avec lui à la ba-

taille de Rocroy en 1643. Le duc de Luxembourg se signala à la conquête de la Franche-Comté en 1668, et commanda en chef une des armées du roi, à la fameuse campagne de Hollande, en 1672, dans laquelle il défit les ennemis près de Woerden et de Bodegrave, et fut admiré des ennemis mêmes, dans la belle retraite qu'il fit en 1673. Il devint maréchal de France en 1675, gagna la bataille de Fleurus en 1690, celle de Steinkerke en 1692, et celle de Nerwinde en 1693. Le prince de Conti dit quelque temps après un bon mot en entrant dans l'église de Notre-Dame de Paris, pour assister au *Te Deum* qui devait se chanter pour la victoire de la Marsaille; il tenait M. de Luxembourg par la main, et la cathédrale se trouvant alors tendue d'un bout à l'autre des drapeaux que ce général avait pris sur les ennemis à Fleurus, à Steinkerke, et tout recemment à Nerwinde: « Messieurs, dit le prince, en écartant la foule qui embarrassait la porte, laissez passer le tapissier de Notre-Dame. » M. de Luxembourg mourut à Versailles, comblé de gloire et d'honneurs, le 4 janvier 1695, à 67 ans, laissant de Madeleine-Charlotte-Bonne-Thérèse de Clermont, duchesse de Luxembourg, plusieurs enfans illustres. Ses intrigues avec certaines femmes l'avaient fait accuser de tremper dans le secret des poisons; il fut renfermé à la Bastille où il resta 14 mois. On a imprimé à Cologne en 1695, in-12, une satire contre la France et contre lui, intitulée *Le maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes et en prose.

LUXEMBOURG (Sébastien de), vicomte de Martigues et duc de Penthièvre, dit *le chevalier sans peur*, fut en grand crédit sous Henri II, François II et Charles IX qui le fit colonel de l'infanterie française. Il se distingua dans le parti catholique, dans les batailles de Jarnac et de Moncontour, et fut tué au siége de Saint-Jean d'Angely le 19 novembre 1569.

LUYKEN (Jean), excellent graveur hollandais, dont on a un grand nombre d'estampes très-estimées, entre autres une Bible en figures, imprimée à Amsterdam, 1732, in-fol.; Théâtre des martyrs en 115 planches.

LUYNES. *Voy.* Albert (Charles d').

LUZURIER (Catherine), peintre de portraits, était élève de Drouais, et mourut en 1781.

LUZIGNAN ou LEZIGNEN (Gui de), fils de Hugues de Luzignan, mort vers 1164, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons du royaume, fit le voyage d'outre-mer, où il fut comte de Japhé et d'Ascalon. Il épousa ensuite Sibile, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem, et veuve de Guillaume, marquis de Montferrat, surnommé *Longue-Épée*, et devint roi de Jérusalem; mais Saladin ayant pris cette ville sur lui, avec presque toute la Terre-Sainte, il vendit le titre de roi de Jérusalem à Richard, roi d'Angleterre, pour l'île de Chypre, où il prit la qualité de roi, et où il mourut en 1194. Amauri de Luzignan son frère lui succéda. Sa maison posséda le royaume de Chypre jusqu'en 1267.

LYBAS, grec de la suite d'Ulysse, ayant insulté une jeune fille de Temesse, fut tué par les habitans de la ville; après ce meurtre, les Temessiens furent affligés d'une foule de maux; ils eurent recours à l'oracle d'Apollon qui leur dit qu'ils ne finiraient qu'en immolant chaque année une jeune fille aux mânes de Lybas. Euthime, athlète, les délivra de cette sujétion en combattant le spectre de Lybas, qui de désespoir se jeta dans la mer; Euthime épousa la jeune fille qu'il avait délivrée.

LYCAON, fils de Pélasge, premier roi d'Arcadie, fut changé en loup par Jupiter, selon la fable, parce qu'il assassinait ses hôtes, ou, selon d'autres, parce qu'il avait immolé un enfant dans le temple de Jupiter. Il y en a eu plusieurs autres.

LYCOMÈDE, roi de l'île de Scyros et père de Déidamie, dont Achille eut Pyrrhus. Les parens d'Achille, craignant qu'on ne l'obligeât d'aller à la guerre de Troie, l'avaient envoyé chez Lycomède; mais Ulysse sut bien l'en tirer et le déterminer à cette célèbre expédition.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe, vers 628 avant J.-C., n'avait que 17 ans lorsque son père tua Mélise sa mère. Proclès, son aïeul maternel, roi d'Épidaure, le fit venir

à sa cour avec son frère nommé Cypsèle, âgé de 18 ans, et les renvoya quelque temps après à leur père en leur disant : « Souvenez-vous qui a tué votre mère. » Cette parole fit une telle impression sur Lycophron, qu'étant de retour à Corinthe il s'obstina à ne point vouloir parler à son père. Périandre l'envoya à Corfou; dans la suite il envoya offrir à Lycophron son sceptre et sa couronne; mais le jeune prince dédaigna lui-même de parler au messager. Sa sœur qui lui fut dépêchée ensuite n'obtint pas davantage; enfin on lui envoya proposer de venir régner à Corinthe et que son père irait régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Corcyriens le tuèrent pour prévenir cet échange qui ne leur plaisait pas.

LYCOPHRON, fameux poète et grammairien grec, natif de Chalcide, dans l'île d'Eubée, vivait vers 304 avant J.-C., et fut tué d'un coup de flèche, selon Ovide. Il avait composé vingt tragédies. Il ne nous reste de lui qu'un poëme intitulé *Alexandra*, surnom de Cassandre, fille de Priam, qui contient une longue suite de prédictions qu'il suppose avoir été faites par cette princesse : ce poëme est si obscur qu'il a fait donner à Lycophron le nom de *Poète ténébreux*. On le met dans la célèbre Pleïade des poètes qui se distinguèrent sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte. La meilleure édition est celle d'Oxford, en 1697, in-fol., par Potterus, réimprimée en 1702.

LYCORIS, nom que Virgile donne à la fameuse courtisane Cythéris, dans sa dixième églogue, où il console Cornélius Gallus, son ami, de ce qu'elle lui préférait Marc-Antoine.

LYCOSTHÈNES, en allemand WOLFHART (CONRAD), savant littérateur allemand, né en 1518 à Ruffack dans la Haute-Alsace, devint ministre, et professa la logique et les langues à Bâle, où il mourut le 25 mars 1561, après avoir été paralytique les sept dernières années de sa vie. On a de lui 1° *Compendium bibliothecæ Gesneri*, 1557, in-4°; 2° *Apophtegmata*, 1614, in-8°. Ce fut lui qui commença le *Theatrum vitæ humanæ*, que Théodore Zwinger acheva et publia, et dont il vit trois éditions pendant sa vie : ce livre a été augmenté, Lugduni, 1656, 8 vol. in-fol.; *Chronicon prodigiorum*, Basileæ, 1557, in-fol., fig.

LYCURGUE, célèbre législateur des Lacédémoniens, était fils d'Eunome, roi de Lacédémone, et de Dianasse, sa seconde femme. Il voyagea dans toutes les villes de la Grèce, dans l'île de Crète, en Egypte et dans les Indes mêmes, pour conférer avec les sages et les savans de tous les pays, et pour s'instruire de leurs mœurs, de leurs usages et de leurs lois. Après la mort de son frère Polidecte, roi de Lacédémone, sa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle était grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue la refusa, se contenta de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, vers l'an 870 avant J.-C., et lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité. Malgré une conduite si régulière et si généreuse, on l'accusa de vouloir usurper la souveraineté. Cette calomnie l'obligea de se retirer dans l'île de Crète, où il s'appliqua à l'étude des lois et des coutumes des peuples. De retour à Lacédémone, il réforma le gouvernement : d'abord il créa un conseil de vingt-huit sénateurs, pour tempérer l'autorité des rois; pour prévenir les désordres que causent le luxe et l'amour des richesses, il défendit l'usage de l'or et de l'argent, mit l'égalité entre les citoyens; il introduisit les repas publics, pour bannir la mollesse, et voulut que tous les citoyens mangeassent les mêmes viandes ordonnées par la loi. On le blâme néanmoins avec raison d'avoir établi que les filles portassent des robes immodestes, qui étaient fendues des deux côtés, à droite et à gauche jusqu'aux talons, et d'avoir ordonné qu'elles fissent les mêmes exercices que les jeunes garçons, et qu'elles dansassent nues comme eux et dans les mêmes lieux à certaines fêtes solennelles, en chantant des chansons. Le réglement barbare qu'il fit contre les enfans qui ne semblaient pas promettre en venant au monde qu'ils seraient un jour bien faits et vigoureux, n'est pas moins blâmable; mais à l'exception de ces deux lois, et d'un petit nombre d'autres, il faut avouer que les lois de Lycurgue étaient très-sages et très-belles. On dit que, pour engager les Lacédémoniens à les observer inviolablement, il leur

fit promettre avec serment de n'y rien changer jusqu'à son retour, et qu'il s'en alla ensuite dans l'île de Crète, où il se donna la mort, ou se laissa mourir de faim, selon d'autres, après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres dans la mer, de peur que si on rapportait son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leurs sermens. Voyez le septième volume des Mémoires de l'académie des inscriptions.

LYCURGUE, célèbre orateur d'Athènes, qu'il faut bien se garder de confondre avec Lycurgue le législateur de Lacédémone, était fils de Lycophron et petit-fils d'un autre Lycurgue que les trente tyrans firent mourir. Il florissait en même temps que Démosthène, vers 356 avant J.-C., et eut l'intendance du trésor public, avec d'autres charges considérables. Ce fut un juge très-sévère : il chassa d'Athènes tous les malfaiteurs, et rendit de grands services à sa patrie. Il était si inexorable, qu'on disait de lui « qu'il trempait sa plume dans la mort. » Lorsqu'il sentit les approches de la mort, il se fit porter au sénat, pour y rendre publiquement un compte exact de son administration, et après y avoir réfuté un accusateur, il se fit reporter chez lui, où il mourut un instant après. Il y a quelques harangues de Lycurgue dans l'édition des harangues grecques imprimée par les Aldes, 1513, 2 vol. in-fol.

LYDGATE (Jean), moine augustin de Saint-Edmonds-Bury, mort dans sa soixantième année, en 1440, a fait quelques Poésies, des Églogues, des Odes et des Satires en anglais.

LYDIAT (Thomas), savant mathématicien anglais, dont on a un grand nombre d'ouvrages en latin sur des matières de chronologie, de physique et d'histoire naturelle, dont les principaux traitent de la nature du ciel et des élémens ; du mouvement des cieux et des astres ; de l'origine des fontaines et des autres corps souterrains, Londres, 1605, in-8° ; *Canones chronologici*, Oxoniæ, 1675, in-8°, etc : il y attaque Clavius, Joseph Scaliger et Aristote. Lydiat mourut le 3 avril 1646, à 74 ans, étant né en 1572.

LYDIUS (Jacques), ministre protestant de Dordrecht, au 17e siècle, est auteur de divers ouvrages, dont les principaux sont 1° un Traité des noces de différentes nations, en latin, 1643, in-4° ; 2° *Agonistica sacra ;* 3° *Syntagma sacrum de re militari*, 1698, in-4°, avec une dissertation *De juramento*.

LYDIE, pays considérable de l'Asie-Mineure, porta d'abord le nom de Mœonie, de Mœon son souverain, qui régnait vers 1506 avant J.-C. ; ses successeurs furent détrônés par les Héraclides, dont voici les noms de quelques-uns :

	Argon.	1223
	Ardysus.	797
	Alyatte.	761
*	Meles ou Myrsus.	747
*	Candaule.	735
*	Gygès commence une autre famille.	718
	Ardysus II.	780
	Sadyatte.	631
*	Alyatte II.	614
*	Crésus.	557

* Cyrus, roi des Perses, réunit ce royaume au sien.

Voyez comme à Argos.

LYLLY (Jean), né à Wilds de Kent vers 1553, prit les degrés de maitre-ès-arts à Cambridge en 1575, et vivait encore en 1597. Il est auteur de plusieurs pièces dramatiques.

LYNCÉE, l'un des cinquante fils d'Égyptus, épousa Hypermnestre, l'une des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos ; cette princesse ne voulut point l'égorger la nuit de ses noces, et aima mieux désobéir à son père que d'être cruelle envers son mari. Dans la suite Danaüs rappela Lyncée avec Hypermnestre, et le désigna pour succéder à son royaume.

LYNCÉE, l'un des Argonautes qui allèrent avec Jason à la conquête de la Toison-d'Or, était fils d'Apharée. Il fut très-utile aux Argonautes pour leur faire éviter les bancs de sable et les écueils cachés qui se trouvaient sur leur route. Les poëtes feignent que Lyncée avait la vue si perçante qu'elle pénétrait jusqu'aux abimes de la mer, et même jusqu'aux enfers : fable prise de l'habileté de Lyncée à observer les astres, à découvrir les mines d'or et

d'argent cachées dans le fond de la terre.

LYNDE ou Lynd (Humphrey), savant chevalier anglais, natif de Londres, publia deux Traités de controverse qui sont estimés des Anglais et qui ont été traduits en français par Jean de la Montagne : l'un traite de la voie sûre, et l'autre de la voie égarée. Il mourut le 8 juin 1636, à 58 ans.

LYNDWOOD (Guillaume), habile jurisconsulte anglais, est auteur d'un livre estimé qui a pour titre *Provinciale, seu constitutiones Angliæ* : il contient les constitutions ecclésiastiques de l'église de Cantorbéry, faites par quatorze évêques. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Angleterre en 1679, in-fol. Lyndwood était évêque de Saint-David, et mourut en 1446.

LYON. Ce comté était uni à celui de Forêts au commencement du 11e siècle, dans une maison qui les posséda jusqu'en 1107. Ide, héritière d'Artaud V, épousa Guigues Raymond, second fils de Guigues Ier, comte d'Albon, dont la branche aînée prit dans la suite le titre de dauphin ; le fils d'Ide prit le nom de comte de Forêts et de Lyon. Guigues II son fils échangea le comté de Lyon avec l'archevêque Guichard en 1173, et ne garda que le titre de comte de Forêts pour lui et sa postérité, qui finit vers 1368. Jeanne, héritière de ce comté, épousa Béraud, comte de Clermont, dauphin d'Auvergne, dont il eut Anne, femme de Louis II, duc de Bourbon.

LYONS (Israel), juif d'Angleterre, né en 1739, eut une inclination particulière pour les mathématiques ; mais en 1755 il tourna ses vues du côté de la botanique, et continua jusqu'à sa mort. Il publia en 1758 un Traité des fluxions, qui lui donna de la célébrité, et en 1763 *Fasciculus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, in-8°. On le chargea de faire l'Almanach nautique, avec une pension de 100 liv. st. pour cela, et de suivre le capitaine Phips pour mesurer la longitude du pôle du nord en 1773. A son retour il se maria et mourut la même année. Il a encore publié une Grammaire hébraïque, 1757, in-8° ; *Recherches sur quelques parties de l'histoire de l'Écriture*, 1761 ; et depuis sa mort un jeune Lyons a publié un Dictionnaire géographique.

LYRE ou Lyra. *Voyez* Nicolas de Lyre.

LYSANDRE, fameux général des Lacédémoniens, fit alliance avec les Perses, et en ayant obtenu du secours, il défit les Athéniens dans le célèbre combat naval près du fleuve de la Chèvre, vers 405 avant J.-C. Quelque temps après il prit la ville d'Athènes, dont il démolit les murailles et changea le gouvernement ; soumit l'île de Samos, et retourna triomphant à Sparte, après avoir mis fin à la guerre du Péloponèse, qui avait duré 27 ans. Lysander mit tout en œuvre pour engager les Lacédémoniens à lui déférer la couronne, mais il ne put y réussir. Il marcha l'an 366 avant J.-C. contre les Thébains, les Argiens et les Corinthiens qui s'étaient ligués contre Sparte, et fut tué dans un combat. C'était un homme cruel, débauché et ambitieux. Il avait coutume de dire « que l'on amuse les enfans avec des osselets, et les hommes avec des paroles. »

LYSERUS (Polycarpe), l'un des plus savans théologiens de la confession d'Augsbourg, né à Winenden, dans le pays de Wittemberg, le 18 mars 1552, fut ministre de l'église de Wittemberg en 1577. Lyserus signa l'un des premiers le livre de la Concorde, et fut député avec Jacques André pour le faire signer aux théologiens et aux ministres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dresde, où il était ministre, le 14 février 1601, à 50 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en allemand qu'en latin : les principaux sont 1° des Explications sur la Genèse, en six parties ou volumes in-4°, dont chacun porte le nom du patriarche dont on explique l'histoire ; 2° des Commentaires sur les deux premiers chapitres de Daniel, en 2 vol. in-4° ; une Paraphrase sur l'Histoire de la Passion, in-4° et in-12 ; *Explication du psaume* 101, in-8° ; des Commentaires sur les douze petits prophètes, in-4°, publié à Leipsick en 1609, par Polycarpe Lyserus son arrière-petit-fils, qui y ajouta des remarques sur Aggée, suivant la méthode de son bisaïeul ; des Commentaires sur

l'Epître aux Hébreux; 3° *Centuria quæstionum de articulis libri christianæ concordiæ*, in-4° ; 4° *Christianismus, papismus, calvinismus*, in-8° ; 5° *Harmonia calvinianorum et photinianorum in doctrinâ de sacrâ Cenâ*, in-4° ; 6° *Vindiciæ Lyserianæ, an sincretismus in rebus fidei cum calvinianis coli potest*, in-4° ; 7° *Disputationes IX, anti-teinianæ, quibus examinatur defensio concionis Irenicæ Pauli Steinii*, in-4° ; 8° *Harmonia evangelistarum continuata ad christianam harmoniam, et ejusdem epitome*, in-8° ; 9° *Disputatio de Deo patre creatore cœli et terræ*, in-4° ; 10° *De æternitate filii Dei*, in-4°; 11° *De sacramentis decades duæ*, in-4° ; 12° l'édition de l'Histoire des jésuites, in-4°, par Elie Hasenmuller, qui, ayant quitté les jésuites pour se faire luthérien, s'était retiré à Wittemberg, et était mort avant qu'elle fût imprimée. Le père Gretser ayant attaqué cette histoire, Lyserus lui répondit par *Strena ad Gretserum pro honorario ejus*, in-8°. Tous les ouvrages de Lyserus dont nous parlons dans cet article sont en latin.

LYSERUS (Jean), docteur de la confession d'Augsbourg, de la même famille que le précédent, s'entêta tellement du dogme de la pluralité des femmes, qu'il consuma ses biens et sa vie pour prouver que non-seulement la polygamie est permise, mais qu'elle est même commandée en certains cas. Il voyagea en Europe pour tâcher d'introduire son opinion en quelques pays. Enfin, après bien des courses inutiles, Lyserus crut pouvoir se fixer en France et rendre sa fortune meilleure par le jeu des échecs qu'il entendait parfaitement : il s'établit pour cet effet à Versailles ; mais n'y trouvant point les secours qu'il avait espérés, et y étant tombé malade, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement son mal, qu'il mourut dans une maison sur la route, en 1684. On a de lui, sous des noms déguisés, un grand nombre d'Ecrits en faveur de la polygamie, dont le plus considérable est intitulé *Polygamia triumphatrix*, 1682, in-4°. Brunsmanus, ministre à Copenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé *Polygamia triumphata*, 1689, in-8°. On a du même auteur un autre livre contre Lyserus intitulé *Monogamia victrix*, 1689, in-8°. On est d'autant plus surpris de l'entêtement de ce pauvre Lyserus, sur la pluralité des femmes, qu'une seule l'eût fort embarrassé, comme le remarque Bayle.

LYSIAS, très-célèbre orateur grec, naquit à Syracuse, 459 avant J.-C., et fut mené à Athènes par Céphale son père qui l'y fit élever avec soin. Lysias s'acquit une réputation extraordinaire par ses harangues et par ses écrits. Il composait en particulier pour instruire ses disciples dans l'art de l'éloquence. « Lysias, dit Cicéron, ne s'adonna point au barreau ; ce fut un écrivain extrêmement subtil et élégant, et l'on peut dire hardiment qu'il fut un orateur presque achevé, et qu'il approcha bien près de la perfection. » Il composa une apologie pour Socrate son ami, que ce grand philosophe trouva belle, mais ne jugea pas convenable à la fermeté et à la grandeur d'âme d'un philosophe. Il mourut dans une extrême vieillesse, 374 avant J.-C. Il nous reste de lui trente-quatre Harangues qui sont écrites en grec avec une élégante pureté de style et une douceur inexprimable. La meilleure édition des Œuvres de Lysias est celle d'Angleterre, 1739, in-4° : elles se trouvent dans les Harangues grecques des Aldes, 1513, 2 vol. in-fol.

LYSIMACHUS, ami et disciple de Calisthène, et l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, et y fit bâtir une ville de son nom, 309 avant J.-C. Il suivit le parti de Cassander et de Séleucus, contre Antigonus et Démétrius, et se trouva à la bataille d'Ipsus, 301 avant J.-C. Lysimachus s'empara de la Macédoine, 286 avant J.-C., et y régna quatre ans ; mais ayant fait mourir son fils Agatocle, et commis des cruautés inouïes, les principaux de ses sujets l'abandonnèrent. Il passa alors en Asie pour faire la guerre à Séleucus qui leur avait donné retraite, et fut tué dans un combat contre ce prince, 282 ans avant J.-C., à 74 ans. On ne reconnut son corps, sur le champ de bataille, que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avait point abandonné.

LYSIPPE, très-célèbre sculpteur

grec, natif de Sicyone, exerça d'abord le métier de serrurier; il s'adonna ensuite à la peinture par le conseil du peintre Eupompe, qui lui indiqua la nature pour maîtresse et pour modèle. Il quitta ensuite la peinture pour se livrer tout entier à la sculpture: il s'y acquit une réputation immortelle, et donna un grand nombre d'ouvrages qui firent l'admiration d'Athènes et de Rome. Il exprimait les cheveux mieux que ceux qui l'avaient précédé, et fut le premier sculpteur qui fit les têtes plus petites et les corps moins gros, pour faire paraître les statues plus hautes; sur quoi Lysippe disait de lui-même, « que les autres avaient représenté, dans leurs statues, les hommes tels qu'ils étaient faits; mais que, pour lui, il les représentait tels qu'ils paraissaient.» On admirait entre autres la statue d'un homme qui se frotte en sortant du bain; Agrippa l'avait mise à Rome devant ses thermes; mais l'empereur Tibère l'ayant enlevée et en ayant mis une autre fort belle à sa place, le peuple romain s'écria, en plein théâtre, qu'on remît la première statue, à quoi Tibère fut contraint de consentir pour apaiser ce tumulte. Lysippe avait encore fait une grande statue du soleil, sur un char à quatre chevaux, qui était adoré à Rhodes. Il fit aussi plusieurs statues d'Alexandre, si parfaites, que ce prince ne permit cet honneur qu'à Lysippe, comme remarque Horace.

Edicto vetuit ne quis se præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.

Lysippe vivait du temps d'Alexandre-le-Grand, vers 334 avant J.-C., et laissa trois fils, Dahippe, Bedas et Eutycrates, qui furent d'habiles sculpteurs, surtout Eutycrates.

LYSIS, habile philosophe pythagoricien, vers 388 avant J.-C., fut précepteur d'Epaminondas. On le croit auteur des *Vers dorés*, que l'on attribue ordinairement à Pythagore. On a encore une Epître de Lysis à Hipparque, dans le recueil d'Alde Manuce.

M.

MA, une des femmes de la suite de Rhée, qui fut chargée par Jupiter d'élever Bacchus : les Lydiens adoraient Rhée sous le nom de Ma.

MAACHA, roi de Geth, donna du secours à Hanon, roi des Ammonites, contre David; mais Joab les défit l'un et l'autre.

MAAN (JEAN), habile docteur de Sorbonne, natif du Mans, chanoine et précenteur de l'église métropolitaine de Tours au 17e siècle, est auteur d'une Histoire de l'église de Tours depuis 251 jusqu'en 1655, qu'il publia en latin dans la maison de l'auteur en 1667. in-fol : cet ouvrage est estimé.

MAAS (NICOLAS), peintre hollandais, né à Dort, en 1632, est mort à Amsterdam en 1693. Il s'occupait plus de portraits que de tableaux de cabinet; cependant il les composait ingénieusement, et les coloriait avec force.

MABILLON (JEAN) l'un des plus savans hommes qui aient paru dans le monde, naquit à Saint-Pierre-Mont, village situé à deux lieues de Mouson, dans le diocèse de Reims, le 23 novembre 1632. Il fit profession monastique dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims en 1654, et fut mis en 1663 à Saint-Denis en France, pour montrer aux étrangers le trésor et les monumens antiques de cette abbaye; mais ayant malheureusement cassé un miroir qu'on prétendait avoir appartenu à Virgile, il pria ses supérieurs de le décharger de cet emploi. L'année suivante il vint à Paris, où il aida le père d'Acheri à recueillir son Spicilége. Dom Mabillon fut chargé de l'édition de saint Bernard, qu'il publia en 1667 en 2 vol. in-fol., et en 9 vol. in-8o; il en donna en 1690 une édition plus complète; elle a été réimprimée en 1719. En 1682 M. de Colbert le chargea d'examiner plusieurs anciens titres concernant la famille royale; il l'envoya l'année suivante en Allemagne pour rechercher dans les archives et dans les bibliothèques des anciennes abbayes ce qu'il y avait de plus curieux et de plus propre à éclaircir l'histoire de l'Eglise en général, et celle de France en particulier. Le père Mabillon publia un Journal de ce voyage dans le tome 4 des Analectes. Il alla en Italie en 1685 aux dépens du roi. Il fut reçu à Rome avec une distinction particulière et honoré d'une place dans la congrégation de l'Index. Il revint en France l'année suivante avec une ample moisson. Il remit dans la bibliothèque du roi environ trois mille volumes de livres très-rares, imprimés ou manuscrits, et publia sous le titre de *Musæum italicum*, 1724, 2 vol. in-4o, quantité de nouvelles pièces qui n'avaient point encore paru et qu'il avait copiées dans les bibliothèques d'Italie. Le père Mabillon ne se fit pas moins estimer par ses vertus que par sa science : on admirait surtout en lui une douceur et une modestie qui charmaient tout le monde; ce qui donna occasion à M. Le Tellier, archevêque de Reims, de dire au roi en le lui présentant : « Sire, j'ai l'honneur de présenter à votre majesté le religieux le plus savant et le plus humble de votre royaume. » Ce grand homme mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 27 décembre 1707, à 75 ans, étant de l'académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, sont 1o les *Actes des saints de l'ordre de saint Benoît*, en 9 vol. in-fol., recueil qui va jusqu'à l'an 1110 : l'édition de Paris, 1668 et suivantes, est plus estimée que celle de Venise, 1723; 2o quatre volumes in-8o d'Analectes,

ou de pièces recueillies en diverses bibliothèques, 1675 et suivantes, réimprimés en 1723, in-fol., à Paris: 3° la Diplomatique, in-fol., dont la meilleure édition est de 1709, ouvrage immortel qui lui a acquis le plus de réputation: il avait ajouté un supplément en 1704, qu'il fallait ajouter à la première édition et qu'il faut joindre aussi à celle de 1709; 4° la Liturgie gallicane, 1685 et 1729, in-4°; 5° une Dissertation sur l'usage du pain azyme dans l'Eucharistie, in-8°; 6° une lettre sous le nom d'Eusèbe Romain, touchant le culte des saints inconnus, au sujet des corps que l'on tirait des catacombes, 1698, in-4°, et 1705, in-12, éditions fort différentes: la dernière plut beaucoup à la cour de Rome; 7° les Annales des bénédictins, dont il a donné 4 vol. in-fol., qui contiennent l'histoire de l'ordre des bénédictins, depuis son origine jusqu'en 1066; les 2 volumes suivans ont été donnés par dom Ruinard et dom Vincent Thuillier: tous ces ouvrages sont en latin; ceux que le père Mabillon a donnés en français sont 1° un *Factum* pour maintenir les droits de son ordre contre les chanoines réguliers de la province de Bourgogne; 2° *Traité des études monastiques*, 2 vol. in-4° ou in-12, où il prétend, contre l'avis de M. de Rancé, abbé de la Trappe, que les moines peuvent et même doivent étudier. M. de la Trappe répondit à ce traité, et le père Mabillon fit une réplique intitulée *Réflexions sur la réponse de M. l'abbé de la Trappe, au Traité des études monastiques*, etc. Il est encore auteur de la belle Epître dédicatoire qui est à la tête des œuvres de saint Augustin de l'édition des bénédictins. En général tous les ouvrages de ce savant religieux sont excellens, si l'on en excepte la lettre où il prétend justifier la vérité de la sainte larme de Vendôme. On remarque dans tous une critique judicieuse et une vaste érudition: le style en est pur, clair et méthodique, sans affectation et sans ornemens superflus. On raconte sur la modestie du père Mabillon le trait suivant: un étranger, curieux de s'instruire de l'ancienne histoire de France, ayant été consulter M. du Cange, celui-ci l'envoya au père Mabillon: «On vous trompe quand on vous adresse à moi, dit l'humble bénédictin à l'étranger; allez voir M. du Cange. — C'est lui-même qui m'envoie à vous, dit l'étranger. — Il est mon maître, répliqua dom Mabillon; si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais.» Dom Vincent Thuillier a donné ses œuvres posthumes avec celles de dom Ruinart, Paris, 1724, 3 vol. in-4°.

MABLI (Gabriel-Bonnot de), né à Grenoble le 14 mars 1709, fut attaché dans sa jeunesse à M. le cardinal de Tencin, mais ne profita pas de ce moyen pour avancer sa fortune; il vécut cependant honorablement avec mille écus de rente, et une pension viagère de 2800 livres, dont il a joui les 18 dernières années de sa vie. Il est mort le 23 avril 1785, à 76 ans. Le noble motif d'être utile aux hommes, et de venger leur liberté opprimée par les abus d'autorité, lui a fait mettre au jour les ouvrages suivans: *Principes de négociations*, in-12; *Les entretiens de Phocion sur les rapports de la morale avec la politique*, in-12; *Observations sur l'histoire de France*, 2 vol. in-12; *Droit public de l'Europe*, 3 vol. in-12; *Manière d'écrire l'histoire*, in-12; *Observations sur les Grecs*, in-12; *Observations sur les Romains*, in-12; *Observations sur l'histoire de la Grèce*, in-12; *Parallèle des Romains et des Français*, 2 vol. in-12; *Lettre sur l'opéra; Doutes proposés aux philosophes économistes*, in-12; *De la Législation, ou principes des lois*, 2 parties in-12. Ses idées justifient la droiture de son cœur; mais il n'était pas toujours assez éclairé sur la nature des gouvernemens dont il parlait; cependant sa réputation s'étendit chez les étrangers, et il a été plusieurs fois consulté par des états républicains. Il était frère de l'abbé de Condillac, et de l'académie de Lyon.

MABOUL (Jacques), évêque d'Aleth, naquit à Paris, d'une famille distinguée dans la robe. Il fut longtemps grand-vicaire de Poitiers, devint évêque d'Aleth en 1708, et mourut en cette ville le 21 mai 1723. On a de lui un Recueil d'Oraisons funèbres, estimé, et deux Mémoires pour l'accommodement les affaires de la constitution *Unigenitus*, 1749, in-4°.

MABUSE (Jean), fameux peintre,

ainsi nommé du village de Mabuse en Hongrie, lieu de sa naissance, était contemporain de Lucas de Leyde, et mourut en 1562. C'est lui qui fit connaître le premier la manière de composer les histoires dans la peinture, et d'y faire entrer du nu. On voit de lui à Amsterdam une décolation de saint Jean, peinte en blanc et en noir avec une certaine eau ou suc qu'il inventa pour se passer de peinture et d'impression, de sorte qu'on peut plier et replier la toile sans gâter la peinture. Après avoir été fort sobre dans sa jeunesse, il devint ensuite très-adonné au vin. Sur quoi on raconte que le marquis de Vérons, au service duquel il était, devant loger chez lui l'empereur Charles-Quint, voulut pour le recevoir que tous ses domestique fussent habillés de damas blanc. Mabuse, ayant reçu l'étoffe qu'on lui destinait, la vendit, en but l'argent au cabaret, peignit ensuite un damas à grandes fleurs sur du papier blanc, fit lui-même sa robe et parut dans le cortége. On le plaça entre un poète et un musicien. L'empereur, étant arrivé le soir, fut si charmé de ce spectacle qu'il voulut le voir passer encore une fois le lendemain matin. Il se mit pour cela à une fenêtre, ayant le marquis à côté de lui. Quand Mabuse passa au milieu de ses deux compagnons, Charles-Quint fut surpris de l'étoffe du peintre, et dit qu'il n'avait jamais vu de si beau damas. On le fit approcher, et sa ruse ayant été découverte, l'"empereur en rit beaucoup; mais le marquis, irrité et craignant qu'on ne l'accusât de faire habiller ses gens de papier, l'envoya en prison, où il demeura assez longtemps.

MACAIRE (Saint), *l'Ancien*, célèbre solitaire, passa 60 ans dans un monastère de la montagne de Scéré, au 4e siècle. Il mourut à 90 ans. On lui attribue 50 Homélies en grec dans la Bibliothèque des Pères, et imprimées à Paris, 1626, in-fol., avec saint Grégoire Thaumaturge. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Leipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8o. Il ne faut pas le confondre avec son ami saint Macaire-le-Jeune, d'Alexandrie, autre célèbre solitaire, qui avait près de 5000 moines sous sa conduite. Il est illustre dans l'Église par ses miracles, par la pureté de sa foi et par les persécutions qu'il eut à souffrir de la part des ariens. Il mourut en 394 ou 395. On lui attribue les Règles des moines, que nous avons en 30 chapitres. Pallade, son disciple, rapporte comme témoin oculaire plusieurs de ses miracles. Tollius a fait imprimer, dans ses *Insignia itinerarii italici*, un discours de saint Macaire sur la mort des justes.

MACCIO (Sébastien), *Maccius*, habile humaniste d'Italie, natif de Château-Durans, aujourd'hui Urbania, dans le duché d'Urbin, au 17e siècle, savait le droit et les belles-lettres. Il mourut à l'âge de 37 ans, ayant eu plusieurs enfans. On a de lui *De historiâ scribendâ; De bello Asdrubalis*, Venetiæ, 1613, in-4o; un Poëme latin de la vie de Jésus-Christ, Rome, 1605, in-4o.

MACCOVIUS, en polonais *Makowshi* (Jean), fameux théologien polonais, né à Lobzenic en 1588, d'une famille noble, prit le bonnet de docteur, et devint professeur de théologie à Franeker en 1616; il remplit cet emploi avec honneur jusqu'à sa mort arrivée au mois de juin 1644. Il eut de grandes disputes avec les sociniens, les jésuites, les anabaptistes, les arminiens, etc., ce qui lui attira un grand nombre d'ennemis, et le fit citer à un synode de Dordrecht, comme coupable de plusieurs erreurs; mais il fut absous par ce synode. On a de lui un Traité des lieux communs, in-8o; des Opuscules philosophiques, in-8o; un livre intitulé πρῶτον ψεῦδος *anabaptistarum et arminianorum*, et d'autres ouvrages en latin, qui ont été imprimés après sa mort.

MACÉ (François), chanoine, chefcier et curé de Sainte-Oportune à Paris sa patrie, s'est distingué par un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont 1o un Abrégé chronologique, historique et moral de l'Ancien et du Nouveau Testament, 2 vol. in-4o; 2o une histoire morale, intitulée *Mélanie*, ou *la Veuve charitable*; 3o *Histoire des quatre Cicérons*, in-12, très-curieuse. Il mourut à Paris le 5 février 1721: il était bachelier de Sorbonne. On a encore de lui en manuscrits l'*Explication des prophéties*

de l'Ancien Testament, qui regardent Jésus-Christ; et l'esprit de saint Augustin, ou analise de tous les ouvrages de ce père.

MACÉ (Thomas), habile joueur de luth, anglais, et savant compositeur de musique, tant pour l'église que pour le civil, a fait paraître un livre sur cet art, 1676, in-fol. Il avait alors 63 ans, étant né en 1613.

MACÉDOINE (le royaume de), fut fondé par les Héraclides, dont le premier fut,

	avant J.-C.
* Caramus.	807
Coenus.	779
Thurimus.	767
Perdiccas Ier.	729
Argée.	678
Philippe Ier.	640
* Eropas.	602
Alcetas.	567
* Amyntas Ier.	547
Alexandre Ier.	497
Perdiccas II.	454
* Archelaüs.	413
Amintas.	399
Pausanias.	398
* Amyntas II.	397
Argée II, usurpateur.	392
* Amyntas II, rétabli.	390
Alexandre II.	371
Ptolomée Alorites.	370
Perdiccas III.	366
* Philippe.	360
* Alexandre-le-Grand.	336
Philippe Aridé.	324
Alexandre Aigus.	317
* Cassandre, usurpateur.	317
Philippe.	298
* Antipater et Alexandre.	297
* Démétrius Poliorcètes.	294
Pyrrhus.	287
* Lysimaque.	286
* Arsinoé sa veuve.	282
* Séleucus.	281
Ptolomée Céraunus.	280
Méléager.	279
Antipater.	279
Sosteros.	279
Anarchie.	277
Antigonus Gonatas.	276
Démétrius II.	243
Antigonus Doson.	232
* Philippe V.	220
* Persée.	178
La Macédoine réduite en province romaine en.	168
* Andriscus se révolte; il est vaincu.	149

Voyez comme à Argos.

MACÉDO (Antoine), jésuite portugais, naquit à Coimbre en 1612. Il alla en mission en Afrique, et à son retour il accompagna l'ambassadeur de Portugal en Suède : ce fut à lui que la reine Christine fit les premières ouvertures du dessein qu'elle avait d'abandonner le luthéranisme. Macédo fut ensuite pénitencier de l'église du Vatican à Rome, depuis 1651 jusqu'en 1671. Il retourna alors en Portugal, où il eut divers emplois. On a de lui *Lusitania infulata et purpurata*, Paris, 1673, in-4°, etc.

MACÉDO (François), frère aîné du précédent, naquit à Coimbre en 1596. Il quitta les jésuites pour se faire cordelier, et fut l'un des plus ardens défenseurs du duc de Bragance, élevé à la couronne de Portugal, et l'on a de lui plusieurs ouvrages pour le soutien de cette cause. Il professa la théologie et l'histoire ecclésiastique à Rome, où il fut censeur du Saint-Office. Il enseigna ensuite à Padoue, où on dit qu'il soutint pendant huit jours des thèses sur toutes sortes de matières, et répondit sur-le-champ en vers latins aux questions qu'on lui proposait. Il avait donné à Rome le même spectacle pendant trois jours. Il fut d'abord en grande vénération dans les états de Venise; mais ayant encouru la disgrâce de la république, pour s'être mêlé de quelques affaires, il fut mis en prison à Venise, et il y mourut en 1681, à plus de 85 ans. On a de lui 1° *Myrothecium morale*, in-4°, où il fait un pompeux étalage de ses écrits, de ses harangues, de ses vers, etc.; 2° *Schema sanctæ congregationis*, 1676, in-4°, où il fait remonter l'inquisition jusqu'au Paradis terrestre; 3° beaucoup de panégyriques en vers et en prose; 4° une *Encyclopedia in agonem literatorum* 1677, in-fol.; 5° l'Eloge des Français, Aix, 1641, in-4°, en latin, etc. Macédo se déclara d'abord pour la doctrine de Jansénius, dans *Cortina sancti Augustini de prædestinatione*, in-4°; mais le pape Innocent X ayant condamné les cinq fameuses propositions, Macédo soutint que Jansénius les avait enseignées dans le sens

condamné par le pape, et publia, pour le prouver, un livre intitulé *Mens divinitus inspirata Innocentio X*, in-4°: cet ouvrage plut tellement à Rome, que l'auteur y fut appelé pour y professer la théologie au collége de la Propagande. Il y a dans les écrits de Macédo beaucoup d'érudition, mais souvent fort peu de critique.

MACÉDONIUS, patriarche de Constantinople en 341, et fameux hérésiarque, soutenait « que le Saint-Esprit n'était pas Dieu. » Il causa de grands désordres dans la ville de Constantinople, et s'attira la disgrâce de l'empereur Constance. Acace et Eudoxe le firent déposer dans un concile de Constantinople en 360. Il mourut ensuite misérablement. Ses sectateurs furent appelés *macédoniens*. Il ne faut pas le confondre avec Macédonius, autre patriarche de Constantinople, qui défendit avec zèle le concile de Chalcédoine contre l'empereur Anastase, et mourut en 516.

MACER (EMILIUS), poète latin de Vérone, composa un poëme sur les serpens, les plantes et les oiseaux, et un autre sur la ruine de Troie, pour servir de supplément à l'Iliade d'Homère; mais ces deux poëmes sont perdus, car celui des plantes que nous avons, sous le nom de Macer, est d'un auteur plus récent. L'édition la plus estimée est celle de Naples, 1477, in-fol. Il y en a une traduction française par Guillaume Guéroult, Rouen, 1588, in-8°. L'original se trouve aussi dans *Corpus poet.*, de Maittaire. Emilius Macer vivait environ 16 ans avant J.-C.

MACHABÉES, sept frères qui portaient ce nom, parce que leur histoire se trouve dans le livre des Machabées. Ils souffrirent le martyre à Antioche, sous Antiochus Epiphane, avec leur mère, et le saint vieillard Éléazar, 168 ans avant J.-C. Ils aimèrent mieux souffrir les tourmens qu'on leur fit endurer, que de manger de la chair de porc défendue par la loi. Au reste, le nom de Machabée est le surnom de Judas, et a donné le nom à deux de ces livres qui sont consignés dans la Bible, et à deux autres qui ne le sont pas. *Voy.* JUDAS.

MACHAON, célèbre médecin, fils d'Esculape et frère de Podalire, accompagna les Grecs au siége de Troie, et y fut tué par Euripille.

MACHAULT (JEAN DE), jésuite, natif de Paris, professa la rhétorique dans sa société, devint docteur en théologie et recteur du collége des jésuites à Rouen, puis de celui de Clermont à Paris. Il mourut le 15 mars 1619, à 58 ans Il a donné, sous le nom de *Gallus* ou *Le Coq*, qui était le nom de sa mère, *Joannis Galli J.-C, notationes in Historiam Thuani*, Ingolstadt, 1614, in-4°, rare, et supprimé par sentence du lieutenant-civil en 1614, le 7 juin, comme pernicieux, séditieux, et plein d'impostures et de calomnies. Il a traduit de l'italien l'Histoire de ce qui s'est passé à la Chine et au Japon, tirée de lettres écrites en 1621 et 1622, Paris, 1627, in-8°. Jean-Baptiste de Machault, autre jésuite, natif de Paris, mort le 22 mai 1640, à 26 ans, après avoir été recteur des colléges de Nevers et de Rouen, a composé *Gesta à Societate Jesu in regno Sinensi, Æthiopico et Tibetano*, et quelques autres ouvrages. Jacques de Machault, aussi jésuite, né à Paris en 1600, après avoir régenté les humanités et la philosophie, fut recteur à Alençon, à Orléans et à Caen. Il mourut à Paris en 1680. On a de lui *De missionibus paraquariæ et aliis in Americâ meridionali; De rebus japonicis; De provinciis Goand, Malabaricâ et aliis; De regno Cochincinensi; De missione religiosorum societatis Jesu in Perside; De regno Madurensi, Tangorens.*, etc.

MACHAU (GUILLAUME DE), champenois, fut valet de chambre de Philippe-le-Bel. A la mort du roi, Jean de Luxembourg, roi de Bohême, le prit auprès de lui en qualité de secrétaire Il quitta la France avec regret, et resta 30 ans à ce service. Lorsque le roi de Bohême eut été tué en 1346 à la bataille de Crécy, Machau passa au service de sa fille Bonne, femme de Jean, duc de Normandie, qui fut roi de France. Cette princesse étant morte le 11 août 1349, Machau fut secrétaire du roi Jean et de son fils Charles V, jusque vers 1370. On a de lui des Poésies qui sont restées manuscrites.

MACHET (GÉRARD), célèbre docteur de Paris, naquit à Blois, vers 1380, d'une famille noble et ancienne.

Il fut successivement principal du collége de Navarre, chanoine de Chartres, puis de Paris, vice-chancelier de l'université, conseiller d'état et confesseur de Charles VII, enfin évêque de Castres. Il parut avec éclat au concile de Paris, tenu contre les erreurs de Jean-Petit, harangua l'empereur Sigismond à la tête de l'Université, fonda plusieurs hôpitaux et couvens, gouverna saintement son diocèse, et mourut à Tours en 1448. On a de lui quelques Lettres manuscrites. Il fut l'un des commissaires nommés par la cour pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, et se déclara en sa faveur.

MACHIAVEL (Nicolas), fameux écrivain en matière de politique, au 17e siècle, était natif de Florence, d'une famille noble. Il écrivait en sa langue avec beaucoup d'élégance et de politesse, quoiqu'il sût très-peu la la langue latine; mais il était au service de Marcelle Virgile, savant du premier ordre, qui lui fournissait les plus beaux endroits des anciens, que Machiavel sut placer à propos dans ses ouvrages. Il composa même une comédie sur le modèle des anciennes comédies grecques, dans laquelle il tourne en ridicule plusieurs dames florentines; elle fut si bien reçue, que le pape Léon X la fit représenter à Rome. Machiavel fut secrétaire, puis historiographe de la république de Florence. Les Médicis lui procurèrent ces emplois avec des appointemens honnêtes pour l'apaiser et pour calmer son ressentiment de ce qu'ils l'avaient fait mettre à la question sur le soupçon d'avoir eu part à la conjuration de Soderini contre la maison de Médicis, conjoncture où Machiavel souffrit beaucoup sans rien avouer. Les grands éloges qu'il affectait de donner à Brutus et à Cassius, tant dans ses conversations que dans ses écrits, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conjuration contre le cardinal Julien de Médicis, qui fut ensuite pape sous le nom de Clément VII; on ne fit cependant aucune procédure contre lui. Mais depuis ce temps il vécut dans la misère, tournant tout en ridicule et se livrant à l'irréligion. Il mourut en 1530 d'un remède qu'il avait pris par précaution. De tous ses ouvrages celui qui a fait le plus de bruit et qui lui attira le plus d'ennemis est un traité de politique qu'il a intitulé *Le Prince*. Ce traité a été traduit en français par Amelot de la Houssaye, in-12, et réfuté par divers auteurs, entre autres dans l'*Anti-Machiavel* de Voltaire ou du roi de Prusse, in-8o. Ses apologistes ont prétendu qu'il y décrit les princes tels qu'ils sont, et non tels qu'ils doivent être, et qu'il n'avait d'autre dessein dans cet ouvrage que d'inspirer de l'horreur contre les tyrans et d'exciter le genre humain à défendre sa liberté; à quoi il avait été porté, n'ayant été ni favori ni favorisé d'aucun prince de son temps. On a encore de Machiavel, 1o des Réflexions sur Tite-Live, curieuses; 2o l'Histoire de Florence, depuis 1205 jusqu'en 1494, peu fidèle; mais le commencement, où il donne l'origine des différentes souverainetés du monde, est un chef-d'œuvre; 3o l'*Ane d'or*, à l'imitation d'Apulée; *Belphégor*, imité par La Fontaine et par Lefebvre; deux comédies en prose à la manière de Plaute; la *Mandragore*, satire amère et sanglante; *Clitia*, copie de la *Casina* de Plaute, etc.; 5o sept livres de l'art militaire, tirés de Végèce, et point estimés; 6o la Vie de Castruccio Castracani; 7o un Traité des migrations des peuples septentrionaux; 8o un autre sur la ruine de l'empire romain, etc. Tous les ouvrages de Machiavel sont écrits en italien, et ont été imprimés en 1550, iu-4o, à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-12; à Londres, 1747, en 2 vol. in-4o, et à Paris, 1768, 6 vol. in-12. Ils ont été traduits en Français par Tilard, 1724, en 6 vol. in-12; on n'y trouve pas la traduction des comédies et des contes. On est révolté d'y voir qu'il prend partout César Borgia pour son modèle. M. Hartington le regarde comme un génie supérieur, et comme le plus excellent écrivain en matière de politique et de gouvernement qui ait paru jusqu'à son temps; mais Gentillet, Christius, et les autres écrivains en matière de politique pensent le contraire.

MACKENSIE (Georges), après avoir voyagé en divers pays, fut fait l'un des juges de la cour criminelle à Edimbourg, avocat et conseiller privé du

roi d'Ecosse ; mais en 1689 il quitta ses emplois pour aller étudier dans la bibliothèque Bodléenne à Oxford. Il mourut à Londres en 1691, à 55 ans. On a de lui en anglais les Lois et les coutumes d'Ecosse en matière criminelle, in-4°, etc. ; le Vertueux, ou le stoïque, in-8° ; la Galanterie morale, paradoxe moral qu'il est plus aisé d'être vertueux que vicieux, in-8° ; *De humanæ mentis imbecillitate*, Utrecht, 1690, in-8°, etc. C'est un autre Georges Mackensie, médecin à Edimbourg, qui a donné en 1708 et 1711 2 volumes des Vies des écrivains d'Ecosse.

MACKI (Jean), anglais, fit le métier infâme d'espion à Paris et à Saint-Germain-en-Laie. Ce fut lui qui donna les premiers avis de la descente que le roi Jacques devait faire en Angleterre ; il fit aussi échouer en 1706 la fameuse entreprise du roi Jacques, chevalier de Saint-Georges, sur l'Ecosse, par sa promptitude à en informer la cour de Londres ; mais dans la suite, ayant donné avis au duc de Marlborough de l'arrivée secrète de M. Prior et de l'abbé Gaultier en Angleterre, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'à l'avénement de Georges Ier à la couronne. Il obtint depuis, mais avec peine, un emploi dans les pays étrangers, et mourut à Rotterdam en 1726. On a de lui 1° un Tableau de la cour de Saint-Germain, in-12, publié en 1691. C'est une satire très-sanglante de la conduite du roi Jacques II. Il s'en vendit trente mille exemplaires en Angleterre ; 2° des Mémoires contenant les caractères de la cour d'Angleterre sous les règnes de Guillaume III et d'Anne Ire. Ils renferment des anecdotes curieuses, et ils ont été traduits et imprimés en français en 1733, in-12. Il ne faut pas le confondre avec André Macki, docteur en médecine, mort le 21 mars 1683, à 77 ans ; ni avec Jean-Chrétien Macki, autre médecin, mort le 6 mars 1701. On a de ces médecins quelques ouvrages de médecine.

MACLAURIN (Colin), fils d'un ministre, naquit à Kilmoddan en Irlande ou en Ecosse en 1698, fut professeur de mathématiques à Aberdeen, ensuite à Edimbourg, où il mourut en 1746, à 48 ans. On a traduit de lui en français, *Exposition des découvertes philosophiques de Newton*, par Lavirotte, Paris, 1749, in 4° ; *Traité des fluxions*, par le père Pezenas, Paris, 1749, 2 vol. in-4°.

MACLOT (Edmond), prémontré, mort dans son abbaye de Letange en 1711, à 74 ans, est auteur d'une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, en 2 vol. in-12, dans laquelle il mêle quantité d'observations et de remarques théologiques, morales et historiques. Sa physique n'est pas trop juste ; il voudrait prouver que la terre n'est pas un corps opaque.

MAÇON (Antoine Le), trésorier de l'extraordinaire des guerres, était attaché à la reine Margueritte de Navarre, sœur de François Ier. Ce fut à sa sollicitation qu'il traduisit le *Décameron* de Boccace, Paris, 1545, in-fol., et souvent depuis in-8° ; mais les dernières éditions sont corrigées comme les italiennes. C'est lui qui a pris soin de l'édition des œuvres de Jean Le Maire, in-fol., de celles de Clément Marot. Il est encore auteur des *Amours de Phydie et de Gelasine*, Lyon, 1550, in-8°.

MACQUER (Philippe), avocat au parlement, mort en 1770, à 50 ans, a cru acquérir de la réputation en imitant le président Hesnaut. C'est dans cette vue qu'il a donné les *Annales romaines*, in-8° ; *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique*, 1768, 3 vol. in-8°, d'Espagne et de Portugal, 1761, 2 vol. in-8°, etc.

MACQUER (Pierre-Joseph), frère de Philippe, tirait ainsi que lui son origine d'une famille écossaise qui avait sacrifié ses biens et sa patrie à son attachement pour la religion romaine et la maison de ses rois. Il naquit à Paris le 9 octobre 1728 ; et lorsque sa famille lui proposa de choisir un état, il se détermina pour celui de médecin, par son analogie avec son goût pour les sciences physiques. Ses travaux se tournèrent en effet du côté de la chimie, dans laquelle il fit de si grands progrès que l'académie des sciences l'adopta en 1745, à 27 ans. En sa qualité de docteur régent de la faculté de médecine de Paris, il y avait professé la médecine ; mais il fut professeur particulier de chimie au jardin du roi. Il fut encore censeur royal et

membre de la société royale de médecine. M. Macquer s'était concilié la confiance du gouvernement. C'est lui qui fut chargé d'aller examiner les remèdes du comte de la Gravaie, qui proposait de les vendre au roi pour les publier. Ce comte avait un hôpital en Bretagne où il faisait des cures qui passaient pour merveilleuses ; et, comme nous sommes portés à aimer ce que nous avons créé, il désirait du gouvernement un prix de ses remèdes pour l'appliquer à son établissement. M. Macquer reconnut ces remèdes pour être ordinaires. Le plus remarquable n'était qu'une dissolution de sublimé corrosif dans l'esprit de vin. Long-temps avant sa mort M. Macquer la sentit approcher ; il en prévint sa femme, et recommanda qu'on l'ouvrit pour en reconnaître la cause dont il sentait les effets, mais qu'il ne connaissait pas. Il mourut le 15 février 1784. On lui trouva l'aorte ossifiée, et des concrétions pierreuses dans les cavités du cœur. Ses ouvrages sont *Elémens d'une chimie théorique*, 1756, in-12 ; d'une *Chimie pratique*, 1755, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire de chimie*, dont la première édition, 1766, n'a que 2 vol. in-8°, mais dont la seconde a 4 vol. in-8° ou 2 vol. in-4° ; l'*Art de la teinture en soie*, qui est un des arts de l'académie; *Formulæ medicamentorum magistralium.* Il a travaillé à la *Pharmacopœa parisiensis*, 1758, in-4°, et au Journal des savans.

MACRET (CHARLES-FRANÇOIS-ADRIEN), né à Abbeville le 2 mai 1750, se distingua dans la gravure. En 1777 il s'était marié; la perte de sa femme, qui mourut quatre ans après, lui laissa un fonds de mélancolie que son amour pour ses enfans et le besoin qu'ils avaient de lui ne put vaincre. Il mourut d'une fièvre lente le 24 décembre 1783. Ses principales gravures sont la Samaritaine, d'après Vanderwerf; la Prière à l'Amour, d'après Greuse ; les Prémices de l'Amour, d'après Gonzales ; l'Arrivée de Rousseau aux Champs-Elisées, d'après Moreau ; la Faute à dessein, d'après Fragonard ; la Fontaine enchantée, tirée de l'Astrée, d'après Cochin ; l'Arrivée de Voltaire.

MACRIN (MARCUS-OPUILIUS-SERVUS), natif d'Alger, d'une famille obscure, après avoir été gladiateur, devint préfet du prétoire et fut élu empereur romain en 217 à la place de Caracalla, qu'il avait fait tuer pour ses cruautés ; mais son extrême sévérité fit soulever contre lui une partie de ses soldats. Ils élurent Eliogabale ; et Macrin, après avoir été vaincu dans une bataille, fut tué à Archelaïde avec son fils Diadumène en 218.

MACRIN, poète latin, natif de Loudun, s'appelait *Jean Salmon.* Il supprima son nom de Jean qui lui déplaisait, et ajouta à celui de Salmon, qu'il garda, le sobriquet de Macrin, à cause de son extrême maigreur. Il fut précepteur de Claude de Savoie, comte de Tende, et d'Honoré son frère, et mourut à Loudun en 1557, à 67 ans. On a de lui plusieurs pièces de poésie en vers lyriques, imprimées depuis 1522 jusqu'en 1550, en plusieurs vol. in-8° : ce sont des Hymnes, des Odes, un Poëme sur Gillone Boursault sa femme; un Recueil intitulé *Næniæ*, 1550, in-8°. Charles Macrin son fils ne lui était pas inférieur pour la poésie, et le surpassa dans la connaissance de la langue grecque. Il fut précepteur de Catherine de Navarre, sœur de Henri-le-Grand, et périt au massacre de la Saint-Barthélemi en 1572.

MACRINE (SAINTE), sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, après la mort de son père, et l'établissement de ses frères et sœurs, se retira avec sa mère Emmelie, dans un monastère qu'elles fondèrent sur une terre qui leur appartenait dans le Pont, près du fleuve d'Iris. Elle y mourut saintement en 379. Saint Grégoire de Nysse a écrit sa Vie.

MACROBE (AURELIUS MACROBIUS), auteur latin fort érudit, sur la fin du 4e siècle, était l'un des chambellans ou grands-maîtres de la garde-robe de l'empereur Théodose, au 4e siècle. On a de lui, 1° les Saturnales, qui sont un mélange curieux de critique et d'antiquités; 2° un Commentaire sur le traité de Cicéron, intitulé le *Songe de Scipion* : les éditions les plus recherchées sont, la première, de Venise, 1472, in-fol : celle *cum notis variorum*, Leyde, 1670, in-8°, et Londres, 1694, in-8°.

MACRON (NAEVIUS SERTORIUS), favori de l'empereur Tibère, fut l'un des

principaux instrumens de la perte de Séjan, et lui succéda dans la charge de capitaine des gardes. Il ne se servit de son crédit que pour faire périr les plus excellens hommes et les personnes les plus vertueuses de l'empire. Macron fit sa cour à Caligula, qu'il prévoyait devoir succéder à l'empire. Il se l'attacha par les charmes de sa femme Ennia, que ce prince aima éperdument. Dans la suite, ayant appris d'un médecin que Tibère n'avait plus que deux jours à vivre, il engagea Caligula à prendre possession du gouvernement; mais voyant que Tibère commençait à se porter mieux, il le fit étouffer. Macron continua d'être en faveur auprès du nouvel empereur; mais son crédit ne fut pas de longue durée : Caligula l'obligea, lui et sa femme, à se donner la mort.

MADDEN (Samuel), irlandais, était à Londres en 1729, où il fit jouer une tragédie de *Thémistocle*. Il y publia en 1733, en 6 vol. in-8°, les Mémoires du 20e siècle, sous Georges VI, contenant les grands événemens arrivés dans la Grande-Bretagne et dans l'Europe, et dans l'état de l'Eglise, les arts et sciences, commerce, taxes, et traités de paix et de commerce, avec les caractères des grands personnages de ce temps, pour l'instruction des hommes d'état, d'église, patriotes, politiques, hommes à projets, papistes et protestans; idée que nous avons vu imiter en France. En 1740 il retourna dans sa patrie, où il fonda des prix pour celui qui inventerait ou perfectionnerait des manufactures par les arts de la peinture et de la sculpture : ces prix doivent être adjugés par la société de Dublin, dont il fut l'instituteur. Il est mort le 30 décembre 1765, à 68 ans. On a de lui un Poëme sur le monument de Boulter, 1743, in-4°.

MADDOX (Isaac), né à Londres le 27 juillet 1697, de parens pauvres, parvint par degrés jusqu'à devenir évêque de Saint-Asaph en 1736, et de Vorcester en 1743. Il s'était marié en 1731, et est mort le 27 septembre 1759. On a de lui *Défense du gouvernement et de la doctrine de l'église d'Angleterre contre les puritains*, 1733; 14 Sermons qui ont paru en 1734 et 1742.

MADELEINE DE PAZZI (Sainte), religieuse célèbre par sa piété, fut supérieure des carmélites à Florence sa patrie, et mourut le 27 mai 1607, à 41 ans. Alexandre VII la canonisa en 1669.

MADELEINE (Sainte Marie), était une femme de qualité de Galilée, laquelle, étant possédée de sept démons, fut guérie par Jésus-Christ. En reconnaissance d'un si grand bienfait, elle suivit assidûment notre Sauveur avec d'autres femmes de Galilée : elle assista à sa passion, le vit mettre dans le tombeau, y porta des parfums pour l'embaumer, et fut la première personne à qui Jésus-Christ apparut après sa résurrection. Madeleine voulut le retenir et lui baiser les pieds, mais Jésus lui dit : « Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon père, » c'est-à-dire, n'ayez pas tant d'empressement, ne me retenez pas, car j'ai encore quarante jours à demeurer avec vous, avant de monter au ciel; vous aurez le temps de me voir. Il lui ordonna en même temps d'aller annoncer aux apôtres et aux disciples sa résurrection. On croit qu'elle mourut et fut enterrée à Ephèse. Ce n'est que depuis le 10e siècle qu'on a imaginé qu'elle était allée à Marseille en Provence avec Marthe et Lazare, qu'on suppose être sa sœur et son frère; mais cela n'a aucune vraisemblance. Marie-Madeleine ne peut point être Marie, sœur de Marthe, puisque l'Évangile la distingue toujours, et que d'ailleurs Marie, sœur de Marthe, était de Béthanie, au lieu que Marie-Madeleine était de Galilée : ainsi elle n'était ni sœur de Marthe ni sœur de Lazare. Il ne faut pas la confondre non plus avec la pécheresse dont il est parlé dans l'Évangile; car la pécheresse était une femme publique de la ville de Naïm, dont on ne sait pas le nom, qui ne vit Jésus-Christ que la seule fois qu'elle oignit ses pieds, et que notre Sauveur renvoya en lui disant : « Allez en paix et ne péchez plus. » Tous ces caractères ne conviennent point à Marie-Madeleine, et assurément, si elle eût été une femme publique et de mauvaise vie, Jésus-Christ ne l'aurait pas soufferte dans sa compagnie ni dans celle de ses apôtres, quoiqu'elle fût convertie.

MADELENET. *Voy.* Magdelenet.
MADERNE. *Voy.* Cable.

MADERUS (Joachim-Jean), savant allemand qui vivait encore en 1678, a mis au jour beaucoup d'ouvrages anciens, surtout relatifs à l'histoire d'Allemagne Outre cela il a donné *Scriptores lipsienses, wittembergenses et franco-fordienses*, 1660, in-4°; *De Bibliothecis*, joint à celui de Lomeier, Helmstadt, 1702 et 1705, 2 tomes in-4°, etc.

MADOX (Thomas), historiographe royal, s'est fait une grande réputation par ses savantes Recherches sur les antiquités d'Angleterre, dont il a transcrit 94 vol. in-fol. et in-4°, qui sont dans le muséum de Londres. On pouvait en faire, selon lui, une suite considérable à la collection de Rymer, depuis 1115 jusqu'en 1698; cela peut être fort intéressant en Angleterre, où le caprice des ministres ne l'emporte pas toujours sur des lois connues, au moins le serait-elle pour l'histoire. Madox a publié en 1711 une Histoire de l'Échiquier, in-fol.: elle a été réimprimée en 1769, in-4°. Il vivait sous Georges Ier, à qui il dédia son Histoire des villes et bourgs d'Angleterre.

MADRISI (François), prêtre de l'Oratoire de Rome, mort en 1750, est éditeur d'une nouvelle édition de saint Paulin d'Aquilée, in-fol.

MAFFÉE VEGIO, célèbre écrivain natif de Lodi, est auteur de plusieurs excellens ouvrages très-bien écrits: les principaux sont 1° un Traité de l'éducation chrétienne des enfans, 1511, in-4°, qui passe pour le meilleur livre que nous ayons en ce genre; 2° six livres de la persévérance dans la religion; 3° Discours des quatre fins de l'homme; 4° Dialogue de la vérité exilée: ces ouvrages sont imprimés séparément, in-4°, et se trouvent dans la Bibliothèque des Pères; plusieurs excellentes Pièces de poésie, Milan, 1497, in-fol., et 1589, in-12; et d'éloquence, avec un Supplément au 12e livre de Virgile. Maffée Vegio était dataire du pape Eugène IV, et chanoine de Saint-Pierre de Rome. Il mourut en 1458.

MAFFÉE (Bernardin), célèbre et savant cardinal sous le pape Paul III, naquit à Rome en 1514, et mourut le 16 juillet 1553, à 40 ans. On a de lui des Commentaires sur les épîtres de Cicéron, et un Traité d'inscriptions et de médailles. Il ne faut pas le confondre avec Raphaël Maffée, ou Volaterau, mort à Volterre le 15 février 1521, à 71 ans. On a de ce dernier plusieurs Traités, entre autres *Commentaria urbana*, Lyon, 1599, in-fol., qui sont fort estimés, et des Traductions en latin de l'OEconomique de Xénophon, de dix Oraisons de saint Basile, de Procope de Césarée sur la guerre des Perses et des Vandales, etc.

MAFFÉE ou MAFFEI (Jean-Pierre), né à Bergame vers 1536, enseigna la rhétorique à Gênes avant que d'être jésuite. On dit, avec peu de vraisemblance, qu'il aimait tellement la belle latinité, que, de peur de l'altérer, il demanda au pape la permission de dire son bréviaire en grec. Il mourut à Tivoli le 20 octobre 1603, à 77 ans. On a de lui 1° l'Histoire de saint Ignace, en latin, in-8°, qui est un chef-d'œuvre; l'Histoire des Indes, aussi en latin, in-8°: elle a été traduite en français, 1665, in-4°, par M. de Pure; Histoire du pontificat de Grégoire XIII en italien, Rome, 1742, 2 vol. in-4°.

MAFFEI (François-Scipion), né à Vérone en 1675, d'une famille illustre, suivit d'abord le parti des armes, et se trouva à la bataille de Donawert en 1704; mais l'amour des lettres le rappela bientôt en Italie. En 1732 il vint à Paris, d'où il passa en Angleterre, et de là en Hollande et à Vienne; il y fut reçu partout en homme de mérite. L'empereur Charles VI lui fit les complimens les plus flatteurs. Au retour de ses voyages, il vit dans les salles de l'académie de Vérone son buste parmi celui des autres académiciens morts, avec cette inscription: « Au marquis Maffei encore vivant. » Ce ne fut qu'avec peine que l'académie consentit à lui donner la satisfaction d'ôter ce monument de sa gloire. il mourut dans sa patrie en 1755: les Véronais, qui avaient fait des prières publiques pendant sa dernière maladie, lui décernèrent après sa mort des obsèques solennelles. On a de lui *Rime et prose*, Venezia, 1719, in-4°; *La Scienza cavalleresca*, in-4°; *Merope, tragedia*, 1714, in-4°, traduite en français; *Traduttor. italiani*, Venetia, 1720, in-8°; *Scelta di tragedie*, 3 vol. in-8°; *Historia diplomatica*, 1727, in-4°; *De gli anfiteatri*. 1728; *Verona illustrata*, 1732, in-fol., ou 4

vol. in-8° ; *Il primo canto dell' Illiade d'Omero*, Londres, 1737 ; *La religione dei gentili nel morire*, 1736, in-4° ; *Osservazioni litterarie :* un ouvrage sur la grâce, des éditions les pères de l'Église, celle entre autres de *Cassiodori complexiones in epistolas, acta apostolorum et Apocalypsin*, Florence, 1721, et Rotterdam, 1728 ; *Supplementum, monumenta nunquàm edita complectens*, 1728, *Museum Veronese*, 1729, in-fol : c'est un Recueil d'inscriptions.

MAGALLIAN (Cosme), savant jésuite portugais, fut professeur de théologie à Coïmbre, et mourut le 9 octobre 1624, à 73 ans. Il a fait des Commentaires sur Josué, les Juges, les Epitres à Thimothée et à Tite, et d'autres ouvrages.

MAGALOTTI (Laurent), très-savant et très-célèbre littérateur, philosophe et mathématicien, naquit à Florence le 23 octobre 1637, d'une des plus illustres familles de cette ville. Il fut employé en plusieurs négociations importantes, et il alla en diverses cours de l'Europe en qualité d'envoyé du grand-duc, qui lui donna à son retour la charge de conseiller d'état. Il devint membre de la société royale de Londres, de l'académie de la Crusca, et de celle des Arcades de Rome. Il mourut le 2 mars 1711. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart en italien et quelques-uns en latin : les principaux sont des Lettres familières contre les athées, 1741, in-12 ; des Relations de la Chine, etc. ; *Lettere scientifiche*, 1721, in-4°, 2 vol. ; Essais d'expériences naturelles, Florence, 1691, in-fol. ; *Canzonette anacreontiche di Lindoro Elateo*, 1723, in-8° ; *Opere*, 1762, in-8°.

MAGATTI (Pierre-Antoine), né en 1687 à Vacallo, dans le bailliage de Mendritz, mourut à Varèse en 1768, avec la réputation d'un habile peintre d'histoire.

MAGDELENET (Gabriel), poète latin et français du 17ᵉ siècle, natif de Saint-Martin-du-Puy, sur les confins de Bourgogne, fut reçu avocat au parlement de Paris, et s'y fit des amis illustres. Le cardinal du Perron se déclara son protecteur. Louis XIII le gratifia d'une pension de 1500 livres, et le cardinal de Richelieu le prit pour son interprète latin, et lui donna une pension de 700 livres. Magdelenet mourut à Auxerre le 20 novembre 1661, à 74 ans. Ses vers français ne valent rien ; on estime ses poésies latines : elles ont été imprimées à Paris, 1662, in-12, et réimprimées avec Santel, 1755, in-12.

MAGELLAN ou plutôt MAGAGLIANS (Ferdinand), gentilhomme portugais, avait servi dans les Indes sous François d'Albuquerque, et avait voyagé dans les Moluques avec Serrano son parent, qui les avait découvertes en 1511. Lorsqu'il crut que son expérience méritait de plus forts appointemens que ceux qu'il avait, et qu'ils lui furent refusés, Magellan quitta le service de Portugal, et passa à celui de Charles V. Le roi de Portugal avait découvert les Moluques le premier ; mais le roi d'Espagne prétendait qu'elles étaient dans le lot attribué aux Espagnols par la ligne de démarcation tracée par le pape sur une sphère, en décidant que tout ce qui était au levant de la ligne appartiendrait au Portugal, et que tout ce qui serait à l'Occident appartiendrait à l'Espagne. Magellan offrit à l'empereur d'aller aux Moluques par l'Occident. Il avait observé que les terres d'Amérique déclinaient au sud-ouest, comme celles d'Afrique au sud-est, et que de même qu'on avait trouvé un passage au-delà de la pointe d'Afrique, on en trouverait un à la pointe de l'Amérique. L'empereur lui confia cinq caravelles pour trouver ce passage, sur lequel il ne comptait pas. Magellan partit de Séville le 10 août 1519 ; il trouva des géans de sept pieds de haut dans le port Saint-Julien, où il passa l'hiver. L'équipage se révolta quand Magellan voulut aller chercher le passage : il en fit écarteler trois, et laissa un quatrième sur la côte des Patagons. On était parti le 24 août et l'on ne trouva le détroit que le 21 octobre 1520. Un capitaine, lassé de cette recherche, appareillait pour le retour. Magellan saute sur son vaisseau, le tue de sa main, en fait autant aux plus mutins, et apaise ainsi la révolte. Il fut 22 jours à le passer, et le trouva long de 100 lieues. Quand on fut sûr d'avoir trouvé le passage, les équipages voulaient retourner en Espagne ; mais ce

n'était pas l'intention de Magellan. Les provisions étaient réduites à de l'eau jaune, du biscuit en poussière, plein de vers, et puant l'urine des souris. On faisait tremper dans la mer de vielles peaux qui avaient servi d'enveloppe aux cordages, et quand elles étaient ramollies on les faisait cuire et on les mangeait : le scorbut affligeait les équipages. C'est dans cet état que trois vaisseaux qui restaient eurent la hardiesse de franchir une mer immense. Ils arrivèrent cependant aux îles des Larrons, de là aux Philippines, dont Magellan prit possession au nom du roi d'Espagne. Ce fut dans ces iles que, combattant pour un roi son allié, il fut tué d'un coup de lance le 26 avril 1521. Un seul vaisseau et 18 hommes d'équipage rentrèrent à Sanlucar le 7 septembre 1522.

MAGEOGHEGAN (Jacques), prêtre irlandais, habitué à la paroisse de Saint-Merry à Paris, y est mort en 1764, à 63 ans. Il est auteur d'une Histoire d'Irlande, Paris, 1758, 3 vol. in-4° : cette histoire est très-curieuse, remplie de recherches que l'on ne trouve pas ailleurs, en un mot c'est l'unique histoire d'Irlande que nous ayons. L'auteur, comme irlandais et comme catholique, n'est pas favorable aux Anglais : ces peuples n'ont pas en effet lieu de s'en louer.

MAGGI (Jérôme), *Magius*, d'Anghiari dans la Toscane, fut envoyé par les Vénitiens dans l'île de Chypre, en qualité de juge de l'amirauté. Lorsque Famagouste fut assiégée par les Turcs, Maggi, qui était savant dans l'art militaire, rendit à cette place tous les services que l'on pouvait attendre du plus habile ingénieur : il inventa des mines et des machines à lancer le feu, par le moyen desquelles il renversait tous les travaux des assiégeans, et détruisait en un instant les ouvrages qui avaient coûté aux Turcs des peines infinies. Mais ils eurent leur revanche; car ayant pris la ville en 1571, ils pillèrent la bibliothèque de Maggi, l'emmenèrent chargé de chaînes à Constantinople, le réduisirent à un misérable esclavage, et le traitèrent de la manière du monde la plus inhumaine et la plus barbare. Maggi trouva le moyen de s'évader et de se sauver chez l'ambassadeur de l'empereur : le grand-visir, irrité de cette évasion, et se ressouvenant des grands maux que Maggi avait causés aux Turcs pendant le siége de Famagouste, l'envoya reprendre, et le fit étrangler dans sa prison le 27 mars 1572. Ses principaux ouvrages sont 1° un Traité des clochettes, in-8° ; 2° un autre du chevalet, in-16, et dans le Recueil de Sallengre; 3° De la fin du Monde par le feu, 1562, in-fol. ; 4° des Commentaires sur les vies des hommes illustres d'Emilius Probus, in-fol. ; 5° des Commentaires sur les Institutes, in-8° ; 6° des Mélanges, ou diverses leçons, 1564, in-8° : tous ces ouvrages sont écrits assez élégamment en latin ; ils sont remplis d'érudition et de recherches. On a encore de lui un Traité des fortifications, en italien, 1589, in-fol., et un Livre de la situation de l'ancienne Toscane. Il ne faut pas le confondre avec son frère Barthélemi Maggi, médecin de Bologne, qui a fait en latin un Traité sur la guérison des plaies faites par les armes à feu, Bologne, 1552, in-4°, ni avec Vincent Maggi, natif de Bresse, et célèbre professeur d'humanités à Ferrare et Padoue, qui est auteur de plusieurs ouvrages.

MAGGI (Charles-Marie), milanais, se fit recevoir docteur à Bologne, et devint professeur de belles-lettres dans l'université Palatine de Milan. On a de lui des Poésies badines, des Comédies, des Opéras, recueillis à Milan, 1700, 4 vol. in-12. Maggi était mort en 1699.

MAGINI (Jean-Antoine), *Maginus*, célèbre astronome et mathématicien, natif de Padoue, enseigna à Bologne avec une réputation extraordinaire, et s'acquit l'estime de tous les princes de son temps. Il se mêlait aussi de tirer les horoscopes, et mourut à Bologne le 11 février 1617, à 62 ans, laissant un fils jacobin et une fille religieuse. On a de lui des Éphémérides et un grand nombre d'autres ouvrages d'astronomie, et même d'astrologie; un Traité du miroir concave sphérique, traduit en français, 1620, in-4°.

MAGIUS. *Voy*. Maggi.

MAGLIABECCHI (Antoine), célèbre bibliothécaire de Côme III, grand-duc de Toscane, mort à Florence le 14 juillet 1714, à 81 ans, laissant sa

nombreuse bibliothèque au public, avec un fonds pour l'entretenir. On a imprimé à Florence, en 1723, un recueil des Lettres que plusieurs savans lui avaient écrites. Il a été l'éditeur de différens ouvrages.

MAGLOIRE (Saint), natif du pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, embrassa la vie monastique, et vint en France avec Samson, qui était son parent. Il fut abbé de Dol, puis évêque régionnaire en Bretagne. Il établit ensuite un monastère dans l'île de Jersey, où il mourut le 14 octobre 575, à près de 80 ans. Ses reliques furent transférées au faubourg Saint-Jacques, dans un monastère de bénédictins qui a été cédé aux pères de l'Oratoire : c'est aujourd'hui le séminaire Saint-Magloire.

MAGNAN. *Voy.* Maignan.

MAGNENCE, germain d'origine, et officier de l'empereur Constantin, s'acquit l'estime de ce prince par sa valeur extraordinaire, et le fit mourir par une noire ingratitude, après s'être révolté contre lui. Son crime ne demeura pas impuni; car ayant été vaincu en plusieurs combats par l'empereur Constance, il fut obligé de se donner la mort à Lyon en 353, à 50 ans. Il aimait les belles-lettres, parlait bien et avait de la valeur; mais il était cruel et perfide, et se décourageait aisément. C'est le premier des chrétiens qui ait osé tremper ses mains criminelles dans le sang de son légitime souverain.

MAGNET (Louis), jésuite, mort en 1657, dont on a en beaux vers latins une Paraphrase des psaumes et des cantiques de l'Écriture sainte.

MAGNI (Jacques), augustin, mort vers 1422 fort âgé, est auteur d'un livre de théologie assez rare, intitulé *Sophologium*, Paris, 1477, in-4° : il y en a une édition plus ancienne, sans date

MAGNI (Valerien) *Magnus*, célèbre capucin, natif de Milan, de la maison des comtes de Magni, s'acquit une grande réputation au 17e siècle, par ses livres de controverse contre les protestans, et de philosophie en faveur de Descartes, contre les opinions d'Aristote. Il passa par les charges les plus considérables de son ordre, et fut missionnaire apostolique dans les royaumes du nord. C'est par son conseil que le pape Urbain VII abolit les jésuitesses en 1631. Uladislas, roi de Pologne, demanda pour lui le chapeau de cardinal; mais on dit que les jésuites s'y opposèrent. Il est constant qu'ils le déférèrent comme hérétique, parce qu'il avait avancé que la primauté et l'infaillibilité du pape n'étaient pas fondées sur l'Écriture, et qu'il fut mis en prison à Vienne; mais il en sortit par la faveur de l'empereur Ferdinand III, après avoir composé des écrits fort vifs contre eux pour sa défense. Enfin il se retira à Saltzbourg, où il mourut en 1661, à 75 ans. Il est parlé de lui dans la seizième Lettre provinciale, et l'on trouve une de ses Lettres apologétiques, dans le recueil intitulé *Tuba magna*, tome 2.

MAGNIEN (Jean). C'est ainsi que se trouve quelquefois nommé Magnon, dont l'article est ci-après.

MAGNIER (Philippe), habile sculpteur de Paris, fut trésorier de l'académie, et mourut le 25 décembre 1715, à 68 ans. On voit plusieurs statues de lui dans le parc de Versailles : Ulysse, Circé, Flore, etc., et dans celui de Marly.

MAGNIÈRE (Laurent), célèbre sculpteur de Paris, de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort en 1700, à 82 ans. On voit de lui dans les jardins de Versailles plusieurs thermes représentant Ulysse, le Printemps et Circé.

MAGNIEZ (Nicolas), studieux ecclésiastique, décédé en 1749 dans un âge avancé, est auteur d'un dictionnaire latin, très-estimé, sous le titre de *Novetus*, 2 vol. in-4°, Paris, 1721: il n'y a eu que cette édition; celle de 1733 n'a de différence que le frontispice. Malgré le grand nombre de mots inutiles qu'il y a ajouté parce qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour les traduire, le dictionnaire de Boudot conserve sa supériorité.

MAGNIN (Antoine), poète français, dont on a des Odes et d'autres Poésies peu estimées. Il mourut en 1708, à 70 ans.

MAGNOL (Pierre), professeur en médecine et directeur du jardin des Plantes de Montpellier, mort en 1715, à 77 ans, a donné *Botanicon Monspelliense*, 1686, in-8°, fig.; *Hortus*

regius Monspelliensis, 1697, in-8°, fig.; *Novus caracter plantarum*, 1720, in-4° : c'est son fils qui a mis au jour cet ouvrage posthume.

MAGNON (JEAN), poète français, natif de Tournus dans le Mâconnais, après avoir été quelque temps avocat à Lyon, vint s'établir à Paris, où il prenait la qualité d'historiographe du roi. Il est auteur de deux tragi-comédies et de cinq tragédies, dont la moins mauvaise est celle d'*Artaxercès*. Il entreprit une Encyclopédie en deux cent mille vers français, dont il parut une partie en 1663, in-4°, sous le titre de *Science universelle*, ouvrage pitoyable qu'il ne put achever, ayant été assassiné la nuit sur le pont Neuf, par des voleurs, à Paris, en 1662, pendant qu'on l'imprimait.

MAGNUS (JEAN), archevêque d'Upsal, et zélé défenseur de la religion catholique, naquit à Lincoping le 19 mars 1488. Etant devenu nonce apostolique, il fit tous ses efforts pour détromper Gustave, roi de Suède, et l'empêcher d'introduire le luthéranisme dans ses états, mais il ne put y réussir; et après avoir souffert la persécution, il mourut à Rome en 1544. On a de lui, en latin, 1° une Histoire de Suède, 1554, in-fol.; 2° l'Histoire des évêques et archevêques d'Upsal, 1557 et 1560, in-fol. Olaus Magnus son frère lui succéda. *Voy.* OLAUS.

MAGNY (OLIVIER DE), poète français, fut secrétaire de Henri II. Il mourut vers 1560: ses vers sont imprimés sous le titre des *Amours*, 1553, in-8°; *Gayetés*, 1554, in-8°; *Soupirs*, 1557, in-8°; *Odes*, 1559, in-8°.

MAGON BARCÉE, général des Carthaginois, fut envoyé en Sicile 394 ans avant J.-C., pour faire la guerre à Denys l'Ancien, tyran de Syracuse. Ayant perdu une grande bataille, il remit une armée sur pied, et après divers succès, il fit la paix avec Denis. Depuis, la guerre s'étant rallumée, il fut tué dans un combat 389 ans avant J.-C. Son fils, de même nom, remporta une victoire qui procura une paix avantageuse; mais Timoléon ayant semé des bruits désavantageux sur son compte, on lui fit son procès: Magon prévint son arrêt par une mort volontaire; les Carthaginois firent attacher son cadavre en croix.

MAGON, autre capitaine des Carthaginois, remporta plusieurs victoires signalées. Il était grand-père d'Amilcar et d'Asdrubal.

MAGON, frère d'Annibal, combattit à la fameuse bataille de Cannes, et en porta la nouvelle aux Carthaginois 216 avant J.-C. Il fit la guerre à Scipion en Espagne avec désavantage, passa ensuite en Italie, où il prit Gênes, et fut battu et blessé dans un combat contre Quintilius Varus. Il mourut sur mer, en retournant en Afrique, 203 avant J.-C. Ce fut lui qui prit l'île de Minorque, et qui donna son nom au Port-Mahon, en latin *Portus-Magonis*.

MAGRIUS (DOMINIQUE), maltais, prêtre de l'Oratoire d'Italie, et chanoine de Viterbe, mort en 1672, à 68 ans, donna, avec son frère Charles, *Hiero-Lexicon*, Rome, 1677, in-fol.: c'est un dictionnaire sacré; un Traité des contradictions apparentes de l'Écriture, 1685, in-12; une édition de la Bibliothèque de Latinius, Rome, 1677, in-fol.; *Virtu del caffe*, Roma, 1671, in-4°; *Viaggio al monte Libano*, 1664, in-4°.

MAHADI, troisième calife de la race des Abassides, succéda à son père Abugiafar Almanzor, et se rendit célèbre par ses victoires et par la sagesse de son gouvernement. Il obligea l'impératrice Irène à lui payer un tribut considérable, et fit un voyage à la Mecque, mémorable par les profusions dont il l'accompagna. Mahadi mourut à la chasse l'an 785, après un règne de 10 ans. Il déclara pour son successeur son fils aîné, à condition que son frère puîné lui succéderait à l'exclusion de ses propres enfans, ce qui causa dans la suite de grandes brouilleries entre les deux frères.

MAHARBAL ou MAHERBAL, capitaine des Carthaginois, commanda la cavalerie à la bataille de Cannes, 215 avant J.-C. Après cette bataille il conseilla à Annibal d'aller assiéger Rome; et, voyant que ce général ne voulait pas suivre son conseil, « Annibal, s'écria-t-il, vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire! »

MAHIS (DES). *Voy.* GROSTESTE.

MAHOMET, faux prophète et fondateur de la religion mahométane, naquit à la Mecque le 5 mai 569, selon

l'opinion la plus probable, de parens pauvres, mais d'une naissance illustre. Abdala son père était idolâtre, et sa mère s'appelait Emine. Il perdit son père et sa mère étant fort jeune, et fut élevé par son oncle Abutaleb. Celui-ci le mit au service de Cadige, veuve d'un riche marchand qui commerçait en Syrie : cette femme devint amoureuse de Mahomet et l'épousa ; il avait alors 25 ans. Mahomet eut trois fils, qui moururent jeunes, et quatre filles qui furent mariées avantageusement. Comme il était épileptique, et qu'il voulait cacher à sa femme cette infirmité, il lui fit accroire qu'il ne tombait dans les convulsions étranges qui le prenaient de temps en temps qu'à cause qu'il ne pouvait soutenir la présence de l'ange Gabriel, qui lui venait annoncer de la part de Dieu plusieurs choses concernant la religion ; il persuada la même chose à ses domestiques et à ses amis. Tous publièrent bientôt que Mahomet était un grand prophète, ce qui lui attira plusieurs disciples. Les magistrats de la Mecque, effrayés de ces discours, et craignant que ces nouveautés n'excitassent quelque sédition, résolurent de se défaire de lui. Mahomet en fut averti et prit la fuite. C'est de là que les Mahométans comptent les années de l'*Hégire*, mot arabe qui signifie *fuite* : elle commence le 16 juillet 622. Mahomet se retira à Médine, avec un petit nombre d'amis; il y fut bientôt joint par un grand nombre de ses disciples. Il leur découvrit alors son dessein, qui était d'étendre sa domination et sa religion par les armes. Il donna son grand étendard à Aamza son oncle, et l'envoya faire des courses sur les caravanes du pays. Ses armes eurent tout le succès qu'il en pouvait attendre. Avec 300 hommes il chargea et défit une caravane de 1000 Coreischites, et remporta un riche butin. Il ne perdit dans cette expédition que 40 hommes, auxquels les Mahométans donnèrent une place honorable dans leur martyrologe. Après divers autres succès de grande importance Mahomet se rendit maître de la Mecque en 630, et augmenta son empire par lui ou par ses généraux jusqu'à 400 lieues tant au levant qu'au midi. Il mourut de l'impression d'un poison qu'une femme juive avait mis dans une épaule de mouton pour savoir s'il était prophète, et mourut à Médine en 632, à 63 ans. Il fut enterré en cette ville. Son tombeau est une urne de pierre qui est sur le pavé dans une chapelle où personne ne peut entrer, parce qu'elle est entourée de gros barreaux de fer. Il nous reste de Mahomet un livre fameux appelé l'*Alcoran*, qui renferme ses lois et sa religion. Les points principaux de cette religion sont de croire en un seul Dieu, créateur universel, tout puissant, qui connaît toutes choses, récompense la vertu et punit le vice, et qui a envoyé son prophète Mahomet pour tirer les peuples de l'idolâtrie : la circoncision, les oblations, l'abstinence du vin, des liqueurs fortes, du sang, de la chair de porc, le jeûne du Ramadan, la prière cinq fois le jour, et la sanctification du vendredi, sont les pratiques extérieures de cette religion. Mahomet disait qu'il ne faisait point de miracles, et qu'il était venu établir sa religion par les armes. Il ne niait point les miracles de J.-C., et il reconnaissait la divinité de l'Evangile. Il est constant, et Mahomet en convient, que sa religion s'est établie par voie de conquêtes, et qu'elle doit à la violence des armes la promptitude de ses grands progrès, ce qui n'a rien de surprenant ni de miraculeux. Il n'y a point de religion ni de gouvernement qui soit moins favorable au sexe que le mahométisme. Il accorde aux hommes d'avoir plusieurs femmes, de les battre quand elles ne voudront point leur obéir, et de les répudier si elles viennent à déplaire ; mais il ne permet pas aux femmes de quitter des maris fâcheux, à moins qu'ils n'y consentent. Il ordonne qu'une femme répudiée ne pourra se remarier que deux fois, et que si elle est répudiée de son troisième mari, et que le premier ne la veuille point reprendre, elle renonce au mariage pour toute sa vie. Il veut que les femmes soient toujours voilées, et qu'on ne leur voie pas même le cou ni les pieds. En un mot toutes ces lois à l'égard du sexe sont dures ou injustes, ou très-incommodes. La meilleure édition de l'Alcoran est celle de Maracci, en arabe et en latin, Padoue, 1698, in-fol., avec de savantes notes. Il y en a une bonne traduction anglaise, in-4°, Par M. Sale

avec une introduction curieuse, qui a été traduite en français, et des notes critiques où il corrige quelquefois Maracci. Du Rier en a donné une traduction française, la Haie, 1683, in-12. C'est dans l'édition d'Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12, que se trouve la traduction française de l'ouvrage de M. Sale; mais la traduction de Du Rier est très-infidèle; et, d'ailleurs, comme il a inséré dans le texte les rêveries et les fables des dévots et des commentateurs mystiques du mahométisme, on ne peut distinguer par cette traduction ce qui est de Mahomet, des additions et des imaginations de ses sectateurs zélés. Il y en a une traduction italienne estimée, attribuée à André Arrivabène, 1547, in-4°. Mahomet est le plus ancien écrivain qui ait parlé de l'immaculée conception de la Sainte-Vierge. (C'est dans son Alcoran, Sura III, 36. V. *Maracci Prodrom. ad refut. Alcoran.* Part. 4, pag. 86, col. 2.) Il a sans doute pris cette croyance des chrétiens orientaux. Saint Bernard est le premier écrivain latin qui en ait parlé clairement en termes formels, ce qui fait conjecturer que ce furent les croisés qui rapportèrent en Occident cette pieuse croyance, au 12e siècle. On attribue encore à Mahomet un Traité fait à Médine avec les chrétiens, intitulé *Testamentum et pactiones initæ inter Muhammedum et christianæ fidei cultores*, imprimé à Paris, en latin et en arabe, en 1630; mais cet ouvrage paraît supposé. Hottinger, dans son Histoire orientale, page 248, a renfermé dans quarante aphorismes ou sentences toute la morale de l'Alcoran. La religion mahométane a fait de si grands progrès, qu'elle s'étend aujourd'hui depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux Indes.

MAHOMET Ier, empereur des Turcs, était fils de Bajazet Ier, et succéda à son frère Moïse qu'il fit mourir en 1413. Il se rendit recommandable par ses victoires, par sa justice et par sa fidélité à tenir sa parole. Il fit lever le siége de Bagdat au prince de Caramanie, remit le Pont et la Cappadoce sous son obéissance, subjugua la Servie avec une partie de l'Esclavonie et de la Macédoine, et rendit les Valaques tributaires. Il établit le siége de son empire à Andrinople, et mourut d'apoplexie en 1421. Amurat II son fils aîné lui succéda.

MAHOMET II, empereur des Turcs, surnommé *Bojuc*, c'est-à-dire le grand, la terreur de l'Europe et le plus heureux prince d'entre les infidèles, naquit à Andrinople le 24 mars 1430, et succéda à son père Amurat II en 1451. Il pensa aussitôt à faire la guerre aux Grecs, assiéga Constantinople, et l'emporta d'assaut le 29 mai 1453. Il assiégea aussi Belgrade en 1456, mais Huniade lui fit lever le siége. Mahomet prit Corinthe en 1458, et acheva d'éteindre l'empire des Grecs en 1467 par la prise de Sinope et de Trébisonde. Il arma par mer et par terre en 1470 contre les Vénitiens; ayant attaqué l'île de Negrepont, il prit et livra au pillage la ville de Chalcis, qui en était la capitale, fit passer les habitans au fil de l'épée et scier par le milieu du corps le gouverneur Arezzo contre sa promesse. Etienne tailla son armée en pièces dans la Moldavie en 1475. Deux ans après Mahomet s'empara de l'Albanie, mit en esclavage tous les habitans, contre la promesse de les laisser aller où ils voudraient; mais cette cruauté le fit échouer devant Scutari, dont les habitans se défendirent jusqu'à la dernière extrémité plutôt que de se rendre à un pareil vainqueur. Ses troupes assiégèrent l'île de Rhodes en 1480; le grand-maître Pierre d'Aubusson leur fit lever le siége. Mahomet fit de grandes conquêtes dans la Hongrie, dans la Perse, dans la Bosnie et dans la Transylvanie. Il se rendit maître du Péloponèse et de plusieurs îles de l'Archipel, prit d'assaut la ville d'Otrante, dont le gouverneur et l'évêque furent sciés par le milieu du corps, et 12000 habitans passés au fil de l'épée: cette prise fit trembler l'Italie et toute l'Europe. Il était prêt à passer en Egypte, lorsqu'il mourut auprès de Nicomédie le 3 mai 1481, à 52 ans, après en avoir régné 31. C'était un prince courageux, prudent, grand politique, et doué d'excellentes qualités; il était bien fait, et avait l'esprit vif et propre aux sciences: il savait l'astronomie, et parlait grec, latin et persan; mais ses débauches, sa cruauté et sa mauvaise foi ternirent la gloire de ses belles actions. Il se moquait de toutes les re-

ligions, sans excepter celle de son prophète, qu'il regardait lui-même comme un chef de bandits. A ces vices près ce fut un héros et un illustre conquérant. Il renversa deux empires, conquit douze royaumes, et prit plus de 200 villes sur les chrétiens. Guillet a composé sa vie. Bajazet II son fils aîné lui succéda.

MAHOMET III, empereur des Turcs, succéda à son père Amurat III le 18 janvier 1595. Il fit mourir ses frères et douze femmes de son père, qu'on croyait enceintes. Le barbare ne manquait point de courage : il prit Agria en Hongrie en 1596, et se livra ensuite à la débauche. Il mourut de la peste à Constantinople le 20 décembre 1603, à 39 ans. C'était un prince indolent et sanguinaire. Les chrétiens lui enlevèrent plusieurs places, et affranchirent sous son règne la Moldavie, la Valachie et la Transilvanie du joug des Ottomans

MAHOMET IV, fut reconnu empereur des Turcs à l'âge de sept ans, après la mort tragique de son père Ibrahim, le 17 août 1649, dans le temps que les Turcs étaient en guerre avec les Vénitiens. Ceux-ci défirent l'armée navale des Turcs dans l'Archipel le 10 juillet 1651, et les Français, joints aux impériaux commandés par Montécuculli, gagnèrent la bataille de Raab sur le grand-visir Coprogli le 28 juillet 1664; mais les Turcs furent bien dédommagés de ces pertes par la prise de Candie, dont ils s'emparèrent le 27 septembre 1669, après un siége très-long qui leur coûta plus de 100,000 hommes, et aux Vénitiens plus de 40,000. Les Turcs déclarèrent la guerre aux Polonais en 1672, leur enlevèrent Kaminieck, et les obligèrent à conclure une paix honteuse; mais Jean Sobieski, grand maréchal de Pologne, ne voulut point ratifier le traité, et remporta sur les Turcs une victoire complète près de Choczim le 11 novembre 1673. Cette victoire mérita à ce grand homme le trône de Pologne. Il eut sur les Turcs divers autres avantages les années suivantes, et les contraignit à faire la paix en 1676. Ces infidèles assistèrent ouvertement les mécontens de Hongrie en 1682, et Kara Mustapha, leur grand-visir, alla assiéger Vienne avec une armée de 150,000 hommes. Il était près de la prendre lorsque Jean Sobieski, roi de Pologne, fondit sur son camp le 12 septembre 1683, et le mit en fuite. L'année suivante l'empereur, le roi de Pologne et les Vénitiens firent une ligue contre les Turcs, et remportèrent sur eux des avantages considérables. Le prince Charles de Lorraine prit d'assaut la ville de Bude le 2 septembre 1686, et gagna la célèbre bataille de Mohars le 12 août 1687; cette victoire réduisit les Turcs au désespoir. Ils se révoltèrent et déposèrent Mahomet le 8 novembre 1687. Ce malheureux prince fut renfermé dans une prison où il mourut le 22 juin 1691. Soliman III son frère lui succéda.

MAHOMET V, fils de Mustapha II, né à Belgrade en 1696, fut empereur des Turcs en 1730, quand son oncle Achmet III fut détrôné. Il eut des guerres à soutenir contre Thamas-Koulikan, qui lui fit perdre la Géorgie et l'Arménie; il fut plus heureux en Hongrie, où les chrétiens furent obligés de lui céder Belgrade. Il mourut en 1754.

MAHOMET-GALADIN, empereur du Mogol, illustre par ses belles qualités et surtout par son application à rendre lui-même une prompte justice à ses sujets. Il avait fait attacher une sonnette dans sa chambre dont la corde répondait dans la rue, et aussitôt que ceux qui avaient à lui parler la sonnaient, il les faisait entrer et leur rendait justice sur-le-champ. On dit qu'il avait dessein de se faire chrétien, mais que la créance des mystères et la défense de la polygamie l'en empêchèrent. Il mourut en 1605.

MAHUDEL (Nicolas), né à Langres, après avoir essayé d'entrer en religion chez les jésuites et à la Trappe, se fit médecin à Paris et mourut en 1747, à 74 ans. Il a fait une *Dissertation sur les monnaies d'Espagne*, que l'on joint à la traduction de Mariana, par le père Charanton. Il était de l'académie des Inscriptions; il a expliqué quelques médailles.

MAHY (François-Ferdinand), prêtre, chanoine d'Auxerre, naquit à Blois le 24 décembre 1712, et mourut à Auxerre le 13 décembre 1773. On a de lui un assez bon ouvrage intitulé *La comédie contraire aux principes de la morale chrétienne*, 1754, in-12; *Les*

remontrances des curés d'Auxerre, en 1755; des *Consultations et mémoires contre le mandement et l'instruction pastorale de M. de Condorcet, et sur la nécessité d'aimer Dieu.*

MAIA, fille d'Atlas et de Pleïone, fut aimé de Jupiter, selon la fable, et en eut Mercure. Jupiter lui donna à nourrir Arcas, qu'il avait eu de Calisto.

MAIDSTON (Richard), ainsi nommé du lieu de sa naissance, prit l'habit de carme dans le couvent d'Arlesfort, où il est mort le 1er juin 1396. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, *Sermones breves intitulati; Dormi securè*, Lugdunum, 1491, in-4°, assez rares.

MAIER (Jean), habile religieux carme, natif de Brabant, dont on a des Commentaires sur les Epitres de saint Paul, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1577. Il ne faut pas le confondre avec Christophe Maier ou Mayer, savant controversiste jésuite, d'Augsbourg, mort en 1626, dont on a quelques ouvrages.

MAIER (Michel), habile chimiste allemand du 17e siècle, a trop écrit sur l'alchimie, pour croire qu'il fût un des adeptes. L'abbé Lenglet pense que ceux qui sont tels gardent leur secret pour eux. Tous ses ouvrages en alchimie ne laissent pas d'être recherchés: les plus rares sont *Atalunta fugiens*, 1618, in-4°, imprimé en 1687, sous le titre de *Scrutinium chimicum; Regnum noctuæ*, 1617, in-4°; *Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica ægyptio-græca*, 1614, in-4°; *Symbola aureæ mensæ 12 nationum*, 1617, in-4°; *Viatorium*, 1618, in-4°; *Lusus serius*, 1617, in-4°; *Tripus aureus*, 1618, in-4°; *Septimana philosophica*, 1620, in-4°; *De circulo physico quadrato*, 1616, in-4°; *Silentium post clamores, seu tractatus revelationum fratrum Roseæ-Crucis*, 1617, in-8°; *De fraterninate Roseæ-Crucis*, 1618, in-8°; *Jocus severus*, 1617, in-4°; *De Roseâ-Cruce*, 1618, in-4°; *Apologeticus revelationum fratrum Roseæ-Crucis*, 1617, in-8°; *Cantilenæ intellectuales*, Romæ, 1622, in-16, et Rostoch, 1623, in-8°; *Musæum chimicum*, 1708, in-4°. *Voy.* Mayer.

MAIGNAN ou MAGNAN (Emmanuel), célèbre religieux minime, naquit à Toulouse le 17 juillet 1601. Il apprit les mathématiques sans maîtres, et devint professeur de mathématiques à Rome, où il y a toujours eu depuis en cette science un professeur minime français. Il devint malgré lui provincial de son ordre en 1651, et s'acquit une telle réputation que Louis XIV, passant à Toulouse en 1660, voulut voir sa cellule, et lui proposa de venir à Paris; mais le père Magnan pria instamment sa majesté de ne le point arracher de sa chère solitude de Toulouse. Il y mourut le 29 octobre 1676. La ville de Toulouse a placé son buste avec une inscription très-flatteuse dans la galerie de son hôtel. On a de lui plusieurs ouvrages par lesquels on voit qu'il était aussi habile philosophe que mathématicien, et qu'il ne suivait pas aveuglément les opinions des théologiens scolastiques: les principaux sont 1° un Traité de catoptrique intitulé *Perspectiva horaria*, Romæ, 1648, in-fol.; 2° un Cours de philosophie, en latin, Lyon, 1673, in-fol., Toulouse, 1703, 4 tomes in-4°, dans lequel il attribue à la différente combinaison des élémens tous les effets de la nature que Descartes fait naitre de ces trois sortes de matières, et Gassendi de ses atomes; 3° un petit Traité du prêt et de l'usure, en latin, 1673, in-12, où il s'écarte de l'opinion ordinaire des théologiens scolastiques: ce petit traité a fait du bruit. Sa Vie par le père Saguens fut imprimée en 1697, in-4°.

MAIGROT (Charles), habile docteur de la maison et société de Sorbonne, s'étant retiré au séminaire des missions étrangères à Paris, fut envoyé à la Chine pour y prêcher l'Evangile. Après avoir travaillé quelque temps à la conversion des infidèles, il fut sacré évêque de Conon, et nommé vicaire apostolique à la Chine. Il remplit ses fonctions avec zèle et avec succès; mais ayant donné un mandement contre les cérémonies chinoises, il s'attira la haine des jésuites et la disgrâce de l'empereur de la Chine, qui le fit mettre en prison à Pékin dans la maison des jésuites, où il eut beaucoup à souffrir, comme on le voit par les lettres que le célèbre cardinal de Tournon lui écrivit de Linchin, le 6 octobre 1706. M. Maigrot fut ensuite banni de la Chine, et mourut à Rome. Il avait appris la lan-

gue et l'écriture chinoise : c'est lui qui est auteur du livre intitulé *Observationes in librum* XIX, tom. 2, part. 5, *historiæ societatis Jesu, à patre Jovencio*, etc. : ce livre a été traduit en français, sous le titre d'*Examen des cultes chinois*, faussement attribué au père Minorelli, dominicain. On a encore de M. Maigrot quelques Lettres concernant sa mission et les cérémonies chinoises.

MAILLA (Joseph-Anne-Marie de Moyriac de), savant jésuite, missionnaire de la Chine, où il passa en 1703, à l'âge de 28 ans, devint, par un travail opiniâtre, si versé dans les caractères, les arts, les sciences, la mythologie et les anciens livres des Chinois, qu'il étonnait les lettrés mêmes lorsqu'il en discourait avec eux. L'empereur Kam-hi, qui mourut en 1722, l'estimait particulièrement, et le chargea avec d'autres missionnaires de lever la carte de la Chine et de la Tartarie chinoise, qui fut gravée en France en 1732. Il leva encore quelques cartes particulières de provinces, dont l'empereur fut si satisfait qu'il l'attacha à son service, et le fixa dans sa cour. Le père de Mailla traduisit aussi les grandes Annales de la Chine en français, et fit passer son manuscrit en France en 1737 : cet ouvrage doit contenir 12 vol. in-4°, il a été proposé par souscription en 1776. Pour le père Mailla, il mourut à Pekin le 28 juin 1748, dans sa 79e année. L'empereur Kienlung, actuellement régnant, prit soin de ses funérailles, pour lesquelles il donna 1500 liv. de notre monnaie.

MAILLARD (Olivier), fameux prédicateur cordelier du 15e siècle, natif de Paris, dont on a des Sermons assez rares, imprimés à Lyon, 1500, in-4°, qui sont remplis de bouffonneries et de traits ridicules et indécens. Ses sermons latins sont imprimés à Paris, depuis 1511 jusqu'en 1530 : ils forment 7 parties en 3 vol. in-8° ; on a encore de lui la confession générale, Lyon, 1526, in-8°. Il mourut en 1502.

MAILLE (le Père), de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Brignoles en 1707. Il ne prit aucun grade dans l'état ecclésiastique, et mourut à Marseille le 4 mai 1762, à 55 ans. On a de lui, *Le père Béruyer, jésuite, convaincu d'arianisme, de pélagianisme, de nestorianisme*, 2 vol. in-12, auxquel il en a ajouté un troisième ; *Le père Béryer convaincu d'obstination dans l'arianisme*. Il a fait aussi *Examen critique de la théologie de Poitiers*, in-12, de 700 pages.

MAILLEBOIS (Jean-Baptiste Desmarêts, marquis de), fils de Nicolas Desmarêts, contrôleur-général des finances, sous la fin du règne de Louis XIV, commença à se distinguer dans la guerre de la succession d'Espagne ; mais ce fut dans les campagnes d'Italie en 1733 et 1734 qu'il se fit une réputation. Il fut ensuite envoyé en Corse, qui s'était révoltée contre les Gênois ; il soumit cette île, qui se révolta aussitôt après son départ ; mais ce n'est qu'en suivant ses plans que le roi de France la soumit de nouveau en 1769. Son expédition de Corse lui valut le bâton de maréchal, et c'est en cette qualité qu'il commanda en Allemagne et en Italie, dans la guerre qui suivit la mort de l'empereur Charles VI en 1741. Il mourut le 7 février 1762, dans sa 80e année. M. le marquis de Pezay a donné ses campagnes d'Italie, imprimées au Louvre, 1775, 3 vol. in-4°, avec un vol. de cartes, forme d'atlas.

MAILLÉ-BREZÉ (Simon de), archevêque de Tours, et l'un des plus illustres prélats du 16e siècle, était fils de Gui de Maillé, seigneur de Brezé, gouverneur d'Anjou, etc., d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons du royaume, dont était le fameux Jacquelin de Maillé, natif de Touraine, chevalier de l'ordre des Templiers, lequel se fit admirer des infidèles par sa valeur, et aima mieux mourir les armes à la main que de se rendre, comme il est rapporté dans le *Gesta Francorum*. Celui qui fait le sujet de cet article, après avoir été religieux de Cîteaux et abbé de Loroux, devint évêque de Viviers puis archevêque de Tours en 1554. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, et tint un concile provincial à Tours en 1583. Il traduisit du grec en latin quelques Homélies de saint Basile, et mourut en odeur de sainteté le 11 janvier 1597, à 82 ans.

MAILLÉ (Urbain de), marquis de Brezé, maréchal de France, gouverneur d'Anjou, etc., de la même fa-

mille que le précédent, commanda l'armée d'Allemagne en 1634, et gagna la bataille d'Avein le 2 mai 1635. Il fut envoyé en ambassade en Suède et en Hollande, fut élevé à divers honneurs par la faveur du cardinal de Richelieu son beau-frère, et mourut le 13 février 1650, à 53 ans.

MAILLÉ-BREZÉ (ARMAND DE), duc de Fronzac et de Caumont, marquis de Graville et de Brezé, etc., fils du précédent, commanda les galères du roi puis l'armée navale en 1639, et défit la flotte d'Espagne à la vue de Cadix le 22 juillet 1640. Il alla en ambassade en Portugal en 1641, et remporta les années suivantes de grands avantages sur mer. Il devint grand-maître et surintendant-général de la navigation et du commerce, et fut tué sur mer d'un coup de canon le 14 juin 1646, à 27 ans, sans avoir été marié. Il était de la même famille que les précédens.

MAILLET (BENOIT DE), né en Lorraine en 1659, fut successivement consul au Caire, envoyé en Abyssinie et consul à Livourne; il fut enfin nommé pour faire la visite des Echelles du Levant et de la Barbarie, et mourut à Marseille en 1738, à 79 ans. Il est auteur d'une *Description de l'Égypte*, 1733, in-4°, ou 2 vol. in-12, qui est estimée; *Telliamed*, in-8°, dans lequel il y a beaucoup de choses contraires à la saine critique sur l'origine de notre globe.

MAILLOTINS, nom donné à des Parisiens séditieux, qui s'étaient révoltés en 1381 sous Charles VI pour de nouveaux impôts. Le prévôt des marchands Hugues Aubriot avait fait faire une quantité de maillets de plomb pour armer les Parisiens contre les ennemis, en cas de besoin, et les avait renfermés dans l'arsenal de la ville. Ces séditieux enfoncèrent les portes et s'en emparèrent. Ils forcèrent Hugues Aubriot de se mettre à leur tête; mais il les quitta le soir même, et s'en alla en Bourgogne. Comme ces émotions ne peuvent pas toujours durer, le roi, revenu au bois de Vincennes, fit semblant d'écouter les Parisiens, et promit la suppression des impôts et l'abolition des excès commis dans l'émotion, excepté ceux qui avaient forcé les prisons du Châtelet. Sous ce prétexte le prévôt des marchands en fit arrêter un grand nombre, qu'il faisait jeter à la rivière, n'osant pas les faire exécuter publiquement. Les Parisiens n'en tinrent pas moins ferme; enfin en 1382 la cour tira par arrangement cent mille francs de Paris, à qui, dit Mézeray, elle en eût donné deux fois autant, si elle l'eût pu avec honneur, pour avoir la liberté d'y revenir.

MAILLY, l'une des plus anciennes maisons du royaume, tire son nom de la terre de Mailly près d'Amiens, et s'est rendu illustre par ses alliances et par les grands hommes qu'elle a produits. Gilles II, seigneur de Mailly et de plusieurs autres terres, se croisa avec le roi saint Louis, et prit les armes contre son souverain en 1289. Celui dont le nom doit être plus cher aux Français est François de Mailly, de la branche d'Haucourt, fils d'un autre François, mort en 1580, également attachés au roi l'un et l'autre; bien loin d'entrer dans la ligue il fit tous ses efforts pour en ramener les rebelles, et mourut en 1621. Un chevalier de Mailly donna en 1742 une Histoire de Gênes, 4 vol. in-12. De la même famille, branche de Nesle, était:

MAILLY (LOUISE-JULIE DE), qui épousa en 1726 son cousin le comte de Mailly. Celui-ci avait le germain sur elle, et mourut en 1747. Cette dame avait toutes les grâces de l'esprit qui rendent la société aimable. A la mort du comte de Toulouse en 1737, Louis XV, qui goûtait avec lui les plaisirs de l'amitié, choisit madame de Mailly pour répandre de l'agrément dans ses amusemens; mais sa plus jeune sœur, Marie-Anne, veuve en 1740 du marquis de la Tournelle, avec autant d'esprit que sa sœur et plus de beauté et de jeunesse, s'empara du cœur et de l'esprit du prince. Madame de Mailly se retira de la cour, et vécut chrétiennement jusqu'à sa mort en 1751. Pour madame de la Tournelle, le roi lui donna le duché de Châteauroux, la fit dame du palais de la reine, et l'avait nommée surintendante de la maison de madame la dauphine, lorsqu'elle fut éloignée de la cour pendant la maladie de ce prince à Metz. Elle avait permission d'y revenir; mais une maladie violente l'emporta le 8 décembre 1744, à 27 ans.

MAIMBOURG (Louis), célèbre jésuite, naquit à Nancy en 1610, de parens nobles et riches. Il avait l'esprit vif et aisé, et s'acquit beaucoup de réputation par ses prédications et par ses livres d'histoire. Il fut obligé de sortir des jésuites par ordre du pape Innocent XI en 1682, pour avoir écrit son *Traité de l'Église de Rome*, en faveur du clergé de France, et fut gratifié d'une pension du roi. Il se retira ensuite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie le 13 août 1686, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : on y trouve du feu et de la rapidité dans le style, mais peu de solidité, de discernement et d'exactitude. On a surtout beaucoup critiqué ses Histoires de l'arianisme, 2 vol. in-4° et 3 vol. in-12; des iconoclastes, in-4°, et 2 vol. in-12; du luthéranisme, de même, et calvinisme, de même; ses Sermons pour le carême, 2 vol. in-8°. Ce jésuite en avait fait beaucoup d'autres dans lesquels il se déchaînait contre la traduction du Nouveau Testament imprimée à Mons. Ses Déclamations furent réfutées par MM. Arnauld et Nicole, dans le livre intitulé *Défense de la traduction du Nouveau Testament*, imprimé à Mons, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12. Les principaux des autres ouvrages du père Maimbourg sont l'*Histoire des Croisades*, 2 vol. in-4° ou 4 vol. in-12: c'est une des mieux écrites; *De la décadence de l'empire après Charlemagne*, in-4° et 2 vol. in-12: ce livre est estimé; l'*Histoire de la ligue*, de même; elle est curieuse, et l'on y trouve la pièce fondamentale de la ligue, qui est l'acte d'association de la noblesse française; le *Traité historique sur les prérogatives de l'Eglise*, in-4° ou in-12; l'*Histoire du schisme des Grecs*, in-4° ou 2 vol. in-12; l'*Histoire du grand schisme d'Occident*, de même; l'*Histoire du pontificat de saint Grégoire-le-Grand*, de même; l'*Histoire du pontificat de saint Léon-le-Grand*, de même; *Lettres de François Romain*; la *Méthode pacifique pour ramener sans discuter les protestans à la vraie foi sur le point de l'Eucharistie*; *De la vraie Église de J.-C.*; *De la vraie paroles de Dieu*, etc. Les OEuvres historiques du père Maimbourg, 14 vol. in-4° ou 26 vol. in-12, plurent d'abord à cause d'un certain air de roman qui y règne; mais on revint bientôt de ce mauvais goût, et la plupart de ses livres tombèrent de son vivant. On assure qu'il n'écrivait jamais sans avoir l'imagination échauffée par le vin, et qu'il ne faisait jamais la description d'une bataille qu'il n'en eût bu auparavant deux bouteilles. Il disait en plaisantant qu'il prenait cette précaution afin que la crainte des combats ne lui causât aucune faiblesse. Théodore Maimbourg, cousin du précédent, se fit calviniste, rentra ensuite dans l'Eglise catholique, puis retourna de nouveau à la religion prétendue réformée, et mourut socinien à Londres vers 1693. On a de ce dernier une Réponse à l'*Exposition de la foi catholique* de M. Bossuet, et d'autres ouvrages.

MAIMONIDE (Moïse), célèbre rabbin du 12e siècle, et l'un des plus savans hommes que les juifs aient produits, naquit à Cordoue en 1139. Il étudia sous les plus habiles maîtres, et en particulier sous Averroës. Après avoir fait de grands progrès dans les langues et dans les sciences il alla en Egypte, et devint médecin du sultan. Maimonide eut un grand crédit auprès de ce prince, et mourut comblé de gloire, d'honneurs et de richesses en 1209, à 70 ans. On a de lui 1° un excellent Commentaire en arabe sur la *Mischne*, qui a été traduit en hébreu et en latin, et imprimé avec la *Mischne*, Amsterdam, 1698, 16 vol. in-fol. *Voyez* JUDAS HAKKADOSCH; 2° un Abrégé du Talmud, en quatre parties, sous le titre de *Iad Chazakha*, c'est-à-dire *Main forte* : cet Abrégé est écrit très-élégamment en hébreu, et passe chez les juifs pour un excellent ouvrage, Venise, 1550, 4 tom. in-fol.; 3° un traité intitulé *More Nebochim*, ou *Nevochim*, c'est-à-dire *le Docteur de ceux qui chancellent* : Maimonide le composa en arabe, mais un juif le traduisit en hébreu du vivant même de l'auteur; il est imprimé à Venise en 1551, in-fol.; Buxtorf en a donné une bonne traduction latine, 1629, in-4° : ce livre contient en abrégé la théologie des juifs, appuyée sur des raisonnemens philosophiques qui déplurent d'abord et firent grand bruit, mais qui furent dans la suite adoptés presque

généralement; 4° un ouvrage intitulé *Sepher Hammitsoth*, c'est-à-dire le *Livre des préceptes*, hébreu et latin, Amsterdam, 1640, in-4° : c'est une explication des 613 préceptes affirmatifs et négatifs de la loi. On a encore de Maimonide *De Idololatriâ*, traduit par Vossius, Amsterdam, 1642, 2 vol. in-4°; *De rebus Christi*, traduit par Genebrard, 1573, in-8°; plusieurs Épîtres, et d'autres ouvrages qui ont acquis tant de réputation à ce célèbre rabbin, que les juifs l'appellent l'aigle des docteurs, et qu'ils le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le législateur. Maimonide est souvent cité sous les noms de *Moses Egyptius*, à cause de son séjour en Egypte; de *Moses Cordubensis*, parce qu'il était de Cordoue. On l'appelle aussi le rabbin *Moré*, c'est-à-dire le docteur, et il est souvent désigné par le nom de *Rabbam*, composé des lettres initiales R. M. B. M., par lesquelles ils désignent son nom entier, c'est-à-dire *Rabbi Moïse, fils de Maimon.* Les juifs ont coutume de désigner ainsi les noms de leurs fameux rabbins par des lettres initiales.

MAINARD. *Voy.* MAYNARD.

MAINE (LOUIS-AUGUSTE DE BOURBON, duc du), fils de Louis XIV et de madame de Montespan, naquit le 31 mars 1670. Il fut élevé par madame de Maintenon, qui eut la satisfaction de cultiver un esprit capable d'aimer et de sentir. Son génie se développa dès sa plus grande jeunesse. En 1677 madame de Maintenon fit imprimer le recueil de ses thèmes sous ce titre: *OEuvres d'un jeune enfant qui n'a pas encore sept ans*, que Louis XIV vit avec le plus grand plaisir. Tout ce qui concernait cet enfant l'intéressait extrêmement; aussi le combla-t-il de bienfaits : il fut colonel-général des Suisses et Grisons, fit plusieurs campagnes, et fut pourvu de la charge de grand-maître de l'artillerie en 1688. En 1714 il fut déclaré jouissant des honneurs, droits et prérogatives des princes du sang, et comme tel capable de succéder à la couronne après tous les princes du sang existans; mais les volontés des rois, qui contredisent les lois d'un état, cessent d'avoir leur exécution quand ils ne sont plus : il fut seulement confirmé dans les honneurs de prince du sang. Louis XIV l'avait aussi nommé surintendant de l'éducation de son successeur; mais cette clause de son testament n'eut pas non plus son exécution; au contraire, madame la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, et qui en avait l'ambition, fut arrêtée en 1718, et conduite au château de Dijon. Le duc fut conduit à celui de Dourlens, et ils ne furent mis en liberté qu'en 1720. Le duc du Maine est mort le 14 mai 1736; la duchesse Anne-Louise-Bénédictine de Bourbon-Condé est morte en 1753, à 76 ans. Depuis son retour cette princesse ne s'était occupée que d'amusemens agréables dans son château de Sceaux, dont elle avait fait un séjour délicieux. *Voy.* les mémoires de madame Staal. Le duc du Maine eut pour enfans Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, mort en 1755, à 55 ans, et Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, mort en 1775, à 74 ans, l'un et l'autre sans alliance.

MAINFERME (JEAN DE LA), religieux de l'ordre de Fontevrauld, natif d'Orléans, dont on a en latin une défense de Robert d'Arbrisselles, fondateur de son ordre, dans laquelle il prétend que les Lettres qui portent le nom de Geofroi de Vendôme et de Marbodus sont supposées, et ont été écrites par Roscelin; mais les critiques n'ont point été persuadés par ses raisons : cette défense a pour titre *Bouclier de l'ordre de Fontevrauld naissant*, 3 vol. in-8°. Il mourut en 1693, à 47 ans.

MAINFROY, fameux tyran de Sicile, était fils naturel de l'empereur Frédéric II. Il fit empoisonner Conrad, fils légitime de cet empereur, et se rendit tuteur de Conradin, fils de Conrad. Mainfroy, à la faveur de cette tutelle, s'empara du royaume de Sicile, et enleva plusieurs places au saint Siége, ce qui le fit excommunier par les papes. Urbain IV appela ensuite Charles d'Anjou, frère du roi saint Louis, et lui donna l'investiture du royaume de Naples et de Sicile. La bataille se donna entre les deux concurrens dans la plaine de Bénévent, le 26 février 1266. Mainfroy y perdit la vie, après avoir troublé l'Italie pendant près de 11 ans.

MAINGRE (Jean Le). *Voy.* Boucicaut.

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de), petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, d'une des meilleures maisons du Poitou, naquit à Niort le 8 septembre (ou le 28 décembre selon l'abbé de Vertot) de l'an 1635, tandis que Constant d'Aubigné son père était dans les prisons de cette ville. Jeanne de Cardillac sa mère, fille de Pierre de Cardillac, gentilhomme bordelais, et gouverneur du château-Trompette, l'éleva avec soin dans la prison. Constant d'Aubigné étant sorti de prison, emmena sa femme et ses deux enfans en Amérique. C'est là que madame d'Aubigné donna à sa fille la plus excellente éducation, et lui forma l'esprit et le cœur. Elle lui faisait lire les Vies de Plutarque, et l'accoutumait de bonne heure à penser sensément. Elle lui prescrivait souvent de petites compositions pour former son style, et pour lui faciliter ce travail elle l'obligeait quelquefois d'écrire à ses parens. Constant d'Aubigné étant mort en 1647, sa veuve revint en France avec son fils Charles d'Aubigné et sa fille. Madame de Villette sa belle-sœur en eut pitié, et prit chez elle la petite d'Aubigné, qu'elle éleva dans la religion calviniste. Sa mère, qui était zélée catholique, engagea madame de Neuillant sa parente d'obtenir un ordre de la cour pour se la faire rendre. Cette dame n'oublia rien pour l'instruire dans la religion catholique. Elle la mit au couvent des ursulines de Niort, qui par leurs instructions et leurs caresses vainquirent son aversion, et la rendirent catholique. Madame de Villette, informée de ce changement, ne voulut plus payer sa pension; les ursulines obligèrent madame d'Aubigné de reprendre sa fille. Elles vinrent alors toutes les deux à Paris, pour solliciter un procès touchant la baronnie de Surinau, qui avait appartenu à Constant d'Aubigné, et qu'elles voulaient recouvrer; ce qui leur donna occasion de connaître Scarron. Peu de temps après madame d'Aubigné mourut. Madame de Neuillant mit la jeune d'Aubigné aux ursulines de la rue Saint-Jacques, d'où elle la faisait venir chez elle, et continuait de la mener chez Scarron, qui finit par l'épouser (en 1651). Mademoiselle d'Aubigné fut plutôt son amie et sa compagne que son épouse. Elle avait au suprême degré le don de la conversation, et sut par son esprit, par sa modestie et par sa vertu, se faire estimer et respecter de toutes les personnes qui venaient chez Scarron, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avait de plus distingué en talens, en naissance et en mérite. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misère. Elle avait alors tout l'éclat de la beauté, un air noble, et toutes les qualités du cœur et de l'esprit que l'on estime et que l'on recherche le plus dans les personnes du sexe. La pension qu'avait Scarron lui fut donnée par ordre de la reine-mère; mais elle la perdit à la mort de cette princesse: elle employa tous ses amis et toutes ses protections pour se la faire rétablir; elle ne put rien obtenir. Le roi fut même si rebuté du grand nombre de placets qu'on lui présentait à ce sujet, qu'il dit: « Entendrai-je toujours parler de la veuve Scarron? » Enfin madame de Montespan se chargea elle-même de présenter un placet au roi: « Quoi! s'écria le roi, encore la veuve Scarron! n'entendrai-je jamais parler d'autre chose? — En vérité, Sire, dit madame de Montespan, il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler. » La pension fut accordée; madame Scarron alla remercier madame de Montespan, qui fut si charmée des grâces de sa conversation qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit: « Madame, je vous ai fait attendre bien long-temps; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » Dans la suite madame de Montespan, voulant cacher la naissance des enfans qu'elle allait avoir du roi, jeta les yeux sur madame Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret et de les bien élever. Celle-ci s'en chargea par ordre de sa majesté, et en devint la gouvernante. Elle mena alors une vie dure, gênante et retirée, avec sa pension de deux mille livres seulement, et le chagrin de savoir qu'elle ne plaisait point au roi. Ce prince avait un certain éloignement pour elle. Il la regardait comme un bel esprit; et, quoiqu'il en eût beaucoup lui-

même, il ne pouvait souffrir ceux qui voulaient le faire briller. Quand il parlait de madame Scarron à madame de Montespan, il ne la nommait jamais que *votre bel-esprit*. Ses enfans grandirent, et on les fit venir à la cour. Le roi eut alors occasion de parler quelquefois à madame Scarron. Il lui trouva tant de sens, de grâces et de douceur; qu'il revint peu à peu de l'éloignement qu'il avait pour elle. Il lui marqua même son estime d'une manière particulière : jetant les yeux sur l'état des pensions, il vit deux mille francs pour madame Scarron, il les raya et mit deux mille écus. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouait souvent avec lui ; content de l'air de bon sens qu'il mettait jusque dans ses yeux, et satisfait de la manière dont il répondait à ses questions : « Vous êtes bien raisonnable, lui dit-il un jour. — Il faut bien que je le sois, répondit l'enfant, j'ai une gouvernante qui est la raison même. — Allez, reprit le roi, allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées. » Quelque temps après ce jeune prince fut mené aux eaux de Baréges par madame Scarron. Elle écrivait alors directement au roi pour lui rendre compte de tout: ses lettres lui plurent beaucoup. « Je n'aurais jamais cru, disait-il, qu'un bel-esprit pût si bien écrire. » C'est apparemment ce qui a fait dire qu'elle avait commencé à plaire à Louis XIV, par une lettre qu'elle lui écrivit au nom de madame de Montespan ; mais c'est un conte fait à plaisir : madame de Montespan écrivait des lettres au moins aussi bien que madame de Maintenon, et même que madame de Sévigné. De retour à la cour elle gagna peu à peu la confiance du roi, et profita de ses premiers bienfaits pour acheter en 1674 la terre de Maintenon deux cent cinquante mille livres, et en prit le nom; le roi affecta même de l'appeler trois ou quatre fois *la marquise de Maintenon*. On fit beaucoup de railleries à ce sujet; mais elle feignit de les ignorer et ne signa plus que *la marquise de Maintenon*. Ce changement de nom lui fut très-avantageux : il fit oublier le nom de *la veuve Scarron*, et on ne la connut plus que sous celui de *marquise de Maintenon*. Cependant elle avait souvent des tracasseries avec madame de Montespan; le roi les avait souvent réconciliées. Pour se raccommoder avec madame de Montespan, elle lui dédia un petit recueil des thêmes du duc du Maine, sous le titre d'*OEuvres diverses d'un auteur qui n'a pas encore sept ans*. Son Epître dédicatoire est d'une délicatesse admirable, et passe avec raison pour une des plus belles qui aient jamais été faites. Madame de Maintenon devint peu après dame d'atours de madame la dauphine, et s'acquit presque toute la confiance du roi. Enfin, après la mort de mademoiselle de Fontanges, elle fut dans la plus grande faveur et dans la plus grande intimité avec Louis XIV, et M. de Harlai, archevêque de Paris, bénit cette union en présence du confesseur de ce prince et de deux autres témoins, Bontems et Monchevreuil. Il y a sur ce mariage un petit livre assez rare, intitulé *Entretiens de Louis XIV et de madame de Maintenon, sur leur mariage*, Marseille, 1710, in-12. Depuis ce temps sa vie, son crédit, son rang et tout ce qu'elle a fait est connu de tout le monde. Elle protégea les gens de lettres, et engagea Louis XIV à fonder dans le village de Saint-Cyr, situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses et de 24 sœurs converses, pour élever et instruire *gratis* 300 jeunes demoiselles. Ces demoiselles, pour y être reçues, doivent faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel, et être âgées de plus de sept ans et moins de douze. Elles n'y peuvent demeurer que jusqu'à l'âge de 20 ans et trois mois. Le roi dota cette maison de 40,000 écus de rente; et le bâtiment, dont le dessin est de Mansard, fut achevé en 1686. C'est dans cette maison que madame de Maintenon se retira après la mort de Louis XIV. Elle en fut la directrice et comme la supérieure, et y mourut en de grands sentimens de piété le 15 avril 1719, à 84 ans. On y voit son épitaphe en français, composée par l'abbé de Vertot. M. de la Beaumelle a donné en 1755 les Lettres de madame de Maintenon en 9 vol. in-12, et 6 vol. de Mémoires pour servir à son histoire, etc.; le tout a été réimprimé en 12 vol. petit in-12 : ces Lettres sont

curieuses et intéressantes, mais il y en beaucoup d'inutiles : il y a aussi dans les Mémoires des anecdotes curieuses ; mais elles sont souvent fausses, indécentes, obscènes et d'une critique outrée et licencieuse. Madame de Maintenon n'avait qu'un frère, que son petit génie empêcha Louis XIV de faire maréchal de France ; il ne fut que lieutenant-général, gouverneur du Berri, et assez souvent possesseur de sommes assez considérables pour étaler les airs d'un favori. Sur la fin de ses jours il se retira dans une communauté qu'il édifia par sa conversion. Madame de Maintenon lui laissa dix mille livres de rente, et se chargea de la régie de ses biens et du paiement de ses dettes. Il mourut en 1703 ; il n'avait qu'une fille, Françoise d'Aubigné, que madame de Maintenon maria en 1698 au duc de Noailles. Le père de madame de Maintenon avait une sœur, Artemise d'Aubigné, qui épousa Benjamin de Valois, marquis de Villette, dont madame de Maintenon maria la petite-fille, Marthe-Marguerite, à Jean-Anne de Tubière, marquis de Caylus, qui fut mère de M. le comte de Caylus (*Voy*. Caylus), et dont on a imprimé les Souvenirs en 1770, in-8°, qui contiennent quelques anecdotes assez curieuses.

MAINUS (Jason), célèbre jurisconsulte, naquit à Pesaro en 1435. Il enseigna le droit avec tant de réputation qu'il eut jusqu'à 3000 disciples, et que Louis XII, roi de France, étant en Italie, honora son école de sa présence. Il mourut à Padoue le 22 mars 1519, à 84 ans. On a de lui des Commentaires sur les Pandectes et sur le code de Justinien, in-fol., et d'autres ouvrages ; ils ne sont pas fort estimés.

MAINVILLIERS (S. S., chevalier de), français de nation, et auteur de *la Pétréade, ou Pierre-le-Créateur*, poëme, Amsterdam, 1763, en un vol. in-8°, a fait à pied de grands voyages. Il arriva de cette manière de Pétersbourg à Stolzemberg, près de Danzick, le 12 juin 1776, et fut trouvé mort le lendemain dans son lit. Le sieur Nooz, receveur des accises, fit une quête pour le faire enterrer convenablement, et il le fut le même jour dans le cimetière des catholiques de l'église de Nakel.

MAIOLI (Simon), né à Ast, fut évêque de Voltour, dans le royaume de Naples, et se démit de son évêché à cause de son grand âge en 1597 ; il est auteur d'une compilation sur la physique, intitulée *Dies caniculares*, 1619, in-fol., traduite en français par de Rosset, 1643, in-4°. Georges Draudius l'a continuée, et cette continuation est aussi oubliée que l'ouvrage de Maioli, qui eut cependant une grande vogue quand il parut.

MAIRAUT (Adrien-Maurice), savant littérateur de Paris, a aidé l'abbé Desfontaines dans ses Jugemens sur quelques écrits modernes. Sa critique judicieuse le rendait propre à ce genre d'ouvrage. Il a cependant donné seul *Relation de ce qui s'est passé dans l'empire de Maroc, depuis* 1727 *jusqu'en* 1737, Paris, 1742, in-12 ; une excellente traduction de Calpurnius et Némésien, avec le texte à côté ; des notes, et un Discours sur l'Églogue, Bruxelles, Paris, 1744, in-12. Comme il n'y a pas mis son nom, quelques-uns ont attribué cette traduction à M. Richer, auteur des Fables ; mais c'est une erreur. L'auteur est mort deux ans après avoir fait paraître cette traduction, sur laquelle il avait publié une Lettre pour répondre à des critiques.

MAIRAN (Jean-Jacques d'Ortous de), né à Béziers en 1678, fut secrétaire de M. le duc d'Orléans, de l'académie française, de celle des sciences, et de plusieurs autres académies étrangères. Il mourut à Paris le 20 février 1770. Il a donné un *Traité de l'aurore boréale* en 1733, qui a reparu fort augmenté en 1754, in-4° ; *Dissertation sur la glace*, 1749, in-12 ; *Lettres sur les forces vives*, in-12 ; ses Opuscules contenant ses *Lettres sur la Chine*, l'*Origine de la fable*, etc., in-8° ; Eloges des académiciens, à la suite de ceux de M. de Fontenelle, 1747, in-12.

MAIRE (Guillaume Le) né dans le bourg de Baracé en Anjou, fut élu évêque d'Angers en 1290. Il eut part aux affaires les plus importantes de son temps, assista au concile-général de Vienne en 1311, et mourut en 1317. On a de lui 1° un Mémoire contenant ce qu'il convenait de régler au concile de Vienne, qui se trouve dans Raynaldus, sans nom d'auteur ; 2° un Journal

important des principaux événemens arrivés sous son épiscopat : il se trouve dans le 10e tome du Spicilége du père d'Achery ; 3o des Statuts synodaux qui se trouvent dans le Recueil des statuts du diocèse d'Angers. M. Gouvello a écrit sa Vie, Angers, 1730.

MAIRE (JACQUES LE), était fils d'Isaac Le Maire, négociant d'Egmont, qui faisait ses entreprises à ses frais, sans le concours de la compagnie. Isaac s'entretenant un jour avec Guillaume Schouten, habile marin, celui-ci lui dit qu'il était sûr qu'il devait y avoir au midi du détroit de Magellan un autre passage dans la mer du Sud. Il n'en fallut pas davantage pour engager Isaac à équiper un grand vaisseau de 360 tonneaux et une caravelle, qu'il mit sous la conduite de Schouten, à qui il donna pour adjoint Jacques Le Maire son fils. Ils partirent du Texel le 14 juin 1615. Au 6 décembre les vaisseaux étaient déjà au port désiré dans la mer du Sud. Là, en carenant, le yacht fut brûlé; le grand vaisseau continua donc seul sa route. Après avoir parcouru toute la mer du Sud, visité la nouvelle Guinée, ils arrivèrent à Batavia, où ils furent arrêtés prisonniers, et virent confisquer leur vaisseau, sous prétexte qu'ils avaient attenté aux droits de la compagnie. Le Maire s'était embarqué pour retourner en Europe; il mourut le 22 janvier 1617, près de l'île Maurice. Après la découverte du détroit et les fêtes qui le suivirent, on imposa au détroit le nom de Le Maire, comme chef de l'entreprise, et il en fut dressé un acte. En effet la fermeté de Le Maire avait fait réussir la découverte; car Schouten, désespérant de trouver le détroit, voulait aller aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

MAIRE (JEAN LE), poète français, né à Bavai dans le Hainaut en 1473, est auteur d'un poëme allégorique intitulé *les Trois contes de Cupido et d'Atropos*, Paris, 1525, in-8o ; *Le Triomphe de l'Amant vert*, Paris, 1535, in-16 ; *Le Triomphe de la Dame verte*, Lyon, 1539, in-8o; *La Couronne margaritique*, Lyon, 1549; *Le Temple d'honneur et de vertu*, Paris, 1503, in-4o ; *Les Illustrations des Gaules*, Lyon, 1549, in-fol : on remarque dans ces poésies une imagination enjouée, de l'esprit et de la facilité; mais point de goût ni de délicatesse. Ce poète mourut en 1524.

MAIRET (JEAN), fameux poète français, naquit à Besançon en 1504, d'une famille originaire d'Allemagne. Il s'attacha au célèbre duc de Montmorenci, et le suivit dans son expédition contre le duc de Soubise, chef des huguenots : il se distingua en deux batailles où le duc de Montmorenci fut vainqueur, ce qui lui valut une place de gentilhomme dans cette maison. Mairet se fit plusieurs autres illustres protecteurs, et composa dès l'âge de 16 ans la Tragédie intitulée *Cryséïde*, puis *La Sylvie*, *La Sylvanire*, et *Le duc d'Ossone* ; il fit sa *Sophonisbe* à 25 ans, et cette pièce eut un succès incroyable. M. de Marmontel l'a redonnée au théâtre, et elle est imprimée in-4o, fig., 1773. Après la *Sophonisbe*, qui est la meilleure de ses pièces, il donna successivement *Marc-Antoine*, *Soliman*, *l'Illustre Corsaire*, *Athenaïs*, *la Sidonie*, *Virginie*, *Roland-le-Furieux*, ce qui fait en tout douze pièces qu'il publia dans l'espace de 17 ans. Mairet, s'étant marié, se retira à Besançon, où il vécut en grande considération, et où il mourut en 1686, à 81 ans. Outre ses douze tragédies, on a de lui *Le Solitaire courtisan*, pièce estimée, et d'autres poésies diverses, à la suite de sa Vie et de *Sylvaniire* : quelques écrits contre le grand Corneille, etc. Il y a dans les œuvres de ce poète trop de pointes et de mauvais jeux de mots.

MAIROBERT (PIDANSAT DE), censeur royal, né à Chaource le 29 février 1727, était secrétaire du roi, et chargé d'un travail sur la marine. Il se trouva impliqué dans l'affaire de l'interdiction de M. de Brunoy ; et ne pouvant supporter l'idée du jugement prononcé contre lui, il se donna la mort dans le bain, le 29 mars 1779. il a publié des Principes sur la marine, tirés des dépêches qui sont au dépôt de la marine, 1775, in-4o.

MAIRONIS (FRANÇOIS DE), fameux théologien scolastique, de l'ordre des cordeliers au 14e siècle, naquit en Provence, et enseigna à Paris avec tant de réputation, qu'il y fut surnommé *le Docteur éclairé*. C'est le premier qui soutint l'acte appelé *Sor-*

bonique, dans lequel celui qui soutient est obligé de répondre aux difficultés qu'on lui propose, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans interruption. On a de François de Mairônis divers Traités de philosophie et de théologie, in-fol.

MAISEROY (JOLY DE), lieutenant-colonel du régiment de Bresse, de l'académie des inscriptions, est mort le 9 février 1780. On a de lui *Essais militaires*, 1763, in-8°; *Traité des stratagémes permis à la guerre*, 1765, in-8°; *Traité des armes défensives*, 1767, in-8°; *Nouveau cours de tactique*, 1766, 2 vol. in-8°; *Les institutions militaires de l'empereur Léon*, 1770, 2 vol. in-8°.

MAISIÈRES (PHILIPPE DE), né dans le château de Maisières, au diocèse d'Amiens, vers 1327, passa au service d'André, roi de Sicile, et d'Alfonse, roi de Castille, revint ensuite dans son pays, où il fut fait chanoine d'Amiens. Six ans après il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, servit un an dans les troupes des infidèles, pour s'instruire de leurs forces, et devint chancelier de Pierre, successeur de Hugues de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem. Maisière revint en France en 1372. Charles V lui donna une charge de conseiller d'état, et le fit gouverneur du dauphin, qui fut depuis Charles VI. Enfin Maisières, dégoûté du monde, se retira en 1380 chez les Célestins de Paris, dans un appartement qu'il y fit bâtir. Il y finit le reste de ses jours, sans prendre l'habit ni faire les vœux, et mourut en 1405, après leur avoir légué tous ses biens. C'est lui avec Pierre de Craon qui obtinrent de Charles VI en 1395 l'abrogation de la coutume que l'on avait alors de refuser le sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Les principaux ouvrages de Maisières sont, pour l'instruction de Charles VI, 1° *Le Pélerinage du pauvre pélerin*; 2° *Le Songe du vieux pélerin*; 3° *Le Poirier fleuri en faveur d'un grand prince*, manuscrit aux Célestins, etc. On lui a aussi attribué *Le Songe du Vergier*, 1491, in-fol.; mais il est plutôt de Raoul de Presle.

MAISTRE (ANTOINE LE), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'Isaac Le Maistre, maître des comptes, et de Catherine Arnauld, sœur du fameux M. Arnauld, docteur de Sorbonne. Il naquit à Paris le 2 mai 1608, et commença à plaider dès l'âge de 21 ans. Il s'acquit une grande réputation par son éloquence et par son érudition, et devint conseiller d'état. Peu de temps après, il quitta le monde et se retira à Port-Royal, où il se livra pendant plus de 20 ans à l'étude et à la prière, et où il mourut le 4 novembre 1658, à 51 ans. On a de lui des Plaidoyers, in-4°; une Vie de saint Bernard, sous le nom du sieur Lamy, Paris, 1648, in-4°, et réimprimée in-8° plusieurs fois; la Vie de Dom Barthélemi-des-Martyrs, avec M. du Fossé, ouvrage excellent, in-8°; la Traduction du livre du sacerdoce de saint Jean Chrysostôme, in-12, et plusieurs autres ouvrages anonymes, principalement en faveur de Port-Royal.

MAISTRE (LOUIS-ISAAC LE), plus connu sous le nom de Sacy, était frère du précédent, et naquit à Paris le 29 mars 1613. Il fit paraître dès son enfance une grande inclination à la vertu, et beaucoup de dispositions pour les belles-lettres et pour les sciences. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il reçut le sacerdoce au mois de décembre 1649, et se retira à Port-Royal-des-Champs, où il devint directeur des religieuses et des solitaires, et où il commença en 1654 à travailler avec les solitaires de Port-Royal à la traduction du Nouveau Testament. Il la refit trois fois, parce que la première fois le style en parut trop recherché, et que la seconde fois, au contraire, il parut trop simple. M. Le Maistre fut découvert dans sa retraite, et renfermé à la Bastille le 13 mai 1666, où il demeura pendant deux ans et demi. C'est là qu'il composa, selon quelques auteurs, l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, sous le nom de Royaumont. Mais d'autres attribuent avec raison cet ouvrage à Nicolas Fontaine. M. de Sacy, étant sorti de la Bastille, continua de travailler à une traduction française de la Bible, qui avait été commencée par M. Le Maistre son frère, et qui a été publiée avec des explications du sens mystique et littéral. Il mourut le 4 janvier 1684, à 71 ans, dans le château de Pompone, où il s'était retiré sur la fin de ses jours. Il a été transféré en

1711 de Port-Royal, où il était enterré, à Saint-Étienne-du-Mont, où il est enterré dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui 1° sa Traduction de la Bible, qui est très-estimée, et qui est imprimée à Bruxelles, 1700, 3 vol. in-4°; à Amsterdam sous le nom de Paris, 1711, 8 vol. in-12; à Paris en 1713, 2 vol. in-4°; en 1715, avec des notes et concordes, 4 vol. in-fol.; en 1682 et suivantes, avec des explications littérales, auxquelles MM. du Fossé, Huré et Le Tourneux ont travaillé, en 32 vol. in-8°, ou de Bruxelles, 40 vol. in-12; 2° *Les Heures de Port-Royal*, avec les Hymnes traduites en vers, in-12; 3° une Traduction en vers et en prose du poëme de saint Prosper contre les ingrats, in-12; 4° *Les Enluminures de l'almanach des jésuites*, in-8°; 5° une Traduction des psaumes, selon l'hébreu et la Vulgate, in-12; 6° Traduction des sermons de saint Jean-Chrysostôme sur saint Mathieu, 3 vol. in-8°; 7° des Lettres spirituelles en 2 vol. in-8°; 8° un Poëme sur l'Eucharistie; 9° l'*Imitation de J.-C.*, en français, sous le nom de Beuil, Paris, Savreux, 1663, in-8°; une Traduction de Phèdre, de trois Comédies de Térence et des Lettres de Bongars; 11° les Vers français qui sont dans les Racines grecques de Port-Royal, etc. Il était neveu du célèbre M. Arnauld le docteur, qui n'avait qu'un an plus que lui.

MAISTRE (Gilles Le), fut reçu conseiller au parlement en 1536, et en 1541 il fut choisi par François Ier pour remplir la place de premier avocat-général, qui alors avait titre de clerc; plusieurs ecclésiastiques prétendirent en vain à cette place, qui paraissait destinée pour eux. Le roi voulut qu'elle fût remplie par Gilles Le Maistre, à cause de son savoir et de sa probité. Henri II ne tarda pas à lui conférer une dignité supérieure, en le décorant de la charge de président à mortier en 1550, et en le nommant premier président l'année suivante. Son attachement à la religion catholique lui fit adopter le Formulaire de la Sorbonne, contre l'hérésie de Calvin. Un arrêt du parlement ordonna que tous ses membres l'adopteraient, ce qui interdit l'entrée aux novateurs. Le 18 août 1561 le premier président fut exilé, pour s'être plaint en présence du roi de Navarre de ce qu'on n'avait pas envoyé au parlement le cahier des états assez tôt pour l'examiner, et qu'il semblait qu'on avait voulu le surprendre. Il fut rappelé au mois de décembre suivant, et rentra aux acclamations réitérées du peuple. Les malheurs des temps le pénétrèrent d'un tel chagrin qu'il y succomba, et mourut le 5 décembre 1562, à 63 ans. On a imprimé les œuvres du président Gilles Le Maistre, Paris, 1653 ou 1680, in-4°: elles contiennent des Traités sur les criées, les amortissemens, les régales, les fiefs et les appels comme d'abus. La postérité du président Le Maistre subsiste avec honneur dans la robe et dans l'épée.

MAISTRE (Jean Le), neveu du premier président Gilles Le Maistre, fut reçu conseiller au parlement, et chargé de l'examen du concile de Trente, dont on poursuivait la réception en France. Quand le duc de Mayenne eut fait soulever Paris contre l'autorité royale, M. Le Maistre y resta. Le duc de Mayenne, qui cherchait à se l'attacher, lui donna la place de premier président, après la mort malheureuse du premier président Brisson. L'exemple du malheur arrivé à son prédécesseur, l'honneur dont le revêtait le duc de Mayenne ne put jamais l'écarter du sentiment de plusieurs bons Français d'alors, de ne vouloir qu'un roi français, mais un roi catholique. De sorte qu'ayant appris que, dans une assemblée tenue chez le légat, le duc de Ferrare avait proposé de reconnaitre l'infante pour l'épouse de celui qu'on élirait pour roi, soit l'archiduc, soit quelqu'un des princes de Lorraine, le premier président fit rendre ce fameux arrêt du 28 juin 1593; qui déclare nuls tous traités faits ou à faire pour transférer la couronne à un prince ou princesse étrangers, comme faits au préjudice de la loi Salique. Cet arrêt et l'abjuration de Henri IV portèrent le plus grand coup à la Ligue, et firent ouvrir les portes de Paris à Henri IV. Jean Le Maistre eut encore la satisfaction d'abolir toutes les processions ordonnées par la Ligue, et de les remplacer par celle qui se fait tous les ans le 22 mars, en mémoire de la ré-

duction de Paris à Henri IV. Ce prince créa pour lui une septième charge de président à mortier, dont il se démit en 1597. Il mourut le 22 février 1601 : le célèbre Antoine Le Maistre et son frère M. de Sacy étaient ses arrière-petits-fils. Ils avaient un frère, Simon Le Maistre, seigneur de Séricourt, qui suivit son frère Antoine dans la retraite, et qui mourut le 4 octobre 1650 ; de sorte que la branche de Jean Le Maistre est éteinte.

MAISTRE (Pierre Le), avocat au parlement, savant jurisconsulte, mort le 17 octobre 1728, âgé de 90 ans, a donné un excellent Commentaire sur la coutume de Paris, dont la dernière édition est de 1741, in-fol.

MAITRE-JEAN (Antoine), d'une ancienne famille de Méry, qui y subsiste encore avec honneur, se rendit recommandable par ses connaissances dans les maladies de l'œil. Il publia un Traité sur ce sujet, qui a été plus souvent réimprimé depuis sa mort que de son vivant, parce que ses confrères avaient intérêt de ne pas lui donner trop de vogue pour conserver leurs pratiques.

MAITTAIRE (Michel), savant grammairien et bibliographe de Londres dans le 18e siècle, dont nous avons de bonnes éditions de quelques auteurs anciens, entre autres du *Corpus poetarum latinorum*, Londres, 1721, 2 vol. in-fol. ; *Annales typographici*, la Haie, 1719, in-4°. ; le tome II en 1722, le tome III en 1725. Cet ouvrage comprend le titre de tous les livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1557 : en 1733 Maittaire donna une nouvelle édition du tome Ier qui porte pour titre tome IV : elle est considérablement augmentée, cependant l'auteur avertit qu'il y faut toujours joindre la première édition de 1719, parce qu'il s'y trouve des choses non réimprimées dans la seconde. Enfin en 1741 a paru la table de tout l'ouvrage, sous le titre de tome V, en deux parties : ce volume est le plus utile ; *Historia Stephanorum*, Londres, 1709, in-8°. ; *Historia typographorum aliquot*, Parisiensium, 1717, 2 tom. en un vol. in-8° : tous ces ouvrages sont très-estimés.

MAIUS (Junianus), gentilhomme napolitain, enseigna les belles-lettres à Naples avec réputation sur la fin du 15e siècle. Il passait pour un excellent interprète des songes. Il laissa *Opus de priscorum proprietate verborum*, Neapoli, 1475, in-fol : c'est un dictionnaire réimprimé à Trévise, 1477, et une édition de Pline le jeune, Naples, 1476, in-fol.

MAIUS (Jean-Henri), savant et célèbre théologien luthérien, naquit à Pfortzheim, dans le marquisat de Bade-Dourlach, le 5 février 1653. Il se rendit habile dans la littérature hébraïque et enseigna les langues orientales avec réputation dans plusieurs académies, et en dernier lieu à Giessen où il fut aussi pasteur, et où il mourut le premier septembre 1719. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont 1° *Historia animalium Scripturæ sacræ*, in-8° ; 2° *Vita J. Reuchlini*, in-8° ; 3° *Examen historiæ criticæ Richardi Simonis*, in-4° ; 4° *Synopsis theologiæ symbolicæ*, in-4°, 5° *moralis*, in-4°, *et judaïcæ*, in-4° ; 6° *Introductio ad studium philologicum, criticum et exegeticum*, in-4° ; 7° *Paraphrasis epistolæ ad Hebræos*, in-4° ; 8° *Theologia evangelica*, 1701 et 1719, 4 part. in-4° ; 9° *Animadversiones et supplementa ad Cocceii lexicon Hebræum*, 1703, in-fol. ; 10° *OEconomia temporum Veteris et Novi Testamenti*, in-4° ; 11° *Synopsis theologiæ christianæ*, in-4° ; 12° *Theologia lutheri*, in-4° ; 13° *Theologia prophetica*, in-4° ; 14° *Harmonia evangelica*, in-4° ; 15° *Historia reformationis Lutheri*, in-4° ; 16° *Dissertationes philologicæ et exigeticæ*, Francfort, 1711, 2 vol. in-4°, etc. Il a aussi donné une fort bonne édition de la Bible hébraïque, in-4° ; son fils, de même nom que lui, s'est distingué dans la connaissance du grec et des langues orientales.

MAJOR (Georges), fameux théologien protestant et l'un des plus zélés disciples de Luther, naquit à Nuremberg le 25 avril 1502, et fut élevé à la cour de Frédéric III, duc de Saxe. Il enseigna à Magdebourg, puis à Wittemberg, et fut ministre à Islèbe. Il mourut le 28 novembre 1574, à 72 ans. On a de lui divers ouvrages en 3 vol. in-fol., dans lesquels il soutient contre Amsdorf et les autres rigides confessionistes, que les bonnes œuvres sont si

nécessaires au salut, que les petits enfans mêmes ne peuvent être justifiés sans elles. Ses partisans furent nommés *majorites*.

MAJOR (Jean), ou MAIRE, célèbre théologien scolastique, natif d'Adington en Ecosse, vint jeune à Paris, y enseigna la philosophie et la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne en 1506, et mourut en Ecosse en 1548, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une Histoire de la Grande-Bretagne, ouvrage peu considérable, in-4°; 2° de savans Commentaires sur le Maître des sentences, in-fol., et d'autres traités; 3° des Commentaires sur les Evangiles, in-fol., etc. On lui attribue encore un livre intitulé *Le grand Miroir des exemples*, imprimé à Douai, 1603, in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin.

MAJORAGIO (Marc-Antoine), ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un village dans le territoire de Milan, enseigna l'éloquence à Milan avec une réputation extraordinaire. Il mourut à Milan le 4 avril 1555, à 41 ans. On a de lui des Commentaires sur la Rhétorique d'Aristote, in-fol.; sur l'Orateur de Cicéron, in-fol., et sur Virgile; plusieurs Traités, entre autres, *De Senatu romano*, in-4°; *De risu oratorio et urbano*; *De nominibus propriis veterum Romanorum*; *Antiparadoxa*; un Dialogue sur l'éloquence, imprimé dans le recueil de ses harangues et préfaces, Lipsiæ, 1628, in-8°.

MAJORIEN (Julius-Valerius-Majorianus), empereur d'Occident, célèbre par sa valeur, par son esprit et par son amour pour les belles-lettres, était petit-fils par sa mère de Majorien, maître de la milice d'Illyrie. Il exerça divers emplois honorables, et fut fait général par l'empereur Avitus, qu'il obligea ensuite, de concert avec Ricimer, de renoncer à la dignité impériale. Majorien fut proclamé empereur à Ravenne le 1er avril 457, du consentement de Léon, empereur d'Orient. Il défit les Bourguignons et les Visigoths, chassa d'Italie les Vandales, et fit paraître de si grandes qualités dans le gouvernement de l'empire, qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'il allait le rétablir dans son ancienne splendeur; mais le perfide Ricimer, jaloux de sa réputation, le surprit par ses fourberies, le déposa de l'empire à Tortone le 2 août 461, et le fit massacrer cinq jours après sur la rivière d'Iria.

MAJORIN, premier évêque des donatistes en Afrique vers l'an 306, avait été domestique de Lucile, dame fameuse dans cette secte, et fut ordonné pour l'opposer à Cécilien.

MALABRANCA (Latin), célèbre dominicain, neveu du pape Nicolas III, fut fait cardinal et évêque d'Ostie et de Valletri en 1278, puis légat de Bologne : il fût chargé des affaires les plus importantes, et s'acquit l'estime et l'affection des peuples par son intégrité et par ses talens. Il mourut en 1294. On lui attribue la prose *Dies iræ* que l'Eglise chante à la messe des morts. Il ne faut pas le confondre avec Hugolin Malabranca, religieux augustin, natif d'Orviète, qui fut évêque de Rimini, puis patriarche de Constantinople vers 1290. On a de ce dernier plusieurs ouvrages.

MALACHIE, c'est-à-dire *Ange de Dieu*, le dernier de tous les prophètes de l'Ancien Testament, vivait après Zacharie, du temps de Néhémie, sous le règne d'Artaxercès Longuemain, vers 450 avant J.-C. Les prophéties qui nous restent de lui sont en hébreu et contiennent trois chapitres. Il prédit l'abolitition des sacrifices judaïques et l'institution d'un nouveau sacrifice qui serait offert dans tout l'univers; il instruit les prêtres de la pureté qu'ils doivent apporter dans leurs offrandes, et prédit le jugement dernier et la venue d'Elie.

MALACHIE (Saint), naquit à Armach en Irlande en 1094. Il devint abbé de Benchor, puis évêque de Connor, et enfin archevêque d'Armach en 1127. Il se démit de son archevêché en 1135, et mourut à Clairvaux entre les bras de saint Bernard son ami en 1148. On lui attribue une prophétie des papes, depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde; mais cet ouvrage a été fabriqué dans le conclave de 1590 par les partisans du cardinal Simoncelli. *Voyez* Wion. Saint Bernard a écrit la Vie de saint Malachie avec lequel il avait été fort lié et dont il rapporte plusieurs miracles.

MALAGRIDA (Gabriel), jésuite italien, fut chargé de faire des missions en Portugal. Son enthousiasme le ren-

dit le directeur à la mode. Il fut accusé d'avoir été consulté par les assassins du roi de Portugal, sur le dessein qu'ils méditaient, et que, de concert avec ses confrères Mathos et Alexandre, il avait répondu que ce n'était pas même un péché véniel que d'assassiner un roi qui persécutait les saints ; ces saints étaient les jésuites, contre la mauvaise conduite desquels le roi de Portugal faisait informer, en vertu d'une bulle de Benoit XIV. Malagrida ne pouvait être jugé en Portugal sans le consentement du pape ; mais l'inquisition instruisit son procès comme auteur d'un livre intitulé *Tractatus de vitâ et imperio Anti-Christi*, et d'une Vie de sainte Anne, composée avec l'assistance de la Sainte-Vierge et de son très-saint fils. Les fables et les extravagances contenues dans ces livrets furent soutenues par de nouvelles en présence des inquisiteurs ; mais ce qui hâta son supplice, c'est qu'ayant entendu les décharges funèbres que l'on fit pendant la nuit en l'honneur d'un grand qui venait de mourir, il s'imagina que c'était le roi qui était mort, et demanda audience le lendemain matin. Là il dit que, pour faire voir qu'il n'était pas un hypocrite, la mort du roi lui avait été révélée ainsi que les peines auxquelles il était condamné pour avoir persécuté les religieux de son ordre. Il fut brûlé comme faux prophète le 21 septembre 1761, dans un auto-da-fé, à 75 ans. Il n'aurait peut-être mérité que l'hôpital des fous pour ses extravagances, mais il y joignait la malice de s'en servir pour détruire le roi dans l'esprit de ses peuples encore subjugués par la superstition.

MALAVAL (François), né à Marseille le 17 décembre 1627, devint aveugle à l'âge de neuf mois : cela n'empêcha pas qu'il n'apprît la langue latine, et qu'il ne devînt habile en réfléchissant sur les lectures qu'on lui faisait. Il marqua dès son enfance de grands sentimens de piété ; et s'étant laissé éblouir par les illusions du quiétiste Molinos, il recueillit les sentimens de cet hérétique espagnol, et les publia en France dans un livre intitulé *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*. Ce livre ayant été censuré et mis à l'Index à Rome, M. Malaval se rétracta et se déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Cependant cet ouvrage avait été lu avec avidité, et l'on avait mis ces deux vers au frontispice :

Tam puro populos dudùm cum lumine pascas,
Lumine quis captum te, Malavalle, putet ?

Le cardinal Bona obtint pour lui une dispense du pape pour recevoir la cléricature, quoique aveugle. Il mourut à Marseille le 15 mai 1719, à 92 ans. Outre le livre dont nous avons parlé, on a de lui 1° des poésies spirituelles, dont la plus ample et la meilleure édition est celle de Cologne, 1714, in-8° ; 2° des Vies des saints ; 3° la Vie de saint Philippe Benisi, général des servites, et quelques autres ouvrages de piété ; 4° Discours contre la superstition populaire des jours heureux et malheureux : ce discours est solide, et se trouve dans le *Mercure* du mois de juin 1688.

MALCH ou MALCHUS, célèbre solitaire du 4e siècle, natif du territoire de Nisibe, se retira dans une communauté de moines qui habitaient dans le désert de Chalcide en Syrie, et y finit le reste de ses jours.

MALCHUS, nom du domestique de Caïphe, à qui saint Pierre coupa l'oreille.

MALDONAT (Jean), naquit à Casas-de-la-Reina, dans l'Estramadure, en 1534. Il enseigna le grec, la philosophie et la théologie avec réputation à Salamanque. Il entra chez les jésuites à Rome en 1562, et vint en France l'année suivante, pour y professer la philosophie et la théologie. Maldonat y eut un nombre prodigieux d'écoliers, ce qui engagea le cardinal de Lorraine à l'attirer dans l'université qu'il avait fondée à Pont-à-Mousson. De retour à Paris il continua d'enseigner avec réputation, mais on lui suscita des affaires qui troublèrent son repos. Il fut accusé d'avoir fait faire au président Montbrun, dont il était confesseur, un legs universel en faveur de sa société, et d'enseigner des erreurs sur l'immaculée conception. Maldonat fut mis à couvert de la première affaire par un arrêt du parlement de Paris, et de la seconde par une sentence de Pierre de Gondi, évêque de Paris, portée en sa faveur le 17 janvier 1575 ; mais cela n'empêcha point qu'on ne

continuât de s'élever contre lui, ce qui détermina ses supérieurs à l'envoyer à Bourges. Maldonat y demeura environ 18 mois, au bout desquels le pape Grégoire XIII l'appela à Rome, pour se servir de lui dans l'édition de la Bible grecque des Septante. Maldonat y mourut quelque temps après, le 5 janvier 1583, à 49 ans. On a de lui 1° d'excellens Commentaires sur les Évangiles, dont les meilleures éditions sont de Pont-à-Mousson, 1596, et les suivantes jusqu'en 1617, 2 parties in-fol., car celles qui ont été faites depuis sont altérées; 2° des Commentaires sur Jérémie, Baruch, Ezéchiel et Daniel, imprimés en 1609, in-4°; un autre sur les psaumes, etc., 1643, in-fol.; 3° un Traité des sacremens, avec d'autres opuscules, imprimés à Lyon, en 1614, in-4°; 4° *Opera varia*, qui contiennent un Traité de la grâce, un autre du péché originel, des Lettres et plusieurs autres pièces imprimées à Paris en 1677, in-fol.; 5° un Traité des anges et des démons, 1617, in-12; *Summula casuum conscientiæ*, 1604: ce dernier a été condamné. On voit par la lecture de ces ouvrages que Maldonat était un des meilleurs théologiens et des plus beaux génies de son siècle; il savait le grec et l'hébreu, il s'était rendu habile dans la littérature profane, et il avait bien lu les pères et les théologiens. Son style est clair, vif et aisé. Maldonat n'était point servilement attaché aux opinions des théologiens scolastiques, il pensait par lui-même, et avait des sentimens assez libres et quelquefois singuliers. Il y a un autre Jean Maldonat, prêtre de Burgos vers 1550, dont on a aussi quelques ouvrages, et qui a dressé les leçons du Bréviaire romain.

MALEBRANCHE ou MALLEBRANQUE (JACOB), savant jésuite, natif de Saint-Omer, ou selon d'autres d'Arras, mort le 5 mai 1653, à 71 ans, a fait plusieurs traductions, et une histoire estimée *De Morinis et Morinorum rebus*, 1629, 1647 et 1654, en 3 tom. in-4°.

MALEBRANCHE (NICOLAS), né à Paris le 6 août 1638, de Nicolas Malebranche, secrétaire du roi et de Catherine de Lauson, entra dans l'Oratoire le 28 janvier 1660, et s'appliqua d'abord à l'étude des langues et de l'histoire; mais dans la suite, étant tombé sur le Traité de l'homme de Descartes et l'ayant lu, il se livra tout entier à l'étude de la philosophie et des mathématiques: il y fit tant de progrès qu'il publia dès l'an 1673 le premier volume de sa *Recherche de la vérité*, ouvrage immortel, qui acquit dès lors une grande réputation au père Malebranche, et le fit regarder avec raison comme un des plus habiles philosophes et des meilleurs écrivains de notre nation. Il continua de s'appliquer à l'étude et à la recherche de la vérité le reste de sa vie, faisant des méditations profondes, aimant à penser par lui-même, et marquant du mépris pour cette espèce de philosophie dont toute la science consiste à connaître ce que les autres ont pensé. Son livre *De la Nature et de la Grâce*, où il propose un nouveau moyen d'accorder les théologiens sur ce point, et son Système sur les idées, par lequel il soutient que nous voyons tout en Dieu, lui attirèrent plusieurs écrits de M. Arnauld son ancien ami, auxquels il répondit avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. Par son système il compare l'Etre suprême à un miroir qui représente tous les objets, et dans lequel nous regardons continuellement, d'où il résulte que nos idées découlent du sein de Dieu. Ce système est chimérique peut-être, mais il est admirablement bien exposé. Le père Malebranche fut reçu académicien honoraire de l'académie des sciences en 1699, dans le temps de la réforme de cette académie. Il était d'un tempérament très-délicat, et jouit d'une santé assez faible jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 13 octobre 1715, à 78 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° la *Recherche de la vérité*, 1712, in-4°, ou 4 vol. in-12, qui est son chef-d'œuvre; 2° des *Conversations chrétiennes*, sur les questions les plus sublimes de la religion, 1677, in-12; 3° un *Traité de morale*, 1684, in-12, et des *Méditations chrétiennes*, 1683, in-12; 4° plusieurs Lettres et d'autres écrits, pour répondre à M. Arnauld, 4 vol. in-12; 5° *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, 1696, 2 vol. in-12; 6° un petit *Traité de l'amour de Dieu*; 7° *Entretien entre un chrétien et un philosophe chinois*, in-12; 8° *Ré-*

flexion sur la lumière et les couleurs, et sur la génération du feu, dans les Mémoires de l'académie des sciences; 9° *Réflexions sur la prémotion physique*, in-21; 10° *Traité de la nature et de la grâce*, 1684, in-12, etc.: tous ces ouvrages sont bien écrits. Il y traite les matières les plus abstraites avec tant de clarté, d'agrément et de délicatesse, qu'il sait plaire où les autres écrivains ont beaucoup de peine à se faire lire. Il n'était pas moins recommandable par sa piété, par l'intégrité de ses mœurs, et par la douceur et la simplicité de son caractère, que par sa science. Locke a fait des Réflexions qui méritent d'être lues sur cette opinion du père Malebranche, que l'on voit tout en Dieu.

MALERMI (NICOLAS), vénitien, le premier qui ait traduit la Bible en italien, dont l'édition de Venise, 1471, est rare; celle de la même année, sans nom de ville et d'imprimeur, l'est également, et on les met ensemble à cause de la différence des versions: la Bible italienne d'Antoine Bruccioli, Venise, 1546 et suivantes, 7 tom. en 3 vol. in-fol., n'est pas moins rare; *La Legenda di tutti santi*, Venetia, 1475, in-fol., rare.

MALET. *Voy.* GRAVILLE.

MALEZIEU (NICOLAS DE), chef des conseils de M. le duc du Maine, chancelier de Dombes, et habile mathématicien, naquit à Paris en 1650, de Nicolas Malezieu, écuyer, seigneur de Bray, et de Marie des Forges, originaire de Champagne. Son mérite l'ayant fait connaître de M. de Montausier et de M. Bossuet, on lui confia, par leur conseil, l'éducation de M. le duc du Maine. Après le mariage de ce prince madame la duchesse du Maine, dont l'esprit et le goût pour les sciences sont connus de tout le monde, s'attacha M. de Malezieu d'une manière particulière. Il eut le reste de sa vie la confiance de cette illustre princesse, et contribua beaucoup aux fêtes, aux divertissemens et aux spectacles qu'elle donnait à Sceaux. C'était lui qui imaginait, qui ordonnait, et qui souvent en composait même les vers. M. de Malezieu eut l'honneur d'apprendre les mathématiques à M. le duc de Bourgogne en 1696. Les leçons qu'il donnait à ce jeune prince ont été imprimées en 1715, sous le titre d'*Elémens de géométrie de M. le duc de Bourgogne*, in-8°. Il fut reçu de l'académie des sciences en 1699, et de l'académie française en 1701, et mourut d'apoplexie le 4 mars 1727, à 77 ans. On a de lui plusieurs pièces en vers et en prose. On lui attribue entre autres *Polichinelle demandant une place à l'académie*, qui se trouve dans les pièces échappées du feu, 1717, in-12.

MALESPEINES. *Voyez* LÉONARD.

MALFILATRE (JACQUES-CHARLES-LOUIS), dit *Clinchant*, né à Caen en 1733, eut à lutter contre l'indigence jusqu'à ce qu'il eut trouvé un bienfaiteur dans M. le comte de Lauraguais. Il est mort le 6 mars 1767. On a fait paraître depuis sa mort *Narcisse dans l'île de Vénus*, 1769, in-8°. Ses autres poésies n'étaient pas finies quand la mort le surprit: ses vers sont harmonieux; sa diction est élégante et pure.

MALHERBE (FRANÇOIS DE), très-célèbre poète français, naquit à Caen en 1555, d'une famille noble et ancienne. Il quitta son pays à l'âge de 17 ans et alla en Provence, où il s'attacha à la maison de Henri d'Angoulême, fils naturel du roi Henri II, et le servit jusqu'à ce que ce prince fut tué par Altoviti en 1586. Malherbe y épousa la veuve d'un conseiller, fille d'un président de Provence, de la maison de Coriolis, dont il eut plusieurs enfans qui moururent tous avant lui. Un d'eux, nommé Marc-Antoine, fut tué en duel par M. de Piles en 1627; Malherbe en eut tant de chagrin, qu'il alla exprès au siége de la Rochelle pour demander justice au roi; mais n'ayant pu obtenir la satisfaction qu'il espérait, il voulut se battre contre M. de Piles. Comme on lui représentait qu'il était ridicule et téméraire, à l'âge de 73 ans, de se batttre contre un jeune homme de 25: « C'est pour cela que je le fais, répondit-il brusquement, je hasarde un sou contre une pistole. » Le cardinal du Perron, instruit de son mérite et de ses talens, l'avait fait connaître à Henri IV, qui eut pour lui une estime particulière Après la mort du roi Henri IV, la reine Marie de Médicis gratifia Malherbe de 500 écus de pension. C'est à lui qu'on doit la perfection de la langue et de la poésie française. Il la rendit pure, coulante, harmonieuse,

noble et majestueuse. Il mourut à Paris sous le règne de Louis XIII en 1628, après avoir vécu sous six de nos rois, étant né sous le règne de Henri II. Malherbe avait une humeur brusque et violente, ne pouvant se refuser un bon mot, quelque piquant qu'il fût pour celui à qui il le disait, avare, licencieux en parlant des femmes, n'ayant point ou presque point de religion. Les meilleures éditions de ses Œuvres poétiques et les plus complètes sont celles de 1722, 3 vol. in-12, avec les remarques de Ménage et celles de M. de Saint-Marc, 1757, in-8° : elles consistent en des Paraphrases de quelques psaumes; en Odes, Stances, Sonnets, Epigrammes, etc. Malherbe y excelle tellement au-dessus de tous les poètes qui l'ont précédé, qu'on le regarde comme le père de la poésie française ; ce qui a fait dire à Boileau : « Enfin Malherbe vint, etc. »

MALHERBE (Mademoiselle), disciple insensée du fameux Simon Morin, n'est connue que par la déclaration qu'elle donna en 1649, conjointement avec ce fou et sa femme, sur ce qu'on les accusait de vouloir faire une secte.

MALINGRE (Claude), sieur de Saint-Lazare, laborieux historien, natif de Sens, mort vers 1655, a donné un grand nombre d'ouvrages sur l'Histoire de France qui ne sont pas estimés. Le plus utile et le moins mauvais de tous est son *Histoire des dignités honoraires de France*, in-8° : les autres sont 1° l'*Histoire générale des derniers troubles arrivés en France sous Henri III et sous Louis XIII*, in-4° ; 2° *Histoire de Louis XIII*, in-4° ; 4° *Histoire de la naissance et des progrès de l'hérésie de ce siècle*, 3 vol. in-4° dont le premier est du père Richeome ; 4° *Continuation de l'Histoire romaine depuis Constantin jusqu'à Ferdinand III*, 2 vol. in-fol., mauvaise compilation indigne de servir de suite à l'Histoire de Coeffeteau ; 5° *Histoire générale des guerres de Piémont :* c'est le deuxième volume des Mémoires du chevalier Boyvin du Villars, qui sont très-curieux, 2 vol. in-8° ; 6° *Histoire de notre temps sous Louis XIV*, continuée par du Verdier, 2 vol. in-8° : c'est un mauvais recueil sur ce qui est arrivé en France depuis 1643 jusqu'en 1645 ; 7° *Les annales et les antiquités de la ville de Paris*, 2 vol. in-fol. : tous ces ouvrages sont peu exacts, languissans, peu judicieux et mal écrits.

MALLEMANS : il y a eu quatre frères de ce nom, tous les quatre natifs de Beaune, d'une ancienne famille, et auteurs de divers ouvrages. Claude entra dans l'Oratoire, d'où il sortit peu de temps après. Il fut pendant 34 ans professeur de philosophie au collége du Plessis à Paris, où il se déclara pour un des plus grands partisans de la philosophie de Descartes. Il mourut dans la communauté des prêtres de Saint-François de Sales en 1723, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° le *Traité physique du monde, nouveau système*, 1679, in-12 ; 2° *Le fameux problème de la quadrature du cercle*, 1683, in-12 ; 3° la *Réponse à l'apothéose du dictionnaire de l'académie*, etc. Il y a beaucoup de savoir dans ces ouvrages. N.... Mallemans, chanoine de Sainte-Opportune. On lui attribue quelques ouvrages de géographie. Etienne, mort à Paris en 1716, à plus de 70 ans, dont on a quelques poésies ; et Jean Mallemans, lequel, après avoir porté les armes, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut en 1740, à 91 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° diverses Dissertations sur les passages difficiles de l'Ecriture sainte. Il y a beaucoup d'opinions singulières dans ces dissertations ; 2° Traduction française de Virgile, 1706, 3 vol. in-12 : elle n'est pas estimée ; 3° *Histoire de la religion depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Jovien*, 6 vol. in-12 ; 4° *Lettre sur le Paradis terrestre*, etc. : tous les ouvrages de Jean Mallemans sont assez mal écrits et remplis de singularités. Il regardait saint Augustin comme un théologien médiocre, et Descartes comme un mauvais philosophe, ce qui ne fait point d'honneur à son jugement.

MALLEROT (Pierre), célèbre sculpteur, plus connu sous le nom de *La Pierre*, a exécuté la colonnade du parc de Versailles, le péristyle et la galerie du château de Trianon, le tombeau du cardinal de Richelieu en Sorbonne, sous les ordres de Girardon ; le Mausolée de Girardon à Saint-Landry, à Paris ; la chapelle de MM. de

Pompone à Saint-Merry, et de MM. de Créqui et de Louvois aux Capucins à Paris.

MALLET (CHARLES), docteur de la maison et société de Sorbonne, natif de Montdidier, fut chanoine, archidiacre et grand-vicaire de Rouen, et mourut le 20 août 1680, à 72 ans. Il ne s'est fait connaître qu'en attaquant la traduction du Nouveau Testament imprimée à Mons, dans l'*Examen de quelques passages*, etc., et par un *Traité de la lecture de l'Écriture sainte*, dans lequel il prétend qu'elle ne doit point être donnée au peuple en langue vulgaire. M. Arnauld répondit à l'un et à l'autre. Il ne faut pas confondre Charles Mallet le docteur, avec Pierre Mallet son frère, qui était un homme d'un grand mérite.

MALLET (EDME), né à Melun en 1713, occupa une cure près de cette ville jusqu'en 1751 qu'il vint à Paris pour professer la théologie au collége de Navarre; il était docteur de cette maison. Accusé de jansénisme auprès de M. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, et d'impiété par le gazetier ecclésiastique, il se fit connaître pour un citoyen sage, qui, bien loin de se mêler de ces disputes, en souhaitait l'assoupissement par le silence. Il obtint un canonicat de Verdun, et mourut en 1755. Il a donné des *Principes pour la lecture des poètes*, 1745, 2 vol. in-12, pour celle des orateurs, 1753, 3 vol. in-12; *Essai sur l'étude des belles-lettres*, 1747, in-12; sur les bienséances oratoires, 1753, in-12; la traduction de Davila, 1757, 3 vol. in-4°. *Voy.* MANESSON.

MALLET (DAVID), poète anglais, né en Écosse en 1700 de parens si pauvres qu'il fut forcé de se mettre portier de l'école d'Edimbourg pour étudier; mais il surmonta le désavantage de sa mauvaise fortune, en devenant précepteur des fils du duc de Montrose, et depuis secrétaire du prince de Galles. On a de lui différentes Poésies et pièces de théâtre, recueillies en 3 vol. in-12. Mallet est mort en 1765. Il a fait aussi une Vie de Bacon, qui est la tête de ses œuvres, et celle de Marlborough.

MALLEVILLE (CLAUDE DE), poète français, natif de Paris, fut l'un des premiers de l'académie française, et remporta le prix sur Voiture et sur les autres beaux-esprits qui travaillèrent au sonnet proposé sur la *belle Matineuse*. Il devint secrétaire de M. de Bassompierre, auquel il rendit des services importans dans sa prison, et par les bienfaits duquel il acheta une charge de secrétaire du roi. Il fut secrétaire de l'académie française, et il mourut en 1647, à 50 ans. On a de lui des Poésies recueillies en 1 vol. in-4°, imprimées en 1649: on estime surtout ses Sonnets.

MALINCKROT (BERNARD), doyen de l'église cathédrale de Munster, s'acquit beaucoup de réputation par son érudition, quoiqu'il ne donnât à l'étude qu'une partie de la nuit, et qu'il passât le jour à régaler ses amis et à se divertir avec eux. L'empereur Ferdinand II le nomma à l'évêché de Ratzebourg, et quelque temps après il fut élu évêque de Minden; mais il ne put prendre possession de l'un ni de l'autre de ces deux évêchés. N'ayant pu réussir à se faire élire évêque de Munster en 1650, il s'éleva contre le nouvel évêque, et suscita des séditions jusqu'en 1655 qu'il fut déposé de sa dignité de doyen. L'évêque de Munster le fit arrêter en 1657 et conduire au château d'Ottenzheim, où il mourut le 7 mars 1664. On a de lui en latin 1° un Traité de l'invention et du progrès de l'imprimerie, Cologne, 1639, in-4°; 2° un autre de la nature et de l'usage des lettres, 1656, in-4°; 3° un Traité des archichanceliers du saint Empire romain, et des chanceliers de la cour de Rome, 1715, in-4°, etc: ces ouvrages sont estimés.

MALO (SAINT), MACLOU ou MAHOUT, premier évêque d'Aleth en Bretagne, était fils d'un gentilhomme de la Grande-Bretagne, et cousin-germain de saint Samson et de saint Magloire. Il fut élevé dans un monastère d'Irlande, puis élu évêque de Gui-Castel; mais son humilité lui faisant refuser cette dignité, et le peuple voulant le contraindre d'être évêque, il passa en Bretagne, et se mit sous la conduite d'un saint solitaire nommé Aron, proche d'Aleth. Quelque temps après il fut élu évêque de cette ville vers 541. Il se retira ensuite dans la solitude, auprès de Saintes, et y mourut le 15 novembre 565. C'est de lui

que la ville de Saint-Malo tire son nom, parce que son corps y fut transporté, après que la ville d'Aleth eut été réduite en village, et que le siége épiscopal fut transféré à Saint-Malo.

MALOUIN (PAUL-JACQUES), de Caen, où il était né en 1701, devint professeur de médecine au collége royal à Paris, médecin de la reine, de l'académie des sciences de Paris et de Londres, et mourut à Paris d'apoplexie le 31 décembre 1777. On a de lui une *Chimie médicinale*, 1755, 2 vol. in-12; les Arts du meûnier, du boulanger et du vermicellier parmi ceux de l'académie; des articles de chimie dans l'Encyclopédie. Il était fils d'un Charles Malouin, médecin, mort en 1718, qui est auteur d'un *Traité des corps solides et fluides du corps humain*, 1758, in-12. M. Malouin, en donnant cette édition, y a joint un *Traité de l'usage des langues vivantes dans les sciences.*

MALPIGHI (MARCEL), né à Crevalcuore près de Bologne le 10 mars 1628, fut professeur de médecine à Bologne et à Pise. Il devint membre de la société royale de Londres en 1669, et continua d'enseigner jusqu'en 1691 qu'il devint médecin d'Innocent XII. Malpighi mourut à Rome d'apoplexie dans le palais Quirinal le 29 novembre 1694, à 67 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages en latin, qui immortaliseront sa mémoire: les principaux sont *Plantarum anatome*, Londini, 1675 et 1679, 2 tom. en un vol. in-fol., fig.; *Epistolæ variæ*; *Dissertationes epistolicæ de bombyce*, Londini, 1669, in-4°, fig.; *De formatione pulli in ovo*: ces deux derniers ouvrages ont été traduits en français; *De cerebro, de linguâ, de externo tactûs organo, de omento, de pinguedine et adiposis ductibus; Exercitatio anatomica de viscerum structurâ; Dissertationes de polypo cordis, et de pulmonibus*, etc. Les ouvrages de Malpighi ont été imprimés à Londres en 1686, 2 vol. in-fol., et ses OEuvres posthumes ont paru à Londres en 1697, à Venise en 1698, in-fol., et à Amsterdam en 1698, in-4°; *Consultationes*, 1713, in-4°: il attribue la plupart de ses découvertes à son ami Borelli qu'il avait connu à Pise.

MALTE (les chevaliers de) doivent leur institut au zèle du bienheureux Gérard, gentilhomme provençal, qui s'était consacré dans l'hôpital de Jérusalem au service des pélerins, et à celui d'une dame romaine nommée Agnès, qui gouvernait la maison destinée à recevoir les personnes de son sexe. Leur charité s'étendait non-seulement à tous les pélerins, mais aux infidèles mêmes qui y recevaient l'aumône. Gérard, qui avait le soin de l'hôpital, voyant augmenter le nombre de ses compagnons et des compagnons d'Agnès, leur proposa de renoncer au siècle, et de prendre un habit régulier. Pascal II approuva en 1113 quelques règles qu'il leur avait données; Gérard fut déclaré administrateur, et Agnès supérieure, pendant toute leur vie. Elle et Gérard, avec l'approbation du pape et du patriarche de Jérusalem, furent reçus dans l'ordre de saint Augustin, et firent les mêmes vœux. Mais comme il ne suffisait pas de recevoir les pélerins dans l'hôpital, et qu'il fallait assurer les chemins pour qu'ils y arrivassent, les frères entreprirent de défendre les pélerins contre les incursions des Arabes, et se classèrent en une milice de gentilshommes, chargés de tenir les chemins sûrs, de servans pour le service de l'hôpital, et de chapelains pour en desservir l'Eglise; ce qui fut confirmé par Anastase IV en 1154. Le zèle du temps pour les lieux saints procura à l'ordre des dons de terres dans tous les états de la chrétienté: ce sont ces terres qui forment aujourd'hui les commanderies, dont les commandeurs sont obligés de donner à l'ordre une partie du revenu, sous le titre de *Responsions;* il y en a aussi quelques-unes pour les servans et les chapelains. L'emploi militaire si agréable à la noblesse, l'espérance de posséder des commanderies, firent entrer dans cette milice un si grand nombre de gentilshommes, que pour la borner on fixa qu'on n'y serait admis qu'en prouvant une noblesse de quatre degrés paternels. Outre les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, ils en firent un quatrième, de faire la guerre aux infidèles. C'est d'après cette institution que cet ordre subsiste depuis tant de siècles. Les malheurs de l'ordre n'ont servi qu'à l'illustrer et à le rendre souverain d'une île qui est gouvernée-

ainsi que tout l'ordre, par un conseil présidé par le grand-maître. Voici la liste de ceux qui l'ont été, sur laquelle il faut observer que les historiens de l'ordre varient beaucoup sur le temps de l'élection et la durée du règne des premiers grands-maîtres :

*Le bienheureux Gérard Thomas, provençal, jusqu'en. . . . 1118
Brocard Roger, douteux. . . 1131
*Raymond Dupuis ou Delpuech, cru de Dauphiné. 1160
Auger de Balben, de Dauphiné. 1163
Arnaud de Comps, de Dauphiné, douteux. 1167
Gilbert Assalit, abdique. . . 1169
Gaston. 1173
Joubert, né en Syrie. . . . 1179
Roger de Moulins ou des Moulins 1187
Garnier, de Napoli de Syrie. . 1188
Sous ce grand-maître Saladin s'empare de Jérusalem en 1187, et les hospitaliers se retirent à Margat, château qui leur appartenait.
Ermangard d'Aps. 1192
Sous ce grand-maître les chevaliers eurent grande part à la prise d'Acre sur les infidèles, et s'y transportèrent en 1191.
Geofroi de Duisson. 1194
Alphonse de Portugal, abdique. 1204
Geofroi le Rat, français. . . 1206
Guerin de Montaigu, auvergnat. 1230
Bertrand de Texis. 1240
Guerin ou Gerin. 1243
Bertrand de Comps, de Dauphiné. 1244
Pierre de Willebride. 1251
Guillaume de Châteauneuf, français. 1260
Hugues de Revel, de Dauphiné. 1276 ou 1278
Nicolas Lorgue. 1288
Jean de Villiers ou de Villers, français. 1294
Sous ce grand-maître la ville d'Acre est prise par les infidèles, et les hospitaliers se retirent dans l'île de Chypre, à Limisso.
Odon de Pins, provençal. . . 1298
Guillaume de Villaret, provençal. 1308
*Foulques de Villaret fait la conquête de Rhodes le 15 août 1310; il réunit à son ordre les biens des templiers qui sont supprimés, et est forcé d'abdiquer. 1323
Rival, Maurice de Pagnac, 1316 à 1322
Hélion de Villeneuve, provençal. 1348
* Adeodat Gozon. 1353
Pierre de Cornillan, provençal. 1355
Roger de Pins, de Languedoc. 1365
Raymond Bérenger, de Dauphiné. 1373
Robert de Juilliac, français. . 1376
Jean-Ferdinand de Hérédia, Aragonais. 1396
Rival, Richard Caraccioli, napolitain, 1383 à 1389.
Philibert de Naillac, gascon. . 1421
Antoine Fluvian ou de la Rivière, catalan. 1437
Jean de Lastic, auvergnat. . . 1454
Jacques de Milly, auvergnat. . 1462
Pierre-Raymond Zacosta, castillan. 1467
Jean-Baptiste Orsini, romain. . 1476
*Pierre d'Aubusson. 1503
*Emery d'Amboise, frère du cardinal. 1512
Guy de Blanchefort, limousin. . 1513
*Philippe de Villiers Lille-Adam. 1534
Sous ce grand-maître l'ordre perdit Rhodes en 1522; se retira à Messine, d'où une peste le chassa à Cumes, et de là à Civita-Vecchia; il s'établit enfin en 1530 à Malte que leur donna l'empereur Charles V, en cela politique et religieux; religieux, parce qu'il donnait une retraite à un ordre utile à la chrétienté; politique, en ce que cet ordre militaire allait devenir le boulevart de ses états d'Italie.
Piérin du Pont, piémontais. . 1535
Didier de Saint-Jaille, toulousain. 1536
Jean Omèdes, aragonais. . . 1553
Claude de la Sangle, français. 1557
* Jean Valette de Parisot, languedocien. 1568
Pierre Guidalotte del Monté, italien. 1572
Jean l'Evêque de la Cassière, auvergnat. 1581
Hugues de Loubenx de Verdale, provençal, et depuis cardinal. 1595
Martin Garzez, aroganais. . . 1601
Aloph de Vignacourt, champenois. 1622
Louis Mendès de Vasconcellos, portugais. 1623

Antoine de Paule, provençal. . 1636
Paul de Vintimille-Lascaris-Castelar. 1657
Martin de Reding, navarrois. . 1660
Annet de Clermont Chattes de Gessan, dauphinois, même année.
Raphaël Cotoner, bailli de Majorque. 1663
Nicolas Cotoner, frère du précédent. 1680
Grégoire Caraffe, napolitain. . 1690
Adrien de Vignacour, champenois. 1697
Remond Perellos de Rocaful, aragonais. 1720
Marc-Antoine Zondodari, siennois. 1722
Antoine Manoel de Vilhéna, portugais. 1736
Remond Despuig, de l'île Majorque. 1741
Emmanuel Pinto, portugais. . 1775
Emmanuël de Rohan, français, né le 19 avril 1725, élu le 12 novembre. 1775

L'ordre a été composé de huit langues, aujourd'hui réduites à sept; savoir celle de Provence, celle d'Auvergne et celle de France, qui comprennent tout le royaume de France, celle d'Italie, celle d'Aragon, Catalogne et Navarre; celle d'Angleterre qui est éteinte, et celle d'Allemagne, qui s'étendait jusqu'en Danemarck, mais qui a été restreinte par les protestans : le roi de Prusse les a conservés dans ses états; mais ils n'ont aucun rapport avec l'ordre; celle de Castille, de Léon et de Portugal.

MALTE (religieuses de). *Voy.* Galiote.

MALVASIA (Charles-César), d'une famille noble de Bologne, était chanoine de la cathédrale dans le 17e siècle. Il a donné *Felsina pittrice, vite de' Pittori Bolognesi*, Bologna, 1678, 2 vol. in-4°. L'auteur fut critiqué pour avoir donné la préférence à l'école de Bologne sur celle de Rome: cet ouvrage est dédié à Louis XIV, qui envoya à l'auteur son portrait enrichi de diamans. Un autre ouvrage qui n'a pas fait moins d'honneur au comte Malvasia est *Marmora felsinea*, 1690, in-4°.

MALVENDA (Thomas), savant religieux dominicain, naquit à Xativa en 1566, et professa la philosophie et la théologie dans son ordre avec beaucoup de réputation. Baronius, ayant eu occasion de connaître sa capacité, engagea son général à le faire venir à Rome, afin de profiter de ses avis. Malvenda y fut d'un grand secours à Baronius. On le chargea en même temps de réformer tous les livres ecclésiastiques de son ordre; ce qu'il fit avec succès. Il mourut à Valence en Espagne le 7 mai 1628, à 63 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont 1° un Traité *De Anti-Christo*, dont la meilleure édition est celle de Valence, 1621, in-fol.; 2° une nouvelle Version du texte hébreu de la Bible, avec des notes imprimées à Lyon en 1650, en 5 vol. in-fol.; 3° *Annales ordinis prædicatorum*, Neapoli, 1627, in-fol.

MALVEZZI (Virgilio, marquis de), gentilhomme italien, natif de Bologne, servit avec distinction dans les armées de Philippe IV, roi d'Espagne, qui l'employa en des négociations importantes. Il mourut à Bologne en 1654, à 55 ans, laissant divers écrits qui sont estimés, entre autres *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1635, in-4°; *Opere istoriche*, 1656, in-12.

MAMBRÉ, amorrhéen, aida Abraham à combattre les Assyriens et à délivrer Loth.

MAMBRÈS, un des Égyptiens magiciens qui contrefit les miracles de Moïse.

MAMBRUN (Pierre), jésuite, natif de Clermont en Auvergne, s'est fait un nom dans la république des lettres par sa Dissertation latine sur le poëme épique, et par ses Poésies latines, qui sont des églogues, des géorgiques, 4 livres de la Culture de l'âme et de l'esprit, et un poëme intitulé *Constantin, ou l'Idolâtrie terrassée*, la Flèche, 1661, in-fol., ou Paris, 1652, in-4°. Il mourut à la Flèche, le 31 octobre 1661, à 61 ans: c'est un des plus heureux imitateurs de Virgile.

MAMERT (Saint), célèbre évêque de Vienne en Dauphiné, institua les rogations en 469, et mourut le 11 mai

475. Claudien Mamert son frère était prêtre de l'église de Vienne : on a de ce dernier trois excellens livres de la nature de l'âme, Zwickau, 1655, 2 vol. in-8° ; c'est lui aussi que l'on croit auteur de l'hymne sur la passion, *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, etc., on les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

MAMERTIN, orateur du 4e siècle, fut élevé au consulat par Julien l'Apostat. Pour remercier ce prince il prononça en sa présence un panégyrique en latin, que nous avons encore dans les *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1677, in-4°, avec le panégyrique de Maximien-Hercule, prononcé par Mamertin son père.

MAMMÉE ou plutôt MAMÉE (JULIE), mère de l'empereur Alexandre-Sévère, est célèbre par son esprit et par son courage. Elle envoya chercher Origène, pour s'entretenir avec lui sur la religion chrétienne qu'elle embrassa, selon plusieurs auteurs, et dont elle donna connaissance à l'empereur son fils. Dans la suite, étant accusée d'être cruelle et avare, et de vouloir s'arroger l'autorité souveraine, elle fut massacrée avec son fils l'an 235 de J.-C.

MAMURRA, chevalier romain, natif de Formium, accompagna César dans les Gaules en qualité d'intendant des ouvriers. Il y acquit de grandes richesses, et fit bâtir un palais magnifique à Rome sur le mont Célius. C'est le premier qui fit incruster de marbre les murailles et les colonnes. Catule a fait des épigrammes très-satiriques contre lui.

MANAHEM, c'est-à-dire *Consolateur*, roi d'Israël, était fils de Gadi et général des troupes de Zacharie. Ce prince ayant été tué par Sellum, Manahem fit mourir l'usurpateur, et s'empara du trône 771 avant J.-C. C'était un prince impie et odieux à ses sujets. Il mourut 761 avant J.-C., après un règne de dix ans.

MANAHEM, prophète chrétien, frère de lait d'Hérode-Antipas, fut un des prêtres d'Antioche à qui le Saint-Esprit ordonna d'imposer les mains à Paul et à Barnabé, pour les envoyer prêcher aux gentils ; on le croit du nombre des 72 disciples, et qu'il mourut à Antioche.

MANAHEM, fils de Judas, galiléen, chef des séditieux contre les Romains, se fit reconnaître roi de Jérusalem. Un nommé Éléazar souleva le peuple contre cet usurpateur qui fut puni du dernier supplice.

MANAHEM, essénien, prédit à Hérode qu'il serait roi des Juifs, mais qu'il souffrirait beaucoup dans sa royauté ; cette prédiction fit respecter les esséniens par ce prince.

MANASSÉ Ier, d'une famille illustre, n'était que simple clerc lorsque que par simonie il parvint à l'archevêché de Reims en 1067. Sa conduite ne démentit pas sur le siége les moyens qu'il avait employés pour y parvenir : il fut accusé par-devant des légats et dans des conciles, où il refusa de comparaître ; enfin sa sentence de déposition fut prononcée dans le concile de Lyon de 1080, et confirmée dans celui de Rome, même année. Il voulut en vain se maintenir à main armée ; il fut obligé d'abandonner Reims, et passa en Terre-Sainte, où il fut fait prisonnier et mis en liberté en 1099 : on trouve son apologie dans le *Musæum italicum* du père Mabillon.

MANASSÈS, fils de Joseph et d'Aseneth, fut adopté par Jacob 1690 avant J.-C., et devint chef d'une tribu des Juifs qui porta son nom.

MANASSÈS, roi de Judas, succéda à son père Ézéchias, 698 avant J.-C. Il fit mourir le prophète Isaïe, et se rendit abominable par son idolâtrie et par ses impiétés. Dieu, pour l'en punir, suscita contre lui le roi d'Assyrie, qui le chargea de chaînes et le mena captif à Babylone 677 avant J.-C. Son malheur le fit rentrer en lui-même, et Dieu, touché de son humilité et de sa pénitence, le tira des fers du roi de Babylone, lequel lui rendit ses états peu de temps après. Manassès, de retour à Jérusalem, abattit les autels consacrés aux idoles, rétablit le culte de Dieu, et fit fleurir la religion et la piété dans ses états. Il mourut 643 avant J.-C., à 67 ans, après en avoir régné 55. Nous avons sous son nom une prière que l'on suppose qu'il fit pendant sa captivité ; mais cette pièce est apocryphe, et n'est point reçue entre les livres canoniques de l'Ancien Testament. Amon son fils lui succéda.

MANASSÉS, MANASSEH. *Voy.* CONSTANTIN MANASSÉS.

MANCINELLI (ANTOINE), né à Velletri en 1452, enseigna les belles-lettres en divers endroits d'Italie. On a de lui 4 poëmes latins : *De floribus*, *De figuris*, *De poeticâ virtute*, *De vitâ suâ*, Paris, 1506, in-4°; *Epigrammata*, Venetiis, 1500, in-4°; des Notes sur quelques auteurs latins.

MANCINI (JEAN-BAPTISTE), mort à Bologne sa patrie vers 1640, composa des ouvrages de morale pleins d'imagination, sans goût ; Scuderi en a traduit une partie en français.

MANCINI (PAUL), baron romain, aimait les belles-lettres, et fut instituteur de l'académie des Humoristes. Il se fit prêtre après la mort de sa femme Vittoria Capoti, dont il eut deux fils ; l'aîné, François-Marie Mancini, fut nommé cardinal à la recommandation de Louis XIV, le 5 avril 1660 ; le cadet, Michel-Laurent Mancini, épousa Hiéronyme Mazarin, sœur puînée du cardinal Mazarin, dont il eut plusieurs enfans, entre autres Philippe Julien, qui joignit à son nom celui de Mazarin. Tout le monde connaît les illustres descendans de Michel-Laurent Mancini. *Voy.* NEVERS, COLONNE, MAZARIN.

MANCINI (la famille de), originaire de Rome, est connue dès le quatorzième siècle. Sa fortune en France vient de ce que Michel-Laurent Mancini avait épousé Hiéronyme Mazarin, sœur du cardinal Mazarin. Le duc de Nevers était le seul fils qui ait vécu ; mais il avait cinq sœurs mariées : au duc de Vendôme, au comte de Soissons, de la maison de Savoie, au connétable Colonne, au duc de Bouillon, et à de la Porte de la Meilleraye ; celle-ci, qui était la fameuse Hortense, fut instituée héritière par son oncle, à la charge que son mari prendrait le nom et les armes de Mazarin. *Voy.* MAZARIN (Hortense), COLONNE, NEVERS.

MANCO-CAPAC, premier Inca et fondateur de l'empire du Pérou, après avoir réuni et civilisé les Péruviens et leur avoir persuadé qu'il était fils du Soleil, leur apprit à adorer intérieurement, et comme un Dieu suprême mais inconnu, Pachacamac, c'est-à-dire l'âme ou le soutien de l'univers, et extérieurement et comme un Dieu inférieur, mais visible et connu, le soleil son père, en lui bâtissant des temples et en lui offrant des sacrifices en reconnaissance des bienfaits dont il les comblait continuellement.

MANDAGOT (GUILLAUME DE), natif d'une illustre famille de Lodève, compila le sixième Livre des Décrétales par ordre du pape Boniface VIII. Il fut successivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Toulouse, archevêque d'Embrun, puis d'Aix, et enfin cardinal et évêque de Palestrine. Il mourut à Avignon en 1321. On a de lui un Traité de l'élection des prélats, dont il y a eu plusieurs éditions, entre autres celle de Cologne, 1601, in-8°.

MANDAJORS (JEAN-PIERRE DES OURS DE), maire d'Alais sa patrie, élève de l'académie des inscriptions en 1712, associé en 1715, prit des lettres de vétérance la même année pour retourner chez lui, où il est mort en 1747, à 68 ans. On trouve de lui dans les Recueils de l'académie plusieurs Mémoires sur les antiquités de la Gaule. Il en a fait même imprimer une partie dans son Histoire critique de la Gaule narbonnaise, Paris, 1733, in-12. Son père Louis lui avait tracé le chemin de ce genre d'étude, dans ses Nouvelles découvertes sur l'état de la Gaule du temps de César, Paris, 1696, in-12. Ses idées neuves n'ont pas été adoptées et sont restées dans l'oubli.

MANDANES, philosophe et prince indien, renommé par sa sagesse, étant invité par les ambassadeurs d'Alexandre-le-Grand de venir au banquet du fils de Jupiter, avec promesse d'une grande récompense s'il obéissait, et d'être puni s'il refusait, répondit, au rapport de Strabon, que « Alexandre n'était point le fils de Jupiter, quoiqu'il commandât une grande partie de l'univers ; qu'il ne se souciait point des présens d'un homme qui n'avait point de quoi se contenter lui-même, et qu'il méprisait ses menaces ; que l'Inde était suffisante pour le faire subsister, s'il vivait, et qu'il n'était point effrayé de la mort, parce qu'elle lui ferait changer en une meilleure vie son état d'infirmité et de vieillesse. »

MANDELSSOHN (MOSES), juif, né à Dessau en 1729, joignit aux talens qu'il avait pour le commerce la réputa-

tion de savant métaphysicien. Nous ne connaissons en France que son ouvrage intitulé *Phédon*, ou *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, qui a été traduit en français et imprimé à Paris en 1773, in-8°. Ses autres ouvrages sont restés en allemand. Il est mort à Berlin le 4 janvier 1786, regretté de ceux de sa religion et de ses concitoyens, par sa fermeté, sa droiture et sa simplicité. Le jour de sa mort les boutiques et magasins des juifs furent fermés en signe de deuil, ce qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier rabbin.

MANDESLO (Jean-Albert), natif du pays de Mékelbourg, fut page du duc de Holstein, et voyagea en qualité de gentilhomme avec les ambassadeurs que ce duc envoya en Moscovie et en Perse en 1636. Il alla ensuite à Ormus, et de là aux Indes. On a de lui une Relation de ses voyages, 1727, in-fol., traduite par Wicquefort.

MANDEVILLE (Jean de), médecin anglais au 14e siècle, voyagea en Asie et en Afrique, et publia à son retour une Relation de ses voyages : elle est dans le Recueil de Bergeron, la Haie, 1735, in-4°. Il mourut à Liége le 17 novembre 1372.

MANDEVILLE (Bernard de), né à Dort en Hollande, s'y fit recevoir docteur en médecine. Il alla ensuite en Angleterre, et y publia la Fable des abeilles, Londres, 1732, in-8°, en anglais. Il prétend dans cet ouvrage que le luxe et les vices des particuliers tournent au bien et à l'avantage de la société; la traduction française est de Londres, 1740, 4 vol. in-8°. Mandeville publia ensuite des Pensées libres sur la religion, traduites en français par Vaneffen, la Haie, 1723, in-12, 2 tom., qui firent grand bruit, aussi bien que sa Fable des abeilles, et soulevèrent contre lui les personnes judicieuses, à cause de son irréligion et de ses impiétés. Il mourut à Londres le 19 janvier 1733, âgé d'environ 63 ans. On a encore de lui un livre intitulé *Recherche sur l'origine de l'honneur et sur l'utilité du christianisme dans la guerre*, et quelques autres ouvrages.

MANDEVILLE. *Voy.* Hermondaville.

MANDRIN (Louis), fils d'un maréchal du Dauphiné, dégoûté de l'assujettissement du métier de soldat, déserta, fit de la fausse monnaie, et enfin la contrebande : devenu chef d'une troupe de brigands, il commit tous les excès dont un homme de son espèce est capable quand il se trouve en force. Il échappa long-temps aux recherches que l'on faisait contre lui; enfin on le trouva dans un vieux château du roi de Sardaigne, où il fut pris par des émissaires français et condamné à la roue en 1755 par la chambre criminelle de Valence; il fallut donner satisfaction au roi de Sardaigne sur la violation de son territoire.

MANÉS, fameux hérésiarque du 3e siècle, était d'abord esclave, et se nommait Curbicus. Il fut acheté par une riche veuve de Perse, qui l'adopta dans la suite et le fit instruire dans les sciences qui s'enseignaient en Perse. Cette femme avait hérité des livres de l'hérétique Therebinthus. Curbicus puisa dans ces livres et dans la doctrine des Perses son système et ses erreurs, et prit le nom de Manés pour faire oublier sa première condition. Il se disait apôtre de J. C. et soutenait qu'il y avait deux principes, c'est-à-dire deux dieux, un bon et un mauvais; l'un auteur de tous biens, l'autre auteur de tous les maux. Il enseignait la transmigration de Pythagore, niait la résurrection des corps. La chair, selon lui, était l'ouvrage du mauvais principe; par conséquent il fallait empêcher la génération et le mariage, etc. Manés promit au roi de Perse de guérir son fils, lequel étant mort peu de temps après, l'hérésiarque fut mis en prison, d'où il trouva moyen de se sauver. Il eut ensuite une dispute publique avec l'évêque Archelaüs qui se trouvait à Cascara. Enfin, ayant été pris par les gens du roi de Perse, ce prince le fit écorcher tout vif et exposer son corps aux bêtes. Les savans ne sont pas d'accord sur le temps auquel cet hérésiarque commença à paraître : l'opinion la plus probable est que ce fut sous l'empire de Probus, vers l'an 280. Les sectateurs de Manés furent appelés manichéens. Saint Augustin, qui avait été dans leur secte, est celui de tous les pères qui les a combattus avec plus de force. Beauso-

bre a donné l'histoire du manichéisme, 2 vol. in-4°.

MANESSON MALLET (Alain), ingénieur et maître de mathématiques des pages de Louis XIV, a fait paraître en 1683 une Description de l'univers, 5 vol. in-8°, moins estimée que *Les Travaux de Mars*, ou *l'Art de la guerre*, 1691, 3 vol. in-8°; *Géométrie*, 1702, 4 vol. in-8°; l'un et l'autre n'ont pourtant guère d'autre mérite que d'avoir une figure à chaque page.

MANETHON, fameux prêtre égyptien, natif d'Héliopolis et originaire de Sebenne, vivait du temps de Ptolomée Philadelphe, vers 304 avant J.-C. Il composa en grec l'Histoire de l'Egypte, ouvrage célèbre qui est souvent cité par Joseph et par les auteurs anciens. Jules Afriquain en avait fait un abrégé dans sa Chronologie. L'ouvrage de Manethon s'est perdu, et il ne nous reste que des fragmens des extraits de Jules Afriquain : ils se trouvent dans la Chronique d'Eusèbe et dans Georges Syncelle. Gronovius a publié un Poëme de Manethon sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, grec-latin, Leyde, 1698, in-4°.

MANETTI (Giannozzo), né à Florence le 5 juin 1396, rendit de grands services à sa patrie dans plusieurs ambassades et dans les différentes places qu'il occupa. La considération dont il jouissait parmi ses compatriotes et parmi les étrangers excita la jalousie de ses envieux; ils parvinrent à le faire condamner à payer dix mille florins d'or. Cette politique républicaine d'ôter à un homme qui sort de l'égalité les moyens de nuire à la patrie, ne rencontre pas toujours des cœurs assez patriotes pour souffrir tranquillement une injure non méritée. Manetti renonça à sa patrie; il devint secrétaire de Nicolas V et de plusieurs papes ses successeurs. Il passa ensuite auprès d'Alfonse et de Ferdinand, roi de Naples, où il est mort le 26 octobre 1459. On a de lui *De excellentiâ et dignitate hominis*, Bâle, 1532, in-8°, et beaucoup d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits.

MANETTI (Xavier), médecin du collége royal de Florence, professeur de médecine et de botanique, intendant du Jardin impérial des Plantes, est mort au commencement de l'année 1785, à Florence. Il avait fait paraitre *Catalogus horti academiæ Florentinæ*, 1747; *Viridarium Florentinum*, 1751, in-8°; *Dell' inoculazione del Vajuolo*, 1761, in-4°, avec un Supplément en 1762; *Del frumento e del pane*, 1765, in-4°; *Ornithologiæ, tomus V et ultimus*, 1775, in-fol., avec planches gravées et coloriées.

MANEVILLETTE (Jean-Baptiste-Nicolas-Denys, d'Après de), né au Havre le 11 février 1707, est le premier navigateur qui ait réduit en pratique l'observation des longitudes en mer, par la distance de la lune aux étoiles et au soleil. Il était chevalier de l'ordre du roi, associé à l'académie de marine, correspondant de celle des sciences à Paris. La compagnie des Indes, qu'il avait servie en qualité de capitaine de vaisseau, lui avait donné la garde du dépôt des cartes, plans et journaux de la navigation des Indes orientales et de la Chine, ce que le roi avait confirmé en lui confiant la place d'inspecteur à Lorient, où il est mort le 1er avril 1780. Il est auteur du *Neptune des Indes* ou *oriental*.

MANFREDI (Eustachio), célèbre mathématicien, naquit à Bologne le 24 septembre 1674. Il devint professeur de mathématiques à Bologne en 1698, et surintendant des eaux du Bolonais en 1704. On le choisit en 1726 associé étranger de l'académie des sciences de Paris, et il fut membre de plusieurs autres académies. M. Manfredi s'acquit beaucoup de réputation par ses Ephémérides, en 4 vol. in-4°: par son ouvrage sur la méridienne de Sainte-Pétrone de Bologne, in-4°; par ses écrits sur l'hydrostatique, par ses poésies, Bologne, 1713, in-16, et par ses autres ouvrages. Il mourut le 15 février 1739, à 65 ans.

MANFREDI (Barthélemi), habile peintre, natif de Mantoue, imita tellement Michel-Ange de Caravage son maître, qu'il est difficile de ne pas confondre leurs tableaux. Ses sujets les plus ordinaires étaient des joueurs de cartes ou de dés, et des assemblées de soldats. Il ne faut pas le confondre avec Lelio Manfredi qui a traduit de l'espagnol en italien *Tiran-le-Blanc*, Venise, 1538, in-4°; l'original espagnol de Barcelone, 1497, in-fol., est

fort rare. M. de Caylus l'a traduit en français, 2 vol. in-12.

MANGEANT (Luc-Urbain), prêtre, était né à Paris en novembre 1656, et est mort dans la même ville le 19 octobre 1727. C'est à son travail et à sa saine critique qu'on doit la bonne édition de saint Prosper de 1711, et celle de saint Fulgence de 1684.

MANGEART (Thomas), bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, devint antiquaire, bibliothécaire et conseiller du duc Charles de Lorraine. On a de lui une introduction à l'Histoire des médailles, Paris, 1762, in-fol.; une Octave de sermons, avec un Traité sur le Purgatoire, Nanci, 1739, 2 vol. in-12. Il est mort en 1763.

MANGENOT (Louis), chanoine du temple, mort le 9 octobre 1768, à 74 ans, est auteur de quelques Poésies, publiées à Amsterdam, 1776, in-12: ce sont des Eglogues, des Fables, des Madrigaux et des Contes peu convenables à un homme de son état; le tout dans le médiocre. Son caractère indépendant l'empêchait de se répandre dans le monde; il n'aurait pu s'assujettir aux égards que la société exige.

MANGET (Jean-Jacques), habile médecin, naquit à Genève le 19 juin 1652. L'électeur de Brandebourg lui donna des lettres de son premier médecin en 1699, et Manget conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée à Genève le 15 août 1742, à 91 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: les plus connus sont 1° une *Bibliothèque anatomique*, 1699, 2 vol. in-fol.; 2° *Bibliotheca pharmaceutico-medica*, 1703, 2 vol. in-fol.; 3° une Bibliothèque chimique, 1702, 2 vol. in-fol.; 4° une Bibliothèque chirurgique, 1721, 4 vol. in-fol.; 5° une Bibliothèque de tous les auteurs qui ont écrit sur la médecine, 1741, 2 tom. en 4 vol. in-fol.; 6° Bibliothèque de médecine pratique, 1739, 4 vol. in-fol.; 7° le *Sepulcretum* de Bonnet, 1700, 3 vol. in-fol, etc.: tous ces ouvrages sont en latin. Daniel Le Clerc, auteur d'une Histoire de la médecine, l'aida beaucoup.

MANGEY (Thomas), docteur en théologie, chapelain de Withehall, et associé du collége de Saint-Jean à Cambridge, devint recteur de Saint-Mildred, prébendier de Durham, et mourut le 11 mars 1755. On a de lui une belle édition de Philon, juif, 1742, 2 vol. in-fol.; différens Traités contre Toland, pour prouver la divinité de J.-C. et son éternelle existence; des Sermons.

MANGOT (Jacques), de Paris, fut successivement maître des requêtes, procureur-général en la chambre des comptes et avocat-général au parlement de Paris. Il mourut en 1587. On a de lui des vers latins et des Harangues qui sont trop longues.

MANGOT (Claude), frère du précédent, parvint, par la faveur du maréchal d'Ancre, à avoir les sceaux; mais à sa mort il les lui fallut rendre en 1617.

MANICHÉE. *Voy.* Basilide, Manès.

MANILIUS (Marcus), poète latin, qui vivait du temps de l'empereur Tibère, a composé en vers un Traité d'astronomie dont il ne nous reste que cinq livres qui traitent des étoiles fixes. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de M. Huet, *ad usum Delphini*, 1679, in-4°, et celle de Londres, 1739, in-4°.

MANLEY (Madame), fille de Roger Manley, gouverneur d'une des iles de Hampsire, qu'on dit être auteur du premier volume de l'*Espion turc*, reçut une bonne éducation; mais des malheurs arrivés à sa famille et un faux mariage la jetèrent dans la misère. Elle fut cependant connue de la duchesse de Cléveland, maîtresse de Charles II, dont elle ne reçut pas longtemps des secours. Dans sa solitude elle fit une tragédie intitulée *Le malheur royal*, jouée en 1696, et les quatre volumes de l'*Atlantis*. Son père avait été attaché à Charles Ier, et lui dessina le caractère des principaux personnages de ce roman satirique, qui lui attira des accusations dont elle fut déchargée. Madame Manley publia en 1713 une seconde édition de ses Lettres; sa tragédie de *Lucius*, premier roi de la Grande-Bretagne, fut jouée en 1717. Elle vivait avec Jean Barber, alderman de Londres, lorsqu'elle mourut le 11 juillet 1724. Il a paru une traduction française de son *Atlantis*, à Rouen, 1714, 2 volumes in-12.

MANLIUS, gendre de Tarquin-le-Superbe, chez lequel il se retira lorsque ce prince fut chassé de Rome 509 avant J.-C., est regardé comme le chef de l'illustre famille romaine des Manlius, d'où sortirent trois consuls, douze tribuns et deux dictateurs. Les hommes les plus célèbres de cette famille sont :

MANLIUS MARCUS CAPITOLINUS, célèbre consul et capitaine romain, se signala dans les armées dès l'âge de 16 ans. Il se réveilla dans le Capitole aux cris des oies lorsque Rome fut prise par les Gaulois, et repoussa les ennemis qui voulaient surprendre cette forteresse; ce qui lui fit donner le surnom de *Capitolin* et de *Conservateur de la ville*, 390 avant J.-C. Dans la suite, ayant été accusé d'aspirer à la royauté, il fut précipité du haut du roc Tarpeïen, 384 avant J.-C.

MANLIUS TORQUATUS, célèbre consul et capitaine romain, avait l'esprit vif mais peu de facilité à parler; ce qui porta Manlius Imperiosus son père à le tenir presque par force à la campagne. M. Pomponius, tribun du peuple, irrité d'une telle sévérité, forma le dessein d'accuser Manlius le père devant les juges; mais Torquatus l'ayant appris alla chez ce tribun, et lui fit jurer, le poignard à la main, qu'il ne poursuivrait point cette accusation contre celui auquel il devait la vie. Dans la suite Torquatus fut tribun militaire, et tua dans un combat singulier un soldat gaulois auquel il arracha la chaîne d'or qu'il portait au cou; c'est cette action qui lui fit donner le nom de *Torquatus*. Etant consul dans la guerre contre les Latins, 340 avant J.-C., il fit trancher la tête à son propre fils, parce qu'il avait com battu contre sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire. Il vainquit les ennemis de la république, et fut plusieurs fois consul. Il refusa une dernière fois le consulat, en disant « qu'il ne lui était plus possible de souffrir les vices du peuple, comme le peuple ne pouvait plus souffrir sa sévérité »; elle était en effet si grande qu'elle passa en proverbe.

MANNORY (Louis), ancien avocat au parlement, né à Paris en 1696, y était mort depuis quelques années en 1778. Il est connu principalement par le Recueil de ses plaidoyers, en 18 vol. in-12, pleins de saillies, de sel et de singularités.

MANNOZI (Jean), excellent peintre italien, appelé ordinairement *Jean de Saint-Jean*, nom d'un village où il naquit près de Florence. Il embellit les salles du grand-duc Laurent de Médicis, pour honorer la générosité de ce prince à récompenser le mérite, et son goût pour les arts. Mannozi réussissait surtout dans la peinture à fresque, et ses couleurs sont aussi fraîches que si elles venaient d'être employées. Il excellait dans la perspective et dans l'optique; et il a si bien imité des bas-reliefs de stuc, qu'il faut y porter la main pour s'assurer qu'ils ne sont pas de sculpture. Son esprit inquiet et capricieux lui attira des chagrins qui le conduisirent au tombeau en 1636, à 46 ans. *Voy*. le journal de Trévoux du mois de mars 1752.

MANSART ou MANSARD (François), très-célèbre architecte, né à Paris en 1598, d'un architecte, a embelli Paris et les environs, et même les provinces, de ses ouvrages; ils sont en si grand nombre qu'il faudrait un volume pour les rapporter tous. On remarquera seulement que l'Eglise du Val-de-Grâce a été bâtie sur son dessin, et conduite par lui jusqu'au dessus de la grande corniche du dedans. Il eût été à souhaiter que Mansart lui-même l'eût achevée entièrement. Il mourut à Paris au mois de septembre 1666, à 69 ans. Ses pensées étaient nobles et grandes pour le dessin général d'un édifice, et son choix heureux et délicat pour les profils de tous les membres d'architecture qu'il y employait. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *mansarde*, par laquelle en brisant les toits on augmente l'espace qu'ils renferment, et l'on trouve le moyen d'y pratiquer des logemens commodes.

MANSART (Jules-Hardouin), neveu du précédent, fut premier architecte du roi. C'est ce dernier qui a fait le dôme des Invalides, la galerie du Palais-Royal, la place de Louis-le-Grand, celle des Victoires, la cascade de Saint-Cloud, le château de Versailles et la chapelle de ce château qu'il ne put voir finir. Il mourut en 1708.

MANSFELD, nom d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, qui tire

son nom du château de Mansfeld, et qui s'est divisée en plusieurs branches, les unes catholiques, et les autres protestantes. Cette maison a produit un grand nombre de capitaines célèbres, dont les principaux sont Hoyer, comte de Mansfeld, célèbre général, qui fut tué en 1115 à la bataille que l'empereur Henri-le-Jeune perdit contre les Saxons; Albert, comte de Mansfeld, qui se déclara pour Luther, et qui fut l'un des principaux chefs du parti protestant durant les guerres d'Allemagne. Il fit lever le siége de Brême à Henri de Brunswick en 1547, et mourut le 5 mars 1560, à 80 ans. Wolrath, comte de Mansfeld, son cinquième fils, s'acquit une grande réputation dans les armées, et se trouva à la bataille de Montcontour, après la perte de laquelle il sauva une partie de la cavalerie allemande par une belle retraite. Il mourut le 30 décembre 1578. En même temps vivait Pierre Ernest, comte de Mansfeld, qui fut fait prisonnier en 1572 dans Yvoy, où il commandait, après la bataille de Montcontour. Dans la suite il eut part aux affaires les plus importantes, devint gouverneur de Luxembourg et de Bruxelles, et mourut le 21 mai 1604, à 87 ans, ayant le titre de prince du saint Empire. Charles, prince de Mansfeld, son fils légitime, se signala dans les guerres de Flandre et de Hongrie, et mourut sans postérité en 1595; Ernest de Mansfeld, frère naturel de ce dernier, que Pierre-Ernest avait eu d'une dame de Malines, fut élevé à Bruxelles dans la religion catholique, par son parrain l'archiduc Ernest d'Autriche, et servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, l'empereur en Hongrie, avec son frère Charles, comte de Mansfeld; ce qui le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II, et le fit surnommer l'*Ulysse d'Allemagne*; mais les charges de son père, et les biens qu'il possédait dans les Pays-Bas espagnols, lui ayant été refusés, contre les promessses données, il en fut si mécontent qu'il se jeta en 1610 dans le parti des princes protestans, embrassa le calvinisme, et devint l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, qui l'appelait l'*Attila de la chrétienté*. Il se mit en 1618 à la tête des révoltés de Bohème, s'empara de Pilsen, et en 1619, nonobstant la défaite de ses troupes en différens combats, il se jeta dans le Palatinat, y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, et défit les Bavarois. Enfin il fut entièrement défait lui-même par Vallenstein à la bataille de Dassou, au mois d'avril 1626. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restaient, il voulut passer dans les états de Venise; mais il tomba malade dans un village entre Zara et Spalatro, où il mourut le 20 novembre 1626, à 46 ans. On soupçonna qu'il avait été empoisonné. Quoi qu'il en soit, Ernest, bâtard de Mansfeld, passe avec raison pour l'un des plus grands généraux de son temps. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid et à la faim. Il mettait des armées sur pied, et ravageait les provinces de ses ennemis avec une promptitude presque incroyable. Les Hollandais disaient de lui, *bonus in auxilio*, *carus in pretio*, c'est-à-dire qu'il rendait de grands services à ceux qui l'employaient, mais qu'il les faisait payer bien cher.

MANSFELD (Henri-François, comte de), de la même maison que les précédens, fit beaucoup parler de lui dans les guerres pour la succession d'Espagne, et mourut à Vienne le 8 juin 1715, à 74 ans, après avoir été prince du saint Empire et de Fondi, grand d'Espagne, maréchal-de-camp, général des armées de l'empereur, général de l'artillerie, ambassadeur en France et en Espagne, président du conseil aulique de guerre, et grand chambellan de l'empereur.

MANSO (Jean-Baptiste), marquis de Ville, était Napolitain, et a servi dans les troupes du duc de Savoie et du roi d'Espagne. Il mourut le 28 décembre 1645, à 84 ans. Il a donné, *I Paradossi, o vero dell' amore dialogi*, Milan, 1608, in-8°; *Rime*, 1635, in-12; *Vita del Tasso*, 1634, in-12.

MANSTEIN (Christophe-Herman de), naquit à Saint-Pétersbourg le 2 septembre 1711, d'une famille noble, originaire de Bohème; son père, qui était dans le service de Russie, y destinait son fils, lorsqu'un de ses amis qui passait à Pétersbourg l'emmena à Berlin et le fit entrer au service du roi Frédéric-Guillaume Ier. En 1736 il obtint un congé pour aller voir ses pa-

rens ; il eut l'honneur de saluer la czarine Anne, qui lui demanda s'il ne voulait pas entrer à son service ; il voulut s'en excuser, sur ce qu'il n'avait pas son congé absolu ; mais la czarine lui ayant dit qu'elle se chargeait de l'obtenir, ce fut pour lui un ordre d'y rester. De lieutenant qu'il était au service prussien, il entra capitaine de grenadiers au régiment de Saint-Pétersbourg. A la mort de la czarine M. de Manstein fut chargé d'arrêter les Biren, qui s'étaient fait donner la régence du jeune prince Jean III : il s'acquitta de cette commission hasardeuse avec tant de dextérité, que la mère du jeune prince le fit colonel, et lui donna de belles terres en Ingrie. L'accroissement de sa fortune le détermina à offrir sa main à Mlle Finck qu'il épousa le 10 janvier 1741. A la fameuse révolution qui fit descendre du trône le prince Jean, pour y faire monter la czarine Elisabeth, M. de Manstein perdit son régiment et ses terres. Il obtint un nouveau régiment ; mais non pas la restitution de ses terres, ce qui lui fit prendre le parti de se retirer à Berlin, où il rentra au service de cette cour. Il servit en qualité de volontaire dans la campagne de 1745. La défaite du colonel autrichien Franquini lui valut la qualité d'aide-de-camp et le gouvernement de Zittau. Après la paix de Dresde M. de Manstein s'établit à Potzdam, et y fit venir sa famille. Il fut nommé major-général d'infanterie en 1754. Pendant la guerre de Bohême il fut blessé au bras à la bataille de Collin ; le roi lui ordonna d'aller à Dresde pour se faire panser ; mais à peine était-il sorti de Leutmérits, qu'il rencontra un parti autrichien contre lequel il fallut se battre ; une balle lui perça la poitrine, et peu de temps après il mourut dans les bras de son fils en 1757. On a imprimé de lui des Mémoires sur la Russie, Lyon, 1772, 2 vol. in-8°.

MANSUI (Saint), ou plutôt Mansuet, *Mansuetus*, premier évêque de Toul, au 3e siècle.

MANTEGNE (André), peintre célèbre, né dans un village près de Padoue en 1451, fut occupé dans son enfance à garder des moutons ; mais s'amusant à dessiner son troupeau, il fut aperçu, et on le mit chez un peintre. Il s'acquit bientôt une telle réputation, que Jacques Bellin lui donna sa fille en mariage, et que le duc de Mantoue le fit chevalier de son ordre. Mantègne fit pour ce prince le Triomphe de César, qui a été gravé de clair obscur en 9 feuilles, et qui passe pour son chef-d'œuvre. Il mourut à Mantoue en 1517. Il passa pour l'inventeur de la gravure au burin, pour les estampes.

MANTICA (François), habile cardinal, naquit à Udine en 1534. Il enseigna le droit à Padoue avec réputation, et fut ensuite attiré à Rome par le pape Sixte V, qui lui donna une charge d'auditeur de Rote. Clément VIII le fit cardinal en 1596. Il mourut à Rome le 28 janvier 1614, à 80 ans. On a de lui un traité *De conjecturis ultimarum voluntatum*, in-fol., et un autre intitulé *Lucubrationes Vaticanæ, seu de tacitis et ambiguis conventionibus*, 2 vol. in-fol. ; *Decisiones Rotæ romanæ*, in-4°.

MANTO, fille de Tirésias, se rendit comme son père si fameuse dans l'art de la divination, que quand les Argiens prirent la ville de Thèbes, ils l'envoyèrent au temple de Delphes, croyant ne pouvoir rien offrir de plus précieux que cette jeune fille à Apollon, auquel ils avaient fait vœu de donner ce qu'il y avait de plus excellent dans le butin. Par cette consécration, Manto n'était point obligée de garder la continence, ou elle la garda très-mal, car elle eut d'Alcméon, général des Argiens, un fils nommé Amphiloque, et une fille appelée Tisiphone. Manto rendit à Delphes un grand nombre d'oracles. Virgile la transporte en Italie, où il lui fait avoir un fils qui, selon lui, bâtit Mantoue.

MANTON (Thomas), fameux ministre presbytérien anglais, et l'un des plus grands prédicateurs de son temps, était né dans le comté de Sommerset en 1620. Il devint docteur en théologie et chapelain du roi Charles II. Il refusa un évêché, et mourut le 18 octobre 1677. On a de lui 1° des Commentaires sur les épîtres de saint Jacques et de saint Jude ; 2° *Smectymnus redivivus* ; 3° cinq volumes de Sermons ; 4° quelques Traités de morale.

MANTUA (Marc). *Voy.* Benavidius.

MANTUAN (Georges Le), célèbre graveur italien, père de Diane Mantuana, qui s'est aussi distinguée dans cet art. *Voy.* Spagnoli.

MANTUANA (Diane Ghisi, dite), parce qu'elle était de Mantoue comme son père Georges: elle a gravé, d'après Jules Romain, le Festin des dieux, la Femme adultère, la Grande Bacchante, en 1575, et d'après d'autres maîtres.

MANUCE, *Aldus-Pius-Manutius* (Alde), célèbre imprimeur italien, était de Bassano, ce qui le fit surnommer *Bassianus*, et fut chef de la famille des Manuces, imprimeurs de Venise, illustres par leur savoir. Il était extrêmement laborieux, et fut le premier qui imprima le grec correctement et sans beaucoup d'abréviations. Il mourut à Venise dans un âge très-avancé en 1516. On a de lui une Grammaire grecque, in-4°; des Notes sur Horace et sur Homère, et d'autres ouvrages qui ont rendu son nom immortel. Il n'est point vrai qu'Érasme ait été correcteur de l'imprimerie de Manuce, comme Scaliger l'a avancé.

MANUCE (Paul), fils du précédent, naquit à Venise en 1512. Il se rendit habile dans l'intelligence des langues et dans les belles-lettres, et soutint avec honneur la réputation de son père. Pie IV le mit à la tête de l'imprimerie apostolique, et le chargea, pendant quelque temps, de la bibliothèque Vaticane. Il mourut en 1574, à 62 ans. On a de lui 1° une édition estimée des OEuvres de Cicéron, avec des Notes et des Commentaires; 2° des Epitres en latin et en italien, 1566, in-12; 3° les Traités *De legibus romanis*, in-fol. et in-8°; *De dierum apud Romanos veteres ratione; De senatu romano; De comitiis Romanorum, etc.*

MANUCE (Alde), le jeune, fils de Paul, et petit-fils d'Alde Manuce, passait pour un des plus beaux génies et des plus savans hommes de son temps. Il fit fort bien tant qu'il demeura à Venise; mais il se relâcha dans la suite, à cause du mauvais ordre de ses affaires et de la misère dans laquelle il tomba. Il fut contraint pour subsister d'accepter une chaire de professeur de rhétorique à Bologne et ensuite à Rome, et de vendre l'excellente bibliothèque qui était dans sa famille, et que son père, son aïeul et ses grands-oncles avaient recueillie avec un soin extrême. On assure qu'elle contenait plus de 80,000 volumes. Clément VIII lui donna enfin la direction de l'imprimerie du Vatican. Il mourut à Rome en 1597. On a de lui des Commentaires sur Cicéron, 2 vol. in-fol.; un Traité d'orthographe; trois livres d'Epîtres, 2 vol. in-8°; Vie de Côme de Médicis, 1586, in-fol.; *De Castruccio Castracani*, 1590, in-4°, en italien, et d'autres ouvrages en latin et en italien, qui sont estimés.

MANUEL (Nicolas), de Berne, fit jouer en cette ville en 1522 deux comédies, l'une intitulée *Le Mangeur de morts*, et l'autre *Le Parallèle de J.-C avec son vicaire*. Quoique Berne fût encore catholique, au lieu d'en être repris, il fut fait conseiller peu après, et employé à plusieurs négociations. Il est le traducteur du *Recueil de procédures contre des jacobins exécutés à Berne en* 1509 *pour crime de sorcellerie, auquel Traité sont accouplés des cordelters d'Orléans pour pareille imposture*, Genève, 1566, in-8°.

MAPHÉE. *Voy.* Mafée.

MAPLETOFT (Jean), né en juin 1631, exerça d'abord la profession de médecin, et se maria; puis il entra dans les ordres, prit le degré de docteur en théologie, eut en 1684 différens bénéfices, et devint président du collége de Sion. Il passa avec sa fille Elisabeth, femme du docteur Gastrel, évêque de Chester, les dernières années de sa vie, terminée en 1721, à 91 ans. Outre la traduction latine des Observations de Sydenham, il a composé les *Principes de la religion chrétienne*, 1710, in-8°, et plusieurs autres livres moraux et théologiques.

MARACCI (Louis), de Lucques, était de la congrégation des clercs réguliers de la mère de Dieu, confesseur d'Innocent XI, et mourut à Rome en 1700, âgé de 87 ans. Il a donné une édition arabe de l'Alcoran, avec une Traduction latine; une Réfutation de ce livre et la Vie de Mahomet, Padoue, 1678, 2 vol. in-fol. Il a été un des éditeurs de *Biblia sacra arabica*, Romæ, 1671, 3 vol. in-fol., etc.

MARAIS (Marin), célèbre musicien, né à Paris en 1656, fit des pro-

grès si rapides dans l'art de jouer de la viole, que Sainte-Colombe son maître ne voulut plus lui montrer à jouer de cet instrument au bout de six mois de leçons. Il porta la viole à son plus haut degré de perfection, et imagina le premier les trois dernières cordes de la basse, afin de la rendre plus sonore. Il mourut en 1728, laissant neuf enfans. On a de lui plusieurs pièces de viole et plusieurs opéras, dont celui d'*Alcione* passe pour son chef-d'œuvre: on y admire surtout une tempête qui fait un effet prodigieux.

MARALDI (Jacques-Philippe), savant mathématicien, et célèbre astronome de l'académie des sciences, naquit à Périnaldo, dans le comté de Nice, le 21 août 1665, de François Maraldi, et d'Angèle-Catherine Cassini, sœur du fameux astronome de ce nom. Son oncle le fit venir en France en 1687. Il fit un catalogue des étoiles fixes, plus précis et plus exact que celui de Bayer, qui est resté manuscrit, et donna un grand nombre d'Observations curieuses et intéressantes dans les Mémoires de l'académie. Celles qu'il fit sur les abeilles et sur les pétrifications eurent aussi un applaudissement universel; il travailla en 1700 et en 1718 à la fameuse Méridienne, et mourut le 1er décembre 1727, à 64 ans.

MARAN (Prudent), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était de Sezanne, et mourut en 1762. Outre les éditions de saint Cyprien, saint Basile et saint Justin, il a donné *Divinitas J.-C. manifestata in Scripturis et traditione*, 1746, in-fol., traduit en français en 1751, 3 vol. in-12; *Doctrine de l'Écriture et des Pères, sur les guérisons miraculeuses*, 1754, in-12; *Les Grandeurs de J.-C.*, 1756, in-12.

MARANA (Jean-Paul), natif de Gênes, d'une famille distinguée, fut emprisonné dans la tour de cette ville en 1670, et il y resta pendant quatre ans. Il était soupçonné d'avoir voulu livrer Gênes au duc de Savoie, de concert avec Raphaël *della Terra*. Ayant ensuite été élargi, il fut chargé d'écrire l'histoire de cette conjuration, qu'il fit imprimer à Lyon en 1682, in-12, en italien. Il avait quitté Gênes lorsque cette république se brouilla avec la France, parce qu'il était connu pour avoir du penchant pour cette cour. De Lyon il vint à Paris, où il passa le reste de sa vie dans une heureuse et tranquille médiocrité, livré à l'étude et à la société des gens de lettres, et mourut en 1693. On a encore de lui l'*Espion turc*, en 6 vol. in-12, dont l'édition de 1742 est augmentée d'un septième volume qu'on a même continué jusqu'à 9. Cet ouvrage ingénieux est écrit avec beaucoup d'agrément et de variété: les trois premiers volumes sont excellens; mais les suivans ne sont que médiocres.

MARATTI ou MARATTE (Carle), célèbre peintre italien, né à Camerino dans la Marche d'Ancône en 1625, se fit universellement estimer par la beauté de ses tableaux. Louis XIV et le pape Clément XI lui témoignèrent une estime particulière. Il mourut à Rome le 15 décembre 1713, à 87 ans. Il excellait surtout à peindre des vierges. Ses expressions sont ravissantes, ses idées heureuses et pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable; il a parfaitement traité l'histoire, l'allégorie, l'architecture et la perspective.

MARBODE, célèbre évêque de Rennes, natif d'Anjou, fut chanoine, puis écolâtre, et ensuite archidiacre d'Angers. Il était évêque de Rennes lorsqu'il assista au concile de Tours en 1096, et à celui de Troyes en 1114. Quelque temps après il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, où il mourut le 11 septembre 1123. On a de lui 6 Lettres, et d'autres ouvrages en vers et en prose, dans la Bibliothèque des Pères, dont la meilleure édition séparée est celle de Rennes en 1708, in-fol., par le père Beaugendre, avec Hildebert.

MARC (Saint), évangéliste, fut converti à la foi après la résurrection de J.-C., et devint le disciple et l'interprète de saint Pierre, qui l'appelle son fils dans sa première épître. Lorsque cet apôtre alla à Rome, saint Marc l'y accompagna, et l'on croit que ce fut en cette ville qu'il écrivit son Evangile vers l'an 43 de J.-C., à la prière des fidèles qui voulaient conserver par écrit ce que saint Pierre leur avait enseigné de vive voix. Cet apôtre approuva l'Evangile de saint Marc, et le mit entre les mains des fidèles. C'est une tradition constante que ce saint évan-

géliste alla ensuite annoncer la foi en Egypte, où il fonda l'église d'Alexandrie, dont il fut le premier évêque. Il y mourut vers l'an 62 de J.-C. L'Evangile de saint Marc n'est presque qu'un abrégé de celui de saint Mathieu. Tertullien assure que de son temps on l'appelait l'*Évangile de saint Pierre*, sans doute parce qu'il avait été composé sous les yeux de ce prince des apôtres. Saint Jérôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de saint Marc, depuis le verset 9, ne se trouvait point de son temps dans les exemplaires grecs; mais cela ne préjudicie point à son authenticité, puisqu'il est reconnu par saint Irénée et par plusieurs anciens pères, et que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires grecs. On attribue encore à saint Marc une Liturgie et une Vie de saint Barnabé; mais ces ouvrages ne sont pas de lui. Anien lui succéda dans l'évêché d'Alexandrie.

MARC (DE SAINT-). *Voy.* FÈVRE.

MARC (SAINT), romain, succéda au pape Sylvestre Ier, le 18 janvier 336, et mourut le 6 octobre suivant. On lui attribue une Epître adressée à saint Athanase et aux évêques d'Egypte; mais les critiques la croient supposée.

MARC, évêque d'Arethuse, fut élevé à l'épiscopat sous l'empire de Constantin-le-Grand, et sauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il assista au concile de Sardique en 347, et à celui de Sirmich en 351. Les païens le persécutèrent sous le règne de Julien-l'Apostat, parce qu'il avait détruit un temple magnifique consacré aux idoles. Il employa le reste de ses jours à convertir les païens, et mourut sous Jovinien ou sous Valens. Saint Grégoire de Naziance fait de lui un grand éloge.

MARC, surnommé *l'Ascétique*, célèbre solitaire du 4e siècle, dont nous avons neuf Traités dans la bibliothèque des Pères.

MARC EUGENIQUE, après avoir enseigné l'éloquence, devint archevêque d'Ephèse et fut envoyé au concile de Florence au nom des évêques grecs en 1439. Il y soutint leur cause avec beaucoup de force et de subtilité, et ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs écrits composés à ce sujet, et d'autres ouvrages.

MARC, hérétique, disciple de Valentin, admettait une quaternité dans Dieu, l'ineffable, le silence, le père et la vérité. Il s'attachait surtout à séduire les femmes riches ou belles. Il volait les premières en leur promettant de les rendre prophétesses; il corrompait les autres en leur insinuant que le plaisir charnel était un acte de piété qui les remplissait du Saint-Esprit.

MARC-ANTOINE, triumvir. *Voy.* ANTOINE.

MARC-ANTOINE RAIMONDI, célèbre graveur, natif de Bologne, après s'être distingué dans les ouvrages d'orfévrerie, alla à Venise, où il vit des estampes d'Albert Durer; il en fut si charmé qu'il résolut de se livrer tout entier à la gravure. Il contrefit d'abord à s'y tromper quelques estampes d'Albert Durer. Celui-ci ayant vu en Brabant une de ces estampes contrefaites, alla à Venise se plaindre à la république; il en obtint que la marque d'Albert ne pourrait plus être sur les planches de Marc-Antoine. Celui-ci grava ensuite d'après Raphaël, d'après Jules Romain et d'après Baccio Bandinelli, et eut un grand nombre d'élèves célèbres. Marc-Antoine fut presque réduit à la mendicité à la prise de Rome en 1527. Le pape Clément VII, dont il avait encouru la disgrâce pour avoir gravé les figures infâmes du livre de l'Aretin, lui témoigna dans la suite beaucoup de bontés. Il mourut vers l'an 1540.

MARC-AURÈLE ANTONIN, *le Philosophe*, empereur romain et l'un des plus excellens princes qui aient régné dans le monde, naquit le 26 avril 121 de J.-C., et fut adopté et associé à l'empire avec Lucius Vérus, son frère, par Antonin-le-Pieux. Après la mort de cet empereur le sénat lui déféra l'empire à lui seul le 7 mars 161, sans parler de Lucius Vérus; mais Marc-Aurèle l'associa à l'empire la même année, et ce fut la première fois que l'on vit chez les Romains deux empereurs régner ensemble. Ces deux princes gouvernèrent dans une parfaite union. Marc-Aurèle avait toutes les grandes qualités que l'on peut désirer

dans un prince pour rendre les peuples heureux, et Lucius Vérus, homme efféminé et de peu de mérite, déférait à son jugement et à sa direction. Les prêtres païens le sollicitèrent au commencement de son règne de persécuter les chrétiens; mais Marc-Aurèle rejeta leurs demandes avec indignation. Il y eut cependant sous son règne plusieurs martyrs à cause de la haine des païens qui se soulevèrent en diverses parties de l'empire contre les chrétiens. Dieu vengea la mort de ses serviteurs par une cruelle famine et par une peste qui arriva peu de temps après. Marc Aurèle triompha des Parthes l'an 165, et defit ensuite les Quades et les Marcomans. C'est durant cette guerre que Marc-Aurèle se trouva resserré par les ennemis dans une forêt de Bohème; son armée manquant d'eau et la chaleur étant excessive, était sur le point de périr, lorsque les soldats chrétiens, qui étaient en grand nombre dans son armée, se mirent en prières. On vit un instant après tomber dans le camp des Romains une douce pluie qui rafraichit les troupes, et sur les ennemis des foudres et des éclairs qui les dissipèrent et les mirent en fuite. L'empereur, après un miracle si éclatant, défendit de persécuter dans la suite les chrétiens à cause de leur religion, et les soldats chrétiens qui avaient obtenu de Dieu ce miracle furent nommés la *légion fulminante*, ou plutôt incorporés à celle qui portait déjà ce nom. Cet événement arriva l'an 174. L'année suivante Avidius Cassius se révolta, et fut massacré trois mois après. Marc-Aurèle associa son fils Commode à l'empire en 176, et mourut à Sirmich dans la Pannonie en faisant la guerre aux Marcomans le 17 mars de l'an 180, à 59 ans, après en avoir régné 19. C'était un prince doué des plus excellentes qualités; il fit le bonheur de ses sujets, et l'on vit en lui l'accomplissement de cette ancienne maxime de Platon, que « le monde serait heureux si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes »; car Marc-Aurèle faisait profession ouverte de philosophie et suivait la secte et la morale des stoïciens. Il nous reste de ce prince douze livres de Réflexions morales, grec et latin, Londres, 1707, in-4°. M. Dacier en a donné une traduction de grec en français avec des remarques, Paris, 1691, 2 vol. in-12. M Joly, avocat au parlement, a donné à Paris en 1742 une nouvelle édition de cette traduction, et il y a mis les réflexions de Marc-Aurèle selon l'ordre des matières. C'est de toute l'antiquité profane l'ouvrage qui approche le plus de la morale de l'Evangile. *Voy.* FAUSTINE.

MARC-PAUL, de Venise, célèbre voyageur. *Voy.* PAUL.

MARC (PAUL), noble vénitien, naquit à Venise en 1255. A l'âge de 17 ans son père et son oncle le menèrent avec eux dans un voyage qu'ils firent en Tartarie, où ils étaient déjà allés. Il en a écrit la relation, qu'il redigea en 1295, et qui se trouve dans le Recueil des Voyages en Asie, donné par Bergeron, la Haie, 1735, in-4°.

MARCA (PIERRE DE), l'un des plus célèbres et de plus savans prélats de l'Eglise gallicane, naquit à Gand, dans le Bearn, le 24 janvier 1594, d'une famille noble et ancienne. Il devint consul, puis président au parlement de Pau en 1621, et conseiller d'état en 1639. Après la mort de sa femme il fut nommé à l'évêché de Conserans; mais il ne put obtenir ses bulles de la cour de Rome, à cause de son livre latin De la concorde du sacerdoce et de l'empire contre le libelle intitulé *Optatus Gallus*, d'Hersent. Cet obstacle le porta à interpréter ses sentimens d'une manière plus favorable aux opinions des ultramontains dans un livre qu'il fit imprimer à Barcelone, 1646, in-4°, et qui se trouve dans toutes les éditions in-fol. du livre précédent; ses bulles lui furent accordées en 1647. M. de Marca fut transféré à l'archevêché de Toulouse en 1652, et devint ministre d'état en 1658. Il fut chargé des commissions les plus importantes, dont il s'acquitta avec honneur et avec habileté. Il se déclara contre le livre de Jansénius, dressa le premier projet d'un formulaire où l'on condamnerait les cinq fameuses propositions dans le sens de l'auteur, et prétendit que ces cinq propositions résultaient clairement de la doctrine et du dessein de Jansénius et des preuves que ce prélat employait. Enfin il fit paraître en 1657, in-4°, au nom du clergé, une Relation

de tout ce qui s'était fait depuis quatre ans dans les assemblées des évêques au sujet de ces cinq propositions, relation que M. Nicole réfuta dans son *Belga percontator*, Sylvæducis, 1657, in-4°. Le roi, pour récompenser M. de Marca, le nomma à l'archevêché de Paris sur la démission du cardinal de Retz; mais peu de jours après avoir reçu ses bulles, ou, selon d'autres, le jour même qu'elles arrivèrent, il mourut à Paris le 29 juin 1662, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un excellent livre intitulé *De Concordiâ sacerdotii et imperii*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1704, in-fol., donnée par M. Baluze, qui lui était attaché, et auquel il confia ses manuscrits avant sa mort; 2° une Histoire de Bearn, Paris, 1640, in-fol.: il y a beaucoup d'érudition; 3° des œuvres posthumes, 1669, in-8°, publiées par M. Baluze avec des préfaces, des notes et des additions; 4° *Marca hispanica*, 1688, in-fol., ouvrage très-estimé et nécessaire pour l'histoire d'Espagne. On voit par tous les ouvrages de M. de Marca qu'il était grand jurisconsulte, bon politique et habile critique, et qu'il avait beaucoup d'érudition; mais on lui reproche avec raison d'avoir quelquefois abusé de sa science en la faisant servir et en l'accommodant aux vues d'intérêt et d'ambition dont il était dominé, ce qui lui faisait déguiser les faits et ses véritables sentimens. L'abbé de Faget, son cousin-germain, a écrit sa vie à la tête de ses *Dissertationes posthumæ*, 1668, in-4°, ou 1669, in-12. Cette dernière édition, faite en Hollande, n'a pas les corrections que la Sorbonne fit faire dans l'autre.

MARCASSUS (Pierre de), né en Gascogne vers 1584, fut professeur de rhétorique au collége de la Marche à Paris, ou il mourut en 1664. On a de lui des histoires, des romans, des pièces de théâtre et des traductions, mais le tout au-dessous du médiocre.

MARCEL Ier (Saint), romain, succéda au pape saint Marcellin le 10 mai 304. Il gouverna l'Église avec sagesse, fit observer avec zèle les règles de la pénitence, et mourut pour la défense de la foi le 16 janvier 310.

MARCEL II (Marcel-Cervin), natif de Fano, secrétaire de Paul III, accompagna en France le cardinal Farnèse, neveu de ce pontife, et à son retour Paul III le fit cardinal et le nomma l'un des présidens du concile de Trente. Marcel succéda au pape Jules III le 9 avril 1555, et mourut 24 jours après son élection.

MARCEL ou MARCEAU (Saint), célèbre évêque de Paris, mourut le 1er novembre au commencement du 5e siècle : il ne faut pas le confondre avec saint Marcel, martyrisé à Châlons-sur-Saône l'an 179; ni avec saint Marcel, capitaine dans la légion Trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, à Tanger, le 30 octobre, vers l'an 298; ni enfin avec saint Marcel, évêque d'Apamée, et martyr en 385.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre, dès l'an 314, assista au concile de Nicée en 325, et y combattit fortement l'impiété arienne. Il s'opposa à la condamnation de saint Athanase au concile de Tyr en 335, et à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zèle contre Arius. Sa fermeté le mit mal avec les ariens, qui le persécutèrent avec fureur, surtout depuis qu'il eut écrit contre le sophiste Astérius. Ils le déposèrent à Constantinople en 336, et mirent à sa place Basile, qui s'était acquis de la réputation par son éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules, qui le jugea innocent dans un concile tenu à Rome, et le reçut à sa communion. Marcel fut encore absous et rétabli au concile de Sardique en 347, et mourut dans un âge très-avancé en 374. Il ne nous reste de lui qu'une Lettre écrite au pape Jules, deux Confessions de foi dans saint Epiphane, et quelques fragmens de son livre contre Asière, dans la réfutation qu'en a faite Eusèbe et dans un fragment d'Acace qui se trouve dans saint Epiphane. C'est une grande question entre les saints Pères et les théologiens de savoir si les écrits de Marcel d'Ancyre étaient orthodoxes. Les uns les justifient, et les autres les regardent comme hérétiques.

MARCEL (Saint), natif d'Apamée, d'une famille noble et riche, distribua tous ses biens aux pauvres, et fut attiré à Constantinople par la réputation de saint Alexandre, Instituteur des Acémètes. Après sa mort Jean fut son

successeur. Saint Marcel fut abbé des Acémètes après Jean vers 447, et mourut après l'an 485. Il est célèbre par sa sainteté et par ses miracles.

MARCEL (Guillaume), natif de Toulouse, rétablit le commerce de France en Egypte, fit la paix d'Alger avec Louis XIV en 1677, et mourut commissaire de marine à Arles le 27 décembre 1708, à 61 ans. Il est auteur 1° de l'*Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*, en 4 vol. in-12; 2° des *Tablettes chronologiques des empereurs, rois, princes*, etc., in-12, bon ouvrage; 3° des *Tablettes chronologiques pour les affaires de l'Église*, in-8° : c'est son meilleur ouvrage, etc.

MARCEL (Étienne), prévôt des marchands de Paris, s'était concilié l'amour des Parisiens par son opposition à la cour pendant la prison du roi Jean. Il avait même distribué aux Parisiens pour marque distinctive de sa faction, à leurs étrennes de 1358, un chaperon rouge. Le besoin d'argent avait forcé le dauphin d'assembler les états au commencement de 1358, et pour s'y rendre le maître il avait fait venir des troupes autour de Paris. Le roi de Navarre en avait fait autant; de sorte qu'on demandait de l'argent à des gens à qui l'on ôtait la nécessaire, par les troupes qui le leur enlevaient. Le peuple accusait le maréchal de Clermont et Jean de Châlons d'empêcher le dauphin de faire droit sur ses griefs. Marcel fit armer trois mille hommes, força le palais où ces seigneurs étaient logés avec le dauphin, eut l'audace de les assassiner avec le prévôt de Paris, si près de ce prince, que le sang rejaillit sur ses habits : il crut même qu'on en voulait à sa vie; mais Marcel le rassura et lui donna un chaperon rouge. Ces trois seigneurs étaient excommuniés, pour avoir arraché un assassin d'une église et l'avoir fait punir de mort; ils furent privés de la sépulture par ordre de l'évêque. Cet assassinat força le dauphin de faire un accommodement désavantageux avec le roi de Navarrre. Marcel eut bientôt lieu de s'apercevoir de l'instabilité de la faveur du peuple. Les Parisiens conçurent des soupçons contre le roi de Navarre, et par conséquent contre Marcel son partisan. Les serviteurs du dauphin purent sans risque assassiner ce chef de faction la même année, et le peuple laissa massacrer, supplicier ou bannir ses partisans.

MARCEL (Christophe), vénitien, fut chanoine de Padoue et archevêque de Corfou. Il eut le malheur d'être pris au sac de Rome en 1527, et comme il n'avait pas le moyen de payer sa rançon, les soldats l'attachèrent à un arbre auprès de Gaète en pleine campagne, et lui arrachaient un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs et de l'intempérie de l'air. On a de lui un traité *De animâ*, 1528, in-fol.; une édition de *Ritus ecclesiastici*, 1516, in-fol.; des Discours, etc.

MARCELLIN, succéda au pape saint Caïus le 22 décembre 295, et se rendit illustre durant la persécution. Cependant les donatistes l'ont accusé d'avoir sacrifié aux idoles; mais saint Augustin le justifie pleinement dans son livre contre Pétilien. Les actes du concile de Sinuesse, qui contiennent la même accusation, sont constamment des pièces supposées, et n'ont été fabriquées que long-temps après. Marcellin tint le siége un peu plus de 8 ans, et mourut le 16 mars 304.

MARCELLIN (Saint), est regardé comme le premier évêque d'Embrun au commencement du 4e siècle. Il mourut vers 353.

MARCELLIN (Saint), prêtre, fut martyrisé à Rome avec saint Pierre exorciste en 304.

MARCELLIN, officier de l'empire et comte d'Illyrie du temps de l'empereur Justinien, est auteur d'une Chronique qu'il commence en 379, où finit celle de saint Jérôme, et qu'il finit en 534, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères. L'édition la plus correcte de cette Chronique est celle que le père Sirmond donna en 1619, in-8°.

MARCELLIN. *Voy.* Ammien-Marcellin.

MARCELLUS (Marcus Claudius), célèbre général romain, se signala par sa valeur, et fut cinq fois consul. Il fit la guerre avec succès contre les Gaulois, et tua de sa main leur roi Viridomare ou Britomane, comme l'appelle Plutarque. Il subjugua ensuite les Insubriens et prit Milan leur capitale. Marcellus se rendit maître de Sy-

racuse pendant son second consulat, après un siége de trois ans, et désira de conserver la vie à Archimède, qui avait prolongé le siége par ses machines; le général romain apprit avec douleur la mort de ce grand géomètre. Il eut la gloire de vaincre deux fois Annibal sous les murs de Nole, et fut appelé *l'Épée de la république*, comme Fabius en avait été appelé *le Bouclier*. Des envieux l'ayant accusé, il vint à Rome, se justifia par le récit de ses exploits, fut élu consul et partit aussitôt pour l'armée contre Annibal; il fut tué dans une embuscade 207 ans avant J.-C : Annibal rendit de grands honneurs à son corps après sa mort.

MARCELLUS (M. Claudius), descendant du précédent, qui prit le parti de Pompée dans la guerre civile, et qui fut rappelé par César à la prière du sénat. C'est lui qui est le sujet de la belle harangue de Cicéron, *Pro Marcello*. Celui-ci laissa un fils de son nom, qui fut aussi consul, et épousa Octavie, sœur de l'empereur Auguste. Il en eut un fils nommé comme lui M. Claudius Marcellus, l'amour et les délices d'Auguste et du peuple romain. Ce jeune prince épousa Julie, fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge sans laisser d'enfans. C'est de lui que parle Virgile dans le sixième livre de l'Énéide, dans ce passage terminé par ces mots : *Tu Marcellus eris.*

MARCELLUS, médecin de Seide en Pamphilie, vivait sous Marc-Aurèle. Il fit deux poëmes en vers héroïques, l'un de la lycanthropie, espèce de mélancolie, où ceux qui en sont attaqués croient être changés en loups; l'autre sur les poissons. On trouve des fragmens du premier dans *Corpus poetarum* de Maittaire.

MARCHAND (Prosper), fut élevé dès sa tendre jeunesse dans la librairie à Paris, et dans la connaissance des livres. Il envoyait à M. Bernard, qui travaillait alors aux Nouvelles de la République des lettres, les anecdotes littéraires de France. Prosper Marchand passa ensuite en Hollande pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avait embrassée : il y continua quelque temps la librairie; mais il quitta ensuite ce négoce pour se livrer uniquement à l'étude. La connaissance des livres et de leurs auteurs, et l'étude de l'Histoire de France, fit toujours son occupation favorite : il s'y distingua tellement qu'il était consulté de toutes parts. Ce fut lui qui se chargea de publier une nouvelle édition du Dictionnaire et des Lettres de Bayle, du *Cymbalum mundi*, etc. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal littéraire*, qui est un des meilleurs qui aient été faits, et il fournit d'excellens extraits dans la plupart des autres journaux. Il mourut le 14 juin 1756 : il légua le peu de bien qui lui restait à une société fondée à la Haie pour l'éducation et l'instruction d'un certain nombre de pauvres; quant à sa bibliothèque, qui était l'une des mieux fournies pour l'histoire littéraire, il la légua avec ses manuscrits à l'université de Leyde. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui 1° l'*Histoire de l'imprimerie*, la Haie, 1740, in-4°; 2° un *Dictionnaire historique, ou mémoires critiques et littéraires*, la Haie, 1758, 2 petits vol. in-fol. : il est curieux et plein de recherches littéraires, rares et souvent importantes.

MARCHAND (Jean-Louis), musicien français, et le plus grand organiste qu'il y ait jamais eu, était natif de Lyon. Étant venu fort jeune à Paris, et s'étant trouvé comme par hasard dans la chapelle du collége de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendait l'organiste pour commencer l'office divin, il s'offrit pour le remplacer, et fut d'abord rebuté; mais ayant insisté on le conduisit à l'orgue. Son jeu plut tellement que les jésuites le retinrent dans leur collége, et fournirent tout ce qui était nécessaire pour perfectionner ses talens. Marchand, par reconnaissance, conserva toujours l'orgue de la chapelle des jésuites, et mourut à Paris en 1732, à 63 ans. On a de lui deux livres de pièces de clavecin : ils sont estimés.

MARCHAND (Henri), mécanicien, né à Lyon en 1674, était du tiers-ordre de saint François, et connu sous le nom de *Père Grégoire*. C'est lui qui a fait ces deux fameux globes de six pieds de diamètre, qui sont dans le couvent de la Guillotière. L'académie de Lyon le mit au nombre de ses as-

sociés ; mais sa modestie ne lui permit pas d'assister aux assemblées ; il se contentait d'y envoyer ses tributs académiques. On prétend qu'il avait trouvé le secret avec lequel Fernel rendit Catherine de Médicis féconde. Le père Grégoire est mort à Marseille en 1750.

MARCHE (Olivier de la), fils d'un gentilhomme de Bourgogne, fut page, puis gentilhomme de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, à qui il avait déplu, voulait que Philippe lui livrât ce fidèle serviteur ; mais ce prince lui répondit que si le roi ou quelque autre attentait sur lui, il lui ferait raison. Il devint ensuite maître-d'hôtel et capitaine des gardes de Charles-le-Téméraire, qu'il servit avec zèle et avec valeur. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Nanci en 1477, Olivier de la Marche, qui avait été fait prisonnier à cette bataille, ayant recouvré sa liberté, eut la charge de grand-maître-d'hôtel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritière de Bourgogne. Il eut la même charge sous l'archiduc Philippe, et fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Il mourut à Bruxelles le 1er février 1501. On a de lui 1° des Mémoires ou Chroniques, Bruxelles, 1616, in-4° : ils sont nécessaires pour l'histoire des deux derniers ducs de Bourgogne ; 2° un Traité sur les duels et gages des batailles, in-8° ; 3° Triomphe des dames d'honneurs, 1520, in-8°, etc.

MARCHE (les comtes de la). *Voy.* Bourbon.

MARCHESINI, cordelier, né à Reggio, qui vivait vers 1300, est auteur de différens ouvrages que l'on conserve manuscrits à Assise et à Rome ; mais ce qui le fait plus connaître est un livre rare intitulé *Mamotrectus, sive expositio in singulis libris Bibliæ per singula capita ; Moguntiæ per Petrum de Schoiffer de Gernsheim*, 1470, in-fol., gothique. La même année il en parut une autre édition, plus rare que celle de Mayence : c'est Hélie, chanoine de Munster, dans le canton de Lucerne, qui, à l'âge de 70 ans, se procura des caractères, et imprima lui-même d'abord ce livre, qui fut fini le 10 novembre 1470, ensuite le *Speculum vitæ humanæ* en 1472. *Mamotrectus* signifie mamelle à sucer, pour indiquer que l'auteur dans son ouvrage s'était mis à portée des jeunes ecclésiastiques.

MARCHETTI (Alexandre), célèbre poète et habile géomètre italien, naquit à Pontormo, sur la route de Florence à Pise, le 17 mars 1633, d'une famille illustre, succéda en 1679 à son ami Borelli dans la chaire de mathématiques à Pise, et mourut d'apoplexie au château de Pontormo le 6 septembre 1714, à 82 ans, laissant cinq fils et deux filles. On a de lui des Poésies, 1704, in-4°, et des Traités de physique et de mathématiques qui sont estimés, entre autres *De resistentiâ fluidorum*, Florence, 1669, in-4° ; une Traduction de Lucrèce. *Voy.* Lucrèce ; d'Anacréon, Lucca, 1707, in-4°. Sa Vie a été écrite en italien, et imprimée à la tête de ses Poésies, Venise, 1755, in-4°.

MARCHI (Francisco), fameux ingénieur de Bologne dans le 16e siècle, travailla long-temps à une Architecture militaire et à un Traité de l'artillerie, qu'il fit paraître ensemble à Bresse, 1599, in-fol., fig., rare.

MARCHIONE, habile architecte et sculpteur italien, qui florissait sous le pontificat d'Innocent III.

MARCHIN (Ferdinand, comte de), d'une famille liégeoise, était fils de Jean-Gaspard Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes françaises, passa au service de l'Espagne et de l'empire, et mourut en 1673. Son fils Ferdinand vint en France après la mort de son père ; il fut blessé à la bataille de Fleurus, se trouva à la bataille de Nervinde, à la prise de Charleroi ; il servit ensuite en Italie, fut ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportait en Italie. Il alla ensuite servir en Allemagne sous le duc de Bourgogne, qui lui remit les patentes de maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstett en 1704. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans suivant les ordres de la cour, il fut si chagrin d'avoir donné lieu malgré lui à la bataille de Turin, qui fut perdue, qu'il s'y fit tuer, en 1706. Il n'était point marié.

MARCIEN, empereur d'Orient, natif

d'Illyrie ou de Thrace, s'éleva sur le trône par son courage et par sa piété. En partant pour s'aller enrôler simple soldat, il rencontra le cadavre d'un homme qui venait d'être tué, et s'amusait à le considérer lorsqu'il fut arrêté comme auteur de ce meurtre, et il aurait été puni du dernier supplice si le coupable n'eût été découvert. S'étant enrôlé suivant son projet, il parvint de grade en grade aux premières dignités de la république. Après la mort de Théodose-le-Jeune, Pulchérie, qui lui avait succédé à l'empire, épousa Marcien pour ses belles qualités, à condition de ne pas violer son vœu de chasteté, le 25 août 450. Attila lui envoya demander aussitôt le tribut que Théodose lui payait; mais il n'essuya qu'un refus: « Je garde l'or pour mes amis, dit Marcien, et le fer pour mes ennemis. » Il publia une loi rigoureuse contre les hérétiques, rappela les évêques exilés, et fit tenir en 451 un concile général à Chalcédoine, où il assista sans se mêler des affaires ecclésiastiques. Marcien publia divers édits pour faire observer ce qui avait été décidé dans ce concile. Il maintint la paix dans son empire, et s'acquit une gloire immortelle par sa chasteté et par l'innocence de ses mœurs, par son zèle pour la religion, par sa charité envers les pauvres, etc. Il mourut le 26 janvier 457, à 65 ans. Son règne fut si heureux qu'on l'appela le siècle d'or.

MARCILE (THÉODORE), né à Arnheim dans le Gueldre en 1548, savait le grec et le latin, et écrivait avec facilité en vers et en prose. A l'âge de 21 ans, après avoir enseigné en différens colléges à Paris, il fut fait professeur royal en éloquence. Il y mourut le 15 mars 1617. On a de lui des notes et des remarques savantes sur les satires de Perse, sur Horace, sur Martial, Catulle, Suetone, Aulugèle, sur les lois des Douze Tables, in-8°, et sur les instituts de Justinien; des Dissertations, des Harangues, des Poésies; *Historia Strenarum*, 1596, in-8°; *Lusus de nemine*, avec *Passeratii nihil*, *Guillimanni aliquid*, Fribourg, 1611, in-8°, et d'autres ouvrages en latin.

MARCILLY. *Voy.* CIPIÈRE.

MARCION, fameux hérésiarque du 2e siècle, était de Sinope, ville de Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, ce qui le fit nommer le Pontique. Dans ses premières années il s'attacha à la philosophie stoïque, aimant la solitude et la pauvreté; mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut retranché de l'Eglise par son père qui était évêque. Il alla ensuite à Rome, où, n'ayant pu se faire recevoir à la communion ecclésiastique, il se fit disciple de Cerdon vers l'an 143 de J.-C., embrassa ses hérésies et en inventa plusieurs autres, qu'il publia à Rome. Marcion admettait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais: il soutenait que J.-C. n'avait eu qu'une chair fantastique, et niait la résurrection des corps; il condamnait le mariage et ne baptisait que ceux qui faisaient profession de continence. On dit que Marcion avait fait un livre intitulé *Les Antithèses*, dans lequel il prétendait montrer plusieurs contrariétés entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Ses hérésies se répandirent dans une grande partie du monde, et ses disciples furent appelés marcionites.

MARCIUS (CAÏUS), célèbre consul romain, défit les Privernates et mérita les honneurs du triomphe 355 avant J.-C. L'année suivante il fut créé dictateur, et vainquit les Toscans et les Falisques, dont il triompha. C'est le premier des plébéïens qui fut élevé à la charge de dictateur.

MARÉE (VALENTIN). *Voy.* ALBIZZI.

MARCK (EVRARD DE LA), cardinal, évêque de Liége, nommé par quelques auteurs le cardinal de Bouillon, était fils de Robert Ier, duc de Bouillon, prince de Sedan, etc., d'une maison très-illustre qui a produit de grands hommes. Il fut pourvu de l'évêché de Chartres, et reçut plusieurs bienfaits des rois Louis XII et François Ier. Il se jeta dans le parti de l'empereur sous divers prétextes, et s'étant uni à Robert de la Marck son frère en 1518, il se ligua avec Charles d'Autriche, roi d'Espagne, contre la France. Il eut grande part à l'élection de ce prince à l'empire; il devint archevêque de Valence en Espagne, cardinal en 1520, et légat dans les Pays-Bas. Le cardinal de la Marck mourut à Liége le 16 février 1538. On voit dans sa cathédrale le tombeau qu'il s'était fait élever de

son vivant. On a de lui des Ordonnances synodales.

MARCK (Robert III, de la), duc de Bouillon, de Sedan, etc., maréchal de France, etc., était fils de Robert de la Marck. Il se signala dans les armées sous les règnes de Louis XII et de François Ier; et mourut en 1537. Son fils Robert de la Marck, quatrième du nom, fut aussi maréchal de France, parce qu'il avait épousé une fille de Diane de Poitiers. Il mourut en 1556. Son fils Henri-Robert, mort en 1574, ne laissa qu'une fille, morte en 1594. Elle avait épousé Henri de la Tour-d'Auvergne, qu'elle fit son héritier quoiqu'elle n'en eût point d'enfans.

MARCKLAND (Jérémie), savant critique anglais, né le 29 octobre 1693, mourut de la goutte le 7 juillet 1776, à 83 ans. Il est enterré dans l'église de Dorking. On a de lui des éditions de différens auteurs grecs et latins, des notes sur Cicéron; *Commentaire sur le livre de la sagesse*, in-8°.

MARCONVILLE (Jean de), gentilhomme du Perche, n'est guère connu que par ses Traités *De la bonté et mauvaistié des femmes*, Paris, 1576, in-16; *De la bonne et mauvaise langue*, Paris, 1573, in-8°; *De l'heur et malheur du mariage*, 1564, in-8° : ses autres ouvrages sont oubliés.

MARCULFE, célèbre moine français sur la fin du 7e siècle, dont on a deux livres de Formules très-utiles pour entendre l'histoire de nos rois de la première race. Le célèbre Jérôme Bignon publia cet ouvrage en 1613, in-8°, avec de savantes remarques. Marculfe composa cet ouvrage à l'âge de 70 ans passés, comme il le dit lui-même; l'édition de 1666, in-4°, est plus ample : elles sont dans les capitulaires de Baluse et dans la Bibliothèque des Pères.

MARCY (Balthasar et Gaspard), frères, et célèbres sculpteurs, natifs de Cambrai, dont le premier mourut en 1674, et le second en 1679. Ils travaillaient ensemble, et l'on voit à Versailles et ailleurs d'excellens ouvrages de leur composition, entre autres le bassin de Latone.

MARD (Saint-). *Voy.* Rémond.

MARDOCHÉE, illustre juif de la tribu de Benjamin, oncle, ou plutôt cousin-germain de la reine Esther. *Voy.* Aman, Esther. Plusieurs critiques croient qu'il est auteur du livre canonique d'Esther. On lui attribue encore un Traité des Rits, ou Coutumes des Juifs, qui est entre les Talmudiques; mais il est constant que ce dernier livre est d'un temps fort postérieur à Mardochée; il peut avoir été composé par quelque Juif du même nom.

MARDOCHÉE, rabbin, fils d'Eliezer Contino, juif de Constantinople, est auteur d'un Commentaire sur le Pentateuque, manuscrit.

MARDONIUS, gendre de Darius et beau-frère de Xercès, roi de Perse, commanda les armées de ce dernier prince contre les Grecs, et prit la ville d'Athènes; mais il fut vaincu à la bataille de Platée, où il perdit la vie, 479 avant J.-C.

MARE (Philibert de la), conseiller au parlement de Dijon, et habile écrivain du 17e siècle, mort en 1687, est auteur de plusieurs ouvrages qui sont estimés : les principaux sont *Commentarius de bello Burgundico*, qui se trouve dans son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, 1689, in-4° : c'est un catalogue de pièces relatives à l'histoire de Bourgogne, etc.

MARE (Nicolas de la), doyen des commissaires du Châtelet, fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le règne de Louis XIV, surtout dans les disettes de blé de 1693, 1700, 1709 et 1710 : il reçut 300,000 liv. de gratification sur le neuvième d'augmentation aux entrées des spectacles, donné à l'Hôtel-Dieu de Paris : mais elles n'augmentèrent pas sa fortune; il les consomma dans les dépenses qu'exigent les fonctions gratuites de sa charge, dans les commissions dont il fut chargé, et dans la confection de son grand ouvrage. Il mourut le 15 avril 1723, âgé d'environ 82 ans. On a de lui un excellent Traité de la police en 3 vol. in-fol., auxquels M. Le Clerc du Brillet en a ajouté un quatrième. Les deux premiers volumes doivent avoir des supplémens qui sont refondus dans la 2e édition de 1722; le 3e est toujours de 1719, et le 4e de 1738. Il faut prendre garde si la planche des conduits d'eau dans Paris s'y trouve.

MARÉCHAL D'ANVERS (Le), peintre. *Voy.* Quintin.

MARÉE (Valentin). *Voy.* Albizzi.

MARESCHAL (Georges), premier chirurgien des rois Louis XIV et Louis XV, était fils d'un pauvre militaire, et naquit à Calais en 1658. Il mourut dans son château de Bièvre le 13 décembre 1736, à 78 ans.

MARET (Hugues), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, censeur royal des académies des sciences de Paris, Nanci, Caen, Lyon, etc.; médecin des états de Bourgogne et de la généralité pour les épidémies, fut la victime de son zèle pour l'exercice de ce dernier emploi. Il revint de Fresne-Saint-Mamez, où il était allé traiter les habitans d'une épidémie; attaqué lui-même de cette épidémie, elle l'enleva de ce monde dix-huit jours après à Dijon le 11 juin 1786, à 59 ans. On a de lui beaucoup de Mémoires sur les bains de mer et d'eau douce, sur l'influence des mœurs, sur les moyens de découvrir si la farine est altérée par le mélange de quelque minéral, sur les maladies causées par l'usage du blé ergoté, sur les enterremens, sur une naissance supposée précoce, sur les moyens d'arrêter les progrès de la variole, 1780, in-8°; *Tableau de la fièvre pétéchiale*, qui a paru à Dijon en 1761 et 1762, in-4°.

MARETS DE SAINT-SORLIN, (Jean des), fut fort aimé du cardinal de Richelieu, qui le fit contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres, et secrétaire-général de la marine du Levant. Il fut l'un des premiers membres de l'académie française, et composa, à la sollicitation du cardinal de Richelieu, plusieurs pièces de théâtre, qui furent applaudies de cette éminence, surtout la comédie qui a pour titre *Les Visionnaires*. Il composa aussi un grand poëme épique intitulé *Clovis*, ou *la France chrétienne*, Elzevir, 1657, in-12, et des romans, entre autres *Ariane*, 3 vol. in-12, où il s'éloigna de ces idées de vertu qu'on représentait alors dans cette sorte d'écrits. Saint-Sorlin se jeta ensuite dans une dévotion outrée, s'abandonna à des visions chimériques, qu'il prenait pour des prophéties. Il promettait à Louis XIV la gloire de détruire l'empire des Mahométans, et débita, comme des prophéties, un grand nombre d'autres rêveries, dans son livre intitulé *Avis du Saint-Esprit au Roi*. Il mourut à Paris chez le duc de Richelieu, dont il était intendant, le 25 octobre 1676, âgé d'environ 80 ans. Outre les livres dont nous avons parlé, on a de lui 1° diverses œuvres poétiques, 1647, in-4°; 2° un livre fameux rempli de visions, intitulé *Les Délices de l'esprit*, in-fol. et in-12, dans lequel il prétend expliquer l'Apocalypse: on en fit une critique sensée et ingénieuse par ce seul mot à mettre dans *l'errata*, *Délices*, lisez *Délires*; 3° *l'Imitation*, en vers français, 1654, in-12, joliment imprimée au château de Richelieu, à la suite de laquelle on trouve quelquefois les *Morales d'Epictète*; *Les promenades de Richelieu*; *Le Combat spirituel*; *Le Cantique des cantiques*, en vers français: on trouve aussi ces derniers séparément; 4° *la Vérité des fables*, 1648, 2 vol. in-8°; quelques écrits contre les disciples de Jansénius, dont il se déclara le plus grand ennemi jusqu'à sa mort. M. Nicole, dans ses *Visionnaires*, a très-bien tourné en ridicule les visions de cet auteur.

MARETS (Roland des), frère aîné du précédent, naquit à Paris en 1594. Celui-ci, après s'être fait recevoir avocat et avoir fréquenté quelque temps le barreau, se livra tout entier à l'étude des belles-lettres, et devint l'un des meilleurs critiques de son siècle. Il mourut à Paris au mois de décembre 1653, à 59 ans. On a de lui un Recueil de lettres très-bien écrites en latin, intitulé *Rolandi Maresii epistolarum philologicarum libri duo*, 1686, in-12.

MARETS (Samuel des), *Maresius*, né à Oisemond en Picardie le 9 août 1599, devint ministre en plusieurs églises protestantes, puis professeur de théologie à Sedan, à Bois-le-Duc et à Groningue, où il mourut le 18 mai 1673, à 74 ans. On a de lui un grand nombre de livres de controverse contre les catholiques et les sociniens, et contre Grotius; un système de théologie intitulé *Synopsis theologica*, 1646 et 1648, 2 vol. in-4°, Groningue, 1675. Samuel des Marets laissa deux fils, Henri et Daniel, qui se distinguèrent aussi par leur science et leur érudition, et qui prirent soin de l'édition de la Bible française, imprimée

en grand papier, 1669, in-fol., chez Elzévir. Les notes dont cette Bible est remplie sont toutes de Samuel des Marets leur père.

MARETS (HENRI DES), né à Paris en 1662, fut page de la musique du roi, et obtint une pension à l'âge de 20 ans; mais s'étant remarié en 1700 avec mademoiselle de Saint-Gobert, fille du président en l'élection de Senlis, du consentement de sa mère, mais à l'insu du père de cette demoiselle, son beau-père le fit condamner à mort au Châtelet: le roi d'Espagne lui donna une retraite, et le fit surintendant de sa musique; il y resta 14 ans, et en sortit parce que l'air d'Espagne était contraire à la santé de sa femme. Léopold Ier, duc de Lorraine, lui donna la même place auprès de lui. En 1722 son procès fut revu au parlement, et son mariage déclaré valide. Le duc d'Orléans, régent, augmenta sa pension jusqu'à 1500 liv., ce qui le mit en état de subsister à son aise avec les bienfaits du duc de Lorraine, auprès de qui il mourut à Lunéville en 1742. Il a composé la musique des opéras de *Didon*, *Circé*, *Théagène et Chariclée*, *Amours de Momus*, *Vénus et Adonis*, *les Fêtes galantes*, *Iphigénie*, *Renaud*. Ses motets ont eu la plus grande vogue en leur temps. Un de ses fils eut la charge de son grand-père maternel à Senlis.

MARGARITONE, habile peintre et sculpteur, natif d'Arezzo, florissait sous le pape Urbain IV, dont il était estimé. Il mourut à 77 ans, vers la fin du 13e siècle.

MARGON (GUILLAUME PLANTAVIT DE LA PAUSE DE), né à Béziers, débuta en 1715 par une brochure intitulée *Le Jansénisme démasqué*. Le père Tournemine, à qui elle ne plut pas, la maltraita dans le journal de Trévoux. L'abbé répondit à cette critique; il ne ménagea pas le père Tournemine ni ses confrères. On ne les offensait pas alors impunément: il fut relégué aux îles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If quand les Autrichiens s'emparèrent de ces îles en 1746. Enfin il obtint sa liberté à condition de se retirer dans un couvent. Il en choisit un de Bernardins, où il est mort en 1760. Il a donné les *Mémoires de Villars*, 3 vol. in-12; ceux de Berwick, 2 vol. in-12; ceux de Tourville, 3 vol. in-12; *Lettres de Filtz-Moritz*, in-12.

MARGUERITE (SAINTE), vierge et martyre, que l'on croit avoir souffert la mort à Antioche pour la foi de J.-C. vers l'an 275.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, née en 1645 à Leuthecourt en Bourgogne, religieuse de la Visitation dans la ville de Parai en Bourgogne, pratiqua les vertus de son état à un tel degré de perfection, qu'elle reçut de J.-C. le don de prophétie, des révélations, des entretiens immédiats, comme le savant évêque M. Languet l'a amplement décrit dans la Vie de cette servante de Dieu. Cette sainte fille mourut le 17 octobre 1690, à 42 ans, en odeur de sainteté. Les dévots tendres lui ont obligation de l'institution de la fête du Sacré-Cœur de J.-C., que le Sauveur lui-même lui dit de pratiquer et de faire pratiquer le vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement; et comme elle lui représentait son indignité pour un si grand œuvre, le Sauveur lui indiqua le père la Colombière, et lui ordonna de lui dire de sa part d'établir cette dévotion. Les grandes relations que sa compagnie avait dans tout le monde a étendu cette dévotion en beaucoup d'endroits; mais ce n'est pas sans douleur que ces tendres dévots ne voient pas cette fête ordonnée, mais seulement à dévotion, comme aussi de ce qu'au lieu de la célébrer, suivant l'ordre de J.-C., le vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement, plusieurs ne la célèbrent que le dimanche suivant. Quoique l'institution de cette fête soit si moderne, la dévotion en est plus ancienne; quelques-uns la font remonter à Saint-François de Sales, à Lanspergius, à Pierre Damien, à sainte Gertrude, à sainte Claire, à sainte Catherine de Sienne, etc.

MARGUERITE, reine de Danemarck, de Norwége et de Suède, surnommée la *Sémiramis du Nord*, à cause de ses grandes qualités, était fille de Waldemar III, roi de Danemarck, auquel elle succéda, et femme de Haquin, roi de Norwége, dont elle eut aussi le royaume; elle se fit ensuite élire reine de Suède, après avoir vaincu Albert au bout de sept années de guerre, et fit passer ces trois royaumes électifs

sur la tête d'Eric, duc de Poméranie, son petit neveu, en 1395. Elle gouverna avec une autorité absolue, et comme les grands la faisaient ressouvenir de son serment, et lui disaient qu'ils en avaient les actes, «Je vous conseille de les bien garder, leur dit-elle, pendant que je garderai les châteaux et les villes de mon royaume, et tous les droits qui sont de ma dignité.» Elle mourut en 1412. Après sa mort les Suédois secouèrent un joug qui leur avait paru injuste et insupportable, et cette rupture causa de longues guerres entre eux et les Danois.

MARGUERITE D'ANJOU, fille de René d'Anjou, roi de Naples, et femme de Henri VI, roi d'Angleterre, était une princesse entreprenante, courageuse, inébranlable, qui savait allier les vertus guerrières à tous les talens du gouvernement. Le duc de Glocester, oncle du roi son mari, lui portait ombrage; elle le fit périr sous prétexte de conspiration. Les grands d'Angleterre, irrités de l'empire qu'elle avait sur l'esprit de son mari, tentèrent de le détrôner. Le duc d'Yorck, un des chefs des rebelles, après avoir fait deux fois ce roi prisonnier, est défait et tué par l'armée que la reine commandait; mais le fils du duc d'Yorck, aidé du comte de Warwick, se fait déclarer roi sous le nom d'Edouard IV. La reine, implorant en vain le secours de son père et de Louis XI, trouve de la ressource en elle-même pour livrer trois nouvelles batailles qu'elle perd. A la fin elle est faite prisonnière en 1471, après avoir livré douze batailles pour les intérêts de son mari et de son fils. Elle mourut en 1481, digne d'un meilleur sort.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, femme de Louis X, dit *Hutin*, roi de France, ayant été convaincue d'adultère, fut confinée au château Gaillard d'Andely, et y fut étranglée en 1314.

MARGUERITE D'ECOSSE, femme de Louis XI, quand il n'était encore que dauphin, avait beaucoup d'esprit et aimait les savans. Elle mourut en 1445, à 26 ans. *Voy*. CHARTIER.

MARGUERITE DE PROVENCE, épousa saint Louis en 1234, et le suivit au voyage d'outremer, où elle accoucha pendant la prison du roi. Elle ne perdit pas courage, quoique la ville fût menacée des ennemis, et que les troupes voulussent abandonner la ville, faute de paie; elle sut pourvoir à tout, satisfaire les troupes, et trouver de l'argent pour la rançon du roi. Elle revint avec lui en France, et mourut en 1285; elle est enterrée à Saint-Denis. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avait épousé le comte d'Anjou, frère du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence; mais elle n'y réussit pas, la coutume du pays étant que les pères ont droit de choisir un héritier. Son douaire était assigné sur les Juifs, qui lui payaient par quartier 219 livres 7 sols 6 deniers.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, célèbre par sa beauté et par son esprit, était sœur de François Ier, et fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Elle naquit à Angoulême le 11 avril 1492, et épousa en 1509 Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang et connétable de France, mort à Lyon, après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux et de la prise de son frère, qu'elle aimait tendrement, en témoigna un déplaisir extrême, et fit un voyage à Madrid pour y soulager le roi durant sa maladie. Le roi François Ier, de retour en France, lui donna les marques les plus sincères de sa reconnaissance et de son amitié, et la maria en 1527 à Henri d'Albret, roi de Navarre et prince de Béarn. Cette princesse aimait les belles-lettres et les savans, et composait très-bien en vers et en prose. Elle professa quelque temps la religion protestante, et son livret intitulé *Le Miroir de l'âme pécheresse*, en 1533, où elle favorise cette religion, fut censuré par la Sorbonne; sur les plaintes qu'elle fit au roi, la Sorbonne désavoua la censure; mais elle revint dans la suite à la religion catholique, et mourut avec de grands sentimens de piété au château d'Odos en Bigorre, le 2 décembre 1549, à 57 ans. On a de sa composition un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont le plus connu est intitulé l'*Heptameron*, ou les *Nouvelles de la reine de Navarre*, 1560, in-4°, et Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, fig. de Romain de Hooge: ce sont des contes dans le goût de ceux de Boccace, qui

ont été imprimés de même, Amsterdam, 1697, 2 vol. in-8°, fig. On y joint *Les cent Nouvelles*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°, fig., et les contes de la Fontaine, Amsterdam, 1685, 2 vol. in-8°, fig. Ces quatre Recueils ont été réimprimés sous le titre de *Recueil de contes*, d'une très-jolie édition, à Chartres, sous le titre de la Haie, 1733, 8 vol. petit in-12. *Voy.* LOUIS XI. Jean de la Haie son valet de chambre recueillit et fit imprimer en 1547, in-8°, ses poésies, sous ce titre, *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, très-illustre reine de Navarre :* elles contiennent quatre mystères ou comédies pieuses, et deux farces; *Le Triomphe de l'agneau*, poëme; trente chansons spirituelles; *Le Miroir de l'âme pécheresse*, et d'autres pièces sur divers sujets : on y trouve de l'esprit et de l'invention. Elle eut de son second mariage Jeanne d'Albret, mère de Henri-le-Grand.

MARGUERITE DE FRANCE, reine de Navarre, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, était fille du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Elle naquit le 14 mai 1552, et fut demandée en mariage par l'empereur et par le roi de Portugal; mais on la maria en 1572 à Henri, alors prince de Béarn, et depuis Henri IV. Ce mariage ne fut point heureux, et après divers esclandres qu'elle fit en s'abandonnant à son inclination voluptueuse, elle fut renfermée au château d'Usson, en Auvergne, dont elle se rendit maîtresse en gagnant le marquis de Canillac qui la gardait. Henri IV, ayant abjuré les erreurs du calvinisme, fit dissoudre son mariage avec cette princesse par le pape Clément VIII en 1599, et épousa Marie de Médicis. Marguerite, reine de Navarre, retourna à la cour en 1605, et finit le reste de sa vie dans un mélange bizarre de dévotion et de galanterie. Elle prenait un plaisir extrême à s'entretenir avec les gens de lettres, et témoigna une estime singulière au célèbre Brantôme. Elle écrivait avec facilité en vers et en prose, et mourut le 27 mars 1615, à 63 ans. Elle joignait aux agrémens de la figure et au talent de la danse une âme noble, compatissante, généreuse, et beaucoup d'esprit. Ce fut la dernière princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étaient morts sans postérité. Il nous reste d'elle des Poésies et des mémoires fort curieux qui sont très-connus, 1713, in-8°, par les soins de Godefroy. Brantôme a inséré sa vie parmi celles des femmes illustres.

MARGUERITE D'AUTRICHE, duchesse de Savoie, fille unique de l'empereur Maximilien Ier, naquit le 10 janvier 1480. Après la mort de sa mère Marie de Bourgogne, elle fut envoyée en France, et fiancée au dauphin, depuis Charles VIII; mais ce prince ayant épousé en 1491 Anne, héritière de Bretagne, Marguerite fut renvoyée à son père, et fut accordée en mariage à Jean, infant d'Espagne, en 1497. On dit que dans le temps qu'elle allait sur mer en Espagne pour épouser l'infant, il s'éleva une furieuse tempête, et que cette princesse composa dans le danger son épitaphe en ces termes :

> Cy gît Margot, la gente demoiselle,
> Qu'eut deux maris et si mourut pucelle.

L'infant son époux étant mort peu de temps après, elle épousa en 1501 Philibert-le-Beau, duc de Savoie, lequel étant mort sans enfans en 1504, Marguerite se retira en Allemagne auprès de l'empereur son père. Dans la suite elle fut gouvernante des Pays-Bas, et s'y acquit beaucoup de réputation par sa prudence et par sa sagesse. Elle mourut à Malines le premier décembre 1530, à 50 ans. Il nous reste de cette princesse, le Discours de ses infortunes et de sa vie, et d'autres ouvrages en vers et en prose. Henri Corneille-Agrippa, son conseiller et son historiographe, a fait son oraison funèbre. Jean Le Maire composa en son honneur la *Couronne Margaritique*, Lyon, 1549.

MARGUERITE DE FRANCE, duchesse de Berri et de Savoie, fille du roi François Ier et de Claude de France, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 5 juin 1523, apprit le grec et le latin, et se déclara la protectrice des sciences et des savans, après la mort du roi François Ier son père. Elle s'acquit une gloire immortelle par sa beauté, par sa piété, par son savoir et par toutes les vertus et les belles qualités qui rendent les princesses recommandables, et épousa

en 1559 Emmanuel Philibert, duc de Savoie. Elle mourut à Turin d'une pleurésie le 14 septembre 1574, à 51 ans. Les savans les plus illustres de son temps ont fait à l'envi son éloge. Ses sujets la nommaient la mère des peuples, et la comblaient de mille bénédictions.

MARGUNIO (Massimo), habile grec, natif de Candie, vint ouvrir à Venise une imprimerie grecque en 1547, d'où il sortit beaucoup d'ouvrages. Sa maison ayant été incendiée, il se retira dans sa patrie, devint évêque de Cerigo, et mourut dans l'île de Candie en 1602, à 80 ans. On a de lui des Hymnes anacréontiques, Augsbourg, 1601, in-8°, et d'autres ouvrages dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606, et 1614, 2 vol. in-fol. par lesquels on voit qu'il était un des meilleurs poètes lyriques de son temps.

MARIALES (Xantes), laborieux dominicain, natif de Venise, de la noble famille des Pinardi, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie et se renferma ensuite dans son cabinet sans vouloir aucun emploi dans son ordre, pour vaquer plus librement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à 80 ans. On a de lui 1° plusieurs gros ouvrages de théologie, dont le plus curieux est intitulé *Bibliotheca interpretum ad universam summam D. Thomæ*, 1669, 4 vol. in-fol.; 2° plusieurs déclamations en italien contre les libertés de l'Église gallicane, qui attirèrent de fâcheuses affaires à l'auteur, et le firent chasser deux fois de Venise.

MARIAMNE, l'une des plus belles et des plus illustres princesses de son temps, épousa Hérode-le-Grand, dont elle eut Alexante et Aristobule. Hérode, qui l'aimait passionnément, la fit mourir sur de fausses accusations, et fut ensuite inconsolable de sa mort. Il se remaria à une princesse nommée aussi Mariamne, fille de Simon, grand-sacrificateur des Juifs, mais cette princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre le roi son époux, elle fut exilée.

MARIANA (Jean), né à Talavera dans le diocèse de Tolède en 1537, entra chez les jésuites en 1554, à l'âge de 17 ans. Il savait les belles-lettres, le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire ecclésiastique et profane. Il enseigna à Rome, en Sicile, à Paris et en Espagne avec réputation, et mourut à Tolède le 17 février 1624, à 87 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une excellente Histoire d'Espagne, en trente livres, jusqu'en 1516, qu'il traduisit lui-même de latin en espagnol, sans s'attacher servilement à son édition latine. Cet ouvrage a été traduit en français par le père Joseph-Nicolas Charenton, jésuite, et imprimé à Paris en 1725, en 5 vol. in-4° qui se relient en 6; on doit trouver à la fin une Dissertation de Mahudel sur les monnaies antiques d'Espagne: cette traduction est estimée. Les meilleures éditions latines de l'Histoire de Mariana sont celles de Tolède, 1592, in-fol., qui ne contient que vingt livres; de Mayence en 1605, en 2 vol. in-4°, et de la Haie en 1733, en 4 vol. in-fol.; celle-ci est la plus belle, la plus correcte et la plus estimée; à l'égard des éditions espagnoles, la meilleure est celle de Madrid en 1608, 2 vol. in-fol. Cependant l'édition de Madrid, 1687, en 2 vol. in-fol., passe pour la meilleure, parce qu'elle est conforme à celle de 1608, et qu'elle contient les continuations jusqu'en 1678. Il y a aussi une traduction anglaise de l'Histoire de Mariana, Londres, 1699, en 2 vol. in-fol.; elle contient les continuations de Camargo et de Soto. Les autres ouvrages de Mariana sont 2° des Scholies, ou courtes Notes en latin sur la Bible, in-fol., qui sont utiles pour l'intelligence du sens littéral; 3° un Traité latin du changement des monnaies en Espagne, sous le titre *De Ponderibus et mensuris*, Toleti, 1599, in-4°, ouvrage qui le fit mettre en prison par le duc de Lerme, ministre d'Espagne; 4° un fameux traité, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599, in-4°, qui fit grand bruit, et qui fut condamné par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau, et censuré par la Sorbonne, parce que Mariana soutient dans cet ouvrage « qu'il est permis de se défaire d'un tyran, et qu'il admire l'action détestable de Jacques Clément »; 5° on lui attribue encore un ouvrage en espagnol *De morbis societatis*, touchant les défauts du gouvernement de sa société, qui a été imprimé en espagnol, en latin, en italien et en français,

1625, in-8°; 6° un Traité des spectacles, et d'autres Traités imprimés à Cologne en 1609, in-fol., etc.

MARICA, nymphe que le roi Faunus épousa, et dont il eut Latinus. Elle donna son nom à un marais proche de Mainturne, sur le bord duquel il y avait un temple dédié à Vénus, ce qui l'a fait prendre pour Vénus.

MARIANUS SCOTUS, habile moine irlandais, mort dans l'abbaye de Fuld en 1086, à 58 ans, était parent du vénérable Bede. On a de lui une Chronique qui est estimée, et qui va depuis la naissance de J.-C. jusqu'en 1083: elle a été continuée par l'abbé Dobechin jusqu'en 1200.

MARIE, sœur aînée de Moïse et d'Aaron, et fille d'Amram et de Jocabed, naquit vers 1578 avant J.-C. Étant sur le bord du Nil lorsque la fille de Pharaon trouva Moïse, elle offrit à cette princesse d'aller chercher une nourrice, et lui amena sa mère. Elle fut dans la suite mariée à Hur, et chanta un magnifique cantique d'actions de grâces après le passage de la mer Rouge. Depuis elle eut quelques démêlés avec Séphora, et murmura contre Moïse. Dieu irrité la frappa de lèpre; mais Marie ayant reconnu sa faute fut guérie par l'intercession de Moïse, et mourut vers 1452 avant J.-C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE, vierge très-sainte, mère de notre Seigneur Jésus-Christ, de la tribu de Juda, et de la famille royale de David, épousa saint Joseph, que Dieu lui donna pour être le protecteur et le gardien de sa virginité. Elle demeurait à Nazareth lorsque l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour lui annoncer qu'elle concevrait le fils du Très-Haut. La Sainte-Vierge, surprise du discours de l'ange, lui demanda humblement comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir puisqu'elle ne connaissait point d'homme. L'ange Gabriel l'assura qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit, rien n'étant impossible à Dieu. Alors la Sainte-Vierge témoigna sa soumission en disant: « Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole, » et le fils de Dieu s'incarna en ce moment dans son chaste sein. Peu de jours après elle alla visiter sainte Élisabeth sa cousine, qui était enceinte de saint Jean-Baptiste: l'enfant d'Élisabeth tressaillit dans les flancs de sa mère, sentant approcher celui dont il devait être le précurseur. Ce fut dans cette occasion que Marie prononça cet admirable Cantique, qui sera un monument éternel de son humilité et de sa reconnaissance. La même année, étant allée à Bethléem pour satisfaire à l'empereur Auguste, qui, pour connaître les forces de son empire, avait ordonné que chacun allât se faire inscrire sur le rôle public dans le pays dont il était originaire, elle mit au monde dans une étable le fils de Dieu, le 25 décembre de l'an 4004 depuis la création, selon la plus commune opinion. Marie demeura toujours vierge avant et après son enfantement; elle vit avec admiration la visite des pasteurs et l'adoration des mages; et quarante jours après la naissance de son fils elle alla le présenter au temple. Ce fut alors que Siméon lui annonça que son cœur serait percé d'un glaive de douleur; prédiction qui fut accomplie à la mort du Sauveur sur le Calvaire, où Jésus-Christ la recommanda à saint Jean son disciple bien aimé. On croit que la Sainte-Vierge mourut à Éphèse; mais on ne sait ni son âge ni l'année de sa mort. *Voy.* MAHOMET.

MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle était femme de Cléophas, autrement Alphée ou Alphai, qui est le même nom prononcé différemment. Selon Hégésippe Cléophas était frère de saint Joseph, époux de la Sainte-Vierge, et par conséquent oncle paternel putatif de notre Seigneur. Il eut de Marie son épouse Jacques, Jude, Simon et Josés, cousins-germains de Jésus-Christ. Marie de Cléophas suivit le Sauveur après son baptême, et fut présente à sa mort, à sa sépulture et à sa résurrection, étant l'une des saintes femmes qui allèrent au tombeau pour embaumer son corps.

MARIE, sœur de Marthe et de Lazare, était de Béthanie, bourgade voisine de Jérusalem. J.-C. avait une considération particulière pour cette famille. Après la mort de Lazare Marie se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit: « Seigneur, si vous aviez été ici mon frère ne serait pas mort. » Jésus, la voyant qui pleurait, alla au monument

et ressuscita Lazare. C'est cette même Marie qui oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux, lorsqu'il était chez Simon-le-Lépreux. Il ne faut pas la confondre avec la femme pécheresse, qui oignit les pieds de J.-C. chez Simon le pharisien, dont il est parlé au chapitre 7 de saint Luc, ni avec Marie Madeleine. *Voy.* MADELEINE.

MARIE, autrement Salomé, épouse de Zébédée et mère de saint Jacques et de saint Jean, suivait le Sauveur et le servait. Elle fut présente à sa passion, et fut de celles qui allèrent pour l'embaumer.

MARIE ÉGYPTIENNE (SAINTE), ayant quitté son père et sa mère à l'âge de 12 ans, mena pendant 17 ans une vie débauchée à Alexandrie. Elle alla ensuite par curiosité à Jérusalem avec une troupe de pélerins pour assister à la fête de l'exaltation de la sainte croix, que l'on célébrait le 14 septembre. Y étant arrivée elle y continua ses débauches; mais ayant voulu entrer dans l'église elle se sentit repoussée par trois ou quatre fois sans y pouvoir entrer : Marie, frappée d'un tel obstacle, prit alors la résolution de changer de vie et de faire pénitence. Puis étant retournée à l'église, elle y entra facilement et adora la croix. Le jour même elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, et se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve, où elle passa 47 ans sans voir personne, vivant de ce que produisait la terre, et menant la vie la plus austère, jusqu'à ce qu'elle fut rencontrée vers l'an 430 par un solitaire nommé Zozime, à qui elle raconta son histoire, et le pria de lui apporter l'eucharistie. Zozime l'alla trouver l'année suivante, le jour du jeudi saint, et lui administra l'eucharistie. Il y retourna l'année d'ensuite, et trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre, qui avertissait Zozime que la misérable Marie était morte le jour même qu'il l'avait communiée l'année précédente; qu'elle le suppliait d'enterrer son corps et de prier pour elle.

MARIE ALACOQUE. *Voy.* MARGUERITE.

MARIE-THÉRÈSE-WALPURGE-AMÉLIE-CHRISTINE D'AUTRICHE, fille de l'empereur Charles VI, naquit à Vienne le 13 mai 1717. Son père, ayant perdu son fils unique, songea à faire passer tous ses états à sa fille aînée. Pour engager les souverains de l'Europe à garantir ses dispositions, il maria sa fille en 1736 à François, duc de Lorraine, dont les possessions héréditaires ne feraient pas un accroissement de puissance capable de donner de l'ombrage; mais à sa mort, arrivée en 1740, le duc de Bavière, comme fils d'une fille de l'empereur Joseph, aîné de Charles VI, prétendit à la succession autrichienne : secondé de la France, il fut élu empereur; il s'empara de la Bohème et d'une grande partie de l'Autriche. Marie-Thérèse, qui avait été prise au dépourvu, ne se déconcerta pas; forcée de quitter Vienne, elle se retira en Hongrie avec son fils au berceau. Ce témoignage de confiance lui gagna le cœur généreux d'un peuple qui avait toujours mal obéi à ses ancêtres, parce qu'ils avaient voulu exiger d'eux de l'argent qu'ils n'avaient pas. Dans une assemblée des états ils tirèrent le cimeterre, et jurèrent de mourir pour leur roi (c'est leur expression). La reine, quoique jeune, avait le talent des grandes administrations; elle cessa de demander de l'argent aux Hongrois; mais elle leur demanda des hommes qu'ils avaient. Elle s'accommoda avec le roi de Prusse, qui avait élevé des prétentions sur la Silésie, en la lui cédant. Bientôt elle chassa les Français de la Bohème, et l'empereur bavarois de ses états. Enfin elle força les puissances confédérées à consentir au traité de paix de 1748, qui lui laissa toutes les possessions autrichiennes, excepté la Silésie qu'elle avait cédée au roi de Prusse. Devenue tranquille sur son trône, elle fit élire empereur son mari, qu'elle perdit en 1765. Quoiqu'il fût associé au gouvernement, elle s'était toujours réservé l'autorité suprême, pour avoir la satisfaction de répandre ses bienfaits sur ses peuples; elle visita ses provinces, diminua les impôts, encouragea le commerce et l'agriculture, et mit partout la forme de gouvernement qu'elle jugea la plus avantageuse à ses peuples. Celle des états qui s'imposent

eux-mêmes est la plus généralement répandue. Dans la guerre que firent les Anglais à la France pour les limites du Canada, l'impératrice-reine, alliée de la France, eut une guerre considérable à soutenir contre le roi de Prusse, allié des Anglais. Ses généraux remportèrent plusieurs victoires sanglantes, qui produisirent la paix en 1763, sans aucun changement dans les possessions réciproques. Le reste de sa vie ne fut qu'un tissu de traits d'humanité, qui s'étendaient jusque dans le particulier de ses sujets, comme cette femme de 108 ans qu'elle alla visiter, parce qu'elle sut le chagrin qu'elle avait de n'avoir pas la force d'aller jusqu'au palais pour la voir. Au sein de la paix elle a joint à ses nombreux états une partie de la Pologne, pour balancer les acquisitions que faisaient sur ce malheureux royaume la Czarine et le roi de Prusse en 1773. Elle se fit céder aussi par le Turc des arrondissemens dans la Transilvanie et dans le Bannat de Témeswar. A la mort de l'électeur de Bavière en 1777, elle a joint à l'Autriche un petit district de cet électorat. Enfin elle mourut le 29 novembre 1780, justement pleurée de sa famille qu'elle avait élevée avec tous les soins d'une tendre mère, et de ses peuples qui l'avaient décorée depuis long-temps du nom de *Mère de la patrie.* Son fils Joseph II, lui succéda. Un autre de ses fils règna en Toscane; il y eut un gouverneur de Milan, et un dernier archevêque de Cologne, évêque de Munster, et grand-maître de l'ordre teutonique. De ses filles, une fut reine de France, une autre reine de Naples, et la troisième épousa un prince de Saxe, et fut gouvernante des Pays-Bas.

MARIE LECZINSKA, née le 23 juin 1703, de Stanislas Ier, roi de Pologne, vivait auprès de ses père et mère à Veissembourg en Alsace, lorsque Louis XV la fit demander pour épouse. Elle fut mariée à Fontainebleau le 5 septembre 1725, et porta sur le trône les vertus chrétiennes qui ont maintenu la piété dans une grande partie de la cour; elle sut inspirer ses sentimens au dauphin son fils, dont le fils aîné occupa ensuite le trône, sous le nom de Louis XVI. Cette princesse mourut regrettée du roi, de ses enfans, des ministres de la religion et des pauvres, le 24 juin 1768, âgée de 65 ans.

MARIE STUART, reine de France et d'Ecosse, était fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Guise, fille de Claude Ier de Lorraine, duc de Guise. Elle succéda à son père, n'étant âgée que de huit jours, et fut emmenée en France pendant les guerres civiles d'Ecosse: elle fut élevée à la cour du roi Henri II, et épousa le 24 avril 1558 le dauphin qui fut depuis François II. Après la mort de ce monarque, arrivée en 1560, Marie Stuart passa en Ecosse, où elle épousa Henri Stuart son cousin. Marie avait malheureusement un cœur livré aux faiblesses de l'amour. Un musicien, nommé David Rizzo, fut trop avant dans ses bonnes grâces. Le roi, qui n'en avait que le nom, méprisé de son épouse, aigri et jaloux, monte un jour par un escalier dérobé dans la chambre où sa femme soupait avec son amant et l'une de ses favorites; il renverse la table et tue Rizzo aux yeux de la reine, enceinte d'un fils qui fut depuis roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, sous le nom de Jacques Ier. Henri fut assassiné peu après, et Marie Stuart épousa Jacques Hesburn, comte de Bothwel, calviniste, soupçonné d'avoir fait empoisonner le roi. Le comte de Bothwel voulut alors se saisir de la personne du jeune prince dont il avait fait mourir le père; mais une partie de la noblesse s'y opposa, ce qui excita une guerre civile durant laquelle Marie Stuart fut mise en prison. On voulut l'obliger à changer de religion et à abdiquer la couronne; mais elle s'échappa en 1568; et ayant appris la défaite des troupes de son parti, elle alla chercher un asyle en Angleterre auprès de la reine Elisabeth, qui l'avait assurée qu'elle la prendrait sous sa protection, et qu'elle soutiendrait son parti; mais à peine y fut-elle arrivée, que la reine Elisabeth refusa de la voir, sous prétexte qu'il fallait qu'elle se purgeât avant de l'accusation d'avoir fait assassiner son mari, et la fit enfermer dans une étroite prison, où elle la retint pendant 18 ans, au bout desquels Elisabeth fit prononcer contre elle la sentence de mort, le 25 octobre 1586; mais la commission

pour l'exécuter ne fut expédiée que le 1er février 1587. Ceux qui en étaient chargés, le comte de Kent à la tête, lui en firent lecture le 7 suivant, et lui indiquèrent l'exécution au lendemain, entre sept et huit heures du matin. Elle employa le temps qui lui restait à distribuer le peu qu'elle avait à ses domestiques, à écrire son testament, une lettre au roi de France, pour lui recommander ceux à qui elle faisait des legs sur son douaire, à son confesseur, qu'on lui refusait. L'heure de sa mort étant venue, on lui refusa d'abord de se faire suivre par ses filles, ensuite on le lui permit; mais elle ne put obtenir son aumônier. Le comte de Kent, protestant fanatique, croyait qu'il allait de son salut de lui faire quitter la croyance catholique; il la mit entre les mains de Fletcher, doyen de Péterborough, qui suivit bien les intentions de son commettant, mais inutilement. Ce ministre, qui reprochait aux catholiques leur intolérance, lui réitéra souvent la menace des peines éternelles auxquelles elle allait être livrée, si elle persistait dans son aveuglement. La reine, abandonnée à elle-même, refusa de l'entendre, et récitait en latin des psaumes analogues à son état, protestant qu'elle mourait dans la croyance catholique romaine, la religion de ses pères, et innocente du projet d'avoir voulu faire assassiner Elisabeth. Marie Stuart mourut avec une constance admirable, à 42 ans. Les femmes de la reine ne purent obtenir son corps après sa mort. Le bourreau la déshabilla et la porta sur un lit où elle resta quelques jours. Enfin les seigneurs qui avaient eu la bassesse de se charger de faire exécuter la sentence la firent embaumer. Il y avait six mois que l'exécution de la sentence était faite, et le corps de la reine n'était pas encore enterré. Elisabeth, qui sentait la tache que l'assassinat juridique d'une reine, sa proche parente et sa prisonnière depuis dix-neuf ans, imprimerait sur son règne, avait fait approuver la sentence par le parlement; elle s'était fait donner des requêtes pour l'exécuter, comme si une femme, prisonnière chez ses ennemis, était capable de bouleverser un royaume. Malgré ces précautions, l'exécution ne fut pas plutôt faite qu'elle se sentit assaillie de remords qui la tourmentèrent vivement. Elle crut se justifier de ce meurtre, en disant que la sentence avait été exécutée avant qu'elle eût donné les derniers ordres qu'elle s'était réservé de donner, en punissant même par la perte de sa charge le secrétaire Davidson, qu'elle accusait de cette précipitation. Elle crut apaiser ses remords en faisant faire à la reine d'Ecosse une pompe funèbre, comme à une reine. Elle ne réussit ni à l'un ni à l'autre; personne ne prit le change sur le premier, et elle éprouva sur le second que les honneurs rendus à un corps mort n'effaçaient pas les traces qu'impriment dans l'âme les indignités dont on l'a fait outrager pendant sa vie. Quoi qu'il en soit le corps de Marie Stuart fut porté sans cérémonie le 8 août dans un caveau de brique construit dans le chœur de la cathédrale de Péterborough, à l'opposite du tombeau de la reine Catherine; mais le 10 du même mois les obsèques se firent avec tout l'appareil royal. En France, Renaud de Beaune prononça son oraison funèbre. Les historiens en parlent comme d'une princesse douée des belles qualités du corps et de l'esprit: elle savait le latin et cinq autres langues, écrivait en vers et en prose, et protégeait les sciences et les savans. On a donné un Recueil des écrivains contemporains qui ont écrit sa Vie, Londres, 1725, 2 vol. in-fol.

MARIE DE MÉDICIS, reine de France, était fille de François de Médicis, grand-duc de Toscane. Elle épousa le roi Henri IV en 1600, et fut régente du royaume depuis 1610 jusqu'en 1617 que le maréchal d'Ancre fut tué. Ce maréchal et Léonor Galigaï sa femme avaient pris un tel ascendant sur l'esprit de la reine, qu'ils réglaient ses désirs, ses affections et sa haine, comme il leur plaisait; leur disgrâce commença les siennes: il fallut qu'elle s'absentât de la cour. Après avoir long-temps sollicité de voir son fils avant son départ, elle eut la douleur de ne pouvoir tirer d'autre parole de lui, que celles qui avaient été arrêtées. Elle revint quelque temps après à la cour; mais après plusieurs brigues inutiles contre le cardinal de Richelieu, elle fut obligée de se retirer en 1631

dans les Pays-Bas, et mourut à Cologne le 3 juillet 1642, à 68 ans, dans une extrême misère. On lit encore une de ses requêtes au parlement, dont elle avait si souvent rejeté les remontrances : « Supplie, *Marie*, reine de France et de Navarre, disant que depuis le 23 février aurait été prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupçonnée, etc. » La source de ses malheurs était dans son esprit opiniâtre, défiant, inquiet, en un mot trop au-dessous de son ambition. Elle voulait dominer à la cour et n'en avait pas la capacité. Le cardinal de Richelieu au contraire avait la même ambition, mais il avait un génie propre au gouvernement. Louis XIII en savait faire la différence, et préférait son ministre à sa mère, à qui il offrit cependant toujours un sort honnête si elle voulait se retirer à Florence sa patrie. C'est elle qui fit bâtir à Paris le magnifique Palais du Luxembourg et plusieurs autres superbes bâtimens. C'est elle aussi qui a fondé le monastère des religieuses du Calvaire en 1620. Sa vie a paru à Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Son testament se trouve dans le journal du cardinal de Richelieu. Louis XIII la fit enterrer à Saint-Denis. *Voy.* PLESSIS-RICHELIEU.

MARIE, reine d'Angleterre, était fille de Henri VIII et de Catherine d'Espagne. Elle naquit le 18 février 1515, et fut élevée comme l'héritière présomptive de la couronne; mais Henri VIII ayant épousé Anne de Boulen en 1533, ôta à Marie la principauté de Galles et la renvoya chez sa mère. Cependant il déclara par son testament qu'Edouard, qu'il avait eu de Jeanne Seymours, lui succéderait, et lui substitua Marie puis Elisabeth. Après la mort d'Edouard VI, arrivée en 1553, Jeanne Grey, duchesse de Suffolck, petite-nièce de Henri VIII, disputa la couronne à Marie, et fut soutenue par Dudley, duc de Northumberland, et par le duc de Suffolck, qui se saisirent de la tour de Londres; mais le parti de Marie prévalut, et Jeanne eut la tête tranchée avec Giffort son mari, et les ducs de Northumberland et de Suffolck. La reine Marie rétablit aussitôt la religion catholique en Angleterre par le feu et par le sang, et fit renfermer la princesse Elisabeth : huit cents personnes furent livrées aux flammes; une femme accoucha dans le bûcher, des citoyens retirèrent l'enfant, le juge l'y rejeta; horribles effets d'un fanatisme détesté des bons citoyens. Elle épousa ensuite Philippe II, fils de l'empereur Charles-Quint, et roi d'Espagne. Elle perdit Calais, la seule place qui restait aux Anglais en France, et mourut sans enfans en 1558.

MARIE II, reine d'Angleterre, et l'une des plus illustres princesses de son siècle, était fille aînée de Jacques II, roi d'Angleterre, et de sa première femme. Elle naquit au palais de Saint-James le 10 mai 1662, et fut élevée dans la religion protestante. Elle épousa le 15 novembre 1677 Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange, et passa en Hollande avec son époux, où elle demeura jusqu'en 1689, qu'elle repassa en Angleterre, où elle fut proclamée reine, conjointement avec le prince son époux, qui eut l'administration du gouvernement. La reine Marie eut cette administration en l'absence du roi, et s'en acquitta avec beaucoup de gloire. Elle protégeait les arts et les sciences, et mourut de la petite-vérole dans le palais de Kensington le 28 décembre 1795, à 33 ans.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charle-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et d'Isabelle de Bourbon, naquit à Bruxelles le 13 février 1457. Elle hérita dès l'âge de 20 ans de tous les états de son père, qui fut tué au siége de Nanci en 1477. Les ambassadeurs de Bourgogne proposèrent alors à Louis XI de la marier avec le dauphin son fils; mais ayant refusé leur proposition, elle épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, et porta par cette alliance de grands états dans la maison d'Autriche. Le refus de Louis XI a été universellement blâmé. Marie de Bourgogne étant à la chasse, tomba de cheval et en mourut le 25 mars 1482.

MARIE-CHRISTINE DE BAVIÈRE épousa en 1680 Louis, dauphin, fils de Louis XIV, et mourut en 1690, à 30 ans, en couches du duc de Berri; prête à expirer, elle embrassa son fils en lui disant : « C'est de bon cœur, quoique tu me coûtes bien cher. »

Cette princesse menait une vie fort retirée, ce qui fit qu'elle ne fut point aussi regrettée qu'elle le méritait.

MARIE-ADELAIDE DE SAVOIE, fille de Victor-Amédée II, épousa le duc de Bourgogne, depuis dauphin, en 1697, et mourut en 1712, à 26 ans : son caractère, son esprit et sa beauté faisaient le bonheur de son époux. L'inclination qu'elle avait gardée pour son pays fut cause d'une partie des malheurs de la France.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe IV, roi d'Espagne, née à Madrid en 1638, épousa Louis XIV en 1660, et mourut en 1683, à 45 ans, pleurée du roi qui dit : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné. » Avec des sentimens élevés elle menait à la cour la vie d'une religieuse. C'est de son chef que Philippe V son petit-fils tenait son droit à la succession d'Espagne.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice des religieuses de l'ordre de la Miséricorde, avec le père Yvan, prêtre de l'Oratoire, naquit à Aix en Provence le 3 juin 1616, d'un père qui était soldat. Elle fut élevée avec grand soin par sa mère, et fut demandée en mariage à l'âge de 15 ans par un parti avantageux qu'elle refusa. Dans la suite elle se mit sous la conduite du père Yvan, qui composa pour elle un livre intitulé *Conduite à la perfection chrétienne*. Etant tombée malade en 1632, elle prit la résolution de fonder l'ordre de la Miséricorde pour y recevoir des filles de qualité sans bien et sans dot. Marie-Madeleine exécuta heureusement ce projet. Elle établit à Aix en 1637 la première maison de son ordre, dont elle fut la première supérieure, et mourut saintement à Avignon le 20 février 1678, à 62 ans, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. Sa Vie a été écrite par le père Croiset, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE DE L'INCARNATION. *Voy.* AVRILLOT.

MARIE DE L'INCARNATION, célèbre religieuse ursuline, nommée Marie Guyert, naquit à Tours le 18 octobre 1599. Après la mort de son mari elle entra à l'âge de 32 ans chez les ursulines à Tours, où elle composa pour les novices un fort bon livre intitulé l'*Ecole chrétienne*. Elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et de prudence. Elle y mourut le 30 avril 1672, à 73 ans. Outre son *Ecole chrétienne* on a d'elle un vol. in-4° de Retraite et de Lettres. Dom Claude Martin son fils, mort en 1696, a publié sa Vie, 1677, in-4°, laquelle a aussi été écrite par le père de Charlevoix, jésuite, 1724, in-12.

MARIE DE GOURNAY, *Voy.* JARS.

MARIETTE (PIERRE-JEAN), fils de Jean Mariette, libraire et graveur de Paris, mort en 1742, et libraire lui-même, avait reçu de son père le goût de la gravure, et l'avait perfectionné par les voyages qu'il fit en Allemagne et en Italie. Pour s'y attacher uniquement il vendit son fonds de librairie en 1750, et acheta une charge de secrétaire du roi et de contrôleur de la chancellerie. Alors uniquement occupé du recueil de ses estampes, qu'il augmentait et perfectionnait sans cesse, il jouissait dans sa vie retirée du calme intérieur et des plaisirs de l'esprit qui contribuent le plus à notre bonheur. Une maladie longue et douloureuse a terminé ses jours le 10 septembre 1774. Il a donné l'ouvrage intéressant du *Traité des pièces gravées*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol.; Lettres à M. de Caylus; Lettres sur la fontaine de la rue de Grenelle ; les descriptions qui se trouvent dans le Recueil des planches gravées d'après les tableaux de M. Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. : le Catalogue de ses estampes a été dressé par M. Basan, et a paru en 1775, in-8°; c'est un des plus complets.

MARIGNY (l'abbé AUGIER DE), mort en 1762, a donné une Histoire du 12e siècle en 5 vol. in-12; Les *Révolutions de l'empire des Arabes*, 1750, 4 vol. in-12; l'*Histoire des Arabes*, 1750, 4 vol. in-12. Il y a des recherches dans ces deux ouvrages, mais le style en est désagréable.

MARIGNY (ENGUERRAND DE), principal ministre du royaume sous le roi Philippe-le-Bel, était fils de Philippe de Marigny, d'une noble et très-ancienne famille de Normandie. Il s'avança à la cour par ses intrigues, et gagna les bonnes grâces du roi qui le fit chambellan de France, capitaine

du Louvre, intendant des finances et des bâtimens, et comte de Longueville. Enguerrand de Marigny, sûr de la faveur du roi, leva des sommes exorbitantes sur le peuple et sur le clergé, et s'attira tellement la haine du public, qu'après la mort de Philippe-le-Bel, arrivée en 1314, il fut condamné par ordre de Charles de Valois à être pendu à un gibet qu'il avait fait lui-même dresser à Montfaucon, ce qui fut exécuté en 1315. Il était alors âgé d'environ 50 ans. Son portrait fut mis dans la suite au palais avec ces deux vers :

> Chacun soit content de son bien ;
> Qui n'a suffisance n'a rien.

Il fut condamné sans être entendu et contre les règles de la justice. Charles de Valois, qui dans ce jugement s'était vengé d'un démenti que Enguerrand lui avait donné en plein conseil, témoigna en mourant de grands et de justes remords sur sa mort. Sa mémoire fut rétablie et ses biens rendus à ses héritiers. Il en aurait peut-être été quitte pour le bannissement si dans le temps qu'on sollicitait cette grâce on n'eût trouvé sa sœur et sa femme Alips de Mons faisant des figures de cire pour faire mourir le roi par sorcellerie. Elles furent mises en prison ; mais elles se disculpèrent en disant qu'elles ne cherchaient qu'à porter le roi à la douceur. Elles n'obtinrent leur liberté qu'en 1325, quoique la confiscation des biens d'Enguerrand eût été rendue à sa femme dès 1315. Les chanoines d'Ecouis, qu'il avait fondés, obtinrent de Louis XI la permission de lui élever un tombeau et de ne point parler de son supplice dans son épitaphe. Sa famille était connue depuis le douzième siècle. Sa postérité masculine s'éteignit dans ses fils.

MARIGNY (Jacques Carpentier de), natif de Marigny, près de Nevers, se distingua par son esprit et la connaissance qu'il avait des langues étrangères. Il suivit le parti du cardinal de Retz durant les troubles de la France, et celui du prince de Condé, qu'il accompagna en Flandre. Il eut plusieurs bénéfices, et l'on recherchait sa conversation parce qu'il débitait agréablement les choses rares et curieuses qu'il avait observées dans ses voyages. On a de lui le poëme du *Pain bénit*, 1673, in-12, contre les marguilliers de la paroisse de Saint-Paul, qui voulaient l'obliger à rendre le pain bénit. Il fut un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre le cardinal Mazarin. Gui Patin lui attribue le Traité politique contre les tyrans, Lyon, 1698, in-16. L'auteur y veut prouver, par l'exemple de Moïse, que tuer un tyran, *titulo, vel exercitio*, n'est pas un meurtre. Ce livre est ironiquement dédié à Cromwel. Il mourut à Paris en 1670. On a encore de lui un Recueil de Lettres pleines d'esprit, 1673, in-12. Il avait voyagé en Suède. Son humeur caustique lui attira quelques fâcheuses affaires : son père était gentilhomme et seigneur du village de Marigny. *Voyez* Allen.

MARIGNY (Jean de), successivement évêque de Bauvais et archevêque de Rouen, tint les sceaux en 1329. Il fut chargé d'aller déterminer le roi d'Angleterre à faire le voyage de la Terre-Sainte. Ses talens ne se bornaient pas à la négociation ; car il fut établi lieutenant-général en Guienne, pour résister aux invasions des Anglais. Il mourut le 26 décembre 1351, et est enterré à Ecouis, auprès de son frère Enguerrand.

MARILLAC (Charles de), fils de Guillaume de Marillac, contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, naquit en Auvergne vers 1510, et fut d'abord avocat au parlement de Paris. Il s'y distingua tellement par son éloquence et son savoir, que le roi François I[er] le chargea de diverses ambassades importantes. Il devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne et chef du conseil privé. Dans l'assemblée des notables, tenue à Fontainebleau le 21 août 1560, il se fit admirer par une belle harangue dans laquelle il exhorta à la réformation des désordres de l'état, et proposa des moyens propres à prévenir les troubles qui menaçaient le royaume, ce qui déplut extrêmement aux Guises. Il était ami intime du chancelier de l'Hôpital et de plusieurs autres grands hommes de son siècle, et mourut dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun le 2 décembre 1560, à 50 ans.

MARILLAC (Michel de), neveu du précédent et garde des sceaux de France, naquit le 9 octobre 1563, et fut successivement conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'état, surintendant des finances et garde des sceaux en 1626. Quatre ans après il eut part à la disgrâce du maréchal de Marillac son frère. On lui fit rendre les sceaux le 12 novembre 1630, puis on le conduisit au château de Caen, de là en celui de Châteaudun, où il mourut de chagrin le 7 août 1632. Il est auteur du *Code Michau* : c'est l'ordonnance de 1629 qu'il avait dressée et à laquelle on donna son nom par dérision; quoiqu'elle ne fasse pas loi, elle est fort sage et mériterait plus d'autorité; d'une traduction des Psaumes en vers français, 1630, in-8°, et de quelques autres ouvrages. Sa famille a pris fin en Jean-François, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet en 1704, un an après son mariage.

MARILLAC (Louis de), frère du précédent et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Henri IV, se signala par sa valeur et par ses belles actions, sous le règne de ce prince et sous celui de Louis XIII. Il devint maréchal de France en 1619, et fut arrêté dans le camp de Felizzo en Piémont en 1630, pour avoir offert de tuer de sa propre main le cardinal de Richelieu, lorsqu'il opina contre lui dans l'assemblée qu'on nomma *la Journée des Dupes*. Il fut ensuite condamné par des commissaires qui étaient ses ennemis, le 8 mai 1632, à avoir la tête tranchée, ce qui fut exécuté à la place de Grève à Paris. Sa mémoire fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort du cardinal de Richelieu, lequel, malgré la haine qu'il avait contre lui, avait été surpris que les juges eussent trouvé des motifs pour le condamner à mort. Ce maréchal fut enterré dans la chapelle de sa famille aux Feuillans. L'histoire de son jugement et de son exécution se trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, ou dans son Histoire, par Leclerc, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. *Voy*. Gras.

MARIN (Michel-Ange), né à Marseille en 1697, entra dans l'ordre des minimes à l'âge de 16 ans; il était à Marseille quand cette ville fut affligée de la peste; son couvent fut choisi pour faire un hôpital, et il fut renfermé avec ses confrères dans celui des Carmes. Le père Marin profita de cette retraite pour méditer l'Écriture sainte et tous les pères. Il s'était appliqué à l'étude de la langue hébraïque, dans le dessein de prêcher la controverse aux juifs; mais un crachement de sang qui dura 18 ans le fit renoncer à ce projet. Ce fut pendant les 20 dernières années de sa vie qu'il publia de pieux romans sur tous les états; *La Conduite de la sœur Violet*, *Adelaïde de Witzbury*. *La parfaite religieuse*, *Virginie*, 2 vol.; *Vies des Solitaires*, 9 vol. in-12 ou 3 in-4°; *Le baron Van-Hesden*, 5 vol.; *Théodule*, in-16; *La Farfalla*, in-12; *Agnès du Saint-Amour*, 2 vol.; *Angélique*, 2 vol.; *La marquise de Losvalientes*, 2 vol. Il mourut en 1767.

MARIN, pape. *Voy*. Martin II et Martin III.

MARINE (Sainte), vierge de Bithynie, fut laissée jeune dans le monde par son père nommé Eugène, qui se retira dans un monastère. Dans la suite, Eugène eut une extrême inquiétude d'avoir abandonné sa fille, et son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venait du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé, qui croyait que c'était un fils, lui permit de le faire venir dans le monastère. Eugène alla quérir sa fille, lui coupa les cheveux, et lui donna un habit de garçon, en lui recommandant de garder le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastère, sous le nom de frère Marin, et y vécut d'une manière très-édifiante. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôte où elle allait quérir les provisions pour le monastère, elle aima mieux se charger de cette faute que de déceler son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastère, et on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin elle mourut environ trois ans après, et l'abbé, ayant reconnu après sa mort ce qu'elle était, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée si durement. On croit que cette sainte vivait au 8e siècle. Il y avait à Paris une église sous ce nom.

MARINELLA (Lucrèce), dame vé-

nitienne du 17e siècle, avait beaucoup d'esprit. On a d'elle quelques ouvrages en italien, dans l'un desquels, intitulé *La nobilità delle Donne*, Venise, 1601, in-8°, elle soutient la préférence de son sexe au-dessus des hommes; *La vita di Maria Vergine*, en prose et en rime, Venise, 1602, in-4°, fig.; *Arcadia felice*, 1705, in-12; *Amore inamorato*, Parma, 1618, in-4°, *rime*, 1693, in-12.

MARINELLO (Jean), médecin italien du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Gli ornamenti delle donne tratti delle scritture d'una reina greca*, Venise, 1574, in-12. Il est aussi sous le titre de *Le Medicine partenenti alle infermita delle donne*.

MARINI ou MARIN (Jean-Baptiste), célèbre poète italien, connu sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples le 18 octobre 1569. Son père, qui était un habile jurisconsulte, l'obligea d'étudier en droit; mais Marini quitta son père pour suivre son goût pour la poésie; Manzi, chez qui il s'était retiré, le fit entrer chez Mathieu de Capoue, grand-amiral du royaume de Naples, en qualité de secrétaire. Peu de temps après il entra chez le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIII, qui le mena avec lui dans sa légation de Savoie. Marini plut d'abord beaucoup à la cour de Turin; mais dans la suite il s'y fit des ennemis, dont le plus furieux était le poète Gaspard Murtola, qui tira sur lui un coup de pistolet qui porta à faux, et blessa un favori du duc. Marin obtint sa grâce, et n'en eut pas moins d'ennemis. Il fut obligé de sortir de Turin, et vint à Paris, à la sollicitation de la reine Marie de Médicis. Il y publia son poëme d'*Adonis*, 1623, in-fol., et le dédia au roi Louis XIII; il est réimprimé à Amsterdam, Elzévir, 1651, 2 vol. in-16, 1678, 4 vol. in-24, fig. de Leclerc. Il alla ensuite à Rome, où il fut très-bien reçu, et de là à Naples, où il mourut le 21 mars 1625, à 56 ans. On a de lui un grand nombre d'autres poésies, entre autres le poëme de *Strage de gl'innocenti*, Venise, 1633, in-4°, *Rime*, 3 parties in-16; *La Sampogna*, 1620, in-12; *La Murtoleide*, 1626, in-4°, et depuis in-12; *Lettere*, 1627, in-8°. On trouve sa Vie à la tête de ses poésies.

MARINI (Jean-Ambroise), auteur du *Caloandre fidèle*, en donna la première édition en 1641, sous le nom de *Giovan Maria Indris Bonemo*, et ensuite sous celui de *Dario Grisimani*, qui sont les anagrammes de son nom: la première édition a pour titre *Il Caloandro sconosciuto*, qu'il changea dans la suite en celui d'*Il Caloandro fedele*, parce que dans la première édition le Caloandre faisait une infidélité à sa maîtresse, ce qui était contraire aux règles des romans d'alors. Pour se conformer au goût de son siècle, il fut obligé de faire des changemens qui ne laissent plus que l'apparence d'infidélité. Le fond de l'intrigue est la haine de la princesse de Trébisonde pour Caloandre, fils de l'empereur de Constantinople, qu'elle aime sous un autre nom; idée qui fut employée si heureusement par Thomas Corneille, dans son *Timocrate*, qu'elle fut représentée pendant six mois de suite au prix double; mais elle ne dut son succès qu'à la nouveauté de l'idée; car depuis qu'elle est devenue familière, cette pièce est tombée dans un parfait oubli. Scudéri avait paraphrasé la première partie de ce roman; M. de Caylus l'a traduit, et sa traduction a paru en 1740, 3 vol. in-12, ou 1760, 2 vol. in-12. Marini est encore auteur d'un autre roman de chevalerie, intitulé *Le Gare de' disperati*, qui a été traduit par M. de la Serre, sous le titre de *Désespérés*, 1732, 2 vol. in-12.

MARINIS (Léonard de), célèbre dominicain, fils du marquis de Casa-Maggiore, d'une noble famille de Gênes, naquit dans l'île de Chio en 1509. Les papes le chargèrent de diverses affaires importantes, et il devint archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, et ce fut lui qui dressa les articles qui concernent le sacrifice de la messe dans la 22e session. Les papes Pie IV et Pie V eurent pour lui une estime particulière, et le chargèrent de plusieurs nonciatures. Il s'acquit aussi l'amitié de saint Charles Borromée, et mourut étant évêque d'Albe, le 11 juin 1573, à 63 ans. C'est l'un des trois évêques qui dressèrent par ordre du concile de Trente le Catéchisme, le Bréviaire et le Missel romain. Les barnabites lui doivent leurs constitutions.

MARINIS (Jean-Baptiste de), petit-neveu du précédent, fut secrétaire de la congrégation de l'Index, puis général des dominicains, et mourut le 6 mai 1669, à 72 ans.

MARINIS (Dominique de), frère de ce dernier, se fit aussi dominicain, et devint archevêque d'Avignon, où il fonda deux chaires pour son ordre, et où il mourut le 20 juin 1669. On a de lui des Commentaires sur la Somme de saint Thomas, Lyon, 1663, 1666 et 1668, 3 vol. in-fol.

MARINONI (Jean-Jacques), né à Udine dans le Frioul, fut architecte et astronome; appelé à Vienne pour réparer les fortifications, il y mourut en 1755. Parmi ses ouvrages on distingue *Specula domestica de re ichnographicâ*.

MARIO NUZZI, peintre, natif de Penna, dans le royaume de Naples, est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excellait à peindre des fleurs. Ses tableaux ont une touche légère et un brillant coloris. Il naquit en 1603, s'acquit une grande réputation, eut des amis puissans, et fit une fortune considérable. Il mourut à Rome en 1673.

MARION (Simon), célèbre avocat au parlement de Paris, était natif de Nevers, et plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. Il devint ensuite président aux enquêtes puis avocat-général au parlement de Paris, et mourut à Paris le 15 février 1605, à 65 ans. On a de lui des Plaidoyers qu'il fit imprimer en 1594. M. de Thou, le cardinal du Perron et les autres savans de son temps font de lui les plus grands éloges. Catherine Marion sa fille épousa Antoine Arnauld, et fut mère de 20 enfans célèbres. Il serait difficile de trouver dans l'histoire une femme qui ait eu un aussi grand nombre d'enfans de mérite. Après la mort de son mari, elle se retira à Port-Royal, dont sa fille était abbesse; elle y mourut saintement en 1641, à 68 ans. *Voy.* Arnauld.

MARIOTTE (Edme), très-célèbre physicien et habile mathématicien, natif de Bourgogne, était prieur de Saint-Martin-sous-Beaume, à 4 lieues de Dijon, et membre de l'académie des sciences. Il mourut le 12 mai 1684. On a de lui d'excellens ouvrages sur le mouvement des corps solides et des fluides, sur les couleurs, sur les plantes et sur d'autres matières physiques et de mathématiques, imprimés à Leyde en 1717, 2 vol. in-4°. On lui attribue ce beau distique sur les conquêtes rapides de Louis XIV.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna, quid annus erit!

MARIVAULT. *Voy.* Marolles.

MARIVAULT (Jean de l'Isle de), d'une famille qui remonte au 11e siècle, et qui a pris son nom de l'Isle-Adam, était capitaine des gardes-du-corps de Henri III lorsque ce prince fut assassiné. Il en conçut tant de douleur, qu'il s'avança vers Paris, pour défier à un combat singulier ceux qui oseraient se mesurer contre lui. Marolles s'offrit, et le tua, le 2 août 1589. *Voy.* Marolles. Il était marié, et ne laissa pas d'enfans; mais un de ses frères continua la postérité (qui subsiste). La terre de l'Isle-Adam fut vendue en 1364 par Isabelle, qui en avait hérité, à Pierre de Villiers, dans la maison duquel elle est restée jusqu'à ce qu'elle soit passée dans celle de Montmorenci.

MARIVAUX (Pierre Carlet de), né à Paris en 1688, d'un directeur de la monnaie de Riom en Auvergne, était d'une ancienne famille de Normandie. Ses pièces de théâtre soutinrent long-temps la fortune des Italiens; ainsi que ses romans, elles ont un fonds de philosophie, un but moral; il avait en vue de rendre les hommes plus justes, plus humains. Il avait lui-même toutes les vertus qui font aimer dans les sociétés: desintéressé, bienfaisant, modeste, craignant surtout d'offenser et de déplaire. Il avait été reçu à l'académie française, et est mort en 1663. Ses pièces de théatre contiennent 5 vol. in-12: on distingue *La Surprise de l'amour, Le Legs, La Fausse Suivante, l'Ecole des mères. L'Homère travesti*, 2 vol. in-12, ne lui fit point d'honneur; *Le Spectateur français*, 2 vol. in-12, écrit d'un style maniéré, est estimable par les pensées fines et vraies; *Marianne*, 4 vol. in-12, ou 12 parties, bon roman; *Le Paysan parvenu*, 3 vol. ni-12, plus gai que le précédent; *Le Philosophe indigent*, 2 vol. in-12:

Pharsamon, 2 vol. in-12; romans oubliés.

MARIUS (Caïus), célèbre général romain, qui fut sept fois consul, était né d'une famille obscure, dans le territoire d'Arpinum. Il passa en Afrique, dans son premier consulat, 107 avant J.-C., et vainquit Jugurtha et Bocchus, rois de Mauritanie. On l'envoya ensuite en Provence contre les Teutons et les Ambrons. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles et qu'il en prit 80,000 prisonniers. En mémoire de ce triomphe, Marius fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. L'année suivante il défit les Cymbres, dont on dit qu'il y en eut 100,000 de tués et 60,000 prisonniers. Marius, étant devenu consul pour la sixième fois 100 ans avant J-C., eut Sylla pour compétiteur et pour ennemi. Ce général vint à Rome à la tête des légions qu'il commandait, et l'obligea de se cacher dans les marais de Minturne en Campanie; un soldat gaulois chargé d'apporter sa tête le découvrit, mais l'air fier et audacieux de Marius lui fit tomber les armes des mains. Il se sauva en Afrique, où il se tint caché. Dans la suite, ayant été rappelé par Cinna et Sertorius, ils entrèrent dans Rome à main armée, où ils firent mourir leurs plus grands ennemis, et bannirent les autres. Ceux qui venaient le saluer et à qui il ne rendait pas le salut étaient tués à l'instant. Marius se fit enfin consul pour la septième fois 86 avant J.-C., et mourut 17 jours après. Ce fut le premier des Romains tant qu'il eut des barbares à combattre, mais il ternit la gloire de ses belles actions par sa férocité et par ses cruautés contre ses concitoyens. Marius-le-Jeune son fils s'opposa ouvertement à Sylla; mais dans la suite il fut contraint de prendre la fuite, et se donna la mort dans Preneste, où Sylla le faisait assiéger.

MARIUS, *Æquicola*, ainsi nommé parce qu'il était né à Alvete, bourg de l'Abruzze, qu'il croyait être le pays des *Æques*, fut l'un des beaux esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui un livre de la nature de l'amour, in-8°, en italien, traduit en français par Chapuis, in-8°, et d'autres ouvrages en latin et en italien. Il ne mourut qu'après l'an 1524, où parut son Histoire de Mantoue, in-4°.

MARIUS (Léonard), savant théologien, natif de Goes en Zélande, fut docteur et professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, et pasteur à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque, et dans l'Ecriture sainte, et mourut en 1628. On a de lui 1° un bon commentaire latin sur le Pentateuque, in-fol.; 2° la Défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique contre M. Ant. *de Dominis*: cet ouvrage est aussi en latin.

MARIUS, évêque d'Avenche dont il transporta le siége à Lausanne en 590, mourut en 596, à 64 ans. Il est auteur d'une chronique que l'on trouve dans le Recueil des historiens de France.

MARIUS. *Voy.* Second Everhard.

MARKHAM (Gervais), auteur anglais, qui vivait sous Jacques Ier et Charles Ier, porta les armes pour le roi pendant les guerres civiles; car dans les guerres de parti chacun est soldat. En 1622 il fit paraître la tragédie d'*Hérode et Antipater;* beaucoup de livres d'Agriculture et de Maréchallerie*; La Grammaire du soldat,* en 1635.

MARLBOROUGH (Jean-Churchill, duc de), né à Ashe dans le Devonshire le 24 juin 1650, d'une famille noble et ancienne, commença à porter les armes en France. Il servit avec le duc de Montmouth contre les Hollandais en 1672. Marlborough, que les Français appelaient *le bel Anglais*, se signala tellement durant cette guerre par son courage et par sa conduite, qu'il s'acquit l'estime du maréchal de Turenne, de Louis XIV et de toute l'armée. De reotur en Angleterre il fut fait lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, puis colonel d'un régiment de dragons. Charles II et Jacques II, rois d'Angleterre, l'élevèrent à la dignité de baron. Il fut fait comte sous le roi Guillaume et la reine Marie en 1689, et commanda la même année les troupes anglaises en Flandre. L'année suivante il commanda en Irlande, et fut nommé gouverneur du duc de Glocester; mais il fut dépouillé de tous ses emplois en 1691, et ne rentra en grâce

qu'en 1701, qu'il commanda les troupes anglaises en Hollande, et fut ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à la Haie. A l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, Marlborough fut honoré de l'ordre de la Jarretière, nommé ambassadeur extraordinaire en Hollande, et déclaré général de toutes les forces d'Angleterre. Il eut le commandement en chef de l'armée des alliés dans les Pays-Bas en 1702, et fut le général le plus fatal à la France qu'on eût vu depuis plusieurs siècles. Il gagna avec le prince Eugène la célèbre bataille d'Hochstet en 1704, celle de Ramillies en 1706, celle de Malplaquet en 1709 Mais la reine Anne ayant changé de dessein, et la paix ayant été conclue avec la France, le duc de Marlborough qui s'y opposait fut disgracié, et se retira à Anvers. Il fut rappelé en 1714, à l'avénement du roi Georges à la couronne, et rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se retira des affaires publiques, et mourut comblé d'honneurs et de grands biens à Windsor-Lodge, le 16 juin 1722, à 73 ans, après être tombé en enfance quelque temps avant sa mort. Il fut enterré avec grande pompe dans la chapelle du roi Henri VII à l'abbaye de Westminster. Il passe avec raison pour un des plus grands généraux et des plus grands hommes qui aient paru en Europe. Il conservait au milieu des combats les plus sanglans cette tranquillité de courage et ce sang-froid qui caractérisent les grands capitaines. Il était d'ailleurs grand politique et habile négociateur, et réunissait toutes les qualités d'un homme d'état et de guerre. On lui reproche d'avoir plutôt trahi que quitté Jacques II, dont il avait été l'ami jusqu'au point de favoriser l'inclination de ce prince pour M[lle] Churchill sa sœur, morte en 1715, et d'avoir sans cesse cabalé contre la reine Anne sa bienfaitrice. Sa veuve n'est morte qu'en 1744.

MARLE (Henri Le Corgne, dit de), passa de la place de premier président à celle de chancelier en 1413. Il reçut en 1414 le serment que firent les princes du sang d'observer la paix sur les divisons du royaume; mais le malheureux état du roi rendait ces sermens inutiles, quand un grand croyait pouvoir se faire justice à lui-même. Le seigneur de l'Isle-Adam surprit pour le duc de Bourgogne la ville de Paris le 29 mai 1418. Le chancelier, qui avait toujours été partisan d'Orléans, fut mis à la grosse tour du Palais; mais le 12 juin la populace s'étant mutinée rompit les prisons, et massacra cruellement le chancelier et son fils ainé. Il avait un autre fils qui continua la postérité, qui est éteinte.

MARLOE (Christophe), poète dramatique anglais et comédien, camarade de Shakespeare, est auteur de six pièces. A sa mort, arrivée en 1593, il avait fort avancé un poëme de *Léandre et Héro*, qui a été achevé par Chapman. Wood en a fait la peinture d'un homme sans religion et sans mœurs. Il aurait voulu en trouver dans tous les états, jusque dans celui de comédien.

MARLORAT (Augustin), fameux ministre de la religion prétendue réformée, naquit en Lorraine en 1506, et entra jeune chez les religieux augustins; mais ayant embrassé les erreurs de Calvin il sortit de son monastère, et fut fait ministre en plusieurs villes. Il s'acquit beaucoup de réputation dans son parti par ses prédications et par son savoir, et assista au colloque de Poissi en 1561. Les guerres de religion ayant commencé l'année suivante, le roi prit Rouen sur les calvinistes; et Marlorat, qui était ministre en cette ville, y fut pendu le 30 octobre 1562, à 56 ans. On a de lui des Commentaires sur l'Ecriture sainte; *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, 1574, in-fol.

MARLOT (Guillaume), né à Reims, se fit bénédictin, fut grand-prieur de Saint-Nicaise à Reims, et y mourut en 1667. Il a donné *Metropolis Remensis historia*, Lille, 1666, et Reims, 1679, 2 vol. in-fol.; *Le Théâtre d'honneur et de magnificence, préparé au sacre des rois*, 1654, in-4°.

MARMOL (Louis), célèbre écrivain espagnol du 16e siècle, natif de Grenade, porta les armes en Afrique au service de la couronne d'Espagne. Il était au siége de Tunis en 1536, et fut fait prisonnier dix ans après par les Africains, qui le gardèrent en captivité pendant huit ans. Le principal et le plus connu de ses ouvrages est la Description générale de l'Afrique, que Nicolas Perrot d'Ablancourt a traduit

d'espagnol en français, 1667, 3 vol. in-4° : cet ouvrage est estimé.

MARNE (Jean-Baptiste), jésuite flamand, mort en 1757, a donné une Vie de saint Jean-Népomucène, 1741, in-12; une Histoire du comté de Namur, 1754, in-4°.

MARNIX (Philippe de), seigneur du Mont-Sainte-Aldegonde, habile jurisconsulte, naquit à Bruxelles en 1538 de parens nobles et originaires de Savoie. Il fut disciple de Calvin à Genève, et devint conseiller ecclésiastique de l'électeur palatin Charles-Louis. Mais Guillaume, prince d'Orange, le redemanda quelque temps après, et l'employa avec utilité dans les affaires les plus importantes. Sainte-Aldegonde fut ensuite consul d'Anvers. Il défendit cette ville contre le duc de Parme en 1584, et mourut à Leyde le 15 décembre 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travaillait à une version flamande de la Bible. On a de lui des Thèses de controverse, Anvers, 1580, in-8°; des Épîtres circulaires aux protestans; des Apologies; un Tableau des différentes religions, où il tourne en ridicule l'Église romaine, Leyde, 1603, et 1605, 2 vol. in-8°, et d'autres ouvrages. Ce fut lui qui dressa le Formulaire de la fameuse confédération par laquelle plusieurs seigneurs des Pays-Bas s'engagèrent en 1566 à s'opposer à l'odieux tribunal de l'inquisition.

MAROLLES (Claude de), gentilhomme de Touraine, parvint par sa probité et sa valeur aux places de gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant-général des Cent-Suisses, et maréchal-de-camp; mais rien ne l'a plus illustré que son combat singulier avec Marivault, le lendemain de l'assassinat d'Henri III. Marolles était ligueur, Marivault royaliste; celui-ci reçut le fer de la lance dans l'œil; il mourut une heure après, disant « que la douleur de survivre à son roi lui aurait été plus sensible que la mort. » Marolles fut ramené en triomphe dans Paris, et comparé à David vainqueur de Goliath. Il servit depuis en Italie, en Hongrie et ailleurs, et mourut en 1633, à 69 ans. C'était de ces héros de chevalerie; il ne se faisait saigner que debout, appuyé sur une pertuisane, disant « qu'un guerrier ne devait répandre son sang que les armes à la main. »

MAROLLES (Michel de), abbé de Villeloin, et l'un des plus infatigables traducteurs du 17e siècle, était fils du précédent. Il publia en 1619 une Traduction française de Lucain, puis celles de Plaute, de Térence, de Lucrèce, de Catule, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, Martial, 1635, 2 vol. in-8°, etc. Il traduisit aussi Aurélius Victor, Athénée, 1680, in-4°; Ammien Marcelin, Grégoire de Tours, 2 vol. in-8°.; le Bréviaire romain, 4 vol. in-8°, et un grand nombre d'autres auteurs; mais toutes ces traductions sont barbares et pitoyables. Ce fut un des premiers qui recherchèrent avec soin les estampes, dont il fit un ample et excellent recueil, qui se trouve à présent dans le cabinet du roi. Il mourut à Paris le 6 mars 1681, à 81 ans. Outre ses traductions françaises qui ne sont point estimées, on a de lui 1° deux Catalogues d'estampes, curieux et recherchés, 1666, in-8°, et 1672, in-12; 2° des Mémoires de sa vie, in-fol., où l'on trouve des choses intéressantes: ils ont été réimprimés en 1755, en 3 vol. in-12; 3° l'Histoire des comtes d'Anjou, 1681, in-4°; 4° une mauvaise suite de l'Histoire romaine de Coëffeteau, in-fol.; 5° les *Tableaux du temple des muses*, Paris, 1655, in-fol., édition effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol.; 6° la Bible, dont il n'y avait d'imprimé que la Genèse, l'Exode, et les 23 premiers chapitres du Lévitique, lorsque M. de Harlay fit arrêter et brûler l'édition, parce que l'abbé de Marolles y avait joint les notes du fanatique La Peyrère; 7° une Histoire de France, in-12, assez mauvais abrégé, et d'autres ouvrages en vers et en prose, 1673, in-4°. L'abbé de Marolles est l'un de ces auteurs qui prouvent par leurs écrits qu'on peut être très-honnête homme et faire mal des vers et de la prose; car il ne traduisait pas seulement très-mal de très-bons vers, mais il en faisait lui-même de très-mauvais; et en parlant de l'injustice du siècle, il dit qu'en dépit du public il a publié de compte fait 133,124 vers.

MAROT (Clément), très-célèbre poète français, et l'un des plus beaux-esprits de son siècle, naquit à Cahors en 1495, de Jean Marot, valet de

chambre de François Ier, et poète de la reine Anne de Bretagne, mort en 1523, à 60 ans. Il fut comme son père valet de chambre de François Ier et page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon. Il suivit ce prince en 1521, et fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, et s'y rendit infiniment supérieur à son père. De retour à Paris il fut accusé d'hérésie et mis en prison sur la dénonciation de sa maîtresse, devant laquelle il avait eu l'imprudence de manger gras un jour maigre. Il en sortit par la protection de François Ier; il se retira ensuite chez la reine de Navarre, puis auprès de la duchesse de Ferrare, et revint à Paris en 1536; mais s'étant avisé de retirer un criminel des mains des archers, et s'étant déclaré ouvertement pour le parti des calvinistes, il fut obligé de s'enfuir à Genève. On dit que Marot débaucha en cette ville la femme de son hôte, et que la peine rigoureuse qu'il avait raison d'appréhender fut commuée en celle du fouet, à la recommandation de Calvin. Marot sortit ensuite de Genève et se retira en Piémont. Il mourut à Turin en 1544, à 50 ans. Il passe avec raison pour le meilleur poète français de son siècle. Ses vers sont agréables et d'un style naïf et aisé, mais trop licencieux. La Fontaine, qui fait gloire d'être son imitateur et son disciple, n'a pas peu contribué à remettre en vogue les OEuvres de cet ancien poète. Marot a aussi traduit en vers une partie des psaumes, que Bèze a continués, et que ceux de la religion prétendue réformée chantent encore aujourd'hui, mais avec des changemens si considérables qu'on n'en a conservé proprement que le chant et la même mesure de vers. Cette Traduction fut censurée en Sorbonne, et le roi François Ier la défendit. Les OEuvres de Marot et celles de son père ont souvent été imprimées. Michel Marot son fils est aussi auteur de quelques vers, mais ils ne sont pas comparables à ceux de Jean et de Clément Marot. Les OEuvres des trois Marot ont été recueillies et imprimées ensemble à la Haie en 1731, en 4 vol. in-4° et en 6 vol. in-12, par les soins de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il y a une belle édition des OEuvres de Clément Marot, qui consistent en Épîtres, Ballades, Rondeaux, Épigrammes, Complimens, Étrennes, Élégies, Églogues, Traduction de quelques psaumes, Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12, etc. : celles de Jean sont aussi imprimées séparément, Paris, 1732, in-8° : il a été imité par La Fontaine et par Rousseau, et il est le modèle de ceux qui veulent écrire d'une manière aisée et naïve, ce qui a fait dire à Boileau :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

MAROT (François), peintre, de la même famille que le précédent, fut l'élève de la Fosse, et personne n'approcha plus de son maître. L'académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, et mourut en 1719, à 52 ans. On voit un tableau de lui à Notre-Dame, dans la chapelle de Saint-Barthélemi, Jésus-Christ, qui apparaît aux trois Maries.

MAROT (Jean), architecte, mort au commencement du 18e siècle, s'est moins distingué par la construction que par des dessins d'architecture, qu'il a gravés avec son fils, au nombre de 222 planches, qu'on réunit en un vol. in-4°.

MAROZIE, dame de qualité et concubine du pape Sergius III, est fameuse par ses débauches, par ses intrigues et par sa politique. Elle fit déposer Jean X, fit mourir en prison Léon VI, et plaça en 931 sur le trône pontifical Jean XI, qu'elle avait eu de Sergius III : elle avait successivement épousé Adelbert et son fils Guy; celui-ci étant mort, Hugues, roi d'Italie et de Provence, beau-frère de Guy, l'épousa pour être maître du château de Rome.

MARQUARD FREHER, célèbre jurisconsulte allemand, naquit à Augsbourg le 26 juillet 1565, d'une bonne famille. Il devint conseiller de l'électeur palatin et professeur de droit à Heidelberg. Peu de temps après il quitta sa chaire et fut employé par l'électeur Frédéric IV dans les affaires les plus importantes. Ce prince l'envoya en qualité de ministre en Pologne, à Mayence et en plusieurs autres cours. Freher mourut à Heidelberg le 13 mai 1614, à 49 ans, laissant deux fils et une fille. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : les principaux

sont 1° *De re monetariâ veterum Romanorum et hodierni apud Germanos imperii*, in-4°; 2° *Rerum bohemicarum scriptores*, excellente collection, in-fol.; 3° *Rerum germanicarum scriptores*, excellent recueil, 1717, en 3 vol. in-fol.; 4° *Corpus historiæ Franciæ*, in-fol.; 5° *Origines palatinæ*, in-fol., très-curieux et savant, etc.; *De Inquisitionis processu*, 1679, in-4°.

MARQUE (Jacques de la), célèbre chirurgien, natif de Paris, est auteur d'une excellente introduction à la chirurgie, qu'il composa en faveur des commençans, et d'un *Traité des bandages de chirurgie*, Paris, 1662, in-8°. Il mourut à Paris le 22 mai 1622.

MARQUET (François-Nicolas), médecin de Nanci, mort doyen de sa compagnie en 1759, à 72 ans, a publié *Observations sur la guérison de plusieurs maladies*, 1750, in-12; *Méthode pour apprendre à connaître le pouls, par les notes de la musique*, 1768, in-12.

MARQUETS (Anne de), née au comté d'Eu, d'une famille noble, fut religieuse dominicaine à Poissi, et y mourut en 1588. Elle a traduit les poésies de Flaminius, Paris, 1560, in-8°, le latin est à côté; elle a aussi traduit en vers français le Commentaire latin de Claude d'Espence sur les Collectes des dimanches, et a fait des Sonnets sur les dimanches, Paris, 1605, in-8°. Claude d'Espence était lié avec elle, et lui laissa 30 livres de rente par son testament de 1571. Elle perdit la vue deux ans avant sa mort.

MARRE. *Voy*. Mare.

MARRIER (Dom Martin), né à Paris, se fit bénédictin au monastère de Saint-Martin-des-Champs, dont il devint prieur-claustral pendant 15 ans; c'est sous son gouvernement que furent construit l'orgue et le grand autel. Il favorisa beaucoup l'introduction de la réforme de Cluny dans ce monastère, et mourut en 1644, à 72 ans. Il a mis au jour *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol.: c'est une histoire des hommes illustres de cet ordre; une Histoire de Saint-Martin-des-Champs, en latin, in-4°, etc.

MARS, dieu de la guerre chez les païens, était fils de Jupiter et de Junon, selon la plus commune opinion: d'autres disent qu'il n'était point fils de Jupiter, mais seulement de Junon qui le conçut, selon la fable, en touchant une fleur, pour se venger de ce que Jupiter avait produit de son cerveau la déesse Pallas. Les amours de Mars et de Vénus, et la manière dont Vulcain les enchaîna et les exposa à la risée des autres divinités, sont décrites dans Homère et dans d'autres poëtes. On donne à Mars plusieurs femmes et plusieurs enfans. Il présidait à la chasse et aux jeux des gladiateurs; les Romains surtout avaient établi des temples et des fêtes en son honneur. On le représente armé de pied en cap et quelquefois accompagné d'un coq, parce qu'il métamorphosa en coq Alectryon, qui, au lieu de faire sentinelle, le laissa surprendre entre les bras de Vénus. *Voy*. Alcippe.

MARSAIS (César Chesneau, sieur du), né à Marseille le 17 juillet 1676, vint à Paris à l'âge de 25 ans, s'y maria, et s'y fit recevoir avocat le 10 janvier 1704. Il se chargea successivement de l'éducation du fils du président de Maisons, de celui du fameux Law, et de ceux de M. le marquis de Baufremont. M. du Marsais prit ensuite une pension au faubourg de Saint-Victor à Paris, dans laquelle il élevait un certain nombre de jeunes gens suivant la méthode dont nous parlerons ci-dessous; des circonstances imprévues l'ayant forcé de renoncer à cette pension, il se borna à faire quelques leçons pour subsister. Ce fut alors qu'on l'associa au travail de l'Encyclopédie pour laquelle il fournit un grand nombre d'articles sur la grammaire française, qui sont répandus dans les six premiers volumes, et qui le firent connaître. M. le comte de Lauragais lui assura une pension de 1000 livres dont il a continué une partie à une personne qui avait eu soin de la vieillesse de notre grammairien philosophe. Son fils, qui avait fait une petite fortune au Cap français, lui avait laissé l'usufruit de son bien; mais la distance des lieux et le peu de temps qu'il survécut à son fils, lui rendirent ce legs presque inutile. Quoique M. du Marsais eût tenu pendant sa vie des discours assez libres sur la religion, cependant il reçut les sacremens avant de mourir, le 11 juin 1756, à près de 80 ans. C'é-

lait un philosophe simple, qui aimait les louanges, mais ne les voulait aux dépens de personne. Sensible au naturel, la célèbre Le Couvreur acquit par ses leçons cette déclamation simple qui fait l'illusion des spectacles. On a de lui 1° *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1722, in-12; 2° la préface d'un autre ouvrage qui devait avoir pour titre *Les véritables principes de la grammaire, ou nouvelle grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*, 1729, in-4°; mais l'ouvrage entier n'a point paru : il en détacha seulement un morceau précieux qu'il fit imprimer en 1730, in-8°, sous le titre de *Traité des Tropes*, ou des différens sens dans lesquels un même mot peut être pris dans une même langue : ce *Traité des Tropes*, réimprimé en 1775, in-12, estimé, est philosophique et bien raisonné, mais moins agréable que les Synonymes français de l'abbé Girard; il a été lent à vendre, c'est ce qui a privé le public de la grammaire que l'auteur avait promise; 3° il publia en 1731 l'*Abrégé de la fable*, par le père Jouvenci, disposé suivant sa méthode. Si nous avons quelque chose à regretter de M. du Marsais, c'est assurément la publication de sa Grammaire.

MARSAN. *Voy.* GUISE.

MARSH (NARCISSE), né à Hannington en Weltshire en 1638, parvint en 1682 à l'évêché de Leighlin et Ferns en Irlande, d'où il passa à l'archevêché de Cashell en 1690, à celui de Dublin en 1694, et enfin à celui d'Armagh en 1703. Il est mort dans cette place le 2 novembre 1713, à 75 ans. Sa sépulture est dans l'église de Saint-Patrick, près de la bibliothèque. Il est auteur de quelques ouvrages de philosophie pour les colléges, en latin.

MARSHALL (THOMAS), fameux théologien et savant critique anglais, né à Barbey, dans le comté de Leicester, en 1621, se déclara ouvertement pour le roi dans les guerres civiles. Il eut divers emplois importans dans l'Église anglicane, et mourut en 1685 dans le collége de Lincoln, dont il était recteur. On a de lui quelques ouvrages de théologie et de critique. Il légua en mourant ses livres et ses manuscrits à la bibliothèque de l'université d'Oxford.

MARSHALL (NATHANAEL), célèbre prédicateur anglais, curé de Kentish en 1715, chapelain du roi en 1717, curé de Saint-Waast, et chanoine de Windsor en 1731. Ses principaux ouvrages sont une édition de saint Cyprien, 1717, in-fol.; *Défense de la constitution de l'Église et de l'État*, 1717, in-8°; Sermons, 1730, 3 vol. in-8°.

MARSHAM (JEAN), chevalier anglais, se rendit très-habile dans l'histoire ancienne et dans la chronologie. Il devint l'un des six clercs de la cour de la chancellerie; mais au commencement de la guerre civile, ayant suivi le roi et le grand-sceau à Oxford, il fut privé de sa place par le parlement. Sur le déclin des affaires du roi il retourna à Londres; et ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, et se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres en 1685, à 83 ans, laissant deux fils. On a de lui deux ouvrages fameux, dont l'un est intitulé *Diatriba chronologica*, 1645, in-4°, où il examine avec soin les difficultés qui se trouvent dans la chronologie de l'Ancien Testament; et l'autre *Canon chronicus, ægyptiacus, hebraïcus, græcus*, 1672, in-fol., où il éclaircit l'histoire et la chronologie de l'antiquité la plus reculée. Il y a néanmoins des choses hasardées, et d'autres fausses, telles que l'opinion où il est que les Juifs ont pris des Egyptiens la circoncision et leurs autres cérémonies, et que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus Epiphanes. Schucford, Prideaux et d'autres savans ont parfaitement bien réfuté ces deux erreurs.

MARSIGLI (LOUIS-FERDINAND), fils du comte Charles-François Marsigli, d'une ancienne maison de Bologne, naquit en cette ville le 10 juillet 1658. Il se rendit très-habile dans les mathématiques, dans l'histoire naturelle et dans l'anatomie. Etant allé à Constantinople en 1679 avec Le Baile, que Venise y envoyait, il s'informa avec soin de l'état des forces ottomanes, et l'on a de lui sur ce sujet un livre in-fol., 1732, en français et en italien, qui est très-curieux et très-intéressant. Il examina en même temps en philosophe le Bosphore de Thrace et ses fameux

courans, ce qui donna lieu au Traité curieux, in-4°, du Bosphore, qu'il composa en italien et qu'il dédia en 1681 à la reine Christine de Suède. Peu après son retour de Constantinople il servit l'empereur Léopold contre les Turcs, et se signala par sa capacité dans les fortifications et dans l'art militaire; mais au passage du Raab étant tombé à la tête d'une compagnie d'infanterie sur les Tartares, il y fut blessé et fait prisonnier presque mourant. On a une Relation touchant sa captivité. Il fut acheté par deux Turcs qui étaient frères et très-pauvres. Un troisième Turc qui vivait avec eux était chargé de l'enchaîner toutes les nuits à un pieu dans leur chétive cabane. Après avoir recouvré sa liberté, il fut employé pour fixer les limites entre les états de l'empereur, de Venise et du sultan, qui pensaient à la paix, et ces trois puissances furent contentes de son travail. Ayant retrouvé à cette occasion sur les confins de la Dalmatie vénitienne les deux Turcs dont il avait été esclave, il les combla de présens et obtint pour un d'eux un timar assez considérable du grand-visir. Au milieu de ses travaux il fit les armes à la main une infinité d'observations très-curieuses sur la nature et la situation du pays, le cours et la vitesse des rivières, les fossiles, etc. La succession d'Espagne ayant rallumé le feu de la guerre en 1701, le comte de Marsigli continua de servir avec distinction dans les troupes de l'empereur jusqu'à la prise de Brissac par le duc de Bourgogne le 6 septembre 1703. On accusa alors le comte de Marsigli auprès de l'empereur de n'avoir pas défendu la place comme il le devait, et il fut condamné en 1704 à être dépouillé de tous honneurs et charges avec la rupture de l'épée. Le comte d'Arco, gouverneur de la place, eut la tête tranchée; on pensa alors que l'on avait sacrifié deux innocens pour ne pas inculper le prince de Bade, qui avait mis dans une mauvaise place, avec une garnison très-faible, une artillerie no mbreuse. Le comte de Marsigli publia des Mémoires pour sa justification, et vint en France, où ayant paru à la cour sans épée, le roi lui donna celle qu'il portait, et l'assura de ses bonnes grâces. Il alla demeurer à Marseille pour étudier la mer, et il y eut occasion de racheter le Turc qui l'attachait toutes les nuits au pieu dont nous avons parlé. Ses recherches sur la mer produisirent son *Essai physique sur l'histoire de la mer*, 1725, in-fol., 40 planches. Etant allé à Bologne pour des affaires domestiques, il y mourut d'apoplexie le 1er novembre 1730, à 72 ans. Il était académicien honoraire de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres. L'institut de Bologne lui doit son établissement. Outre les ouvrages dont nous avons parlé et qui sont tous estimés, on a de lui la Description du cours du Danube, depuis Vienne jusqu'à Belgrade, ouvrage magnifique en 6 vol. in-fol., où il a mis tout ce qui a rapport à la topographie et à l'histoire naturelle: il y en a une édition latine et une française; *De potione asiaticâ Coffe*, Vienne, 1685, in-12; *De fungorum generatione*, Romæ, 1714, in-fol. M. de Fontenelle a fait l'éloge de cet illustre savant. Il avait un frère, Antoine-Félix Marsigli, évêque de Pérouse, mort en 1710, à 61 ans, dont on a *De ovis cochlearum*, 1684, in-4°.

MARSILE DE PADOUE, surnommé *Menandrin*, célèbre jurisconsulte du 14e siècle, dont on a plusieurs ouvrages contre la juridiction des papes: les principaux sont 1° *Defensor pacis*, c'est-à-dire *le Défenseur de la paix*, in-fol., dédié à Louis de Bavière, en faveur duquel il fut fait: il y combat les prétentions du pape sur le temporel des rois; mais il étend quelquefois trop loin l'autorité temporelle, ce qui le fit condamner par le pape Jean XXII; 2° un traité *De translatione imperii romani*, etc., qui se trouve dans la monarchie de Goldast; 3° un traité *De jurisdictione imperiali in causis matrimonialibus*, in-fol. Marsile de Padoue étudia et enseigna long-temps à Paris, où il fut recteur de l'université en 1312: il se rendit habile dans les belles-lettres, la théologie, le droit et la médecine. Il exerçait cette dernière science, et il était fort lié avec Jean de Gand, autre docteur, qui l'aida à composer son *Defensor pacis*.

MARSILE DE INGHEN, savant théologien scolastique du 14e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans le duché de Guel-

dres, fut chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne, et fondateur du collége d'Heidelberg, où il mourut le 20 août 1394. On a de lui des Commentaires sur le Maître des sentences, Strasbourg, 1501, in-fol, et d'autres ouvrages.

MARSILLE FICIN. *Voy.* Ficin.

MARSIN. *Voy.* Marchin.

MARSOLLIER (Jacques), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, puis prévôt et archidiacre d'Uzès, s'est acquis beaucoup de réputation par un grand nombre d'ouvrages bien écrits en français: les principaux sont 1° l'Histoire de l'inquisition et de son origine, exacte et très-curieuse, in-12; 2° la Vie du cardinal Ximenès, 2 vol. in-12; 3° la Vie de M. de Rancé, abbé de la Trappe, 2 vol. in-12, accusée de faux et de partialité; 4° la Vie de saint François de Sales, 2 vol. in-12; 5° celle de madame de Chantal, 2 vol. in-12; 6° Histoire de Henri VII, roi d'Angleterre, 2 vol. in-12: cet ouvrage passe pour le chef-d'œuvre de Marsollier; 7° Apologie, ou justification d'Erasme, in-12; 8° l'Histoire de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon; 3 vol. in-12, etc. M. Marsollier mourut à Uzès, le 30 août 1724, à 78 ans, étant né à Paris en 1647, d'une bonne famille.

MARSTON (Jean), auteur dramatique anglais du temps de Jacques Ier, est auteur de huit pièces; il a aussi composé quelques Satires. On ignore l'année de sa mort; mais il ne vivait plus en 1633.

MARSY (François-Marie), né à Paris, entra de bonne heure chez les jésuites qu'il fut obligé de quitter. Il se couvrit d'opprobre avec son Analyse de Bayle, 1754, 4 vol. in-12, dont il a paru depuis 4 nouveaux volumes; c'est un choix des ordures et des impiétés répandues dans les ouvrages de ce philosophe: le livre fut proscrit par le parlement de Paris, et l'auteur renfermé à la Bastille. Quand il eut obtenu sa liberté, il continua son Histoire moderne, et mourut en 1763. Ses ouvrages sont *Pictura carmen*, 1736, in-12, estimé; l'Histoire de Marie Stuart, avec Fréron, en 1742, 2 vol. in-12; la Traduction des mémoires de Melvil, 3 vol. in-12; Dictionnaire de peinture et d'architecture, 2 vol. in-12; *les Rabelais moderne*, 8 vol. in-12; *le Prince de Fra-Paolo*, in-12; les douze premiers volumes de l'Histoire moderne d'Asie, Afrique. *Voy.* Marcy.

MARSY (Balthasar et Gaspard), frères et sculpteurs, nés à Cambrai, ont travaillé ensemble; et tant qu'ils ont coopéré à leurs ouvrages ils ont été beaucoup plus parfaits que lorsque Balthasar s'étant retiré Gaspard a travaillé seul: ils étaient l'un et l'autre de l'académie. Balthasar mourut en 1674; il y a variation sur son âge, que les uns mettent à 46 ans et d'autres à 54 ans. Il y a variation sur l'année de la mort de Gaspard, que les uns mettent en 1679 et d'autres en 1681; mais il n'y en a pas sur son âge, qui était de 56 ans. L'ouvrage qui leur a fait le plus d'honneur est un des deux groupes des chevaux du soleil dans les bains d'Apollon de Versailles; c'est celui où l'un des chevaux mord la croupe de l'autre. Le bassin de Latone, la fontaine du dragon à Versailles, est de leur travail commun, ainsi que les décorations de la chapelle souterraine de l'abbaye de Montmartre, et la figure de saint Denis à genoux; le tombeau du roi Casimir à Saint-Germain-des-Prés. Gaspard a fait seul pour les jardins de Versailles le Midi, figuré par Vénus, accompagné de l'Amour qui s'élève sur ses pieds; le Point du jour, ayant pour symbole une étoile sur la tête et un coq à ses pieds; l'Afrique; Encelade. A Saint-Denis la figure de la valeur et de la libéralité au tombeau de M. de Turenne. Dans le jardin des Tuileries Orithye enlevée par Borée.

MARSYAS, célèbre phrygien, excellait surtout à jouer de la flûte, et mit le premier en musique les hymnes consacrés aux dieux. Etant arrivé à Nysa avec Cibèle, dont il était aimé, il osa disputer à Apollon le prix de la musique; mais il lui en coûta cher: car Apollon ayant accompagné sa voix du son de sa lyre, fut déclaré vainqueur; puis, indigné de la témérité de Marsyas, qui avait joué de la flûte, il le fit attacher à un chêne, où il fut écorché vif. Apollon le changea ensuite en un fleuve de Phrygie, qui porta le nom de Marsyas, selon la fable.

MARTEL (Gabriel), jésuite, mor. en 1756, à 76 ans, est auteur du *Chrétien dirigé dans une retraite*, 1757,

2 vol. in-12 : l'édition de 1764 est augmentée ; *Exercice de la préparation à la mort*, 1725, in-12. *Voy.* CHARLES.

MARTELIÈRE (PIERRE DE LA), célèbre avocat au parlement de Paris, et ensuite conseiller d'état, était fils du lieutenant général, au bailliage du Perche. On a de lui un Plaidoyer qui eut son effet en faveur de l'université de Paris, contre les jésuites, et d'autres Plaidoyers. Il mourut en 1631.

MARTELLI, nom de deux poètes italiens du 16e siècle, l'un nommé Louis, dont les œuvres sont imprimées à Florence, 1548, in-8° : on trouve dedans la fameuse tragédie de Tullia ; on trouve aussi de ses poésies avec celles du Berni. L'autre, nommé Vincent, dont les lettres et les poésies sont imprimées à Florence, 1606, in-4°. Il y a un troisième Martelli, nommé Nicolas, dont les lettres sont imprimées à Florence, 1546, in-4°, première partie seulement. Enfin il y a un Pierre-Jacques Martelli, professeur en belles-lettres, à Bologne sa patrie, dans le 17e siècle, dont les œuvres, consistant en romans et en théâtres, ont été imprimées à Bologne, 1729, 7 vol. in-8°.

MARTENNE (EDMOND), né à Saint-Jean-de-Losne au diocèse de Langres en 1654, se fit bénédictin dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims le 8 septembre 1672, à l'âge de 18 ans. Il s'appliqua ensuite avec un travail infatigable à l'étude et à la recherche des monumens ecclésiastiques, et publia un grand nombre d'ouvrages exacts et curieux, dont les principaux sont 1° un Commentaire latin sur la règle de saint Benoît, 1690, in-4° ; 2° un Traité *De antiquis monachorum ritibus*, 1690, 2 vol. in-4°, et 1738, in-fol. ; 3° un Traité latin sur les anciens rits ecclésiastiques, touchant les sacremens, 1700 et 1701, en 3 vol. in-4°. Il y a un tome 4 réimprimé en 1706, et le tout réimprimé à Milan en 1736, 3 vol. in-fol. ; 4° un Traité sur la discipline de l'église, dans la célébration des offices divins, in-4° ; 5° un Recueil d'écrivains et de monumens ecclésiastiques, qui peut servir de continuation au Spicilége du père d'Achery, et qui est intitulé *Thesaurus anecdotorum*, 1717, 5 vol. in-fol. ; 6° deux Voyages littéraires, 1717 et 1724, en 2 volumes in-4° ; 7° *Veterum scriptorum.... amplissima collectio*, 1724, 9 volumes in-fol., etc. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris le 20 juin 1739, à 85 ans. *Voy.* ACHERY.

MARTHE (SAINTE), sœur de Marie et de Lazare, était une fille de qualité, qui demeurait avec son frère et sa sœur à Béthanie, près de Jérusalem. Elle avait le principal soin du ménage, et logea chez elle notre Sauveur. Après la mort de Lazare son frère, elle alla au-devant de J.-C., et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. » Marthe témoigna ensuite à Jésus qu'elle le reconnaissait pour le Christ et le fils du Dieu vivant. Elle le servit à table quelque temps après à Béthanie, dans la maison de Simon-le-Lépreux, et depuis ce temps il n'est plus parlé d'elle, ni dans l'Évangile ni dans aucun auteur des premiers siècles.

MARTIAL (MARCUS-VALÉRIUS), épigrammatiste latin, naquit à Bilbilis en Espagne, quelques années avant le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Il vint à Rome à 23 ans, sous l'empire de Néron, et y demeura jusqu'à celui de Trajan. La faveur de Domitien qu'il se concilia par des flatteries, l'éleva à la dignité de tribun : ce qui lui donna le droit de siéger parmi les chevaliers romains, quoiqu'il n'en eût pas le revenu, car il avait peu de biens. Il eut pour amis et pour protecteurs tout ce qu'il y avait d'hommes distingués à la cour du prince, et les plus célèbres écrivains de son temps, tels que Quintilien, Juvénal, Valérius Flaccus, Silius Italicus et Pline-le-Jeune. Ce dernier, en récompense de quelques éloges, lui fit présent d'une somme pour les frais de son voyage, lorsqu'il voulut retourner en Espagne. Martial avait environ 57 ans à son départ de Rome : il y avait publié plusieurs livres d'épigrammes. Il paraît que c'est à Bilbilis qu'il en compléta le recueil et lui donna l'ordre et la forme qu'il a encore actuellement. Il n'est pas certain qu'il ait été marié à une dame espagnole nommée Marcella. On ne peut fixer d'une manière précise l'époque de sa mort : seulement on sait qu'il atteignit sa 60e année. Les épigrammes

de Martial, divisées en quatorze livres, et précédées d'un livre sur les spectacles, c'est-à-dire d'une collection de petites pièces sur les spectacles publics donnés à Rome par Titus et par Domitien, roulent sur toute sorte de sujets et offrent une grande variété de tons et de manière. Martial lui-même semble les avoir appréciées à leur plus juste valeur, lorsqu'il a dit :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Parmi les bonnes, il en est d'excellentes, pleines de sel et de grâce, et où il égale et surpasse même quelquefois Catulle qu'il reconnait pour son maitre; mais elles sont en petit nombre. La plupart des autres sont défigurées par les pointes, les jeux de mots, l'affectation, le mauvais goût que l'école hispano-latine, en grande faveur au temps de Martial, introduisit dans la littérature romaine. Toutefois ces petits ouvrages sont précieux par les lumières qu'ils fournissent sur l'histoire et les usages des anciens. Il est fâcheux qu'on y rencontre trop souvent des obscénités grossières qui en rendent la lecture dangereuse pour les mœurs. La malice qui y règne pourrait aussi donner une idée défavorable du caractère du poète, s'il ne protestait en plusieurs endroits qu'il n'attaquait jamais que des personnages supposés, et qu'il avait pris pour devise

Parcere personis, dicere de vitiis.

Il existe beaucoup d'éditions de Martial : la plus ancienne est celle de Vindelin de Spire, Venise, 1470, in-fol; Pierre Scrivérius en a donné une qui est fort estimée, Leyde, 1619, in-12 ; On recherche aussi celle *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1670, in-8° ; celle *Ad usum delphini*, Paris, 1680, in-4°, et enfin celle que publia l'abbé Le Mascrier, et qui fait partie de la collection dite de Barbou, Paris, Robustel et Leloup, 1754, 2 vol. in-12. Martial a été traduit d'abord en prose, et ensuite en vers par l'infatigable abbé de Marolles. On sait que Ménage avait écrit sur son exemplaire: *Epigrammes contre Martial :* on pourrait nommer de même deux autres versions en prose qui ont paru depuis, l'une par des anonymes qui se disent militaires, Paris, Volland, 1806, et l'autre par E. T. Simon de Troyes, 1819, toutes deux en 3 vol. in-8° : ces versions sont tellement médiocres que, si celles qui ont été laissées en manuscrit par l'abbé de Ponçol et par M. Kérivalant, de Nantes, et dont on annonce la prochaine publication, ne leur sont pas de beaucoup supérieures, on doit mettre Martial au nombre des anciens auteurs classiques dont notre langue ne possède pas encore une bonne traduction.

MARTIAL (Saint), évêque et apôtre de Limoges et des Limosins au 3e siècle, sous l'empire de Dèce : les deux Epitres qu'on lui attribue sont supposées; elles sont dans la Bibliothèque des Pères.

MARTIAL DAUVERGNE, poète français, natif de Paris, dont le nom de famille était Dauvergne, était procureur au parlement, et notaire au Châtelet de Paris, et mourut en 1508. On a de lui 1° Les *Arrêts d'amours*, imité des poètes provençaux; ils sont au nombre de 53 : ce sont des pièces ingénieuses, écrites avec une grande naïveté. Benoît de Court, savant jurisconsulte, a fait sur ces arrêts un Commentaire où il développe très-bien plusieurs questions de droit : ce Commentaire a été imprimé avec les *Arrêts* à Lyon en 1533, in-4°, à Rouen en 1587, in-8°, et en Hollande en 1731, in-12; 2° L'*Amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, poëme de 234 strophes, in-16 : il y fait voir les extravagances où jette la passion de l'amour; la scène se passe dans un couvent de cordeliers, où l'auteur, transporté en songe, voit tout ce qui s'y passe; 3° *Dévotes louanges à la Vierge Marie*, in-8°, poëme historique, de la vie de la Sainte-Vierge, rempli de fables pieuses, que le peuple adoptait alors; 4° enfin l'ouvrage qui a acquis le plus de réputation à Martial Dauvergne est son grand poëme historique de Charles VII, qu'il a intitulé *Vigiles de la mort du roi Charles VII*, parce qu'il lui a donné la forme de l'office de l'église que l'on nomme *Vigiles* : au lieu de psaumes ce sont des récits historiques où il raconte les grands événemens du règne de Charles VII ; les leçons sont des complaintes sur la mort de son héros : ce poëme, qui a plus de six mille vers, a de l'invention et du

jugement; mais la versification n'en est pas exacte. Il a été réimprimé à Paris en 1724, en 2 vol. in-8°.

MARTIANAY (Jean), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Saint-Sever-Cap, au diocèse d'Aire, le 30 décembre 1647. Il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu, et à la critique de l'Écriture sainte. Il donna une nouvelle édition des œuvres de saint Jérôme, 1693 et suivantes, en 5 vol. in-fol.; la *Défense de l'autorité et la Chronologie du texte hébreu de la Bible,* contre le père Pezron, 1689 et 1693, 2 vol. in-12; un Nouveau Testament français, 1712, 3 vol. in-12; la *Vie de saint Jérôme,* Paris, 1706, in-4°; *Vie de Madeleine du Saint-Sacrement*, carmélite, 1711, in-12, ouvrages dans lesquels on remarque plus d'érudition que de jugement et de saine critique. Il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 16 juillet 1717, à 70 ans.

MARTIGNAC (Étienne Algai, sieur de), mort à Paris en 1698, à 70 ans, dont on a 1° des Traductions françaises d'Horace, de Perse, de Juvénal, de Virgile, d'Ovide, de trois comédies de Térence, et de l'Imitation de J.-C : ces traductions ne sont pas estimées ; celle d'Ovide en 9 vol. in-12, est la seule complète que l'on ait jusqu'à présent; 2° les *Vies des archevêques et évêques de Paris du 17e siècle*, in-4°, ouvrage assez estimé; *Mémoires sur l'Histoire de France*, depuis 1608 jusqu'en 1636, in-12 : ils concernent Gaston, duc d'Orléans, dont il avait été secrétaire.

MARTIN (Saint), évêque de Tours, et l'un des plus grands saints qui aient paru dans l'église, naquit vers 316 à Sabarie, ville de Pannonie, d'un père qui était tribun militaire. Il fut élevé à Pavie, et engagé malgré lui dans la profession des armes, ce qui ne l'empêcha point de pratiquer toutes les vertus chrétiennes, et surtout la charité. Ayant un jour rencontré un pauvre tout nu, pendant un rude hiver, aux portes d'Amiens, il coupa son habit en deux, et en donna la moitié à ce pauvre. On rapporte que la nuit même il eut une vision dans laquelle J.-C. lui apparut revêtu de cette moitié d'habit, et disant aux anges qui l'environnaient : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de cet habit. » Il reçut le baptême à l'âge de 18 ans, et obtint, quoiqu'avec peine, de l'empereur, la permission de renoncer à la milice séculière. Saint Martin passa ensuite plusieurs années à mener une vie solitaire, et alla trouver saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui lui conféra l'ordre d'exorciste. Il s'établit près de Poitiers, où il rassembla un grand nombre de religieux qui se mirent sous sa conduite. Il fut enlevé de force de son monastère vers 374, et ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé et du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa manière de vivre; il conserva toujours la même humilité dans ses actions, la même pauvreté dans ses habits et dans ses meubles, et la même charité envers les pauvres. Ne pouvant souffrir les visites fréquentes qu'on lui rendait, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire et une roche escarpée, le célèbre monastère de Marmoutier, qui subsiste encore, et que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. Saint Martin y vécut à la tête de 80 moines qui retraçaient dans leur vie celle des plus austères anachorètes. Il fut ensuite comme l'apôtre de toutes les Gaules, dissipant l'incrédulité des gentils, détruisant les temples des idoles et confirmant le culte du vrai Dieu par des miracles sans nombre qu'il opérait en public. L'empereur Valentinien et le tyran Maxime lui témoignèrent une estime particulière. Saint Martin étant allé trouver ce dernier à Trèves pour obtenir la grâce des priscillianistes en 386, Maxime ne voulut point l'accorder que le saint évêque ne communiquât avec les deux prélats d'Espagne, Idace et Ithace, qui les poursuivaient. Saint Martin y consentit avec peine, mais il s'en repentit aussitôt; il quitta promptement la ville de Trèves et retourna à Tours. Il mourut à Candes le 8 novembre 397, ou, selon d'autres, le 11 novembre de l'an 400. Saint Martin est le premier des saints confesseurs auxquels l'église latine a rendu un culte public. Fortunat son disciple a écrit sa vie. On trouve de lui dans la Bibliothèque des Pères sa profession de foi.

MARTIN Ier (SAINT), de Todi en Toscane, succéda au pape Théodore le 5 juillet 649, et tint un nombreux concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des monothélites avec l'*Ectèse* d'Héraclius et le *Type* de Constant. Ce dernier prince, irrité, le fit conduire à Constantinople, où il essuya la prison, les fers, la calomnie et toutes sortes d'outrages. Constant l'exila ensuite dans la Chersonèse, où le saint pape mourut dans les souffrances le 16 septembre 655. Il a laissé plusieurs Épîtres qui se trouvent dans les Conciles du père Labbe, et dans la Bibliothèque des Pères.

MARTIN II ou MARIN Ier, archidiacre de l'Eglise romaine, après avoir été trois fois légat à Constantinople, pour l'affaire de Photius, succéda au pape Jean VIII en 882. Il condamna Photius, rétablit Formose dans son siége de Porto, et mourut au mois de février 884.

MARTIN III ou MARIN II, romain de naissance, succéda au pape Étienne VIII en 943. Il gouverna l'église avec zèle et avec sagesse, et mourut le 4 août 946.

MARTIN IV, français de naissance, appelé auparavant Simon de Brie, parce qu'il était né à Montpincé en Brie, fut trésorier de Saint-Martin de Tours, puis garde des sceaux du roi saint Louis en 1260, ensuite cardinal en 1261, et enfin pape le 22 février 1281. Il excommunia Michel Paléologue, comme fauteur du schisme des Grecs, et Pierre III, roi d'Aragon, qui s'était emparé de la Sicile, après le massacre des Vêpres siciliennes, auquel il avait eu grande part, en 1282. Ce prince tourna en dérision les anathèmes du pape, ce qui irrita tellement ce pontife, qu'il donna ses royaumes à Philippe-le-Hardi, pour l'un de ses fils, avec un décime des revenus ecclésiastiques, pour faire cette guerre sacrée. Il était aussi étonnant de voir le pape donner des royaumes qui n'étaient pas à lui, que de voir des souverains accepter ses dons; c'était reconnaître qu'il en avait le droit. Cette croisade n'eut aucun succès, et le pape mourut à Pérouse le 28 mars 1285.

MARTIN V, romain, nommé auparavant Otton Colonne, cardinal de l'ancienne maison des Colonnes, fut élu pape au concile de Constance le 11 novembre 1417, après que Grégoire XII y eut fait une abdication volontaire du pontificat, et que le concile eut déposé Jean XXIII, et l'anti-pape Pierre de Lune qui se faisait nommer Benoît XIII. Martin V présida à la 42e session du concile de Constance et aux suivantes, et n'oublia rien pour éteindre le schisme. Après la mort de Grégoire XII, il reçut humainement Jean XXIII, et le fit doyen des cardinaux. L'antipape Benoît XIII étant mort à Paniscola en 1424, les deux seuls cardinaux qui restaient de sa faction élurent pape Gilles de Mugnos, espagnol, chanoine, qui se fit nommer Clément VIII. Cet antipape céda en 1429, et se contenta de l'évêché de Majorque: ainsi finit, par la prudence de Martin V, le grand schisme d'Occident, qui avait causé tant de maux à l'Église pendant 51 ans. Le pape voulut aussi ramener les hussites et réunir les Grecs. Il fit une constitution célèbre en faveur des ecclésiastiques, contre les juges séculiers, et mourut à Rome d'apoplexie le 20 février 1431, à 63 ans. C'est à ce grand pape que l'Église fut redevable de l'extinction du schisme, l'Italie de son repos, et Rome de son rétablissement. On lui reproche néanmoins de n'avoir point travaillé à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Église, comme il l'avait promis dans le conclave avant son élection. On a inséré qu'il avait reconnu la supériorité du concile sur le pape, qui avait été décidée dans la 5e cession du concile de Constance, parce que, dans une bulle qu'il donna contre les hussites, il enjoignit à ceux qui seraient suspects d'hérésie de jurer qu'ils reçoivent les conciles généraux, et en particulier celui de Constance.

MARTIN (SAINT), célèbre évêque de Brague en Portugal au 6e siècle, dont nous avons un livre sur les quatre Vertus cardinales, une collection de canons et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut en 580.

MARTIN DE POLOGNE, *Martinus Polonus*, savant dominicain, fut nommé à l'archevêché de Gnesne par le pape Nicolas III, et mourut à Bologne lorsqu'il allait en prendre possession le

29 juin 1278. On a de lui une Chronique qui finit au pape Jean XXI inclusivement, dans laquelle on a inséré la fable de la papesse. Il se nomme dans cet ouvrage pénitencier et chapelain du pape : l'édition la plus rare est de 1477, in-4°; la meilleure est celle que Jean Fabricius, prémontré, publia à Cologne en 1616, in-fol. ; elle est impimée en français, 1503, in-fol., gothique. On a de lui des Sermons, 1484, in-4°.

MARTIN GONSALVE, hérétique du 14e siècle, né dans le royaume de Naples, attira Nicolas de Calabre dans son parti : celui-ci disait que Martin était frère de saint Michel et fils immortel de Dieu, et que leurs prières sauveraient les démons : ils ajoutaient à ces extravagances des erreurs sur les sacremens et la Trinité; ils n'eurent pas de sectateurs.

MARTIN, MARTENS et MERTENS, (Thierri), natif d'Alost en Flandre, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans les Pays-Bas, et en particulier à Alost et à Louvain ; il exerça aussi la profession d'imprimeur à Anvers, et mourut à Alost le 28 mai 1534, selon la pierre sépulcrale mise sur son tombeau. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition.

MARTIN (André), prêtre de l'Oratoire, mort à Poitiers en 1695, est auteur de la *Philosophie chrétienne*, imprimée en 7 vol., sous le nom d'*Ambroise Victor*, et tirée de saint Augustin, dont ce père de l'Oratoire avait fait une étude particulière. On a encore de lui des Thèses fort recherchées qu'il fit imprimer à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professait la théologie.

MARTIN (Dom Claude), pieux et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours le 2 avril 1619, d'une mère pieuse, qui fut dans la suite première supérieure des ursulines de Quebec, où elle mourut saintement. Dom Claude Martin se consacra à Dieu de bonne heure, et devint supérieur du monastère des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura 38 ans. Il mourut en odeur de sainteté le 9 août 1696, à 78 ans, dans l'abbaye de Marmoutier, dont il était prieur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont les principaux sont 1° des *Méditations chrétiennes*, 2 vol. in-4° ; 2° *La pratique de la règle de saint Benoît*, dont il y a eu 6 éditions ; 3° les Lettres et la Vie de sa mère, imprimées en 1677, in-4 ; on lui attribue encore des Avis importans pour les religieuses, etc. Le père Martene a fait imprimer sa vie, Tours, 1697, in-8°.

MARTIN (David), l'un des plus savans ministres et théologiens protestans, naquit à Revel dans le diocèse de Lavaur le 7 septembre 1639, d'une bonne famille. Il se rendit habile dans l'Écriture sainte, dans la théologie et dans la philosophie, et devint célèbre parmi les protestans Après la révocation de l'édit de Nantes, il quitta l'église de Caune, passa en Hollande et fut pasteur à Utrecht, où il mourut le 9 septembre 1721, à 82 ans, laissant trois fils et 2 filles. On a de lui 1° une Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, imprimée à Amsterdam en 1700, en 2 vol. in-fol., avec 424 belles estampes, dite *Bible de Mortier*, du nom de son imprimeur : il faut faire attention que la dernière planche ayant été cassée, a été rattachée avec des clous qui paraissaient au tirage : quand on ne les voit pas, on juge que ce livre est des premières épreuves ; 2° une édition du Nouveau Testament de la traduction de Genève, Utrecht, 1696, in-4°; 3° des Sermons en 3 vol. in-8° ; 4° un Traité de la religion naturelle, 1713, in-8° ; 5° plusieurs dissertations sur différens passages de l'Écriture sainte, in-8° ; 6° *Traité de la religion révélée*, où l'on fait voir que les livres du Vieux et du Nouveau Testament sont d'inspiration divine, etc., Amsterdam, 1723, en 2 vol. in-8° ; 7° une Bible, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol. et avec de plus courtes notes, in-4°, etc.

MARTIN (Gabriel), libraire de Paris, mort en 1761, s'est fait honneur dans la connaissance des livres, et par son habileté à rédiger les Catalogues de Dufay, Colbert, Lancelot, Hoym, Rothelin, de Boze, Barre, etc.

MARTIN (Dom Jacques), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du Haut-Languedoc, en 1694, enseigna les humanités dans quelques petites villes de province, et vint en 1727 à

Paris, où il se distingua par ses ouvrages, par ses singularités et son humeur caustique. Il y mourut dans l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1751. Il est auteur de deux vol. in-4° d'Explications sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte, imprimés en 1730; d'un livre sur la religion des anciens Gaulois, 1727, 2 vol. in-4°; d'une Explication de divers monumens singuliers, 1739, in-4°; *Histoire des Gaulois*, Paris, 1754, 2 vol. in-4° : c'est Dom Jean-François de Brezillac qui l'a mise au jour; d'un écrit intitulé *Eclaircissemens littéraires sur un projet de bibliothèque alphabétique*; d'une Traduction des confessions de saint Augustin, 1741, 2 vol. in-8° avec le latin à côté, et in-12, et de quelques autres ouvrages : il y a dans tous de l'érudition, de la critique et du feu; mais des singularités bizarres et hasardées, un fiel amer, des indécences et beaucoup de forfanterie et de vanité ridicule.

MARTIN (Raimond), célèbre dominicain, et l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues hébraïque et arabe, était natif de Subirat en Catalogne. Il fut employé en 1264 par Jacques Ier, roi d'Aragon, pour examiner le Talmud, et fut envoyé vers 1268 à Tunis, pour travailler à la conversion des Maures. Il avait aussi beaucoup de zèle pour la conversion des juifs. Il vivait encore en 1286, et mourut quelque temps après. On a de lui un excellent Livre contre les juifs, intitulé *Pugio fidei christianæ*, imprimé à Paris, 1651, et à Leipsick en 1687, avec les savantes notes de Joseph de Voisin et de M. de Maussac, in-fol. Galatin a pillé l'ouvrage de Raimond Martin, sans en avertir.

MARTIN (Jean-Baptiste), dit *des Batailles*, naquit à Paris en 1639; il apprit à dessiner sous la Hire, et suivit le maréchal de Vauban en qualité d'ingénieur. Ce grand homme le prit en amitié, et le plaça chez Vandermeulen, où il prit son genre avec des progrès étonnans. Il a représenté les belles actions du duc Charles V en une vingtaine de tableaux qui sont dans le château du Lunéville. Ce peintre est mort en 1715.

MARTIN (Thomas), célèbre par ses recherches dans les antiquités d'Angleterre, était né à Thetfort le 8 mars 1697. Il se maria en 1722 et mourut le 7 mars 1771. Son travail a servi à M. Le Nève pour ses *Monumenta anglicana*, publiés en 1719. Les Antiquités de la ville de Thetfort l'ont occupé une bonne partie de sa vie. Ses amis lui ont élevé un monument sous le porche de l'église de Palgrave, où il est enterré.

MARTIN (Benjamin), né en 1704, peut passer pour un des premiers mathématiciens de ce siècle, par le grand nombre et la variété des Traités qu'il a publiés dans le *Magasin scientifique*. Ce malheureux vieillard, dans un moment de désespoir, attenta à ses jours : la blessure n'était pas mortelle; mais elle hâta sa mort, qui arriva le 9 février 1782. Il a laissé une collection de fossiles et de curiosités de toute espèce.

MARTINEAU (Isaac), jésuite d'Angers, mort en 1720 à 80 ans, fut le maître de philosophie du duc de Bourbon, et confesseur du duc de Bourgogne. On a de lui les *Psaumes de la pénitence avec des réflexions*, in-12; *Méditations pour une retraite*, in-12; *Les Vertus du duc de Bourgogne*, in-4°.

MARTINELLI, peintre et architecte italien, mort en 1718, à 58 ans, était conservateur de l'académie de Saint-Luc à Rome, et professeur en perspective et en architecture. Le beau palais de Lichtenstein à Vienne est bâti sur ses dessins. Il a fait aussi construire en Allemagne des ponts, des fortifications et des palais, dont la symétrie frappe la vue, et qui réunissent à la solidité des anciens l'élégance des modernes.

MARTINENGI (Ascagne), savant écrivain du 16e siècle, natif de Brenne, fut chanoine régulier, abbé et général de l'ordre de saint Augustin, et mourut en 1600. On a de lui un grand Commentaire latin sur la Genèse, en 2 vol. in-fol. : on trouve dans ce prodigieux ouvrage toutes les différentes éditions, les phrases et les expressions hébraïques, avec les explications littérales et mystiques de près de 200 pères.

MARTINES DEL PRADO (Jean), fameux dominicain espagnol, natif de Ségovie, d'une famille illustre, enseigna la philosophie et la théologie avec réputation dans plusieurs universités

d'Espagne, et fut provincial dans son ordre en 1662. S'étant alors opposé à la coutume où sont les prédicateurs en Espagne de louer l'immaculée conception de la Sainte-Vierge, au commencement de leurs sermons, et ayant présenté un mémoire à cette occasion, il fut relégué par ordre de Philippe IV à Péna de Francia, et n'obtint son reretour qu'en écrivant aux prédicateurs de sa province de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie le 25 février 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont 2 vol. in-fol. sur la théologie morale, et 3 vol. in-fol. sur les sacremens.

MARTINEZ-MONTANEZ (Jean), habile sculpteur de Séville, mort dans cette ville en 1640, parait n'avoir travaillé que pour les églises de sa patrie, où l'on admire ses ouvrages.

MARTINI (Martin), habile jésuite, natif de Trente, demeura long-temps à la Chine, et revint en Europe en 1651. Ses principaux ouvrages sont 1° *De bello Tartaros inter et Sinenses*, ouvrage estimé; 2° *Historia Sinensis*, in-4° et in-8° : cette histoire qui est curieuse a été traduite en français par Le Pelletier, 1692, 2 vol. in-12; 3° une Description géographique de la Chine, avec des cartes qui sont estimées : elle a pour titre *China illustrata*, in-fol.; enfin une Relation du nombre et de la qualité des chrétiens chez les Chinois, in-12.

MARTINIÈRE. *Voy.* Bruzen.

MARTINIUS (Mathias), né Freinhague dans le comté de Waldec en 1572, enseigna avec réputation à Paderborn et à Brême, et assista au synode de Dordrecht. Il mourut en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un Lexicon philologique latin qui est estimé, 1701, 2 vol. in-fol.

MARTINOZZI (Anne-Marie), nièce du cardinal Mazarin, épousa le prince de Conti au mois de février 1654. Devenue veuve en 1666, elle s'occupa de l'éducation de ses enfans et de faire du bien aux pauvres. Elle mourut en 1672.

MARTINUSIUS (Georges), célèbre cardinal et ministre d'état du royaume de Hongrie, est comparable aux Ximenès et aux Richelieu par sa grande capacité dans la science de gouverner. Il naquit en Dalmatie, se fit bénédictin, et parvint aux premières charges de son ordre. Après la mort de Louis II, roi de Hongrie, les catholiques élurent pour roi Ferdinand d'Autriche, qui avait épousé la sœur du défunt roi, et les protestans élurent Jean Zapol, prince de Transylvanie. Ces deux concurrens partagèrent le royaume entre eux. Jean choisit Martinusius pour son ministre, et le laissa en mourant pour tuteur à son fils Jean Sigismond. Ferdinand profita de cette minorité pour s'emparer de la partie de Hongrie qui obéissait à Jean; et pour la conserver il ne trouva pas de plus sûr moyen que de faire assassiner Martinusius en 1551. Bechet, chanoine de l'église d'Usez, a écrit sa vie in-12; M. de Thou en parle aussi.

MARTYR (Pierre), d'Anghiera, ainsi nommé parce que sa famille était originaire du bourg d'Anghiera dans le Milanez, naquit en 1455. Il se rendit célèbre par son savoir et par sa capacité dans les négociations, et fut conseiller de Ferdinand V le catholique, roi de Castille et d'Aragon; ce prince lui confia l'éducation de ses enfans, et l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur extraordinaire, d'abord à Venise, et de là en Egypte. A son retour il eut des pensions et des bénéfices considérables, et mourut âgé de 70 ans en 1525. On a de lui 1° une excellente Histoire en latin de la découverte du Nouveau Monde, intitulée *De navigatione, et terris de novo repertis*, 1587, in-4°; 2° une Relation fort estimée de son ambassade en Egypte, 1500, in-fol.; 3° un Recueil de lettres très-curieux, où l'on trouve toute l'histoire de son temps, 1530, in-fol., et Amsterdam, 1670, in-fol. Il faut remarquer néanmoins que la plupart de ces lettres ont été composées long-temps après les événemens qui y sont rapportés, quoiqu'il y ait feint d'écrire les affaires de son temps à mesure qu'elles arrivaient, et même d'en prévoir les suites. Cela parait par la date de ces lettres, lesquelles sont quelquefois adressées à des gens qui n'étaient plus au monde, lorsqu'il supposait leur avoir écrit. Il ne faut pas le confondre avec Pierre Martyr, espagnol, qui a publié *Summarium constitutionum pro regimine ordinis prædicatorum*, Paris, 1619, in-4°, ni avec un autre Pierre

Martyr, natif de Novarre en Italie, qui est auteur d'un livre intitulé *De ulceribus et vulneribus capitis*, Ticini, 1584, in-4°. *Voy.* VERMILLI.

MARTYRS (BARTHÉLEMY DES). *Voy.* BARTHÉLEMY.

MARVELL (ANDRÉ), ingénieur écrivain anglais, natif de Kingston, est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés des Anglais : l'un des plus connus est intitulé *Petit essai historique touchant les conciles généraux, les symboles*, etc., en anglais. Il mourut le 16 août 1678, à 58 ans.

MARVILLE (VIGNEUL DE). *Voy.* ARGONNE.

MARULLE (POMPÉE), habile grammairien de Rome, osa reprendre Tibère sur un mot que ce prince avait avancé ; et comme l'un de ses courtisans soutenait par flatterie que le mot de Tibère était latin, Marulle répondit que « l'empereur pouvait bien donner le droit de bourgeoisie à des hommes, mais non pas à des mots.

MARULLE TARCAGNIOTE (MICHEL), ainsi nommé Marulle du nom de son père, et Tarcagniote du nom de sa mère, savant grec de Constantinople, se retira en Italie après la prise de cette ville par les Turcs, suivit ensuite le métier des armes, et se noya dans une rivière de Toscane en 1500; il était marié. On a de ce dernier des Epigrammes, et d'autres pièces de poésie en grec et en latin, Florence, 1497, in-4° : on les trouve avec celles de Jean Second, 1582, in-16; *Marulli Nænia*, 1515, in-8°, rare.

MARULLE (MARC), natif de Spalatro en Dalmatie, dont on a plusieurs ouvrages recueillis et imprimés en un volume, 1601, Anvers : le principal est un Traité *De religiosâ vivendi institutione per exempla*. Tacite Marulle, poète de Calabre au 5e siècle, présenta à Attila un poëme ; mais ce prince barbare, loin de récompenser ce poète, trouva dans son poëme des flatteries si outrées, qu'il fit brûler le poëme et châtier le poète.

MAS (LOUIS DU), fils naturel de J.-L. de Montcalm de Candiac, né à Nîmes en 1676, est inventeur du bureau typographique : il en fit l'essai sur le jeune Candiac avec succès ; mais cet enfant était un prodige d'esprit, il aurait aussi bien réussi par une autre méthode. Son élève étant mort dans sa septième année en 1727, il pensa en perdre l'esprit. Boindin lui donna une retraite et calma ses transports; madame de Vaujour lui donna ensuite un asile à deux lieues de Paris où il mourut en 1744. Outre l'instruction sur l'usage du bureau typographique qu'il a donnée in-4°, il a encore fait imprimer l'art de transporter toute sorte de musique sans être obligé de connaitre le temps ni le mode, 1711, in-4°.

MASACCIO, peintre célèbre, mort en 1445, à 26 ans.

MASCARDI (AUGUSTIN), né à Sarzane, dans l'état de Gênes, en 1591, d'une famille illustre en personnes de mérite, devint camérier d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 500 écus, et fonda pour lui une chaire de rhétorique dans le collége de la Sapience en 1628. Mascardi se livra tellement à l'étude des lettres et à l'amour des plaisirs qu'il vécut toujours dans l'indigence. Il mourut à Sarzane en 1640, à 49 ans. On a de lui des Harangues, des Poésies latines, 1622, in-4°, en italien, 1663, in-12, et divers autres ouvrages en latin et en italien : on estime beaucoup son traité in-4°, *Dell'arte historica; La Congiura del conte Luigi de' Fieschi*, dont on a une traduction française, 1639, in-8°.

MASCARENHAS. *Voy.* MONTARROYO.

MASCARON (JULES), fils d'un fameux avocat du parlement d'Aix, naquit à Marseille en 1634. Il entra jeune chez les prêtres de l'Oratoire, et fut chargé dès l'âge de 22 ans d'enseigner la rhétorique au Mans. Il prêcha ensuite à Saumur et à Paris, avec un tel applaudissement que la cour le demanda pour l'avent de 1666 et pour le carême de 1667. Le père Mascaron y plut tellement que l'on disait que ses sermons étaient faits pour la cour. Quelques envieux ayant voulu lui faire un crime de la liberté avec laquelle il annonçait au roi les vérités sévères de l'Évangile, Louis XIV prit sa défense en disant : « Il a fait son devoir, c'est à nous à faire le nôtre. » Il fut nommé à l'évêché de Tulles en 1671, et transféré à l'évêché d'Agen en 1678 ; il revint en 1694 prêcher l'avent devant le

roi. Louis XIV en fut si satisfait qu'il lui dit : « Il n'y a que votre éloquence qui ne s'use et ne vieillit point. » De retour à Agen il y fonda un hôpital et y mourut le 16 décembre 1703, à 69 ans. On n'a imprimé de lui qu'un Recueil de ses oraisons funèbres, 1740, in-12, dont on estime surtout celles de M. de Turenne et du chancelier Séguier. Il est à remarquer que M. Mascaron ayant été ordonné prêtre par M. de Lavardin, évêque du Mans, et ce prélat ayant déclaré à la mort qu'il n'avait jamais eu intention d'ordonner aucun prêtre, la Sorbonne fut consultée pour savoir si les ordinations faites par ce prélat étaient valides, et elle décida qu'il suffisait qu'il eut l'intention extérieure de faire ce que fait l'église, et qu'il l'avait eue puisqu'il l'avait fait ; qu'ainsi il ne fallait pas réordonner les prêtres que ce prélat avait ordonnés. Mais nonobstant cette décision M. Mascaron se fit réordonner ; ce qui prouve qu'il était meilleur prédicateur que casuiste, et que sa conscience était plus scrupuleuse qu'éclairée sur ce point.

MASCLEF (François), natif d'Amiens, se rendit habile principalement dans l'hébreu. M de Brou, évêque d'Amiens, le tira de Raincheval, où M. Masclef était curé, à 5 lieues d'Amiens, et le chargea de la direction des jeunes ecclésiastiques de son diocèse. Il devint chanoine d'Amiens avant la mort de M. de Brou, arrivée en 1706 ; et n'étant point du goût de M. Sabbatier, successeur de ce prélat, on lui ôta le soin du séminaire, et presque toute autre fonction publique. M. Masclef se livra alors à l'étude avec une nouvelle ardeur ; mais il en contracta une maladie dont il mourut le 14 novembre 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une Grammaire hébraïque, en latin, selon sa nouvelle méthode, Paris, 1716, in-12, et réimprimée en 1730, en 2 vol. in-12, par les soins de M. de la Bletterie, prêtre de l'Oratoire, et ami de M. Masclef. Comme la plupart des mots hébreux n'ont point de voyelles, et que les juifs ont inventé plusieurs points pour y suppléer, M. Masclef imagina de mettre après la consonne de l'hébreu la voyelle qu'elle a dans l'ordre de l'alphabet. Par exemple, pour lire le mot hébreu composé de ces trois lettres B D L., selon M. Masclef, le B, dans l'ordre de l'alphabet hébreu, se prononçant *Beth*, et le D *Daleth*, il faut suppléer un E après le B, et un A après le D, dans le mot hébreu B D L, et prononcer *Bédal*, et ainsi des autres consonnes hébraïques. On ne supplée point de voyelle après la dernière lettre des mots, parce que la voyelle qui la précède suffit pour la faire entendre. Cette méthode de M. Masclef fut approuvée d'une grande partie des savans, et rejetée par le plus grand nombre des autres. On trouve dans la deuxième édition des réponses à toutes les difficultés que le père Guarin a faites dans sa grammaire hébraïque contre cette nouvelle méthode de M. Masclef ; 2° *Les conférences ecclésiastiques du diocèse d'Amiens*, in-12 ; 3° *Le catéchisme d'Amiens*, in-4°, plusieurs lettres et autres écrits sur la bulle *Unigenitus*, etc.

MASCRIER (Jean-Baptiste Le), de Caen, mort à Paris en 1760, à 63 ans, a été l'éditeur de la *Description de l'Egypte*, de Maillet ; de l'*Idée du gouvernement d'Egypte*, 1745, in-12 ; des *Cérémonies religieuses*, de l'édition de Paris, 7 vol. in-fol. *Voy.* Picard et Banier ; d'un *César* latin et français, 1755, in-12 ; du *Tableau des maladies*, de Lommius, 1760, in-12 ; des *Mémoires de Feuquières* ; de l'*Histoire de Louis XIV*, de Pelisson ; *Réflexions sur les grandes vérités de la foi*, 1757, in-12.

MASENIUS (Jacques), né à Dalen, dans le duché de Juliers, en 1606, se fit jésuite en 1619, et enseigna avec distinction l'éloquence et la poésie à Cologne. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages bien écrits en latin, en prose et en vers : les principaux sont 1° une espèce d'Art poétique, sous le titre de *Palæstra eloquentiæ ligatæ*, 4 vol. in-12 ; 2° un Traité intitulé *Palestra styli romani* ; 3° *Gretserus redivivus* ; 4° *Ars nova argutiarum* ; 5° *Nova praxis orthodoxæ fidei* ; 6° *Anima historiæ, seu vita Caroli V et Ferdinandi*, in-4° ; 7° des notes et des additions aux antiquités et aux annales de Trèves, par Brower, 1670, in-fol ; 8° *Epitome annalium Trevirensium* ; 9° *Meditata*

concordiæ protestantium; 10° *Speculum imaginum veritatis per symbola*; 11° *Exercitationes oratoriæ*, etc. : mais l'ouvrage du père Masenius qui a fait le plus de bruit est son poëme intitulé *Sarcotis* ou *Sarcothea*, de 2486 vers latins; ce mot est composé de σαρξ *chair*, et θεα, *déesse:* Masenius donne ce nom à la nature humaine. La perte de *Sarcothée* ou de la nature humaine, c'est-à-dire *la chute du premier homme*, est le sujet de ce poëme. M. Lauder, écossais, dit que c'est ce poëme de Masenius qui a donné à Milton l'idée du Paradis perdu. Il a donné le poëme entier de Masenius, avec une traduction française et les pièces du procès, chez Barbou, in-12. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que le poëme de Masenius est bien au-dessous du *Paradis perdu* de Milton, quoiqu'il renferme de beaux vers latins. La traduction française n'est pas toujours exacte ni assez poétique.

MASINISSA, roi d'une petite contrée d'Afrique, prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains, et battit deux fois Syphax, roi de Numidie, 213 ans avant J.-C. Quelque temps après Scipion ayant mis en déroute l'armée d'Asdrubal, renvoya sans rançon le neveu de Masinissa; ce qui charma tellement ce prince que depuis il fut toujours ami des Romains. Il épousa Sophonisbe sa captive, de quoi Scipion lui ayant marqué du mécontentement, il s'en débarrassa avec un breuvage. Les Romains, pour le consoler de ce sacrifice, lui donnèrent la souveraineté de diverses provinces qui avaient appartenu aux Carthaginois. Il mourut à 90 ans, 149 ans avant J.-C., laissant 44 enfans de diverses femmes.

MASIUS (ANDRÉ), célèbre docteur de Louvain, natif d'un petit village près de Bruxelles, se rendit habile dans la philosophie, dans la jurisprudence et dans les langues orientales. Il travailla avec Arias Montanus et avec Le Févre à l'édition de la Polyglotte d'Anvers, et mourut dans les états du duc de Clèves, dont il était conseiller, au mois d'avril 1573. On a de lui une Grammaire et Dictionnaire syriaque, in-fol., 1571; un savant Commentaire sur le livre de Josué, in-fol., et d'autres ouvrages estimés.

MASIUS (GISBERT), illustre évêque de Bois-le-Duc, eut beaucoup de zèle pour faire fleurir la vertu et la science dans son diocèse. Il publia en 1612 d'excellentes Ordonnances synodales en latin, et mourut en 1614.

MASO, surnommé *Finiguerra*, habile orfèvre de Florence au 15e siècle, auquel on attribue l'invention de graver sur le cuivre les estampes. Cet orfèvre s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage marquait dans ses empreintes les mêmes choses qu'il avait gravées, par le moyen du noir que le soufre avait tiré des tailles : il fit des essais et fut bientôt imité par d'autres. On croit que cet art fut inventé en 1460, peu de temps après l'invention de l'imprimerie.

MASQUE DE FER. *Voy.* VERMANDOIS.

MASQUIERES (FRANÇOISE), demoiselle, morte à Paris en 1728, se distingua dans les belles-lettres et dans la poésie. On a d'elle une Ode sur le martyre; la Description de la galerie de Saint-Cloud, et l'Origine du luth, poésies remplies d'imagination, de délicatesse et d'agrément, dans un nouveau choix de poésies, 1715, in-12.

MASSÉ (JEAN-BAPTISTE), habile peintre en miniature, est mort en 1767, à 80 ans; c'est sur ses dessins qu'a été gravée la galerie de Versailles qui a paru en 1753, in-fol., avec l'explication in-8°.

MASSEVILLE (LOUIS LE VAVASSEUR DE), prêtre du diocèse de Coutances, mort en 1733, est auteur d'une *Histoire sommaire de Normandie*, qui a paru en 1698 et 1704, 6 vol. in-12.

MASSIEU (GUILLAUME), célèbre académicien de l'académie des belles-lettres et de l'académie française, né à Caen le 13 avril 1665, entra chez les jésuites, d'où il sortit dans la suite pour suivre avec plus de liberté son goût pour les belles-lettres. M. de Sacy, de l'académie française, lui confia l'éducation de son fils, et il fut nommé en 1710 professeur en langue grecque au collége royal. Il remplit cette place avec distinction jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 26 septembre 1722. On a de lui 1° plusieurs belles Dissertations dans les Mémoires des Inscriptions;

2° une Préface à la tête de l'édition des œuvres de M. de Toureil de 1721; 3° *Histoire de la poésie française*, in-12 : elle est curieuse; 4° un beau Poëme latin sur le café, inséré dans le recueil de l'abbé d'Olivet.

MASSILLON (JEAN-BAPTISTE), évêque de Clermont, et l'un des plus grands prédicateurs du 18e siècle, naquit à Hières en Provence en 1663. Il entra chez les pères de l'Oratoire, où il se distingua par ses talens; ce qui le fit appeler à Paris. Il y prêcha avec un applaudissement universel, et ne fut pas moins admiré à la cour. Louis XIV lui dit après avoir entendu son premier avent : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chaire, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » Le père Massillon fut nommé à l'évêché de Clermont en 1717, et reçu de l'académie française en 1719. Sa douceur et ses manières aisées lui faisaient haïr toute espèce d'inimitié; il faisait tout son possible pour concilier les théologiens de son diocèse opposés de sentimens. Il fit des efforts inutiles pour réconcilier le cardinal de Noailles avec les jésuites; son plaisir était de recevoir dans sa maison de campagne des oratoriens, des jésuites, et de les faire jouer ensemble. Il mourut dans son diocèse le 28 septembre 1742, à 79 ans. Ses sermons et ses autres ouvrages ont été imprimés en 1745 et 1746, en 14 vol. in-12 : on y trouve un Avent, 1 vol.; un Carême complet, 4 vol.; le petit Carême qu'il prêcha devant le roi en 1718, 1 vol.; des Panégyriques, 1 vol; des Mystères, 1 vol.; des Oraisons funèbres, 1 vol.; des Conférences, 3 vol.; des Paraphrases sur les psaumes, 2 vol., et pour 15e vol. les Pensées en petit caractère : ces 15 vol. n'en forment que 13, parce que les Conférences n'en ont que 2, et les Psaumes 1. On trouve moins de dialectique dans ses sermons que de sentiment; on y trouve à chaque pas du pathétique, les épanchemens d'une âme pénétrée, une grande connaissance du cœur humain, des pensées justes et délicates, des idées brillantes, des expressions élégantes, un style concis, vif, nombreux.

MASSINGER (PHILIPPE), célèbre poète anglais au 17e siècle, fut élevé à Oxford et quitta ensuite l'université de cette ville pour aller à Londres, où il se livra tout entier à la poésie. Ses tragédies et ses comédies eurent un applaudissement universel : il les composait conjointement avec les plus grands poètes anglais de son temps, tel que Fletcher, Middleton, Rowlei, Fiel et Decker; ce qui ne contribua pas peu à sa réputation.

MASSON, habile graveur qui a surtout excellé dans les portraits. Ses Disciples d'Emmaüs, le portrait du duc d'Harcourt, etc., passent pour des chefs-d'œuvre. On prétend qu'au lieu de conduire sa main sur la planche il tenait sa main droite fixée et conduisait la planche suivant que la taille l'exigeait.

MASSON (INNOCENT LE), pieux et célèbre général des Chartreux, naquit à Noyon le 10 mars 1628. Il fut élu général le 15 octobre 1675, et fit rebâtir la grande Chartreuse, qui avait été presqu'entièrement réduite en cendres. Il s'acquit une réputation extraordinaire par sa vertu et par ses livres de piété, et mourut le 8 mai 1703, à 76 ans, après avoir été pendant toute sa vie ennemi déclaré des disciples de Jansénius. *Voy.* GUIGUES.

MASSON (ANTOINE), pieux et savant religieux minime, mort à Vincennes en 1700 dans un âge avancé, est auteur 1° des *Questions curieuses, historiques et morales sur la Genèse*, in-12; 2° de l'*Histoire de Noë et du Déluge universel*, in-12; 3° de l'*Histoire du patriarche Abraham*, in-12; 4° d'un *Traité des marques de la prédestination*, et de quelques autres écrits de piété. *Voy.* LATOMUS.

MASSON (JEAN), ministre réformé, mort en Hollande au milieu du 18e siècle, est auteur de l'Histoire critique de la république des lettres, depuis 1712 jusqu'en 1716, 16 vol. in-12; des Vies d'Horace, d'Ovide et de Pline, 3 vol. in-8° en latin, et de la Vie de Bayle, attribuée à la Monnoye.

MASSON DES GRANGES (DANIEL LE), né le 14 octobre 1709, fut élevé au sacerdoce, et mourut au mois de mars 1760. Il est auteur du livre intitulé *Le philosophe moderne, condamné au tribunal de sa raison*, 1759, in-12, réimprimé en 1765 avec des ad-

ditions. M. de Mésenguy estimait beaucoup cet ouvrage.

MASSON (BENOIT), sculpteur habile, né à Richelieu, mort le 8 octobre 1684, a fait plusieurs statues en pierre qui décorent les terrasses du château de Versailles, et quelques-unes en marbre dans le parc, entre autres le groupe de Plutus monté sur Cerbère.

MASSOULIÉ (ANTONIN), né à Toulouse le 28 octobre 1632, se fit dominicain en 1647. Il fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis élu provincial de la province de Toulouse, et enfin assistant du général de son ordre en 1686. Il mourut à Rome le 22 janvier 1706, à 74 ans. Son principal ouvrage est un livre latin en 2 vol. in-fol., intitulé *Divus Thomas sui interpres*, c'est-à-dire *saint Thomas interprète de soi-même*, dans lequel il prouve que les sentimens de l'école des dominicains sur la prémotion physique, la grâce et la prédestination sont véritablement les sentimens de saint Thomas. On a encore de lui deux livres en français contre les erreurs des quiétistes, in-12, 1699 et 1703.

MASSUET (dom RENÉ), habile religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Macelles au diocèse d'Evreux le 31 août 1665, donna en 1710 une édition de saint Irenée, puis le 5ᵉ vol. des Annales de l'ordre de saint Benoit. Il mourut le 19 janvier 1716, à 50 ans.

MASTELLETTA (JEAN-ANDRÉ DONDUCCI, surnommé), peintre, né à Bologne en 1577, dont on a plusieurs tableaux séduisans, mais contraires au bon goût. Il mourut fort âgé dans un couvent où sa mélancolie l'avait conduit.

MASUCCIO, *Masutius*, auteur italien, natif de Salerne, d'une famille noble, a fait cinquante nouvelles à l'imitation de Bocace, lesquelles ont été imprimées plusieurs fois en italien : la plus rare édition est de Venise, 1484, in-fol. ; la moins estimée est celle de 1541, in-8º. Cet auteur mourut vers la fin du 15ᵉ siècle, puisque Jovianus Pontanus lui fit une épitaphe.

MATAMOROS (ALPHONSE-GARCIAS), judicieux critique et habile chanoine de Séville sa patrie, au 16ᵉ siècle, fut professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala, et l'un des savans qui contribuèrent le plus à rétablir les belles-lettres en Espagne. On a de lui un Traité des académies et des hommes doctes d'Espagne, Alcala, 1553, in-8º, et d'autres traités estimés.

MATERNUS. *Voy.* FIRMICUS MATERNUS.

MATHA. *Voy.* JEAN DE MATHA.

MATHAN, prêtre de Baal, qui fut tué par ordre du grand-prêtre Joïada l'an du monde 3126.

MATHATHIAS, prêtre de la famille de Joaribe, plus connue sous le nom de famille des Machabées ou Asmonéens, voyant avec douleur les abominations qui se commettaient à Jérusalem après la prise de cette ville par Antiochus Epiphanes, se retira avec cinq de ses fils sur la montagne de Modin, de la tribu de Juda, où il était né. Ses fils étaient Jean, Simon, Judas, Eléazar et Jonathas. Ils demeurèrent fermes dans le service de Dieu, et furent suivis de plusieurs juifs vers l'an 168 avant J.-C. Apercevant un Israélite qui allait sacrifier aux dieux, il le tua avec l'officier qui l'y contraignait sur l'autel où il allait sacrifier : cette action de vigueur l'obligea de former une armée des Juifs qui l'avaient suivi ; il parcourut le pays avec elle, détruisit les idoles et rétablit le culte du vrai Dieu. Mathathias mourut après avoir gouverné Israël pendant un an. C'est par lui que commença la principauté des Assamonéens ou Asmonéens, qui rétablit le culte du vrai Dieu et qui dura jusqu'à Hérode. La souveraine sacrificature y fut presque toujours jointe.

MATHER (le docteur COTTON), savant théologien de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, y était né en février 1663. Il y partagea sa vie entre les fonctions du ministère et la composition des livres. Il savait les langues grecque et hébraïque ; il apprit encore le français, l'espagnol et l'iroquois, et composa plusieurs livres dans ce dernier langage pour l'instruction de ces peuples. Il est mort le 13 février 1728. On a de lui des Sermons ; l'*Histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre*, depuis 1620 jusqu'en 1698, in-fol. ; *Discipline des frères de la Nouvelle - Angleterre ; Psautier américain*, etc.

MATHIAS (Saint), apôtre, fut élu en la place de Judas l'an 33 de J.-C., comme il est rapporté dans le premier chapitre des Actes des apôtres. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Judée et dans une partie de l'Ethiopie, et qu'il souffrit le martyre pour la foi de J.-C. On lui attribuait autrefois un Evangile et un Livre de tradition ; mais c'étaient des ouvrages apocryphes et supposés.

MATHIAS, empereur d'Occident, était fils de Maximilien II, et frère de Rodolphe II. Il succéda à ce dernier empereur le 13 juin 1612, étant déjà archiduc d'Autriche et roi de Hongrie et de Bohême, et soutint la guerre contre les Turcs jusqu'en 1615, qu'il fit la paix avec eux pour 20 ans. Il mourut à Vienne le 10 mars 1619, à 62 ans, rongé de chagrin contre son successeur qui lui avait enlevé son premier ministre, et disposait de tout comme s'il eût été le maître. Il avait eu la faiblesse de signer une capitulation bien différente des précédentes ; les électeurs s'étaient réservé le droit d'élire un roi des Romains si le bien de l'empire le demandait. Ferdinand II son cousin germain lui succéda.

MATHIAS CORVIN, roi de Hongrie et de Bohême, et l'un des plus grands princes de son siècle, était fils de Jean Huniade. Son frère Ladislas et lui avaient été mis en prison par Ladislas d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême. Ladislas avait porté sa tête sur un échafaud, et Mathias était encore en prison lorsqu'il fut élu roi de Hongrie le 24 janvier 1458. Le roi Ladislas était mort, et Georges Podiebrack, qui lui avait succédé en Bohême, ayant rendu la liberté à Mathias, celui-ci fit la guerre avec succès contre les hérétiques de Bohême, contre les Turcs et contre l'empereur Frédéric IV, sur lequel il prit Vienne et Neustad, avec une grande partie de l'Autriche. Il aimait les savans et les beaux-arts, et avait à Bude une très-belle bibliothèque. On dit qu'il parlait presque toutes les langues de l'Europe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche le 6 avril 1490. Sa valeur et ses belles actions lui méritèrent le nom de *Grand*.

MATHIEU (Saint), apôtre et évangéliste, appelé aussi *Lévi*, était fils d'Alphée et galiléen comme les autres apôtres. Il exerçait la profession de publicain, c'est-à-dire de receveur des impôts à Capharnaüm, et avait son bureau hors de la ville, près de la mer de Galilée. J.-C. passa par là, lui dit de le suivre ; saint Matthieu se leva aussitôt, quitta tout et le suivit. Il reçut ensuite J.-C. dans sa maison avec ses disciples, et leur fit un grand festin où se trouvèrent beaucoup de publicains. Les pharisiens et les scribes, jaloux de la gloire de J.-C., s'adressèrent alors à ses disciples, en disant : « Pourquoi votre maître se trouve-t-il ainsi à table avec des gens de mauvaise vie ? » Jésus, qui les entendait, prit la parole et leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin de médecin ; je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. » Saint Mathieu fut élevé cette même année à l'apostolat, et renonça à la profession de publicain. Il prêcha pendant quelque temps dans la Judée, après la descente du Saint-Esprit ; et voulant aller annoncer la foi en d'autres pays, il écrivit par l'inspiration du Saint-Esprit l'Évangile qui porte son nom vers l'an 36 de J.-C. On croit qu'il le composa en la langue que parlaient les Juifs, c'est-à-dire dans un hébreu mêlé de chaldéen et de syriaque. Les Nazaréens conservèrent long-temps l'original hébreu ; mais il se perdit dans la suite, et le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui est une ancienne version faite du temps des apôtres, nous tient lieu d'original. On dit que saint Mathieu alla ensuite annoncer l'Évangile du côté de la Perse, et qu'il y souffrit le martyre. Saint Clément d'Alexandrie assure que cet apôtre mena jusqu'à la mort un genre de vie fort austère, et qu'il ne vivait que d'herbes, de fruits et de légumes.

MATHIEU DE VENDOME, célèbre abbé de Saint-Denis, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut régent du royaume pendant la seconde croisade du roi saint Louis, et principal ministre sous Philippe-le-Hardi. Il jouit aussi d'une grande considération sous le règne de Philippe-le-Bel, à cause de sa prudence et de sa sagesse, et mourut le 25 septembre 1286. On

lui attribue une Histoire de Tobie, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°.

MATHIEU DE WESTMINSTER, célèbre religieux bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre au 14e siècle, est auteur d'une Chronique en latin, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1307, Londres, 1570, in-fol.

MATHIEU (Pierre), historiographe de France, né à Porentrui le 10 décembre 1564, et mort à Toulouse le 12 octobre 1621, à 57 ans, laissant un fils, a commencé l'*Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri-le-Grand*, 1624, in-8°; l'*Histoire de la mort déplorable de Henri IV*, 1612, in-8°; l'*Histoire de Louis XI*, in-fol. : son style est affecté et de mauvais goût, mais on y trouve des faits singuliers et curieux. On a encore de lui des quatrains sur la vie et sur la mort, avec ceux de Pibrac; *La Guisiade*, tragédie, in-8°; l'*Histoire de France*, 2 vol. in-fol., et d'autres ouvrages.

MATHIEU DEL NASSARA, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France, et fut en grande estime auprès de François Ier, qui l'employa, le combla de ses bienfaits, et le fit graveur général des monnaies. Mathieu del Nassara était aussi habile dessinateur; et François Ier prenait plaisir à l'entendre jouer du luth. Il se maria à Paris, et y mourut vers 1548.

MATHILDE (Sainte), ou MAHAUD, reine d'Allemagne, mère de l'empereur Othon, et aïeule maternelle de Hugues Capet, était fille du comte Thierri, prince de Westphalie. Elle épousa Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur Othon; Henri, duc de Bavière; Brunon, évêque de Cologne, et plusieurs filles. Après la mort de Henri-l'Oiseleur en 936, elle fut maltraitée par ses fils, ce qui l'obligea de se retirer en Westphalie; mais l'empereur Othon la fit revenir et se servit utilement de ses conseils. Sainte Mathilde fonda plusieurs monastères et un grand nombre d'hôpitaux, et mourut dans l'abbaye de Quedlimbourg le 14 mars 968.

MATHILDE, comtesse de Toscane, célèbre par sa piété et par son courage, était fille de Boniface, marquis de Toscane. Elle soutint avec zèle les intérêts du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV, et remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solennelle de ses biens au saint Siége, et mourut le 24 juillet 1115, à 76 ans : elle possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Plaisance, Reggio, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, Spolette, Vérone, presque tout le patrimoine de saint Pierre, Viterbe et une partie de la marche d'Ancône; les empereurs en reclamèrent une partie, et il fallut la leur céder, comme fiefs d'empire.

MATHO, musicien breton, mort à Versailles en 1746, était de la musique du roi. Il a fait la musique de l'opéra d'*Arion*, du *Prince de Cathay*, dans les divertissemens de Seaux.

MATHOUD (Claude Hugues), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Mâcon d'une famille noble. On a de lui 1° une édition des Œuvres de Robert Pullus et de Pierre de Poitiers en latin : cette édition est estimée; elle avait été revue par M. de Sainte-Beuve; 2° *De verâ Senonum origine*, in-4°; 3° un Catalogue exact en latin des archevêques de Sens, avec l'Abrégé de leurs vies, in-4°. Dom Mathoud s'acquit tellement l'estime de M. de Gondrin, qu'il fut l'un de ses grands-vicaires. Il mourut en 1705, à 83 ans.

MATHURIN DE FLORENCE, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polidore, et ces deux peintres travaillèrent de concert. Ils firent une étude particulière des anciens, et les imitèrent. Il est difficile de distinguer les tableaux de ces deux peintres, et de ne pas confondre ceux de Mathurin avec ceux de Polidore. Le premier mourut en 1526.

MATHURIN (Saint), prêtre et confesseur en Gâtinois, au 4e siècle. *Voy.* Jean de Matha et Jean de la Conception.

MATHUSALEM, fils d'Hénoch, est célèbre par son grand âge. Il fut père de Lamech et aïeul de Noé, et mourut l'année même du déluge, 2379 ans avant J.-C., à 969 ans.

MATIGNON (Goyon de), l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, est originaire de Bretagne, et s'est établie en Normandie

vers l'an 1450 : elle a possédé pendant plusieurs siècles la ville de Matignon et le château de la Roche-Goyon, et a donné plusieurs grands hommes à la France : les plus célèbres sont 1° Jacques II de Matignon, prince de Mortagne, comte de Thorigny, etc., qui se signala en divers siéges et combats. La reine Catherine de Médicis lui fit donner la lieutenance-générale de Normandie, et le roi Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il remporta de grands avantages sur les huguenots, et fit la fonction de connétable en 1594, au sacre de Henri IV, qu'il avait reconnu roi des premiers. Il mourut dans son château de Lesparre le 27 juillet 1597, à 72 ans ; 2° Charles-Auguste de Matignon, comte de Gacé, etc., sixième fils de François de Matignon, comte de Torigny, et arrière-petit fils du précédent, après s'être signalé en diverses occasions, fut fait maréchal de France en 1708, et eut le commandement des troupes que le roi fit embarquer pour passer en Ecosse. Cette expédition n'ayant pas réussi, il revint en Flandre, et servit sous le duc de Bourgogne au combat d'Oudenarde. Il mourut à Paris le 6 décembre 1729, à 83 ans.

MATTEI (Léonard). *Voy.* Léonard d'Udine.

MATTHIOLE (Pierre-André), célèbre médecin du 16e siècle, natif de Sienne, se rendit très-habile dans les langues grecque et latine, et dans la médecine et la botanique. Il mourut en 1577. On a de lui de savans Commentaires sur Dioscoride, Venise, 1565, in-fol., avec de grandes estampes en bois ; on estime aussi l'édition de 1583, et celle de Bâle de 1598 : il y en a une traduction française in-fol., dont la meilleure édition est de Desmoulins, Lyon, 1572, in-fol. ; un Abrégé des plantes, des Conseils de médecine, et d'autres ouvrages estimés, en latin.

MATTI (Dom Emmanuel), né le 19 janvier 1663, à Oropesa, réussit de bonne heure dans la poésie, et en fit paraître un vol., 1682, in-4°. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de tres-haut rang des sentimens trop tendres pour notre jeune poète : pour s'y soustraire, il fit un voyage à Rome, où il fut reçu dans l'académie des Arcades. Innocent XII, pour lui donner des preuves de sa satisfaction, le nomma au doyenné d'Alicante, où il est mort le 18 décembre 1737. Il avait aidé le cardinal d'Aguirre à faire sa Collection des conciles d'Espagne, et l'on a réuni ses Lettres et ses Poésies latines, Madrid, 1735, 2 vol. in-12, et en 1738, 2 vol. in-4°, à Amsterdam.

MATY (Mathieu), né en Hollande en 1718, se destinait à l'état ecclésiastique; mais ayant essuyé quelques désagrémens à cause des sentimens particuliers qu'il avait sur la Trinité, il se tourna du côté de la médecine. Il fut reçu docteur en 1740, quitta la Hollande pour venir à Londres en 1749, et mourut en 1776. Il était bibliothécaire du Muséum britannique, et l'un des auteurs du Journal britannique, qui s'imprimait à la Haie ; la Vie de Chesterfield, qui est à la tête de ses OEuvres, imprimées en 1777, 2 vol. in-4°, est de sa composition.

MATY (Henri), savant critique anglais, secrétaire de la société royale, et sous-bibliothécaire du Muséum britannique, donna en 1784 une forte preuve de son amour pour la liberté : quoiqu'il ne fût pas riche il aima mieux résigner sa place de secrétaire, qui lui valait à peu près 100 louis par an, que de rester en liaison avec M. Banks, dont il blâmait les principes aristocratiques. Il est mort en 1787, à l'âge de 42 ans. Il a traduit de l'allemand un *Voyage d'Allemagne du baron de Riesbeck*, 2 vol. in-8° : ce qu'il y dit du théâtre allemand donne une mauvaise idée du goût de cette nation ; l'amour du dramatique y est devenu une rage ; mais ce genre n'y est agréable qu'autant que les héros d'une pièce sont des gens dans le délire, ou des voleurs de grand chemin, des fossoyeurs, des incendiaires, des parricides : n'auraient-ils pas pris ce goût des Anglais, qui serait devenu mode en Allemagne comme en France.

MATY. *Voy.* Baudrand.

MAUCHARD (Burchard-David), né à Marboch en 1696, devint médecin du duc de Wirtemberg, et professeur en médecine, en chirurgie et en anatomie à Tubinge, où il mourut en 1751. On a de lui 1° un grand nombre de Thèses de médecine, qui

sont très-estimées ; 2° une Lettre critique dans le Mercure de France, sur le Traité des maladies des yeux de M. de Saint-Yves, et une défense de cette lettre.

MAUCOMBLE (Jean-François-Dieudonné), né à Metz le 18 novembre 1735, est mort le 20 novembre 1768. Il est auteur d'un drame en cinq actes intitulé *Les amans désespérés ; Histoire abrégée de la ville de Nîmes*, 1767, in-8° ; *Histoire de madame d'Erneville*, 1768, in-12.

MAUCROIX (François de), né à Noyon le 7 janvier 1619, se fit recevoir avocat à Paris, et devint chanoine de Reims, où il mourut le 9 avril 1708, à 90 ans. On a de lui un grand nombre de traductions françaises qui sont estimées, et des poésies diverses, que l'on trouve dans les œuvres de Maucroix et La Fontaine, Paris, 1685, 2 vol., et dans les nouvelles œuvres de Maucroix, Paris, 1726, in-12. Il a traduit les Homélies de saint Jean-Chrisostôme au peuple d'Antioche, 1681, in-8° ; l'Histoire du schisme d'Angleterre, et les Vies du cardinal Polus et du cardinal Campegge, 1675 et 1677, 2 vol. in-12, et l'abrégé chronologique du père Petau, Paris, 1683, 3 vol. in-12 : son style est pur et élégant.

MAUDEN (David de), licencié en droit et savant théologien du 17e siècle, né à Anvers en 1575, fut curé de Sainte-Marie à Bruxelles, et doyen de l'église de Saint-Pierre à Bréda. Il mourut à Bruxelles le 8 janvier 1641, à 66 ans. On a de lui en latin 1° une Vie de Tobie, intitulée *Le Miroir de la vie morale*, in-fol. ; 2 des Discours moraux sur le Décalogue, in-fol. ; 3° l'Aléthologie, ou Explication de la vérité, etc.

MAUDUIT (Michel), pieux et savant prêtre de l'Oratoire, natif de Vire en Normandie, a composé en français des analyses sur les Evangiles, sur les Epitres de saint Paul, sur les Epitres canoniques et l'Apocalypse, 8 vol. in-12 ; des Mélanges de diverses poésies, Lyon, 1681, in-12 ; les Psaumes en vers français ; un Traité de la religion contre les athées, etc., dont la meilleure édition est celle de 1698, in-12 ; des Méditations pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12 ; Dissertation sur la goutte, 1689, in-12, et quelques autres ouvrages estimés. Il mourut à Paris le 19 janvier 1709, à 75 ans.

MAUGIN (Jean), littérateur français, dit le *Petit Angevin*, parce qu'il était d'Anjou, vivait encore en 1566. Il s'était occupé de traductions qui ont eu du succès, et qui ne sont pas encore remplacées, telles que le *Nouveau Tristan de léonnais*, 1554, in-fol. ou Lyon, 1577, in-16 ; *Palmérin d'Olive*, 1546, in-fol. ; *Histoire de Mellicello et de l'inconstante Caia*, 1556, in-8°. Il a mis en vers des *Histoires de l'Ancien Testament*, 1548, in-8° ; l'*Apocalypse*, 1547, in-8° ; *Les Amours de Psyché et Cupidon*, 1546, in-8°. Il est auteur du *Parangon de vertu*, ou *Miroir et Institution du prince*, imprimé en 1573, in-16, et plusieurs fois auparavant.

MAUGIRON. *Voy.* Caylus.

MAUGRAS (Jean-François), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris le 4 juillet 1681, enseigna avec succès les humanités dans les colléges de sa congrégation : il prêcha ensuite à Paris avec beaucoup de réputation ; mais l'ardeur extrême avec laquelle il se livra à ce saint exercice lui causa un crachement de sang dont il mourut le 26 août 1726, à 44 ans. On a de lui des Instructions chrétiennes, pour faire un saint usage des afflictions, en 2 petits vol. in-12 ; 2° une Instruction chrétienne sur les dangers du luxe ; quatre Lettres en forme de consultation, en faveur des pauvres des paroisses ; les Vies des deux Tobies, de sainte Monique et de sainte Geneviève, avec des réflexions à l'usage des familles et des écoles chrétiennes, etc.

MAUGUIN (Gilbert), célèbre président de la cour des Monnaies à Paris, se rendit habile dans la connaissance de l'antiquité ecclésiastique, et publia contre le père Sirmond une Dissertation intitulée *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, qui se trouve dans le tome II du livre qu'il a donné sous ce titre, *Veterum autorum qui IX seculo de gratiâ et de prædestinatione scripsêre opera*, Parisiis, 1650, 2 vol. in-4°, dans lequel il soutient que Gotescalque n'a point enseigné l'hérésie prédestinatienne. Il mourut en

1674, laissant tous ses livres de théologie, tant imprimés que manuscrits, aux Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, et de grands biens à l'hôpital général.

MAULEON (AUGER DE), sieur de Granier, ecclésiastique, natif de Bresse, se fit connaître au 17e siècle en donnant au public les Mémoires de la reine Marguerite et ceux de M. de Villeroy, les Lettres du cardinal d'Ossat, et plusieurs autres manuscrits curieux. Il fut reçu de l'académie française en 1635; mais on l'en retrancha l'année suivante.

MAUNI (GAUTIER DE), gentilhomme du Hainaut, suivit en Angleterre, en qualité d'écuyer tranchant, Philippe de Hainaut, qui allait épouser Edouard III, roi d'Angleterre, en 1327. Le séjour de la cour le forma dans les principes de cette galanterie rafinée, à qui l'on doit les beaux faits des guerriers de ce temps. Le roi se l'attacha par de marques de distinction, et le fit chevalier en 1333, à la suite de son expédition d'Ecosse. Robert d'Artois, ennemi de la France, saisissait toutes les occasions d'armer l'Angleterre contre sa patrie : la guerre civile de Bretagne lui en offrit un moyen qu'il ne laissa pas échapper. Charles de Blois avait épousé la fille du frère aîné du feu duc de Bretagne, mort sans enfans. Par droit de représentation le duché lui fut adjugé au préjudice du comte de Montfort, deuxième frère du feu duc. Montfort avait voulu soutenir ses droits; mais, ayant été fait prisonnier, sa femme se mit à la tête des affaires et les rétablit. Le roi d'Angleterre, dont elle avait sollicité les secours, lui en envoya un considérable, sous le commandement de Gautier de Mauni. Rien n'était plus propre à enflammer son courage, que le commandement et le soin de défendre une héroïne. Aussi, quand il eut débarqué à Hennebond, que la comtesse de Montfort défendait jusqu'à l'extrémité, et qu'il eut vu les dispositions des assiégeans : « Que je ne sois jamais baisé, dit-il à la comtesse, de dame ni de chère amie, si je rentre en aucun château avant d'avoir étendu par terre un de ces gens-là. » Il sort à l'instant suivi de ses chevaliers, fond sur eux, les renverse et les dissipe. La comtesse descendit alors de la forteresse et « vint baiser Messire Gautier de Mauni et ses compagnons, les uns après les autres, deux fois ou trois fois, comme vaillante dame ; » expressions naïves de Froissart, qui font connaître les mœurs du temps, plus que tout ce qu'on en pourrait dire. Le siége d'Hennebond fut levé : une suite de succès et la mort de Charles de Blois laissa le duché au fils du comte de Montfort. Les Anglais transportèrent la guerre en Guyenne, où Mauni continua de se distinguer. Il y apprend que le roi d'Angleterre a mis le siége devant Calais; impatient de s'y rendre, il demande à un chevalier normand son prisonnier combien il lui donnera de rançon ; « 3000 écus, lui dit-il ; — hé bien, lui répliqua Mauni, si vous obtenez de votre roi ou de votre duc un passeport pour moi vingtième jusqu'à Calais, en payant partout ma dépense, et ne m'arrêtant qu'une seule nuit dans chaque endroit, je vous remets votre rançon ; sinon, vous reviendrez vous constituer mon prisonnier. » Le chevalier était favori du duc de Normandie, fils du roi; il obtint le passeport; néanmoins il est arrêté à Orléans, et conduit en prison, au Châtelet de Paris. Le duc, indigné de cette violence, en porte ses plaintes au roi. Philippe lui répond que Mauni est son plus grand ennemi, et qu'il veut lui faire couper la tête; le duc menace de quitter l'armée, et de détourner tous ceux qui voudraient y venir. Cet emportement partait d'un motif honorable; le roi mit le prisonnier en liberté, le remboursa de ses frais, l'admit à sa table, et lui fit présenter dons et joyaux, de la valeur de mille florins. Mauni ne les accepta que supposé que le roi d'Angleterre y consentît; et, étant arrivé à Calais, il les renvoya. Il dirigea ce siége, et se trouva à toutes les grandes occasions que présenta la guerre entre la France et l'Angleterre jusqu'à sa mort, arrivée en 1371. Il ne laissa qu'une fille, mariée au comte de Pembrock. Edouard l'avait décoré de l'ordre de la Jarretière.

MAUPERTUIS (PIERRE-LOUIS MOREAU DE), célèbre académicien de l'académie française et de celle des sciences de Paris et de Berlin, était né à Saint-Malo le 17 septembre 1698. Il com-

mença par servir dans les mousquetaires, et devint mestre-de-camp; mais il quitta le service pour ne s'occuper que des mathématiques. Il fut à la tête des académiciens qui allèrent dans le nord, par ordre du roi, pour faire des observations, afin de déterminer la figure de la terre. Le roi de Prusse l'appela pour lui confier la présidence de l'académie de Berlin. Maupertuis suivit ce monarque à la guerre; il s'exposa courageusement, fut fait prisonnier et conduit à Vienne, d'où il revint peu après, comblé de marques d'estime de la part de l'impératrice-reine. Au sein des honneurs et des plaisirs que lui prodiguait le monarque prussien, il ne put vaincre la triste inquiétude de son esprit. Sa dispute avec M. Kænig (*Voy.* ce mot), et celle avec Voltaire, remplirent sa vie d'amertume. Kænig fut chassé de l'académie, et Voltaire de Berlin. Néanmoins Maupertuis s'y déplaisait; sous prétexte de réparer le mauvais état de sa santé, il vint en France en 1756, il y resta jusqu'en 1758, qu'il alla voir ses amis MM. Bernouilli, chez lesquels il mourut à Bâle le 17 juillet 1759; à 61 ans. Ses ouvrages sont 1° *La figure de la terre déterminée*, in-8°; 2° la *Mesure d'un degré du méridien*; 3° *Discours sur la parallaxe de la lune*; 4° *Discours sur la figure des astres*; 5° *Elémens de géographie*; 6° *Lettres sur la comète, etc.*; 7° *Astronomie nautique*; 8° *Elémens d'astronomie*; 9° *Dissertation physique à l'occasion du nègre blanc, ou Vénus physique*; 10° *Essai de cosmographie*; 11° *Réflexions sur l'origine des langues*; 12° *Essai de philosophie morale*; 13° *Lettres sur le progrès des sciences*; 14° *Essai sur la formation des corps*; 15° *Eloge de M. de Montesquieu*; 16° des Lettres et d'autres ouvrages, Lyon, 1767, 4 vol. in-8° : on remarque dans les écrits de M. de Maupertuis de l'esprit, du feu et de l'imagination; mais on n'y trouve pas toujours une profonde science des mathématiques, ni beaucoup de solidité et de jugement.

MAUPERTUY (Jean-Baptiste Drouet de), né à Paris le 17 juillet 1650, d'une famille noble, originaire de Berri, eut, par le moyen de son oncle qui était fermier-général, un emploi considérable dans une des provinces du royaume. M. de Maupertuy, qui n'avait alors que 22 ans, se reposa sur des commis fidèles et laborieux, et s'occupa peu de son emploi. Il se livra au plaisir et à la lecture. Bien loin d'amasser du bien, il dissipa son patrimoine et revint à Paris à l'âge d'environ 40 ans. Il renonça alors subitement au monde, et après une solitude de deux ans il prit l'habit ecclésiastique en 1692, et alla passer cinq ans dans un séminaire. Il se retira ensuite dans l'abbaye de Sept-Fonds, et cinq ans après dans une solitude de Berri. Il devint chanoine de Bourges vers 1702, puis alla à Vienne en Dauphiné, où il prit les ordres sacrés. Dans la suite il revint à Paris et se retira quelques temps après à Saint-Germain-en-Laie, où il mourut le 10 mai 1736. On a de lui 1° un très-grand nombre de traductions françaises, dont les principales sont celles de la Providence et du Timothée de Salvien, chacun 1 vol. in-12; des Actes des martyrs, recueillis par dom Ruinart, 2 vol. in-8° ou in-12; de l'Histoire des Goths de Jornandés, in-12; de l'Euphormion de Barclai, 1711, 3 vol., ou 1713, 1 vol. in-12; de la Vie du frère Arsène de Janson, religieux de la Trappe, connu sous le nom du comte de Rosemberg, in-12; de la Pratique des exercices spirituels de saint Ignace, in-12; du traité latin de Lessius sur le choix d'une religion, in-12; 2° plusieurs livres sur différens sujets: les principaux sont *Les sentimens d'un chrétien touché d'un véritable amour de Dieu*, in-12, fig., par un solitaire de Sept-Fonds; l'*Histoire de la réforme de l'abbaye de Sept-Fonds*, in-12: cette histoire fut mal reçue et accusée d'infidélité; l'*Histoire de la sainte église de Vienne*, in-4°; le *Commerce dangereux entre les deux sexes*, in-12; *La Femme faible*, in-12; *Pensées chrétiennes et morales*, in-12, etc.

MAUR (Saint), célèbre disciple de saint Benoît, mort le 5 janvier 584. Il y a une congrégation de bénédictins qui porte le nom de saint Maur : c'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV en 1621. Cette congrégation a donné à l'Eglise un grand nombre de savans religieux. *Voy.* Cour.

MAURAN (Pierre), chef des albigeois en Languedoc, déclara devant le

légat que le pain consacré par le prêtre n'était pas le corps de J.-C. : Mauran, déclaré hérétique, fut mis en prison et dépouillé de ses biens. Sur la promesse qu'il fit d'abjurer ses erreurs, l'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Sernin l'allèrent prendre à la prison dont il sortit nu et sans chaussure : ces deux prélats le conduisirent en le fustigeant jusqu'au pied de l'autel où il se prosterna aux pieds du légat ; il abjura ses erreurs, et il fut condamné à partir dans 40 jours pour la Terre-Sainte et y servir les pauvres pendant 3 ans, au bout desquels on lui rendrait ses biens. Il fut condamné en outre à une amende de 500 livres pesant d'argent envers le comte de Toulouse, à rendre le bien des églises dont il s'était emparé, et les usures qu'il avait exigées.

MAURE (Sainte). *Voy.* Sainte Maure.

MAURER (Christophe), né à Zurich en février 1558, fils du graveur Josias Maurer, a gravé entre autres sujets historiques ceux de la Bible. Il mourut dans sa patrie en mars 1614.

MAUREVERT (François-Louvier, dit), capitaine au régiment des gardes françaises, était un mauvais sujet qui tua en traître, lorsqu'il était page du duc de Guise, le gouverneur des pages, parce qu'il l'avait fait châtier, et déserta. Il trouva moyen de rentrer chez les Guises ; et lorsque le parlement eut mis la tête de l'amiral à prix, il s'offrit de l'assassiner. Pour y parvenir, il feignit d'être mécontent des Guises, et passa dans le parti des princes. Ne pouvant venir à bout de son dessein, il assassina en 1569 le seigneur de Mouy, qu'il surprit dans un jardin où il était descendu pour faire ses nécessités, et se sauva sur un cheval que Mouy lui avait donné. Il obtint facilement sa grâce, et blessa l'amiral de Coligni le 23 août 1572. Un de ses parens lui cassa le bras d'un coup de pistolet en 1579 ; il fallut le lui couper. Il fut enfin tué par Claude-Louis de Vaudray, seigneur de Mouy, le 14 avril 1583, qui vengea ainsi la mort de son père ; mais de Mouy fut tué à l'instant par un soldat de Maurevert.

MAURICE (Saint), chef de la légion Thébaine, était chrétien avec tous les officiers et les soldats de sa légion, composée de 6600 hommes. Ayant été mandée en Italie pour s'opposer aux Bagaudes, elle obéit et se joignit au reste des troupes. Saint Maurice ayant passé les Alpes à la tête des troupes qu'il commandait, l'empereur Maximien lui fit entendre qu'il voulait se servir de lui et de sa légion pour détruire les chrétiens qui étaient dans les Gaules, et ordonna à Maurice et à ses soldats de sacrifier aux dieux avant que de marcher à ses ennemis. Cette proposition fit horreur à Maurice et à ses soldats. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée ; mais ceux qui restaient protestant toujours qu'ils mourraient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixième partie. Enfin Maximien les voyant persévérer dans la religion de J.-C., ordonna qu'on les fit mourir tous, ce qui fut exécuté. On croit que leur martyre arriva à Agaune, dans le Chablais, le 22 septembre 286. Exupère et Candide étaient les principaux officiers de la légion Thébaine après saint Maurice.

MAURICE (Mauricius-Tiberius), empereur d'Orient, originaire de Rome et natif d'Arabisse en Cappadoce, se signala dans la guerre contre les Perses, et succéda à Tibère Constantin le 13 août 582, après avoir épousé Constantine, fille de ce prince. Les premières années de son règne furent glorieuses ; il rétablit sur le trône de Perse Cosroès II, que ses sujets avaient chassé, fit la guerre aux Avares, en fit périr plus de 50,000 et fit 17000 prisonniers qu'il renvoya dans leur pays en faisant promettre à leur roi Chagan de renvoyer de même les Romains qu'il détenait ; mais ce prince infidèle, abusant de la confiance de Maurice, voulut exiger pour les prisonniers romains 4 oboles de rançon par tête ; sur le refus de l'empereur, il les fit tous passer au fil de l'épée, ce qui excita un soulèvement dans le peuple de Constantinople, qui traita l'empereur de cruel, d'avare et de tyran. Maurice reconnut alors sa faute, s'en repentit, fit prier dans toutes les églises pour obtenir de Dieu le pardon ; mais il était trop tard. Phocas, qui de simple centurion était parvenu aux premières dignités de l'armée, se fit proclamer empereur, massacra la femme et les enfans de

Maurice en sa présence, et le fit égorger lui-même auprès de Chalcédoine le 27 novembre 602. Ce prince, pendant cette triste exécution, répétait souvent ces paroles de David : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable. » On ne lui fait d'autre reproche que d'avoir été avare.

MAURICE DE NASSAU, prince d'Orange et un des plus grands capitaines de son siècle, était fils de Guillaume de Nassau et d'Anne de Saxe sa seconde femme. Après la mort de son père, tué à Deft en 1584, il fut fait gouverneur des Provinces-Unies, et remporta un grand nombre de victoires sur les Espagnols. L'archiduc Ernest, outré de ne l'avoir pu vaincre, voulut le faire assassiner par un de ses gardes. On lui fit accroire que par l'efficace d'une messe où on l'avait fait assister, il disparaîtrait à la vue de ceux qui seraient présens après qu'il aurait fait le coup. Ce malheureux fut la victime de sa crédulité ; il périt par le dernier supplice. Ce fut lui qui contraignit les Espagnols de faire la trève de 15 ans en 1609; à son expiration en 1624, Spinola prit Breda; Maurice mourut de chagrin de ne l'avoir pu empêcher. On lui reproche d'avoir fait mourir Barneveld, pensionnaire de Hollande très-zélé pour la liberté de sa patrie. Il mourut lui-même à la Haie le 23 avril 1625, et eut pour successeur Frédéric-Henri son frère.

MAURICE DE SAXE. *Voy*. SAXE.

MAURICEAU (FRANÇOIS), célèbre chirurgien, natif de Paris, se rendit très-habile dans la théorie et dans la pratique de la chirurgie, surtout en ce qui concerne les accouchemens. Il fut prévôt de Saint-Côme, et mourut le 17 octobre 1709. On a de lui 1° un Traité des maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées, avec des observations sur le même sujet, 2 vol. in 4°. Mauriceau donna lui-même une Traduction latine de son Traité qui est très-estimé.

MAUROLYCO (FRANÇOIS), né à Messine le 16 septembre 1494, fut abbé de Sainte-Marie-du-Port en Sicile. Il enseigna les mathématiques avec réputation à Messine. Il s'exprimait avec tant de clarté, qu'il rendait sensibles et intelligibles les questions les plus abstraites. Il mourut le 21 juillet 1575, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une édition des Sphériques de Théodose, in-fol. ; 2° *Cosmographia de formâ, situ, numeroque cœlorum elementorum*, in-4° ; 3° *Opuscula mathematica*, 1575, in-4°; 4° *Arithmeticorum libri duo*, in-8° ; 5° *Photismus de lumine et umbrâ*, in-4° ; 6° *Problemata mechanica ad magnetem et ad pixidem nauticam pertinentia*, in-4° ; 7° *Emendatio et restitutio conicorum, Apollonii Pergæi*, in-fol. ; 8° *Archimedis monumenta omnia*, in-fol. ; 9° *Euclidis phenomena*, in-4°; 10° *Martyrologium*, in-4° ; 11° *Sicanicarum rerum compendium*, in-8°; *Rime*, 1552, in-8°.

MAURUS. *Voy*. TERENTIANUS.

MAUSOLE. *Voy*. ARTEMISE.

MAUSSAC (PHILIPPE-JACQUES), l'un des plus judicieux et des plus habiles critiques du 17e siècle, fut conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, et président en la cour des aides de Montpellier. Il entendait parfaitement la langue grecque, et mourut en 1650, âgé d'environ 70 ans. On a de lui de savantes Notes sur Harpocration, et d'autres opuscules très-estimés.

MAUTOUR (PHILIBERT-BERNARD MOREAU DE), poete, né à Beaune en 1654, fut auditeur de la chambre des comptes de Paris, et reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701; il mourut en 1737. On a de lui des Pièces de vers dans les Mercures de France, dans le Journal de Verdun et dans les *Amusemens du cœur et de l'esprit*; une bonne édition de l'Abrégé chronologique du père Petau, en 4 vol. in-12, et plusieurs Dissertations dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions.

MAXENCE (MARCUS-AURELIUS-VALERIUS), fils de l'empereur Maximien Hercule, et gendre de Galère Maximien, voyant qu'après l'abdication de son père il n'avait aucune part au gouvernement, se fit déclarer Auguste en Italie le 28 octobre 306. Il engagea ensuite son père à reprendre la pourpre, contraignit Sévère de se renfermer dans Ravenne, et le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avait donnée. Galère Maximien, qui avait marché contre lui, fut obligé de prendre la fuite ; ce qui rétablit la paix en Italie. On crut

d'abord qu'elle allait être rompue par les démêlés qui s'élevèrent entre le père et le fils ; mais Maximien Hercule se fit chasser de Rome à cause des outrages et des violences dont il usa envers son fils. Maxence s'empara de l'Afrique, et s'y fit détester par ses cruautés et par les persécutions qu'il suscita contre les chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence, lequel sortit de Rome le 28 octobre 312 pour lui livrer bataille. Maxence la perdit, et le pont sur lequel il passait en donnant ses ordres ayant fondu sous lui, il tomba dans la Tibre et s'y noya. Le lendemain Constantin entra triomphant dans Rome, et publia un édit en faveur des chrétiens.

MAXENCE (Jean), fameux moine de Scythie au 6e siècle, soutint à Constantinople devant les juges du pape Hormisdas la vérité de cette proposition « un de la Trinité a souffert. » Il eut en Orient et en Occident des partisans et des adversaires, et quoique le pape Hormisdas lui ait paru contraire, il a toujours passé pour catholique sur l'incarnation. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le cinquième concile général et par le pape Martin Ier. Il composa un ouvrage contre les acéphales et fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Augustin ; il est dans la Bibliothèque des Pères.

MAXIME, se fit proclamer empereur en Angleterre en 383, et passa dans les Gaules, où les légions qui étaient mécontentes de Gratien le reconnurent. Il établit à Trèves le siége de son empire, passa en Italie en 387, et y fit de grands ravages dans le temps que Valentinien et sa mère Justine s'étaient sauvés à Thessalonique pour implorer le secours de Théodose. Ce dernier prince marcha contre Maxime, défit son armée et le poursuivit jusqu'à Aquilée. Alors les propres soldats de Maxime lui coupèrent la tête et la présentèrent à Théodose le 26 août 388. Victor, fils de Maxime, fut tué par la trahison d'Arbogaste, et Andragathe, général de son armée navale, se jeta de désespoir dans la mer.

MAXIME (Petrone), sénateur et consul romain, de la famille du précédent, indigné de la violence que l'empereur Valentinien III avait faite à sa femme, conspira secrètement contre ce prince, et le fit tuer dans le Champ-de-Mars en 455. Il se saisit ensuite de l'empire, et épousa par force Eudoxie, veuve de Valentinien. Il créa César son fils Pallade, et lui fit épouser la jeune Eudoxie, fille de l'empereur qui avait été mis à mort ; mais Eudoxie, mère de cette jeune princesse, appela pour se venger Genséric, roi des Vandales, qui passa d'Afrique en Italie et s'empara de Rome. Maxime fut alors mis en pièces et jeté dans le Tibre le 12 juin 455, après un règne de 77 jours.

MAXIME III (Saint), évêque de Jérusalem, succéda à saint Macaire en 331. Il se signala durant la persécution de Dioclétien, perdit l'œil droit et une jambe pour la défense de la foi, et fut condamné aux mines. Il assista au concile de Nicée en 325, et à celui de Tyr en 335, d'où il sortit à la sollicitation de saint Paphnuce, voyant que les ariens y étaient les plus puissans. Maxime assista au concile de Sardique en 347, et tint deux ans après un concile à Jérusalem, où saint Athanase fut reçu à la communion de l'Eglise. Socrate dit que les ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposèrent saint Maxime. Il mourut en 351.

MAXIME DE TURIN (Saint), ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au 5e siècle, est célèbre par sa piété et par sa science. Il nous reste de lui un grand nombre d'Homélies, dont quelques-unes portent le nom de saint Ambroise, de saint Augustin et d'Eusèbe d'Emèse, dans la Bibliothèque des Pères,

MAXIME (Saint) martyr, abbé et confesseur dans le 7e siècle, était natif de Constantinople, d'une famille noble et ancienne. Il s'éleva avec zèle contre l'hérésie des monothélites, et mourut en prison le 13 août 662, des souffrances qu'il endura en cette occasion. Il nous reste de lui un Commentaire sur les livres attribués à saint Denis l'Aréopagiste, et plusieurs autres ouvrages que le père Combesis a donnés au public, 1675, 2 vol. in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères.

MAXIME DE TYR, célèbre philosophe platonicien, alla à Rome l'an 146 de J.-C., et s'y acquit une si

grande réputation que l'empereur Marc-Aurèle voulut être son disciple, et lui donna souvent des marques de son estime. On croit que ce philosophe vécut jusqu'au règne de l'empereur Commode. Il nous reste de lui 41 Discours, Cambridge, 1703, in-8°; Londres, 1740, in-4°, traduits en français par Formey, Leyde, 1762, in-12.

MAXIMIEN HERCULE ou VALÈRE MAXIMIEN (Marcus-Aurelius-Valerius-Herculius), né près de Sirmich vers 250, de parens pauvres, s'avança par sa valeur dans les troupes, et lia une étroite amitié avec Dioclétien qui l'associa à l'empire le 1er avril 286. Maximien Hercule fit la guerre avec succès dans les Gaules, en Angleterre, en Afrique et en Italie. Il excita une violente persécution contre les chrétiens, et en fit mourir un nombre prodigieux. Dioclétien ayant quitté la pourpre en 305, obligea Maximien Hercule d'en faire autant; mais son fils Maxence lui fit reprendre le titre d'empereur quelque temps après; ce qui fut cause de la perte du César Sévère. Dans la suite Maximien Hercule, ayant voulu dépouiller son fils Maxence de l'autorité souveraine, fut chassé d'Italie, et se retira dans les Gaules auprès de Constantin qui épousa sa fille Fausta; mais il ne fut pas plus fidèle à son gendre qu'il ne l'avait été à son fils: il engagea sa fille à trahir son mari en laissant ouverte la porte où il couchait. Fausta en avertit Constantin qui fit coucher un eunuque à sa place; le meurtrier entra, tua l'eunuque et cria: «Constantin est mort!» Aussitôt Constantin parait environné de ses gardes, poursuit son beau-père, l'assiége dans Marseille, et le contraint de s'étrangler en 310.

MAXIMIEN (Galerius-Valerius), naquit auprès de Sardique de parens si pauvres, qu'il fut contraint dans sa jeunesse de garder les troupeaux, ce qui lui fit donner le surnom d'Armentaire. Il parvint par sa bravoure aux premières dignités, et fut créé César en Orient le premier mars 292, par Dioclétien, qui lui fit épouser sa fille Valéria. Il défit les Goths et les Sarmates, et eut d'abord du désavantage dans la guerre contre les Perses; mais ayant été mal reçu de Dioclétien à cette occasion, il reprit les armes, vainquit les Perses, et les obligea pour obtenir la paix de lui abandonner cinq provinces au-delà du Tigre. Il persécuta les chrétiens avec fureur, à la sollicitation de sa mère, et persuada à Dioclétien d'en faire de même. Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien Hercule, Galère Maximien fut déclaré Auguste en 305. Il gouverna comme Néron, accabla le peuple d'impôts, et l'effraya par ses cruautés. L'Italie ne trouva d'autre remède à ses maux que d'élire un nouvel empereur; ce fut Maxence qui chassa Maximien de l'Italie. Il fut peu après attaqué d'un ulcère affreux, et mourut au mois de mai 311, après avoir associé à l'empire Licinius son ancien ami.

MAXIMILIEN Ier, empereur d'Allemagne, était fils de l'empereur Frédéric IV, *le Pacifique*. Il naquit le 22 mars 1459, et épousa en 1477 Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne. Il fut créé roi des Romains le 16 février 1486, et après avoir fait la guerre à la France avec divers succès, il succéda à son père le 7 septembre 1493. Il épousa en secondes noces Blanche, fille de Galéas Sforce, duc de Milan, qui se ligua contre Charles VIII avec le pape et divers autres princes, dont l'armée fut défaite à Fornoue en 1495. L'empereur Maximilien se ligua dans la suite avec le roi Louis XII contre les Vénitiens, puis avec les Anglais contre Louis XII. Le chef du corps germanique n'eut pas honte de servir en qualité de volontaire sous Henri VIII et de recevoir cent écus par jour pour sa paie. Il eut le chimérique dessein de se faire élire coadjuteur du pape Jules II, et mourut à Lens le 12 janvier 1519, à 60 ans. Ce prince fut presque toujours malheureux et indigent. Il aimait les sciences et les savans, composa quelques poésies et des Mémoires de sa vie. Il laissa de Marie de Bourgogne Philippe, qui épousa Jeanne, héritière d'Espagne, et qui fut père de l'empereur Charles V et de Ferdinand Ier. C'est ce bonheur des princes de la maison d'Autriche d'épouser de riches héritières, qui a donné lieu à ce distique:

Bella gerant fortes, tu felix Austria nube,
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Ce fut Maximilien qui abolit une ju-

ridiction connue sous le nom de *Judicium occultum Westphaliæ*, ou juges secrets qui, après avoir parcouru les provinces, accusaient et condamnaient les criminels dont ils avaient pris note sans les entendre. Les prétendus coupables étaient pendus ou assassinés sans qu'on en sût le sujet.

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur Ferdinand Ier, naquit à Vienne le 1er août 1527, et fut élu roi des Romains le 30 novembre 1562. Il avait déjà épousé Marie d'Autriche, fille de l'empereur Charles V, et se fit élire roi de Hongrie et de Bohême. Maximilien II succéda à l'empereur Ferdinand son père en 1564, et laissa prendre Ziget par les Turcs. Ce fut aussi par sa faute qu'il ne monta point sur le trône de Pologne. Il mourut à Ratisbonne le 12 octobre 1576, à 50 ans, après en avoir régné 12. Rodolphe II son fils aîné lui succéda.

MAXIMIN (Saint), évêque de Trèves au 4e siècle, naquit à Poitiers d'une famille illustre : il était frère de saint Maxence, évêque de cette ville avant saint Hilaire. Il assista au concile de Nicée et à celui de Sardique, et reçut honorablement saint Athanase lorsqu'il fut exilé à Trèves. Il mourut à Poitiers vers 351.

MAXIMIN (Caïus-Julius-Verus), empereur romain, surnommé *Ajax*, natif de Thrace, de simple berger parvint aux premiers grades militaires, et succéda à l'empereur Alexandre Sévère en 235. Il était d'une taille et d'une force extraordinaire, et l'on dit qu'il buvait 8 bouteilles de vin et qu'il mangeait 40 livres de viande par jour. Il commença son règne par une sanglante persécution contre les chrétiens, sous ce prétexte ridicule que les tremblemens de terre et les autres malheurs arrivés dans l'empire venaient de la tolérance du culte de J.-C. Maximin exerça des cruautés si inouïes contre les ennemis qu'il avait vaincus, qu'on lui donna le nom de Cyclope, de Busiris, de Typhon, de Phalaris, etc. Il fit mourir tous ceux qui avaient quelque connaissance de la bassesse de son extraction, même ses amis les plus intimes, qui lui avaient rendu des services importans. Enfin, après la mort des deux Gordiens en Afrique, le sénat, outré de la barbarie de Maximin, nomma vingt hommes pour gouverner la république et pour la défendre contre ses cruautés. Ce procédé irrita Maximin ; il alla d'Allemagne en Italie et assiégea Aquilée, qui se défendit avec courage. Enfin les soldats, ennuyés de la longueur du siége, tuèrent Maximin avec son fils sur la fin de mars de l'an 238 : leurs corps furent ensuite exposés aux bêtes féroces.

MAXIMIN (Galerius-Valerius), surnommé *Daza*, natif d'Illyrie et neveu de Galère Maximien par sa mère, fut fait César le 1er mai 305, et se fit proclamer empereur en 308. Il fut l'un des plus grands persécuteurs des chrétiens, et l'on dit même qu'il fit la guerre en 312 aux peuples de la Grande-Arménie, parce qu'ils étaient chrétiens, ce qui serait le premier exemple d'une guerre pour cause de religion. Quoi qu'il en soit, Maximin entreprit de dépouiller Licinius de ses états, et eut d'abord sur lui de grands avantages; mais il fut vaincu en 313, et se sauva à Tarse, où il mourut misérablement après avoir régné un peu plus de cinq ans. Tout cruel qu'il était, il avait ordonné que l'on n'exécutât que le lendemain les ordres qu'il avait donnés pendant le repas.

MAY (Thomas), célèbre poète et historien anglais au 17e siècle, naquit dans le Sussex d'une bonne famille, et fut élevé à Cambridge. Il alla ensuite à Londres où il se fit estimer des savans et des personnes les plus distinguées. Dans le temps des guerres civiles il prit le parti du parlement et en fut fait secrétaire. Il mourut le 13 novembre 1650. Son Abrégé de l'histoire du parlement a été imprimé la même année. L'original de cet abrégé est une Histoire du parlement de 1640, Londres, 1647, in-fol. Il a fait aussi cinq pièces de théâtre, *L'Héritier*, *Le Vieux couple*, comédies ; *Cléopâtre*, *Antigone*, *Agrippine*, tragédies ; un poëme sur le roi Édouard II, 1635; la traduction des *Géorgiques* et de Lucain, en vers, 1630, in-8° : il a continué ce dernier en vers latins et anglais jusqu'à la mort de César.

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de), pair, amiral et grand chambellan de France, second fils de Fran-

çois de Lorraine, duc de Guise, et d'Anne d'Est, naquit le 26 mars 1554. Il se signala en plusieurs batailles, et commanda les armées contre les protestans. Après la mort de ses frères tués aux états de Blois en 1588, il se déclara chef de la ligue, et prit le titre de lieutenant-général de l'état et couronne de France. Henri IV le défit en plusieurs combats. et le reçut avec bonté lorsqu'il se soumit à lui en 1599. Depuis ce temps il servit avec fidélité, et mourut à Soissons le 3 octobre 1611; sa femme Henriette de Savoie, fille du comte de Tende, fomenta par son ambition les projets de son mari, et mourut quelques jours après lui; leur fils Henri mourut en 1621, à 43 ans, sans postérité.

MAYER (Jean-Frédéric), savant luthérien, natif de Leipsick, se rendit habile dans les langues hébraïque, grecque et latine, et fut professeur en théologie et surintendant des églises de Poméranie. Il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'Ecriture sainte, dont les principaux sont 1° la Bibliothèque de la Bible, dont la meilleure édition est celle de Rostock, en 1713, in-4°; 2° un Traité de la manière d'étudier l'Ecriture sainte, in-4°; 3° un grand nombre de Dissertations sur des endroits importans de la Bible.

MAYER (N.), naquit à Médérits en Moravie le 20 août 1719; il entra chez les jésuites de Mayence en 1745, et ce fut quelques années après qu'il se livra entièrement à l'étude de la philosophie, et partilièrement de l'astronomie. L'électeur Palatin l'attira à l'université d'Heidelberg, et lui fit bâtir un observatoire magnifique à Manheim. Muni de tous les instrumens nécessaires il découvrit le premier les satellites des étoiles, découverte si neuve qu'elle souffrit contradiction; mais les contradicteurs et l'académie royale des sciences furent obligés d'en reconnaître la justesse. L'impératrice de Russie l'avait choisi pour venir observer le passage de Vénus; il le fit avec la plus scrupuleuse attention, et publia son travail. Il eut le chagrin en 1776 de perdre ses livres, qui furent consumés dans un incendie qui se manifesta dans son observatoire. Mayer est mort des suites d'un polype au nez en 1783. Ses principaux ouvrages sont *Basis palatina*, ouvrage utile aux astronomes et aux géographes; *De transitu Veneris; De novis in cælo sidereo phenomenis; Charta geographica*, 1783, *Octo annorum observationes astronomicæ*, en manuscrit.

MAYER (Tobie), né en 1723 à Marspak dans le duché de Wirtemberg, fut appelé en 1750 par l'université de Gottingue pour y professer les mathématiques. Il mourut en 1762. Ses ouvrages en allemand sont Manière de résoudre les problèmes géométriques par les lignes, 1741, in-8°; Atlas mathématique, 1748, in-fol.; Relation d'un globe lunaire, 1750, in-4°; ses Tables du soleil et de la lune, qu'on trouve dans le tome II des Mémoires de l'académie de Gottingue, sont plus exactes qu'aucune autre; il a paru à Gottingue en 1775 le tome premier de ses œuvres en latin, in-fol., ou grand in-4°. *Voy.* Maier.

MAYERBERG (Augustin, baron de), se distingua dans son ambassade de Russie sous l'empereur Léopold; il en a donné la Relation, 1661, in-fol.

MAYERNE (Théodore Turquet, sieur de), baron d'Aubonne, et l'un des plus fameux médecins de son siècle, naquit à Genève le 28 septembre 1572, et fut l'un des médecins ordinaires de Henri IV, roi de France. Après la mort de ce prince Mayerne fut appelé en Angleterre pour y être médecin du roi. Il s'y acquit une grande réputation, et mourut à Chelsey près de Londres le 15 mars 1655, à 82 ans, ne laissant qu'une fille de deux mariages : elle fut mariée au marquis de Cugnac, petit-fils du maréchal de la Force, et mourut sans enfans. Ses œuvres ont été imprimées à Londres en 1700 en un gros vol. in-fol. Il était calviniste.

MAYEUL ou MAYOL, quatrième abbé de Cluny, né à Avignon, d'une famille riche et noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon, et se retira en 943 dans l'abbaye de Cluny, dont il fut abbé après Aimar. L'empereur Othon l'appela auprès de lui pour profiter de ses lumières. En passant les Alpes il fut pris par les Sarrasins et racheté malgré lui. Il refusa la thiare et mourut le 11 mai 994.

MAYNARD (François), bon poète français et l'un des 40 de l'académie française, était fils de Geraud Maynard, savant conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, dont on a un recueil d'arrêts sous le titre de *Bibliothèque toulousaine*, Toulouse, 1751, 2 vol. in-fol. Il fut secrétaire de la reine Marguerite, ami de Desportes et de Regnier, et disciple de Malherbe. N'ayant pu rien obtenir de la cour il s'en retira, et mourut le 28 octobre 1646, à 64 ans. On a de lui des épigrammes, des chansons, des odes, un poëme d'environ 300 vers intitulé *Philandre*; des Lettres en prose, 1646, etc, in-4°. Ce fut lui qui établit pour règle de faire une pause au troisième vers dans les couplets de six, et d'en faire une au septième dans les stances de dix. Il fit pour le cardinal de Richelieu les fameuses stances qui commencent :

Armand, l'âge affaiblit mes yeux.

Le cardinal ayant entendu les quatre derniers vers où le poète dit en parlant de François Ier :

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Il répliqua par ce mot barbare, *rien*. Maynard en fut si irrité qu'il a diffamé ce cardinal dans plusieurs pièces de vers. Après avoir quitté la cour il fit mettre sur la porte de son cabinet cette inscription :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Il a eu plusieurs enfans.

MAYNE (Jasper), célèbre poète et théologien anglais au 17e siècle, fit ses études à Oxford et entra dans l'état ecclésiastique. Il fut prédicateur du roi d'Angleterre, et s'acquit une grande réputation en Angleterre par ses poésies et par ses autres ouvrages, dont les principaux sont 1° ΟΧΛΟΜΑΧΙΑ, ou la guerre du peuple, examinée selon les principes de la raison et de l'écriture, imprimé en 1647, in-4°; 2° un beau poëme imprimé en 1665, sur la victoire navale remportée par le duc d'Yorck sur les Hollandais; 3° une comédie, une tragi-comédie et d'autres ouvrages en anglais.

MAYNWARING (Arthur), anglais, élevé dans l'esprit des partisans du roi Jacques II, changea de sentimens par ses liaisons avec les ducs de Sommerset, de Dorset et de Burlington. Il devint commissaire de la douane, ensuite auditeur des impôts, place qui vaut jusqu'à 2000 livres sterling. Il mourut à Saint-Albans le 13 novembre 1712, et est enterré à Chersey, sépulture de sa famille. On connaît de lui une feuille nommée *Le mélange*: ces écrits périodiques et politiques intéressent beaucoup les Anglais; mais aucune n'a acquis chez l'étranger la réputation du *Spectateur*. Il a fait aussi quelques poésies et quelques traductions; l'Histoire d'Annibal, qui est celle de Marlborough, et de quelques généraux et ministres. Il eut un fils naturel d'une actrice nommée Oldfield, à qui il laissa un tiers de son bien, un tiers à son fils et un tiers à une sœur qu'il avait.

MAZARIN (Jules), célèbre cardinal et premier ministre d'état en France, né à Piscina, bourg de l'Abruzze, le 14 juillet 1602, eut ordre d'agir avec Jacques Pancirole, nonce en Savoie, pour la conclusion de la paix dans le Piémont. Les Espagnols assiégeaient Casal, et les Français, qui voulaient forcer leurs lignes, étaient prêts à donner bataille le 26 octobre 1630, lorsque Mazarin sortit des retranchemens des Espagnols, et fit signe aux Français, de la main et du chapeau, en leur criant *la paix*, *la paix*. Ensuite il s'adressa au maréchal de Schomberg, qui commandait l'armée, et fit des propositions que nos généraux acceptèrent, et qui furent suivies de la paix de Quérasque, conclue le 6 avril 1631. Quelque temps après, étant venu en France en qualité de nonce extraordinaire, Louis XIII le fit nommer cardinal par le pape Urbain VIII en 1641. Après la mort de Richelieu, le roi le fit ministre d'état, et le nomma l'un des exécuteurs de son testament. Le cardinal Mazarin continua de prendre soin des affaires pendant la minorité de Louis XIV, sous la régence de la reine Anne d'Autriche. Les commencemens en furent heureux, et les succès de

nos armées acquirent au cardinal beaucoup de gloire ; mais dans la suite les grands seigneurs, jaloux de son élévation, excitèrent des guerres civiles, depuis l'an 1649 jusqu'en 1652. Le cardinal Mazarin fut alors obligé de sortir du royaume pour s'accommoder au temps : on donna divers arrêts contre lui ; on mit sa tête à prix, et l'on vendit jusqu'à sa bibliothèque ; mais il para adroitement tous ces coups et revint à la cour le 3 février 1653, plus puissant qu'auparavant. Il continua de rendre les services les plus importans, et alla lui-même négocier la paix dans l'île des Faisans en 1659, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Il amena cet habile politique à la conclusion de la paix et du célèbre mariage du roi avec l'infante d'Espagne, qui acquit à la cour de France des droits légitimes et vainement contestés sur une des plus puissantes monarchies de l'univers. Ce traité de paix passe pour le chef-d'œuvre de politique du cardinal Mazarin, et lui mérita la confiance la plus intime du roi ; mais son application continuelle aux affaires lui causa une maladie dont il mourut à Vincennes le 9 mars 1661, à 59 ans. Il laissa pour héritier de son nom et de ses biens le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini sa nièce, et prit le titre de duc de Mazarin. Il avait un neveu qui fut duc de Nevers, *voyez* Nevers, et quatre autres nièces, l'une nommée Martinozzi, qu'il maria au prince de Conti, les autres nommées Mancini au connétable Colonne, au duc de Mercœur, au duc de Bouillon. (*Voy.* Colonne, Mancini.) Le cardinal Mazarin était doux et affable : un de ses plus grands talens était de bien connaître les hommes ; il pensait que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, et savait prendre un caractère toujours conforme aux circonstances. « On le vit, dit un judicieux écrivain, hardi à Casal, tranquille et agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes ; mais insensible aux plaisanteries de la Fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, et écoutant les murmures de la populace comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté, et dans le cardinal Mazarin plus d'adresse, plus de mesure et moins d'écart. On haïssait l'un et l'on se moquait de l'autre ; mais tous deux furent les maîtres de l'état. Le cardinal Mazarin acquit plus de deux cents millions dans le gouvernement des finances en partageant le profit des armateurs ; en traitant à son nom et à son profit des munitions des armées ; en imposant par des lettres de cachet des sommes extraordinaires sur les généralités ; il posséda en même temps l'évêché de Metz et les abbayes de Saint-Arnould, de Saint-Clément et de Saint-Vincent de la même ville ; celles de Saint-Denis en France, de Cluni, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Médard de Soissons, et un très-grand nombre d'autres. C'est lui qui a fondé à Paris le collége Mazarin, appelé aussi le collége des Quatre-Nations, où l'on voit son tombeau. On a de lui un Recueil de lettres, dont la plus ample édition est celle de 1745, en 2 vol. in-12. On a recueilli en plusieurs volumes les pièces faites contre ce cardinal durant la Fronde ; et l'on nomme *Mazarinades* ces sortes de recueils, dont il y a près de cinquante volumes in-4°. Il y a plusieurs Vies de ce cardinal : celle d'Aubery est la plus estimée ; de Courtils a fait son testament politique. Dans les *Mazarinades* on trouve une farce dramatique de Mazarin et des Monopoleurs.

MAZARIN (Hortense-Mancini, duchesse de), l'une des plus belles et des plus spirituelles femmes de son temps, épousa en 1661 Armand-Charles de la Porte de la Meilleraie, dont le caractère caustique et l'esprit peu éclairé n'était pas propre à fixer une femme aimable ; aussi la duchesse de Mazarin fit-elle tout ce qu'elle put pour se faire séparer de lui ; mais n'y ayant pas lieu à sa séparation, elle ne put l'obtenir ; elle s'en sépara de fait ne pouvant le faire de droit, et passa en Angleterre en 1667 pour s'affranchir de son autorité : elle fit les délices de Londres, où Saint-Evremond s'était aussi retiré. Elle autorisa son séjour en Angleterre de sa parenté avec la reine ; mais quand sa majesté fut obligée de passer en France en

1688, son mari la fit solliciter de repasser en France, et sur son refus il lui intenta un procès dont on peut voir les Mémoires dans les œuvres de Saint-Evremond. Elle fut condamnée à retourner avec son mari ; mais elle persista à rester en Angleterre, où elle est morte le 2 juillet 1699, avant son mari, qui n'est mort qu'en 1713. Ils ont laissé postérité. Les Mémoires de madame Mazarin se trouvent dans Saint-Evremond, dans Saint-Réal et séparément.

MAZARIN (Paul), mort à Rome en 1654, était de Palerme, et père du cardinal Mazarin. Il avait un autre fils, Michel Mazarin, né en 1607, qui fut d'abord jacobin, archevêque d'Aix, et enfin cardinal, mort à Rome en 1648. Une fille, Laure-Marguerite, qui épousa Hiérome Martinozzi : elle en eut deux filles, l'une qui épousa le duc de Modène, et l'autre le prince de Conti. *Voyez* Martinozzi. Une autre fille qui épousa Michel-Laurent Mancini. *Voy.* Mancini.

MAZEL (David), ministre français, réfugié en Angleterre, mort à Londres en 1725, a traduit le Traité de Sherlock de la mort et du jugement dernier, in-8°; Locke, sur le gouvernement civil; la Vie de la reine Marie par Burnet.

MAZELINE (Pierre), sculpteur, natif de Rouen, dont on voit, dans les jardins de Versailles, Europe, Apollon Pythien, ouvrages estimés. Il fut reçu de l'académie de peinture et de sculpture en 1668, et mourut en 1708, à 76 ans.

MAZEPPA (Jean), gentilhomme polonais, s'engagea chez les Cosaques, qui, le trouvant mieux instruit qu'eux dans l'art de la guerre, le choisirent pour leur ethman. Comme ceux qui pillent n'aiment pas à être pillés, il commença par fortifier ses frontières contre les Tartares ; et croyant se rendre indépendant de la Pologne, dont les Cosaques étaient tributaires ou même sujets, il se mit sous la protection du Czar. Il lui resta fidèle pendant vingt-quatre ans ; mais au bout de ce temps, et à l'âge de 84 ans, l'ambition d'être affranchi de toute supériorité lui fit embrasser le parti de Charles XII en 1708. La malheureuse journée de Pultawa ruina ses espérances ; le Czar s'empara de Bathurin sa capitale, et fit mourir dans les supplices un grand nombre de Cosaques. Pour Mazeppa, il suivit Charles XII à Bender, où il mourut peu après en 1709.

MAZIÈRES (Jean-Simon), né à Pontoise, entra dans l'Oratoire, et mourut le 16 novembre 1761, à 82 ans. Il a publié un *Traité des petits tourbillons de la matière subtile*, 1727, in-4°. Il a remporté le prix de l'académie des sciences en 1726, par une *Dissertation sur la loi du choc des corps*.

MAZZONI (Jacques), habile et judicieux professeur de philosophie, natif de Césène dont on a plusieurs ouvrages. On estime surtout celui qui a pour titre *De triplici hominum vitâ*. Il mourut à Ferrare en 1603, à 50 ans. *Voy.* Mozzolino.

MAZZUOLI, ou LE PARMESAN (François), célèbre peintre italien, natif de Parme, eut l'estime du pape Clément VII, et mourut en 1540, à 36 ans. Il excellait surtout à peindre des vierges, des enfans et des paysages. Il s'attacha tellement aux ouvrages de Raphaël, et à imiter sa manière, qu'on disait qu'il avait hérité de son génie. On admire surtout la légèreté de ses figures et de ses draperies. Son talent pour la musique le détournait souvent de son travail ; mais son goût pour l'alchimie le rendit misérable toute sa vie.

MAZURES (Louis des), poète français, natif de Tournai, fut premier secrétaire du cardinal de Lorraine en 1547. Il servit ensuite en qualité de capitaine durant les guerres de Henri II et de Charles-Quint. On a de lui quelques Tragédies saintes, Genève, 1566, in-8° : elles ne sont pas estimées.

MÉAD (Richard), né en 1673, à Stephey, petit village près de Londres, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre en 1696, il y exerça la médecine avec succès, et publia en 1702 des Essais sur les poisons, en latin, Leyde, 1737, in-8°, d'après les expériences qu'il avait faites sur des vipères. Il devint membre de la société royale de Londres, et fut agrégé au collége des médecins, puis nommé médecin du roi en 1727. Il passa avec raison, non-seulement pour un excellent médecin, mais aussi pour

un excellent littérateur et pour un bon citoyen. Il est mort en 1754, à 80 ans. On trouve dans ses *Monita et præcepta medica*, Londres, 1751, in-8°, un traité *De insaniâ*, ou de la folie, dans lequel il prétend que le sang des insensés est épais et blanc, et qu'en disséquant leur cerveau il paraît toujours sec et leurs vaisseaux d'un sang noir qui coule lentement; on y trouve aussi une Médecine de la Bible, ou traité des maladies dont il est parlé dans la Bible: ce traité est fort curieux. On a imprimé ses Opuscules à Paris, 1757, 2 vol. in-8°. La Description de son cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°. *Voy.* FREIND.

MÉCÈNE (C. CILNIUS), célèbre favori d'Auguste et protecteur des savans et des gens de lettres, descendait des anciens rois de Toscane. Il aimait l'oisiveté et les plaisirs; et cependant lorsque les affaires le requéraient, il s'y appliquait avec une activité et une sagesse admirables. Auguste n'avait point de favori plus cher ni plus agréable. Sénèque assure que le style de Mécène aurait pu être donné pour exemple en éloquence, si sa fortune ne l'eût rendu trop mou et trop efféminé. Il fut ennemi de Pompée. Dion Cassius rapporte une excellente harangue qu'il suppose avoir été faite par Mécène pour persuader à Auguste de retenir l'empire. On dit que ce prince, rendant un jour la justice, et ayant déjà condamné un grand nombre de criminels, Mécène, ne pouvant approcher de lui, lui jeta ses tablettes avec ces paroles écrites de sa main: « Leve-toi, bourreau, et sors de là. » Auguste ne s'offensa point de cette liberté, et sortit sur-le-champ. Mécène protégea avec zèle les savans, surtout Virgile et Horace, qu'il mit au nombre de ses amis, et dont l'un lui dédia ses géorgiques, et l'autre ses odes. C'est cette protection, accordée aux savans par Mécène, qui a principalement immortalisé son nom, et qui a fait donner le nom de Mécène à ceux qui favorisent les gens de lettres. Il se contenta du rang de chevalier, et ne voulut point de plus haute dignité. Il mourut 8 ans avant J.-C. Il avait composé quelques ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. On en trouve des Fragmens dans *Corpus poetarum* de Maittaire. *Voy.* le *Mecænas* de Meibonius et le tom. XIII de l'académie des Inscriptions.

MÉDA. *Voy.* JEAN DE MÉDA.

MÉDARD (SAINT), natif du village de Salency, à une lieue de Noyon, d'une famille noble et illustre, fut élu évêque de Noyon vers 530, puis évêque de Tournai, après la mort de saint Eleuthère, en 532. On le força d'accepter et de conserver ce dernier évêché avec celui de Noyon, parce qu'il y avait encore beaucoup d'idolâtres dans le diocèse de Tournai. Le pape, ayant égard aux besoins de cette église, lui enjoignit la même chose. Saint Médard fit aussitôt changer de face au diocèse de Tournai; puis ayant converti les idolâtres et les libertins, il retourna à Noyon, où il mourut le 8 juin, vers l'an 545.

MÈDE (JOSEPH), habile théologien anglais, au 17e siècle, natif d'Essex, fut membre du collége de Christ à Cambridge, et professeur en langue grecque. Il mourut en 1658, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-fol.: on y trouve de savantes Dissertations sur plusieurs passages de l'Écriture sainte; un grand ouvrage qu'il a intitulé *la Clef de l'Apocalypse*; un Traité *De sanctitate relativâ*; une Dissertation latine sur les 70 semaines de Daniel; une autre sur la Prophétie de saint Pierre; des Dissertations ecclésiastiques, etc.

MÈDES (l'empire des), fut un démembrement du premier empire des Assyriens.

* Arbaces, principal auteur de la révolte contre Sardanapale en 770, ne put soutenir sa révolte; les Mèdes furent assujettis au nouveau roi d'Assyrie.	
* Déjoces se fit déclarer premier roi des Mèdes.	710
* Phraortes, l'Arphaxade de Judith.	657
* Cyaxares, l'Assuérus de Tobie.	635
* Astyages.	595
* Cyrus avec Astyages.	560

Voy. PERSE.

Voy., pour les livres qui en traitent, *Argos*.

MÉDÉE, célèbre magicienne, était fille d'Aétas, roi de Colchos, qui possédait la Toison d'or. Elle devint amoureuse de Jason, roi de Thessalie, chef

de l'expédition des Argonautes, vers 1262 avant J.-C : elle lui livra ensuite la Toison d'or, et s'embarqua avec lui, afin d'éviter par sa fuite la fureur de son père. Se voyant alors poursuivie par Aétas, elle mit en pièces pour l'arrêter le corps de son frère Absyrte, et sema ses membres sur la route. Lorsqu'elle fut arrivée en Thessalie, elle rajeunit le roi Eson, père de Jason, selon la fable; et pour venger son mari de la perfidie de Pélias, qui l'avait envoyé à la conquête de la Toison d'or dans l'espérance qu'il y périrait, elle conseilla aux filles de ce prince d'égorger leur père, et de le faire bouillir par morceaux, leur promettant par là de le rejeunir; ce qu'elles firent inutilement. Jason indigné abandonna cette femme détestable, épousa Glaucé ou Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Médée en devint si furieuse que pour se venger elle empoisonna Glaucé et Créon, et se sauva à Athènes sur un char traîné dans les airs par deux dragons ailés, et, selon la Fable, après avoir fait mourir les enfans qu'elle avait eus de Jason. Quelque temps après elle épousa Egée, fils de Pandion, dont elle eut un fils nommé Médus. Puis ayant été chassée d'Athènes avec son fils, elle retourna à Colchos, où ayant trouvé son père Aétas détrôné par son frère Persès, elle le rétablit sur le trône.

MÉDICIS (Côme de), *le Grand*, frère de Laurent de Médicis, était fils de Jean de Médicis, gonfalonier de Florence, mort en 1428. Il naquit en 1399. Il gouverna la république de Florence avec sagesse, et amassa des trésors incroyables par le grand commerce qu'il faisait faire de toutes parts. Ce bonheur suscita contre lui des envieux qui le firent exiler avec son frère par leurs intrigues; mais il fut rappelé quelque temps après, et reçu avec un applaudissement universel par les Florentins, qui lui donnèrent le titre de *Père du peuple* et de *Libérateur de la patrie*. Côme de Médicis aimait les sciences et les savans, et en attira par ses libéralités un grand nombre qui ont rendu son nom immortel dans leurs ouvrages. Il rassembla une très-belle bibliothèque, dont Catherine de Médicis apporta depuis une partie en France, et mourut comblé d'honneurs et de gloire en 1464, à 65 ans. Il fut l'un des plus grands hommes et des plus grands politiques de son siècle. Il s'acquit une si grande autorité par son mérite, par ses vertus et par sa capacité dans la science du gouvernement, qu'il ne lui manquait que le nom de roi, dont il avait la puissance.

MÉDICIS (Laurent de), surnommé *le Grand* et *le Père des lettres*, était fils de Pierre, petit-fils du précédent, et frère de Julien de Médicis. Ces deux frères jouissaient à Florence du pouvoir absolu que leur grand-père avait mérité par ses talens supérieurs, et en usaient à la satisfaction des Florentins. Cependant ils avaient pour ennemis le roi Ferdinand de Naples et le pape Sixte IV; le premier, parce qu'il ne régnait plus à Florence; le second, parce que les Médicis s'étaient opposés à l'élévation de son neveu. Ce fut à leur instigation que les Pazzi firent éclater leur conjuration le 26 avril 1478. Julien fut assassiné en entendant la messe; Laurent ne fut que blessé et reconduit à son palais par le peuple et au milieu de ses acclamations. Il se fit tellement aimer des Florentins, qu'ils le déclarèrent chef de leur république. On le regarda comme le *Mécène* de son siècle, et le protecteur des Grecs exilés. Il attira à sa cour un grand nombre de savans par ses libéralités, et envoya Jean Lascaris dans la Grèce, pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliothèque. Laurent de Médicis était magnifique, libéral, généreux ami et si universellement estimé, que les princes de l'Europe se faisaient gloire de le nommer pour arbitre de leurs différends. C'était une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir un citoyen continuer le commerce, recevoir des ambassadeurs, et embellir Florence par des édifices publics. Il soumit Volterre, et eut des démêlés avec le pape Sixte IV, qui ne l'aimait pas. Il mourut le 9 avril 1492, à 44 ans. Sa passion pour les femmes et son irréligion ternirent sa gloire. Il laissa deux fils, Jean, qui fut pape sous le nom de Léon X, et Pierre qui lui succéda et qui fut chassé de Florence en 1494; Pierre mourut en 1504, laissant Laurent, dernier mâle de cette branche, mort en 1519, père

de Catherine de Médicis, qui épousa Henri II (*Voy.* Catherine-Marie). Celui qui fait le sujet de cet article a fait des poésies italiennes, Venise, 1554, in-12, *Canzone à ballo*, Firenze, 1568, in-4°; *La compagnia del Mantellaccio*, *Beoni*, avec les Sonnets de Burchiello, 1568, in-8°.

MÉDICIS (Laurent ou Laurencin de), descendant d'un frère de Côme-le-Grand, affecta le nom de *Populaire*, et fit tuer en 1537 Alexandre de Médicis, que Charles V avait fait duc de Florence, et que l'on croyait fils naturel de Clément VII, ou de Laurent de Médicis, duc d'Urbin. Celui qui fait le sujet de cet article mourut sans postérité, et cultiva les lettres. On a de lui *Lamenti*, Modène, in-12; *Aridosio, comedia*, Florence, 1595, in-12.

MÉDICIS (Côme Ier de), petit neveu du précédent, fut fait duc de Toscane par Pie V en 1570; il prit le parti de l'empereur contre les Français dans les guerres d'Italie. C'est à lui que l'ordre militaire de Saint-Étienne est redevable de son établissement. Il aima et protégea les savans, gouverna avec sagesse, fonda l'université de Pise, et mourut en 1574, à 55 ans; il eut pour fils François-Marie, mort en 1587, qui fut père de Marie de Médicis femme de Henri IV, roi de France, et de Ferdinand, qui mourut en 1608.

MÉDICIS (Côme II de), était fils de Ferdinand qui précède, et lui succéda dans le grand-duché. C'était un prince de mérite, doux, libéral et pacifique. Il mourut en 1621; son fils Ferdinand lui succéda et mourut en 1674. Côme III était fils de Ferdinand, et mourut en 1723; Jean Gaston, son fils et son successeur, mourut en 1737, sans postérité. La reine d'Espagne Elisabeth Farnèse avait des droits sur ce grand-duché, comme descendante de Côme II; elle le céda à la France en 1736, pour le royaume des Deux-Siciles, qui fut donné à son fils Don Carlos. La France échangea ce grand-duché pour la Lorraine; c'est actuellement un prince lorrain-autrichien qui en jouit.

MÉDICIS, MÉDICI ou MÉDEQUIN (Jean-Jacques), chatelain de Musse, marquis de Marignan, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, n'était point de l'illustre maison de Médicis, mais fils de Bernardin, admodiateur des fermes ducales à Milan. Il naquit en cette ville en 1497, et s'éleva par sa valeur aux premières dignités militaires. Il se signala d'abord dans les armées de François Sforce, duc de Milan, puis dans celles du pape Clément VII, et enfin dans celles de l'empereur Charles V, dont il commanda souvent les troupes avec honneur, depuis 1542 jusqu'en 1553, qu'il mourut à Milan, à 58 ans. Il était frère de Jean-Jacques de Médicis, qui fut pape sous le nom de Pie IV en 1559.

MÉDICIS (Jean de), cousin de Laurent, ayant le germain sur lui, et grand-père du grand-duc Côme Ier, était né en 1498. Il se distingua dans l'art militaire, servit François Ier et le duc de Milan. Il était rentré au service du roi, lors du siége de Pavie, où Montluc et du Bellay s'accordent de dire qu'il fut blessé, et qu'il mourut de sa blessure quelques jours après à Plaisance en 1526. Il commandait trois mille hommes de pied et trois cents chevau-légers, qui lui étaient si fort attachés qu'ils en portèrent le deuil. Horace Bailhon prit le commandement de cette troupe vaillante, qui se distingua dans les guerres suivantes, sous le nom de *bandes noires*, qu'on leur avait donné à cause du deuil qu'elle a continué de porter.

MÉDINA (Jean), célèbre théologien espagnol, natif d'Alcala, enseigna la théologie dans l'université de cette ville avec réputation, et mourut en 1546, âgé d'environ 56 ans. On a de lui divers ouvrages qui sont estimés. Il ne faut pas le confondre avec Michel Médina, autre savant théologien espagnol, de l'ordre de saint François, dont on a un Traité du purgatoire, un autre de la foi, qui est estimé, et divers autres ouvrages remplis d'érudition, et qui mourut à Tolède vers 1580, ni avec Barthélemi Médina, habile théologien espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mort à Salamanque en 1581, à 53 ans. On a de ce dernier des Commentaires sur saint Thomas, et une Instruction sur le sacrement de pénitence. C'est à tort qu'on l'accuse d'avoir introduit l'opinion de la probabilité.

MEDON, surnommé *le Boiteux*, était fils de Codrus, dix-septième et dernier roi d'Athènes. Après la mort de Codrus, il n'y eut plus de roi à Athènes. On leur substitua les *Archontes*, magistrats qui au commencement gouvernaient la république pendant toute leur vie. Medon fut le premier archonte de cette espèce, et fut préféré à son frère Nelée par l'oracle à Delphes, vers 1068 avant J.-C.

MEDUS, fils d'Égée et de Médée, fut reconnu par sa mère, lorsqu'elle pressait Persès de le faire mourir, le croyant fils de Créon. Revenue de son erreur, elle demanda à lui parler en particulier, et lui donna une épée dont il tua Persès et remonta sur le trône de Colchide, que Persès avait usurpé sur Aétas, aïeul de Médus.

MÉDUSE, fille aînée de Ceto et du dieu marin Phorcus, alla avec ses deux sœurs habiter les îles des Gorgones, dont elles retinrent le nom. Neptune ayant conçu de l'amour pour Méduse, surtout à cause de la beauté de ses cheveux, l'enleva et la mena dans le temple de Minerve, où il eut commerce avec elle. Minerve, irritée de ce sacrilége commis dans son temple, changea les cheveux de Méduse en serpens, et fit changer en pierre tous ceux qui regardaient Méduse. Mais Persée, muni des talonnières de Mercure et de l'épée dont il avait tué Argus, attaqua Méduse et lui coupa la tête : son sang produisit Pégase et Chrysaor, selon la fable.

MÉGALOSTRATE. *Voy.* ALCMAN.

MEGANCK (FRANÇOIS-DOMINIQUE), né à Menin, entra dans l'état ecclésiastique, et devint successivement archiprêtre de Rhynland, pasteur à Schowen et ensuite à Leyde, où il est mort le 12 octobre 1775. Il a eu beaucoup de part aux actes du second concile d'Utrecht en 1763, et à la condamnation qui y fut prononcée contre les erreurs du sieur Pierre Le Clerc, sous-diacre du diocèse de Rouen, zélé convulsioniste. M. Meganck avait fait un ouvrage latin pour défendre les propositions condamnées du père Quesnel, et la réfutation du dixième chapitre du *Traité du schisme*.

MÉGAPENTHE, fils de Prœtus, roi de Tyrinthe, changea ses états contre ceux de Persée, quand celui-ci eut tué son père Acrise. Il y eut un autre Mégapenthe, fils de Ménélas.

MÉGARE, fille de Créon et femme d'Hercule, fut massacrée par ce héros, avec les enfans qu'il avait eus d'elle, dans un accès de fureur que Junon lui avait inspiré; sa fureur pouvait avoir pour objet l'intrigue qu'elle avait eue avec Lycus.

MÉGARIQUE (SECTE). *Voy.* EUCLIDE.

MÉGASTHÈNE, célèbre historien grec, du temps de Séleucus *Nicanor*, vers 292 avant J.-C., composa une Histoire des Indes, qui est souvent alléguée par les anciens, mais qui s'est perdue. Annius de Viterbe en a supposé une.

MÉGE (DOM ANTOINE-JOSEPH), de Clermont en Auvergne, entra chez les bénédictins de Saint-Maur en 1643, à 18 ans, et mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1691, à 66 ans. Uniquement occupé de ses devoirs, il employa les momens de loisir que lui laissait l'exercice de son état religieux à méditer la règle et la vie de saint Benoit. Il a publié un Commentaire sur cette règle, Paris, 1687, in-4°, et la Vie de saint Benoit, 1690, in-4°; une traduction du livre de la Virginité de saint Ambroise, 1655, in-12, réimprimée avec des additions en 1689; du Pseautier de dom Antoine, Toulouse, 1671, in-16; *La Sainte montagne de Notre Dame de Rochefort*, Toulouse, 1671, in-12; une Vie de sainte Gertrude, 1671, in-8°.

MÉGÈRE. *Voy.* FURIES.

MEHEGAN (GUILLAUME-ALEXANDRE), né à la Salle dans les Cévennes, mourut à Paris en 1766, à 54 ans. Il était marié. Ses écrits sont pleins d'afféterie comme sa personne : on a de lui *La Marquise de Terville*, *Lettres d'Aspasie*, *Origine des Guèbres*, qui tient de la philosophie de ce siècle, *Origine de l'idolâtrie*, *L'Histoire considérée vis-à-vis de la religion*, 1767, 3 vol. in-12; *Tableau de l'Histoire moderne*, 1766, 3 vol. in-12.

MEIBOM (JEAN-HENRI), habile professeur en médecine à Helmstadt sa patrie, et ensuite premier médecin de Lubeck, est auteur d'une Vie de Mécène, en latin, 1653, in-4°; *De Cerevisiis*, Helmstadii, 1668, in-4°; *De usû flagorum in re medicâ et vene-*

red, 1670, in-8°. Il mourut peu après avoir donné ce livre.

MEIBOMIUS (Henri), fils du précédent, né à Lubeck le 29 juin 1638, fut professeur en médecine, en histoire et en poésie dans l'université de Helmstadt, et mourut le 26 mars 1700, à 62 ans. Il avait eu sept garçons et trois filles. Les principaux de ses ouvrages sont 1° *Chronicon Bergense*, livre utile pour l'histoire de Saxe; 2° *Scriptores rerum Germanicarum*, 1688, 3 vol in-fol., collection utile et estimée, commencée par son père : elle contient des pièces importantes et curieuses sur l'histoire de Prusse, de Saxe et de Brunswick; *Introductio ad Saxoniæ inferioris historiam*, 1687, in-4°; 4° *Notæ in Vogleri introductionem universalem in notitiam cujuscunque generis scriptorum*, 1700, in-4°; 5° *De abcessuum internorum naturâ et constitutione*; 6° *Disputationes medicæ*, 1699, in-4°, etc. Il ne faut pas le confondre avec Henri Meibomius son grand-père, mort en 1625, qui est aussi auteur de quelques ouvrages historiques qui se trouvent parmi les *Rerum germanicarum scriptores*, et séparément, Helmstadt, 1660, in-4°, et qui était savant médecin.

MEIBOMIUS (Marc), autre homme de la même famille, mort en 1711, qui publia les sept anciens auteurs qui ont écri tsur la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol in-4°; une édition des anciens mythologues grecs; *De fabricâ triremium*, Amsterdam, 1671, in-4°, etc. Ayant été appelé à la cour de Suède par la reine Christine, à laquelle il avait dédié sa Traduction des anciens auteurs de musique, cette princesse, à la persuasion de Bourdelot, son médecin et son favori, l'engagea un jour à chanter un air selon la musique ancienne qu'il avait publiée, tandis que Naudé exécuterait ces danses grecques et romaines au son de sa voix; mais ces deux savans s'en acquittèrent si mal, que les spectateurs éclatèrent de rire en pleine cour, où la scène fut jouée. Marc Meibomius, qui n'avait pas la voix belle, outré de cette aventure, tomba sur Bourdelot, qu'il rencontra peu de temps après, et lui meurtrit tout le visage à grands coups de poing. Bourdelot en ayant porté ses plaintes à la reine, Meibomius fut disgracié et obligé de quitter la Suède.

MEIGRET ou MAIGRET (Louis), fameux écrivain du 16e siècle, natif de Lyon, publia en 1542, in-4°, un Traité singulier sur l'orthographe française, qui fit beaucoup de bruit, qui eut des partisans et des adversaires; il était conforme à la prononciation.

MEILLERAYE. *Voy.* Porte.

MEINDARTS (Pierre-Jean), né à Groningue le 7 novembre 1684, de parens catholiques, embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné prêtre à Dublin en Irlande. De retour dans les Pays Bas, il devint curé de Leuwarde, et succéda en 1739 à M. Van-der-Croon, archevêque d'Utrecht: il fut sacré par M. l'évêque de Babylone; mais il ne reçut pas l'approbation du pape, non plus que le concile qu'il assembla à Utrecht en 1763, dont les Actes ont été publiés. Cependant M. Meindarts sacra un évêque de Harlem et un évêque de Déventer, qui, quoique fort bons catholiques et reconnaissant le pape pour chef visible de l'Église, n'en furent pas reconnus pour évêques; mais leur conduite régulière et leur dignité dégagée du faste leur conservèrent un petit troupeau de fidèles. M. Meindarts mourut à Utrecht le 4 novembre 1767.

MEINGRE (Jean Le). *Voy.* Boucicaut.

MEIR (Joseph), savant rabbin du 16e siècle, naquit à Avignon en 1496. Il suivit son père en Italie, et s'établit auprès de Gênes. Il mourut après l'an 1554. On a de lui, en hébreu, un ouvrage rare et curieux, imprimé à Venise en 1554, et intitulé *Annales des rois de France et de la maison ottomane*, in-4°.

MEISNER (Balthasar), célèbre professeur de théologie à Wittemberg, mort en 1628, dont on a une Anthropologie, 1663, 2 vol. in-4°; une Philosophie sobre, 1655, 3 vol. in-4°, et un Traité du purgatoire.

MEISSONIER (Juste-Aurèle), dessinateur, peintre, sculpteur, architecte et orfèvre, né à Turin en 1695, se distingua dans tous ces genres, et obtint le brevet d'orfèvre du roi, et la place de premier dessinateur de son ca-

binet. Il mourut à Paris en 1750. On a de lui un grand nombre de dessins gravés par Huquier.

MÉLA. *Voy.* POMPONIUS MÉLA.

MELAMPUS, fameux devin parmi les anciens païens, et habile médecin, était fils d'Amytaon et d'Aglaïa, et frère de Bias. Il vivait du temps de Prœtus, roi d'Argos, avant la guerre de Troie, et environ 1380 ans avant J.-C. Nelée, roi de Pyle, exigeait de ceux qui voulaient se marier avec sa fille, qu'ils lui amenassent des bœufs d'une grande beauté, qu'Iphiclus nourrissait dans la Thessalie. Mélampus, pour mettre son frère en état de faire à Nelée ce présent, entreprit d'enlever ces bœufs : il n'y réussit pas, et fut mis en prison ; mais ayant prédit dans sa prison les choses qu'Iphiclus désirait savoir, il obtint pour récompense les bœufs qu'il voulait avoir, et fut ainsi cause du mariage de son frère. Quelque temps après les filles de Prœtus et les autres femmes d'Argos étant devenues furieuses, il offrit de les guérir, à condition que Prœtus lui donnerait le tiers de son royaume et un tiers à son frère Bias La maladie s'augmentant de jour en jour. l'on consentit à ses conditions, et Mélampus guérit les Argiennes en leur donnant de l'ellébore, qu'on nomma depuis *Melampodium*. Il épousa Iphianasse, l'une des filles de Prœtus, et fut le premier qui apprit aux Grecs les cérémonies du culte de Bacchus. Dans la suite on lui éleva des temples et on lui offrit des sacrifices. Il entendait, selon la fable, le langage des oiseaux, et il apprenait d'eux ce qui devait arriver. On feint même que les vers qui rongent le bois répondaient à ses questions. Nous avons sous son nom plusieurs Traités de médecine en grec, qui sont constamment supposés ; *Divinatio ex palpitationibus*, dans l'Elien grec de Rome, 1545, in-4° ; *De nævis corporis, latinè*, Venise, 1552, in-4°.

MÉLAN (CLAUDE). *Voy.* MELLAN.

MELANCHTHON (PHILIPPE), né à Bretten dans le palatinat du Rhin le 16 février 1497, changea son nom de *Schwartserdt*, qui en allemand signifie terre noire, en celui de *Melanchthon*, qui signifie la même chose en grec. Il fit tant de progrès dans ses études qu'on lui donna à instruire le fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que 14 ans. Il accepta en 1518 la chaire de professeur en langue grecque dans l'université de Wittemberg, que Frédéric, électeur de Saxe, lui avait offerte à la recommandation de Reuchlin son ami. Les leçons qu'il fit sur Homère et sur le texte grec de l'épître de saint Paul à Tite, lui attirèrent une grande foule d'auditeurs, et effacèrent le mépris auquel sa taille et sa mine l'avaient exposé. Il se forma bientôt une liaison intime entre lui et Luther, qui enseignait la théologie dans la même université ; et à l'âge de 24 ans il publia une apologie de la doctrine de Luther, contre la censure que les docteurs de Paris en avaient faite. Il l'intitula *Adversùs furiosum Parisiensium Logastrorum decretum.* Il dressa en 1530, de concert avec Luther, la Confession de foi connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diète de cette ville. Tout le monde convient que Melanchthon était un homme paisible et modeste, qui haïssait les disputes de religion, et qui eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des protestans avec les catholiques. Melanchthon assista en 1529 aux conférences de Spire. C'est pendant ce voyage qu'étant allé voir sa mère à Bretten, cette bonne femme, qui était catholique, lui récita les prières qu'elle avait coutume de dire, et lui demanda ce qu'il fallait qu'elle crût, au milieu de tant de disputes : « Continuez, lui répondit-il, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de religion. » Il se trouva en 1541 aux fameuses conférences de Ratisbonne, et à celles qui se tinrent en 1548 au sujet de l'*interim* de Charles V. Melanchthon composa la censure de cet *interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Il fut extrêmement touché des dissensions excitées par Flaccus Illyricus. Sa dernière conférence avec les catholiques fut celle de Worms en 1557. Il mourut à Wittemberg le 19 avril 1560, à 64 ans, et fut enterré proche de Luther, dans le temple du château. Sa femme était morte en 1557 ; il en avait eu deux fils et deux filles. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup d'esprit, de

modération et de lecture, et une science très-vaste; mais une crédulité surprenante pour les prodiges, pour l'astrologie et pour les songes, avec un attachement presque inconcevable au schisme et à l'hérésie de Luther. On lui reproche encore son inconstance dans la doctrine, et l'on prétend qu'il changea quatorze fois de sentimens sur la justification, ce qui le fit appeler *le Brodequin d'Allemagne*. On a prétendu avec raison qu'il ne croyait point à la présence réelle, ni que la grâce fût irrésistible. Joachim Camerarius en a donné une Vie particulière en latin, la Haie, 1655, in-8°, qui est estimée. Ses ouvrages sont imprimés à Wittemberg, 1601, 4 vol. in-fol: il y en avait une plus ancienne édition, 1561 et suivantes.

MELANIE (SAINTE), dame romaine, illustre par sa naissance et par sa piété, était petite-fille de Marcelin, qui avait été consul. Après avoir perdu son mari et deux de ses fils, elle fit un voyage en Egypte, et suivit en Palestine les évêques, les prêtres et les autres catholiques que les ariens y faisaient reléguer; Rufin, prêtre d'Aquilée, fut de ce voyage. Ils allèrent ensemble à Jérusalem, et Mélanie y fit bâtir un monastère, où elle rassembla cinquante vierges, avec lesquelles elle mena une vie religieuse et pénitente sous la direction de Rufin. Publicola, fils de Mélanie, et préteur de Rome, avait épousé à Rome, une femme de qualité nommée Albine, dont il eut une fille nommée aussi Mélanie. Vers 388, cette jeune Mélanie, étant âgée de 18 ans, épousa Pinien, fils de Sévère, gouverneur de Rome, et en eut deux enfans qui moururent jeunes. Après leur mort, elle résolut de vivre dans la continence perpétuelle, du consentement de son mari Pinien, et en écrivit à sa grand'-mère, qui fit un voyage en Italie vers 405, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne Mélanie passa en Sicile avec Albine et sa petite-fille en 410, lorsque les Goths allèrent assiéger Rome. Elle retourna ensuite à Jérusalem, où elle mourut saintement, 40 jours après son arrivée. Albine, Pinien et la jeune Mélanie passèrent en Afrique, y virent saint Augustin, et bâtirent 2 monastères à Tagaste, l'un pour les hommes et l'autre pour les filles. Six ans après ils allèrent s'établir à Jérusalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du mont des Oliviers en 434.

MÉLANION, fils d'Amphidamas et petit-fils de Lycurgue, roi d'Arcadie. On lui attribue la victoire sur Atalante, d'autres l'attribuent à Hippomène. *Voy.* ATALANTE.

MÉLANIPPE, fille d'Éole, eut deux fils de Neptune qu'elle avait épousé en secret: son père fit exposer ses deux enfans et crever les yeux à Melanippe qu'il renferma dans une étroite prison; ses enfans, nourris par des bergers, délivrèrent leur mère quand ils furent grands: Neptune lui rendit la vue, et elle épousa Métapente, roi d'Icarie.

MÉLANIPPIDES: il y a eu deux poètes de ce nom, l'un qui vivait 520 ans avant J.-C, l'autre, petit-fils du premier par une fille, vivait 60 ans après, et mourut à la cour de Perdicas II, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poésies dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

MELCHIADE (SAINT), ou plutôt MILTIADE, succéda au pape saint Eusèbe le 4 juin 310, dans le temps que Maxence avait rendu la paix aux églises d'Italie. Constantin, après avoir vaincu Maxence, eut une estime particulière pour Melchiade, et lui écrivit pour juger de la cause de Cécilien et des donatistes. C'est ce que fit ce saint pape dans un concile qu'il tint à Rome en 313. Il ne put les engager à se soumettre à la pénitence, et mourut le 15 janvier 314.

MELCHISEDECH, c'est-à-dire *roi de la justice*, prêtre du Très-Haut et roi de Salem, alla au-devant d'Abraham, pour le féliciter de la victoire qu'il venait de remporter sur Chodorlahomor, 1912 avant J.-C. Il le bénit, et lui présenta du pain et du vin, avec les rafraichissemens nécessaires aux vainqueurs. Abraham offrit à son tour à Melchisedech les décimes de toutes les dépouilles prises sur les ennemis. L'Écriture ne parle point de la généalogie de Melchisedech, ne nomme ni son père ni sa mère, et ne dit point en quel temps il finit sa prêtrise. Quelques pères grecs ont cru qu'il était païen; ce qui n'est pas vraisemblable: d'autres ont dit qu'il était le même que Sem; mais sans raison

plausible. Origène a cru qu'il était un ange, en quoi il s'est trompé, aussi bien que ceux qui ont assuré qu'il était le Saint-Esprit. Les disciples de Théodore l'Argentier soutenaient que Melchisedech était J.-C. ou une vertu céleste supérieure à J.-C. même; ce qui les fit condamner comme hérétiques et leur fit donner le nom de *melchisédéciens*. On voit par saint Paul que ce prêtre était la figure du Messie, qui devait établir un nouveau sacerdoce et un nouveau sacrifice perpétuel sur la terre. On dispute quelle était cette ville de Salem, dont Melchisedech était roi; la plus commune opinion la prend pour celle de Jérusalem: d'autres croient que Salem est la ville des Sichimites, dont il est parlé dans la Genèse, chap. 33, et dans saint Jean, chap. 3.

MELCHTAL (Arnold de), natif du canton d'Underval en Suisse, irrité de ce que Grisler, gouverneur pour l'empereur Albert Ier, avait fait crever les yeux à son père Henri de Melchtal, se joignit à Werner Stouffacher, à Walter Furstius et à Guillaume Tell, tous vaillans Suisses, et les fit soulever contre la domination de la maison d'Autriche. Tel fut le commencement de la liberté et de la république des Suisses. Le projet de cette révolte fut formé le 14 novembre 1307, et elle ne fut consommée qu'au bout de 80 ans, qu'une trêve de 20 ans donna à cet état la consistance qu'il a aujourd'hui. *Voy.* Tell.

MELEAGRE, *Meleager*, fils d'Æneus, roi de Calidon, et d'Althée, fille de Testius, ne fut pas plutôt né que les Parques, selon la fable, mirent un tison dans le feu en disant: « Cet enfant vivra tant que ce tison durera.» Les trois Parques s'étant retirées, Althée ôta ce tison du feu et le conserva avec beaucoup de soin. Dans la suite Méléagre fit paraître son courage en tuant le fameux sanglier de Calydonie qui désolait tout le pays, et en offrit la hure à Atalante, qui avait porté le premier coup au sanglier. Les frères d'Althée, Plexippe et Toxée, voulant avoir cette hure, Méléagre les tua et épousa Atalante, dont il eut Parthénopé; mais Althée, pour se venger de la mort de ses deux frères, mit le tison fatal dans le feu; ce qui causa la mort à Méléagre. Il ne faut pas le confondre avec Méléagre, roi de Macédoine, 280 avant J.-C.

MELEAGRE, fils d'Eucrate et poète grec, natif de Gadare, autrement Séleucie en Syrie, florissait sous le règne de Séleucus VI, dernier des rois de Syrie. Il fut élevé à Tyr, alla finir ses jours dans l'île de Coos, anciennement appelée Mérope. C'est là qu'il fit le Recueil d'épigrammes grecques que nous appelons l'*Anthologie*. La disposition des épigrammes de ce recueil fut souvent changée dans la suite, et l'on y fit plusieurs additions. Le moine Planudes le mit en 1380 dans l'état où nous l'avons présentement, Francfort, 1600, in-fol.

MÉLECE, ou plutôt MELICE, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, ayant été déposé dans un synode par Pierre, évêque d'Alexandrie, pour avoir sacrifié aux idoles durant la persécution, forma un schisme en 306, et eut grand nombre de partisans qu'on appela *méléciens*, et qui persécutèrent saint Athanase. Il mourut vers 326. L'abbé Renaudot a fait imprimer son Traité sur l'eucharistie, avec d'autres, Paris, 1709, in-4°.

MÉLÈCE, célèbre évêque d'Antioche, natif de Mélitine, ville de la petite Arménie, était un homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu et d'une douceur admirable. Il fut élu évêque de Sébaste vers 357, et ne pouvant souffrir l'indocilité de son peuple, il se retira à Berée, d'où il fut appelé à Antioche et mis sur le siége de cette ville du consentement des ariens et des orthodoxes en 360. Quelque temps après, ayant défendu avec zèle la doctrine catholique, il fut déposé par les ariens, qui ordonnèrent à sa place un des leurs nommé Euzoïus, et firent reléguer Mélèce; Lucifer, évêque de Cagliari, étant allé à Antioche, y ordonna Paulin, ce qui augmenta le schisme. Enfin Paulin et Mélèce convinrent qu'après la mort de l'un des deux le survivant demeurerait seul évêque, et que cependant ils gouverneraient l'un et l'autre dans l'église d'Antioche ceux qui les reconnaissaient. Mélèce présida au premier concile de Constantinople, et y mourut en 380, regretté de tous les évêques; mais le schisme ne fut terminé qu'en

398, lorsque saint Flavien demeura seul évêque d'Antioche.

MÉLÈCE SYRIGUE, l'un des plus savans écrivains grecs du 17e siècle et protosyncelle de la grande église de Constantinople, fut envoyé par son patriarche en Moldavie pour examiner une confession de foi composée par l'église de Russie. Cette confession orthodoxe fut adoptée en 1638 par toutes les églises d'Orient dans le concile de Constantinople : elle a été imprimée en Hollande. On a encore de Mélèce Syrigue une Dissertation que Richard Simon a fait imprimer en grec et en latin à la fin de son Traité de la créance de l'église orientale sur la transsubstantiation. L'abbé Renaudot l'a fait aussi imprimer avec d'autres, Paris, 1709, in-4°.

MELES, roi de Lydie, succéda à son père Aliarte, 747 ans avant J.-C., et fut père de Candaule, le dernier des Héraclides.

MELICERTE. *Voy.* PALÉMON.

MELISSA, fille de Mélisséus, roi de Crète, eut le soin, avec sa sœur Amalthée, selon la fable, de nourrir Jupiter de lait de chèvre et de miel. On dit qu'elle inventa la manière de préparer le miel; ce qui a donné lieu de feindre qu'elle avait été changée en abeille.

MÉLISSUS DE SAMOS, célèbre philosophe grec, fils d'Ithagène et disciple de Parmenide d'Élée, fut ami d'Héraclite vers 450 ans avant J.-C. Les Ephésiens lui donnèrent la charge d'amiral avec un pouvoir extraordinaire. Melissus prétendait que cet univers est infini, immuable, immobile, unique et sans aucun vide; que l'on ne pouvait avoir qu'une connaissance imparfaite de la Divinité. Il y a apparence que son système différait peu du spinosisme.

MELITON (SAINT), célèbre évêque de Sardes, vivait dans le 2e siècle, et présenta l'an 171, à l'empereur Marc-Aurèle-Antonin, une Apologie pour les chrétiens, dont Eusèbe et les autres anciens écrivains ecclésiastiques font un grand éloge. Cette apologie et tous les autres ouvrages de Meliton ne sont point parvenus jusqu'à nous. Tertullien et saint Jérôme parlent de lui comme d'un excellent orateur et d'un très-habile écrivain. Il paraît par tout ce qu'en dit Polycrate que Meliton était dans le sentiment des Asiatiques sur la célébration de la Pâque. Il mourut avant le pape Victor. Il ne nous reste que des fragmens de ses nombreux écrits dans la Bibliothèque des pères.

MELITUS, chétif orateur et poète grec qui fut l'un des principaux accusateurs de Socrate, vers 400 avant J.-C. Les Athéniens, ayant reconnu l'innocence de ce philosophe, firent mourir Melitus.

MELLAN (CLAUDE), célèbre dessinateur et graveur, naquit à Abbeville en 1601, et mourut à Paris le 9 septembre 1688, à 87 ans, dans un logement que le roi lui avait accordé aux galeries du Louvre. On a de lui un œuvre considérable dont on admire surtout le portrait de Justinien, celui de Clément VIII, la galerie Justinienne et une sainte Face, qui est d'un seul trait en rond, commençant par le bout du nez et continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. Mellan n'a été surpassé par aucun graveur dans cette manière de graver d'un seul trait dont il est l'inventeur.

MELLO (DREUX DE), suivit Philippe-Auguste à la Terre-Sainte; il y donna tant de preuves de sa valeur que le roi le fit connétable. Il mourut en 1218. Sa famille, connue au commencement du 12e siècle, s'éteignit vers 1490.

MELMOTH (GUILLAUME), doyen des conseillers de Lincolns'Inn, est estimé des Anglais, pour son exacte probité et pour avoir publié un livre intitulé *La grande importance de la vie religieuse*, dont il a été vendu quarante-deux mille copies en dix-huit ans. Il est mort à Lincoln's-Inn le 6 avril, à 77 ans, et son tombeau y est décoré d'une épitaphe. Un de ses fils, de même nom, a traduit Pline et les Lettres de Cicéron.

MELON (JEAN-FRANÇOIS) natif de Tulle, alla s'établir à Bordeaux, où il engagea M. le duc de la Force à fonder une académie. Il fut secrétaire perpétuel de cette académie, puis ayant été appelé à Paris, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes sous la régence. Il mourut à Paris le 24 janvier 1738. Son principal ouvrage est un *Essai politique sur le commerce*, dont la seconde édition, 1736, in-12. est la meilleure : quoique ce livre soit

fort bon il y a néanmoins quelques paradoxes, comme son opinion sur le changement des monnaies; ils ont été vivement combattus par M. du Tot, dans ses *Réflexions sur les finances et le commerce*, 1738, 2 vol. in-12; on a encore de M. Melon plusieurs Dissertations pour l'académie de Bordeaux, et *Mahmoud le gasnevide*, in-8°, avec des notes: c'est une histoire allégorique de la régence de M. le duc d'Orléans.

MELOT (Jean-Baptiste), né à Dijon en 1697, fut choisi en 1741 pour être garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, au catalogue desquels il a travaillé. Il avait été reçu deux ans avant à l'académie des inscriptions, et mourut en 1760. Il a donné la nouvelle édition de l'Histoire de saint Louis de Joinville, 1761, in-fol.

MELPOMÈNE, l'une des neuf muses, inventrice de la tragédie: on la représentait avec un visage sérieux et de jeunes filles en habit de théâtre, tenant des sceptres et des couronnes d'une main, et un poignard de l'autre.

MELUN (Simon de), seigneur de la Loupe, de Marcheville, etc., d'une maison très-ancienne, féconde en grands hommes, était fils d'Adam III, vicomte de Melun. Il suivit saint Louis en Afrique en 1270, et se trouva au siége de Tunis. A son retour il fut fait maréchal de France en 1293, et fut tué à la bataille de Courtrai le 11 juillet 1302.

MELUN (Jean II de), comte de Tancarville, vicomte de Melun, etc., succéda en 1350 à son père Jean Ier dans la charge de grand chambellan de France. Il se trouva à la bataille de Poitiers avec Guillaume, archevêque de Sens, son frère, et à la paix de Bretigni en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, et mourut en 1382.

MELVIL (Jacques de) gentilhomme écossais, fut page, puis conseiller privé de Marie Stuart, veuve de François II, roi de France. Le roi Jacques, fils de Marie, le mit dans son conseil et lui confia l'administration de ses finances. Ce prince voulut l'emmener avec lui, lorsqu'après la mort de la reine Elisabeth il alla prendre possession de la couronne d'Angleterre; mais il s'en excusa et obtint la permission de vivre dans la retraite. On a de lui des Mémoires imprimés en anglais, in-fol, et en français par l'abbé de Marsy, en 1744, avec les lettres de Marie Stuart, 3 vol. in-12: ils sont estimés quoique l'auteur pousse la crédulité jusqu'à être persuadé des contes des vieilles sur le sabbat, les sorciers, etc.

MEMMI (Simon), habile peintre, natif de Sienne, excellait dans le portrait et peignit celui de la belle Laure. Il mourut en 1345, à 60 ans. Il était ami intime de Pétrarque.

MEMMIUS (C.), chevalier romain, orateur et poète, fut gouverneur de Bithynie. Ayant été accusé de concussions, César l'envoya en exil 61 ans avant J.-C. C'est à ce Memmius que Lucrèce dédia son poëme.

MEMNON, fils de Tithon et de l'Aurore, selon la fable, ayant mené des troupes au secours de Priam pour faire lever le siége de Troie, fut tué par Achille. Son corps ayant été mis sur un bûcher fut changé en oiseau à la prière de l'Aurore. Anticlide, cité par Pline, liv. 7, ch. 58, dit que Memnon trouva l'invention des lettres. On dit que la statue de Memnon rendait des sons harmonieux quand elle était frappée des rayons du soleil.

MEMNON, de l'île de Rhodes et l'un des généraux de Darius, roi de Perse, conseilla à ce prince de ruiner son propre pays pour ôter les vivres à l'armée d'Alexandre-le-Grand et d'attaquer ensuite la Macédoine; mais ce conseil, qui était le plus sage, fut désapprouvé des autres généraux de Darius. Memnon se conduisit en habile général au passage du Granique, 333 ans avant J.-C. Il défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des iles de Chio et de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, et aurait arrêté les conquêtes d'Alexandre s'il ne fût mort quelque temps après. Barsine, veuve de Memnon, fut faite prisonnière avec la femme de Darius, et Alexandre-le-Grand en eut un fils nommé Hercule.

MENADES, femmes transportées de fureur, qui suivaient Bacchus et qui tuèrent Orphée, selon la fable.

MENAGE (Gilles), né à Angers le 15 août 1613, de Guillaume Ménage,

avocat du roi en cette ville. Il se fit recevoir avocat et plaida pendant quelque temps à Angers, à Paris et à Poitiers. Il se dégoûta ensuite du barreau, embrassa l'état ecclésiastique, obtint plusieurs bénéfices qui le mirent dans l'aisance et lui laissèrent la liberté de se livrer tout entier à l'étude des belles-lettres Il demeurait dans le cloître Notre-Dame, où il tenait chez lui tous les mercredis une assemblée de gens de lettres. Il avait beaucoup d'érudition, jointe à une mémoire prodigieuse, et citait sans cesse dans ses conversations des vers grecs, latins, italiens, français, etc.; ce qui le fit souvent tourner en ridicule par les beaux-esprits sur la fin de ses jours. Les ouvrages qu'il composa en italien le firent recevoir de l'académie *della Crusca*; et il eût été de l'académie française sans la pièce en vers intitulée *La Requête des dictionnaires*, écrit ingénieux et critique. M. de Monmaur dit fort plaisamment à ce sujet que « c'était justement à cause de cette pièce qu'il fallait condamner Ménage à être de cette académie, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser. » Il mourut à Paris le 23 juillet 1692, à 79 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose : les principaux sont 1° *OEuvres mêlées*, 1652, in-4°; 2° *Origines de la langue française*, in-4°, 1684, in-fol.; M. Jault en a donné une nouvelle édition fort augmentée, 1750, 2 vol. in-fol : il y a de bonnes étymologies dans cet ouvrage, mais il y en a un grand nombre de fausses, de bizarres et tirées de loin, ce qui fit tourner Ménage en ridicule : tout le monde sait la plaisanterie qui fut faite à ce sujet : « *Alphana* vient d'*Equus*, sans doute, mais a bien changé sur la route; » 3° *Origines de la langue italienne*, dont la meilleure édition est celle de Genève en 1685, in-fol.; 4° une bonne édition des poésies de Malherbe avec des notes; 5° une excellente édition de Diogène Laërce avec des observations; 6° l'*Anti-Baillet*, 2 vol. in-12, et un in-4°; 7° *Remarques sur la langue française*, 2 vol. in-12, estimées; 8° la *Vie de Mathieu Ménage*, in-8° et in-12, et celle de *Pierre Ayrault*, in-4°, en latin; 9° Poésies grecques, latines, italiennes et françaises, Amsterdam, 1687, in-12 : ses vers italiens sont estimés; ses vers grecs sont assez bons, mais ses vers français ne valent rien : il avouait lui-même avec raison qu'il n'avait point de naturel à la poésie, et qu'il ne faisait de vers qu'en dépit des muses; 10° l'*Histoire de Sablé*, 1686, in-fol., dont il a laissé une suite qui est encore manuscrite; 11° *Menagiana*, dont la meilleure édition est celle de 1715, 4 vol. in-12, dont les deux derniers sont de M. de la Monnaie; 12° *Juris civilis amœnitates*, Paris, 1667, in-8°.

MÉNAGER (Nicolas), né en 1658, à Rouen, d'une famille considérable dans le commerce, fut choisi par ses compatriotes pour député du commerce à Paris. La manière intelligente dont il négocia avec quelques ministres leur donna une haute idée de son mérite; et lorsque M. Prior vint en France en 1711, pour concerter la paix, M. Ménager fut choisi pour l'accompagner à son retour en Angleterre. Ce fut dans ce voyage que M. Ménager eut l'honneur de signer, le 8 octobre 1711, les préliminaires de cette paix tant désirée et si souvent demandée inutilement par la France. Le roi, en considération de ce service, érigea en 1712 la terre de Saint-Jean, appartenante à M. Ménager, en comté, et le nomma plénipotentiaire à Utrecht, avec le maréchal d'Uxelles et le cardinal de Polignac. Le comte de Rechteren, fier de sa noblesse, crut pouvoir insulter M. Ménager et sa suite; mais ce ministre, ferme et prudent, obtint des états une réparation authentique. Les états désavouèrent le comte, qui donna sa démission. M. Ménager ne jouit pas long-temps de la gloire d'avoir contribué à la pacification de l'Europe. Il mourut à Paris le 15 juin 1714, et fut enterré à Saint-Roch, où l'on voyait son buste et son épitaphe.

MENALIPPE, fut tué au siége de Thèbes après avoir blessé Tydée; celui-ci, pour assouvir sa vengeance, fit apporter la tête de Mélanippe; qu'il déchira avec ses dents, et expira ensuite. C'est aussi le nom de la fille du centaure Chiron qui épousa Eole, qui fut changée en jument et placée parmi les constellations.

MENANDRE, très-célèbre poète

comique et l'un des plus beaux-esprits de l'ancienne Grèce, était fils de Déopèthe, et naquit à Athènes 342 ans avant J.-C. Il fut disciple de Théophraste et composa 108 comédies, dont huit remportèrent le prix, et lui acquirent une si grande réputation qu'il fut nommé le *prince de la nouvelle comédie*. Plutarque les préfère à celles d'Aristophane, et tous les anciens auteurs grecs et latins les citent souvent avec éloge. Ménandre se noya près du port de Pyrée 293 ans avant J.-C., à 52 ans. Il ne nous reste que des fragmens de ses comédies qui ont été recueillis par M. Le Clerc, 1709, in-8°. Il a paru des Notes sur les remarques de M. Le Clerc en 1710 et 1711, in-8°. En comparant ces fragmens avec les comédies de Térence on voit que cet excellent poète latin traduisait souvent Ménandre mot à mot.

MENANDRE, l'un des principaux disciples de Simon-le-Magicien, était samaritain; il prétendait préserver de la mort ceux qu'il baptisait. Il eut beaucoup de sectateurs à Antioche. Basilides et Saturnin furent ses principaux disciples.

MENARD (CLAUDE), fut lieutenant de la prévôté d'Angers sa patrie. Etant devenu veuf il embrassa l'état ecclésiastique, travailla à la réforme des monastères de l'Anjou, et publia l'Histoire de saint Louis, par Joinville, avec de bonnes notes, 1617, in-4°; les 2 Livres de saint Augustin contre Julien; Histoire de Bertrand du Guesclin, 1618, in-4°, et d'autres ouvrages dont celui qui a pour titre *Recherches et avis sur le corps de saint Jacques-le-Majeur* est fort singulier. Il mourut le 20 janvier 1652, à 72 ans.

MENARD (NICOLAS-HUGUES), pieux et savant religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif de Paris, fut l'un des premiers religieux de cette réforme qui s'appliquèrent à l'étude et à la composition d'ouvrages utiles au public. Il publia un Martyrologe des saints de son ordre, in-8°; la *Vie de saint Benoît d'Aniane*, avec le Traité de ce saint, intitulé *Concordia regularum*, in-4°, et le Livre des sacremens de saint Grégoire-le-Grand, in-4° : il enrichit ces ouvrages de notes savantes et curieuses, et mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 21 janvier 1644, à 59 ans. On a encore de lui un Traité intitulé *Diatriba de unico Dionisio*, in-8°, et des Remarques sur l'épître attribuée à saint Barnabé, in-4°.

MENARD (LÉON), né à Tarascon en 1703, fut conseiller au présidial de Nimes après son père; il fut reçu de l'académie des inscriptions en 1749, et mourut en 1767, le 1er octobre. Il est auteur de l'*Histoire de Nîmes*, en 7 vol. in-4°; du roman de *Callisthène*, 1765, in-12, et éditeur du Recueil des pièces fugitives sur l'Histoire de France, 3 vol. in-4°, qui lui avaient été communiquées par le marquis d'Aubais.

MENARD (PIERRE), savant avocat au parlement de Paris, natif de Tours, après s'être distingué dans le barreau retourna à Tours, où il se livra uniquement à l'étude et où il mourut en 1701, à 75 ans. On a de lui l'*Académie des princes*; *Accord de tous les chronologues*, etc.

MENARD. *Voy.* MAYNARD.

MENARD (JEAN DE LA NOË), né à Nantes le 23 septembre 1650, d'une bonne famille, se fit recevoir avocat à Paris; il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, refusa constamment tous les bénéfices qu'on voulut lui donner, et se contenta d'être directeur du séminaire de Nantes, emploi qu'il exerça pendant plus de 30 ans. On lui doit l'établissement d'une maison du Bon-Pasteur pour la conversion des filles débauchées, dont il ne voulut cependant jamais être supérieur. Il mourut dans la communauté de Saint-Clément de Nantes, le 15 avril 1717, à 67 ans. On a de lui un Catéchisme de Nantes qui est estimé, in-8°, et dont il y a eu plusieurs éditions. Ses ouvrages sont restés manuscrits. Sa Vie a été donnée au public en 1734, in-12.

MENASSEH BEN-ISRAEL, célèbre rabbin, né en Portugal vers 1604, de Joseph Ben-Israël, riche marchand portugais, suivit son père en Hollande, où il fit en peu de temps de si grands progrès dans la langue hébraïque qu'il succéda à son maître Isaac Uriel à l'âge de 18 ans, dans la synagogue d'Amsterdam. Ayant épousé Rachel, de la famille des Abarbanel, que les juifs s'imaginent être descendus du sang royal de David, ses appointemens ne purent suffire à sa subistance et à celle de sa

famille ; il alla joindre son frère Ephraïm, riche marchand qui s'était établi à Bâle, et y fit le négoce par son conseil. Il passa en Angleterre sous le protectorat de Cromwel, qui le reçut très-bien, et le fit manger un jour à sa table avec plusieurs savans théologiens ; mais n'ayant point trouvé en Angleterre ce qu'il espérait, il passa en Zélande, et mourut à Middelbourg vers 1657, âgé d'environ 53 ans. Les juifs d'Amsterdam voulurent avoir son corps et le firent enterrer à leurs dépens. Ce rabbin était de la secte des pharisiens ; il avait l'esprit fort vif et le jugement solide, et toutes les vertus civiles qu'on peut désirer. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en hébreu, en latin, en espagnol et en anglais : les principaux de ceux qui ont été publiés en latin sont 1° *Conciliator*, in-4°, ouvrage savant et curieux dans lequel il concilie les passages de l'Écriture qui semblent se contredire ; 2° *De resurrectione mortuorum libri tres*, in-8° ; 3° *De termino vitæ libri tres*, in-12 ; 4° *Dissertatio de fragilitate humanâ ex lapsu Adami, deque divino in bono opere auxilio*, in-8° ; 5° *Spes Israel*, in-8°. Thomas Pocock a écrit sa vie en anglais à la tête de la traduction anglaise du livre du Terme de la vie, Londres, 1699, in-12.

MENCKE (LOUIS OTHON), *Menckenius*, né à Oldembourg le 22 mars 1644, de Jean Mencke, marchand et sénateur de cette ville, fut professeur de morale à Leipsick en 1668, et remplit ce poste jusqu'à sa mort. Il fut cinq fois recteur de l'université de cette ville, et sept fois doyen de la faculté de philosophie. C'est lui qui est le premier auteur du journal de Leipsick, dont il y avait déjà 30 volumes lorsqu'il mourut le 29 janvier 1707, à 63 ans. Il donna les éditions de plusieurs savans ouvrages, et composa 1° un Traité intitulé *Micropolitia, seu respublica in microcosmo conspicua*, Leipsick, 1666, in-4° ; 2° *Jus majestatis circa venationem*, 1674, in-4°, et d'autres ouvrages.

MENCKE (JEAN-BURCHARD), fils du précédent, naquit à Leipsick le 8 avril 1674. Il fut fait professeur en histoire à Leipsick en 1699. Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, conçut une si grande estime pour lui, qu'il le fit son historiographe, puis son conseiller, et enfin conseiller aulique. Il mourut le 1er avril 1732, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° un Recueil des historiens d'Allemagne, en latin, 1718 et 1730, 3 vol. in-fol. ; 2° deux Discours en latin, sur la charlatanerie des savans, Amsterdam, 1716, in-12. On en a une bonne traduction française imprimée à la Haie en 1721, avec des Remarques critiques, in-12 ; 3° un grand nombre de Dissertations sur des sujets importans, etc. Il continua le Journal de Leipsick, après la mort de son père, et en publia 33 volumes. Frédéric Othon Mencke, son fils aîné, licencié en droit, continua ce même journal.

MENDEZ-PINTO (FERDINAND), natif de Monte-Mor-o-Velho, après avoir été laquais, s'embarqua pour les Indes en 1537, pour y faire fortune. Il y fut témoin pendant 21 ans des plus grands événemens, accompagna saint François-Xavier au Japon, puis le père Melchior Nunez, jésuite, et retourna en Portugal en 1558, après avoir été treize fois esclave, vendu seize fois, et essuyé un grand nombre de naufrages. Il publia ensuite en portugais une Relation de ses voyages, qui a été traduite en français par Bernard Figuier gentilhomme portugais, Paris, 1645, in-4°. Cet ouvrage est écrit d'une manière très-intéressante et d'un style au-dessus de la condition d'un soldat, tel qu'était Ferdinand Mendez-Pinto. On y trouve un grand nombre de particularités remarquables sur la géographie, l'histoire et les mœurs des royaumes de la Chine, du Japon, de Brama, de Pegu, de Siam, d'Achen, de Java, etc.

MENDOZA (PIERRE-GONZALEZ DE), célèbre cardinal, archevêque de Séville, puis de Tolède, chancelier de Castille et de Léon, naquit le 5 mai 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne, et des plus fécondes en grands hommes. Il fut chargé des plus grandes affaires, par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre en 1473, et rendit des services importans à Ferdinand et à Isabelle, dans la guerre contre le roi de Portugal, et dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. On l'appelait *le cardinal*

d'Espagne. Il mourut le 11 janvier 1495. Diego Hurtado de Mendoza son neveu fut aussi cardinal et archevêque de Séville, et mourut à Madrid le 14 octobre 1502, à 58 ans. Pierre Gonzalez de Mendoza, de la même maison, fut archevêque de Grenade, puis de Saragosse, et mourut en 1539. On a de ce dernier quelques ouvrages.

MENDOZA (François de), de la même maison que les précédens, fut évêque de Burgos, puis cardinal en 1544, et gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur Charles-Quint. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut le 3 décembre 1566, à 50 ans.

MENDOZA (Diego-Hurtado de), comte de Tendila, se rendit habile dans les langues et dans les sciences. L'empereur Charles V se servit de lui dans les armées, et l'envoya ambassadeur à Rome, puis au concile de Trente, où il fit une protestation très-hardie en 1548. Il mourut vers 1575, laissant une riche bibliothèque, qu'on a mise depuis dans celle de l'Escurial. Il a été soupçonné d'avoir volé, pendant qu'il était à Venise, les meilleurs manuscrits de la Bibliothèque publique. On a de lui quelques poésies espagnoles, 1610, in-4°, et on lui attribue la première partie de *Lazarille de Tormes*.

MENDOZA (Ferdinand de), de la même maison que les précédens, publia en 1589 un ouvrage *De confirmando concilio Illiberitano, ad Clementem VIII*, 1665, in-fol. Il savait les langues et le droit, et avait beaucoup d'érudition; mais sa grande application à l'étude le jeta dans une noire mélancolie qui lui fit perdre l'esprit.

MENDOZA (Jean-Gonzalez de), porta les armes, puis se fit religieux augustin. Il fut envoyé par Philippe II, roi d'Espagne, en 1580, dans la Chine, dont il publia une histoire qui a été traduite en français par Luc de la Porte, Paris, 1589, in-8°. Il devint ensuite évêque de Lipari, et fut envoyé en 1607, dans l'Amérique en qualité de vicaire apostolique. Il y eut l'évêché de Ciappa, puis celui de Popaïan.

MENDOZA (Antoine-Hurtado de), commandeur de Zurita, dans l'ordre de Calatrava, fut en grande réputation à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne. On a de lui des Comédies et d'autres pièces ingénieuses en espagnol.

MENECÉE, fils de Créon, roi de Thèbes, se sacrifia pour la patrie en se tuant volontairement pour satisfaire à un oracle qui exigeait une effusion de sang royal.

MENECRATE, médecin de Syracuse vers 360 avant J.-C., est fameux par son habileté, mais encore plus par sa vanité. Il se faisait toujours suivre par quelques-uns des malades qu'il avait guéris, et les habillait, l'un en Apollon, l'autre en Esculape, et un troisième en Hercule, etc. Pour lui il se faisait appeler Jupiter. Il écrivit une lettre à Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, avec cette adresse: « Ménécrate-Jupiter, au roi Philippe, salut. » Ce prince, se moquant de lui, lui répondit: « Philippe à Ménécrate, santé et bon sens; » et pour le guérir d'une manière efficace, il l'invita à un grand repas, où il lui fit mettre pour tout mets, à une table à part, de l'encens et des parfums. Ménécrate fut d'abord transporté de joie de voir sa divinité reconnue; mais la faim lui fit souvenir qu'il était homme, et il prit brusquement congé de la compagnie. Il avait composé un livre de remèdes, qui s'est perdu.

MENEDÈME, célèbre philosophe grec, natif d'Érythrée, fils de Clisthènes et sectateur de Phedon, fut très-considéré dans son pays, et exerça des emplois importans. Il défendit souvent Érythrée avec valeur, et mourut de regret, lorsqu'Antigonus s'en fut rendu maître. Quelqu'un lui disant un jour: « C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire. » Il répondit: « C'en est un bien plus grand de ne désirer que ce que l'on a. » Il vivait vers 300 ans avant J.-C.

MENEDÈME, fameux philosophe cynique, disciple de Colotes de Lampsaque, disait qu'il était venu des enfers pour considérer les actions des hommes, et pour en faire rapport aux dieux infernaux. Il avait une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge; une espèce de turban sur la tête, sur lequel étaient marqués les douze signes du Zodiaque; des brodequins de théâtre, une longue barbe et un bâ-

ton de frêne, sur lequel il s'appuyait de temps en temps. Tel était à peu près l'habit des furies.

MÉNÉLAS, *Menelaus*, fils d'Atrée, et frère d'Agamemnon, régnait à Lacédémone lorsque Pâris lui enleva Hélène son épouse. C'est cet enlèvement qui fut cause de la fameuse guerre de Troie. Selon quelques-uns il ramena sa femme à Lacédémone, où il mourut peu après. *Voy.* Hélène.

MENELAUS, mathématicien du temps de l'empereur Trajan, dont il nous reste trois livres de la sphère, qui ont été publiés par le père Mersenne, et depuis par Edme Halley, à Oxford, 1758, in-8°.

MENÈS, que l'on croit être le même que Misraïm, fils de Cham, fut le fondateur et le premier roi des Egyptiens, et fit bâtir Memphis. Il arrêta le Nil près de cette ville par une grande chaussée, et lui fit prendre un autre cours entre les montagnes, par où ce fleuve passe à présent, cette chaussée ayant toujours été entretenue avec grand soin. On dit que Menès eut trois fils, qui partagèrent son empire: Athotis, qui régna dans la haute Egypte, à This et à Thèbes; Curudès, qui eut pour partage la basse Egypte, et qui fonda le royaume d'Héliopolis, autrement de Diospolis; et Thorsotheos ou Necherophes, qui régna à Memphis, entre la haute et la basse Egypte.

MENESES (Alexis de), célèbre archevêque de Goa, naquit à Lisbonne le 25 janvier 1559, d'Alexis de Meneses, comte de Cataneda. Il se fit religieux augustin, et ayant été nommé archevêque de Goa, il alla dans les Indes, y visita les chrétiens de Saint-Thomas, dans le Malabar, et y tint un synode connu sous le titre de *Synodus Diamperensis*. A son retour il devint archevêque de Brague et vice-roi de Portugal. Il mourut à Madrid le 3 mai 1617. La Croze, dans son *Christianisme des Indes*, blâme avec raison ce prélat d'avoir fait brûler les livres des chrétiens de Saint-Thomas, qui n'étaient pas de sa communion.

MENESSIER, est connu par son roman intitulé *Le vaillant Perceval le Gallois*, Paris, 1530, in-fol., rare.

MENESTHÉE, descendant d'Erechtée, s'empara du trône d'Athènes pendant l'absence de Thésée; il alla au siége de Troie.

MENESTRIER (Claude-François), jésuite du 17e siècle, célèbre par son érudition dans les belles-lettres, l'histoire, le blason, les devises, les médailles et les inscriptions; il avait une mémoire prodigieuse. La reine Christine, passant à Lyon, fit prononcer et écrire en sa présence trois cents mots plus bizarres les uns que les autres; le jésuite les répéta tous de suite dans l'ordre qu'ils avaient été écrits. On a de lui plusieurs ouvrages dans tous les genres de littérature, et l'*Histoire consulaire de la ville de Lyon*, 1696, in-fol.; *Méthode du blason*, Lyon, 1723, in-12, et depuis in-8°; la *Philosophie des images*, 1694, in-12. Il mourut à Paris le 21 janvier 1705, à 74 ans, étant né à Lyon le 10 mars 1631. Son goût pour les cérémonies et les fêtes publiques était si connu, qu'on lui demandait des dessins de tous côtés; ils étaient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions et de médailles, qu'on ne se lassait pas d'admirer la fécondité de son imagination.

MENESTRIER (Claude Le), habile antiquaire, natif de Dijon, mort vers 1657. On a de lui un ouvrage intitulé *Symbolica Dianæ Ephesæ statua... exposita*, in-4°.

MENESTRIER (Jean-Baptiste Le), aussi natif de Dijon, et l'un des plus savans et des plus curieux antiquaires de son temps, mourut en 1634, à 70 ans. On a de ce dernier 1° Médailles, Monnaies et monumens antiques d'impératrices romaines, in-fol.; 2° Médailles illustres des anciens empereurs et impératrices de Rome, in-4°. On voyait autrefois peint sur une des vitres de la paroisse de Saint-Médard de Dijon cette épitaphe bizarre de ce savant:

Cy gît Jean Le Ménestrier;
L'an de sa vie soixante-dix,
Il mit le pied dans l'estrier,
Pour s'en aller en paradis.

MENGOLI (Pierre), habile professeur de mécanique au collége des nobles à Bologne, se distingua par la solidité de ses leçons et par ses ouvrages. On a de lui en latin une Géométrie spécieuse, in-4°; une Arithmétique rationale; un Traité du cercle, 1672,

in-4°; une Musique spéculative; une Arithmétique réelle, etc., ouvrages estimés. Il vivait encore en 1678.

MENGS (Antoine-Raphael), naquit à Aussig en Bohême le 12 mars 1728, d'un père originaire de Lusace, peintre en émail. Après un voyage en Italie, fait en 1740, il se distingua tellement dans l'art de la peinture, que le roi de Pologne le nomma son premier peintre. Cela ne l'empêcha pas de retourner en Italie et de s'y fixer. Le pape le prit en 1754 pour un des directeurs de l'académie de peinture établie au Capitole. En 1761 le roi d'Espagne le nomma son premier peintre, et le fit venir à Madrid, en lui assignant 8,000 écus d'appointemens, sa maison défrayée et un carrosse entretenu. M. Mengs avait épousé une Romaine, qui mourut au commencement de 1779; il la suivit quelques mois après, le 29 juin de la même année, à Rome, où il était pour lors. Deux fils et trois filles qu'il a laissés jouirent chacun de 400 écus de pension que leur fit la cour d'Espagne. Mengs a réuni dans sa manière toutes les beautés des anciens artistes, et l'on peut lui donner, à juste titre, le nom de *Raphaël d'Allemagne*. Il n'était pas moins savant dans la théorie que dans la pratique de son art. M. Jansen a traduit en français ce qu'il avait écrit sur la peinture, Paris, 1781, in-8°. Toutes ses œuvres traduites de l'italien en français sont en 2 vol. in-4°, 1787, nouvelle date seulement.

MENIL. *Voy*. Mesnil.

MENIN, né à Paris, fut conseiller au parlement de Metz, et est mort au mois de février 1770. Ses ouvrages sont *Traité du sacre des rois de France*, 1723, in-12; *Abrégé de la jurisprudence des eaux et forêts*; *Anecdotes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 vol. in-12; *Turlubleu*. 1745, in-12; *Cléodamis*, 1746, in-12.

MENINSKI (François de Mesgnien), a publié *Thesaurus linguarum orientalium*, Viennæ Austriæ, 1680 à 1687, 5 vol. in-fol., rare.

MENJOT (Antoine), habile médecin français, dont on a un livre intitulé *l'Histoire et la guérison des fièvres malignes*, avec plusieurs Dissertations en quatre parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°; ses Opuscules, Amsterdam, 1697, in-4°. Il était calviniste, et mourut à Paris en 1685.

MENIPPE, fameux philosophe cynique, natif de Phénicie, était esclave; mais ayant gagné de quoi se racheter, il devint citoyen de Thèbes et se fit usurier. Les reproches qu'on lui fit à ce sujet le choquèrent tellement qu'il se pendit de désespoir. Il avait composé treize livres de Satires et de Railleries, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Quelques-uns attribuaient ces ouvrages à Denys et à Zopyre.

MENNON SIMONIS, prêtre frison qui se joignit en 1536 aux anabaptistes, appelés de son nom mennonites; leurs sentimens sont épurés.

MENOCHIUS (Jacques), natif de Pavie, se rendit si habile dans le droit qu'on le surnomma le Balde et le Bartole de son siècle. Il professa le droit en Piémont, à Pise, à Padoue, et enfin à Pavie. Philippe II, roi d'Espagne, le fit conseiller, ensuite président au conseil de Milan. Il mourut le 10 août 1607, à 75 ans. On a de lui *De recuperandâ possessione, De adipiscendâ possessione*, in-8°; *de Præsumptionibus*, Genève, 1670, 2 vol. in-fol.; *De arbitrariis judicum quæstionibus, et causis consiliorum*, in-fol., et d'autres ouvrages estimés.

MENOCHIUS (Jean-Etienne), fils du précédent, naquit à Pavie en 1576, et se fit jésuite en 1593, à l'âge de 17 ans. Il mourut à Rome le 4 février 1656, à 80 ans. On a de lui 1° des Institutions politiques et économiques, tirées de l'Ecriture sainte; 2° un bon Traité de la république des Hébreux; 3° un fort bon Commentaire sur l'Écriture sainte, dont la meilleure édition est celle du père Tournemine, jésuite, en 1719, 2 vol. in-fol.: tous ces ouvrages sont en latin.

MENOT (Michel), fameux prédicateur cordelier, est auteur d'un grand nombre de Sermons remplis de bouffonneries ridicules, et écrits d'un style burlesque. Les éditions les plus recherchées de ses Sermons sont celles de 1519 et 1525, 4 parties in-8°. Le volume de ses Sermons prêchés à Paris, 1530, in-8°, est moins recherché que les autres. Il mourut en 1518.

MENOUX (Jacques de), jésuite, né à Besançon, devint supérieur du séminaire de Nanci, prédicateur du

roi de Pologne, et est mort le 11 février 1766, à 71 ans. Il était de l'académie de Nanci. On a de lui *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion*, 1738, in-8°.

MENTEL (JEAN), gentilhomme allemand, était natif de Strasbourg. Jacques Mentel, docteur en médecine à Paris, mort en 1671, et de la famille de Mentel de Strasbourg, lui attribue l'invention de l'imprimerie vers 1442, dans son traité *De verâ typographiæ origine*, imprimé en 1650, in-4°. Il prétend que Jean Mentel a donné connaissance de cet art à ceux qui en sont regardés comme les inventeurs; mais ce ne sont que des allégations sans preuve.

MENTOR, était un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui auquel il laissa le soin de sa maison sous les ordres de Laërte en partant pour le siége de Troie.

MENTZELIUS (CHRISTIAN), né à Furstenwald en 1622, mourut en 1701. Il était de l'académie des curieux de la nature. Il a donné *Index nominum plantarum*, Berolini, 1696, in-fol., réimprimé en 1715. On a imprimé à Leyde, in-4°, *Icones plantarum à Raio, Mentzelio, aliisque descriptarum sed non delineatarum, ut et animalium peregrinorum*.

MENTSER (BALTASAR), fameux théologien luthérien, pasteur et professeur en théologie, natif d'Allendorf dans le landgraviat de Hesse-Cassel, mourut en 1627, à 62 ans, après avoir été marié trois fois. On a de lui une Explication de la confession d'Ausbourg, et plusieurs autres ouvrages.

MENZIKOW (ALEXANDRE), garçon pâtissier sur la place du palais de Moscou, parvint à plaire au czar Pierre, qui l'éleva aux plus éminentes dignités de son empire. Il commanda en Pologne en 1708 et les années suivantes; mais en 1713 il fut accusé de péculat et condamné à une amende de 300 mille écus. Le czar lui remit l'amende et lui rendit ses bonnes grâces en 1719. Il l'envoya commander en Ukraine, et en ambassade en Pologne en 1722. Il découvrit alors à qui le czar destinait sa succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré et le dépouilla de la principauté de Plescoff par punition. Mais sous la czarine Catherine il fut plus en faveur que jamais, et cette princesse, en désignant son fils Pierre II pour son successeur, ordonna qu'il épouserait la fille de Menzikow et que son fils épouserait la sœur du czar. Les époux furent fiancés; Menzikow fut fait duc de Cozel et grand-maître d'hôtel du czar; mais ce comble d'élévation fut le moment de sa chute. Les Dolgorouki s'emparèrent de l'esprit du czar et le firent exiler avec toute sa famille à 250 lieues de Moscou, dans une de ses terres. Il eut la permission d'emmener ce qu'il voudrait, et il eut l'imprudence de partir de Moscou avec tout l'attirail et la splendeur qui l'accompagnaient ordinairement. Ses ennemis en profitèrent pour augmenter l'indignation du czar. A quelque distance de Moscou il rencontra un détachement de soldats dont l'officier le fit descendre de ses voitures qu'il renvoya à Moscou, et le fit monter lui et toute sa famille sur des chariots couverts. Arrivé au lieu de son exil il croyait au moins y vivre tranquille, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour la Sibérie. Le commandant du détachement qui devait l'y conduire le fit vêtir d'une robe de paysan et d'un couvrechef de peau de mouton, sa femme et ses enfans en eurent autant, et on les fit monter sur des chariots découverts pour être conduits au lieu de leur nouvel exil. Son épouse ne put supporter son malheur; elle mourut et fut enterrée dans la route. Un officier qui avait autrefois vu Menzikow dans sa gloire et qui était parti depuis quatre ans pour accompagner le capitaine Bering dans ses découvertes, retournait à Moscou rendre compte de sa commission; il rencontra Menzikow dans une maison de paysan où il se reposait. Menzikow le reconnut aussitôt, et le tirant à l'écart se découvrit à lui; il lui dit de plus que ce jeune homme et ces deux filles qu'il voyait couchés par terre, trempant du pain noir dans du lait, étaient ses enfans, que l'une d'elles était fiancée au czar Pierre II actuellement régnant. L'officier ne put le croire que quand le commandant de l'escorte le lui eut confirmé; mais comme il n'était pas permis alors en Russie de plaindre les malheureux, par raison d'état, il retint les sentimens de compassion que cette

chute énorme lui inspirait. Menzikow, arrivé à Tobolsk, reçut l'argent nécessaire pour s'acheter ce dont il avait besoin dans le désert où on le conduisait. Il se pourvut d'outils et de grains pour vivre et pour semer, et partit pour 200 lieues plus loin, aux environs de Jeniscea. Six domestiques qui n'avaient pas quitté cette malheureuse famille coupèrent du bois pour construire une cabane que Menzikow fit partager en quatre, outre un petit oratoire qu'il fit construire; le malheur lui avait inspiré de la confiance en Dieu. A leur arrivée on leur amena des vaches et des brebis pleines avec de la volaille, sans qu'ils aient pu jamais savoir à qui ils étaient redevables de ce bienfait, qu'ils attribuèrent, mais sans preuve, à l'officier qui les avait rencontrés dans la route. Menzikow eut la douleur de voir périr une de ses filles de la petite-vérole; ses deux autres enfans attaqués de la même maladie en revinrent. Il succomba lui-même le 2 novembre 1729, et fut enterré dans son oratoire auprès de sa fille. Les deux enfans qui restaient eurent un peu plus de liberté après sa mort; l'officier leur permit d'aller à l'office à la ville le dimanche, mais non pas ensemble: l'un y allait un dimanche, et l'autre y allait le dimanche suivant. Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler par un paysan qui avait la tête à la lucarne d'une cabane, et connut avec le plus grand étonnement que ce paysan était Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, qui était plongé dans un semblable. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne pût s'empêcher d'en témoigner de la joie; mais qui, sur les remontrances de son gardien, vint à le plaindre. Peu après Menzikow et sa sœur furent rappelés à Moscou par la czarine Anne; ils laissèrent à Dolgorouki leur cabane qui était en bon état, et se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes et reçut le cinquième des biens de son père; la fille devint dame d'honneur de l'impératrice et fut mariée avantageusement, ayant pour dot les sommes que son père avait placées sur les banques de Venise et d'Amsterdam: les ennemis de Menzikow n'avaient pu retirer ces sommes; les directeurs de ces banques répondirent qu'ils ne les donnaient pas tant que le propriétaire n'était pas libre.

MENZINI (Benoît), célèbre poète italien, natif de Florence, fut professeur d'éloquence au collége de la Sapience à Rome, où il mourut en 1704. Ses œuvres sont imprimées à Florence en 1731, 2 vol. in-4°: elles contiennent 1° un Art poétique; 2° des Satires, Naples, 1763, in-4°; des Elégies, des Hymnes; les Lamentations de Jérémie, où règnent la grâce du style, la beauté des pensées et tout l'enthousiasme poétique; *Academia tusculana*, ouvrage mêlé de vers et de prose qui passe pour son chef-d'œuvre, etc.

MERBES (Bon de), savant prêtre, natif de Montdidier, dont on a une Somme de théologie morale, Paris, 1683, en 2 vol. in-fol, en latin, qui est estimée. Il mourut à Paris le 2 août 1684, à 86 ans. Il avait été de la congrégation de l'Oratoire.

MERCADO, *Mercatus* (Louis de), célèbre médecin du 16° siècle, natif de Valladolid, dont on a divers ouvrages, Francfort, 1620, 3 vol. in-fol. Il était premier médecin de Philippe II. Il ne faut pas le confondre avec Michel Mercado, natif de San-Mincalo en Toscane, et premier médecin du pape Clément VIII. Il mourut en 1593, à 53 ans. On a de lui des Dissertations et d'autres ouvrages très-estimés.

MERCATI (Michel), médecin de plusieurs papes, et intendant du Jardin des plantes du Vatican, y forma un beau cabinet de métaux et de fossiles, dont la description a été donnée à Rome en 1717, in-fol., avec un Appendix de 53 pages en 1719, par Lancisius, sous le titre de *Metallotheca*. Mercati est mort en 1593, à 52 ans. On a de lui *De gli obelischi di Roma*, 1589, in-4°.

MERCATOR (Marius), célèbre auteur ecclésiastique du 5e siècle, était ami de saint Augustin. Il écrivit contre les nestoriens et les pélagiens, et mourut vers 451. Tous ses ouvrages, qui se trouvent dans les Conciles du père Labbe et dans la Bibliothèque des Pères, furent publiés en 1673 par le père Garnier, jésuite, avec de longues Dissertations, 2 tomes en un vol. in-fol. M. Baluze en donna une nouvelle édition à Paris en 1684, in-8°.

MERCATOR (GERARD), né à Ruremonde le 5 mars 1512, fut cosmographe du duc de Juliers. Il gravait lui-même ses cartes, les enluminait et se faisait admirer dans les moindres choses. Il mourut à Duisbourg le 2 décembre 1594, à 83 ans. Il travailla à l'Atlas de Josse Hondius, et l'on a de lui une Chronologie, in-fol.; des Tables géographiques dans le Ptolomée de Bertius; une Harmonie des évangélistes; un Traité de la création et de la fabrique du monde, qui fut condamné à cause de quelques propositions hétérodoxes sur le péché originel, et un grand nombre d'autres ouvrages.

MERCATOR (ISIDORE). *Voyez* ISIDORE.

MERCATOR (NICOLAS), savant mathématicien du 17e siècle, natif du Holstein, se retira en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui une Cosmographie et d'autres ouvrages estimés. Il était de la société royale de Londres.

MERCI (ORDRE DE LA). *Voy.* PIERRE NOLASQUE.

MERCI. *Voy.* MERCY.

MERCIER, *Mercerus* (JEAN LE), savant protestant, savait la jurisprudence et les langues grecque, hébraïque, chaldaïque. Il succéda à Vatable dans la chaire d'hébreu au collége royal à Paris en 1549. Dans la suite il fut obligé de sortir du royaume pendant les guerres civiles, et se retira à Venise, auprès d'Arnoul du Ferrier, ambassadeur de France, son ami. Il revint en France avec le même ambassadeur, et mourut à Usez sa patrie en 1572. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'érudition. Les plus connus sont des Leçons sur la Genèse et les prophètes, Genève, 1598, in-fol., et des Commentaires sur Job, sur les Proverbes, sur l'Ecclésiaste, sur le Cantique des cantiques, 1573, 2 vol. in-fol., qui sont estimés; *Tabulæ in grammaticam chaldaïcam*, Paris, 1550, in-4°; des éditions de Pagnin.

MERCIER (JOSIAS LE), son fils, était habile critique. Il mourut le 5 décembre 1626. On a de lui une excellente édition de *Nonius-Marcellus*; des Notes sur Aristenète, sur Tacite, sur Dictys de Crète et sur le livre d'Apulée *De Deo Socratis*; l'Éloge de Pierre Pithou, et des Lettres dans le Recueil de Goldast. Claude de Saumaise était son gendre.

MERCIER (NICOLAS), habile régent de troisième au collége de Navarre à Paris, était de Poissi; il mourut en 1657. On a de lui un Manuel des grammairiens, in-12; un Traité de l'épigramme, in-8°; une édition des Colloques d'Érasme, avec des notes judicieuses, et d'autres ouvrages estimés.

MERCIER (JACQUES LE), habile architecte du temps de Louis XIII et de Louis XIV, a eu la conduite des principaux bâtimens qui se sont faits de son temps: la Sorbonne, le Palais-Royal, Saint-Roch, l'hôtel de la Rochefoucault, le Val-de-Grâce, sur les dessins de Mansart, à Paris, et le château de Richelieu en Poitou.

MERCOEUR. *Voy.* PHILIPPE-EMMANUEL.

MERCURE, fils de Jupiter et de Maïa, et le messager des dieux, selon la fable, portait des ailes à son chapeau et à ses talons, et un caducée à la main. Les païens s'imaginaient qu'il conduisait les âmes des morts aux enfers, et qu'il avait le pouvoir de les en retirer. Ils le faisaient inventeur de plusieurs arts, et l'honoraient comme dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs. Mercure tua Argus, déroba les bœufs d'Apollon, métamorphosa Battus en pierre de touche, eut Hermaphrodite de Vénus, et plusieurs autres enfans de différentes femmes. Il délivra le dieu Mars de prison, attacha Prométhée sur le Caucase, et fit diverses autres actions, que l'on peut voir dans les poètes.

MERCURE TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *trois fois grand*, fameux philosophe égyptien, que l'on croit avoir vécu vers 1600 ou 1900 avant J.-C., était en même temps prêtre et roi. On lui attribue deux Dialogues, l'un intitulé *Pimander*, et l'autre *Asclepius*, Trévise, 1471, in-fol.; mais ils sont d'un auteur qui vivait au plus tôt au 2e siècle de l'Église: on dit que c'est ce Mercure, ou son fils Thot, qui inventa les lettres de l'alphabet. D'autres écrivains prétendent que Mercure Trismégiste ne fut point roi, mais seulement conseiller d'Isis, femme d'Osiris. On trouve sous ce nom dans un Recueil d'opuscules d'alchimie, Lyon, 1557, in-12, ou Paris, 1613,

in-8°, *La Table d'émeraude*; et le président d'Espagne, dans la philosophie naturelle, 1651, in-8°, a donné le Traité de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermés.

MERCURIALIS (Jérôme), célèbre médecin, natif de Forli, enseigna avec réputation à Padoue, à Bologne et à Pise, et mourut à Forli le 13 novembre 1606, à 76 ans, laissant un fils. On a de lui quatre Livres *De Arte gymnasticâ*, Venetiis, 1587, in-4°, et Amsterdam, 1672, in-4°; un Traité *De morbis mulierum*, et un grand nombre d'autres ouvrages estimés, recueillis à Venise, 1644, in-fol.

MERCY (François de), général de l'armée du duc de Bavière, était de Longwy en Lorraine. Il se signala en diverses occasions, prit Rotweil en 1643, et Fribourg en 1644. Peu de temps après il perdit la bataille donnée proche de cette ville, et fut blessé à celle de Nortlingue le 3 août 1645; il mourut de ses blessures peu de temps après. Il avait la réputation d'avoir toujours prévu et prévenu les résolutions de ses ennemis.

MERCY (Claude-Florimond, comte de), petit-fils du précédent, naquit en Lorraine en 1666, et se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante il força les lignes de Pfaffenhoven, et fut vaincu en Alsace par le comte de Bourg en 1709. Le comte de Mercy s'acquit dans la suite beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme le 29 juin 1734. Le comte d'Argenteau, colonel impérial, qu'il avait adopté, fut son héritier.

MÈRE (Ignace Le), né à Marseille, quitta l'ordre de Malte pour entrer dans l'Oratoire, où il fut élevé au sacerdoce. Un dérangement de santé le força de voyager. Il était à Rome lorsque le pape Innocent XI donna la fameuse constitution *Unigenitus*; il crut remarquer dans cette affaire des intrigues qui lui donnèrent de l'éloignement pour l'accepter. Quoique le pape connût ses sentimens, il ne l'en considéra pas moins, et lui fit présent de son portrait. Vers 1722, il vint se fixer à Paris, où le duc d'Orléans lui donna le titre de son conseiller. Il servit même souvent d'aumônier à madame d'Orléans, fille de Louis XIV, dans le monastère de Traisnel. M. Le Mère demeurait sur la paroisse de Saint-Antoine, quand il mourut le 28 mars 1752, à 75 ans. Privé des sacremens par l'obstination du père Bouetrin, le parlement décréta ce curé turbulent, et il ne reparut plus à la paroisse; mais il a eu l'abbaye d'Oigni, dans le diocèse d'Autun. M. Le Mère a traduit les Homélies de saint Chrysostôme, 1741, 4 vol. in-8°; Théodoret, de la Providence, 1740, in-8°. Il est auteur de *Pensées morales et chrétiennes sur la Genèse*, 1734, 2 vol. in-12.

MERÉ (Georges Brossin, chevalier, marquis de), natif du Poitou, d'une famille des plus illustres de cette province, se rendit habile dans les belles-lettres grecques, latines et françaises, et se distingua par son esprit et son érudition. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction. Sur la fin de sa vie il se retira dans une belle terre qu'il avait en Poitou, et il y mourut dans un âge fort avancé, sur la fin du 17e siècle. Ses ouvrages sont 1° *Conversation de M. de Clerambaut et du chevalier de Meré*, in-12; 2° deux Discours, l'un *De l'esprit*, et l'autre *De la conversation*, in-12; 3° *Les agrémens du discours*; 4° des Lettres; 5° Traité de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres œuvres posthumes, in-12. Tous les ouvrages du chevalier de Meré sont ingénieux, pleins d'esprit et d'agrémens; mais souvent il les affaiblit et les exténue à force de les polir, et il y court trop après l'esprit.

MERIAN (Marie-Sibylle), fille, à ce que l'on croit, de Mathieu Merian, habile graveur allemand qui a donné les Collections topographiques en 31 volumes, in-fol., *Florilegium*, Francfort, 1641, in-fol., naquit à Francfort en 1647. Elle se rendit célèbre par l'art avec lequel elle sut peindre, en détrempe, les fleurs et les insectes, et fit plusieurs voyages pour voir les collections des curieux sur cette partie de l'histoire naturelle. Elle mourut à Amsterdam en 1717. On es-

time beaucoup ses dessins et ses notes sur les chenilles, leurs métamorphoses et les plantes dont elles se nourrissent, en hollandais, 3 parties en un vol. in-4°: ses notes sur les insectes d'Europe ont été traduites en français, et imprimées à Amsterdam, 1730, in-fol.; celles de Surinam en latin, Amsterdam, 1705, in-fol., réimprimées en latin et en français en 1726, avec douze planches d'augmentation. L'édition de 1705 se recherche pour la beauté des épreuves; en 1768 il en a paru une nouvelle édition latine et française, par Heurtaut.

MERIAN (Mathieu), né à Bâle en 1593, apprit le dessin de Théodore Méyer et la gravure de Théodore de Bry, dont il devint le gendre. Il est mort aux eaux de Schwalbach en 1651; c'est un des graveurs les plus féconds qui aient existé, comme on peut le voir par les figures qui ornent sa Topographie de l'univers, principalement l'Allemagne, en 31 vol. in-fol., et son *Florilegium*, Francfort, 1641, in-fol. Il a outre cela gravé des sujets tirés de l'Ecriture sainte, des paysages, etc. Il eut un fils graveur, nommé Gaspar, un autre Mathieu, dit *le Jeune*, peintre célèbre. Ce dernier eut un fils, Jean Mathieu, habile peintre, qui mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1716, conseiller de l'électeur de Mayence.

MERILLE (Edmond), né à Troyes en Champagne, enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire et mourut en 1647, à 68 ans, laissant quelques enfans et divers ouvrages, Naples, 1720, 2 vol. in-4°.

MERION, fils de Molus, était de Crète; il mena des vaisseaux à la guerre de Troie. Il conduisait le char d'Idoménée, et se signala par sa valeur en diverses occasions Il y a un autre Merion, fils de Jason, célèbre par ses richesses et son avarice.

MERKLINUS (Georges-Abraham), médecin de Nuremberg, mort en 1702, à 58 ans, a donné un Traité de la transfusion du sang, 1679, in-8°; une nouvelle édition de Vander-Linden *De scriptis medicis*, 1687, in-4°; *De incantamentis*, 1715, in-4°.

MERLAT (Elie), savant et célèbre théologien de la religion prétendue réformée, naquit à Saintes en 1634, et y fut ministre pendant dix-neuf ans; mais ayant fait une Réponse au livre de M. Arnauld, intitulé *Le renversement de la morale*, etc., on l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira alors à Genève et de là à Lausane, où il fut pasteur et professeur, et où il mourut en 1705. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui 1° plusieurs Sermons; 2° un Traité de l'autorité des rois; 3° un autre traité *De conversione peccatoris*.

MERLIN (Ambroise), fameux écrivain anglais de la fin du 5e siècle, qu'on a regardé long-temps comme un grand magicien, et dont on raconte des choses surprenantes. Plusieurs auteurs anglais ont écrit sérieusement qu'il avait été engendré d'un incube, et qu'il avait transporté d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élèvent en pyramide près de Salisbury. On lui attribue des prophéties extravagantes et d'autres ouvrages ridicules, sur lesquels quelques auteurs ont fait des Commentaires remplis d'une crédulité puérile: on les trouve avec son Roman, Paris, 1530, 3 vol. in-fol.; la traduction italienne, Florence, 1495, in-4°, est rare; les éditions de Venise, 1539 et 1554, in-8°, sont aussi recherchées.

MERLIN (Jacques), savant docteur de Sorbonne, natif du diocèse de Limoges, fut curé de Montmartre, puis chanoine et grand-pénitencier de Paris. Ayant prêché contre quelques personnes de la cour, François Ier le fit mettre en prison dans le château du Louvre en 1527, et l'envoya en exil à Nantes, d'où il revint à Paris en 1530. Merlin fut fait grand-vicaire de Paris et curé de la Madeleine. Il mourut le 26 septembre 1541. C'est le premier qui a donné une collection des Conciles. Il y en a eu trois éditions, et l'on y remarque beaucoup d'exactitude et de sincérité. Merlin a aussi donné des éditions de Richard de Saint-Victor, de Pierre de Blois, de Durand de Saint-Pourçain, et d'Origène. Il a mis à la tête des OEuvres de ce père une Apologie dans laquelle il entreprend de justifier Origène des erreurs qu'on lui impute, surquoi il eut une furieuse dispute avec Noel Beda.

MERLIN COCCAIE. *Voyez*. Folengio.

MERLON. *Voy.* Horstius.

MERODACH-BALADAN, roi de Babylone, que l'on croit être le même que Mardocempade, l'un des descendans de Nabonassar, monta sur le trône vers 721 avant J.-C. Il envoya des ambassadeurs à Ezéchias, roi de Judá, pour le congratuler sur le rétablissement de sa santé, et peut-être aussi pour s'informer du célèbre miracle dont parle le prophète Isaïe, savoir, que l'ombre du soleil rétrograda de dix lignes dans l'horloge d'Achaz.

MEROPE, fille d'Atlas et de Pléïon, et l'une de sept Pléïades, rendait une lumière assez obscure, selon la fable, parce qu'elle avait épousé Sisyphe, homme mortel; au lieu que ses sœurs avaient été mariées à des dieux.

MEROVÉE ou MEROUÉE, roi de France, succéda à Clodion en 447, et combattit Attila la même année. On dit qu'il étendit les bornes de son empire depuis les bords de la Somme jusqu'à Trèves, qu'il prit et qu'il saccagea. Il mourut vers 456. Sa valeur a fait donner à nos rois de la première race, le nom de *Mérovingiens.* Childéric Ier son fils lui succéda.

MERRE (Pierre Le), habile avocat au parlement de Paris, et professeur royal en droit-canon, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques, et publia en 1687 un Mémoire intitulé *Justification des usages de France, sur les mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parens;* et un autre intitulé *Sommaire touchant la juridiction*, 1705, in-fol. Il est mort en 1728, laissant un grand nombre d'autres excellens Mémoires sur le droit-canon, qui n'ont point encore été imprimés. C'est lui qui a donné les Mémoires du clergé, continués par son fils, 1716 à 1750, 12 vol. in-fol.; une Table en 1752, réimprimée en 1764; les Harangues en 1740; les Procès-verbaux que l'on y joint commencent au Colloque de Poissi en 1561 jusqu'à présent: les plus rares sont 1625, in-4°, imprimés jusqu'à la page 448; 1635 et 1636. in-fol., 1645 et 46, in-fol., 1651, in-fol., 1655, 56, 57, in-fol. Nous ne parlerons pas des manuscrits: on en a imprimé un Abrégé en 6 vol. in-fol.

MERRE (Pierre Le), fils du précédent, avocat comme son père, a aussi travaillé aux Mémoires du clergé; il est mort en 1763.

MERSENNE (Marin), né au Maine, dans le bourg d'Oysé, le 8 septembre 1588, étudia à la Flèche en même temps que Descartes, avec lequel il contracta une étroite amitié qui persévéra jusqu'à la mort. Il vint ensuite à Paris, et entra chez les Minimes en 1611; il apprit la langue hébraïque, et se rendit très-habile dans la philosophie, dans les mathématiques et dans la théologie. Le père Mersenne vivait sans ambition; il était d'une humeur douce, tranquille, honnête et engageante. On le chargea d'enseigner la philosophie et la théologie dans le couvent de Nevers; ce qu'il fit avec réputation, depuis 1615 jusqu'en 1619. Il devint ensuite supérieur de ce couvent; mais voulant s'appliquer à l'étude avec plus de liberté, il renonça à tous les emplois de son ordre, et voyagea en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, où il se fit extrêmement considérer. Il mourut à Paris le 1er septembre 1648, à 60 ans, d'un abcès au côté, que les médecins ne connurent pas. On a de lui un grand nombre d'excellens ouvrages: les principaux sont *Questiones celebres in Genesim*, 1623, in-fol.: le père Mersenne avait fait l'énumération des athées de son temps, depuis la colonne 669 à 676; on la lui a fait supprimer, et remplacer par deux cartons; il est rare de trouver les cartons originaux; mais la table qui n'est pas changée y renvoie. *Traité de l'harmonie universelle*, Paris, 1636 et 1637, 2 tom. in-fol., l'édition latine est de 1648, in-fol.; avec beaucoup de changemens, ouvrage excellent; *Cogitata physico-mathematica*, in-4°; *la Vérité des sciences*, in-12; *Les Questions inouïes*, in-4°; *L'Optique et la catoptrique dans la perspective de Nicéron*, etc. Sa vie a été écrite par le père Hilarion de Coste, in-8°.

MERVEILLEUX (David-François de), conseiller-interprète du roi près les Ligues Grises en 1710, mort vers 1740, est auteur des *Amusemens des bains de Bade en Suisse*, Londres, 1739, in-12; *Réflexions sur l'entretien politique des treize cantons*, 1739, in-8°. Il était neveu de

MERVEILLEUX (David-François de), de Neuchâtel, ingénieur, et capi-

taine au service de Hollande, mort en 1712, qui a laissé une *Introduction à la géographie universelle*, 1694, in-8°.

MERVESIN (JOSEPH), religieux de Cluni non réformé, obtint le prieuré de Barret, et mourut à Apt sa patrie, de la peste, en 1721. Il est auteur de l'histoire de la poésie française, Paris, 1706, in-12.

MERVILLE (MICHEL GUYOT DE), né à Versailles du maître de la poste aux chevaux, s'établit libraire à la Haie, et y composa un Journal qu'il débitait lui-même, et dont le premier volume parut en 1726. Il mourut en 1755, d'une colique de *miserere*, sur le grand chemin de Genève, près du village de Coppenet. Outre les six volumes in-12 de son Journal, intitulé *Histoire littéraire*, on a de lui *Voyage historique d'Italie*, 1729, 2 volumes in-12. Plusieurs Comédies qui ont été représentées sur le théâtre français et italien avec succès : les principales sont 1° *Les Mascarades amoureuses*; 2° *Les Amans assortis sans le savoir*; 3° *Achille à Scyros*, tragi-comédie; 4° *Les Epoux réunis*; 5° *Le Consentement forcé*; 6° *L'Apparence trompeuse*, etc., réunies à Paris, 1766, 3 vol. in-12.

MERULA (GEORGES), natif d'Alexandrie de la Paille, s'acquit une grande réputation entre les savans de son temps, par ses leçons et par ses ouvrages. Il enseigna à Venise et à Milan, et mourut dans cette dernière ville en 1494. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: les principaux sont l'Histoire des vicomtes de Milan, in-fol.; la Description du mont Vésuve et du Mont-Ferrat; des Commentaires sur Martial, Stace, Juvénal, Varron et Columelle; des Épitres, etc. On lui reproche avec raison d'avoir suivi son penchant à la médisance; ses raisonnemens ne sont pas toujours justes, et les faits qu'il rapporte ne sont pas toujours exacts.

MERULA (PAUL), né à Dort en Hollande, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues et dans les belles-lettres. Il fut professeur d'histoire dans l'université de Leyde, après Juste Lipse, pendant quinze ans, et mourut à Rostock le 18 juillet 1607, à 49 ans, laissant quelques enfans. On a de lui des Commentaires sur les fragmens d'Ennius, in-4°; une édition de la vie d'Erasme, in-4°, et de celle de Junius, in-4°; une Cosmographie, ouvrage savant et utile pour l'ancienne géographie, Amsterdam, 1636, 6 vol. in-12; un Traité de droit, et d'autres ouvrages estimés, en flamand; *Opera posthuma*, Leyde, 1684, in-4°.

MERY, *Medericus* (SAINT), abbé de Saint-Martin d'Autun sa patrie, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastère et vint à Paris, où il mourut au commencement du 8e siècle.

MERY (JEAN), né à Vatan en Berry le 6 janvier 1645, devint chirurgien de la reine, femme de Louis XIV, ensuite chirurgien-major des Invalides, et enfin premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, où il mourut le 3 novembre 1722, à 77 ans, étant de l'académie des sciences. On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les mémoires de cette académie; des Observations sur la manière de tailler, par frère Jacques, 1700, in-12, et des Problèmes de physique sur le *Fœtus*, in-4°.

MESANGE (MATHIEU), né à Vernon, fut garde de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, et mourut à Paris en 1758. On a de lui *Tarif de la maçonnerie*, 1746, in-8°; *Traité de la charpenterie et bois*, 1753, 2 vol. in-8°; *Calculs tout faits*, in-12.

MESANGUY (FRANÇOIS-PHILIPPE), né à Beauvais en 1672, professa pendant plusieurs années les humanités dans le collége de cette ville. Il vint ensuite au collége de Beauvais, où le principal, M. Coffin, le choisit pour son coadjuteur, et le chargea d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires. Ce fut pour eux qu'il écrivit son *Exposition de la doctrine chrétienne*, en 6 volumes in-12, réimprimée en 4. Son zèle contre la constitution *Unigenitus* ayant indisposé la cour contre lui, il quitta le collége de Beauvais en 1728; le fruit de sa retraite fut l'*Abrégé de l'histoire et de la morale de l'Ancien Testament*, in-12; l'*Histoire de l'Ancien Testament*, 10 vol. in-12; un *Nouveau Testament* avec des notes en 3 vol. in-12 et en un seul; la *Constitution* Unigenitus avec des Remarques, in-12; *Entretiens sur la religion*; *Vies des saints*, in-12. Il mourut en 1763, à 86 ans; Louis XV, qui l'avait vu se promener dans la forêt de Saint-Germain, avait été frappé de sa figure respecta-

ble, et s'intéressait à lui; lorsqu'il fut informé de sa dernière maladie, il envoya savoir de ses nouvelles. Cette considération lui était due pour ses vertus, et pour les travaux d'une longue vie qu'il consacra à l'éducation de la jeunesse et à l'avancement de la religion.

MESCHINOT (JEAN), maître d'hôtel de plusieurs ducs de Bretagne et de la reine Anne, mourut en 1509; il est auteur de quelques poésies intitulées les *Lunettes des princes*, 1539, in-16, gothique.

MESGRIN (PAUL STUERT DE SAINT-), favori de Henri III, avait toute la vanité qu'inspire la faveur d'un souverain. Il osa se vanter d'être dans les bonnes grâces de la duchesse de Guise, peut-être moins pour la vérité du fait que pour mortifier le duc de Guise, qu'il haïssait parce qu'il était l'ennemi de son maître. Sans doute que le duc aurait dû mépriser l'offense; mais il s'en trouva tellement choqué, qu'il le fit assassiner à coups de pistolet le 21 juillet 1578, en sortant du Louvre. Henri III lui fit dresser, à Saint-Paul, un tombeau avec ceux de Caylus et Maugiron, que les ligueurs détruisirent. Son frère continua la postérité.

MESGRIN (JACQUES DE STUERT DE CAUSSADE DE SAINT-), après avoir servi le roi en Catalogne, dont il fut vice-roi, et ailleurs, fut fait lieutenant-général en 1650, puis capitaine des chevau-légers, à la tête desquels il fut tué au combat du faubourg Saint-Antoine le 2 juillet 1652. Louis XIV, qui le vit mourir sous ses yeux, et pour son service, le fit enterrer à Saint-Denis, lui fit faire un service pompeux, et permit à sa famille de lui élever un monument; ce qui n'a été exécuté qu'en 1751 : il est de la façon du célèbre Slodts.

MESLÉ (JEAN), avocat au parlement de Paris, mort en 1756, à 75 ans, est auteur d'un bon Traité des minorités, tutelles et curatelles, 1752, in-4°.

MESLIER (JEAN), curé du village d'Etrepigny en Champagne, mort en 1733, à 55 ans, est malheureusement trop fameux par un livre rebutant pour le style, mais impie au suprême degré, intitulé *Testament de Jean Meslier*; c'est une grossière déclamation contre les dogmes de la religion. Il a couru long-temps manuscrit. Enfin il a fini par être imprimé avec d'autres ouvrages de pareille sorte, dans le *Recueil nécessaire*, 1765, in-8°.

MESMES (JEAN-JACQUES DE), chevalier, seigneur de Boissy, etc., naquit le 11 mai 1490, d'une maison illustre. La faiblesse de son tempérament le fit renoncer au parti des armes, suivi par ses ancêtres; il s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence. Il n'avait pas vingt ans qu'il fut chargé de professer la jurisprudence à Toulouse. Il fut ensuite conseiller de Catherine de Foix, reine de Navarre, qui l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'assemblée de Noyon; ce qui le fit connaître du roi François Ier. Ce prince lui offrit la charge d'avocat-général au parlement de Paris, dont il voulait dépouiller Jean de Ruzé; mais de Mesme la refusa, en protestant « qu'il n'accepterait jamais la place d'un homme de bien, qui servait utilement son roi et sa patrie. » Le roi le fit lieutenant-civil au Châtelet, puis maître des requêtes en 1544, et enfin premier président au parlement de Normandie. Mais Henri II, successeur de François Ier, le retint dans son conseil, et le chargea des affaires les plus importantes. Il mourut le 23 octobre 1569, à 79 ans.

MESME (HENRI DE), fils aîné du précédent, cultiva les sciences et les belles-lettres à son exemple. Il excella surtout dans la jurisprudence. Il devint conseiller au grand conseil, maître des requêtes, conseiller d'état, puis chancelier du royaume de Navarre, garde du trésor des Chartres, et enfin chancelier de la reine Louise, veuve de Henri III. Il eut part aux grandes affaires de son temps, et fut cause, avec le maréchal de Biron, du traité fait avec les huguenots en 1570, qu'on appela la *Paix boiteuse* et *mal assise*, parce que le maréchal de Biron était boiteux, et que Henri de Mesmes prenait le surnom d'une de ses terres appelée *Mal assise*. Il mourut en 1596, laissant un fils unique appelé Jean-Jacques de Mesme, qui mourut doyen des conseillers d'état en 1642.

MESME (CLAUDE DE), plus connu sous le nom de *comte d'Avaux*, était second fils de Jean-Jacques de Mesmes, et d'Antoinette de Grossaine. Il fut d'abord conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ensuite conseiller

d'état en 1623. Le roi l'envoya en 1627 ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence et à Turin, et de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A son retour le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suède et en Pologne. Il fut plénipotentiaire au Traité de Munster et d'Osnabruck, conclu en 1648, et eut une telle réputation de probité, que dans les cours où il négociait, sa parole valait un serment; faisant voir par sa conduite que la politique et la probité la plus exacte ne sont point incompatibles, puisque ces deux qualités étaient réunies en lui dans un degré éminent. Le comte d'Avaux fut aussi ministre, surintendant des finances et commandeur des ordres. Il mourut à Paris le 9 novembre 1650. On a de lui d'excellens Mémoires sur ses négociations.

MESMES (Jean-Antoine de), comte d'Avaux et marquis de Givri son neveu, eut comme lui de grandes qualités et de grands talens. Il fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue, qu'il conclut heureusement, puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en Suède. Il mourut à Paris le 11 février 1709, à 69 ans. Ses négociations sont imprimées en 1752, 6 vol. in-12.

MESMIN, *Maximinus* (Saint), second abbé de Mici, près d'Orléans, en 510, mort le 15 décembre, vers 520.

MESNARDIÈRE (Hyppolite-Jules Pillet de la), né à Loudun en 1610, se fit recevoir docteur en médecine, et soutint dans son *Traité de la mélancolie*, in-8°, contre Duncan, médecin écossais, la réalité de la possession des religieuses de Loudun. Ce livre lui acquit la protection du cardinal de Richelieu, qui le fit son médecin ordinaire. La Mesnardière acquit ensuite les charges de maître d'hôtel et de lecteur du roi, et fut reçu de l'académie française en 1655. Il mourut à Paris en 1663. Son principal ouvrage est sa *Poétique*, 1650, in-4°, qui n'est pas achevée, et qui ne traite que de la tragédie et de l'élégie. On a encore de lui *Alinde et la Pucelle d'Orléans*, tragédie; une traduction paraphrasée du panégyrique de Trajan; un Recueil de poésies, in-fol.; *Traité de la mélancolie*, relativement aux possédées de Loudun, 1635, in-8°; *Relations de guerre*, *Le secours d'Arras*, etc., in-8°, et d'autres mauvais ouvrages.

MESNIER, prêtre, mort le 15 novembre 1761, est auteur du fameux problème: « qui, des jésuites, de Luther ou de Calvin, ont le plus nui à l'Eglise, » 1758, 2 vol. in-12, réimprimé en 1760. Dans cette dernière édition se trouve une addition où l'on réfute le bref de l'inquisition contre cet ouvrage. On voit bien au titre que c'est un livre de parti; si les jésuites existaient encore ce livre aurait de la vogue; mais il est tombé avec eux.

MESNIL ((Jean-Baptiste du), célèbre avocat du roi au parlement de Paris, sous les règnes de Henri II, de François II et de Charles IX, s'acquit une grande réputation par sa probité, par son savoir et par son éloquence, et mourut à Paris le 2 juillet 1569, à 52 ans. On a de lui plusieurs écrits qui sont estimés, et dont quelques-uns se trouvent dans les Opuscules de M. Loisel. Du Mesnil est le premier qui ait fait des harangues aux ouvertures du parlement, ce qui s'est continué depuis. Son zèle pour le bien public lui faisait négliger ses propres affaires, ce qui lui faisait souvent dire par sa femme: « Je voudrais que les affaires publiques fussent les vôtres, et que les vôtres fussent les publiques. » Michel de l'Hôpital fit de beaux vers sur sa mort.

MESNIL (Jean-Baptiste du), dit *Rosimond*, comédien de la troupe du Marais, a fait plusieurs pièces de théâtre: *Le Duel fantasque*, *L'Avocat savetier*, *L'Avocat sans étude*, *Le Volontaire*, *Les Trompeurs trompés*, *La Dupe amoureuse*; toutes pièces en un acte et en vers; *Le Quiproquo*, en trois actes, et *Le nouveau Festin de Pierre*, en cinq actes. A sa mort, en 1686, il fut enterré sans luminaire dans le cimetière de Saint-Sulpice, à l'endroit où l'on enterre les enfans morts sans baptême; il avait cependant fait une Vie des Saints, Rouen, 1680, in-4°; il avait traduit de l'anglais, de Burnet, la Vie de Mathieu Hale, grand-justi-

cier d'Angleterre, Amsterdam, 1688, in-12.

MESRAIM ou plutôt MISRAIM, fils de Cham et petit-fils de Noé, régna en Égypte; c'est ce qui fait que l'Égypte est appelée *Terre de Misraïm* dans l'Écriture sainte. C'est de Misraïm que sont sortis tous les différens peuples qui ont habité l'Égypte et les pays voisins, comme les Ethiopiens, les Phatrusiens ou habitans de la Thébaïde, les Libiens, les Anaméens, les Nasamones, etc. On ne sait point au juste en quel temps il commença à régner en Égypte, mais il y a tout lieu de croire que ce fut au temps du patriarche Héber, environ 191 ans après le déluge, et vers 2188 avant J.-C. Plusieurs savans croient qu'il est le même que Menès, premier roi d'Égypte. Misraïm, après sa mort, fut adoré comme dieu, sous le nom d'Osiris, d'Apis ou Sérapis, et d'Adonis.

MESSALINE (VALÉRIE), femme de l'empereur Claude, est fameuse dans l'histoire, à cause de ses débauches. Elle osa épouser C. Silius, chevalier romain, du vivant même de l'empereur; mais ce prince la fit mourir l'an 48 de J.-C.

MESSENIUS (JEAN), fameux historiographe de Suède, dont on a le Théâtre de la noblesse de Suède, en latin, 1616, in-fol., et plusieurs ouvrages estimés. Il fut décapité en 1648, avec son fils âgé d'environ 17 ans, pour avoir fait des satires violentes contre la maison royale de Suède et contre les ministres d'état. L'esprit de sédition et une fin tragique étaient en quelque sorte héréditaires dans la famille de Messénius. Son père mourut en prison, et son grand père eut la tête tranchée pour avoir excité des troubles dans l'état. *Voy.* PÉRINGSKIOLD.

MESSIE. *Voy.* MEXIA.

MESTREZAT (JEAN), fameux théologien et ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Genève en 1592, et mourut en 1657, ne laissant qu'une fille. On a de lui divers ouvrages et des Sermons, in-8o, plusieurs volumes. Philippe Mestrezat son neveu fut aussi un fameux ministre, et enseigna la théologie à Genève avec réputation. On a de lui un Traité contre Socin, et d'autres ouvrages.

MESUA. *Voy.* JEAN.

METASTASIO (PIERRE-ANTOINE-DOMINIQUE-BONAVENTURE-TRAPASSI, depuis dit), naquit à Rome le 3 janvier 1698, de Félix Trapassi d'Assise et de Françoise Golastri de Bologne. Le cardinal Pierre Ottoboni le tint le 9 janvier sur les fonts de baptême, dans la paroisse de Saint-Lorenzo de Domaso. Il entra de fort bonne heure, avec son frère aîné Léopold, dans la maison de Jean-Vincent Gravina, qui, frappé de la facilite qu'avait le jeune Metastasio à faire des vers à l'impromptu, dès l'âge de dix à onze ans, donna aux deux frères les meilleurs maitres. Gravina les destina à la jurisprudence, qu'il pensait pouvoir leur procurer une subsistance honnête. L'aîné s'est distingué dans cette carrière; le cadet, sans l'abandonner entièrement, se livra à son penchant pour la poésie, qu'une impulsion irrésistible le forçait de suivre. Dès l'âge de 14 ans il composa sa tragédie *Il Giustino;* et, pour n'être pas tracassé par les embarras de la vie civile, il se destina à l'état ecclésiastique, et reçut les quatre ordres mineurs en 1717. Gravina institua Métastasio son héritier; ce legs, qui lui procura un fonds de 30,000 florins, le tira d'inquiétude. Il put suivre son goût à son gré, et donner à ses ouvrages la perfection convenable. La pièce qui commença sa réputation, sa *Didone abbandonata,* ne fut représentée pour la première fois à Naples, qu'en 1724. En 1729 Métastasio fut appelé à Vienne pour y occuper la place de poète impérial, qu'avait Apostolo Zéno, et que celui-ci cédait de bon cœur à un jeune homme moins savant mais plus poète que lui. L'empereur, pour se l'attacher et le fixer à Vienne, lui assigna une pension de 4000 florins en 1730. Ce souverain, François I[er] son successeur qui protégeait singulièrement Métastasio, et l'impératrice Marie-Thérèse, lui donnèrent sans cesse des témoignages de satisfaction, par les beaux présens qu'ils lui firent. Métastasio menait la vie la plus uniforme, s'amusait de la musique et du clavecin dans la maison de M. Martinès, où il demeurait. Il fréquentait habituellement la maison de la princesse d'Althan, née princesse Pignatelli, chez laquelle il allait et d'où il

revenait à des heures réglées. Tout chez lui et sur lui respirait l'ordre, et il disait souvent qu'il ne craignait l'enfer que parce que c'est un lieu *ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat.* Sa manière de vivre lui conserva l'usage de ses sens jusqu'à la fin de ses jours ; il se plaignait seulement de quelques tiraillemens de nerfs qui ne lui ôtaient pas sa gaité naturelle. Quoiqu'il ait vécu 50 ans à Vienne, il ne savait d'allemand que ce qu'il en fallait pour commander à ses domestiques ; mais il parlait le français et l'espagnol, ce qui lui suffisait, n'ayant de société qu'avec des gens de qualité ou des personnes de son pays. Une fièvre violente qui ne lui donna de relâche que pour remplir ses devoirs de chrétien l'emporta le 12 avril 1782. Il est enterré dans l'église de Saint-Michel. Métastasio avait institué M. Martinès pour son héritier : ses biens montaient à 130,000 florins, sans y comprendre un mobilier immense. On a de lui des Opéras, des Chansons, etc. Ses Opéras lui ont fait un honneur infini par la diction naturelle ; l'invention n'est pas ce qui y brille le plus ; il a mieux aimé imiter les Français. Mais, pour accommoder ses pièces au goût italien, il s'est tenu loin de ses modèles : les bienséances sont mal gardées ; les filles qui se jettent à la tête des hommes sortent de la vraisemblance, ou choquent les mœurs réservées qu'elles doivent avoir pour plaire. Cependant c'est le poète à la mode chez les étrangers, peut-être par la facilité qu'on a à l'entendre, et encore plus parce que les bons auteurs dramatiques italiens sont plus rares que les français. Ses Œuvres ont été fort bien imprimées à Paris, en 1755, 9 vol. petit in-8°, auxquels on en a joint un dixième. On en a refait, en 1782, une superbe édition in-8° et in-4° ; il y en a une traduction française en douze volumes petit in-12.

METEL (Hugues), abbé de Saint-Léon de Toul, ordre de Prémontré, se distingua dans le 13ᵉ siècle par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques : nous avons ses Lettres in-fol., publiées par l'abbé Hugo.

METELLI (Augustin), peintre, né à Bologne en 1609, excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornemens, et travaillait ordinairement de concert avec Ange-Michel Colonna, autre peintre habile en ce genre. Il mourut à Madrid en 1660.

METELLUS CELER (Quintus-Cecilius), consul romain, l'an 58 avant J.-C., fut préteur l'année du consulat de Cicéron ; il rendit des services importans à la république, en s'opposant aux troupes de Catilina qui voulait entrer dans la Gaule Cisalpine, et obtint après sa préture le gouvernement de cette province. Il épousa la sœur de Claudius, qui le déshonora par ses impudicités et l'empoisonna. C'est elle qui, sous le nom de Lesbia, est si décriée par Catulle. Cicéron perdit un bon ami par la mort de Metellus, arrivée 57 ans avant J.-C.

METELLUS (Lucius-Cécilius), tribun du peuple, lorsque César se rendit maître de Rome, eut plus de courage que tous les autres magistrats qui se soumirent comme s'ils avaient été accoutumés depuis long-temps au joug de la servitude. Le seul Metellus osa s'opposer à César, qui voulait se saisir du trésor que l'on gardait dans le temple de Saturne, et lui en refusa les clefs. César ordonna alors qu'on rompit les portes ; et comme Metellus alléguait les lois et renouvelait son opposition, César menaça de le tuer, en disant : « Jeune homme, tu n'ignores pas qu'il me serait plus facile de le faire que de le dire. » Le tribun ne résista plus et se retira. César a entièrement déguisé ce fait dans son Histoire des guerres civiles.

METEREN (Emmanuel). *Voy.* Metiren.

MÉTÉZEAU (Clément), architecte du roi Louis XIII, était natif de Dreux. Il a immortalisé son nom par la fameuse digue de la Rochelle, qu'il entreprit et qu'il exécuta avec Jean Teriot, maître maçon de Paris, appelé depuis le capitaine Teriot. On grava dans le temps le portrait de Métézeau, avec ces vers au bas :

Dicitur Archimedes terram potuisse movere ;
Æquora qui potuit sistere non minor est.

MÉTÉZEAU (Paul), frère du précédent, naquit à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et seconda le cardinal de Bérulle dans l'établissement de la

congrégation de l'Oratoire. Il se rendit célèbre par ses prédications, et fut cause que la direction de plusieurs colléges fut donnée aux pères de l'Oratoire. Il mourut à Calais en 1632, à 50 ans. Il était licencié de Sorbonne, de la maison de Navarre. On a de lui 1° un corps de Théologie propre aux prédicateurs, intitulé *Theologia sacra juxta formam evangelicæ prædicationis distributa*, etc., 1625, in-fol.; 2° un autre ouvrage qui a pour titre *De sancto sacerdotio, ejus dignitate et functionibus sacris*, etc., in-8°.

METHOCHITE ou METOCHITE (Théodore), logothète de Constantinople, et l'un des plus savans Grecs du 14e siècle, eut des emplois considérables sous l'empereur Andronic *l'Ancien*, et mourut en 1332. Son érudition le fit appeler une Bibliothèque vivante. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : les principaux sont 1° un Abrégé de l'Histoire romaine, depuis Jules-César jusqu'à Constantin-le-Grand, in-4°; 2° l'Histoire sacrée, en 2 livres, traduits par Hervé, Paris, 1555, in-4°; 3° l'Histoire de Constantinople, etc.

METHODIUS (Saint), surnommé *Eubulius*, célèbre évêque de Tyr en 311, et martyr peu de temps après, avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que celui qui est intitulé *Le festin des Vierges*, Rome, 1656, in-8°, Paris, 1657, in-fol. Les autres livres qu'on attribue à ce saint martyr sont supposés, et se trouvent avec le saint Amphiloque de Combéfis, Paris, 1644, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères avec ses autres ouvrages.

METHODIUS Ier, pieux patriarche de Constantinople, et l'un des plus zélés défenseurs du culte des saintes images, mourut le 14 juin 846. Il ne faut pas le confondre avec saint Méthodius, ni avec Méthodius II, patriarche de Constantinople en 1240.

METHODIUS, de Thessalonique, se fit dans le 9e siècle une grande réputation parmi les Bulgares. Les Russes lui font honneur des caractères esclavons, et de la traduction de la Bible dont ils se servent.

METIREN ou plutot METEREN (Emmanuel), habile historien, natif d'Anvers, dont on a une *Histoire des Pays-Bas*, la Haie, 1618, in-fol., qui est estimée. Il mourut en 1612.

METIUS SUFFETIUS, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius, roi des Romains, étant obligé, après le combat des Horaces et des Curiaces, de mener du secours aux Romains, qui faisaient la guerre aux Veïens, promit à ceux-ci de quitter son poste pendant la bataille, ce qu'il fit effectivement; mais Tullus Hostilius ayant emporté la victoire nonobstant cette perfidie, fit attacher Métius entre deux chariots, et le fit tirer par de puissans chevaux, qui le mirent, dit-on, en pièces aux yeux de toute l'armée, vers 669 avant J.-C.

METIUS (Jacques), habile hollandais, natif d'Alemaër, inventa les lunettes d'approche ou télescopes; il en présenta aux états-généraux en 1609. On se servait depuis long-temps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger sa vue vers les objets éloignés et la rendre plus nette; mais ces tubes n'étaient point garnis de verre, et c'est Jacques Métius qui le premier a joint le verre aux tubes. On dit qu'il trouva cette invention par hasard, ayant observé des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servaient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, et qui ayant mis en badinant des morceaux de glace aux bouts de ces espèces de tubes, étaient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochaient d'eux. Adrien Métius son frère, natif d'Alemaër, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation. On a de ce dernier divers ouvrages de mathématiques. Il mourut le 16 septembre 1635.

METKERKE (Adolphe), célèbre littérateur, historien, philologue et jurisconsulte protestant, natif de Bruges, mort à Londres le 4 novembre 1591, a travaillé aux Vies des Césars, aux médailles de la grande Grèce, et aux Fastes consulaires qui ont été publiés par Goltzius. Il a traduit quelques épigrammes de Théocrite, Moschus et Bion, sur lesquels il a fait aussi de bonnes notes; et il a donné un recueil d'actes de la paix conclue à Cologne en 1579. On a encore de lui des poésies latines; un Traité latin de la véritable prononciation de la lan-

gue grecque, 1576, in-8°; un autre des fêtes de l'église romaine, etc.

METOCHITE. *Voy*. METHOCHITE.

METON, *Meto*, célèbre mathématicien d'Athènes, publia, l'an 432 avant J.-C., son *Enneadecateride*, c'est-à-dire son cycle de 19 ans, ou le Nombre d'Or, par lequel il prétendait ajuster le cours du soleil à celui de la lune, et faire que les années solaires et lunaires commençassent au même point. Il avait Euctémon pour compagnon de ses observations solaires.

METRA, fille d'Erysichthon, thessalien, se résolut de faire le métier de courtisane, pour gagner de quoi soulager la faim prodigieuse de son père. Elle prenait de ses amans un mouton, un bœuf, un cheval, ou quelque autre animal; ce qui donna lieu aux poètes de feindre qu'elle avait reçu de Neptune, dont elle était aimée, le pouvoir de se transformer en ce qu'elle vouloit, puis se faisait vendre afin de fournir de l'argent à son père pour ses besoins.

METRIE ou METTRIE (JULIEN OFFROY DE LA), né à Saint-Malo en 1709, alla en Hollande étudier la médecine, sous le célèbre Boerhaave, et vint ensuite à Paris, où il fut placé auprès du duc de Grammont, colonel des gardes françaises, qui lui fit donner le brevet de médecin de son régiment. La Mettrie accompagna ce seigneur à la guerre, et se trouva avec lui à la bataille de Dettingen et au siége de Fribourg, où il tomba dangereusement malade. L'Histoire naturelle de l'âme, traduite de Charp. 1745, in-12, ouvrage impie, qu'il publia peu de temps après sa convalescence, lui aurait attiré le châtiment qu'il méritait, sans le crédit de son protecteur; mais le duc de Grammont ayant été tué d'un coup de canon, La Mettrie perdit sa place, et n'en devint pas plus sage. *L'ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en méditation*, 1748, 3 vol. in-12, libelle calomnieux, cynique et grossier qu'il fit paraître quelque temps après contre ses confrères, l'obligea de se retirer à Leyde, où ayant donné au public *L'Homme machine*, livre pitoyable, où il entreprend de prouver le matérialisme de l'âme, il souleva contre lui les hautes puissances, qui ordonnèrent qu'on se saisît de sa personne. Il allait être puni pour avoir osé publier un livre si abominable, lorsqu'il se sauva au péril de sa vie et avec précipitation. Après avoir erré assez long-temps, il se rendit à Berlin en 1748, y fut reçu de l'académie, et y mourut pour s'être fait baigner et saigner huit fois dans une indigestion en 1751. On assure qu'il se convertit avant sa mort, et qu'il fit paraitre en mourant de grands sentimens de piété. On a encore de lui, outre les ouvrages dont nous avons parlé, recueillis en 2 vol. in-12 ou un vol. in-4°, 1755, la traduction des Aphorismes de Boerhaave, 10 vol. in-12, et autres ouvrages de Boerhaave.

METRODORE, célèbre médecin grec, natif de Chio, disciple du philosophe Démocrite, et maître d'Hypocrate et d'Anaxarque, pensait que le monde est éternel et infini. Il vivait 444 avant J.-C.; ses ouvrages se sont perdus.

METRODORE, excellent peintre et habile philosophe, fut choisi par les Athéniens pour être envoyé à Paul Emile, lequel ayant pris Persée, roi de Macédoine, leur avait demandé deux hommes, l'un pour instruire ses enfans, et l'autre pour peindre son triomphe, témoignant en même temps désirer d'avoir pour précepteur de ses enfans un excellent philosophe. Les Athéniens lui envoyèrent Métrodore, qui excellait dans la philosophie et dans la peinture; Paul Emile fut très-content de leur choix.

METROPHANE, célèbre évêque de Bysance, et confesseur, mort vers l'an 312.

METROPHANE CRITOPULE, protosyncelle de la grande église de Constantinople, fut envoyé par Cyrille Lucar en Angleterre, pour s'informer exactement de l'état et de la doctrine des églises protestantes. Critopule, ayant débarqué à Hambourg, parcourut une partie de l'Allemagne, et y composa une Confession de foi de l'église grecque, imprimée à Helmstad, en grec et en latin, en 1661: cette confession de foi favorise en quelques endroits la doctrine des protestans, mais elle est exacte en d'autres endroits, et l'auteur y raisonne en théologien et en habile critique.

METROPHANE, évêque de Smyrne dans le 9e siècle, s'opposa au turbulent Photius, et consigna ses sentimens pacifiques dans une lettre qui se trouve dans la Collection des conciles.

METZ (Claude-Barbier du), lieutenant-général de l'artillerie et des armées du roi, naquit à Rosnay en Champagne, le 1er avril 1638. Il se signala tellement dans les guerres de Louis XIV depuis 1657, jusqu'à la bataille de Fleurus, où il fut tué d'un coup de canon en 1690, qu'il passa pour un des meilleurs officiers du royaume. Il perfectionna l'artillerie, et la fit servir presque avec la même diligence que la mousqueterie. Sa mort excita les regrets de toute l'armée, et du roi même, qui dit à M. du Metz, son frère : « Vous perdez beaucoup, mais je perds encore davantage par la difficulté que j'aurai à remplir sa place. » Madame la dauphine, ayant un jour aperçu cet officier au dîner du roi, dit tout bas à sa majesté : « Voilà un homme bien laid. — Et moi, répondit Louis XIV, je le trouve un des plus beaux hommes de mon royaume, parce que c'est un des plus braves. »

METZU (Gabriel), excellent peintre en petit naquit à Leyde en 1615, et mourut dans la même ville en 1658. Ses tableaux sont en petit nombre, et très-recherchés pour la finesse et la légèreté de sa touche, la fraîcheur du clair-obscur et l'exactitude du dessin.

MEVIUS ou MÆVIUS, poète latin que Virgile et Horace tournent en ridicule. Il vivait du temps d'Auguste.

MEVIUS (David), célèbre jurisconsulte, conseiller privé du roi de Suède, et président du conseil souverain de Wismar, fut employé dans les affaires les plus importantes, et mourut vers 1685. On a de lui des Commentaires sur le droit de Lubek ; des Décisions ; un traité de l'Amnistie ; une Jurisprudence universelle, et un grand nombre d'autres ouvrages estimés.

MEUN (Jean de). *Voy.* Clopinel.

MEURISSE (Henri-Emmanuel), habile chirurgien de Paris, natif de Saint-Quentin, mort le 17 mai 1694, dont on a un *Traité de la saignée*, in-12, qui est très-estimé.

MEURISSE (Martin), de Roye, fut dominicain et évêque de Madaure. Il a fondé les bénédictins de Montigny près de Metz, et est mort en 1644 ; l'Histoire des évêques de Metz, 1634, in-fol., est de sa composition.

MEURSIUS (Jean), né à Utrecht en 1579, alla étudier le droit à Orléans avec les fils de Barneveld, qu'il accompagna dans leurs voyages. De retour en Hollande il fut fait professeur d'histoire à Leyde en 1610, et ensuite professeur en langue grecque. Sa réputation s'augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire et en politique dans l'université de Sora en 1625. Meursius remplit cette chaire avec une estime universelle, et mourut en 1639, à 60 ans. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages, dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grèce, comme *De populis Atticæ ; Atticarum lectionum libri VI ; Archontes athenienses ; Fortuna attica ; De Athenarum origine ; De festis Græcorum ; De Athenarum antiquitatibus ; Creta ; Cyprus, etc.*, qui se trouvent dans les Recueils de Grævius et Gronovius. On a encore de lui *Historia danica*, 1638, in-fol., très-estimée ; *Athenæ Batavæ*, ou Histoire de l'université de Leyde, 1625, in-4° ; des Commentaires sur Lycophron, et d'autres auteurs, etc. Jean Meursius son fils est aussi auteur de plusieurs ouvrages : *Arboretum sacrum, sive de arborum conservatione*, Leyde, 1642, in-8°. *Voy.* Chorier.

MEUSNIER (Philippe), habile peintre, né à Paris en 1655, excellait à peindre l'architecture. Il fut visité dans son atelier par Louis XIV et par Louis XV, et en reçut de justes éloges. Il obtint une pension avec un logement aux galeries du Louvre, et fut trésorier de l'académie royale de peinture. Il mourut en 1734. Il entendait parfaitement la perspective et réussissait surtout dans l'architecture.

MEXIA ou MESSIA (Pierre), habile écrivain espagnol, natif de Séville, mort en 1552, dont on a divers ouvrages estimés, entre autres ses Diverses Leçons, in-8°, traduites en français, in-8°.

MEY (Jean de), natif de Zélande, fut docteur en médecine, et pasteur et professeur en théologie à Middelbourg. Il mourut en 1678, à 59 ans. On a

de lui des Commentaires physiques sur le Pentateuque et le Nouveau Testament, et plusieurs ouvrages flamands qui ont été réunis en un vol. in-fol.

MEYER (CONRAD), habile peintre et graveur, né à Zurich le 3 octobre 1618, est mort en 1689.

MEYER (DIÉTRICH ou THIERRI), célèbre peintre, né à Eglisau en 1572, mourut à Zurich le 12 décembre 1658.

MEYER (FÉLIX), habile peintre de paysages, né en 1653, à Wintertour, y est mort en 1713.

MEYER (RODOLPHE), fils de Diétrich, excellent graveur, dont on a, entre autres, les figures de l'*Helvetia sancta* de Murer, mourut à Zurich le 15 août 1638.

MEZENTIUS, roi des Tyrrhéniens, faisait mourir ceux qui ne lui plaisaient pas en les faisant attacher bouche à bouche à des cadavres; ses peuples se révoltèrent, et Énée le défit.

MEZERAY (FRANÇOIS-EUDES DE), né à Ry, village de Basse-Normandie, entre Argentan et Falaise, en 1610, d'un père qui était chirurgien dans ce village, s'appelait Eudes du nom de sa famille, et prit le surnom de Mézeray, d'un hameau voisin de Ry. Il vint à Paris, où il s'appliqua à la poésie avec une ardeur presque incroyable; mais Des Yvetaux lui conseilla de quitter l'étude de la poésie pour se livrer à l'histoire et à la politique, et lui procura dans notre armée de Flandre l'emploi d'officier pointeur, que Mézeray exerça pendant deux campagnes; il se renferma ensuite au collége de Sainte-Barbe, au milieu des livres et des manuscrits, pour travailler à l'Histoire de France; mais sa trop grande application au travail le jeta dans une grande maladie. Le cardinal de Richelieu ayant alors appris son nom, ses projets et sa maladie, lui envoya sur-le-champ cinq cents écus dans une bourse ornée de ses armes. Animé par cette libéralité, Mézeray publia en 1643 le premier volume de l'Histoire de France, in-fol., n'ayant encore que 32 ans. Son second volume parut en 1646, et le troisième en 1651. Ces deux derniers volumes valent mieux que le premier; il faut prendre garde si les cartons s'y trouvent; on les reconnaît quand le portrait de Charlemagne est double, et que les médailles de la reine Louise, tome III, page 683, s'y trouvent. Mézeray surpassa dans cet ouvrage tous ceux qui avaient écrit l'histoire de France avant lui; et le roi, pour le récompenser, lui donna une pension de 4000 livres. Dans la suite, aidé des conseils de M. de Launoi et de M. Dupuy, il donna un *Abrégé de l'histoire de France* en 1668, en 3 vol. in-4°, dont la dernière édition est de 1755, 14 vol. in-12; on y a joint les endroits de l'édition de 1668 qui avaient été supprimés, la continuation de Limiers et une bonne table des matières. Cet abrégé est plus correct que la grande histoire, et il fut très-bien reçu du public; mais comme Mézeray y avait inséré l'origine de toutes nos espèces d'impôts, avec des réflexions fort libres, M. Colbert s'en plaignit. Mézeray promit de se corriger dans une seconde édition; mais ses corrections n'ayant paru être que de vraies palliations, le ministre fit supprimer la moitié de sa pension. Mézeray en murmura, et n'obtint pour réponse que la suppression de l'autre moitié. Chagrin de cet événement, il résolut d'écrire sur des matières qui ne pussent plus l'exposer à de pareils revers, et composa son *Traité de l'Origine des Français*, qui lui fit beaucoup d'honneur et qui est rempli de recherches curieuses. Il fut élu secrétaire perpétuel de l'académie française après la mort de Conrart, et mourut le 10 juillet 1683, à 73 ans. Outre l'histoire de France réimprimée en 1685, 3 vol. in-fol., on a encore de lui 1° une continuation de l'Histoire des Turcs, depuis 1612 jusqu'en 1649, in-fol.; 2° une Traduction française du Traité latin de Jean Sarisbéry, intitulé *les Vanités de la cour*, 1640, in-4°; 3° on lui attribue plusieurs Satires contre le gouvernement, et en particulier celles qui portent le nom de *Sandricourt*; *Histoire de la mère et du fils*, Amsterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12: son esprit était aussi inégal que son style, quoique vrai et hardi comme Tacite, et souvent ausi énergique, mais moins fécond en expressions heureuses que l'auteur latin. Mézeray avait deux frères, dont l'aîné, nommé Jean Eudes, fut instituteur des eudistes. *Voy.* EUDES. Le second était plus jeune que Mé-

zeray, et fut habile chirurgien accoucheur. Il s'appelait Charles Eudes, et prit le nom de Douay. *Voy.* sa vie, par La Roque, in-12, ou dans l'Abrégé de 1755.

MÉZIRIAC. *Voy.* BACHET.

MICARIN. *Voy.* BECCAFUMI.

MICÉTIUS, évêque de Trèves, dans le 6e siècle, a laissé un Traité des veilles et de la psalmodie, que l'on trouve dans le Spicilége de Dachery, avec deux de ses Lettres.

MICHAELIS (SÉBASTIEN), religieux dominicain, célèbre par sa piété, naquit à Saint-Zacharie, petite ville du diocèse de Marseille, vers 1543. Il introduisit la réforme dans plusieurs maisons des dominicains de son ordre, et obtint de la cour de Rome que les religieux de cette réforme composeraient une congrégation séparée, gouvernée par un vicaire-général. Le père Michaelis fut le premier vicaire-général des religieux de cette réforme, et mourut à Paris le 5 mai 1618, à 74 ans, étant prieur des dominicains de Paris, rue Saint-Honoré. On a de lui quelques ouvrages, entre autres l'*Histoire des trois filles possédées*, Paris, 1623, 2 vol. in-8°.

MICHAUT (PIERRE), secrétaire du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, est auteur du *Doctrinal du temps*, in fol., gothique, plus rare que l'édition intitulée *Doctrinal de Court*, de 1522, in-8°, et de la *Danse aux aveugles*, Lyon, 1543, in-8°, réimprimée en 1749, in-8°; l'un et l'autre en prose et en vers.

MICHAUT (JEAN BERNARD), né à Dijon le 18 janvier 1707, fut contrôleur ordinaire des guerres en Bourgogne, et s'occupa beaucoup de littérature. Il est mort en septembre 1770. On a de lui quelques Éloges de gens savans, qui se trouvent dans le père Niceron et dans M. Papillon; de l'Éloge de l'abbé Lenglet, qui a été imprimé séparément; des *Mélanges historiques et philologiques*, 1754, 2 vol. in-12. Il a été l'éditeur des Lettres choisies de M. de la Rivière, 1751, 2 vol. in-12. Ses recherches littéraires sont agréables.

MICHÉE, le 6e des douze petits prophètes, natif de Morastie, bourgade de la tribu de Juda, prophétisa pendant près de 50 ans, sous les règnes de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, depuis 740 jusqu'à 724 avant J.-C. Ses Prophéties sont en hébreu et contiennent sept chapitres, dans lesquels il reprend avec un style sublime les déréglémens des Israélites, prédit leur captivité, et les console par l'espérance d'une délivrance future. C'est, de tous les prophètes, celui qui a prédit le plus clairement la naissance du Messie dans Bethléem. Il ne faut pas le confondre avec le prophète Michée, fils de Jemla, qui vivait du temps d'Achab et de Josaphat, environ 150 ans auparavant, c'est-à-dire 897 ans avant J.-C. C'est de ce dernier dont il est parlé dans le 3e livre des Rois, chap. 22.

MICHEL (SAINT), archange, dont il est fait mention dans l'Epître de saint Jude, v. 9, était le protecteur du peuple juif, comme nous le lisons dans le chapitre 12 de Daniel. L'Eglise célèbre sa fête le 29 septembre.

MICHEL (PIERRE), né à Toul le 5 mai 1703, en est devenu maire, et est mort le 24 mai 1755. Il est auteur d'un *Système chronologique sur les trois textes de la Bible*, 1733, in-4°.

MICHEL Ier, CUROPALATE, empereur d'Orient, surnommé *Rangabé*, épousa Procopie, sœur de Staurace, et se fit couronner empereur le 2 octobre 811. Il était libéral et zélé pour la religion catholique; il diminua les impôts, et répara autant qu'il put les maux que la cruauté de Nicéphore son prédécesseur avait faits à l'empire; il défit même les Sarrasins par Léon-l'Arménien, et fut moins heureux contre les Bulgares. Léon en profita pour se révolter; Michel l'ayant appris ne voulut pas faire répandre le sang de ses sujets, il se réfugia dans une église avec Procopie et ses enfans en 813; là ils firent couper leurs cheveux et prirent l'habit monastique. Le nouvel empereur leur épargna la vie, et pourvut à leur subsistance dans le monastère. Cependant Théophylacte, seul fils de Michel Curopalate, fut privé des marques de son sexe par ordre de Léon pour n'avoir rien à craindre de lui.

MICHEL II, *le Bègue*, natif de Phrygie, plut à l'empereur Léon-l'Arménien, qui l'avança dans ses troupes et le fit patricien. Dans la suite Michel, ayant été accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, fut mis en prison. Léon l'examina lui-même, et le con-

damna à être brûlé en sa présence ; ce qui aurait été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice Théodosie n'eût représenté à l'empereur que c'était manquer de respect pour la fête. Léon différa l'exécution ; mais la nuit même de Noël il fut assassiné dans son palais, et Michel fut tiré de prison et salué empereur d'Orient en 820. Michel rappela aussitôt ceux qui avaient été exilés pour la défense des saintes images ; mais quelque temps après il persécuta les catholiques et surtout les moines. Son règne fut très-malheureux. Euphème se fit déclarer empereur en Sicile, et se mit sous la protection des Sarrasins. Ceux-ci, après la mort d'Euphème, s'emparèrent de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre. Michel ne s'en livra pas moins à tous les vices que lui suggérait sa cruauté, son intempérance et sa lubricité. Il mourut le 1er octobre 829 ; Théophile son fils lui succéda.

MICHEL III, *le Buveur* ou *l'Ivrogne*, empereur d'Orient, succéda à Théophile son père en 842, sous la tutelle et la régence de Théodora sa mère. Cette vertueuse princesse rétablit la même année le culte des images, et mit fin à l'hérésie des iconoclastes, que Léon l'*Isaurien* avait introduite 120 ans auparavant. Théodora renouvela le traité de paix avec Bogoris, prince des Bulgares, en 844, et lui rendit sa sœur, laquelle, pendant sa captivité, étant devenue chrétienne, procura la conversion des Bulgares en 860. Bardas, frère de Théodora, voulant avoir seul toute l'autorité, s'empara tellement de l'esprit de Michel en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mère Théodora de se faire couper les cheveux et de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Saint Ignace, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, on le chassa de son siége, et Photius fut mis à sa place en 857, année que l'on peut regarder comme l'époque de l'origine du schisme qui sépare l'église grecque d'avec la latine. Michel, après avoir laissé régner Bardas avec le titre de César, le fit mourir le 29 avril 866, parce qu'il lui était devenu suspect, et associa Basile à l'empire. Basile, craignant d'avoir le même sort que Bardas, fit assassiner Michel le 24 septembre 867, et régna après lui. Ce prince est un des monstres qui ont déshonoré le siége de l'empire. Le meurtre, l'inceste, le parjure, sont les voies par lesquelles il fit sentir sa puissance à ses sujets ; inattentif aux intérêts de l'état, il s'associa successivement Bardas et Basile pour se décharger de ce soin sur eux et ne s'occuper que de son plaisir.

MICHEL IV, *Paphlagonien*, ainsi nommé parce qu'il était né à Paphlagonie, de parens obscurs, succéda à Romain Argyre, empereur d'Orient, en 1034, par les intrigues de l'impératrice Zoé, laquelle, ayant pour lui une passion criminelle, avait fait mourir l'empereur son mari. Michel tomba peu de temps après en démence. Il eut néanmoins de bons intervalles, et fit la guerre avec succès, par ses deux frères, contre les Sarrasins et contre les Bulgares. Il avait ôté l'autorité à l'impératrice Zoé dès le commencement de son règne. Il se retira dans un monastère en 1041, y prit l'habit monastique, et y mourut avec de grands sentimens de piété le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, *Calaphate*, son neveu, lui succéda après avoir été adopté par l'impératrice Zoé ; mais, quatre mois après, craignant que cette princesse ne le fît périr, il l'exila dans l'île du Prince. Le peuple, irrité d'une telle action, se souleva contre Michel. On lui creva les yeux et on le renferma dans un monastère. Zoé et Théodora sa sœur régnèrent ensuite environ trois mois ensemble, et ce fut la première fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes.

MICHEL VI, *Stratiotique*, c'est-à-dire *guerrier*, empereur d'Orient, succéda à l'impératrice Théodora en 1056 ; mais étant vieux et n'ayant pas le talent de gouverner il fut obligé de céder son trône à Isaac Comnène en 1057, et de se retirer dans un monastère.

MICHEL VII, *Parapinace*, empereur d'Orient, fils de Constantin Ducas et d'Eudoxie, succéda à Romain en 1071 : c'était un prince incapable de régner. Nicéphore Botoniate se souleva contre lui et s'empara de Constantinople avec le secours des Turcs en 1078. Alors Michel fut relégué dans le

monastère de Stude pour y mener la vie monastique. Il en fut retiré peu de temps après pour être fait archevêque d'Ephèse. C'était un prince faible qui laissait le gouvernement à ceux qui voulaient s'en saisir. Ses ministres en abusèrent, et il fut accablé de leur mauvaise administration.

MICHEL VIII, *Paléologue*, régent de l'empire d'Orient durant la minorité du jeune empereur Jean Lascaris, fit crever les yeux à ce prince, le relégua à Magnésie, et se fit couronner empereur à Nicée en 1260. L'année suivante il reprit la ville de Constantinople sur Baudouin II, après qu'elle eut été occupée par les Français pendant 58 ans 3 mois et 11 jours. Michel Paléologue agrandit son empire, fit la guerre contre les Vénitiens et travailla à réunir l'église grecque avec la latine. Il signa l'acte de cette réunion au mois d'avril de l'an 1277; mais n'ayant point paru sincère à Nicolas III, ce pape l'excommunia comme fauteur de l'hérésie et du schisme des Grecs, le 18 novembre 1281. Michel Paléologue était affable, libéral et magnifique. Il aimait les sciences et les savans, et fit fleurir les lettres à Constantinople. De tous les princes du Bas-Empire c'est l'un de ceux qui eurent les plus belles qualités. Il mourut le 11 décembre 1283, à 58 ans, après en avoir régné 24. Andronique Paléologue son fils lui succéda.

MICHEL (Jean), natif d'Angers, fut médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de conseiller au parlement. Il mourut en 1495, laissant une fille mariée à Pierre Le Clerc du Tremblay, un des aïeux du père Joseph, capucin. On a de lui plusieurs pièces dramatiques qui furent jouées avec de grands applaudissemens sous le nom de *Mystères de la nativité, de la Passion*, dont les éditions les plus rares sont celles de 1486, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4° du 16e siècle sont moins rares; celle de Lyon, Rigaud, in-4°, sans date, lettre ronde, est différente de toutes les autres; *De la Résurrection*, Paris, Verard, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol, est plus complète. Il ne faut pas le confondre avec un évêque d'Angers de ce nom, mort en 1447, dont on a des Statuts et des Ordonnances pour la discipline dans son diocèse.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES, habile peintre, naquit à Rome en 1602 de Marcello Cerquozzi, joaillier. On lui donne le surnom *des Batailles*, à cause de son habileté à peindre ces sortes de sujets; il eut aussi le nom de Michel-Ange *des Bambochades*, à cause de son maître Pierre de Laer, dit Bamboche, dont il imita la manière de peindre des fruits, des marchés, des pastorales, des foires et des animaux. Son caractère enjoué et facétieux, joint à sa grande réputation, attirait beaucoup de monde dans son atelier. Il amassa des biens considérables, et mourut à Rome en 1660. *Voy.* Bonarota, Caravage.

MICHEL CERULARIUS, patriarche de Constantinople, succéda à Alexis en 1043. Il se déclara contre l'église romaine en 1053, dans une lettre qu'il écrivit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape et à toute l'église d'Occident. Cette lettre ayant été portée à Léon IX, ce pape y fit faire réponse, et envoya des légats à Constantinople qui excommunièrent Michel Cerularius. Ce patriarche les excommunia à son tour, et depuis ce temps-là l'église de Constantinople demeura séparée de l'église romaine. Michel Cerularius étant devenu suspect à l'empereur Isaac Comnène, à cause de la grande autorité qu'il s'était acquise, ce prince le fit arrêter et déposer en 1059. Nous avons les 3 Lettres de ce patriarche contre les latins, dans Baronius.

MICHEL DE LA ROCHEMAILLET (Gabriel), né à Angers en 1562, fut avocat à Paris, et y mourut en 1642. Il a donné de bonnes éditions de Fontanon, du Coutumier général, etc., et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

MICHELI (Pierre-Antoine), habile botaniste, natif de Florence, de parens pauvres, a fait un grand nombre de découvertes et d'observations curieuses dans l'histoire naturelle et dans la botanique. Il devint botaniste du grand-duc de Toscane, et mourut le 2 janvier 1737, à 57 ans. On a de lui un écrit intitulé *Nova plantarum genera*, Florentiæ, 1729, in-fol., 108 planches,

dont le savant Boerhaave fait un grand éloge; *Historia plantarum horti Farnesiani*, Florentiæ, 1748, in-fol.; *Observationes itinerariæ*, manuscrites, relatives à la botanique; *Relatione dell erba orobanche*, in-8°.

MICHELI DU CREST (Jacques-Barthélemi), originaire de Lucques, naquit à Genève en 1692. A l'âge de 16 ans il entra au service suisse en France, jusqu'en 1738, qu'il se retira. Il fut fort employé par le maréchal de Puységur, et par M. d'Angervillers, parce qu'il était grand géographe, bon ingénieur et architecte habile. Ses écrits politiques sur le gouvernement de Genève le forcèrent à s'en éloigner pour jamais en 1730. Il se fixa à Paris, où il imagina la graduation de son thermomètre, dont le terme du tempéré est zéro, au lieu que M. de Réaumur prend le point de congellation pour zéro; différence avec celui de Réaumur, dix degrés quatre dixièmes. Des intérêts de famille l'engagèrent à retourner à Genève; la France y avait ménagé son retour; mais il ne voulut pas s'avouer coupable. Il imagina, en 1745, d'en appeler aux bourgeoisies de Zurich et de Berne, dont il prétendait que le peuple réuni faisait la souveraineté. Il était venu en Suisse pour y soutenir ses idées; mais il y fut arrêté, et renfermé au château d'Arbourg. Au bout de dix-huit mois, il eut la ville de Berne pour prison. Pendant son séjour, il se forma un parti dans Berne; Micheli fut accusé de l'avoir su sans le révéler, et fut de nouveau renfermé au château d'Arbourg, où il resta dix-huit ans. Il en sortit enfin, à la sollicitation d'un de ses neveux, et mourut deux mois après, à Zoffingen, en mars 1766. Du château d'Arbourg il a mesuré la hauteur des glaciers de Suisse, dont il a donné les mesures.

MICHON. *Voy.* Bourdelot.

MICHOL, fille de Saül, épousa David, 1063 avant J.-C. Deux ans après, Saül voulant surprendre David dans sa maison pour le faire mourir, Michol le fit sauver la nuit par une fenêtre, substituant en sa place une statue qu'elle habilla. Dans la suite, lorsque David fut sur le trône, elle ne put souffrir de voir ce prince danser devant l'arche et l'en railla; en punition elle devint stérile.

MICHU (Benoit), habile peintre sur verre, à qui l'on doit les peintures du cloître des Feuillans à Paris, une partie de celles de la chapelle de Versailles et des Invalides. Il peignit, en 1726, les armes de M. le cardinal de Noailles, dans la grande rose de Notre-Dame, du côté de l'archevêché.

MICIPSA, roi de Numidie en Afrique, était fils de Massinissa, qui l'avait préféré à ses deux autres fils. Il mourut vers 120 avant J.-C., laissant deux fils, Adherbal et Hiemsal, que Jugurtha fit périr, et sur lesquels il usurpa le royaume de Numidie.

MICRÆLIUS (Jean), célèbre littérateur, philosophe et théologien luthérien du 17e siècle, naquit à Kolin dans la Poméranie le 1er septembre 1597. Il fut professeur d'éloquence, de philosophie et de théologie, et mourut le 3 décembre 1658. Il avait été marié trois fois. Ses principaux ouvrages sont 1° *Lexicon philosophicum*, 1661, in-4°; 2° *Syntagma historiarum mundi et ecclesiæ*, in-8°; 3° *Ethnophronium contra gentiles de principiis religionis christianæ*, 1674, in-4°; 4° *Tractatus de copiâ verborum*; 5° *Archeologia*; 6° *Regia politici scientia*; 7° *Orthodoxia lutherana contra Bergium*; 8° *Historia ecclesiastica*, Lipsiæ, 1699, 2 vol. in-4°; 9° *Vetus Pomerania*, 2 vol. in-4°, en allemand; 10° des Notes sur Aphton et sur les offices de Cicéron; 11° des Comédies et d'autres pièces en vers et en prose.

MICYLLE ou MOLTZER (Jacques), célèbre humaniste et poète latin, né à Strasbourg le 6 avril 1503, mourut à Heidelberg le 28 janvier 1558. On a de lui 1° *De re metricâ*, Francfort, 1595, in-8°; 2° des Scolies sur Homère, Ovide, Martial, Lucien, etc. Jules Micylle son fils fut jurisconsulte et chancelier de l'électeur Palatin.

MIDAS, fils de Gordius et fameux roi de Phrygie, ayant reçu Bacchus chez lui avec beaucoup de magnificence; ce dieu par reconnaissance offrit, selon la fable, de lui accorder ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Bacchus lui octroya sa demande, et Midas éprouva avec un plaisir extrême que toutes les choses qu'il touchait se convertissaient en or: mais il eut bien-

tôt lieu de se repentir; car ayant voulu prendre de quoi boire et de quoi manger, les alimens qu'il touchait se changeaient en or, ce qui l'obligea de recourir à Bacchus pour le prier de le remettre dans son premier état. Ce dieu lui ordonna de s'aller baigner dans le Pactole, et depuis ce temps-là, selon la fable, ce fleuve produisit du sable d'or. Quelque temps après, ayant été choisi pour juge entre Pan ou Marsias et Apollon, il donna une autre marque de son peu d'esprit et de son mauvais goût en préférant le chant de Marsyas à celui d'Apollon. Ce dieu irrité lui mit des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG (PAUL-GERMAIN DE), évêque de Fossombrone, mort en 1534, est auteur du livre *De rectâ paschæ celebratione et de die passionis J.-C.*, Fossombrone, 1513, in-fol., et d'un autre, *De numero atomorum totius universi*, Romæ, 1518, in-4°.

MIDDENDORP (JACQUES), chanoine de Cologne, natif d'Oldenzeel, devint recteur de l'université de Cologne, et y enseigna avec tant de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. Il mourut le 13 janvier 1611, à 63 ans. On a de lui un traité *De academiis orbis universi libri* 3, 1594, in-8°, et d'autres ouvrages.

MIDDLETON (HUGUES), personnage en vénération dans la ville de Londres, pour avoir tenté en 1606 de faire venir de bonne eau dans la ville; ses succès furent si heureux, que Charles Ier lui donna une rente de 500 liv. par an, sur les profits de la compagnie des eaux, par une patente du grand sceau du 18 novembre 1636.

MIDDLETON (CONVERS), célèbre théologien anglais, était né à Yorck le 27 décembre 1683. Il ne pouvait pas mieux se concilier l'estime de ses compatriotes, qu'en publiant en 1729 une Lettre datée de Rome, où il était, sur la conformité de la religion romaine avec le paganisme, ou la religion des Romains actuels dérivant de celle de leurs ancêtres païens. Il en publia une nouvelle édition, augmentée en 1741, in-8°. Beaucoup d'injures contre le pape et sa religion font la fortune d'un livre en Angleterre. Il semble que les Anglais aient besoin de gens qui les rassurent dans leur défection. Il obtint en 1731 la chaire de Woodward à Cambridge, se maria deux fois, et mourut le 28 juillet 1750. On a encore de lui une Réfutation de Tindal; *Germana quædam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4°; mais ce qui l'a plus fait connaître parmi nous est sa Vie de Cicéron, 2 vol. in-4°, souvent réimprimée in-4° et in-8°; et la traduction des Lettres à Brutus, que l'abbé Prévost a traduites en français, 5 vol. in-12. Ses OEuvres diverses furent recueillies en 1752, 4 vol. in-4° ou 5 vol. in-8° : on y trouve entre autres une Dissertation sur l'origine de l'imprimerie en Angleterre; *De latinarum litterarum pronuntiatione*; Discours sur les miracles, etc.

MIDDLETON (RICHARD DE), *Ricardus de Media Villa*, fameux théologien scolastique du 13e siècle, natif d'Angleterre, était cordelier. Il se distingua tellement à Oxford et à Paris, qu'il fut surnommé *le Docteur solide et abondant*, *le Docteur très-fondé et autorisé*. Il mourut en 1304. On a de lui des Commentaires sur le Maître des sentences, et d'autres ouvrages.

MIEL (JEAN), célèbre peintre flamand, né à Ulænderen à deux lieues d'Anvers en 1599, et mort à Turin en 1664, à 65 ans; il excellait surtout dans le coloris. Il a orné plusieurs églises de grands sujets, mais son goût le portait à peindre des pastorales, des paysages, des chasses, des bambochades.

MIERIS (FRANÇOIS et GUILLAUME), nom de deux peintres. François, surnommé *le Vieux*, naquit à Leyde en 1635 : il excellait à peindre des étoffes, et se servait d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares et d'un grand prix. Il mourut à la fleur de son âge, étant en prison pour dettes à Leyde en 1683. Guillaume Mieris son fils, surnommé *le Jeune* pour le distinguer de son père, fut aussi peintre, mais de beaucoup inférieur à son père. Il laissa un fils, peintre comme lui, appelé François Mieris.

MIGNARD (NICOLAS), peintre célèbre, natif de Troyes, était fils de Pierre Mignard, officier dans les armées de France. Après avoir appris à Troyes les élémens de la peinture il alla en Italie s'y perfectionner. Il se maria à Avignon en revenant en

France ; ce qui le fit appeler Mignard d'Avignon. Il fut ensuite employé à la cour et à Paris, et devint recteur de l'académie de peinture. Il excellait surtout dans le coloris, et l'on a de lui un grand nombre de portraits et de tableaux d'histoire. Il mourut d'hydropisie en 1668.

MIGNARD (Pierre), frère du précédent, surnommé *le Romain* à cause de son long séjour à Rome, succéda en 1690 à M. Le Brun dans les charges de premier peintre du roi et de directeur et chancelier de l'académie royale de peinture. Il mourut le 13 mars 1695, à 84 ans. On a de lui des portraits d'une grande beauté. C'est lui qui a peint la coupole du Val-de-Grâce. Il manque de correction dans le dessin et de feu dans ses compositions ; mais son coloris est d'une fraîcheur admirable, ses carnations vraies. Il exprimait non-seulement la ressemblance des personnes, mais même leur caractère et leur tempérament. Il excellait aussi à copier les tableaux des grands maîtres. L'abbé Mazière de Monville a publié sa vie en 1730, in-12.

MIGNAULT (Claude), avocat du roi au bailliage d'Etampes, plus connu dans le monde savant sous le nom de Minos, était natif de Talant, ancien château des ducs de Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon. Il professa pendant plusieurs années la philosophie au collége de Reims à Paris, et passa ensuite dans le collége de la Marche, puis dans celui de Bourgogne. Il fut ensuite doyen de la faculté de droit en 1597. Il était ami intime du docteur Richer, fut nommé avec lui pour travailler à la réforme de l'université, et il l'aida à composer l'*Apologie du parlement et de l'université*, contre le *Paranomus* de Georges Critton. Il mourut vers 1603. On a de lui 1° les éditions d'un grand nombre d'auteurs, avec des savantes Notes ; plusieurs Discours en beau latin sur l'éducation, 1575, in-8° ; plusieurs Ecrits en vers et en prose, un entre autres sur l'entreprise du duc de Lorraine contre le Grand-Turc, poëme latin, 1572, in-4° ; le même en vers français, 1572, in-4°. Le cardinal Bona l'appelle avec raison *Vir multæ lectionis et eruditionis.*

MIGNON (Abraham), peintre célèbre, né à Francfort en 1640, s'acquit une grande réputation par l'art avec lequel il représentait les fleurs, les fruits, les insectes, les papillons, les mouches, les oiseaux et les poissons. La rosée répandue sur les fleurs est si bien imitée dans ses tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Son coloris est admirable. Il mourut en 1679, laissant deux filles, qui ont peint dans son goût.

MIGNOT (Étienne), docteur de Sorbonne, né à Paris, et mort en 1771, est auteur du *Traité des prêts de commerce*, 1767, 4 vol in-12 ; des *Droits de l'état et du prince sur les biens du clergé*, 6 vol. in-12 ; de l'*Histoire des démêlés de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry*, in-12 ; de la *Réception du concile de Trente dans les états catholiques*, 2 vol. in-12 ; d'une Paraphrase sur les psaumes, 1755, in-12 ; sur les livres Sapientiaux, 1754, 2 vol. in-12 ; sur le Nouveau Testament, 1754, 4 vol. in-12 ; de l'*Analise des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12 ; des *Réflexions sur les connaissances préliminaires du christianisme*, in-12 ; d'un Mémoire sur les libertés de l'église gallicane, 1756, in-12.

MILAN ou MILANOIS (Jean de). *Voy.* Jean Milanois.

MILBOURNE (Luc), recteur de Saint-Ethelburg, et lecteur de Saint-Léonard, mort le 15 avril 1720, a traduit les psaumes en vers, 1698, et publié des Sermons. On trouve de lui une Pièce de vers latins, sur la mort de Henriette, duchesse d'Orléans, dans *Lacrymæ cantabrigienses*, 1670. Il s'avisa de critiquer le Virgile de Dryden, et ses propres traductions étaient au-dessous de tout ce que l'on peut dire.

MILE (Francisque), professeur de l'académie royale de peinture, était né à Anvers en 1644. Il fut bon dessinateur et grand paysagiste, mais mauvais coloriste, et mourut à Paris en 1680. On voit deux grands tableaux de lui dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

MILET (Jacques), licencié ès-droits et poëte français du 15e siècle, ne nous est connu que par son espèce de tragédie intitulée *Destruction de Troie la grant*, mise par personnages en 4

journées, Lyon, 1485, in 4°, et plusieurs fois depuis, cependant peu commune.

MILETUS, roi de Carie, était fils d'Apollon et d'Acacallis, fille de Minos. Il passa de Crète en Carie, où il s'acquit par son mérite et par son courage l'estime du roi Eurytus, qui lui donna sa fille Idothée en mariage. Il succéda au roi Eurytus et fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie. Il eut un fils nommé Caunus, qui est célèbre dans la fable, et une fille nommée Byblis.

MILICHIUS (Jacques), savant docteur et professeur en médecine à Wittemberg, était né à Fribourg en Brisgaw le 21 janvier 1501. Il mourut d'une trop grande application à l'étude, le 10 novembre 1559. On a de lui 1° des Commentaires sur le second livre de Pline le naturaliste, in-4°; 2° des Discours latins sur les vies d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne; 3° un Traité *De considerandâ sympathiâ et antipathiâ in rerum naturâ*; 4° *De arte medicâ*, etc.

MILIEU (Antoine), jésuite, né à Lyon en 1573, après avoir enseigné long-temps les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut recteur de la Trinité de Lyon, puis provincial de son ordre. Il publia à Lyon en 1636 et en 1639 un poëme intitulé *Moyses viator, seu imago militantis ecclesiæ mosaïcis peregrinantibus synagogæ typis adumbrata*, 2 vol. in-8°. Le père Milieu mourut à Rome le 14 février 1646, à 72 ans.

MILL (Jean), célèbre théologien anglais, fut élevé dans le collége de la Reine à Oxfort, et devint chapelain ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre. On a de lui une excellente édition du Nouveau Testament grec, qu'il publia un peu avant sa mort, en 1707. Mill a recueilli dans cette édition toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pu trouver. Elles ont été mises dans l'édition de Kuster, 1710, in-fol.

MILL (Henri), écuyer, savant mécanicien et hydraulicien anglais, eut pendant long-temps le soin de la conduite des eaux à Londres, qu'il y amena en plus grande quantité. Il était membre de l'église d'Angleterre, fort régulier dans le culte public, mais sans aigreur contre ceux qui se comportaient autrement. Il est mort le 26 décembre 1770. Sa femme lui a survécu jusqu'en 1780.

MILLENAIRES. *Voy.* Papias.

MILLER (Lady), auteur des *Lettres sur l'Italie*, pendant les années 1770 et 1771, Londres, 1776, 3 vol. in-8°, est morte à Bristol le 25 juin 1781. Son mérite lui avait fait des ennemis; mais, par ses vertus, elle vint à bout de se les concilier; et, quand elle mourut, elle fut sincèrement pleurée des riches et des pauvres.

MILLER (Jacques), poète anglais, né en 1703, s'est adonné principalement au théâtre. Il a cependant fait des Satires et d'autres Poésies. La première de ses pièces de théâtre parut en 1729, et la sixième, qui est une imitation du *Mahomet* de Voltaire, fut jouée en 1743, année de la mort de l'auteur.

MILLES (Jérôme), théologien anglais, neveu de l'évêque de Waterford, commença par avoir une prébende dans sa cathédrale; il fut ensuite curé de différens endroits, chantre d'Exéter, puis doyen de Carlisle. Il entra dans la société royale en 1741, ensuite dans celle des antiquaires, et mourut le 13 février 1784, à 71 ans, laissant des enfans de la fille de l'archevêque Potter, qu'il avait épousée. On trouve plusieurs de ses Recherches dans le premier volume de l'*Archæologia*. Il a aussi fait imprimer quelques Sermons.

MILLETIERE (Théophile-Brachet, sieur de la), après avoir étudié à Heidelberg, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat. Il quitta ensuite le barreau pour s'appliquer à la théologie, et suivit le parti des calvinistes avec tant de zèle, qu'ils le chargèrent de plusieurs commissions importantes. On l'arrêta à Toulouse en 1628, pour avoir publié un livre dans lequel il autorisait la prise d'armes pour le soutien de la religion prétendue réformée. On lui fit son procès, et on le retint en prison pendant 4 ans. La Milletière chercha ensuite les moyens de réunir les calvinistes avec les catholiques, et publia à cette occasion des ouvrages qui déplurent aux uns et aux autres. Il se réunit à l'église romaine, et il fit abjuration publique du calvinisme en 1645. Depuis ce temps-là il écrivit un grand nombre d'ouvrages contre les protestans, et

mourut au mois de mai 1665, à 69 ans, laissant une fille. On trouve dans les ouvrages de la Milletière plus de déclamation et de zèle que de science et de jugement.

MILLIET (Jean-Baptiste), né à Paris le 28 octobre 1745, fut attaché à la bibliothèque du roi, et mourut le 15 juillet 1774. Il a continué en 1771 les *Étrennes du Parnasse*, commencées en 1770, et en a publié 15 vol. in-12. L'*Almanach des Muses* avait fait éclore celui-là, comme bien d'autres.

MILLOT (Claude-François-Xavier), ancien grand-vicaire de Lyon, prédicateur du roi, naquit à Besançon le 5 mars 1726. Il était des académies de Lyon et de Nancy, lorsque l'académie française l'admit en 1778. Il est mort à Paris en mars 1785. Les prix qu'il remporta à l'académie de Dijon, en 1755 et 1759, le firent connaître; mais sa réputation augmenta par la traduction des Harangues des anciens auteurs, 2 vol., et par les Élémens de l'Histoire de France, 3 vol.; ceux de l'Histoire d'Angleterre, 3 vol.; ceux de l'Histoire ancienne et moderne, 9 vol. in-12; les Mémoires, rédigés d'après les manuscrits de M. de Noailles, 6 vol.; l'édition de l'Histoire des troubadours de M. de Sainte-Palaye, 3 vol. in-12. Ses Histoires passent pour exactes; ses réflexions ne conviennent pas toujours à l'éducation de la jeunesse.

MILLY (Nicolas-Christiern de Thy, comte de), né le 18 juin 1728, d'une famille ancienne et illustre du Beaujolais, suivit le parti des armes. Après la bataille de Minden en 1759, il passa au service du duc de Wirtemberg, allié de la France, où il parvint au grade d'adjudant-général, chambellan et chevalier de l'Aigle rouge. La fin de la guerre lui permit de s'occuper de la chimie, où le portait son goût pour les secrets; mais ces recherches ont avancé le terme de ses jours. Indépendamment du régime pythagoricien auquel il s'était assujetti, il avait la bonne foi de ne conseiller l'usage des remèdes qu'il combinait qu'après les avoir essayés sur lui-même. Ces différentes épreuves altérèrent une santé qu'il avait naturellement robuste, et il y succomba le 17 septembre 1785, à 56 ans. Il était des académies de Madrid et de Harlem, associé libre de celle des sciences de Paris, et surtout grand franc-maçon. On a de lui l'*Art de la Porcelaine*, parmi ceux de l'académie.

MILON, fameux athlète de Crotone, avait tant de force, qu'il porta, dit-on, aux jeux olympiques, un bœuf sur ses épaules, et qu'il le tua d'un coup de poing. Il vainquit les Sybarites, et ruina leur ville, 512 avant J.-C. Peu de temps après, étant dans un bois et voulant séparer en deux un chêne qu'on avait déjà fendu avec des coins de fer, ces coins étant tombés par l'effort qu'il fit, le chêne se remit en son état naturel, et lui serra tellement les mains, que ne les pouvant retirer, il fut retenu dans ce lieu désert et fut dévoré par les bêtes sauvages. Il avait remporté sept victoires aux jeux pythiens, et six aux jeux olympiques.

MILON (Titus-Annius-Milo), fameux Romain, adopté dans la famille des Anniens, brigua le consulat, et suscita à cette occasion dans Rome tant de factions, que le sénat se détermina à nommer Pompée seul consul, avec un pouvoir de s'élire lui-même un collègue. Durant ces brigues, Milon tua Clodius, tribun du peuple, 52 ans avant J. C. Il fut accusé et condamné à l'exil, malgré l'excellent plaidoyer que Cicéron prononça en sa faveur. On dit que Milon l'ayant lu à Marseille, durant son exil, il s'écria : *O Cicero! si sic egisses, barbatos pisces Milo non ederet!* c'est-à-dire : « O Cicéron! si vous aviez fait et prononcé cette harangue, telle qu'elle est à présent, Milon ne serait pas obligé de manger des barbeaux à Marseille! » voulant marquer par là que Cicéron avait retouché et corrigé sa harangue, avant que de la publier.

MILON, célèbre religieux bénédictin, précepteur du fils de Charles-le-Chauve, mort dans l'Abbaye de Saint-Amand, au diocèse de Tournai, en 872, est auteur de plusieurs pièces, dont l'une est intitulée *Le Combat du printemps et de l'hiver*, dans l'ouvrage d'Oudin sur les auteurs ecclésiastiques; la Vie de saint Amand, en vers, dans Surius et Bollandus.

MILTIADE, l'un des plus célèbres généraux athéniens de l'ancienne Grèce, vainquit les Thraces, et défit avec 12000 hommes plus de 300,000 Perses, à la célèbre bataille de Marathon, 490 avant

J.-C. Il s'empara ensuite, en les poursuivant, de plusieurs îles de l'Archipel; mais n'ayant pu prendre celle de Paros, à cause de ses blessures, il se retira à Athènes, où ses concitoyens, oubliant les services importans qu'il leur avait rendus, le condamnèrent à une amende de 50 talens. Miltiade, ne l'ayant pu payer, fut mis en prison, et y mourut de ses blessures, 489 avant J.-C. Son fils Cimon fut obligé de payer les 50 talens pour avoir la permission d'enterrer son père.

MILTON (Jean), très-célèbre poète anglais, descendait d'une noble et ancienne famille du même nom, près d'Abingdon, dans la province d'Oxford, et naquit à Londres le 9 décembre 1608. Dès l'âge de 12 ans il s'accoutuma à veiller jusqu'à minuit, malgré la foiblesse de sa vue et ses fréquens maux de tête. A l'âge de 15 ans il paraphrasa quelques psaumes. Il composa à 17 ans plusieurs Pièces de poésie, les unes en anglais et les autres en latin, et toutes d'un caractère et d'une beauté fort au-dessus de son âge. En 1634, il publia son écrit intitulé *le Masque*; et en 1637, son *Lycidas et Comus*, opéra et mascarade. Sa mère étant morte, il obtint de son père la permission de voyager; mais ayant appris les commencemens des troubles de l'Angleterre, il s'en retourna en Angleterre vers le temps de la seconde expédition du roi Charles Ier contre les Ecossais. Il publia en 1641 son Traité de la réformation de l'église anglicane, et des causes qui l'ont empêchée jusqu'ici; et quatre autres Traités sur le gouvernement de l'église en Angleterre. Milton épousa en 1643 Marie Powel, fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Cette jeune femme le quitta au bout d'un mois, et s'en alla demeurer chez son père. Milton, après avoir publié plusieurs écrits en faveur du divorce, se préparait à un second mariage, lorsque sa femme le supplia si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. Il eut une fille un an après cette réconciliation, et puis bien d'autres enfans. Cette femme étant morte en couche, il en épousa une autre, qui mourut de la même manière au bout d'un an. Il demeura veuf quelques années, et ne se remaria en troisièmes noces qu'après le rétablissement de Charles II, et l'amnistie qu'il obtint de ce monarque. Milton publia en 1644 une pièce sur l'éducation des enfans, et son *Areopagitica*, ou Discours au parlement, en faveur de la liberté d'imprimer toutes sortes de livres, sans demander la permission des examinateurs. Il se retira ensuite dans une petite maison à Holbrun, où il continua de se livrer à l'étude, jusqu'après la mort de Charles Ier, qui fut décapité en 1649. Il publia alors son livre intitulé Tenure (c'est-à-dire le droit des rois et des magistrats, où l'on prétend prouver qu'un tyran peut être mis en justice, déposé et mis à mort, et plusieurs autres écrits sur le droit général des peuples contre les tyrans. Milton devint ensuite secrétaire du conseil d'état, établi par le parlement, et ne voulut se charger de cet emploi qu'à condition qu'il ne recevrait et n'écrirait aucune pièce ni aucune lettre qu'en langue latine. Le livre intitulé *Icon regia* ayant paru en 1649, peu après la mort de Charles Ier, auquel on l'attribuait, quoiqu'il eût été composé par le docteur Gauden, évêque d'Excester, Milton le réfuta à la sollicitation de Cromwel, par un ouvrage intitulé *Iconoclastes*. Saumaise prit la défense de Charles Ier dans sa *Defensio regia*. Milton s'engagea à y répondre, quoiqu'il eût presque perdu un œil, et que les médecins lui prédissent comme certaine la perte de l'autre s'il s'y engageait. Sa réponse parut en 1651, sous ce titre: *Pro populo anglicano defensio*. Elle fit grand bruit, et fut brûlée à Paris et à Toulouse par la main du bourreau. Milton devint aveugle, comme les médecins le lui avaient prédit. Cela ne l'empêcha pas de publier, en 1654, son écrit intitulé *Defensio secunda*, et l'année suivante, *Defensio pro se*, contre Morus, auquel il attribuait le livre qui a pour titre: *Clamor regii sanguinis adversus parricidas Anglos*, quoique ce livre fût de Pierre du Moulin le fils. Milton vécut fort à son aise sous l'usurpation de Cromwel, et publia en 1659 son Traité de la Puissance civile dans les matières ecclésiastiques, et d'autres ouvrages. Par le crédit de ses amis il ne fut point inquiété ni recherché après le rétablissement de Charles II. Il se tint néanmoins renfermé,

et ne se montra qu'après la proclamation de l'amnistie. Il obtint des lettres d'abolition, et ne fut soumis qu'à la peine d'être exclu des charges publiques. Milton publia en 1667 son Poëme épique sur la tentation d'Eve et la chute de l'homme, en vers anglais non rimés, intitulé le Paradis perdu, ouvrage immortel, dont M. Dupré de Saint-Maur, maître des comptes, et l'un des 40 de l'académie française, a donné une belle Traduction en notre langue, ainsi que M. Racine, en 3 vol. in-12. Milton donna en 1671 un second Poëme, en vers anglais non rimés, sur la tentation de J. C. et la réparation de l'homme, qu'il intitula le Paradis recouvré, ou le Paradis reconquis. Il faisait plus de cas de ce second poëme que du premier; mais il n'est pas si bon à beaucoup près, et l'on n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, ni la sublimité du génie, ni la force de l'imagination que l'on admire dans le premier; ce qui a fait dire de ces deux poëmes, que l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré. Le père Pierre de Mareuil, jésuite, a donné une traduction française du Paradis reconquis, in-12. Milton publia, en 1670, son Histoire d'Angleterre; elle s'étend jusqu'à Guillaume-le-Conquérant. L'année suivante il composa une tragédie intitulée Samson, dont le sujet est tiré de l'Ecriture sainte, et dont le célèbre Handel a fait une espèce de poëme lyrique pour le théâtre anglais. Milton donna en 1672 son *Artis logicæ plenior institutio ad Rami methodum accommodata*, et en 1673, son Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du papisme. Il publia la même année plusieurs pièces de poésie, en anglais et en latin, sur divers sujets. Enfin, après avoir fait imprimer en 1674 ses Lettres familières, en latin, et quelques autres ouvrages, il mourut à Bunhill le 15 novembre de la même année 1674, à 66 ans, laissant une succession considérable à ses héritiers. Il avait été puritain dans sa jeunesse; il prit le parti des indépendans et des anabaptistes dans sa virilité, et se détacha de toute sorte de communions et de sectes durant sa vieillesse, n'excluant du salut aucune société chrétienne, excepté les catholiques romains, comme on le voit dans son livre de la Vraie Religion. Toutes les œuvres de Milton furent recueillies et imprimées à Londres en 1699, 3 volumes in-fol. On mit dans les deux premiers ce qu'il a écrit en anglais, et dans le troisième ses traités latins. On trouve à la tête de cette édition la Vie de Milton par Toland. Thomas Birch en donna une meilleure et plus ample édition, à Londres, 1738, en 2 volumes in-fol., avec le portrait de Milton à la tête. La plus belle édition de son Paradis perdu, en anglais, est celle de Birmingham, par Baskerville, en 1760, 2 volumes in-8°. Les Foulis en ont donné une jolie édition à Galsgow; ses Poésie séparées font deux volumes in-12. M. Peck publia à Londres, en 1740, in-4°, de nouveaux mémoires anglais sur la vie et les ouvrages poétiques de Milton, avec des écrits de ce célèbre écrivain, qui sont curieux.

MIMNERME, célèbre poète et musicien grec, florissait du temps de Solon, et s'acquit une réputation immortelle par ses Élégies. Properce dit qu'en matière d'amour les vers de ce poète valaient mieux que ceux d'Homère.

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Horace parle aussi de Mimnerme avec éloge. Il ne nous reste de cet ancien poète que des fragmens, dont l'un des plus considérables se trouve dans Stobée, et avec d'autres lyriques, 1568, in-8°.

MINARD (Antoine), président au parlement. *Voy.* Bourg (Anne du).

MINELLIUS (Jean), habile humaniste hollandais, mort vers 1683, dont on a des Notes courtes et fort claires sur Térence, Salluste, Virgile, Horace, Florus, Valère Maxime, etc. Le père Jouvenci, jésuite, s'est beaucoup servi de ses notes.

MINERVE ou PALLAS, célèbre déesse de la sagesse, des arts et de la guerre, chez les païens, naquit du cerveau de Jupiter, selon la fable, sans le secours d'aucune femme. Elle disputa à Neptune l'honneur de donner le nom à la ville de Cécropie, et l'on convint que celui qui ferait naître la

chose la plus utile aux hommes aurait cet avantage. Neptune, d'un coup de son trident, fit naître le cheval; et Minerve fit sortir l'olivier qui fut jugé plus utile, parce qu'il est le symbole de la paix. Elle appela cette ville Athènes, qui est le nom grec de cette déesse. Minerve changea en araignée Arachné, qui se piquait de travailler mieux qu'elle, en tapisserie. Elle combattit les géans, éleva Ericthonius, favorisa Cadmus, Ulysse et les autres héros, et refusa d'épouser Vulcain, aimant mieux vivre dans le célibat. On lui attribue l'invention de l'arithmétique et de la plupart des sciences. Les Romains célébraient les Minervales, fêtes instituées en l'honneur de Minerve. Les écoliers pendant ces fêtes, c'est-à-dire le 3 janvier et le 19 mars, portaient à leurs maîtres leur honoraire, qui, pour cette raison, était appellé le Minerval. On représente Minerve avec un casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance, comme déesse de la guerre, et ayant auprès d'elle une chouette, et divers instrumens de mathématiques, comme déesse des sciences et des arts.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), né à Valence le 15 octobre 1671, entra dans l'ordre des religieux de la Rédemption des captifs, professa la rhétorique à Valence, et mourut le 27 juillet 1730. Il a continué l'Histoire de Mariana jusqu'en 1600, et cette continuation se trouve dans l'édition latine de Mariana, La Haie, 1733, 4 vol. in-fol. Le continuateur n'est pas exempt des préjugés d'un Espagnol et d'un moine espagnol. Il avait aussi écrit, en latin, une Relation de la guerre de l'archiduc dans le royaume de Valence; mais elle n'a pas été imprimée.

MINIMES. *Voy.* François de Paule.

MINOBET (Guillaume), l'un des quatre maîtres de musique de la chapelle du roi, a fait plusieurs Motets, dont on estime surtout ceux des psaumes *Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum... Lauda Jerusalem Dominum... Venite exultemus Domino... Nisi Dominus ædificaverit domum*, etc. Il mourut en 1717.

MINOS Ier, roi de Crète, était fils de Jupiter et d'Europe, qui fut enlevée par ce dieu métamorphosé en taureau. Il commença à régner 1432 avant J.-C., bâtit plusieurs villes dans l'île de Crète, donna des lois aux Crétois, et eut un fils nommé Lycaste, duquel naquirent Minos II, roi de Crète, Eaque, Radamanthe, qui exercèrent la justice avec tant de sévérité, que cela donna lieu à la fable de les regarder comme les juges des enfers. Il avait épousé Pasiphaë, *Voy.* Dédale, et était père d'Androgée, *Voy.* Androgée, et mourut en Sicile, *Voy.* Dédale. Minos III, de la même famille que les précédens, régna aussi dans l'île de Crète. Il imita la sévérité de ses ancêtres, dans l'administration de la justice, et fit plusieurs lois qu'il prétendait avoir reçues de Jupiter.

MINOS, *Voy.* Mignault.

MINTURNI (Antoine-Sébastien), professa la rhétorique dans le 16e siècle, fut évêque d'Ugento, puis de Crotone dans la Calabre. Il a donné des Lettres, Venise, 1549, in-12; *L'Amore inamorato*, 1559, in-12: ce livre est approuvé par Sixte V, avant d'être pape, *L'Arte Poetica*, 1563, in-4°; et à Naples, 1725, in-4°.

MINUTIUS AUGURINUS (M.), consul romain, et frère de P. Minutius, aussi consul, fut aussi bien que son frère chef d'une famille qui donna à la république plusieurs illustres consuls et de grands magistrats. Il vivait 490 avant J.-C.

MINUTIUS FÉLIX, célèbre orateur romain, sur la fin du 2e ou au commencement du 3e siècle, dont nous avons un excellent Dialogue, intitulé *Octavius*, dans lequel il introduit un chrétien et un païen qui disputent ensemble. M. Rigault donna en 1643 une bonne édition de cet agréable dialogue, qui se trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères, dans les œuvres de saint Cyprien, imprimées en 1666. Il y en a une édition *cum notis variorum*, Leyde, 1672, in-8°, et d'autres; Cambridge, donnée par Davies, 1707, in-8°; Leyde, 1709, in-8°. Lactance et saint Jérôme font avec raison de ce Dialogue un grand éloge. Perrot d'Ablancourt en a donné une traduction française. On croit que Minutius Félix était né en Afrique.

MIPHIBOSETH, fils de Saül et de Respha, fut mis à mort par David. Il ne faut pas le confondre avec un autre Miphiboseth, fils de Jonathas et

petit-fils de Saül, que David traita comme un prince de la maison royale, vers 1040 avant J.-C.

MIRABAUD (JEAN-BAPTISTE DE), secrétaire de l'académie française, mort en 1760, à 85 ans, était provençal; il a donné *Alphabeth de la fée gracieuse*, 1734, in-12, des Traductions estimées du Tasse, 2 volumes, et de l'Arioste en 4 volumes in-12. On a imprimé sous son nom le *Système de la nature*, 1770, 2 volumes in-8°, auquel il n'a jamais pensé.

MIRABELLE (VINCENT), né d'une famille française qui s'était établie à Naples vers 1400, est mort à Morica en Sicile en 1624. On a de lui un ouvrage rare et recherché, intitulé *Dichiarazione della pianta, delle antiche Syracuse, et di alcune scelte Medaglie di esse, e dei principi che quelle possedettero*, Napoli, 1613, in-fol. Cet ouvrage est diminué de prix depuis qu'on l'a réimprimé avec l'*Antica Syracusa illustrata di Giacomo Bonanni*, Palermo, 1717, 2 vol. in-fol. L'ouvrage de Bonanni avait été imprimé à Messine en 1624, in-4°.

MIRAMION (MARIE-BONNEAU, dame de) naquit à Paris le 2 novembre 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle. Elle fut mariée en 1645 à Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, lequel mourut la même année, la laissant grosse d'une fille, dont elle accoucha cinq mois après. Comme elle était jeune, riche et d'une grande beauté, plusieurs partis la recherchèrent, et M. de Bussi Rabutin alla même jusqu'à la faire enlever; mais elle résista constamment à un second mariage, et fit vœu de chasteté, en 1649. Après avoir marié sa fille, en 1660, à Guillaume de Nesmond, maître des requêtes, elle fonda la maison *du Refuge*, pour les femmes et les filles débauchées que l'on enfermerait malgré elles, et la maison de *Sainte-Pélagie* pour celles qui s'y retireraient de bonne volonté. Elle établit aussi, en 1661, une maison de 12 filles destinées à tenir les petites écoles, à panser les blessés et à assister les malades. Cette petite communauté, nommée la *Sainte-Famille*, fut réunie quelque temps après à la communauté des filles de *Sainte-Géneviève*, qui avait le même objet. Madame de Miramion conduisit cette communauté avec une prudence et une régularité admirables, en qualité de supérieure. Elle donna au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sa paroisse, 17000 livres, pour y entretenir trois ecclésiastiques à perpétuité, et mourut saintement le 24 mars 1696, à 65 ans. Ses Remèdes sont fort renommés. M. l'abbé de Choisy a écrit sa Vie, in-12.

MIRANDE, ou MIRANDOLE. *Voy.* PIC.

MIRAUMONT (PIERRE DE) né à Amiens, fut conseiller en la chambre du trésor à Paris, et lieutenant de la prevôté de l'Hôtel. Il mourut le 8 juin 1611, à soixante ans; ses ouvrages sont estimés. *Origine des cours souveraines*, Paris, 1612, in-8°; *Mémoire sur la prévôté de l'Hôtel*, 1615, in-8°; *Traité des chancelleries*, 1610, in-8°.

MIRE (AUBERT LE) *Miræus*, habile chanoine, puis doyen et grand-vicaire de l'église d'Anvers, naquit à Bruxelles en 1573. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier et son bibliothécaire. Le Mire était neveu de Jean Le Mire, évêque d'Anvers. Il devint doyen de cette église en 1624, et travailla toute sa vie avec zèle pour le bien de l'Eglise et de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 27 ans. On a de lui une Bibliothèque Ecclésiastique, 1639 et 1649, 2 volumes in-fol., et un grand nombre d'autres ouvrages en latin sur l'histoire ecclésiastique, Bruxelles, 1733, 4 volumes in-fol.; *Opera historica et diplomatica* : c'est un recueil de chartes et de diplômes concernant les Pays-Bas, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 2 volumes in-fol. par Foppens, qui y a mis des notes, des corrections et des augmentations. Il y a deux volumes de supplémens, 1734 et 1748.

MIREVELT (MICHEL-JANSON), peintre célèbre du 17e siècle, né à Delft en 1588, et mort en 1641. Il a principalement réussi dans le portrait; il a aussi représenté des sujets historiques, des bambochades, des cuisines pleines de gibiers.

MIRIS (FRANÇOIS). *Voy.* MIERIS.

MIRIWEYS, fils d'un émir qui s'était rendu souverain de la province de Candahar, se révolta contre le Sophi en 1722, sous prétexte de le contraindre

à quitter la secte d'Ali pour celle d'Omar; son fils, aidé du Turc et du Mogol, s'empara d'Ispahan; Miriweys continua ses succès même après que le Turc se fût déclaré contre lui; mais ayant enlevé la femme d'un seigneur de Cadanbar, le fils de cette femme le tua en 1725.

MIRON (Charles), fils de Marc Miron, premier médecin du roi Henri III, d'une famille noble, originaire de Catalogne, qui a produit plusieurs personnes illustres dans la robe, fut nommé par Henri III à l'évêché d'Angers en 1588, à l'âge de 18 ans, et en prit possession l'année suivante, malgré les oppositions du chapitre. Miron fut très-attaché au roi Henri IV, et prononça en 1610 son oraison funèbre, qui fut fort goûtée. Il se démit de son évêché en 1616, en faveur de Guillaume Fouquet de la Varenne; et après la mort de Guillaume Fouquet, en 1621, Miron fut nommé derechef à l'évêché d'Angers. Il prêcha fortement contre les appels comme d'abus, et il excommunia l'archidiacre de sa cathédrale, parce qu'il avait appelé comme d'abus des procédures faites contre lui par ce prélat; mais le parlement, par arrêt du 30 juin 1623, le condamna à révoquer et à rétracter cette excommunication, ordonna que son temporel fût saisi, et lui défendit de procéder à l'avenir par telles voies. Miron, mécontent de cet arrêt, eut recours à Rome, dont il obtint un bref qui fait un cas réservé au saint Siége du recours aux juges séculiers par les ecclésiastiques; mais ce bref fut sans effet. On transféra ce prélat en 1626 à l'archevêché de Lyon, où il mourut le 6 août 1628, étant alors le plus ancien des prélats de France.

MIRON (François), célèbre prévôt des marchands de Paris, et lieutenant civil, était un homme de cœur et de probité, qui n'avait d'autre intérêt que son devoir et l'honneur de sa charge. Il était lieutenant civil depuis 1596, lorsqu'il fut nommé prévôt des marchands en 1604. Il ne le fut que deux ans; cependant il est incroyable combien il a fait de choses pour l'embellissement de Paris en si peu de temps. Ce fut lui qui acheva l'hôtel-de-ville; qui rangea dans un coin la Croix du Trahoir, qui était au milieu de la rue; qui a fait conduire l'eau dans plusieurs fontaines, etc. En 1605, le roi cherchait à supprimer les rentes de l'hôtel-de-ville, pour lesquelles il n'avait pas été donné de fonds, et à racheter celles qui avaient été vendues à vil prix. Les intéressés, qui les avaient achetées de bonne foi, prévoyant leur ruine, eurent recours au prévôt des marchands, qui en est le conservateur. Miron prit l'affaire avec chaleur, parla fermement dans l'hôtel de-ville, et en écrivit au roi, à Fontainebleau. Les gens du conseil, à qui sa fermeté déplaisait, lui firent un crime de ce que, dans quelques-uns de ses discours, il avait parlé de Néron, et insistèrent fort auprès du roi pour qu'il le fît arrêter. Mais le roi, qui n'attribuait pas à un vice de cœur un mot échappé dans le feu de l'action, temporisa; et il eut la satisfaction de prévenir l'armement des bourgeois, qui auraient défendu, malgré lui, celui qu'ils appelaient leur père; de voir les rentiers remettre leurs intérêts à sa bonté; et Miron, s'expliquant en sujet respectueux, obtint la cessation de cette recherche. Cet estimable magistrat mourut à Paris le 4 juin 1609, et est enterré à Sainte-Marine.

MIRON (Robert), frère du précédent, fut nommé prévôt des marchands en 1614, et, en cette qualité, il présida le tiers-état aux états de 1614 et 1615. Les discours qu'il fit en cette occasion lui firent le plus grand honneur. Il avait été conseiller au parlement en 1595, président aux enquêtes, ensuite il fut ambassadeur en Suisse, depuis 1619 jusqu'en 1624. Il était intendant de Languedoc, quand il est mort en 1641, à 72 ans.

MISERICORDE (les filles de la). *Voy.* Marie-Madeleine de la Trinité.

MISRAIM. *Voy.* Mesraim.

MISSON (Maximilien), après avoir brillé au parlement de Paris par son esprit en qualité de conseiller pour les réformés, avant la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il fut zélé protestant, et où il mourut le 16 janvier 1721. On a de lui 1° un livre intitulé *Nouveau voyage d'Italie*, dont la meilleure édition est celle de la Haie en 1702, 3 vol. in-12 : cet ouvrage est curieux, plein d'agrémens et d'érudition, mais, ainsi que tous les autres de Misson, il est rempli de contes

ridicules et pitoyables, touchant la croyance de l'église romaine. Addisson y a ajouté un 4e vol. auquel Misson n'a eu aucune part. On a encore de Misson *Le théâtre sacré des Cévennes, ou récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, et des petits Prophètes*, Londres, 1707, in-8o, ouvrage rempli de fanatisme et de contes ridicules; *Mémoires d'un voyageur en Angleterre*, in-12.

MISSY (César de), né à Berlin le 2 janvier 1703, fut appelé à Londres en 1731, pour être ministre de la Savoie. L'évêque de Londres le nomma aussi chapelain français du roi en 1762. Il est mort le 10 août 1775. On trouve de lui, dans différens journaux de Hollande, de France et d'Angleterre, jusqu'en 1721, quelques Pièces de poésie, des Essais sur la littérature sacrée et profane, des Extraits de livres, Mémoires et Dissertations souscrits C. D. M., et plus souvent anonymes. On en trouve aussi dans la magnifique édition du Nouveau Testament grec de Westein, et dans la Vie d'Erasme de Jortin.

MITCHELL (Joseph), fils d'un tailleur de pierres, était né en 1684. Quoique ses talens pour la poésie lui eussent procuré la faveur du comte Robert Walpole, ses dissipations continuelles le mirent dans de fâcheux états. Un de ses amis, nommé Aaron Hill, l'avait assisté d'argent plusieurs fois, lorsqu'il imagina de lui être utile d'une autre manière; ce fut de le faire jouer sur le théâtre, dans une comédie d'un acte intitulée *La Fatale extravagance*. Elle parut sous le nom de Mitchell, et à son profit. Le succès de la pièce le mit à son aisé en 1721. La même pièce fut augmentée en 1725. Mitchell est mort le 6 février 1738. Ses poésies ont paru en 1729, 2 vol. in-8o.

MITHRIDATE, célèbre roi du Pont et le plus cruel ennemi des Romains, après Annibal, succéda à Mithridate son père l'an 123 avant J.-C., à l'âge d'environ 13 ans. Ayant fait mourir les deux enfans que Laodice sa sœur avait eus d'Ariarathe, roi de Cappadoce, il s'empara de cette province, et en fit déclarer roi son fils âgé de 8 ans, auquel il donna le nom d'Ariarathe, et qu'il disait être fils du dernier roi de Cappadoce. Mais Nicomède, roi de Bithynie, craignant Mithridate, suborna un jeune homme, afin qu'il se dit troisième fils d'Ariarathe, et que ses deux aînés avaient été tués par Mithridate. Le sénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, et déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant point jouir de cette liberté, choisirent pour roi, avec la permission des Romains, Ariobarzane, qui dans la suite s'opposa aux grands desseins que Mithridate avait sur toute l'Asie. Telle fut l'origine de la haine de Mithridate contre les Romains. Il engagea Tigrane, roi d'Arménie, à faire la guerre à Ariobarzane, lequel ayant été vaincu, Ariarathe fut rétabli sur le trône, 90 avant J.-C. Ariobarzane obtint un puissant secours du peuple romain pour rentrer dans ses états, et se ligua avec Nicomède, roi de Bithynie, qui fit de grands dégâts sur les terres de Mithridate. Celui-ci s'en plaignit au sénat, et n'en ayant point obtenu la satisfaction qu'il demandait, il leva une puissante armée, chassa de nouveau Ariobarzane de la Cappadoce, défit Nicomède, s'empara de la Phrygie, de la Mysie, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie et de presque toutes les provinces d'Asie, et fit égorger en même temps tous les citoyens romains qui étaient en Asie. Aquilius, personnage consulaire, fut conduit à Pergame, où il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, pour venger, disait-il, les Pergamiens de l'avarice des Romains. Ensuite ayant passé la mer il se saisit de la Thrace, de la Grèce, de la Macédoine, et emporta plusieurs villes considérables, et en particulier Athènes, 87 avant J.-C. Il menaçait déjà l'Italie lorsque Sylla, qui avait été envoyé pour lui faire la guerre, reprit Athènes et battit ses généraux; ce qui l'obligea de faire la paix avec les Romains, 84 avant J.-C. Mithridate recommença aussitôt la guerre et remporta d'abord de grands avantages; mais Lucullus lui fit lever le siége de Cyzique, et le défit en plusieurs occasions. Il se retira chez Tigrane, qui ne voulut pas le voir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, craignant que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes et de ses sœurs, il leur envoya signi-

fier de se donner la mort. *Voy.* Monime. Il se rétablit cependant après le départ de Lucullus; puis ayant été défait et mis en fuite par Pompée 65 ans avant J.-C., il se retira en Arménie auprès de Tigrane son gendre, lequel ayant aussi été vaincu par Pompée, Mithridate s'enfuit vers le Bosphore Cimmerien sans qu'on pût l'atteindre. Enfin, ayant appris que son fils Pharnace s'était fait déclarer roi, il lui demanda la permission de se retirer hors de ses états qu'il venait de lui ravir. Son fils lui refusa cette grâce en prononçant ces horribles paroles : *Qu'il meure.* Mithridate, transporté de rage, fit avaler du poison à la reine et se tua de désespoir, 64 ans avant J.-C., après avoir éprouvé que le poison auquel il s'était accoutumé ne lui pouvait donner la mort. C'était un prince d'une valeur et d'un courage extraordinaires, capable de former et d'exécuter les plus grands desseins. Il avait beaucoup voyagé, était savant, aimait les gens de lettres, et parlait plusieurs langues. Il avait composé un Traité *De arcanis morborum*, que Pompée fit porter à Rome et que son affranchi Lælius traduisit en latin. C'est lui qui composa cette espèce de contrepoison qui de son nom s'appelle encore *Mithridate.* Son humeur sanguinaire noircit l'éclat de ses belles qualités.

MIZAUD (ANTOINE), en latin *Mizaldus*, médecin, natif de Montluçon dans le Bourbonnais, au lieu d'exercer sa profession s'appliqua aux mathématiques, à l'astrologie et à la recherche des secrets de la nature. Il mourut à Paris en 1578. On a de lui 1° *Phænomena seu temporum signa*, in-8°, traduit en français sous le titre de *Mirouer du temps*, 1547, in-8°; 2° *Planetologia*, in-4°; 3° *Cometographia*; 4° *Harmonia cœlestium corporum et humanorum*, traduit en français par de Montlyard, 1580, in-16; 5° *De arcanis naturæ*, in-8°; 6° *Ephemerides aeris perpetuæ*, in-8°; 7° *Methodica pestis descriptio, ejus præcautio et salutaris curatio*, traduit en français, 1562, in-8°; *Opuscula de re medicâ*, Coloniæ, 1577, in-8°, etc. On remarque dans tous les ouvrages de Mizaud une crédulité aveugle et une démangeaison extraordinaire à débiter des fadaises. Il est très-bien peint dans ce vers du Mascurat de Naudé :

> Quolibet à quovis mendacia credere promptus.

MNEMOSYNE, nymphe que les poètes regardent comme la mère des muses. Son nom en grec signifie Mémoire. Jupiter eut d'elle les neuf muses dont elle accoucha sur le mont Piérius.

MNESTHÉE ou MENESTÉE, fils de Petée, devint roi d'Athènes, dont il se rendit maître par le secours de Castor et Pollux, qui en chassèrent Thésée. Il mourut dans l'île de Mélos, au retour de la guerre de Troie, vers 1183 avant J.-C., après un règne de 23 ans.

MOAB, c'est-à-dire *fils de mon père*, chef des Moabites qui habitaient à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, naquit de l'inceste de Loth avec sa fille aînée, 1897 avant J.-C.

MOCENIGO (ANDRÉ), qui vivait en 1522, mania avec succès les affaires de Venise. On a de lui *La Guerra di Cambrai*, 1500 et 1517, Venise, 1544, in-8°. L'abbé du Bos en a profité pour faire son Histoire de la ligue de Cambrai.

MOCENIGO (LÉVI), doge de Venise en 1570, gouverna la république avec beaucoup de prudence et de bonheur. Ce fut sous son administration que les chrétiens remportèrent la fameuse bataille de Lepante en 1571. Il mourut en 1576.

MOCENIGO (LOUIS-SÉBASTIEN), déscendant du précédent, fut élu doge en 1722, après avoir passé par les principales charges de la république. Il mourut en 1732.

MODEL (N.), né à Neustadt en Franconie, se fit recevoir docteur en philosophie et en médecine, et passa en Russie en 1737. Il eut la direction des apothicaireries impériales, fut reçu de plusieurs académies, et mourut à Pétersbourg le 2 avril 1775, à 64 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de chimie et d'économie que M. Parmentier a traduits en français sous le titre de *Récréations physiques, économiques et chymiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°.

MODENE. *Voy.* ALFONSE, ESTE.

MODESTUS, évêque de Jérusalem vers l'an 620, avait composé plusieurs Homélies ou Sermons, dont Photius rapporte des extraits dans sa biblio-

thèque. Modestus dit dans le premier de ces extraits que Marie-Madeleine, de laquelle J.-C. avait chassé sept démons, était une vierge, et qu'elle souffrit le martyre à Ephèse, où elle était allée trouver saint Jean l'Evangéliste après la mort de la Sainte-Vierge. Cela fait voir que du temps de cet évêque de Jérusalem l'on ne s'était point encore imaginé que Marie-Madeleine fût la même personne que la femme pécheresse dont il est parlé dans l'Evangile.

MODREVIUS (André Fricius), secrétaire de Sigismond Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16e siècle, donna dans les nouvelles opinions et favorisa les luthériens et les antitrinitaires. Il travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes en une même communion : 1° son principal ouvrage est intitulé *De republicâ emendandâ*, en 5 livres, Bâle, 1559, in-fol. : cet ouvrage le fit chasser de Pologne et dépouiller de ses biens; il devint vagabond, odieux aux catholiques et aux protestans; 2° *De originali peccato*, etc., 1562, in-4°.

MOEBIUS (Georges), fameux théologien luthérien, né à Laucha en Thuringe le 18 décembre 1616, fut docteur et professeur en théologie à Leipsick, et mourut le 28 novembre 1697. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, dont le plus connu est son Traité de l'origine, de la propagation et de la durée des oracles des païens, contre Vandale. Le père Baltus a beaucoup profité de cet ouvrage dans sa réfutation du Traité des oracles de M. de Fontenelle.

MOEBIUS (Godefroi), professeur de médecine à Iène, naquit à Laucha en Thuringe en 1611. Il devint premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg; d'Auguste, duc de Saxe, et de Guillaume, duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Hall en Saxe en 1664, à 53 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de médecine qui sont estimés : les principaux sont 1° les Fondemens physiologiques de la médecine, 1678, in-4°; 2° De l'usage du foie et de la bile; 3° Abrégé des élémens de médecine, in-fol.; 4° un autre Abrégé selon le système des modernes, in-fol.; 5° Abrégé de médecine pratique, in-fol.; 6° Examen de l'usage des parties; 7° Anatomie du camphre, in-4°; 8° Tables synoptiques, etc. : tous ces ouvrages sont en latin. Godefroi Mœbius son fils était aussi un habile médecin.

MOENIUS (Caius), célèbre consul romain, vainquit les anciens Latins, et fut le premier qui attacha près de la tribune aux harangues les becs et les éperons des navires qu'il avait pris à la bataille d'Antium, 338 ans avant J.-C.; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Rostra*.

MOESTLIN (Michel), célèbre professeur de mathématiques à Heidelberg en 1650.

MOGOL (le), avait pour empereur un descendant de Tamerlan, nommé

Babour, qui mourut en . .	1530
Houmaiour	1552
* Mahomet-Galadin ou Hakbar	1605
* Gehanghir	1627
Schah-Gehan.	1658
* Aurengh-Zeb ou Alem-gui .	1707
Schah-Alem	1718
Mahamet-Schak.	1754
Alemghir II, est tué en . .	1760

Voy. l'Histoire universelle d'une société de gens de lettres de Londres, 38 vol. in-4°. *Voy.* l'Histoire moderne commencée par l'abbé de Marsy, 28 vol. in-12; Voyage de Bernier.

MOINE (Etienne Le), savant ministre de la religion prétendue réformée, naquit à Caen en 1624. Il se rendit très-habile dans les langues grecque et latine, et dans les langues orientales, professa la théologie à Leyde avec beaucoup de réputation, et mourut en cette ville le 3 avril 1689, à 65 ans. On a de lui plusieurs dissertations imprimées dans son Recueil intitulé *Varia sacra*, 1685, 2 vol. in-4°, et quelques autres ouvrages. C'est lui qui publia le premier le livre de Nilus Doxopatrius, touchant les synodes.

MOINE (Abraham Le), né en France, se réfugia en Angleterre où il exerça le ministère et où il mourut en 1760. Il a traduit en français les Lettres pastorales de l'évêque de Londres; les Témoins de la résurrection, in-12; l'Usage et les fins de la prophétie de Sherlock, in-8°.

MOINE (François Le), l'un des plus excellens peintres du 18e siècle, naquit à Paris en 1688, et fut élevé

dans l'art de la peinture par M. Galloche, professeur de l'académie de peinture. Il devint lui-même professeur dans cette académie. C'est lui qui a peint le grand salon qui est à l'entrée des appartemens à Versailles et qui représente l'apothéose d'Hercule. Le Moine fut quatre ans à peindre ce salon. Le roi, pour lui en marquer sa satisfaction, le nomma en 1736 son premier peintre, et lui donna quelque temps après une pension de 3000 liv.; il en avait déjà une de 600 liv. Le chagrin le fit tomber dans un accès de folie durant lequel il se perça de plusieurs coups d'épée, dont il mourut le 4 juin 1737, à 49 ans.

MOINE (Jean Le), évêque de Meaux et cardinal, natif de Crécy en Ponthieu, fut en grande estime auprès du pape Boniface VIII, qui l'envoya légat en France en 1303, pendant son démêlé avec le roi Philippe-le-Bel. Le cardinal Le Moine fonda à Paris un collége de son nom, et mourut à Avignon en 1313. On a de lui un Commentaire sur les Décrétales.

MOINE (Pierre Le), né à Chaumont en Bassigni en 1602, d'une bonne famille, entra chez les jésuites à Nanci en 1610. Il mourut à Paris le 22 août 1671, à 70 ans. Le plus considérable de tous ses poëmes est intitulé *Saint Louis, ou la sainte couronne reconquise sur les infidèles*. Toutes ses poésies furent imprimées à Paris en 1671, in-fol. Il y a du feu, de l'imagination et de l'enthousiasme, mais trop de faux brillant, d'exagération, de figures outrées, etc.; ce qui fit que Boileau étant interrogé pourquoi il n'avait pas parlé du père Le Moine: « C'est, répondit-il, qu'il était trop fou pour en dire du bien, et trop poète pour en dire du mal. » On a encore du père Le Moine 1° la *Vie du cardinal de Richelieu*, manuscrit; 2° un livre intitulé *La Dévotion aisée*, imprimé à Paris en 1652, in-8°: ce livre fit grand bruit, aussi bien que ses *Pensées morales*; on en peut voir la critique dans les neuvième et dixième Lettres provinciales; 3° un petit *Traité de l'histoire*, in-12, où il y a des traits singuliers et curieux; 4° des *Pensées morales*, mêlées de vers et de prose, aussi bien que l'*Etrille du Pégase janséniste*; le *Tableau des passions*, et la *Galerie des femmes fortes*, in-fol. et in-12, qui sont aussi du père Le Moine; 5° un *Manifeste apologétique* pour les jésuites, in-8°, etc.

MOISANT (Jacques), sieur de Brieux, conseiller du parlement de Metz, poète latin, natif de Caen, dont on a des épigrammes estimées et un excellent Poëme sur le Coq, imprimé avec ses autres œuvres poétiques en 2 vol. in-12, 1641 et 1669; elles sont médiocres. Il mourut en 1674, à 60 ans. On a encore de lui *Origine de quelques anciennes façons de parler triviales*, 1672, in-12.

MOINE (Jean-Louis Le), habile sculpteur de Paris, mort en 1755, à 90 ans, a fait beaucoup de bustes, pour lesquels il avait un talent particulier.

MOINE (Jean-Baptiste Le), naquit à Paris le 15 février 1704, de Jean-Louis Le Moine, sculpteur du roi, et d'une fille de Monnoyer, célèbre peintre de fleurs. Les révolutions du système ayant renversé la fortune de son père, quoiqu'il fût attaché à M. le duc d'Orléans, le jeune Le Moine fut obligé de seconder son père, dont les infirmités lui ôtaient presque les moyens de travailler. S'il donnait quelque temps à l'étude, il le prenait sur son sommeil. Les artistes les plus célèbres de Paris s'empressèrent de l'aider de leurs avis, et il sut si bien en profiter, qu'ayant concouru une seule fois pour le prix de sculpture, il l'emporta. Il fut nommé pour aller à Rome en qualité d'élève; mais il ne put abandonner son père, et remercia. Il n'avait que 26 ans, lorsque l'autel de Saint-Jean en Grève apprit au public l'étendue de ses talens. Il fut chargé de la statue équestre de Louis XV, qui était à Bordeaux, de la pédestre, qui était à Reims, et de celle qui était en marbre à l'Ecole-Militaire. Le tombeau de Mignard, aux Dominicains de la rue Saint-Honoré, celui du cardinal de Fleury, à Saint-Louis du Louvre, et la chapelle de la Vierge, qui est vis-à-vis, sont de sa façon. Ces ouvrages publics l'avaient fait aimer de Louis XV, qui se plaisait à voir les chefs-d'œuvre des arts, et M. Le Moine avait pour lui l'attachement le plus sincère. A l'arrivée de la reine, alors dauphine, le roi le chargea d'en faire le buste, dont il fit présent à l'impératrice-reine, qui mit le comble à sa satisfaction avec autant

de bonté que de générosité. Les figures de saint Grégoire et de sainte Thérèse, sous le dôme des Invalides, sont aussi de lui. L'académie française, qui avait reçu de lui plusieurs bustes d'académiciens, lui en a témoigné sa gratitude et son estime par une médaille d'or qui contient l'éloge le plus flatteur. Le Moine était de l'académie de peinture et de sculpture, des académies des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, Toulouse et Dijon. Il est mort à Paris le 24 mai 1778, laissant plusieurs enfans.

MOISE. *Voy.* MOYSE.

MOITOREL DE BLAINVILLE (ANTOINE), habile architecte et géomètre, natif de Pichange, à quatre lieues de Dijon, fut arpenteur et jaugeur royal du bailliage et de la vicomté de Rouen, où il mourut le 4 janvier 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un Traité du jauge universel, et d'autres ouvrages estimés.

MOITHEY (MAURICE-ANTOINE), ingénieur-géographe du roi, né à Paris le 24 mars 1732, y est mort en 1777. Il a donné un *Plan historique de la ville de Paris*, et des *Recherches historiques sur les villes de Reims, d'Orléans et d'Angers*, 1774, in-4°.

MOIVRE (ABRAHAM), né à Vitry en Champagne en 1667, fut obligé de s'expatrier à la révocation de l'édit de Nantes. Londres fut la nouvelle patrie qu'il choisit; il y continua l'étude des mathématiques dont il devint un grand maître et qu'il enseignait pour subsister. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris l'admirent dans leur corps. Il mourut à Londres en 1754. Il a fait un Traité des chances, en anglais, fort estimé, 1738, in-4° : c'est une espèce d'analyse des jeux de hasard, combinés par des principes différens que ceux de M. de Montmort. Il a fait aussi un Traité des rentes viagères, 1752, in-8°, dans les mêmes principes. Il avait été un des commissaires qui avaient décidé en faveur de Newton la dispute de ce grand homme avec Leibnits sur la découverte du calcul différentiel, que peutêtre tous deux avaient découvert sans avoir connu le travail de l'autre.

MOLA (JEAN-BAPTISTE), né vers 1620, étudia dans l'école de Vouet à Paris, et se perfectionna à Bologne chez l'Albane. Ce peintre a réussi dans le paysage ; il entendait la perspective et réussissait moins dans le coloris : sa manière de feuiller les arbres est admirable.

MOLA (PIERRE-FRANÇOIS), habile peintre, né en 1621, à Coldré dans le Milanez, reçut les premiers élémens de la peinture de son père, qui était peintre et architecte, et fut ensuite disciple de Josepin, de l'Albane et du Guerchin. Il excellait dans le coloris, le dessin, le paysage et les sujets d'histoire, et fut chef de l'académie de Saint-Luc à Rome, où il mourut de chagrin, étant sur le point de venir en France en 1666.

MOLAC (JEAN DE CARCADO, ou DE KERCADO DE), brave guerrier et sénéchal de Bretagne, était issu d'une des meilleures et des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premières charges et les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne et s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi François Ier, dont il fut premier gentilhomme de la chambre et capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie en 1525, un arquebusier allant tirer sur le roi, le sénéchal de Molac se précipita au-devant du coup, se fit tuer, et sauva ainsi la vie à François Ier par le noble sacrifice de la sienne. C'est de lui que descendent les seigneurs de Kercado de Molac, dans la maison desquels la charge de grand sénéchal de Bretagne est héréditaire et inféodée depuis un temps immémorial, et même, à ce que l'on croit, dès le 11e siècle. Cette maison a produit un grand nombre d'autres personnes de mérite, et en dernier lieu le sénéchal René-Alexis de Kercado, marquis de Molac, colonel du régiment de Berri, infanterie. Ce seigneur s'acquit dans la campagne de Bohème l'estime, l'amitié et la confiance du feu maréchal de Saxe et de M. le maréchal de Broglie. Il donnait les plus hautes et les plus justes espérances, lorsqu'il fut tué à la fameuse sortie de Prague, le 22 août 1742, à 29 ans, de sept coups de fusil, dont le moindre fut jugé mortel.

MOLAN (JEAN), savant docteur et professeur de théologie, chanoine à Louvain, natif de Lille, mourut le 18

septembre 1585, à 52 ans, après avoir publié des Notes sur le Martyrologe d'Uzuard, in-8°; *Militia sacra ducum ac principum Brabantiæ*, in-8°, et d'autres ouvrages estimés. Il ne faut pas le confondre avec Jean Molanus, recteur de l'école de Bremen, mort en 1585, dont on a des Poésies et d'autres Ecrits, ni avec Gérard-Wolter Molanus, savant luthérien, mort le 7 septembre 1722, à 89 ans.

MOLAY ou MOLÉ (JACQUES), bourguignon, fut le dernier grand-maître des templiers. Ces chevaliers, par leurs richesses et par leur orgueil, s'étaient attiré l'envie des grands et le murmure des peuples. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats de l'ordre, Philippe-le-Bel, du consentement du pape Clément V, fit arrêter tous les chevaliers qui étaient dans son royaume, et s'empara du Temple à Paris et de tous leurs titres. Le pape manda au grand-maître de venir en France se justifier des crimes dont son ordre était accusé. Molay faisait alors la guerre vaillamment aux Turcs en Chypre; il vint à Paris suivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre desquels étaient Guy, frère de Humbert, dauphin de Viennois, et Hugues de Péralde. La plupart des chevaliers périrent par le feu, et l'ordre fut aboli en 1311 par le concile de Vienne. Molay, Guy et Hugues furent retenus en prison jusqu'en 1313, qu'on leur fit leur procès. Sous une fausse espérance de liberté ils convinrent de tous les crimes dont ils avaient été accusés et qu'ils n'avaient pas commis. On se servit de leurs aveux pour justifier les jugemens rendus contre les chevaliers, et on les fit brûler eux-mêmes dans l'île du Palais le 11 mai 1313. Molay parut en héros sur le bûcher, se rétracta, et parut innocent à tout le monde; il ajourna le pape à paraître devant Dieu dans 40 jours, et le roi dans l'année: en effet ils ne passèrent pas ce terme. *Voy.* GEOFROI DE SAINT-OMER.

MOLE (JOSEPH-BONIFACE DE LA), favori du duc d'Alençon, entra dans le projet d'enlever de la cour le duc d'Alençon avec le roi de Navarre, pour les mettre à la tête des mécontens. Il fut décapité en 1574, mais sa mémoire fut rétablie en 1576.

MOLÉ (MATHIEU) seigneur de Lassy, de Champlatreux, etc., etc., premier président au parlement de Paris, naquit en cette ville en 1584, d'une noble et ancienne famille, originaire de Troyes en Champagne, qui a donné un grand nombre d'excellens magistrats à la France. Il fut reçu conseiller au parlement en 1606, devint président aux requêtes du palais, ensuite procureur-général, et enfin premier président en 1641. Il mourut garde des sceaux le 3 janvier 1656, à 72 ans, après s'être fait généralement estimer par sa probité, par ses talens et par son zèle pour le bien public et pour la gloire de l'état. Dans le temps des barricades, en 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant « que la maison d'un premier président devait être ouverte à tout le monde. » Il dit à un mutin qui l'insultait dans la rue de Condé, qu'il le ferait pendre; et quand on lui représentait qu'il ne devait pas tant s'exposer à la fureur du peuple, il répondait que « six pieds de terre feraient toujours raison au plus grand homme du monde. » Ce fut lui qui engagea du Chesne à faire une collection des historiens de France. Edouard Molé son fils, et Louis Molé son petit-fils, se distinguèrent aussi par leur probité et par les services qu'ils rendirent au public. M. Molé, ancien premier président au parlement de Paris, soutint avec distinction la gloire de cette illustre maison. C'est sur les conclusions d'Edouard Molé, père de Mathieu, procureur-général du parlement pendant la ligue, qu'a été donné l'arrêt qui déclara « que la couronne ne pouvait passer ni à des femmes ni à des étrangers. » Il fut président à mortier en 1612, et mourut en 1614.

MOLESWORTH (ROBERT), était attaché au roi Jacques; mais quand il vit le roi Guillaume en possession du trône il abjura le premier. Le nouveau roi lui accorda son estime, et l'envoya, en 1692 ambassadeur en Danemarck; ce qui lui donna lieu d'écrire l'Etat de Danemarck, qui a été traduit en français, Amsterdam, 1697, in-12. Il entra dans le conseil du roi, fut créé pair d'Irlande sous Georges I[er], et mourut le 22 mai 1725. Il a traduit en anglais le *Franco-Gallia* d'Hotman, 1721, in-8°.

MOLEZIO (JOSEPH) *Moletius*, célèbre philosophe, médecin et mathématicien du 16e siècle, natif de Messine, dont les principaux ouvrages sont des Éphémérides, in-4°, et des tables qu'il nomma Grégoriennes, in-4° : ces tables servirent beaucoup à la réformation du calendrier par Grégoire XIII. Il mourut à Padoue, où il était professeur de mathématiques, en 1588, à 57 ans.

MOLIERE (JEAN-BAPTISTE POCQUELIN, dit), né à Paris en 1620, d'un père qui était valet de chambre tapissier du roi, ne connut, jusqu'à l'âge de 14 ans, que la boutique de son père, qui était en même temps marchand fripier, et qui obtint pour lui la survivance de sa charge; mais son grand-père l'ayant mené quelquefois à la comédie à l'hôtel de Bourgogne, il conçut de l'aversion pour sa profession, et le pria de porter son père à le faire étudier; il l'obtint enfin. On le mit dans une pension, d'où il allait en classe chez les jésuites. Il y connut Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui était alors au collége, et lia amitié avec Chapelle et Bernier, qui y étaient écoliers. Cette liaison lui procura la connaissance du célèbre Gassendi, qui lui apprit la philosophie de même qu'à ses deux condisciples, et sous lequel il eut soin de s'instruire, lorsqu'il fut sorti du collége. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. De retour à Paris, il résolut de se livrer tout entier à la comédie, pour laquelle il avait une extrême passion, et s'associa quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation. Ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul, et l'on appelait leur société *l'illustre Théâtre*. Pocquelin prit alors le nom de Molière, et fit de petites comédies pour les provinces. La première pièce régulière qu'il composa fut l'*Etourdi*, en 5 actes. Il la représenta à Lyon en 1653, et joua aussi *Le Dépit Amoureux* et *Les Précieuses ridicules*, en présence du prince de Conti, qui tenait les états du Languedoc à Beziers. Molière avait alors 34 ans; et sa troupe fut honorée de la présence du prince de Conti, qui voulut se l'attacher en qualité de secrétaire; mais Molière aima mieux se livrer au goût qu'il avait pour le théâtre; et comme ses amis le blâmaient d'avoir refusé un emploi si avantageux : « Hé, messieurs, leur disait-il, ne nous déplaçons jamais; je suis un passable auteur, si j'en crois la voix publique; et je puis être un fort mauvais secrétaire. » De Grenoble il alla à Rouen, en 1658, et vint ensuite à Paris, où il obtint la protection de Gaston de France, qui le présenta au roi et à la reine-mère. Il joua en présence de leurs majestés, obtint la permission de s'établir à Paris, et de jouir de la salle des gardes dans le vieux Louvre; on lui accorda ensuite celle du Palais-Royal, où il joua ses comédies en 1660. Molière eut une pension de 1000 livres en 1663. Enfin sa troupe fut arrêtée au service du roi en 1665. Ce fut alors que l'on vit régner le vrai goût de la comédie sur le théâtre français. Molière y attaqua et y tourna en ridicule les précieuses, les petits-maîtres, les faux dévots, les médecins ignorans, les vices et les défauts de son siècle. Il était aussi bon acteur qu'excellent poète. Il se surpassa lui-même dans la représentation du *Malade imaginaire*, qui est sa dernière pièce; mais comme il était malade effectivement, il ne put achever qu'avec de grands efforts la quatrième représentation, et s'étant mis au lit en sortant du théâtre, sa toux redoubla, il se rompit une veine, et mourut le même jour, 17 février 1673, à 53 ans. On eut beaucoup de peine d'obtenir de l'archevêque de Paris la permission de mettre son corps en terre sainte. Il fut enterré à Saint-Joseph, qui dépend de la paroisse de Saint-Eustache. Sa veuve, fille de la *Béjart*, fameuse comédienne, se remaria au comédien Guérin, et mourut en 1700. Son mari ne mourut qu'en 1728, à 92 ans. Entre les comédies de Molière, *Le Misantrope*, *Le Tartufe*, *Les Femmes savantes*, *L'Avare*, *Le Festin de Pierre*, *Le Bourgeois gentilhomme*, et *Les Précieuses ridicules*, sont des chefs-d'œuvre qui rendront sa mémoire immortelle. Un jour qu'on jouait *Les précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre : « Courage, courage, Molière, voilà de la bonne comédie. » Les qualités de son cœur n'étaient pas moins estimables que les talens de son esprit. Il était doux, complaisant, généreux et compatissant. Un pauvre lui ayant un jour rendu une pièce d'or qu'il lui avait donnée

par méprise : « Où la vertu va-t-elle se nicher? s'écria Molière; tiens, mon ami, en voilà une autre. » On assure qu'il lisait ses comédies à une vieille servante, et qu'il corrigeait les plaisanteries dont elle n'avait point été frappée. Il faisait aussi venir les enfans des comédiens, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels à la lecture de ses pièces. Enfin il n'oublia rien pour donner à ses comédies toute la perfection dont il était capable, et il y réussit. Les éditions les plus estimées des OEuvres de Molière sont 1° celle d'Amsterdam, 1699, 5 vol. in-12, avec la Vie de l'auteur, par Léonor Le Gallois, sieur de Grimarest : cette Vie n'est pas estimée; 2° celle de Paris, 1734, 6 vol. in-4° : c'est sur cette édition qu'ont été faites celle de Paris, 1739, en 8 vol. in-12, et les suivantes. M. Bret en a donné une édition avec des Notes, Paris, 1773, 6 vol. in-8°, fig.

MOLIÈRES (JOSEPH PRIVAT DE), né à Tarascon, en 1677, d'une famille noble et ancienne, entra chez les pères de l'Oratoire, et fut disciple du père Malebranche. Il sortit de l'Oratoire après la mort de ce célèbre philosophe, et se livra tout entier à l'étude de la physique et des mathématiques. Il s'y rendit très-habile, et devint professeur de philosophie au collége Royal en 1723, puis membre de l'académie des sciences en 1729. Il mourut à Paris le 12 mai 1742. Son principal ouvrage est *Leçons de physique*, en 4 vol. in-12, dans lesquelles il explique les lois, la mécanique et les mouvemens des tourbillons célestes, pour en démontrer la possibilité et l'existence dans le système du *plein*. Son système est celui de Descartes, mais corrigé par les principes de Newton. On a encore de lui 1° des *Leçons de Mathématiques*, in-12; 2° la première partie des *Elémens de géométrie*, in-12.

MOLINA (LOUIS), natif de Cuença, d'une famille noble, entra chez les jésuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il enseigna pendant 20 ans la théologie dans l'université d'Ebora avec réputation, et mourut à Madrid le 12 octobre 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° des Commentaires sur la première partie de la somme de saint Thomas, en latin; 2° un grand traité *De justitiâ et jure*; 3° un livre de la concorde de la grâce et du libre arbitre, imprimé à Lisbonne en 1588, in-4°, en latin, à la fin duquel se doit trouver un Appendix, imprimé en 1589: c'est une apologie de Molina contre ceux qui taxaient d'hérésie quelques propositions de son livre : c'est ce dernier ouvrage qui a fait tant de bruit dans l'église; qui a partagé les dominicains et les jésuites en thomistes et en molinistes, et qui suscita les fameuses disputes sur la grâce et sur la prédestination. Le pape Clément VIII institua pour les terminer, en 1597, la célèbre congrégation qu'on appelle *De auxiliis*; mais après plusieurs assemblées des consulteurs et des cardinaux, où les dominicains et les jésuites disputèrent contradictoirement pendant neuf ans, en présence du pape et de la cour de Rome, il ne fut rien décidé; et le pape Paul V, sous lequel ces disputes avaient été continuées, se contenta de donner un décret, le 31 août 1607, par lequel il défendit aux partis de se noter ou censurer mutuellement, et enjoignit aux supérieurs des deux ordres de punir sévèrement ceux qui contreviendraient à cette défense.

MOLINA (ANTOINE), célèbre chartreux espagnol, naquit à Villa-Nueva-de-los-Infantes dans la Castille. On a de lui un Traité de l'instruction des prêtres, traduit en français, 1677, in-8°, où il y a des principes qui semblent favoriser les casuistes relâchés, et d'autres ouvrages estimés. Il mourut en odeur de sainteté, le 21 septembre, vers 1612.

MOLINA (LOUIS), savant jurisconsulte espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes et de Castille, et composa un excellent traité *De Hispanorum primogeniorum origine et naturâ*, in-fol.

MOLINA (DOMINIQUE), célèbre religieux dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un Recueil des bulles des papes, concernant les privilèges des ordres religieux.

MOLINET (JEAN), chanoine de Valenciennes, né à Desurennes, dans le diocèse de Boulogne, fut aumônier et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et mourut en 1507, laissant divers ouvrages en prose et en vers, dont le plus connu est intitulé *Les dits et faits de Molinet*, en 1531, in-fol., 1540, in-8°, et

réimprimé avec la légende de Faifeu, Paris, 1723, in-12. On a encore de lui une Paraphrase en prose du roman de la Rose, in-fol.; *Le temple de Mars*, dans un recueil de poésies, 1525, in-8°.

MOLINET (Claude du), chanoine régulier et procureur-général de la congrégation de Sainte-Geneviève, et l'un des plus savans antiquaires du 17e siècle, naquit à Châlons en Champagne en 1620, d'une famille noble et ancienne. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, et mit la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Paris, dans un état qui l'a rendue célèbre. Il mourut le 2 septembre 1687, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° une édition des Epîtres d'Etienne, évêque de Tournai, avec de savantes Notes; 2° l'Histoire des papes par médailles, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI, 1679, in-fol., latin, peu estimée; 3° des *Réflexions sur l'origine et l'antiquité des chanoines séculiers et réguliers*, in-4°; 4° une *Dissertation sur la mitre des anciens*; une autre *Dissertation sur une tête d'Isis*, etc.; 5° *le Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, 1692, in-fol., livre curieux, etc.

MOLINETTI (Antoine), célèbre médecin, natif de Venise, enseigna et pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire, et mourut à Venise vers 1675. C'était un des plus habiles anatomistes du 17e siècle. On estime beaucoup son Traité en latin des sens et de leurs organes, imprimé à Padoue en 1669, in-4°.

MOLINEUX (Guillaume). *Voyez* Molyneux.

MOLINIER (Jean-Baptiste), né à Arles vers 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, et prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris, où il mourut le 15 mars 1745, âgé d'environ 70 ans. Il avait été interdit par M. de Vintimille, archevêque de Paris, à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*. On a de lui 14 vol. de Sermons, in-12. On estime surtout son sermon du Ciel, qui passe pour son chef-d'œuvre. Il est encore auteur de plusieurs ouvrages de piété, dont les principaux sont 1° *Exercice du pénitent et office de la pénitence*, in-18; 2° *Instructions et prières de pénitence*, in-12, pour servir de suite au Directeur des âmes pénitentes du père Vauge; 3° *Prières et pensées chrétiennes*, etc. Etienne Molinier, docteur et prédicateur, natif de Toulouse, mort vers 1650, a donné 10 vol. in-8° de Sermons.

MOLINOS (Michel), fameux prêtre espagnol, naquit dans le diocèse de Saragosse en 1627. Il alla s'établir à Rome, où il eut la réputation d'un grand directeur, et fut en grand crédit auprès des personnes les plus illustres, et même auprès des papes. Il enseigna une nouvelle doctrine sur la mysticité, et fit tout ce qu'il put pour la répandre en Italie. Ses disciples furent appelés quiétistes, parce que le principal point de leur doctrine était que « l'on doit s'anéantir soi-même pour s'unir à Dieu, » et demeurer ensuite dans une parfaite quiétude, c'est-à-dire dans une simple contemplation d'esprit sans faire aucune réflexion, et sans se troubler en aucune sorte de ce qui peut se passer dans le corps. Quelques-uns ajoutent que Molinos et ses disciples poussaient les choses plus loin, et qu'ils enseignaient en théorie et dans la pratique que l'on peut sans pécher s'abandonner à toutes sortes de déréglemens, pourvu que la partie supérieure, c'est-à-dire l'âme demeure unie à Dieu par l'oraison de quiétude. Mais d'autres soutiennent que cela est avancé sans preuve. Quoi qu'il en soit, Molinos renferma sa doctrine dans un livre espagnol et qu'il intitula la Conduite spirituelle, où il inséra son oraison de quiétude. Ses ouvrages ayant été déférés à l'inquisition de Rome en 1687, Molinos fut mis en prison et son procès lui fut fait. Tous ses livres et tous ses écrits furent condamnés par le pape à être brûlés, et l'inquisition déclara, par un décret du 28 août de la même année, que Michel Molinos avait enseigné des dogmes faux et pernicieux, et que son oraison de quiétude était contraire à la doctrine de l'Eglise et à la pureté de la piété chrétienne; elle condamna en même temps 68 propositions extraites de ses écrits comme hérétiques, scandaleuses et blasphématoires. Molinos fut obligé de faire abjuration publique de ses erreurs sur un échafaud dressé dans l'église des Dominicains, où le sacré collége était assemblé. On le condamna ensuite à

une prison étroite et perpétuelle, où il mourut le 29 décembre 1696. Il était âgé de 60 ans lorsqu'il fut pris, et il y avait 22 ans qu'il répandait à Rome sa pernicieuse doctrine. On a traduit en latin sa Conduite spirituelle et son Traité de la communion journalière, Leipsick, 1687, in-12; chacun de ces écrits est muni de plusieurs approbations.

MOLITOR (Ulrich), est auteur d'un livre rare intitulé *De pythonicis mulieribus*, Constantiæ, 1489, in-4°.

MOLLERUS (Henri), célèbre théologien protestant, natif de Hambourg, mort en 1589, dont on a des Commentaires sur Isaïe et sur les psaumes, in-fol., et des Poésies latines, était très-savant dans la langue hébraïque.

MOLLERUS (Denis-Guillaume), natif de Presbourg, après avoir appris les langues orientales voyagea dans toutes les parties de l'Europe et fut professeur en histoire et en métaphysique et bibliothécaire dans l'université d'Altorf, où il mourut le 25 février 1712, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont 1° *Meditatio de hungaricis quibusdam insectis prodigiosis, ex aere unà cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12; 2° *Opuscula ethica et problematico critica*; 3° *Opuscula medico-historico-philologica*; 4° *Mensa poetica*; 5° *Indiculus medicorum, philologorum ex Germaniâ oriundorum*; 6° *Lusus metrici de bubulâ*; 7° *Meditatio stoica de conditione temporis præsentis*; 8° *Meditationum sancti Pauli caput I, ad Romanos sine profanorum autorum maximè Petronii cognitione intelligi queat?* 9° une Dissertation sur la confusion des langues à la tour de Babel, et plusieurs autres Dissertations en latin, etc.

MOLLERUS (Jean), natif de Flensbourg dans le duché de Sleswick, recteur du collége de sa patrie en 1701, se rendit très-habile dans l'histoire littéraire, surtout des pays septentrionaux, et mourut à Flensbourg le 20 octobre 1725, à 64 ans. Son principal ouvrage est intitulé *Cimbria litterata*, 1744, 3 vol. in fol.; il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile et politique de Danemarck, de Sleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck et des pays voisins. On a encore de lui *Isagoge ad historiam Chersonis Cimbricæ*, in-8°, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces. *De cornutis et hermaphroditis*, Berolini, 1708, in-4°. Sa Vie a été donnée par ses fils en latin, Sleswick, 1734, in-4°.

MOLLOY (Charles) est auteur de plusieurs ouvrages périodiques, *Fog's Journal; Common Sense*. Il était favorable au ministre Walpole; mais, à sa disgrâce, en 1742, ses feuilles n'eurent plus de cours. Il a travaillé au *Craftsmann*, et a fait trois pièces de théâtre. Il est mort le 16 juillet 1767.

MOLOCH, c'est-à-dire *roi*, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifiaient des enfans et des animaux. On dit que c'était un buste ou demi-corps d'homme qui avait une tête de veau et tenait les bras étendus. Ce demi-corps était posé sur une espèce de four où l'on allumait un grand feu; on faisait passer les enfans par ce feu pour être purifiés par cette cérémonie; et de peur que l'on n'entendit leurs cris on faisait un grand bruit avec des tambours et d'autres instrumens qui étourdissaient les spectateurs. L'Ecriture sainte reproche souvent aux Juifs de faire ces sortes de sacrifices à Moloch.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone dans le royaume d'Argos, reçut honorablement chez lui Hercule qui passait par là. Ce héros par reconnaissance tua en sa faveur le lion néméen qui ravageait tous les pays des environs. C'est en faveur de ce bienfait qu'on institua en l'honneur de Molorchus les fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA ou MOLZA (François-Marius), l'un des plus célèbres poètes du 16e siècle, natif de Modène, s'acquit une grande réputation par ses vers latins et italiens, et aurait fait une fortune considérable dans le monde s'il eût mené une conduite plus régulière et plus prudente. Il mourut de débauche en 1544. On estime surtout ses Elégies et sa Pièce sur le divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon. Son *Capitolo in lode de fichi*, commenté par Annibal Caro, poète italien, est rempli d'obscénités sous le titre de la *Ficheide del*

padre siceo col comm de ser agresto, 1549, in-4°. Ses poésies italiennes se trouvent avec celles du Berni ou séparément, 1513, in-8°, 1750, 2 vol. in-8°; avec celles de Tarquinia Molza sa petite-fille. Ses poésies latines se trouvent dans *Deliciæ poetarum italorum*. *Voy*. GRUTER.

MOLSA ou MOLZA (TARQUINIE), petite-fille du précédent, ayant perdu son mari sans en avoir eu aucun enfant, ne voulut point se remarier. Elle se livra entièrement à l'étude et se rendit habile dans les belles-lettres et dans les langues grecque, latine et hébraïque. Elle fut en grande considération à la cour d'Alfonse II, duc de Ferrare; et le sénat de Rome l'honora en 1600 pour elle et pour toute sa famille du droit et des priviléges des citoyens romains.

MOLYNEUX (GUILLAUME), né à Dublin en 1656, fut instituteur d'une société de savans à Dublin, semblable à la société royale de Londres, et eut des emplois considérables. Il était ami intime de Locke, et mourut de la pierre le 11 octobre 1698. On a de lui un bon Traité de dioptrique, in-4°, en latin; la Description latine d'un télescope de son invention, et d'autres ouvrages estimés.

MOMBRITIUS (BONINUS), poète du 15e siècle, natif de Milan, dont on a, outre des poésies assez estimées, les Actes des saints, en 2 vol. in-fol.

MOMUS, dieu de la raillerie selon la fable, était fils du Sommeil et de la Nuit. Il tournait en ridicule les dieux et les hommes. On représente ce dieu levant le masque de dessus un visage et tenant une marotte à la main.

MONALDESCHI, favori et écuyer de la reine Christine de Suède, composa en secret un libelle où il dévoilait toutes ses intrigues; Christine se saisit de cette occasion pour se défaire d'un amant qu'elle n'aimait plus. Elle ordonna au capitaine de ses gardes de le tuer. Ce malheureux, qui pressentait sa disgrâce, s'était cuirassé; il fallut l'assommer. Christine jouissait de ce spectacle à vingt pas de là, et lui porta un dernier coup. Cet attentat fut commis à Fontainebleau en 1657. Le roi fit prier Christine de se retirer de France. *Voy*. BEL (LE).

MONANTHEUIL (HENRI DE), né à Reims, fut professeur de mathématiques au collége royal, où il s'attira un grand nombre d'écoliers jusqu'à sa mort arrivée en 1606, à 70 ans, laissant un fils et deux filles. On a de lui quelques ouvrages de mathématiques et des Discours latins, in-8°.

MONARDES (NICOLAS), célèbre médecin espagnol au 16e siècle, natif de Séville, dont on a un Traité des drogues de l'Amérique, Séville, 1574, in-8°, traduit en français par Colin, Lyon, 1619, in-8°; *De rosâ*, Antuerpiæ, 1564, in-8°, et plusieurs autres excellens ouvrages. Il mourut en 1577.

MONBRON (FOUGERET DE), de Péronne, mort en 1760, se fit des ennemis par son style mordant et caustique. On a de lui *La Henriade travestie*; *Préservatif contre l'anglomanie*; *Le Cosmopolite*; *La Capitale des Gaules*; *Margot la ravaudeuse*; *Le Sofa couleur de rose*; *Discours sur la volupté*; *La Voix des persécutés*, toutes petites brochures.

MONCE (FERDINAND DE LA), peintre et architecte, né à Munich en 1678, visita la France et l'Italie pour se perfectionner dans son art, par la vue des grands modèles. Il se maria à Grenoble, et vint se fixer à Lyon, où il a bâti le portail de Saint-Juste, l'Hôtel-Dieu, etc. Il a aussi fait le dessin de plusieurs vignettes destinées pour des livres.

MONCEAUX (FRANÇOIS DE), en latin *Moncæus*, jurisconsulte, poète et fécond écrivain du 16e siècle, natif d'Arras, était seigneur de Fridelval et fut envoyé en ambassade vers Henri IV, roi de France. On a de lui 1° *Bucolica sacra*, et d'autres Poésies, Paris, 1589, in-8°; 2° *Aaron purgatus, sive de vitulo aureo, non vitulo*, in-8°, livre qui a été réfuté par Robert Visor; 3° une Paraphrase sur le Psaume 44, in-4°; des Lucubrations sur les premier et troisième chapitres du Cantique des cantiques; 5° l'Histoire des apparitions divines faites à Moïse, 1592, in-12, etc.: tous ces ouvrages sont en latin.

MONCHESNAY (JACQUES LÔME DE), né à Paris en 1666, d'un père qui était procureur au parlement, se fit recevoir avocat et se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien et il y donna *La Cause des femmes*; la Critique de cette pièce; *Menetin, grand sophi de Perse*; *Le Phénix*, et *Les*

Souhaits, pièces remplies de traits d'esprit et qui se trouvent dans le Recueil de Gherardi. Dans la suite il se dégoûta du théâtre contre lequel il fit une Satire, et en écrivit à Boileau dont il était ami; mais ayant fait imprimer quelques Satires que ce célèbre poète ne goûta pas, leur liaison se refroidit. « Il me vient voir rarement, disait Boileau, parce que quand il est avec moi il est toujours embarrassé de son mérite et du mien. » Monchesnay avait épousé une demoiselle de Chartres : sa fortune étant diminuée il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut en 1740, dans sa 75e année. Plusieurs de ses poésies, qui consistent en Epîtres, en Satires et en Epigrammes imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Il est encore auteur du *Bolæana*, ouvrage qui n'est point estimé.

MONCHY (Charles de), marquis d'Hocquincourt et maréchal de France, connu sous le nom de maréchal d'Hocquincourt, était fils de Georges de Monchy, grand-prévôt de l'hôtel du roi, d'une noble et ancienne famille de Picardie, féconde en personnes de mérite. Il se signala par sa valeur et par ses belles actions en plusieurs siéges et combats, commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Rethel le 15 décembre 1650, et fut fait maréchal de France le 5 janvier 1651. Il défit les Espagnols en Catalogne et força leurs lignes devant Arras; mais sur quelques mécontentemens qu'il prétendait avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, et fut tué devant Dunkerque le 13 juin 1658, en voulant reconnaître les lignes de l'armée française.

MONCHY. *Voy*. Mouchy.

MONCK (Georges), duc d'Albermarle et général des armées d'Angleterre, naquit le 6 décembre 1608, d'une famille noble et ancienne. Il se signala dans les troupes de Charles Ier, roi d'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après pour conduire un régiment contre les Irlandais catholiques. Après la mort tragique de Charles Ier Monck eut le commandement des troupes de Cromwel en Ecosse. Il soumit ce pays; et la guerre de Hollande étant survenue il remporta en 1653 une victoire contre la flotte hollandaise, où l'amiral Tromp fut tué. Comwel étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer à Edimbourg Richard, fils de Cromwel, protecteur, suivant les ordres du conseil d'Angleterre ; mais ayant reçu dans le même temps des lettres de la part du roi Charles II qui l'excitaient à prendre son parti, il forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône; et après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces et venir à bout plus sûrement d'une entreprise si dangereuse, il déclara son dessein à son armée, qui en fit des acclamations de joie. Il marcha ensuite droit à Londres, y cassa le parlement factieux, en convoqua un autre qui entra dans ses vues, et proclama roi Charles II le 8 mars 1660. Le général Monck partit alors de Londres pour aller au-devant du roi à Douvres. Ce prince, pour lui donner des marques singulières de sa reconnaissance et de son affection, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller d'état, trésorier de ses finances et duc d'Albermarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importans au roi Charles II, et mourut comblé de gloire et de biens le 3 janvier 1679. C'était un homme d'un air grave et majestueux. Il avait l'esprit peu brillant, mais solide, ferme et égal. Il aimait la vertu et ne pouvait souffrir l'injustice, même dans les soldats, répétant souvent « qu'une armée ne doit point servir d'asile aux voleurs et aux scélérats. » Sa Vie, écrite par Th. Gumbe, a été traduite en français par Gui Miege, in-12.

MONCK (N. Molesworth, épouse de Georges), écuyer, se distingua, par ses études, dans les langues française, italienne et espagnole, et par ses talens pour la poésie. Ses Poésies et ses Traductions ont paru en 1716, in-8°, un an après sa mort.

MONCONYS (Balthasar), fameux voyageur, était fils du lieutenant-criminel de Lyon. Après avoir étudié en cette ville et en Espagne la philosophie et les mathématiques il voyagea dans l'Orient pour y chercher des livres de Mercure Trismegiste ou de Zoroastre; n'ayant pas trouvé de quoi s'arrêter il

revint en France et se fit estimer des savans, surtout des amateurs de la chimie. Il mourut à Lyon sa patrie le 28 avril 1665. Ses Voyages ont été imprimés en 3 vol. in-4° et en 5 vol. in-12: ils contiennent des choses curieuses, mais ils sont mal écrits.

MONCRIF (François-Augustin Paradis de), de l'académie française, lecteur de la reine, est mort à Paris le 12 novembre 1770, à 83 ans. Il est auteur de *L'Art de plaire*, et de quelques autres ouvrages agréables, recueillis en 1761, 4 vol. in-12; *Lettres sur les chats*, in-8°.

MONDEJEU. *Voy.* Schulemberg.

MONDONVILLE (Jeanne de), fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, épousa en 1646 M. de Turles, seigneur de Mondonville, lequel étant mort sans enfans cinq ou six ans après, sa veuve se consacra aux œuvres de piété, sous la conduite de l'abbé de Ciron. Elle tint quelque temps chez elle des écoles gratuites, et travailla à l'instruction des nouvelles converties, et au soulagement des pauvres malades. Madame de Mondonville forma ensuite le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation qui perpétuât ses œuvres de charité. Son dessein fut approuvé par M. de Marca, archevêque de Toulouse, et l'abbé Ciron fut nommé en 1661 pour dresser les statuts et les réglemens de ce nouvel institut, qui fut approuvé par un bref d'Alexandre VII en 1662, et autorisé de lettres-patentes en 1663. Peu de temps après ces constitutions furent imprimées, avec l'approbation de 18 évêques et de plusieurs docteurs. C'est cet institut qui est si connu sous le nom de Congrégation des filles de l'Enfance, et qui a fait tant de bruit. Il y en avait déjà des établissemens dans plusieurs diocèses, lorsqu'on prétendit que ses constitutions renfermaient des maximes dangereuses; et sur l'avis de M. de Harlai, archevêque de Paris, de M. le marquis de Châteauneuf, du père de la Chaise, jésuite, et de M. Cheron, official de Paris, qui avaient été nommés commissaires en cette affaire par Louis XIV, la congrégation de l'Enfance fut supprimée par arrêt du conseil de 1686, et par une ordonnance de M. de Montpezat, archevêque de Toulouse. Madame de Mondonville fut reléguée dans le couvent des hospitalières de Coutances, et privée de la liberté d'écrire et de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut avec de grands sentimens de piété en 1703. Les filles de l'Enfance furent dispersées, et les jésuites achetèrent leur maison pour y placer leur séminaire. Il y a eu sur cette suppression et sur l'histoire de cette congrégation beaucoup d'écrits qui méritent d'être lus. *Voy. Juliard.*

MONDONVILLE (Jean-Joseph Cassanea de), connu par ses grands talens pour la musique, était né à Narbonne. Il devint maître de la musique de la chapelle du roi, et mourut à Belleville près Paris le 8 septembre 1772. Il est auteur des paroles et de la musique de *Daphnis et Alcimadure*, et de la musique d'*Isbé*; du *Carnaval du Parnasse*, de *Tithon et l'Aurore*, des *Fêtes de Paphos*.

MONESTIER (Blaise), jésuite, professeur de mathématiques à Clermont, était né dans le diocèse de Clermont le 18 avril 1717, et est mort en 1776. On a de lui *Principes de piété chrétienne*, 1756, 2 vol. in-12; *La Vraie philosophie*, 1774, in-8°, qui a eu plus de succès que le précédent, mais moins que la philosophie de l'auteur de l'Imitation.

MONET (Philibert), jésuite, né en Savoie en 1566, mort à Lyon en 1643, a donné différens ouvrages sur la géographie et le blason, et un dictionnaire latin-français sous le titre d'*Inventaire des deux langues*, Paris, 1636, in-fol.

MONETA (Pierre), dominicain célèbre du 13e siècle par sa science et son zèle contre les hérétiques de son temps. On a réimprimé à Rome en 1743, in-fol., son Traité contre les Vaudois en latin.

MONFORT. *Voy.* Montfort.

MONGAULT (Nicolas-Hubert de), fils naturel de M. Colbert-Pouanges, naquit à Paris le 6 octobre 1674. Il entra à l'âge de 16 ans dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, et en sortit en 1699. M. Colbert, archevêque de Toulouse, lui procura en 1698 le prieuré des Ulmes Saint-Florent, et l'appela à Toulouse; M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, lui confia en 1710 l'éducation de M. le duc de Chartres son fils, puis duc d'Orléans, mort à

Paris en 1752. Il fut pourvu de l'abbaye de Chartreuve en 1714, et de celle de Villeneuve en 1719. L'académie française et celle des inscriptions le choisirent pour un de leurs membres. M. le duc de Chartres étant devenu colonel-général de l'infanterie française, choisit l'abbé de Mongault pour remplir la place de secrétaire-général; il lui confia aussi celle de secrétaire de la province du Dauphiné; et après la mort de M. le régent son père, il lui donna une des deux charges de secrétaire des commandemens et du cabinet. Son ambition ne se trouvait pas encore satisfaite: l'envie qu'il portait aux gens en place lui donna des vapeurs dont il fut tourmenté toute sa vie. Il mourut à Paris le 15 août 1746. On a de lui 1° une excellente Traduction française de l'Histoire d'Hérodien, 1745, in-12; 2° une Traduction française des lettres de Cicéron à Atticus, avec d'excellentes Notes, Paris, 1714, 6 vol. in-12: cette traduction est très-estimée.

MONGIN (Edme), précepteur de M. le duc de Bourbon et de M. le comte de Charolais, fut reçu de l'académie française en 1708, et fait évêque de Basas en 1724; il mourut en 1746, à 80 ans. Ses ouvrages ont été imprimés en 1745 in-4°: on y trouve l'Oraison funèbre de Louis Ier, roi d'Espagne.

MONGOMERI (Gabriel de Lorge, comte de), gentilhomme français, capitaine de la garde écossaise du roi Henri II, est fameux dans l'histoire de France par ses malheurs et par sa bravoure. Pendant les réjouissances que l'on fit pour les noces de Marguerite de France avec le duc de Savoie, le roi Henri II, frère de cette princesse, voulut joûter contre le comte de Mongomeri, qui excellait à manier les armes dans les tournois. Ce comte fit ce qu'il put pour s'en excuser; mais le roi lui commanda si absolument qu'il fut contraint de lui obéir. Le comte ayant rompu sa lance, oublia d'en jeter le tronçon qui alla frapper le roi si fort à l'œil droit qu'il en tomba par terre sans connaissance, le 30 juin 1559, et qu'il en mourut 11 jours après. Il avait ordonné avant sa mort de ne point inquiéter de Lorge, qui était innocent de ce malheur; cependant le comte crut devoir se retirer en Angleterre, d'où il revint en France pendant les guerres civiles. Il se signala par sa valeur dans le parti des calvinistes, et leur rendit des services très-importans. Mais le seigneur de Matignon, depuis maréchal de France, l'ayant fait prisonnier de guerre à Domfront, lui fit espérer sa liberté, s'il engageait son gendre, la Colombière, qui commandait à Saint-Lô, à remettre la ville; Mongomeri le refusa d'abord, mais l'amour de la vie le conduisit sur le bord du fossé de Saint-Lô, pour faire ce qu'on exigeait de lui. « Je me retire, lui dit la Colombière, pour n'être pas plus long-temps témoin de votre faiblesse; j'ai appris de vous comme il fallait vaincre, je vous montrerai comme il faut mourir. » Matignon le remit à regret entre les mains de la reine Catherine de Médicis, qui lui fit faire son procès. Il fut condamné à avoir la tête tranchée en place de Grève, et sa postérité dégradée de noblesse; ce qui fut exécuté à Paris le 26 juin 1574. Il mourut avec beaucoup de constance, laissant neuf fils, tous braves et vaillans capitaines. Sa mémoire fut réhabilitée dans la suite en 1576. Courbouzon son frère, célèbre dans les guerres du 16e siècle, laissa un fils nommé Louis de Courbouzon-Mongomeri, dont on a plusieurs ouvrages.

MONIME DE MILET, célèbre pour sa beauté et pour sa chasteté, plut tellement à Mithridate que ce prince employa tous les moyens imaginables pour la faire consentir à sa passion; mais elle ne voulut jamais se donner à lui qu'il ne l'épousât. Cette vertueuse princesse fit une fin tragique, car Mithridate, qui l'aimait éperdument, ayant été vaincu par Lucullus, et craignant qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, lui envoya ordre de mourir. Elle tenta de s'étrangler avec son diadème, lequel s'étant rompu, elle le jeta par terre, cracha dessus, et tendit la gorge à Bacchides, eunuque de Mithridate, et porteur des ordres de ce prince barbare. Bacchides lui coupa la tête 63 ans avant J. C. Mithridate avait donné le gouvernement d'Ephèse à Philopœmeon, père de Monime.

MONIN (Jean-Edouard du), natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, publia un grand nombre de pièces de poésies latines, 1578 et 1579, 2 vol. in-8°, et françaises, 1582, in-12, sous le règne de Henri III, et fut regardé

comme l'un des plus beaux génies de son siècle. Il fut assassiné en 1586, à 29 ans, pour quelques satires qu'il avait faites. Quoique ses poésies aient été fort estimées, elles sont sans goût et sans agrémens. Il est encore auteur de deux Tragédies, l'une intitulée *La Peste de la peste*, qui se trouve dans un volume in-4°, imprimé à Paris en 1584, sous le titre du *Carême de du Monin*; l'autre intitulé *Orbec-Oronte*, dans le Phœnix de du Monin, 1585, in-12.

MONIQUE (SAINTE), mère de saint Augustin, naquit en 332, de parens chrétiens, et fut mariée à Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, dont elle eut deux fils et une fille. Elle convertit son mari, qui était païen; et après avoir obtenu par ses prières et par ses larmes la conversion de saint Augustin son fils aîné, qui était engagé dans les plaisirs du siècle et dans les erreurs du manichéisme, elle mourut à Ostie, en s'en retournant en Afrique, l'an 387.

MONMORENCY. *Voyez* MONTMORENCY.

MONMOREL (CHARLES LE BOURG DE), aumônier de madame la duchesse de Bourgogne en 1697, et abbé de Launoy, se distingua par le talent de la prédication. Ses Homélies contiennent 10 vol. in-12, quatre pour les dominicales, un pour la passion, deux pour les mystères, et trois pour le carême.

MONMOUTH. *Voy.* MONTMOUTH.

MONNEGRO (JEAN-BAPTISTE), habile architecte et sculpteur, qui a fait bâtir l'Escurial, était natif de Madrid; il y est mort en 1590, dans un âge fort avancé.

MONNIER (PIERRE LE), professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et membre de l'académie des sciences, est auteur d'un Cours de philosophie, en latin, 6 vol. in-12. Il mourut le 27 novembre 1757, à 82 ans. Pierre-Charles, et Louis-Guillaume Le Monnier ses deux fils, le premier professeur de philosophie au collége Royal, et savant astronome; le second médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laye, tout deux de l'académie des sciences, se sont distingués par leurs ouvrages.

MONNOYE (BERNARD DE LA), poète français, et l'un des plus habiles et des plus judicieux critiques de son siècle, naquit à Dijon le 15 juin 1641. Il se fit recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon le 11 mars 1672, et l'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne et espagnole, dans l'histoire et dans la littérature. Il remporta le prix de l'académie française en 1671, par son poëme du *Duel aboli*, qui fut le premier de ceux que l'académie a distribués. Il remporta plusieurs autres prix. Il fut reçu de l'académie française en 1713, et mourut à Paris le 15 octobre 1728, à 88 ans; sa femme était morte en 1726. Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, sont 1° des Poésies françaises, imprimées en 1716 et en 1721, in-8°; 2° de nouvelles Poésies, imprimées à Dijon en 1743, in-8°; 3° des Remarques sur les *Jugemens des savans*, de Baillet, et sur l'*Antibaillet* de Ménage; 4° des Remarques sur le *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol., avec une dissertation curieuse sur le livre *De tribus impostoribus*, et un autre sur le livre du *Moyen de parvenir*; 5° des Noëls bourguignons, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, 1720, in-8°, réimprimés en 1737; 6° des Notes sur la *Bibliothèque choisie de Calomiés*; 7° d'excellentes Poésies latines, insérées dans le Recueil de l'abbé d'Olivet; 8° des Notes sur le *Cymbalum mundi*, et sur l'édition de Rabelais, de 1715, etc. En 1769 a paru le Recueil de ses œuvres, 3 vol. in-18.

MONNOYER (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Lille en 1635, avait un talent admirable pour peindre les fleurs, ce qui le fit recevoir aussitôt de l'académie royale de peinture à Paris. Milord Montaigu l'emmena ensuite à Londres, et l'employa à décorer son hôtel. Mounoyer mourut en cette dernière ville en 1699.

MONOPHILE, eunuque de Mithridate. Ce roi lui confia la princesse sa fille, et le château où il l'avait renfermée pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre Pompée. Manlius Priscus le somma de rendre ce château, de la part de Pompée, qui venait de gagner une bataille sur Mithridate; mais Monophile poignarda la princesse et se poignarda lui-même, pour ne point survivre à la honte de Mithridate. Ammien Marcellin rapporte ce fait comme

un trait digne d'être transmis à la postérité.

MONOTHELITES. *Voy.* SERGIUS.

MONPENSIER. *Voy.* MONTPENSIER.

MONPER (JOSEPH), peintre paysagiste de l'école flamande, né sur la fin du seizième siècle, a moins fini ses tableaux que les autres peintres flamands : cependant, vus de loin, ils font un grand effet. Le roi de France a de ses paysages dans sa collection.

MONRO (ALEXANDRE), fils d'un chirurgien d'Edimbourg, mais originaire du comté de Ross, était né à Londres au mois de septembre 1697. Après avoir appris les premiers élémens de l'état qu'il devait embrasser dans la capitale de l'Ecosse, il visita les écoles de Londres, de Paris et de Leyde, où il fit connaissance avec le célèbre Boerhaave, qui pressentit sa gloire future. A son retour à Edimbourg il fut nommé démonstrateur aux écoles de chirurgie. M. Monro le père fit adopter, dans l'université d'Edimbourg, des professeurs qui y manquaient, et un hôpital pour voir pratiquer. Des souscriptions pourvurent promptement à cet établissement, sous le nom d'*Infirmerie royale*. Monro le fils en fut un des professeurs de chirurgie et d'anatomie jusqu'en 1759, qu'il céda sa chaire à son fils aîné. Il avait épousé en 1725 une demoiselle de Macdonal, qui lui avait donné huit enfans, dont quatre moururent en bas âge. Quand il fut déchargé des soins pénibles de sa chaire, il remplit les places de directeur de la banque d'Ecosse, de juge de paix, d'inspecteur des grandes routes jusqu'à sa mort, qui arriva le 10 juillet 1767. On a publié ses OEuvres, Londres, 1781, in-4°, qui contiennent son Ostéologie, qui est traduite en français; sa Description du suc lacté et du conduit thorachique; son Anatomie des nerfs, et des Mémoires qui avaient paru parmi ceux de la société d'Edimbourg.

MONS AUREUS. *Voy.* MONT-D'OR.

MONSON (GUILLAUME), brave amiral anglais, né en 1569, suivit le comte de Cumberland et le comte d'Essex dans leurs expéditions contre les Espagnols. Malgré les services qu'il avait rendus à sa patrie, il fut renfermé à la Tour en 1616; mais en 1617 il rentra en faveur, et fut appelé au conseil privé. Son avis, contraire au duc de Buckingham sur l'entreprise projetée contre les Algériens, qu'il taxait de téméraire, le fit éloigner du commandement dans les expéditions de Cadix en 1625, et de l'île de Rhé en 1628; mais en 1635 il eut le commandement de la flotte contre les Français et les Hollandais. Il mourut en février 1643. On a imprimé de lui un Traité de navigation, 1682, in-fol.

MONSOREAU. *Voy.* CHARLES DE FRANCE, duc de Guienne.

MONSTIER (ARTUS DU), né à Rouen, fit profession chez les récollets, et passa le temps que ses exercices de religion lui laissaient libre à travailler sur l'histoire de sa province : il en a fait 5 vol. in-fol., dont le troisième, qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol., sous le titre de *Neustria pia*, livre rare. L'auteur était mort en 1662 pendant qu'on imprimait ce volume, ce qui, sans doute, a empêché les autres de paraître. Les deux premiers traitent des archevêques et des évêques, sous le titre de *Neustria christiana*; le quatrième des saints, sous le titre de *Neustria sancta*, et le cinquième de différens objets, sous le titre de *Neustria miscellanea*. On a encore du père du Monstier, *De la sainteté de la monarchie française, des rois très-chrétiens et des enfans de France*, Paris, 1638, in-8°; *La piété française envers la Sainte-Vierge, Notre-Dame de Liesse*, Paris, 1637, in-8°.

MONSTRELET (ENGUERRAND DE), gentilhomme de Cambrai au 15e siècle, est auteur d'une Chronique ou Histoire des choses mémorables arrivées de son temps, savoir, depuis l'an 1400 jusqu'en 1467, dont la plus ample édition est celle de 1572, en 2 vol. in-fol. Il y en a qui prétendent que l'édition de Verard, en 3 vol. in-fol., gothique, est plus ample : cet ouvrage est curieux et intéressant. Monstrelet descendait d'une noble et ancienne famille; il était gouverneur de Cambrai; et comme cette ville était neutre, et ne prenait ni le parti de la France ni celui de l'Angleterre et de la Bourgogne, Monstrelet pouvait écrire avec toute la liberté qu'exige l'histoire. On l'accuse néanmoins d'être trop partial en faveur de la maison de Bourgogne.

MONT. *Voy.* DUMONT.

MONTAGNE (MICHEL DE), gentilhomme de Périgord, et l'un des plus

célèbres écrivains du 16e siècle, naquit dans le château de Montagne le 28 février 1533. Il était le troisième des enfans de Pierre Eyquem, écuyer, seigneur de Montagne, élu maire de la ville de Bordeaux. Son père lui apprit le latin en le lui faisant parler dès l'enfance, comme on apprend le français aux autres enfans, de sorte qu'il le parlait aisément à l'âge de 6 ans. On lui apprit aussi le grec par forme de divertissement. Montagne devint conseiller au parlement de Bordeaux, charge qu'il exerça pendant quelque temps, et qu'il quitta ensuite, n'ayant aucun goût pour cette profession. Il voyagea en France, en Lorraine et en Allemagne, et se retira ensuite dans son château de Montagne, où il commença la composition de ses Essais. Montagne alla à Rome en 1581, où son mérite lui fit donner des lettres de bourgeoisie romaine. Il fut honoré du collier de l'ordre de Saint-Michel par le roi Charles IX, et il se trouva aux états de Blois en 1588. Il avait été élu maire de Bordeaux en 1581; il en fit les fonctions avec un tel applaudissement des Bordelais, qu'après ses deux ans d'exercice il fut continué pour deux autres années, en 1583. Ce fut pendant son séjour à Paris, où il était venu pour faire imprimer ses Essais, qu'il lia une étroite amitié avec mademoiselle de Gournai, qui l'adopta pour son père. Il mourut dans son château de Gournai le 15 septembre 1592, à 60 ans. Il avait épousé Françoise de la Chassagne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux, dont il eut une fille, mariée au vicomte de Gamache. Les meilleurs éditions des *Essais* de Montagne sont celles de Bruxelles, 1659, 3 vol. in-12, de Londres, 1724, en 3 vol. in-4°, avec des Notes de Pierre Coste et un supplément, Londres, 1740, in-4°, et celle de Londres, ou plutôt de Trévoux, en 1739, en 6 vol. in-12. On a encore de Montagne une Traduction française, in-8°, de la Théologie naturelle de Raimond de Sebonde, savant espagnol, et une édition in-8° de quelques ouvrages d'Etienne de la Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, son intime ami. Les *Essais* de Montagne sont écrits avec beaucoup d'esprit, de sens et de pénétration; le style en est naturel, naïf et agréable, ce qui les faisait appeler, par le cardinal du Perron, *le bréviaire des honnêtes gens*. En effet l'auteur s'y peint comme un philosophe qui a fait des réflexions profondes sur ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur des hommes, et dans le ommerce du monde; mais il y a des sentimens trop libres, et il fait paraitre trop de vanité et de bonne opinion de soi-même, au jugement du père Malebranche. En 1772 on a donné les *Voyages de Montagne*, in-4°, ou 3 vol. in-12. C'étaient des notes qu'il n'avait pas faites pour voir le jour, aussi cet vrage a-t-il eu peu de succès.

MONTAGU (Jean de), vidame du Laonais, seigneur de Montagu-en-Laye et de Marcoussis près de Montlhéri, chambellan du roi et grand-maitre de France, était fils de Girard de Montagu, secrétaire du roi Charles V, trésorier de ses chartres, et maître des comptes, mort en 1391. Il fut en grande estime auprès de Charles V, et Charles VI le fit surintendant des finances, et lui donna la principale administration de ses affaires. Montagu éleva et enrichit sa famille; il obtint l'archevêché de Sens pour Jean de Montagu son frère, qui fut aussi chancelier en 1405, et l'évêché de Paris pour Gérard de Montagu son autre frère; mais le duc de Bourgogne et le roi de Navarre, qui ne l'aimaient point, entreprirent de le perdre, et ses ennemis, se servant de la conjoncture de la maladie du roi, l'accusèrent de divers crimes, et le firent arrêter le 7 octobre 1409. Montagu eut la tête tranchée aux halles de Paris, le 17 du même mois, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon; mais son fils, Charles de Montagu, fit réhabiliter sa mémoire trois ans après, et fit porter son corps en cérémonie dans l'église des Célestins de Marcoussis, où il fut enterré. Ce Charles de Montagu fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, étant chambellan du duc de Guienne.

MONTAGUE ou MONTAIGU (Charles), comte d'Halifax, quatrième fils de Georges Montague, comte de Northampton, naquit le 16 avril 1661. Il rendit de grands services dans la chambre des communes à Guillaume III, roi d'Angleterre, qui lui donna une pension et le fit commis-

saire du trésor en 1691. Montague devint chancelier de l'Échiquier et sous-trésorier en 1694. C'est lui qui fut l'auteur des billets de l'Échiquier si commodes dans le commerce de l'Angleterre. Il fut disgracié sous la reine Anne; mais il n'en perdit rien de sa fermeté, et défendit constamment le parti des wighs. Après la mort de cette princesse il fut l'un des régens du royaume, jusqu'à l'arrivée du roi Georges Ier, qui le nomma aussitôt comte de Halifax, conseiller privé, chevalier de la Jarretière, et premier commissaire du trésor. Il conserva tous ces emplois jusqu'à sa mort, arrivée le 30 mai 1715. On a de lui un poëme intitulé l'Homme d'honneur, et d'autres ouvrages en anglais, en vers et en prose.

MONTAIGU (Guerin de), 14e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Ptolémaïde, fut élu en 1206. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, et mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU (Gilles-Aicelin de), évêque de Térouane, chancelier de France et proviseur de Sorbonne sous le règne du roi Jean, qu'il suivit en Angleterre pendant sa prison. Ce prince le disgracia parce qu'il refusait de sceller les dons qu'il faisait aux seigneurs anglais; mais il le rappela en 1360, et lui procura le chapeau de cardinal par le pape Innocent VI en 1361. Il rendit des services importans à la France par sa prudence et par sa sagesse, fut chargé par Urbain VI de travailler à la réforme de l'université de Paris, et mourut à Avignon en 1378. Pierre de Montaigu son frère, appelé le cardinal de Laon, fut proviseur de Sorbonne après lui, rétablit le collége de Montaigu, qui tombait en ruine, et mourut à Paris le 8 novembre 1389. Ce collége avait été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aicelin de Montaigu, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédens, mort en 1318.

MONTAIGU (Richard de), théologien anglais, fut en grande estime auprès du roi Jacques Ier, qui le chargea de purger l'histoire ecclésiastique. Richard de Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son ouvrage intitulé *Appello Cæsarem* lui fit des affaires, mais il en sortit heureusement. Il devint évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638, et mourut au mois d'avril 1641. Il était habile dans la langue grecque. Il traduisit en latin 214 lettres de saint Basile, et toutes celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages. Il se rapprochait beaucoup des sentimens des théologiens catholiques.

MONTALBANI (Ovide), professeur en médecine et astronome du sénat de Bologne, mourut en 1672, à 70 ans environ. On a de lui *Index plantarum*, 1624, in-4°; *Formulario economico*, sous le nom de Bumaldi, 1654, in-4°; *Filantiologia o vero dell'amore di se stesso*, 1659, in-4°, etc.

MONTALEMBERT (André de), seigneur d'Essé et de Panvilliers, se signala par sa valeur sous les règnes de François Ier et de Henri II. Il était né vers 1483, de l'ancienne maison d'Essé en Poitou. Il devint chevalier de l'ordre du roi, lieutenant-général, et premier gentilhomme de la chambre : ce qui donna lieu aux courtisans de dire « qu'il était plus propre à donner une camisade à l'ennemi que la chemise au roi. » Ayant été envoyé en Écosse en 1548, il vainquit les Anglais, et fit prisonnier leur général; mais sa hauteur lui ayant aliéné les grands du royaume, Henri III fut obligé de le rappeler en 1549, et d'y envoyer le maréchal de Termes. De retour en France il continua de se faire estimer par sa valeur et par sa prudence. Il y languissait d'une mortelle jaunisse lorsqu'il reçut ordre de s'aller jeter dans Térouane pour la défendre contre l'armée de l'empereur; alors, transporté de joie, il dit à ceux qui l'environnaient : « Mes amis, voilà le comble de mes souhaits, puisque je vais mourir en un honorable lieu, ne craignant rien tant que de mourir dans mon lit. Dame jaunisse n'aura point cet honneur de me tuer. » En prenant congé du roi, il l'assura que « si Térouane était prise, Essé serait mort, et par conséquent guéri de sa jaunisse. » Il tint parole, et fut tué le 12 juin 1553 sur la brèche de Térouane. Brantôme rapporte que François Ier disait souvent :

« Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne, qui combattons en lice contre tous les allans et venans : moi, Sansac, d'Essé et Chataigneraye.»

MONTAMI (Didier d'Arclais de), né à Montami en basse Normandie, fut premier maître-d'hôtel de M. le duc d'Orléans, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare, et est mort le 8 février 1765, à 62 ans. Il a traduit la Lithogéognosie de Pott, 1753, 2 vol. in-12. Il a composé un *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine*, 1765, in-12.

MONTAN, fameux hérésiarque du 2e siècle, natif d'Ardeban dans la Mysie, feignit qu'il avait de nouvelles révélations; qu'il était inspiré du St-Esprit, et qu'il prophétisait l'avenir. Deux femmes de Phrygie, nommées Priscille et Maximille, se joignirent à lui, et se donnèrent aussi pour prophétesses. Montan refusait la communion à tous ceux qui étaient tombés dans des crimes, soutenant que les évêques et les prêtres n'avaient pas le pouvoir de la leur accorder. Il condamnait les secondes noces, comme des adultères, et enseignait d'autres, erreurs qui ont été réfutées par les pères de l'église. Il eut un grand nombre de disciples en Orient et en Afrique, qui prirent le nom de montanistes. Apollinaire d'Héraclée fut leur principal adversaire.

MONTAN, archevêque de Tolède vers 530, est célèbre pour sa doctrine et pour sa piété. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mystères, des charbons ardens dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée. Il nous reste de lui deux Epitres qui sont estimées.

MONTAN (Philippe), ou plutôt PHILIPPE DE LA MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, était bon critique, et se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il revit avec soin les ouvrages de saint Chrysostôme, et divers traités de Théophylacte, imprimés en 1554. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douai, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, et où il mourut vers 1575. Erasme était son ami, et parle de lui avec éloge.

MONTAN (Jean-Baptiste), très-célèbre médecin, né à Vérone en 1498, enseigna la médecine à Padoue, et la pratiqua en Italie avec tant de réputation, qu'il fut regardé comme un second Galien. Il mourut le 6 mai 1551. Ses principaux ouvrages sont 1° *Medicina universa*; 2° *Opuscula varia medica*, in-fol.; 3° *De gradibus et facultatibus medicamentorum*, in-8°; 4° *Lectiones in Galenum et Avicennam*, in-8°, etc.

MONTANARI (Geminiano), célèbre astronome et mathématicien, natif de Modène, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, et y mourut vers la fin du 17e siècle. Il pensait à peu près comme Gassendi, mais il n'avait pas son génie. On a de lui 1° une Dissertation sur les comètes; 2° quelques Discours sur les expériences physiques; 3° un Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, et sur celles qui ont commencé à paraître; et d'autres ouvrages estimés.

MONTANUS. *Voy.* Arias.

MONTARGON (Robert-François), dit le père Hyacinthe de l'Assomption, était augustin réformé; son talent pour la prédication lui procura le titre d'aumônier du roi Stanislas. Il périt dans la crue d'eau qui survint à Plombières, la nuit du 24 au 25 juillet 1770; il était âgé de 65 ans. Son principal ououvage est le *Dictionnaire apostolique*, 13 vol., in-8°, auquel on joint la *Bibliothèque portative des pères de Tricalet*, 9 vol. in-8°. On a encore du père Montargon, *Histoire de la fête du saint Sacrement*, in-12.

MONTARROYO MASCARENHAS (Freyre de), célèbre littérateur portugais, naquit à Lisbonne en 1670, d'une famille noble. Il voyagea dans presque toute l'Europe, et servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude, fut deux fois président de l'académie des Anonymes, puis secrétaire et maître d'orthographe dans celle des Appliqués. Il mourut vers 1730. Les principaux de ses ouvrages sont 1° les Négociations de la paix de Riswich, 2 vol. in-8°; 2° Relation de la bataille d'Oudenarde; 3° Relation de la mort de Louis XIV, in-4°; 4° Histoire naturelle, chronologique et politique du monde; 5° la Conquête des Onizes, peuple du Brésil, in-4°; 6°

Relation de la bataille de Peterwaradin, in-4°; 7° Evénemens terribles, arrivés en Europe en 1717, in-4°; Relation d'un monstre sauvage mort dans le voisinage de Jérusalem, in-4°, 9° Détail des progrès faits par les Russes contre les Turcs et les Tartares, in-4°, etc.

MONTAUBAN (JACQUES POUSSET DE), avocat et échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques pièces de théâtre: *Zénobie*, *Sčleucus*, *Indegonde*, *Panurge*, etc. Il était lié avec Despréaux, Racine et Chapelle, et travailla à la comédie des *Plaideurs*.

MONTAULT (PHILIPPE DE), duc de Navailles, pair et maréchal de France, était père de Philippe de Montault, baron de Béuac, gouverneur et sénéchal de Bigorre. Il fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans, où, après avoir été instruit par ce célèbre cardinal, il abjura la religion prétendue réformée. Il parvint ensuite aux premiers grades militaires, et fut toujours très-attaché au cardinal de Richelieu et au cardinal Mazarin. Il commandait l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Senef, et fut fait maréchal de France en 1675. Il mourut à Paris le 5 février 1684, à 65 ans. On a de lui des Mémoires imprimés en 1701, in-12. Ils sont bien écrits, mais peu intéressans.

MONTAUSIER. *Voy.* SAINTE-MAURE.

MONTBAZON (MARIE D'AVAUGOUR DE BRETAGNE, seconde femme d'Hercule de Rohan, duchesse de), descendait d'un bâtard de François II, dernier duc de Bretagne. C'était, suivant le cardinal de Retz, une femme d'une grande beauté, à qui cependant la modestie manquait. Son air tranchant et son jargon eussent suppléé à son peu d'esprit dans un temps calme, mais ne suffit pas dans les intrigues dont elle se mêlait. Elle eut peu de foi dans la galanterie, était nulle dans les affaires; elle n'aimait que son plaisir, et au-dessus de son plaisir son intérêt. L'attachement qu'avait pour elle le duc de Beaufort, qu'elle tournait à son gré, la fit entrer fort avant dans les intrigues de la Fronde. Elle s'en servit avantageusement pour ses intérêts. Son mari avait 60 ans quand elle l'épousa en 1628, et elle n'en avait que 16. Elle en eut trois enfans, François de Rohan, tige de la maison de Soubise, éteinte en 1787, et des cardinaux de Rohan; une abbesse de la Trinité de Caen qu'on trouvera à l'article ROHAN (Marie-Eléonore), et Anne de Rohan, qui fut la seconde femme du duc de Luynes fils du connétable. La duchesse de Montbazon mourut de la rougeole le 28 avril 1657, à 45 ans. Son mari était mort en 1654. L'époque de sa mort et de la conversion de l'abbé de Rancé se rencontrant, ont fait dire à quelques-uns, mais sans preuve, que c'est le chagrin qu'il conçut de cette mort, qui opéra sa conversion. Quoique belle-mère de la duchesse de Chevreuse, qui était fille du premier lit de son mari, elle avait 12 ans de moins; ce qui peut servir à faire comprendre les motifs de la concurrence de ces deux intrigantes.

MONTBERON (JACQUES DE), servit le roi et le duc de Bourgogne; mais, dans les divisions qui survinrent, il prit décidément le parti du duc de Bourgogne et du roi d'Angleterre, qui le pourvurent de la charge de maréchal de France en 1421. Il est mort en 1422. La filiation de sa famille remonte au 12e siècle, et subsiste.

MONTBRUN (CHARLES DU PUY, dit *le Brave*), né catholique, fut perverti par Théodore de Beze, et rendit de grands services au parti calviniste par sa bravoure; mais sa vigoureuse résistance à toutes les troupes qui furent envoyées contre lui lui attira tant d'ennemis qu'il fut obligé de se retirer à Genève avec sa femme; leur maison fut rasée deux ans après. Il revint en France, fit la guerre aux catholiques dans le Dauphiné et la Provence, se trouva aux batailles de Jarnac et de Moncontour, et défit M. de Gordes en 1570. Il eut la hardiesse de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisait le siége de Livron, et de piller les bagages du roi en 1574. Enfin le marquis de Gordes marcha contre lui en 1575 et le vainquit. Montbrun poussa son cheval fatigué pour sauter le canal d'un moulin, mais il tomba et se rompit la cuisse; il fut rapporté à Grenoble le 20 juillet, et condamné à la mort, qu'il souffrit avec beaucoup de constance le 12 août. Son honneur fut réhabilité en 1576. Guy Allard a donné sa Vie avec celle

du baron des Adrets et de Calignon, Grenoble, 1675, in-12.

MONTCALM (LOUIS-JOSEPH-GOZON DE SAINT-VERAN, marquis de), naquit en 1712, d'une famille de Rouergue dont était le fameux Gozon, grand-maitre de Rhodes, qui tua le dragon qui désolait cette île. Il porta de bonne heure les armes, et fut fait colonel du régiment d'Auxerrois en 1743; il fit la campagne de 1746, fut blessé à la bataille de Plaisance en 1747, fut fait brigadier des armées et mestre-de-camp du régiment de son nom en 1749. Il parvint au grade de maréchal-de-camp et de commandant des troupes françaises en Canada en 1756. Il y soutint pendant quatre ans avec des succès heureux la destinée chancelante de la colonie française; mais enfin, engagé malgré lui à livrer le combat à une armée supérieure sous Quebec, il y fut tué en 1758. Il avait été fait lieutenant-général en 1758.

MONTCHAL (CHARLES DE), célèbre et savant archevêque de Toulouse, natif d'Annonai en Vivarais, était fils d'un apothicaire, et mourut en 1651. On a de lui 1° des Mémoires imprimés à Roterdam en 1718, en 2 vol. in-12; 2° quelques Lettres publiées par le père Le Quien, dominicain, dans son édition de saint Jean Damascène; 3° on lui attribue encore une Dissertation où il entreprend de prouver que « les puissances séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Église aucune taxe sans le consentement du clergé », dans l'*Europe savante*, novembre 1718.

MONTCRÉTIEN DE VATTEVILLE (ANTOINE DE), poète français, dont on a plusieurs volumes de Poésies qui ne sont point estimées, était fils d'un apothicaire de Falaise. Ses intrigues et son humeur querelleuse lui attirèrent de mauvaises affaires. Attaqué par le baron de Genouville, son frère et son beau-frère, Montchrétien mit l'épée à la main; mais accablé par le nombre il fut laissé pour mort; l'accommodement de cette affaire lui valut 12,000 livres. Il sollicita ensuite le procès d'une dame contre son mari, et finit par l'épouser; mais il fut obligé de s'enfuir peu après en Angleterre, à cause d'un meurtre qu'il avait commis. Jacques Ier ménagea son retour en France; il vint ouvrir une boutique de lunettes à Paris. Un soupçon de fausse monnaie le jeta dans le parti des religionnaires. Il levait du monde pour eux lorsqu'il fut surpris à Tournelles, à 5 lieues de Falaise, par le seigneur du lieu, et fut tué en se défendant; son corps fut porté à Domfront, où les juges le firent rompre et brûler en 1621. Ses poésies renferment des Tragédies, des Sonnets, un poëme intitulé *Susanne, ou la Chasteté*, etc., in-12 ou in-8°; *Traité de l'Economie politique*, in-4°.

MONT-D'OR (PIERRE), en latin *Mons Aureus*, natif de Paris, et conseiller, ou selon d'autres maitre des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au calvinisme. Il se retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un docte Commentaire sur le dixième livre d'Euclide. Le chancelier de l'Hôpital fit de beaux vers sur sa mort.

MONTDORGE (GAUTHIER DE), né à Lyon, fut maitre de la chambre aux deniers du roi. Il mourut à Paris en 1768. Il est auteur de quelques opéras: *L'île de Paphos; Les Fêtes d'Hébé, ou les Talens lyriques; L'Opéra de société*, 1762; *L'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1756, in-8°; *Lettres d'une jeune veuve au chevalier de Luzeincourt.*

MONTÉCLAIR (MICHEL), célèbre musicien français, naquit en 1666, à Andelot, bourg du Bassigni, à 3 lieues de Chaumont. Il se fit nommer Montéclair, du nom d'un vieux château ruiné, voisin d'Andelot, et vint à Paris, où il se distingua par ses talens, et où il enseigna la musique avec réputation. Montéclair fut le premier qui joua de la contrebasse dans l'orchestre de l'opéra. Il mourut proche Saint-Denis en France en 1737. On a de lui une bonne méthode pour apprendre la musique, des Principes pour le violon, des Trios de violon, des Cantates, des Motets et une Messe de *Requiem*. C'est lui qui a fait la musique des *Fêtes de l'été*, et du célèbre opéra de *Jephté*.

MONTECUCULLI (RAYMOND DE), naquit dans le Modénois en 1608, d'une famille distinguée. Ernest Montécuculli son oncle, général dans l'artillerie dans les armées impériales, le fit passer par tous les degrés de la milice avant que d'être élevé au commandement. Le premier exploit du jeune Montécu-

culli fut de surprendre, à la tête de 2000 chevaux, en 1634, 10,000 Suédois qui assiégeaient Nameslau en Silésie, de s'emparer de leurs bagages et de leur artillerie; mais peu de temps après il fut battu et fait prisonnier par le général Bannier. Ayant obtenu sa liberté au bout de deux ans, il joignit ses troupes à celles de J. de Wert, et défit en Bohême le général Wrangel, qui fut tué dans le combat. L'empereur le fit maréchal-de-camp-général en 1657, et l'envoya au secours de Jean Casimir, roi de Pologne. Montécuculli vainquit Ragotzi, prince de Transilvanie, chassa les Suédois, et se signala extrêmement contre les Turcs dans la Transilvanie, et dans la Hongrie en gagnant la bataille de Saint-Gothard en 1664. Il commanda les armées impériales en 1673 contre les Français; et la prise de Bonn, précédée d'une marche pleine de ruses pour tromper M. de Turenne, lui fit beaucoup d'honneur. On lui ôta néanmoins le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour aller sur le Rhin faire tête au grand Turenne. Montécuculli eut bientôt à pleurer la mort d'un ennemi si redoutable, et fit de lui l'éloge le plus magnifique. « Je regrette, s'écria-t-il, et ne saurais trop regretter un homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisait honneur à la nature humaine. » Le grand prince de Condé pouvait seul ôter à Montécuculli la supériorité que lui donna la mort de M. de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, et arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette dernière campagne comme la plus glorieuse de sa vie; non qu'il eût été vainqueur, mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant en tête Turenne et Condé. Il passa le reste de sa vie à la cour impériale, occupé des belles-lettres. C'est à ses soins que l'académie des Curieux de la nature doit son établissement. Il mourut à Lintz, le 16 octobre 1680, à 72 ans. On a de lui des Mémoires, dont la meilleure édition française est de Strasbourg, en 1735, à laquelle celle de Paris, en 1746, in-12, est conforme : ils traitent de l'art militaire, et sont excellens.

MONTEÇUMA, MONTEZUMA, ou MOTEZUMA, puissant et dernier roi du Mexique, perdit ses états et sa liberté après avoir reçu dans sa capitale les Espagnols, commandés par Fernand-Cortez. Les Mexicains, indignés de l'esclavage de leur souverain, allèrent assiéger le palais où il était retenu; mais les Espagnols l'ayant contraint de se présenter à une fenêtre du palais pour apaiser le tumulte, il fut blessé d'un coup de pierre, dont il mourut en 1520. Après sa mort, deux de ses fils et trois de ses filles embrassèrent la religion catholique. L'aîné reçut le baptême avec la reine sa mère. Charles-Quint lui donna des terres et des revenus avec le titre de comte de Montezuma. Il laissa une postérité qui subsiste encore en Espagne.

MONTEGUT (Jeanne de Segla de), née à Toulouse le 25 octobre 1709, épousa un trésorier de France. Les soins de sa maison ne l'occupèrent pas tellement qu'elle ne pût suivre son goût pour la poésie. Ses ouvrages lui donnèrent une grande réputation; elle devint même maîtresse des Jeux floraux, dans le recueil desquels on trouve beaucoup de pièces de sa façon; mais sa réputation n'est pas sortie de sa province. Quoiqu'on ait imprimé le Recueil de ses ouvrages, en 2 vol. in-8°, ils ont été vus ailleurs avec indifférence. Cette dame auteur est morte le 4 juin 1752.

MONTEJAN (René de), plut à François Ier par sa témérité à la guerre; elle ne lui était cependant pas favorable, car il fut pris trois fois, dont deux étaient de sa faute. François Ier ne le fit pas moins maréchal de France en 1538, et l'envoya commander dans le Piémont. Il eut la vanité d'envoyer des ambassadeurs en son nom dans différentes villes d'Italie, ce qui lui attira une sévère réprimande et des railleries piquantes de la part du roi. Il mourut sans enfans en 1577.

MONTE-MAJOR (Georges de), célèbre poète castillan, ainsi nommé de Monte-Major, lieu de sa naissance, auprès de Conimbre, excellait dans la musique, et suivit quelque temps le parti des armes et la cour de Philippe II, roi d'Espagne, et mourut jeune vers 1560. On a de lui des poésies sous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°, et une espèce de roman intitulé *La Diane*, 1602, in-8°. Il y a dans ces ouvrages de l'esprit et de la délicatesse.

MONTERCHI (Joseph), romain, né

vers 1630, mort au commencement du 18e siècle, se rendit habile dans les antiquités, et devint bibliothécaire du cardinal Campana. Il a donné un livre estimé, intitulé *Scelta de' medaglioni più rari del cardinale Campagna*, Roma, 1679, in-4°.

MONTEREAU, ou DE MONTREUIL (PIERRE DE), fameux architecte français, que l'on croit avoir bâti la Sainte-Chapelle de Paris, celle du château de Vincennes, et plusieurs autres beaux édifices à Paris et aux environs. Il fut employé par le roi saint Louis, et mourut en 1266; il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où l'on voit sa tombe. Il y est représenté tenant une règle et un compas à la main. Quelques écrivains le nomment Eudes de Montreuil, et le font mort en 1289.

MONTESPAN. *Voyez* ROCHECHOUART.

MONTESPAN. *Voy.* PARDAILLAN.

MONTESQUIEU, (CHARLES SECONDAT, baron de la Brede et de), naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, de Jean Gaston de Secondat, président à mortier au parlement de Bordeaux; il fit des progrès si rapides dans la jurisprudence, que dès l'âge de 20 ans il préparait déjà les matériaux de l'*Esprit des lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du Droit civil. Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux le 24 février 1714, puis président à mortier au même parlement le 13 juillet 1716. C'est en cette qualité qu'il fut chargé en 1722 de présenter au roi des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt dont il obtint la suppression. Ses *Lettres persanes*, qui parurent en 1721, commencèrent sa réputation. Cet ouvrage ingénieux et très-bien écrit, où règnent, sous des personnages simulés, une satire fine de nos mœurs, une critique délicate de nos ridicules, de nos travers et de nos vices, et une discussion profonde d'un grand nombre de nos préjugés, le firent désirer à l'académie française, et il se présenta pour y remplir la place vacante par la mort de M. de Sacy; mais il y trouva des obstacles de la part du cardinal de Fleury, parce qu'il était l'auteur des *Lettres persanes*. M. de Montesquieu, sensiblement affligé d'une telle exclusion, alla voir le ministre et le pria de lire son livre lui-même pour en juger. Le cardinal de Fleury, à la sollicitation du maréchal d'Étrées, protecteur de l'académie, prit le parti de lire les *Lettres persanes*; après les avoir lues, il les trouva plus agréables que dangereuses, et en aima l'auteur, qui fut reçu de l'académie le 24 janvier 1728. Le discours qu'il prononça selon l'usage à sa réception est un des meilleurs qui aient été faits en pareil cas. Le nouvel académicien s'était défait peu auparavant de sa charge de président, pour se livrer entièrement à son génie et à son goût, et pour travailler sans distraction à l'ouvrage qu'il méditait, afin de le rendre utile aux différentes nations de l'Europe; il entreprit d'aller lui-même étudier leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois et leurs constitutions, d'observer le physique et le moral de leurs différens climats, et de s'entretenir avec leurs savans, leurs écrivains, leurs artistes célèbres, et surtout avec ces hommes rares et singuliers qui sont accoutumés à penser profondément et à tout observer. Après avoir tout observé en ces différens pays, M. de Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de la Brède, où il mit la dernière main à son ouvrage sur *Les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. Ce livre, fruit d'une étude sérieuse et réfléchie, est profond, solide et curieux. Un assez petit volume a suffi à M. de Montesquieu pour développer un tableau si vaste et si intéressant; mais il a su en habile peintre renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement aperçus, et tellement présentés, qu'en laissant beaucoup voir il laisse encore plus à penser à son lecteur. Quelque réputation que M. de Montesquieu se fût acquise par les ouvrages qu'il avait fait paraître, il n'avait fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise, dont l'exécution lui coûta 20 ans de travail. Je veux parler de l'*Esprit des lois*, qu'il fit imprimer à Genève en 1750, en 2 vol. in-4°, par les soins du savant M. Vernet. Dans cet important ouvrage, où l'on voit à chaque page l'esprit du citoyen qui l'a dicté, et le désir de voir

les hommes heureux, l'auteur traite de la constitution et de la nature des états, de leurs progrès, de leur puissance, de leur conservation, de leur décadence et de leur ruine. Il les compare les uns avec les autres, et répand des principes lumineux sur toutes les parties et sur toutes les espèces de gouvernement. De toutes les critiques de l'*Esprit des lois* aucune ne toucha plus M. de Montesquieu que celle de l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui reprochait à cet ouvrage des principes de déisme et d'irréligion. M. de Montesquieu publia aussitôt la *Défense de l'Esprit des lois*, brochure ingénieuse, qui peut passer pour un modèle de fine plaisanterie, et dans laquelle il tourne son adversaire en ridicule. Le censeur y répliqua; mais M. de Montesquieu crut devoir mépriser cet écrivain ténébreux, pour ne s'occuper que de la censure que la faculté de théologie méditait de faire de son ouvrage; il présenta des Mémoires. Néanmoins, la Sorbonne jugea qu'il y avait dans l'*Esprit des lois* plusieurs propositions contraires à la religion et à la doctrine de l'Eglise catholique, et elle en fit une censure détaillée; mais ayant mis au nombre des propositions censurées quelques maximes délicates concernant la juridiction, sur lesquelles les docteurs n'avaient point été d'accord, et dont la censure n'était pas du goût de la cour; et d'ailleurs M. de Montesquieu ayant promis de donner une nouvelle édition de son livre où il corrigerait ce qui avait paru contraire à la religion, cette censure de la Sorbonne contre l'*Esprit des lois* ne parut point. On ne peut disconvenir, en examinant de bonne foi et sans préjugés cet ouvrage immortel, qu'il n'y ait des principes de déisme et d'irréligion, des maximes dangereuses et des paradoxes. Il y a aussi beaucoup d'idées qui ne sont point neuves. Son *Système des climats*, par exemple, est pris tout entier de la *Méthode d'étudier l'histoire* de Bodin, et du *Traité de la sagesse* de Charon, sans qu'il les ait cités. Les faits rapportés par Montesquieu ne sont pas toujours exacts. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient. Il n'y a que les gens riches qui ont plusieurs femmes et filles dans l'Orient, et le plus grand nombre des habitans de ces vastes contrées sont dans la pauvreté. Ces filles renfermées ne sont pas originaires du pays, ce sont des esclaves étrangères que les Tartares enlèvent dans leurs courses. D'ailleurs les eunuques ne compenseraient-ils pas le nombre des femmes qui parait excéder le nombre des hommes. Ce que M. de Montesquieu avance sur les suicides, qu'il n'y avait contre eux chez les Romains aucune peine, n'est pas exact, puisqu'il est constant qu'ils étaient privés de la sépulture sacrée et religieuse. On voit dans l'*Esprit des lois* une connaissance éclairée des gouvernemens de l'Europe, mais on y retrouve tous les préjugés faux et populaires sur le gouvernement de la Chine et des autres pays de l'Orient. Ce livre a donc ses défauts et ses imperfections; mais d'un autre côté on en est bien dédommagé par les grandes beautés, et par les maximes admirables qu'il développe pour le bonheur de la société. M. de Montesquieu s'y peint lui-même comme un ami des hommes, qui cherche sans cesse et avec zèle à les rendre heureux. Un grand génie, une science profonde du gouvernement, un style enchanteur, des expressions vives, des idées neuves et frappantes; en un mot, tout ce qui caractérise le génie, le savant et le grand écrivain, se fait admirer dans cet ouvrage. M. de Montesquieu n'était pas moins estimable par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Il gagnait l'amitié par la douceur de son caractère, par la sûreté de son commerce et par sa modestie et sa candeur. Il était affable, officieux, prévenant, et faisait les délices des bonnes compagnies. Sa santé, qui était naturellement délicate, ayant commencé à s'affaiblir, il envisagea les approches de la mort avec une constance héroïque. Il reçut les sacremens avec édification, et se tournant vers ceux qui l'assistaient à la mort : « J'ai toujours, leur dit-il, respecté la religion : la morale de l'Evangile est une excellente chose, et le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes. » Paroles qui peuvent être regardées comme une rétractation de ce qui est contraire à la religion dans ses *Lettres persanes* et dans son *Esprit des lois*, dont il avait déjà donné une nouvelle édition corrigée, et dont il avait promis une autre édition, où il corrigerait ce qu'il y avait de répréhensible

dans les précédentes. Il mourut à Paris le 10 février 1755, à 66 ans. Il avait épousé en 1715 Mlle Jeanne de Lartigue, fille de Pierre de Lartigue, lieutenant-colonel au régiment de Maulévrier, dont il a eu deux filles et un fils, qui, par son caractère, sa probité et ses savans ouvrages, s'est montré digne d'un tel père. M. de Montesquieu avait fait aussi des corrections aux *Lettres persanes*, et comme les jésuites qui l'assistaient à la mort le pressaient de leur confier ces corrections, il remit son manuscrit à madame la duchesse d'Aiguillon, en disant: « Je veux tout sacrifier à la raison et à la religion, mais rien à la société; consultez avec mes amis, et décidez si ceci doit paraître. » Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui *Le Temple de Gnide*, qu'il publia peu après les *Lettres persanes*. C'est un petit ouvrage ingénieux, où il peint d'un style animé et poétique la naïveté de l'amour pastoral. Le tout a été réuni dans l'édition de Paris, 1767, 3 vol. in-4°, où l'on trouve ses lettres familières. Il a laissé en manuscrit des Fragmens d'une Histoire de Théodoric, roi des Ostrogoths; des matériaux de l'*Esprit des lois*, et quelques autres écrits. Il avait aussi composé une Histoire de Louis XI, qu'on dit qu'il jeta au feu par mégarde. Il était des académies de Bordeaux et de Berlin. Les Anglais furent si charmés de la description qu'il fit de leur gouvernement dans l'*Esprit des lois*, qu'ils firent frapper une médaille en son honneur par Dassier. M. d'Alembert a fait son éloge à la tête du cinquième volume de l'Encyclopédie.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (PIERRE DE), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur d'Arras, lieutenant-général de la province d'Artois, etc. Après s'être signalé en divers siéges et combats, commanda l'infanterie française à la bataille de Ramillies et à celle de Malplaquet. Il eut trois chevaux tués sous lui à cette dernière bataille, et reçut deux coups dans sa cuirasse. Le roi le récompensa en le faisant maréchal de France le 20 septembre 1709. Il eut beaucoup de part aux avantages remportés par les Français en 1712, et mourut le 12 août 1725, à 85 ans. De la même famille étaient le maréchal de Montluc et son frère, l'évêque de Valence, et celui qui tua le prince de Condé en 1569; mais ce dernier n'est pas désigné clairement dans l'histoire.

MONTEZUMA. *Voy.* MONTEÇUMA.

MONTFAUCON (BERNARD DE), naquit au château de Soulage en Languedoc le 17 janvier 1655, d'une famille noble et ancienne. Il prit le parti des armes, et servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ses parens l'ayant dégoûté du monde, il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur en 1675. Il s'y appliqua aussitôt à l'étude avec ardeur. Il fit un voyage en Italie en 1698, pour y consulter les bibliothèques, et y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avait embrassé. Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, et y prit la défense de l'édition des ouvrages de saint Augustin, donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation, et attaquée par différens libelles. De retour à Paris, le 11 juin 1701, dom Bernard de Monfaucon publia en 1702 une relation curieuse et savante de son voyage, sous le titre de *Diarium italicum*, in-4°. Il fut nommé en 1719 académicien honoraire surnuméraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, et mourut dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 21 décembre 1741, à 87 ans. Il avait une mémoire prodigieuse, et s'était rendu habile dans les antiquités sacrées et profanes. Ses principaux ouvrages sont 1° un volume in-4° d'Analectes grecques, 1688, avec la traduction latine et des Notes, conjointement avec dom Antoine Pouget et dom Jacques Lopin; 2° *La Vérité de l'histoire de Judith*, in-12, ouvrage très-estimé; 3° une nouvelle édition des œuvres de saint Athanase, en grec et en latin, avec des Notes, 1698, 3 vol. in-fol.; 4° un Recueil d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol., avec la traduction latine, des Préfaces, des Notes et des Dissertations. Ce Recueil contient les Commentaires d'Eusèbe de Césarée, sur les psaumes et sur Isaïe, quelques Opuscules de saint Athanase, et la Topographie de Côme d'Egypte; 5° une Traduction française du livre de Philon, de la vie contemplative, avec des observations et des lettres, où le père de

Montfaucon s'efforce de prouver que les Thérapeutes dont parle Philon, étaient chrétiens; en quoi il a été réfuté par le président Bouhier; 6° un excellent livre intitulé *Palæographia græca*, 1708, in-fol., dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siècles, et entreprend de faire pour le grec ce que le savant père Mabillon a fait pour le latin dans sa *Diplomatique*; 7° deux volumes in-fol. de ce qui nous reste des Hexaples d'Origène, 1713; 8° *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol.; 9° *L'Antiquité expliquée*, en latin et en français, avec figures, 1719, en 10 vol in-fol., auxquels il ajouta ensuite un supplément en 1724, 5 vol. in-fol.; 10° les *Monumens de la monarchie française*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures; 11° deux autres volumes in-fol., sous le titre de *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739; 12° une nouvelle édition des œuvres de saint Jean-Chrysostôme, en grec et en latin, avec des Préfaces, des Notes, des Dissertations, 1718, en 13 vol. in-fol., etc. Le père de Montfaucon joignait à une vaste érudition et à une mémoire prodigieuse une modestie, une douceur de caractère, une simplicité et une candeur admirable. Il était compatissant, humain et très-généreux; ce qui le fit généralement aimer et estimer de tous ceux qui le connaissaient.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, surnommé), natif d'Anjou, d'une famille noble, fut mis page chez le duc de Guise; et peu de temps après il conçut une si violente passion pour la comédie, qu'il suivit une troupe de comédiens qui couraient les provinces, quitta le nom de Jacob, et prit celui de Montfleury. Il devint bientôt célèbre par son talent pour la déclamation du théâtre, et fut admis dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Montfleury joua dans les premières représentations du *Cid*, en 1637, et mourut au mois de décembre 1667, des violens efforts qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste dans l'Andromaque de Racine. Il est auteur de la tragédie intitulée *La Mort d'Asdrubal*, pièce de mauvais goût. Ce fut lui qui forma le célèbre Baron, et qui lui apprit la déclamation.

MONTFLEURY (Antoine-Jacob), fils du précédent, naquit à Paris en 1640, et fut élevé avec soin. Son père le destinait au barreau, et le fit même recevoir avocat; mais Montfleury se dégoûta bientôt de cette étude pour se livrer au plaisir et au théâtre. Il mourut en 1685. On a de lui un grand nombre de comédies, dont les plus estimées sont *La femme juge et partie*, *La Fille capitaine*, *La Sœur ridicule*, *Le Mari sans femme*, *Le bon Soldat*, et *Crispin Gentilhomme*. Ses œuvres ont été recueillies en 1739, 3 vol. in-12; elles sont médiocres.

MONTFORT (Simon, comte de), IVe du nom, surnommé *le Fort et le Machabée*, était fils de Simon III, seigneur de Montfort, petite ville à dix lieues de Paris, comte d'Evreux, etc., d'une maison illustre et florissante dès le 10e siècle. Après avoir donné des marques de sa bravoure dans un voyage d'outremer et dans les guerres contre les Allemands et contre les Anglais, on le choisit pour chef de la croisade contre les Albigeois en 1209. Simon de Monfort se rendit très-célèbre dans cette guerre. Il prit Beziers et Carcassonne, fit lever le siége de Castelnau, et remporta une grande victoire en 1213 sur Pierre, roi d'Aragon, sur Raymond, comte de Toulouse, et sur les comtes de Foix et de Cominge. Le pape Innocent III, et le 4e concile général de Latran lui donnèrent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe Auguste. Simon de Montfort fut tué au siége de cette ville, le 25 juin 1218, d'un coup de pierre lancée par une femme. Les violences et les cruautés qu'il exerça contre les Albigeois déshonoreront à jamais sa mémoire aux yeux des gens de bien.

MONTFORT (Amauri de), fils du précédent et d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les Albigeois; mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raymond-le-Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il avait sur le comté de Toulouse et sur les autres terres situées en Languedoc. Le roi saint Louis le fit connétable de France en 1231; puis ayant été envoyé en Orient au secours des chrétiens de la Terre-Sainte, il fut fait prisonnier dans un combat donné devant

Gaza, et mené à Babylone. Il en fut délivré en 1241, et mourut à Otrante la même année, en revenant en France.

MONTFORT (Bertrade de), grand'-tante de Simon, quitta son mari Foulques Rechin, comte d'Anjou, de qui elle avait eu un fils, pour aller vivre avec Philippe Ier, roi de France, qui en était devenu éperdument amoureux. Quoique excommuniée elle vécut avec Philippe jusqu'à sa mort, en 1108. Son mari, Foulques, mourut en 1109; après quoi elle retourna en Anjou, où elle fut toujours traitée de reine. Elle fonda en 1115 le monastère de Haute-Bruyère, où elle est enterrée. Les enfans qu'elle eut du roi Philippe furent réputés bâtards.

MONTGAILLARD (Bernard de Percin de), né en 1563, d'une maison noble et illustre, entra dans l'ordre des Feuillans, où il mena une vie très-pénitente, et prêcha dans les provinces et à Paris avec tant d'édification et de succès, qu'il convertit un nombre prodigieux de pécheurs. Il fut entraîné quelque temps après dans le parti de la ligue, et y fit beaucoup parler de lui sous le nom de *petit Feuillant*. Il fut appelé, selon Maimbourg, *le laquais de la ligue*, parce qu'il allait, venait et se trémoussait sans cesse pour l'intérêt des ligueurs, quoiqu'il fût boiteux. Le pape Clément VIII le fit passer chez les bernardins, et lui ordonna de se retirer en Flandre. Dom Bernard de Montgaillard, après avoir édifié pendant 6 ans le peuple d'Anvers, fut appelé à la cour de l'archiduc Albert, en qualité de prédicateur ordinaire. Il suivit ce prince en Allemagne, en Italie et en Espagne, et fut pourvu à son retour de l'abbaye de Nizelle, puis de celle d'Orval en 1595. Il introduisit dans cette dernière abbaye une réforme très-austère, qui se maintint avec édification, et qui était assez semblable à celle de la Trappe. Il mourut à Orval le 8 juin 1628, à 66 ans, après avoir brûlé tous ses écrits, par humilité. Il eut une joie extrême en apprenant la conversion de Henri IV, et la publia le premier dans les Pays-Bas. Il avait refusé l'évêché de Paris, celui d'Angers et l'abbaye de Morimond. Il fut injustement et calomnieusement accusé d'avoir trempé dans un attentat contre la vie de Henri IV.

MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de), évêque de Saint-Pons, naquit le 29 mars 1633. Il était fils du baron de Montgaillard, Pierre Pol de Percin, mestre-de-camp d'infanterie, et gouverneur de Brême dans le Milanez, lequel ayant rendu cette place, faute de munitions, eut la tête tranchée; mais sa mémoire ayant été rétablie dans la suite, le roi, pour consoler sa famille, donna l'évêché de Saint-Pons à son second fils. Ce prélat se rendit habile dans l'antiquité ecclésiastique, et fit paraître beaucoup de zèle pour la pureté de la morale et de la discipline, et pour la conversion des hérétiques. Il mourut le 13 mars 1713. On a de lui un livre intitulé *Du Droit et du Devoir des évêques de régler les offices divins dans leurs diocèses, suivant la tradition de tous les siècles, depuis J.-C. jusqu'à présent*, in-8°, et d'autres ouvrages.

MONTGERON (Louis-Basile Carré de) naquit à Paris en 1686, de Gui Carré, maître des requêtes. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit et par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité et dans tous les vices qui la font naître, il alla le 7 septembre 1731 au tombeau de M. Pâris, diacre, avec cette foule de peuple qui s'y assemblait par différens motifs. A l'en croire, il n'y était allé que pour examiner, avec les yeux de la plus sévère critique, les (prétendus) miracles qui s'y opéraient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup frappé et terrassé par mille traits de lumière qui l'éclairèrent, et aussitôt d'incrédule il devint chrétien. Livré depuis ce moment au fanatisme des fameuses convulsions, avec la même fureur et la même impétuosité de caractère qui l'avait plongé dans les plus honteux excès, il fit bientôt parler de lui; il fut exilé avec MM. des enquêtes en 1732. C'est pendant cet exil qu'étant en Auvergne il forma le projet de recueillir les preuves des (prétendus) miracles de M. Pâris, d'en faire ce qu'il appelait la démonstration, et de les présenter au roi. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, et il alla à Versailles le 29 juillet 1737, présenter au roi un vol. in-4° magnifiquement relié, qu'il accompagna d'un discours.

Cette démarche le fit renfermer à la Bastille, et reléguer quelques mois après dans une abbaye de bénédictins du diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers, et de là renfermé dans la citadelle de Valence, où il mourut en 1754, à 68 ans. L'ouvrage qu'il présenta au roi est intitulé *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris*, etc., in-4°. Ce premier volume de M. de Montgeron a été suivi de deux autres, dont les excès et les défauts sont si frappans, que les appelans eux-mêmes en ont relevé avec force plusieurs principes dangereux, et un grand nombre de méprises considérables. On assure que ce magistrat enthousiaste a laissé aussi en manuscrit un ouvrage qu'il avait composé dans sa prison contre les incrédules. *Voy.* Paris.

MONTGOMERI. *Voy.* Mongomeri.

MONTHOLON (François de), fils de Nicolas de Montholon, lieutenant-général d'Autun, puis avocat du roi au parlement de Dijon, plaida en 1522 et en 1523 en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mère de François Ier, l'une des causes les plus célèbres qui aient jamais été agitées au parlement de Paris. Il devint avocat-général en 1538, puis garde des sceaux en 1542, et mourut à Villers-Cotterets le 12 juin 1543. S. M. lui ayant donné les 200,000 francs que les rebelles de la Rochelle avaient été condamnés à payer, il ne les accepta que pour fonder un hôpital dans cette ville.

MONTHOLON (Jean de), frère du précédent, fut chanoine de Saint-Victor, et est auteur du *Promptuarium juris divini et utriusque humani*, Paris, Henri Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.: c'est un espèce de dictionnaire de droit. Il avait été nommé au cardinalat; mais il mourut en 1521, avant que d'en recevoir les honneurs, et fut enterré à Saint-Victor.

MONTHOLON (François de), fils de François, était avocat, et fort estimé des ligueurs, quand Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588; mais après la mort de ce roi il les remit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignit de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Sa famille tient encore un rang honorable dans la robe.

MONTI (Joseph), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Bologne, a donné en 1719 *Prodromus catalogi plantarum agri bononiensis*, in-4°; *Plantarum varii indices*, 1724, in-4°; *Exoticorum indices ad usum horti bononiensis*, 1724, in-4°.

MONTIS (Pierre de), est auteur d'un livre espagnol que G. Ayoraone a traduit en latin, *De dignoscensis hominibus*, Mediolani, 1492, in-fol.

MONTIGNI (François de la Grange, dit *le maréchal de*), servit parmi les catholiques à la bataille de Coutras, où il fut fait prisonnier. Henri IV, qui commandait dans le parti opposé, lui rendit la liberté sans rançon. Il continua depuis de servir ce prince avec distinction, et fut fait maréchal de France en 1615, plutôt par crainte de le mécontenter que par envie de le récompenser. Il commanda contre les rebelles dans le Nivernois en 1617, et mourut la même année, à 63 ans.

MONTIGNI (François de la Grange d'Arquien de), se distingua à la journée de Coutras, et refusa toujours d'entrer dans le parti de la ligue. Henri IV le fit lieutenant de roi dans les Trois-Évêchés, et Marie de Médicis le fit maréchal de France en 1616. Il eut le commandement de l'armée royale contre les mécontens en 1617, et mourut la même année. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine; mais il avait un frère qui continua la postérité, et qui eut, entre autres enfans, Henri, marquis d'Arquien, dont la fille, Marie-Casimire, épousa Sobieski, qui devint roi de Pologne. Après la mort de sa mère, elle procura le chapeau de cardinal à son père, qui mourut en 1707 à Rome, où il s'était retiré avec sa fille. En 1714 elle revint en France, où le roi lui donna pour demeure le château de Blois; elle y mourut en 1716, à 77 ans; ses enfans ne succédèrent pas au royaume de Pologne.

MONT-JOSIEU (Louis de), en latin *Demontjosius*, gentilhomme de Rouergue au 16e siècle, se distingua par sa science et par ses ouvrages. Il apprit les mathématiques à Monsieur, frère du roi, et accompagna le duc de Joyeuse

à Rome en 1583. De retour en France il s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices, et finit par épouser une méchante femme qui fut cause de sa mort. Il composa cinq livres d'antiquités qu'il dédia au pape Sixte V, intitulés *Gallus Romæ hospes*, Romæ, 1585, in-4°, ouvrage qui contient un Traité en latin de la peinture et de la sculpture des anciens, qui a été réimprimé dans le Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol.

MONTLUC (Blaise de), célèbre maréchal de France, chevalier des ordres du roi, et lieutenant-général au gouvernement de Guyenne, porta les armes dès l'âge de 17 ans, et se signala en plusieurs occasions importantes, sous les règnes de François Ier, de Henri II et de Henri III. Ce dernier prince le fit maréchal de France en 1574. Montluc s'était surtout distingué à la défense de Sienne; il fut contraint de l'abandonner, mais il refusa de capituler par lui-même, par une morgue de Gascon. Il fit aussi une rude guerre aux calvinistes, pendant près de 20 ans, avec des succès glorieux pour lui; on lui reproche néanmoins trop de cruauté. Il mourut dans sa terre d'Estillac, en Agenois, en 1577, à 77 ans. Il nous a laissé des Mémoires ou Commentaires de sa vie et des affaires mémorables de son temps, dont la meilleure édition est de Paris, 1760, 4 vol., in-12: ils sont curieux et intéressans. Henri IV les appelait *la Bible des soldats*. *Voy.* Cramail.

MONTLUC (Jean de), frère du précédent, se fit religieux dans l'ordre des dominicains, et s'y distingua par son esprit, par son savoir et par son éloquence. Ayant fait paraître du penchant pour le calvinisme, la reine Marguerite de Navarre le fit sortir des Jacobins, le mena avec elle à la cour, et le fit employer en diverses ambassades. Jean de Montluc réussit très-bien dans celle de Pologne, où le roi Charles IX l'avait envoyé pour l'élection du duc d'Anjou son frère. Il fut aussi ambassadeur en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse et à Constantinople. Il se conduisit partout en homme savant et spirituel, et en habile politique. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut fait évêque de Valence et de Die, ce qui ne l'empêcha point de favoriser les calvinistes et de se marier secrètement avec une demoiselle nommée Anne Martin, de laquelle il eut un fils naturel, dont il sera parlé dans l'article suivant. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Valence; mais celui-ci, n'ayant pu donner des preuves authentiques de son accusation, fut obligé de lui faire amende honorable par arrêt du 14 octobre 1560. Jean de Montluc revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne foi la religion catholique, et mourut à Toulouse avec de grands sentimens de piété, le 13 avril 1579. On a de lui diverses pièces d'éloquence qui méritent d'être lues, des Instructions, trois Epîtres au clergé et au peuple de Valence et de Die, des Ordonnances synodales et des Sermons, imprimés à Paris, en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, et l'autre en 1561.

MONTLUC (Jean de), fils naturel du précédent, seigneur de Balagny et maréchal de France, fut légitimé en 1567, et s'attacha au duc d'Alençon, qui le fit gouverneur de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince il se jeta dans le parti de la ligue; mais Renée de Clermont d'Amboise son épouse, digne sœur du brave Bussy d'Amboise, étant allée trouver en 1593 le roi Henri IV à Dieppe, négocia si utilement pour les intérêts de son mari, que ce monarque lui laissa Cambrai en souveraineté, et le fit maréchal de France en 1594. Balagny tint une si mauvaise conduite à Cambrai, que les habitans, pour se délivrer de l'oppression, ouvrirent leurs portes aux Espagnols, qui se rendirent maîtres de la ville et de la citadelle en 1595. La dame de Balagny, après avoir défendu la ville en vrai héroïne, entra dans son cabinet lorsqu'elle vit qu'on allait capituler, et mourut de déplaisir avant la fin de la capitulation. Son mari souffrit cette chute avec assez d'indifférence. Il se remaria avec Diane d'Estrées, et mourut en 1603.

MONTMAUR (Pierre de), natif du Limosin, se fit jésuite, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la grammaire pendant trois ans avec beaucoup de réputation. Il sortit ensuite des Jésuites, et s'érigea en vendeur de drogues à Avignon, ce qui lui procura beaucoup d'argent. Quelque temps après,

étant venu à Paris, il fréquenta le barreau, qu'il quitta ensuite pour se livrer à la poésie; mais il donna dans les anagrammes et dans les jeux de mots; en quoi il fit paraître son mauvais goût. Cela ne l'empêcha point de succéder à Goulu, dans la chaire de professeur royal en langue grecque, ce qui le fit surnommer Montmaur *le Grec*. Il jouissait de 5000 livres de rente, et n'en faisait pas moins le métier de parasite par avarice. Comme il mettait tout son plaisir à railler les savans par des satires, des bons mots et des sarcasmes, en faisant souvent des allusions à leurs noms propres, tirées du grec ou du latin, on les appela Montmaurismes; les savans à leur tour ne l'épargnèrent pas dans leurs écrits. Ils le diffamèrent à l'envi les uns des autres. Ils l'accusèrent d'avoir assassiné le portier du collége de Boncourt: il fut mené en prison, et à peine lavé de ce crime imaginaire, ils l'accusèrent de crimes plus infâmes les uns que les autres. Ménage donna le ton, et feignit une vie de Montmaur, qu'il publia en 1636, en latin, sous le nom de *Gargilius Mamurra*. Les autres suivirent son exemple, et M. de Salengre donna en 1715, sous le titre d'Histoire de Montmaur, un recueil curieux et agréable, en 2 vol. in-8°, concernant les écrits contre Montmaur, et ceux qu'il a faits avec des critiques. Il était à la vérité mauvais poète, mais il avait une mémoire extraordinaire, et n'était pas si méprisable que la plupart des auteurs le représentent. Il mourut en 1648, à 74 ans.

MONTMENI. *Voy.* SAGE (LE).

MONTMIRAIL (CHARLES-FRANÇOIS-CÉSAR LE TELLIER, marquis de), né en 1734, fut colonel des Cent-Suisses, sur la démission du marquis de Courtanvaux son père. Dans la campagne de 1757, il devint aide-de-camp de son oncle le maréchal d'Estrées. En 1758 il devint mestre-de-camp du régiment de Roussillon, fut fait brigadier des armées en 1762, et reçut la croix de Saint-Louis; l'académie des sciences lui donna une place d'honoraire en 1761, et il mourut en 1764, laissant pour veuve la marquise de Lanmary qu'il avait épousée en 1763.

MONTMORENCY (MATHIEU Ier DE), descendait de l'illustre et ancienne maison de Montmorency, si féconde en grands hommes et en personnes de mérite; il eut grande part aux affaires de son temps, fut connétable sous Louis-le-Jeune, et mourut en 1160. Il avait épousé Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, dont il laissa postérité, et en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI et mère de Louis VII, dont il n'eut pas de postérité, mais qui contribua beaucoup à la grandeur de sa maison.

MONTMORENCY (MATHIEU II DE), surnommé *le Grand*, petit-fils du précédent, accompagna en 1203, en qualité de chevalier, le roi Philippe-Auguste au siége du Château-Gaillard près d'Andely, où il signala son courage aussi bien qu'à la prise de diverses places qu'on emporta en Normandie sur Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, et fit l'année suivante avec succès la guerre en Languedoc contre les Albigeois. Le roi, pour récompenser ses services, le fit connétable de France en 1218, et l'employa dans les affaires les plus importantes. Mathieu de Montmorency prit Bellême en 1228, sur le duc de Bretagne. Il poursuivit les princes mécontens jusqu'à Langres, contraignit les plus puissans à demander pardon au roi, et mourut le 24 novembre 1230.

MONTMORENCY (MATHIEU IV), mena du secours à Charles, roi de Naples, et suivit Philippe-le-Hardi en Aragon l'an 1285. Il fut chambellan de Philippe-le-Bel, et amiral en 1295. Il servit dans la guerre de Flandre en 1303, et mourut en 1304 ou 1305.

MONTMORENCY (CHARLES DE), petit-fils du précédent, chambellan du roi, pannetier et maréchal de France, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. Il fut fait maréchal de France en 1343, et eut la conduite de l'armée que Jean, duc de Normandie, mena l'année suivante en Bretagne, au secours de Charles de Blois son cousin. Il combattit vaillamment à la bataille de Crécy en 1346, et fut établi gouverneur de Picardie, où il rendit de bons services. Il contribua aussi beaucoup au traité de Bretigny, conclu le 8 mai 1360. Il fut en grande estime auprès du roi Charles V, qui le choisit pour être parrain du dauphin, qui fut

ensuite roi, sous le nom de Charles VI. Il mourut le 11 septembre 1381.

MONTMORENCY (Anne de), fils de l'arrière-petit-fils du précédent, pair, maréchal et connétable de France, etc., et l'un des plus grands capitaines du 16e siècle, défendit en 1521 la ville de Mézières contre l'armée de l'empereur Charles V, et obligea le comte de Nassau de lever honteusement le siége. Il fut fait maréchal de France l'année suivante. En 1525 il suivit en Italie le roi François Ier, et fut pris avec ce prince à la bataille de Pavie, qui avait été donnée contre son avis. Les services importans qu'il rendit ensuite à l'état furent récompensés par l'épée de connétable de France, que le roi lui donna le 10 février 1538. Anne de Montmorency fut disgracié quelque temps après pour avoir conseillé à François Ier de s'en rapporter à la parole de Charles-Quint, lequel étant en France avait promis de rendre Milan. Il rentra en grâce trois ans après sous le règne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particulière. Le connétable prit le Bolonais en 1550, et Metz, Toul et Verdun en 1552. Il fut disgracié de nouveau, à la sollicitation de Catherine de Médicis, sous le règne de François II; mais on le rappela à la cour de Charles IX en 1560. Il se réconcilia alors avec les princes de Guise, et se déclara avec force contre les calvinistes. Il gagna la bataille de Dreux le 19 décembre 1562, et y fut cependant fait prisonnier. La liberté lui ayant été rendue, il prit le Hâvre sur les Anglais en 1563, et gagna la bataille de Saint-Denis le 10 novembre 1567; mais il y fut blessé, et mourut de sa blessure deux jours après, à 74 ans. On dit qu'un cordelier l'ayant voulu exhorter à la mort, lorsqu'il était tout couvert de sang et de blessures, après la bataille de Saint-Denis : « Pensez-vous, lui dit-il d'un ton ferme et assuré, qu'un homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait pas appris à mourir un quart-d'heure? » On lui fit à Paris des funérailles presque royales, car on porta son effigie à son enterrement, honneur qu'on ne fait qu'aux rois et aux enfans des rois. C'était un des plus grands hommes de son siècle, tant par sa valeur et par sa prudence, que par son attachement à la religion catholique. Il s'était trouvé en huit batailles, dans quatre desquelles il avait eu le souverain commandement, toujours avec beaucoup de gloire, souvent avec peu de fortune.

MONTMORENCY (François de), duc et pair, maréchal et grand-maître de France, gouverneur et lieutenant-général de la ville de Paris et de l'île de France, était fils aîné du précédent. Il se signala en divers siéges et combats, et fut contraint dans la suite de céder sa dignité de grand-maître au duc de Guise : on lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France, et le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé en 1572 ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elisabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretière. A son retour, ayant été accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laye, dans laquelle on avait résolu d'enlever le duc d'Alençon le 10 mars 1574, il alla à la cour pour s'y justifier; mais il y fut arrêté et renfermé à la Bastille. Ses ennemis et la reine Catherine de Médicis, qui n'aimait point la maison de Montmorency, avaient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575, ayant besoin de lui à cause du crédit qu'il avait sur l'esprit du duc d'Alençon, qui était sorti de la cour. Le maréchal de Montmorency porta en effet le duc d'Alençon à un accommodement, et le fit revenir à la cour. Il mourut au château d'Ecouen le 6 mai 1579.

MONTMORENCY (Charles de), frère du précédent, pair et amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris et de l'île de France, et colonel-général des Suisses, était le troisième fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous les règnes de cinq rois; et sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans.

MONTMORENCY (Henri Ier de), duc, pair, maréchal et connétable de France, gouverneur du Languedoc, etc., était le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala du vivant de son père sous le nom de seigneur de Damville, et fit prisonnier le prince de Condé à la bataille de Dreux en 1562. Dans la suite ayant été disgracié, à la

sollicitation de la reine Catherine de Médicis, il se retira à la cour du duc de Savoie, et devint chef des mécontens en Languedoc sous le règne de Henri III. Le règne de Henri IV lui fut plus favorable. Ce grand prince le fit connétable de France et chevalier du Saint-Esprit en 1593. Le connétable de Montmorency mourut fort âgé dans la ville d'Agde, le 1er avril 1614.

MONTMORENCY (Henri II de), duc, pair et maréchal de France, gouverneur de Languedoc, etc., fils du précédent, naquit le 30 avril 1595, et fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Ayant été envoyé en Languedoc contre les calvinistes, il leur enleva diverses places; il battit ensuite sur mer les Rochellois en 1625, reprit sur eux l'île d'Oleron, et remporta un avantage considérable sur le duc de Rohan en 1628. Le duc de Montmorency fut envoyé peu après dans le Piémont, en qualité de lieutenant-général. Il y défit le prince Doria, le prit au combat de Veillane en 1630, et contribua à la levée du siége de Casal. Des services si importans furent récompensés par le bâton de maréchal de France, que le roi lui donna le 11 décembre de la même année. Ce duc faisait espérer de plus grandes choses, lorsque, mécontent du cardinal de Richelieu, il fit soulever contre le roi, en faveur du duc d'Orléans, tout le Bas-Languedoc, et s'exposa témérairement au combat, près de Castelnaudari, contre le maréchal de Schomberg. Il y fut blessé de deux coups de pistolet et fait prisonnier le 1er de septembre 1632. Le roi, excité par le cardinal de Richelieu, le fit conduire à Toulouse, où le parlement le condamna, comme criminel de lèse-majesté, à perdre la tête, ce qui fut exécuté dans la maison de ville de Toulouse, le 30 octobre de la même année. On trouve la relation de son jugement et de sa mort dans le Journal du cardinal de Richelieu, ou dans sa Vie, par Le Clerc, de l'édition de 1753, en 5 vol. in-12. Toute la France témoigna une douleur extrême de cette perte; et il est rarement arrivé que les Français aient donné plus de larmes à la mort d'un grand seigneur, et plus de louanges à sa vertu. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie Félice des Ursins son épouse, dame illustre par sa vertu et par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Le sieur du Cros a écrit sa Vie, 1643, in-4°. Il y en a une autre, 1699, in-12. Cotolendi a fait celle de la duchesse, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte-Marguerite, qui avait épousé Henri II, prince de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas et en France, qui jouissent d'une gloire égale à la branche précédente. *Voy.* Luxembourg.

MONTMORT (Pierre-Rémond de), né à Paris le 27 octobre 1678, d'une famille noble, étudia en droit par ordre de son père; mais son père étant mort en 1699, M. de Montmort, alors maître de lui-même et d'un bien assez considérable, n'étudia plus que la philosophie et les mathématiques, suivant en tout les conseils du père Malebranche. Quelque temps après il embrassa l'état ecclésiastique et accepta un canonicat de Paris, que son frère cadet lui résigna. Mais il quitta l'état ecclésiastique en 1706, et se maria avec mademoiselle de Romicourt, petite-nièce de madame la duchesse d'Angoulême. Depuis ce temps il passa la plus grande partie de sa vie à sa terre de Montmort. Il mourut à Paris de la petite-vérole, le 7 octobre 1719, à 41 ans. Il avait été reçu de la société Royale de Londres en 1715, et de l'académie des Sciences de Paris en 1716. On a de lui un savant ouvrage intitulé *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. *Voy.* Habert.

MONTMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et de Marie Barlow, naquit à Rotterdam le 9 avril 1649; il fut mené en France à l'âge de 9 ans et élevé dans la religion catholique. Le roi son père ayant été rétabli dans ses états en 1660, le fit venir à sa cour, le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite en celui de Montmouth), le fit duc et pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa en France en 1672, avec un régiment an-

glais; il se signala contre les Hollandais, fut fait lieutenant-général des armées de France. De retour en Angleterre, il fut envoyé en 1679 en qualité de général contre les rebelles d'Ecosse. Il les défit; mais peu de temps après il se joignit avec les factieux et trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II son père, et le duc d'Yorck son oncle. Sa majesté ne laissa pas de lui pardonner et lui donna des lettres d'abolition; mais à peine les eut-il reçues, qu'il conspira de nouveau. Enfin, ayant appris en Hollande que le duc d'Yorck son frère avait été proclamé roi sous le nom de Jacques II, après la mort de Charles II, il passa aussitôt en Angleterre pour y faire révolter les peuples; et ayant rassemblé des troupes, il hasarda le combat contre celles du légitime souverain; mais il fut défait, et trois jours après la bataille, ayant été trouvé caché dans une haie, il fut mené à la tour de Londres, et eut la tête tranchée le 25 juillet 1685.

MONTPENSIER. Il y a eu deux branches de la maison de Bourbon qui ont porté ce nom : *voy.* pour leurs ancêtres, Bourbon. La première eut pour tige Louis de Bourbon, troisième fils de Jean Ier, duc de Bourbon, il mourut en 1486. Son fils Gilbert se distingua sous Louis XI et Charles VIII, qu'il suivit à Naples; Ferdinand d'Aragon le força dans le château Neuf de Naples, et il mourut à Pouzol le 5 octobre 1496. Son fils Charles fut tué au siége de Rome en 1527, à 38 ans, *voy.* Charles; il n'avait pas d'enfans, mais sa sœur Louise, morte en 1561, épousa Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, fils de Jean, comte de Vendôme. Ce prince commença la seconde branche de Montpensier; il eut Louis, duc de Montpensier, *voy.* Louis : sa femme Jacqueline de Longwic, morte en 1561, eut beaucoup de crédit auprès de François Ier, d'Henri II et de Catherine de Médicis; sa seconde femme Catherine-Marie de Lorraine, morte en 1596, à 45 ans, ne figura pas moins dans la ligue, à laquelle elle était fort attachée, à cause de son frère le duc de Guise, qui fut assassiné à Blois : il n'en eut pas d'enfans, mais de sa première femme il avait eu François, *voy.* François. Le fils de celui-ci, nommé Henri, mort en 1608, avait épousé Henriette-Catherine de Joyeuse, qui se remaria au duc de Guise en 1611, et mourut en 1656, à 71 ans; mais elle avait eu du duc de Montpensier Marie de Bourbon qui épousa Gaston, duc d'Orléans, et mourut en 1627; elle eut pour fille :

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'Orléans), connue sous le nom de mademoiselle, était fille de Gaston d'Orléans. Elle naquit à Paris en 1627; ce fut elle qui fit tirer le canon de la Bastille sur l'armée du roi son cousin qui assiégeait Paris, ce qui fit dire au cardinal Mazarin, qui savait le désir qu'elle avait d'épouser une tête couronnée : « Ce canon-là vient de tuer son mari. » En effet la cour lui fit manquer dans la suite plusieurs alliances honorables, en lui présentant toujours d'autres princes, dont cette princesse ne voulait pas. Et la petite-fille de Henri IV, qui avait refusé tant de princes, s'abaissa à l'âge de 44 ans jusqu'à vouloir épouser le comte de Lauzun, simple gentilhomme. Ayant obtenu le consentement du roi, et les princes du sang l'ayant fait révoquer, elle épousa Lauzun en secret. Celui-ci, s'étant emporté contre madame de Montespan, fut enfermé à Pignerol, et n'en sortit que dix ans après, à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu. A quoi ayant consenti, elle eut la permission de vivre avec son mari; mais elle ne tarda pas à s'en repentir, par les outrages continuels qu'elle eut à essuyer de la part de Lauzun. On dit qu'il poussa l'insolence jusqu'à ce point qu'il lui dit un jour en revenant de la chasse : « Henriette de Bourbon, tire-moi mes bottes », et que s'étant récriée, il fit un mouvement du pied pour la frapper. Pour lors Mademoiselle, reprenant l'air et le ton d'autorité que sa naissance lui donnait, défendit à Lauzun de paraître désormais en sa présence. Elle mourut en 1693. On a d'elle des Mémoires remplis de détails curieux. L'édition la plus complète de ces Mémoires est celle d'Amsterdam, 1735, 8 vol. in-12, qui renferme les amours de mademoiselle et du comte de Lauzun; un Recueil de portraits du roi, de la reine et des autres personnes de la cour; deux romans composés par Mademoiselle, l'un intitulé *La Re-*

lation de l'Ile imaginaire, et l'autre *La Princesse de Paphlagonie*. Ils sont pleins de goût et de fine critique. Le Cyrus du dernier roman est M. le prince, mort en 1686, et la reine des Amazones est mademoiselle de Montpensier. Elle a fait aussi deux livres de dévotion; car après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les intrigues, elle se livra ensuite aux œuvres de piété et de religion. *Voy*. Bourbon.

MONTPENSIER (la duchesse de), Catherine de Lorraine, sœur du duc de Guise, était née en 1552; elle fut la seconde femme de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier, qu'elle épousa en 1570, et dont elle resta veuve en 1582, sans enfans. Il n'est pas étonnant que sa famille étant à la tête de la ligue, elle ait montré un zèle outré pour cette faction. Il était inutile d'aller lui chercher un motif d'inimitié personnelle contre Henri III, fondé sur ce que ce prince l'ayant trouvée difforme sous le linge, l'avait méprisée jusqu'à lui cracher sur le corps, et avait ensuite publié l'affront qu'il lui avait fait. Henri III n'aurait pas été si discourtois envers une dame qu'il ne devait pas croire exempte de difformité, puisqu'elle boitait. Quoi qu'il en soit, ayant manqué de faire enlever le roi, elle fit revenir à Paris son frère le duc de Guise, et pendant que ce présomptueux bravait le roi dans Paris, la duchesse de Montpensier laissait pendre à son côté une paire de ciseaux, qu'elle destinait, disait-elle, à lui faire une couronne monacale. Mais quand elle eut appris l'assassinat de ses deux frères à Blois, elle ne mit plus de bornes à sa fureur; elle la porta même, suivant quelques-uns, jusqu'à accorder les dernières faveurs au moine qui assassina Henri III, pour l'y engager. C'est encore là de ces anecdotes bien suspectes; car si Jacques Clément croyait faire une bonne action en assassinant le roi, et mériter par là le paradis, aurait-il pu le croire, s'il eût fait précéder cette action d'un crime? A la nouvelle de la mort du roi, elle témoigna une joie effrénée; elle prit et distribua des écharpes vertes, excita les Parisiens à faire des réjouissances publiques, et le clergé à publier que Jacques Clément était un saint; mais enfin toute sa haine ne put empêcher la ruine de son parti. Son animosité contre Henri IV n'avait d'autre motif que de voir confondre les grandes espérances qu'elle avait conçues pour sa famille; elle prit fin quand elle le vit entrer dans Paris. Aussi le roi lui fit-il d'assez grandes avances pour l'apaiser. Il alla lui rendre visite, lui demanda la collation; et comme il vit qu'elle s'empressait de goûter de tous les mets avant qu'il en mangeât lui-même, il lui dit que cette précaution était inutile; qu'elle était d'un sang qui n'avait jamais empoisonné personne, et qui savait trouver bien d'autres moyens de se venger. Elle mourut à Paris le 6 mai 1596, à 45 ans, et fut enterrée dans le chœur de Saint-Pierre de Reims.

MONTPEZAT (Antoine des Prez de) fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, ce qui fit sa fortune. François Ier paya sa rançon et l'envoya porter de ses nouvelles à la duchesse d'Angoulême sa mère, et vers l'empereur. Il servit au siége de Naples et dans le Piémont; quoiqu'il eût manqué le siége de Perpignan en 1542, cela ne l'empêcha pas d'être maréchal de France en 1543. Il mourut peu de temps après.

MONTPER (Josse), peintre flamand du 17e siècle, qui a excellé dans le paysage.

MONTPLAISIR (N. de Bruc), oncle de la maréchale de Créqui, mort vers 1673, lieutenant de roi à Arras, eut beaucoup de part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquelle il était très-attaché. On a de lui *Le Temple de la gloire*, et d'autres poésies estimées, 1759, in-12. Il était d'une famille illustre de Bretagne; il se distingua à la guerre par sa valeur, et à Paris par la beauté et les agrémens de son esprit. Il y a encore un autre poète nommé Caillavet de Montplaisir, avocat au parlement de Bordeaux, dont les Poésies ont été imprimées pour la deuxième fois en 1634, temps où il vivait encore.

MONTREUIL *Voy*. Montereau.

MONTREUIL (Eudes de), qu'il ne faut pas confondre avec Pierre de Montreau, était architecte du temps de saint Louis. S'il a fait de grands bâtimens, ils n'ont rien de séduisant: l'église de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, des Mathurins, des Cordeliers, des Chartreux, sont, dit-on, de lui. Les fortifications qu'il fit à Jaffa sont si éloignées, qu'on ne peut

juger de son talent dans cette partie, d'autant plus qu'on n'y voit aujourd'hui que des ruines. Il mourut en 1289.

MONTREUIL (MATHIEU DE), poète français, natif de Paris, se fit bientôt connaître par les vers qu'il avait soin d'insérer dans tous les recueils qui paraissaient de son temps. Boileau critiqua cette affectation par ces deux vers de sa 7e satire :

> On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
> Grossir impunément les feuillets d'un recueil.

Montreuil ayant dépensé la moitié de son bien en voyages et en plaisirs, fut secrétaire de M. de Cosnac, évêque de Valence, et le suivit à Aix, où il mourut en 1692, à 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de poésie. Personne n'a mieux réussi dans le madrigal. C'était un de ces écrivains agréables et faciles qui réussissent dans le genre médiocre. On trouve dans le Recueil de ses œuvres, 1666, in-12, qu'il a recueilli lui-même, une Lettre pleine d'esprit et de délicatesse sur le voyage de la cour de France vers les frontières d'Espagne, pour le mariage de Louis XIV.

MONTREUIL ou MONTEREUIL (BERNARDIN DE), célèbre jésuite, est auteur d'une excellente Vie de J.-C., revue et retouchée par le père Brignon. Cette Vie peut tenir lieu d'une bonne concorde des évangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 volumes in-12.

MONTREUX (NICOLAS DE), qui prit le nom d'*Ollenix du Mont sacré*, était manceau, et mourut vers 1608, à 48 ans. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, *Athlète*, *Diane*, *Isabelle*, *Cléopâtre*, *Arimène*, *Sophonisbe*, *Joseph le chaste*; il a fait aussi des romans, *Criniton et Lydie*, in-8o; *Cléandre et Domiphile*, in-12; *Les Bergeries de Juliette*, 5 vol. in-8o; Histoire des Turcs, 1608, in-4o.

MONTREVEL. *Voy.* BAUME.

MONTROSS (JACQUES-GRAHAM, comte et duc de), généralissime et vice-roi d'Écosse pour Charles Ier, roi d'Angleterre, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il prit Perth et Aberdeen en 1644, battit le comte d'Argyle, et se rendit maître d'Edimbourg. Dans la suite, le roi Charles Ier s'étant remis entre les mains des Écossais, ils lui firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer; ce grand homme obéit à regret, et abandonna l'Écosse à la fureur des rebelles. Peu de temps après il se retira en France, et de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12,000 hommes en qualité de maréchal de l'empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Écosse, le rappela et l'envoya avec un corps de 14 à 15,000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des îles Orcades, et descendit à terre avec 4,000 hommes, mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Écossais nommé Brime, qui avait autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lesley, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, et victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu et écartelé au mois de mars 1650. Le roi Charles II, étant parvenu à la couronne, rétablit la mémoire de ce fidèle et généreux sujet.

MONTVIERGE, congrégation. *Voy.* GUILLAUME.

MOOR (ANTOINE), habile peintre, natif d'Utrecht, alla se perfectionner en Italie, et se fit désirer par les cours d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre. Il mourut à Anvers en 1597, à 56 ans. Il excellait dans le portrait et dans les sujets d'histoire. Ses tableaux sont rares et fort chers.

MOORE (PHILIPPE), curé de Kirkbride, et chapelain de Douglas, a revu les traductions de l'Ecriture sainte et les Communes-Prières pour l'usage du diocèse de Man. Il est mort dans cette île le 22 janvier 1783, fort regretté du clergé, à qui il donnait tous ses soins pour le bien instruire. Il est enterré dans l'église de Kirchbraddon.

MOORE (JACQUES), gentilhomme qui changea son nom, avec permission du parlement, en celui de Smyth, qui était celui de sa femme, est mort en 1734. Pope et divers journaux parlent de lui, à l'occasion de sa comédie intitulée *The Rival modes*, 1727, in-8o.

MOORTON. *Voy.* MORTON.

MOPINOT (SIMON), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur,

né à Reims en 1685, et mort en 1724, à 39 ans, a fait quelques hymnes latines fort estimées, et a travaillé avec dom Constant à la Collection des lettres des papes, dont il a fait l'épître dédicatoire et la préface. Cette préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs Lettres. Il a fait encore l'épître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus anecdotorum*; et il avait achevé le second volume de la Collection des lettres des papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUESTE. *Voy.* Théodore.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, et fameux devin du paganisme, vivait du temps de Chalchas, autre célèbre devin, qui suivit les Grecs au siége de Troie.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieutenant-général de police à Paris, était de la Flèche; il mourut en 1762. Il a donné la traduction des livres de la Divination de Cicéron, in-12; l'Histoire de l'Exil de Cicéron, in-12; celle de Cicéron, 1745, 2 vol. in-4°; *Nomenclator Ciceronianus*, 1757, in-12; Traité de la Consolation, 1753, in-12.

MORALÈS (Ambroise), pieux et savant prêtre espagnol, natif de Cordoue au 16e siècle, et l'un de ceux qui travaillèrent le plus à rétablir le goût des belles-lettres en Espagne, enseigna dans l'université d'Alcala avec réputation, et devint historiographe de Philippe II, roi d'Espagne. Il mourut à Alcala en 1590, à 77 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur les antiquités d'Espagne, et d'autres livres qui sont estimés : les principaux sont 1° la Chronique générale d'Espagne, qui avait été commencée par Florian de Ocampo de Zamora, 1533 et 1586, 2 vol. in-fol., en espagnol : elle est essentielle pour l'histoire d'Espagne; 2° les Antiquités d'Espagne, in-fol., en espagnol, ouvrage curieux et important; 3° des Scholies, en latin, sur les ouvrages d'Euloge; la Généalogie de saint Dominique, etc. Il avait été dominicain, mais il avait été obligé de sortir de cet ordre, parce qu'une piété mal entendue lui avait fait imiter l'action d'Origène.

MORAND (Pierre de), né à Arles en 1701, d'une famille noble, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Dans la suite, s'étant brouillé avec sa belle-mère, il abandonna sa femme et ses biens, et vint à Paris, où il fit représenter, en 1737, *Téglis*, tragédie qui eut quelque succès. Il donna ensuite *Childéric*, autre tragédie, qu'une plaisanterie du parterre fit tomber; car dans la représentation d'une des plus belles scènes de la pièce, un moine déguisé apercevant un acteur qui venait avec une lettre à la main, et qui s'efforçait de se faire jour à travers de la foule, s'écria : « Place au facteur. » Cette mauvaise plaisanterie excita un tel éclat de rire, que les comédiens ne purent plus se faire entendre. La belle-mère de Morand lui ayant intenté un procès, et ayant publié contre lui un factum très-diffamant, le poète s'en vengea par sa comédie intitulée *L'Esprit de divorce*, où il tourne sa belle-mère en ridicule, sous le nom de madame Orgon. C'est une de ses meilleures pièces. Morand fut pendant 18 mois correspondant littéraire du roi de Prusse. Il mourut sans biens et épuisé par ses débauches en 1757. Ses œuvres ont été imprimées en 3 vol. in-12: outre les poésies qu'elles renferment, il y a quelques écrits en prose, entre autre un Discours ingénieux sur le plaisir qu'il y a de faire du bien. Morand peut passer pour un assez bon poète dans le genre médiocre.

MORAND (Sauveur-François), fils de chirurgien et chirurgien lui-même, parvint par son habileté à toutes les distinctions où un homme de son état peut parvenir. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres et de beaucoup d'autres. Comme les vrais savans sont ceux qui savent qu'ils ont beaucoup à apprendre, M. Morand passa en Angleterre en 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, surtout dans l'opération de la taille. L'hommage qu'il rendit à ce grand homme lui fut rendu avec usure par le grand nombre d'élèves qui le prièrent de les diriger dans leurs études. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité et chirurgien-major des gardes-françaises, directeur et secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de l'ordre du Roi en 1751. Il mourut le 21 juillet 1773, laissant un

fils médecin. On trouve plusieurs de ses Mémoires dans ceux de l'académie des sciences et dans ceux de l'académie de chirurgie. C'est de lui qu'est le charbon de terre dans les Arts de l'académie, et plusieurs pièces fugitives sur la médecine; telles que la maladie de la femme Supiot, dont les os s'étaient amolis, sur celle d'une fille de Saint-Geomes, etc.

MORAND (Jean-François-Clément), fils de Sauveur-François, écuyer, docteur-régent de la faculté de médecine, et pensionnaire de l'académie royale des sciences de Paris, y est mort le 13 août 1784, à 58 ans, étant né le 29 avril 1726. Il a plutôt effleuré toutes les sciences, qu'il n'en a approfondi aucune. L'histoire naturelle, les antiquités, l'histoire des maladies singulières, entre autres le ramollissement des os de la femme Supiot, les épidémies, des recherches anatomiques sur les rats lui ont fait écrire des Lettres, des Observations qui se trouvent dans différens Recueils. Le principal de ses ouvrages est ce qu'il a écrit sur le charbon de terre, qui fait partie des Arts de l'académie.

MORAND (Antoine), habile mécanicien, qui a fait en 1706 l'horloge qu'on voyait dans l'appartement du roi à Versailles, sur laquelle sont deux coqs, qui, à chaque heure, chantent et battent des ailes jusqu'à trois fois; ensuite une porte s'ouvre; une figure de Louis XIV sort, et une victoire descend le couronner pendant un joli carillon; enfin tout se retire, et la porte se ferme.

MORANT (Philippe), membre de la société des antiquités, a possédé plusieurs bénéfices, récompense des gens de lettres en Angleterre. En 1768 il fut nommé secrétaire du sous-comité de la chambre des pairs, pour préparer la copie des registres du parlement, à imprimer. Il est mort le 25 novembre 1770. Quelques-uns de ses ouvrages ont trait à la théologie, mais la plus grande partie à l'histoire, entre autres la traduction de l'Histoire des Turcs, du prince Cantemir, 1735, in-fol.; l'Histoire de l'invasion des Espagnols en 1588, 1739, in-fol., fig.; celle de Colchester, 1748, in-fol., réimprimée en 1768; celle d'Essex, 1760 et 1768, en 2 vol. in-fol.

MORATA (Olympia-Fulvia), dame célèbre par la pureté de ses mœurs et par la beauté de son esprit, naquit à Ferrare en 1526. Ayant embrassé le luthéranisme, elle épousa Gruntler, et le suivit en Allemagne. Ils eurent le malheur de se trouver dans Schweinfurt, quand elle fut prise d'assaut et saccagée; ils échappèrent tout nus de la main des soldats. Ils eurent beaucoup à souffrir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivé dans le comté de Reineck, d'où l'électeur Palatin appela Gruntler pour professer la médecine à Heidelberg. Morata enseigna ensuite publiquement en Allemagne les lettres grecques et latines, comme Cassandre Fidelis les avait enseignées en Italie. Elle mourut le 26 octobre 1555. On a d'elle des vers grecs et latins, qui sont estimés des savans et qui furent donnés par Cœlius-Curion, 1562, in-8°.

MORAVES (les frères). *Voy.* Zenzendorf.

MORDAUNT (Charles), comte de Péterborough, né en 1658, servit dans la marine en Afrique. Il fut un de ceux qui déterminèrent le roi Guillaume à passer en Angleterre; le succès de son conseil lui valut la confiance du prince. Son crédit ne diminua pas sous la reine Anne, qui l'envoya commander en Espagne pendant la guerre de la succession. Elle le nomma ensuite ambassadeur à Vienne et en diverses cours d'Italie en 1710, 1712 et 1713. En 1714 il fut chargé du gouvernement de l'île Minorque. Georges Ier lui confia le commandement des forces maritimes d'Angleterre, qui lui fut continué par son successeur. Il mourut en passant de Lisbonne à Londres, le 25 octobre 1735.

MORE. *Voy.* Morus.

MOREAU (Etienne), poète français, né à Dijon en 1639, est auteur de plusieurs Pièces de poésie qui sont estimées à cause de leur élégante simplicité : elles se trouvent en divers recueils. Il mourut en 1699. Ses premiers vers ont paru sous le titre de *Nouvelles Fleurs du Parnasse*, Lyon, 1667.

MOREAU (Jacques), habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, fut disciple et ami du fameux Gui-Patin. Il s'attira la jalousie et la haine des anciens médecins par les thèses publiques qu'il soutint, et justifia ensuite ces thèses par de bons écrits. Il mourut

fort âgé en 1729. On a de lui 1° des Consultations sur les Rhumatismes; 2° un Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles, avec le moyen de les guérir; 3° une Dissertation physique sur l'hydropisie, et d'autres ouvrages estimés.

MOREAU (Jean-Baptiste), musicien français, natif d'Angers, étant venu à Paris pour chercher fortune, et ayant appris que madame la dauphine, Victoire de Bavière, aimait la musique, il trouva on ne sait comment, quoique mal vêtu et avec un air provincial, le moyen de se glisser à sa toilette, et eut la hardiesse de tirer cette princesse par la manche et de lui demander la permission de chanter un petit air de sa composition; madame la dauphine se mit à rire et lui permit de chanter. Alors le musicien, sans se déconcerter, chanta et plut à la princesse. Cette aventure parvint aux oreilles du roi, qui voulut entendre chanter Moreau. Sa Majesté en fut si contente qu'elle le chargea de faire un divertissement pour Marli. Moreau fut aussi chargé de faire la musique des intermèdes d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Jonathas* et de plusieurs autres pièces pour la maison de Saint-Cyr. Il était ami du poète Lainez, qui lui fournissait des chansons et de petites cantates qu'il mettait en musique. Il mourut à Paris en 1733, à 78 ans. On dit qu'aucun musicien ne rendait mieux que lui toute l'expression des sujets et des paroles qu'on lui donnait.

MOREAU (René), habile docteur et professeur royal en médecine et en chirurgie à Paris, natif de Montreuille-Bellai en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, laissant un fils, est auteur de divers ouvrages estimés, entre autres d'une *Ecole de Salerne*, 1625, in-8°; d'un *Traité du chocolat*, Paris, 1643, in-4°.

MOREAU DE BRASEY (Jacques), né à Dijon en 1663, fut capitaine de cavalerie, et mourut à Briançon à l'âge de 60 ans. Il est auteur du *Journal de la campagne de Piémont*, en 1690 et 1691; des *Mémoires politiques, satiriques et amusans*, 1716, 3 vol. in-12; et de la suite du *Virgile travesti*, 1706, in-12, imprimé en Hollande.

MOREAU DE BEAUMONT (Jean-Louis), né à Paris le 28 octobre 1715, d'un président au parlement, commença sa carrière par exercer les fonctions d'avocat pendant 2 ans. En 1736 il fut reçu conseiller au parlement, et en 1740 maître des requêtes. Son amour pour le travail lui fit confier successivement les intendances de Poitiers, de Franche-Comté et de Flandre, dans chacune desquelles il fut regretté en les quittant. En 1756 le roi le nomma intendant des finances, et en 1760 son commissaire à la compagnie des Indes. Le projet de réformer les finances, qui fut conçu en 1763, fit entreprendre à M. de Beaumont le détail des impositions de l'Europe et de la France, qui devait être soumis à un comité qui n'eut jamais lieu; mais pour que ce travail ne fût pas perdu, le roi le fit imprimer au Louvre, en 4 vol. in-4°; un pour les impositions de toute l'Europe, et trois pour celles de la France. On en a fait une nouvelle édition en 1787. A la suppression des intendans des finances M. de Beaumont fut nommé président du comité qui les remplaçait, et il a eu l'avantage d'être loué, à ce sujet, dans le *Compte rendu* d'un ministre des finances que la France révère. En 1781 M. de Beaumont fut admis dans le conseil des dépêches. Ce surcroît d'occupations acheva de détruire une santé que cinquante ans de travail avaient déjà altérée. Il mourut le 22 mai 1785, dans sa terre de Mesnil, près de Mantes. Il avait épousé en 1742 mademoiselle de la Reynière, dont il n'a pas eu d'enfans, et qui lui a survécu.

MOREAU DE SAINT-ÉLIER (Louis-Malo), frère de M. de Maupertuis, et abbé de Géneston, est mort le 15 mai 1754, à 53 ans. Il est auteur d'un *Traité de la communication des maladies et des passions*, 1738, in-8°.

MOREL (Frédéric), célèbre imprimeur du Roi, et son interprète dans les langues grecque et latine, était natif de Champagne. Il fut héritier de Vascosan, dont il avait épousé la fille, et mourut à Paris le 7 juillet 1583. Frédéric Morel, l'un de ses enfans, se rendit encore plus célèbre que lui. Il fut professeur et interprète du Roi, et son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin et le français. Il avait un si grand amour pour l'étude, que lorsqu'on lui vint annoncer que

sa femme était sur le point de mourir, il ne voulut point quitter la plume qu'il n'eût fini la phrase qu'il avait commencée. Il ne l'avait pas achevée, qu'on lui revint dire que sa femme était morte. « J'en suis marri, répondit-il froidement, c'était une bonne femme. » Il mourut le 27 juin 1630, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'éditions qui font voir qu'il savait les langues, et qu'il était habile homme. Il a traduit plusieurs Traités de saint Basile, de Théodoret, de saint Cyrille, etc., avec des Notes. Son fils et ses petits-fils se distinguèrent aussi dans la littérature, et soutinrent la gloire qu'il s'était acquise par son imprimerie.

MOREL (Claude), fils du précédent, était bon imprimeur et savant dans les langues grecque et latine ; il est surtout connu par une édition estimée de saint Grégoire de Nysse, 1638, 3 volume in-fol.

MOREL (Guillaume), né au Tilleul, dans le comté de Mortain, savant professeur royal en grec, et directeur de l'imprimerie royale à Paris, mourut en 1564. On a de lui un dictionnaire grec, latin-français, 1622, in-4°, et d'autres savans ouvrages. Ses éditions grecques sont très-belles. Il n'était point de la famille des précédens, mais il avait un frère nommé Jean qui mourut en prison où il était retenu pour crime d'hérésie, et, qui ayant été déterré, fut brûlé le 27 février 1559; il avait environ 20 ans.

MOREL (André), l'un des plus habiles antiquaires du 17e siècle, natif de Berne, se fit extrêmement estimer à Paris. On lui offrit la place de garde du cabinet des médailles du roi, à condition qu'il embrasserait la religion catholique ; mais il ne voulut point accepter cette condition. Il était alors à la Bastille, ou M. de Louvois l'avait fait mettre, parce qu'il s'était plaint avec trop de liberté qu'on ne le récompensait pas du travail dont il avait été chargé par Louis XIV. Morel, étant sorti de la Bastille, se retira en Allemagne, et mourut à Arnstad le 11 avril 1703, laissant un fils ministre à Berne. Son principal ouvrage est intitulé *Thesaurus Morellianus, sive familiarum romanarum numismata omnia*, etc., 1734, 2 volumes in-fol. : il est estimé; *Specimen rei nummariæ*, Lipsiæ, 1695, 2 vol. in-8°.

MOREL (Robert), bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en 1653, fut fait bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés en 1680. En 1699 il se retira à Saint-Denis, où il mourut en 1731 : c'est dans sa retraite qu'il a composé *Effusions de cœur*, sur les psaumes, 5 volumes in-12; *Méditations sur la règle de saint Benoît*, in-12; *Entretiens sur les mystères*, 1720, 4 volumes in-12; *Préparation à la mort*, 1721, in-12; *Entretiens sur le saint Sacrement*, in-12; *Imitation avec des effusions de cœur*, 1723, in-12; *Méditations sur les Evangiles*, 1726, 2 volumes in-12; *Bonheur d'un simple religieux*, in-12; *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, 1728, in-12; *De l'Espérance chrétienne*, 1728, in-12.

MORES (Edward Rowe), né à Tunstall, dans le comté de Kent, le 13 janvier 1730, fut directeur perpétuel de la société des Antiquaires de Londres, avec 100 liv. sterling de pension. A peine était-il sorti de l'enfance, qu'il travailla à corriger les épreuves de la Concordance hébraïque de Calasio, qui parut en 1747, en 2 vol. in-fol. En 1748 il publia *Nomina et insignia nobilium sub Edwardo I militantium*, in-4°. Il fit paraître une nouvelle édition de la Paraphrase du Saxon Cædmon sur la Genèse, avec figures, 1754, in-4°. Il dressa ensuite l'Histoire de sa société, et mourut le 28 novembre 1778, à 49 ans. Du grand Recueil d'antiquités qu'il avait fait, on a imprimé celles de Tunstall; les autres sont restées manuscrites.

MORET (Jean), habile imprimeur d'Anvers, épousa la fille de Plantin, et succéda à son beau-père dans son imprimerie. Il mourut en 1610.

MORET (Balthasar), fils du précédent, lui succéda dans cette fameuse imprimerie, et mourut en 1641. Juste Lipse, à qui il avait été confié dans sa jeunesse, en avait fait un bon littérateur. Ses neveux ont continué de conduire cette fameuse imprimerie, qui est une des plus belles de l'Europe.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), né à Forli dans la Romagne en 1682, fut professeur d'anatomie à Bologne, puis à Padoue avec deux mille écus d'or d'appointemens, correspondant de

l'académie des sciences de Paris, et mourut en 1771, laissant un fils. On a de lui 1° *Adversaria Anatomica*, Padoue, 1719, in-4°, ou Leyde, 1741, in-4°; cette dernière édition a, de plus que les précédentes: *Nova institutionum medicarum idea*; 2° *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°; 3° *De sedibus et causis morborum*, Padoue, 1760, 2 volumes in-fol., ou Louvain, 1766, 2 volumes in-4°.

MORÉRI (Louis), docteur en théologie, très-célèbre par le grand dictionnaire historique qui porte son nom, naquit à Bargemont le 25 mars 1643, d'une bonne famille. Il traduisit d'espagnol en français le livre de la Perfection chrétienne de Rodriguez, qu'il publia en 1667, et ayant pris les ordres sacrés, il prêcha à Lyon la controverse pendant cinq ans avec beaucoup de fruit. Ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il forma ou plutôt qu'il exécuta le dessein de composer un nouveau dictionnaire historique qui contint, par ordre alphabétique, ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire sacrée et profane. Moreri publia ce grand ouvrage à Lyon en 1673, en un volume in-fol., n'ayant alors que 30 ans. Il suivit l'évêque d'Apt à Paris en 1675. Trois ans après il entra chez M. de Pompone, secrétaire d'état; mais ce ministre ayant quitté sa charge sur la fin de l'année 1679, Moreri en prit occasion de se retirer dans sa maison, pour ne plus s'appliquer qu'à donner une nouvelle édition de son dictionnaire. Il avait déjà fait imprimer le premier volume de cette nouvelle édition lorsque sa trop grande application lui causa une maladie dont il mourut à Paris le 10 juillet 1680, à 38 ans. L'impression du second volume ne fut achevée qu'en 1681. Plusieurs savans ont travaillé depuis à perfectionner ce dictionnaire; mais il est moralement impossible qu'un livre d'une si grande étendue, et dans lequel il est parlé de tant de matières différentes, ne soit rempli de fautes; ce qui n'empêche point qu'il ne soit d'un grand usage, et même d'une grande utilité, pourvu que l'on ne s'en serve que comme d'un indice qui met sur la voie, et que l'on ne s'en rapporte point aveuglément à son autorité. Les éditions les plus estimées du dictionnaire de Moreri sont celle de 1718, en 5 volumes in-fol.; celle de 1725, 6 volumes in-fol.; et celle de 1732, aussi en 6 volumes in-fol.; l'Abbé Goujet a donné 4 volumes in-fol. de Supplémens, que l'on a refondus dans une nouvelle édition en 10 volumes in-fol., 1759. Móreri est encore auteur du *Pays d'amour*, ouvrage allégorique, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; des *Doux plaisirs de la Poésie*, in-12; de l'édition des Relations nouvelles du Levant, de Gabriel de Chinon, capucin, avec une longue préface in-12, et de quelques autres ouvrages. *Voy.* GAILLARD.

MORET (ANTOINE DE BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, né en 1607, fut abbé de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille et de Signy. Il n'en suivait pas moins le parti des armes, et était dans le parti des mécontens quand il fut tué au combat de Castelnaudari en 1632; d'autres disent qu'il s'en échappa et passa le reste de ses jours dans l'ermitage des Gardelles près Saumur qu'il avait établi, et où il mourut en 1691. *Voy.* Vie du frère Jean-Baptiste par Grandet.

MORET DE BOURCHENU. *Voy.* BOURCHENU.

MORGUES, ou plutôt MOURGUES (MATHIEU DE), sieur de Saint-Germain, prédicateur ordinaire du roi Louis XIII, et premier aumônier de la reine Marie de Médicis, était natif du Vellai en Languedoc. Il se fit jésuite, et régenta quelque temps à Avignon. Il quitta ensuite la société, et vint à Paris, où il prêcha avec une grande réputation. Il fut quelque temps curé d'Aubervilliers, et le cardinal de Richelieu se servit de sa plume contre ceux qui avaient ôté à la reine-mère l'éducation de ses enfans, ce qu'il fit en 1620, dans son livre intitulé *Les Vérités chrétiennes*, ouvrage in-8°, que l'on nomma le manifeste d'Angers. Il composa aussi *Avis d'un théologien sans passion*, 1616, in-8°, contre plusieurs écrivains étrangers, qui attaquaient dans leurs écrits le cardinal de Richelieu; mais ce cardinal voyant ensuite l'attachement de Mourgues pour la reine-mère, il empêcha qu'il n'obtint à Rome les bulles pour l'évêché de Toulon, auquel le

roi Louis XIII l'avait nommé. Le sieur de Saint-Germain fut obligé de renoncer à cette nomination, et on lui donna une pension sur cet évêché. Il alla joindre la reine-mère à Bruxelles, et après la mort du cardinal de Richelieu il revint à Paris. Il mourut dans la maison des Incurables, où il s'était retiré depuis long-temps, en décembre 1670, à 88 ans. On a encore de lui 1° *La Défense de la reine-mère*, en 2 vol. in-fol., ouvrage curieux et intéressant, contre le cardinal de Richelieu, mais où il y a trop de passion et de partialité; 2° une Réponse véhémente aux trois écrits d'Antoine Lebrun, intitulée *Bruni spongia*, in-4°; 3° des Sermons, 1665, in-4°, etc.

MORHOF (Daniel-Georges), célèbre écrivain du 17e siècle, naquit à Wismar, dans le duché de Meckelbourg, le 6 février 1639. Il devint professeur de poésie à Rostock, ensuite professeur d'éloquence, de poésie et d'histoire à Kiel, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il mourut à Lubec le 30 juillet 1691, à 53 ans, laissant deux fils. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: le plus connu et le plus estimé est intitulé *Polyhistor, sive de notitiâ auctorum et rerum*: la meilleure édition de cet ouvrage est de Lubec en 1732, 2 vol. in-4°; Dissertations, 1699, in-4°; *Opera poetica*, 1694, in-8°; *Orationes*, 1698, in-8°.

MORICE DE BAUBOIS (Hyacinthe), né à Quimperlai en 1693, entra dans la congrégation de Saint-Maur et s'y fit un nom par sa grande érudition. Il a composé *L'Histoire de Bretagne*, 1742, 2 vol. in-fol., et les *Preuves*, en 3 vol.; dom Taillandier l'acheva.

MORILLOS (Barthélemi), né à Séville en 1613, s'appliqua à la peinture avec succès. Il fit un voyage en Italie, où il étonna les amateurs par la beauté de son génie et par la fraîcheur de son pinceau. De retour dans sa patrie, Charles II voulut le nommer son premier peintre; Morillos s'en excusa par modestie, et mourut en 1685.

MORIN (Etienne), savant ministre de la religion prétendue réformée à Caen, et académicien de cette ville au 17e siècle, est auteur de huit Dissertations latines, savantes et curieuses, sur des matières d'antiquité, imprimées à Genève en 1683, in-8°, puis à Dordrecht en 1700, in-8°; cette dernière édition est la meilleure. Après la révocation de l'édit de Nantes, Etienne Morin se retira à Leyde et ensuite à Amsterdam, où il fut professeur en langues orientales et où il mourut en 1700, à 75 ans. Henri Morin son fils, mort à Caen le 16 juillet 1728, à 73 ans, était de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. On a de lui plusieurs Dissertations dans les Mémoires de cette académie.

MORIN (Jean), célèbre père de l'Oratoire et l'un des plus savans hommes du 17e siècle, naquit à Blois en 1591, de parens calvinistes. Il fut converti à la religion catholique par le cardinal du Perron, et entra quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, que le cardinal de Berulle venait d'instituer en France. Le père Morin se fit bientôt connaître par son érudition et par ses ouvrages. Les évêques le consultaient sur les matières les plus importantes; et sa réputation étant parvenue jusqu'à Rome, le pape Urbain VIII l'appela en cette ville et l'employa pour la réunion de l'église grecque avec la latine; mais le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs de le faire revenir en France. Le père Morin, de retour à Paris, continua de se livrer tout entier à l'étude. Il était très-habile dans les langues orientales, et fit revivre en quelque sorte le Pentateuque samaritain, en le publiant dans la Bible polyglotte de M. Le Jay. Il mourut à Paris le 28 février 1659, à 68 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Exercitationes biblicæ*, 1660, in-fol., ouvrage dans lequel il ne ménage point assez l'intégrité du texte hébreu; 2° un excellent Traité des ordinations, en latin, avec de savantes Dissertations, 1655, in-fol.; 3° un Traité latin de la pénitence, 1651, in-fol., qui est estimé; 4° une nouvelle édition de la Bible des Septante, avec une version latine de Nobilius, 1628, 3 vol in-fol.; 5° des Lettres et des Dissertations sous le titre de *Antiquitates ecclesiæ orientalis*, 1682, in-8°; 6° une *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, et du progrès de la souveraineté des papes par la piété et la libéralité de nos rois*, 1629, in-fol., en français; 7° *Des fautes du gouvernement de l'Oratoire*, 1653, in-8°, satire

qui lui donna du chagrin : le père Desmarets en a donné un abrégé sous le nom de la Tourelle ; 8° *Opera posthuma*, 1703, in-4°, etc.

MORIN (JEAN-BAPTISTE), médecin, naquit à Villefranche en Beaujolais le 25 février 1583. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris, et s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire, ce qui lui donna accès chez les grands et chez les ministres. Morin obtint une chaire de professeur royal de mathématiques, et une pension de 2000 livres du cardinal Mazarin. Il attaqua le système de Copernic et celui d'Épicure. On lui fit voir qu'il se trompait lourdement dans ses horoscopes et dans ses prédictions, et qu'il n'avait point trouvé le problème des longitudes, comme il s'en flattait dans son traité intitulé *Longitudinum cœlestium et terrestrium nova et optata scientia*, 1634, in-4°, ce qui alluma sa bile. Il mourut à Paris le 6 novembre 1656, à 73 ans. On a encore de lui un livre intitulé 1° *Astrologia gallica*, la Haie, 1661, in-fol. ; 2° *Mundi sublunaris anatomia*, 1619, in-8°, ouvrage qu'il composa à son retour de Hongrie, et dans lequel il prétend que les entrailles de la terre sont divisées, comme l'air, en trois régions ; 3° une Réfutation du système des Préadamites, 1657, in-12 ; 4° *Astronomia à fundamentis integrè et exactè restituta*, 1640, in-4° ; 5° plusieurs écrits sur le mouvement et le repos de la terre, etc. Sa vie a été imprimée en français, Paris, 1660, in-12.

MORIN (JEAN) naquit à Meung, près Orléans, en 1705, professa la philosophie à Chartres, et fut successivement chanoine de Saint-André et de la cathédrale. Il mourut en 1762, à 59 ans. On a de lui *Mécanisme universel*, in-12, qui est un canevas de ses leçons de physique, et un Traité de l'électricité, 1748, in-12, avec une Défense de son système contre les difficultés de l'abbé Nollet.

MORIN (PIERRE), l'un des plus savans critiques et des plus habiles écrivains du 16e siècle, naquit à Paris en 1531. Le goût des belles-lettres le fit passer en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna ensuite le grec et la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé par le duc de Ferrare en 1555. Dans la suite il s'acquit l'estime de saint Charles Borromée ; et les papes Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent à l'édition de la Bible grecque des septante, 1587 : la traduction latine est de 1588, in-fol. ; et à celle de la Vulgate, 1590, in-fol. *Voy.* SIXTE V. Pierre Morin était habile dans les belles-lettres et dans les langues. On a de lui un excellent *Traité du bon usage des sciences*, avec ses Opuscules, 1675, in-12, et d'autres ouvrages estimés. Il mourut en 1608.

MORIN (SIMON), fanatique, né à Richemont près d'Aumale en 1623, chassé de son pays par la misère, vint à Paris, où il se jeta dans les rêveries des illuminés. Il fut mis en prison, et en sortit dans l'espérance qu'une situation plus commode rétablirait la faiblesse de son cerveau. Il vint loger chez une fruitière, dont il suborna la fille, qu'il fut obligé d'épouser. La maison de sa belle-mère était une espèce d'auberge : il se mit à prêcher ceux qui y logeaient ; des ignorans augmentèrent le nombre des auditeurs ; de sorte que pour faire cesser ces conventicules il fut mis en prison ; il en sortit au bout de deux ans. Ce fut alors qu'il débita ses erreurs dans un écrit intitulé *Pensées de Morin*. Il assurait que J.-C. s'était incorporé en lui pour réformer l'église. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois lui ayant demandé s'il pensait au châtiment que méritait un sentiment si impie : « Je ne crains, répondit-il, ni menaces ni supplices ; je ne serai jamais assez lâche pour dire : *Transeat à me calix iste.* » Mais ayant été renfermé une seconde fois à la Bastille, sa fermeté prétendue l'abandonna, et il fit imprimer une rétractation. Il n'eut pas plutôt recouvré sa liberté qu'il dogmatisa, et fut renfermé à la Conciergerie, où il fit une autre abjuration, et une profession de foi catholique, qu'il désavoua dès qu'il fut libre. Enfin il fut arrêté sur la dénonciation de Desmarets de Saint-Sorlin, autre fanatique, qui était jaloux de lui, dans le temps qu'il composait un discours qu'il voulait présenter au roi, et qui débutait par ces mots : *Le fils de l'homme au roi de France.* Il fut brûlé vif à Paris pour ses impiétés le 14 mars 1663. On dit qu'après la lecture de son jugement, M. le premier président de Lamoignon lui ayant demandé, en raillant, s'il était

écrit quelque part que le nouveau Messie dût éprouver le supplice du feu, Morin lui cita pour réponse ces paroles du psaume 16 : *Igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.* Il rétracta ses erreurs avant son supplice. Son petit livre de Pensées, 1647, in-8°, contient 176 pages : il est très-rare, et doit être précédé de trois Oraisons et de quatre Epitres. Les pièces de son procès que l'on y joint ordinairement sont un factum où se trouvent l'analyse de ses pensées, sa déclaration sur la révocation de ses pensées ; déclaration de Morin, de sa femme et de la Malherbe ; procès-verbal d'exécution, et l'arrêt.

MORINGE (Gérard), savant théologien du 16e siècle, natif de Bommel dans la Gueldre, fut docteur et professeur de théologie dans l'université de Louvain, puis chanoine et curé de Saint-Tron dans le diocèse de Liége, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui la Vie de saint Augustin ; celle de saint Tron ; celle du pape Adrien VI, in-4° ; *Chronicon Trudonense* depuis l'an 1410 ; des Commentaires sur l'Ecclésiaste, etc.

MORINIERE. *Voy.* Fort.

MORISON (Robert), habile médecin et célèbre botaniste, naquit à Aberdeen en 1620, se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdeen entre les habitans de cette ville et les troupes presbytériennes ; il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France, où Gaston de France, duc d'Orléans, l'attira à Blois, et lui confia la direction du jardin royal de cette ville. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans l'avait présenté à Blois, le fit venir à Londres, et lui donna le titre de son médecin et celui de professeur royal de botanique, avec une pension annuelle de 200 liv. sterling. Le *Prœludium botanicum* que Morison publia à Londres en 1669, in-12, lui acquit tant de réputation, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique. Il l'accepta du consentement du roi, et enseigna dans cette université avec un applaudissement universel. Il mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui *Hortus Blesensis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans son *Prœludium botanicum* ; la seconde et la troisième partie de son Histoire des plantes, 1680 et 1699, in-fol., dans laquelle il donne une nouvelle méthode très-estimée des connaisseurs. La première partie de cet excellent ouvrage n'a point été imprimée, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue ; ce qui en tient lieu est intitulé *Plantarum umbellifarum distributio nova*, 1672, in-fol. ; mais comme ce Traité est réimprimé avec la troisième partie, on ne prend l'édition de 1672 qu'à cause de la beauté des épreuves. La première partie devait contenir la description des arbres et arbrisseaux. On a mis à cet ouvrage l'indication d'Oxford, 1715.

MORISOT (Claude-Barthélemi), écrivain du 17e siècle, natif de Dijon, est auteur d'un panégyrique de Henri IV, intitulé *Henricus magnus*, in-8° : c'est peu de chose ; 2° d'un livre singulier intitulé *Peruviana*, Dijon, 1645, in-4°, avec une conclusion de 35 pages, imprimé en 1646, où sous des noms allégoriques il fait l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis et avec Gaston de France, duc d'Orléans ; 3° d'un livre in-fol. intitulé *Orbis maritimus*, 1643 ; 4° d'un grand nombre de Lettres latines sur différens sujets ; 5° enfin, d'une satire contre les jésuites, sous le titre de *Veritatis lacrymœ*, dont il y a eu plusieurs éditions : celle de Genève, en 1626, in-12, est dédiée à ces pères, *Patribus jesuitis sanitatem.* Il mourut en 1661.

MORLEY (Georges), célèbre évêque anglican, naquit à Londres le 27 février 1597, de François Morley, écuyer, et de Sara Deham. Il devint chanoine d'Oxford en 1641, et donna les revenus de son canonicat au roi Charles Ier, qui était alors engagé dans la guerre contre les troupes du long parlement. Quelque temps après, ce prince, étant prisonnier à Hampton-court, employa le docteur Morley, pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale ; ce qu'il ménagea avec succès. Morley fut privé l'un des premiers de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre et se rendit à la Haie, où il attendit l'arrivée du roi Charles II, dont il fut très-bien reçu. Ce monar-

que, après son rétablissement, le fit doyen de l'église de Christ, puis évêque de Worcester, et ensuite de Wincester : Morley fit de grandes réparations dans cet évêché, et mourut au château de Parnham, le 29 octobre 1684, à 87 ans. On a de lui des Sermons et d'autres écrits.

MORLIÈRE (JACQUES-AUGUSTE DE LA). de Grenoble, était chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, et ancien mousquetaire; il est mort à Paris au mois de février 1785. Ses ouvrages sont trois comédies : *Le Gouverneur*, en 3 actes, 1751; *La Créole*, en un acte, 1754; *L'Amant déguisé*, en 2 actes, 1758; des Lettres critiques sur différentes tragédies, et des Romans qui se ressentent de l'état qu'il professait lorsqu'il les a composés; *Le Siége de Tournai*, 1745, in-12; *Angola*, 1746, 2 vol.; *Milord Stanley, ou le Criminel vertueux*, 1749; *Les Lauriers ecclésiastiques; Mirza-Nadir*, où se trouve la relation des dernières expéditions de Thamas Kouli-Kan, 1749, 4 vol. in-12.

MORLIN (JÉRÔME), napolitain, est auteur de Nouvelles, de Fables et d'une Comédie, imprimées à Naples, 1520, in-4°, rare, 110 feuillets.

MORLOT (CLAUDE), reçu libraire et imprimeur à Paris le 4 octobre 1618, avait pour enseigne le soleil au milieu des brouillards, et un vaisseau en mer, avec ces mots : *Inveniet viam aut faciet*, épigraphe qui cadre bien singulièrement avec son aventure de l'année 1649. Il avait été surpris imprimant un libelle contre la reine, intitulé *La Custode du lit*, qui commençait par ce vers :

Peuples, n'en doutez plus, il est vrai....

Il fut condamné à être pendu; le peuple jeta des pierres aux archers, qui se sauvèrent, ainsi que le bourreau, et le patient fut délivré.

MORNAC (ANTOINE), célèbre avocat au parlement de Paris, et savant jurisconsulte, natif de Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, et mourut à Paris en 1619. Ses œuvres sur le droit civil ont été réimprimées à Paris en 1724, en 4 volumes in-fol.; Mornac était aussi bon poète latin; et l'on a un Recueil de ses vers, sous le titre de *Feriæ forenses*, in-8°; parce qu'il les avait faits pour s'amuser pendant les vacations du palais : ce sont des éloges des gens de robe qui se sont distingués en France depuis l'an 1500.

MORNAY (PIERRE DE), évêque d'Orléans, puis d'Auxerre, mort chancelier de France en 1306, était fils de Guillaume de Mornay, tige de cette famille. Pierre de Mornay avait un frère, dont descendait, au 8e degré, le suivant.

MORNAY (PHILIPPE DE), Seigneur du Plessis-Marli, gouverneur de Saumur, et l'un des plus célèbres protestans et des meilleurs capitaines de France, naquit à Buhi en Vexin le 5 novembre 1549, d'une famille noble, ancienne, et féconde en hommes illustres. On le destina d'abord à l'église, dans l'espérance que Philippe du Bec son oncle maternel, alors évêque de Nantes, et depuis archevêque de Reims, lui procurerait des bénéfices, aussi-bien que ses autres parens, qui avaient beaucoup de crédit à la cour; mais Françoise du Bec, dame du Plessis-Marli sa mère, qui avait donné dans les nouvelles opinions, l'y attira dès l'âge de 9 à 10 ans. Philippe de Mornay voyagea en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Il était à Paris en 1572, au massacre de la Saint-Barthélemi. Sedan lui servit de retraite jusqu'à la mort de Charles IX. En 1575 il épousa la veuve du marquis de Feuquières, dont il eut un fils qui mourut avant lui en 1606. Il était très-attaché au roi de Navarre, qui fut depuis Henri-le-Grand. Ce prince l'envoya exécuter une commission en Angleterre auprès d'Elisabeth; il déférait beaucoup à ses sentimens, et le fit conseiller d'état en 1590. Du Plessis-Mornay lui rendit les services les plus importans, et fut l'un des seigneurs qui contribuèrent le plus à le faire monter sur le trône. Il était comme le chef et l'âme des protestans, avait toute leur confiance, et s'était acquis une grande réputation parmi eux à cause de sa science, de sa valeur et de sa probité; ce qui le fit nommer *le Pape des huguenots*. Il s'opposa tant qu'il put à la conversion du roi Henri IV; mais cette conversion s'étant faite en 1592, il se retira peu à peu de la cour, et travailla à son grand ouvrage de l'Eucharistie : c'est ce livre qui fut le sujet de la fameuse conférence de

Fontainebleau, le 4 mai 1600, entre du Plessis-Mornay et du Perron. On a de du Plessis et du cardinal du Perron des relations de cette conférence, où le premier fut mal mené. Du Plessis se retira à Saumur après la première conférence, et continua de soutenir le parti des calvinistes par ses écrits. Louis XIII lui ayant ôté le gouvernement de Saumur en 1621, il se retira dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou, où il mourut le 11 novembre 1623, à 74 ans. On a de lui, outre son fameux ouvrage de l'Eucharistie, 1604, in-fol., 1° un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, in-4°; 2° un livre intitulé *Le mystère d'iniquité*, in-fol.; 3° *De la mesure de la foi, du concile, des méditations;* 4°. un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8°; 5° des Mémoires instructifs et curieux, depuis 1572 jusqu'en 1629, 4 volumes in-4°; 6° des Lettres écrites avec beaucoup de force et de sagesse, etc. David des Liques a composé sa Vie, in-4°.

MORNAY (Etienne de), parent de Pierre, chanoine d'Auxerre et de Soissons, doyen de Saint-Martin de Tours, fut d'abord chancelier de Charles, duc de Valois, puis chancelier de France en 1325, place qu'il ne garda pas longtemps. Il est mort en 1332.

MORON (Jean de), évêque de Modène, était fils du comte Jérôme Moron, chancelier de Milan, et l'un des plus grands politiques de son temps. Il fut envoyé nonce en Allemagne en 1542, et engagea les princes de l'Empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Moron par le chapeau de cardinal, et le nomma légat à Bologne, et président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya, en qualité de légat, à la diète d'Ausbourg, où il empêcha que l'on n'y traitât rien au désavantage de la cour de Rome. C'était un homme d'une grande pénétration, adroit, résolu et intrépide; mais naturellement bon et honnête, favorisant le mérite partout où il le trouvait, aimant la justice, et prenant même le parti des protestans, lorsqu'il était persuadé qu'ils avaient raison. Cependant ses envieux lui firent un crime de cette équité et de cette modération; et le pape Paul IV le fit arrêter le 23 mai 1555. Mais Pie IV, ayant succédé à Paul IV, prit hautement la défense du cardinal Moron, et le fit président du concile de Trente, qui fut heureusement terminé le 3 décembre 1563. Après la mort de Pie IV, saint Charles Borromée crut Moron digne d'être pape, et lui donna sa voix. Grégoire XIII l'envoya légat à Gênes, puis en Allemagne. Il mourut à Rome, à son retour, le premier décembre 1580, à 72 ans.

MOROSINI, très-noble et très-ancienne maison de Venise, célèbre par les grands hommes qu'elle a donnés à la république, comme Dominique Morosini (*Maurocenus*), élu doge de Venise en 1148; Marin Morosini, élu doge en 1249, qui soumit Padoue à la république; Michel Morosini, qui mourut en 1381, quatre mois après son élection, et après avoir soumis l'île de Tenedos; Marc et Nicolas Morosini, tous deux évêques de Venise, le premier en 1235, et le second en 1338; Jean-François Morosini, patriarche de Venise en 1664; le cardinal Pierre Morosini, l'un des plus habiles jurisconsultes de son temps, qui travailla à la compilation du 6e livre des Décrétales, et mourut le 11 août 1424; Jean-François Morosini, cardinal et ambassadeur de la république de Venise en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, et à la cour de Constantinople, auprès du sultan Amurat III. Il mourut dans son évêché de Brescia le 14 janvier 1596, à 59 ans.

MOROSINI (André), passa par les charges de sa république, et mourut en 1618, à 60 ans. Il avait été chargé de continuer l'Histoire de Venise de Paruta, qu'il continua jusqu'en 1615: elle fut imprimée en 1623, in-fol., et réimprimée dans la collection des historiens de Venise, 1718 et suivante, 10 vol. in-4°; *Opuscula et Epistolæ*, 1625, in-8°.

MOROSINI (François), doge de Venise, de l'illustre maison des précédens, naquit à Venise en 1618. Il se signala sur une des galères vénitiennes dès l'âge de 20 ans, et remporta sur les Turcs des avantages continuels; ce qui lui mérita le commandement de la flotte en 1651. Il prit sur les Turcs un grand nombre de places, et fut déclaré

généralissime. Il défendit en cette qualité l'île de Candie contre les Turcs, et y souffrit plus de cinquante assauts. Il fut néanmoins obligé de capituler au bout de 28 mois, en 1669, et retourna à Venise, où il fut d'abord très-bien reçu, puis arrêté par ordre du sénat; mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de procurateur de Saint-Marc. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la troisième fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs îles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complète en 1687, près des Dardanelles, et prit Corinthe, Sparte, Athènes, et presque toute la Grèce. Tant de succès le firent élire doge le 3 avril 1688, avec des applaudissemens universels de tout le peuple, et le firent élire généralissime pour la quatrième fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, et mourut à Napoli de Romanie le 6 janvier 1694. Le sénat lui fit élever un superbe monument.

MORPHÉE, l'un des ministres du dieu du sommeil, selon la fable, excitait à dormir, et représentait diverses formes dans les songes. Ovide le décrit dans le 11e livre des Métamorphoses.

MORTIER. *Voy.* Martin.

MORTO (Louis), peintre italien du 15e siècle, natif de Feltro, est regardé comme le premier qui s'est appliqué à peindre des figures grotesques, bizarres et ridicules.

MORTON ou MOORTON (Thomas), savant évêque anglais, fut élevé au collége de Jean, à Cambridge, où il enseigna la logique avec réputation. Il eut ensuite divers emplois, et fut nommé à l'évêché de Chester en 1615, puis transféré à celui de Lichfield et de Conventry en 1618, et à celui de Durham en 1632. Il s'y fit extrêmement estimer jusqu'à l'ouverture du parlement, le 3 novembre 1640. La populace se souleva alors contre lui, et on lui donna des gardes pour le mettre à l'abri des insultes et des violences. Il conserva une parfaite santé jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut. On a de lui *Apologia catholica*, in-fol.; *De autoritate principum*, in-4°, et divers autres ouvrages estimés des Anglais. Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Jean Morton ou Moorton, archevêque de Cantorbery, conseiller-privé des rois Henri VI et Edouard IV, chancelier d'Angleterre sous le roi Henri VII. Il était habile jurisconsulte, et mourut au mois d'octobre 1500.

MORUS ou MORE (Henri), célèbre théologien et philosophe anglais, né en 1614 à Grantham dans le comté de Lincoln, passa sa vie à Cambridge, dans le collége de Christ, où il avait été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices, et même des évêchés, et mourut en 1687. On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie très-estimés des Anglais, et recueillis en un vol. in-fol., Londres, 1675.

MORUS (Alexandre), né à Castres en 1616, d'un père qui était écossais, et principal du collége que les calvinistes avaient en cette ville, emporta la chaire de professeur en grec, de Genève, au concours. Il l'exerça environ pendant trois ans avec applaudissement, et remplit ensuite la chaire de théologie et la fonction de ministre à Genève. Sa passion pour les femmes, et sa conduite peu régulière, lui suscitèrent un grand nombre de censeurs et d'ennemis; ce qui porta Saumaise à l'appeler en Hollande. Morus y fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il remplit ces places en habile homme, et fit un voyage assez long en Italie en 1655. C'est durant ce voyage qu'il fit un beau poème sur la défaite de la flotte turque par les Vénitiens. Ce poème lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. De retour à Amsterdam, il essuya quelques chagrins des synodes wallons, vint ensuite à Paris, et fut ministre de Charenton. Il eut de grands démêlés avec Daillé, et fut accusé en plusieurs synodes, dont il eut bien de la peine à se tirer. Sa manière inimitable de prêcher, qui consistait en des saillies d'imagination et en des allusions ingénieuses, lui attirait une foule d'auditeurs et des applaudissemens extraordinaires. Il mourut à Paris, dans la maison de la duchesse de Rohan, le 20 septembre 1670, sans avoir été marié. On a de lui un traité *De Gratiâ et libero arbitrio*, in-4°; un autre *De Scripturâ sacrâ*; un Commentaire sur le chapitre 53 d'Isaïe, in-4°; de belles

Harangues, in-4° ; des Poëmes en latin, et une réponse à Milton, intitulée *Alexandri Mori fides publica*, in-8°. *Voy.* MILTON. Ce que l'on a imprimé des Sermons de Morus ne répond point à la réputation qu'il s'était acquise en ce genre.

MORUS (THOMAS), naquit à Londres en 1480, d'un père qui était avocat-consultant dans cette ville. Henri VIII, roi d'Angleterre, l'employa avec succès en diverses ambassades et négociations importantes, et surtout à la paix de Cambrai en 1529, où Morus soutint également les intérêts et la réputation de son maître. De retour en Angleterre, il fut fait grand-chancelier du royaume; mais Henri VIII s'étant soulevé quelque temps après contre l'Église romaine pour suivre les emportemens de la passion criminelle qu'il avait pour Anne de Boulen, Morus se démit de sa charge de chancelier en 1531, et se retira dans sa maison pour y vivre tranquillement avec ses livres. Le roi le flatta d'abord pour obtenir son approbation; mais ce grand homme ne voulut point se déshonorer par une lâche complaisance : il fut arrêté et mis en prison. On employa contre lui pendant quatre mois toutes sortes de violences; on alla même jusqu'à lui ôter ses livres, qui étaient son unique consolation : mais une conduite si inhumaine ne put changer ni le cœur ni l'esprit de Morus; il demeura inflexible, et, persistant à refuser de reconnaître Henri VIII pour chef de l'église anglicane, il eut la tête tranchée le 6 juillet 1535, à l'âge d'environ 62 ans. Il avait été marié deux fois, et avait eu un fils et deux filles. Comme on lui représentait qu'il ne devait pas être d'une opinion différente de celle du grand conseil d'Angleterre: « Si j'étais seul, répondit-il, contre tout le parlement, je me défierais de moi-même; mais j'ai pour moi toute l'Église, qui est le grand conseil des chrétiens. A un évêque de votre parti, je puis en opposer cent qui jouissent de la gloire céleste. Le nombre des martyrs et des confesseurs dont je suis le sentiment vaut bien celui de la noblesse d'aujourd'hui, et la puissance de tous les conciles généraux équivaut sans doute à celle du parlement d'Angleterre. » Sa femme le conjura de ne la point abandonner ni ses enfans, Morus lui demanda combien de temps il pourrait encore vivre selon le cours de la nature : « Vingt ans, répondit-elle : « N'y aurait-il pas de la folie, répliqua Morus, de préférer vingt ans à l'éternité. » On a de lui un livre utile et agréable intitulé *Utopie*, Glascow, 1750, in-8°, Oxford, 1663, in-8°, traduit en français par Gueudeville, 1730, in-12. C'est le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon. Ses ouvrages latins sont imprimés à Louvain en 1566, in-fol. On y trouve de belles Prières; l'Histoire de Richard III, roi d'Angleterre; celle d'Édouard V; une Version latine de trois dialogues de Lucien; une Réponse très-vive à Luther; un Dialogue intitulé *Quòd mors pro fide fugiendâ non sit*; des Lettres, des Épigrammes où il y du feu; *Progymnasmata*, etc. Tous les savans font les éloges les plus magnifiques de sa probité, de sa vertu et de son mérite. Marguerite Morus sa fille était habile dans les belles-lettres et dans la connaissance des langues; elle consola son père dans les fers, racheta sa tête de l'exécuteur de la justice, la conserva précieusement, et elle fut enterrée avec elle à Cantorbery, dans l'église de Saint-Dunstan; son corps avait été enterré dans l'église de Chelsei. Cette fille généreuse passa le reste de ses jours à la lecture et à la composition de divers ouvrages. Son arrière-petit-fils, Thomas Morus, prêtre, mort à Rome en 1625, a fait la vie de son bisaïeul en anglais, Londres, 1627, in-4°, ou 1726 in-8°.

MORVILLE. *Voy.* FLEURIAU.

MORVILLIERS (JEAN DE), né à Blois en 1507, fut d'abord lieutenant-général de Bourges, puis doyen de la cathédrale de cette ville, conseiller au grand-conseil, maître des requêtes, et ambassadeur à Venise. A son retour, le roi le nomma à l'évêché d'Orléans en 1552, et garde des sceaux en 1568. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut part aux affaires de son temps, et mourut à Tours le 23 octobre 1577, à 70 ans.

MORVILLIERS (PIERRE DE), fut chancelier sous Louis XI en 1461. C'était un homme dur, tel qu'il le fallait au roi; aussi le choisit-il pour aller signifier au duc de Bretagne de ne point battre monnaie, de ne point lever de taille, et de ne point se qualifier duc,

par la grâce de Dieu. Par une suite de ses différends avec le duc de Bretagne, le roi voulut faire enlever son agent auprès du duc de Bourgogne; mais ses émissaires ayant été pris, le roi envoya Morvilliers les réclamer; celui-ci le fit avec des paroles si impérieuses et si désobligeantes, que le comte de Charolais, fils du duc, ne put s'empêcher de lui dire « que le roi se reprocherait de lui avoir fait porter de telles paroles. » En effet, ce fut la cause de la guerre du bien public en 1464. Louis XI s'étant réconcilié avec le comte de Charolais, et s'entretenant avec lui devant tout le monde, dit « qu'il n'avait aucune part à ce qu'avait dit ce fou de Morvilliers; » et pour donner satisfaction au comte, il le destitua. Morvilliers mourut en 1476. Il n'était pas de la même famille que le précédent.

MOSCA (Simon de), architecte et sculpteur italien, né à Settignano, est mort en 1554, à 58 ans. On voit de ses ouvrages dans plusieurs villes d'Italie. Son fils, François Mosca, surnommé *Il Moschino*, étonna par les statues qu'il commença dès l'âge de 15 ans pour le dôme d'Orviette.

MOSCHION. On trouve quatre savans de ce nom, cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8°, ni le livre *De muliebribus affectibus*, auquel C. Gasner a joint des scholies, et que Gaspard Wolphius son disciple fit paraître en grec à Bâle, 1566, in-4°, et qu'Israël Spachius a donné en grec et en latin, dans *Gynæciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.

MOSCHOPULUS (Emmanuel), nom de deux écrivains grecs, dont le premier, qui vivait au 14e siècle, était natif de Candie, et a laissé un livre intitulé *Question de grammaire*, 1545, in-4°. Le second était neveu du premier. Il passa en Italie vers 1455, lors de la prise de Constantinople, et composa un *Lexicon* grec ou Recueil de mots attiques, 1545, in-4°.

MOSCHUS, célèbre poète bucolique grec, vivait du temps de Ptolomée Philadelphe, aussi bien que Théocrite et Bion. Il nous reste de lui quelques poésies pleines de goût et de délicatesse, qui ont été imprimées avec celles de Théocrite chez Commelin, 1604, in-4°. Perrault, qui, comme on sait, n'était pas admirateur des anciens, dit cependant que l'idylle de Moschus intitulée *L'Amour fugitif* « est une des plus agréables poésies qui se soient jamais faites, et qu'elle ne se ressent point de son antiquité. » Longepierre les a traduites en vers français avec Bion.

MOSCHUS (Jean), pieux solitaire et prêtre du monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, au 7e siècle, visita les monastères d'Orient et d'Égypte, et alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il mourut en 619. On a de lui un ouvrage célèbre intitulé *Le Pré spirituel*, dans la bibliothèque des Pères, et dédié à son disciple Sophrone : il contient la vie, les actions, les sentences et les miracles des moines de différens pays. Le style en est simple et grossier, en grec; M. Arnaud d'Andilly en a donné une belle traduction française dans les Vies des pères des déserts.

MOSELLAN (Pierre), l'un des plus savans hommes du 16e siècle, était fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, et fut l'un des principaux ornemens de l'université de Leipsick, où il mourut le 19 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de grammaire, et des Notes sur des auteurs latins.

MOSER (Jean-Jacques), conseiller d'état du roi de Danemarck, savant publiciste, qui a donné différens ouvrages sur le droit public et l'histoire d'Allemagne, est mort à Stuttgard le 30 septembre 1785, à 85 ans.

MOSHEIM (Jean Laurent), né en 1695, aurait pu, par sa naissance, parvenir aux premiers emplois; mais son goût pour la littérature et son zèle pour la religion le firent entrer dans le saint ministère. Les universités d'Allemagne le comblèrent d'honneurs. De Copenhague, il vint à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il eut la chaire de théologie. Il fut ensuite chancelier de l'université de Gottingue, où il est mort en 1755, à 61 ans. C'est lui qui a traduit en latin et mis des notes à l'ouvrage de Cudworth. Il publia d'abord les Élémens de l'histoire du christianisme, 2 vol. in-12, à l'usage des professeurs d'histoire ecclésiastique, pour donner de l'ordre à leurs leçons, dans lesquelles ils n'avaient qu'à étendre ces élémens, et les accompagner de réflexions. C'est ce même ouvrage

qu'il a fait paraître sous le titre d'*Institutiones historiæ ecclesiasticæ antiquæ et recentioris*, Helmstadii, 1755, in-4°, dont la dernière édition est de 1764. Archibald Maclaine l'a traduit en anglais, avec des notes, et cette traduction a été mise en français, et imprimée à Maestricht, 1776, 6 vol. in-8°. Comme luthérien, Mosheim n'est pas favorable aux pratiques des catholiques ; il cherche l'occasion de les blâmer, parce qu'il croit en trouver l'origine dans les pratiques du paganisme, comme s'il y avait du mal à sanctifier certaines pratiques indifférentes en elles-mêmes, en faisant faire pour le vrai Dieu ce que les païens faisaient pour les dieux qu'ils imaginaient. On a encore de lui *Dissertationes sacræ*, Lipsiæ, 1733, in-4° ; *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadii, 1728, in-4° ; des Sermons en allemand, qui le font regarder comme le Bourdaloue d'Allemagne ; et d'autres savans ouvrages.

MOSNIER (Jean), peintre, né à Blois en 1600, est mort en 1657. Son père lui avait appris à peindre sur verre ; il fit beaucoup d'ouvrages à Florence, d'où il revint en 1625, à Blois, à Tours, à Chiverni, où il peignit l'histoire de D. Quichote. Il eut un fils peintre du roi et professeur de l'académie, dont on voit un *ex-voto* à Notre-Dame pour le gain d'un procès. On y voit le parlement assemblé, et dans une gloire saint Yves qui intercède Notre-Seigneur.

MOSS (Robert), né à Gillingham, dans le comté de Nortfolk, eut différentes places de prédicateur, de curé, de chapelain du roi ; il devint enfin doyen d'Ely, et mourut le 26 mars 1729, à 63 ans, sans laisser d'enfans. Il est enterré dans le presbytère de la cathédrale d'Ely. Outre ses Sermons et Discours moraux, imprimés à Londres en 8 vol. in-8°, on a de lui quelques Poésies latines dans des Recueils.

MOSTANG-BILLAH, 22e calife de la race des Abassides, succéda à son père Moctasi, l'an 1160 de J.-C. ; son frère sut gagner ses femmes, qui devaient le poignarder ; mais Mostang, ayant été averti, fit emprisonner son frère et sa mère, qui étaient de la conspiration, et jeta ses femmes dans le Tigre. Il était sévère observateur de la justice; un jour il refusa deux mille écus d'or pour la délivrance d'un calomniateur, en offrant dix mille à celui qui lui remettrait un homme aussi pervers. Il mourut en 1172.

MOTHE-HOUDANCOUR (Philippe de la) commanda l'armée française en Piémont après la mort du cardinal de la Valette, arrivée le 27 septembre 1639. Il prit Quiers à la vue de l'armée espagnole, et défendit avec valeur l'arrière-garde de l'armée française contre le marquis de Léganez. Il commanda en Catalogne en 1641, défit les Espagnols devant Tarragone, prit Villefranche, et leur enleva diverses places. Le roi, pour récompenser des services si importans, lui donna, le 12 avril 1642, le bâton de maréchal de France, avec le duché de Cardone, et la dignité de vice-roi en Catalogne. Le maréchal de la Mothe-Houdancour remporta encore de grands avantages sur les Espagnols en 1643 ; mais, ayant manqué de prendre le roi d'Espagne à la chasse, et de l'envoyer prisonnier en France, par respect pour la reine-mère, et ayant été défait devant Lérida en 1644, il fut arrêté et renfermé dans le château de Pierre-Encise, à Lyon, d'où il ne sortit qu'au mois de septembre 1648, après que son innocence eut été pleinement justifiée au parlement de Grenoble. Le roi le fit une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651 : il y força les lignes des ennemis devant Barcelone le 23 avril 1652, et continua de rendre des services importans à l'état. Il mourut à Paris le 24 mars 1653, à 52 ans. Il n'a laissé que des filles, dont l'une fut duchesse d'Aumont ; la seconde duchesse de Ventadour, gouvernante de Louis XV et de ses enfans, morte en 1744, à 93 ans ; la troisième duchesse de la Ferté-Senecterre : mais il avait un frère qui a continué la postérité.

MOTHE-LE-VAYER (François de la), naquit à Paris en 1588, de Félix de la Mothe-Le-Vayer, substitut du procureur-général, dont on a plusieurs ouvrages. Il devint précepteur de Philippe, duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, fut fait conseiller d'état ordinaire, et fut reçu de l'académie francaise en 1639. Il mourut en 1672, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recueillis en 1662, 2 vol. in-fol., et 1684, 15 vol. in-12 ; en dernier lieu à Dresde, 14 vol. in-8°. Dans aucune de ces édi-

tions ne se trouvent les dialogues d'Orasius Tubero, Francfort, 1606 (fausse date), 2 tom. en 1 vol. in-4°, et en 1716, 2 vol. in-12, ni l'*Hexameron rustique*, petit vol. in-12. On y voit que la Mothe-Le-Vayer donnait beaucoup dans les opinions des sceptiques et des phyrrhoniens. Il avait un fils qui se distinguait par son esprit et par ses talens, lorsqu'il mourut en 1664, à 35 ans. C'est à ce fils que Boileau adresse sa quatrième satire :

D'où vient, cher Le Vayer, etc.

Il est auteur d'une traduction de Florus avec d'excellentes Notes. Son père se remaria à 78 ans.

MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI (François de la), maître des requêtes, de la même famille que les précédens, publia en 1669 un *Traité de l'autorité du roi touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, in-12 ; on a de lui une *Dissertation sur l'autorité légitime des rois en matière de régale*, qui fut réimprimée en 1700, sous le nom de M. Talon, avec ce titre, *Traité de l'autorité des rois touchant l'administration de la justice*, réimprimé en 1753, sous son nom, in-12. M. Le Vayer de Boutigni mourut étant intendant de Soissons, en 1685. On a encore de lui le roman de *Tarsis et Zélie*, en 5 volumes in-8° ou 3 volumes in-12, ou 1774, 3 vol. in-8° ; la tragédie du grand Selim, in-4°

MOTHE-LE-VAYER (Jean-François de la), conseiller honoraire au parlement, maître des requêtes de l'hôtel, mort le 5 juin 1764, a été l'éditeur de l'édition de l'*Autorité du roi*, de 1756. Il a publié Essai sur les moyens d'encourager l'agriculture, 1763, in-12 ; Essai sur la possibilité d'un droit unique, 1764, in-12.

MOTHE. *Voy.* Grosteste.

MOTIN (Pierre), poète français, natif de Bourges, et mort vers 1640, a laissé quelques poésies que l'on trouve dans les recueils de son temps.

MOTTE (Antoine Houdart de la), né à Paris le 17 janvier 1672, d'un marchand chapelier, étudia en droit et se livra tout entier à la poésie et aux spectacles : sa première pièce intitulée *Les Originaux, ou l'Italien*, représentée en 1693 sur le théâtre italien, n'ayant pas eu tout le succès qu'il en espérait, il se retira à l'abbaye de la Trappe, et y vécut plusieurs mois en de grandes austérités ; mais sa ferveur s'étant évanouie il revint à Paris et se livra de nouveau au théâtre pour lequel il travailla tout le reste de sa vie. Il fut reçu de l'académie française en 1710, et tint long-temps un rang distingué parmi les beaux esprits et les gens de lettres; mais il survécut à la grande réputation qu'il s'était acquise, et mourut à Paris, étant aveugle, le 26 décembre 1731, à 59 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, dont on a donné une édition en 1754, en 11 vol in-12 ; il y en a de grand papier : on y trouve 1° 4 tragédies : *Les Machabées, Romulus, OEdipe, Inès de Castro* : cette dernière a eu le plus grand succès ; 2° six comédies : *L'Amante difficile, Minutolo, Le Calendrier des vieillards, Le Talisman, La Matrone d'Ephese* et *Le Magnifique*, qui est la seule qui se soit conservée au théâtre ; 3° des opéras estimés, qui sont *L'Europe galante, Issé*, la meilleure de ses pastorales ; l'*Amadis de Grèce, Le triomphe des arts, Marthesie, Canente, Omphale, Le Carnaval et la folie, La Vénitienne, Alcione, Semelé, Scanderberg* et *Le ballet des âges* ; 4° des Odes, dont quelques-unes sont estimées, des Cantates, des Hymnes, des Psaumes et d'autres pièces lyriques, infiniment inférieures à celles de Pindare, d'Anacréon, d'Horace et de Rousseau; 5° vingt Églogues, qui lui font honneur ; 6° des Fables, où il y a de l'invention, mais où l'on ne trouve ni le naturel et le naïf, ni la noble et élégante simplicité qui caractérise ce genre de poésie ; 7° sa Traduction en vers français de l'Iliade d'Homère, qui est si pitoyable qu'il est difficile de concevoir comment elle a pu avoir des partisans parmi les gens de lettres ; 8° plusieurs discours en prose très-bien écrits. M. de la Motte a fait aussi des Requêtes, des Factums, des Mandemens d'évêques et autres pièces qui n'ont pas été insérées dans l'édition de ses ouvrages. En général ses écrits sont pleins d'esprit et de pensées neuves, mais il y a trop d'idées métaphysiques et alambiquées, de faux jugemens, de paradoxes, de minuties et même de galimatias. Son style, joint à son caractère simple, adroit et insinuant, et sa démangeaison à décrire les anciens et à se faire des

prosélytes, était capable de faire perdre aux Français le bon goût et la saine critique, si Racine, Despréaux, Rousseau, madame Dacier, l'abbé des Fontaines, et les autres personnes de goût et de jugement, n'en avaient fait sentir le danger et le faux brillant. Boindin l'accuse d'avoir composé avec Malafaire et Saurin les horribles vers qu'ils attribuèrent faussement à Rousseau par un complot affreux, et dont ce grand poète, que la Motte regardait comme un rival dangereux, fut la triste victime.

MOTTE (Louis-François-Gabriel d'Orléans de la), naquit à Carpentras, d'une famille noble, en 1683. Il avait été administrateur du diocèse de Senez pendant la détention de M. Soanen, qui en était évêque, lorsqu'il fut nommé, en 1733, à l'évêché d'Amiens. Sa conduite dans le diocèse de Senez lui avait donné trop de droit à la reconnaissance de ceux qui disposaient de tout alors dans l'église de France, pour ne pas s'attendre à cette élévation. Mais on peut dire que jamais protégé n'a moins cherché à flatter ses protecteurs en les imitant, que l'évêque d'Amiens; doux, simple, ennemi de l'intrigue, ne quittant jamais son diocèse, charitable jusqu'à se reprocher son nécessaire, alliant la vraie piété avec la plaisanterie honnête, il força ses ennemis mêmes à respecter ses vertus. Quoiqu'il eût 91 ans quand il mourut, le 10 juillet 1774, ses diocésains, en le perdant, ressentirent la douleur que nous éprouvons de la perte d'une personne qui nous est chère, et que nous nous flattions de pouvoir conserver. On a donné, depuis sa mort, un Recueil de ses lettres, in-12; des Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie, 2 vol. in-12; enfin sa Vie, par l'abbé Proyart, 1788, in-12.

MOTTEUX (Pierre-Antoine), gentilhomme protestant, né à Rouen en 1660, passa en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes, et y est mort le 19 février 1718; l'anglais lui devint si familier qu'il traduisit Don Quichotte, et composa des Chansons et autres Poésies dans cette langue.

MOTTEVILLE (Françoise Bertaud, dame de), fille de Pierre Bertaud, seigneur de Noisy et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et de Louise de Bessin de Mathonville, naquit en Normandie vers 1615. Elle fut élevée à la cour de la reine Anne d'Autriche, qui honorait sa mère de son amitié et de sa confiance, et elle sut plaire à cette reine par ses manières aimables et par son esprit. Dans la suite, ayant été enveloppée dans la disgrâce qui fut commune à toutes les favorites d'Anne d'Autriche, elle se retira avec sa mère en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Normandie, lequel mourut deux ans après. La reine étant devenue régente, après la mort du cardinal de Richelieu, rappela à la cour madame de Motteville, et la retint toujours auprès d'elle, en qualité de dame employée sur l'état de la maison de la reine-mère, après la dame d'honneur et la dame d'atours. Madame de Motteville fut très-attachée à cette princesse et à la reine d'Angleterre, Henriette-Marie de France. Elle mourut à Paris le 29 décembre 1689, à 74 ans. On a d'elle des Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche, imprimés à Amsterdam en 1723, en 5 vol. in-12: on y trouve beaucoup de petits faits écrits avec un grand air de sincérité. Il y a eu depuis d'autres éditions de ces Mémoires; celle de 1750, 6 vol. in-12, a une bonne table.

MOTTLEY (Jean), gentilhomme anglais, auteur de quelques Farces et d'une Vie du czar Pierre, est mort le 30 octobre 1750.

MOUFET (Thomas), médecin de Londres, mort vers 1600, s'est fait connaître par son *Theatrum insectorum*, Londini, 1634, in-fol. *Voy.* Votton (Edouard).

MOUCHY ou MONCHY (Antoine de), célèbre docteur de la maison et société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Demochares*, était natif du Bourg de Ressions, diocèse de Beauvais. Il fut reçu de la société de Sorbonne en 1536, prit le bonnet de docteur en 1540, et devint aussitôt professeur de Théologie dans les écoles de Sorbonne. Il fit paraître un grand zèle contre les calvinistes, et fut nommé contre eux inquisiteur de la foi en France. Ce n'est pas de son nom qu'on appela mouches ou mouchards ceux qui épient les actions des autres; mais ceux qu'il employait pour découvrir les sectaires ne servirent pas peu à

fortifier cet ancien sobriquet qui est resté aux espions de la police. Ce zèle lui attira la haine des hérétiques, qui le décrient souvent dans leurs ouvrages. Il devint chanoine et pénitencier de Noyon, fut l'un des Juges du fameux Anne du Bourg, et parut avec éclat au colloque de Poissi, au concile de Trente, et à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, étant sénieur de Sorbonne, le 8 mai 1574, à 80 ans. On a de lui la Harangue qu'il prononça au concile de Trente; un Traité du sacrifice de la Messe en latin, in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages où il y a de l'esprit et du feu, mais peu de critique.

MOUHY (Charles de Fieux, chevalier de), né à Metz en 1702, a passé sa vie à faire des romans. Il est mort à Paris le 29 février 1784. Ses romans sont *La Paysanne parvenue*, 12 parties, en 4 vol. in-12; *Mémoires posthumes du comte de....., avant son retour à Dieu*, 2 vol. in-12; *Lamékis*, 2 vol. in-12; *Mémoires de Fieux*, Paris, *ou le Mentor à la mode; Le Mérite vengé; Le Papillon, ou Lettres parisiennes*, 4 vol.; *La Mouche, ou Aventures de Bigand*, 4 vol.; *Nouveaux motifs de conversion*; *Mémoires de Moras; Vie de Chimène de Spinelli*, 2 vol.; *Mille et une Faveurs*, 8 vol. : c'est le plus recherché de ses romans, parce qu'il est le plus licencieux; *Art de la Toilette; Lettre d'un Génois à son correspondant de Marseille; Mémoires d'une fille de qualité*, 4 vol.; *Le Masque de fer*, 6 parties; *Tablettes dramatiques*, in-8°, qu'il a données depuis sous le titre de *Dictionnaire dramatique*, 3 vol. in-8°; *Les Délices du sentiment*, 6 vol.; *Lettres du commandeur de......*, 2 parties; *Mémoires de Bénavidez*, 4 parties; *L'Amante anonyme; Le Financier*, 5 parties. Ses romans ont eu un court succès, et sont parfaitement oubliés. Son érudition dramatique n'a pas même fait réussir son *Dictionnaire des théâtres*.

MOULIN (Charles du), naquit à Paris en 1500, d'une famille noble et ancienne, originaire de Brie, qui, selon Papyre Masson, avait l'honneur d'appartenir à Elisabeth, reine d'Angleterre, du côté de sa mère. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1522, et plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais voyant qu'il ne réussissait pas selon ses désirs, parce qu'ayant la langue grasse il ne pouvait prononcer nettement, il s'appliqua à la composition des excellens ouvrages qui ont rendu sa mémoire immortelle, et qui le font passer, avec raison, pour le plus grand jurisconsulte français, et pour l'un des plus beaux génies de son siècle. Il publia en 1539 son *Commentaire sur les matières féodales de la coutume de Paris*, et en 1551 ses *Observations sur l'édit du roi Henri II contre les petites dates*: ce dernier livre fut très-agréable à la cour de France; mais il déplut beaucoup à celle de Rome. On pilla sa maison à Paris en 1552, et se voyant en danger d'être maltraité, parce qu'on le soupçonnait de donner dans les opinions de Calvin, il se retira en Allemagne, où il fut retenu onze mois par les luthériens dans les prisons de Montbéliard et de Blamont, parce qu'il ne voulut pas suivre leurs avis dans ses consultations. Il passa ensuite à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubinge, et alla à Strasbourg, à Dole et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire, partout où il faisait quelque séjour. Il revint à Paris en 1557, d'où il sortit encore en 1562 pendant les guerres de la religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses consultations, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la Conciergerie; mais il en sortit peu de temps après avec honneur. Il avait épousé en 1538 Louise de Beldon, fille du greffier des présentations du parlement, dont il eut deux fils et une fille. Elle mourut en 1556. Du Moulin la regretta beaucoup, parce qu'elle avait un grand mérite, et qu'elle l'animait dans ses études. Charles du Moulin refusa une charge de conseiller que le parlement lui offrait, croyant ne pouvoir en même temps remplir cette charge et s'occuper à composer des livres. Il était consulté de toutes les provinces du royaume, et l'on s'écartait rarement de ses réponses dans les tribunaux tant civils qu'ecclésiastiques. Sur la fin de sa vie, il abandonna en-

tièrement le parti et la doctrine des protestans, pour laquelle il avait eu beaucoup de penchant, et mourut à Paris avec de grands sentimens de piété et de soumission à l'église catholique, en 1566, à 66 ans, en présence de Claude d'Espense, habile théologien, de François Le Court, curé de Saint-André-des-Arcs sa paroisse, de Réné Bonel, principal du collége du Plessis, et de Jeanne du Vivier sa seconde femme. Ses œuvres ont été recueillies en 1681, 5 volumes in-fol. On les regarde, avec raison, comme les plus excellens ouvrages que la France ait produits en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins à ce célèbre jurisconsulte de s'être donné trop de louanges, et d'avoir eu, sur l'usure et sur quelques autres points importans, des opinions qui ne sont point conformes à la saine théologie. Brodeau a écrit sa vie. Charles du Moulin son fils mourut à Paris d'hydropisie en 1570. Sa fille Anne du Moulin, qui avait épouse Simon Bobé, fut assassinée avec toute sa famille en l'absence de son mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir.

MOULIN (Pierre du), fameux théologien de la religion prétendue réformée, de la même famille que le précédent, naquit au château de Buy dans le Vexin, au mois d'octobre 1568. Il enseigna la philosophie à Leyde, fut ensuite ministre à Charenton, et entra en cette qualité auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec le duc de Bar. Du Moulin avait l'esprit délicat et brillant, mais très-satirique. Il alla en 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, et il y dressa un plan de réunion des églises protestantes; il présida au synode des calvinistes tenu à Alais en 1620. Quelque temps après, ayant reçu avis par Drelincourt que le roi voulait le faire arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie et ministre ordinaire. Il fut employé dans les affaires les plus importantes de son parti, et mourut à Sedan en 1658, à 90 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° l'Anatomie de l'arminianisme, en latin, Leyde, 1619, in-fol.; 2° un *Traité de la pénitence et des clefs de l'Église*; 3° *Le Capucin*, ou l'Histoire de ces moines; 4° *Le Bouclier de la foi*, ou défense des églises réformées, in-8°, contre le père Arnoux, jésuite, et un autre livre contre le même jésuite, intitulé *Fuites et évasions du sieur Arnoux*; 5° *Du Juge des controverses et des traditions*, in-8°; 6° *Anatomie de la messe*, Sedan, 1636, in-12: il y en a une seconde partie imprimée à Genève en 1640; cette Anatomie est moins rare qu'une autre Anatomie de la messe dont l'original est italien, 1552, in-12: il fut traduit en francais et imprimé avec une épitre dédicatoire au marquis del Vico, datée de Genève, 1555. Dans la préface du traducteur l'auteur italien y est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pages in-8°, et 19 pages d'errata et de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam*; suivant Gesner, c'est un Augustin Mainard; mais un Jean Lefevre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une réfutation en 1563, l'attribue à Théodore de Beze. L'édition francaise a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean-Martin, sans nom de lieu; 7° *Nouveauté du papisme*, dont la meilleure édition est celle de 1633, in-4°, cet ouvrage est plein de railleries indécentes et de déclamations outrées et satiriques; 8° *Le Combat chrétien*, in-8°; *De monarchiâ pontificis romani*, Londres, 1614, in-8°; il y a dans tous ces ouvrages beaucoup d'esprit, de feu et d'érudition, mais trop de satires, d'injures, et quelquefois d'emportemens.

MOULIN (Pierre du), son fils aîné, fut chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbery, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui 1° un livre intitulé *La Paix de l'âme*, qui est fort estimé des protestans, et dont la meilleure édition est celle de Genève en 1729, in-12; 2° un livre intitulé *Clamor regii sanguinis*, in-12, que Milton attribuait mal à propos à Alexandre Morus; 3° une Défense de la religion protestante en anglais. Louis et Cyrus du Moulin, frères de ce dernier, le premier médecin et l'autre ministre des calvinistes, sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages. Louis fut un des plus violens ennemis du gouvernement ecclésiastique angli-

can, qu'il attaqua et outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores imperii*, in-4°, dédiée à Olivier Cromwel, dans son *Papa ultrajectinus*, et dans son livre intitulé *Patronus bonæ fidei*. Il mourut en 1680, à 77 ans. Cyrus du Moulin est auteur de quelques ouvrages de controverse. Pierre Ier du Moulin avait eu ces trois fils de Marie Colignon, qu'il avait épousée le 5 juin 1599. Il se maria en secondes noces avec demoiselle Sara de Geslay, dont il eut Jean, Henri et Daniel du Moulin. Ce Daniel du Moulin alla s'établir en Bretagne peu de temps après la mort de Pierre du Moulin son père. Sa famille subsiste encore avec honneur. Elle est alliée aux meilleures maisons du royaume, et remonte jusqu'au 14e siècle.

MOULIN (Gabriel du), curé de Manneval, est auteur des *Conquêtes des Normands dans le royaume de Naples et de Sicile, depuis* 1003 *jusqu'en* 1112, Rouen, 1658, in-fol.; de l'*Histoire générale de Normandie, depuis l'an* 800 *jusqu'en* 1361, Rouen, 1631, in-fol.: l'une et l'autre histoires sont estimées; mais comme l'histoire de Normandie concerne plus directement la France, elle est plus rare que l'autre: l'année de l'impression de ses ouvrages indique le temps où il a vécu.

MOULINS (Guyar des), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, est le premier qui a traduit toute la Bible en français. Il commença cette traduction en 1291, à l'âge de 40 ans, et la finit 4 ans après. Il fut fait doyen de son chapitre en 1297. On conserve dans la bibliothèque de Sorbonne un manuscrit de cette traduction. Guyar des Moulins s'en dit l'auteur dans la préface; ce qui fait voir que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme se sont trompés. Elle a été imprimée à Paris chez Verard, sans date, 2 vol. in-fol., gothique, en 1490.

MOULINS (Laurent des), prêtre, poète français, natif de Chartres, dont on a un poëme moral intitulé *Le Catholicon des malavisés*, autrement dit *Le Cimetière des malheureux*, Lyon, 1513, in-8°, et 1534. Il vivait au commencement du 16e siècle.

MOUNTFORD (Guillaume), acteur anglais célèbre, et auteur de six Pièces dramatiques, est mort en 1692.

MOURET (Jean-Joseph), célèbre musicien, naquit à Avignon en 1682, et se fit connaître par ses talens dès l'âge de 20 ans. Son esprit, ses saillies et son goût pour la musique le firent rechercher des grands, et il devint intendant de la musique de madame la duchesse du Maine, directeur du concert spirituel, et compositeur de la musique de la comédie Italienne; mais sur la fin de sa vie, ayant perdu en moins d'un an toutes ses places, qui lui valaient environ 5000 liv. par an, et ayant essuyé d'autres infortunes, son esprit en fut dérangé, et il mourut à Charenton près de Paris en 1738. On a de lui 1° les opéras intitulés *Les Fêtes de Thalie*, *Les Amours des dieux*, *Le Triomphe des sens*, *Les Grâces*, *Ariane et Pirithoüs*; 2° trois livres d'Airs sérieux et à boire; 3° des Divertissemens pour les théâtres Français et Italien; des Sonates à deux flûtes ou violons; un livre de Fanfares; des Cantates et des Cantatilles françaises; de petits Motets, et des Divertissemens donnés à Sceaux; *Ragonde*.

MOURGUES (Michel), habile jésuite, enseigna la rhétorique et les mathématiques à Toulouse avec réputation. Il mourut en 1713, à 70 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° *Plan théologique du pythagorisme*, 2 vol. in-8°, estimé; 2° *Parallèle de la morale chrétienne, avec celle des anciens philosophes*, in-12, bon ouvrage; 3° un *Traité de la poésie française*, in-12; 4° un Recueil de bons mots en vers français; 5° Traduction de la Thérapeutique de Théodoret; 6° *Nouveaux élémens de géométrie*, in-12.

MOUTIER (du), habile dessinateur, dont on a des portraits estimés.

MOUY. *Voy.* Maurevert.

MOYA (Mathieu de), fameux jésuite espagnol au 17e siècle, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairière d'Espagne, et publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un opuscule de morale, in-12, qui fit grand bruit, et qui fut censuré par la Sorbonne en 1665. On ne fit dans cette censure que rapporter les premiers mots de la plupart des propositions censurées, « de peur, dit la Sorbonne, d'offenser la modestie et la pudeur des oreilles chastes, en copiant des propositions honteuses, scandaleuses, impudentes, détestables, qui doivent être

abolies entièrement de l'église et de la mémoire des hommes. » Le pape Alexandre VII ayant cassé et annulé cette censure de la Sorbonne par une bulle, le parlement de Paris fit défense de publier cette bulle, en appela comme d'abus, maintint la faculté de théologie dans le droit de censurer les livres, l'exhorta à continuer avec le même zèle, et manda les jésuites, auxquels il fit défense de laisser enseigner aucune des propositions censurées. Alexandre VII, instruit de cette fermeté, changea alors de conduite, et condamna plusieurs des propositions qui avaient été censurées par la Sorbonne.

MOYLE (GAUTIER), naquit dans la province de Cornouailles en 1672. Tout ce qu'il a composé a été bien reçu des Anglais, parce qu'il était très-attaché à la constitution ecclésiastique et civile, aussi contraire aux catholiques romains qu'aux volontés absolues des princes. Il est mort le 9 juin 1721. Ses OEuvres ont été publiées à Londres, 1726, 2 vol. in-8°, contenant un Essai sur le gouvernement de Rome; Examen du miracle de la légion fulminante; Essai sur le gouvernement romain, et sur celui de Lacédémone; Xénophon, sur les revenus d'Athènes comparés à ceux d'Angleterre, etc. On lui a reproché de l'irréligion; on peut le faire à bien d'autres de sa trempe; car tous ces politiques qui ne rêvent que gouvernement ne songent guère à autre chose.

MOYREAU (JEAN), graveur français, mort le 27 octobre 1762, à 71 ans, a gravé 87 pièces d'après les meilleurs tableaux de Wouvermans, des sujets de chasse et autres, d'après divers peintres.

MOYSE, prophète et législateur des Juifs, fils d'Amram et de Jocabed, naquit 1571 ans avant J.-C. Le roi d'Egypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfans mâles des Hébreux, Jocabed le tint caché pendant trois mois, et l'exposa ensuite sur le Nil dans un panier de jones. Thermutis, fille de Pharaon, l'ayant trouvé, Marie, sœur de ce petit enfant, lui demanda si elle voulait une nourrice des Hébreux pour lui donner du lait. La princesse y consentit, et Moyse fut ainsi remis à sa propre mère. Trois ans après cette princesse l'adopta pour son fils et le fit élever avec grand soin dans toutes les sciences des Egyptiens. L'historien Josèphe et Eusèbe racontent que Moyse étant devenu grand commanda les armées de Pharaon dans la guerre de ce prince contre les Ethiopiens, qu'il défit ces peuples, prit Saba leur capitale, et donna en cette guerre toutes les preuves de courage et de conduite que l'on peut attendre d'un grand capitaine; mais l'Ecriture sainte ne faisant aucune mention de cette guerre on doute avec raison de ce récit. Moyse ayant atteint l'âge de 40 ans quitta la cour de Pharaon et alla visiter les Hébreux. Ayant rencontré un Egyptien qui maltraitait un Israélite, il le tua et se sauva dans le désert de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro, lequel, selon Attapan, cité par Eusèbe, était roi dans l'Arabie. Il en eut deux fils, Gerson et Eliezer. Dieu lui apparut dans un buisson ardent vers la montagne d'Horeb, tandis qu'il faisait paître les troupeaux de son beau-père, et lui déclara qu'il l'avait choisi pour délivrer les Israélites de l'oppression des Égyptiens. Moyse s'excusa sur son incapacité et sur la difficulté qu'il avait à parler; mais Dieu lui dit qu'Aaron lui servirait d'interprète. Moyse obéit, et s'étant présenté devant Pharaon, il lui ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël, pour aller sacrifier dans le désert; mais ce roi impie se moqua de cette demande et des miracles que fit Moyse pour prouver sa mission. Cette dureté fut cause des dix plaies miraculeuses dont Dieu affligea le royaume d'Égypte, savoir: 1° celle des eaux changées en sang, 2° celle des grenouilles, 3° des petits insectes piquans, 4° des mouches, 5° de la peste, 6° des ulcères et des pustules, 7° de la grêle, 8° des épaisses ténèbres, 9° des sauterelles, 10° enfin celle de la mort des premiers nés des hommes et des bêtes. Tant de plaies obligèrent enfin Pharaon à laisser partir les Hébreux, l'an 1491 avant J.-C.; mais à peine furent-ils partis, qu'il les poursuivit jusqu'à la mer Rouge, où il fut submergé avec son armée, les Israélites l'ayant passée à pied sec. Moyse composa à ce sujet et fit chanter en action de grâce un Cantique qui est un chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence. Il conduisit ensuite les Israélites dans le désert, il y fit un grand nombre de miracles, reçut la

loi de Dieu sur le mont Sinaï, régla tout ce qui concernait le Tabernacle, la consécration des prêtres et le culte du vrai Dieu, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima les séditions des Israélites. Étant ensuite arrivé auprès de Nébo, Dieu lui ordonna de monter sur le sommet de cette montagne, d'où il lui fit voir la Terre promise. Moyse mourut sur cette montagne un instant après, 1451 avant J.-C., à 120 ans, et fut enterré dans une vallée de Moab, sans que depuis on ait pu découvrir le lieu de sa sépulture. C'est lui qui est auteur du Pentateuque, c'est-à-dire des cinq premiers livres de l'Ancien Testament, que nous avons en ancien hébreu, tels qu'il les composa dans le désert par l'inspiration du Saint-Esprit. Ils contiennent les lois et la religion des Juifs. Quelques écrivains lui attribuent encore le Livre de Job; mais ce livre paraît plus ancien que Moyse, *voy.* Job. Quoique Moyse ait vécu plus de 2400 ans depuis la formation du premier homme, on conçoit néanmoins qu'il a pu savoir d'une manière certaine l'histoire de la création du monde et des événemens qu'il rapporte dans le livre de la Genèse; car entre son père Amram et Adam, il n'y a que six personnes, savoir : Lévi, Jacob, Isaac, Abraham, Sem et Mathusalem, dont chacun ayant vécu un grand nombre d'années avec son prédécesseur, a pu apprendre facilement, et laisser par tradition les événemens qui sont rapportés dans la Génèse. Moyse, par exemple, avait 62 ans quand son père Amram mourut, ainsi cet historien sacré a pu savoir d'Amram ce qu'Amram avait appris de Lévi, et l'on peut remonter de la sorte jusqu'à Adam, avec lequel Mathusalem avait vécu plusieurs siècles.

MOYSE (Saint), célèbre solitaire et supérieur d'un des monastères de Scethé en Egypte au 4e siècle, mourut à 75 ans. Il ne faut pas le confondre avec saint Moyse, prêtre de Rome et martyr vers 251, durant la persécution de Dèce.

MOYSE BARCEPHA, savant évêque des Syriens au 10e siècle, dont nous avons dans la Bibliothèque des Pères un grand Traité sur le Paradis terrestre, traduit de syriaque en latin par André Masius.

MOYSE MAIMONIDE. *Voy.* Maimonide.

MOYSE (Gautier), savant écrivain anglais du 18e siècle, descendait d'une noble et ancienne famille de Cornouaille, où il naquit en 1672. Il se rendit habile dans les sciences et dans ce qui concerne le gouvernement d'Angleterre, et fut quelque temps membre du parlement. Il publia en 1697 un Écrit pour prouver qu'une armée qui subsiste en Angleterre est incompatible avec la liberté du gouvernement, et détruit entièrement la constitution de la monarchie anglaise. La cour, irritée, empêcha son avancement; ce qui l'engagea de se retirer en ses terres, où il se livra à l'étude. Il mourut à Bake, lieu de sa naissance, le 9 juin 1721, à 49 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1726, en 2 vol. in-8o.

MOZOLINO (Silvestre), savant religieux dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il était natif de Prierio, village près de Savone, dans l'état de Gênes. C'est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther, dans *Rocaberti bibliotheca*. Il devint maître du sacré palais et général de son ordre, et mourut de peste en 1523. Ses principaux ouvrages sont 1° la Somme des cas de conscience, appelée *Sylvestrine*, in-fol.; 2° sa *Rose d'or*, ou exposition des Evangiles de toute l'année, Hagenoæ, 1508, in-4°; 3° *De strigimagarum demonumque præstigiis*, Romæ, 1521, in-4°.

MUCIE, *Mutia*, troisième femme de Pompée, était fille de Quintus Mutius Scevola, et sœur de Quintus Metellus Celer. Elle se plongea dans la dissolution avec si peu de retenue pendant la guerre de Pompée contre Mithridate, que son mari fut contraint de la répudier à son retour, quoiqu'il en eût trois enfans. Mucie se remaria à Marcus Scaurus et lui donna des enfans. Auguste eut pour elle beaucoup d'égards après la bataille d'Actium.

MUDÉE (Gabriel), célèbre jurisconsulte du 16e siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, mourut à Louvain le 21 avril 1560. On a de lui plusieurs ouvrages.

MUET (Pierre Le), ingénieur et architecte du roi, naquit à Dijon le 7 octobre 1591, et mourut à Paris le

28 septembre 1669, à 78 ans. Il a travaillé aux fortifications de plusieurs villes, et a fini le Val-de-Grâce. Ses ouvrages sont *Les cinq ordres d'architecture dont se sont servis les anciens*, 1771, in-8°; les *Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1700, in-8°; La *Manière de bien bâtir*, 1681, in-fol.

MUGNOS (Gilles), savant docteur en droit-canon et chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape Benoit XIII en 1424, et se fit nommer Clément VIII; mais il se soumit dans la suite avec joie au pape Martin V, et mit fin par son abdication volontaire en 1429 au grand schisme d'occident, qui avait divisé l'Église pendant cinquante ans, depuis Urbain VI et Clément VII. Martin V, pour le dédommager, lui donna l'évêché de Majorque.

MUIS (Siméon de), l'un des plus savans et des plus judicieux interprètes de l'Écriture sainte, était natif d'Orléans. Il devint archidiacre de Soissons, et fut nommé en 1614 professeur d'hébreu au collége royal à Paris. Il mourut en 1644, à 57 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le principal est un Commentaire sur les psaumes, 1650, in-fol., qui passe avec raison pour le meilleur commentaire que nous ayons sur ce livre de l'Écriture sainte. On y trouve aussi *Varia sacra*, où il explique les passages les plus difficiles de l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au livre des Juges. Il eut avec le célèbre père Morin de l'Oratoire une dispute très-vive sur l'authenticité du texte hébreu; ce qui l'empêcha d'achever ses *Varia sacra*.

MULLER, ou REGIOMONTAN (Jean), célèbre astronome, naquit à Koningshoven dans la Franconie en 1436. Il s'acquit une grande réputation en publiant l'abrégé de l'Almageste de Ptolomée, que Purbach avait commencé. Ayant relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de Georges de Trébisonde, les fils de ce traducteur l'assassinèrent dans un second voyage qu'il fit à Rome, où le pape Sixte IV, qui l'avait pourvu de l'évêché de Ratisbonne, l'avait appelé pour travailler à la réforme du calendrier, en 1476. D'autres assurent qu'il mourut de la peste à 40 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'astronomie.

MULLER (André), natif de Greiffenbage, dans la Poméranie, se rendit très-habile dans les langues orientales et dans la littérature chinoise. Il avait promis une clef de la langue chinoise, par laquelle une femme serait en état de la lire en un an; mais il brûla dans un accès de folie cet ouvrage peut-être chimérique. Il mourut le 26 octobre 1694. On a de lui un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition: il travailla à la Polyglotte de Walton. Il y a un très-grand nombre d'autres savans du nom de Muller, tels que Jacques Muller, célèbre médecin, né en 1594 à Torgaw en Misnie, et mort en 1637, dont on a plusieurs écrits de médecine: Jean Muller, pasteur de Hambourg, mort docteur en théologie, en 1672, laissant des enfans de deux lits; il est auteur de plusieurs ouvrages de littérature et de théologie: Henri Muller, savant professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, mort en 1675, dont on a plusieurs ouvrages estimés. Jean Sébastien Muller, secrétaire du duc de Saxe-Weimar, auteur des excellentes Annales de la maison de Saxe. Il mourut en 1708.

MULLER (Jean et Herman), excellens graveurs hollandais, dont on admire les estampes. Ils vivaient dans le dix-septième siècle.

MULLER (Jean), professeur de théologie à Zurich, où il mourut le 26 décembre 1684, à 56 ans, est auteur de *Dissertatio de erroribus historicis circa passionem Christi; De evangelicâ Magorum historiâ*.

MULLER (Gerhard-Frédéric), né en 1705 à Herford en Westphalie, s'établit en Russie sous le règne de Catherine Ire, et fut reçu peu après de l'académie des sciences. L'impératrice Anne le chargea en 1731 de faire un voyage au nord de l'empire en Europe, qui l'occupa plusieurs années; il ne revint à Pétersbourg que sous le règne d'Elisabeth. L'impératrice régnante le fit conseiller d'état et garde des archives à Moscou. Il a ramassé dans ses voyages une quantité de matériaux pour la géographie et l'histoire de Russie, dont il a publié, en allemand, plusieurs parties, depuis 1732 jusqu'en 1764. L'impératrice a acheté sa collection 2000 liv. sterling, et l'a décoré de l'ordre de Saint-Uladimir. Il est mort le 22 oc-

tobre 1783. Son fils fut anobli, et sa veuve eut une pension.

MULMANN (JEAN) savant théologien luthérien, naquit à Pegaw en Misnie le 28 juin 1573. Ce fut un célèbre professeur de théologie à Leipsick. Il mourut le 14 novembre 1613, laissant des enfans de deux lits. On a de lui en latin 1° un Traité de la cène; 2° un autre de la divinité de Jésus-Christ, contre les ariens; 3° *Disputationes de verbo Dei scripto*; 4° *Flagellum melancholicum*; 5° un Commentaire sur Josué, et d'autres ouvrages. Il ne faut pas le confondre avec Jean Mulmann, fameux jésuite allemand, mort en 1651, qui est auteur de quelques livres de controverse, ni avec Jérôme Mulmann, frère du précédent, jésuite, qui est aussi auteur de quelques ouvrages de controverse, et qui mourut en 1666.

MUMMIUS (LUCIUS-ACHAICUS), consul romain qui prit et rasa Corinthe, l'an 607 de Rome; il vivait encore l'an 616.

MUNCER (THOMAS), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Zwickaw dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de Luther, il se fit chef des anabaptistes et des enthousiastes, et prêcha que Dieu ne voulait plus souffrir de souverains ni de magistrats sur la terre. Il souleva par ses discours un nombre prodigieux de paysans, dont il composa une armée qui fit de terribles ravages en Allemagne; mais les rebelles ayant été taillés en pièces, Muncer et son associé Pfeiffer, qui étaient à leur tête, furent faits prisonniers, et eurent la tête tranchée à Mulhausen en 1525.

MUNCKER (THOMAS), savant littérateur allemand du 17ᵉ siècle, est principalement connu par l'édition de *Mytographi latini, cum notis variorum*, 1681, 2 vol. in-8°, reimprimés à Leyde en 1742, 2 tom. in-4°; et par ses notes sur Hygin, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°.

MUNDAY (ANTOINE), poète dramatique anglais, a publié différentes Pièces, depuis 1580 jusqu'en 1621. Il découvrit en 1582 la conspiration d'Edmond Campian.

MUNICH (BURCHARD-CHRISTOPHE, comte de), fils d'un officier danois, naquit dans le comté d'Oldembourg le 9 mai 1683. Il servit d'abord dans les troupes de Hesse, au siége de Landau, à la bataille de Malplaquet en 1712. Il fut blessé et fait prisonnier à Denain; un an après il fut remis en liberté. En 1716 il passa au service de Pologne; le comte Flemming l'ayant maltraité en 1721, il se retira en Russie, où Pierre Iᵉʳ l'éleva aux grands emplois politiques et militaires. L'impératrice Anne le fit maréchal et ministre de la guerre; il fit preuve de ses talens militaires dans les campagnes de 1737 et 1738 contre les Turcs. A la mort de l'impératrice Anne, il supplanta Biren, et devint premier ministre de la régente Anne. Son ambition ne fut pas satisfaite, parce qu'il n'avait pas été nommé généralissime; il donna la démission de ses emplois, et fut pris au mot. Il eut l'imprudence de rester en Russie, au lieu de passer au service d'une autre puissance. Le 6 décembre 1741 il fut arrêté par ordre de l'impératrice Elisabeth et conduit en Sibérie. On attribua cette disgrâce au conseil qu'il avait donné à l'impératrice Anne de nommer Iwan pour son successeur; mais en effet on dit que ce fut par ressentiment de ce que Munich s'était chargé, par ordre de l'impératrice Anne, d'arrêter un amant d'Élisabeth : ce sont de ces petites anecdotes de cour qui ne méritent pas grande foi. Pierre III rappela le comte de Munich, qui arriva à Saint-Pétersbourg le 24 mars 1762. L'impératrice Catherine II ne lui sut pas mauvais gré de l'attachement qu'il avait témoigné à l'empereur; elle l'honora de sa confiance, et il mourut le 16 octobre 1765, dans sa 83ᵉ année.

MUNSTER (SÉBASTIEN), célèbre et laborieux écrivain du 16ᵉ siècle, naquit à Ingelheim en 1489, et se fit cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta le froc en 1529, se maria, et se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il enseigna avec réputation. C'était un homme simple, d'une grande candeur et sans ambition. Il se rendit si habile dans la géographie, dans les mathématiques et dans l'hébreu, qu'on le surnomma l'*Esdras* et le *Strabon* d'Allemagne. Ses Traductions latines des livres de la Bible sont très-estimées. On a de lui un Dictionnaire et une Grammaire hébraïque, in-8°; une Cosmographie, in-fol., et

plusieurs autres ouvrages. Il mourut de la peste à Bâle, le 23 mai 1552, à 63 ans.

MUNTING (Abraham), médecin et professeur de botanique à Groningue, mourut en 1683, laissant deux fils et une fille; il a donné une belle Description des plantes en flamand, in-fol., traduite en latin, Amsterdam, 1713, 245 fig., et en 1727; *De herbâ Britannicâ*, 1681, in-4°; *Aloes historia*, 1680, in-4°.

MURALT (N.... de), écrivain, natif de Suisse, est auteur des *Lettres sur les Français et les Anglais*, 1726, 2 vol. in-12, et de quelques autres ouvrages: ces Lettres sont estimées. M. de Muralt est mort au milieu du 18e siècle.

MURAT (la comtesse de). *Voyez* Castelnau.

MURATORI (Louis-Antoine), né à Vignoles dans le territoire de Bologne en 1672, embrassa par goût l'état ecclésiastique. Il avait à peine 22 ans qu'il devint bibliothécaire de la bibliothèque Ambroisienne à Milan. Le duc de Modène son souverain l'appela ensuite (en 1700) pour le faire son bibliothécaire, et lui donna la garde des archives de son duché. M. Muratori remplit ce double emploi avec une réputation extraordinaire le reste de sa vie, et n'eut point d'autre bénéfice que la prévôté de Sainte-Marie de Pomposa en 1716. La faiblesse de sa santé l'obligea de la quitter en 1733. Il devint associé des académies des Arcades de Rome, *della Crusca* et de *Colomberia* de Florence, de l'académie Etrusque de Cortone, de la société Royale de Londres, et de l'académie Impériale d'Olmutz. Il mérita les éloges les plus flatteurs du savant pape Benoît XIV, et mourut en 1750, à 77 ans. Il fut enterré dans l'église de sa prévôté, avec cette courte inscription sur sa tombe:

Hic jacent mortales exuviæ Ludovici Antonii Muratorii, immortalis memoriæ viri.

On a de M. Muratori un très-grand nombre de savans ouvrages qui rendront sa mémoire immortelle, et qui le mettront parmi les savans au rang des Péteu, des du Cange, des Mabillon, des Martenne et des Montfaucon: les principaux sont 1° *Anecdota*, ou Recueil de pièces tirées de la bibliothèque ambroisienne, 1697 et 1698, 2 vol. in-4°, avec des Notes et des Dissertations savantes; 2° un Traité italien de la parfaite poésie italienne, 1706, 2 vol. in-4°; 3° *Anecdota græca*, 1709, 1710 et 1713, 3 vol. in-4°, avec de savantes Notes et Dissertations; 4° un Traité italien sur la peste, 1714, in-8°; 5° une excellente Généalogie historique de la maison de Modène, 1717 et 1740, 2 vol. in-fol.; un excellent Recueil des écrivains de l'histoire d'Italie, 1723 à 1738, 25 tomes en 28 vol. in-fol., avec de savantes Notes; 7° un autre Recueil en 6 vol. in-fol., sous le titre d'*Antiquitates italicæ*, 1638 à 1743; 8° un Recueil d'anciennes inscriptions, sous le titre de *Novus Thesaurus inscriptionum*, Milan, 1739 à 1743, 6 vol. in-fol.; 9° les Annales d'Italie, 1744 et suivantes, en 12 vol. in-4°, en italien; 10° un Traité *De Paradiso*, 1738, in-4°, dans lequel il réfute l'ouvrage de Burnet *De statu mortuorum*; 11° la Vie de Sigonius, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan; celle de Francisci Torti, à la tête des ouvrages de ce savant médecin italien, et plusieurs autres Vies particulières; 12° un Panégyrique de Louis XIV; des Lettres, des Dissertations, des Poésies italiennes; 13° *Liturgia romana vetus*, 1748, 2 vol.; 14° *De ingeniorum moderatione in religionis negotio*, 1714, in-4°; une Édition de Pétrarque, 1711, in-4°: on a traduit en français son Traité du bonheur public, Paris, 1772, 2 vol. in-12, etc.

MURCIE, déesse de la paresse chez les païens: ses statues étaient toujours couvertes de poussière et de mousse, pour exprimer sa paresse et sa négligence. Elle avait un temple à Rome au pied du mont Aventin. On croit qu'elle fut appelée *Mucie*, du mot latin *Murcus* ou *Murcidus*, qui signifie stupide, sot, morne, lâche et paresseux.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie et chanoine de Montbrison, s'est fait connaître par deux bons ouvrages historiques qu'il a publiés l'un en 1671, *Histoire ecclésiastique de Lyon*, in-4°; l'autre en 1674, *Histoire de Forez*, in-4°.

MURENA (Lucius-Licinius), consul romain, 62 avant J.-C., se signala en Asie, et renouvela la guerre contre Mithridate. Cicéron prit sa défense devant le sénat, par cette belle harangue intitulée *Pro Murena*.

MURET (Marc-Antoine), né au bourg de Muret, près de Limoges, le 12 avril 1526, avait de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que sans le secours d'aucun maître, et par la seule force de son génie, il acquit une parfaite connaissance des langues grecque et latine. Muret, après avoir enseigné quelque temps en province, vint à Paris, et fut, suivant quelques-uns, professeur de troisième au collége du cardinal Le Moine. Plusieurs auteurs ont avancé qu'ayant été accusé d'un crime abominable, il fut mis au Châtelet, et qu'il n'en sortit que par les vives sollicitations de ses amis, mais ils n'apportent aucune preuve d'un fait si déshonorant. Muret alla ensuite à Toulouse, où il fit des répétitions de droit. On dit qu'ayant été soupçonné des mêmes abominations qu'à Paris, il prit la fuite sur l'avis que lui donna un conseiller au parlement, qui lui écrivit ce vers de Virgile :

Heu fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Mais ce fait est encore avancé sans preuves. De Toulouse Muret passa en Italie, en 1554, et s'occupa pendant six ans à instruire la jeunesse à Padoue et à Venise. Joseph Scaliger dit que Muret, étant à Venise, commit les mêmes crimes dont il avait été accusé en France ; mais Lambin le justifie, et il ne faut tenir aucun compte des accusations de Scaliger ; on sait qu'il était ennemi de Muret, parce qu'ayant composé quelques vers latins sous le nom de Trabeas, et les ayant publiés comme trouvés tout récemment, Scaliger en fut la dupe, et les cita dans son Commentaire sur Varron comme un fragment de Trabeas, poète comique. Dans la suite, ayant reconnu la tromperie, il se vengea de Muret par ce distique :

Qui rigidæ flammas evaserat antè Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Ainsi, quoique d'autres auteurs s'accordent en cela avec Scaliger, il nous semble qu'on ne doit pas croire aisément des accusations aussi horribles, et qu'il en faudrait avoir de bonnes preuves, surtout ayant été justifié dans le temps par Lambin, et ayant mené à Rome une conduite irréprochable. Il s'y acquit l'amitié du pape et des cardinaux ; y devint en 1563 professeur en droit, en philosophie et en histoire, et ayant reçu l'ordre de prêtrise, il en remplit pendant neuf ans les devoirs avec édification. Est-il vraisemblable que si les crimes dont il avait été accusé avaient eu quelque fondement, on se fût conduit de la sorte à son égard ? Il mourut à Rome le 4 juin 1585, à 59 ans. Ses principaux ouvrages sont 1° d'excellentes Notes sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Saluste, Aristote, Xénophon, etc. ; 2° *Orationes ;* 3° *Variæ lectiones ; Poemata ; Hymni sacri*, 1621, in-4° ; *Odæ ;* 4° *Disputationes in libro* I *Pandectarum ; De Origine juris ; De Legibus et Senatusconsulto ; de Constitutionibus principum, et de Officio ejus cui mandata est jurisdictio ;* 5° *Epistolæ, Juvenilia Carmina*, 1552, in-8°, réimprimés en 1590, etc. Tous les ouvrages de Muret sont très-bien écrits en latin, et l'on y remarque beaucoup d'érudition, d'esprit, de goût et de délicatesse ; mais on n'y trouve ni invention, ni force de génie, ni éloquence, ni élévation, ni les autres qualités qui caractérisent les grands poètes ou les grands orateurs. Ils ont été presque tous recueillis dans l'édition de Vérone, en 1727 et suivantes, 5 volumes in-8°.

MURET, auteur d'un *Traité des festins des anciens*, 1682, in-12, et des *Cérémonies funèbres des anciens*, 1675, in-12, était de Cannes en Provence, et prêtre de l'Oratoire. Il a fait l'Oraison funèbre du maréchal de Vivonne, et s'est distingué à Paris par ses prédications.

MURILLO (Barthélemi), célèbre peintre espagnol, naquit à Pilas, près de Séville, en 1613. Il fut disciple de Jean del Castillo son oncle, et s'acquit une telle considération, qu'un ministre des affaires étrangères voulut s'allier avec lui en épousant une de ses sœurs. Il mourut à Séville en 1685. Ses tableaux sont recherchés ; le coloris, les carnations et le clair obscur en font le mérite ; son dessein n'est pas correct ;

les figures manquent de choix et de noblesse.

MURMILIUS (Jean), de Ruremonde, professa les belles-lettres, et mourut à Deventer en 1517, laissant un fils. On a de lui des ouvrages de Grammaire et des Notes sur d'anciens auteurs; *Epistolæ et Carmina*, in-4°.

MURRAY (Jacques, comte de), né en Ecosse, frère naturel de la reine Marie Stuart, prit les armes contre sa sœur sous prétexte de venger la mort de son mari Henri Stuart. Il chassa le comte de Bothwel, fit la reine prisonnière, fit couronner son fils Jacques VI, qui n'avait qu'un an, et se fit élire régent du royaume. Mais se promenant à cheval dans les rues de Limmerick, il y fut tiré d'un coup de pistolet en 1570.

MURTOLA (Gaspar), poète italien, natif de Gênes, ayant publié son poëme, *Della Creatione del mondo*, in-12, Marini le critiqua par quelques sonnets satiriques, intitulés *La Murtoleide*. Murtola, pour s'en venger, composa *La Marineide*, l'un et l'autre in-12. Non content des paroles, Murtola tira un coup de pistolet sur Marini, et fut arrêté comme assassin; mais le poète Marini son ennemi lui obtint sa grâce. On a de Murtola d'autres Poésies en vers italiens, in-12, et en vers latins. Il mourut en 1624.

MUSA (Antonius), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, était grec, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie. Musa guérit l'empereur Auguste d'une maladie très-dangereuse, et ne put guérir le jeune Marcellus. Cette guérison d'Auguste procura aux médecins de grands priviléges, et Musa obtint celui de porter un anneau d'or; ce qui jusque là n'avait été permis qu'aux personnes de la première condition. Le peuple, selon Suétone, fit élever à ce médecin une statue auprès de celle d'Esculape; Horace, épît. 1, 15, parle de Musa et des bains d'eau froide que ce célèbre médecin lui faisait prendre au plus fort de l'hiver. On a de lui deux petits traités *De herbâ betonicâ*; *De tuendâ valetudine, cum medicis antiquis*, Venetiis, 1547, in-fol.

MUSCULUS (Wolfangus), fameux ministre luthérien du 16e siècle, naquit à Dieuze en Lorraine en 1497, d'un père qui était tonnelier, et se fit bénédictin dans le Palatinat, à l'âge de 15 ans. Ayant embrassé les erreurs de Luther, il quitta le froc en 1527, et se maria. Il mena quelque temps une vie assez misérable, jusqu'à ce que Bucer l'ayant pris pour son copiste, il devint ministre à Strasbourg, puis ministre à Augsbourg en 1531; mais ayant été obligé d'en sortir pendant l'*interim* en 1547, il devint professeur en théologie à Berne, où il mourut le 29 août 1563, à 66 ans. On a de lui des Commentaires sur l'Ecriture sainte, in-fol.; *Loci communes*, in-fol., et plusieurs autres ouvrages de controverse.

MUSCULUS (André), autre fameux luthérien, natif de Scheneberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a aussi de ce dernier un grand nombre d'ouvrages, par lesquels on voit qu'il était un des plus zélés défenseurs de l'ubiquité, et qu'il donnait dans des visions chimériques.

MUSÉE, *Musæus*, très-célèbre poète grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'Orphée et avant Homère, environ 1180 ans avant J.-C. Jules Scaliger lui attribue le poëme de Léandre et de Héro, dans *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-f., et séparément, grec et latin, Paris, 1678, in-8°, traduit en français, 1774, in-8°. Mais il est constant que ce poëme est d'un autre Musée qui vivait après le 4e siècle, et qu'il ne nous reste aucun écrit de l'ancien Musée.

MUSES, déesses des sciences et des arts, selon la fable, étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne. Homère et Hésiode en comptent neuf, savoir: Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie et Calliope. On attribuait l'histoire à Clio, la tragédie à Melpomène, la comédie à Thalie, la flûte à Euterpe, la harpe à Terpsichore, la lyre et le luth à Erato, le poëme épique à Calliope, l'astronomie à Uranie, et la rhétorique à Polymnie. On représentait les Muses jeunes, fort belles, et ornées de guirlandes de fleurs. On les faisait habiter avec Apollon sur le mont Parnasse et sur l'Hélicon, et on leur consacrait l'Hippocrène, le palmier, le laurier, et divers autres arbres et fontaines.

MUSGRAVE (Guillaume), docteur en médecine d'Oxford, était né en 1657.

Il était secrétaire de la société royale en 1684 ; et, en cette qualité, il a publié les n°s 167 à 178 des Transactions philosophiques. Il fut choisi par la ville d'Exéter pour y pratiquer sa profession, et mourut le 23 décembre 1721. On a de lui *De Arthritide symptomaticâ et Anomalâ*, in-8° ; des Lettres sur différentes antiquités.

MUSITAN (Charles), célèbre médecin italien, né en 1635 à Castrovillari, petite ville de Calabre, et mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève en 1716, en 2 vol. in-fol : ils sont estimés. Il était prêtre, et les guérisons fréquentes qu'il opérait, surtout à l'égard du mal de Naples, qui faisait alors de grands ravages, lui ayant attiré des envieux et des critiques, il obtint du pape Clément IX une permission expresse d'exercer la médecine, quoiqu'il fût prêtre. Son Traité de la maladie vénérienne a été traduit par de Vaux en français en 1711, 2 vol. in-12.

MUSONIUS (Caïus-Rufus), célèbre philosophe stoïcien du 11e siècle, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare sous le règne de Néron, parce qu'il critiquait les mœurs de ce prince. Il fut rappelé par l'empereur Vespasien. Il était ami d'Apollonius de Tyane, et l'on a publié les Lettres qu'ils s'écrivaient l'un à l'autre.

MUSSATUS (Albertinus), fameux poète et historien du 14e siècle, natif de Padoue, fut ministre de l'empereur Henri VII, et n'oublia rien pour rétablir les lettres et les sciences en Italie. Il mourut le 31 mai 1329. On a de lui *De gestis Henrici VII imperatoris ; De gestis italorum post Henricum*, et d'autres ouvrages en vers et en prose, Venise, 1636, in-fol.

MUSSCHEMBROCK (Pierre de), professeur de physique et de mathématique à Utrecht sa patrie, et ensuite à Leyde, de l'académie des sciences de Paris, est mort en 1761. Ses Essais physiques ont été traduits en français, Paris, 1769, 3 vol. in-4°, par M. Sigaud de Lafond : ils sont estimés par rapport aux expériences ; *Tentamina experimentorum*, Lugd. Batav., 1731, in-4° ; *Institutiones physicæ*, Leyde, 1748, in-8° ; *Compendium physicæ experimentalis*, 1762, in-8° ; la traduction de sa physique donnée par M. Sigaud de Lafond, Paris, 1769, 3 vol. in-4°, est la plus estimée.

MUSSO (Cornelio), naquit à Plaisance en 1511, et entra chez les cordeliers dès l'âge de 9 ans. Paul III l'appela à Rome, et lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitunto. Il assista avec éclat au concile de Trente, et mourut à Rome le 9 janvier 1574, à 63 ans. On a de lui des Sermons et d'autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de brillant que de solidité.

MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617 ; mais il fut chassé deux mois après et mis en prison par les janissaires, qui placèrent sur le trône Osman Ier son neveu. Ils se révoltèrent contre Osman en 1622, et rappelèrent Mustapha qui fit mourir Osman ; mais après avoir régné 16 mois, il fut déposé de nouveau, et remis dans une prison perpétuelle. Amurat IV, frère d'Osiman, fut reconnu empereur après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II son oncle en 1695. Les commencemens de son règne furent heureux ; il battit les impériaux devant Temeswar en 1696, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais et les Moscovites ; mais dans la suite ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman, durant laquelle Mustapha fut déposé au mois de septembre 1703, et mourut de mélancolie 6 mois après. Achmet III son frère fut placé sur le trône immédiatemment après sa déposition, en 1703.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 29 novembre 1757 ; il était renfermé depuis la déposition de son père en 1730. Incapable de régner par lui-même, il n'a eu d'autres part aux évémens de son empire que d'y donner une date de son règne ; ses ministres ont régné sous son nom. La guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte relativement aux troubles de la Pologne le mit à deux doigts de sa perte,

et il mourut le 21 janvier 1774, avant d'en voir la fin. La seule chose qui ait appartenu à Mustapha dans l'administration est l'économie : malgré les dépenses occasionnées par une guerre ruineuse, il a laissé dans son trésor 60 millions de piastres. Son frère Abdul-Ahmid, qui lui a succédé, a eu la satisfaction de donner la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman, empereur des Turcs, était l'un des princes les plus accomplis de son siècle. Il fut gouverneur des provinces de Magnesie, d'Amasie, et d'une partie de la Mésopotamie où il se fit aimer et respecter des peuples ; cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône, et voulant faire régner ses enfans, l'accusa de tramer une rébellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, et sans l'écouter le fit étrangler inhumainement.

MUSURUS (Marc), natif de Candie, enseigna le grec à Padoue avec une réputation extraordinaire et alla ensuite à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée, mais il mourut d'hydropisie peu de temps après, en 1517, à 36 ans. On a de lui des Épigrammes et d'autres pièces en grec ; un Dictionnaire grec étymologique, Venise, 1499, in-fol., rare, réimprimé à Heidelberg, 1594, in-fol. : c'est lui qui donna le premier les éditions d'Aristophane et d'Athénée.

MUTIAN (Jérôme), célèbre peintre italien, naquit au territoire de Bresse en Lombardie, l'an 1528. Les cardinaux d'Est et Farnèse et le pape Grégoire XIII, eurent pour lui une estime particulière, et l'employèrent beaucoup. Mutian se servit du crédit que ses talens lui donnaient auprès de sa sainteté, pour fonder à Rome l'académie de Saint-Luc dont il fut le chef, et que Sixte V confirma par un bref. Il excellait surtout dans le paysage, dans le portrait et dans les sujets d'histoire. On admire aussi son coloris et ses dessins. Il mourut à Rome en 1590.

MUTIO (Jérôme), en latin *Mutius*, né à Capo-d'Istria, d'où lui vient le nom de Justinopolitain, s'appliqua d'abord à la poésie et à la littérature ; mais scandalisé de l'apostasie de son évêque Vergerio, et des propositions scandaleuse d'Ochin, il donna en ouvrages de controverse *Delle Vergeriane*, lib. IV, in-8° ; *Lettere catholiche*, in-4° ; *Difesa della messa*, Pesaro, 1568, in-8° ; *Le Mentite ochiniane*, Venise, 1551, in-8° ; Rime, 1550 et 1551, 2 tomes in-8° ; *La Faustine*, 1560, in-8°.

MUTIUS (C.), surnommé *Cordus*, puis *Scevola*, de l'illustre famille romaine des *Mutiens*, rendit son nom célèbre dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, voulant rétablir la famille de Tarquin-le-Superbe, alla assiéger Rome, l'an 507 avant J.-C. Mutius, résolu de se dévouer pour le salut de sa patrie, entra dans le camp des ennemis, et tua le secrétaire de Porsenna, qu'il prit pour Porsenna même. On l'arrêta aussitôt et on l'amena au roi, lequel lui ayant demandé ce qui l'avait porté à une telle action, il ne répondit rien aux questions qu'on lui fit ; et pour faire voir que les tourmens ne lui arracheraient pas la vérité, il laissa brûler sa main droite dans un brasier ardent qui était là. Porsenna, étonné de l'intrépidité de ce jeune homme, lui fit rendre son épée, qu'il ne put reprendre que de la main gauche, ce qui lui fit donner le nom de *Scevola*, qui signifie gaucher. Mutius, pour répondre à la générosité du roi, lui dit : « Sache, Porsenna, que nous sommes 300 jeunes Romains, qui avons juré devant les dieux de mourir tous, ou de te poignarder au milieu de tes gardes ; le sort a voulu que je fusse le premier nommé pour l'entreprise, je l'ai manquée, un autre y réussira mieux ; mais je t'en avertis, parce que je te crois plus digne de l'amitié du peuple romain que de sa haine. » Le prince toscan fit sa paix avec les Romains.

MUTIUS SCÉVOLA (Q.), surnommé l'*Augure*, fut un excellent jurisconsulte, et enseigna le droit de Cicéron, qui parle souvent de lui. Il devint préteur en Asie, puis consul, 117 avant J.-C., et rendit de grands services à la république. Il ne faut pas le confondre avec Quintus Mutius Scévola, autre jurisconsulte, qui fut préteur en Asie, tribun du peuple et enfin consul, 95 ans avant J.-C. Il gou-

verna l'Asie avec tant de prudence et d'équité, qu'on le proposait pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyait dans les provinces. Cicéron dit de lui, « qu'il était l'orateur le plus éloquent de tous les jurisconsultes, et le plus habile jurisconsulte de tous les orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant la guerre de Marius et de Sylla, 82 ans avant J.-C.

MUTIUS (Ulric), savant professeur de Bâle, au 16e siècle, dont le principal ouvrage est une Histoire d'Allemagne, Bâle, 1539, in-fol. *Voyez* Mutio.

MUTUNUS ou MUTINUS, infâme divinité des Romains, assez semblable au Priape des Grecs. Les nouvelles mariées allaient prier devant sa statue, et y célébraient des cérémonies scandaleuses, que les saints Pères reprochent souvent aux païens.

MYAGRE, dieu, c'est le même que Beelzébut.

MYCÈNES, fut fondée par

* Persée qui en fut le premier roi en	1348 av. J. C.
Stenelus.	1337
* Euristé.	1329
* Atrée et * Thyeste.	1291
* Agamemnon.	1226
* Egiste.	1210
* Oreste.	1202
Tisamène.	1132
Pentile et Comètes.	1129

Ils furent chassés par les descendans d'Hercule. Mycènes recouvra la liberté et fut ensuite soumise aux Argiens.

Voyez comme à Argos.

MYDORGE (Claude), savant mathématicien du 17e siècle, né à Paris en 1585, dont on a quatre livres des Sections coniques et d'autres ouvrages. Il était ami et zélé défenseur de Descartes. Il mourut en 1647.

MYRON, excellent sculpteur grec, vivait vers 442 avant J.-C. La vache qu'il représenta en cuivre était un ouvrage admirable. Elle a servi de sujet à un grand nombre de belles épigrammes grecques.

MYRRHA, mère d'Adonis et fille de Cinyras, roi de Chypre ou d'Assyrie, et de Cenchreis, conçut, selon la fable, une passion criminelle pour son père, que Vénus lui avait inspirée pour se venger de sa mère, qui avait mis la beauté de sa fille au-dessus de celle de Vénus. Sa nourrice lui procura le moyen de se satisfaire; mais dans la suite ce prince, ayant reconnu son crime, voulut la tuer; ce qui obligea Myrrha de s'enfuir en Arabie, où elle mit au monde Adonis, et fut métamorphosée en cet arbre qui porte la myrrhe. Plusieurs savans croient que cette fable est tirée de l'Histoire de Cham, fils de Noé, ou de celle de Loth.

MYRSILE, ancien historien grec dont il ne nous reste que des fragmens recueillis avec de Bérose, Manethon et autres.

MYRTILE. *Voy.* Hippodamie.

MYRTIS, femme grecque, distinguée par ses talens poétiques, enseigna l'art de faire des vers à Corinne, à Thèbes. elle vivait peu avant Pindare. On trouve des fragmens de ses Poésies avec ceux d'Anyte.

MYSCILE, habitant d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il devait bâtir une ville dans un endroit où il serait surpris par la pluie, alla en Italie où il trouva une courtisane qui pleurait; il s'appliqua le sens de l'oracle en cette conjoncture, et y bâtit la ville de Crotone.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

20

